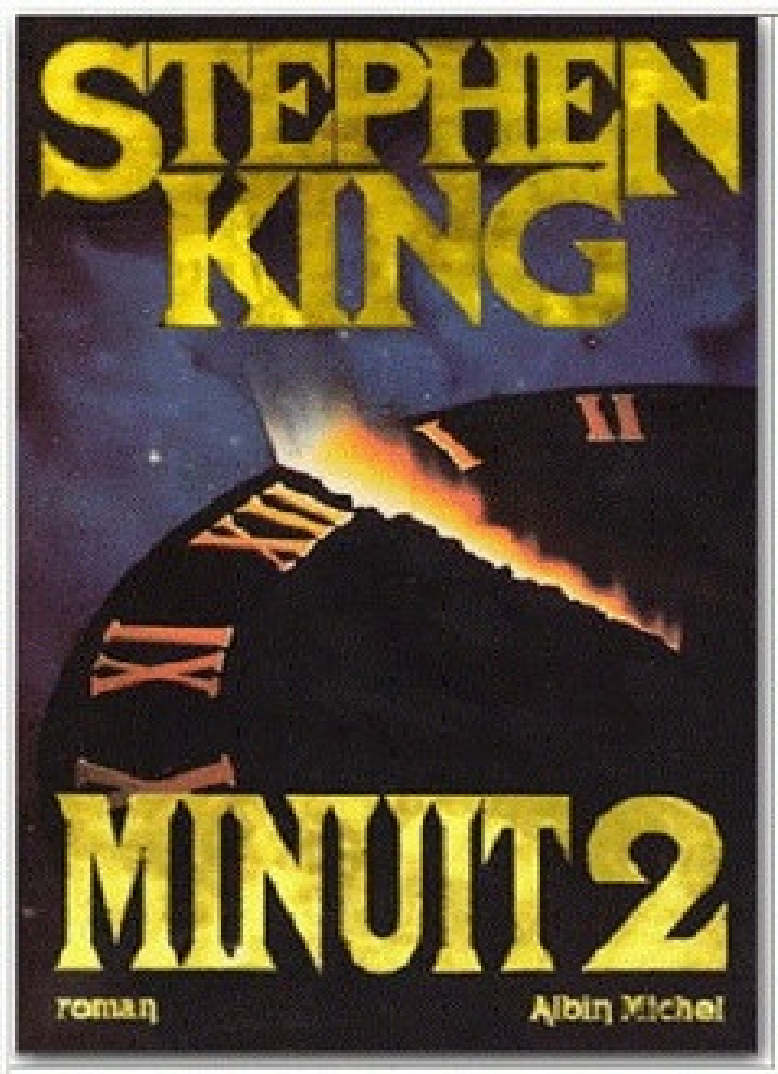
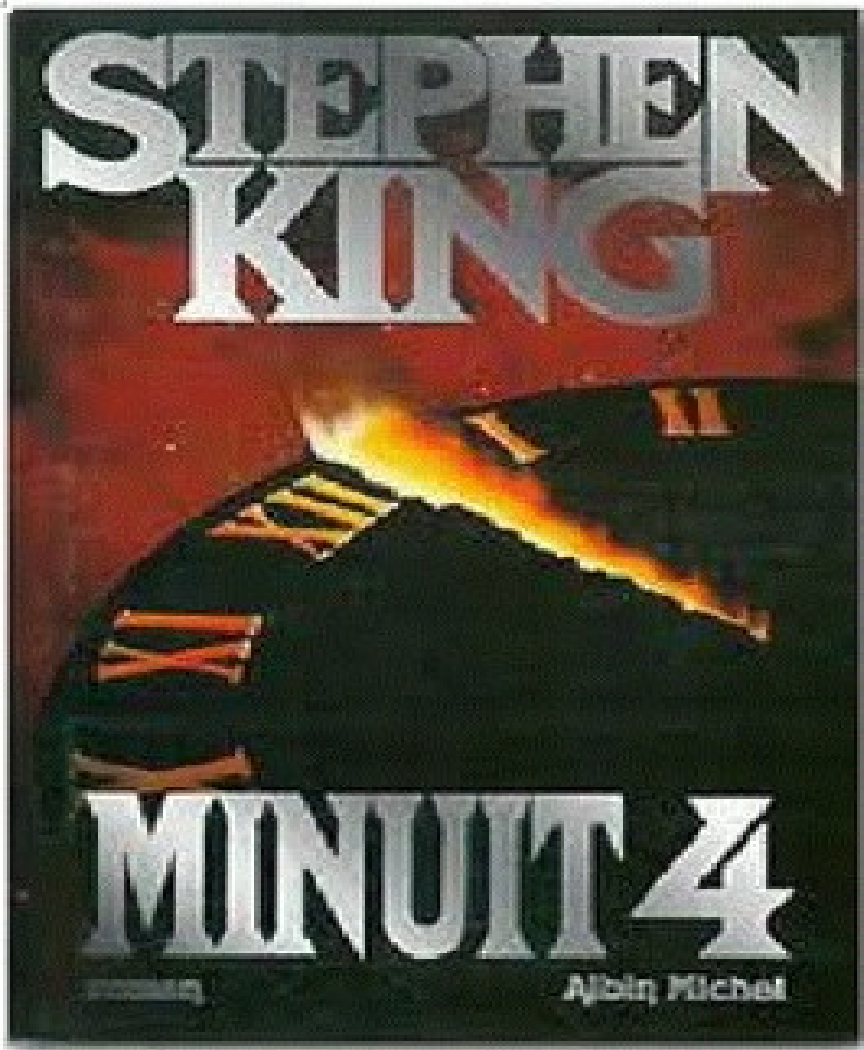

STEPHEN
KING
MINUIT 2
roman
Albin Michel


STEPHEN
KING
MINUIT 4
Albin Michel

Stephen King

Minuit 2

Traduit de l’anglais par William Olivier Desmond

Éditions J’ai lu Titre original

FOUR PAST MIDNIGHT Publié avec l’accord de l’auteur c/o Ralph M. Vicinanza, LTD.

Copyright (c) Stephen King, 1990 Illustrations (c) Viking Penguin, 1990

Pour la traduction française Éditions Albin Michel S.A., 1991 Dans le désert, J’ai vu une créature, nue, bestiale, Accroupie sur le sol, Elle tenait son coeur dans ses mains Et le dévorait.

Je lui ai dit: ” Est-ce bon, mon amie? ” C’est amer, amer “, répondit-elle; ” Mais je l’aime ” Parce qu’il est amer Et parce que c’est mon coeur.

Stephen CRANS

Je vais t’embrasser, la môme, et tiens-toi bien, je vais te faire toutes les choses dont je t’ai parlé, autour de minuit.

Wilson PICKETT

POUR JOE, QUI LUI AUSSI A TOUJOURS LES BOUGES EN AVION MINUIT UNE

NOTE SUR LES LANGOLIERS

Les histoires me viennent n'importe où et n'importe quand - en voiture, sous la douche, pendant une promenade, voire dans la cohue d'une soirée. Deux me sont venues en rêve. Mais il est très rare que je me mette à les écrire sur-le-champ, et je ne garde aucun

carnet de notes à idées . Ne pas les jeter sur le papier est une méthode pour s'auto-protéger. Les idées me viennent en foule, mais sur le lot, il n'y en a qu'un petit nombre de bonnes; si bien que je les fourre toutes, indistinctement, dans une sorte de classeur mental où les mauvaises finissent par s'auto-détruire, comme l'enregistrement émanant de Control au début de chaque épisode de Mission impossible. Les bonnes résistent. De temps à autre, lorsque j'ouvre ce classeur pour vérifier ce qui s'y trouve encore, ces quelques bonnes idées restantes m'aguichent de leur brillante image centrale.

Dans le cas des " Langoliers ", cette image représentait une femme, la main pressée sur une fissure de la paroi, dans la cabine d'un avion à réaction de ligne.

Il ne me servit à rien de me raconter que j'ignorais à peu près tout de l'aviation commerciale, ce que je fis pourtant; l'image était toujours là, en dépit de tout, à chaque fois que j'ouvrais le classeur pour y balancer une nouvelle idée. J'en arrivai au point d'être capable de sentir le parfum de la femme (L'Envoi), de distinguer ses yeux verts et d'entendre sa respiration rapide et effrayée.

Une nuit, alors que j'étais dans mon lit et sur le point de sombrer dans le sommeil, je pris conscience que cette femme, en réalité, était un fantôme.

Je me souviens de m'être assis, d'avoir posé les pieds sur le plancher et allumé la lumière. Je restai un certain temps dans cette position, sans vraiment pen-ser à grand-chose… au moins en surface. En dessous, en effet, le type qui se tape en réalité tout le boulot pour moi était fort occupé à faire le ménage afin d'être prêt à mettre les moteurs en route. Le lendemain, je (ou lui) commençai à écrire cette histoire. Il me fallut environ un mois, et des deux récits de ce recueil, c'est celui qui me vint le plus facilement, les couches se superposant les unes aux autres avec douceur et naturel au fur et à mesure que je progressais. Il arrive de temps en temps que les bébés et les histoires viennent au monde sans presque connaître les affres de l'accouchement, et " Les Langoliers " sont de celles-ci. Etant donné qu'il s'en dégage une impression d'apocalypse assez simi-laire à celle d'une de mes anciennes longues nouvelles intitulée " Brume ", j'ai fait précéder chaque chapitre du même genre de chapeau démodé et rococo. J'y ai mis le point final en la trouvant presque aussi bien que je me l'imaginais en la commençant-phénomène plutôt rare.

Je suis fort paresseux lorsqu'il s'agit d'effectuer des recherches, mais j'ai essayé de faire convenablement mes devoirs, cette fois-ci. Trois pilotes, Michael Russo, Frank Soares et Douglas Damon, m'ont aidé à mettre en place les détails techniques. Ils se sont montrés très fair-play, une fois qu'ils m'eurent arraché la promesse de ne rien casser.

N'ai-je rien négligé? J'en doute. Même le grand Daniel Defoe s'est planté : dans Robinson Crusoé, son héros se déshabille et retourne à la nage sur le bateau dont il s'est échappé et qu'il retrouve échoué… après quoi, il se remplit les poches de tout ce dont il aura besoin pour survivre sur son île déserte . *Sans parler de ce roman (montrons-nous charitable et évitons de citer l'auteur et le titre ici) dans lequel l'écrivain semble avoir pris pour des toilettes publiques, dans un métro, les petites*

guérites réservées aux conducteurs de rame.

Mon avertissement se résume ainsi : pour ce qui est exact, tous mes remerciements à Messieurs Russo, Soares et Damon. Pour ce qui ne l'est pas, honte à moi. Ceci n'est pas seulement pure politesse et clause de style creuse. Les erreurs factuelles viennent en général de ce que l'on n'a pas posé la bonne question, et non d'une erreur d'information. J'ai certes pris une ou deux petites libertés avec l'appareil dans lequel vous n'allez pas tarder à embarquer; mais elles sont minimes et m'ont paru nécessaires à la continuité du récit.

Bon, assez raconté ma vie; embarquement immé- diat.

Envolons-nous pour ces cieux rien moins qu'ami-caux.

Stephen King est injuste avec Daniel Defoe : " Je quittai une partie de mes habits … . puis, " je remplis mes poches de biscuits, et je les mangeai en continuant ma revue… " (NDT)

CHAPITRE PREMIER

MAUVAISES NOUVELLES POUR LE COMMANDANT ENGLE. LA PETITE AVEUGLE ET LE PARFUM DE GA DAME. LE GANG DES DALTON DÉBARQUE à TOMBSTONE. L'ÉTRANGE SITUATION DU VOL 19.

A exactement 22 h 14, Brian Engle arrêtait son L1011 American Pride à hauteur de la porte 22 et éteignait l'Ordre ATTACHEZ VOS CEINTURES. Il laissa passer un long sifflement entre ses dents et détacha son harnais.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais ressenti une telle impression de soulagement - ni une telle sensation de fatigue - à la fin d'un vol. Il souffrait d'une pénible migraine dont les élancements lui cognaient le crâne, et ses plans pour la soirée étaient définitivement arrêtés. Ni verre dans le salon des pilotes, ni dîner, pas même un bain en arrivant à Westwood. Il se laisserait tomber sur le lit et dormirait quatorze heures.

Le vol numéro 7 d'American Pride Tokyo-Los Angeles avait été retardé tout d'abord par de forts vents debout, puis par l'habituelle congestion de la " cage à oiseaux, " au-dessus de Los Angeles… LAX étant, de l'avis d'Engle, l'un des pires aéroports des Etats-Unis, si l'on exceptait celui de Logan, à Boston. Pour compliquer les choses, il y avait eu un problème de pressurisation pendant la dernière partie du vol. Tout d'abord mineur, il avait peu à peu pris des proportions inquiétantes, pour en arriver à un stade où aurait pu se produire une décompression explosive… stade auquel il s'était cependant miraculeusement stabilisé. Parfois, ce genre de problème se réglait mystérieusement; c'était ce qui venait de se produire aujourd'hui. Les passagers en cours de débarquement ne se doutaient absolument pas qu'ils avaient été à deux doigts d'être transformés en chair à saucisses sur le vol de Tokyo, mais Brian, lui, le savait… et son fichu mal de tête en était le résultat.

" On va envoyer directement cette salope en dia-gnostic, dit-il au copilote. Ils savaient bien que ça nous pendait au nez et quel était le problème, non ? "

Le copilote acquiesça. " Ça ne leur plaît pas, mais ils sont au courant.

- Je m'en tape, de ce qui leur plaît ou ne leur plaît pas, Danny. On est passé près, cette nuit. "

De nouveau, Danny Keene acquiesça. Il était bien d'accord.

Brian poussa un soupir et se massa le cou de haut en bas. Son mal de tête avait l'intensité d'une rage de dents. " Je me dis que je commence à être un peu trop vieux pour ce genre de boulot. "

C'était exactement ce que n'importe qui disait de temps en temps de son travail, en particulier à la fin d'une telle épreuve, et Brian n'ignorait pas qu'il était loin d'être trop vieux pour ce boulot : à quarante-trois ans, il entrait à peine dans l'âge d'or des pilotes de ligne. Malgré tout, ce soir, il en arrivait presque à le croire. Bon Dieu, qu'il était fatigué!

On frappa un coup contre la porte de la cabine; Steve Searles, le navigateur, pivota sur son siège et

ouvrit sans se lever. Un homme, portant un blazer vert aux armes d'American Pride, se tenait derrière. Il avait l'air d'un agent au sol, mais Brian savait que ce n'était pas le cas; il s'agissait de John (ou James, peut-être) Deegan, chef délégué d'opérations de la compagnie à LAX. "Commandant Engle ?

- Oui ? " Son système interne de défense se mit en place, et sa migraine frappa un bon coup. Sa première idée, due non pas à la logique mais à la tension et à la fatigue, fut qu'ils allaient essayer de lui refiler la responsabilité de la fuite sur l'appareil. Parano, d'ac-cord, mais il se trouvait dans un état d'esprit parano. " Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer, commandant.

- A cause de la dépressurisation? " Brïan avait répondu d'un ton trop véhément, et quelques passagers qui attendaient pour descendre lui jetèrent un coup d'oeil; mais il était trop tard pour se rattraper.

Deegan secoua la tête. " C'est à propos de votre femme, commandant Engle. "

Pendant un instant, Brian n'eut pas la plus petite idée de ce que l'homme voulait dire et il se contenta de le regarder bouche bée, se sentant d'une exquise stupidité. Puis le déclic se fit. Il parlait d'Anne, naturellement. - Mon ex-femme, vous voulez dire. Nous avons divorcé il y a dix-huit mois. Qu'est-ce qui lui arrive?

- Il y a eu un accident, répondit Deegan. Il vaudrait peut-être mieux que nous allions dans mon bureau. "

Brian le regarda avec curiosité. Après ces trois dernières longues heures de tension, tout cela lui semblait bizarrement dépourvu de réalité. Il résista à l'envie de déclarer à Deegan que s'il jouait à La caméra invisible, il pouvait aller se faire foutre. Mais il était évident que non. Les gros bonnets de la compagnie ne sont pas des rigolos aimant à se payer la tête des gens, et surtout pas celle de leurs commandants de bord lorsqu'ils viennent de frôler un pépin majeur.

" Qu'est-ce qui lui est arrivé ? " s'entendit répéter Brian, d'une voix plus douce, cette fois. Il avait conscience du regard de prudente sympathie que son copilote posait sur lui. " Elle va bien?

Deegan se mit à contempler le bout de ses chaussures impeccablement cirées, et Brian comprit que les nouvelles devaient être effectivement très mauvaises, que Anne ne devait pas aller bien du tout. Il le comprit, sans pouvoir arriver à le croire. Anne n'avait que trente-quatre ans, elle était en bonne santé, et faisait preuve de prudence en tout. Il lui était arrivé plus d'une fois de penser qu'elle était la seule conductrice raisonnable de tout Boston… voire de tout l'Etat du Massachusetts.

Il s'entendit alors poser une deuxième question; oui, réellement ainsi, comme si un étranger venait de prendre place dans son cerveau et se servait de sa bouche comme haut-parleur. " Est-ce qu'elle est morte ?

James ou John Deegan regarda autour de lui, à la recherche de soutien, aurait-on dit, mais il n'y avait qu'un steward à côté de l'écoutille, souhaitant une bonne soirée à Los Angeles aux passagers qui débarquaient, et qui jetait de temps en temps des coups d'oeil inquiets en direction de la cabine de pilotage. Sans doute redoutait-il la même chose que ce qui avait traversé l'esprit de Brian - que l'équipage fût, pour une raison ou une autre, considéré comme responsable de la fuite d'air qui avait fait de ces dernières heures de vol un véritable cauchemar. Deegan devait se débrouiller tout seul. Il

regarda Brian et acquiesça de la tête. ” Oui, j’en ai bien peur. Voulez-vous venir avec moi, commandant Engle ? “

2

A minuit et quart, Brian Engle prenait place dans le siège SA du vol 29 d’American Pride, Los Angeles-Boston. Dans une quinzaine de minutes, l’avion serait en l’air pour ce vol intérieur connu des habitués comme le vol des ” yeux rouges “. Il se souvint d’avoir pensé un peu plus tôt que si LAX n’était pas l’aéroport le plus dangereux des Etats-Unis, le pompon revenait sans doute à Logan. Par la plus pénible des coïncidences, il allait donc avoir l’occasion de faire l’expé- rience des deux en moins d’une demi-journée. L’aéro-port de Los Angeles comme pilote, celui de Boston comme passager non payant.

Son mal de tête, qui n’avait fait qu’empirer depuis l’atterrissage du vol 7, franchit un degré de plus.

Un incendie… une saloperie d’incendie. Mais qu’est-ce qui est arrivé aux détecteurs de fumée, bon Dieu de bon Dieu? Un immeuble flambant neuf! pensa-t-il.

Il lui vint à l’esprit qu’il n’avait pratiquement jamais pensé à Anne pendant les quatre ou cinq derniers mois. Au cours de la première année du divorce, on eût dit qu’il ne pouvait fixer son attention sur rien d’autre que son ex-femme : ce qu’elle faisait, comment elle était habillée et, bien sûr, qui elle rencontrait. Lorsque la guérison était enfin intervenue, tout s’était passé très vite… comme s’il avait reçu une piqûre d’un tonique pour remonter le moral. Il avait lu suffisamment de choses sur le divorce pour savoir en quoi consistait d’ordinaire cet agent actif : non pas un tonique, mais une autre femme. L’effet de rebond, en d’autres termes.

Mais pour Brian, il n’y avait pas eu d’autre femme, du moins pas encore. Quelques rendez-vous et un seul et prudent rapport sexuel (il en arrivait à croire que tous les rapports sexuels en dehors du mariage, en cette époque du Sida, étaient devenus prudents), mais pas d’autre femme, non. Il avait guéri, tout simplement.

Brian regarda les autres passagers monter à bord. Une jeune femme blonde accompagnait une petite fille affublée de lunettes noires; la femme lui murmura quelque chose et la fillette se tourna immédiatement vers le son de la voix, dans une attitude qui fit tout de suite comprendre à Brian qu’elle était aveugle : sa façon d’incliner la tête, sans doute. Curieux comme un simple geste pouvait en dire autant, se dit-il. Anne… ne devrais-je pas penser à Anne ?

Mais son esprit fatigué ne cessait d’échapper à ce sujet… Anne, qui avait été son épouse, Anne la seule femme qu’il eût frappée dans un accès de colère, Anne qui maintenant était morte. Il songea qu’il devrait faire une tournée de conférences; il s’adresserait à des groupes d’hommes divorcés. Bon Dieu, de femmes divorcées aussi, tant qu’à faire. Son thème serait le divorce comme art de l’oubli.

Les mois qui suivent le quatrième anniversaire du mariage sont l’époque idéale pour divorcer, leur dirait-il. Prenez mon cas. J’ai passé l’année suivante au purgatoire, à me demander dans quelle mesure

c'était ma faute et dans quelle mesure c'était la sienne, à me demander si je n'avais pas eu tort de remettre constamment sur le tapis le sujet des enfants - c'était la grande affaire entre nous, rien de bien dramatique comme la drogue ou l'adultère, rien que le dilemme classique enfants ou carrière, puis ce fut comme si un ascenseur express était parti de ma tête, avec Anne à l'intérieur.

Oui. L'ascenseur avait disparu dans son puits. Et au cours des derniers mois, il n'avait jamais réellement pensé à Anne… pas même au moment du chèque mensuel de la pension alimentaire. Son montant était tout à fait raisonnable et civilisé, en particulier si l'on considérait qu'Anne gagnait à l'époque quatre-vingt mille dollars par an avant impôt. Son homme de loi se chargeait du versement et ce n'était qu'une ligne de plus dans son relevé mensuel, un petit deux mille dollars entre la note d'électricité et le prélèvement pour le remboursement de l'appartement.

Brian observa un adolescent monté en graine, une boîte à violon sous le bras et une calotte sur la tête, qui s'engageait dans l'allée centrale. Le garçon avait l'air à la fois nerveux et excité, mais tout l'avenir du monde était dans ses yeux. Brian ne put s'empêcher de l'envier.

Il y avait eu beaucoup d'épisodes pleins d'amertume et de colère entre eux, au cours de la dernière année de leur mariage, et finalement, environ quatre mois avant la fin, c'était arrivé : la main de Brian était partie avant que son esprit eût pu dire non. Il n'aimait pas évoquer ce souvenir. Elle avait trop bu, au cours de la soirée d'où ils revenaient, et elle lui était littéralement rentrée dedans une fois à la maison. Laisse-moi tranquille avec ça, Brian! Laisse-moi tranquille! Je ne veux plus entendre parler d'enfants. Si tu veux passer un examen de sperme, va voir un médecin. Mon boulot, c'est la pub, pas la fabrication de morveux. Si tu savais comme j'en ai marre, de toutes tes conneries de macho…

C'est à ce moment-là qu'il l'avait frappée, durement, en travers de la bouche. Le coup, brutal et net, l'avait coupée dans sa phrase. Ils étaient restés debout, se regardant mutuellement, dans l'appartement où elle devait mourir plus tard, l'un et l'autre plus choqués et effrayés qu'ils ne l'admettraient jamais (sauf peut-être maintenant pour lui : assis dans le siège 5A du vol 29, à regarder l'embarquement des passagers, il l'admettait enfin dans le secret de son coeur). Anne avait touché sa bouche, qui commençait à saigner, puis tendu les doigts vers lui.

Tu m'as frappée, avait-elle dit. Il y avait de la stupéfaction dans sa voix, mais pas de colère. Il avait fugitivement pensé que c'était peut-être la première fois que quelqu'un se permettait de porter brutalement la main sur Anne Quinlan Engle. - Ouais, avait-il répondu. Tu l'as dit. Et je recommencerai si tu ne la fermes pas un peu. Ta langue de vipère, t'as pas intérêt à la ressortir. Vaudrait mieux la boucler, mon coeur. Je te le dis pour ton propre bien. Les beaux jours sont terminés. Si tu as besoin de donner des coups de pied à quelqu'un dans cette baraque, achète-toi un clébard.

Le mariage avait tenu encore quelques mois en boitillant, mais il s'était terminé, en réalité, en cet instant où la paume de Brian était entrée sèchement en contact avec le coin de la bouche d'Anne. Il avait été provoqué - Dieu seul savait à quel point il l'avait été - mais il n'en aurait pas moins donné beaucoup pour que ce lamentable instant ne se fût jamais produit.

Tandis que s'amenuisait la file des derniers passagers montant à bord, il se mit à penser, d'une manière presque obsessionnelle, au parfum d'Anne. Il se souvenait parfaitement de son bouquet, mais pas de son nom. Voyons, quelque chose comme Lissome ? Lith-some ? Pourquoi pas Lithium, tant que tu y es?

Elle me manque, pensa-t-il, morose. Maintenant qu'elle a disparu à jamais, elle me manque. N'est-ce pas extraordinaire ?

Lawnboy ? Un nom aussi stupide que ça?

Oh, arrête un peu, dit-il à son esprit fatigué. Mets ça dans ta poche et ton mouchoir pardessus.

D'accord, répondit son esprit. Pas de problème, je peux laisser tomber quand je veux; c'était peut-être Lifeboy? Non, ça c'est une marque de savon. Désolé. Lovebite ? Lovelorn ?

Brian referma d'un claquement sa ceinture de sécu-rité, s'inclina en arrière, ferma les yeux et respira un parfum qu'il était incapable de nommer.

C'est le moment que choisit une hôtesse pour s'adresser à lui. Evidemment : Brian Engle prétendait qu'on leur enseignait - dans un cours secret spécial, une fois réussis tous les autres concours - une leçon qui s'appelait sans doute " l'art d'agacer le client " - l'art d'attendre que le passager eût fermé les yeux pour lui offrir quelque service n'ayant rien d'essentiel. Bien entendu, ils devaient attendre d'être à peu près sûrs que le passager dormît effectivement avant de lui demander s'il ne désirait pas une couverture ou un oreiller.

" Excusez-moi… ", commença-t-elle. Mais elle ne continua pas. Brian vit ses yeux aller des épaulettes de sa veste de pilote à sa casquette, avec ses tortillons dorés absurdes comme des traces de jaune d'oeuf, posée sur le siège vide à côté de lui.

Elle se ravisa et prit un nouveau départ. " Veuillez m'excuser, commandant, désirez-vous du café ou du jus d'orange? Brian ressentit une pointe d'amusement à l'idée de l'avoir un peu troublée. Elle fit un geste en direction de la tablette, sur le devant de la cabine, juste au-dessous de l'écran de cinéma. Deux seaux à glace étaient posés dessus. L'élégant col vert d'une bouteille de vin dépassait de l'un et l'autre. " Bien entendu, j'ai aussi du champagne. Engle envisagea un instant la question (Love Boy, c'est presque ça, mais c'est pas ça)

du champagne. " Non, merci, rien, dit-il. Et rien non plus pendant le vol, s'il vous plaît. Je crois que je vais dormir jusqu'à Boston. Qu'est-ce que dit la météo?

- Nuages vingt mille pieds au-dessus des Grandes Plaines jusqu'à Boston, mais pas de problème. Nous volerons à trente-six mille pieds. Oh, et on nous signale des aurores boréales au-dessus du désert de Mojave. Vous aurez peut-être envie de rester réveillé pour les voir.

Brian souleva un sourcil. " Vous blaguez! Des aurores boréales au-dessus de la Californie? A cette époque de l'année?

- C'est ce qu'on nous a dit.

- Y a quelqu'un qui a dû abuser de drogues bon marché ", fit Brian. L'hôtesse eut un petit rire. " Je crois que je vais piquer un roupillon, merci.

- Très bien, commandant: (Elle hésita un instant.) C'est bien vous le commandant qui vient de perdre sa femme, n'est-ce pas? La migraine se mit à l'élancer et à montrer les dents, mais il réussit à s'arracher un sourire. L'hôtesse - une toute jeune fille, en réalité - n'avait que de bonnes intentions. "

Mon ex-femme, en réalité, mais c'est bien de moi qu'il s'agit. - Je suis absolument désolée pour vous. - Merci. - Ai-je déjà volé avec vous, monsieur?

Son sourire réapparut brièvement. " Je ne pense pas. Cela fait près de quatre ans que je pilote sur les vols transpacifiques. " Et comme cela lui semblait plus ou moins nécessaire, il lui tendit la main. " Brian Engle. "

Elle la lui prit. " Melanie Trevor. "

Engle lui adressa un dernier sourire, puis s'inclina et ferma les yeux. Il se laissa aller à la somnolence, mais non au sommeil : les annonces avant l'envol et les secousses du décollage n'auraient fait que le réveiller. Il aurait tout le temps de dormir lorsqu'ils seraient en l'air.

Le vol 29, comme tous les " yeux rouges ", décolla sans tarder, l'un de ses bien rares avantages. L'avion était un 767, un peu plus qu'à moitié plein. Il y avait une demi-douzaine d'autres passagers en première classe. Aucun d'eux ne parut ivre ou tapageur à Brian. Il apprécia. Peut-être allait-il pouvoir vraiment dormir d'une traite jusqu'à Boston.

Il prit son mal en patience et regarda Melanie Trevor indiquer les issues de secours et faire la démonstration des petites coupes dorées, au cas où se produirait une dépressurisation (une procédure que Brian avait répé- tée dans sa tête, non sans frémir, il n'y avait pas si longtemps), puis expliquer la façon d'endosser les gilets de sauvetage placés sous les sièges. Lorsque l'avion fut en l'air, la jeune hôtesse vint près de lui et lui redemanda s'il ne voulait rien prendre. Brian secoua la tête, la remercia et appuya sur le bouton qui commandait l'inclinaison du dossier. Puis il ferma les yeux et s'endormit rapidement.

Il ne revit jamais Melanie Trevor.

Environ trois heures après le décollage du vol 29, une petite fille du nom de Dinah Bellman s'éveilla et demanda à sa tante Wicky si elle pouvait avoir un verre d'eau.

Tante Vicky ne répondit pas, et Dinah reposa sa question. Comme Tante Vicky restait sans réaction, Dinah tendit la main pour la toucher à l'épaule, mais elle avait déjà la certitude de ne rencontrer que le dossier d'un siège vide, et c'est ce qui se produisit. Le Dr Feldman lui avait expliqué que les enfants aveugles de naissance développent souvent une sensibilité exceptionnelle, presque un radar, à la présence ou l'absence de personnes dans leur environnement immédiat, mais le médecin, en fait, ne lui avait rien appris. Elle savait que c'était vrai. Ça ne marchait pas toujours, mais la plupart du temps, si. En particulier si la personne en question était votre accompagnatrice voyante.

Elle a dû aller aux toilettes, elle ne va pas tarder à revenir, pensa Dinah, ce qui ne l'empêcha cependant pas de ressentir une bizarre et vague impression d'inquiétude. Elle ne s'était pas réveillée d'un seul coup, mais progressivement, comme un plongeur qui remonte à la surface d'un lac. Si Tante Vicky, qui avait le siège à côté du hublot, l'avait frôlée pour gagner l'allée au cours des deux ou trois dernières minutes, Dinah l'aurait sentie passer.

Elle est donc partie depuis plus longtemps. Elle devait probablement avoir à faire les grosses

commissions, pas de quoi s'inquiéter, Dinah, songea-t-elle. Ou peut-être s'est-elle arrêtée pour bavarder avec quelqu'un en revenant.

Sauf que Dinah n'entendait pas la moindre conversation dans la cabine principale du gros porteur; seulement le ronronnement régulier des moteurs à réaction. Son inquiétude ne fit qu'augmenter.

La voix de Miss Lee, sa thérapeute (qui pour Dinah avait toujours été sa maîtresse aveugle), s'éleva dans sa tête : Tu ne dois pas avoir peur d'avoir peur, Dinah ; tous les enfants ont peur, de temps en temps, en particulier lorsqu'ils se trouvent dans une situation inhabituelle. C'est deux fois pire pour les enfants aveugles… mais ce n'est pas une raison pour se laisser envahir. Au contraire. Reste tranquille et efforce-toi de réfléchir rationnellement. Tu seras surprise de constater que ça marche la plupart du temps .

… en particulier lorsqu'ils se trouvent dans une situation inhabituelle…

Eh bien, il s'agissait précisément d'une situation inhabituelle; c'était la première fois que Dinah montait dans quelque chose qui volait, et donc la première fois qu'elle faisait un vol transcontinental dans un gros avion de ligne.

Efforce-toi de réfléchir rationnellement.

Bon. Elle venait de se réveiller dans un endroit étrange et de découvrir que son accompagnatrice voyante était partie. Il y avait évidemment de quoi avoir la frousse, même si l'on savait que cette absence ne pouvait être que temporaire : après tout, l'accompagnatrice en question ne risquait pas d'avoir fait un petit arrêt-buffet au caboulot du coin parce qu'elle avait eu soudain les crocs, dans la mesure où elle était bouclée dans un avion volant à 37 000 pieds de haut. Quant à l'étrange silence qui régnait dans la cabine, eh bien, c'était le vol des " yeux rouges ", après tout; les autres passagers devaient dormir.

Ils dorment tous? lui demanda la part d'elle-même inquiète et dubitative. Absolument tous ? Est-ce possible ?

Puis la réponse lui vint à l'esprit : le film. Ceux qui étaient réveillés regardaient le film. Evidemment.

Elle fut envahie d'un sentiment de soulagement presque palpable. Tante Vicky lui avait dit qu'il s'agissait de Quand Harry rencontre Sally, avec Billy Crystal et Meg Ryan, et qu'elle allait sans doute le regarder, si elle n'avait pas trop sommeil. Dinah fit courir légèrement la main sur le siège de sa tante, à las recherche des écouteurs, qu'elle ne trouva pas. A la place, ses doigts rencontrèrent un livre de poche. L'un de ces romans sentimentaux que Tante Vicky aimait à lire, très certainement, une histoire de cette époque bénie où les hommes étaient dés hommes et les femmes des femmes, comme elle di-sait.

Les doigts de Dinah allèrent un peu plus loin et tombèrent sur quelque chose d'autre: du cuir souple au grain fin. Puis elle sentit les crans d'une fermeture à glissière et enfin la bretelle.

Le sac à main de Tante Vicky.

L’inquiétude saisit de nouveau Dinah, mais deux fois plus fort, cette fois. Elle n’avait pas trouvé les écouteurs, mais par contre le sac à main était là. Avec tous les chèques de voyage et l’argent, excepté le billet de vingt dollars tout au fond de la propre bourse de Dinah - Dinah le savait, parce qu’elle avait entendu Papa et Maman en parler avec Tante Vicky au moment de quitter la maison de Pasadena.

Etait-il possible que Tante Vicky fût allée aux toilettes sans emporter son sac à main? Aurait-elle fait cela, sachant que sa compagne de voyage non seulement n’avait que dix ans et dormait, mais qu’en outre elle était aveugle ?

Dinah pensait que non.

N’essaie pas de nier ta peur mais ne te laisse pas gagner par elle, non plus. Reste tranquillement assise et efforce-toi de réfléchir rationnellement.

Mais elle n’aimait pas ce siège vide, elle n’aimait pas le silence qui régnait dans l’avion. Il n’y avait rien d’absurde à supposer que la majorité des gens dormait et que les autres faisaient aussi peu de bruit que possible pour ne pas les déranger; néanmoins, ça ne lui plaisait pas du tout. Une bête, une bête armée de crocs et de griffes extrêmement effilés, s’éveilla et commença à retrousser les babines dans sa tête. Elle connaissait le nom de cet animal : il s’appelait panique, et si elle n’en prenait pas très vite le contrôle, elle risquait de faire quelque chose qui les mettrait dans l’embarras, elle et Tante Vicky.

Quand je pourrai voir, quand les docteurs de Boston auront guéri mes yeux, je n’aurai pas à subir des épreuves aussi stupides que celle-là.

Voilà qui était indéniablement vrai; mais ce beau raisonnement ne lui fut pas du moindre secours, sur le moment.

Dinah se souvint soudain qu’une fois assises, Tante Vicky avait pris sa main, replié tous ses doigts sauf l’index et guidé celui-ci vers le côté de son siège. C’est là qu’étaient les boutons de contrôle, peu nombreux, simples et faciles à mémoriser. Deux petites roues commandaient l’une les canaux et l’autre le volume des écouteurs; le petit interrupteur rectangulaire allumait la lumière au-dessus de son siège. Tu n’auras pas besoin de celui-là, lui avait dit Tante Vicky avec un sourire dans la voix. En tout cas, pas encore. Le dernier était un bouton carré, grâce auquel on pouvait appeler un steward ou une hôtesse.

Le doigt de Dinah effleura cette dernière commande, glissant sur sa surface légèrement convexe. Est-ce que tu as réellement envie d’appuyer dessus ? se demanda-t-elle; la réponse arriva sur-le-champ: Oh! oui.

Elle enfonça le bouton et un léger tintement retentit. Elle attendit.

Personne ne vint.

On n’entendait que le doux grondement chuinté, apparemment éternel, des moteurs du jet. Personne ne parlait. Personne ne riait. (On dirait que ce film n’est pas aussi amusant que le croyait Tante Vicky, songea Dinah.) Personne ne toussait. Le siège de Tante Vicky, à côté du sien, était

toujours vide. aucune hôtesse ne se penchait sur Dinah, dans un nuage parfumé à l'eau de toilette, au shampooing et aux effluves légers de maquillage, pour lui demander si elle désirait quelque chose - un repas, ou tout simplement un verre d'eau. Rien que le ronronnement régulier des moteurs.

L'animal panique jappait plus fort que jamais. Pour le combattre, Dinah se concentra sur son pseudo-radar, dont elle fit une sorte de canne invisible avec laquelle elle se mit à sonder les sièges du milieu de la cabine principale. C'était un exercice dans lequel elle se défendait bien; parfois, si elle se concentrait suffisamment fort, elle en arrivait presque à croire qu'elle voyait au travers des yeux des autres. Pourvu qu'elle y pensât assez fort, qu'elle voulût y penser très fort. Elle avait parlé une fois de cette impression à Miss Lee, mais celle-ci lui avait fait une réponse d'une véhé- mence inhabituelle. L'impression de partager la vision d'un voyant est un fantasme fréquent des aveugles. En particulier des enfants aveugles. Ne commets surtout jamais l'erreur de souscrire à ces impressions, Dinah ; tu risques de te retrouver à l'hôpital pour avoir raté une marche ou t'être avancée devant une voiture.

Elle avait donc renoncé à ses efforts de " vision partagée ", comme les appelait Miss Lee, et les rares fois où s'était manifestée inopinément cette sensation, par l'intermédiaire des yeux de sa mère ou de ceux de sa Tante Vicky, elle avait lutté contre elle pour s'en débarrasser… comme une personne qui craint de per-dre l'esprit pourrait tenter de bloquer le murmure de voix fantômes. Mais en ce moment elle avait peur, et c'est pourquoi elle partit au contact des autres, voulant les sentir, sans arriver à les trouver.

Sa terreur prenait maintenant d'inquiétantes proportions et les hurlements de l'animal panique devenaient insupportables. Elle sentit un cri s'accumuler dans sa gorge et serra les dents pour lutter contre lui. Car s'il sortait de sa bouche, ce ne serait pas un cri ordinaire, mais un hurlement d'épouvante.

Je ne crierai pas, se dit-elle farouchement. Je ne crierai pas, je ne gênerai pas Tante Vicky. Je ne crierai pas pour ne pas réveiller tous ceux qui dorment, pour ne pas faire peur à ceux qui regardent le film, pour ne pas qu'ils arrivent en courant et en disant: regardez la petite fille qui a peur, regardez la petite aveugle qui a peur.

Mais son pseudo-radar (cette partie d'elle-même qui évaluait toutes sortes de vagues impressions sensorielles et qui parfois lui donnait le sentiment de voir à travers les yeux des autres, quoi qu'en eût dit Miss Lee), loin d'atténuer sa peur, ne faisait que l'aggraver.

Car il lui disait qu'il n'y avait personne dans son rayon d'action.

Absolument personne…

Brian Engle faisait un très mauvais rêve. Dans celui-ci, il se trouvait de nouveau aux commandes du vol 7 Tokyo-Los Angeles, mais cette fois la fuite était beaucoup plus grave. Un sentiment palpable de catastrophe régnait dans la carlingue; Steve Searles pleurait en mangeant une pâtisserie.

Comment peux-tu manger, si tu es à ce point bouleversé ? demanda Brian. Un sifflement aigu de bouilloire allait s'amplifiant dans la carlingue - le bruit caracté- ristique d'une fuite de pressurisation. Mais c'était évidemment stupide : les fuites restent presque parfaitement silencieuses jusqu'à l'explosion. En rêve, cependant, tout est possible, supposa-t-il.

Parce que j'adore ce genre de gâteau, et que je n'en mangerai plus jamais, répondit Steve, avec des sanglots encore plus bruyants.

Puis soudain, le sifflement suraigu s'interrompit. Une hôtesse souriante, l'air soulagé - c'était, en fait, Melanie Trevor -, fit son apparition et lui dit qu'on avait trouvé la fuite et qu'elle avait été colmatée. Brian se leva et la suivit à travers l'avion jusque dans la cabine principale où Anne Quinlan Engle, son ex-femme, se tenait dans une petite alcôve d'où l'on avait enlevé les sièges. Au-dessus du hublot qui se trouvait à côté d'elle, était écrite une phrase énigmatique et quelque peu menaçante, ÉTOILES FILANTES SEULEMENT, en lettres rouges, la couleur du danger.

Anne était habillée de l'uniforme vert foncé des hôtesses d'American Pride ; étrange, de la part d'un chef de publicité qui avait toujours froncé avec mépris son nez aristocratique devant les hôtesses avec lesquelles Brian volait. Sa main pesait sur une fissure du fuselage.

Tu vois, chéri ? lui dit-elle fièrement. Tout est en ordre. Ça n'a même plus d'importance que tu m'aies frappée. Je t'ai pardonné.

Ne fais pas cela, Anne! s'écria-t-il, mais c'était déjà trop tard. Un creux apparut au dos de sa main, reproduisant la forme de la fissure dans le fuselage. Il devenait de plus en plus profond au fur et à mesure que le différentiel de pression aspirait implacablement sa main à l'extérieur. Son majeur passa le premier, puis l'annulaire et l'index, et le petit doigt pour finir. Il y eut un sonore bruit d'éclatement, comme un bouchon de champagne qu'on aurait fait sauter un peu trop brusquement, lorsque toute la main passa à travers la fissure.

Et cependant, Anne continuait de sourire.

C'est L'Envoi, chéri, dit-elle lorsque son bras com-mença à disparaître à son tour. Ses cheveux s'échappaient de la barrette qui les retenait en arrière, et voletaient autour de son visage en un nuage brumeux. Je n'ai jamais porté que celui-là, tu t'en souviens ?

Il s'en souvenait… oui, maintenant il s'en souvenait. Mais ça n'avait plus d'importance.

Anne, reviens! hurla-t-il.

Elle souriait toujours tandis que son bras était aspiré dans le vide, à l'extérieur de l'appareil. Ça ne fait absolument pas mal, Brian, crois-moi.

La manche de son blazer vert American Pride se mit à claquer, et Brian se rendit compte que sa chair était entraînée dans la fissure sous forme d'un liquide épais et blanc. On aurait dit de la colle à papier, celle qui sent l'amande.

L'Envoi, tu te rappelles ? demanda Anne tandis qu'elle était aspirée dans la fissure; et maintenant Brian l'entendait de nouveau, ce son que le poète James Dickey avait appelé un jour " le vaste

sifflement bestial de l'espace ". Il devint progressivement de plus en plus fort, tandis que s'assombrissait le rêve, mais il s'élargissait en même temps, pour devenir non pas le hurlement du vent, mais celui d'une voix humaine.

Le pilote ouvrit brusquement les yeux. Il resta un instant désorienté par la force de son rêve, mais un instant seulement - il était un professionnel du travail à hauts risques et à hautes responsabilités, un travail pour lequel on exigeait (c'était une condition indispensable) des temps de réaction ultra-rapides. Il se trouvait sur le vol 29, non sur le vol 7, et allait non pas de Tokyo à Los Angeles mais de LAX à Boston, où Anne était déjà morte, non pas victime d'un accident de pressurisation mais de l'incendie de son appartement, sur Atlantic Avenue, près du bord de mer. Le bruit, cependant, persistait.

C'était une petite fille, criant à pleins poumons.

"S'il vous plaît, quelqu'un peut me répondre ? demanda Dinah Bellman d'une petite voix claire. Je suis désolée, mais ma tante est partie et je suis aveugle."

Il n'y eut aucune réaction. A quarante rangs devant (sans compter deux cloisons intermédiaires) le commandant Brian Engle rêvait que son navigateur pleur-nichait en dévorant une de ses pâtisseries dites danoises.

On n'entendait que le vrombissement régulier des moteurs à réaction.

La panique s'empara de nouveau d'elle et Dinah fit la seule chose qui pût la contenir: elle déboucla sa ceinture de sécurité, se leva et passa dans l'allée.

" Hello ? dit-elle d'une voix plus forte. Y a quel-qu'un? "

Toujours pas de réponse. La fillette commença à pleurer. Elle prit cependant farouchement sur elle-même et s'avança de quelques pas dans l'allée. N'ou-blie pas de compter, l'avertit, frénétique, une partie de son esprit. N'oublie pas de compter combien de rangées tu passes, sans quoi tu te perdras et ne pourras jamais retrouver ta place.

Elle s'arrêta à hauteur du siège de la rangée suivante, et se pencha, bras tendu, doigts écartés. Elle s'était préparée à toucher le visage de l'homme endormi qui devait s'y trouver. Car il devait s'y trouver: Tante Vicky et lui avaient échangé quelques mots avant le décollage. Lorsqu'il avait parlé, sa voix lui était parvenue du siège directement devant le sien. Elle en était sûre; localiser l'origine des voix était un réflexe chez elle, faisant partie de son existence de tous les jours au même titre que respirer. L'homme endormi allait sursauter lorsque Dinah le toucherait, mais au point où elle en était, elle ne s'en souciait plus.

Sauf que le siège était vide.

Entièrement vide.

La fillette se redressa, les joues mouillées, des pulsations de peur dans la tête. Ils ne pouvaient tout de même pas se trouver ensemble dans les toilettes ? Non, bien sûr que non.

Mais il y avait peut-être deux toilettes. Dans un avion de cette taille, il devait y en avoir deux, forcé- ment.

Sauf que ça n'avait aucune importance.

Jamais Tante Vicky n'aurait abandonné son sac à main, au grand jamais. C'était une certitude pour Dinah.

Elle commença à marcher lentement, s'arrêtant à hauteur de chaque nouvelle rangée de sièges, tendant la main du côté droit de l'allée, puis du côté gauche.

Sur l'un des sièges, elle reconnut un sac à main; sur un deuxième, un porte-document; un bloc de papier et un stylo sur un troisième. Sur deux autres, sa main tâtonnante tomba sur des écouteurs. Elle mit l'index sur quelque chose de gluant lorsqu'elle toucha le second des deux: Elle se frotta les doigts, puis fit une grimace de dégoût et s'essuya contre l'appui-tête de coton posé sur le dossier du siège. Du cérumen; elle en était sûre. Impossible de se tromper à cette texture poisseuse.

Dinah Bellman poursuivit lentement son chemin dans l'allée, ne prenant plus la peine d'explorer les sièges avec délicatesse. Ça n'avait pas d'importance. Elle n'enfonçait le doigt dans aucun oeil; ne pinçait aucune joue, ne tirait pas la moindre mèche de cheveux.

Tous les sièges qu'elle contrôlait étaient vides.

Ce n'est pas possible! Ça ne peut pas être possible! Il y en avait partout autour de nous quand nous sommes montées ! Je les ai entendus ! J'ai senti leur présence! J'ai senti leur odeur! Où sont-ils donc passés ? Les questions se bousculaient dans sa tête, incohérentes. Elle était incapable d'y répondre, mais le fait était qu'ils avaient tous disparu. Elle en devenait de plus en plus sûre.

A un moment donné, pendant qu'elle dormait, sa tante et tous les autres passagers du vol 29 s'étaient évanouis.

Non! clamait la partie rationnelle de son esprit avec la voix de Miss Lee. Non, c'est impossible, Dinah ! Si tout le monde a disparu, qui pilote l'avion ?

Elle commença à se déplacer plus vite, agrippant les dossiers au passage, ses yeux aveugles démesurément ouverts derrière ses verres teintés, l'ourlet de sa robe rose de voyage lui battant les mollets. Elle avait perdu le compte, mais telle était sa détresse, dans ce silence qui s'éternisait, que cela non plus n'était pas important.

Elle s'arrêta de nouveau, et tendit la main vers le siège à sa droite. Cette fois-ci elle toucha bien des cheveux… mais leur emplacement était aberrant. Ils étaient posés sur le siège - comment était-ce possible ?

Sa main se referma dessus… et souleva la chevelure. En un éclair, aussi terrible que soudain, elle comprit.

L'homme auquel appartiennent ces cheveux a disparu. C'est un cuir chevelu. Je tiens le scalp d'un mort.

C’est à ce moment-là que Dinah Bellman ouvrit la bouche et laissa jaillir les cris qui tirèrent Brian Engle de son sommeil.

Albert Kaussner se massait la bedaine contre le bar, un verre de whisky Branding Iron à la main: Les frères Earp, Wyatt et Virgil se tenaient sur sa droite et Doc Halliday sur sa gauche. Il leva son verre pour porter un toast à l’instant précis où un homme, clopinant sur sa jambe de bois, faisait son entrée dans le saloon Sergio-Leone.

” La bande des Dalton! hurla-t-il. La bande des Dalton vient juste d’arriver à Dodge ! “

Wyatt se tourna calmement vers lui. Il avait un visage étroit, tanné et d’une grande beauté. Il ressemblait beaucoup à Hugh O’Brian. ” Ici t’es à Tombstone, mon pote Muffin, dit-il. T’as intérêt à garder ta grande gueule aussi serrée que ton trou du cul puant.

- Ouais, mais ils arrivent au galop, s’exclama Muffin. Et ils ont l’air cinglé, Wyatt! Complètement cinglés! “

Comme pour corroborer ses dires, une fusillade éclata dans la rue, à l’extérieur - le tonnerre profond des calibres 44 de l’armée (probablement volés) se mêlant aux claquements plus secs des fusils Garand.

” Arrête de faire dans tes pantalons, Muffy “, l’apos-tropha Doc Halliday, rejetant son chapeau en arrière. Albert ne fut pas tellement surpris de constater que Doc ressemblait à Robert De Niro. Il avait toujours pensé que si quelqu’un avait vraiment le physique pour jouer le dentiste tubard, c’était bien De Niro.

” Qu’est-ce que vous en dites, les gars? ” demanda Virgil Earp avec un coup d’oeil circulaire. Virgil ne ressemblait à personne en particulier.

” Allons-y, dit Wyatt. J’en ai soupé pour la vie, de ces foutus Clanton.

- Pas les Clanton, les Dalton, Wyatt, intervint Albert d’un ton calme.

- J’en ai rien à foutre, que ce soit eux ou John Dillinger ! répliqua Wyatt. Es-tu avec eux ou avec nous, Ace ?

- Avec vous “, répondit Albert Kaussner, du timbre de voix tranquille mais chargé de menace d’un tueur-né. Il laissa tomber une main sur la crosse de son Buntline Special à canon long, portant l’autre .un instant à sa tête pour s’assurer que sa calotte était bien en place. Elle l’était.

” D’accord, les gars, dit Doc. Allons un peu chauffer les fesses aux frangins Dalton.”

Ils sortirent ensemble, à quatre de front, par la porte à double battant, exactement à l’instant où la cloche de l’église baptiste de Tombstone sonnait le premier coup de midi.

Les Dalton arrivaient dans Main Street au triple galop, trouant de balles les fenêtres et les frontons factices des maisons. Ils transformèrent le tonneau d’eau, devant le magasin d’armes de Duke, en une

véritable fontaine.

Ike Dalton fut le premier à apercevoir les quatre hommes debout dans la rue poussiéreuse, le manteau rejeté en arrière pour dégager la crosse de leurs armes. Ike tira sauvagement sur les rênes et son cheval se cabra, hennissant, une écume épaisse dégoulinant du mors. Ike Dalton ressemblait bougrement à Rutger Hauer.

” Tiens, tiens! Voyez donc un peu qui se trouve ici! ricana-t-il. Si ce n’est pas ce vieux Wyatt avec son tonneau de frère, Virgil.

Emmet Dalton (l’air de Donald Sutherland au bout d’un mois de nuits blanches) arrêta son cheval à côté de celui de d’Ike. ” Sans oublier leur pédé de copain, le dentiste, ricana-t-il à son tour. Qui a bien pu se mettre avec ” Sur quoi il regarda vers Albert et pâlit. Le sourire moqueur disparut de ses lèvres.

Paw Dalton vint se placer entre ses deux fils. Paw, lui, ressemblait fortement à Slim Pickens.

” Seigneur, murmura Paw, c’est Ace Kaussner ! “

C’était maintenant à Frank James de tirer sur les rênes pour s’arrêter à hauteur des autres. Son visage avait la nuance d’un vieux parchemin crasseux. ” C’est quoi cette salade, les gars ? s’écria Frank. Je demande pas mieux que de piller une ville ou deux, lés jours où je m’ennuie, mais personne ne m’avait dit qu’on tomberait sur le Juif d’Arizona! “Albert ” Ace Kaussner, connu de Sedalia à Steam-boat Springs sous le sobriquet de ” Juif d’Arizona “, fit un pas en avant. Sa main restait suspendue au-dessus de la crosse de son Buntline.

Il expédia de côté une giclée de tabac, sans quitter un instant de ses yeux gris le louche quatuor monté, à moins de dix mètres de lui.

” Vous pouvez commencer à numéroter vos abattis, les mecs, lança le Juif d’Arizona. A c’que je sais, y a encore plein de place en enfer! “

La bande des Dalton commença à piquer des deux à l’instant précis où sonnait le douzième coup de midi dans l’air brûlant du désert. Ace saisit son arme à la vitesse de l’éclair et fit jouer le chien du plat de la main, envoyant une averse mortelle de balles de calibre 45 sur les Dalton; une petite fille, qui se trouvait devant le Longhorn Hotel, se mit à pleurer.

Si quelqu’un pouvait empêcher cette môme de brailler, pensa Ace, ce serait aussi bien. Qu’est-ce qu’elle a donc? Je contrôle la situation. C’est pas pour rien qu’on m’appelle l’Hébreu le plus rapide à l’ouest du Mississippi.

Mais le cri continuait et déchirait l’air qu’il assombrissait peu à peu, et tout commença à voler en éclats.

Pendant un instant Albert ne fut nulle part - perdu dans une obscurité dans laquelle les fragments de son rêve tournoyaient, comme pris dans un tourbillon. La seule chose qui demeurait était ce terrible cri, semblable à celui d’une bouilloire en furie.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il était dans son siège, près de l’avant de la cabine principale, sur le vol 29. Dans l’allée, arrivait de l’arrière de l’avion une fillette de dix ou douze ans,

habillée d'une robe rose et portant une paire de lunettes de soleil fantaisie.

Pour qui elle se prend, pour une vedette de cinéma ou quoi ? pensa-t-il, sans cependant pouvoir s'empêcher de ressentir une certaine peur. Quelle désagréable façon d'être arraché à son rêve favori!

" Hé! s'écria-t-il - mais en retenant sa voix pour ne pas réveiller les autres passagers. Hé, qu'est-ce qui t'arrive, petite ?

La fillette tourna brusquement la tête dans la direction de cette voix, et son corps suivit une fraction de seconde après; elle heurta l'un des sièges des rangées centrales, cognant des cuisses contre l'appui-bras. Elle rebondit et trébucha en arrière, cette fois-ci contre l'appui-bras du siège côté fenêtre, dans lequel elle s'effondra les jambes en l'air.

" Où sont les gens ? se mit-elle à hurler. Au secours, aidez-moi.

- Hé, hôtesse! " cria Albert, inquiet. Il défit sa ceinture, se leva, quitta son siège, se tourna vers la fillette… et s'immobilisa. Il faisait maintenant face à l'arrière de l'avion, et le spectacle qu'il avait sous les yeux le laissa pétrifié sur place. La première pensée qui lui traversa l'esprit, fut Après tout, je n'ai pas à m'inquiéter de réveiller les autres passagers, finalement.

Albert avait l'impression que la cabine principale du 767 était vide de tout occupant.

Brian Engle avait presque atteint la cloison séparant les premières de la classe affaires, lorsqu'il se rendit compte que la cabine des premières était complète-ment vide. Il eut une courte hésitation, puis repartit. Sans doute les autres avaient-ils quitté leur siège pour aller voir ce que signifiaient tous ces cris.

En fait, il savait très bien que ce n'était pas le cas; cela faisait longtemps qu'il pilotait des avions de ligne, et il n'ignorait plus grand-chose de la psychologie de groupe. Lorsqu'un passager piquait sa crise, les autres ne bougeaient à peu près jamais. La plupart des voyageurs qui embarquaient dans un avion renon- çaient humblement à leur liberté de prendre des décisions : ils s'asseyaient et bouclaient leur ceinture. Cela fait, tout ce qui était problème à résoudre relevait de la responsabilité de l'équipage. Le personnel des compagnies aériennes les appelait des oies, mais en vérité, ils se comportaient en moutons… une attitude qui convenait très bien à la plupart des équipages. Calmer les plus nerveux était d'autant plus facile.

Mais, étant donné que c'était la seule hypothèse vaguement plausible, Brian ne tint pas compte de ce qu'il savait et fonça. Les lambeaux de son rêve embru-maient encore son esprit, et quelque chose en lui restait convaincu que c'était Anne qui criait, qu'il allait la trouver à mi-chemin de la carlingue, la main collée sur une fissure de la paroi, une fissure située sous un avertissement qui disait ÉTOILES FILANTES SEULEMENT.

Il n'y avait qu'un seul passager en classe affaires, un homme d'un certain âge en costume trois-pièces brun. Son crâne chauve luisait doucement à la lumière de sa lampe individuelle, restée allumée. Ses mains défor-mées par l'arthrite reposaient, impeccablement croi-sées, sur la boucle de sa ceinture. Il était profondément endormi et ronflait comme un sonneur, inconscient de tout ce raffut.

Brian fit irruption dans la cabine principale, et c'est là qu'un sentiment soudain d'incrédulité stupéfaite arrêta finalement son élan. Il vit un tout jeune homme debout à côté d'une petite fille affalée dans un siège de la rangée côté hublots, non loin de lui. L'adolescent ne la regardait cependant pas; sa mâchoire inférieure touchant presque le col de son T-shirt Hard Rock Café, il contemplait l'arrière de l'avion, bouche bée.

La première réaction de Brian fut identique à celle d'Albert Kaussner : Mon Dieu, mais tout l'avion est vide!

Puis il aperçut une femme, dans l'autre allée de l'appareil, qui se levait et s'avançait pour voir ce qui se passait. Elle avait l'air hébété et les traits bouffis de quelqu'un qui vient de se réveiller en sursaut, au plus profond de son sommeil. Au milieu de la cabine, dans l'une des rangées centrales, un jeune homme en polo à col marine tendait le cou dans la direction de la petite fille avec un regard vide et dénué de curiosité. Un autre homme, la soixantaine environ, se leva d'un siège proche de Brian et resta debout, indécis. Il était habillé d'une chemise de flanelle rouge et paraissait totalement ahuri. Ses cheveux se dressaient en mèches tirebouchonnées autour de sa tête, dans le style hirsute " savant fou ".

" Qui c'est qui crie ? demanda-t-il à Brian. Est-ce que l'avion a un problème, Monsieur? On est en train de se casser la figure ?

La fillette arrêta de crier. Elle se dégagea du siège sur lequel elle était renversée, mais faillit tomber dans l'autre sens; l'adolescent la rattrapa juste à temps, réagissant avec une lenteur hébétée.

Mais où sont-ils passés ? se demanda Brian. Bonté divine, où sont-ils donc tous passés ?

Ses pieds, pendant ce temps, l'entraînaient vers la fillette et l'adolescent. Il découvrit, avant de les rejoindre, un autre passager endormi, une jeune fille d'environ dix-sept ans. Sa bouche ouverte se tordait disgracieusement et elle respirait à longues goulées sèches.

Le pilote arriva à hauteur de l'adolescent et de la fillette en rose.

" Mais où sont-ils, M'sieur? " demanda Albert Kaussner. Il avait passé un bras autour des épaules de la gamine en pleurs, mais ne la regardait pas. Ses yeux ne cessaient d'aller et venir en tous sens dans la cabine déserte. " Est-ce que nous avons atterri quelque part pendant que je dormais ?

- Ma tante est partie, sanglota la fillette. Ma tante Vicky ! J'ai cru que l'avion était vide! J'ai cru que j'étais toute seule! Où est ma tante, s'il vous plaît ? Je veux ma tante Vicky ! "

Brian s'agenouilla à côté d'elle, et pendant quelques instants, ils se trouvèrent presque à la même hauteur. Il remarqua les lunettes de soleil et se souvint de l'avoir vue, à l'embarquement, accompagnée d'une femme blonde.

" Tu n'as rien, dit-il, tu n'as rien, jeune demoiselle. Quel est ton nom ?

- Dinah, hoqueta-t-elle. Je n'arrive pas à trouver ma tante. Je suis aveugle et je ne peux pas la voir. Je me suis réveillée et son siège était vide…

- Qu'est-ce qui se passe ? " demanda à ce moment-là le jeune homme en polo. Ilavait parlé

pardessus les têtes de Brian et Dinah, les ignorant pour s'adresser directement à l'adolescent au T-shirt et à l'homme plus âgé en chemise de flanelle. " Où sont tous les autres?

- Ça va aller, Dinah, continua Brian. Il y a d'autres personnes, ici. Tu les entends bien, non?

- Ou-oui, je les entends. Mais où est Tante Vicky ? Et qui a été tué ?

- Tué ? " fit une voix de femme, d'un ton vif. C'était celle qui arrivait de l'autre côté de l'avion. Brian leva les yeux vers elle et vit qu'elle était jeune, brune et jolie. " On a tué quelqu'un? L'avion a été détourné?

- Non, on n'a tué personne ", répondit Brian. C'était au moins quelque chose à dire. Il en avait le tournis, et son esprit était comme un bateau qui vient de rompre ses amarres. " Calmez-vous, ma mignonne.

- J'ai senti ses cheveux! insista Dinah. Quelqu'un a coupé ses cheveux! "

Après tout le reste, c'en était trop, et Brian renonça à éclaircir ce point. La pensée que Dinah s'était formulée un peu auparavant le frappa à son tour, avec une intensité glaciale : qui diable pilotait donc l'avion ?

Il se releva et se tourna vers l'homme âgé en chemise rouge. " Il faut que j'aille à l'avant, dit-il. Restez avec la petite.

- Entendu, répondit l'homme avec bonne volonté. Mais qu'est-ce qui se passe ? "

Un autre homme les rejoignit; il avait environ trente-cinq ans et portait des jeans repassés et une chemise Oxford. Contrairement aux autres, il paraissait parfaitement calme. Il prit une paire de lunettes à monture d'écaille dans une poche, les secoua pour dégager les branches et se les posa sur le nez. " On dirait qu'il nous manque quelques passagers, non? remarqua-t-il. Son accent britannique était aussi impeccable que sa chemise. " Et l'équipage? Quel-qu'un a-t-il une idée?

- C'est ce que je vais essayer de découvrir ", répon-dit Brian en s'éloignant. Une fois à l'extrémité de la cabine touriste, il se retourna et fit un décompte rapide. Deux autres passagers s'étaient joints au petit groupe massé autour de la fillette en lunettes noires. L'un était l'adolescente qui dormait si profondément, un moment auparavant. Elle oscillait sur ses pieds comme si elle était ivre ou droguée. L'autre était le vieux monsieur, habillé d'un veston sport élimé. En tout, huit personnes. A cela il fallait ajouter lui-même et l'homme qu'il avait vu dormir en classe affaires et qui ne s'était toujours pas réveillé. Dix personnes.

Pour l'amour du ciel, mais où étaient donc passés les autres ?

Ce n'était cependant pas le moment de s'interroger là-dessus; il avait un problème plus grave et urgent à résoudre. Brian se dépêcha, et c'est à peine s'il jeta au passage un regard au vieux ronfleur de la classe affaires.

La zone de service, coincée entre l'écran de cinéma et les premières classes, était vide, de même que la cuisine, où Brian vit quelque chose qu'il trouva extrê- mement troublant : le chariot de boissons était garé dans un coin, près des toilettes tribord. Un certain nombre de verres ayant servi étaient

rangés sur le plateau inférieur.

Ils se préparaient tout juste à servir, songea-t-il. Lorsque c'est arrivé (quoi que ce fût), ils venaient juste de sortir le chariot. Ces verres sales sont ceux qui ont été ramassés avant qu'on commence à rouler sur la piste. Autrement dit, la " chose " s'est sans doute produite au cours de la demi-heure qui a suivi le décollage, un petit peu plus, peut-être - n'était-il pas question de turbulences au-dessus du désert ? Il me semble. Et ces conneries à propos d'une aurore boréale…

Pendant un instant, Brian crue que l'aurore boréale n'était qu'une partie de son rêve - il y avait de quoi, tant c'était bizarre - mais en y réfléchissant davantage, il se convainquit que Melanie Trevor, l'hôtesse de l'air, lui en avait réellement parlé.

Laisse tomber ce truc. Qu'est-ce qui a bien pu se passer? Au nom du ciel, Quoi?

Il l'ignorait, mais il lui suffisait en revanche de regarder le chariot de boissons abandonné pour éprouver, jusqu'au fond de ses entrailles, un affreux sentiment d'horreur et de terreur superstitieuse. Pendant un instant, il pensa que c'était ce qu'avaient dû ressentir les premiers qui avaient abordé la Marie-Céleste, en mettant le pied sur le pont d'un bateau abandonné en pleine mer, voilure dehors, la table du commandant prête pour le déjeuner, tous les cordages impeccablement enroulés et une bouffarde de marin brûlant encore ses derniers brins de tabac sur le gaillard d'avant…

Brian se secoua pour chasser ces pensées paralysantes et dut faire un effort énorme pour avancer jusqu'à la porte qui séparait la zone de service de la cabine de pilotage. Il frappa. Comme il l'avait craint, il n'y eut pas de réaction. Et il avait beau savoir que c'était inutile, il ne put s'empêcher, du poing, de frapper à coups redoublés.

Rien.

Il essaya la poignée. Elle ne bougea pas.-Procédure standard, en cette époque de voyages imprévus à La Havane, au Liban ou à Téhéran. Seuls les pilotes pouvaient l'ouvrir. Brian était capable de prendre les commandes de cet appareil : encore fallait-il y avoir accès.

" Hé, cria-t-il, hé, les gars, ouvrez cette porte! "

Mais il était sans illusions. Le personnel de bord avait disparu; la plupart des passagers avaient disparu; Brian Engle était prêt à parier que l'équipage de deux hommes du 767 avait également disparu.

Le vol 29 à destination de Boston naviguait sur le pilote automatique.

CHAPITRE DEUX

OBSCURITÉ ET MONTAGNES. GA CACHE AU TRÉSOR. LE NEZ DE RAS-DU-COU. ABOIEMENTS DE CHIENS INEXISTANTS. PANIQUE INTER-DITE. CHANGEMENT DE DESTINATION.

Brian avait demandé à l'homme âgé en chemise rouge de surveiller Dinah, mais dès que la fillette eut entendu la voix de la femme venue du côté tribord - celle dont le timbre était jeune et agréable -, elle se rabattit sur celle-ci avec une effrayante intensité, se pelotonnant contre elle et lui prenant la main avec un geste qui mêlait timidité et détermination: Après des années passées avec Miss Lee, Dinah savait reconnaître la voix d'un professeur. C'est bien volontiers que la jeune femme brune lui rendit son étreinte.

" Tu as bien dit que tu t'appelais Dinah, mon coeur ?

- Oui. Je suis aveugle, mais après mon opération à Boston je pourrai voir. Enfin, je pourrai probablement voir. Les docteurs disent que j'ai sept chances sur dix de retrouver un peu de vue et quatre sur dix de la retrouver complètement. C'est quoi, votre nom ?

- Laurel Stevenson ", répondit la jeune femme brune. Son regard continuait d'explorer la cabine touriste, et elle paraissait incapable de chasser de son visage l'expression qui s'y était initialement peinte une incrédulité éberluée.

" Laurel, c'est un nom de fleur, non ? " fit Dinah avec une intensité fiévreuse dans la voix.

- Oui-oui, répondit Laurel.

- Veuillez m'excuser, fit l'homme à lunettes d'écaille et à l'accent britannique. Je vais à l'avant rejoindre notre ami.

- Je vous accompagne, intervint l'homme en chemise rouge.

- J'exige de savoir ce qui se passe ici! " s'exclama d'un ton abrupt l'homme au polo ras du cou. Les deux taches de ses pommettes, aussi éclatantes que s'il avait mis du rouge, contrastaient violemment avec la pâleur du reste de son visage. " J'exige de savoir sur-le-champ ce qui se passe!

- Je suis tout de même quelque peu surpris moi-même ", répondit le Britannique en s'éloignant. L'homme en chemise rouge lui emboîta le pas. L'adolescente à l'air drogué les suivit un instant, puis s'arrêta à la hauteur de la cloison qui séparait la classe touriste de la classe affaires, comme si elle ne savait trop ce qu'elle devait faire.

Le vieux monsieur en veston sport élimé s'approcha d'un hublot du côté bâbord et se pencha pour regarder.

" Que voyez-vous? lui demanda Laurel.

- De l'obscurité et des montagnes, répondit-il.

- Les Rocheuses? " demanda Albert.

L'homme en veston élimé acquiesça. " Il me semble bien, mon garçon.

Albert décida à son tour d'aller à l'avant. Il avait dix-sept ans, était d'une redoutable intelligence, et la question-mystère du banco lui était également venue à l'esprit : qui pilote l'avion ?

Puis il décida qu'elle n'était pas importante… pour le moment au moins. L'avion volait sans heurt, alors on pouvait supposer que quelqu'un le pilotait; et même si ce quelqu'un s'avérait être quelque chose - le pilote automatique, en d'autres termes -, il ne pouvait strictement rien y faire. Lui, Albert Kaussner, n'était qu'un violoniste de talent - et non un enfant-prodige - et ce voyage devait l'amener au Berklee College of Music. Mais il était aussi Ace Kaussner (du moins dans ses rêves), l'Hébreu le plus rapide à l'ouest du Mississippi, chasseur de trésors respectant le repos du samedi; il évitait de poser ses pieds chaussés sur les couvre-lits, sur la piste poussiéreuse il avait toujours un oeil sur un grand coup et l'autre sur un bon café cascher. Le personnage d'Ace, supposait-il, avait pour but de le protéger de parents trop aimants qui ne lui avaient pas permis de jouer au base-ball de peur qu'il n'abîmât ses mains, et qui croyaient que le moindre reniflement était le signe avant-coureur de la pneu-monie. Violoniste " enfourraillé " - une combinaison intéressante - il ignorait tout du pilotage d'un avion. Et la petite fille avait déclaré quelque chose qui l'avait intrigué tout en lui glaçant les sangs. J'ai senti ses cheveux… quelqu'un a coupé ses cheveux!

Il quitta Dinah et Laurel (l'homme en veston sport élimé était passé de l'autre côté de l'appareil pour regarder par un hublot de ce côté-là, et celui en polo ras du cou partait vers l'avant rejoindre les autres, l'oeil plissé, combatif) et entreprit de refaire à l'envers le chemin suivi par la fillette.

Quelqu'un a coupé ses cheveux! avait-elle pleur-niché. Albert n'eut pas à parcourir beaucoup de ran-gées pour comprendre ce qu'elle avait voulu dire.

Je prie le ciel, Monsieur, dit le Britannique, pour que la casquette de commandant que j'ai aperçue en première classe soit la vôtre.

Brian se tenait devant la porte verrouillée, tête inclinée, réfléchissant furieusement. Lorsque l'Anglais parla derrière lui, il sursauta et se tourna vivement.

Je ne cherchais pas à vous faire peur, fit l'homme d'un ton conciliant. Je m'appelle Nick Hopewell ", ajouta-t-il en tendant la main.

Brian la lui serra. En faisant ce geste, part d'un ancien rituel, il se dit que tout cela devait n'être qu'un rêve. Sans doute provoqué par les frayeurs du vol de Tokyo et l'annonce de la mort d'Anne.

Mais une partie de son esprit savait qu'il n'en était rien, de même qu'une partie de son esprit avait compris que le hurlement de la fillette n'avait rien à voir avec la classe des premières désertée par ses passagers, mais il s'empara de cette idée comme il l'avait fait de la première. Ça soulageait : alors pourquoi pas ? Tout le reste était délirant - tellement délirant, même, que le seul fait d'essayer d'y

penser lui enfiévrait l'esprit. En outre, il n'avait pas le temps de penser, absolument pas le temps, et il découvrit qu'au fond, cela était aussi un soulagement.

Brian Engle, répondit-il. Ravi de vous rencontrer, même si les circonstances sont… " Il haussa les épaules d'un geste d'impuissance. Elles étaient quoi, au juste, les circonstances ? Il n'arrivait pas à trouver d'adjectif pour les décrire de manière adéquate.

" Quelque peu bizarres, n'est-ce pas? vint l'aider Hopewell. Vaut mieux ne pas trop s'y attarder pour le moment. L'équipage a-t-il réagi?

- Non ", fit Brian qui, frustré, ne put se retenir de donner de nouveau du poing contre la porte.

" Doucement, doucement, fit l'Anglais d'une voix apaisante. Parlez-moi de cette casquette, Monsieur Engle. Vous ne sauriez avoir idée de ce que serait ma satisfaction et mon soulagement si je pouvais vous appeler commandant Engle. "

Brian ne put retenir un sourire. " Je suis le commandant Engle, en effet, répondit-il, mais étant donné les circonstances, je crois que vous pouvez aussi bien m'appeler Brian. "

Nick Hopewell s'empara de la main gauche du pilote et l'embrassa de bon coeur. " Je crois que je vais vous appeler notre Sauveur, plutôt. Cela ne vous gêne-t-il pas trop ? "

Brian rejeta la tête en arrière et éclata de rire, imité par Nick. Ils se tenaient encore devant la porte fermée, riant à gorge déployée, lorsque les deux hommes, celui en chemise rouge et celui en polo ras du cou, arrivèrent à leur tour, les regardant comme s'ils étaient l'un et l'autre devenus fous.

Albert Kaussner tint la chevelure dans sa main droite pendant un moment, l'air songeur. Elle était noire et brillante, sous la lumière du plafonnier, un vrai scalp d'Indien, et il ne fut nullement surpris qu'elle eût terrifié la fillette. Elle l'aurait tout autant terrifié lui-même s'il n'avait pas été capable de voir.

Il laissa retomber la perruque, jeta un coup d'oeil au sac à main du siège voisin, puis regarda plus attentivement ce qui se trouvait à côté de ce sac. Une alliance en or massif. Il la ramassa, l'examina et la remit en place. Puis il repartit lentement vers l'arrière de l'avion. En moins d'une minute, Albert se trouvait tellement médusé de stupéfaction qu'il en avait oublié la question de savoir qui pilotait l'appareil ou la façon dont ils atterriraient, s'il était en pilotage automatique.

Les passagers du vol 29 avaient disparu, mais non sans abandonner derrière eux un trésor fabuleux, ayant aussi parfois de quoi rendre perplexe. Albert trouva des bijoux sur presque tous les sièges : des alliances, avant tout, mais aussi des diamants, des émeraudes et des rubis. Il trouva aussi des boucles d'oreilles, dont la plupart étaient en toc mais dont certaines lui parurent de grande valeur. La maman d'Albert possédait quelques belles pièces, mais ce qu'il découvrait les faisait pâlir à côté. Il remarqua également des boutons de manchettes, des colliers, des bracelets, des gourmettes - et des montres, des montres à la pelle. Timex ou Rolex, il semblait y en avoir des centaines, sur les sièges, sur le sol entre les sièges, dans les allées. Elles brillaient dans les lumières.

Il compta au moins soixante paires de lunettes, cerclées d'acier, d'écaille ou d'or. A verres blancs ou teintés, avec ou sans brillants incrustés dans la monture. Des Ray-Ban, des Polaroïd, des Foster Grants.

Des boucles de ceinture, des épingles en tout genre, et des piles de menue monnaie. Aucun billet, mais facilement quatre cents dollars en pièces de vingt-cinq, dix, cinq et un cent. Des portefeuilles - pas autant que de sacs à main, mais une bonne douzaine, tout de même, en cuir de luxe ou en plastique. Des canifs. Et au moins une douzaine de calculatrices de poche.

Sans compter des objets plus étranges. Il ramassa un cylindre de plastique couleur chair et l'examina pendant au moins trente secondes avant de comprendre qu'il s'agissait d'un godemiché et de le reposer précipitamment. Une délicate petite cuillère en or au bout d'une fine chaîne du même métal. Il y avait des petites pièces métalliques brillantes. ici et là, la plupart en argent, quelques-unes en or. Il en prit deux ou trois pour vérifier si ce que son esprit abasourdi lui disait était vrai : il y avait quelques couronnes dentaires, mais surtout des plombages. Et, dans l'une des rangées du fond, il découvrit deux minuscules tiges de métal. Il lui fallut un bon moment avant de comprendre qu'il s'agissait de broches chirurgicales et qu'elles appartenaient non pas aux accessoires de l'appareil presque désert, mais au genou ou à l'épaule de quelque passager. Il découvrit enfin un dernier passager, un jeune homme barbu vautré sur deux des sièges de la dernière rangée, qui ronflait bruyamment et dégageait une puissante odeur de brasserie.

A deux sièges de là, il tomba sur un objet qui avait tout l'air d'un pacemaker.

Debout à l'arrière de l'avion, Albert resta un certain temps à contempler le long cylindre vide du fuselage.

" Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici, nom d'un chien? " murmura-t-il d'une voix qui tremblait.

" J'exige de savoir ce qui se passe! " éclata l'homme en polo ras du cou, d'une voix tonnante. Il fit irruption dans la zone de service, en tête de la cabine de première, au pas de charge d'un financier montant une OPA inamicale.

" Actuellement ? Nous sommes sur le point de forcer cette serrure, répondit Nick Hopewell, fixant Ras-du- Cou d'un regard intense. L'équipage semble avoir suivi le même chemin que tous les autres, mais nous avons tout de même de la chance. Ce monsieur, dont je viens de faire la connaissance, est un pilote voyageant avec un billet de faveur.

- De faveur? Il y a quelqu'un ici qui aurait bien besoin qu'on lui en fasse une, le coupa Ras-du-Cou, et croyez-moi, j'ai la ferme intention de lui mettre la main dessus. " Il passa devant Nick en le bousculant, sans lui jeter un regard, et vint se placer nez à nez avec Brian, aussi agressif qu'un footballeur contestant la décision d'un arbitre. " Est-ce que par hasard, vous travailleriez pour American Pride, mon ami?

- Oui, répondit Brian, mais ne pourrions-nous pas laisser cela de côté pour l'instant ? Il est important de…

- Je vais vous dire, moi, ce qui est important! ” cria Ras-du-Cou. Un fin brouillard de salive vint se déposer sur les joues du pilote, qui dut refréner une soudaine et violente envie de prendre ce crétin par le cou et de serrer jusqu’à ce qu’on entendît les os craquer. ” J’ai une réunion au siège social de la Prudential avec des représentants de Bankers International à neuf heures demain matin! A neuf heures pile demain matin! J’ai réservé un siège sur ce vol sur la foi de son horaire, et je n’ai aucune intention d’être en retard à cette réunion! J’exige de savoir trois choses: qui a autorisé une escale non prévue pendant que je dormais, où cette escale a eu lieu, et pour quelle raison on l’a décidée!

- Est-ce qu’il vous est arrivé de regarder Star Trek? ” l’interrompit soudain Nick Hopewell.

Empourpré du sang de la colère, le visage de Ras-du- Cou fit un brusque quart de tour. A son expression, il était manifeste qu’il prenait l’Anglais pour un fou.

” Une mèrveilleuse série américaine, continua Nick. De science-fiction. On y explore des mondes nouveaux et étranges, comme celui qui existe apparemment à l’intérieur de votre tête. Et si vous ne fermez pas votre clapet illico, espèce de pauvre abruti, c’est avec plaisir que je vous ferai une démonstration de la fabuleuse prise à endormir les veaux de Monsieur Spock.

- Vous n’avez pas le droit de me parler sur ce ton! Savez-vous qui je suis? gronda Ras-du-Cou.

- Evidemment, répliqua Nick. Vous êtes un sale petit emmerdeur qui prend son billet d’avion pour un certificat proclamant qu’il est le Grand Manitou de la Création. Vous êtes aussi mort de trouille. Il n’y a pas de mal à ça, mais vous vous tenez dans le passage et vous me gênez. “

Le visage de Ras-du-Cou atteignait maintenant une telle intensité de couleur que Brian s’attendait presque à voir sa tête exploser. Il avait eu droit une fois à ce spectacle, dans un film; il ne tenait pas du tout à ce qu’il se produisît dans la réalité. ” Vous n’avez aucun droit de me parler sur ce ton! Vous n’êtes même pas citoyen américain! “

Nick Hopewell agit si vite que c’est à peine si Brian comprit ce qui se passait. L’instant d’avant, Ras-du- Cou hurlait à la tête de Nick, lequel, debout à côté de Brian, avait les mains sur les hanches de son jean repassé. L’instant suivant, le nez de Ras-du-Cou se trouvait pris comme dans un étau entre le pouce et l’index de la main droite de l’Anglais.

Ras-du-Cou voulut se dégager. Les doigts de Nick serrèrent plus fort… puis sa main commença à tourner légèrement, du geste de quelqu’un qui remonte un réveille-matin. Ras-du-Cou poussa un mugissement.

” Je peux le casser, dit Nick doucement. C’est la chose la plus simple au monde, croyez-moi. “

Ras-du-Cou essaya de se dégager d’un mouvement sec en arrière. Ses mains battaient inutilement le bras de Nick. Nick tordit un peu plus fort et Ras-du-Cou poussa un nouveau mugissement.

” Vous n’avez pas dû m’entendre. J’ai dit que je pouvais le casser. Vous comprenez ? Si oui, montrez-le- moi. “

Pour la troisième fois, il imprima un mouvement de torsion à ses doigts.

Ras-du-Cou cette fois ne mugit pas, mais hurla.

” Oh! la la! fit l’adolescente à l’air drogué derrière eux. Une prise de bec.

- Je n’ai pas le temps de discuter de vos rendez-vous d’affaires, reprit doucement Nick à l’intention de Ras-du-Cou. Ni de m’occuper d’un cas d’hystérie déguisée en agression. Nous sommes en présence d’une situation dramatique et incompréhensible, en ce moment. Vous, Monsieur, ne faites manifestement pas partie de la solution et je n’ai pas la moindre intention de vous laisser devenir une partie du problème. C’est pourquoi je vais vous demander de retourner dans la cabine de la classe touriste. Ce monsieur, ici, en chemise rouge…

- Don Gaffney “, dit l’homme en chemise rouge, qui paraissait aussi surpris que Brian.

- Merci “, continua Nick. Il tenait toujours le nez de Ras-du-Cou dans la stupéfiante pince de ses doigts, et le pilote voyait maintenant un filet de sang couler de l’une des narines écrasées de l’homme.

Nick l’attira à lui et lui parla sur un ton chaleureux et confidentiel. ” Monsieur Gaffney, ici présent, va vous escorter. Une fois en classe touriste, mon petit ami, vous vous assiérez sur un siège et vous attacherez solidement votre ceinture de sécurité. Plus tard, lorsque le commandant ici présent se sera assuré que nous n’allons percuter ni une montagne, ni un bâtiment, ni un autre avion, nous pourrons discuter de notre situation actuelle plus en détail. Pour le moment, néanmoins, votre contribution ne paraît pas souhaitable. Avez-vous bien saisi tout ce que je viens de vous expliquer ?

Ras-du-Cou émit un mugissement de souffrance indigné.

” Si vous avez compris, veuillez s’il vous plaît lever le pouce. “

Ras-du-Cou leva un pouce. L’ongle en était soigneusement manucuré, remarqua Brian.

” Parfait. -Encore une chose. Lorsque je vais lâcher votre nez, vous allez peut-être avoir envie de vous venger. C’est bien naturel. Ce serait une très grave erreur, cependant, que de se laisser aller à une telle envie. Je veux que vous sachiez que ce que je viens de faire à votre nez, je peux le faire tout aussi facilement à vos testicules. En fait, je peux leur faire faire tellement de tours que lorsque je vous lâcherai, vous vous mettrez à voler dans la cabine comme un modèle réduit. J’attends de vous que vous partiez tranquillement avec Monsieur…

- Gaffney, répéta l’homme en chemise rouge.

- Gaffney, oui. Désolé. J’attends donc que vous partiez tranquillement avec Monsieur Gaffney. Vous ne protesterez pas. Vous ne vous laisserez pas aller à des tentatives de représailles. En fait, si jamais vous dites un seul mot, vous vous retrouverez en train d’explorer des territoires de souffrance qui vous sont certainement inconnus. Levez le pouce si vous avez bien compris cela. “

Ras-du-Cou agita son pouce levé avec tant d’enthousiasme qu’il faisait penser à un auto-stoppeur saisi de diarrhée.

” Très bien, dans ce cas “, conclut Nick en lâchant le nez de l’homme.

Ras-du-Cou recula d’un pas, foudroyant Nick d’un regard où se mêlaient colère et perplexité : on aurait dit un chat qui vient de recevoir un seau d’eau froide. En elle-même, la colère n’aurait guère ému Brian. C’est la perplexité qui lui fit éprouver un peu de pitié pour Ras-du-Cou. Il se sentait lui-

même fichtrement perplexe.

Ras-du-Cou porta la main à son nez, vérifiant qu'il s'y trouvait toujours. Un mince filet de sang, pas plus large que le fil qui sert à ouvrir un paquet de cigarettes, coulait de chacune de ses narines. Il contempla, incrédule, le bout ensanglanté de ses doigts, et il ouvrit la bouche.

" A votre place, je ne dirais rien, Monsieur, intervint Don Gaffney. Ce type est sérieux. Il vaut mieux venir avec moi. "

Il prit Ras-du-Cou par le bras. Un instant, ce dernier résista à la traction modérée de Gaffney, et ouvrit de nouveau la bouche.

" Mauvaise idée, fit alors la jeune fille à l'air drogué. Si vous ne laissez pas tomber, ça va barder. "

Ras-du-Cou referma la bouche et se laissa entraîner vers l'arrière des premières classes. Il regarda une fois pardessus son épaule, l'oeil écarquillé et ahuri, et se tapota de nouveau les narines.

Nick, entre-temps, s'était complètement désinté- ressé de l'homme. Il regardait par l'un des hublots. " On dirait bien que nous sommes au-dessus des Rocheuses, dit-il, et à une altitude plus que suffisante. "

Brian regarda lui aussi quelques instants l'extérieur. Il s'agissait bien des Rocheuses, en effet, et ils devaient se trouver au milieu de la chaîne, d'après ce qu'il voyait. Il estima leur altitude à 35000 pieds. Exactement ce que lui avait dit Melanie Trevor. De ce côté-là, c'était parfait. Du moins jusqu'ici. " Venez, dit-il. Il faut enfoncer cette porte. "

Nick le suivit. " Me permettrez-vous de diriger cette partie des opérations, Brian ? Je dispose d'une certaine expérience.

- Je vous en prie. " Le pilote se prit à se demander d'où exactement Nick Hopewell tenait son expérience de la torsion des nez et de l'enfoncement des portes. Il se dit qu'il devait s'agir d'une longue histoire.

" Il serait précieux de savoir quelle est la solidité de cette serrure, reprit Nick. Si nous cognons trop fort, nous risquons d'être catapultés au milieu de la cabine de pilotage. Je ne voudrais pas heurter quelque chose qu'il ne faudrait pas.

- Je ne sais pas, répondit Brian, sincère. Je ne crois pas qu'elles soient exceptionnellement solides.

- Très bien. Tournez-vous vers moi. Votre épaule droite tournée vers la porte. "

Brian s'exécuta.

- Je vais compter. On va la heurter à trois: Pliez un peu les jambes; on a plus de chances de faire sauter la serrure en cognant la porte plus bas. Ne mettez pas tout votre poids dans le coup. Disons, la moitié seulement. Si ça ne suffit pas, nous recommencerons. Vu?

- Bien vu. "

La jeune fille, qui paraissait légèrement plus réveil-lée et dans le coup, lança : ” Il est peu probable qu’ils aient laissé une clef sous le paillasson ou quelque chose dans ce genre, hein ? “

Brian secoua la tête. ” J’ai bien peur que non. C’est une précaution contre les terroristes, vous comprenez.

- Evidemment, dit Nick. Evidemment. (Il adressa un clin d’oeil à l’adolescente.) Mais ça prouve au moins que vous savez vous servir de votre tête. “

La jeune fille sourit, sans trop savoir comment prendre le compliment. Nick se tourna vers Brian. ” Prêt? - Prêt. - Bien. Un… deux… trois! “

Ils foncèrent sur la porte, se baissant dans un synchronisme parfait juste avant de la toucher, et le battant s’ouvrit avec une ridicule facilité. Il y avait un petit rebord (auquel il manquait au moins huit centi-mètres pour mériter le titre de marche) entre la zone de service et le cockpit. Brian le heurta du pied et aurait basculé en travers de la cabine de pilotage si la main de Nick ne l’avait rattrapé par l’épaule. L’homme était aussi rapide qu’un chat.

” Très bien, dit-il, plus pour lui-même que pour Brian. Voyons un peu ce qui se passe là-dedans, voulez-vous ? “

La cabine de pilotage était vide. Brian sentit la chair de poule lui hérisser les bras et la nuque en la parcourant des yeux. C’était très bien de savoir qu’un 767 pouvait voler des milliers de kilomètres en pilotage automatique, à l’aide d’informations introduites dans son système de navigation à inertie - Dieu seul savait le nombre qu’il en avait lui-même parcouru ainsi - mais tout autre chose de voir ces deux sièges vides. C’était ça, qui lui donnait la chair de poule. C’était la première fois, dans sa carrière, qu’il avait un tel spectacle sous les yeux.

Les manches à balai bougeaient tout seuls, faisant les infinitésimales corrections nécessaires pour maintenir l’appareil sur la trajectoire prévue jusqu’à Bos-ton. Tous les voyants étaient verts. Les deux petites ailes, sur l’indicateur d’altitude, restaient immobiles au-dessus de l’horizon artificiel. Au-delà des deux fenêtres inclinées, un milliard d’étoiles scintillaient dans le ciel du petit matin. ” Bon sang, fit doucement l’adolescente.

- Ça alors, dit Nick en même temps. Regardez un peu, mon vieux. “

Du doigt, l’Anglais lui montrait une tasse de café à demi vide sur la console de service, à côté de l’appui-bras gauche du siège du pilote. Près de la tasse, se trouvait une pâtisserie danoise entamée. Ce spectacle raviva d’un seul coup le rêve de Brian, qui tressaillit violemment.

” En tout cas, ça s’est passé très vite. Et regardez, ici, et ici “, dit-il.

Il indiqua tout d’abord le siège du pilote puis le sol à côté de celui du copilote. Deux montres-bracelets brillaient dans la lumière des contrôles; l’une était une Rolex insensible à la pression, l’autre une Pulsar numérique.

” Si vous voulez des montres, vous n’avez qu’à vous servir, fit une voix dans leur dos. Il y en a des

tonnes, là-bas derrière. ” Brian regarda pardessus son épaule et vit Albert Kaussner, l’air propret et bien jeune, avec sa petite calotte noire sur le crâne et son T-shirt Hard Rock Cafe. A côté de lui se tenait le vieux monsieur au veston sport élimé.

” Vous parlez sérieusement? demanda Nick, qui, pour la première fois, parut un peu désarçonné:

- Des montres, des bijoux, des lunettes. Et aussi des sacs à main. Mais le plus délirant c’est qu’il y a… des trucs qui semblent provenir de l’intérieur des gens. Comme des broches chirurgicales et des pacemakers. “

Nick regarda Brian Engle. L’Anglais avait nettement pâli. ” En gros, j’avais fait les mêmes suppositions que notre ami si véhément et grossier, dit-il. A savoir que l’avion avait atterri quelque part, pour une raison ou une autre, pendant mon sommeil. Que la plupart des passagers - et le personnel en cabine - avaient quitté l’appareil.

- Je me serais réveillé dès le début de la descente, remarqua Brian. L’habitude. ” Il n’arrivait pas à déta-cher les yeux des sièges vides, de la tasse de café à demi bue et de la pâtisserie marquée de deux coups de dent.

” C’est la même chose pour moi, d’ordinaire, et j’en avais conclu que les boissons étaient droguées.”

Je ne sais pas ce que ce type fait pour gagner sa vie, mais il n’est certainement pas vendeur de voitures d’occasion, songea Brian.

” Personne n’a pu droguer mon verre, dit-il, pour la simple raison que je n’ai rien bu.

- Ni moi non plus, ajouta Albert.

- De toutes les façons, expliqua le pilote, il n’a pu y avoir atterrissage et décollage pendant notre sommeil. On peut faire voler un appareil en pilotage automatique, et le Concorde peut même atterrir en automatique; mais il faut un être humain pour le faire décoller.

- Autrement dit, nous n’avons pas atterri, dit Nick.

- Et non.

- Dans ce cas, où sont-ils passés, Brian ?

- Aucune idée. ” Il s’avança jusqu’au siège du pilote et s’y installa.

Le vol 29 était stabilisé à 36 000 pieds, exactement comme le lui avait dit Melanie Trevor, et volait au cap 090. Dans une heure ou deux, ce dernier changerait pour prendre plus au nord. Brian prit le plan de vol du navigateur, jeta un coup d’oeil sur l’indicateur de vitesse de l’air, et fit une série de calculs rapides. Puis il mit les écouteurs sur ses oreilles.

” Contrôle Denver, ici le vol 29 d’American Pride, à vous: “

Il appuya sur la touche réception… et n’entendit rien. Absolument rien. Pas de chuintement

d’électricité statique; pas de bavardages; pas de contrôle au sol; pas d’autres avions. Il vérifia le calage du transpon-deur : 7 700, comme il se devait. Il repassa en position transmission. ” Contrôle Denver, répondez s’il vous plaît, ici American Pride, vol 29, je répète American Pride, vol 29, et nous avons un problème, Denver, nous avons un problème.” Il revint en position réception. Et tendit l’oreille.

Sur quoi Brian fit quelque chose qui provoqua chez Albert Kaussner une bouffée de peur et une accéléra-tion du pouls: du tranchant de la main, il porta un coup contre le panneau de contrôle placé en dessous de l’équipement radio. Ce Boeing 767, dernier-né des ateliers de Seattle, était une machine ultrasophisti-quée. On ne pouvait utiliser pareils procédés avec un tel matériel. Le pilote venait de faire exactement comme quelqu’un qui vient d’acheter pour trois fois rien un vieil appareil de radio, lequel, une fois à la maison, refuse de fonctionner.

Brian fit un nouvel appel à la tour de contrôle de Denver. Et n’obtint aucune réaction. Pas la moindre réaction.

Jusqu’à cet instant-là, Brian était resté dans un état de perplexité et de stupéfaction à demi hébétée. Il commençait maintenant à avoir également peur - très peur. Jusque-là, il n’avait pas eu le temps d’avoir peur. Il regrettait qu’il n’en fût plus ainsi… mais il fallait s’y résigner. Il enclencha la radio sur la longueur d’onde d’urgence et essaya de nouveau. Toujours aucune réaction. L’impression de faire le 17 ou le 18 au téléphone et de tomber sur un enregistrement qui vous dit que la boutique est fermée pour tout le week-end. Lorsqu’on appelait à l’aide sur la longueur d’onde d’urgence, on avait toujours une réponse rapide.

Du moins jusqu’à maintenant, songea Brian.

Il passa alors sur UNICOM, système permettant aux pilotes privés d’obtenir les indications pour atterrir sur les petits aéroports. Pas de réaction non plus. Il écouta… et n’entendit pas le moindre souffle. Ce qui était tout à fait impossible. Les pilotes privés sont aussi bavards que deux adolescentes qui se téléphonent. Le type dans le Piper veut absolument connaître les conditions météo. Celui dans le Cessna va tomber raide dans son siège si quelqu’un ne peut téléphoner à sa femme qu’il rapplique avec trois invités de der-nière heure. Et celui du Learjet exige que la fille au comptoir de l’aéroport d’Arvada dise aux passagers qui l’attendent qu’il va avoir quinze minutes de retard, mais de ne pas se mettre en pétard : ils arriveront à temps pour la partie de base-ball à Chicago.

Or il n’y avait rien de tout cela. Les pies bavardes s’étaient toutes envolées, aurait-on dit, et les lignes téléphoniques demeuraient vides.

Il revint à la longueur d’onde d’urgence de la FAA. ” Denver, parlez! Denver, Parlez! Ici American Pride, vol 29, nom de Dieu, parlez! “

Nick lui toucha l’épaule. ” Calmez-vous, l’ami.

- Ce clébard refuse d’aboyer! s’exclama Brian, frénétique. C’est impossible, et c’est pourtant ce qui arrive - Seigneur, qu’est-ce qu’ils fabriquent ? C’est la guerre nucléaire, ou quoi?

- Calmez-vous, Brian, répéta Nick, calmez-vous. Qu'est-ce que ça veut dire, le clébard qui refuse d'aboyer ?

- Je veux parler de la tour de contrôle de Denver! ces chiens! Je veux parler du FAA et son service d'urgence ! Ces chiens! UNICOM, ces chiens aussi! Je n'ai jamais… "

Il enclencha une autre commande. " Tenez, reprit-il, un ton plus bas, on est dans les longueurs d'ondes moyennes à courtes. Ça devrait sauter dans tous les coins, comme des grenouilles sur un trottoir brûlant, et je n'arrive pas à en capter un seul. "

Il appuya sur un autre commutateur, puis leva les yeux sur Nick et Albert Kaussner, qui s'étaient rapprochés. " Il n'y a même pas de balise VOR à Denver. - Ce qui veut dire?

- Ce qui veut dire que je n'ai ni radio ni balise de navigation, et que tous les contrôles me disent qu'il n'y a pas la moindre chose qui cloche. Foutaises. Il faut, bien que ce soit des foutaises. "

Une idée épouvantable commença à faire surface dans son esprit, comme un cadavre boursouflé remontant à fleur d'eau dans une rivière.

" Hé, le môme - regarde par le hublot, et dis-moi ce que tu vois. "

Albert Kaussner s'exécuta. Il resta longtemps penché contre la vitre. " Rien, finit-il par dire. Rien du tout. Rien que la fin des Rocheuses et le début des plaines.

- Pas de lumières?

- Non. "

Brian se mit debout sur des jambes de coton et regarda à son tour vers le sol - longtemps lui aussi.

Finalement, Nick Hopewell déclara d'un ton calme: " Denver a disparu, c'est ça ? "

Brian savait, grâce au plan de vol du navigateur et à son équipement de contrôle, qu'ils auraient dû se trouver à moins de soixante-dix kilomètres au sud de Denver… mais en dessous d'eux, ne s'étendait que le paysage sombre et sans traits saillants qui caractéri-sait le début de la Grande Plaine.

" Oui, répondit-il. Denver a disparu. "

Il y eut un instant de silence absolu dans la cabine, puis Nick Hopewell se tourna vers les spectateurs du poulailler, trois en l'occurrence, l'homme en veste de sport élimée, le jeune homme et la jeune fille. Nick frappa vivement dans ses mains, comme une institu-trice de maternelle. Et quand il parla, il en avait même le ton : " Très bien! Tout le monde retourne s'asseoir à sa place. Je crois que nous avons besoin d'un peu de calme, ici.

- Mais nous sommes calmes, objecta l'adolescente, non sans bon sens.

- Je crois que ce que veut dire ce monsieur, en réalité, c'est qu'ils ont besoin de rester entre eux

plus que de calme “, observa l’homme en veste de sport. Il avait le ton de voix d’une personne cultivée, mais son regard doux et inquiet ne quittait pas Brian.

” C’est précisément ce que je veux dire, confirma Nick. S’il vous plaît.

- Est-ce qu’il va tenir le coup? demanda l’homme en veste de sport élimée, à voix basse. Il paraît plutôt bouleversé. “

Nick lui répondit sur le même ton confidentiel. ” Oui. Ça va aller. J’y veillerai.

- Venez, mes enfants, dit l’homme en veste de sport, passant un bras autour de l’épaule de la jeune fille et l’autre autour de celle d’Albert. Retournons nous asseoir. Notre pilote a du boulot qui l’attend. “

Il n’avait servi à rien de parler à voix basse, même temporairement, en ce qui concernait Brian Engle. Il aurait pu tout aussi bien n’être qu’un poisson dans une rivière pendant qu’un vol d’oiseaux passe loin au-dessus de lui : leurs cris l’atteignent peut-être, mais il n’y attache absolument aucun sens. Brian était trop occupé à parcourir toutes les fréquences radio possibles et imaginables, à passer d’un bouton à l’autre. Effort inutile. Ni Denver, ni Colorado Springs, ni Omaha ne répondaient.

Il sentait la sueur qui lui coulait sur les joues comme des larmes et lui collait la chemise au dos.

Je dois puer comme un putois, songea-t-il, ou comme…

L’inspiration frappa alors. Il passa sur les fréquences des appareils militaires, en dépit de l’interdiction formelle faite aux avions civils de les utiliser. Le Strategic Air Command régnait en maître à Omaha. Eux étaient forcément à l’écoute. Ils lui diraient peut- être de se tirer vite fait de leur fréquence, menace-raient sans doute de le signaler à la FAA, mais Brian ne serait que trop heureux de les entendre gueuler. Il serait peut-être le premier à leur annoncer qu’apparemment, la ville de Denver venait de prendre congé.

” Contrôle Air Force, contrôle Air Force, ici American Pride, vol 29, nous avons un problème à bord, un gros problème, m’entendez-vous ? Parlez. “

Aucun chien n’aboya, ici non plus.

C’est alors que Brian sentit quelque chose - un peu comme un court-circuit - qui commençait à disjoncter tout au fond de son esprit. Il sentit toute la structure de sa pensée rationnelle se mettre à déraper lentement vers quelque insondable abîme.

Nick Hopewell empoigna alors le pilote par l’épaule, tout près du cou. Brian sursauta et faillit crier. Il tourna la tête et vit le visage de Nick à moins de quinze centimètres du sien.

Et maintenant il va me prendre le nez et se mettre à le tordre.

Mais l’homme n’en fit rien. Il lui parla avec intensité, mais calmement, sans quitter un seul instant Brian des yeux. ” Je vois quelque chose dans votre regard, mon vieux… mais je n’avais pas besoin de

vérifier pour savoir que ça y était. Je l'entends dans votre voix, je le comprends à la manière dont vous êtes assis. Maintenant, écoutez, et écoutez bien : la panique n'est pas permise. "

Brian resta pétrifié, paralysé par ce regard bleu.

" M'avez-vous bien compris? "

Le pilote dut faire un gros effort pour répondre. " On ne laisse pas un type faire le boulot que je fais s'il panique facilement, Nick.

- Je le sais, mais il s'agit d'une situation unique: Vous devez cependant vous rappeler qu'il y a environ une douzaine de personnes à bord de cet appareil et que votre boulot est toujours le même : les ramener à terre en un seul morceau.

- Vous n'avez pas besoin de me l'expliquer! rétor-qua Brian.

- C'est ce que je viens pourtant de faire, j'en ai bien peur, mais vous avez l'air d'aller fichtrement mieux, maintenant, et c'est un sacré soulagement de vous le dire. "

Brian faisait davantage que d'avoir l'air d'aller mieux : il commençait à se sentir mieux. Nick l'avait piqué à l'endroit le plus sensible - son sens des responsabilités. Exactement là où il avait eu l'intention de me piquer, songea Brian.

" Dans quelle branche gagnez-vous votre vie, Nick ? " demanda Brian d'une voix qui tremblait légèrement.

L'homme rejeta la tête en arrière et rit. " Attaché adjoint à l'ambassade de Grande-Bretagne, mon vieux.

- Du pipeau, oui. "

Nick haussa les épaules. " C'est ce qui est écrit sur mes papiers, et je trouve que ça suffit. S'il fallait être plus précis, je suppose qu'on aurait mis Mécanicien de Sa Majesté. J'arrange les choses qui ont besoin d'être arrangées. En ce moment, cela veut dire vous.

- Merci, répondit Brian d'un ton agacé, mais je n'ai pas besoin d'être arrangé.

- Parfait. Dans ce cas, qu'avez-vous l'intention de faire ? Pouvez-vous naviguer sans vos appareils, sans vos balises ? Pouvez-vous éviter les autres appareils ?

- Je peux parfaitement naviguer avec les appareils de bord. Quant aux autres avions (il eut un geste vers l'Écran-radar), ce foutu bidule me raconte qu'il n'y en a pas un seul.

- Il pourrait donc y en avoir, remarqua doucement Nick. On peut imaginer que des conditions spéciales ont mis la radio et le radar en rideau, au moins temporairement. Vous avez fait allusion à une guerre nucléaire, Brian. Je pense que s'il y avait eu un échange de coups nucléaires, nous l'aurions su. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu un accident, sous une forme ou une autre. Connaissez-vous un peu le phénomène qu'on appelle la pulsation électromagné- tique ? "

Brian pensa brièvement à Melanie Trevor. Oh, et on nous signale des aurores boréales au-dessus du désert de Mojave. Vous aurez peut-être envie de rester réveillé pour les voir.

Pouvait-il s'agir de cela? D'un phénomène météo aberrant ?

L'hypothèse ne lui parut pas à exclure. Mais dans ce cas, la radio aurait dû crépiter d'électricité statique, et l'écran radar être zébré d'interférences… Pourquoi ce silence et ce vide? Et il n'arrivait pas à imaginer comment une aurore boréale pourrait être responsable de la disparition de deux cent cinquante-deux passagers.

" Eh bien? demanda l'attaché d'ambassade.

- Vous êtes plus ou moins mécanicien, Nick, finit par répondre Brian, mais je ne crois pas qu'il s'agisse d'un problème mécanique. Tous les équipements de l'appareil, y compris le pilote automatique, semblent fonctionner à la perfection. (Il montra l'indicateur de cap.) En cas de pulsation électromagnétique, ce bidule ferait des sauts périlleux. Or il ne bouge pas d'une ligne.

- Bon. Avez-vous l'intention de continuer sur Boston? "

Avez-vous l'intention de…

La phrase suffit à chasser les derniers restes de panique en lui. C'est juste, pensa-t-il. Je suis maintenant le commandant de bord de cet appareil… en fin de compte, la situation se résume à ça. Vous auriez dû commencer par me le rappeler, on se serait épargné quelques désagréments.

" L'aéroport Logan à l'aube, sans la moindre idée de ce qui se passe dans le pays, au-dessous, ou dans le reste du monde ? Pas question.

- Dans ce cas, quelle est notre destination ? Ou bien avez-vous besoin de temps pour envisager la question ? "

Brian n'en avait pas besoin. Et les différentes choses qu'il avait à faire se mettaient en place, en bon ordre, dans son esprit.

" Non, je la connais, répondit-il. Et je crois qu'il est temps de parler aux passagers. Du moins à ceux qui restent. "

Il saisit le micro, et c'est à ce moment-là que l'homme chauve qui avait dormi jusqu'ici dans la section " affaires " de l'appareil passa la tête dans la cabine de pilotage. " L'un de vous, Messieurs, pourrait-il avoir l'amabilité de me dire où est passé le personnel de bord de cet avion? demanda-t-il d'un ton acerbe. J'ai dormi comme un loir… mais j'aimerais bien avoir mon dîner, maintenant. "

Dinah Bellman se sentait beaucoup mieux. C'était bon d'avoir d'autres personnes autour d'elle, d'éprouver leur présence réconfortante. Elle était assise avec le petit groupe constitué d'Albert Kaussner, Laurel Stevenson et l'homme en veste sport élimée qui s'était présenté entre-temps : Robert Jenkins. Il était, leur dit-il, l'auteur de plus de quarante romans policiers, et se rendait à Boston pour participer à une convention réunissant les adeptes du genre.

” Et voilà que je me trouve maintenant partie prenante dans un mystère bien plus extravagant que tout ce que j’aurais pu oser écrire. “

Tous quatre étaient installés dans la section centrale, non loin de la cabine principale. L’homme en polo ras du cou avait été s’asseoir plusieurs rangées plus loin à tribord et tenait un mouchoir sur son nez (lequel ne saignait plus depuis quelques minutes, en réalité), fulminant dans son splendide isolement. Don Gaffney se tenait non loin de lui et le surveillait, mal à l’aise. Il n’avait parlé qu’une fois, pour demander son nom à Ras-du-Cou. Ce dernier n’avait pas répondu. Il s’était contenté de fixer Gaffney avec un regard d’une douloureuse intensité, pardessus le bouquet froissé de son mouchoir.

Don Gaffney n’avait pas renouvelé sa question.

” Est-ce que quelqu’un a la moindre idée de ce qui se passe ? fit Laurel d’une voix presque suppliante. Mes premières véritables vacances depuis dix ans commencent en principe demain, et maintenant, ça! “

Albert se trouvait face à elle et la regardait au moment où elle avait parlé. Tandis qu’elle lançait sa remarque sur le fait que c’étaient ses premières vacances depuis dix ans, il vit ses yeux se détourner à droite et ciller trois ou quatre fois, rapidement, comme si une poussière venait d’y tomber. Une idée si forte lui vint à l’esprit que ce fut une quasi-certitude : cette femme mentait. Pour quelque obscure raison, elle venait de proférer un mensonge. Il la regarda plus attentivement, mais ne vit rien de bien remarquable une femme dont la relative beauté s’estompait, une femme qui devait frôler l’âge mûr (pour Albert Kaussner, cela voulait dire définitivement trente ans), une femme qui ne tarderait pas à devenir incolore et invisible. Elle avait cependant des couleurs, en ce moment, ses joues en témoignaient vivement. Il ignorait ce que signifiait ce mensonge, mais il constata qu’il lui avait momentanément rendu son charme et qu’elle était presque belle.

Voilà une femme qui devrait mentir plus souvent, songea Albert. Puis, avant que quelqu’un eût le temps de formuler une réponse, leur parvint une voix, par les haut-parleurs.

” Mesdames et Messieurs, c’est votre commandant de bord qui vous parle.

- Commandant mon cul, vociféra Ras-du-Cou.

- La ferme! ” aboya Don Gaffney de l’autre côté de l’allée.

Ras-du-Cou le regarda, surpris, et laissa tomber.

” Comme vous le savez certainement, nous nous trouvons dans une situation extrêmement étrange, continua Brian. Inutile que je vous l’explique; il vous suffit de regarder autour de vous pour comprendre.

- Je ne comprends rien du tout, oui, grommela Albert.

- Mais il y a d’autres choses que je sais. J’ai bien peur que vous ne les trouviez pas réjouissantes, mais étant donné que nous sommes tous dans le même pétrin, je veux être aussi franc que possible. Je ne dispose d’aucune communication avec le sol. Il y a cinq minutes, nous aurions dû voir clairement les lumières de Denver depuis l’avion. Nous n’avons rien vu. La seule conclusion que je puisse en

tirer, pour le moment, est que quelqu'un, là en bas, a oublié de payer la facture d'électricité. Et tant que nous n'en saurons pas davantage, je crois que c'est la seule conclusion que nous devons nous autoriser à tirer. "

Il fit une pause. Laurel tenait Dinah par la main. Albert émit un sifflement bas et inquiet. Robert Jenkins, l'auteur de romans policiers, regardait rêveusement dans l'espace, les mains sur les cuisses.

" Tout ça, -reprit Brian, ce sont les mauvaises nouvelles. Voici les bonnes. L'avion est intact, nous avons une bonne réserve de carburant, et j'ai les qualifications requises pour piloter ce type d'appareil. Ainsi que pour le poser. Je pense que tout le monde sera d'accord pour dire avec moi que notre première priorité est d'atterrir avec un maximum de sécurité. Nous ne pouvons rien faire avant cela; et je tiens à vous assurer que ce sera fait.

" La dernière chose que j'ai à vous dire est que l'atterrissage aura lieu à Bangor, dans le Maine. "

Ras-du-Cou se redressa brusquement. " Quoi? " s'étrangla-t-il.

" Notre système de navigation fonctionne cinq sur cinq, mais je ne peux pas en dire autant des balises de navigation dont nous nous servons aussi. Dans ces conditions, j'ai décidé de ne pas tenter de pénétrer dans l'espace aérien de Logan. Je n'ai pu arriver à joindre qui que ce soit, à terre ou dans les airs, par radio. Le matériel radio de l'appareil semble fonctionner normalement, mais je crois quenous ne devons pas nous fier aux apparences, dans notre situation. L'aéro-port international de Bangor présente les avantages suivants : l'approche courte se fait au-dessus de la terre et non de la mer; le trafic aérien, à l'heure prévue de notre arrivée, soit huit heures trente, devrait y être réduit, voire nul; en plus Bangor, qui a servi de base aérienne pour l'Air Force, possède la piste d'atterrissage la plus longue de toute la côte Est des Etats-Unis. Nos amis anglais et français y posent le Concorde quand ils ne peuvent atterrir à New York. "

Ras-du-Cou se mit à hurler: ", J'ai un rendez-vous d'affaires important à Boston ce matin à neuf heures, et je vous interdis d'aller nous fourrer dans ce trou perdu au fond du Maine! "

Dinah sursauta et se fit toute petite sur son siège, pressant sa joue contre le sein de Laurel Stevenson. Elle ne pleurait pas - pas encore - mais Laurel sentit que des sanglots commençaient à agiter la poitrine de la fillette.

" EST-CE QUE VOUS M'ENTENDEZ ? rugissait Ras-du- COU. JE DOIS ETRE À BOSTON POUR UN CONSEIL D'ADMINISTRA-TION EXCEPTIONNEL, ET J'AI BIEN L'INTENTION D'ARRIVER À L'HEURE ! " Il détacha sa ceinture et commença à se lever. Il avait les joues en feu, le front d'un blanc de cire et un regard vitreux que Laurel trouva extrême-ment effrayant. " EST-CE QUE VOUS M'AVEZ BIEN COMPRIS?

- Je vous en prie, protesta Laurel, je vous en prie, Monsieur, vous faites peur à la petite. "

Ras-du-Cou tourna la tête et le désagréable regard vitreux tomba sur la jeune femme, qui trouva qu'elle aurait mieux fait de ne rien dire. " JE LUI FAIS PEUR ? ON NOUS DÉTOURNE VERS UN FOUTU AÉROPORT DE MERDE, ET TOUT CE QUI VOUS INQUIÈTE C'EST…

- Asseyez-vous et fermez-la, sinon je vous en balance un ", lui lança Don Gaffney en se levant. Il

avait au moins vingt ans de plus que Ras-du-Cou, mais il était plus lourd, avec une carrure beaucoup plus impressionnante. Il avait remonté les manches de sa chemise de flanelle jusqu'au-dessus des coudes, et quand il serra les poings, les muscles de ses avant-bras se mirent à rouler. Il avait l'air d'un bûcheron sur le point de prendre sa retraite.

La lèvre supérieure de Ras-du-Cou lui découvrit les dents. Cette grimace canine effraya un peu plus Laurel, car elle avait l'impression que l'homme ne se rendait pas compte de la tête qu'il avait. Elle fut la première à se demander s'il n'était pas fou.

" Je ne crois pas que tu pourrais y arriver tout seul, Papi, dit-il.

- La question ne se pose pas, intervint l'homme chauve de la section " affaires ". Je me charge de vous en aligner un moi aussi, si vous ne la fermez pas. "

Albert Kaussner rassembla tout son courage et déclara : " Et moi aussi, espèce de tordu. " Avoir réussi à le dire fut un grand soulagement. Il se sentait comme l'un de ces types, à Alamo, qui avaient franchi la ligne tracée dans le sable par le colonel Travis.

Ras-du-Cou regarda autour de lui. Un tic agita sa lèvre supérieure, lui donnant cet air d'un chien qui retrousse les babines. " Je vois, dit-il, je vois. Vous êtes tous contre moi. Très bien. (Il se rassit et leur jeta un regard de défi.) Mais si vous aviez la moindre idée de ce qui se passe avec les actions du marché sud-améri-cain… " Il n'acheva pas sa phrase. Il y avait un mouchoir en papier sur le bras du siège voisin du sien. Il le prit, le regarda, et commença à le déchirer posément en petits morceaux.

" On ne devrait pas avoir à en venir là, dit Don Gaffney. Je ne suis pas un bagarreur, Monsieur, ni de naissance ni par goût. " Il essayait de prendre le ton de la plaisanterie, pensa Laurel, mais sa voix laissait percer de l'inquiétude, peut-être même de la colère. " Vous devriez vous détendre un peu et prendre les choses comme elles viennent. Voyez-en le bon côté! La compagnie aérienne vous remboursera le prix du billet. "

Ras-du-Cou adressa un bref coup d'oeil à Don Gaffney, puis revint à son mouchoir de papier. Il arrêta d'en arracher de petits bouts pour se mettre à le déchirer en longues bandes.

" Est-ce qu'il y aurait par hasard quelqu'un qui saurait comment faire fonctionner le petit four, dans la cuisine ? demanda Crâne-chauve, comme si de rien n'était. J'aimerais bien manger, moi. "

Personne ne répondit.

" C'est bien ce que je craignais, reprit l'homme. Nous vivons à l'époque de la spécialisation. Une époque bien triste. " Sur cette réflexion philosophique, Crâne-chauve battit derechef en retraite vers la classe affaires.

Laurel abaissa les yeux et se rendit compte qu'au-dessous des lunettes de soleil clinquantes à monture de plastique rouge, les joues de Dinah Bellman étaient mouillées de larmes. Laurel oublia un peu ses propres peurs et sa perplexité, au moins temporairement, et serra la fillette dans ses bras. " Ne pleure pas, ma chérie. Le monsieur s'est énervé, c'est tout. Il est plus calme, maintenant. "

Si l'on peut dire ça d'un type qui a l'âir sous hypnose et qui déchire systématiquement un

mouchoir en papier, se dit-elle.

” J’ai peur, murmura Dinàh. Pour cet homme, on est tous comme des monstres.

- Non, je ne crois pas, protesta la jeune femme, étonnée et un peu prise au dépourvu. Pourquoi dire cela ?

- Je ne sais pas “, répondit Dinah. La femme lui plaisait bien (elle lui avait plu dès l’instant où elle avait entendu sa voix), mais elle n’avait nulle intention de lui dire que pendant un instant elle les avait tous vus, elle-même comprise, tournés vers l’homme qui avait vociféré. Elle s’était retrouvée à l’intérieur de cet homme (il s’appelait Tooms ou Tunney ou quelque chose comme ça) et, pour lui, les autres n’étaient qu’une bande de trolls méchants et égoïstes.

Si jamais elle racontait quelque chose comme ça à Miss Lee, elle allait la croire folle. Et pourquoi cette femme, dont Dinah venait à peine de faire la connaissance, penserait-elle autrement ?

C’est pour cela que Dinah se tut.

Laurel l’embrassa sur la joue. Elle la sentit chaude sous ses lèvres. ” N’aie pas peur, ma chérie. L’avion vole aussi tranquillement que possible; tu le sens bien, n’est-ce pas ? Dans quelques heures on sera tous sains et saufs à terre.

- Tant mieux. Mais je veux ma tante Vicky. Dites, où est-elle passée ?

- Je l’ignore, ma chérie, répondit Laurel. Pourtant, j’aimerais bien le savoir.

Dinah repensa aux visages, tels que les avait vus l’homme vociférant; des visages mauvais et cruels. Elle repensa à son propre visage, tel qu’elle l’avait perçu, une tête porcine de bébé aux yeux cachés par d’énormes lunettes noires. Le découragement s’abattit alors sur elle, et elle se mit à pleurer à gros sanglots enroués qui donnèrent mal au coeur à Laurel. Elle serra la fillette contre elle, parce que c’était la seule chose qu’elle pût faire, et bientôt ne tarda pas à pleurer à son tour. Elles sanglotèrent ainsi pendant près de cinq minutes, puis Dinah commença à se calmer. Laurel leva alors les yeux vers l’adolescent fluet répondant au nom d’Albert ou Alvin, elle ne s’en souvenait pas très bien, et vit qu’il avait également les yeux humides. Surpris par ce regard, il baissa précipitamment les yeux.

Dinah ravala un dernier gros sanglot et resta immobile contre la poitrine de la jeune femme. ” Ce n’est pas de pleurer qui va changer quelque chose; hein?

- Non, je ne crois pas, admit Laurel. Pourquoi ne pas essayer de dormir, Dinah ? “

La fillette soupira, un son humide et mélancolique. ” Je ne pourrai pas. Je dormais, avant. “

Tu m’en diras tant, pensa Laurel. Et le vol 29 poursuivit sa route vers l’est, à 36 000 pieds d’altitude, volant à plus de cinq cents miles à l’heure au-dessus du centre des Etats-Unis plongé dans l’obscurité.

CHAPITRE TROIS

LA MÉTHODE DÉDUCTIVE. ACCIDENTS ET STATISTIQUES. SPÉCULATIONS ET POSSIBILITÉS. PRESSION DANS LES TRANCHÉES. LE PROBLÈME DE BETHANY. ON ENTAME LA DESCENTE.

” La petite a dit quelque chose d’intéressant, il y a une heure ou deux “, remarqua soudain Robert Jenkins.

La petite en question s’était entre-temps rendormie, en dépit des doutes qu’elle avait émis. Albert Kaussner avait également somnolé, peut-être pour retourner une fois de plus dans les rues mythiques de Tombstone. Il avait pris sa boîte à violon dans le porte-bagages et la tenait sur ses genoux.

” Hein, quoi ? fit-il en se redressant.

- Désolé, s’excusa Jenkins. Vous dormiez?

- Pas du tout, protesta le jeune homme. Je suis parfaitement réveillé. ” Il tourna deux yeux exorbités et injectés de sang vers son voisin pour le lui prouver. Des cernes s’étaient creusés au-dessous. Robert Jenkins trouva qu’il ressemblait à un raton laveur surpris en train de fouiller dans des poubelles. ” Qu’est-ce qu’elle a donc dit ?

- Qu’elle ne pensait pas qu’elle pouvait se rendormir, parce qu’elle dormait avant. “

Albert regarda Dinah un instant. ” Eh bien, elle s’est pourtant rendormie.

- Je le vois bien, mais là n’est pas la question, jeune homme. Elle n’est pas là du tout. “

Albert envisagea d’expliquer à M. Robert Jenkins que Ace Kaussner, l’Hébreu le plus rapide à l’ouest du Mississippi et le seul Texan à avoir survécu à la bataille d’Alamo, n’appréciait guère d’être traité de ” jeune homme “, puis décida de laisser tomber… du moins pour le moment. ” Alors c’est quoi, la question?

- Moi aussi, je dormais. Je ronflais même avant que le commandant - je veux dire, celui que nous avions au décollage - ait éteint le signal INTERDICTION DE FUMER. C’est comme ça depuis toujours, chez moi en train, en bus, en avion - je m’endors comme un bébé dès que les moteurs sont lancés. Et vous, jeune homme? - Quoi, moi? - Dormiez-vous ? Je parie que oui. - Eh bien, oui.

- Nous dormions tous. Les gens qui ont disparu étaient tous réveillés. “

Albert réfléchit quelques instants. ” C’est… possible.

- Absurde! fit Jenkins, presque joyeusement. Je gagne ma vie en écrivant des histoires à suspense. La déduction est mon pain quotidien, pourrait-on dire. Ne croyez-vous pas que si quelqu’un avait été réveillé au moment où tous ces gens ont disparu, cette personne se serait mise à hurler, nous tirant tous de notre sommeil?

- Ça semble logique, admit Albert, songeur. Mis à part ce type, là-bas, à l'arrière. J'ai l'impression que même une sirène d'incendie ne le réveillerait pas.

- D'accord, votre cas exceptionnel est dûment enregistré. Mais n'empêche, personne n'a hurlé, n'est-ce pas ? Et personne n'a proposé de nous expliquer ce qui était arrivé. J'en déduis donc que seuls les passagers réveillés se sont évaporés. Avec, évidemment, tout l'équipage.

- Ouais. C'est possible.

- Vous avez l'air troublé, mon cher garçon. A voir votre air dubitatif, j'ai le sentiment qu'en dépit de son attrait, mon hypothèse ne vous séduit pas complète-ment. Puis-je vous demander pourquoi? Ai-je manqué quelque chose ? " L'expression de Jenkins signifiait qu'il n'en croyait rien, mais que sa mère lui avait appris à être poli.

" Je ne sais pas, répondit honnêtement Albert. Combien sommes-nous ici? Onze?

- Oui. En tenant compte du type à l'arrière - celui qui est en plein coma - nous sommes onze.

- Si vous avez raison, ne devrions-nous pas être plus nombreux?

- Et pourquoi? "

Mais Albert garda le silence, soudain frappé par une image, un souvenir très vif remontant de son enfance. Il avait été élevé dans une sorte de vague théologique par des parents qui n'étaient ni pratiquants orthodoxes ni agnostiques. Lui et ses frères avaient grandi en observant la plupart des traditions alimentaires (ou règles, comme l'on voudra), ils avaient fait leur Bar Mitzvah et ils savaient qui ils étaient, ce qu'étaient leurs origines et ce que cela devait signifier pour eux. Et l'histoire dont Albert se souvenait le mieux de l'époque où, enfant, il fréquentait la synagogue, était celle de la dernière des sept plaies d'Egypte, la peste, le terrible tribut prélevé sur Pharaon par l'ange noir. de Dieu, l'ange du matin.

En esprit, il voyait cet ange se déplaçant non pas au-dessus de l'Egypte, mais dans la cabine du vol 29 et rassemblant la plupart des passagers contre sa terrible poitrine… non pas parce qu'ils avaient négligé d'enduire le manteau de leur porte (ou le dossier de leur fauteuil, dans le cas présent) avec du sang d'agneau, mais parce que…

Parce que quoi ?

Albert l'ignorait, mais il n'en frissonna pas moins. Et regretta que cette ancienne et épouvantable histoire lui fût revenue à l'esprit. Moi et mon imagination. Mais ce n'était pas drôle.

" Albert ? " La voix de Robert Jenkins semblait venir de loin. " Albert, ça va bien ?

- Oui. Je réfléchissais. (Il s'éclaircit la gorge.) Vous comprenez, si tous les passagers endormis ont été, disons, épargnés, nous devrions être au moins soixante. Peut-être plus. Vous savez bien, c'est le vol des " yeux rouges ".

- Avez-vous jamais remarqué, jeune homme…

- Pourriez-vous m'appeler Albert, Monsieur Jenkins ? C'est mon nom. "

Robert Jenkins tapota l'épaule d'Albert. " Je suis désolé. Vraiment. Je ne voulais pas avoir l'air condescendant. Je suis bouleversé et comme toujours, dans ces cas-là, j'ai tendance à me replier… comme une tortue qui rentre la tête dans sa carapace. Sauf que moi, je bats en retraite dans la fiction. Je crois que je jouais à être Philo Vance. C'est un détective-un grand détective-un personnage créé par le regretté S. S. Van Dyne. Je suppose que vous n'avez jamais rien lu de lui. Comme presque personne, de nos jours. Quel dommage !… Toujours est-il que je vous présente mes excuses.

- Ce n'est rien, fit Albert, mal à l'aise.

- Vous vous appelez Albert, et Albert vous serez dorénavant, lui promit Robert Jenkins. Je voulais simplement vous demander si vous aviez déjà pris ce vol, les " yeux rouges ".

- Non, c'est la première fois que je traverse le pays.

- Moi, j'ai souvent fait ce voyage. En de rares occasions, j'ai résisté à ma tendance naturelle à m'endormir et suis resté quelque temps éveillé. Surtout lorsque j'étais jeune, à l'époque où les vols étaient plus bruyants. Après cet aveu, je peux même aller jusqu'à vous dire, ce qui ne va pas me rajeunir, que j'ai effectué, mon premier vol d'une côte à l'autre dans un appareil 4 hélices de la TWA qui devait s'arrêter deux fois… pour faire le plein.

" Mes conclusions sont que très peu de personnes s'endorment dans ce genre de vol au cours de la première heure… après quoi, presque tout le monde dort. Pendant la première heure les gens s'occupent; on parle à son compagnon de voyage, on regarde le paysage par le hublot, on prend un verre ou deux…

- On s'installe, vous voulez dire ", suggéra Albert. Ce que lui expliquait M. Jenkins lui semblait parfaitement vraisemblable, même si lui-même n'avait guère consacré de temps à s'installer; l'idée du voyage qu'il allait faire et de la nouvelle existence qu'il allait mener l'avait tellement excité qu'il n'en avait pas fermé l'oeil ou presque durant les deux nuits précédant le départ. Si bien qu'il s'était effondré comme on souffle une lampe dès que le 767 avait décollé.

" Oui, chacun se fait son petit nid, convint Jenkins. Est-ce que par hasard vous auriez remarqué le chariot des boissons, devant la cabine de pilotage, mon ch… Albert.

- Je l'ai vu, oui. "

Les yeux de Jenkins brillèrent. " Evidemment, vous l'avez vu, puisqu'il fallait le contourner. Mais l'avez-vous vraiment remarqué?

- Sans doute non, si vous faites allusion à quelque chose de particulier.

- Ce n'est pas l'oeil qui remarque, Albert, mais l'esprit. L'esprit formé à la déduction. Je ne suis pas Sherlock Holmes, mais j'ai néanmoins constaté qu'il venait d'être tiré du petit compartiment où il est remisé, et que les verres sales du service d'avant le vol étaient toujours empilés sur l'étagère du bas. De cela, j'ai déduit ce qui suit: l'avion a décollé normalement, il a grimpé jusqu'à son altitude de croisière et, fort heureusement, on a branché le pilotage automatique. Puis le commandant a éteint les

signaux des ceintures de sécurité. Cela a dû se produire au bout d'une demi-heure, si je ne me trompe, soit vers une heure du matin. A ce moment-là les hôtesses se sont levées pour s'atteler à leur première tâche : servir des cocktails à quelque cent cinquante passagers, vers 24 000 pieds, alors que l'avion montait encore. Le pilote, entre-temps, avait programmé l'appareil pour qu'il se stabilise à 36000 pieds selon tel ou tel cap. Quelques passagers - onze, en fait - s'étaient endormis. Parmi les autres, certains somnolaient, peut-être (mais pas assez profondément pour être épargnés par ce qui s'est passé), et le reste était parfaitement réveillé. - Occupés à faire leur petit nid, dit Albert.

- Exactement! A faire leur petit nid! " Jenkins se tut un instant avant d'ajouter, non sans y mettre quelques accents mélodramatiques : " Et c'est alors que c'est arrivé!

- Oui, mais quoi, Monsieur Jenkins ? demanda Albert. Avez-vous une idée ? "

Jenkins resta longtemps sans répondre, et lorsqu'il le fit, sa voix avait perdu beaucoup de sa note amusée. A l'écouter, Albert comprit pour la première fois que sous le vernis de désinvolture un peu théâtrale, l'écrivain avait aussi peur que lui. Il n'y voyait pas d'incon-vénient; au contraire, Robert Jenkins avec son veston sport usé jusqu'à la corde n'en prenait que plus d'épaisseur humaine.

" Le mystère de la pièce fermée de l'intérieur est la quintessence de l'art de la déduction, dans le roman policier. J'en ai moi-même écrit quelques-uns - plus que cela, pour être tout à fait honnête - mais je n'aurais jamais imaginé m'y trouver un jour mêlé. "

Albert le regarda, sans savoir que lui répondre. Tout ce qui lui vint à l'esprit fut le souvenir d'une histoire de Sherlock Holmes appelée La Bande mouchetée. Dans cette histoire, un serpent venimeux pénétrait dans la fameuse pièce fermée par un conduit de ventilation. L'immortel Sherlock n'avait même pas eu besoin de mettre en branle toutes ses cellules nerveuses pour en venir à bout.

Mais même si les porte-bagages alignés au-dessus de leur tête avaient été bourrés de serpents venimeux, où donc étaient passés les corps ? Où étaient-ils passés ? La peur recommença à l'envahir, lui donnant l'impression de remonter par les jambes jusqu'à ses parties vitales. Il se fit la réflexion qu'il ne s'était jamais senti aussi éloigné, de toute sa vie, du célèbre porte-flingue Ace Kaussner.

" S'il ne s'agissait que de l'avion, continua doucement Jenkins, je suppose que je pourrais esquisser un scénario plausible - après tout, c'est comme ça que je gagne ma vie depuis vingt-cinq ans, à peu près. Voulez-vous que je vous en propose un? -Avec plaisir, répondit Albert. - Très bien. Disons que quelque organisme para-gouvernemental travaillant dans l'ombre, comme " la boutique ", a décidé de procéder à une expérience, et que nous en sommes les cobayes. Le but de cette expérience, étant donné les circonstances, pourrait être de déterminer les effets d'un stress psychologique et émotionnel violent sur un certain nombre d'Américains moyens. Les scientifiques à l'origine de cette expérience ont fait passer dans le système d'aération de l'appareil une drogue hypnotique indétectable…

- Ça existe, un truc pareil ? demanda Albert, fas-ciné.

- Parfaitement. La Diazaline, par exemple. Le Méthoprominol, si vous préférez. Je me souviens comment des lecteurs aimant à passer pour des "gens sérieux " se moquaient des romans de Sax Rohmer mettant en scène Fu Manchu. Ils les traitaient de mélodrames échevelés et ridicules. (Jenkins secoua lentement la tête.) Maintenant, grâce à la recherche en biologie et à la parano des organisations

à initiales genre CIA ou DIA, nous vivons dans un monde qui pourrait être le pire cauchemar de Sax Rohmer.

” La Diazaline, qui est en réalité un gaz innervant, est ce qui conviendrait le mieux. Elle agit en principe très vite. Une fois lâchée dans l’air, tout le monde s’endort, excepté le pilote qui, lui, respire de l’air normal grâce à un masque. - Mais… “

Jenkins sourit et leva la main. ” Je sais quelle est l’objection que vous allez présenter, Albert, et je peux y répondre. Permettez ? “

Albert acquiesça.

” Le pilote pose l’avion - sur une piste secrète du Nevada, disons. Les passagers qui ont été endormis et le personnel de bord sont transportés à terre par une équipe d’individus sinistres portant des tenues blanches style Andromeda Strain. Les passagers déjà endormis - vous et moi entre autres, mon jeune ami - continuent simplement de dormir, encore plus profondément qu’avant. Le pilote repart, remet l’appareil dans la bonne direction, à la bonne vitesse, et enclenche le pilote automatique. Lorsque le vol 29 atteint les Rocheuses, les effets du gaz commencent à s’estomper. La Diazaline a pour particularité de ne pas avoir d’effets secondaires appréciables. Pas de mal au crâne, en d’autres termes. Par l’intercom, le commandant peut entendre la fillette aveugle crier et réclamer sa tante. Il sait qu’elle va réveiller les autres. L’expé- rience est sur le point de commencer. Alors il se lève, quitte la cabine de pilotage et referme la porte derrière lui.

- Comment aurait-il pu faire ? Il n’y a pas de bouton à l’extérieur. “

Jenkins rejeta l’argument d’un geste de la main. ” C’est la chose la plus simple du monde, Albert. Il se sert d’une bande d’adhésif, collant sur sa face exté- rieure. Une fois que la porte s’enclenche de l’intérieur, elle est verrouillée. “

Un sourire d’admiration commença d’envahir la figure d’Albert - puis se pétrifia. ” Dans ce cas, le pilote est forcément l’un d’entre nous!

- Oui et non. Dans mon scénario, le pilote est le pilote. Celui qui se trouvait justement à bord par hasard, soi-disant, pour regagner Boston. Celui qui était installé en première classe, à moins de dix mètres de la porte de la cabine de pilotage, quand la merde a commencé.

- Le commandant Engle “, fit Albert, d’une voix basse et horrifiée.

Jenkins répondit du ton ravi et satisfait d’un professeur de géométrie qui vient d’écrire CQFD au bas d’une démonstration particulièrement ardue. ” Oui, le commandant Engle. “

Ni l’un ni l’autre ne remarquèrent Ras-du-Cou qui les observait de son regard brillant et fiévreux. L’homme prit alors le magazine de bord, dans la poche en face de lui, arracha la couverture et se mit à la déchirer lentement, en longues bandes qu’il laissait voleter jusqu’au plancher. Elles y rejoignirent les lambeaux du mouchoir en papier qui s’amassaient autour de ses chaussures marron.

Ses lèvres bougeaient sans émettre de sons.

Albert aurait-il été un lecteur du Nouveau Testament qu'il n'eût pas manqué de comprendre ce que Saül, le plus zélé persécuteur des premiers chrétiens, dut ressentir lorsque, sur le chemin de Damas, les écailles lui tombèrent des yeux. Il contemplait Robert Jenkins avec un enthousiasme renouvelé, et les der-nières traces de somnolence avaient disparu de son cerveau.

Evidemment, lorsqu'on y réfléchissait - ou du moins quand quelqu'un comme M. Jenkins, qui était manifestement une sacrée tête, veste de sport élimée ou non, y réfléchissait -,cela paraissait tellement gros et évident qu'on se demandait comment ça ne vous était pas venu à l'esprit. La totalité du personnel en cabine et presque tout l'équipage du vol 29 s'étaient volatilisés entre le désert de Mojave et la ligne de crête des Rocheuses… et miraculeusement, l'un des rescapés était - surprise, surprise! - un autre pilote de la compagnie American Pride, qualifié, selon ses propres termes, pour piloter ce modèle d'appareil et le poser.

Jenkins avait observé Albert attentivement. Il sourit, mais il n'y avait guère d'humour dans ce sourire. " C'est un scénario tentant, n'est-ce pas?

- Il faudra s'emparer de lui dès que nous aurons atterri, dit Albert, se grattant la joue d'une main fébrile. Vous, moi, Monsieur Gaffney et cet Anglais. Il a l'air coriace. Sauf que… et s'il était aussi dans le coup ? Il pourrait être le garde du corps du commandant Engle, par exemple. Juste au cas où quelqu'un s'apercevrait de quelque chose.

Jenkins ouvrit la bouche pour répondre, mais le jeune homme reprit précipitamment: " Il faudra simplement leur mettre la main dessus. " Il eut un mince sourire, un sourire à la Ace Kaussner. Décontracté, froid, dangereux. Le sourire d'un homme plus rapide que son ombre et qui le sait. " Je ne suis peut-être pas le type le plus malin au monde, Monsieur Jenkins, mais je ne suis le cobaye de personne.

- Sauf que ça ne tient pas la route, voyez-vous, répondit doucement Jenkins.

- Quoi ? protesta Albert en clignant des yeux.

- Le scénario que je viens d'esquisser. Il ne tient pas la route.

- Mais… vous avez dit…

- Que s'il ne s'agissait que de l'avion, je pourrais trouver une explication. Ce que j'ai fait. Cependant, ce n'était même pas une bonne idée : jamais les autorités de l'aviation civile n'auraient accepté qu'un seul pilote reste dans l'avion avec des passagers. Une idée de livre, que mon agent aurait peut-être achetée. Mais surtout, il n'y a pas que l'avion. Denver se trouvait peut-être bien en dessous de nous, mais dans ce cas, il n'y avait pas une seule lumière. J'ai suivi notre itinéraire en surveillant ma montre, et je peux vous dire maintenant qu'il n'y a pas que Denver. Pas la moindre trace d'Omaha ni de Des Moines, mon garçon. En réalité, je n'ai pas vu une seule lumière dans l'obscurité. Pas une ferme, pas un silo à grain, pas un seul carrefour éclairé d'autoroute. Pourtant on les voit bien de nuit, ceux-là, avec leurs lampes à haute intensité, même quand on vole à dix kilomètres d'altitude. L'obscurité est totale sur terre. Je peux à la rigueur admettre qu'une agence gouvernementale soit assez amorale pour tous nous droguer dans le but d'observer nos réactions, et réus-sisse même à contourner les règlements de l'IATAA. On ne se heurte à aucune impossibilité matérielle. Ce que je ne peux croire, cependant, c'est qu'elle ait réussi à convaincre tout le monde, sur

l'itinéraire du vol, de couper les lumières afin de renforcer l'illusion que nous sommes seuls.

- Eh bien… il s'agit peut-être d'une simple supercherie, suggéra Albert. En fait nous sommes peut-être encore au sol, et tout ce que nous pouvons voir par les hublots est projeté sur des écrans. J'ai vu un film comme ça, une fois. "

Jenkins secoua lentement la tête, comme à regret. " Je suis sûr que c'était un bon film, mais ça ne marcherait pas dans la réalité. A moins que nos hypothétiques agents secrets n'aient mis au point un écran total en trois dimensions, ce qui paraît douteux. Quoi qu'il se passe, Albert, ce n'est pas seulement l'appareil qui est en cause, et voilà le point où nos belles déductions s'effondrent.

- Mais le pilote, protesta vigoureusement Albert. Comment expliquez-vous qu'il se soit justement trouvé là au bon moment?

- Etes-vous amateur de base-ball, Albert?

- Euh, pas tellement. Il m'arrive de regarder les Dodgers à la télé, des fois, mais c'est tout.

- Alors laissez-moi vous parler des statistiques les plus extraordinaires que l'on ait relevées dans un jeu où elles pullulent. En 1957, Ted Williams revint cha-que fois à la base après seize coups de batte consécu-tifs. Cette série s'est répartie sur six parties. En 1941, Joe DiMaggio avait réussi cinquante-six bons coups d'affilée, mais l'improbabilité d'atteindre un tel score n'est rien à côté de ce qu'a accompli Williams : il avait en gros une chance sur deux milliards de réussir. Les mordus de base-ball disent qu'on ne pourra jamais égaler la série de DiMaggio: Je ne suis pas d'accord. Mais je suis prêt à parier, en revanche, que si on joue encore au base-bals dans mille ans, la série des seize tours complets et à la suite de Williams tiendra encore. - Tout cela pour démontrer quoi ?

- Je crois que la présence du commandant Engle à bord n'est rien de plus qu'un accident, comme la série de seize de Williams. Et, étant donné les circonstances, je dirais que c'est un accident extrêmement heureux. Si la vie était comme dans les romans, dans lesquels on s'interdit d'utiliser les coïncidences, elle serait moins désordonnée. J'ai cependant découvert que dans la vie les coïncidences, loin d'être l'exception, seraient plutôt la règle.

- Mais alors, qu'est-ce qui se passe? " murmura Albert.

Jenkins poussa un long soupir gêné. " Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, je le crains. Quel dommage que Larry Niven ou John Varley ne soient pas à bord!… -Qui c'est, ces types ? - Des écrivains de science-fiction ", répondit Jenkins.

" J'imagine que vous ne lisez pas de science-fic- tion ? " demanda soudain Nick Hopewell. Brian se tourna pour le regarder. Nick était resté tranquillement assis dans le siège du navigateur depuis que le pilote avait pris les commandes de l'appareil, près de deux heures auparavant. Il avait écouté sans mot dire pendant que Brian continuait à essayer de joindre quelqu'un - n'importe qui - sur terre ou dans le ciel. " J'adorais ça quand j'étais môme. Et vous ? "

Nick sourit. " Jusqu'à environ dix-huit ans, je croyais sérieusement que la Sainte Trinité était

constituée de Robert Heinlein, John Christopher et John Wyndham. Depuis que je suis assis dans mon coin, je n'ai pas arrêté de ruminer toutes ces histoires, mon vieux. Ni de penser à des choses aussi exotiques que la distorsion temporelle ou spatiale et les descentes d'extraterrestres. "

Brian acquiesça. On se sent toujours soulagé quand on s'aperçoit que l'on n'est pas le seul à avoir des idées farfelues.

" En fait, nous n'avons strictement aucun moyen de savoir s'il reste quoi que ce soit là en bas, n'est-ce pas ?

- Non, aucun. "

Au-dessus de l'Illinois, des nuages bas, très loin en dessous de l'appareil, dissimulaient la masse sombre de la terre. Il était sûr que la terre était là - les Rocheuses avaient eu pour lui un aspect familier et rassurant, même depuis 36 000 pieds - mais hors de là, nulle certitude. Et la couverture nuageuse pouvait tout aussi bien s'étendre jusqu'à Bangor. Sans la moindre indication du contrôle aérien, il n'avait aucun moyen de le savoir. Brian avait joué avec plusieurs scénarios, dont le plus désagréable était celui-ci : en sortant de la couche nuageuse ils découvriraient que tout signe de vie humaine, y compris l'aéroport où il espérait atterrir, avait disparu. Sur quoi devrait-il alors poser son oiseau?

" J'ai toujours trouvé que le plus dur était d'attendre ", remarqua Nick.

Le plus dur de quoi ? se demanda Brian, sans cependant poser la question.

" Si on descendait vers 5000 pieds ? proposa soudain Nick Hopewell. Juste pour jeter un coup d'oeil rapide. La vue de quelques patelins ou de routes nous tranquil-lisera peut-être.

Brian avait déjà envisagé cette manoeuvre. Il avait même eu très envie de la mettre à exécution. " C'est tentant, répondit-il, mais je ne peux pas.

- Pourquoi?

- Les passagers restent ma première responsabilité, Nick. Ils risquent de paniquer, même si je leur explique d'avance ce que je compte faire. Je pense en particulier à notre ami Grande-Gueule, avec son ren-dez-vous si important au Prudential Center. Celui dont vous avez tordu le nez.

- Je peux le calmer, répliqua Nick. Comme n'importe lequel des autres.

- Je n'en doute pas, mais ce n'est pas la peine de leur faire peur inutilement. Et nous finirons bien par savoir ce qu'il en est, qu'on le veuille ou non. Nous ne pouvons rester éternellement en l'air.

- Ce n'est que trop vrai, mon vieux, fit Nick d'un ton froid.

- Je pourrais cependant le faire, si j'étais sûr de sortir des nuages entre 5 000 et 4 000 pieds, mais sans les renseignements du contrôle aérien, et sans contact avec d'autres avions, comment savoir? Je n'ai pas la moindre idée du temps qu'il fait là en dessous, et je ne parle pas de conditions météo normales. Je vais peut- être vous faire rire, mais…

- Vous ne me faites pas rire, Brian. Absolument pas. - Eh bien, en supposant que nous ayons basculé dans une distorsion temporelle, comme dans une histoire de science-fiction… Qu'est-ce qui va arriver si je passe sous les nuages et que nous tombons sur un troupeau de brontosaures en train de brouter dans le champ de Tartampion, avant d'être mis en pièces par un cyclone ou grillés dans une tempête électrique ? - Pensez-vous réellement que ce soit possible? " demanda Nick. Brian le regarda attentivement, pour voir si la question n'était pas ironique. Il ne le semblait pas, mais c'était difficile à dire. Les Britanniques sont à juste titre célèbres pour être des pince-sans-rire, non ?

Brian commença à lui dire qu'il avait vu une fois quelque chose de semblable dans un vieil épisode de la série La Quatrième Dimension, puis il décida que cela n'ajouterait rien à sa crédibilité. " C'est assez invraisemblable, j'imagine, mais ça donne l'idée générale nous ne savons tout simplement pas à quoi nous avons affaire. Nous pouvons nous planter contre une montagne qui se trouve maintenant à la place de New York. Ou contre un autre avion - Bon Dieu, pourquoi pas contre une navette spatiale ? Après tout, s'il y a eu un cafouillage temporel, nous pouvons aussi bien nous trouver dans l'avenir que dans le passé. "

Nick regarda par les vitres du cockpit. " On dirait pourtant que le ciel est entièrement à nous.

- Pour le moment, oui. Mais là en bas, qui sait? Et " qui sait " est une situation très désagréable pour un pilote. J'ai l'intention de survoler Bangor si les nuages tiennent encore, une fois là-bas. Je continuerai jus-qu'au-dessus de l'Atlantique et passerai alors sous les nuages, en revenant. Nous aurons davantage de chance si nous faisons notre descente initiale au-dessus de l'eau.

- Autrement dit, pour le moment, nous continuons.

- Exact.

- Et nous attendons.

- Exact aussi. "

Nick soupira. " C'est vous le commandant, hein? "

Brian sourit. " Comme vous dites. "

Au plus profond de tranchées qui entaillent le fond des océans Indien et Pacifique, vivent et meurent des poissons qui n'ont jamais vu, ni même senti, la lumière du soleil. Ces fabuleuses créatures croisent dans ces eaux noires comme de fantomatiques ballons, éclairées de l'intérieur par leur propre rayonnement. En dépit de leur aspect délicat, ce sont des merveilles biologiques, conçues pour résister à des pressions qui aplatiraient un homme comme une galette, et en un clin d'oeil. Leur grande force constitue également, néanmoins, leur grande faiblesse. Prisonnières de leurs corps étranges, elles sont pour toujours condamnées à vivre dans les grands fonds. Capturées et remontées à la surface, vers le soleil, elles explosent. Ce n'est pas la pression qui les détruit, mais l'absence de pression.

Craig Toomy avait été élevé dans ses sombres abysses personnels, avait vécu dans sa propre

atmosphère de haute pression. Directeur de la Bank of America, son père, caricature de l'homme à l'éclatante réussite professionnelle, restait loin de chez lui pendant de longues périodes. Il cornaquait son fils unique d'une manière aussi furieuse et impitoyable qu'il se pilotait lui-même. Les histoires qu'il contait à l'enfant avant de s'endormir, quand celui-ci était petit, n'avaient fait que le terrifier. Ce qui n'avait rien de surprenant, car la terreur était précisément le sentiment que Roger Toomy voulait susciter chez Craig. Ces contes tournaient pour la plupart autour d'une espèce de créatures monstrueuses, les langoliers.

Leur boulot, leur mission dans la vie (dans le monde de Roger Toomy, chaque chose avait un boulot, chaque chose avait une mission), consistait à pourchasser les enfants paresseux qui gaspillaient leur temps. A sept ans, Craig était déjà un super-perfectionniste-arriviste, tout comme Papa. Il avait pris sa décision : jamais les langoliers ne l'attraperaient.

Un bulletin scolaire qui ne comportait pas seulement des " A " était un bulletin inacceptable. Un " B " lui valait une mercuriale truffée d'avertissements sur ce que serait sa vie s'il lui fallait creuser des tranchées ou vider les poubelles. Un " C ", et c'était la punition, en général une semaine à rester confiné dans sa chambre. Pendant sept jours, Craig ne pouvait sortir que pour aller à l'école et prendre ses repas. Aucun instant de libre pour s'amuser. Les résultats les plus spectaculaires qu'il obtenait, par ailleurs, comme le jour où Craig remporta le décathlon scolaire de l'aca-démie, ne lui valaient pas les félicitations ou les récompenses correspondantes. Lorsque Craig montra à son père la médaille qu'on lui avait remise à cette occasion - devant l'assemblée de tous les étudiants de la région -,son père y avait jeté un coup d'oeil et était retourné à son journal après un simple grognement. Craig avait neuf ans lorsque l'auteur de ses jours mourut d'une attaque cardiaque. L'enfant fut en réa-lité soulagé que la version Bank of America du général Patton eût disparu.

Sa mère, alcoolique, contrôlait jusqu'alors sa consommation en fonction de la peur que lui inspirait l'homme qu'elle avait épousé. Une fois Roger Toomy bien à l'abri au fond de son trou, d'où il ne pouvait revenir pour chercher et casser les bouteilles qu'elle planquait, ou pour la gifler et lui dire " pour l'amour de Dieu, ressaisis-toi ", Catherine Toomy se lança à corps perdu dans l'oeuvre de sa vie. Vis-à-vis de son fils, c'était une alternance de débordements d'affection et de périodes de rejet total, en fonction de la quantité de gin qui l'imprégnait. Son comportement allait du légèrement étrange au franchement bizarre. Le jour où Craig eut dix ans, elle disposa une grosse allumette de bois entre deux des orteils de l'enfant, l'alluma et chanta " Joyeux anniversaire " pendant qu'elle se consumait lentement vers sa peau. Elle lui avait dit que s'il essayait de s'en débarrasser en bougeant, elle le conduirait immédiatement à l'assistance sociale. Lorsque Catherine Toomy était ivre, la menace de l'assistance sociale était fréquemment brandie. " D'ailleurs, je devrais ", avait-elle marmonné en mettant le feu à l'allumette, caricature anorexique de bougie d'anniversaire, tandis que l'enfant pleurait. " T'es exactement comme ton père. Il ne savait pas s'amuser. Toi non plus, tu ne sais pas. T'es l'ennui personnifié, Craiggy. " Elle termina la chanson et souffla l'allumette avant que la flamme ne mordît sérieusement la chair des deuxième et troisième orteils de l'enfant, mais Craig n'en oublia jamais la couleur jaune, ni le morceau de bois qui se recourbait au fur et à mesure qu'il se calcinait, ni la chaleur croissante tandis que sa mère ânonnait " Joyeux anniversaire, Craiggy-weggy, joyeux a-a-anniversaire ! " de sa voix fausse et enrouée d'alcoolique. Pression. Pression dans les abysses.

Craig Toomy continua de décrocher tous les " A ", ainsi que de passer la majeure partie de son temps dans sa chambre. L'endroit qui lui avait tenu lieu de prison était devenu son refuge. La plupart du temps il y travaillait, mais parfois, quand les choses allaient mal, quand il se sentait écrasé contre

les parois, il prenait feuille après feuille de papier brouillon et les déchirait en rubans étroits. Il les laissait tomber à ses pieds où ils s'accumulaient comme poussés par le vent, tandis que son regard vide se perdait dans l'espace. Mais ces périodes de décrochage n'étaient pas fré- quentes. Pas encore.

Il termina sa scolarité secondaire en ayant l'honneur de prononcer le discours de promotion. Sa mère ne vint pas. Elle était saoule. Il sortit neuvième de l'École supérieure de gestion de l'université de Californie, Los Angeles. Sa mère ne vint pas à la remise des diplômes. Elle était morte. Dans les noirs abysses qui existaient au fond de son propre coeur, Craig était convaincu que les langoliers avaient fini par l'avoir.

Craig suivit le programme de formation des cadres supérieurs de la Desert Sun Banking Corporation, et réussit très bien, ce qui n'était pas surprenant; Craig Toomy avait été conçu et formé, après tout, pour décrocher tous les " A ", pour s'épanouir sous les terribles pressions qui règnent au fond des abysses. Et parfois, à la suite de quelque menu revers au travail (et à l'époque, c'est-à-dire cinq ans auparavant, il ne connaissait que de menus revers), il se rendait dans son appartement de Westwood, à moins d'un kilomètre du domicile que Briân Engle allait occuper à la suite de son divorce, et se mettait à déchirer des bandes de papier pendant des heures. Les séances de déchirage devinrent peu à peu plus fréquentes.

Au cours de ces cinq années, Craig grimpa les échelons professionnels de la banque à la vitesse d'un lévrier poursuivant un lapin mécanique. Les commé- rages de cafétéria laissaient entendre qu'il serait peut- être le plus jeune vice-président dans la glorieuse histoire de la Desert Sun. Mais certains poissons sont conçus pour s'élever jusqu'à une certaine hauteur, et pas davantage; ils explosent lorsqu'ils outrepassent leurs limites.

Huit mois auparavant, on avait donné à Craig Toomy la responsabilité de son premier grand projet - équivalent financier d'une thèse de troisième cycle. Ce projet émanait du département des actions. Les actions - actions étrangères et actions pourries (ce sont fréquemment les mêmes) - étaient la spécialité de Craig. Il s'agissait d'acheter un nombre limité d'actions sud-américaines douteuses (celles qui sont liées à la dette du Tiers Monde), selon un calendrier soigneusement calculé. La théorie qui présidait au projet était correcte, étant donné les assurances limi-tées disponibles pour elles et les avantages fiscaux considérables que l'on pouvait en tirer au bout du compte (l'Oncle Sam faisant de véritables sauts périlleux pour éviter l'effondrement définitif, pour cause de dette, du complexe système financier de l'Amérique du Sud). Il fallait simplement s'y prendre avec le plus grand soin.

Craig Toomy avait présenté un plan audacieux, et plus d'un sourcil inquiet s'était levé. Il tournait autour d'un achat massif de différentes actions argentines, généralement considérées comme les pires d'une famille déjà peu reluisante. Craig avait défendu son projet avec vigueur et persuasion, dans un feu d'artifice de données, de chiffres et de projections prouvant que les actions argentines en question étaient en fait beaucoup plus solides que ce dont elles avaient l'air. D'un seul coup, un coup audacieux, prétendait-il, Desert Sun pouvait devenir l'acheteur le plus important (et le plus riche) d'actions étrangères de tout l'Ouest américain. L'argent qu'ils y gagneraient serait d'ailleurs moins important, avait-il ajouté, que la crédibilité à long terme qu'ils obtiendraient.

Après de longues et parfois âpres discussions, le projet établi par Craig reçut le feu vert. Tom Holby, un vice-président senior de Desert Sun, avait pris Craig à part après la réunion pour le féliciter, mais aussi le mettre en garde. " Si cette affaire tourne comme vous l'avez prévu d'ici à la fin de l'année fiscale, vous allez être le chouchou de tout le monde. Sinon, vous allez avoir affaire à de

sérieuses turbulences, Craig. A mon avis, les six prochains mois devraient être une bonne période pour se construire un abri anti-tempête.

- Je n'en aurai pas besoin, Monsieur Holby, avait répondu Craig, confiant. Après cela, c'est une aile-delta, qu'il me faudra… Cet achat d'actions va être l'affaire du siècle, dans le genre. Comme de trouver des diamants chez un brocanteur. Attendez, vous allez voir. "

Il était rentré tôt chez lui ce soir-là, et dès qu'eut été refermée à triple tour la porte, derrière lui, le sourire plein de confiance avait quitté son visage. Remplacé par cette expression vide qui mettait si mal à l'aise. En chemin, il avait acheté les derniers magazines. Il les emporta dans la cuisine, les empila soigneusement devant lui sur la table, et commença à les déchirer en longs et minces rubans. Il continua ainsi pendant six heures d'affilée. Jusqu'à ce que Newsweek, Time et US News & World Report ne fussent plus que lambeaux empilés autour de lui. Ses escarpins Gucci disparaissaient dessous. Il avait l'air de l'unique survivant, après une explosion, d'une fabrique de rubans de téléscripteur.

Les actions qu'il projetait d'acheter, en particulier les actions argentines, constituaient un bien plus grand risque que ce qu'il avait prétendu. Il avait soutenu sa proposition en exagérant certains faits, en en passant d'autres sous silence… et même en en inventant certains de toutes pièces. Bon nombre de ces derniers, même. Puis il était rentré chez lui et s'était mis à déchirer ses journaux en se demandant pour quelle raison il avait agi ainsi. Il ignorait tout des poissons des abysses qui vivent leur vie et meurent sans avoir jamais vu le soleil. Il ignorait, c'est ainsi chez certains poissons, que la bête noire *de certains hommes n'est pas la pression, mais l'absence de pression. Il savait seulement qu'il s'était senti un besoin incontrôlable d'acheter ces actions, de coller une cible sur son propre front.*

Actuellement, il devait avoir une réunion avec les représentants des services des achats d'actions de cinq grandes associations bancaires au Prudential Center de Boston. Il y aurait de longues comparaisons de notes, de nombreuses spéculations sur l'évolution future du marché mondial des actions, d'interminables discussions sur les achats des seize derniers mois et le rendement de ces achats. Mais avant la clôture du premier jour de cette conférence, qui devait en compter trois, tout le monde aurait compris ce que Craig Toomy savait depuis les derniers quatre-vingt-dix jours : les actions qu'il avait achetées valaient maintenant moins de six cents par dollar. Et il ne faudrait pas longtemps aux grands patrons de la Desert Sun pour découvrir le reste de la vérité : qu'il s'en était procuré trois fois plus que ce qu'il avait été autorisé à acheter. Il y avait aussi investi jusqu'à ses derniers sous d'économie… ce dont ils se moqueraient éperdument.

Qui sait ce que peut ressentir le poisson des abysses capturé dans un filet, lorsqu'on le remonte rapidement à la surface, vers la lumière d'un soleil dont il n'a jamais soupçonné la présence? N'est-il pas possible que ses derniers moments soient remplis d'extase plutôt que d'horreur? Qu'il ne ressente l'écrasante réalité de cette pression qu'au moment où elle disparaît? Qu'il pense (dans la mesure où un poisson en serait capable), pris d'une sorte de frénésie joyeuse, " Enfin libéré de ce poids! " pendant les secondes qui précéderaient l'explosion ? Probablement pas. Les poissons de ces insondables profondeurs ne ressentent peut-être rien du tout, en tout cas pas sous une forme reconnaissable par nous, et ils ne pensent certainement pas… mais les êtres humains, si.

Au lieu d'éprouver de la honte, Craig Toomy avait avant tout ressenti un énorme soulagement et une sorte de bonheur fiévreux et horrifié en embarquant sur le vol 29 de American Pride pour Boston. Il allait exploser, et il se rendait compte qu'il s'en fichait complètement. En fait, il était même pressé

que cela arrivât. Il sentait la pression diminuer au fur et à mesure qu'il montait vers la surface, comme autant de peaux successives qu'il abandonnerait. Pour la pre-mière fois, depuis des semaines, il n'y avait eu aucune séance de déchirage de papier. Il s'était assoupi avant même que le vol 29 eût quitté son point d'embarquement, et il avait dormi comme un bébé jusqu'au moment où cette sale gosse aveugle s'était mise à hurler comme si on l'égorgeait.

Et voici qu'on lui disait maintenant que tout était changé, ce qui était parfaitement inadmissible. Non, il ne pouvait l'admettre. Il avait été solidement pris dans le filet, il avait ressenti le vertige de l'ascension et sa peau qui se tendait sous l'effort pour compenser la perte de pression. Ils ne pouvaient pas changer d'avis comme ça et le laisser retomber dans les abysses.

Bangor ?

Bangor, dans le Maine?

Oh, non. Sûrement pas.

Craig Toomy avait vaguement conscience que la plupart des passagers du vol 29 avaient disparu, mais il s'en fichait. Ils étaient sans importance. Ils ne faisaient pas partie de ce que son père avait l'habitude d'appeler LE GRAND TABLEAU. La réunion au Prudential Center faisait partie, en revanche, du GRAND TABLEAU.

Cette idée insensée de détourner l'avion sur Bangor, dans le Maine… de qui émanait-elle, exactement?

Du pilote, évidemment. C'était une idée de Brian Engle. Le soi-disant commandant de bord.

Et Engle, au fait… Engle pouvait très bien faire partie du GRAND TABLEAU. Voire être un AGENT DE L'ENNEMI. Craig l'avait soupçonné dans son coeur dès le moment où Engle avait commencé à parler dans l'intercom, mais maintenant il ne se fiait plus seulement à son coeur, n'est-ce pas ? Il venait d'écouter la conversation entre l'adolescent maigrichon et l'homme au veston sport acheté aux puces. L'homme s'habillait avec un goût abominable, mais ce qu'il avait expliqué tenait debout pour Craig Toomy… jusqu'à un certain point, en tout cas.

" Dans ce cas, le pilote est forcément l'un d'entre nous! avait dit le môme.

- Oui et non, avait répondu l'homme en veston de sport. Dans mon scénario, le pilote est le pilote. Celui qui se trouvait justement à bord par hasard, soi-disant, pour regagner Boston. Celui qui était installé en première classe, à moins de dix mètres de la porte de la cabine de pilotage, quand la merde a commencé. En d'autres termes, Engle.

Et l'autre type, celui qui avait tordu le nez de Craig, était manifestement dans le coup avec lui, sorte de flic du ciel chargé de protéger Engle contre tous ceux qui comprendraient.

Il n'avait pas espionné bien longtemps la conversation entre le môme et l'homme en veston sport-fin-de-série, car l'homme en question s'était mis à dégoiser tout un tas de conneries à propos de Denver, Omaha et Des Moines qui auraient disparu. L'idée que trois grandes villes américaines puissent simplement s'évaporer comme ça était totalement délirante… mais cela ne signifiait pas que

tout ce qu'il avait dit l'était.

Evidemment, c'était une expérience! Cette idée-là était loin d'être idiote, bien au contraire. En revanche, dire qu'ils étaient tous des cobayes était parfaitement grotesque.

C'est moi. C'est moi, le cobaye de cette expérience.

Toute sa vie, Craig s'était senti comme un cobaye dans un genre d'expérience comme celle-ci. Il s'agit d'une question, messieurs, de rapport entre pression et succès. Le bon rapport produit un facteur X. Quel facteurX ? C'est ce que vont nous montrer les réactions de notre sujet d'expérience, Monsieur Craig Toomy.

C'est alors que Craig Toomy avait fait quelque chose à quoi ils ne s'étaient pas attendus, quelque chose que leurs rats, leurs chats ou leurs singes capucins n'avaient jamais osé faire : il leur avait dit qu'il laissait tomber.

Mais vous ne pouvez pas! Vous allez exploser!

Exploser? parfait.

Et maintenant, tout était clair pour lui, parfaitement clair. Les autres passagers étaient soit des spectateurs innocents, soit des extra engagés pour donner un minimum de vraisemblance à leur stupide petit scéna-rio. Toute l'affaire avait été montée avec un seul objectif: empêcher Craig Toomy d'arriver à Boston, l'empêcher de laisser tomber l'expérience.

Mais je vais leur montrer, pensa Craig. Il arracha une nouvelle page du magazine de bord et la regarda. On y voyait un homme à la mine épanouie, un homme qui n'avait manifestement jamais entendu parler des langoliers, qui ignorait manifestement qu'ils se cachaient derrière chaque buisson et chaque arbre, dans chaque ombre, juste au-delà de l'horizon. L'homme à la mine réjouie roulait sur une route de campagne, au volant de son véhicule Avis de location. La pub expliquait que lorsqu'on arrivait dans un bureau d'Avis avec la carte Passager Régulier de American Pride, c'était tout juste si on ne vous donnait pas la voiture, avec pardessus le marché une mignonne hôtesse pour la conduire. Il commença à déchirer une bande de l'image sur papier glacé. Long, lent, le bruit produisait un effet à la fois atroce et délicieusement apaisant.

Je vais leur montrer, quand je leur dirai que je sors et que je suis sérieux.

Il laissa tomber le ruban sur le sol et en attaqua un deuxième. Il était important de déchirer lentement. Important que chaque ruban fût aussi mince que possible; mais on ne pouvait les faire trop étroits, car ils risquaient alors de casser avant qu'on eût atteint le bas de la feuille. Toujours réussir exigeait un coup d'oeil très sûr et des mains qui ne tremblaient pas. Et j'ai l'un et les autres. Vous pouvez me croire. Vous avez intérêt à me croire.

Il faudra peut-être tuer le pilote.

Ses mains s'arrêtèrent en milieu de page. Il regarda par le hublot et ne vit que sa longue figure pâle se reflétant sur fond de ténèbres.

Il faudra peut-être aussi tuer l'Anglais.

Craig Toomy n'avait jamais tué personne de sa vie. Pourrait-il y arriver ? Avec un soulagement croissant, il décida que oui. Pas pendant qu'ils seraient encore en l'air, bien sûr; l'Anglais était très rapide, très fort, et dans l'appareil il n'avait aucune arme sur laquelle compter. Mais une fois au sol?

Oui, si je dois le faire, je le ferai.

Après tout, la conférence âu Prudential Center devait durer trois jours. Il semblait maintenant qu'il ne pourrait faire autrement que d'arriver en retard, mais au moins aurait-il la possibilité de se justifier : il avait été drogué et pris en otage par une agence gouvernementale. Ils en resteraient médusés. Il imaginait les têtes et les yeux exorbités quand il se présenterait devant les trois cents banquiers venus de tout le pays pour discuter actions et dette du Tiers Monde, et qu'au lieu de cela ils entendraient la sale vérité sur ce que mijotait le gouvernement. Mes amis, j'ai été enlevé par…

- et je n'ai pu m'enfuir que lorsque…

RIlIlip.

Si je n'ai pas le choix, je peux les tuer tous les deux. En fait, je peux tous les tuer.

Les mains de Craig Toomy recommencèrent à se mouvoir. Il déchira le reste de la bande, la laissa tomber sur le plancher, et attaqua la suivante. Il y avait beaucoup de pages dans la revue, chaque page pouvait donner beaucoup de bandes, et cela lui procurerait beaucoup de travail jusqu'à l'atterrissage. Mais ça ne l'inquiétait pas.

Craig Toomy était du genre qui n'a pas peur du boulot.

Laurel Stevenson se laissa glisser dans une légère somnolence, sans se rendormir complètement. Ses pensées, qui s'apparentaient de plus en plus à des rêves, dans cet état mentalement détaché, tournaient autour des raisons qui l'avaient poussée à se rendre à Boston.

Mes premières vacances depuis dix ans commencent en principe demain, avait-elle déclaré, mais c'était un mensonge. Un mensonge qui contenait une petite part de vérité, mais elle n'était pas sûre d'avoir été très crédible; elle n'avait pas été habituée à en proférer, dans l'éducation qu'elle avait reçue, et sa technique n'était guère au point. Non pas que les autres passagers du vol 29 s'en fussent beaucoup souciés, supposa— t-elle. Pas dans une telle situation. Le fait qu'elle se rendait à Boston pour rencontrer un homme qu'elle n'avait jamais vu - et sans doute aussi pour coucher avec lui - perdait tout aspect sensationnel lorsqu'on volait vers l'est dans un appareil dont la plupart des passagers et tout l'équipage avaient disparu.

Ma chère Laurel,

Il me tarde tellement de vous rencontrer. Vous n'aurez pas besoin de vérifier ma photo en descendant de l'avion. J'aurai tellement de papillons dans l'estomac qu'il vous suffira de repérer le type qui flotte juste au-dessous du plafond…

Il s’appelait Darren Crosby.

Elle n’aurait pas besoin de regarder sa photographie; cela, au moins, était vrai. Elle avait son visage en mémoire, comme la plupart de ses lettres. La question était de savoir pourquoi. A cette question, elle n’avait aucune réponse à donner. Pas même un indice. Ce n’était qu’une preuve supplémentaire apportée à l’observation de Tolkien :faites bien attention à cha-que fois que vous franchissez le seuil de votre maison, car votre allée est en réalité une route, et la route vous conduit toujours plus loin. Si vous ne faites pas attention, vous risquez de vous retrouver… eh bien… tout bêtement perdu, étranger dans un pays étrange, sans la moindre idée de la manière dont vous y êtes arrivé.

Laurel avait dit à tout le monde où elle allait, mais n’avait confié à personne les raisons de ce voyage. Diplômée de l’université de Californie, elle possédait une maîtrise en bibliothéconomie. Sans être un mannequin, elle était bien faite et fort agréable à regarder. Elle avait un petit cercle de bons amis, et tous auraient été abasourdis par ses intentions : aller rejoindre à Boston un homme qu’elle ne connaissait que par correspondance, un homme avec lequel elle était entrée en contact par l’intermédiaire des petites annonces d’un journal spécialisé dans les rencontres d’âmes seules, Friends and Lovers.

Elle en était, à vrai dire, abasourdie elle-même.

Darren Crosby mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, pesait quatre-vingt-un kilos, avait les yeux bleu foncé. Il préférait le scotch (modérément), avait un chat du nom de Stanley, se disait hétérosexuel convaincu et était un parfait gentleman (du moins le prétendait-il). Il trouvait que Laurel était le prénom le plus charmant qu’une femme pût porter. Les photos qu’il avait envoyées montraient un homme au visage ouvert et agréable, à l’air intelligent. Elle soupçonnait qu’il faisait partie de ceux qui ont une tête sinistre s’ils ne se rasent pas deux fois par jour. Et c’était en fait tout ce qu’elle savait.

Laurel était entrée en correspondance avec une demi-douzaine d’hommes au cours d’une demi-dou- zaine d’années (une façon de se distraire, se disait-elle), sans jamais s’imaginer qu’elle franchirait l’étape suivante… cette étape-ci. Elle supposait que l’humour spécial de Darren, fondé sur l’auto-dérision, était une partie de l’attrait qu’il exerçait, mais elle avait conscience, à son grand chagrin, que les raisons qui l’avaient poussée à agir tenaient beaucoup plus à elle-même qu’à lui. Ce qui l’avait vraiment attirée n’était-il pas son incapacité à comprendre ce puissant désir de changer de personnage ? De s’envoler vers l’inconnu, avec l’espoir d’être frappée par le bon coup de foudre ?

Qu’es-tu en train de faire ? se demanda-t-elle de nouveau.

L’avion passa dans un secteur de légères turbulences, puis reprit sa stabilité. Laurel sortit de sa somnolence et regarda autour d’elle. Elle vit que la jeune fille était installée non loin d’elle et regardait par le hublot.

” Que voyez-vous ? lui demanda Laurel.

- Eh bien, le soleil est levé, mais c’est tout.

- Et le sol ? ” Laurel n’avait pas envie de se lever et d’aller vérifier par elle-même. La tête de Dinah reposait toujours contre elle, et elle ne voulait pas la réveiller.

” Invisible. Il y a des nuages partout. ” Elle détourna la tête du hublot. Ses yeux s’étaient éclaircis et un peu de couleur (très peu en vérité) était revenue à ses joues. ” Je m’appelle Bethany Simms. Et vous?

- Laurel Stevenson.

- Vous croyez qu’on va s’en tirer?

- Oui, répondit Laurel, non sans ajouter à contrecoeur, je l’espère.

- J’ai peur de ce qui peut se trouver sous ces nuages, reprit Bethany ; mais de toute façon, j’avais peur D’aller à Boston. Ma mère a tout d’un coup décidé que ce serait une excellente idée que j’aille passer deux semaines chez matante Shawna, alors que l’école commence dans dix jours. Je m’imaginais déjà descendant de l’avion, comme le petit agneau de Mary, et que tante Shawna se mettait à tirer les ficelles.

- Quelles ficelles?

- Ne passez pas par la case départ, ne touchez pas les deux mille dollars, allez directement en prison et commencez à vous désintoxiquer “, repartit Bethany. Elle passa la main dans sa chevelure noire et courte. ” Les choses étaient tellement dingues, déjà, reprit-elle, que ce qui se passe ne me paraît pas extraordinaire. ” Elle regarda Laurel attentivement et ajouta, avec le plus grand sérieux : ” Ça se passe vraiment, n’est-ce pas? Je veux dire, je me suis déjà pincée Plusieurs fois. Rien n’a changé. - C’est bien réel.

- Ça ne paraît pas réel. On dirait un de ces films-catastrophes idiots. Airport 1990, quelque chose comme ça. Je m’attends à chaque instant à voir apparaître des vieux acteurs comme Wilford Brimley ou Olivia de Havilland. Ils sont supposés se rencontrer pendant les événements et tomber amoureux l’un de l’autre, vous vous en souvenez ?

- Je ne crois pas qu’ils soient dans l’avion “, répon-dit Laurel gravement. Les deux femmes se regardèrent quelques instants et faillirent éclater de rire. Elles auraient pu devenir amies si cela s’était produit… mais cela n’arriva pas. Pas tout à fait.

” Et vous, Laurel? Avez-vous un problème de film-catastrophe ?

- J’ai bien peur que non “, répondit la jeune femme… et c’est alors qu’elle éclata de rire. Car la pensée qui lui traversa l’esprit, en néon rouge, fut Espèce de menteuse!

Bethany plaça une main devant sa bouche et pouffa.

” Seigneur, dit-elle au bout d’un moment, c’est tout de même un comble, non? “

Laurel acquiesça, puis lui demanda après quelques instants : ” Avez-vous besoin d’une cure de désintoxi-cation, Bethany ?

- Je ne sais pas. ” Elle se tourna pour regarder de nouveau par la fenêtre. Son sourire avait disparu et son ton était morose. ” Sans doute que oui. Je me disais que c’était simplement pour me marrer, mais maintenant je ne sais pas. Je crois que je ne le contrôle plus. Mais se faire expédier de cette

manière… j'ai l'impression d'être un porc qu'on vient de balancer dans la trappe, à l'abattoir.

- Je suis désolée ", dit Laurel. Mais elle était aussi désolée pour elle-même. La petite aveugle l'avait déjà adoptée; elle n'avait pas besoin d'une deuxième orphe-line. Maintenant qu'elle était parfaitement réveillée, elle se sentait envahie par la peur, une peur terrible. Elle ne voulait pas se trouver derrière la benne de cette môme quand elle allait faire basculer un gros tas d'angoisse sur le mode film-catastrophe. Cette métaphore la fit sourire. C'était vraiment un comble. Vraiment.

" Moi aussi, je suis désolée, répondit Bethany. Ce n'est peut-être pas le bon moment pour s'inquiéter de ça, hein?

- Peut-être pas, en effet.

- Le pilote n'a jamais disparu dans l'un de ces films, n'est-ce pas ?

- Non, pour autant que je m'en souvienne. - Il est près de six heures. Encore deux heures de vol. - Oui.

- Si la terre est encore là en dessous, ce sera déjà quelque chose. (L'adolescente étudia un instant Lau-rel.) Je suppose que vous n'avez pas de hasch avec vous ?

- Non. "

Bethany haussa les épaules et adressa à Laurel un sourire fatigué et étrangement vainqueur. " Eh bien, dit-elle, vous avez une longueur d'avance sur moi. Moi, j'ai peur, c'est tout. "

Un peu plus tard, Brian Engle vérifia à nouveau son plan de vol, la direction, la vitesse relative, les cartes. Puis il regarda sa montre. Huit heures deux.

" Eh bien, dit-il à Nick sans se retourner, je crois que le moment est venu. Quand faut y aller… "

Il tendit la main et enclencha le signal ATTACHEZ VOS CEINTURES. Le carillon, léger et agréable, retentit. Puis il brancha l'intercom et prit le micro.

" Bonjour, Mesdames et Messieurs. Votre commàn-dant de bord à nouveau. Nous sommes actuellement au-dessus de l'Atlantique, à environ trente miles à l'est de la côte du Maine, et je vais très bientôt commencer notre descente vers Bangor. Dans dès circonstances ordinaires, je n'aurais pas branché le signal ATTACHEZ VOS CEINTURES aussi tôt, mais les circonstances ne sont pas ordinaires, et mon papa m'a souvent répété que prudence était mère de sûreté. Dans cet esprit, je veux que vous vérifiez que vos ceintures sont bien atta-chées. Les conditions météo, au-dessous, ne paraissent pas menaçantes, mais étant donné que je n'ai aucune information ni aucun contact radio, il faut peut-être s'attendre à quelques surprises. J'avais espéré que la couche nuageuse allait se disperser, quand j'ai aperçu quelques trous au-dessus du Vermont, mais j'ai bien peur qu'elle ne se soit reconstituée. Mon expérience de pilote me permet de dire que les nuages que nous apercevons ne laissent pas présager des conditions particulièrement mauvaises. Temps couvert et légères précipitations, voilà quel devrait être le tableau au-dessus de Bangor: J'entame maintenant la descente. Gardez votre calme, s'il vous plaît; tous mes voyants sont au vert et la procédure que je suis

est celle de tous les jours. “

Brian n’avait pas programmé le pilotage automatique pour cette manoeuvre, qu’il prit lui-même en main. Il fit décrire un grand cercle à l’appareil, et le siège s’inclina sous lui en avant lorsque le 767 commença son lent piqué vers les nuages, à 4 000 pieds.

” Très rassurant tout ça, mon vieux, remarqua Nick. Vous auriez dû faire de la politique.

- Je ne suis pas sûr qu’ils se sentent beaucoup rassurés en ce moment, répondit Brian. Pour ma part, je ne le suis pas tellement. “

En réalité, il n’avait jamais eu aussi peur de sa vie, aux commandes d’un avion. La baisse de pression sur le vol 7 de Tokyo lui paraissait n’être qu’un détail mineur comparé à la situation dans laquelle il se trouvait. Son coeur battait lentement et avec force dans sa poitrine, comme un tambour funèbre. Il avala sa salive; sa gorge émit un petit bruit. Le vol 29 passa en dessous de 30000 pieds. Les nuages blancs aux formes imprécises se rapprochaient. Ils s’étendaient d’un horizon à l’autre, comme le plancher d’une immense et étrange salle de bal.

” J’ai une frousse terrible, mon vieux “, fit Nick Hopewell d’une voix étranglée. J’ai vu des mecs claquer aux Falklands, j’ai pris moi-même une balle dans la jambe, j’ai même un genou en Teflon pour le prouver, à un poil près je sautais avec un camion piégé à Beyrouth - en 82 - mais je n’ai jamais eu autant la frousse qu’aujourd’hui. J’ai comme une envie de vous attraper par la peau du cou et de vous faire remonter, aussi haut que peut voler cet engin.

- Ça n’arrangerait rien “, répliqua Brian. Sa pro-pre voix avait perdu son assurance; ses battements de coeur y glissaient des trémolos qui la faisaient trembloter. ” N’oubliez pas ce que je vous ai déjà dit : nous ne pourrons pas rester éternellement en l’air.

- Je le sais bien. Mais j’ai peur de ce qu’il y a sous ces nuages. Ou de ce qu’il n’y a pas.

- Eh bien, on va découvrir ça ensemble.

- Peux pas vous donner un coup de main, mon vieux? - Non, pas le moindre. “

Le 767 passa en dessous de 25 000 pieds et continua de descendre.

Tous les passagers se trouvaient dans la cabine principale; même l’homme chauve, qui s’était opiniâ- trement accroché à son siège de la classe affaires pendant l’essentiel du vol, les avait rejoints en classe économique. Et ils étaient tous réveillés, à l’exception du barbu, tout au fond de l’avion. Ils l’entendaient qui ronflait comme un bienheureux, et Albert Kaussner ressentit une pointe de jalousie - le désir de ne se réveiller, lui aussi, qu’une fois qu’ils auraient rejoint le sol en toute sécurité comme ce serait très certainement le cas pour le barbu, et de pouvoir dire, comme l’autre le ferait certainement en ouvrant un oeil hébété : Mais où diable sommes-nous ?

Le seul autre bruit était les faibles rIlIlip… rIlIlip… de Craig Toomy, réduisant en pièces la revue de la compagnie. Ses souliers disparaissaient sous la pile des rubans de papier.

” Ça ne vous ennuierait pas d’arrêter un peu? lui lança Don Gaffney, d’une voix tendue et contenue. Je vais grimper aux rideaux si vous continuez, mon pote. “

Craig tourna la tête. Contempla Don Gaffney avec deux yeux largement ouverts, doux, vides. Puis son cou pivota de nouveau. Il souleva la page sur laquelle il travaillait, qui se trouvait être la partie orientale de la carte où figurait l’itinéraire du vol.

IlIlip.

Don Gaffney ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma et serra les mâchoires.

Laurel avait passé un bras autour des épaules de Dinah. La fillette tenait dans ses deux menottes la main libre de Laurel.

Albert était assis à côté de Robert Jenkins, juste devant Don Gaffney. Devant eux était installée la fille aux cheveux noirs et courts. Elle regardait par la fenêtre, le corps tellement droit et raide qu’on l’aurait dit maintenu par un corset de fer. L’homme chauve s’était assis sur le siège juste devant elle.

” Eh bien, on pourra au moins avoir quelque chose à bouffer! ” dit-il à voix haute.

Personne ne répondit. Une chape de tension semblait s’être abattue sur la cabine de la classe économique. Albert Kaussner sentait tous les poils de son corps se hérisser; il voulut aller s’abriter sous le manteau confortable de Ace Kaussner, prince du désert, baron des Basfonds, mais ne put le trouver. Ace venait de prendre des vacances.

Les nuages se rapprochaient. Ils avaient perdu leur aspect de tapis. Laurel apercevait maintenant leurs courbes duveteuses, leurs petites dépressions douces que remplissaient les ombres du matin. Elle se demanda si Darren Crosby se trouvait toujours là en bas, l’attendant patiemment à l’aéroport Logan, au-delà de la porte numéro tant… Ce ne fut pas une surprise extraordinaire de se rendre compte qu’il lui était à peu près égal qu’il fût là ou non. Son regard fut de nouveau attiré par les nuages et elle oublia complè- tement Darren Crosby, lequel aimait le scotch (mais modérément) et prétendait être un parfait gentleman.

Elle imagina une main, une gigantesque main verte, surgissant soudain d’entre ces nuages et venant saisir le 767 comme un enfant en colère attrapant un jouet. Elle imagina cette main qui se repliait et serrait, vit le carburant exploser en flammes orange entre les énormes articulations, et ferma un instant les yeux.

Ne descendez pas là en bas, s’il vous plaît, ne descendez pas là en bas! avait-elle envie de crier…

Mais avaient-ils seulement le choix?

” J’ai très peur”, fit Bethany Simms d’une voix brouillée et mouillée. Elle passa sur l’un des sièges de la rangée centrale, attacha sa ceinture et serra les bras contre son corps. ” Je crois que je vais tomber dans les pommes. “

Craig Toomy lui lança un coup d’oeil, puis entreprit de déchirer une nouvelle bande dans la carte. Au bout de quelques instants, Albert se détacha, se leva, et alla s’asseoir à côté de Bethany, où il boucla de nouveau sa ceinture. Aussitôt, la jeune fille lui agrippa la main. Sa peau était aussi froide

que du marbre.

” Ça va aller “, lui dit-il, déployant de grands efforts pour avoir l’air dur et sans peur, pour prendre les intonations décontractées de l’Hébreu le plus rapide à l’ouest du Mississippi. Mais au lieu de cela, il s’exprima simplement comme Albert Kaussner, un apprenti violoniste de dix-sept ans qui se sentait sur le point de pisser dans son pantalon.

” J’espère… ” commença-t-elle, mais à ce moment-là le vol 29 se mit à tanguer. Bethany hurla.

” Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda Dinah à Laurel d’une toute petite voix inquiète. Y a quelque chose qui ne va pas avec l’avion ? On va s’écraser?

- Je ne… “

La voix de Brian leur parvint par les haut-parleurs. ” Restez calmes, les amis. Ce ne sont que des turbulences normales. On pourrait même être davantage secoués quand nous arriverons au milieu des nuages. La plupart d’entre vous ont déjà connu ça, j’en suis sûr. Alors pas de panique. “

IlIlip.

Don Gaffney regarda en direction de l’homme en polo ras du cou et se sentit pris du besoin presque irrésistible de lui arracher des mains ce qui restait du magazine, et de frapper ce tordu de salopard avec.

On était maintenant tout près des nuages. Robert Jenkins apercevait l’ombre portée du 767 filant à leur surface, juste au-dessous de l’avion. Bientôt, l’appareil allait plonger dans son ombre et y disparaître. Lui qui n’avait jamais eu de pressentiment au cours de sa vie se sentit envahi d’une prémonition d’une stupéfiante netteté. Quand nous aurons traversé ces nuages, nous allons voir quelque chose qu’aucun être humain n’a encore vu. Quelque chose de complètement incroyable …. et cependant, nous serons forcés de le croire. Nous n’aurons pas le choix.

Ses mains se contractèrent en poings sur les bras de son siège. Une goutte de sueur coula jusque dans son oeil. Au lieu de lever la main pour la chasser, Jenkins cilla pour lutter contre le picotement. Il avait l’impression d’avoir les bras cloués au fauteuil.

” Est-ce que ça va aller? ” demanda frénétiquement Dinah. Ses mains étreignaient celles de Laurel. De petites mains, mais qui faisaient mal à la jeune femme tant elles la serraient. ” Est-ce que ça va vraiment aller? “

Laurel regarda par le hublot. Le 767 effleurait les nuages, maintenant, et les premières torsades de barbe à papa se mirent à défiler devant ses yeux. L’avion fut secoué par une série de turbulences et elle dut serrer les lèvres pour réprimer le gémissement qui montait de sa gorge. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit physiquement malade de terreur.

” Je l’espère, ma chérie, je l’espère, mais vraiment, je n’en sais rien. “

” Quelque chose sur le radar, Brian ? demanda Nick. Quelque chose d’anormal ? Quelque chose, au

moins ?

- Non. Il me dit que le monde est bien là au-dessous, et c'est tout. Nous sommes…

- Attendez ", le coupa l'Anglais. Il parlait d'une voix tendue, étranglée, comme si sa gorge se réduisait à une ouverture grosse comme une tête d'épingle. " Remontez. Prenons le temps de réfléchir. Attendons que les nuages se dissipent.

- Pas le temps, pas assez de carburant, Nick. " Les yeux du pilote ne quittaient pas les instruments. L'appareil fut de nouveau secoué par une série de turbulences. Brian fit automatiquement les corrections. " Accrochez-vous. On y va. "

Il poussa le manche en avant. L'aiguille de l'altimè- tre commença à tournoyer rapidement derrière son cercle de verre. Le vol 29 se glissa dans les nuages. La queue dépassa un instant de la masse duveteuse, semblable à l'aileron d'un requin. Puis elle disparut à son tour, et le ciel se retrouva vide… comme si jamais aucun avion n'y avait volé.

CHAPITRE QUATRE

DANS LES NUAGES. BIENVENUE À BANGOR. TONNERRE D'APPLAUDISSEMENTS. LE TOBOGGAN ET LA COURROIE CONVOYEUSE. LE SILENCE ASSOURDISSANT DES TÉLÉPHONES QUINE SONNENT PAS. CRAIG TOOMY FAIT UN LÉGER DÉTOUR. L'AVERTISSEMENT DE LA PETITE AVEUGLE.

La cabine principale passa de la lumière éclatante du soleil à une pénombre crépusculaire lorsque l'avion se mit à se cabrer plus sèchement. Après un cahot particulièrement violent, Albert sentit une pression contre son épaule droite. Il baissa les yeux et vit la tête de Bethany posée contre lui, aussi lourde qu'une citrouille bien mûre d'octobre. Elle venait de s'évanouir.

L'avion fit un nouveau bond, et un coup sourd et puissant leur parvint des premières classes. Cette fois-ci, ce fut Dinah qui hurla, et Gaffney ne put retenir un cri : " Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

- Le chariot des boissons ", expliqua Robert Jenkins d'une voix basse et dure. Il essaya de parler plus fort pour que tout le monde pût l'entendre, mais en fut incapable. " On a laissé le chariot dans le passage, vous vous rappelez ? Il a dû rouler d'un bord à l'autre. "

L'avion leur fit alors le coup des montagnes russes, donnant l'impression de tomber en chute libre. Cette fois-ci, le chariot se renversa dans un grand bruit de verre brisé. Dinah poussa un nouveau hurlement.

" Ça va bien, lui dit Laurel d'un ton de voix affolé. Ne me serre pas autant, ma chérie, tu me fais mal, ça va bien.

- Je vous en supplie! Je veux pas mourir, je veux pas mourir!

- Rien que des turbulences normales, les amis. " La voix de Brian, dans les haut-parleurs, paraissait calme… mais Bob Jenkins crut y déceler une note de terreur difficilement contrôlée. " Gardez votre… "

Nouveau saut en l'air, nouvelle vertigineuse plon-gée. Nouveau bruit de verre cassé en provenance du chariot renversé.

" … calme ", acheva Brian.

De l'autre côté de l'allée, sur la gauche de Don Gaffney : rIlIlip.

Gaffney se tourna dans cette direction : " Arrêtez ça tout de suite, espèce d'enfoiré, ou je vous fais bouffer ce qui reste de ce magazine.

Craig lui adressa un regard totalement inexpressif. " Essaie donc un peu, grande gueule. "

L'avion continua la partie de montagnes russes. Albert se pencha pardessus Bethany, en direction du hublot. Les seins de la jeune fille se trouvèrent pressés contre son bras et, pour la première fois

depuis l'éveil de sa sexualité, la sensation ne suffit pas à chasser immédiatement toute autre idée de son esprit. Il regarda par le hublot, cherchant désespérément une ouverture dans les nuages, essayant d'en créer une par la seule force de sa pensée.

Mais il n'y avait rien que des nuances de gris sombre.

" A quelle hauteur le plafond, mon vieux? " demanda Nick. Maintenant que l'appareil était dans les nuages, l'Anglais paraissait plus calme.

" Je ne sais pas, répondit Brian. En tout cas, plus bas que ce que j'espérais, c'est sûr.

- Qu'est-ce qui va se passer si on manque de place ?

- Si mes instruments se sont décalés, même légère-ment, on ira boire la tasse, répondit-il sobrement. Je ne le crois pas, pourtant. Si j'arrive à cinq cents pieds et qu'on est toujours dans la purée, je remonterai pour aller chercher l'aéroport de Portland.

- On devrait peut-être prendre tout de suite cette direction, non ? "

Brian secoua la tête. " Le temps est presque toujours pire là-bas qu'ici.

- Et Presque Isle ? Est-ce qu'il n'y a pas une base du Strategic Air Command ? "

Brian eut tout juste le temps de penser que ce type en savait beaucoup plus qu'il n'aurait dû. " C'est hors de portée. On s'écraserait dans les bois.

- Alors Boston est aussi hors de portée.

- Je vous le fais pas dire.

- Je commence à croire que c'était une mauvaise décision, mon vieux. "

L'avion se heurta à un nouveau courant de turbulences invisibles et le 767 frissonna comme un chien pris d'une mauvaise fièvre. Brian entendit des cris atténués en provenance de la cabine alors même qu'il faisait les corrections nécessaires; il aurait aimé pouvoir leur dire que ce n'était rien, que l'appareil pouvait encaisser des turbulences vingt fois pires. Le seul problème était la hauteur du plafond.

" On n'est pas encore foutu. " L'altimètre indiquait 2 200 pieds.

" Mais on commence à manquer d'espace.

- On n… " Brian n'acheva pas. Une vague de soulagement le parcourut comme une onde fraîche. " Eh bien voilà, dit-il. On en sort. "

A l'avant du nez noir du 767, les nuages s'effilo-chaient rapidement: Pour la première fois depuis qu'ils avaient survolé le Vermont, Brian vit une déchirure diaphane dans la masse cotonneuse gris-

blanc. A travers, il aperçut la couleur plombée de l'Atlantique.

Par le micro, Brian dit: " Nous atteignons le plafond, Mesdames et Messieurs. Ces turbulences mineures vont probablement cesser une fois que nous serons en dessous. Dans quelques minutes, vous entendrez un coup sourd venant du plancher de l'appareil; ce sera le train d'atterrissage en train de se mettre en place et de se verrouiller. Je continue notre descente dans le secteur de Bangor. "

Il coupa le micro et se tourna un instant vers l'homme assis dans le fauteuil du navigateur.

" Souhaitez-moi bonne chance, Nick.

- Oh, je ne fais rien d'autre, croyez-moi, mon vieux. "

Laurel regarda par le hublot et sa respiration s'ar-rêta. Les nuages se dissipaient rapidement. Elle aper- çut l'océan dans une série d'instantanés : des vagues, des brisants qui moutonnaient, puis un gros bloc rocheux dépassant de l'eau comme le croc d'un monstre mort. Elle crut voir aussi une tache orange qui pouvait être une bouée.

Ils passèrent au-dessus d'une petite île emmitouflée d'arbres et, se penchant et se tordant le cou, elle découvrit la côte, droit devant l'appareil. De fines torsades nuageuses embrumèrent la vue pendant quarante-cinq interminables secondes. Quand elles se dissipèrent, l'appareil était de nouveau au-dessus de la terre ferme. Ils survolèrent un champ; un morceau de forêt; une sorte d'étang.

Mais où sont les maisons? Où sont les routes, les voitures, les bâtiments, les lignes à haute tension ?

Puis un cri jaillit de sa gorge.

" Qu'est-ce que c'est ? fit Dinah d'un ton qui frôlait l'hystérie. Qu'est-ce que c'est, Laurel ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Rien, rien! " répondit-elle triomphalement. En bas, elle voyait une route étroite conduisant à un petit village du bord de mer. D'où elle se trouvait, on aurait dit un modèle réduit, tout comme les véhicules garés le long de la rue principale. Elle aperçut aussi un clocher, une gravière, un petit terrain de base-ball. " Au contraire, tout va bien! Tout est là! tout est toujours là!

De derrière elle, Robert Jenkins parla. D'un ton de voix calme et uni, mais profondément consterné. " Madame, dit-il, j'ai bien peur que vous ne vous trompiez complètement. "

Un long jet commercial passait majestueusement au-dessus du sol à cinquante kilomètres à l'est de l'aéroport international de Bangor. Les chiffres 767 étaient imprimés en grands caractères altiers sur l'empennage arrière. Sur le fuselage, les mots AMERICAN PRIDE se déroulaient en lettres inclinées pour donner une impression de vitesse. Des deux côtés du nez figurait le symbole de la compagnie: un grand aigle rouge. Leurs ailes étendues étaient parsemées d'étoiles; leurs serres étaient découvertes et leur tête légèrement ployée. Comme l'appareil qu'ils déco-raient, les aigles semblaient s'apprêter à

atterrir.

L’avion ne projetait aucune ombre sur le sol, tandis qu’il se dirigeait vers le groupe de villes; il ne pleuvait pas, mais la matinée était grise et sans soleil. Le ventre de l’appareil s’ouvrit; le train d’atterrissage bascula et se verrouilla à sa place.

Le vol 29 d’American Pride glissa le long de son chemin invisible vers Bangor. Il s’inclina légèrement à gauche; le commandant Engle pouvait maintenant corriger l’assiette à vue, ce qu’il fit.

” Je le vois, s’écria Nick. Je vois l’aéroport! Mon Dieu, quel beau spectacle!

- Si vous le voyez, c’est que vous avez quitté votre siège “, répliqua Brian sans se retourner. (Ce n’était pas le moment.) ” Bouclez votre ceinture et fermez-la. “

Mais cette unique et longue piste d’atterrissage offrait, en effet, un spectacle splendide.

Brian pointa le nez de l’appareil dessus et continua sa descente, passant de 1000 à 800 pieds. En dessous des ailes du 767, glissait une forêt de pins qui paraissait ne pas vouloir finir. Elle laissa la place à un ensemble de bâtiments (les yeux inquiets de Brian enregistrèrent automatiquement l’habituel fouillis de motels, de stations d’essence et de restaurants fast-food) puis ils franchirent la rivière Penobscot et entrè- rent dans l’espace aérien de Bangor. Brian vérifia son tableau de bord, nota les feux verts de ses volets et essaya une dernière fois de contacter l’aéroport… bien que sachant que ce serait inutile.

” Contrôle Bangor, ici vol 29, atterrissage d’urgence, je répète, atterrissage d’urgence. Si vous avez du trafic sur la piste, virez-le de là. J’arrive. “

Il jeta un coup d’oeil à l’indicateur de vitesse, et vit qu’il tombait en dessous de 220, la vitesse à laquelle, théoriquement, il devait toucher le sol. En dessous de lui, les arbres s’éclaircirent et laissèrent la place à un terrain de golf. Il aperçut du coin de l’oeil l’enseigne verte d’un hôtel Holiday Inn avant de voir les lumières qui indiquaient la fin de la piste - avec un 33 peint en énormes chiffres blancs - se précipiter vers lui.

Les lumières n’étaient ni rouges ni vertes.

Mais simplement éteintes.

Pas le temps de s’en inquiéter. Pas le temps de penser à ce qui arriverait si un Learjet ou un lourd petit sauteur de flaques comme un Doyka s’engageait à une vitesse de tortue sur la piste, devant lui. Il n’avait le temps de rien faire, sinon de poser l’oiseau.

Ils passèrent au-dessus d’une courte étendue d’herbe et de graviers, puis la piste en béton commença à se dérouler à trente pieds en dessous de l’appareil. Ils passèrent au-dessus d’une première série de marques blanches, puis les premières traces noires d’atterrissage (probablement laissées par les avions à réaction de l’Air National Guard) firent leur apparition.

Brian rapprocha le 767 de la piste. La seconde série de marques blanches passa en un éclair… un

instant plus tard, il y eut une légère secousse au moment où le train principal touchait le sol. Le vol 29 filait maintenant à deux cents à l'heure sur la piste 33, le nez encore légèrement relevé, les ailes pas encore parallèles au sol. Brian releva complètement les volets et inversa le flux des moteurs. Il y eut une deuxième secousse, encore plus légère que la première, lorsque le nez s'abaissa.

Puis l'appareil ralentit; sa vitesse tomba de deux cents à cent cinquante, puis à cent, puis à soixante. Bientôt, il roulait à la vitesse d'un homme qui court.

C'était fini. Ils avaient atterri.

" Atterrissage de routine, déclara Brian. Rien à dire. " Sur quoi il laissa échapper un long soupir chevrotant. Puis il immobilisa complètement le 767 à quatre cents mètres de la première piste de délestage. Son corps mince fut soudain agité d'une série de frissons. Lorsqu'il porta la main à son visage, elle se trouva immédiatement mouillée d'une sueur chaude. Il regarda sa paume et émit un petit rire.

Une main vint peser sur son épaule. " Ça va, Brian ?

- Oui, répondit-il, reprenant le micro. Mesdames et Messieurs, bienvenue à Bangor. "

Un choeur de cris joyeux lui répondit de loin, et il rit plus fort.

Nick Hopewell, lui, ne riait pas. Penché pardessus l'épaule de Brian, il scrutait le paysage à travers les vitres du cockpit. Rien ne bougeait sur l'entrecroisement des pistes de décollage et de délestage. Aucun camion de sécurité n'allait et venait. On apercevait quelques véhicules, un appareil de transport de l'armée - un C-12 - garé sur une piste extérieure ainsi que, non loin de là, un Delta 727 ; mais tous étaient aussi pétrifiés que des statues.

" Merci pour l'accueil, mon vieux, dit doucement Nick. Je l'apprécie d'autant plus qu'il semble bien que vous allez être le seul à nous souhaiter la bienvenue. Cet endroit est complètement désert. "

En dépit du silence radio absolu, Brian répugnait à accepter le jugement de Nick… mais le temps de faire rouler l'appareil jusqu'à un point situé entre deux terminaux de débarquement, il trouvait de plus en plus impossible de le réfuter. Cela ne tenait pas seulement à l'absence de gens, non plus qu'au fait qu'aucun véhicule de sécurité ne se fût précipité pour voir d'où sortait ce 767 que l'on n'attendait pas; mais surtout à l'impression d'une totale absence de vie, comme si cela faisait mille ans, voire dix mille ans que l'aéroport international de Bangor avait été abandonné. Un train de chariot à bagages, encore chargé de quelques valises et colis, était garé en dessous de l'aile du Delta. Les yeux de Brian ne cessaient d'y retourner tandis qu'il rapprochait le vol 29 aussi près que possible du terminal, avant de l'immobiliser. La quelque douzaine de bagages avait l'air aussi antique que des artefacts exhumés sur le site d'une ancienne et fabuleuse ville mythique. Je me demande si le type qui a découvert la tombe de Toutankhamon a ressenti la même impression que moi, pensa-t-il.

Il coupa les moteurs et resta quelques instants immobile sur son siège. Il n'y avait plus aucun bruit, sinon le murmure presque imperceptible de l'une des quatre génératrices auxiliaires, à l'arrière de l'appareil. La main de Brian s'approcha d'une touche sur laquelle était marqué CIRCUIT

ÉLECTRIQUE INTERNE; il l'effleura même avant de retirer sa main. Il n'eut plus envie, soudain, d'arrêter complètement l'avion. Sans raison particulière, mais la voix de l'instinct fut la plus forte.

De toute façon, je ne crois pas qu'il y ait personne dans le coin pour me faire des histoires sous prétexte que je gaspille du carburant… pour le peu qu'il reste à gaspiller.

Il détacha sa ceinture de sécurité et se leva.

" Qu'est-ce qu'on fait, maintenant, Brian ? " demanda Nick, qui s'était également levé; pour la première fois, le pilote remarqua que l'Anglais mesurait bien dix centimètres de plus que lui. Il songea: C'était moi le patron. Depuis que ce truc invraisemblable est arrivé, depuis l'instant où nous avons découvert qu'il était arrivé, pour être plus précis, c'est moi qui ai pris les décisions. Quelque chose me dit que cela risque de changer très vite.

Il se rendit compte qu'il s'en moquait. La traversée de la couche nuageuse avait épuisé toutes ses réserves de courage, mais il n'attendait aucun remerciement pour avoir gardé la tête froide et fait son boulot; il était payé, entre autres, pour avoir du courage. Il se souvenait qu'un collègue lui avait un jour déclaré " Ils nous paient cent mille dollars ou plus par an, Brian, et cela pour une unique raison. Ils savent que dans la carrière d'un pilote, il y a trente ou quarante secondes qui peuvent faire toute la différence. Ils nous paient pour qu'on ne reste pas paralysé lorsque cela nous arrive. "

Certes, votre cerveau pouvait très bien vous expliquer qu'il fallait descendre, nuages ou pas, qu'il n'y avait tout simplement pas le choix; mais ça n'empê- chait pas vos terminaisons nerveuses de vous hurler l'immémorial avertissement, de vous télégraphier des ondes de terreur survoltée - la terreur de l'inconnu. Même Nick, en dépit de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il pouvait bien faire sur le plancher des vaches, avait voulu remonter lorsque était arrivé le moment de vérité. Lui, comme les autres passagers, avait eu besoin que Brian incarnât le courage qui leur faisait défaut. Ils se trouvaient maintenant au sol, et aucun monstre ne s'était caché en dessous des nuages; seul régnait ce bizarre silence, alors qu'un train de chariots attendait, abandonné, sous les ailes du Delta 727.

Si bien que si vous voulez prendre le commandement des opérations, mon ami tordeur de nez, vous avez ma bénédiction. J'irai même jusqu'à vous laisser ma casquette, si cela vous chante. Mais tant que nous ne serons pas descendus de l'avion, tant que vous et le reste des pékins n'aurez pas mis pied à terre, vous êtes sous ma responsabilité.

Mais Nick lui avait posé une question, et Brian considérait qu'il méritait une réponse.

" Maintenant ? Nous descendons de l'avion et allons voir ce qui se passe ", répondit-il en frôlant l'Anglais au passage.

Nick posa une main sur son épaule pour l'arrêter. " Pensez-vous… "

Une bouffée de colère, chose rare chez lui, s'empara du pilote. D'une secousse il se débarrassa de la main de Nick. " Je pense que nous devons descendre de l'appareil. Je pense qu'il n'y a personne pour manoeuvrer les couloirs mobiles ou pour faire rouler un escalier jusqu'à nous. Je pense donc que nous allons utiliser les toboggans d'urgence. Après cela, vous penserez, vous Mon vieux. "

Il fonça vers les premières classes… et faillit s'étaler sur le chariot de boissons renversé. Il y avait

du verre brisé, et l'odeur d'alcool était tellement forte qu'elle piquait les yeux. Il enjamba les débris. Nick le rattrapa au bout de la section des premières classes.

" Si j'ai dit quelque chose qui vous a offensé, Brian, je vous prie de m'excuser. Vous venez de faire un sacré bon boulot.

- Vous ne m'avez pas offensé. Simplement, au cours des dix dernières heures, j'ai eu à me colleter avec une fuite de pressurisation au-dessus du Pacifique, avec la nouvelle que mon ex-épouse venait de périr dans un stupide incendie d'appartement à Bos-ton, et avec la nécessité de piloter dans les conditions d'un mauvais film-catastrophe. Je me sens légèrement rétamé. "

Il traversa la classe affaires, et arriva dans la cabine de la classe économique. Pendant quelques instants, régna un silence absolu; ils restaient assis, immobiles, le regardant, blêmes, l'air perplexe.

Puis Albert Kaussner commença à applaudir.

Bientôt imité par Robert Jenkins… puis par Don Gaffney… puis par Laurel Stevenson. L'homme au crâne dégarni regarda autour de lui, exhiba une collection de dents trop blanches et régulières pour être autre chose qu'un dentier, et commença aussi à applaudir.

" Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Dinah à Laurel. Qu'est-ce qui se passe ?

- C'est le commandant, répondit la jeune femme. Le commandant qui nous a ramenés à terre sains et saufs. "

Alors Dinah, à son tour, se mit à applaudir.

Brian les regardait, interloqué. Derrière lui, Nick s'était joint aux autres. Ils débouclèrent leur ceinture de sécurité et continuèrent à l'applaudir debout. Seules trois personnes ne participèrent pas à cette manifestation : Bethany, encore évanouie, le barbu qui ronflait toujours au fond de la cabine, et Craig Toomy ; ce dernier les parcourut un instant de son regard lunaire avant de se remettre à déchirer un nouveau ruban de papier.

Brian se sentit rougir. C'était trop idiot. Il leva les mains mais ils continuèrent tout de même à applaudir pendant un moment.

" Mesdames et Messieurs, je vous en prie… je vous en prie… c'était un atterrissage de routine, je vous as-sure…

- Ben voyons, m'dam, c'était tout naturel ", lança Bob Jenkins dans une imitation acceptable de Gary Cooper. Albert éclata de rire. A côté de lui, Bethany battit des paupières, ouvrit les yeux, et regarda autour d'elle d'un air somnambulique.

" On s'en est sortis, hein? dit-elle. Mon Dieu, c'est super! je croyais qu'on y était tous passés!

- Je vous en prie ", dit Brian, qui leva les bras plus haut et se sentit soudain bêtement comme Richard Nixon acceptant la nomination de son parti pour quatre ans de plus. Il dut lutter pour ne pas se

mettre à hurler de rire. Il ne pouvait se laisser aller à ça; les passagers ne l'auraient pas compris. Ils voulaient un héros, et il avait été choisi. Autant accepter ce rôle… et s'en servir. Il fallait encore les faire descendre de l'avion. " Une minute d'attention, s'il vous plaît! "

Ils arrêtèrent d'applaudir les uns après les autres, et attendirent, curieux - tous, à l'exception de Craig, qui jeta ce qui restait du magazine d'un geste soudain et décidé. Il déboucla sa ceinture, se leva et passa dans l'allée, dispersant au passage un monceau de rubans de papier. Il se mit à fouiller dans le compartiment à bagages, au-dessus de son siège, la concentration lui fronçant les sourcils.

" Vous avez regardé par les hublots, et vous en savez donc autant que moi, dit Brian. La plupart des passagers et tout l'équipage ont disparu pendant que nous dormions. C'est déjà assez délirant, mais il semble que nous ayons maintenant affaire à quelque chose d'encore plus délirant. On dirait qu'un tas d'autres personnes ont également disparu… mais la logique voudrait que les personnes en question se trouvent tout de même quelque part. Nous avons survécu à la chose que je ne sais comment qualifier, et d'autres ont donc dû aussi y survivre. "

Robert Jenkins, l'écrivain de romans policiers, murmura quelque chose dans sa barbe. Albert l'entendit, sans pouvoir distinguer ses paroles. Il se tourna à demi dans la direction de l'homme, qui répéta les deux mots qu'il avait prononcés. Cette fois, Albert les saisit. Fausse logique.

" La meilleure façon de savoir ce qu'il en est, je crois, est de franchir les étapes une à une. La première consiste à descendre de l'appareil.

- J'ai acheté un billet pour Boston, dit alors Craig Toomy d'une voix came et raisonnable. C'est à Boston que je veux aller. "

Nick, resté derrière Brian jusqu'ici, passa devant le pilote. Craig lui lança un coup d'oeil, et ses yeux se rétrécirent. Pendant un instant, il eut l'air d'un chat en colère. Nick lui adressa un geste - deux doigts avec un mouvement de ciseaux - qui rappelait clairement l'épisode du nez pincé. Craig Toomy, jadis forcé de rester avec une allumette enflammée entre les orteils pendant que sa mère lui chantait " Joyeux anniversaire ", saisit immédiatement le message. Il avait toujours appris vite. Et il pouvait attendre.

" Il va falloir utiliser les toboggans de secours, expliqua Brian. Nous allons donc auparavant répéter les procédures. Ecoutez attentivement, puis mettez-vous à la file indienne et suivez-moi à l'avant de l'avion. "

Quatre minutes plus tard, la porte avant du vol 29 de American Pride s'ouvrait vers l'intérieur. Un murmure de conversation en sortit et parut aussitôt mourir dans l'air froid et immobile. Puis il y eut un sifflement et un gros paquet de tissu orange se mit à jaillir du seuil. Pendant un moment, il ressembla à un étrange hybride de tournesol; puis il s'étira et prit, en retombant, sa forme de toboggan côtelé et rebondi. L'extrémité vint frapper le sol en dur de la piste avec un petit bruit sourd et s'immobilisa, sorte de matelas pneumatique géant et de couleur criarde.

Brian et Nick se tenaient à la tête de la petite file qui attendait à la porte des premières classes.

" L'air a quelque chose de bizarre là dehors, remarqua Nick à voix basse.

- Que voulez-vous dire? demanda le pilote, d'une voix encore plus étouffée. Empoisonné?

- Non… du moins, je ne crois pas. Mais il n'a aucune odeur, aucun goût.

- Vous êtes cinglé, fit Brian, mal à l'aise.

- Non, pas du tout, mon vieux. C'est un aéroport, ici, pas un champ de blé. Il devrait y avoir des odeurs d'essence et d'huile. Les sentez-vous ? Moi pas. "

Brian huma l'air. Et en effet, il ne sentit rien. Si l'air était empoisonné (il ne le croyait pas, mais comment savoir?), l'action de la toxine était lente. Ses poumons paraissaient s'en accommoder parfaitement bien. Mais Nick avait raison. Il n'y avait pas la moindre odeur. Et cette autre qualité plus fugace que le British avait appelée le goût… elle n'était pas là non plus. L'air, à l'extérieur de la porte, avait un goût d'une neutralité absolue. De l'air en boîte.

" Quelque chose ne va pas? demanda Bethany Simms, anxieuse. Je ne suis pas bien sûre de vouloir le savoir, mais…

- Non-non. Tout va bien ", la coupa Brian. Le pilote compta les têtes et se tourna vers Nick. " Le type à l'arrière dort toujours. Croyez-vous que nous devrions le réveiller? "

Nick réfléchit un instant, puis secoua la tête. " Vaut mieux pas. Je crois qu'on a assez de problèmes comme ça sur les bras sans avoir à materner un gugusse qui sort d'une cuite. "

Brian sourit. C'était exactement ce qu'il se disait. " Oui, je suis d'accord. A vous l'honneur, Nick. Vous vous mettrez au pied du toboggan. Moi, je les aiderai d'ici. - Il vaudrait peut-être mieux que vous descendiez en premier. Au cas où notre ami grande gueule la ramène-rait une fois de plus sur le changement de destination. "

Brian jeta un coup d'oeil à l'homme en polo ras du cou. Il était le dernier de la file et tenait à la main un porte-document plat à monogramme, son regard hébété tourné vers le plafond. Il avait sur le visage une expression aussi éveillée que celle d'un mannequin dans une vitrine. " Je n'aurai aucun problème avec lui, répondit-il. Il peut bien faire ce qu'il veut, rester ou descendre, j'en ai rien à foutre.

- Exactement ce que je pense, fit Nick avec un sourire. Que commence le grand exode!

- Vous avez enlevé vos chaussures ? "

Nick exhiba une paire de richelieu noire en che-vreau.

" Parfait, en voiture. (Brian se tourna vers Bethany.) Regardez bien, Miss. Ce sera votre tour, ensuite.

- Ô mon Dieu ! J'ai ces conneries en horreur. "

La jeune fille n'en vint pas moins à la hauteur du pilote pour regarder, non sans appréhension, Nick Hopewell s'élancer sur le toboggan. Il sauta, levant les deux jambes comme un adepte du trampoline s'apprê- tant à rebondir sur les fesses. Il atterrit correctement et glissa jusqu'en bas. Une figure impeccable : c'est à peine si le bas du toboggan avait bougé. Il toucha le tarmac des pieds, se releva,

fit prestement demi-tour et leur adressa une ironique courbette, bras tendus der-rière lui, comme s'il saluait.

" Facile comme bonjour! leur lança-t-il. Client suivant!

- C'est à vous, Miss, dit Brian. Bethany, je crois ?

- Oui, répondit-elle nerveusement. Je crois que je vais pas y arriver. J'ai séché la gym pendant les trois derniers semestres, et ils ont même fini par me laisser rentrer chez moi, à la fin.

- Vous vous en sortirez très bien ", l'encouragea Brian, qui se disait que les gens utilisaient le toboggan sans se faire prier et avec beaucoup plus d'enthousiasme quand le danger était plus pressant ou visible - un trou dans le fuselage ou un début d'incendie, par exemple. " Les souliers ? "

Bethany avait effectivement enlevé ses chaussures (une paire de tennis roses), mais elle n'en essayait pas moins de battre en retraite à la vue du toboggan d'un orange éclatant. " Si seulement je pouvais boire quelque chose avant…

- Monsieur Hopewell tient l'extrémité du toboggan. Tout va aller très bien ", insista Brian, qui commençait à se demander s'il n'allait pas lui donner une bourrade. Il n'en avait pas envie, mais il s'y résoudrait, s'il le fallait. Il n'allait pas les laisser retourner à la queue les uns après les autres, en attendant que le courage leur revînt. Il ne fallait surtout pas se laisser prendre dans ce genre de marchandage, sans quoi tous les autres allaient vouloir se mettre à la queue.

" Allez-y, Bethany ", dit soudain Albert. Il avait pris son étui à violon et le tenait fermement sous le bras. " J'ai une frousse terrible de sauter, mais si vous y allez, je serai bien obligé d'en faire autant. "

Elle le regarda, l'air surpris. " Et pourquoi ? "

Albert était devenu rouge comme une pivoine. " Parce que vous êtes une fille, répondit-il sans détour. Je sais bien que c'est parler comme un phallocrate, mais c'est comme ça. "

Bethany le regarda encore un instant, éclata de rire et se tourna vers le toboggan. Brian avait décidé de la pousser si elle hésitait encore, mais il n'en eut pas besoin. " Bon sang, si seulement j'avais un peu d'herbe… ", dit-elle au moment où elle sautait.

Elle avait vu comment Nick s'y était pris et savait ce qu'il fallait faire, mais au dernier moment, saisie de peur, elle tenta de ramener ses jambes sous elle, ce qui eut pour résultat de la faire glisser de côté lorsqu'elle toucha la surface élastique du toboggan. Brian était sûr qu'elle allait rouler sur elle-même, mais la jeune fille avait compris le danger et réussit à se redresser. Elle dégringola sur le côté, une main au-dessus de la tête, tandis que le frottement lui retroussait la blouse presque jusqu'au cou. Puis Nick l'attrapa et l'aida à se remettre sur pied.

" Oh, bon Dieu, fit-elle, essoufflée, exactement comme lorsqu'on était gosse.

- Rien de cassé? lui demanda Nick.

- Non. J'ai bien peur d'avoir un peu mouillé ma petite culotte, mais ça va. "

Nick lui sourit et revint se poster au bas du toboggan.

Albert eut un regard gêné et tendit son étui à violon à Brian. ” Est-ce que ça vous ennuierait de me le tenir? Si jamais je tombe mal, je risque de le casser, et mes parents me tueraient. C’est un Gretch. “

Brian le prit. Il avait une expression calme et sérieuse, mais il souriait intérieurement. ” Est-ce que je peux le voir? J’ai moi aussi joué du violon, il y a des siècles…

- Bien sûr “, répondit Albert.

L’intérêt manifesté par Brian eut un effet calmant sur le garçon… ce qui était exactement l’objectif du pilote. Il fit sauter les trois crochets et ouvrit le boîtier. A l’intérieur, le violon était effectivement un Gretch, et pas des moins bonnes séries, en outre. On pouvait sans doute s’acheter une petite voiture pour le prix de cet instrument, calcula Brian.

” Superbe “, dit-il en faisant quelques pizzicati. Les cordes sonnaient admirablement. Brian referma l’étui. ” Je vais en prendre soin, soyez sans crainte.

- Merci. ” Albert s’avança dans l’encadrement de la porte, prit une profonde inspiration, puis souffla. ” Geronimo! ” lança-t-il d’une petite voix en sautant. Il se mit les mains sous les aisselles - protéger ses mains en toute situation lui avait été inculqué depuis si longtemps que c’était devenu un réflexe. Il retomba en position assise sur le toboggan et glissa impeccablement jusqu’en bas.

” Parfait! le félicita Nick.

- Pas de quoi en faire tout un plat “, grommela Ace Kaussner en se relevant d’un air dégagé - manquant aussitôt de trébucher sur ses propres pieds.

” Albert, lança Brian, attrapez! ” Il s’inclina, posa l’étui à violon au milieu du toboggan et le laissa glisser. Albert le rattrapa à plus d’un mètre du bas, le mit sous son coude et s’éloigna.

Jenkins ferma les yeux lorsqu’il sauta, et arriva de travers, sur l’une de ses maigres fesses. Nick se déplaça prestement sur le côté et rattrapa l’écrivain au moment où il allait basculer, lui épargnant d’aller heurter brutalement la piste.

” Merci, jeune homme.

- La moindre des choses, mon vieux. “

Don Gaffney suivit, puis l’homme chauve au dentier étincelant. Ce fut ensuite au tour de Laurel et de la petite Dinah.

- J’ai peur, fit Dinah d’un filet de voix tremblo-tant.

- Tu verras, ma puce, ça va aller très bien, ” lui dit Brian. Il posa les mains sur les épaules de la fillette et la fit pivoter face à lui, tournant le dos au toboggan. ” Donne-moi les mains, je vais te descendre en douceur. - Pas vous. Je veux que ce soit Laurel “, répondit Dinah en mettant les mains derrière le dos. Brian regarda la jeune femme aux cheveux sombres. ” Cela ne vous ennuie pas? - Non, répondit-elle, si vous me dites comment m’y prendre. - Vous l’installez sur le toboggan en la tenant

par les mains. Lorsqu'elle sera assise dessus, les pieds bien droits, elle descendra toute seule. " Les mains de Dinah étaient glacées dans celles de la jeune femme. " J'ai la frousse, répéta-t-elle. - Tu verras, c'est exactement comme un toboggan de jardin d'enfants, ma chérie, lui dit Brian. L'homme à l'accent anglais t'attend en bas pour te rattraper. Il se tient exactement comme un joueur de base-ball. Lui manque que le gant. " Le pilote se dit que tout ça ne devait pas signifier grand-chose pour la fillette. Celle-ci tourna vers lui ses yeux aveugles, comme s'il racontait n'importe quoi. " Ce n'est pas de ça que j'ai peur, mais de cet endroit. Il a une drôle d'odeur. " Laurel qui, en dehors des effluves de sa propre transpiration due à la nervosité, ne sentait rien de particulier, regarda Brian avec une expression d'impuissance. " Ma chérie, fit le pilote en s'agenouillant pour être à hauteur de la petite aveugle, nous devons descendre de l'avion. Tu le sais, n'est-ce pas ? Il n'y a personne ici. " Brian et Laurel échangèrent un regard. " Euh, reprit Brian, nous n'en serons sûrs que lorsque nous aurons vérifié, évidemment. - Je le sais déjà, répondit Dinah. On ne sent absolument rien et on n'entend absolument rien. Mais… mais… - Mais quoi, Dinah ? " demanda Laurel. La fillette hésita. Elle voulait les persuader que la manière dont elle devait quitter l'avion n'était vraiment pas ce qui l'inquiétait. Elle avait déjà glissé sur des toboggans et faisait confiance à Laurel. Laurel ne l'aurait pas lâchée s'il y avait eu du danger. Pourtant quelque chose allait de travers ici, vraiment de travers, et c'était de cela qu'elle avait peur. Ce n'était ni le calme ni le vide qui régnaient. Ça avait peut-être un rapport, mais il s'agissait de plus que cela. Quelque chose qui clochait sérieusement. Mais les adultes ne croient jamais les enfants, en particulier lorsqu'ils sont aveugles et encore plus spécialement quand ce sont des petites filles aveugles. Elle avait envie de leur dire qu'il ne fallait pas rester ici, qu'il était dangereux de s'y attarder, qu'il fallait repartir avec l'avion. Mais comment allaient-ils réa-gir ? Oui, d'accord, Dinah a raison, tout le monde rembarque? Ça ne risquait pas. Ils vont s'en rendre compte. Ils vont voir que c'est vide, et ils reviendront dans l'avion pour qu'on parte ailleurs. Un endroit qui ne soit pas un simulacre comme ici. Il y a encore le temps. J'espère. " Ça ne fait rien, Laurel. Faites-moi descendre ", dit-elle d'un ton de voix résigné. La jeune femme s'y prit avec soin. L'instant suivant, la fillette la regardait - sauf qu'elle ne me regarde pas, elle ne peut rien regarder, songea-t-elle -, ses pieds nus tendus derrière elle sur la toile caoutchoutée. - Ça va, Dinah ? - Non, il n'y a rien qui va, ici. " Et avant que Laurel eût le temps de réagir, Dinah lâcha ses mains et se libéra. Elle glissa jusqu'en bas, où Nick la rattrapa. Laurel sauta ensuite avec précision, tenant sa jupe serrée pudiquement contre elle tout le long de la descente. Ne restaient plus dans l'appareil que Brian, l'ivrogne cuvant son vin au fond de la cabine et l'olibrius grand amateur de séances de déchirage de papier, M. Ras-du-Cou soi-même. Il peut bien faire ce qu'il veut, rester ou descendre, j'en ai rien à foutre, avait déclaré Brian. Il se rendait compte, maintenant, que ce n'était pas tout à fait vrai. Il manquait quelques cases à ce personnage. Brian soupçonnait que même la petite aveugle, en dépit de sa cécité, s'en rendait compte. Qu'allait-il se passer s'ils le laissaient derrière eux et que la lubie lui prenne de tout casser? Et si jamais il s'attaquait à la cabine de pilotage ? Et alors ? On n'ira nulle part. Les réservoirs sont presque vides. L'idée, cependant, ne lui plaisait guère, et pas seulement parce que le 767 était un appareil valant plusieurs millions de dollars. Ce qu'il ressentait n'était peut-être que l'écho atténué de ce qu'il avait deviné dans le visage de Dinah, lorsqu'elle s'était tournée vers lui depuis le toboggan. Quelque chose clochait ici, et l'expression était faible… Ça fichait la frousse, car il ne voyait pas comment les choses pouvaient clocher encore davantage. L'avion, par ailleurs, était impeccable. Même avec ses réservoirs presque vides, il demeurait un univers qu'il connaissait et comprenait. " A votre tour, mon ami, dit-il aussi courtoisement que possible. - Vous savez que je vais faire un rapport circons-tancié sur vous pour cela, n'est-ce pas ? lui demanda Craig Toomy d'une voix étrangement douce. Vous savez que j'envisage de réclamer trente millions de dommages et intérêts à votre compagnie, et que je vous tiendrai pour l'un des principaux responsables devant les tribunaux ? - C'est votre droit, Monsieur… - Toomy. Craig Toomy. - Monsieur Toomy (Brian hésita un instant)… Vous êtes-vous

rendu compte, Monsieur Toomy, de ce qui nous est arrivé ? ” L’homme regarda un instant par la porte ouverte - regarda les pistes désertes et les baies vitrées légère-ment polarisées du deuxième niveau de l’aérogare, derrière lesquelles ne se tenaient ni parents ni amis, impatients d’embrasser les passagers qui venaient d’arriver ni, non plus, de voyageurs impatients d’embarquer. Bien entendu, il le savait. C’étaient les langoliers. Les langoliers étaient venus s’emparer de tous ces insensés paresseux, comme son père avait toujours dit qu’ils le feraient. De la même voix douce, Craig reprit: ” Au département Action de la Desert Sun Banking Corporation, on me connaît sous le surnom de la Locomotive. Saviez-vous cela ? ” Il se tut un instant, attendant apparemment une réaction de la part de Brian. Comme celui-ci ne disait rien, il continua ” Bien sûr que non. Pas plus que vous ne savez à quel point est importante cette réunion du Prudential Cen-ter à Boston. D’ailleurs, vous vous en fichez. Mais laissez-moi vous dire quelque chose, Commandant: le destin économique de nations peut dépendre des résultats de cette réunion - cette réunion où je ne serai pas lorsqu’elle commencera. - Tout cela est très intéressant, Monsieur Toomy, mais je n’ai vraiment pas le temps… - Le temps! se mit soudain à hurler l’homme d’affaires. Qu’est-ce que vous croyez donc savoir du temps? Demandez-le-moi, demandez-le-moi! Je sais ce que c’est que le temps, moi! Je sais tout ce qui concerne le temps! On a peu de temps, Monsieur! On a fichtrement peu de temps! ” Qu’il aille se faire foutre, je vais le balancer en bas, cet enfoiré, pensa Brian. Mais avant qu’il eût fait un geste, Craig Toomy s’était tourné et avait sauté. Il exécuta une figure parfaite; tenant le porte-documents serré contre sa poitrine, et Brian se rappela soudain la vieille publicité de Hertz, à la télé, dans laquelle on voyait un homme en costume et cravate survolant un aéroport. ” Le temps est foutrement court! ” hurla Craig en glissant, le porte-documents devant sa poitrine comme un bouclier, les canons de son pantalon relevés et exhibant des chaussettes montantes de nylon noir haut de gamme. ” Quel emmerdeur, ce cinglé “, murmura Brian. Il resta un instant debout au-dessus du toboggan, jeta un dernier coup d’oeil au monde connu et rassurant de l’appareil… puis sauta. Dix personnes se tenaient en deux petits groupes sous l’aile géante du 767 à l’aigle rouge et bleu peint sur l’avant. Dans l’un se trouvaient Brian, Nick, l’homme chauve, Bethany Simms, Albert Kaussner, Robert Jenkins, Dinah, Laurel Stevenson et Don Gaffney. Légèrement à part et constituant à lui seul le deuxième, se tenait Craig Toomy, alias la Locomotive. Ce dernier se baissa et arrangea les plis de son pantalon avec un soin maniaque, à l’aide de sa main gauche; la droite étreignait fermement la poignée de son porte-documents. Puis il se redressa et regarda autour de lui, les yeux écarquillés, mais l’expression indifférente. ” Et maintenant que fait-on, commandant ? demanda Nick d’un ton énergique. - A vous de me le dire. De nous le dire. ” Nick l’observa un instant, le sourcil relevé d’un cran, comme pour demander si Brian était sérieux. Le commandant inclina la tête d’un centimètre ou deux. Cela suffit. ” Eh bien, on va déjà commencer par explorer le terminal, je crois, dit Nick. Quel est le moyen le plus rapide de s’y rendre? Avez-vous une idée? ” Brian fit un mouvement de tête en direction d’une rangée de chariots à bagages garés sous l’auvent du terminal principal. ” Je crois que le plus rapide, dans la mesure où nous n’avons aucun couloir d’accès, serait de passer par le carrousel, le convoyeur de bagages. - Très bien. Rendons-nous jusque-là, Mesdames et Messieurs, d’accord? ” Ce ne fut qu’une courte marche mais Laurel, qui tenait Dinah par la main, songea qu’elle n’en avait jamais fait d’aussi étrange de toute sa vie. Elle imaginait leur groupe vu de dessus, moins de douze petits points se déplaçant lentement sur une vaste plaine bétonnée. Pas le moindre souffle d’air; pas le plus petit chant d’oiseau. Aucun ronflement lointain de moteur, aucune autre voix humaine pour rompre le silence anormal qui régnait. Même le bruit de leurs pas avait quelque chose de bizarre. Elle portait des talons hauts, mais au lieu de leur cliquetis sec habituel, ils semblaient rendre un son mat étouffé. Semblaient, c’est le mot clé. La situation est tellement étrange que TOUT se met à nous paraître étrange. C’est le ciment, c’est tout. Les talons hauts ne font pas le même bruit sur du ciment. Mais elle avait déjà marché auparavant sur du béton avec des talons hauts, et ne se souvenait pas d’un son qui fût précisément celui-ci. Il était… décoloré,

si l'on peut dire. Sans force. Ils atteignirent les trains de chariots à bagages remisés. Nick, à la tête du groupe, louvoya entre eux et s'arrêta devant un convoyeur arrêté émergeant d'une ouverture d'où pendaient des bandes de caoutchouc. Le carrousel décrivait un grand cercle à l'extérieur, là où le personnel chargeait ou déchargeait normalement les bagages, avant de pénétrer à nouveau dans le bâtiment par une autre entrée masquée aussi de bandes de caoutchouc. " A quoi servent-elles ? demanda Bethany, nerveuse, en montrant les bandes. - A éviter les courants d'air par temps froid, je suppose, répondit Nick. Je vais passer la tête à l'inté- rieur et jeter un coup d'oeil. N'ayez pas peur; je n'en ai que pour un instant. " Personne n'avait eu le temps de répondre qu'il bondissait déjà sur le carrousel et s'avançait, dos courbé, vers l'une des ouvertures du bâtiment. Une fois là, il se mit à genoux et glissa la tête entre les bandes de caoutchouc. On va entendre un sifflement et un bruit sourd, pensa follement Albert, et quand il reculera, il n'aura plus de tête. Il n'y eut ni sifflement ni bruit sourd, et la tête de Nick se trouvait encore solidement plantée sur ses épaules quand il se retira; mais son visage présentait une expression songeuse. " La piste est dégagée, dit-il (mais Albert trouva que son ton joyeux manquait de naturel). En avant, les amis. Quand un macchab rencontre un autre macchab, et ainsi de suite. " Bethany eut un mouvement de recul. " Il y a des cadavres ? Il y a des gens morts là-dedans? - Pas à ma connaissance, Miss, répondit Nick sans essayer, cette fois, de prendre un ton badin. Je ne faisais que parodier la chanson de ce vieux Bobby Burns pour être drôle. J'ai bien peur d'avoir fait davantage preuve de mauvais goût que d'humour. Le fait est que je n'ai vu personne. Mais c'est plutôt à cela que nous nous attendions, n'est-ce pas? " C'était vrai : n'empêche, cela les atteignit tout de même de plein fouet. Nick le premier, au ton de sa voix. Les uns après les autres, ils grimpèrent sur le carrousel et rampèrent derrière lui pour franchir les bandes de caoutchouc pendantes. Dinah marqua un instant d'arrêt juste à l'extérieur de l'ouverture et tourna la tête vers Laurel. Des reflets de lumière atténués firent briller ses lunettes noires et les transformèrent momentanément en miroirs. " Ça ne colle vraiment pas, par ici ", répéta-t-elle avant de se glisser de l'autre côté.

Un par un, ils émergèrent dans le terminal de l'aéroport international de Bangor, bagages exotiques rampant sur un convoyeur bloqué. Albert aida Dinah à en descendre et ils se retrouvèrent tous debout, regardant autour d'eux, silencieux et stupéfaits. L'état de choc hébété dans lequel ils s'étaient retrouvés, après s'être réveillés dans un avion dont les trois quarts des passagers avaient magiquement disparu, s'était estompé; à l'abasourdissement avaient succédé les désordres d'un état dissocié. Aucun d'eux ne s'était jamais retrouvé dans un aéroport aussi totalement désert. Personne derrière les guichets des loueurs de véhicules. Les tableaux ARRIVE/DÉPART ne scintillaient pas. Personne non plus aux comptoirs de Delta, de United, de Northwest Air-Link, de Mid-Coast Airways. L'énorme aquarium qui trônait au milieu, sous sa banderole " Achetez le homard du Maine ", était rempli d'eau, mais sans un seul homard. Les lampes fluo du plafond étaient coupées, et le peu de lumière qui pénétrait par les portes, à l'autre bout du vaste hall, n'en éclairait que la moitié et laissait le petit groupe de passagers du vol 29 massé dans une désagréable caverne d'ombres. " Bon, très bien ", dit Nick. Il s'efforçait de prendre un ton décidé, sans y parvenir. " Essayons toujours les téléphones. " Pendant qu'il se dirigeait vers la rangée de cabines, Albert alla faire un tour au comptoir de Budget Rent A Car. Dans les casiers, sur le mur du fond, il vit des dossiers avec des noms: Briggs, Handleford, Marchant, Fenwick, Pestelman. Chacun d'eux contenait sans aucun doute un contrat de location de voiture, ainsi qu'une carte des routes du Maine sur laquelle une flèche indiquait la situation de l'aéroport, près de Bangor. Mais où sommes-nous, en réalité? se demanda Albert. Et où sont donc passés Briggs, Handleford et les autres ? Ont-ils été transportés dans une autre dimension ? Ce sont peut-être les Grateful Dead. Les Dead jouent quelque part en ville et tout le monde est allé voir le spectacle. Il y eut un bruit de frottement sec, juste derrière lui. Albert sursauta violemment, et

exécuta un demi-tour ultra-rapide en tenant son étui à violon comme un gourdin. Bethany se tenait derrière lui, présentant une allumette à la cigarette qu'elle avait aux lèvres. Elle leva les sourcils. " Je vous ai fait peur? - Un peu ", admit Albert qui abaissa l'étui et lui adressa un petit sourire embarrassé. " Désolée. " Elle secoua l'allumette, la laissa tomber à terre et inspira une profonde bouffée. " Voilà. Ça va mieux comme ça. Je n'ai pas osé, dans l'avion. J'avais peur de faire sauter quelque chose. " Robert Jenkins arriva vers eux d'un pas lent. " Vous savez, cela fait environ dix ans que j'ai arrêté, dit-il. - Pas de leçons de morale, répliqua Bethany. J'ai l'impression que si l'on sort de là vivants et sains d'esprit, je suis bonne pour un bon mois de leçons. En béton. " Jenkins souleva un sourcil mais ne demanda pas d'explications. " En fait, répondit-il, j'allais vous demander de m'en offrir une. Je trouvais l'occasion rêvée pour renouer avec une vieille habitude. " Bethany sourit et lui offrit une Marlboro. Jenkins la prit, et la jeune fille lui donna du feu. Il inhala, puis fut pris d'une quinte de toux qui lui fit exhaler des signaux de fumée. " On voit que ça fait longtemps ", constata-t-elle sobrement. Jenkins acquiesça. " Mais je vais vite me réhabituer. C'est ça qui est terrible, avec ce truc. Dites, avez-vous remarqué l'horloge? - Non ", répondit Albert. Jenkins leur montra celle qui se trouvait sur le mur, au-dessus de l'entrée des toilettes. Elle était arrêtée à

4:07.

" Ça colle, dit-il. Nous savons que nous étions en l'air lorsque - disons l'événement, faute de mieux -, lorsque l'événement s'est produit. 4 : 07, heure avan-cée de l'Est correspond à 1 : 07 PDT. Nous savons donc maintenant à quel instant précis c'est arrivé. - Oh! la la! c'est très juste, fit Bethany. - Oui ", admit Jenkins, soit qu'il n'avait pas remarqué, soit qu'il préférait ignorer la légère intonation narquoise de la réponse. " Mais il y a tout de même quelque chose qui cloche. Si seulement on voyait le soleil… alors on pourrait être sûr. - Que voulez-vous dire? demanda Albert. - Les horloges, du moins les horloges électriques, sont hors d'usage : pas de jus. Mais s'il y avait du soleil, on pourrait calculer approximativement l'heure grâce à la longueur et à la direction de nos ombres. D'après ma montre, il serait bientôt neuf heures et quart, mais elle ne m'inspire pas confiance. J'ai l'impression qu'il est plus tard que cela. Je n'ai aucune preuve, aucun argument, mais l'impression est la plus forte. " Albert réfléchit, regarda autour de lui, revint sur Jenkins. " Je ressens la même chose, figurez-vous. On dirait qu'il est l'heure de déjeuner. C'est fou, non ? - Mais non, c'est juste une histoire de décalage horaire, objecta Bethany. - Je ne suis pas d'accord. Nous avons voyagé d'ouest en est, ma jeune demoiselle, observa Jenkins. Les désorientations temporelles que subit un voyageur allant dans cette direction vont en sens inverse; il a l'impression qu'il est plus tôt, et non le contraire. - Je voudrais vous poser une question à propos de quelque chose que vous avez dit dans l'avion, intervint Albert. Lorsque le commandant nous a expliqué qu'il devait y avoir d'autres personnes ici, vous avez mur-muré, " fausse logique ". En fait, vous l'avez même répété. Moi, ça me paraît au contraire très juste. Nous étions tous endormis, et nous sommes tous ici. Et si la chose est arrivée (Albert jeta un coup d'oeil à l'horloge murale) à 4 : 07, heure de Bangor, presque tout le monde, en ville, aurait dû dormir. - En effet, dit Jenkins. Justement, où sont-ils donc ? " Albert se trouva court. " Eh bien… " Il y eut un claquement sec lorsque Nick raccrocha rageusement le dernier taxiphone de la longue rangée; il les avait tous essayés. " C'est la débâcle, s'exclamat-il. Pas un seul ne fonctionne, pas plus les appareils à pièces que les lignes directes. Vous pouvez ajouter les téléphones qui ne sonnent pas aux chiens qui n'aboient pas, Brian. - Alors, que faisons-nous, maintenant? " demanda Laurel. Elle entendit l'intonation pitoyable de sa voix, et elle se sentit soudain toute petite et bien perdue. A côté d'elle, Dinah décrivait lentement de petits cercles. Elle avait l'air d'un radar humain. " Allons à l'étage, proposa l'homme chauve. C'est là que doit se trouver le restaurant. " Tout le monde se tourna vers lui. Don Gaffney eut un reniflement. " Vous, quand vous avez une idée dans la tête, mon vieux! "

L’homme chauve le regarda, les sourcils levés. ” Tout d’abord, je m’appelle Rudy Warwick, pas ” mon vieux “, répliqua-t-il. Ensuite, on réfléchit mieux lors-qu’on a l’estomac plein. (Il haussa les épaules.) C’est une loi de la nature. - Je crois que Monsieur Warwick a tout à fait raison, dit Jenkins. Nous pourrions tous manger quelque chose… et si nous allons au premier, nous pourrons peut-être trouver d’autres indices expliquant ce qui s’est passé. Je pense même que nous devons le faire. ” Nick haussa les épaules. Il eut soudain l’air fatigué et désorienté. ” Pourquoi pas? Je commence à me sentir comme cette vieille noix de Robinson Crusoé. ” Ils se dirigèrent en ordre dispersé vers l’escalier mécanique, lequel ne fonctionnait pas non plus. Albert, Bethany et Robert Jenkins fermaient la marche ensemble. ” Vous savez quelque chose, n’est-ce pas? lui demanda soudain Albert. Qu’est-ce que c’est ? - Il se peut que je sache quelque chose, mais je peux aussi bien me tromper, le corrigea Jenkins. Pour le moment, je n’en dirai pas davantage… mis à part un petit conseil. - Quoi ? - Il n’est pas pour vous, mais pour la jeune demoiselle. (Il se tourna vers Bethany.) Economisez vos allumettes. C’est ma suggestion. - Quoi ? fit la jeune fille. - Vous m’avez entendu. - Oui, bien sûr, mais je ne comprends pas. Il y a probablement un bureau de tabac ou un marchand de journaux, en haut. Il doit y avoir plein de boîtes d’allumettes. Aussi des cigarettes et des briquets jeta-bles. - Probablement. Mais je vous conseille tout de même d’épargner vos allumettes. ” Il est en train de jouer les Sherlock Holmes, se dit Albert. Il était sur le point d’en faire la remarque et de rappeler à l’écrivain qu’ils ne se trouvaient pas dans l’un de ses romans, lorsque Brian Engle s’arrêta si brusquement au pied de l’escalier roulant que Laurel dut tirer Dinah par la main pour l’empêcher de le heurter. ” Faites attention à ce que vous faites, d’accord ?lui lança la jeune femme. Au cas où vous ne l’auriez pas remarqué, la petite ne voit pas. ” Brian l’ignora. Il parcourait des yeux le petit groupe de réfugiés. ” Où est Monsieur Toomy ? - Qui? demanda Warwick, l’homme chauve. - Le type qui avait ce rendez-vous si important à Boston. - Qui s’en soucie ? demanda Don Gaffney. Bon débarras, oui. Mais Brian restait mal à l’aise. Il n’aimait pas se dire que Toomy s’était esquivé et se baladait tout seul. Il ignorait pour quelle raison, mais cette idée, décidé- ment, lui déplaisait au plus haut point. Il jeta un coup d’oeil à Nick. Celui-ci haussa les épaules puis secoua la tête. ” Je ne l’ai pas vu partir, mon vieux. Je faisais joujou avec les téléphones. Désolé. - Toomy ! cria Brian. Où êtes-vous, Craig Toomy ? ” Il n’y eut aucune réaction. Seulement cet étrange et oppressant silence. Et Laurel remarqua quelque chose, quelque chose qui lui glaça les sangs. Brian avait mis ses mains en porte-voix et crié à pleins poumons dans l’escalier roulant. Dans un lieu avec un plafond aussi haut, il aurait dû y avoir un certain écho. Or il n’y en avait eu aucun. Pas le moindre écho.

Pendant que les autres erraient au rez-de-chaussée - les deux ados et le vieux schnock du côté des stands de location de voitures, les autres regardant ce voyou d’Anglais essayer les téléphones -, Craig Toomy avait grimpé l’escalier mécanique arrêté aussi silencieusement qu’une souris. Il savait exactement où il voulait aller, il savait exactement ce qu’il voulait chercher une fois qu’il y serait. Il traversa d’un pas vif la vaste salle d’attente, le porte-documents se balançant au bout de son bras; il ignora les chaises vides, tout comme le bar désert Red Baron. A l’autre bout de la salle, un panneau était suspendu au-dessus de l’entrée d’un grand corridor sombre: On y lisait PORTE 5 ARRIVÉE LIGNES INTERNATIONALES BOUTIQUES DÉTAXÉES DOUANES AMÉRICAINES SERVICES DE SÉCURITÉ Il avait presque atteint l’entrée lorsqu’il jeta un coup d’oeil par les vastes fenêtres qui donnaient sur les pistes… son pas se fit hésitant. Il s’approcha lentement du vitrage et regarda dehors. Il n’y avait rien à voir, sinon le béton désert et le ciel blanc, immobile; mais ses yeux ne s’en agrandirent pas moins et il sentit la peur s’immiscer dans son coeur. Ils arrivent, lui dit soudain une voix défunte. La voix de son père, qui s’élevait depuis un petit mausolée hanté, enfoui dans l’un des

coins les plus sombres du coeur de Craig Toomy. ” Non “, souffla-t-il. Le mot dessina une petite fleur de buée sur la vitre, en face de sa bouche. ” Personne ne vient. ” Tu as été méchant. Pis que ça, tu as été paresseux. ” Non! ” Si. Tu avais un rendez-vous, et tu l’as manqué. Tu t’es enfui. Tu as fichu le camp à Bangor, dans le Maine. Comme endroit idiot, on ne fait pas mieux… ” Ce n’était pas ma faute “, balbutia-t-il. Il serrait la poignée de son porte-documents au point de se faire mal à la main. ” On m’y a amené de force. J’ai… j’ai été drogué et enlevé! ” Pas de réaction de la voix intérieure. Seulement des ondes de désapprobation. Et une fois de plus Craig perçut la pression à laquelle il était soumis, la terrible et incessante pression, le poids des abysses. La voix intérieure n’avait pas besoin de lui dire qu’il était sans excuse; Craig le savait. Depuis toujours. ILS étaient là… et ils vont revenir. Tu le sais bien, n’est-ce pas ? Oui, il le savait. Les langoliers allaient revenir. Ils allaient revenir pour lui. Il le sentait. Il ne les avait jamais vus, mais savait à quel point ils étaient horribles. Etait-il cependant le seul à le savoir? Il pensait que non. Il pensait que, peut-être, la petite fille aveugle se doutait de quelque chose sur les langoliers. Mais ça n’avait pas d’importance. La seule chose qui comptait était d’arriver à Boston - arriver à Boston avant que les langoliers, se ruant hors de leur tanière immonde, ne fondissent sur Bangor pour le dévorer tout cru en hurlant. Il fallait aller à cette réunion au Prudential Center, il fallait leur dire ce qu’il avait fait, après quoi il serait… Libre. Oui, il serait libre. Craig s’arracha à la fenêtre, au vide et à l’immobilité du paysage, et plongea dans le corridor, en dessous du panneau. Il longea les boutiques vides sans y jeter un seul coup d’oeil. Au-delà se trouvait la porte qu’il cherchait; elle s’ornait d’une petite plaque rectangulaire, juste au-dessus d’un oeilleton : sécurité de l’aéro-port, y lisait-on. Il devait s’introduire à l’intérieur. D’une manière ou d’une autre, il fallait y entrer. Tout cela… toute cette folie… il n’y a aucune raison que ça me concerne. Je n’ai pas à m’en occuper. Plus maintenant. Craig tendit la main vers la poignée de la porte. Une expression de grande détermination remplaçait maintenant le regard vide dans ses yeux. J’ai été soumis pendant longtemps, très longtemps, à une pression constante. Depuis l’âge de sept ans… non. Je crois que ça a commencé avant. Le fait est que j’ai toujours connu le stress, aussi loin que remontent mes souvenirs. Ce dernier épisode de folie délirante n’est qu’une nouvelle variation. Il s’agit probablement de ce qu’a supposé l’homme au veston élimé: une expérience. Les agents d’un organisme secret d’Etat ou d’une sinistre puissance étrangère procèdent à une expérience. Mais j’ai décidé de ne plus participer à ce genre de chose. Que ce soit mon père, ma mère, le recteur de l’école de gestion ou le conseil d’administration de la Desert Sun Banking Corporation qui en aient la responsabilité, je m’en fiche. J’ai décidé de ne pas y participer. Je choisis de m’échapper. Je choisis d’aller à Boston et d’achever ce que j’ai commencé le jour où j’ai lancé le projet des actions argentines. Sinon… Mais il savait ce qui se passerait, dans ce cas. Il deviendrait fou. Craig tourna la poignée. Elle ne bougea pas sous sa main, mais lorsque, frustré, il lui imprima une légère poussée, la porte céda. Soit elle avait été mal refermée, soit elle s’était déverrouillée au moment où la coupure du courant avait rendu inactifs les systèmes de sécu-rité. Craig s’en moquait. L’important était qu’il n’au-rait pas à chiffonner son costume en rampant dans un conduit d’aération ou quelque chose de ce genre. Il était toujours bien déterminé à se présenter à la réunion avant la fin de la journée, et il ne voulait pas arriver avec des vêtements tachés de graisse ou de poussière. L’une des plus simples vérités de la vie, une vérité ne souffrant aucune exception, était celle-ci : un individu dans un costume sale n’a aucune crédibilité. Il poussa complètement le battant et entra dans la pièce.

Brian et Nick arrivèrent les premiers en haut de l’escalier mécanique, bientôt rejoints par les autres. Ils se trouvaient dans la principale salle d’attente de l’aéroport de Bangor, grande boîte carrée remplie de sièges moulants en plastique (dont certains étaient équipés de télés à péage vissées au bras), et

dominée par un mur de vitrage polarisé. Tout de suite à leur gauche, se trouvaient le bureau d'information de l'aé- roport ainsi que le poste de sécurité donnant accès à la porte 1 ; toute la longueur de la salle, sur leur droite, était occupée par le Red Baron Bar et un restaurant, le Cloud Nine. Au-delà, s'ouvrait le corridor qui conduisait au bureau des services de sécurité de l'aéroport et à l'annexe réservée aux vols internationaux. " Allons-y, on va… commença Nick.- - Attendez! " l'interrompit Dinah. Elle avait parlé d'un ton ferme et pressant, et tous se tournèrent avec curiosité vers elle. Dinah lâcha la main de Laurel pour porter les siennes en coupe à ses oreilles, le pouce passé derrière le lobe et les doigts écartés en éventail. Puis elle resta là, aussi immobile qu'un poteau, dans cette étrange et étonnante posture d'écoute. " Qu'est-ce que… " voulut demander Brian, mais elle le coupa d'un " chuuuut " sibilant définitif. Elle se tourna légèrement sur la gauche, s'immobilisa à nouveau, puis pivota dans l'autre direction, jusqu'à ce que la lumière blanche qui provenait des fenêtres l'éclairât directement et transformât son visage, déjà très pâle, en une apparition quasi spectrale. Elle enleva ses lunettes noires. Elle avait dessous de grands yeux bruns, nullement inexpressifs. " Là ", fit-elle d'une voix basse aux intonations rêveuses. Laurel eut l'impression que les doigts glacés de la terreur venaient caresser son coeur. Elle ne fut pas la seule à la ressentir. Bethany se serrait contre elle d'un côté, tandis que Don Gaffney se rapprochait de la jeune femme de l'autre. " Là… je peux sentir la lumière. Ils disent que c'est comme ça qu'ils savent que je peux voir. Je peux toujours sentir la lumière. C'est comme une chaleur dans ma tête. - Dinah, peux-tu… " commença Brian. Nick le poussa du coude. L'Anglais avait les traits tirés, le front sillonné de rides. " Attendez, mon vieux. - La lumière est… là. " Elle s'éloigna d'eux à pas lents, les mains toujours en éventail à hauteur des oreilles, les coudes tendus devant elle pour toucher tout objet qui pourrait se trouver sur son chemin. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut à environ cinquante centimètres de la fenêtre. Elle tendit alors lentement les mains jusqu'à ce que ses doigts touchassent la vitre. On aurait dit deux étoiles de mer noires, à contre-jour devant le ciel blanc. Elle laissa échapper un petit murmure malheureux. " Quelque chose cloche aussi dans le verre, dit-elle, toujours du même ton rêveur. - Dinah, fit Laurel. - Chuuut… " Elle ne s'était pas retournée pour intimer silence à la jeune femme. Elle se tenait devant la fenêtre comme une petite fille qui attend le retour de son papa à la maison. " J'entends quelque chose. " Ces paroles, à peine murmurées, provoquèrent un éclair d'horreur indéfinissable dans l'esprit d'Albert Kaussner. Il ressentit une sorte de pression sur ses épaules et, baissant les yeux, s'aperçut qu'il avait croisé les bras et s'étreignait lui-même avec force. Les autres ne percevaient rien, mais, comme le remarqua Brian, elle l'avait entendu parler avec Nick, alors qu'ils étaient à l'autre bout de la salle. " Elle possède une ouïe exceptionnelle. Si elle dit qu'elle entend quelque chose… - Savez-vous de quoi il s'agit, ma jeune demoiselle? demanda Don Gaffney d'un ton hésitant. Ça pourrait nous aider. - Non, répondit Dinah. Mais c'est déjà plus près. Il faut que nous partions d'ici. Vite. Parce qu'il y a quelque chose qui vient. Une chose mauvaise, qui fait un bruit de crépitement. - Dinah, dit Brian, il n'y a presque plus de carburant dans l'avion avec lequel nous sommes venus. - Alors il faut que vous fassiez le plein! s'écria la fillette d'une voix suraiguë. Ça vient, vous ne comprenez pas ? Et si nous ne sommes pas partis quand ça arrivera ici, nous mourrons tous! Nous allons tous mourir! " Sa voix se brisa et elle éclata en sanglots. Ce n'était ni une sibylle ni un médium, mais simplement une petite fille obligée de vivre ses terreurs dans une obscurité quasi absolue. Elle revint vers eux d'un pas chancelant, ayant perdu toute son emprise sur elle-même. Laurel la rattrapa avant qu'elle ne trébuchât sur le cordon qui matérialisait le passage vers le contrôle de sécurité, et la serra étroitement contre elle. Elle essaya de calmer la fillette, mais les derniers mots que celle-ci avait prononcés résonnaient dans son esprit, où leur onde de choc se propageait encore. Et si nous ne sommes pas partis quand ça arrivera ici, nous mourrons tous! Nous allons tous mourir! Craig Toomy entendit la petite morveuse se mettre à hululer quelque part, mais n'y prêta pas attention. Il avait trouvé ce qu'il cherchait dans le troisième casier qu'il venait d'ouvrir, celui sur

lequel était apposé, en lettres à impression en relief, le nom Markey. Le déjeuner de M. Markey - un long sandwich qui émergeait d'un sac en papier brun - occupait l'étagère du haut. Les chaussures de ville de M. Markey étaient soigneusement rangées côte à côte sur celle du bas. Au milieu, accroché à la même patère qu'une chemise blanche, pendait un ceinturon avec son étui-revolver. Et de cet étui dépassait la crosse de l'arme de service de M. Markey. Craig défit la lanière de sécurité et prit le revolver. Il n'y connaissait pas grand-chose en armes de poing - il aurait pu s'agir d'un calibre 32, 38 ou même 45 - mais il était loin d'être sot et, après avoir tâtonné quelque temps, il fut capable de basculer le barillet. Les six chambres étaient occupées. Il repoussa le barillet à sa place, acquiesça d'un léger mouvement de tête en l'entendant s'encliqueter, puis inspecta le chien et les côtés de la crosse. Il cherchait un système de sécurité, mais apparemment il n'y en avait pas. Il passa un doigt sur la queue de détente et pressa, jusqu'à ce qu'il eût vu le chien et le cylindre bouger légèrement. Il acquiesça plus vigoureusement, satisfait. Il fit demi-tour. C'est alors que, sans avertissement, lui tomba dessus un sentiment de solitude d'une intensité qu'il n'avait jamais connue au cours de toute sa vie d'adulte. L'arme se fit plus lourde dans sa main, qui retomba. Il se tenait maintenant les épaules voû- tées, le porte-documents pendant au bout de sa main droite, la courroie de sécurité du revolver au bout de sa main gauche. Une expression d'absolue et abjecte souffrance envahit son visage. Et soudain, un souvenir lui revint en mémoire, souvenir qu'il n'avait pas évoqué depuis des années: Craig Toomy allongé sur son lit, secoué de frissons et pleurant à chaudes larmes. Dans l'autre pièce, la stéréo jouait à fond et sa mère chantait en même temps que Merrilee Rush, de sa voix monocorde et fausse, " Just call me angel… of the morning, bay-bee… just touch my cheek… before you leave me, bay-bee… " . Allongé sur le lit. Frissonnant. Pleurant. Sans faire le moindre bruit, mais songeant : Pourquoi ne peux-tu pas m'aimer et me laisser tranquille, Maman? Pourquoi ne peux-tu pas juste m'aimer et me laisser tranquille? " Je ne veux faire de mal à personne, balbutia Craig Toomy au milieu de ses larmes. Je ne veux pas, mais ça …. ça, c'est intolérable. " De l'autre côté de la pièce, se trouvait une batterie d'écrans télé, tous éteints. Pendant un instant, tandis qu'il les regardait, la réalité de ce qui s'était passé, de ce qui continuait à se passer, parut vouloir l'envahir. Pendant un instant, elle faillit rompre le complexe système de boucliers névrotiques qui protégeait le bunker dans lequel il vivait sa vie. Tout le monde a disparu, Craigy-weggy. Le monde entier a disparu, mis à part toi et les autres personnes qui se trouvaient dans l'avion. " Non ", gémit-il avant de s'effondrer sur l'une des chaises qui entouraient la table en formica, au milieu de la pièce. " Non, ce n'est pas vrai. Ce n'est tout simplement pas vrai. Je réfute cette idée. Je la réfute entièrement. Les langoliers étaient ici, et ils vont revenir, dit son père. Sa voix couvrait celle de sa mère, comme elle l'avait toujours fait. Tu as intérêt à être ailleurs quand ils vont débarquer… sinon, tu sais ce qui t'attend. Il le savait, aucun doute. Ils le dévoreraient. Les langoliers le dévoreraient. " Mais je ne veux faire de mal à personne ", répéta-t-il d'une voix lugubre et désespérée. Posé sur la table, il y avait un emploi du temps photocopié et couvert de poussière. Craig posa son porte-documents sur le sol et son revolver à côté de lui. Puis il prit la feuille qu'il contempla un moment sans la voir, et commença à la déchirer en un long ruban, en commençant par la gauche. RIlIlip. Il ne tarda pas à sombrer dans un état hypnotique tandis qu'une pile de rubans étroits - peut-être les plus minces qu'il ait jamais réussi à faire! - s'amoncelaient sur la table. Mais même alors, il n'arriva pas à faire complètement taire la voix glaciale de son père: Sinon, tu sais ce qui t'attend.

CHAPITRE CINQ UNE POCHETTE D'ALLUMETTES. LES AVENTURES D'UN SANDWICH AU SALAMI. AUTRE EXEMPLE DE LA MÉTHODE PAR DÉDUCTION. LE JUIF DE L'ARIZONA JOUE DU VIOLON. L'UNIQUE BRUIT DE LA VILLE.

Finalement, le silence pétrifié qui suivit l'avertissement de Dinah fut rompu par Robert Jenkins. " Nous avons un problème, fit-il d'un ton sec de conférencier. Si Dinah a entendu quelque chose - et après l'étonnante démonstration qu'elle vient de faire, je suis enclin à penser qu'on peut la croire - il serait fort utile de savoir ce que c'est. Mais nous l'ignorons. Le manque de carburant de l'avion constitue un deuxième pro-blème. - Il y a le 727 qui attend là dehors, bien tranquille au bout de son tunnel d'embarquement articulé. Sauriez-vous le piloter, Brian ? - Oui ", répondit le commandant. Nick tendit une main en direction de Bob et haussa les épaules comme pour dire : Vous voyez? En voilà déjà un de réglé. " Mais en admettant que nous décollions avec, quelle serait notre destination? continua Robert Jenkins. C'est un troisième problème. - Il faut partir loin, intervint immédiatement Dinah. Loin de ce bruit. Il faut absolument fuir ce bruit, et fuir la chose qui le fait. - D'après toi, de combien de temps disposons-nous? lui demanda Bob doucement. Combien de temps avant que ça arrive ici? En as-tu une idée, Dinah ? - Non, répondit-elle, toujours serrée dans les bras sécurisants de Laurel. Je crois que c'est encore loin. Je crois que nous avons encore le temps. Pourtant… - Alors je suggère que nous fassions exactement comme l'a proposé Monsieur Warwick, poursuivit Bob. Allons au restaurant, mangeons un morceau et discu-tons de ce que nous allons faire. Se nourrir a effectivement un effet bénéfique sur ce que Hercule Poirot aime appeler nos petites cellules de matière grise. - Nous ne devrions pas attendre, protesta Dinah d'un ton maussade. - Un quart d'heure, pas davantage, proposa Bob. Et même à ton âge, Dinah, tu devrais savoir qu'une bonne réflexion doit toujours précéder une action réussie. " Albert se rendit soudain compte que l'écrivain de romans policiers avait ses propres raisons pour vouloir aller au restaurant. Les petites cellules de matière grise de Robert Jenkins étaient en parfait état de marche - ou du moins le croyait-il - mais, à la suite de sa démonstration dans l'évaluation de leur situation, à bord du 767, Albert voulait au moins lui donner le bénéfice du doute. Il veut nous montrer quelque chose, ou nous prouver quelque chose, se dit-il. -Nous avons bien quinze minutes, tout de même? - Eh bien…, fit Dinah à contrecoeur. Je crois que oui… - Parfait, enchaîna vivement Bob. C'est décidé. " Sur quoi il partit à grands pas en direction du restaurant, comme s'il tenait pour acquis que les autres le suivraient. Brian et Nick se regardèrent. " On ferait mieux d'y aller, suggéra Albert. Je crois qu'il sait ce qu'il fait. - Et il fait quoi, au juste? demanda Brian. - Je ne le sais pas exactement, mais quelque chose me dit que ça vaut la peine d'aller voir. Albert suivit Bob, Bethany suivit Albert, et les autres leur emboîtèrent le pas, Laurel tenant Dinah par la main. La fillette était très pâle. Le Cloud Nine n'était en fait qu'une cafétéria équi-pée de réfrigérateurs contenant des boissons et des sandwichs, à l'arrière d'un comptoir en acier inox courant le long d'une unité de chauffe divisée en compartiments; ceux-ci étaient tous vides et d'une propreté impeccable. Il n'y avait pas la moindre trace de graisse sur la gril. Les verres - ces solides verres de cafétéria aux flancs cannelés - s'empilaient en pyramides symétriques sur les étagères du fond, à côté d'un assortiment de vaisselle de restaurant encore plus résistante. Robert Jenkins se tenait près de la caisse enregistreuse. Comme Albert et Bethany s'approchaient, il demanda : " puis-je avoir une autre cigarette, Bethany ? - Ma parole, vous êtes un vrai tapeur ", répondit-elle, mais d'un ton bon enfant. Elle sortit son paquet de Marlboro et lui tendit une cigarette, qu'il prit. Il lui toucha la main quand elle voulut lui offrir sa pochette d'allumettes. " Je vais plutôt me servir de l'une de celles-ci. " Il y avait sur le comptoir une coupe pleine de pochettes d'allumettes publicitaires, vantant les mérites de l'école de commerce La Salle. " Nous sommes tout feu tout flamme pour nos hôtes ", proclamait une affichette à côté du récipient. Bob en prit une, l'ouvrit et arracha une allumette de carton. " Si vous voulez, dit Bethany. Mais pourquoi? - C'est ce que nous allons découvrir ", répondit-il. Il jeta un coup d'oeil aux autres. Ils se tenaient en demi-cercle et observaient la scène - tous à l'exception de Rudy Warwick, qui était passé derrière le comptoir et inspectait le contenu des chambres froides. Bob frotta

l'allumette. Elle laissa une petite trace blanchâtre sur la bande marron, mais ne s'enflamma pas. Il recommença, avec le même piètre résultat. Au troisième essai, l'allumette de carton plia. De toute façon, elle avait perdu l'essentiel de sa partie inflammable. " Tiens, tiens, tiens…, fit-il d'un ton de grande surprise. Elles doivent être humides. Essayons une pochette prise en dessous. Elle sera certainement sèche. Il enfouit la main dans la coupe, ce qui fit déborder un certain nombre de pochettes sur le comptoir. Toutes paraissaient parfaitement sèches aux yeux d'Albert. Derrière lui, Nick et Brian échangèrent un nouveau regard. Bob sélectionna une nouvelle pochette, en arracha une allumette et essaya de lui faire prendre feu. Sans plus de succès. " Nom d'un chien, on dirait que nous venons de tomber sur un autre problème. Puis-je vous emprunter les vôtres, Bethany ? La jeune fille lui tendit sa pochette sans un mot. " Attendez une minute, mon vieux, intervint Nick. Que savez-vous, au juste ? - Seulement que cette situation présente des implications qui vont beaucoup plus loin que ce que nous avons tout d'abord cru u, répondit l'écrivain. Son regard était calme, mais son visage décomposé. " Et j'ai dans l'idée que nous avons commis une grosse erreur. Bien compréhensible, étant donné les circonstances… mais tant que nous n'aurons pas corrigé notre évaluation des choses, je ne pense pas que nous puissions faire le moindre progrès. On pourrait appeler cela une erreur de perspective." Warwick revint vers eux, un sandwich et une bouteille de bière à la main. Ses acquisitions semblaient avoir eu un effet décisif sur son humeur. " Qu'est-ce qui se passe, les amis ? lança-t-il d'un ton joyeux. - Que je sois pendu si je le sais, répondit Brian, mais c'est loin de me plaire. " Robert Jenkins prit une allumette de la pochette de Bethany et la frotta. Elle s'alluma du premier coup. " Ah ", dit-il en la portant à l'extrémité de sa cigarette. Brian trouva que la fumée dégageait une odeur à la fois extrêmement âcre et extrêmement douce; après un instant de réflexion, il conclut que cela tenait à ce que c'était, en dehors du parfum de Laurel et de l'eau de toilette de Nick Hopewell la seule odeur qu'il arrivait à sentir. Il se rendit compte, également, qu'il captait l'odeur de transpiration de ses compagnons. Bob tenait toujours l'allumette enflammée à la main. Il replia à l'envers l'enveloppe de la pochette qu'il avait prise dans la coupe, exposant toutes les allumettes; puis il en approcha la flamme. Rien ne se produisit pendant un certain temps. L'écrivain fit aller et venir la flamme sur les têtes soufrées, mais elles ne prirent pas feu: Les autres regardaient, fas-cinés. Finalement, il y eut un maigre sifflement, fssss, et quelques-unes des allumettes s'animèrent momentanément d'une vie larvaire. Elles ne brûlèrent pas réellement; après avoir émis une faible lueur, elles s'éteignirent. Quelques volutes de fumée s'élevèrent… une fumée qui semblait n'avoir aucune odeur. Bob parcourut le groupe des yeux, un sourire sinistre aux lèvres. " C'est même pire que ce que je pensais. - Très bien, dit Brian, dites-nous ce que vous savez. Je… " A ce moment-là, Rudy Warwick émit un rugissement de dégoût. Dinah poussa un petit cri et se serra davantage contre Laurel. Albert sentit son coeur bondir dans sa poitrine. Rudy venait de déballer son sandwich (salami. et fromage, estima Brian) et d'y mordre à pleines dents. Il cracha la bouchée sur le sol en faisant la grimace. " Il est avarié! s'écria l'homme chauve. Nom de Dieu, c'est ignoble! - Avarié? " fit vivement Robert Jenkins. Ses yeux brillaient comme deux étincelles électriques bleues. " Oh, j'en doute. Les viandes industrielles sont tellement bourrées de conservateurs, de nos jours, qu'il faut au moins huit heures en plein soleil avant qu'elles ne se gâtent. Et grâce à l'horloge, nous savons que ces réfrigérateurs ont été privés de courant il y a moins de cinq heures. - Peut-être pas, intervint Albert. C'est vous qui avez remarqué cette impression qu'il était plus tard. - Oui, mais je ne crois pas… Le réfrigérateur était-il encore froid, Monsieur Warwick? - Pas vraiment froid, mais très frais, répondit Rudy. N'empêche, ce sandwich est une vraie saloperie - excusez-moi, mesdames. Tenez (il le tendit). Si vous pensez qu'il n'est pas gâté, essayez-le vous-même. " Bob examina le sandwich, parut rassembler tout son courage, et prit une petite bouchée dans la partie non entamée. Albert vit une expression de dégoût traverser son visage, mais il ne recracha pas immédiatement la nourriture. Il mâcha une fois… deux fois… puis se tourna et cracha la bouchée dans sa main avant de la jeter dans

la poubelle, sous l'étagère à condiments. Le reste du sandwich suivit bientôt. " Elle n'est pas avariée, dit-il. Simplement, elle n'a pas de goût. Mais il y a autre chose. On dirait qu'elle n'a pas de texture. (Sa bouche prit une involontaire expression de répulsion.) Nous parlons de nourriture fade, des fois - riz blanc sans sel et sans assaisonne-ment, pommes de terre bouillies -, mais même le plus fade des aliments possède un certain goût, il me semble. Celui-là n'en avait aucun. J'avais l'impression de mâcher du papier. Pas étonnant que vous l'ayez cru avarié. - Il était avarié, s'entêta Warwick. - Essayez donc votre bière. Elle ne devrait pas être abîmée, elle. Elle a encore sa capsule, et une bière qui n'a pas été ouverte n'a aucune raison de se gâter, même non réfrigérée. " Rudy examina, songeur, la bouteille de Budweiser qu'il avait gardée à la main, puis secoua la tête et la tendit à l'écrivain. " Ça ne me dit plus rien. " Il jeta un coup d'oeil sinistre à la chambre froide, comme s'il soupçonnait Jenkins de lui avoir joué quelque mauvais tour. " Je vais la goûter s'il le faut, dit Bob, mais j'ai déjà offert une fois mon corps à la science. Quelqu'un d'autre veut-il essayer cette bière? Je crois que c'est très important. - Donnez-la-moi, dit Nick. - Non, laissez-moi faire, intervint Don Gaffney. La bière, ça me connaît. Ce sera pas la première fois que j'en boirai une tiède, et jamais je n'en ai été malade. Il prit la bouteille, dévissa le capuchon et la porta aux lèvres. L'instant suivant, il faisait un brusque demi-tour et recrachait sur le sol la gorgée qu'il venait de prendre. "Seigneur Jésus! s'exclamat-il. Plate! Plate comme une crêpe! - Vraiment ? fit vivement Bob. Bon! Parfait! Quelque chose que nous pouvons tous constater! " Il fit le tour du comptoir à toute allure et prit l'un des verres sur l'étagère. Gaffney avait posé la bouteille à côté de la caisse enregistreuse et Brian l'observa attentivement, tandis que Robert Jenkins la prenait. On ne voyait aucune mousse se former dans le col. Il pourrait aussi bien y avoir de l'eau, pensa-t-il. Ce que Bob versa, cependant, ressemblait à de la bière et non à de l'eau; mais à de la bière éventée. Pas de faux col. Quelques petites bulles s'accrochaient à l'intérieur du verre, mais aucune ne venait pétiller à la surface du liquide. "Très bien, fit Nick lentement, cette bière est plate, éventée, comme vous voudrez. Ça arrive parfois. La capsule a été mal fermée à la brasserie, et le gaz s'est échappé. Tout le monde est tombé sur une bière éventée, un jour ou l'autre. - Mais lorsqu'on y ajoute le sandwich au salami sans le moindre goût, c'est significatif, non? - Significatif de quoi? explosa Brian. - Dans un instant, dit Bob. Examinons tout d'abord les réserves soumises par Monsieur Hopewell, d'accord ? " Il se tourna et prit à deux mains des verres sur la pile (un ou deux tombèrent et se brisèrent sur le sol), puis commença à les ranger sur le comptoir avec l'agilité d'un barman expérimenté. " Faites-moi passer d'autres bières. Des boissons non alcoolisées, aussi, tant que vous y êtes. " Albert et Bethany, accroupis devant les réfrigérateurs bas, sortirent chacun quatre ou cinq bouteilles prises au hasard. " Il est pas un peu cinglé? demanda Bethany à mi-voix. - Je ne crois pas. " Albert se doutait vaguement de ce que l'écrivain essayait de leur montrer… et n'aimait pas trop la forme que cela prenait dans son esprit. Vous vous rappelez, quand il vous a dit d'économiser vos allumettes ? Il sentait que quelque chose de cet ordre allait se produire. C'est pourquoi il tenait tant à tous nous entraîner au restaurant. Il voulait nous faire voir. "

La feuille d'emploi du temps se trouva réduite en trois douzaines de fins rubans de papier, et les langoliers se rapprochaient. Craig les sentait qui arrivaient par une pression plus forte au fond de son esprit. Un poids encore plus insupportable. Il était temps d'y aller. Il prit le revolver d'une main, son porte-documents de l'autre, se leva et quitta la pièce du service de sécurité. Il marchait lentement, et répétait dans sa tête : Je ne tiens pas à vous tirer dessus, mais je le ferai s'il le faut. Emmenez-moi à Boston. Je ne tiens pas à vous tirer dessus, mais je le ferai s'il le faut. Emmenez-moi à Boston. " Je le ferai s'il le faut ", murmura-t-il tout en se dirigeant vers la salle d'attente. " Je le ferai s'il le faut. " Son pouce trouva le chien de l'arme, et le releva. A mi-chemin, son attention fut encore attirée par la

lumière blême tombant des baies vitrées, vers lesquelles il se tourna. Il les sentait, là-bas. Les langoliers. Ils avaient dévoré tous les gens paresseux et inutiles, et maintenant ils revenaient pour lui. Il fallait qu'il aille à Boston, il fallait qu'il détruise sa carrière. C'était le seul moyen qu'il connaissait de sauver ce qui restait de lui… car leur mort serait horrible. Absolument horrible. Il s'avança lentement jusqu'au vitrage et regarda à l'extérieur sans s'intéresser - pour l'instant - au murmure des autres passagers, un peu plus loin.

Robert Jenkins versa un peu de chacune des bouteilles dans son propre verre. A chaque fois, le contenu était aussi plat et éventé que la première bière. " Etes-vous convaincu? demanda-t-il à Nick. - Oui. Mais si vous savez ce qui se passe ici, mon vieux, expliquez-vous, s'il vous plaît. Expliquez-vous tout de suite. - J'ai une hypothèse, reprit Bob. Elle n'est pas… j'ai bien peur qu'elle ne soit pas très rassurante, mais je fais partie de ces gens qui estiment que savoir vaut mieux (et est plus sûr), à long terme, que rester dans l'ignorance. Aussi épouvanté que l'on puisse se sentir quand on se trouve mis pour la première fois en face de certains faits. Est-ce que vous me comprenez ? - Non ", dit aussitôt Don Gaffney. Bob haussa les épaules et lui adressa un petit sourire narquois. " Quoi qu'il en soit, je m'en tiens à cette conception des choses. Mais avant de continuer, je vous demanderai à tous d'étudier cet endroit et de me dire ce que vous voyez. " Ils regardèrent tous autour d'eux, se concentrant avec une telle intensité sur le petit groupe de tables et de chaises que personne ne remarqua Craig Toomy qui, à l'autre bout de la salle, leur tournait le dos, perdu dans la contemplation des pistes. " Rien, finit par dire Laurel. Je suis désolée, mais je ne remarque rien de spécial. Vos yeux doivent être meilleurs que les miens, Monsieur Jenkins. - Nullement. Je vois ce que vous voyez : rien. Mais les aéroports sont ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quand cette chose - l'Événement - s'est produite, on était probablement au moment où l'activité était la plus réduite; je trouve cependant difficile d'admettre qu'il n'y ait pas eu au moins quelques personnes ici. Des gens prenant le café ou un petit déjeuner anticipé. Du personnel des services d'entretien ou de ceux de l'aéroport. Voire une poi-gnée de passagers ayant choisi d'économiser une chambre d'hôtel en restant ici entre minuit et six heures, au lieu d'aller dans le motel voisin. Lorsque je suis descendu du carrousel à bagages, je me suis senti complètement dérouté. Pourquoi? Parce que les aéroports ne sont jamais complètement déserts, de même que les commissariats de police ou les casernes de pompiers. Maintenant, regardez autour de vous et posez-vous la question : où sont passés les repas inachevés, les verres à moitié vides? Vous souvenez-vous du chariot à boissons, dans l'avion, avec les verres sales sur l'étagère du bas? Du sandwich à demi mangé à côté du siège du pilote ? Il n'y a rien de semblable ici. Où se trouve le moindre signe qu'il y avait des gens ici, lorsque l'Événement s'est produit ? Albert regarda de nouveau autour de lui, puis dit lentement : " Il n'y a pas de pipe sur le gaillard d'avant, n'est-ce pas ? " Bob l'étudia attentivement. " Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez, Albert ? - Quand nous étions dans l'avion, reprit Albert, toujours avec lenteur, j'ai pensé à l'histoire de ce bateau à voiles que j'avais lue quelque part. Il s'appelait la Marie-Céleste, et un autre bateau l'avait trouvé, flottant à la dérive. Peut-être pas exactement à la dérive puisque, d'après le livre, il avait toutes ses voiles dehors; mais lorsqu'on monta à bord de la Marie-Céleste, on ne trouva personne. Absolument personne. Toutes les affaires de l'équipage étaient là, pourtant. De la nourriture cuisait sur un fourneau. On découvrit même une pipe sur le gaillard d'avant. Une pipe dans laquelle brûlait encore du tabac. - Bravo! " s'écria fiévreusement Bob. Tout le monde le regardait, maintenant, et personne ne remarqua Craig Toomy qui s'avançait lentement vers eux. Le revolver qu'il avait trouvé ne pointait plus vers le sol. Bravo, Albert! Vous avez mis le doigt dessus! Et il existe un autre cas célèbre de disparition. Toute une colonie d'émigrants qui venaient de s'installer sur l'île Roanoke… au large de la côte de Caroline du Nord, je crois. Tous disparus, mais il restait leurs feux de camp, un groupe de maisons et le tas de fumier. Maintenant, Albert, allons plus loin. En quoi ce terminal diffère-t-il encore de notre avion? "

Pendant quelques instants, Albert parut d'une grande perplexité - puis son visage s'éclaira. " Les bagues! cria-t-il. Les portefeuilles! L'argent! Les broches chirurgicales! Il n'y a rien de tout ça ici! - Exact, dit Bob doucement. Exact à cent pour cent. Il n'y a en effet rien de semblable ici. Et pourtant, c'était bien dans l'avion quand nous, les survivants, nous nous sommes réveillés, non ? Il y avait même une pâtisserie entamée et une tasse de café dans la cabine de pilotage. L'équivalent de la pipe allumée sur le gaillard d'avant. - Votre hypothèse est que nous sommes passés dans une autre dimension, n'est-ce pas? fit Albert d'une voix étranglée par une terreur mêlée d'émerveillement. Comme dans une histoire de science-fiction… " Dinah inclina la tête sur le côté et, pendant un instant, ressembla étonnamment à Nipper, le chien sur les vieilles étiquettes de La Voix de son Maître. " Non, dit Bob, je crois… - Attention! s'écria la fillette. J'entends quelqu… " Mais il était trop tard. Une fois rompue la paralysie qui l'avait jusqu'ici retenu, Craig Toomy commença à bouger, et vite. Brian et Nick eurent à peine le temps de se retourner qu'il passait un bras autour de la gorge de Bethany et la tirait en arrière, le canon de son arme pointé sur la tempe de la jeune fille. Celle-ci émit un gémissement étranglé, où se mêlaient terreur et désespoir. " Je ne tiens pas à la tuer, mais je le ferai s'il le faut ", déclara Craig, haletant. " Emmenez-moi à Bos-ton. " Ses yeux avaient perdu toute leur vacuité. Ils lançaient, dans toutes les directions, des regards trahissant une intelligence paranoïaque terrifiée. " Vous m'avez entendu ? Je veux aller à Boston! Brian voulut se diriger vers lui, mais Nick l'arrêta d'un geste du bras, sans quitter Craig des yeux. " Ne bougez pas, mon vieux, fit-il à voix basse. Ce serait dangereux. Notre ami est complètement cinglé. " Bethany se tortillait sous la prise de Craig. " Vous m'étouffez! Arrêtez de m'étouffer, je vous en prie! gargouilla-t-elle. - Qu'est-ce qui se passe? gémit Dinah. Qu'est-ce que c'est ? - Arrête ça! hurla Craig à Bethany. Arrête de gigoter comme ça! Tu vas me forcer à faire quelque chose que je n'ai pas envie de faire! " Il pressa le canon de son revolver plus fort contre la tempe de la jeune fille. Celle-ci continua de se débattre et Albert comprit soudain: elle ignorait qu'il tenait une arme. Elle n'avait pas interprété ce que signifiait cette pression contre son crâne. " Arrêtez de bouger, petite! cria Nick d'un ton de voix autoritaire. Arrêtez de vous débattre! " Pour la première fois de sa vie (sa vie éveillée), Albert se retrouva non seulement en train de penser comme le Juif le plus rapide de l'Arizona, mais sur le point, peut-être, de devoir agir comme le fabuleux personnage. Sans détacher un seul instant son regard du cinglé en polo ras du cou, il commença lentement à soulever son étui à violon. Il laissa la poignée et prit la boîte rigide à deux mains, par la partie étran-glée. Toomy ne le regardait pas : ses yeux ne cessaient d'aller et venir de Nick à Brian, et il avait les mains occupées - au sens propre - à maintenir Bethany. Je ne veux pas la tuer- " répéta Craig. A ce moment-là, son bras glissa vers le haut, tandis que la jeune fille se cambrait puis donnait un coup de fesses dans l'entrejambes de l'homme. Elle en profita pour le mordre au poignet, et il se mit à hurler. Il relâcha sa prise et Bethany se coula sous son bras. Albert bondit en avant, brandissant son étui à violon, lorsque Craig voulut pointer son arme sur la jeune fille. La souffrance et la colère tordaient le visage de l'homme. " Non, Albert! " rugit Nick. Craig Toomy vit venir le jeune homme et dirigea le canon de son arme vers lui. Pendant un instant, Albert regarda dans ce trou noir, et ça ne ressemblait ni à ses rêves ni à ses fantasmes. Plonger le regard dans cette gueule était comme le plonger dans une tombe ouverte. J'ai peut-être commis une erreur, songea-t-il, tandis que Craig pressait la détente. Au lieu d'une forte détonation, il n'y eut qu'un fort bruit de bouchon qui saute - tout au plus celui d'une vieille carabine à air comprimé asthmatique. Albert sentit quelque chose heurter son T-shirt Hard Rock Cafe à hauteur de la poitrine, eut le temps de prendre conscience qu'on venait de lui tirer dessus et abattit l'étui à violon sur la tête de Craig. Il y eut un coup sourd et brutal dont la vibration lui remonta jusque dans les bras - la même impression que lorsqu'on reçoit une balle de base-ball lancée en trajectoire tendue - et la voix indignée de son père s'éleva soudain dans sa tête : Qu'est-ce qui te prend, Albert? Ce n'est pas comme ça que l'on traite un instrument de cette valeur! Il y eut une autre protestation - broïnk ! - en provenance de l'intérieur de l'étui, dans

lequel le violon rebondit. L'une des serrures en laiton s'enfonça dans le front de Toomy et le sang se mit à jaillir en quantité stupéfiante. Puis les genoux de l'homme flageolèrent et il s'effondra devant Albert à la vitesse d'un ascenseur express. On vit apparaître le blanc de ses yeux et il resta par terre, inconscient, aux pieds du jeune homme. Une idée stupide, mais d'une certaine manière merveilleuse, vint un instant à l'esprit d'Albert : Mon Dieu, jamais je n'ai aussi bien joué de ma vie! C'est alors qu'il se rendit compte qu'il n'arrivait pas à reprendre sa respiration. Il se tourna vers les autres, et les coins de sa bouche remontèrent pour esquisser un sourire indécis. " Je crois que je me suis fait plomber ", réussit à dire Ace Kaussner. Sur quoi le monde se décolora et devint grisâtre, tandis qu'à leur tour ses genoux se mettaient à flageoler. Il s'écroula sur le sol, l'étui à violon sous lui. Il resta évanoui pendant moins de trente secondes. Lorsqu'il reprit connaissance, Brian lui donnait de petites claques sur les joues, l'air anxieux. Bethany était agenouillée à côté de lui et le regardait avec écrit " mon héros " dans les yeux. En retrait, Dinah Bellman pleurait toujours dans les bras de Laurel. Albert rendit son regard à Bethany et sentit son coeur - apparemment encore en un seul morceau - se dilater dans sa poitrine. " Le Juif d'Arizona court encore, balbutia-t-il. - Quoi, Albert? " demanda-t-elle en lui caressant la joue. Elle avait une main merveilleusement douce, merveilleusement fraîche. Albert décida qu'il était amoureux. " Rien, répondit-il - sur quoi Brian lui donna une nouvelle claque. - Ça va bien, mon garçon? lui demanda le pilote. Vous vous sentez bien? - Je crois, répondit Albert. Arrêtez ça, voulez-vous ? Et je m'appelle Albert. Ace, pour les intimes. Suis-je blessé gravement ? Avez-vous pu arrêter l'hé- morragie ?" Nick Hopewell s'accroupit à côté de Bethany. Il y avait sur son visage un sourire incroyablement amusé. " Quelque chose me dit que vous survivrez, mon vieux. Je n'ai jamais rien vu de pareil de toute ma vie… et pourtant, j'en ai vu pas mal. Vous autres Américains, vous êtes trop cinglés pour ne pas aimer. Ouvrez la main: je vais vous donner un petit souvenir. Albert tendit une paume que la réaction faisait trembler de manière incontrôlable, et Nick y laissa tomber quelque chose. Albert mit l'objet à hauteur de ses yeux et vit qu'il s'agissait d'une balle. " Je viens de la ramasser par terre, reprit Nick. Elle n'est même pas déformée. Elle vous a frappé de plein fouet dans la poitrine - il y a même une trace de poudre sur votre chemise - et elle a rebondi. La cartouche a fait long feu. Le bon Dieu doit bougrement tenir à vous, mon vieux. - Je pensais aux allumettes, fit Albert d'une voix faible. Je me disais que le coup pourrait ne pas partir. - Très courageux mais aussi bien téméraire, mon garçon ", intervint Robert Jenkins. Il était blême et avait l'air d'être lui-même sur le point de s'évanouir. " Il ne faut jamais faire confiance à un écrivain. Vous pouvez les écouter, c'est très bien, mais il ne faut jamais leur faire confiance. Mon Dieu, et si je m'étais trompé ? - On n'en était pas loin, remarqua Brian en aidant Albert à se remettre sur pied. C'est comme lorsque vous avez mis le feu aux autres allumettes - celles de la coupe. L'explosion a été juste assez forte pour pousser la balle hors du revolver. Un peu plus puissante, et Albert se serait retrouvé avec un poumon perforé. Une nouvelle onde de vertige traversa Albert. Il oscilla sur lui-même, et Bethany passa aussitôt un bras autour de sa taille. " Je trouve que c'était rudement courageux ", dit-elle en levant sur lui des yeux dans lesquels on lisait cette conviction profonde : Albert Kaussner était un évadé de la planète Krypton. " Je veux dire, incroyablement courageux. - Merci, fit Ace avec un sourire décontracté (bien qu'un peu incertain). C'était rien du tout. " L'Hébreu le plus rapide à l'ouest du Mississippi avait nettement conscience qu'un sacré morceau de fille se pressait très fort contre lui, et que la fille en question dégageait un parfum à peine supportable tant il était délicieux. Soudain, il se sentit bien. En fait, il eut l'impression de ne s'être jamais senti aussi bien de toute sa vie. Puis il se souvint de son violon, se baissa, et ramassa l'étui. Un des côtés était nettement bosselé et l'une des serrures avait sauté. Des cheveux et du sang étaient restés collés dessus, et Albert sentit son estomac se soulever paresseusement. Il ouvrit l'étui et regarda à l'intérieur. L'instrument n'avait pas l'air d'avoir souffert, et il poussa un petit soupir de soulagement. Puis il pensa à Craig Toomy, et l'inquiétude rem-plaça le soulagement. " Dites, je ne l'ai pas tué, ce type, au moins ? J'ai tapé rudement fort. " Il regarda dans la

direction de l'homme, allongé près de l'entrée du restaurant, Don Gaffney agenouillé à côté de lui. Albert se sentit soudain près de s'évanouir à nouveau. Tout le visage de Craig était ensanglanté. " Il est vivant, lui répondit Don, mais complètement dans les vapes." Albert, qui dans ses rêves avait descendu plus d'affreux que l'Homme sans Nom lui-même, sentit sa gorge se soulever. " Bon Dieu, il y a tellement de sang! - Ça ne veut rien dire, le rassura Nick. Les blessures au crâne ont tendance à beaucoup saigner. " Il alla rejoindre Don, prit le poignet de Craig et lui tâta le pouls. " Faudrait pas oublier qu'il tenait un revolver contre la tempe de cette jeune fille, mon vieux. S'il avait appuyé sur la détente à bout portant, il aurait très bien pu la tuer. Vous vous rappelez l'acteur qui s'est tué d'une balle à blanc, il y a quelques années ? Monsieur Toomy est entièrement responsable de ce qui lui est arrivé; ne vous sentez pas coupable. " Nick lâcha le poignet de Craig et se releva. " D'ailleurs, continua-t-il en tirant plusieurs serviettes en papier du distributeur de l'une des tables, son pouls est fort et régulier. A mon avis, il va se réveiller dans quelques minutes avec un bon mal de tête. Je pense également qu'il serait prudent de prendre nos dispositions en vue de ce joyeux événement. Monsieur Gaffney, les tables de ce charmant établissement semblent comporter des nappes - cela paraît étrange, mais c'est pourtant vrai. Pourriez-vous avoir l'obligeance d'en récupérer une paire ? Il serait peut-être sage d'attacher les mains de ce cher Monsieur Faut-que-j'aille-à-Boston dans le dos. - Est-ce vraiment indispensable ? demanda calmement Laurel. Cet homme est inconscient et perd son sang, après tout. Nick pressa sa compresse improvisée contre la blessure au front de Toomy, puis regarda la jeune femme. " Vous vous appelez bien Laurel, n'est-ce pas ? - Oui. - Eh bien, Laurel, ne finassons pas. Cet individu est fou. J'ignore si c'est notre aventure qui l'a mis dans cet état ou s'il l'était déjà avant, comme Topsy, mais je sais par contre qu'il est dangereux. Il aurait pris Dinah à la place de Bethany, si elle avait été plus près. Si on lui laisse toute liberté de mouvement, c'est aussi bien ce qu'il fera la prochaine fois." Craig grogna et agita faiblement les mains. Bob Jenkins s'écarta aussitôt de lui, bien que le revolver fût en sécurité, passé dans la ceinture de Brian Engle ; Laurel fit comme lui, entraînant Dinah avec elle. " Est-ce que quelqu'un est mort? demanda la fillette. Personne, n'est-ce pas ? - Non, personne, ma chérie. - J'aurais dû l'entendre arriver plus tôt, mais j'écoutais le monsieur qui parle comme un professeur. - Tout va bien, Dinah, expliqua Laurel. Ça s'est bien terminé. " Puis elle regarda le grand terminal désert et ses propres paroles lui parurent dérisoires. Rien n'allait bien, ici. Rien du tout. Don revint, une nappe à carreaux rouges et blancs dans chaque main. "u Merveilleux ", dit Nick. Il en prit une et la tordit en corde, rapidement et avec habileté. Il plaça le milieu dans sa bouche, serrant les dents pour l'empêcher de se dérouler, et retourna Craig sur lui-même comme une crêpe. L'homme gémit et ses paupières battirent. " Avez-vous besoin d'être aussi brutal ? " lui demanda Laurel. Nick se contenta de la fixer un instant du regard, et la jeune femme baissa aussitôt les yeux. Elle ne pouvait s'empêcher de comparer les yeux de l'Anglais avec ceux des photos que Darren Crosby lui avait envoyées. Clairs, largement espacés, dans un visage agréable, même s'il n'avait rien de remarquable. Mais les yeux n'avaient rien de remarquable non plus, au fond? Et est-ce que ceux de Darren n'avaient pas quelque chose à voir, peu ou prou, avec le fait qu'elle se fût lancée dans ce voyage ? N'avait-elle pas conclu, après les avoir longuement étudiés de près, que c'étaient les yeux d'un homme qui saurait bien se tenir? Un homme qui battrait gentiment en retraite si on le lui demandait? Elle s'était embarquée sur le vol 29 en se disant qu'elle allait vivre l'aventure de sa vie, connaître son grand épisode romantique - fuite transcontinentale impulsive pour aller se jeter dans les bras de cet étranger grand et brun. Mais on se retrouvait parfois dans l'une de ces pénibles situations où il n'est plus possible de fermer les yeux sur la vérité, et Laurel devait admettre que celle-ci était simple : elle avait choisi Darren Crosby pour avoir compris, grâce à ses photos et à ses lettres, qu'il n'était guère différent des jeunes gens et des hommes avec lesquels elle était sortie depuis l'âge de quinze ans, jeunes gens et hommes qui apprenaient rapidement à s'essuyer les pieds sur le paillasson lorsqu'ils rentraient par un soir pluvieux, jeunes gens et hommes qui

prendraient un torchon et essuieraient la vaisselle sans qu'il fût besoin de le leur demander, jeunes gens et hommes qui la laisseraient tranquille si elle l'exigeait d'un ton de voix suffisamment autoritaire. Aurait-elle pris place sur le vol 29, s'il y avait eu sur les photos les yeux bleu foncé de Niek Hopewell au lieu de ceux, noisette, de Darren Crosby? Elle ne le pensait pas. Elle lui aurait sans doute écrit un mot gentil mais impersonnel - Merci beaucoup pour votre réponse et les photos, Monsieur Hopewell, mais quelque chose me dit que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre… - et elle aurait continué à chercher un homme dans le genre de Darren. Sans compter qu'elle doutait fort que MNick Hopewell lût les journaux comportant des annonces matrimoniales, sans parler des annonces en question. C'est avec lui, n'empêche, qu'elle se retrouvait dans cette bizarre situation. Eh bien… elle avait voulu vivre une aventure, au moins une, avant d'arriver pour de bon dans l'âge mûr. Vrai ou faux? Vrai. Et regardez donc où elle se retrouvait, parfaite illustration de la mise en garde de Tolkien - elle avait franchi le seuil de sa porte, la veille au soir, le même bon vieux seuil de porte, et voilà où elle en était : dans une version étrange et lugubre du pays d'Alice. Mais pour une aventure, c'en était une… Atterrissage d'urgence… aéroport désert… un fou armé d'un revolver! Oui, une sacrée aventure. Une phrase qu'elle avait lue des années auparavant lui revint soudain à l'esprit : Faites attention à ce que vous demandez dans vos prières, car vous pourriez bien l'obtenir. Fort juste. Et fort perturbant. Il n'y avait rien de perturbé dans le regard de Nick Hopewell… mais il n'y avait pas trace de miséricorde, non plus. Et il n'y avait rien de romantique dans le frisson qu'elle éprouvait à cette idée. En es-tu bien sure ? murmura une voix que Laurel fit taire sur-le-champ. Nick tira les mains de Craig, et les joignit par les poignets dans le bas de son dos. Craig grogna à nouveau, plus fort cette fois, et commença à se débat-tre faiblement. " Doucement, doucement, ma vieille branche ", dit Nick d'un ton de voix apaisant. Il enroula deux fois la nappe autour des poignets de l'homme et fit un noeud serré. Craig agita les coudes et émit un cri étrange et faible. "a Voilà! lança l'Anglais en se relevant. Aussi bien troussé que la dinde de Noël du Père John. Il nous en reste une deuxième si celle-là se révèle insuffisante. (Il s'assit sur le bord d'une table et se tourna vers Robert Jenkins.) Bon. Que disiez-vous, lorsque nous avons été si grossièrement interrompus? " Bob écarquilla les yeux, stupéfait et incrédule. -Quoi? - Poursuivez ", dit Nick, du ton de quelqu'un qui assiste à une intéressante démonstration, alors que, appuyé à une table de restaurant, dans un aéroport déserté, il avait à ses pieds un homme entravé gisant dans une flaque de son propre sang. " Vous disiez que le vol 29 faisait penser à ce qui était arrivé à la Marie-Céleste. Une intéressante comparaison. - Et vous voulez… que je continue? demanda Bob, toujours incrédule. Comme si rien ne s'était passé? - Laissez-moi me lever! " cria Craig. Il avait la voix un peu étouffée par l'épaisse moquette synthé- tique qui couvrait le sol du restaurant, mais il paraissait néanmoins remarquablement éveillé pour quel-qu'un qui venait de se faire matraquer à coups d'étui à violon moins de cinq minutes auparavant. " Laissez-moi me relever tout de suite! J'exige que vous…" C'est alors que Nick fit quelque chose qui les scandalisa tous, même ceux qui avaient vu l'Anglais tordre le nez de Craig comme s'il s'était agi d'un robinet de baignoire. Il donna un coup de pied sec dans les côtes de l'homme étendu. Il se retint au dernier moment… mais pas beaucoup. Craig émit un gémissement de douleur et se tut. " Hé! s'écria Don Gaffney, abasourdi, pourquoi lui donner ce… - Ecoutez-moi bien! " l'interrompit Nick en parcourant le petit groupe des yeux. Son vernis de courtoi-sie avait, pour la première fois, complètement disparu; la colère et l'urgence faisaient vibrer sa voix. Faudrait vous réveiller un peu, tout le monde, et je n'ai pas le temps de m'y prendre en douceur. La petite fille, Dinah, nous dit que nous sommes en situation dangereuse, ici, et je la crois. Elle dit qu'elle entend quelque chose, quelque chose qui vient dans notre direction, et j'ai tendance à le croire, aussi. Moi j'entends que dal, mais j'ai les nerfs qui frétillent comme de la graisse sur un gril chaud, et j'ai l'habitude d'en tenir compte, quand ça arrive. Je crois que quelque chose se pointe, et à mon avis, ce n'est pas pour nous vendre un aspirateur ou le dernier modèle d'assurance sur la vie. On peut maintenant faire toutes les simagrées civilisées que vous

voulez sur ce fichu cinglé, ou bien essayer de comprendre ce qui nous arrive. Comprendre ne nous sauvera pas forcément la vie, mais je suis de plus en plus convaincu que ne pas comprendre est la garantie qu'on va y laisser la peau, et vite. (Ses yeux se portèrent sur Dinah.) Dis-moi si je me trompe, Dinah, si c'est ton avis. Je t'écouterai avec joie. - Je ne veux pas que vous fassiez du mal à Monsieur Toomy, mais je pense aussi que vous avez raison, répondit Dinah d'une petite voix hésitante. - Très bien. Parfaitement correct. Je ferai de mon mieux pour ne pas l'esquinter davantage… mais je ne promets rien. Commençons par le plus simple. Ce type que je viens de ficeler… - Toomy, intervint Brian. Il s'appelle Craig Toomy. - Très bien. Monsieur Toomy est fou. Peut-être, si nous réussissons à retrouver notre monde, ou l'endroit où sont passés tous les autres, pourrons-nous obtenir de l'aide pour lui. Mais pour le moment, la seule manière de l'aider est de le mettre hors d'état de bouger - ce que j'ai fait, avec l'aide généreuse et quelque peu téméraire d'Albert - pour pouvoir nous occuper sérieusement de notre problème. Quelqu'un a-t-il une objection à formuler? Il n'y eut pas de réponse. Les autres passagers du vol 29 regardaient Nick, mal à l'aise. " Très bien. Poursuivez s'il vous plaît, Monsieur Jenkins. - Je… je ne suis pas habitué…, commença Bob, déployant visiblement de grands efforts pour recouvrer son calme. Dans mes livres, j'ai dû tuer assez de gens pour remplir l'avion qui nous a amenés ici, mais ce qui vient de se passer est le premier acte de violence dont j'ai été personnellement témoin. Je suis désolé si je… si je me suis mal comporté. - Je trouve que vous vous en sortez magnifique-ment, Monsieur Jenkins, dit Dinah. Et j'aime bien vous écouter. Ça me fait me sentir un peu mieux. " Bob la regarda avec gratitude et sourit : " Merci, Dinah. " Il fourra les mains dans ses poches, jeta un regard troublé à Craig Toomy, puis contempla le vaste hall désert, au-delà de leur petit groupe. " Je crois avoir parlé d'une erreur fondamentale dans notre raisonnement, reprit-il au bout de quelques instants. La voici : nous sommes tous partis de l'idée, lorsque nous avons commencé à mesurer les dimensions réelles de l'Evénement, que quelque chose était arrivé au reste du monde. Cet a priori est bien facile à comprendre, dans la mesure où nous n'avons rien et où tous les autres - y compris les passagers qui ont embarqué avec nous à l'aéroport de Los Angeles - semblent avoir disparu. Mais les indices dont nous disposons ne permettent pas de s'y tenir. Ce qui est arrivé nous est arrivé à nous, et à nous seuls. Je suis convaincu que le monde tel que nous le connaissons continue à aller tranquillement son bonhomme de chemin. C'est nous, les passagers manquants du vol 29 ainsi que les onze survivants, qui sommes perdus. " -Je suis peut-être idiot, mais je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Warwick au bout d'un instant. - Moi non plus, ajouta Laurel. - Nous avons fait allusion à deux disparitions célèbres ", continua Bob calmement. Même Craig Toomy, à ce moment-là, paraissait l'écouter avec attention… au moins avait-il arrêté de se débattre. " La-première, l'affaire de la Marie-Céleste, eut lieu en pleine mer; la deuxième, celle de l'île Roanoke, eut lieu près de la mer. Ce ne sont pas les seules. On peut en citer au moins deux autres impliquant des avions: la disparition de l'aviatrice Amelia Earhart au-dessus du Pacifique, et celle de plusieurs appareils de l'Air Force dans cette partie de l'Atlantique connue sous le nom de Triangle des Bermudes. Cette dernière a eu lieu en 1946 ou 1947, je crois. Il y eut un message brouillé de la part du chef d'escadrille; on envoya immédiatement des avions de recherche depuis une base de Floride, mais ils n'ont pas retrouvé la moindre trace de la patrouille. - J'en ai entendu parler, dit Nick. C'est cette histoire qui a servi de fondement à la désastreuse réputation du Triangle, je crois. - Non, il y a quantité de bateaux et d'autres avions qui ont aussi disparu dans ce coin, intervint Albert. J'ai lu le livre de Charles Berlitz sur la question. Très intéressant. (Il jeta un coup d'oeil circulaire.) Je n'au-rais jamais imaginé me trouver mêlé à ça, si vous voyez ce que je veux dire. "

Jenkins reprit la parole. " Je ne sais pas si des avions ont déjà disparu au-dessus du continent américain, mais…

- C’est arrivé très souvent à de petits avions, dit Brian, et une fois, il y a environ trente-cinq ans, à un avion commercial de ligne. Il y avait plus de cent passagers à bord. En 55 ou 56. La compagnie était la TWA ou la Monarch, je ne sais plus exactement. L’appareil était parti de San Francisco et devait rejoindre Denver. Le pilote prit un contact radio avec la tour de contrôle de Reno - contact de pure routine - et on n’en entendit plus jamais parler. Il y eut évidemment des recherches, mais… rien. “

Brian se rendit compte que tous le regardaient avec une sorte de fascination horrifiée dans les yeux.

” Histoires de fantômes à la sauce aviateur, ajouta-t- il d’un ton d’excuse. On dirait une légende bonne pour un dessin de Gary Larson.

- Je suis prêt à parier qu’ils sont tous passés au travers “, murmura l’écrivain. Il s’était mis de nouveau à se gratter machinalement la joue. Il paraissait désolé, presque horrifié. ” A moins qu’on n’ait retrouvé les corps ?

- Je vous en prie, dites-nous ce que vous savez, ou ce que vous croyez savoir, lui demanda Laurel. L’effet de… de cette chose… commence à me porter sur les nerfs. Si je n’ai pas rapidement une réponse, je serai bonne pour qu’on m’attache à côté de Monsieur Toomy.

- Ne vous vantez pas “, lança Craig. Sa voix était nette, si son propos restait obscur.

Bob lui lança un autre regard gêné et parut rassembler ses pensées. ” Il n’y a ni désordre ni saleté, ici; c’est le contraire dans l’avion. Il n’y a pas d’électricité ici, mais il y en a dans l’avion. Cela n’est pas concluant, bien entendu, puisque l’appareil dispose de ses propres réserves d’énergie, alors que l’aéroport est desservi en électricité par une centrale quelconque. Mais voyez les allumettes. Bethany était dans l’avion, et ses allumettes s’enflamment très bien. Celles que j’ai prises ici dans la coupe, non. Le revolver que Monsieur Toomy a sans doute trouvé dans le bureau des services de sécurité a fait long feu. Je crois que si l’on essayait une torche électrique, on s’apercevrait qu’elle ne fonctionne pas davantage. Ou qu’elle ne fonctionnerait que peu de temps.

- Vous avez raison, remarqua Nick, et nous n’avons même pas besoin d’une lampe de poche pour vérifier votre théorie. ” Du doigt, il montra un éclairage de secours installé sur le mur, dans la cuisine du restaurant. Il était éteint, tout comme les lumières du hall. ” Ces lampes marchent sur batterie, poursuivit l’Anglais; une cellule photosensible les déclenche en cas de panne de secteur. Normalement, avec la pénom-bre qui règne ici, elle devrait fonctionner. Ce qui signifie soit que la cellule photosensible est en panne, soit que la batterie est morte.

- Quelque chose me dit que ce sont les deux “, dit Robert Jenkins. Il se dirigea d’un pas lent vers l’entrée du restaurant et regarda à l’extérieur. ” Nous nous trouvons dans un monde qui semble intact et en assez bon ordre, mais c’est également un monde qui paraît aux limites de l’épuisement. Les boissons gazeuses y sont plates. La nourriture n’y a aucun goût. L’air est sans odeur. Nous dégageons encore des odeurs, nous - on peut sentir le parfum de Laurel ou l’eau de toilette du commandant, par exemple - mais tout le reste semble avoir perdu son arôme. “

Albert prit l’un des verres où Bob avait versé de la bière et le renifla profondément. Il y avait bien une odeur, conclut-il, mais elle était très, très faible. Un pétale de fleur pressé pendant de nombreuses années entre les pages d’un livre aurait pu dégager le même souvenir lointain d’un parfum.

” C’est aussi vrai pour les sons, poursuivit Bob. Ils sont plats, à une dimension, sans le moindre écho. “

Laurel pensa au cleup-cleup apathique de ses talons hauts sur le ciment, et à l’absence de tout écho lorsque le commandant Engle, les mains en porte-voix devant la bouche, avait appelé M. Toomy dans l’escalier roulant.

” Albert, est-ce que je peux vous demander de jouer quelque chose sur votre violon? ” demanda Bob.

Le jeune homme jeta un coup d’oeil à Bethany. Elle lui sourit et acquiesça.

” D’accord. Avec plaisir. A la vérité, il me tarde de savoir ce qu’il donne après… (Il eut un coup d’oeil pour Toomy.) Vous voyez ce que je veux dire. “

Il ouvrit l’étui avec une grimace lorsque ses doigts touchèrent la serrure qui avait entamé le crâne de Craig Toomy, et en retira le violon. Il le caressa un instant, vérifia l’accord, prit l’archet dans la main droite et glissa l’instrument sous son menton. Il resta ainsi quelques instants, songeur. Quelle était la musique qui convenait dans ce monde nouveau et étrange où les téléphones ne sonnaient pas, où les chiens n’aboyaient pas? Ralph Vaughan Williams? Stra-vinski ? Mozart? Dvorak, peut-être? Non. Aucun ne convenait. Puis l’inspiration frappa, et il commença à jouer Someone in the Kitchen with Dinah.

Au bout de quelques mesures, il releva son archet.

” Vous avez sans doute dû esquinter votre violon, lorsque vous avez tapé sur la tête de ce type, dit Don Gaffney. On dirait qu’on l’a bourré de coton hydro-phile.

- Non, répondit lentement Albert. Mon violon est dans un état parfait. Je le sais à la manière dont je le sens vibrer sous mes doigts… mais il y a quelque chose d’autre. Approchez-vous, Monsieur Gaffney… Maintenant, tenez-vous aussi près que possible du violon… Pas comme ça, je pourrais vous mettre l’archet dans l’oeil… Bien, c’est parfait. Et maintenant, écoutez. “

Albert se remit à jouer, chantant les paroles dans sa tête comme il le faisait toujours lorsqu’il se lançait dans cet air stupide à manger du foin, mais infiniment joyeux.

Singing fee-fi-fiddly-l-oh, Fee-fi- fiddly-l-oh-oh-oh, Fee-fi-fiddly-I Strummin’ on the old Banjo.

” Avez-vous senti la différence ? demanda-t-il lors-qu’il eut fini.

- Le son est bien meilleur de près, si c’est ce que vous voulez dire “, répondit Don Gaffney. Il regardait Albert avec un réel respect. ” Vous jouez bien, mon garçon. “

Albert lui sourit, mais c’est en réalité à Bethany qu’il s’adressa. ” Parfois, quand je suis sûr que mon prof n’est pas dans le coin, je m’amuse à jouer de vieux airs des Led Zeppelin. Vous ne pouvez pas savoir combien ça rend, au violon. (Il se tourna vers Bob.) En tout cas, ça concorde avec ce que vous disiez. Plus on est près du violon, meilleur est le son. C’est dans l’air que ça cloche.

L’instrument n’y est pour rien. L’air ne conduit pas les sons comme il le devrait, et ce qui en sort est dans le même état que la bière.

- Plat “, dit Brian.

Albert acquiesça.

” Merci, Albert, dit Bob.

- Oh, de rien. Je peux le ranger?

- Bien sûr. ” Pendant qu’Albert rangeait le violon dans l’étui, et se servait de mouchoirs en papier pour nettoyer la serrure, Bob reprit sa démonstration. ” Les goûts et les bruits ne sont pas les seuls éléments désaccordés de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Prenez les nuages, par exemple.

- Qu’est-ce qu’ils ont, les nuages ? demanda Rudy Warwick.

- Ils n’ont pas bougé depuis que nous sommes arrivés, et je ne crois pas qu’ils vont bouger. J’ai l’impression que les changements météorologiques auxquels nous sommes habitués se sont arrêtés ou vont le faire, comme une vieille montre dont le ressort est complètement détendu. “

L’écrivain marqua un temps de silence; il avait soudain l’air vieux, pitoyable et effrayé.

” Comme le dirait Monsieur Hopewell, ne finassons pas. Tout, ici, sonne faux. C’est peut-être Dinah, dont les autres sens (y compris cette chose vague que l’on appelle le sixième sens) sont plus développés que les nôtres, qui l’a ressenti le plus fortement, mais j’ai le sentiment de l’avoir moi aussi éprouvé. Les choses, ici, sont archi-fausses. Et maintenant, nous en arrivons au coeur du problème. “

Il se tourna pour leur faire face.

” J’ai dit, il n’y a pas quinze minutes, que j’avais l’impression d’être à l’heure du déjeuner. J’éprouve maintenant celle d’être bien plus tard. Ce n’est pas pour son repas de midi que gargouille mon estomac, en ce moment, mais pour son thé de cinq heures. J’ai la terrible impression qu’il pourrait commencer à faire nuit alors que nos montres indiqueraient à peine dix heures et quart.

- Où voulez-vous en venir, mon vieux?

- Je crois que c’est une question de temps, répondit Bob avec calme. Non pas de dimension, comme l’a suggéré Albert, mais de temps. Supposons, qu’ici et là, apparaissent des trous dans le flot du temps ? Non pas une distorsion temporelle, mais une déchirure temporelle. Un trou dans le tissu du temps.

- Jamais entendu de conneries aussi délirantes de toute ma vie! s’exclama Don Gaffney.

- Amen, le seconda Craig depuis le sol.

- Non, répliqua sèchement Bob. Ce qui est délirant, c’est ce que vous entendiez quand vous étiez à deux mètres du violon d’Albert. Et vous n’avez qu’à regarder autour de vous, Monsieur Gaffney.

Simplement qu'à regarder autour de vous. Ce qui nous arrive… la chose dans laquelle nous sommes pris… c'est ça, qui est délirant. "

Don fronça les sourcils et enfonça les mains dans ses poches.

" Continuez, dit Brian.

- Très bien. Je ne prétends pas avoir élucidé ce qui se passe; je propose simplement une hypothèse qui cadre avec la situation dans laquelle nous nous trouvons. Disons que ces déchirures dans la trame temporelle se produisent de temps en temps, au-dessus de zones inhabitées dans la plupart des cas… j'entends par là notamment les océans, bien entendu. Je suis incapable de dire pour quelle raison, mais cette hypo-thèse paraît logique, puisque c'est dans ces zones qu'ont eu lieu le plus grand nombre de disparitions, apparemment.

- Les phénomènes météo sont presque toujours différents au-dessus des terres et au-dessus des mers, remarqua Brian. Ceci pourrait expliquer cela. "

Bob acquiesça. " Vrai ou faux, c'est une bonne manière d'envisager la question, car nous la plaçons ainsi dans un contexte qui nous est familier. On pourrait rapprocher ce phénomène d'autres manifestations météorologiques rares, comme les tornades à l'envers, les arcs-en-ciel circulaires, les étoiles visibles en plein jour. Il se peut que ces déchirures temporelles apparaissent et disparaissent au hasard, ou bien qu'elles se déplacent à la manière d'un anticyclone ou d'un front froid, mais elles se manifestent rarement au-dessus de la terre.

" Un statisticien, cependant, nous ferait remarquer qu'un phénomène qui peut se produire finit un jour ou l'autre par le faire; disons donc que la nuit dernière, il a eu lieu au-dessus des terres… et que nous avons eu la malchance de plonger dedans. Une loi inconnue, ou une propriété de cette fabuleuse monstruosité météo veut qu'il soit impossible à tout être vivant de la traverser à moins d'être profondément endormi.

- Bon sang, c'est un vrai conte de fées! s'exclama Gaffney.

- Je suis tout à fait d'accord, dit Craig depuis le sol.

- Ferme ton clapet! " rétorqua Don. Craig cilla, et sa lèvre supérieure se souleva en un ricanement silencieux.

" Ça tient debout, admit Bethany à voix basse. On a l'impression d'être… décalé par rapport à tout.

- Qu'est-il arrivé à l'équipage et aux autres passagers ? demanda Albert, d'un ton de voix abattu. Si l'avion a traversé le phénomène, et nous avec, que sont devenus les autres ? "

Son imagination lui proposa une réponse, sous la forme d'une image dont il ne put se débarrasser: des centaines de personnes tombant du ciel, pantalons et cravates claquant au vent, robes relevées révélant culottes et porte-jarretelles, souliers arrachés de leurs pieds, stylos (ceux qui n'étaient pas restés dans l'avion, du moins) jaillissant des poches, les gens faisant des moulinets désespérés des bras et des jambes et essayant de hurler dans l'air raréfié; des gens ayant laissé portefeuilles, sacs à main, monnaie et, au moins dans un cas, pacemaker derrière eux. Il les vit heurter le sol comme des

bombes factices, aplatissant les buissons, soulevant de petits nuages de poussière et imprimant la forme de leur corps sur le sol du désert.

” Je suppose qu’ils ont été vaporisés, répondit Bob. Complètement dématérialisés. “

Dinah ne comprit pas tout de suite. Puis elle pensa au sac à main de Tante Vicky avec les chèques de voyage encore dedans et se mit à pleurer doucement. Laurel passa un bras pardessus les épaules de la petite aveugle et la serra contre elle. Albert, de son côté, remerciait fébrilement Dieu que sa mère eût changé d’avis au dernier moment, et renoncé à l’accompagner dans l’Est.

” Dans de nombreux cas, leurs objets sont partis avec eux, continua l’écrivain. Ceux qui ont laissé portefeuilles et sacs à main ne les avaient peut-être pas avec eux au moment de… l’Evénement. C’est difficile à dire, néanmoins. Ce qui a disparu et ce qui est resté - je pense en particulier à la perruque - tout cela semble n’avoir ni rime ni raison.

- C’est juste, convint Albert. La broche chirurgicale, par exemple. Difficile de croire que le type qui la portait se l’est enlevée de l’épaule ou du genou pour jouer avec elle parce qu’il s’ennuyait.

- Je suis d’accord, dit Warwick. Le vol n’avait pas encore duré assez longtemps pour qu’on s’ennuie à ce point. “

Bethany le regarda, surprise, et éclata de rire.

” Je suis originaire du Kansas, reprit Bob, et les circonstances capricieuses me rappellent les cyclones qu’il nous arrivait d’avoir parfois en été. Ils étaient capables de balayer entièrement un bâtiment de ferme et de laisser la cabane des chiottes debout au fond du jardin, ou de démolir complètement une grange sans toucher à un seul bardeau du silo voisin.

- Si on sautait aux conclusions, mon vieux ? le coupa Nick. Quelle que soit la mauvaise passe dans laquelle nous sommes, je ne peux pas m’empêcher de penser qu’il commence à se faire tard. “

Brian pensa à Craig Toomy, l’homme qui devait impérativement se rendre à Boston, debout devant le toboggan de secours et s’écriant : On a peu de temps, Monsieur, on a fichtrement peu de temps!

” Très bien, dit Bob. Mes conclusions. Supposons qu’il existe des choses comme les déchirures temporelles, et que nous en ayons traversé une. Je crois que nous sommes retournés dans le passé et que nous venons de découvrir cette désagréable vérité première du voyage dans le temps : on ne peut retourner au Texas Book Depository de Dallas le 22 novembre 1963 et empêcher l’assassinat de Kennedy; on ne peut assister à l’édification des pyramides ou au sac de Rome; on ne peut aller étudier les dinosaures vivants. “

Il leva les bras, mains tendues, comme pour embrasser tout l’espace de silence qui les entourait.

” Regardez bien autour de vous, mes compagnons dans ce voyage à travers le temps. Ceci est le passé. Il est vide, il n’y a pas un bruit. Nous sommes dans un monde - voire un univers - qui a autant de signification qu’un vieux pot de peinture desséchée. Je crois que nous n’avons fait qu’un saut ridiculement court dans le passé, un quart d’heure, peut-être, au moins initialement. Mais le monde, autour de nous, se dis-sout irrémédiablement. Les données sensorielles s’amenuisent. L’électricité a

déjà disparu. La météo est restée ce qu'elle était lorsque nous avons sauté dans le passé. Mais il me semble cependant que pendant que l'univers se désagrège, le temps lui-même se développe en une espèce de spirale… se ramasse sur lui-même.

- Et si nous étions dans l'avenir? " demanda Albert d'un ton prudent.

Bob Jenkins haussa les épaules. IL parut soudain très fatigué. " Je ne suis pas sûr du contraire, évidemment. Comment le pourrais-je? Mais je ne crois pas. Cet endroit dans lequel nous sommes sent le passé, donne une impression de stupidité, de faiblesse, d'absurdité. Une impression… je ne sais pas… "

C'est alors que Dinah parla, et tous la regardèrent.

" L'impression d'être au bout du rouleau, dit-elle doucement.

- Oui. Merci, Dinah. C'est l'expression que je cherchais.

- Monsieur Jenkins ?

- Oui ?

- Le bruit dont je vous ai déjà parlé… Je l'entends encore. (Elle marqua un temps d'arrêt.) Et il se rapproche."

Tous se turent, l'oreille tendue. Brian crut entendre quelque chose, puis décida que c'était le bruit de son propre coeur. Ou simplement son imagination.

" Il faut retourner près des baies vitrées ", déclara soudain Nick. Il passa pardessus le corps allongé de Craig sans même y jeter un coup d'oeil, et sortit à grands pas du restaurant sans ajouter un mot.

" Hé! lui cria Bethany, moi aussi, je veux y aller! "

Albert la suivit, et presque tous les autres en firent autant. " Et vous deux ? demanda Brian à Laurel et Dinah.

- Je ne veux pas y aller, répondit Dinah. Je l'entends très bien d'ici… mais je crois que je vais l'entendre de mieux en mieux si on ne part pas d'ici très vite. "

Brian jeta un coup d'oeil à Laurel Stevenson.

" Je reste avec Dinah, dit-elle calmement.

- Très bien. Ne vous approchez pas de Monsieur Toomy.

- Ne vous approchez pas de Monsieur Toomy ! " le singea Craig d'un ton furieux. Il tourna péniblement la tête et roula des yeux pour apercevoir Brian. " Vous ne pourrez jamais vous en tirer, commandant Engle. Vraiment jamais. Je ne sais pas à quel jeu vous croyez jouer, vous et votre rosbif de copain, mais vous ne vous en sortirez pas. Je vais vous dire ce que sera votre prochain boulot de pilote : partir de nuit de Colombie sur des coucous chargés de cocaïne. Vous pourrez dire sans mentir

à vos amis que vous êtes un pilote de crack, à défaut d'être un crack de pilote. "

Brian fut sur le point de répondre à ce laborieux jeu de mots, puis y renonça. Nick avait dit que cet homme était fou, au moins temporairement, et le pilote partageait cette opinion. Tenter de parler raison avec un fou était une inutile perte de temps.

" Nous garderons nos distances, ne vous inquiétez pas ", dit Laurel. Elle entraîna Dinah jusqu'à une table où elle la fit asseoir à côté d'elle. " On sera très bien ici.

- D'accord. Criez si jamais il essaie de se détacher. "

Laurel lui adressa un faible sourire. " Comptez sur moi. "

Brian se baissa, vérifia le noeud qui entravait Craig, puis partit rejoindre les autres, alignés au pied des immenses baies vitrées, à travers la salle d'attente.

Il commença à l'entendre alors qu'il n'était qu'à la moitié du hall; le temps d'arriver à hauteur du petit groupe, il n'était plus possible de croire à une hallucination auditive. L'ouïe de cette gamine est absolument remarquable, songea le pilote.

Le bruit était très faible - à son oreille, du moins - mais il était bien là, et paraissait arriver de l'est. Dinah avait dit qu'il ressemblait au pétillement des céréales, quand on versait le lait dedans. Brian avait davantage l'impression d'un chuintement d'électricité statique - celui, particulièrement fort, que l'on capte parfois dans des périodes d'activité solaire intenses. Il était cependant d'accord au moins sur un point avec la fillette : ce son avait quelque chose de maléfique.

A l'écouter, il sentait les courts cheveux de sa nuque se redresser. Il regarda les autres, et vit sur chacun des visages une même expression d'épouvante. Nick était celui qui se contrôlait le mieux, et la jeune fille qui avait hésité à sauter sur le toboggan - Bethany - celle qui avait l'air le plus terrifié, mais tous décryptaient la même signification dans ce bruit. Maléfique.

Quelque chose d'horrible qui progressait. Qui se pressait.

Nick se tourna vers lui. " Qu'est-ce que vous en pensez, Brian ? Avez-vous une idée ?

- Non, pas la moindre. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas un seul autre bruit en ville.

- Il n'a pas encore atteint la ville, remarqua Don, mais il ne va pas tarder, à mon avis. Si seulement nous savions le temps que cela va lui prendre… "

De nouveau ils se turent, écoutant le crépitement chuinté qui venait de l'est. Et Brian songea: J'ai l'impression de connaître ce bruit, il me semble. Ce n'est pas le lait dans les céréales, l'électricité statique dans la radio, mais… quoi? Si seulement il était un peu plus fort…

En fait, il n'avait pas envie de savoir. Il s'en rendit soudain compte, de manière aveuglante. Il ne voulait absolument pas savoir. Le bruit le remplissait de la plus profonde aversion.

” Il faut absolument qu’on se tire de là! ” s’écria Bethany, d’une voix forte mais tremblante. Albert passa un bras autour de sa taille, et elle prit la main libre du jeune homme dans les siennes, la serrant avec une violence née de sa panique. ” Il faut se tirer de là tout de suite!

- Oui, admit Bob Jenkins, elle a raison. Ce bruit… je ne sais pas ce que c’est, mais il est horrible. Il faut partir d’ici. “

Tous les regards s’étaient tournés vers Brian, et celui-ci songea : On dirait que je suis de nouveau le commandant. Mais pas pour longtemps. Parce qu’ils ne comprenaient pas. Même Jenkins, en dépit de la finesse de certaines de ses déductions, ne semblait pas comprendre qu’ils n’iraient nulle part.

Quelle que fût la chose qui émettait ce son, elle était lancée, et c’était sans importance, parce qu’ils seraient toujours sur place quand elle arriverait. Aucune issue ne leur était offerte. Il comprenait pour quelle raison il en était ainsi, si personne d’autre n’en avait pris conscience… et Brian Engle sut tout d’un coup ce que devait ressentir un animal pris dans un piège, lorsqu’il entendait le pas sourd et régulier du chasseur se rapprochant.

CHAPITRE SIX

JETÉS À LA CÔTE. LES ALLUMETTES DE BETHANY. UNE CIRCULATION À DOUBLE SENS. L'EXPÉRIENCE D'ALBERT. CRÉPUSCULE. LES TÉNÈBRES ET GA LAME.

Brian se tourna pour regarder l'écrivain. " Vous affirmez que nous devons partir d'ici, c'est bien ça ?

- Oui. Et le plus vite possible.

- Et pour nous rendre où? A Atlantic City? A Miami Beach? Au Club Med, peut-être?

- Vous avez l'air de penser, commandant, que nous n'avons nulle part où aller. Je crois pour ma part - j'espère - que vous vous trompez sur ce point. J'ai mon idée là-dessus.

- Qui est?

- Dans une minute. Tout d'abord, répondez à cette question. Pouvez-vous faire le plein de l'appareil ? Est-ce possible, même sans électricité ?

- Vraisemblablement, oui. Disons qu'avec l'aide de quelques personnes valides, on doit pouvoir. Ensuite ?

- Alors nous décollerons ", répondit Bob. De petites gouttes de sueur perlaient sur son visage creusé de rides profondes. On aurait dit de l'huile claire. " Ce bruit, ce bruit de broyage nous arrive de l'est. La déchirure temporelle s'est produite à des milliers de miles à l'ouest d'ici. Si nous arrivons à revenir exactement sur nos pas… Pouvez-vous faire cela ?

- Oui ", dit Brian sans hésiter. Il avait laissé tourner le moteur auxiliaire, ce qui signifiait que le programme de vol, dans l'ordinateur, était toujours actif. Il avait en mémoire l'itinéraire exact du vol 29, depuis son décollage en Californie du Sud jusqu'au moment où il avait touché le sol dans le Maine. Il suffisait de procéder à deux opérations très simples appuyer sur une première touche qui donnerait à l'ordinateur l'ordre de prendre ce plan de vol à l'envers; puis une fois en l'air, d'appuyer sur une deuxième touche, pour brancher le pilote automatique sur le programme inversé. Le système Teledyne de navigation par inertie reconstituerait tout le vol, jus-que dans ses plus infimes variations. " Oui, c'est faisable, mais pourquoi?

- Parce que la déchirure peut se trouver encore sur cet itinéraire. Ne comprenez-vous pas ? Nous avons une chance de la franchir en sens inverse. "

Nick se mit soudain à scruter Bob avec une attention nouvelle, puis se tourna vers Brian. " Il tient peut-être quelque chose là, mon vieux. Peut-être quelque chose ! "

Les réflexions d'Albert Kaussner se tournaient vers une autre séquence d'événements, sans rapport réel avec leur problème, mais fascinante : si la déchirure se trouvait toujours là, et si le vol 29 avait

emprunté un couloir aérien fréquenté, alors peut-être d'autres avions, l'ayant utilisé après eux et jusqu'à maintenant (quel que soit ce maintenant), se trouvaient-ils cloués comme eux au sol sur d'autres aéroports américains, leurs passagers et leur équipage errant comme eux, abasourdis…

Non. La chance a voulu que nous ayons un pilote à bord. Un pilote qui dormait. Quelles sont les chances que cela arrive deux fois ?

Il pensa à ce que M. Jenkins avait expliqué à propos des seize circuits complets exécutés d'affilée par Ted Williams, et frissonna.

" L'idée est peut-être bonne, reconnut Brian, mais c'est sans importance, parce que nous n'irons nulle part avec cet appareil.

- Pourquoi pas? demanda Rudy. Si vous pouvez efaire le plein, je ne vois pas…

- Vous vous souvenez des allumettes ? Celles qui sont dans la coupe du restaurant ? Celles qui ne veulent pas s'enflammer? "

Rudy parut ne pas comprendre, mais ce fut une expression de désespoir infini qui se peignit sur le visage de Bob Jenkins. Il porta une main à son front et fit un pas en arrière. Il donnait l'impression de se rapetisser devant eux. - Quoi ? " demanda Don. Ses épais sourcils froncés, il regardait Brian avec des yeux qui exprimaient la perplexité et le soupçon. " Qu'est-ce que cela a à voir avec… " Nick, lui, le savait. " Ne voyez-vous pas? demanda-t-il d'un ton calme. Si les batteries sont mortes, si les allumettes refusent de s'enflammer…

- Alors le kérosène ne brûlera pas davantage, acheva Brian. Il sera dans le même état d'épuisement que tout le reste, dans ce monde. Autant mettre de la mélasse dans les réservoirs. "

" Est-ce que vous avez jamais entendu parler des langoliers, l'une ou l'autre, charmantes dames? " demanda soudain Craig. Il avait parlé d'un ton léger, presque enjoué.

Laurel sursauta et regarda nerveusement en direction des autres, qui discutaient toujours près de la fenêtre. Dinah tourna simplement le visage dans la direction de l'homme, pas du tout surprise, apparemment. " Non, répondit-elle avec calme. C'est quoi? - Ne lui parle pas, Dinah, souffla Laurel.

- Je vous ai entendue, fit Craig du même ton de voix léger. Dinah n'est pas la seule à avoir l'ouïe fine, vous savez. "

Laurel sentit la chaleur lui monter au visage. " De toute façon, je n'aurais fait aucun mal à la petite, continua l'homme. Pas plus que je n'aurais fait du mal à la jeune fille. J'ai juste très peur. Pas vous ?

- Oui, rétorqua sèchement Laurel, mais moi, je ne prends pas les gens en otages et je ne tire pas sur des adolescents, quand j'ai peur.

- Vous ne vous trouviez pas en face de ce qui semblait être toute la première ligne d'une équipe de rugby lancée sur vous, objecta Craig. Et cet Anglais… " Il éclata de rire. Le son de ce rire, dans cet endroit si calme, avait quelque chose d'inquiétant par son côté joyeux et normal. " Tout ce que je peux

dire, c'est que si vous pensez que moi, je suis fou, c'est que vous ne l'avez pas bien regardé, lui. Ce type-là a une moulinette à chair à saucisses dans chaque oeil. "

Laurel ne savait que répondre. Elle se rendait bien compte que les choses ne s'étaient pas passées de la manière présentée par Craig Toomy, mais il avait une manière convaincante de parler… et ce qu'il avait dit à propos de l'Anglais était trop proche de la vérité. Les yeux de cet homme… et ce coup de pied qu'il lui avait donné dans les côtes après l'avoir attaché… Laurel frissonna.

" C'est quoi, les langoliers, Monsieur Toomy ? demanda Dinah.

- Eh bien, figure-toi que j'avais toujours cru jus-qu'ici que c'était une invention, répondit Craig sans se départir de son ton de bonne humeur. Maintenant, je me pose la question… parce que je l'entends aussi, ce bruit, ma jeune demoiselle. Oui, je l'entends.

- Le bruit ? Ce bruit est celui des langoliers ? "

Laurel posa une main sur l'épaule de Dinah. " Je préférerais vraiment que tu ne lui parles pas, ma chérie. Il me rend nerveuse. - Pourquoi ? Il est attaché, non ? - Oui, mais… - Et vous pouvez facilement appeler les autres ? - Ecoute, je crois… - Je veux savoir, pour les langoliers. "

Péniblement, Craig tourna la tête pour les regarder… et Laurel ressentit un peu de ce qui faisait le charme et la force de la personnalité de Craig, ce qui lui avait permis de toujours rester dans le peloton de tête et de supporter le scénario sous haute pression rédigé pour lui par ses parents. Elle le ressentit alors même qu'il gisait sur le sol, mains attachées dans le dos, son propre sang séchant sur son front et sa joue gauche.

" Mon père prétendait que les langoliers étaient de petites créatures qui vivaient dans les placards, les égouts, et tous les endroits sombres.

- Comme des elfes? " demanda Dinah.

Craig rit et secoua la tête. " Rien d'aussi charmant, j'en ai bien peur. Il disait qu'ils n'étaient que boules de poils et de dents, avec de petites jambes très rapides, et qu'ils pouvaient rattraper les petits enfants méchants, même s'ils déguerpissaient à toute vitesse.

- Arrêtez ça, le coupa sèchement Laurel. Vous faites peur à la petite.

- Non, il ne me fait pas peur. Je sais bien reconnaître les histoires inventées. C'est intéressant, c'est tout. " Mais le visage de la fillette disait que c'était plus qu'intéressant; elle paraissait fascinée.

" Vraiment intéressant, non ? reprit Craig, apparemment ravi de sa curiosité. Je crois que ce que voulait dire Laurel, c'est que c'est à elle que je fais peur. Est-ce que j'ai gagné le cigare, Laurel? Si oui, j'aimerais bien un El Producto, s'il vous plaît. Pas une de ces cochonneries à bon marché genre White Owl. " Il éclata de nouveau de rire.

Laurel ne répondit pas et Craig reprit ses explications au bout de quelques instants.

" Mon papa disait qu'il y avait des milliers de langoliers. Il disait qu'il le fallait bien, parce qu'il y avait des millions de méchants garçons et de méchantes filles qui déguerpissaient partout dans le

monde. C'est toujours comme ça qu'il les présentait. Mon père n'a jamais vu un enfant courir de sa vie : ils déguerpissaient toujours. Je pense qu'il aimait ce mot, parce qu'il exprimait un mouvement sans signification, sans but et improductif. Mais les langoliers, eux… ils courent. Ils ont un but. En fait, on pourrait dire que les langoliers sont la personnification d'un objectif.

- Qu'est-ce que ces enfants faisaient de si mal, demanda Dinah, pour que les langoliers leur courent après ?

- Sais-tu, je suis content que tu me poses la question. Parce que lorsque mon père disait de quelqu'un qu'il était mauvais ou méchant, cela voulait dire en fait paresseux. Une personne paresseuse ne pouvait faire partie du GRAND TABLEAU. Absolument pas. Chez moi, soit on faisait partie du GRAND TABLEAU, Soit ON DORMAIT À CÔTÉ DE SON BOULOT. Il disait que si l'on ne faisait pas partie du GRAND TABLEAU, les langoliers viendraient et vous emporteraient définitivement hors du tableau. Il disait qu'on se retrouverait un soir dans son lit et qu'on les entendrait venir… s'ouvrant le chemin vers vous à coups de dent… et que même si on essayait de déguerpir, ils vous auraient. A cause de leurs petites jambes rapi…

- Ça suffit, maintenant, le coupa sèchement Laurel.

- N'empêche, le bruit est là, au-dehors ", dit Craig. Il la regardait d'un oeil vif, presque narquois. " Vous ne pouvez pas le nier. Le bruit est vraiment…

- Arrêtez ou c'est moi qui vais vous taper avec quelque chose!

- D'accord. " L'homme roula sur le dos, fit la grimace, puis rampa un peu plus loin d'elles. " On finit par se lasser d'être frappé, quand on est par terre et ficelé comme un saucisson. "

Laurel sentit son visage s'empourprer encore plus vivement, cette fois. Elle se mordit la lèvre et ne répondit rien. Elle avait envie de pleurer. Comment devait-elle se comporter, dans une telle situation ? Comment? Tout d'abord l'homme lui avait donné l'impression d'être un fou braque, et voilà qu'il lui donnait maintenant celle d'être aussi parfaitement sain d'esprit qu'on peut le souhaiter. Et en attendant, le monde entier - y compris le GRAND TABLEAU de M. Toomy - était parti au diable.

" Je parie que vous aviez peur de votre père, n'est-ce pas, Monsieur Toomy ? "

Craig, pris de court, regarda Dinah pardessus son épaule. Il sourit de nouveau, mais différemment. Un sourire pitoyable et blessé. Rien de conquérant ou de charmeur dedans. " Ce coup-ci, c'est toi qui as gagné le cigare, petite, répondit-il. Il me terrifiait.

- Il est mort ?

- Oui.

- Est-ce qu'il DORMAIT À CÔTÉ DE SON TRAVAIL? Ce sont les langoliers qui l'ont eu ? "

Craig réfléchit longtemps. Il se souvenait de ce qu'on lui avait dit : que son père était mort d'une crise cardiaque dans son bureau. Lorsque sa secrétaire avait sonné chez lui pour sa réunion de dix heures, il n'avait pas répondu; elle l'avait trouvé raide mort sur la moquette, les yeux exorbités, de l'écume en train de sécher à la bouche.

Quelqu'un t'a-t-il raconté cela ? se demanda-t-il soudain. Qu'il avait les yeux exorbités et l'écume à la bouche ? Est-ce que quelqu'un te l'a réellement dit - ta mère, peut-être, quand elle était saoule - ou bien est-ce que tu l'as rêvé ?

" Alors, Monsieur Toomy, ils l'ont eu ?

- Oui, répondit Craig, pensif. Je crois que c'est ça. Ils l'ont eu. - Monsieur Toomy ? - Oui ?

- Je ne suis pas comme vous me voyez. Je ne suis pas affreuse. Personne ici n'est affreux. "

Il la regarda attentivement, surpris. " Comment connais-tu la manière dont je te vois, alors que tu es aveugle ?

- Vous seriez étonné ", répondit Dinah.

Laurel se tourna vers elle, soudain plus mal à l'aise que jamais… mais, bien entendu, il n'y avait rien à voir. Les lunettes noires de Dinah décourageaient toute curiosité.

Les autres passagers se tenaient toujours de l'autre côté de la salle d'attente, l'oreille tendue vers cette trépidation à peine perceptible, ne disant mot. Il semblait qu'il n'y eût plus rien à dire.

" Et maintenant, finit par demander Don, que faisons-nous ? " Il paraissait s'être fané dans sa chemise de bûcheron à carreaux rouges. Albert eut l'impression que la chemise elle-même avait perdu quelque chose de son joyeux éclat macho.

" Aucune idée ", avoua Brian. Il sentait les remous d'une horrible impuissance s'agiter péniblement dans ses entrailles. Il regarda l'avion, l'avion qui avait été le sien pendant quelques heures, et fut soudain frappé par la pureté de ses lignes et sa beauté lisse. En comparaison, le 727 garé à hauteur du terminal, sur sa gauche, avait l'air d'une matrone mal fagotée. Il te paraît si beau parce qu'il ne pourra jamais revoler, c'est tout. C'est comme apercevoir une femme superbe, un instant, à l'arrière d'une grosse voiture - elle a l'air encore plus belle qu'elle ne l'est vraiment parce que tu sais qu'elle n'est pas à toi et ne le sera jamais.

" Combien reste-t-il de carburant, Brian ? demanda soudain Nick. Le taux de consommation n'est peut-être pas le même par ici; peut-être en avons-nous plus que vous ne le pensez.

- Toutes les jauges fonctionnent au quart de poil, répondit le pilote. Lorsque nous avons atterri, il restait moins de six cents livres. Pour revenir à l'endroit où ça s'est produit, il en faut au moins cinquante mille. "

Bethany prit une cigarette et tendit son paquet à Bob. Celui-ci secoua la tête. La jeune fille déta-cha une allumette de sa pochette et la gratta.

L'allumette ne prit pas feu.

" Oh! oh! " dit-elle.

Albert la regarda. Elle gratta de nouveau l'allumette… une fois… deux fois… Rien ne se passa. Elle regarda le jeune homme, de la peur dans les yeux.

" Laissez-moi essayer ", fit-il en tendant la main.

Albert prit les allumettes et en détacha une deuxième qu'il frotta sur la bande marron. Il ne se passa rien.

Même si on ne sait toujours pas ce que c'est, ça gagne ", remarqua Rudy Warwick.

Bethany éclata en sanglot, et Bob lui offrit son mouchoir.

" Attendez une minute ", dit Albert, qui fit une autre tentative. Cette fois-ci, l'allumette s'enflamma… mais mollement et sans enthousiasme. Il tendit la flamme pâlotte vers l'extrémité tremblante de la cigarette de Bethany, lorsque soudain une image lui remplit l'esprit : celle d'un panneau de signalisation devant lequel il était passé à bicyclette chaque jour, depuis trois ans, lorsqu'il se rendait à la High School de Pasadena. ATTENTION : CIRCULATION À DOUBLE SENS, disait le panneau.

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Il l'ignorait… au moins pour le moment. Tout ce qu'il savait, c'est qu'une idée essayait de se manifester, mais que pour l'instant elle restait coincée quelque part.

Albert secoua l'allumette pour l'éteindre. Il n'eut pas à secouer bien fort.

Bethany tira sur sa cigarette, puis fit la grimace. " Beurk ! On dirait une Carlton ou un truc comme ça.

- Soufflez-moi la fumée dans le visage, lui demanda Albert.

- Quoi ?

- Vous m'avez bien compris. Soufflez. "

Elle s'exécuta, et Albert renifla la fumée. Son arôme, auparavant douceâtre, avait changé.

Même si on ne sait toujours pas ce que c'est, ça gagne.

ATTENTION : CIRCULATION À DOUBLE SENS.

" Je retourne au restaurant ", dit Nick. Il paraissait déprimé. " Notre Cassius a un côté fuyant… je n'aime pas le laisser trop longtemps seul avec les dames. "

Brian lui emboîta le pas, bientôt suivi par les autres. Albert trouva que ces mouvements de marée avaient quelque chose d'amusant - ils se comportaient comme un troupeau de vaches qui sent monter l'orage.

Allons-y “, dit Bethany en laissant tomber sa cigarette à demi consumée dans un cendrier. Elle s’essuya les yeux avec le mouchoir de Bob et prit Albert par la main.

Ils étaient au milieu de la salle d’attente et Albert contemplait le dos de la chemise rouge de Don Gaffney lorsque de nouveau lui revint à l’esprit, plus fort que jamais : ATTENTION: CIRCULATION À DOUBLE SENS.

” Attendez une minute! ” s’exclamat-il. Il passa soudain un bras autour de la taille de Bethany, l’attira à lui, enfouit son visage dans le creux de son cou et respira profondément.

” Voyons! c’est à peine si nous nous connaissons “, s’écria la jeune fille. Puis elle se mit à pouffer, prise d’un fou rire incontrôlable, passant un bras autour du cou d’Albert. Celui-ci, qui d’habitude ne perdait sa timidité naturelle que dans ses rêves éveillés, n’y fit même pas attention. Il prit une deuxième et profonde inspiration par le nez. L’odeur mêlée de ses cheveux, de sa transpiration et de son parfum était bien là, mais atténuée, très atténuée.

Tous s’étaient retournés, mais Albert avait déjà relâché Bethany et courait vers les baies vitrées.

” Oh! la la! ” fit Bethany. Elle riait encore un peu, rougissant jusqu’aux oreilles. ” Vous parlez d’un type!”

Albert examina leur appareil et constata ce que Brian avait remarqué quelques minutes auparavant: son aspect impeccable et lisse. On aurait presque dit qu’il vibrait dans le calme morne qui régnait à l’exté- rieur.

Soudain l’idée lui vint à l’esprit. Elle lui donna l’impression d’exploser comme un feu d’artifice sous son crâne. Le concept central était une éclatante boule de feu, dont rayonnaient en flèches aveuglantes les implications; pendant quelques instants, il en oublia de respirer.

” Albert? lui demandait Bob. Qu’est-ce que…

- Commandant Engle ! ” hurla le jeune homme. Dans le restaurant, Laurel se raidit brusquement sur sa chaise, et Dinah lui étreignit le bras comme avec une serre. Craig Toomy se tordit le cou pour voir. ” Venez voir, commandant Engle ! “

A l’extérieur, le bruit était plus fort.

Pour Brian, il évoquait le grésillement d’un bruit de fond de radio. Pour Nick Hopewell, un fort vent agitant des herbes tropicales desséchées. Pour Albert, qui avait travaillé dans un McDonald’s l’été précédent, le pétillement des frites plongées dans l’huile bouillante, et pour Bob Jenkins, un froissement de papier que l’on entendrait d’une autre pièce.

Tous quatre passèrent en rampant les bandes de caoutchouc qui masquaient la sortie du carrousel à bagages, qu’ils quittèrent à l’extérieur, l’oreille tendue vers ce bruit lointain que Craig Toomy attribuait aux langoliers. ” De combien s’est-il rapproché, d’après vous? demanda Nick à Brian.

- Peux pas dire. Il paraît plus proche, mais évidemment, nous étions jusqu’ici à l’intérieur.

- Dépêchons-nous, fit Albert d'un ton impatient. Comment remonte-t-on à bord? Par le toboggan?

- Ce ne sera pas nécessaire, répondit Brian avec un geste de la main. " Un escalier mobile attendait de l'autre côté de la porte 2. Ils se dirigèrent par là, dans un bruit de pas étouffé.

" Vous savez, Albert, nous avons à peine une chance sur cent…, fit Brian sans achever sa phrase.

- Peut-être, mais…

- Une chance sur cent vaut mieux que pas de chance du tout, acheva Nick pour le jeune homme.

- Je voulais simplement qu'il ne soit pas trop déçu au cas où on se planterait.

- Ne vous inquiétez pas, intervint Bob doucement. Il sera bien assez déçu pour nous tous. L'idée du gosse est logique. Elle devrait marcher… Evidemment, Albert, vous vous rendez compte qu'il y a peut-être des facteurs qui nous sont restés inconnus, n'est-ce pas ?

- Bien sûr. "

Brian, en deux coups de pied, déverrouilla les freins qui bloquaient l'escalier mobile. Nick prit position à la rampe de gauche, Brian à celle de droite.

" J'espère qu'il roule encore, dit Brian.

- Il devrait, observa Bob Jenkins. Certains - peut- être même la plupart - des composants physiques et chimiques ordinaires , de la vie semblent conserver leurs propriétés; nos poumons respirent normalement, les portes s'ouvrent et se ferment…

- N'oubliez pas la gravité, ajouta Albert. Nous sommes toujours collés au sol.

- Arrêtons de philosopher et poussons là-dessus ", les interrompit Nick.

L'escalier roula sans difficulté. Les deux hommes le poussèrent sur le tarmac, en direction du 767, tandis qu'Albert et Bob les suivaient. L'une des roues grinçait à intervalles réguliers. Le seul autre bruit était le fond sonore incessant de broyage de gravier qui leur parvenait de l'horizon à l'est.

Regardez-le, dit Albert alors qu'ils se rapprochaient de l'appareil, mais regardez-le! Ne voyez-vous pas à quel point il… il existe plus que tout le reste ? "

Il n'y avait nul besoin de répondre, et personne ne le fit. Tous le voyaient, en effet. Et, à contrecoeur, presque contre sa volonté, Brian commença à se dire que le gamin avait peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Ils placèrent l'escalier mobile de biais entre le fuselage et le toboggan; la plus haute marche était à une grande enjambée du seuil de la porte ouverte. " Je vais monter le premier, dit Brian. Je replierai le toboggan, après quoi vous mettrez l'escalier en position correcte.

- A vos ordres, commandant ", dit Nick, avec un énergique petit salut, la main au front.

Brian prit un air dégoûté. ” Attaché adjoint “, fit-il en s’élançant dans l’escalier. Il ne lui fallut qu’un moment pour hisser le toboggan, à l’aide de ses haubans, jusque dans l’appareil. Puis il se pencha par la porte pour surveiller Nick et Albert qui manoeuvraient l’escalier avec précaution.

C’étaient maintenant Rudy Warwick et Don Gaffney qui montaient la garde auprès de Craig Toomy. Bethany, Laurel et Dinah, alignées devant la baie vitrée, regardaient dehors - les deux premières du moins. ” Qu’est-ce qu’ils font? demanda Dinah.

- Ils ont enlevé le toboggan et placé un escalier devant la porte, dit Laurel. Maintenant ils montent tous. (Elle se tourna vers Bethany.) Vous êtes sûre de ne pas avoir compris ce qu’ils veulent faire? La jeune fille secoua la tête. ” Tout ce que je sais, c’est que Ace - Albert, je veux dire - est devenu comme fou. J’aurais bien aimé que ce soit à cause d’une irrésistible pulsion sexuelle, mais ce n’était pas ça… ” Elle se tut un instant, sourit, et ajouta : ” En tout cas, pas encore. Il a dit quelque chose à propos de l’avion qui serait davantage présent… et à propos de mon parfum qui le serait moins, ce qui ne ferait sûrement pas plaisir à Coco Chanel. Il a aussi parlé de circulation à double sens. Je n’ai rien compris à ce qu’il baragouinait. - Je parie que je le sais, dit la fillette. - Et qu’as-tu deviné? “

Dinah secoua la tête. ” J’espère qu’ils vont faire vite. Parce que le pauvre Monsieur Toomy a raison. Les langoliers arrivent.

- Voyons, Dinah, c’est juste une histoire inventée par son père.

- C’était peut-être une histoire inventée, répondit Dinah en tournant ses yeux aveugles vers le vitrage, mais elle est vraie, maintenant. “

” Très bien, Ace, dit Nick, en avant pour le spectacle. “

Le coeur d’Albert cognait dans sa poitrine et ses mains tremblaient, tandis qu’il disposait les quatre éléments de son expérience sur une étagère du compartiment des premières classes, où, mille ans auparavant et de l’autre côté du continent, une hôtesse de l’air du nom de Melanie Trevor avait eu en charge un carton de jus d’orange et deux bouteilles de champagne.

Brian observa attentivement Albert tandis que celui-ci disposait la pochette d’allumettes, la bouteille de Budweiser, la boîte de Pepsi et le sandwich au beurre d’arachide et à la gelée qui provenaient des réfrigérateurs du restaurant. Le sandwich était scellé dans du plastique transparent. ” Parfait, dit le jeune homme en prenant une profonde inspiration. Voyons un peu ce que nous avons ici. “

Don quitta le restaurant et se rendit auprès des baies vitrées. ” Qu’est-ce qui se passe ?

- On ne le sait pas “, lui répondit Bethany. Elle avait réussi à tirer une flamme d’une autre de ses allumettes et fumait de nouveau. Lorsqu’elle enleva la cigarette de sa bouche, Laurel s’aperçut qu’elle avait arraché le filtre. ” Ils sont montés dans l’avion, ils sont encore dans l’avion - fin de l’histoire. “

Don resta quelques instants en contemplation devant le vitrage. ” On dirait que c’est différent, dehors. Je ne pourrais pas dire au juste pourquoi, mais c’est l’impression que ça donne.

- La lumière baisse, intervint Dinah. C’est ça qui est différent. ” Elle avait parlé d’un ton parfaitement calme, mais son visage trahissait des sentiments de solitude et de peur. ” Je la sens diminuer, ajouta-t-elle.

- Elle a raison, dit Laurel. Il n’a fait clair que deux ou trois heures, et pourtant on dirait que le jour tombe.

- Je n’arrête pas de me dire que c’est un rêve, vous savez. De me dire que c’est le pire cauchemar que j’aie jamais eu, et que je vais me réveiller bientôt… “

Laurel acquiesça. ” Comment est Monsieur Toomy ? “

Don partit d’un petit rire sans joie. ” Vous ne le croiriez pas.

- Qu’est-ce qu’on ne croirait pas ? lui demanda Bethany.

- Il s’est endormi. “

Craig Toomy, évidemment, ne dormait pas. Les gens qui s’endorment dans les moments critiques, comme ce type qui était supposé garder un oeil sur Jésus pendant qu’il priait dans le jardin de Gethsémani, ces gens-là ne font définitivement pas partie du GRAND TABLEAU.

Il avait observé attentivement les deux hommes entre ses paupières mi-closes et souhaité de toutes ses forces que l’un d’eux s’éloignât. Ou les deux. Finalement, le type en chemise rouge était parti. Warwick, le chauve au dentier chromé, s’approcha de Craig et se pencha sur lui. Craig garda les yeux fermés. ” Hé, dit Warwick en lui soufflant une haleine de dentier mal entretenu au visage, hé, vous êtes ré- veillé? “

Craig ne bougea pas, n’ouvrit pas les yeux et continua de respirer au même rythme. Il envisagea même d’émettre un petit ronflement, puis y renonça.

Warwick le poussa sur le côté.

Craig continua son manège.

Chauve-au-dentier se redressa, enjamba le corps du dormeur et alla regarder les autres depuis la porte du restaurant. Craig entrouvrit les yeux et vérifia que Warwick avait bien le dos tourné. Alors, le plus silencieusement possible et avec le plus grand soin, il commença à faire jouer ses poignets de haut en bas à l’intérieur du noeud serré en huit formé par la nappe. Déjà, celle-ci était un peu détendue.

Il ne faisait que de petits mouvements, surveillant le dos de Warwick, prêt à fermer les yeux et à cesser de bouger dès que l’autre ferait mine de se retourner. De toute sa volonté, il envoya des messages télépathiques pour qu’il ne se retournât pas. Il fallait être libre avant que les autres trous du

cul ne revinssent de l'avion. En particulier le trou du cul anglais, celui qui lui avait tordu le nez et donné un coup de pied quand il était par terre. Le trou du cul anglais en question l'avait rudement bien ficelé, mais grâce à Dieu, à l'aide d'une nappe et non d'une corde en nylon. Dans ce cas, il n'aurait pas eu la moindre chance, mais là…

L'un des noeuds se détendit, et Craig put faire tourner ses poignets sur place. Il entendait les langoliers se rapprocher. Il avait bien l'intention d'être hors d'ici et en route pour Boston avant leur arrivée. A Boston, il serait en sécurité. Lorsqu'on se trouvait dans une salle de conseil d'administration pleine de banquiers, il n'était pas permis de déguerpir.

Et que Dieu vienne en aide à quiconque, homme, femme ou enfant, qui tenterait de se mettre sur son chemin.

Albert prit la pochette d'allumettes qui venait de la coupe du restaurant. " Preuve à conviction numéro 1, déclara-t-il. Allons-y. "

Il arracha une allumette et la frotta. Il fut trahi par le tremblement de ses mains et heurta la pochette au-dessus du frottoir. L'allumette se plia. "Merde! jura Albert.

- Est-ce que vous voulez… ? commença Nick.

- Laissez-le faire, intervint Brian. C'est sa démonstration.

- Prenez votre temps, Albert ", conseilla Bob.

Le jeune homme détacha une autre allumette, adressa un sourire contraint à la ronde et la frotta. Elle ne prit pas feu. Il frotta de nouveau. Elle ne prit pas feu.

" Je crois que c'est concluant, commença Brian. Il n'a…

- Je la sens, le coupa Nick, je sens l'odeur du soufre! Essayez-en une autre, Ace! "

Au lieu de cela, Albert passa pour la troisième fois l'allumette sur le frottoir… et cette fois-ci, elle s'enflamma. Elle ne se contenta pas de brûler la tête soufrée et de s'éteindre; au contraire, la flamme s'éleva, bien droite, bleue à la base, jaune au bout, et attaqua la tige cartonnée.

Albert leur adressa un sourire féroce. " Vous voyez ? Vous voyez ? "

Il secoua l'allumette, la laissa tomber et en prit une autre. Celle-ci prit feu du premier coup. Il replia la pochette à l'envers et effleura les autres allumettes avec celle qui brûlait, comme Robert Jenkins avait fait dans le restaurant. Cette fois-ci elles flamboyè- rent toutes ensemble avec un bruit sec, fssss! Albert les souffla comme les bougies d'un gâteau. Il lui fallut s'y reprendre à deux fois. " Vous voyez? répéta-t-il. Vous voyez ce que ça signifie ? Circulation à double sens! Nous avons emporté avec nous notre propre temps! C'est le passé, là dehors… et partout à l'est, je suppose, du trou par lequel nous sommes passés… mais le présent se trouve toujours ici! Il est toujours pris à l'intérieur de l'avion !

- Je me demande… “, murmura Brian ; mais soudain, tout semblait redevenir possible. Il ressentit une envie folle, presque incontrôlable, de prendre l’adolescent dans ses bras et de lui donner de grandes claques dans le dos. - Bravo, Albert! dit Bob. La bière, maintenant. Essayons la bière! ” Albert dévissa la capsule, pendant que Nick allait repêcher un verre intact au milieu du naufrage du chariot. “Où est la fumée? demanda Brian. - La fumée? demanda Bob, intrigué.

- Euh, je ne crois pas que ce soit exactement de la fumée, mais lorsqu’on ouvre une bière, il en sort en général un petit nuage de quelque chose. “

Albert renifla, puis tendit la bouteille en direction de Brian. ” Sentez donc. “

Le pilote s’exécuta et se mit à sourire. Il ne pouvait s’en empêcher. ” Bon Dieu, ça sent bien comme de la bière, fumée ou pas. “

Nick présenta son verre, et Albert constata avec un certain plaisir que la main de l’Anglais n’était guère plus assurée que la sienne. ” Allez-y, versez! Dépêchez-vous, mon vieux, mon médecin m’a dit que le suspense était mauvais pour le coeur. “

Albert versa la bière et leurs sourires s’évanouirent.

La bière était éventée. Tout à fait éventée. Dans son verre à whisky, elle donnait l’impression d’un échantillon d’urine, se dit Nick.

” Seigneur Tout-Puissant, mais la nuit tombe! “

Le groupe debout auprès de la baie vitrée se tourna vers Rudy Warwick qui venait de les rejoindre.

” Vous devriez surveiller le cinglé, en principe “, lui fit remarquer Don.

Rudy eut un geste d’impatience. ” Il dort comme une souche. A mon avis, le gnon qu’il a reçu a dû lui secouer la tirelire un peu plus que ce qu’on a cru tout d’abord. Qu’est-ce qui se passe, ici ? Et pourquoi la nuit tombe-t-elle si vite ?

- On n’en sait rien, répondit Bethany. C’est comme ça, c’est tout. Vous croyez qu’il est dans le coma, notre barjot ?

- Aucune idée. Mais si oui, c’est un souci de moins, vous ne trouvez pas ? Bon Dieu, ce bruit a de quoi vous ficher la frousse! On dirait une armée de termites camés en train de bouffer un planeur en balsa. ” Pour la première fois, Warwick semblait avoir oublié son estomac.

Dinah tourna le visage vers Laurel. ” Je crois qu’il vaudrait mieux aller voir comment va Monsieur Toomy, dit-elle. Il m’inquiète. Je suis sûre qu’il a très peur.

- S’il est inconscient, Dinah, il n’y a rien que…

- Il n’est pas inconscient, je ne crois pas. Je parie même qu’il ne dort pas. “

Laurel regarda quelques instants la fillette, songeuse, et lui prit la main. ” D’accord, allons voir. “

La nappe nouée par Nick Hopewell autour des poignets de Craig finit par se desserrer suffisamment; il put libérer sa main droite et se débarrasser de son lien. Il se mit rapidement debout. Un élancement douloureux lui traversa le crâne, et il vacilla sur place pendant quelques instants. Des vols de points noirs se poursuivaient dans son champ visuel, qui s’éclaircit peu à peu. Il se rendit alors compte que l’obscurité gagnait dans le terminal. Une nuit précoce tombait. Il entendait beaucoup plus clairement le broyage de gravier des langoliers, maintenant, soit que son oreille fût devenue plus sélective, soit qu’ils fussent plus proches.

De l’autre côté du terminal, il aperçut deux silhouettes, une grande et une petite, se détacher du groupe et se diriger vers le restaurant. La femme qui n’arrêtait pas de râler et la petite aveugle à la sale gueule boudeuse. Pas question de leur laisser donner l’alerte. Ce serait une catastrophe.

Craig s’éloigna de la tache ensanglantée de la moquette, sans quitter des yeux les deux silhouettes qui se rapprochaient. Il n’arrivait pas à comprendre comment la nuit pouvait tomber aussi rapidement.

Il y avait des pots remplis de couverts, sur le comptoir, à côté de la caisse enregistreuse, mais ce n’étaient que des cochonneries en plastique, rien d’utilisable. Craig fit le tour de la caisse et vit quelque chose de mieux : un coutelas de boucher, posé près du gril. Il le prit et s’accroupit derrière la caisse pour les regarder approcher. Il observait la petite fille avec plus d’anxiété que la femme. Elle en savait beaucoup… trop, même, peut-être. Comment était-elle parvenue à en savoir autant ?

Question passionnante, non ?

N’est-ce pas ?

Nick regarda tour à tour Albert et Bob. ” Ainsi, les allumettes sont normales, mais pas la bière. (Il se tourna pour poser le verre sur le petit comptoir.) Est-ce que ça signi… “

Tout d’un coup, un petit nuage en forme de champignon et constitué de bulles se forma au fond du verre. Il s’éleva rapidement, s’élargit et explosa en une fine couche de mousse à la surface. Les yeux de l’Anglais s’élargirent.

” Apparemment, fit Bob avec une pointe d’ironie, il faut laisser aux choses le temps de se refaire. ” Il prit le verre, en but une gorgée, et claqua les lèvres. ” Excellente. ” Tous regardaient le dessin compliqué de dentelle de mousse, dans le verre. ” Je déclare sans mentir que je n’ai jamais bu une bière aussi bonne de toute ma vie. “

Albert remplit de nouveau le verre. Cette fois-ci, la bière moussa aussitôt, puis déborda. Brian tendit la main.

” Vous êtes bien sûr que vous allez la goûter, mon vieux ? fit Nick avec un sourire. Est-ce que vous n’avez pas un dicton de pilote qui dit : ” Vingt-quatre heures pour aller de la bouteille au zinc “?

- Il ne s'applique pas aux voyages dans le temps, répliqua Brian, vous pouvez vérifier. " Il leva le verre, but et éclata de rire. " Vous avez raison, dit-il à Bob. C'est la meilleure bière que j'aie jamais bue, moi aussi. Essayez donc le Pepsi, Albert. "

Albert fit sauter la patte métallique de la boîte, et tout le monde entendit le pop-hiss caractéristique de centaines de boissons de ce genre. Il en avala une grande rasade. Quand il reposa la boîte, il souriait… mais il avait les larmes aux yeux.

" Messieurs, notre Pepsi-Cola est également excellent aujourd'hui ", déclara-t-il, en prenant les intonations respectueuses d'un maître d'hôtel. Tous éclatèrent de rire.

Don Gaffney rattrapa Laurel et Dinah au moment où elles entraient dans le restaurant. " J'ai pensé qu'il valait mieux…, commença-t-il, avant de s'arrêter brusquement. Oh merde, où est-il passé ?

- Je ne sais… " voulut dire Laurel, mais Dinah lui demanda de se taire.

Sa tête pivota lentement, comme la tête d'une torche lumineuse éteinte. Pendant quelques instants, il n'y eut pas le moindre bruit dans le restaurant… du moins, rien que l'oreille de Laurel pût détecter.

" Par là, dit enfin Dinah, avec un geste vers la caisse enregistreuse. Il se cache par là. Derrière quelque chose.

- Comment le sais-tu ? lui demanda Don d'un ton sec et nerveux. Je n'entends…

- Moi si, l'interrompit calmement la fillette. J'entends ses ongles sur le métal. Et j'entends son coeur. Il bat très vite et très fort. Il a affreusement peur. Je le plains beaucoup, beaucoup. " Soudain, elle lâcha la main de Laurel et s'élança. "Dinah, non! " cria Laurel.

La fillette n'en tint pas compte. Elle se dirigea vers la caisse, mains tendues vers d'éventuels obstacles; l'ombre eut l'air de s'emparer d'elle et de l'engloutir dans ses bras avides.

" Monsieur Toomy ? Je vous en prie, sortez. On ne veut pas vous faire de mal. N'ayez pas peur, s'il vous plaît… "

Un bruit s'éleva de derrière le comptoir. Un cri funèbre et suraigu. Un mot, ou quelque chose qui cherchait à être un mot, mais qui ne trahissait que de la démence.

" Vououououou… "

Craig se redressa, les yeux lançant des éclairs, le couteau de boucher brandi; il venait brusquement de comprendre qui elle était, à savoir l'une des leurs, que derrière ses lunettes noires elle faisait partie d'eux, qu'elle n'était pas seulement un langolier, mais qu'elle en était le chef, celle qui appelait les autres, qui les appelait grâce à ses yeux aveugles.

" Vououououou… "

Il se jeta sur elle en hurlant. Don Gaffney bouscula Laurel, manquant de peu la renverser, et bondit

en avant. Il avait réagi vite, mais pas suffisamment. Craig Toomy était cinglé et se déplaçait à la vitesse des langoliers eux-mêmes. Il fonçait sur Dinah comme un fauve sur sa proie : il ne déguerpissait pas, lui.

La fillette ne fit rien pour l'éviter. Levant son regard aveugle sur l'homme aveuglé par sa folie, elle écarta les bras, comme pour le prendre contre elle et le consoler.

" -ouououououou…

- N'ayez pas peur, Monsieur Toomy, n'ayez pas peur… " C'est alors que Craig enfonça le couteau dans la poitrine de Dinah, avant de se ruer dans le terminal, ignorant Don et Laurel, et sans cesser un instant de hurler.

Dinah resta quelques instants debout là où elle se trouvait. Sa main trouva le manche de bois qui dépassait du devant de sa robe, et ses doigts papillon-nèrent autour, en explorant la forme. Puis elle s'effondra doucement et avec grâce sur le sol, réduite à une simple nouvelle ombre parmi les ombres de plus en plus denses.

CHAPITRE SEPT

DINAR DANS LA VALLÉE DES OMBRES. LE GRILLE-PAIN LE PLUS RAPIDE À LEST DU MISSISSIPPI. COURSE CONTRE LE TEMPS. NICK PREND UNE DÉCISION.

Chacun à son tour, Albert, Brian, Bob et Nick mordirent dans le sandwich au beurre de cacahuètes et à la gelée… ce qui faisait deux bouchées par personne. Mais tandis qu'il mâchait, Albert se dit qu'il n'avait jamais mordu dans nourriture aussi délicieuse de toute sa vie. Son estomac se réveilla, du coup, et se mit à en réclamer davantage.

" Je crois que c'est ce que notre ami déplumé, Monsieur Warwick, va apprécier le plus ", remarqua Nick en avalant. Il regarda Albert. " Vous êtes un génie, Ace. Vous le savez, n'est-ce pas ? Rien qu'un pur génie. "

Albert, ravi, se mit à rougir. " Ce n'était pas grand-chose, pourtant. Rien que l'application de ce que Monsieur Jenkins appelle la méthode déductive. Si deux flux coulant dans des directions différentes se rencontrent, ils se mélangent et forment un tourbillon. J'ai vu ce qui arrivait aux allumettes de Bethany, et j'en ai conclu qu'il se passait peut-être quelque chose de semblable ici. Il y avait aussi la chemise d'un rouge vif de Monsieur Gaffney. Elle commençait à perdre de sa couleur. Je me suis donc dit que si les choses commencent de se dissoudre lorsqu'on n'est plus dans l'avion, peut-être qu'en les ramenant dedans…

- Il faut que je vous interrompe, fit doucement Brian. Je crois que si nous avons l'intention de faire ce vol de retour, nous devrions commencer dès que possible. Le bruit que nous entendons m'inquiète, mais il y a aussi autre chose qui m'inquiète. Cet avion n'est pas un système clos. Je crois qu'il y a des chances pour qu'il commence à un moment ou à un autre à perdre lui-même son… sa…

- Son intégrité temporelle ? suggéra Albert.

- Oui. Bien dit. Le carburant que nous chargerons maintenant dans ses réservoirs a une chance de brû- ler… mais dans quelques heures, il peut se révéler inerte. "

Une idée désagréable vint à l'esprit de Brian : le kérosène s'arrêtant de brûler alors que l'appareil serait à 30000 pieds. Il ouvrit la bouche pour le leur dire… puis la referma. Quel avantage à leur mettre pareille idée en tête, alors qu'ils ne pourraient rien y faire ?

" Comment s'y prend-on, Brian ? " demanda Nick de son ton net et précis.

Brian revit tout le processus en esprit. La méthode ne serait pas très orthodoxe, en particulier dans la mesure où il devrait travailler avec une équipe dont l'expérience ne devait pas dépasser la fabrication d'un modèle réduit, dans le meilleur des cas, mais il pensait que c'était possible.

" Nous commencerons par lancer les moteurs pour nous rapprocher le plus possible du Delta 727. Une fois là, j'arrêterai le moteur tribord et laisserai tourner le moteur bâbord. Ce 767 est équipé de réservoirs d'ailes et d'un système APU qui- "

Un hurlement suraigu de panique leur parvint à ce moment-là, et masqua un instant le bruit de fond de

1.Auxiliary Power Unit : moteurs auxiliaires produisant l'énergie nécessaire aux équipements d'un appareil. (N.d.T.)

broyage, comme une craie grinçant sur un tableau noir. Il fut suivi d'un bruit de pas sur l'escalier mobile. Nick se tourna dans cette direction et leva les mains dans un geste qu'Albert identifia sur-le-champ : il avait vu des fondus d'arts martiaux le pratiquer, dans son école. Il s'agissait simplement de la position défensive classique du Tae Kwon Do. L'instant suivant, le visage blême et terrifié de Bethany apparaissait dans l'encadrement de la porte et Nick laissa retomber ses mains. " Venez! hurla-t-elle, il faut que vous veniez! " Hors d'haleine, haletante, elle vacilla et recula sur la plate-forme. Un instant, Albert et Brian crurent qu'elle allait dégringoler l'escalier à la pente raide et se rompre le cou. Puis Nick bondit en avant, lui passa une main sous la nuque et l'attira à l'intérieur de l'appareil. La jeune fille ne semblait même pas se rendre compte de ce qui avait failli lui arriver. Ses yeux sombres brillaient dans l'ovale décoloré de son visage. " Je vous en prie, venez! Il lui a donné un coup de couteau! Je crois qu'elle va mourir! "

Nick posa les mains sur ses épaules et se pencha vers elle comme s'il s'apprêtait à l'embrasser. " Qui a donné un coup de couteau à qui? demanda-t-il d'un ton très calme. Qui va mourir? - Je… elle… Monsieur T-T-Toomy- - Bethany ? Dites teacup. "

Elle ouvrit de grands yeux, hagarde, sans comprendre. Brian regardait l'Anglais comme si celui-ci était devenu fou. Dites teacup. Tout de suite. - T-T-Teacup. - Teacup et saucer. - Teacup et saucer. - Très bien. Ça va mieux? " Elle acquiesça. " Oui.

- Bon. Si vous perdez encore les pédales, dites teacup et ça ira aussitôt mieux. Qui a reçu un coup de couteau ? - La petite aveugle, Dinah.

- Bordel de merde. Très bien, Bethany. Simplement… " Nick éleva brutalement la voix lorsqu'il vit Brian se déplacer derrière la jeune fille, en direction de l'escalier, Albert dans son sillage. " Non! lança-t-il d'un ton sec et dur qui les arrêta immédiatement. Ne bougez pas, nom de Dieu! "

Brian, qui avait fait deux séjours au Vietnam et savait reconnaître un ordre définitif quand il en recevait un, s'arrêta si brusquement qu'Albert vint donner du nez contre son dos. Je le savais, songea le pilote. Je savais qu'il prendrait la direction des opérations. Ce n'était qu'une question de temps et de circonstances.

" Savez-vous ce qui s'est passé et où se trouve notre salopard de compagnon de voyage, maintenant ? demanda Nick à Bethany.

- Le type… le type en chemise rouge a dit…

- Très bien. Laissez tomber. (Il jeta un bref coup d'oeil à Brian. Il avait les yeux rouges de colère.) Ces foutus idiots l'ont laissé tout seul. J'aurais parié ma pension là-dessus! Eh bien, ça ne se reproduira plus. Notre Monsieur Toomy vient de nous jouer son dernier tour. "

Il regarda de nouveau la jeune fille. Elle avait la tête inclinée; ses cheveux pendaient en désordre devant son visage et elle respirait par grands à-coups chevrotants.

Vit-elle encore, Bethany ? demanda-t-il doucement. - Je… je… je… - Dites teacup, Bethany.

- Teacup ! cria-t-elle en levant sur lui des yeux rougis et pleins de larmes. Je n'en sais rien! Elle était encore en vie quand je… quand je suis venue vous chercher. Elle est peut-être morte, maintenant. Il ne l'a pas ratée. Seigneur, pourquoi faut-il qu'on ait ce foutu parano sur les bras ? On était déjà bien assez dans la merde comme ça!

- Et aucun d'entre vous, qui étiez chargés de le surveiller, n'a la moindre idée de la direction qu'il a prise après l'attaque, c'est bien ça ?

Bethany porta une main à son visage et se mit à sangloter. La réponse leur suffisait. " Ne soyez pas aussi dur avec elle ", dit avec douceur Albert, qui passa un bras autour de la taille de la jeune fille. Elle posa la tête contre son épaule et se mit à pleurer plus fort encore.

Nick les repoussa délicatement de côté. " Si je devais être dur avec quelqu'un, ce serait avec moi-même, Ace. J'aurais dû rester là-bas. "

Il se tourna vers Brian.

" Je retourne au terminal. Vous, non. Monsieur Jenkins a très certainement raison : nous n'avons pas beaucoup de temps. Je n'aime pas trop m'attarder sur ce que cela veut dire exactement. Faites partir les moteurs, mais ne déplacez pas l'appareil. Si la gosse est vivante, nous aurons besoin de l'escalier pour la faire monter. Bob, placez-vous au pied de l'escalier. Surveillez le coin au cas où ce salopard de Toomy… Albert, suivez-moi. "

Puis il ajouta quelque chose qui les glaça tous. " J'espère presque qu'elle est morte, Dieu me pardonne. Ça nous ferait gagner du temps. "

Dinah n'était pas morte; elle n'était même pas inconsciente. Laurel lui avait enlevé ses lunettes de soleil pour essuyer la transpiration qui inondait son visage; les yeux de Dinah, d'un brun profond, très grands, regardaient sans voir dans ceux bleu-vert de Laurel. Derrière elle, Don et Rudy se tenaient épaule contre épaule, dévorés d'anxiété.

Je suis désolé, répéta Rudy pour la cinquième fois. Je croyais vraiment qu'il était K: O. Complètement K: O. "

Laurel l'ignora. " Comment te sens-tu, Dinah ? " demanda-t-elle doucement. Elle ne voulait pas regarder le manche de bois qui dépassait de la robe de la fillette, mais ses yeux ne cessaient d'y revenir. Très peu de sang avait coulé, du moins jusqu'à maintenant: il formait un demi-cercle de la taille d'une soucoupe autour de la blessure, et c'était tout.

Pour l'instant.

Ça fait mal, murmura Dinah. C'est dur de respirer. Et c'est brûlant.

- Tu vas voir, ça va aller, Dinah “, dit Laurel; mais ses yeux, une fois de plus, se portèrent sur le manche. La fillette était toute menue, elle n’arrivait pas à comprendre comment la lame ne l’avait pas trans-percée de part en part. Et par quel miracle elle n’était pas encore morte .

… hors d’ici “, souffla Dinah. Elle fit la grimace et un filet de sang épais s’échappa lentement du coin de sa bouche avant de couler sur sa joue.

N’essaie pas de parler, ma chérie, lui dit Laurel en repoussant les boucles mouillées de sueur du front de la fillette.

- Il faut que vous partiez d’ici, insista Dinah d’une voix à peine perceptible. Et il ne faut pas en vouloir à Monsieur Toomy. Il est… il a peur, c’est tout. Il a peur d’eux. “

Don jeta autour de lui des regards sinistres. ” Si je trouve ce salopard, il va avoir encore plus peur “, gronda-t-il en serrant les poings. Une chevalière brilla à l’une de ses phalanges, dans la pénombre grandissante. ” Il regrettera de n’être pas né dans la peau d’un rat d’égout. “

hlick arriva à ce moment-là dans le restaurant, suivi d’Albert. Il bouscula Rudy Warwick au passage et, sans s’excuser, s’agenouilla à côté de Dinah. Son regard brillant s’arrêta quelques instants sur le manche du couteau, puis se porta sur le visage de la fillette.

” Salut, mon chou. ” Il avait parlé sur un ton joyeux, mais ses yeux étaient devenus plus sombres. ” Je vois que tu as eu droit à l’air conditionné. Ne t’inquiète pas; en un rien de temps, tu seras aussi solide qu’une chevrette. “

Dinah esquissa un sourire. ” C’est quoi, une chevrette ? Une petite chèvre ? ” murmura-t-elle. Encore un peu de sang coula de sa bouche, et Laurel en aperçut sur ses dents. La jeune femme sentit son estomac se nouer paresseusement.

” Je ne sais pas, mais c’est quelque chose de mignon, j’en suis sûr, répondit Nick. Je vais te tourner la tête de côté. Reste aussi immobile que tu peux.

- D’accord. “

Nick lui fit pivoter très doucement la tête, jusqu’à ce que sa joue touchât la moquette ou presque. ” Ça fait mal ?

- Oui, souffla Dinah. Ça brûle. Fait mal de… respirer. ” Son filet de voix avait pris un timbre rauque, craquelé. Un fin filet de sang coula de sa bouche et vint s’étaler sur la moquette, à moins de trois mètres de l’endroit où séchait le sang de Craig Toomy.

De dehors leur parvint soudain le gémissement à haute pression d’un moteur d’avion qu’on lance. Don, Rudy et Albert regardèrent dans cette direction. Nick ne quitta pas un instant la fillette des yeux. Il parla d’un ton doux. ” Est-ce que tu as envie de tousser, Dinah ?

- Oui… non… je ne sais pas.

- Il ne vaudrait mieux pas, reprit-il. Si tu ressens cette espèce de chatouillis, tu sais, essaie de l’ignorer. Et ne dis plus rien, d’accord ?

- Ne faites… pas de mal… à Monsieur Toomy. ” En dépit de sa voix affaiblie, il y avait beaucoup de force et d’insistance dans ses paroles. - Non, ma chérie, il n’en est pas question. Fais-moi confiance. - Vous… fais pas… confiance… “

Il se pencha, l’embrassa sur la joue et murmura à son oreille : ” Mais si, tu peux - tu peux me faire confiance. Pour le moment, il faut surtout ne pas bouger et nous laisser nous occuper du reste. “

Il se redressa et regarda Laurel. ” Vous n’avez pas essayé de lui retirer le couteau ?

- Je… non. ” La jeune femme déglutit. Elle avait l’impression d’avoir une boule brûlante et rêche dans le fond de la gorge. Elle n’arrivait pas à avaler. - J’aurais dû ?

- Si vous l’aviez fait, nous n’aurions guère de chances. Avez-vous une expérience quelconque d’infirmière ?

- Non.

- Très bien, je vais vous dire ce qu’il faut faire… mais je voudrais tout d’abord savoir si la vue du sang - de pas mal de sang - ne va pas vous faire tomber dans les pommes. Et c’est la vérité que je veux.

- Je n’ai jamais réellement vu beaucoup de sang depuis le jour où on se courait après, ma soeur et moi, et où elle s’est cassé deux dents contre une porte. Ce jour-là, en tout cas, je ne me suis pas évanouie.

- Bien. Et vous ne vous évanouirez pas davantage aujourd’hui. Monsieur Warwick, apportez-moi une demi-douzaine de nappes que vous trouverez dans ce grotesque bistrot, à côté. (Il sourit à la fillette.) Donne-moi une minute ou deux, Dinah, et je crois que tu te sentiras beaucoup mieux. Tu ne peux pas savoir comme le jeune docteur Hopewell peut être gentil avec les dames, en particulier quand elles sont jeunes et jolies. “

Laurel éprouva un désir soudain, aussi violent qu’absurde, de toucher les cheveux de Nick.

Mais qu’est-ce qui te prend, ma grande ? Cette petite fille est probablement en train de mourir, et tout ce que tu te demandes, c’est quel effet ça te ferait de toucher ses cheveux ? Arrête ça! Tu es trop stupide!

Voyons un peu… stupide au point d’avoir traversé le continent pour retrouver un homme rencontré par les petites annonces d’un magazine spécialisé ? Stupide au point d’avoir envisagé de coucher avec lui pourvu qu’il soit raisonnablement présentable… et qu’il n’ait pas mauvaise haleine, évidemment?

Oh, arrête ça, Laurel, arrête ça tout de suite!

D’accord, admit l’autre voix dans sa tête. Tu as absolument raison, il est ridicule de penser à des choses pareilles en des moments pareils, et je vais arrêter… mais je me demande comment le jeune Dr Hopewell se compor-terait, dans un lit? Je me demande s’il serait aussi doux, ou bien…

Laurel frissonna, inquiète à l’idée qu’il s’agissait peut-être des signes avant-coureurs d’une dépression nerveuse.

” Ils se rapprochent, souffla Dinah. Il faut vraiment… ” Elle toussa, et une grosse bulle sanglante se forma entre ses lèvres. Elle explosa, maculant ses joues. Don Gaffney grommela quelque chose et se détourna. ” … vous dépêcher “, acheva-t-elle.

Nick ne se départit pas un instant de son sourire joyeux. ” Je le sais “, répondit-il.

Craig fonça à travers le terminal, sauta adroitement pardessus la rampe de l’escalier roulant immobilisé et dévala les marches métalliques, la panique roulant et grondant dans sa tête comme une tempête sur l’océan; elle arrivait même à noyer cet autre bruit, ce masticage implacable, cet incessant broyage des langoliers. Personne ne le vit s’enfuir. Il courut à travers le hall du rez-de-chaussée, vers l’une des portes de sortie… contre laquelle il s’écrasa. Il avait tout oublié, y compris que les portes commandées par un faisceau optique ne pouvaient s’ouvrir en cas de panne d’électricité.

Il rebondit, le souffle coupé, et tomba sur le sol. Il respirait comme un poisson pris au filet. Il resta ainsi quelques instants, essayant désespérément de rassembler ses idées éparses, et se retrouva en train de contempler sa main droite. Elle se réduisait à une forme blanche, dans l’obscurité grandissante, mais on devinait de petites taches sombres dessus. Il savait ce qu’elles étaient : le sang de la fillette.

Sauf que ce n’était pas une petite fille. Elle avait l’air d’une petite fille, mais c’était le chef des langoliers. Elle morte, les autres ne pourront pas… ne pourront pas…

Ne pourront pas quoi?

Le trouver?

Il entendait pourtant toujours le grondement affamé qui trahissait leur approche : ce bruit de mâchoires à rendre fou, comme si quelque part, à l’est, était en marche une monstrueuse armée d’insectes géants à l’insatiable appétit.

Son esprit vacilla. Oh, il était tellement embrouillé…

Craig aperçut une porte plus petite conduisant à l’extérieur et partit dans cette direction. Puis il s’ar-rêta. Il y avait bien une route, là dehors, et celle-ci devait certainement conduire à Bangor. Mais Bangor ne faisait définitivement pas partie du GRAND TABLEAU. C’était à Boston qu’il devait se rendre. S’il parvenait à rejoindre cette ville, tout irait bien. Et qu’est-ce que cela signifiait ? Son père l’aurait su, lui. Cela signifiait qu’il fallait arrêter de DÉGUERPIR dans tous les coins et S’EN TENIR AU PROGRAMME.

Son esprit s’empara de cette idée comme un naufragé s’empare d’un espoir - n’importe quoi, pourvu que ça flotte, même si c’est la porte des chiottes : c’est toujours bon à prendre. S’il pouvait arriver à Boston, tout ce qu’il venait de vivre serait… serait…

” Balayé “, balbutia-t-il.

A ce mot, un brillant rayon de lumière rationnelle parut percer les nuages ténébreux qui avaient envahi son esprit, et une voix (qui aurait pu être celle de son père) s’écria oui!! avec enthousiasme.

Mais comment s'y prendre ? Boston était trop loin pour s'y rendre à pied, et les autres ne le laisseraient pas embarquer sur l'unique avion qui fonctionnait encore. Pas après ce qu'il avait fait à leur petite mascotte aveugle.

" Mais ils ne savent pas, murmura-t-il, ils ne savent pas quel cadeau je leur ai fait, parce qu'ils ne savent pas qui elle est. " Il hocha la tête d'un air entendu. Ses yeux, agrandis et embués, brillaient dans la pénombre.

Faufile-toi en cachette dans l'avion, lui souffla la voix de son père.

Oui, ajouta la voix de sa mère. Passager clandestin! C'est la solution, Craiggy-weggy! Et en plus, tu n'auras même pas besoin d'un billet!

Craig, incertain, regarda en direction du carrousel à bagages. Il pouvait passer par là pour regagner les pistes, mais si jamais ils avaient placé une sentinelle auprès de l'avion ? Cette idée ne serait jamais venue à l'esprit du pilote - une fois hors de son cockpit, ce n'était qu'un imbécile, à l'évidence - mais l'Anglais, lui, y aurait certainement pensé.

Que fallait-il donc faire ?

Si ni le côté Bangor ni le côté pistes de l'aéroport n'étaient bons, que devait-il faire, et où devait-il se rendre ?

Craig regarda nerveusement l'escalier roulant immobilisé. Ils n'allaient pas tarder à se lancer à sa poursuite - avec l'Anglais à la tête de la meute, sans aucun doute - et il se tenait en plein milieu du hall, aussi exposé qu'une effeuilleuse qui vient de jeter au public son soutien-gorge et sa petite culotte.

Il faut que je me cache, au moins pour le moment.

Il avait entendu le démarrage des moteurs, mais cela ne l'inquiétait pas; il avait assez d'expérience, comme passager, pour savoir que le commandant Engle ne pouvait repartir sans avoir fait le plein. Il n'avait pas à s'inquiéter qu'ils partent sans lui. Du moins, pas pour le moment.

Cache-toi, Craiggy-weggy. C'est ce que tu dois faire pour le moment. Te cacher avant qu'ils se lancent à tes trousses.

Il tourna lentement sur lui-même, à la recherche du meilleur emplacement, plissant les yeux dans l'obscurité. Il aperçut alors un panneau au-dessus d'une porte, entre les comptoirs d'Avis et de l'agence de voyages de Bangor : SERVICES DE L'AÉROPORT, y lisait-on. Ce qui pouvait signifier à peu près tout ce qu'on voulait.

Craig se dépêcha de gagner cette issue, jetant des coups d'oeil nerveux derrière lui, et en essaya la poignée. Comme dans le cas de la porte des services de sécurité, la poignée refusa de bouger, mais la porte s'ouvrit sous sa poussée. Il jeta un dernier regard pardessus son épaule, ne vit personne, et referma la porte derrière lui.

Une obscurité totale l'engloutit sur-le-champ; il était, dans cet endroit, aussi aveugle que la petite fille qu'il avait frappée. Craig s'en moquait. Il n'avait pas peur du noir; en réalité, il aimait même

cela. A moins d'être en compagnie d'une femme, personne n'attend de vous que vous fassiez quelque chose de réellement significatif dans les ténèbres. Dans les ténèbres, la notion de performance perdait beaucoup de sa valeur.

Avantage supplémentaire, le bruit des langoliers n'y parvenait qu'étouffé.

Craig avança lentement à tâtons, mains tendues, traînant les pieds. Après trois ou quatre pas, sa cuisse entra en contact avec un objet dur, qui lui fit penser au rebord d'un bureau. De la main, il vérifia. Il ne s'était pas trompé. Il l'explora du bout des doigts pendant quelques instants, réconforté de retrouver le matériel familier d'un col blanc américain: une pile de feuilles de papier, un panier pour les documents en partance, le bord d'un buvard, une boîte de trombones, un pot pour les crayons et les stylos. Il contourna le bureau, et sa hanche heurta le bras d'un fauteuil. Il se glissa entre le siège et le bureau et s'assit. Il se sentait déjà mieux, du seul fait d'être installé derrière un bureau. Il avait l'impression d'être davantage lui-même - calme, maî- tre de la situation. Il tâtonna pour trouver la poignée du tiroir du haut et l'ouvrit, à la recherche d'une arme, ou au moins de quelque chose de pointu. Presque tout de suite, ses mains tombèrent sur un coupe-papier.

Il le prit, referma le tiroir, et posa l'instrument à portée de sa main droite.

Il resta ainsi assis pendant un certain temps, l'oreille tendue vers le ta-boum étouffé de son coeur ainsi que vers le ronflement atténué des moteurs de l'avion. Puis ses mains partirent de nouveau à la recherche de la pile de papiers. Il s'empara de la première feuille et la ramena vers lui, sans qu'il pût apercevoir le moindre reflet blanc …. même lorsqu'il la tenait devant ses yeux.

C'est très bien, Craiggy-weggy. Tu attends bien tranquillement dans le noir. Tout le temps qu'il faudra jusqu'au moment où il conviendra de bouger. Et lorsque ce moment viendra…

Je te le dirai, acheva son père d'un ton sinistre.

" C'est parfait ", dit Craig à haute voix. Ses doigts avancèrent comme une araignée jusqu'au coin en haut à droite de la feuille de papier. Et commencèrent à la déchirer délicatement de haut en bas.

Rtttttp.

Comme une eau bleue, pure et rafraîchissante, un calme bienfaisant l'envahit. Il laissa tomber le ruban invisible sur le bureau invisible, et ses doigts remontè- rent jusqu'en haut de la feuille. Tout allait se passer de manière impeccable. Parfaitement impeccable. Il com-mença à fredonner à voix basse une sorte de refrain sans musique.

" Just call me angel… of the morning, ba-by… "

Rittttp.

" Just touch my cheek before you leave me… ba-by… "

Maintenant calmé, en paix, Craig attendit, assis, que son père lui dise, comme il l'avait fait tant de fois lorsqu'il était petit, ce qu'il devait faire ensuite.

” Ecoutez-moi bien, Albert, dit Nick. Il faut la faire monter à bord de l’avion, mais pour cela nous aurons besoin d’une civière. Il n’y en a certainement pas à bord, mais il doit forcément s’en trouver une ici. Où?

- Bon sang, Monsieur Hopewell, le commandant Engle doit mieux savoir…

- Sauf qu’il n’est pas ici, fit Nick patiemment. Il va falloir nous débrouiller tout seuls. “

Albert fronça les sourcils… puis pensa au panneau qu’il avait vu au rez-de-chaussée. ” Services de l’aé- roport ? demanda-t-il. Ça ne serait pas ça ?

- Et comment donc! s’exclama Nick. Où l’avez-vous vu?

- En bas. A côté des comptoirs de location de voitures.

- Parfait, dit Nick. Voilà comment nous allons procéder. Vous et Monsieur Gaffney êtes dorénavant chercheurs et porteurs de civière. Monsieur Gaffney, je vous conseille d’aller près du gril, derrière le comptoir. Je suppose que vous y trouverez des couteaux bien aiguisés. Je suis sûr que c’est là que notre désagréable ami a trouvé le sien. Prenez-en un pour vous et un pour Albert. “

Don passa derrière le comptoir sans dire un mot. Rudy Warwick revint à ce moment-là du bar, les bras chargés de nappes à carreaux rouges et blancs.

” Je suis vraiment désolé- ” commença-t-il encore, mais Nick, d’un geste, lui coupa la parole. Il regardait toujours Albert, dont le visage se réduisait maintenant à un ovale pâle, au-dessus de la masse plus sombre du petit corps de la fillette. L’obscurité devenait de plus en plus profonde.

” Vous ne verrez probablement pas Monsieur Toomy ; à mon avis, il s’est enfui sans arme, pris de panique. Soit il s’est trouvé un trou où il se terre, soit il a quitté le terminal. Si jamais vous lui tombez dessus, je vous conseille très vivement de ne pas vous attaquer à lui, sauf si son comportement l’exige. (Il tourna la tête vers Don, qui revenait avec un coutelas de boucher dans chaque main.) N’oubliez pas quelle est votre priorité, tous les deux. Votre mission n’est pas de capturer Monsieur Toomy pour le déférer à la justice: Elle se réduit à trouver une civière et à la ramener ici aussi vite que possible. Il faut que nous fichions le camp d’ici. “

Don tendit un des coutelas à Albert, mais celui-ci secoua la tête et se tourna vers Warwick. ” Puis-je avoir une de ces nappes, à la place ? “

Don le regarda comme s’il était devenu fou. ” Une nappe ? Au nom du ciel, pour en faire quoi ?

- Vous allez voir. “

Albert s’était agenouillé près de Dinah. Il se releva et passa derrière le comptoir. Il regarda tout autour de lui, ne sachant pas très bien ce qu’il cherchait, mais sûr de le reconnaître lorsqu’il le verrait. C’est ce qui se produisit. Il y avait un grille-pain deux-tranches, un modèle ancien, dans un coin du comptoir. Il s’en saisit, arracha la prise, enroula le cordon autour en serrant bien, et revint auprès des autres. Il prit alors l’une des nappes, posa le grille-pain dans un coin et l’emballa comme s’il voulait faire un cadeau de Noël. Il élabora enfin un gros noeud bien serré en oreilles de lapin. Lorsqu’il prit la nappe par ces oreilles et se redressa, le grille-pain enroulé était transformé en un caillou posé dans une

fronde de fortune.

” Lorsque j’étais môme, fit Albert d’un ton d’excuse, on jouait à Indiana Jones avec mon frère David. Un jour, j’ai fabriqué un truc dans ce genre, en disant que c’était un fouet, et c’est tout juste si je ne lui ai pas cassé le bras. J’avais mis dans une vieille couverture un contrepoids trouvé au fond de notre garage. Plutôt débile, j’en ai bien peur. Je ne me doutais pas à quel point ça pouvait faire mal. Ça m’a valu une sacrée raclée. D’accord, c’est une arme qui ne paie pas de mine, mais elle est assez efficace. Elle l’a été au moins une fois, en tout cas. “

Nick regarda l’arme improvisée d’Albert d’un air dubitatif mais ne dit rien. Si le jeune homme devait se sentir plus à l’aise avec un grille-pain enroulé dans une nappe pour descendre au rez-de-chaussée, c’était parfait.

” Alors c’est bon. Maintenant, allez nous chercher une civière et revenez. S’il n’y a rien dans ce service, cherchez ailleurs. Si vous n’avez rien trouvé d’ici quinze minutes, non, dix, plutôt - revenez, et nous la porterons.

- Vous ne pouvez faire ça! protesta Laurel sans élever la voix. Si jamais il y a une hémorragie interne… “

Nick la regarda. ” Il y a déjà une hémorragie interne. Et dix minutes, c’est plus de temps que nous ne pouvons en gaspiller. “

Laurel ouvrit la bouche pour répondre, pour discuter, mais le murmure enroué de Dinah l’arrêta. ” Il a raison. “

Don glissa le coutelas dans la ceinture de son pantalon. ” Allons-y, fiston, dit-il. On a des choses à faire. ” Ils traversèrent le hall côte à côte, puis empruntèrent l’escalier mécanique. En chemin, Albert enroula les pointes de la nappe autour de son poignet.

Nick retourna son attention vers la fillette qui gisait sur le sol. ” Comment te sens-tu, Dinah ?

- Ça fait mal, répondit-elle faiblement.

- Oui, bien sûr, ça fait mal. Et j’ai bien peur de devoir te faire encore plus mal, au moins pendant quelques secondes, ma chérie. Mais le couteau est dans ton poumon, et il faut l’en sortir. Tu le comprends, n’est-ce pas ?

- Oui. ” Ses yeux sombres et aveugles se tournèrent vers lui. ” J’ai peur…

- Moi aussi, Dinah, moi aussi. Mais il faut le faire. Tu es prête ?

- Oui.

- Tu es une bonne fille. ” Nick se pencha et posa un baiser léger sur sa joue. ” Bonne et courageuse. Ça ne durera pas longtemps, je te le promets. Il faut que tu bouges le moins possible et que tu essaies de ne pas tousser. Tu comprends ce que je veux dire? C’est très important. Essaie de ne pas tousser.

- J’essaierai.

- Il y aura un moment ou deux pendant lesquels tu auras l’impression de ne plus pouvoir respirer. Peut-être même d’avoir une fuite, comme un pneu crevé. C’est une impression pénible, ma chérie, et tu auras peut-être envie de bouger ou de crier. Il ne faut pas. Il ne faut ni bouger ni tousser. “

Dinah répondit, mais personne ne put distinguer ses paroles.

Nick déglutit, essuya d’un geste rapide du dos de la main la sueur qui lui mouillait le front, et se tourna vers Laurel. ” Pliez deux des nappes en carrés aussi épais que vous pourrez. Mettez-vous à genoux à côté de moi. Aussi près que possible. Warwick, enlevez votre ceinture.”

L’homme s’exécuta aussitôt.

Nick regarda de nouveau Laurel. Elle fut une fois de plus frappée (mais, cette fois, ce n’était pas désagréa-ble) par la puissance de ce regard. ” Je vais prendre le couteau par le manche et le sortir. Si la lame n’est pas prise dans une côte - et à en juger par sa position, je ne le crois pas - elle devrait venir lentement et régulièrement. Dès qu’elle sera sortie, je me reculerai, pour vous libérer l’accès. Vous poserez l’une de vos compresses sur la blessure et vous appuierez. Très fort. Ne craignez pas de lui faire mal ou de l’empêcher de respirer. Elle a au moins une perforation du poumon, et probablement deux, je suis prêt à le parier. C’est de ça qu’il faut s’occuper. Est-ce clair? - Oui.

- Quand vous aurez placé la compresse, je vais la soulever contre la pression que vous exercerez. Monsieur Warwick glissera alors l’autre compresse en dessous d’elle si nous voyons du sang au dos de sa robe. Ensuite, nous maintiendrons les deux compresses en place à l’aide de la ceinture de Monsieur Warwick. (Il jeta un coup d’oeil à Rudy.) Quand je vous la demanderai, mon ami, passez-la-moi. Ne m’obligez pas à vous la demander deux fois.

- Ce sera pas la peine.

- Voyez-vous suffisamment pour y arriver, Nick ? s’inquiéta Laurel.

- Je crois. Je l’espère. (Il regarda de nouveau la fillette.) Prête, Dinah ? “

Elle murmura quelque chose.

” Très bien, dit Nick, qui prit une profonde inspiration. Que Dieu me vienne en aide! “

Il replia ses longs doigts minces autour du manche, comme un joueur qui prend une batte de base-ball. Il tira. Dinah cria. Sa bouche recracha un gros caillot de sang. Laurel, tendue, s’était penchée en avant, et se retrouva le visage baigné de sang. Elle eut un mouvement de recul.

” Non! la fustigea Nick sans détourner les yeux. C’est pas le moment de faire la poule mouillée, vous entendez? C’est pas le moment! “

Laurel se pencha de nouveau en avant. Pendant un instant, elle vit le sang couler hors de la blessure de Dinah, puis la blessure disparut sous la compresse improvisée; celle-ci devint presque immédiatement humide et tiède sous ses mains.

” Plus fort! gronda Nick. Appuyez plus fort! Il faut colmater la plaie! La colmater! “

Laurel comprenait maintenant l’expression ” per-dre les pédales ” : elle avait l’impression d’être sur le point de les perdre elle-même. ” Je peux pas! Je vais lui casser les côtes si…

- Rien à foutre, de ses côtes! Il faut boucher ce trou! “

Laurel, pivotant sur ses genoux, s’inclina davantage en avant et se mit à peser de tout son poids. Elle sentit le liquide qui filtrait entre ses doigts, en dépit de l’épaisseur de la nappe repliée.

L’Anglais jeta le couteau de côté et se pencha sur Dinah presque jusqu’à lui toucher le visage. Elle avait les yeux clos. Il souleva l’une de ses paupières. ” Je crois qu’elle s’est évanouie, dit-il. Peux pas être sûr, avec les yeux bizarres qu’elle a, mais je prie le ciel qu’elle le soit. ” Une mèche de cheveux était retombée sur son front; il la rejeta impatiemment d’un mouvement de la tête et regarda Laurel. ” Vous vous en tirez bien. Continuez, d’accord? Je vais la tourner, maintenant. Gardez tout le temps la pression.

- Il y a tellement de sang, grogna Laurel. Elle pourrait se noyer, non?

- Je ne sais pas. Gardez la pression. Prêt, Monsieur Warwick?

- Seigneur Jésus, je crois que oui, coassa Rudy Warwick.

- Bien. Allons-y. ” Nick passa les mains sous l’omoplate droite de Dinah et fit la grimace. ” C’est pire que ce que je pensais, grommela-t-il. Bien pire. Elle est pleine de sang. ” Il commença à soulever lentement Dinah contre la pression exercée par Lau-rel. La fillette émit un gémissement rauque comme un râle. Un caillot de sang jaillit de sa bouche et alla souiller la moquette. Laurel entendait aussi une pluie de sang tomber du dos de Dinah. Soudain le monde se mit à vaciller autour d’elle.

” Gardez la pression! cria Nick. Ne la relâchez pas! “

Mais elle s’évanouissait.

C’est parce qu’elle se doutait de ce que Nick Hopewell penserait d’elle si jamais elle défaillait qu’elle agit comme elle le fit alors. Elle tira la langue, comme un enfant qui fait la grimace, et se la mordit aussi fort qu’elle le put. Une exquise douleur en éclats de verre lui emplit la bouche en même tant que le goût salé du sang… mais la sensation que le monde s’éloignait d’elle comme un gros poisson paresseux dans un aquarium disparut. Elle était de nouveau là.

Du rez-de-chaussée leur parvint soudain un hurlement de douleur et de surprise. Il fut suivi d’un cri rauque, puis, aussitôt, d’un nouveau hurlement per- çant.

Rudy et Laurel tournèrent la tête dans cette direction. ” Le garçon! s’exclama Rudy. Lui et Gaffney ! Ils…

- Ils ont trouvé Toomy, en fin de compte “, dit Nick. Son visage n’était qu’un masque compliqué de tensions. Les tendons de son cou ressortaient comme des câbles. ” Il faut simplement espérer… “

Il y eut un coup sourd, suivi d’un terrible hurlement d’angoisse, puis une série de pas étouffés et

précipités.

” … qu’ils ont eu le dessus. On ne peut rien y faire, maintenant. Si nous nous arrêtons, nous condamnons la petite à mort.

- Mais on aurait dit le gosse!

- On n’y peut rien, Warwick! Glissez la compresse dessous et tout de suite, sinon je vous fais une tête au carré dont vous vous souviendrez chaque fois que vous vous raserez. “

Don prit la tête dans l’escalier. Une fois en bas, il s’arrêta un instant pour fouiller dans sa poche. Il en sortit un objet carré qui brilla faiblement dans la pénombre. ” C’est mon Zippo, dit-il. Pensez-vous qu’il marchera encore ?

- Je ne sais pas, dit Albert. Peut-être, pendant un moment. Il vaut mieux n’essayer que lorsque ce sera absolument nécessaire. J’espère bien qu’il va marcher. Sans quoi, nous n’y verrons rien du tout.

- Où c’est, ce truc des services de l’aéroport ? “

Albert indiqua la porte par laquelle Craig Toomy était passé cinq minutes auparavant. ” Juste ici.

- Vous pensez qu’elle est fermée ?

- Il n’y a qu’un moyen de le savoir “, répondit Albert.

Ils traversèrent le grand hall, Don ouvrant toujours le chemin, son briquet à la main.

Craig les entendit arriver - encore des esclaves des langoliers, sans aucun doute. Il s’était débarrassé de la chose déguisée en petite fille aveugle et il allait aussi se débarrasser des autres. Il referma la main sur le coupe-papier, se leva, et fit le tour du bureau.

” Vous pensez qu’elle est fermée ?

- Il n’y a qu’un moyen de le savoir. “

Pour ce qui est de savoir, vous allez savoir quelque chose, songea Craig. Il atteignit le mur à côté de la porte. Des étagères encombrées de papiers s’alignaient devant. De la main, il tâtonna pour vérifier la présence des gonds. Parfait. En s’ouvrant, la porte le cacherait… de toute façon, ils n’avaient guère de chances de le voir : il faisait noir comme dans le cul d’une mule, là-dedans. Il brandit le coupe-papier à hauteur d’épaule.

” La poignée ne tourne pas. ” Craig se détendit un peu… mais un instant seulement.

” Essayez en poussant. ” Ça, c’était le petit génie du violon.

La porte commença à s'ouvrir.

Don s'avança d'un pas, clignant des yeux dans le noir. Du pouce, il décapuchonna le briquet, le souleva, et battit la roue. Il y eut une étincelle, et la mèche prit aussitôt, produisant une petite flamme. Ils aperçurent ce qui était apparemment à la fois un bureau et une réserve. On voyait un tas de bagages empilés en désordre dans un coin et une photocopieuse dans un autre. Des étagères, remplies de documents divers, masquaient le mur du fond.

Don fit un autre pas dans la pièce, brandissant son briquet comme un spéléologue une bougie vacillante dans une grotte obscure. Il montra le mur de droite. " Hé, mon gars! Ace! regardez! "

Sur une affiche, on voyait un type ivre en costume trois-pièces qui sortait d'un bar en titubant et regardait sa montre. " Le travail est la malédiction de la classe ouvre-bière ", lisait-on au-dessous. A côté, était fixée dans le mur une boîte en plastique blanc portant une grosse croix rouge. Et juste au-dessous, appuyée à la paroi, il y avait une civière repliée… le modèle avec roues.

Albert, cependant, ne regardait ni l'affiche, ni l'armoire à pharmacie, ni la civière. Ses yeux étaient fixés sur le bureau, au milieu de la pièce.

Dessus, il y avait un tas de rubans de papier emmêlés. " Attention! cria-t-il. Attention, il est dans la… " Craig Toomy jaillit de derrière la porte et frappa.

" Ceinture ", dit Nick.

Rudy ne bougea pas, ne répondit pas. Il avait la tête tournée vers la porte du restaurant; le tapage avait cessé, en bas. On n'entendait que le bruit lointain de broyage et le grondement régulier des moteurs de l'avion venant de l'extérieur.

Nick donna une ruade de cheval qui porta sur le tibia de Rudy.

" Aïe!

- La ceinture! Tout de suite! "

L'homme s'agenouilla maladroitement et se rapprocha de Nick, qui tenait Dinah d'une main et pressait une deuxième épaisseur de nappe dans son dos.

" Glissez-la sous la compresse. " L'Anglais haletait, et son visage ruisselait de sueur. " Vite! Je ne vais pas pouvoir la tenir cent sept ans comme ça! "

Rudy fit ce qu'il lui demandait. Nick reposa partiellement Dinah, passa une main sous son épaule gauche et la maintint relevée, le temps de dégager la ceinture de l'autre côté du petit corps. Puis il la boucla sur sa poitrine, serra, et tendit la pointe libre à Laurel. " Gardez la pression, dit-il en se relevant. On ne peut pas se servir de la boucle. Elle est beaucoup trop menue.

- Allez-vous en bas ?

- Oui. Ça me paraît nécessaire.

- Faites attention. Faites très attention. “

Il sourit à la jeune femme, et toutes ces dents blanches qui brillaient soudain dans la pénombre lui firent un effet… un effet surprenant, mais pas effrayant, découvrit-elle. Plutôt le contraire.

” Bien sûr. C’est comme ça que je m’en sors. ” Il posa la main sur son épaule et serra légèrement. Il s’en dégageait une sensation de chaleur et un petit frisson la parcourut à ce contact. ” Vous vous en êtes bien sortie, Laurel. Merci. “

Il était sur le point de faire demi-tour lorsqu’une petite main vint en tâtonnant le saisir par l’ourlet de son jeans. Il baissa la tête et vit que Dinah avait de nouveau les yeux ouverts.

” Surtout… “, commença-t-elle, interrompue par un éternuement étouffé. Du sang gicla de son nez en fines gouttelettes.

” Dinah, il ne faut pas…

- Ne le… tuez pas! ” dit-elle. Même dans l’obscurité, Laurel sentit le fantastique effort qu’elle faisait pour parler.

Nick la contemplait, perplexe. ” Ce salopard t’a donné un coup de couteau. Pourquoi tiens-tu tant à l’épargner ? “

La petite poitrine se tendit contre la ceinture. La nappe imbibée de sang se souleva. Elle lutta et réussit à dire encore quelque chose. Tous entendirent; Dinah avait le plus grand mal à parler clairement. ” Tout… ce que je sais… avons encore… besoin de lui “, murmura-t-elle avant de refermer les yeux.

Craig enfonça le coupe-papier dans la nuque de Don Gaffney. Don hurla et lâcha le briquet. Celui-ci heurta le sol et s’immobilisa, mais sa flamme continua à vaciller, anémique. Albert cria de surprise en voyant Craig se jeter sur Don, lequel chancelait vers le bureau et tentait d’atteindre d’une main affaiblie l’objet qui dépassait de son cou.

Mais Craig, plus rapide, s’en empara avant lui, s’appuyant de l’autre main contre le dos de Don. Tandis qu’il tirait et poussait simultanément, Albert entendit un bruit de broche que l’on retire coléreusement d’une dinde à point. Don hurla de nouveau, plus fort cette fois, et s’effondra sur le bureau. Au passage, l’un de ses bras balaya le panier et la pile de formulaires des bagages perdus que Craig avait déchirés.

Craig se tourna alors vers Albert, et des gouttelettes de sang volèrent de la lame du coupe-papier. ” Vous en faites partie aussi, haleta-t-il. Eh bien, tant pis pour vous. Je dois aller à Boston, et vous ne m’en empêche-rez pas. Ni vous ni personne! ” Sur quoi le Zippo s’éteignit, et ils se trouvèrent plongés dans une obscurité totale.

Albert recula d’un pas et sentit une bouffée d’air chaud contre son visage, au moment où Craig

frappait à l'endroit où il se trouvait une seconde auparavant. Il tâtonna derrière lui de sa main libre, terrifié à l'idée de reculer dans un coin où Craig pourrait se servir sans difficulté de son poignard (à la lueur vacillante du Zippo, il avait cru voir une arme démesurée), tandis que sa propre arme serait aussi inefficace que ridicule. Ses doigts ne rencontrèrent que le vide, et il passa à reculons du bureau au hall de l'aéroport. Il ne se sentait pas maître de lui; il ne se sentait pas comme l'Hébreu le plus rapide à l'ouest comme à l'est du Mississippi; il ne se sentait pas plus rapide que son ombre. Il se sentait comme un môme effrayé ayant choisi un jouet d'enfant au lieu d'une arme véritable pour ne pas avoir pu arriver à croire - à croire réellement, sérieusement - qu'il faudrait en venir là, en dépit de ce que ce salopard meurtrier avait fait à la petite, là-haut. Sa propre odeur lui parvenait. Même dans cet air sans vie, elle lui parvenait. C'était l'arôme rance de pisse de singe de la peur.

Craig se glissa par la porte, le coupe-papier brandi. Il se déplaçait comme une ombre dansante dans l'obscurité. " Je te vois, fiston, souffla-t-il. Je te vois aussi bien qu'un chat. "

Il se remit à progresser. Albert continua de reculer. En même temps, il commença à imprimer un mouvement de pendule au grille-pain, conscient qu'il ne pourrait porter qu'un seul coup efficace avant que Toomy ne vînt lui planter sa lame dans le cou ou la poitrine.

Et si jamais le grille-pain se barre de ce foutu sac avant de l'atteindre, je suis cuit. Non, grillé, ah, ah

Craig se rapprocha, se dandinant du buste comme un serpent qui sort de son panier. Un léger sourire lui relevait la commissure des lèvres et creusait deux petites fossettes dans ses joues, lui donnant un air absent. C'est bien, fit la voix sinistre de son père, depuis l'inébranlable forteresse qu'il occupait dans la tête de Craig. Si tu dois les avoir un par un, tu peux y arriver. EPT, Craig, tu t'en souviens? L'Effort Paie Toujours.

C'est vrai, Craiggy-weggy, intervint la voix plus flûtée de sa mère. Tu peux y arriver et tu dois y arriver.

" Je suis désolé, murmura Craig, toujours souriant, à l'adolescent au visage blême. Je suis vraiment, vraiment désolé, mais il faut que je le fasse. Si vous pouviez voir les choses comme je les vois, vous me comprendriez. "

Albert jeta un bref coup d'oeil derrière lui et se rendit compte qu'il se rapprochait du comptoir de United Airlines. S'il continuait, il n'aurait plus assez de place pour balancer le grille-pain. Il devait faire vite. Il commença à accélérer le mouvement de pendule, sa main en sueur agrippée au noeud de la nappe.

Craig devina un mouvement, dans l'obscurité, mais sans pouvoir dire ce que balançait le gosse. Sans importance. Pas question, même, d'y donner de l'importance. Il replia les jarrets et bondit en avant. " J'irai à Boston! hurla-t-il. J'irai à Bos… "

Les yeux d'Albert s'étaient habitués à l'obscurité, et il vit le mouvement de Craig. Le grille-pain

était dans la partie arrière de sa courbe. Au lieu de le renvoyer en avant d'un coup de poignet, pour le faire changer de direction, il laissa son bras continuer, tiré par le poids du grille-pain, le faisant passer pardessus sa tête d'un geste exagéré de lanceur de base-ball. En même temps, il fit un pas sur la gauche. La masse, au fond de la nappe, décrivit un cercle court dans l'air, fermement maintenue par la force centrifuge. Craig y mit du sien en se jetant sous l'arc descendant du grille-pain, qui le heurta au front et au nez avec un bruit dur et sans timbre.

Craig poussa un hurlement de douleur et lâcha le coupe-papier; il porta les mains au visage et recula d'un pas vacillant. Du sang jaillissait de son nez brisé avec autant de force que l'eau d'une borne-fontaine cassée. Terrifié par ce qu'il venait de faire, Albert l'était encore davantage à l'idée de ne pas continuer, maintenant que Toomy était blessé. Il fit un autre pas vers la gauche et balança de nouveau son arme de fortune. Elle vint s'abattre, avec un bruit sourd, au milieu de la poitrine de Craig. L'homme tomba à la renverse, sans cesser de pousser des hurlements.

Albert " Ace " Kaussner n'avait plus qu'une seule idée en tête; tout le reste n'était qu'un tourbillon indiscipliné de couleurs, d'images et d'émotions fragmentées.

Je dois l'assommer définitivement, sans quoi il va se relever et me tuer. Je dois l'assommer définitivement, sans quoi il va se relever et me tuer.

Au moins Toomy avait-il lâché son arme; il l'apercevait qui luisait sur la moquette du hall. Albert posa le pied dessus et porta un nouveau coup de grille-pain. Lorsque l'arc revint vers l'avant, il se pencha comme un maître d'hôtel à l'ancienne mode saluant un mem-bre de la famille royale. La masse, au fond de son sac, vint frapper la bouche grande ouverte de Toomy. Il y eut un bruit comme pourrait en faire un verre brisé dans un mouchoir. Mon Dieu, c'étaient ses dents!

Craig s'écroula complètement et se mit à se tortiller sur le sol. C'était un spectacle affreux, peut-être plus affreux encore à cause de la pénombre. Il y avait quelque chose de monstrueux dans son horrible vitalité -celle d'un insecte géant impossible à écraser.

Sa main se referma sur l'une des chaussures d'Albert. Avec un cri de répulsion, Albert fit un saut de côté qui révéla le coupe-papier. Craig essaya de s'en emparer. Entre ses yeux, son nez n'était plus qu'une masse de chairs éclatées. C'est à peine s'il pouvait voir son adversaire; un éblouissement occupait presque tout son champ visuel. Une note aiguë et insistante retentissait sans relâche dans sa tête, rappelant les essais de son d'une télé, le volume à fond.

Il était hors d'état de nuire, mais Albert ne le savait pas. Dans sa panique, il abattit une fois de plus le grille-pain sur la tête de Craig. Il y eut un vacarme métallique à l'intérieur de la nappe : les éléments électriques cédaient.

Craig arrêta de bouger.

Albert se tenait au-dessus de lui, haletant, cherchant sa respiration, la nappe avec le grille-pain pendant au bout de son bras. Puis il fit deux longues enjambées flageolantes en direction de l'escalier mécanique, s'inclina une fois de plus très bas et vomit sur le sol.

Brian se signa en repoussant le capot de plastique noir qui protégeait l'écran, sur le terminal de l'ordinateur de vol du 767. Il s'attendait presque à le trouver vide et au point mort. Il le regarda de près… et poussa un soupir de soulagement.

DERNIER PROGRAMME.COMPLET

lut-il en lettres bleu-gris et dessous

NOUVEAU PROGRAMME? 0 N

Brian tapa O, puis

INVERSER AP 29

LAX *LOGANp>*

L'écran resta vide pendant quelques instants, avant d'afficher

INTEGRATION DIVERSION DANS PROGRAMME INVERSÉ AP 29 ? 0 N

Brian tapa O.

PROGRAMME INVERSE

l’informa l’écran, puis, cinq secondes après

PROGRAMME INSTALLE

” Commandant Engle ? “

Il se retourna. Bethany se tenait dans l’entrée du cockpit. Elle paraissait pâle et hagarde dans la lumière crue de la cabine de pilotage.

” Je suis un peu occupé pour le moment, Bethany.

- Pourquoi ils ne reviennent pas ?

- Je ne sais pas.

- J’ai demandé à Bob - à Monsieur Jenkins - s’il voyait quelque chose bouger dans le terminal, et il m’a dit qu’il ne distinguait rien. Et s’ils étaient tous morts ?

- Certainement pas. Si vous devez vous sentir mieux, pourquoi ne pas aller le rejoindre au bas de l’escalier mobile ? J’ai encore du travail à faire ici. ” Du moins, je l’espère. ” Avez-vous peur? demanda-t-elle. - Oui, bien sûr. “

Elle esquissa un sourire. ” Ça me rassure un peu. C’est affreux d’avoir peur toute seule dans son coin… Je vais vous laisser, maintenant. - Merci. A mon avis, ils ne vont pas tarder. ” Elle partit. Brian se tourna vers l’écran et tapa

PROBLÈMES AVEC CE PROGRAMME

Il tapa ” ent “.

AUCUN PROBLÈME - MERCI D’AVOIR CHOISI AMERICAN PRIDE

” Tu parles “, murmura Brian en s’essuyant le front de sa manche. Et maintenant, pourvu que le kérosène brûle…

Bob entendit un bruit de pas en haut de l’escalier et se tourna vivement. Ce n’était que Bethany qui descendait lentement, d’un pas prudent, mais il se sentait toujours nerveux. Le bruit en provenance de l’est devenait régulièrement plus fort.

Plus proche.

” Salut, Bethany. Puis-je vous emprunter encore une cigarette ? “

Elle lui tendit son paquet, qui commençait à se vider, avant d’en prendre une elle-même. Elle avait

glissé la pochette d'allumettes expérimentales d'Albert sous l'emballage de cellophane, et quand elle en craqua une, elle prit aussitôt feu. " Toujours aucun signe de leur part ?

- Heu! ça dépend de ce que vous entendez par " signe ", répondit Bob avec circonspection. J'ai eu l'impression d'entendre crier juste avant que vous ne descendiez. " En réalité, ce qu'il avait entendu relevait davantage du hurlement que du cri - un hurlement de bête, pour dire les choses crûment -, mais il ne trouvait pas nécessaire d'en informer la jeune fille. Elle avait l'air d'avoir aussi peur que lui (tout en le montrant davantage) et il se doutait qu'elle éprouvait un petit faible pour Albert.

" J'espère que Dinah va s'en sortir, mais je ne suis pas optimiste. Il ne l'a pas ratée.

- Avez-vous vu le commandant? "

Elle acquiesça. " Il m'a plus ou moins virée. Je crois qu'il programme ses instruments, ou quelque chose comme ça. "

Bob Jenkins hocha à son tour la tête et répondit, laconique: " Espérons-le. "

La conversation s'arrêta. Tous deux regardaient vers l'est. Un nouveau bruit, encore plus menaçant, se distinguait maintenant en dessous du grondement de broyage : un cri suraigu et sans âme, étrangement mécanique, qui évoquait pour Bob une boîte de transmission automatique n'ayant presque plus d'huile.

" C'est beaucoup plus près maintenant, non ? "

Bob acquiesça à contrecoeur. Il tira sur sa cigarette, et l'éclat de son brasillement illumina un instant deux yeux fatigués et terrifiés.

" D'après vous, de quoi s'agit-il, Monsieur Jenkins ? "

Il secoua lentement la tête. " Ma chère enfant, j'espère que nous n'aurons jamais à le découvrir. "

A mi-chemin de l'escalier roulant, Nick aperçut une silhouette pliée en deux, en face de l'enfilade des cabines téléphoniques inutilisables. Impossible de dire s'il s'agissait d'Albert ou de Craig Toomy. L'Anglais mit la main droite dans une de ses poches de devant, appuyant dessus avec la main gauche pour éviter tout tintement et, au toucher, sélectionna deux pièces de vingt-cinq cents. Il referma ensuite sa main droite en poing et glissa les deux pièces entre les phalanges pour constituer un semblant de coup-de-poing américain. Puis il reprit sa progression vers le rez-de-chaussée.

La silhouette près des téléphones se redressa à l'approche de Nick, qui reconnut Albert. " Ne marchez pas dans le dégueulis ", dit-il d'un ton faible.

Nick remit les pièces dans sa poche et hâta le pas en direction de l'adolescent qui se tenait les mains appuyées au-dessus des genoux, comme un vieillard qui vient de surestimer de beaucoup ses capacités de faire de l'exercice. Il sentit l'odeur forte et âcre du vomi - ainsi que la puanteur d'une suée de peur, effluves qu'il ne connaissait que trop bien. Depuis les Falklands et plus intimement encore depuis l'Irlande du Nord. Il passa le bras gauche autour des épaules du garçon, qui se redressa

très lentement.

” Où sont-ils, Ace ? demanda Nick d’un ton calme. Gaffney et Toomy, où sont-ils ?

- Monsieur Toomy est là, répondit-il avec un geste vers la forme recroquevillée sur le sol, et Monsieur Gaffney dans le bureau des services de l’aéroport. Derrière la porte, je crois. Il a tué Monsieur Gaffney parce que Monsieur Gaffney est entré le premier. Si ç’avait été moi, il m’aurait tué pareil. “

Albert déglutit péniblement.

” Après j’ai tué Monsieur Toomy. Je n’avais pas le choix. Il m’a couru après, vous comprenez? Il a trouvé encore un couteau quelque part et il m’a couru après. ” Il parlait d’un ton que l’on aurait pu prendre pour de l’indifférence, mais Nick ne s’y trompa pas. Et ce n’était pas de l’indifférence qu’il devinait sur le visage du jeune homme, noyé dans la pénombre.

” Est-ce que tu penses pouvoir te maîtriser, Ace ? demanda Nick.

- Je ne sais pas. Je n’avais ja-jamais tué quelqu’un avant, et… ” Il laissa échapper un sanglot étranglé et malheureux.

” Je comprends, dit Nick. C’est horrible, mais on peut le surmonter. Et il faut le surmonter, Ace. Nous avons encore un sacré kilométrage à faire avant de pouvoir aller au lit, et on n’a pas le temps de commencer une psychothérapie. Le bruit est plus fort. “

Il laissa Albert et alla s’accroupir au-dessus de la forme affaissée. Craig Toomy gisait sur le côté, un bras lui cachant partiellement le visage. Nick le fit rouler sur le dos, regarda et siffla doucement. Toomy était encore en vie - on entendait sa respiration pénible et rauque - mais l’Anglais n’aurait pas hésité à parier toutes ses économies qu’il ne faisait pas semblant, ce coup-ci. Son nez n’avait pas seulement l’air cassé : on l’aurait cru vaporisé. Sa bouche n’était plus qu’une ouverture sanguinolente bordée de quelques chicots. Et la profonde dépression au centre du front de Toomy laissait penser qu’Albert s’était livré à un réaménage-ment créatif de la boîte crânienne de l’homme.

” Et il a fait tout ça avec un grille-pain? murmura Nick pour lui-même. Jésus, Marie, Joseph et tous les saints! ” Il se releva et, plus fort, lança : ” Il n’est pas mort, Ace. “

Albert s’était de nouveau plié en deux lorsque Nick l’avait laissé. Il se redressa une fois de plus lentement et fit un pas en avant. ” Non ?

- Ecoutez vous-même. Il est K.-O., aucun doute, mais pas définitivement hors-jeu. ” Pas pour longtemps, cependant. Il suffit d’entendre sa respiration. ” Allons voir ce qui est arrivé à Monsieur Gaffney. Il a peut- être eu de la chance, lui aussi? Et au fait, la ci-vière ?

- Hein? ” Albert regarda Nick comme s’il lui avait parlé en chinois.

” Je dis, la civière, répéta Nick patiemment tandis qu’ils se dirigeaient vers la porte ouverte des Services de l’aéroport.

- Nous l’avons trouvée, finit par répondre Albert.

- Vraiment? Super! “

Albert s’arrêta sur le seuil. ” Attendez. une minute “, marmonna-t-il. Il se mit à quatre pattes pour explorer le sol à tâtons, à la recherche du briquet de Don Gaffney. Il le trouva rapidement. Il était encore chaud. Il se releva. ” Je crois que Monsieur Gaffney est passé de l’autre côté du bureau. “

Ils commencèrent à le contourner, trébuchant sur les piles de documents tombées à terre. Albert tenait le briquet haut levé, et dut le battre par cinq fois avant de faire prendre la mèche, qui ne se consuma faiblement que pendant trois ou quatre secondes. Cela avait suffi, cependant. Nick avait même eu le temps d’en voir assez à la lueur des étincelles produites par les essais infructueux d’Albert, mais il avait préféré ne rien dire. Don Gaffney gisait sur le dos, les yeux ouverts, une expression de terrible surprise encore dessinée sur le visage. Il n’avait pas eu de chance, en fin de compte. Pas la moindre chance.

” Comment se fait-il que Toomy ne vous ait pas eu aussi? demanda Nick au bout d’un instant.

- Je savais qu’il était là. Même avant qu’il frappe Monsieur Gaffney, je le savais. ” Il parlait encore d’un ton de voix sec et tremblant, mais il se sentait un petit peu mieux. Maintenant qu’il avait vu le pauvre M. Gaffney - dans les yeux, si l’on peut dire - il se sentait un petit peu mieux.

” Vous l’avez entendu ?

- Non, j’ai vu les rubans de papier déchiré, sur le bureau, dit-il avec un geste vers le tas tombé au sol, presque invisible.

- Encore une chance. ” Nick passa un bras autour des épaules d’Albert. ” Vous méritez d’être en vie, camarade. Vous avez gagné ce droit de haute lutte. D’accord ?

- Je vais essayer.

- Faites donc ça, fiston. Ça vous épargnera une foule de cauchemars. Vous parlez à quelqu’un qui s’y connaît. “

Albert acquiesça.

” Tenez le coup, Ace. C’est tout ce qu’il y a à faire - tenez le coup et tout se passera bien.

- Monsieur Hopewell ?

- Oui ?

- Cela vous ennuierait-il de ne plus m’appeler comme ça ? Je… (Sa voix s’étrangla et il s’éclaircit violemment la gorge.) Je crois que je n’aime plus trop ce nom. “

Ils émergèrent trente secondes plus tard des ténè- bres du bureau, Nick portant la civière pliée par sa poignée. Lorsqu’ils arrivèrent à hauteur des cabines téléphoniques, l’Anglais tendit la civière à Albert, qui la prit sans poser de question. La nappe gisait sur le sol à moins de deux mètres de Toomy,

qui ronflait à grands coups soudains et irréguliers.

Le temps manquait, le temps manquait foutrement, mais Nick voulait voir ça. Il le fallait.

Il ramassa la nappe et en retira le grille-pain. L'une des résistances s'était prise dans l'ouverture destinée au pain; l'autre dégringola sur le sol. Le minuteur et la manette que l'on abaissait pour lancer l'appareil se détachèrent aussi. L'un des coins du grille-pain était tout déformé. Tout son côté gauche était profondément enfoncé, selon une forme à peu près circulaire.

C'est sans doute la partie qui est entrée en collision avec le pif de l'ami Toomy. Stupéfiant. Il secoua le grille-pain et entendit cliqueter d'autres parties cassées, à l'intérieur.

" Un grille-pain, s'émerveilla-t-il. J'ai des amis, Albert - des professionnels - qui ne le croiraient pas. J'ai du mal à le croire moi-même. Tout de même… un grille-pain! "

Albert avait détourné la tête. " Jetez-le, dit-il d'une voix rauque. Je ne veux plus le voir. "

Nick s'en débarrassa et vint taper le jeune homme à l'épaule. " Apportez la civière là-haut. Je vous rejoins tout de suite.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Voir s'il n'y a rien d'autre qui pourrait nous servir dans ce bureau. "

Albert le regarda quelques instants, mais il n'arrivait pas à bien distinguer les traits de Nick dans l'obscurité. " Je ne vous crois pas, finit-il par dire.

- Rien ne vous y oblige, lui répondit l'Anglais d'un ton étrangement doux. Allez, partez, Ace… je veux dire, Albert. Je vous rejoins. Et n'oubliez pas : ne vous retournez pas. "

Albert le regarda encore deux ou trois secondes, puis entreprit de se hisser sur l'escalier immobilisé, la tête basse, la civière se balançant comme une valise à sa main droite. Il ne se retourna pas.

Nick attendit que l'obscurité eût englouti le garçon. Il se dirigea alors vers l'endroit où gisait Craig Toomy et s'accroupit à côté de lui. L'homme était encore évanoui, mais sa respiration paraissait un peu plus régulière. Nick pensa qu'avec une ou deux semaines dans une unité de soins intensifs, il pourrait peut-être s'en tirer. Il avait au moins prouvé une chose: qu'il possédait un crâne d'une solidité phénoménale.

Dommage que la cervelle qu'il abrite soit aussi ramollie. Il tendit les mains, avec l'intention de recouvrir la bouche de Toomy avec l'une et son nez (ou ce qu'il en restait) avec l'autre. Il lui faudrait moins d'une minute, et ils n'auraient plus à s'inquié- ter de M. Toomy. Les autres auraient été convulsés d'horreur devant un tel acte - n'y voyant qu'un assassinat commis de sang-froid - mais Nick le considérait comme une police d'assurance, ni plus ni moins. Toomy était sorti une fois de ce qui paraissait une totale inconscience, et voyez le résultat : un mort, une autre personne gravement, peut-être mortellement blessée. Il aurait été absurde de continuer à courir ce risque.

Il y avait plus. S'ils laissaient Toomy en vie, qu'est-ce qui l'attendait, exactement ? Une brève existence de spectre dans un monde mort ? Une chance de respirer un air stagnant sous un ciel immobile dans lequel les phénomènes météo étaient paralysés ? Une occasion de se trouver en face de ce qui approchait de l'est… qui approchait avec le grondement de ce qui semblait être un bataillon de fourmis titanesques en maraude ?

Non. Autant lui épargner cela. Il ne souffrirait pas, et il faudrait qu'il s'en contentât.

C'est encore mieux que ce que mérite ce salopard ", murmura Nick; mais il hésitait toujours.

Il se souvenait de la fillette tournant vers lui des yeux sombres qui ne voyaient pas.

Ne le tuez pas! Non pas une prière, mais un ordre. Elle avait rassemblé le peu de forces qui lui restaient, ses ultimes réserves, afin de lui donner cet ordre. Tout ce que je sais, c'est que nous avons besoin de lui.

Pourquoi diable tient-elle tellement à le protéger?

Il resta accroupi encore quelques instants, regardant le visage ravagé de Craig Toomy. Et lorsque Rudy Warwick l'interpella du haut de l'escalier mécanique, il sursauta comme s'il avait vu le diable en personne. " Monsieur Hopewell ? Nick ? Vous venez?

- J'arrive! " répondit-il pardessus son épaule. Il tendit de nouveau les mains vers le visage de Toomy et de nouveau il s'arrêta, se souvenant des yeux bruns.

Nous avons besoin de lui.

Il se releva brusquement, laissant Craig Toomy livrer son douloureux combat pour respirer. " J'arrive! " répéta-t-il en s'élançant d'un pas léger dans l'escalier.

CHAPITRE HUIT

ON REFAIT LE PLEIN. PREMIÈRES LUEURS DE L'AUBE. L'APPROCHE DES LANGOLIERS. L'ANGE DU MATIN. LES GARDIENS DU TEMPS DE L'ÉTERNITÉ. DÉCOLLAGE.

Bethany venait de jeter sa cigarette, presque dépourvue de goût, et se trouvait à mi-chemin de l'escalier mobile, lorsque Bob Jenkins lui lança : " Je crois qu'ils arrivent! "

Elle fit demi-tour et dégringola les marches. Une série de formes sombres émergeait du tunnel à bagages, rampant sur le carrousel. Bob et Bethany coururent à leur rencontre.

Dinah était attachée à la civière. Rudy tenait une extrémité, Nick l'autre. Ils avançaient à genoux et Bethany entendait la respiration irrégulière et rauque du chauve.

" Laissez-moi vous aider ", lui dit-elle. Rudy lui passa bien volontiers les poignées de la civière.

" Essayez de ne pas trop la secouer, dit Nick tout en descendant du tapis roulant. Albert, allez avec Bethany pour nous aider à monter l'escalier. Il faut que la civière reste aussi horizontale que possible.

- Comment va-t-elle? demanda Bethany à Albert.

- Très mal. Inconsciente, mais encore en vie. C'est tout ce que je sais.

- Où sont Gaffney et Toomy ? " demanda Bob pendant qu'ils progressaient en direction de l'avion. Il avait légèrement élevé la voix pour se faire entendre; le grondement de broyage s'intensifiait, et la note sous-jacente d'une boîte de transmission manquant d'huile se faisait insistante, affolante.

" Gaffney est mort, et Toomy ne vaut guère mieux, répondit Nick. Nous en parlerons plus tard, si vous voulez bien. Pour le moment, nous n'en avons pas le temps. (Ils firent halte au pied de l'escalier mobile.) Prenez bien garde de ne pas lâcher, vous deux. "

Ils firent monter la civière lentement, avec le plus grand soin, Nick marchant à reculons, plié en deux, à l'extrémité avant, Albert et Bethany, hanche contre hanche dans l'étroit escalier, tenant leur poignée respective à hauteur de la tête, à l'extrémité arrière. Bob, Laurel et Rudy suivaient. Laurel n'avait ouvert la bouche qu'une fois depuis qu'Albert et Nick étaient revenus, pour demander si Toomy était mort. Lorsque Nick lui avait répondu que non, elle l'avait regardé attentivement, avant de hocher la tête avec soulagement.

Brian se tenait à la porte lorsqu'ils arrivèrent en haut et il aida Nick à faire entrer la civière dans l'appareil.

" On va la mettre en première classe, dit Nick, en disposant la civière de manière qu'elle ait la tête relevée. Est-ce possible ?

- Aucun problème. On calera la civière à l'aide des ceintures de sécurité. Vous voyez comment ?

- Oui, répondit Nick, ajoutant, à l'adresse de Bethany et d'Albert : Allons-y. Vous vous en sortez très bien. "

A la lumière de la cabine, le sang qui barbouillait les joues et le menton de Dinah ressortait de manière brutale sur sa peau laiteuse. Elle avait les yeux fermés, et les paupières d'une délicate nuance lavande. Sous la ceinture (dans laquelle Nick avait pratiqué un nouveau trou, très loin des autres), la compresse improvisée était rouge sombre. Brian l'entendait respirer avec un bruit de paille aspirant les dernières gouttes d'un verre presque vide.

" Elle va mal, n'est-ce pas? demanda Brian à mi-voix.

- Elle a été touchée au poumon mais pas au coeur ; cependant, il ne se remplit pas de sang aussi vite qu'on aurait pu le craindre… mais elle est de toute façon très mal, oui.

- Survivra-t-elle jusqu'à notre retour ?

- Nom de Dieu, comment pourrais-je le savoir, moi ? explosa soudain Nick. Je suis un soldat, pas un foutu toubib! "

Les autres restèrent pétrifiés, lui jetant des regards inquiets. Laurel sentit de nouveau la chair de poule lui hérisser la peau.

" Je suis désolé, bredouilla Nick. Les voyages dans le temps, c'est plutôt mauvais pour les nerfs, n'est-ce pas ? Je suis vraiment désolé.

- Inutile de vous excuser, dit Laurel en lui touchant le bras. Nous sommes tous à cran. "

Il lui adressa un petit sourire et porta la main aux cheveux de la jeune femme. " Vous êtes adorable, Laurel, et prenez-le en bonne part. Allons. Attachons la petite et voyons ce que nous pouvons faire pour foutre le camp d'ici. "

Cinq minutes plus tard, la civière de Dinah se retrouvait fixée en position inclinée, la tête en haut, entre deux sièges de première classe. Le reste des passagers se pelotonnait en un groupe serré autour de Brian, dans la partie de service des premières classes.

" Nous devons maintenant refaire le plein. Je vais commencer par lancer le second moteur et m'avancer aussi près que possible du 727-400, fit Brian avec un geste en direction du Delta, simple masse grise dans l'obscurité. Comme notre appareil est plus haut sur pattes, je vais pouvoir faire passer notre aile droite au-dessus de son aile gauche. Pendant ce temps, vous quatre, vous ramènerez un véhicule d'avitaillement. J'en ai aperçu un à hauteur du deuxième débarcadère, avant qu'il ne fasse nuit.

- On pourrait peut-être réveiller la Belle au Bois Dormant, là-bas au fond de l'avion et lui demander un coup de main ", suggéra Bob.

Brian réfléchit un instant, puis secoua la tête. " La dernière chose dont nous ayons besoin en ce moment, c'est d'un passager terrifié et complètement perdu sur les bras… sans parler de la gueule de

bois qu'il doit tenir. D'ailleurs nous n'aurons pas besoin de lui. Deux hommes solides peuvent pousser un tel véhicule. Je l'ai déjà vu faire. Vérifiez simplement que le levier de vitesses est au point mort et le frein desserré. Vous le placerez exactement au-dessous des deux ailes. Pigé ? "

Ils acquiescèrent tous. Brian les regarda et décida que Rudy et Bethany paraissaient encore trop fatigués d'avoir porté la civière pour être bien efficaces. " Nick, Bob et Albert, vous pousserez. Vous, Laurel, vous tiendrez le volant. D'accord ? "

De nouveau, ils acquiescèrent.

" Alors, allez-y. Bethany, Monsieur Warwick, accom-pagnez-les. Vous écarterez l'escalier roulant, et lorsque j'aurai déplacé l'avion, vous viendrez me reprendre à la porte avant de le placer à l'endroit où les deux ailes seront l'une au-dessus de l'autre. Vu ? "

Troisième acquiescement. Parcourant les visages du regard, Brian vit des yeux clairs et brillants pour la première fois depuis qu'ils avaient atterri. Evidemment. Ils ont quelque chose à faire. Et moi aussi, grâce à Dieu.

Tandis qu'ils approchaient du véhicule chargé de tuyaux, à gauche du débarcadère inoccupé, Laurel se rendit compte qu'elle arrivait à le distinguer. " Mon Dieu, dit-elle, le jour revient déjà! Cela fait combien de temps que la nuit est tombée ?

- Moins de quarante minutes, à en croire ma montre, dit Bob, mais j'ai l'impression qu'elle perd sa précision dès que nous quittons l'avion. Quelque chose me dit aussi que le temps n'a pas beaucoup d'importance ici, de toute façon.

- Qu'est-ce qui va arriver à Monsieur Toomy ? " demanda Laurel.

Ils venaient d'atteindre le véhicule spécial. C'était un engin de petite taille avec un réservoir à l'arrière, une cabine ouverte et de gros tuyaux noirs enroulés de chaque côté. Nick passa un bras autour de la taille de la jeune femme et la fit tourner vers lui. Un instant, elle fut traversée de l'idée folle qu'il allait l'embrasser, et elle sentit son coeur s'accélérer.

" Ce qui va lui arriver, je l'ignore, répondit-il. Tout ce que je sais c'est que lorsque j'ai eu à me décider, j'ai choisi de faire ce que voulait Dinah. Je l'ai laissé inconscient sur le sol. Ça va comme ça?

- Non, répliqua-t-elle d'une voix légèrement incertaine, mais je me dis qu'il faudra bien. "

Il sourit légèrement, acquiesça et la serra brièvement à la taille. " Aimeriez-vous venir dîner avec moi si jamais nous réussissons à revenir à Los Angeles ?

- Oui, répondit-elle aussitôt. C'est quelque chose qui me plairait beaucoup. "

Il hocha de nouveau la tête. " A moi aussi. Mais tant que nous n'aurons pas fait le plein de cet avion, nous n'irons nulle part. (Il regarda dans la cabine ouverte du véhicule.) Pourrez-vous trouver le point mort? "

Laurel jeta un coup d'oeil sur le levier de changement de vitesse. " Je n'ai jamais conduit que des voitures à boîte automatique, j'en ai peur.

- Je vais le faire. ” Albert sauta sur le siège du conducteur, appuya sur la pédale de débrayage, puis examina le diagramme gravé sur la poignée du levier. Derrière lui, le deuxième moteur du 767 s’anima, puis le grondement de l’appareil prit de l’ampleur comme Brian mettait les gaz. Le bruit était infernal, mais Laurel s’aperçut que ça lui était égal. Il dissimulait l’autre bruit, au moins temporairement. Elle ne cessait d’avoir envie de regarder Nick. Ne l’avait-il pas invitée à dîner ? Elle avait déjà du mal à le croire.

Albert tripota le levier de vitesses. ” Ça y est, dit-il en sautant à terre. A vous, Laurel. Une fois que nous commencerons à rouler, vous tournerez le volant à fond à droite pour décrire un cercle.

- D’accord. “

Elle regarda nerveusement les trois hommes qui s’alignaient à l’arrière du véhicule, Nick au milieu.

” Prêt, tout le monde? demanda l’Anglais.

- Oui, répondirent Albert et Bob en choeur.

- Alors, allons-y. Tous ensemble! “

Bob s’était préparé à pousser de toutes ses forces, et au diable les douleurs dans les lombaires qui le travaillaient maintenant depuis dix ans : mais le véhi-cule d’avitaillement s’ébranla avec une déconcertante facilité. Laurel dut tirer de toutes ses forces sur la direction, raide et dure. Le véhicule jaune décrivit un cercle sur le tarmac et commença à rouler en direction du 767, en train de prendre lentement position sur le côté droit du Delta.

” La différence entre les deux appareils est incroyable, remarqua Bob.

- Oui, dit Nick. Vous aviez raison, Albert. Nous nous sommes peut-être égarés dans le passé, mais bizarrement, l’avion est plus ou moins resté dans le présent.

- Comme nous, ajouta Albert. Du moins jusqu’ici. “

Les turbines du 767 cessèrent de gronder, et l’on n’entendit plus que le ronronnement bas et régulier des moteurs auxiliaires - Brian laissait tourner les quatre dont disposait l’appareil. Ils n’étaient pas assez bruyants pour couvrir la rumeur montant de l’est. Auparavant, celle-ci se présentait comme un bruit uniforme; mais au fur et à mesure qu’elle se rapprochait, elle se différenciait, comme s’il y avait des sons divers - leur somme, cependant, commençait à paraî- tre horriblement familière.

Des animaux à l’heure du repas, songea Laurel avec un frisson. Voilà à quoi ça ressemble. Le boucan d’animaux en train de bâfrer, enregistré et poussé à de grotesques proportions par un amplificateur géant.

Un nouveau et violent frisson la secoua, et elle sentit la panique commencer à la titiller - une force élémentaire qu’elle ne pouvait pas davantage contrôler qu’elle ne pouvait contrôler la chose qui produisait ce bruit.

” Si on pouvait voir ce que c’est, peut-être qu’on pourrait y faire face “, observa Bob tout en

continuant à pousser le véhicule.

Albert lui jeta un bref coup d'oeil et répondit : " Je ne crois pas. "

Brian apparut à la porte avant du 767 et fit signe à Bethany et Rudy d'avancer l'escalier roulant jusqu'à lui. Une fois sur la plate-forme, il leur montra les ailes superposées. Tandis qu'ils le poussaient dans cette direction, il tendit l'oreille vers le bruit qui se rapprochait, et le souvenir d'un film vu longtemps auparavant lui revint à l'esprit. Charlton Heston y possédait une énorme plantation en Amérique du Sud, et celle-ci était attaquée par un véritable tapis roulant de fourmis-soldats, des fourmis qui dévoraient tout sur leur passage - arbres, herbe, bâtiments, vaches et hommes. Quel était son titre, déjà? Brian n'arrivait pas à se le rappeler; l'image qui lui revenait était celle de Charlton Heston essayant désespérément toutes sortes d'artifices pour détruire ou au moins retarder les fourmis géantes. Avait-il gagné, à la fin ? Brian l'avait oublié, mais un fragment de son rêve surgit soudain dans son esprit, troublant par son manque de rapport avec quoi que ce soit : un menaçant signal rouge sur lequel on lisait: ÉTOILES FILANTES SEULEMENT. " C'est bon! " cria-t-il à Rudy et Bethany.

Ils arrêtèrent de pousser, et Brian descendit jusqu'à ce qu'il eût la tête à la hauteur du dessous de l'aile du Delta. Les deux appareils étaient équipés d'un unique orifice de remplissage sur l'aile gauche. Il étudiait maintenant la petite trappe carrée sur laquelle était écrit ACCÈS AUX RÉSERVOIRS et VÉRIFIEZ LA VALVE DE REFOULEMENT AVANT DE REFAIRE LE PLEIN. Un petit malin avait collé au-dessus une de ces têtes rondes et jaunes affichant un sourire idiot - la touche surréa-liste finale.

Albert, Bob et Nick avaient poussé le véhicule d'avitaillemerit au-dessous de l'aile et s'étaient tournés vers Brian, leurs visages formant autant de cercles gris dans la pénombre en train de se dissiper. Brian se pencha vers eux et cria à Nick : " Il y a deux tuyaux, un de chaque côté, comme vous avez vu. Passez-moi le plus court. "

Nick le dégagea et le lui tendit. Tenant la rampe et l'ajutage du tuyau d'une seule main, Brian se pencha sous l'aile et ouvrit la trappe de chargement. A l'inté- rieur, se trouvait une connexion mâle dont un élément dépassait comme un doigt. Brian se pencha un peu plus… et glissa. Il se rattrapa vivement à la rampe.

" Tenez bon, mon vieux! dit Nick en escaladant les marches. Les secours arrivent. " Il s'arrêta un peu au-dessous de Brian qu'il saisit par la ceinture. " J'ai une faveur à vous demander, reprit-il. - Oui? Laquelle? - Ne pétez pas. - J'essaierai, mais je ne promets rien. "

Il se pencha de nouveau et vit les autres; Rudy et Bethany venaient de rejoindre Bob et Albert sous l'aile. " Sortez de là, à moins que vous ne vouliez prendre une douche au kérosène! leur cria-t-il. Je ne peux pas contrôler la valve de refoulement du Delta, et elle risque de fuir! " Tandis qu'il attendait de les voir s'écarter, il songea : Bien entendu, elle peut ne pas fuir. Pour ce que j'en sais, les réservoirs de ce truc sont aussi à sec qu'un puits dans le désert.

Cette fois-ci, lorsqu'il se pencha, il put se servir de ses mains, Nick l'agrippant solidement, et il

réussit à enfoncer l'ajutage sur sa contrepartie mâle. Il y eut une courte projection de kérosène - une douche bienvenue, étant donné les circonstances - puis un bruit métallique sec. Brian donna un quart de tour à droite, verrouillant l'ajutage en place, et entendit avec satisfaction le carburant courir dans le tuyau jusqu'au véhicule, où une valve d'arrêt le contiendrait.

" Bon, dit-il avec un soupir, en se redressant pardessus la rampe. Jusqu'ici, ça va.

- Et maintenant, mon vieux ? Comment fait-on tourner la pompe ? A partir de l'avion?

- Je ne suis pas sûr qu'on y arriverait, même si quelqu'un avait pensé au câblage de secours, répondit Brian. Heureusement, elle n'a pas besoin de tourner. Cet appareil est avant tout un système qui sert à filtrer et à transférer le carburant. Je vais me servir des moteurs auxiliaires du 767 pour pomper le kérosène du Delta, un peu comme on aspire de la limonade avec une paille.

- Ça va nous prendre combien de temps?

- Dans les conditions idéales - c'est-à-dire avec une pompe fonctionnant sur le secteur - on pourrait charger deux mille livres de carburant à la minute. Mais dans celles dans lesquelles nous sommes, c'est difficile à dire. Je ne me suis encore jamais servi des moteurs auxiliaires pour transférer du kérosène de toute ma vie de pilote. Au moins une heure. Peut-être deux. "

Nick regarda pendant quelques instants vers l'est, l'air anxieux; lorsqu'il répondit, ce fut à mi-voix. " Faites-moi plaisir, mon vieux. N'en parlez pas aux autres.

- Pourquoi?

- Parce que je ne pense pas que nous disposions de deux heures. Peut-être même pas d'une. "

Seule en première classe, Dinah Catherine Bellman ouvrit les yeux.

Et vit.

" Craig ", murmura-t-elle.

Craig.

Mais il ne voulait plus entendre prononcer son nom. Lorsqu'on l'appelait par son nom, il lui arrivait toujours quelque chose de très désagréable. Toujours.

Craig! Allez debout, Craig!

Non. Il ne se lèverait pas. Sa tête s'était transformée en une vaste ruche, dans chaque rayon de laquelle la souffrance rugissait et battait la campagne, explorant les moindres recoins, les passages les plus tortueux. Les abeilles étaient arrivées. Les abeilles l'avaient cru mort. Elles avaient envahi sa tête et l'avaient transformée en rayons de cire. Et maintenant… maintenant…

Elles sondent mes pensées et cherchent à les piquer à mort, se dit-il. Il émit un grognement sourd et angoissé. Ses mains pleines de sang s'ouvraient et se refermaient spasmodiquement sur la moquette rase qui recouvrait le sol. Laissez-moi mourir, s'il vous plaît, laissez-moi mourir, c'est tout ce que je demande! Craig, il faut que tu te relèves, tout de suite!

C'était la voix de son père, la voix à laquelle il avait toujours cédé, celle qu'il n'avait jamais été capable de faire taire. Mais il allait lui résister, maintenant; il allait la faire taire.

" Va-t'en! coassa-t-il. Je te hais. Va-t'en! "

La douleur explosa dans sa tête en sonnerie discor-dante de trompettes. Des nuages d'abeilles, furieuses, venimeuses, s'envolèrent des pavillons.

Oh, laissez-moi mourir… laissez-moi mourir. C'est l'enfer, ici, un enfer peuplé d'abeilles et de trompettes…

Lève-toi, Craiggy-weggy. C'est ton anniversaire, et devine quoi? Dès que tu vas te lever, quelqu'un va te donner une bière et te taper sur la tête… Cette matraque, elle est pour toi!

" Non! non, plus de coups… " Sa main se traîna sur la moquette. Il fit un effort pour ouvrir les yeux, mais le sang séché maintenait ses paupières collées. " Tu es morte. Vous êtes morts tous les deux. Vous ne pouvez plus me frapper, vous ne pouvez plus m'obliger à faire des choses. Vous êtes morts tous les deux, et moi aussi je veux être mort. "

Mais il était encore vivant. Quelque part au-delà de ces voix spectrales, il entendait le sifflement des moteurs… et cet autre bruit. Le bruit des langoliers qui avançaient. Qui couraient.

Craig, lève-toi. Il faut que tu te lèves.

Il se rendit compte que ce n'était ni la voix de son père ni celle de sa mère. Ce n'était que son pauvre esprit blessé qui se jouait des tours à lui-même. C'était une voix qui lui provenait de… de…

(dessus ?)

… d'un autre endroit, un endroit élevé où la douleur n'était qu'un mythe et la pression qu'un rêve.

Craig, ils sont venus te chercher-tous les gens que tu voulais voir. Ils ont quitté Boston et sont venus jusqu'ici. Tu te rends compte à quel point tu es important pour eux ? Tu peux encore le faire, Craig. Tu peux encore tirer ton épingle du jeu. Tu as encore le temps de rassembler tes papiers et de fuir l'armée de ton père… si tu es vraiment un homme, évidemment. Si tu es vraiment un homme, tu peux.

" Vraiment un homme? coassa-t-il. Vraiment un homme ? Je sais pas qui vous êtes, mais vous vous foutez de ma gueule. "

Il essaya de nouveau d'ouvrir les yeux. Le caillot de sang céda légèrement, mais pas complètement. Il réussit à ramener l'une de ses mains à son visage. Il effleura les restes de son nez et émit un petit cri épuisé de douleur. A l'intérieur de sa tête, les trompettes claironnèrent et les abeilles bourdonnèrent rageusement. Il attendit que la douleur fût un peu passée, puis, à l'aide de deux doigts, força ses

paupières à s’entrou-vrir.

La couronne de lumière aveuglante, en forme de mandorle, était toujours là. Elle dessinait une silhouette vaguement évocatrice dans la pénombre:

Lentement, par une succession de minuscules mouvements, Craig leva la tête.

Et la vit.

Elle se tenait à l’intérieur de la mandorle de lumière.

C’était la petite fille, mais sans ses lunettes noires; elle le regardait, et il y avait de la bonté dans ses yeux.

Allez, Craig, lève-toi. Je sais que c’est dur, mais il faut que tu te lèves, il le faut absolument. Parce qu’ils sont tous ici… parce qu’ils t’attendent tous… mais ils n’atten-dront pas éternellement; les langoliers y veilleront.

Elle se tenait maintenant devant lui. Il vit que ses chaussures semblaient flotter à quelques centimètres au-dessus du sol et que la lumière brillante l’entourait. Un rayonnement spectral l’entourait.

Allez, Craig. Lève-toi.

Il commença à lutter pour se mettre sur ses pieds. C’était très dur. Il avait presque complètement perdu le sens de l’équilibre et il avait de la peine à tenir la tête droite - à cause, bien entendu, des abeilles en colère qui l’emplissaient. Par deux fois il retomba, par deux fois il se releva, hypnotisé par la fillette rayon-nante aux doux yeux et sa promesse d’une libération définitive.

Ils attendent tous, Craig. C’est toi qu’ils attendent.

Toi.

Dinah gisait sur la civière, regardant de ses yeux aveugles Craig Toomy mettre un genou à terre, retomber, puis tenter de se hisser de nouveau sur ses pieds. Elle avait le coeur plein d’une lugubre pitié pour cet homme brisé et souffrant. Sur son visage ravagé et ensanglanté, elle déchiffra un effrayant mélange d’émotions : terreur, espoir, et une sorte d’impitoyable détermination.

Je suis désolée, Monsieur Toomy. En dépit de ce que vous avez fait, je suis désolée. Mais nous avons besoin de vous.

Puis elle l’appela encore, l’appela avec son propre esprit en train de mourir.

Lève-toi, Craig ! Dépêche-toi! Il est presque trop tard!

Et elle sentait qu’elle disait vrai.

Une fois le plus long des deux tuyaux passé sous le ventre du 767 et branché à son réservoir, Brian retourna au cockpit, fit tourner les moteurs auxiliaires à régime normal et entreprit d'assécher les réservoirs du 727-400. Tandis qu'il surveillait l'aiguille du niveau, laquelle montait lentement vers le chiffre de 24 000 livres, il attendait, tendu, que les moteurs auxiliaires se mettent à avoir des ratés ou à baisser de régime, dans leur effort pour pomper un carburant qui ne brûlerait pas.

Le réservoir de droite venait d'atteindre le niveau de 8 000 livres lorsqu'il entendit changer la plainte des petits moteurs, qui se fit rauque et laborieuse.

" Qu'est-ce qui se passe, mon vieux? " demanda Nick, qui s'était installé dans la place du copilote. Il avait les cheveux en désordre, et sa chemise, naguère impeccable, était maculée de graisse.

" Les auxiliaires sont en train de goûter le kérosène du 727 et n'aiment pas ça, répondit Brian. J'espère que la magie d'Albert fonctionnera, Nick, mais je n'en suis pas sûr. "

Juste avant que l'aiguille n'atteigne les 9000 livres dans le réservoir de droite, le premier moteur auxiliaire déclara forfait. Une lumière rouge MOTEUR COUPÉ apparut sur le tableau de bord. Brian coupa le contact.

" Qu'est-ce que vous pouvez faire ? demanda Nick en se penchant vers le tableau de bord.

- Me servir des trois autres auxiliaires pour faire marcher les pompes, et espérer. "

Le deuxième auxiliaire s'arrêta trente secondes plus tard, et le troisième l'imita alors que Brian n'avait pas encore eu le temps de le couper. Les lumières du cockpit s'éteignirent; on n'entendait plus que les halètements irréguliers des pompes hydrauliques, et on ne voyait plus que les lumières vacillantes du tableau de bord de l'appareil. Le ronron du dernier auxiliaire était irrégulier, avec des accélérations et des ralentissements qui secouaient l'avion.

" Je vais tout couper ", dit Brian. Il sentit tout ce que son ton avait de dur et de tendu - le ton d'un homme qui se hisse d'un gouffre et que gagne rapidement la fatigue. " Il va falloir attendre que le carburant du Delta rejoigne notre plan temporel, ou cadre temporel - appelez cette connerie comme vous voulez. On ne peut pas continuer comme ça. Une reprise trop puissante avant la coupure du dernier auxiliaire, et tout le système de navigation peut sauter. Voire devenir inutilisable. "

Mais alors que Brian tendait la main vers le bouton, le ronronnement reprit soudain sa note régulière. Il se tourna vers Nick et le regarda, incrédule. Nick le regarda aussi, et un grand sourire vint lentement animer son visage.

" La chance va peut-être nous sourire enfin, mon vieux. "

Brian leva les mains, croisa deux fois deux doigts et les agita en l'air. " Espérons ", répondit-il en retournant au tableau de bord. Il poussa les interrupteurs marqués MAI, MA3 et MA4. Ils démarrèrent sans à- coups. Les lumières de la cabine se rallumèrent; le carillon retentit. Nick poussa un ululement et donna une claque sur le dos de Brian.

Bethany apparut derrière eux, à l'entrée du cockpit. " Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ?

- Je crois, répondit Brian sans se retourner, qu'on va pouvoir faire voler ce taxi. "

Craig réussit finalement à se mettre debout. La fillette lumineuse se tenait maintenant juste au-dessus du carrousel à bagages. Elle le regardait avec une douceur surnaturelle et… quelque chose d'autre. Quelque chose qu'il avait désiré toute sa vie. Qu'était-ce donc ?

Il chercha, l'esprit tâtonnant, et finit par trouver.

La compassion.

Il regarda autour de lui et se rendit compte que l'obscurité s'atténuait. Cela signifiait qu'il était resté évanoui toute la nuit, non ? Il l'ignorait. Et c'était sans importance. La chose qui importait était que la fillette les lui avait amenés : les investisseurs, les spécialistes des actions, les agents de change, les boursiers. Ils étaient ici, et ils voudraient savoir quelle idée avait eue en tête le jeune Monsieur Craiggy-weggy Toomy-Woomy. Et extatique, il répondrait la vérité : j'ai bidonné! C'était ça qu'il avait eu en tête, monter des kilomètres et des kilomètres de coups bidon. Et lors-qu'il leur dirait cela…

" Il faudra bien qu'ils me fichent la paix, n'est-ce pas ? "

Oui, répondit-elle. Mais tu dois te dépêcher, Craig. Tu dois te dépêcher avant qu'ils ne changent d'avis et s'en retournent.

Craig entama sa lente progression. Les pieds de la fillette ne bougèrent pas, mais comme il se rapprochait du carrousel, elle parut s'éloigner, flottant comme un mirage, vers les bandes de caoutchouc qui pendaient entre le hall de récupération des bagages, à l'intérieur, et le dock de chargement, à l'extérieur.

Et… ô merveille : elle souriait.

Ils étaient maintenant tous de retour dans l'avion, mis à part Bob et Albert, assis sur les marches à l'écoute du grondement qui roulait vers eux comme un lent raz de marée.

Laurel Stevenson se tenait devant la porte ouverte et regardait le terminal, se demandant toujours ce qu'ils allaient faire pour M. Toomy, lorsque Bethany la tira par la manche.

" Dinah parle dans son sommeil. Je me demande si elle ne délire pas. Pouvez-vous venir? "

Laurel la suivit. Rudy Warwick était assis à côté de la fillette et lui tenait une main, la regardant avec anxiété.

" J'suis pas sûr, dit-il, inquiet. J'suis pas sûr, mais elle pourrait bien être en train de partir. "

Laurel posa la main sur le front de Dinah. Il était sec, très chaud. L'hémorragie s'était ralentie ou avait complètement cessé, mais elle aspirait l'air par courtes bouffées sibilantes et pitoyables. Une

croûte de sang semblable à un coulis de fraise desséché s'était formée autour de sa bouche.

Laurel commença une phrase, mais la fillette dit alors, d'un ton clair : " Tu dois te dépêcher avant qu'ils ne changent d'avis et s'en retournent. "

Laurel et Bethany échangèrent un regard intrigué et effrayé.

" Je crois qu'elle rêve à ce type, Toomy, expliqua Rudy à Laurel. Elle a cité son prénom, une fois.

- Oui ", continua Dinah. Elle avait les yeux fermés, mais sa tête s'était légèrement déplacée et elle avait l'air de tendre l'oreille. " Oui, je le serai. Si tu le veux, je le serai. Mais dépêche-toi. Je sais que ça te fait mal, mais il faut te dépêcher.

- Elle… elle délire, n'est-ce pas? murmura Bethany.

- Non, répondit Laurel. Je ne pense pas. Je crois plutôt qu'elle… qu'elle rêve. "

Mais ce n'était pas du tout ce que pensait Laurel. Sa conviction intime était que Dinah, peut-être,

(voyait)

faisait quelque chose d'autre. Elle avait l'impression de ne pas trop vouloir savoir ce que pouvait être ce quelque chose, même si une vague idée virevoltait au fond de son esprit. Laurel sentait qu'elle pourrait l'obliger à se préciser, si elle le désirait - mais justement, elle ne le désirait pas. Parce que quelque chose d'inquiétant mijotait, quelque chose d'extrême-ment inquiétant, et qu'elle n'arrivait pas à s'enlever de l'idée que ça avait à voir avec

(ne le tuez pas… nous avons besoin de lui)

M. Toomy.

" Laissez-la tranquille, dit-elle d'un ton abrupt et sec. Laissez-la tranquille et laissez-la

(faire ce qu'elle doit lui faire)

dormir.

- Mon Dieu, pourvu qu'on décolle vite d'ici! " fit Bethany d'un ton pitoyable. Rudy passa un bras amical autour de ses épaules.

Craig atteignit le tapis roulant et s'effondra dessus. Un voile blanc d'angoisse ondula dans sa tête, son cou, sa poitrine. Il tenta de se rappeler ce qui lui était arrivé, mais sans succès. Il avait descendu en courant l'escalier mécanique immobilisé, il s'était caché dans une petite pièce, il avait commencé à déchirer une feuille de papier en rubans dans le noir… et là s'arrêtaient ses souvenirs.

Il releva la tête, les cheveux dans les yeux, et regarda la fillette lumineuse, maintenant assise en tailleur devant les rubans de caoutchouc, à trois centimètres au-dessus du carrousel. Jamais il n'avait

rien vu d'aussi beau de toute sa vie; comment avait-il pu penser qu'elle faisait partie de la bande ?

" Etes-vous un ange ? " demanda-t-il de sa voix cassée.

Oui, répondit la fillette lumineuse; et Craig sentit la joie engloutir la douleur en lui. Sa vision se brouilla et des larmes, les premières qu'il laissait couler de sa vie d'adulte, commencèrent à rouler doucement le long de ses joues. Soudain, lui revint la voix douce, monotone et enivrée de sa mère, quand elle chantait la vieille chanson.

" Etes-vous un ange du matin? Serez-vous mon ange du matin? "

Oui, je le serai. Si tu le veux, je le serai. Mais dépêche-toi. Je sais que ça te fait mal, Craig, mais il faut te dépêcher.

" Oui ", dit l'homme dans un sanglot. Il commença à ramper impatiemment dans sa direction, sur le tapis roulant immobile. Chaque mouvement déclenchait en lui des élancements douloureux en dents de scie; du sang tombait goutte à goutte de son nez broyé et de sa bouche en lambeaux. Il allait néanmoins aussi vite qu'il le pouvait. Devant lui, la fillette disparut à travers les rubans de caoutchouc, mystérieusement, sans les faire bouger.

" Touche simplement ma joue avant de me quitter, chérie ", dit Craig, répétant la phrase de la chanson. Un renvoi lui fit remonter un caillot spongieux de sang dans la gorge. Il le cracha sur le mur, où il resta collé comme une grosse araignée écrasée. L'homme essaya de ramper plus vite.

A l'est de l'aéroport, un long craquement furieux remplit l'air de cette délirante matinée. Bob et Albert se trouvaient assis sur les marches; ils se levèrent d'un même mouvement, blêmes, le visage exprimant une interrogation identique.

" Qu'est-ce que c'était ? demanda Albert.

- Un arbre, je crois, répondit Bob en se passant la langue sur les lèvres.

- Mais il n'y a pas de vent!

- Non. Pas le moindre souffle. "

Le bruit s'était maintenant transformé en une barri-cade mouvante de craquements sinistres. A l'instant où on croyait les avoir identifiés, les sons se brouillaient dans la masse générale. A un moment donné, Albert aurait juré avoir entendu aboyer; puis les aboiements… ou les jappements… ou ce qui y ressemblait furent engloutis par un bref bourdonnement acide, comme une coléreuse décharge d'électricité en court-circuit. Les seuls bruits permanents étaient le broyage et le sifflement de perforation.

" Qu'est-ce qui se passe ? lança derrière eux Bethany d'une voix aiguë.

- Rien de… " commença Albert. Mais à cet instant, Bob le prit par l'épaule et montra l'horizon de l'autre main.

” Regardez! cria-t-il. Regardez par là! “

Loin en direction de l’est, sur la ligne d’horizon, se succédaient les pylônes d’une ligne à haute tension allant nord-sud, le long d’une haute crête boisée. Sous les yeux d’Albert, l’un des pylônes oscilla comme un jouet et se renversa, entraînant avec lui un fouillis de câbles. Quelques instants plus tard, un deuxième pylône s’effondrait, puis un autre, puis un autre.

” Ce n’est pas tout, fit Albert d’une voix atone. Regardez les arbres! Ils s’agitent là-bas comme des buissons. “

Mais ils ne faisaient pas que s’agiter. Sous leurs yeux, ils commençaient à tomber et à disparaître.

CrIlc, crooc, bam, craaaac!

CrIlc, bam, crooc, craaaaac!

” Il faut ficher le camp d’ici! ” s’écria Bob. Il étreignit le bras d’Albert à deux mains. Il ouvrait deux yeux démesurés à l’expression absurdement avide, comme pris d’une sorte de terreur idiote. Le contraste était saisissant et pénible à voir, sur ce visage étroit et intelligent. ” Je crois qu’il faut ficher tout de suite le camp d’ici. “

A l’horizon, distante peut-être d’une quinzaine de kilo-mètres, une élégante tour portant une antenne radio se mit à trembler, puis bascula et s’écroula pour disparaî- tre entre les arbres qui tremblaient. Ils commençaient maintenant à sentir la terre elle-même vibrer, une vibration qui remontait par l’escalier mobile et les secouait par la semelle de leurs chaussures.

” Faites que ça s’arrête! ” hurla soudain Bethany depuis la porte de l’avion, au-dessus d’eux. Elle porta vivement les mains à ses oreilles. ” Je vous en prie, faites que ça s’arrête! “

Mais l’onde sonore roulait vers eux : le bruit de broyage, avec ses craquements, ses grincements, ses éclatements. La rumeur des langoliers dévoreurs de monde.

” Je n’aime pas jouer les casse-pieds, Brian, mais combien de temps, encore? ” La voix de Nick était tendue. ” Il y a une rivière à environ six kilomètres d’ici - je l’ai vue au moment de l’atterrissage - et j’ai l’impression que le truc qui se ramène se trouve juste de l’autre côté. “

Brian jeta un coup d’oeil aux jauges de carburant. 24 000 livres dans l’aile droite; 16 000 dans la gauche. Il allait plus vite, maintenant qu’il n’était pas obligé de pomper le kérosène du Delta vers l’aile opposée.

” Quinze minutes “, répondit-il. Il sentait de grosses gouttes de sueur s’accumuler sur son front. ” Il faut en pomper davantage, Nick, ou bien c’est la panne sèche au-dessus du désert de Mojave. Plus dix minutes pour débrancher, boucler et gagner la piste d’envol.

- Vous êtes sûr qu’on ne peut pas faire plus vite ? Vous en êtes sûr? “

Brian secoua la tête et revint à ses jauges.

Craig rampa lentement entre les bandes de caoutchouc; il les sentit glisser sur son dos comme des doigts sans force. Il émergea dans la lumière blanche et morte d'une nouvelle journée - une journée amputée de beaucoup de sa durée. Le bruit était terrifiant et le submergeait, invasion d'une armée de cannibales. Le ciel lui-même paraissait trembler, et pendant un moment, la peur le cloua sur place.

Regarde, dit son ange du matin, avec un geste de la main.

Craig regarda… et oublia sa peur. Au-delà de l'American Pride 767, dans un triangle d'herbe chétive limité par deux pistes d'accès et une piste d'envol, se dressait une grande table de conseil d'administration en aca-jou. Elle brillait avec éclat dans la lumière sourde du jour. Devant chaque place se trouvaient un bloc-notes de papier jaune, un pichet d'eau glacée et un verre Waterford. Une douzaine d'hommes en costumes trois-pièces sobres étaient assis autour, et tous pivotèrent sur leur siège pour le voir.

Ils se mirent soudain à applaudir. Oui, ils se levè- rent, tournés vers lui, et applaudirent son arrivée! Craig sentit un immense sourire de gratitude lui étirer le visage.

On avait laissé Dinah seule en première classe. Sa respiration se faisait de plus en plus laborieuse et sa voix n'était plus qu'un murmure étouffé, étranglé.

" Cours vers eux, Craig ! Vite! Vite! "

Craig dégringola du carrousel, heurta rudement le sol en béton et rebondit sur ses pieds. La douleur de ses os ébranlés ne comptait plus, maintenant. L'ange les lui avait amenés! Bien entendu, elle les avait amenés! Les anges sont comme les fantômes dans cette histoire de M. Scrooge : ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent! La mandorle qui l'entourait avait commencé à s'estomper, mais ça ne faisait rien. Elle lui avait apporté le salut : le filet dans lequel il allait être enfin miséricordieusement pris.

Cours vers eux, Craig! Contourne l'avion! Eloigne-toi de l'avion! Cours vers eux tout de suite!

Craig se mit à courir, en foulées traînantes qui se transformèrent rapidement en un sprint d'infirme. Tandis qu'il fonçait, sa tête ne cessait de hocher comme celle d'un tournesol sur sa tige cassée. Il courait vers les hommes implacables et sans humour qui étaient son salut, des hommes qui auraient pu être des pêcheurs dans leur bateau au-delà d'un ciel d'argent insoupçonnable, occupés à remonter leur filet pour voir quelle fabuleuse prise ils ramenaient.

L'aiguille de la jauge du réservoir de gauche com-mença à ralentir sa progression lorsqu'elle atteignit 21000 livres; elle s'arrêta pratiquement à hauteur de 22 000. Brian comprit ce qui se passait et coupa rapidement deux circuits, ceux qui commandaient les pompes hydrauliques. Le 727-400 leur avait donné tout ce qu'il pouvait, soit un peu plus de 46000 livres de kérosène. Il allait falloir faire avec.

” Très bien, dit-il en se relevant.

- Très bien quoi? demanda Nick, qui se leva aussi.

- On se débranche et on fout le camp d’ici. “

Le bruit atteignait un niveau assourdissant. On distinguait maintenant, entre la basse obligée du broyage et le gémissement de boîte de vitesses sans huile, le craquement des arbres qui tombaient, le grondement sourd des immeubles qui s’effondraient. Juste avant de couper les pompes, ils avaient entendu une série d’explosions suivies d’un vacarme d’éclaboussement. Nick pensa que le pont qu’il avait aperçu venait de tomber dans la rivière.

” Monsieur Toomy, s’écria soudain Bethany. C’est Monsieur Toomy ! “

Nick fut le premier à franchir la porte donnant dans la cabine des premières classes, mais ils arrivèrent ensemble à celle de l’avion, à temps pour voir en effet Craig qui courait, de la démarche scabreuse d’un paralytique venant de retrouver miraculeusement l’usage de ses jambes; il avait l’air de vouloir traverser la piste et d’ignorer complètement l’avion. Il semblait se diriger vers un triangle herbeux et vide, entouré d’un entrecroisement de pistes d’accès.

” Qu’est-ce qu’il fabrique? s’exclama Rudy.

- Ne vous occupez pas de lui, dit Brian. On n’a pas le temps. Nick ? Descendez l’échelle devant moi. Vous me tiendrez pendant que je débrancherai le tuyau. ” Le pilote avait l’impression d’être comme un homme qui se trouve au bord d’une plage, nu, alors qu’au loin se profile la gigantesque bosse d’un raz de marée qui va se précipiter vers lui.

Nick précéda donc Brian et l’agrippa par la ceinture pendant qu’il se penchait et deverrouillait l’ajutage. L’instant suivant, il l’arrachait à l’embout mâle et le laissait tomber sur le ciment, où le collier métallique retentit sourdement. Puis il referma la trappe.

” Allons-y “, dit-il après que Nick l’eut ramené. Son visage avait pris une teinte gris sale.

Mais Nick ne bougea pas. Il était pétrifié sur place, les yeux tournés vers l’est. Il avait la peau couleur de papier, et une expression d’horreur rêveuse s’était peinte sur son visage. Sa lèvre supérieure tremblait. Il avait l’air, en cet instant, d’un chien qui est trop terrifié pour seulement gronder.

Brian se tourna lentement dans la même direction, avec l’impression d’entendre les tendons de son cou grincer comme les ressorts rouillés d’une vieille porte moustiquaire. Et quand il eut tourné la tête, il vit les langoliers faire leur entrée en scène.

Finalement.

” Donc vous voyez, dit Craig, qui se rapprocha du fauteuil vide au bout de la table et resta debout devant les hommes assis autour, les agents de change avec lesquels j’ai fait affaire n’étaient pas seulement dépourvus de scrupules; beaucoup d’entre eux étaient en fait des agents de la CIA infiltrés, dont le travail consistait à contacter, pour les coincer, des banquiers comme moi - des hommes cherchant à remplir des portefeuilles vides en quelques coups. En ce qui les concerne, la fin, c’est-à-

dire empêcher le communisme de s'installer en Amérique du Sud, justifie les moyens, tous les moyens.

- Quelles procédures avez-vous adoptées pour vous débarrasser de ces gens ? lui demanda un homme habillé d'un coûteux costume bleu. Vous êtes-vous servi d'une compagnie d'assurances boursière, ou votre banque a-t-elle engagé les services d'un enquê- teur spécialisé dans ce genre d'affaires ? " Le visage rond à grosses bajoues de Costard-bleu était parfaitement rasé; la santé, ou quarante ans de whisky-soda, faisait briller sa peau; ses yeux se réduisaient à deux fragments de glace, bleus et impitoyables. Des yeux merveilleux; les yeux de son père.

De quelque part, loin de cette salle de conseil d'administration située à moins de deux étages du sommet du Prudential Center, provenait un vacarme infernal. Travaux de voirie, se dit-il. On était toujours en train de refaire la chaussée, à Boston, la plupart du temps inutilement, soupçonnait-il : toujours la même histoire, les sans-scrupules se gobergeant aux frais des naïfs. Rien à voir avec lui. Absolument rien à voir. Son boulot consistait à traiter avec Costard-bleu, et ne souffrait aucun délai.

" Nous attendons, Craig ", intervint le président de sa propre institution bancaire. Craig éprouva un instant de surprise - M. Parker ne devait pas assister, en principe, à cette réunion - puis un sentiment de bonheur chassa la surprise.

" Aucune procédure, rien! s'écria-t-il joyeusement devant tous les visages médusés. J'ai juste acheté, acheté, acheté! Je n'ai pas suivi la moindre procé- dure ! "

Il était sur le point de continuer, de détailler ce qu'il avait fait, d'exposer tous les aspects de sa machination, lorsqu'un bruit l'arrêta. Un bruit qui n'était pas à des kilomètres, mais qui paraissait proche, très proche; peut-être même dans la salle du conseil elle-même.

Ça tailladait, ça geignait, ça croquait, comme des dents affamées que rien ne lubrifiait.

Craig ressentit soudain un irrésistible besoin de déchirer une feuille de papier - n'importe laquelle ferait l'affaire. Il tendit la main vers le bloc-notes posé devant lui, mais le bloc-notes avait disparu. La table aussi. Les banquiers également. Et même Boston.

" Mais… où suis-je ? " demanda-t-il d'une petite voix perplexe en regardant autour de lui. Et tout d'un coup, il s'en rendit compte… tout d'un coup, il les vit.

Les langoliers arrivaient.

Ils étaient venus le chercher.

Craig Toomy se mit à hurler.

Brian les voyait, mais sans comprendre ce qu'il avait sous les yeux. Par quelque étrange phénomène, ils paraissaient défier la vision, et il sentit son esprit, dans une surtension frénétique, tenter de changer les informations qu'il recevait, de transformer les formes qui avaient commencé à apparaître à l'extrémité est de la piste 21 en quelque chose de compréhensible.

Il n'y eut tout d'abord que deux formes, l'une noire, l'autre d'un rouge tomate foncé.

Des boules ? se demanda-t-il, plein de doute. Pourrait-il s'agir de boules ?

Il eut l'impression que quelque chose cliquetait dans son esprit et que oui, il s'agissait bien de boules. Comme des ballons de plage, mais des ballons dont la surface était parcourue de vagues et de plissements, et qui se contractaient et se dilataient tour à tour, comme s'il les avait vus à travers une brume de chaleur. Les boules arrivèrent en roulant depuis les hautes herbes mortes à l'extrémité de la piste 21, laissant derrière elles des tranches de ténèbres. Elles paraissaient ton-dre l'herbe…

Non, le contredit à contrecoeur son esprit. Elles ne se contentent pas de couper l'herbe, et tu le sais bien. Elles coupent bien autre chose que l'herbe.

Les boules laissaient derrière elles d'étroits sillons d'une noirceur absolue. Et maintenant, tandis qu'elles couraient, joueuses, sur le ciment lessivé du bout de la piste, elles laissaient toujours d'étroits sillons noirs derrière elles, qui brillaient comme du goudron frais.

Non, intervint à regret, une fois de plus, l'autre partie de son esprit. Pas comme du goudron, frais ou pas. Tu sais ce que représente cette noirceur. Le néant. Le néant absolu. Elles dévorent bien plus que la surface de la piste.

Il y avait quelque chose de méchamment gai dans leur comportement. Leurs chemins se recoupaient et laissaient des X irréguliers sur la piste extérieure d'accès. Elles bondirent en l'air, s'entrecroisant, puis coururent droit sur l'avion.

Brian cria; à côté de lui, Nick cria aussi. Des visages se cachaient sous la surface des boules folles - des visages monstrueux, n'ayant rien d'humain ou même de terrestre. Ils scintillaient, tressaillaient et ondulaient comme s'ils avaient été constitués de ces gaz méphitiques luminescents qui montent des marécages. Les yeux n'étaient que deux dépressions rudimen-taires, mais les bouches, énormes, formaient des cavités circulaires bordées de dents grinçantes.

Elles dévoraient au fur et à mesure qu'elles avan- çaient, rembobinant d'étroites bandes d'univers.

Un camion-citerne Texaco se trouvait garé sur la piste extérieure de délestage. Les langoliers se jetèrent dessus, dans un tourbillon vertigineux de dents qui croquaient et saillaient des corps aux formes brouillées. Ils passèrent au travers sans marquer de pause. L'un d'eux creusa un tunnel directement à travers les roues arrière et pendant un instant, avant que les pneus ne s'effondrent, Brian distingua la silhouette qu'ils avaient découpée : un trou de souris de bande dessinée dans une plinthe de bande dessinée.

L'autre bondit très haut, disparut un bref moment derrière la masse de la citerne puis jaillit au travers, laissant un trou bordé de métal d'où se mit à jaillir un flot de kérosène couleur ambrée. Ils retombèrent à terre, rebondirent comme s'ils étaient montés sur ressort, se croisèrent encore et foncèrent vers l'avion. Ils laissaient derrière eux une réalité comme pelée de toute substance, quoi que ce fût qu'ils touchent; et comme ils s'approchaient, Brian comprit qu'ils faisaient davantage que détricoter l'univers : ils l'enfouissaient pour l'éternité dans d'insondables béances.

Ils atteignirent l'extrémité du tarmac et s'immobilisèrent avant de se trémousser sur place pendant

quelques instants, comme ces balles qui rebondissent en suivant les notes d'un air, dans certains vieux dessins animés.

Puis ils se tournèrent et partirent dans une autre direction. Pour détricoter dans la direction de Craig Toomy qui, debout sur son carré d'herbe, les regardait en hurlant sous le ciel blanc.

Brian dut faire un terrible effort pour sortir de la paralysie qui le pétrifiait. Il donna un coup de coude à Nick, tout aussi incapable de bouger que lui. " Allez, vite! " Nick resta immobile, et Brian le heurta d'un autre coup de coude en plein front, plus violent cette fois. " J'ai dit, on y va! Magnez-vous le train, bon sang! On se tire d'ici! "

D'autres boules rouges et noires commencèrent à apparaître aux limites de l'aéroport. Elles rebondirent, dansèrent, décrivirent des cercles …. et foncè- rent sur eux.

Impossible de leur échapper, lui avait dit son père, à cause de leurs jambes. Leurs petites jambes rapides.

Craig, néanmoins, essaya.

Il fit demi-tour et se précipita en direction du terminal, jetant des regards horrifiés et grimaçants derrière lui. Ses chaussures raclaient le béton. Il ignora le vol 29, dont les moteurs montaient de nouveau en régime et courut en direction de l'aire de manutention des bagages.

Non, Craig. Tu t'imagines peut-être que tu cours, mais tu te trompes. Tu sais ce que tu fais, en réa-lité?Tu déguerpis!

Derrière lui les deux grosses boules accélérèrent, réduisant sans effort, joyeusement, la distance qui les séparait. Elles entrecroisèrent par deux fois leur course, juste histoire de faire un petit numéro dans un monde mort, laissant derrière elles des zigzags pointus de ténèbres. Elles roulaient der-rière Craig séparées par vingt-cinq centimètres, ce qui formait une sorte de trace négative de skieur derrière leur étrange corps chatoyant. Elles le rattrapèrent à moins de dix mètres du carrousel à bagages et lui engloutirent les pieds en un mil-lième de seconde. A un moment donné, ses pieds étaient là, décampant énergiquement; l'instant suivant, Craig mesurait quinze centimètres de moins; ses coûteux richelieu Bally avaient simplement cessé d'exister, avec tout leur contenu. Pas de sang; le passage brûlant des langoliers cautérisait instantané- ment la blessure.

Craig ne savait pas encore qu'il n'avait plus de pieds. Il continua de déguerpir sur les moignons de ses chevilles; et comme le premier élancement douloureux cisaillait ses jambes, les langoliers décrivirent un virage serré et revinrent, roulant côte à côte sur le tarmac. Leurs chemins se croisèrent par deux fois, ce coup-ci, créant un croissant de ciment bordé de noir, comme une représentation de la lune dans un livre d'enfant à colorier. Si ce n'est que ce croissant se mit à s'enfoncer, non pas dans la terre (car il semblait ne rien y avoir en dessous de la surface) mais dans un néant complet.

Cette fois-ci les langoliers rebondirent dans un synchronisme parfait et coupèrent Craig à hauteur des genoux. Il tomba de quarante centimètres, sans cesser de s'évertuer à courir, puis s'étala par terre, ses moignons de jambes s'agitant toujours. Sa carrière de déguerpisseur touchait à son terme.

Non, non, Papa, non! Je serai sage! Je t'en supplie, fais-les partir! Je travaillerai, JE TE JURE QUE JE SERAI TOUJOURS SAGE ET TRAVAILLEUR SI TU LES FAIS PAR… "

Les langoliers se ruèrent alors sur lui avec des piaillements jacassants et des bourdonnements geignards : il eut à cet instant la vision brouillée de leurs dents mécaniques, tournant comme sur une chaîne de tronçonneuse circulaire et sentit, une fraction de seconde avant qu'ils ne se missent à le découper, le souffle brûlant de leur aveugle et frénétique vitalité.

Comment leurs petites jambes peuvent-elles aller aussi vite ? Ils n'ont p… fut sa dernière pensée.

C'est par dizaines que les choses noires surgissaient maintenant; Laurel comprit qu'elles n'allaient pas tarder à être des centaines, des milliers, des millions, des milliards. Même dans le vacarme des moteurs du 767 poussés presque à fond, dans la manoeuvre qu'entamait Brian pour se dégager du Delta et de l'escalier, elle entendait, par la porte toujours ouverte, leurs hurlements inhumains. De grandes boucles de ténè- bres se croisaient et se recroisaient à l'extrémité de la piste 21 - puis les traces convergeaient vers le terminal, dans leur précipitation pour rejoindre Craig Toomy.

Je parie qu'ils n'ont pas souvent de chair vivante à se mettre sous la dent, pensa-t-elle, soudain prise d'une envie de vomir.

Nick Hopewell fit claquer la porte avant après un dernier coup d'oeil incrédule et la verrouilla. Il recula d'un pas titubant dans l'allée, zigzaguant d'un côté à l'autre comme s'il était ivre. Ses yeux lui dévoraient le visage. Du sang lui coulait sur le menton; il s'était profondément mordu la lèvre inférieure. Il passa ses bras autour des épaules de Laurel et enfouit sa tête au creux du cou de la jeune femme. Elle le prit à son tour dans ses bras et se serra contre lui.

Dans le cockpit, Brian poussa les moteurs aux limites de ce qui était possible et lança le 767 sur la piste de délestage à une vitesse suicidaire. La partie orientale de l'aéroport était maintenant noire d'envahisseurs sphériques; l'extrémité de la piste 21 avait complètement disparu et le monde, au-delà, partait en lambeaux. Dans cette direction, le ciel blanc et immobile se recourbait sur un univers de lignes noires emmêlées comme un gribouillis incohérent d'arbres abattus.

Comme l'avion s'approchait du bout de la piste, Brian s'empara brusquement du micro et hurla: " Les ceintures! Attachez vos ceintures! Si vous ne les avez pas, accrochez-vous!"

Il ralentit à peine, et fit pivoter le 767 sur la piste 33. Pendant la manoeuvre, il aperçut quelque chose qui fit se recroqueviller et gémir son esprit : d'énormes portions du monde qui s'étendait à l'est de la piste, de gigantesques portions de la réalité elle-même, s'effondraient dans le néant sous-jacent à la vitesse d'ascenseurs en chute libre, laissant derrière elles d'énormes blocs absurdes de vide.

Ils dévorent le monde. Mon Dieu; mon Dieu, ils dévorent le monde!

Puis il eut en face de lui tout l'espace de l'aéroport, et le vol 29 se trouva de nouveau pointé en direction de l'ouest; devant le nez de l'appareil s'étirait la piste 33, longue et déserte.

Les compartiments à bagages s'ouvrirent brusquement lorsque le 767 vira vers la piste, recrachant une grêle mortelle de bagages à main dans la cabine principale. Bethany, qui n'avait pas eu le temps de boucler sa ceinture, se trouva projetée sur les genoux d'Albert Kaussner. Albert ne remarqua ni qu'une jolie fille occupait ses genoux ni le porte-documents qui alla caramboler la paroi incurvée de l'appareil, à moins de trois mètres de son nez. Il ne vit qu'une chose, les formes noires ondoyantes qui, à leur gauche, se précipitaient sur la piste 21 et les sillons noirs et brillants qu'elles laissaient. Ces sillons convergeaient tous vers la zone de manutention des bagages - ou ce qu'il en restait.

Elles sont attirées par M. Toomy, songea-t-il. Ou par l'endroit où il se trouvait. S'il n'était pas sorti du terminal, elles auraient choisi l'avion, à la place. Elles l'auraient bouffé, et nous avec, en commençant par les roues.

Derrière lui, Robert Jenkins parla, d'une voix tremblante et pleine d'effroi. " Nous savons, maintenant, n'est-ce pas ?

- Et quoi ? " s'écria Laurel d'une voix étrange et privée de souffle qu'elle ne reconnut pas. Un sac de toile atterrit sur ses genoux; Nick leva la tête, lâcha la jeune femme et le repoussa d'un air absent dans l'allée. " Qu'est-ce que nous savons donc ?

- Eh bien, ce qui arrive à aujourd'hui quand il devient hier, ce qui arrive au présent lorsqu'il devient le passé. Il attend, mort, vide, déserté. Il les attend. Il attend les gardiens du temps de l'éternité qui courent toujours derrière et nettoient toutes les cochonneries avec la plus grande efficacité imaginable… en les dévorant.

- Monsieur Toomy savait quelque chose là-des-sus. " La voix de Dinah s'éleva, claire, rêveuse. " Monsieur Toomy les appelait les langoliers. " Puis les moteurs du 767 rugirent, poussés à fond, cette fois, et l'avion chargea sur la piste 33.

Brian vit deux boules couper la piste devant lui, épluchant la surface de la réalité en une paire de lignes parallèles qui brillaient comme de l'ébène polie. Il était trop tard pour s'arrêter. Le 767 s'ébroua comme un chien en passant sur les deux saignées, mais Brian réussit à le maintenir dans le bon axe. Il écrasa la manette des gaz de la main sans qu'elle allât plus loin, et regarda l'indicateur de vitesse au sol se rapprocher du point de décollage.

Même en ce moment, il arrivait à entendre le vacarme de ce frénétique masticage, de cette gloutonnerie sans nom… Si ce n'est qu'il ne savait plus s'il l'entendait réellement ou dans son esprit en déroute. Il s'en fichait.

Penché au-dessus de Laurel pour regarder par le hublot, Nick vit l'aéroport international de Bangor coupé, tranché, débité, détaillé en cubes et lanières de plus en plus fins. Il se mit à vaciller, pièces d'un puzzle sur une mer qui se lève, et commença à s'effondrer dans de délirants abysses de ténèbres.

Bethany Simms cria. Une ligne noire courait paral-lèlement au 767, dévorant les limites de la piste. Elle obliqua brutalement à droite et disparut sous l'avion.

Il y eut une autre secousse terrifiante.

” Est-ce qu’il nous a eus ? s’écria Nick, est-ce qu’il nous a eus ? “

Personne ne lui répondit. Toutes les têtes, pâles, terrifiées, étaient tournées vers les hublots, et personne ne lui répondit. Les arbres fonçaient à leur rencontre, masse gris-vert brouillée par la vitesse. Dans le cockpit, Brian était assis dans une tension extrême, penché en avant, s’attendant à voir l’une de ces boules rebondir en face de lui et s’élancer comme un boulet de canon à travers la vitre. Rien de tel ne se produisit.

Sur le tableau de bord, les derniers voyants rouges passèrent au vert. Brian tira sur le manche à balai, et le 767 vola de nouveau.

Dans la cabine principale, un homme barbu aux yeux injectés de sang s’avança dans l’allée d’un pas plus qu’incertain, clignant des yeux comme une chouette en examinant ses compagnons de voyage. ” Nous arrivons bientôt à Boston? demanda-t-il à la cantonade. Je l’espère, parce que j’ai rudement envie d’aller me coucher. Je me tiens un foutu mal au crâne… “

CHAPITRE NEUF

AU REVOIR BANGOR. EN ROUTE POUR L'OUEST PAR MONTS-JOURS ET VAUX-NUITS. EN VOYANT PAR LES YEUX DES AUTRES. LE NÉANT SANS FIN. LA DÉCHIRURE. L'AVERTISSEMENT. LA DÉCISION DE BRIAN. ATTERRISSAGE. ÉTOILES FILANTES SEULEMENT.

L'avion vira sèchement sur l'aile en direction de l'est, et l'homme à la barbe noire se trouva projeté entre deux rangées de sièges, sur les deux tiers du fuselage. Il regarda autour de lui les places vides, ouvrant de grands yeux effrayés qu'il referma bientôt de toutes ses forces. " Seigneur Jésus, grommela-t-il. Encore ce delirium. Ce foutu delirium. (Il ouvrit de nouveau les yeux.) Après, ce sont les petites bébêtes. Où sont ces enfoirées de petites bébêtes ? "

Non, pas de petites bébêtes, pensa Albert, mais attends un peu de voir les boules. Tu vas les adorer.

" Asseyez-vous quelque part et bouclez votre ceinture, mon vieux, dit Nick. "

Il s'interrompit, à la vue de l'aéroport… ou plutôt de ce qui avait été l'emplacement de l'aéroport. Les bâtiments principaux avaient disparu, et la base de la Garde nationale, à l'extrémité ouest, était en bonne voie d'en faire autant. Le 767 survolait des abysses de ténèbres de plus en plus vastes, une citerne éternelle qui paraissait sans fin. " O Seigneur Jésus, Nick ! " dit Laurel d'une voix tremblante avant de se cacher les yeux.

Tandis qu'ils survolaient la piste 33 à 1 500 pieds, Nick vit entre soixante et cent lignes parallèles qui couraient sur le béton; les longues lanières ainsi découpées s'enfonçaient ensuite dans le néant. Les bandes lui firent penser à Craig Toomy:

RIIltzp.

De l'autre côté de l'allée, Bethany fit descendre violemment le volet devant le hublot, à côté du siège d'Albert. " Et ne vous avisez pas de le rouvrir! lui dit-elle d'un ton de réprimande hystérique.

- Ne vous inquiétez pas ", répondit-il. Soudain, Albert se souvint qu'il avait laissé son violon là en bas. A l'heure actuelle, il ne devait plus rien en rester… Il porta lui aussi brusquement les mains à son visage.

Avant que Brian ne reprît la direction de l'ouest, il aperçut ce qu'il y avait à l'est de Bangor. Rien. Le néant total. Un fleuve titanesque de ténèbres s'étendait, immobile, d'un horizon à l'autre sous le dôme blanc du ciel. Les arbres avaient disparu, la ville avait disparu, la terre elle-même avait disparu.

Voilà l'impression que doivent donner les vols inter-stellaires, pensa-t-il, sentant ses capacités rationnelles baisser d'un cran, comme pendant le voyage vers l'est. Il se raccrochait désespérément à ce qu'il en restait et s'obligea à se concentrer sur le pilotage de l'appareil.

Il monta rapidement, voulant se retrouver dans les nuages, voulant effacer du paysage cette vision infernale. Puis le vol 29 se trouva de nouveau pointé en direction de l'ouest. Dans les quelques instants qui précédèrent leur entrée dans les nuages, il aperçut les collines, les bois et les lacs à l'ouest de la ville; il les vit brutalement déchiquetés par des milliers de lignes, formant comme une toile d'araignée noire. Il vit d'énormes morceaux de la réalité glisser sans bruit dans la gueule insondable des abysses, et il fit quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant dans une cabine de pilotage. Il ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, ils se trouvaient dans les nuages et la vision infernale, au-dessous d'eux, avait disparu.

Il n'y eut presque pas de turbulences, cette fois; comme Bob Jenkins l'avait prévu, les phénomènes météorologiques paraissaient être comme une vieille horloge au ressort épuisé. Le vol 29 émergea dans un monde d'un bleu éclatant à l'altitude de 18 000 pieds. Les passagers commençaient à se regarder les uns les autres nerveusement, lorsque la voix de Brian leur parvint par l'intercom.

" Nous y sommes, dit-il simplement. Nous savons tous ce qui se passe, maintenant : nous revenons exactement par le chemin pris à l'aller, en espérant que le seuil que nous avons accidentellement franchi se trouve toujours au même endroit. Si c'est le cas, nous essaierons de passer au travers. "

Il se tut quelques instants, puis reprit le micro.

" Notre vol de retour devrait prendre entre quatre heures et demie et six heures. J'aimerais être plus précis, mais je ne peux pas. Dans des circonstances habituelles, le vol en direction de l'ouest prend plus de temps, à cause de vents dominants contraires; mais si j'en crois mes instruments, pour le moment il n'y a pas le moindre souffle d'air… En dehors de nous, absolument rien ne bouge ", reprit-il après un silence. L'intercom resta branché encore un moment, comme s'il voulait ajouter quelque chose. Puis il le coupa.

" Mais au nom du ciel, qu'est-ce qui se passe? " demanda l'homme à la barbe noire d'une voix qui tremblait.

Albert le regarda un instant avant de lui répon-dre : " Je crois que vous préféreriez ne pas le savoir.

- Est-ce que je suis encore à l'hôpital? " fit l'homme qui regardait l'adolescent avec des cligne-ments d'yeux craintifs. Albert se sentit pris d'une soudaine sympathie pour lui.

" Pourquoi ne pas le croire, si ça doit vous aider? "

L'homme à la barbe noire continua de le fixer, plein d'une fascination horrifiée, et annonça : " Je vais me rendormir. Tout de suite. " Il inclina son siège et ferma les yeux. En moins d'une minute, sa poitrine s'élevait et s'abaissait avec une parfaite régularité. Il ronflait même légèrement.

Albert l'envia.

Nick donna à Laurel une brève étreinte, puis déta-cha sa ceinture et se leva. " Je vais à l'avant, dit-il. Vous venez? "

Laurel secoua la tête et fit un geste en direction de Dinah, de l'autre côté de l'allée. " Je vais rester avec elle.

- Vous ne pouvez plus rien faire pour elle, j'en ai peur. C'est entre les mains de Dieu, maintenant.

- Je le sais, mais je veux rester tout de même.

- Très bien, Laurel. (Il effleura ses cheveux de la paume de la main.) C'est un si joli prénom. Vous le méritez. "

Elle leva le visage vers lui et sourit. " Merci.

- Nous avons rendez-vous pour un dîner, vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas ?

- Non, répondit-elle sans cesser de sourire. Je ne l'ai pas oublié et je ne l'oublierai pas. "

Il se pencha sur elle et vint effleurer ses lèvres. " Parfait, moi non plus. "

Il partit pour l'avant de l'appareil, et elle appuya légèrement les doigts sur sa bouche, comme pour maintenir le baiser à la place qui lui revenait de droit. Un dîner avec Nick Hopewell, ce mystérieux et téné- breux étranger… Peut-être aux chandelles, avec une bonne bouteille de vin. Puis d'autres baisers, ensuite, de véritables baisers. Tout cela ressemblait beaucoup à un scénario de roman d'amour de la série Harlequin comme elle en lisait parfois. Et alors ? D'agréables histoires, pleines de rêves agréables et inoffensifs. Ça ne faisait pas de mal de rêver un peu, non ?

Bien sûr que non. Mais pourquoi éprouvait-elle tellement l'impression que ce rêve-là ne se réaliserait jamais ?

Elle se détacha, traversa l'allée et posa la main sur le front de la fillette. La chaleur fiévreuse qu'elle avait détectée auparavant s'était dissipée; la peau de Dinah présentait maintenant la fraîcheur de la cire.

Je crois qu'elle part, avait déclaré Rudy peu de temps avant le décollage en catastrophe de l'appareil. Les mots lui revenaient, maintenant, et résonnaient dans sa tête avec une cruelle réalité. Dinah aspirait l'air par petites bouffées, et c'est à peine si sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous la ceinture qui maintenait la compresse improvisée contre sa plaie. Laurel repoussa les cheveux retombés sur le front de la fillette avec une infinie tendresse, et repensa à cet étrange moment, dans le restaurant, lorsque Dinah avait saisi Nick par l'ourlet de son pantalon. Ne le tuez pas… nous avons besoin de lui.

Nous aurais-tu sauvés, Dinah ? As-tu fait quelque chose à Monsieur Toomy qui nous a sauvés ? L'as-tu aidé de quelque manière mystérieuse à échanger sa vie contre les nôtres ?

Elle songea que c'était peut-être quelque chose comme cela qui s'était produit… et se dit que, si c'était vrai, l'enfant, aveugle et gravement blessée, avait pris une terrible décision dans ses ténèbres.

Elle se pencha en avant et déposa un baiser sur chacune des paupières baissées de Dinah. " Tiens bon, murmura-t-elle, je t'en prie, Dinah, tiens bon. "

Bethany se tourna vers Albert, le prit par les mains et lui demanda : ” Qu’est-ce qui se passera si le carburant redevient mauvais ? “

Albert la regarda avec sérieux et bonté. ” Vous connaissez la réponse à cette question, Bethany.

- Vous pouvez m’appeler Beth, si vous voulez.

- D’accord. “

Elle chercha ses cigarettes, vit le signe INTERDICTION DE FUMER allumé et remit le paquet à sa place. ” Ouais, reprit-elle, je la connais. On s’écrasera. Point final. Et vous savez quoi ? “

Il secoua la tête, souriant un peu.

” Si on ne peut pas retrouver ce trou, j’espère que le commandant Engle n’essaiera même pas de poser l’avion. Qu’il choisira une jolie petite montagne et nous ébrasera dessus. Vous avez vu ce qui est arrivé à ce pauvre fou ? Je ne veux pas terminer comme lui. “

Elle frissonna, et Albert passa un bras autour de ses épaules. Elle le regarda droit dans les yeux. ” Aimeriez-vous m’embrasser ?

- Oui.

- Eh bien, qu’est-ce que vous attendez? Il n’est jamais trop tard pour bien faire. “

Albert se décida. Ce n’était que la troisième fois de sa vie que l’Hébreu le plus rapide à l’ouest du Mississippi embrassait une fille, et il trouvait cela fabuleux. Il se sentait capable de passer tout le voyage de retour la bouche collée aux lèvres de la jeune fille en se souciant du reste comme d’une guigne.

” Merci, dit-elle en posant sa tête sur l’épaule du jeune homme. J’en avais besoin.

- Eh bien, si cela vous reprend, vous n’avez qu’à demander. “

Elle le regarda, amusée. ” Avez-vous besoin d’attendre que je vous le demande, Albert ?

- Pour sûr que non “, répliqua le Juif de l’Arizona avec l’accent paysan. Il se remit au travail.

Avant de gagner la cabine de pilotage, Nick s’était arrêté pour parler avec Robert Jenkins ; une idée extrêmement désagréable lui était venue à l’esprit et il voulait interroger l’écrivain à son propos. ” Pensez-vous qu’on risque de rencontrer ces… choses, ici en haut ? “

Bob réfléchit un moment. ” A en juger par ce que nous avons vu à Bangor, je dirais que non. Mais c’est difficile de se prononcer, n’est-ce pas ? Dans une histoire de ce genre, tout est possible.

- Oui, en effet. Tout est possible. ” A son tour, Nick réfléchit quelques instants. ” Et votre hypothèse de déchirure temporelle ? Quelles sont les chances que nous avons de la retrouver? “

Robert Jenkins secoua lentement la tête.

De derrière eux leur parvint la voix de Rudy Warwick, et tous deux sursautèrent. ” Vous ne m’avez rien demandé, mais ça ne m’empêchera pas de vous dire ce que j’en pense. A mon avis, nous avons une chance sur mille. “

Nick resta un moment songeur. Puis un sourire radieux illumina son visage. ” Ce n’est pas si mal que ça, en fin de compte. Si l’on considère l’alternative. “

Moins de quarante minutes plus tard, le ciel bleu à travers lequel se déplaçait le 767 commença à prendre une nuance plus foncée. Il passa lentement à l’indigo, puis au violet sombre. Assis sur son siège dans le cockpit, surveillant ses instruments et rêvant d’une bonne tasse de café, Brian se remémora une vieille chanson : When the deep purple fans… over sleepy garden walls…

Il n’y avait pas de murs de jardin ici, mais la couleur était la bonne, et il voyait les premiers éclats glacés des étoiles au firmament. Il y avait quelque chose de rassurant et d’apaisant dans ces vieilles constellations qui réapparaissaient une à une à leur place familière. Il se demandait comment elles pouvaient être encore identiques lorsque tant de choses étaient si décalées, mais il se réjouit de les voir.

” Ça va plus vite, hein ? ” fit la voix de Nick derrière lui.

Brian se tourna pour lui faire face. ” Oui, en effet. Au bout d’un moment, les jours et les nuits vont alterner aussi vite qu’un appareil-photo peut prendre de clichés, je parie. “

Nick soupira : ” Et maintenant, c’est le plus dur. Attendre et voir ce qui va se passer. En faisant quelques prières aussi, je suppose.

- Ça ne peut pas faire de mal. ” Brian jeta à Nick un long coup d’oeil évaluateur. ” J’étais en route pour Boston parce que mon ex-femme habitait là, et qu’elle venait de mourir dans un incendie stupide. Dinah était dans ce vol, parce qu’une équipe médicale lui avait promis de lui rendre la vue. Bob se rendait à une convention d’écrivains, Albert dans une école de musique, et Laurel prenait des vacances. Pour quelles raisons alliez-vous à Boston, Nick ? Déballez tout. Il se fait tard. “

Nick le regarda longtemps, l’expression songeuse, puis finit par éclater de rire. ” Après tout, pourquoi pas? (Brian était assez fin pour comprendre que la question ne s’adressait pas à lui, et ne répondit rien.) Qu’est-ce que ça signifie, ” ultra-secret “, lorsqu’on vient de voir des bataillons de boules hirsutes qui vous démontent l’univers comme on réenroule un tapis de cirque ? “

Il rit de nouveau. ” On ne peut pas dire que les Etats-Unis dominent le marché pour ce qui est des sales coups foireux et des opérations clandestines, reprit-il. Nous autres, Rosbifs, avons manigancé plus d’un tour de cochon que vous autres, Ricains, n’auriez jamais pu imaginer. On a fait des entourloupes en Inde, en Afrique du Sud, en Chine et dans cette partie de la Palestine devenue Israël. On s’est peut-être trompé d’adversaire cette fois, non ? Malgré tout, nous autres Britanniques sommes de farouches partisans de la guerre de l’ombre et le mythique M 15 n’est que la partie visible de

l’iceberg. J’ai passé dix-huit ans dans les services armés, Brian, et les dernières cinq années dans les opérations spé- ciales. Depuis lors, j’ai effectué différents boulots bizarres, certains inoffensifs, d’autres fabuleusement dégueulasses. “

L’obscurité était maintenant complète à l’extérieur, et les étoiles brillaient avec l’intensité de paillettes sur une robe du soir. ” Je me trouvais à Los Angeles - en vacances, tout simplement - lorsqu’on m’a contacté et demandé de partir pour Boston. Dans les délais les plus brefs, il faut le dire, et après quatre jours passés à crapahuter dans les montagnes de San Gabriel, j’étais mort de fatigue. C’est ce qui explique que je dormais comme un loir lorsque s’est produit l’Evénement de Monsieur Jenkins.

” Voyez-vous, il y a un homme à Boston… ou il y avait… ou il y aura - les voyages dans le temps rendent les vieilles conjugaisons bougrement aléatoires, non? - un homme, donc, qui est un politicien relativement important. Le genre de type qui agit derrière la scène et dispose de beaucoup d’influence. Cet individu - que nous appellerons O’Banion pour les besoins de la conversation - est extrêmement riche, et soutient avec enthousiasme la cause de l’IRA. Il a donné des millions de dollars à ce que certains aiment appeler les oeuvres charitables préférées de Boston, et il a pas mal de sang sur les mains. Non pas seulement celui de soldats britanniques, mais aussi celui d’enfants massacrés dans des écoles, de femmes tuées dans des magasins, et de bébés déchiquetés dans leurs langes. C’est un idéaliste du genre le plus dangereux : de ceux qui ne sont jamais obligés de voir de leurs propres yeux le carnage, les jambes coupées traînant dans le caniveau, et qui ne sont jamais contraints de reconsidérer leur action à la lumière de cette expérience. - Vous étiez supposé supprimer cet O’Banion ?

- Non, sauf à y être obligé par les circonstances, répondit calmement Nick. Il est très riche, mais ce n’est pas le seul problème. C’est un véritable politicien, voyez-vous, et il a d’autres doigts aux mains que celui dont il se sert pour remuer la merde en Irlande. Il dispose de nombreux amis américains influents, et certains des amis en question sont nos amis… telle est la nature de la politique; un panier de crabes fabriqué par des types qui passent l’essentiel de leur temps dans des pièces capitonnées. Tuer M. O’Banion constituerait un grand risque politique. Mais il a une faiblesse, une petite mignonne qu’il entretient. C’était elle que je devais tuer.

- Comme avertissement, fit Brian à voix basse, fasciné.

- Oui, comme avertissement. “

Les deux hommes restèrent silencieux pendant presque une minute, sans se quitter du regard. Le seul bruit était celui qui provenait du ronron hypnotique des moteurs. Il y avait de la stupéfaction et quelque chose de juvénile dans les yeux du pilote, mais on ne lisait que la fatigue dans ceux de Nick. ” Si jamais nous nous en sortons, finit par dire Brian, si nous nous tirons de là, est-ce que vous remplirez cette mission ? “

Nick secoua la tête. Il le fit lentement, mais avec beaucoup de conviction. ” Je crois qu’il m’est arrivé ce que ces cinglés d’adventistes aiment appeler une conversion de l’âme, mon vieux. Finis, les filatures nocturnes et les boulots très sales pour le fiston à Madame Hopewell, pour le petit Nicholas. Si nous nous en sortons - hypothèse qui me paraît quelque peu optimiste - je crois que je prendrai ma retraite.

- Pour faire quoi ? “

Nick le regarda, retrouvant son expression songeuse, puis répondit : ” Eh bien… je crois que je prendrai des leçons de pilotage. “

Brian éclata de rire. Au bout d’un moment, le fiston à Madame Hopewell l’imita.

Trente-cinq minutes plus tard, la lumière du jour commença à s’infiltrer de nouveau dans la cabine principale du 767. Trois minutes encore, et on se trouvait en milieu de matinée; quinze minutes, et c’était midi.

Laurel regarda autour d’elle et s’aperçut que Dinah avait les yeux ouverts.

Ne voyaient-ils vraiment rien ? Il y avait quelque chose en eux, quelque chose qui échappait à toute définition, qui lui faisait se poser la question. La jeune femme sentit monter en elle un sentiment de crainte mystérieuse, un sentiment qui frôlait la peur.

Elle prit délicatement l’une des mains de Dinah dans les siennes. ” N’essaie pas de parler, lui dit-elle d’une voix douce. Si tu es réveillée, Dinah, n’essaie pas de parler; écoute, simplement. Nous avons réussi à décol-ler, et nous sommes sur le chemin du retour. Tu vas t’en sortir, je te le promets. “

La main de la fillette se contracta et, au bout d’un moment, Laurel se rendit compte qu’elle tentait de l’attirer à elle. Laurel se pencha sur la civière attachée. Dinah parla d’un filet de voix minuscule, modèle réduit parfait, sembla-t-il à Laurel, de sa voix normale.

” Ne vous en faites pas pour moi, Laurel. J’ai eu… ce que je voulais.

- Dinah, tu ne devrais pas… “

Les yeux bruns aveugles se tournèrent vers la bouche qui parlait. Un léger sourire s’esquissa sur les lèvres ensanglantées. ” J’ai vu, dit-elle de sa voix aussi fragile que du verre filé, j’ai vu à travers les yeux de Monsieur Toomy. Au début, et puis à la fin, aussi. C’était mieux à la fin. Au début tout lui paraissait affreux et méchant. C’était mieux à la fin. “

Laurel la contemplait, saisie d’émerveillement.

La fillette lâcha Laurel et leva une main hésitante pour la toucher à la joue. ” Il n’était pas si mauvais que ça, vous savez. ” Elle toussa. De petites particules de sang giclèrent de sa bouche. ” S’il te plaît, Dinah “, dit Laurel. Elle eut soudain la sensation qu’elle arrivait presque à voir par les yeux de la petite aveugle, ce qui provoqua chez elle une vague de panique étouffante. ” S’il te plaît, n’essaie plus de parler. “

Dinah sourit. ” Je vous ai vue, Laurel. Vous êtes belle. Tout était beau… même les choses mortes. C’était tellement merveilleux de… vous comprenez… simplement de voir. “

Elle prit l’une de ses infimes respirations, expira, et ne prit pas la suivante. Ce fut tout. Ses yeux aveugles avaient maintenant l’air de regarder loin au-delà de Laurel Stevenson.

” Je t’en prie, Dinah, respire! ” dit Laurel. Elle prit dans les siennes la main de la fillette et se mit à l’embrasser à plusieurs reprises, comme si ses baisers avaient pu rappeler à la vie ce qui n’y était plus accessible. Il était injuste que Dinah meure après les avoir tous sauvés; aucun Dieu ne pouvait exiger un tel sacrifice, pas même pour des personnes qui avaient accompli quelques pas en dehors du temps lui-même. ” Respire, je t’en prie, respire, Dinah, je t’en prie, respire… “

Mais Dinah ne respira pas. Au bout d’un long moment, Laurel reposa la main de la fillette sur son corps et regarda fixement sa figure pâle et immobile. La jeune femme attendit que ses yeux se remplissent de larmes, mais les larmes ne vinrent pas. Cependant, un chagrin violent lui étreignait le coeur, et dans son esprit hurlait un cri de protestation outragé : Oh, non! C’est pas juste! C’est pas juste! Dieu, rends-la- nous! Rends-la-nous, bon sang, c’est tout ce qu’on te demande!

Mais Dieu ne la rendit pas. Les moteurs à réaction vrombissaient régulièrement, le soleil brillait sur la manche ensanglantée de la jolie robe de voyage de Dinah, dessinant une forme oblongue éclatante, mais Dieu ne la rendit pas. Laurel regarda de l’autre côté de l’allée, et vit Albert et Bethany qui s’embrassaient. Albert caressait l’un des seins de la jeune fille à travers son T-shirt, avec légèreté et délicatesse, presque religieusement. Ils semblaient procéder à une cérémonie rituelle, donner une représentation symbolique de la vie et de cette inaltérable, et opiniâtre étincelle qui maintient la vie en face des pires revers et des tours les plus grotesques que peut jouer le destin. Laurel se tourna de nouveau vers Dinah, pleine d’espoir… mais Dieu ne la lui avait pas rendue.

Dieu ne la leur avait pas rendue.

Laurel embrassa les pommettes immobiles et approcha la main de la figure de Dinah. Ses doigts s’arrêtèrent à deux ou trois centimètres seulement de ses paupières.

J’ai vu à travers les yeux de Monsieur Toomy. Tout était beau… même les choses qui étaient mortes. C’était tellement merveilleux de voir…

” Oui, murmura Laurel, je peux vivre avec cela. “

Elle laissa ouverts les yeux de Dinah.

Le vol 29 d’American Pride volait vers l’ouest dans l’alternance des jours et des nuits, passant de l’ombre à la lumière et de la lumière à l’ombre comme s’il traversait la vaste parade aux évolutions paresseuses d’un bataillon de gros cumulus. Chaque cycle paraissait plus court que le précédent.

Peu après trois heures de vol, les nuages se dispersè- rent au-dessous de l’appareil, à l’endroit exact où ils avaient commencé lors du vol aller. Brian était prêt à parier que le front n’avait pas bougé d’un seul pied depuis. Les grandes plaines s’étendaient au-dessous, plate immensité couleur de rouille.

” Aucun signe de leur présence là au-dessous, constata Rudy Warwick, sans avoir besoin de préciser de qui ou de quoi il parlait.

- En effet, dit Robert Jenkins. On dirait que nous les avons distancés, dans l’espace ou dans le temps.

- Ou dans l'un et l'autre, observa Albert.

- Oui, ou dans l'un et l'autre. "

Mais ils se trompaient. Au moment où le 767 com-mença à survoler les Rocheuses, ils commencèrent à revoir les lignes noires au-dessous de l'appareil, fines comme des cheveux à l'altitude où ils naviguaient. Elles allaient et venaient, bondissantes, sur les pentes escarpées, et dessinaient des motifs qui ne paraissaient pas complètement dépourvus de signification dans le tapis végétal gris-vert. Nick se tenait à la porte avant, regardant par le hublot qui s'y trouvait ménagé. Celui-ci avait la particularité de produire un étrange effet grossissant et il ne tarda pas à se rendre compte qu'il y voyait mieux, en réalité, qu'il ne l'aurait souhaité. Sous ses yeux, deux des lignes noires se séparèrent, contournèrent un sommet déchiqueté couvert de neige et se rejoignirent de l'autre côté, puis se croisèrent et dévalèrent la pente dans des directions divergentes. Derrière elles, tout le sommet de la montagne s'effondra sur lui-même, laissant quelque chose comme ce qui reste d'un volcan après son explosion, une vaste caldeira non point remplie d'eau, mais de ténèbres.

" Par le petit Jiminy Jésus ", bredouilla Nick en passant une main tremblante sur son front.

Tandis qu'ils survolaient le flanc occidental en direction de l'Utah, l'obscurité retomba de nouveau. Le soleil couchant lança un rayon orangé aveuglant sur un paysage infernal, fragmenté, que personne ne put contempler longtemps; un par un, ils suivirent tous l'exemple de Bethany et abaissèrent le volet devant leur hublot. Nick retourna à son siège sur des jambes mal assurées, et laissa tomber son front dans sa main contractée et glacée. Au bout de quelques instants, il se tourna vers Laurel qui le prit sans un mot dans ses bras.

Brian était obligé de voir. Il n'existait pas de volet dans le cockpit.

Le Colorado occidental et l'Utah oriental dégringolè- rent, morceau déchiqueté par morceau déchiqueté, dans le puits sans fond de l'éternité. Montagnes, mesas, buttes et cols cessèrent un à un d'exister au fur et à mesure que les langoliers découpaient la trame usée du passé enfui, les détachaient les uns des autres et les expédiaient dans le néant sans fin et sans soleil. Aucun son ne leur parvenait, et d'une certaine manière, c'était ce qu'il y avait de plus horrible. Au-dessous d'eux, la terre disparaissait aussi silencieusement que de la poussière.

L'obscurité fut comme un acte de miséricorde, et pendant un court moment, il put se concentrer sur les étoiles. Il s'y accrochait avec la violence de la panique, comme à la seule chose réelle demeurant dans ce monde horrible : Orion, le chasseur; Pégase, le grand cheval chatoyant de minuit; Cas-siopée dans son siège d'étoiles.

Une demi-heure plus tard, le soleil se levait de nouveau et Brian sentit ce qui lui restait de santé mentale frissonner et faire un pas de plus vers ses propres abysses. Le monde au-dessous d'eux avait disparu, entièrement et définitivement disparu. Le ciel d'un bleu profond s'incurvait en dôme au-dessus d'un océan cyclopéen de l'ébène la plus pure et la plus profonde.

L'univers avait été arraché sous les ailes du 767.

La pensée exprimée par Bethany avait également traversé l'esprit du pilote; s'il fallait en venir là, si le pire devenait inévitable, il s'était dit qu'il pourrait toujours se jeter sur une montagne. Tout serait terminé en une fraction de seconde. Mais il n'y avait plus de montagnes sur lesquelles se jeter.

Il n'y avait même plus de terre sur laquelle écra-ser l'appareil.

Que va-t-il se passer, se demanda-t-il, si nous ne retrouvons pas la déchirure? Que va-t-il se passer si nous arrivons au bout de nos réserves de carburant ? N'essayez pas de me faire croire que nous allons nous écraser; on ne s'écrase pas contre le néant. Je crois que nous allons tout simplement tomber… tom-ber… tomber. Pendant combien de temps ? Sur quelle distance ? Jusqu'où peut-on dégringoler dans le néant ?

N'y pense pas.

Mais comment, exactement, peut-on y arriver? Comment refuser de penser au néant ?

Il retourna délibérément à ses feuilles de calculs. Il travailla sur eux, se référant fréquemment aux cadrans du système de navigation par inertie, jusqu'à ce que de nouveau l'obscurité eût regagné le ciel. Il calcula que le temps qui séparait maintenant le lever et le coucher du soleil était d'environ vingt-huit minutes.

Il tendit la main vers l'interrupteur qui commandait l'intercom et ouvrit le circuit. "Nick ? Pouvez-vous venir? "

L'Anglais apparut à la porte du cockpit moins de trente secondes après. " Est-ce que tout le monde a baissé son volet, sur les hublots, là-bas derrière ? demanda tout de suite Brian. - Vous pouvez être tranquille. Ils sont tous baissés.

- Très judicieux de leur part. Je vous conseille pour le moment d'éviter de regarder là en bas, si vous le pouvez. Je vais vous demander de regarder dans quelques minutes, et une fois que vous l'aurez fait, je ne crois pas que vous pourrez éviter de recommencer, mais je vous conseille de retarder cet instant le plus longtemps possible. Ce n'est pas… très beau.

- Tout a disparu, c'est ça?

- Oui, tout.

- La petite fille aussi a disparu. Laurel était avec elle à la fin. Elle ne le prend pas trop mal. Elle aimait beaucoup cette gamine. Moi aussi. "

Brian acquiesça. Il n'était pas surpris - la blessure de Dinah était de celles qui exigent une intervention immédiate en salle d'opération, et même alors le pronostic serait sans doute resté réservé - mais il sentit une pierre rouler sur son coeur. Lui aussi avait bien aimé la fillette, et il partageait la conviction de Laurel : Dinah était plus que quiconque responsable du fait qu'ils étaient encore en vie. D'une manière ou d'une autre. Elle avait fait quelque chose à M. Toomy, elle l'avait utilisé d'une manière insolite… et Brian allait même jusqu'à penser que quelque part au fond de lui, il aurait été égal à Toomy de savoir qu'il avait été utilisé ainsi. S'il fallait voir un présage dans sa mort, il était des plus sinistres. " Elle n'aura jamais eu son opération, dit-il. - Non. - Mais Laurel tient le coup? - Plus

ou moins. - Elle vous plaît, non ?

- Oui. J'ai des copains que ça ferait rigoler, mais elle me plaît. Elle a un peu facilement la larme à l'oeil, mais elle a aussi du cran. "

Brian acquiesça. " Eh bien, si jamais nous revenons, tous mes voeux de bonheur.

- Merci. " Une fois de plus, Nick s'installa dans le siège du copilote. " J'ai repensé à cette question que vous m'avez posée. Sur ce que j'allais faire lorsque nous serions tirés de ce merdier… en dehors d'inviter la ravissante Laurel au restaurant, ça va de soi. Je me dis qu'après tout, je me mettrai peut-être aux trousses de cet O'Banion. Comme je vois les choses, il n'est guère différent de notre ami Monsieur Toomy.

- Dinah vous a demandé d'épargner Toomy, lui fit remarquer Brian. C'est peut-être un élément que vous devriez introduire dans votre équation. "

A son tour, Nick acquiesça. Il le fit comme si sa tête était tout d'un coup devenue trop lourde pour lui. " Peut-être.

- Ecoutez, Nick. Je vous ai appelé dans le cockpit parce que si la déchirure dans le temps de Bob existe, nous devrions nous approcher de l'endroit où elle se trouve. On va donc monter ensemble dans le nid-de- pie; vous vous occuperez du côté tribord et du centre droit; moi je surveillerai bâbord et le centre gauche. Si vous voyez quoi que ce soit qui ressemble à une déchirure temporelle, sonnez l'alarme. "

Nick fixa sur Brian des yeux où on ne lisait que la plus parfaite candeur. " Devons-nous nous attendre à une déchi-temps bobdéliromorphe, ou à une variété nettement plus foutrakédélique, d'après vous ?

- Très drôle. " Malgré lui, Brian sentit qu'il esquis-sait un sourire. " Je n'ai évidemment pas la moindre idée de ce à quoi ça peut ressembler; je ne sais même pas si c'est quelque chose de seulement visible. Si ce n'est pas le cas, nous allons nous trouver dans une sacrée panade, au cas où le trou aurait dérivé d'un côté ou de l'autre, ou si son altitude a changé. Retrouver une aiguille dans une meule de foin serait un jeu d'enfant, en comparaison.

- Et le radar? "

Brian eut un geste en direction de l'écran de contrôle en couleur RCA/TL. " Le vide, comme vous pouvez voir. Rien de surprenant. Si l'équipage d'origine avait vu ce foutu truc sur l'écran, croyez bien qu'ils auraient évité de se jeter dedans, pour commencer.

- Ils ne s'y seraient pas davantage jetés s'ils l'avaient vu à l'oeil nu, observa Nick d'un ton sombre.

- Ce n'est pas forcément vrai. Ils ont pu le voir trop tard pour l'éviter. Les avions à réaction se déplacent très vite, et l'équipage ne passe pas tout son temps à explorer le ciel à la recherche de bidules bizarres, Nick. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire; c'est à ça que servent les tours de contrôle. Au bout de trente ou trente-cinq minutes, les pilotes ont terminé l'essentiel de leur tâche. L'oiseau est en l'air, il a quitté l'espace aérien de L.A., la sonnerie anti-collision est branchée et lance son bip

toutes les 90 secondes pour montrer qu'elle fonctionne bien. Le SNI est programmé - il l'était déjà avant même le décollage - et dit au pilote automatique tout ce qu'il doit faire. D'après ce que l'on a découvert dans le cockpit, le pilote et le copilote en étaient à la pause-café. Ils se trouvaient probablement assis ici, se faisant face, parlant du dernier film qu'ils avaient vu ou du fric qu'ils avaient claqué à Hollywood Park. Si l'une des hôtesses s'était trouvée avec eux, juste avant l'Evénement, cela aurait pu faire une paire d'yeux supplémentaire, mais nous savons qu'il n'y en avait pas. Les pilotes mangeaient leur pâtisserie et le personnel de cabine s'apprêtait à servir l'apéritif aux passagers lorsqu'il s'est produit.

- Voilà un scénario extrêmement détaillé, remarqua Nick. Est-ce vous ou moi que vous essayez de convaincre?

- A ce stade, je dirais que j'essaie de convaincre n'importe qui. "

Nick sourit et se tourna vers la vitre tribord. Son regard se dirigea involontairement vers le bas, là où se trouvait normalement le sol. Son sourire se figea, puis disparut de son visage. " Nom de Dieu de nom de Dieu, fit-il d'une minuscule voix déconfite. - Pas très réjouissant, le spectacle, n'est-ce pas ? "

Nick se tourna vers le pilote. Ses yeux donnaient l'impression de flotter dans son visage blême. " Toute ma vie, répondit-il, j'ai pensé à l'Australie quand j'entendais les gens parler d'un grand vide sans rien, mais je me foutais le doigt dans l'oeil. Le véritable grand vide sans rien, il est juste là, au-dessous. "

Une fois de plus, Brian vérifia toutes les données du plan de vol. Sur l'une de ses cartes, il avait tracé un petit cercle; ils étaient maintenant sur le point de pénétrer dans l'espace aérien qu'il représentait. " Pourrez-vous faire ce que je vous ai demandé ? Sinon, dites-le tout de suite. Nous ne pouvons nous payer le luxe de…

- Bien sûr, je le peux ", murmura Nick. Il avait arraché son regard du gigantesque puits qui défilait sous l'appareil, et parcourait le ciel des yeux. " Si seulement je savais ce que je dois trouver…

- Je crois que vous le saurez lorsque vous le verrez… si vous le voyez jamais. "

Robert Jenkins était assis les bras croisés et serrés contre lui, comme s'il avait froid. Il ressentait bien une impression de froid, mais elle n'était pas physique. Ce qui le glaçait provenait de sa tête.

Quelque chose allait de travers.

Il ne savait pas quoi, mais il y avait une erreur quelque part. Quelque chose ne correspondait pas… ou était perdu… ou était oublié. On avait commis une faute, ou on allait en commettre une. Cette impression le narguait un peu comme une douleur trop diffuse pour pouvoir être localisée et identifiée. Elle se cristal-lisait presque en une pensée, puis s'évanouissait comme va se terrer un'petit animal pas encore appri-voisé.

Quelque chose clochait.

Quelque chose n'était pas à sa place.

Ou bien on l'avait perdu.

Oublié, peut-être.

Devant lui, Albert et Bethany fleuretaient sans complexe. Derrière, Rudy Warwick, les yeux fermés, remuait les lèvres en silence. Il étreignait un chapelet dans sa main droite. De l'autre côté de l'allée, Laurel Stevenson, assise à côté de Dinah, tenait une des mains de la fillette qu'elle caressait doucement.

Ça clochait.

Bob souleva le volet coulissant de son hublot, jeta un coup d'oeil au-dehors et le referma sèchement. Ce qui s'étendait au-dessous de l'avion avait tout du cauchemar d'un fou au stade terminal.

Il faut que je les avertisse. Il le faut absolument. On est reparti sur la base de mon hypothèse, mais si mon hypothèse est erronée - et donc dangereuse - il faut nécessairement que je les avertisse.

Oui, mais de quoi?

Une fois de plus l'impression vint effleurer la surface de son esprit conscient, avant de replonger, ombre parmi les ombres… mais avec des yeux brillants de prédateur.

Il défit brusquement sa ceinture de sécurité et se leva.

Albert le regarda. " Où allez-vous ? "

- A Cleveland ", répondit Bob d'un ton bourru. Puis il descendit l'allée en direction de l'arrière de l'appareil, sans cesser un instant de traquer l'origine de cette sonnerie d'alarme qui retentissait quelque part au fond de lui.

Brian quitta des yeux le ciel qui de nouveau com-mençait à s'éclaircir, pour vérifier les instruments de navigation du pilote automatique et le cercle sur sa carte. Ils en atteignaient maintenant la périphérie. Si la déchirure temporelle existait toujours à cet endroit-là, ils n'allaient pas tarder à la voir. Sinon, il repasserait en pilotage manuel pour faire un autre passage à une altitude légèrement différente et en décalant légè- rement le cercle qu'il décrirait. Ce serait évidemment catastrophique pour leurs réserves de carburant, lesquelles s'amenuisaient déjà sérieusement, mais étant donné que leur situation était désespérée, de toute façon, peu importait qu'elle…

" Brian ? dit Nick d'une voix mal assurée. Je crois que je vois quelque chose, Brian. "

Robert Jenkins atteignit l'arrière de l'appareil, fit demi-tour, et remonta les rangées de sièges vides. Il regardait les objets qui gisaient dessus ou par terre des sacs à main… des lunettes… des montres-brace- lets… une montre de gousset… deux morceaux de métal en forme de croissant, usés, des fers de chaussures, sans doute… des plombages… des alliances… Quelque chose clochait vraiment.

Oui ? En était-il vraiment ainsi, ou bien n'était-ce pas un tour de son esprit trop tendu, s'excitant avec acharnement sur rien du tout ?

Il avait beau se dire laisse tomber, il n'y arrivait pas.

Si j'ai vraiment commis une erreur de raisonnement quelque part, comment se fait-il que je ne la voie pas ? Ne me suis-je pas vanté devant le garçon que la déduction était mon pain quotidien ? N'ai-je pas écrit quarante romans policiers, dont une douzaine sont pas mal du tout ? Newgate Callender n'a-t-il pas dit de The Sleeping Madonna que c'était un chef-d'oeuvre de logique lors-qu'il…

Bob Jenkins s'arrêta brusquement. On aurait dit que les yeux allaient lui sortir de la tête. IL regardait fixement l'homme à la barbe noire, assis vers l'avant de la cabine du côté bâbord, qui, une fois de plus aux abonnés absents, ronflait voluptueusement. Dans la tête de Bob, le petit animal farouche commença à pointer son nez dans la lumière. Sauf qu'il n'était pas si petit que ça, comme il l'avait cru. Telle avait été son erreur. Il arrivait que l'on ne pût voir certaines choses parce qu'elles étaient trop petites, mais on pouvait aussi parfois les ignorer du fait de leur énormité. Ou de leur évidence.

The Sleeping Madonna, la Madone endormie.

L'homme endormi.

Il ouvrit la bouche pour crier, il voulut crier, mais aucun son n'en sortit. Il avait la gorge paralysée. La terreur lui écrasait la poitrine, comme un gros animal qui se serait assis dessus. Il tenta une deuxième fois de crier, mais ne put émettre qu'un couinement sans force.

La Madone endormie, l'homme endormi.

Eux, les survivants, étaient tous endormis, lorsque…

Maintenant, à l'exception du barbu, aucun d'eux ne dormait.

Bob ouvrit une fois de plus la bouche, essaya une fois de plus de crier… sans résultat.

" Nom d'un petit bonhomme en bois ", souffla Brian. La déchirure temporelle se trouvait à environ cent cinquante kilomètres d'eux, à sept ou huit degrés à tribord du nez du 767. Si elle avait dérivé, ce n'était pas de beaucoup. Brian pensait qu'il s'agissait plutôt d'une erreur mineure de navigation.

Elle se présentait comme un trou de forme oblongue, mais non comme un vide noir. Elle était entourée d'une lumière rose-mauve étouffée, semblable à celle d'une aurore boréale. Brian apercevait bien les étoiles au-delà, mais elles semblaient onduler. Un long ruban de vapeur dérivait lentement hors de la déchirure suspendue dans le ciel. On aurait dit quelque étrange autoroute d'éther.

Il n'y a qu'à la suivre, pensa Brian, surexcité. C'est encore mieux qu'une balise ILS .

C'est parti! s'exclamat-il avec un rire idiot, secouant un poing en l'air.

- Ça doit bien faire trois kilomètres de large, murmura Nick. Mon Dieu, Brian, combien d'avions ont-ils pu s'engouffrer là-dedans ?

- Aucune idée, mais je suis prêt à parier mes bottes et mon cheval que nous sommes les seuls à faire le voyage de retour. "

Il ouvrit l'intercom.

" Mesdames et Messieurs, nous avons trouvé ce que nous cherchions, lança-t-il d'une voix où se mêlaient

1.

Instrument Landing System : système d'atterrissage aux instruments. (N.d.T.)

triomphe et soulagement. J'ignore ce qui se passera ensuite, mais toujours est-il que nous venons de repérer quelque chose qui ressemble à un vaste, très vaste portail grand ouvert dans le ciel. Je vais faire passer l'avion en plein milieu. Nous découvrirons ensemble ce qui se trouve de l'autre côté. Pour l'instant, j'aimerais que vous attachiez vos ceintures… "

C'est à ce moment-là que Robert Jenkins se précipita comme un fou dans l'allée, hurlant de toute la force de ses poumons. " Non, non! Nous allons tous mourir si vous y passez! Faites demi-tour! Il faut faire demi-tour! "

Brian se tourna sur son siège et échangea un regard intrigué avec Nick.

L'Anglais défit sa ceinture et se leva. " C'est Bob Jenkins. On dirait qu'il était en train de nous piquer une crise de nerfs. Continuez, Brian, je m'occupe de lui.

- Entendu. Contentez-vous de l'empêcher de me déranger. Je ne tiens pas à ce qu'il me saute dessus à la dernière seconde et qu'on se retrouve à la périphérie de ce truc. "

Brian débrancha le pilote automatique et reprit le contrôle du 767. L'appareil s'inclina doucement sur la droite et prit la direction de la brillante forme oblongue, devant eux. Elle parut glisser dans le ciel et venir se placer exactement dans l'axe de l'avion. Il entendait maintenant un autre son se mêler au grondement des moteurs - une profonde pulsation, comme celle d'un énorme diesel qui tournerait au ralenti. Tandis qu'ils se rapprochaient de la rivière de vapeur-laquelle coulait vers le trou et n'en sortait pas, comme il l'avait tout d'abord cru -, il commença à apercevoir des éclairs de couleurs qui voyageaient avec le nuage : verts, bleus, violets, rouges, rose bonbon. Ce sont les premières véritables couleurs que je vois dans ce monde, pensa-t-il.

Derrière lui, Robert Jenkins sprintait à travers la cabine de première classe, et… tomba droit dans les bras de Nick quand il arriva dans la zone de service. " On se calme, mon vieux, dit l'Anglais d'une voix apaisante. Tout va aller très bien, maintenant.

- Non! ” protesta Bob en se débattant sauvagement; mais Nick n’avait pas plus de mal à le contenir que s’il n’avait été qu’un petit chat. ” Non, vous ne comprenez pas! Il faut absolument qu’il fasse demi-tour avant qu’il ne soit trop tard! “

Nick éloigna l’écrivain de la porte donnant sur le cockpit et l’entraîna en première classe. ” Nous allons bien sagement nous asseoir ici et boucler notre ceinture, d’accord ? reprit-il de sa voix amicale apaisante. Ça risque de secouer un peu. “

Pour Brian, la voix de Nick n’était qu’un murmure lointain et indistinct. Au moment où il se glissa au milieu du vaste fleuve de vapeur qui s’engouffrait dans la déchirure temporelle, il eut l’impression qu’une main titanesque s’emparait de l’appareil et l’entraînait vivement en avant. Cela lui fit penser à la fuite de pression sur le vol entre Tokyo et L.A., et à quel point l’air fusait rapidement par un trou, dans une zone pressurisée.

Comme si tout cet univers… ou du moins ce qu’il en restait, fuyait par cette ouverture. Puis lui revint à l’esprit cette phrase insolite et menaçante de son rêve

ÉTOILES FILANTES SEULEMENT.

La déchirure s’ouvrait droit devant le nez du 767, et s’élargissait rapidement.

On va passer, pensa-t-il. Dieu nous vienne en aide, on va vraiment passer là-dedans.

Bob continua à se débattre tandis que Nick le clouait sur l’un des sièges de première classe d’une main et, de l’autre, tentait de boucler la ceinture autour de lui. Bob était un homme de petite taille, maigre, qui ne devait pas peser plus de soixante-cinq kilos tout mouillé, mais la panique lui avait rendu des forces, et il ne facilitait pas les choses à l’Anglais.

” Vous allez voir, mon vieux, tout va aller très bien, insista Nick, qui finit par refermer la ceinture. Tout s’est bien passé la première fois, non ?

- On dormait tous, lorsqu’on est passé la première fois, espèce de crétin! lui hurla Bob en plein visage. Vous comprenez, maintenant ? Nous étions tous complè- tement endormis! Il faut l’arrêter TOUT DE SUITE! “

Nick resta pétrifié et ne finit pas de boucler sa propre ceinture. Le sens de ce que Bob disait - de ce qu’il avait essayé de lui dire depuis le début - lui tomba dessus comme un chargement de briques mal arrimé.

” Ô mon Dieu, murmura-t-il, mon Dieu, à quoi avons-nous pensé ? ” Il bondit de son siège et se précipita dans le cockpit. “Brian ! arrêtez! Demi-tour! Demi-tour! “

Brian n’avait cessé de contempler la déchirure depuis qu’il avait mis le cap dessus, presque hypnotisé. Il n’y avait aucune turbulence, mais la sensation d’être emporté sur un fleuve puissant ou par un flot d’air sous pression passant par un trou n’avait cessé d’augmenter. Il abaissa les yeux sur

les instruments et constata que la vitesse du 767 augmentait rapidement. C'est alors que Nick commença de crier; l'instant suivant, l'Anglais le saisissait aux épaules, regardant, les yeux écarquillés, la déchirure qui grandissait en face de l'appareil. Les couleurs, plus intenses, maintenant, couraient sur son front et sur ses joues, et il ressemblait à un homme qui contemple un vitrail qu'illumine un rayon de soleil. La sourde pulsation s'était transformée en un roulement grave de tonnerre. " Demi-tour, Brian, il faut faire demi-tour! " Nick avait-il une bonne raison de s'exciter ainsi, ou était-il victime de la panique contagieuse de Bob ? Il n'avait pas le temps de prendre une décision sur des bases rationnelles; seulement une fraction de seconde pour consulter ce que lui dictait silencieusement son instinct.

Brian Engle saisit le manche à balai à pleine main et vira sèchement sur bâbord.

Nick se trouva projeté contre une des parois du cockpit. Il y eut un craquement sinistre lorsque son bras cassa. Dans la cabine principale, les bagages qui avaient dégringolé de leurs casiers, lorsque Brian avait brutalement viré pour s'engager sur la piste d'envol, recommencèrent leur ronde folle, précipités en une grêle sauvage contre les parois incurvées et les hublots. L'homme à la barbe noire se trouva projeté hors de son siège et eut le temps d'émettre un glapissement étran-glé avant d'entrer en collision avec un bras de fauteuil et de s'effondrer au milieu de l'allée, dans un emmêle-ment désordonné de bras et de jambes. Bethany poussa un hurlement et Albert la serra davantage contre lui. Deux rangées en arrière, Rudy Warwick contracta encore plus fort ses paupières, étreignit encore plus fort son chapelet et pria plus vite, tandis que son siège prenait une gîte effrayante sous lui.

Il y avait des turbulences, maintenant. Le vol 29 venait de se transformer instantanément en une planche de surf, chahutée en tous sens dans une atmosphère instable. Les mains de Brian lâchèrent même un bref instant le manche à balai avant de s'en ressaisir. Il poussa en même temps les gaz jusqu'au maximum et les turbos de l'appareil répondirent par un hurlement grave que l'on n'a que rarement l'occasion d'entendre en dehors des sites expérimentaux des constructeurs. Les turbulences augmentèrent; l'avion était secoué de féroces coups de boutoir, et le grincement mortel du métal soumis à de trop fortes tensions lui parvint de quelque part.

En première classe, Robert Jenkins étreignit les bras de son siège, plein d'une gratitude hébétée pour l'Anglais qui l'avait bouclé où il se trouvait. Il avait l'impression d'être attaché à un bâton à ressort géant manié par un fou. L'avion fit un nouveau bond prodigieux, passa pratiquement à la verticale côté bâbord, et l'écrivain sentit son dentier se détacher.

Allons-nous y passer? Seigneur Jésus, allons-nous y passer ?

Aucune idée. Il ne savait qu'une chose: le monde se résumait à ce panier à salade secoué dans tous les sens, à ce cauchemar de montagnes russes… mais il en faisait encore partie.

Du moins, pour le moment.

Les turbulences continuèrent à augmenter lorsque Brian commença à couper le vaste fleuve de vapeur qui s'engouffrait dans la déchirure. Maintenant sur sa droite, elle continuait à grandir comme

s’ils dérapaient toujours vers tribord. Puis, après une dernière ruade particulièrement violente, ils sortirent des rapides et retrouvèrent un air plus tranquille. La déchirure temporelle disparut sur tribord. Ils l’avaient manquée… de combien ? Brian préférait ne pas le savoir. Il garda l’appareil incliné, mais sous un angle moins prononcé. ” Nick ! cria-t-il pardessus son épaule, ça va, Nick ? “

L’Anglais se remit lentement sur pied, tenant de la main gauche son bras droit contre lui. Il avait le visage couleur de craie et les mâchoires serrées dans une grimace de douleur. Deux petits filets de sang coulaient de ses narines.

” Il m’est arrivé de me sentir mieux, mon vieux. Je crois bien que j’ai le bras cassé. C’est pas la première fois, le pauvre… On y a échappé?

- On y a échappé “, lui confirma Brian. Il continua de faire décrire un vaste cercle à l’appareil. ” Mais il va falloir me dire maintenant pourquoi nous avons dû y échapper, alors que nous avons fait tout ce chemin pour la trouver. Et l’explication a intérêt à être bonne, bras cassé ou pas. “

Il tendit la main vers l’interrupteur de l’intercom.

Laurel ouvrit les yeux au moment où Brian commen- çait à parler, et découvrit que la tête de Dinah reposait sur ses genoux. Elle lui caressa doucement les joues avant de la remettre en place dans la civière.

” Ici le commandant Engle, les gars. Désolé pour ce qui vient de se passer. Il s’en est fallu d’un cheveu, mais tout va bien, rien que des voyants au vert sur le tableau de bord. Je me permets de répéter que nous avons trouvé ce que nous cherchions, mais… “

Il coupa soudain le micro.

Les autres attendirent. Bethany Simms pleurait contre la poitrine d’Albert. Derrière eux, Rudy récitait toujours son rosaire.

Brian avait coupé le micro lorsqu’il s’était aperçu que Robert Jenkins se tenait près de lui. L’écrivain tremblait; une tache humide maculait son pantalon, et sa bouche présentait un profil concave que le pilote n’avait pas remarqué jusqu’ici. Il semblait néanmoins avoir repris le contrôle de lui-même. Nick s’était effondré dans le siège du copilote avec une grimace de douleur, et continuait de se tenir le bras - lequel commençait à enfler.

” A quoi rime tout ce cirque, bon sang? demanda Brian à Bob d’un ton dur. Un poil de plus de turbulence, et cette bécane volait en mille morceaux!

- Est-ce que je peux parler là-dedans? demanda Bob avec un geste vers le micro.

- Oui, mais…

- Alors, laissez-moi faire. “

Brian faillit protester, puis se ravisa. Il enclencha l'intercom. " Allez-y, vous êtes branché. Et l'explication a intérêt à être bonne, répéta-t-il.

- Ecoutez-moi, tout le monde! " cria Bob d'une voix de stentor.

De derrière lui leur parvint un faible murmure de protestation. " Nous…

- Parlez tout simplement d'un ton de voix normal, lui conseilla Brian. Sinon vous allez leur crever le tympan. "

Bob fit un effort visible pour se maîtriser et adopta un ton de voix moins strident. " Il a fallu faire demi-tour, ce qu'a réussi à accomplir le commandant Engle. De la plus extrême justesse, d'après ce qu'il vient de me dire. Nous avons eu beaucoup de chance… ce qui n'empêche pas que nous nous soyons montrés fichtrement stupides. Nous avons oublié un facteur primor-dial, élémentaire, alors que nous l'avions tout le temps sous le nez. Lorsque nous sommes passés dans la déchirure temporelle, à l'aller, tous ceux qui ne dormaient pas, dans l'avion, ont disparu. "

Brian sursauta sur son siège. Il eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing. A la pointe du 767, à une cinquantaine de kilomètres de distance, la forme ovale à l'éclat atténué lui était apparue dans le ciel comme quelque gigantesque pierre semi-précieuse. Il éprouvait le sentiment d'avoir été victime d'une mystification. Or nous sommes tous réveillés. (Dans la cabine principale, Albert eut un coup d'oeil pour le barbu qui gisait dans l'allée, assommé, et pensa, à une exception près.) La logique nous suggère de prendre en considéra-tion que le même phénomène risque fort de se produire dans l'autre sens. (Il réfléchit un instant.) C'est tout. "

Brian coupa l'intercom d'un geste automatique. A côté de lui, Nick partit d'un rire douloureux et incré- dule.

" Quoi, c'est tout ? C'est foutrement tout ? Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ? "

Brian le regarda sans lui répondre. Non plus que Robert Jenkins.

Bethany leva la tête et regarda le visage tendu et éberlué d'Albert. " Il va falloir nous endormir? Mais comment faire ? Je ne me suis jamais sentie autant réveillée de toute ma vie!

- Je ne sais pas. " Il jeta un regard plein d'espoir à Laurel, de l'autre côté de l'allée. Mais elle secouait déjà la tête. Elle aurait aimé pouvoir dormir, rien que dormir pour faire disparaître de son esprit ce cauchemar insensé; cependant, comme Bethany, elle en avait rarement eu aussi peu envie de toute sa vie.

Bob s'avança légèrement et regarda par la vitre du cockpit, gardant un silence fasciné. " C'est donc à ça que ça ressemble. "

Les paroles d'une musique de rock and roll revinrent soudain à l'esprit de Brian : You can look, but you better not touch, tu peux regarder, mais vaut mieux pas toucher. Il regarda ses niveaux de

carburant. Ce qu'il lut ne fit rien pour lui rendre le calme, et il leva deux yeux impuissants vers Nick. Comme les autres, jamais il ne s'était autant senti réveillé de toute sa vie.

" Je ne sais pas ce que nous allons faire, maintenant, dit-il, mais si nous devons forcer le passage, nous n'avons guère de temps. Le carburant qui nous reste peut nous faire tenir une heure en l'air, un peu plus, peut-être. Avant cela, faudra trouver une solution. Une idée, quelqu'un ? "

Nick baissa la tête, sans lâcher son bras cassé. Au bout de quelques instants il la releva. " Eh bien oui. Pour tout dire, j'en ai une. Les gens qui prennent l'avion placent rarement leurs médicaments dans les bagages de soute. Ils préfèrent les avoir à portée de main au cas où leurs valises iraient échouer à l'autre bout de la planète et mettraient plusieurs jours à revenir. Il suffit de fouiller les bagages à main: je suis sûr qu'on va trouver une gamme complète de sédatifs. On n'aura même pas à sortir les bagages des compartiments. A en juger au bruit, la plupart gisent déjà sur le sol… Quoi, qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ? "

Cette dernière apostrophe était adressée à Bob Jenkins, qui avait commencé à secouer la tête dès que Nick avait mentionné les médicaments. - Vous y connaissez-vous en sédatifs et somnifères ? - Un peu, répondit Nick, sur la défensive. Oui, un peu.

- Eh bien moi, je m'y connais beaucoup, répliqua Bob sèchement. Je les ai étudiés de A à Z, c'est-à-dire du All-Nite au Xanax. L'assassinat aux barbituriques a toujours été très prisé des auteurs de romans policiers, comprenez-vous. Même si le hasard vous faisait trouver quelques-uns des produits les plus puissants dans le premier sac à main que vous fouilleriez, ce qui est déjà improbable, vous ne pourriez administrer une dose suffisamment rapide pour ne pas être dangereuse.

- Et pourquoi donc?

- Parce qu'il faudrait environ quarante minutes pour que le médicament fasse son effet… et je doute fort de son efficacité, dans les conditions dans lesquelles nous sommes. La réaction naturelle aux somnifères d'un esprit soumis à de très fortes tensions est de lutter - de refuser de se laisser aller. Il n'existe aucun moyen de combattre une telle réac-tion, Nick… vous auriez autant de chances que d'essayer de réguler vous-même vos battements de coeur. Tout ce que vous risquez de faire - toujours en supposant que vous trouviez un médicament puissant en quantité suffisante - c'est d'administrer des doses mortelles et de transformer l'avion en une morgue volante. Nous passerions peut-être la déchirure, mais nous serions tous morts.

- Quarante minutes, dit Nick. Bon Dieu! En êtes-vous sûr ? Absolument sûr ?

- Absolument ", lui confirma Bob sans hésiter.

Brian reporta les yeux sur la forme oblongue qui luisait dans le ciel; il avait programmé l'appareil de manière à ce qu'il décrivît des cercles, et le trou était sur le point de disparaître de nouveau sur tribord. Il n'allait pas tarder à réapparaître sur bâbord, mais ils n'en seraient pas plus proches pour autant.

" Je n'arrive pas à y croire, dit Nick d'un ton écoeuré. Franchir tous les obstacles que nous avons franchis… avoir réussi à décoller dans des conditions acrobatiques et avoir fait tout ce chemin… découvrir miraculeusement la foutue déchirure… et se rendre compte alors que nous ne pouvons pas

retourner dans notre propre temps, uniquement parce que nous sommes incapables de nous endormir!

- De toutes les façons, nous n'avons pas quarante minutes, ajouta Brian d'un ton calme. Si nous attendons tout ce temps, l'avion s'écrasera à cent kilomètres à l'est de l'aéroport.

- Il y a certainement d'autres terrains…

- Oui, mais pas assez longs pour accueillir un appareil comme le nôtre.

- Et si nous repartions vers l'est dès la déchirure franchie ?

- Il y a bien Las Vegas, mais il sera hors de portée dans (Brian regarda ses instruments)… moins de huit minutes. A mon avis, c'est LAX qu'il faut tenter. Il me faudra trente-cinq minutes pour le rejoindre, minimum. Et encore, en admettant que je fasse une approche parfaite et qu'on me dégage la piste. Ce qui nous donne… (il regarda de nouveau son chronomè- tre)… vingt minutes, dans le meilleur des cas, pour trouver une solution et franchir la déchirure. "

Bob regardait l'Anglais, songeur. " Dites-moi, Nick, et vous ?

- Que voulez-vous dire ?

- Je vous soupçonne d'être un soldat… mais pas un soldat ordinaire. Je vous vois bien appartenant au SAS, par exemple. "

Le visage de Nick se tendit. " Et qu'est-ce que ça changerait, mon vieux ?

- Vous connaissez peut-être des techniques qui nous endormiraient, acheva Bob. Ce sont bien des trucs qu'on vous enseigne dans les forces spéciales, non? "

Brian se rappela brusquement le premier face à face entre Nick et M. Toomy. Est-ce qu'il vous est arrivé de regarder Star Trek? avait demandé l'Anglais. Une merveilleuse série américaine… et si vous ne fermez pas votre clapet illico, espèce de pauvre abruti, c'est avec plaisir que je vous ferai une démonstration de la fabuleuse prise à endormir les veaux de Monsieur Spock.

" Qu'en dites-vous, Nick ? demanda doucement le pilote. Si nous avons besoin de la fameuse prise à endormir les veaux de Monsieur Spock, c'est bien maintenant. "

Nick regarda tour à tour Brian et Bob, incrédule. " Je vous en prie, ne me faites pas rire, messieurs. J'ai encore plus mal au bras.

- Qu'est-ce que ça signifie? demanda Bob.

- Je me suis complètement planté avec les somni-fères, hein ? Eh bien laissez-moi vous dire que vous vous êtes complètement plantés sur mon compte. Je ne suis pas James Bond. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de James Bond, dans la réalité. Je suppose que je pourrais vous tuer d'une manchette, Bob, mais il est plus probable que vous vous retrouveriez paralysé pour le reste de vos jours. Je risque même de ne pas vous assommer complètement. Et puis, il y a ça, ajouta-t-il en soulevant son bras droit qui enflait à vue d'oeil. Il se trouve que ma bonne main est au bout d'un bras que je viens de me casser, une fois de plus. Je pourrais peut- être me défendre avec la main gauche, disons contre un

adversaire sans entraînement, mais ce dont vous par-lez ? Jamais de la vie. Jamais.

- Vous oubliez le plus important “, observa une voix féminine.

Les trois hommes se tournèrent. Laurel Stevenson, blême, le visage hagard, se tenait dans l’encadrement de la porte. Elle gardait les bras croisés sur la poitrine comme si elle avait froid, les mains sous les aisselles.

Si nous sommes tous endormis, qui pilotera l’avion ? demanda-t-elle. Qui nous posera à L.A. ? “

Tous trois la regardèrent sans rien dire. Personne ne prit attention à la pierre semi-précieuse oblongue de la déchirure temporelle qui, derrière eux, redevenait visible.

” On est foutus, dit Nick calmement. Vous voulez que je vous dise ? Complètement et définitivement foutus. ” Il partit d’un petit rire qui tourna court-son estomac tressautant contre son bras cassé. - Peut-être pas “, intervint Albert, qui, accompagné de Bethany qu’il tenait par la taille, avait suivi Laurel. La sueur collait des boucles de cheveux au front du jeune homme, mais on lisait de la détermination dans ses yeux sombres. Ils étaient tournés vers Brian. ” Je crois que vous pouvez nous endormir. Et que vous pourrez poser tout de même l’appareil.

- De quoi voulez-vous parler? demanda rudement Brian.

- De quoi? De la pression. Exactement, de la pressurisation. “

Le rêve de Brian lui revint alors à l’esprit, mais avec une telle intensité qu’il avait l’impression de le revi-vre : Anne, la main collée à la fente dans la carlingue de l’avion, la fente avec la mention Etoiles filantes seulement apposée au-dessus en lettres rouges.

La pression.

Tu vois, chéri ? Tout est en ordre…

” Qu’est-ce qu’il veut dire, Brian ? demanda Nick. A voir votre tête, je vois bien qu’il tient quelque chose. Quoi? “

Brian l’ignora. Il regardait sans ciller cet étudiant en musique de dix-sept ans qui venait peut-être de trouver le moyen de les tirer de là. - Et après ? demanda-t-il. Une fois que nous l’avons franchie ? Comment faire pour me réveiller et poser l’avion ?

- Est-ce que quelqu’un va prendre la peine de nous expliquer… ? ” supplia Laurel. Elle s’était rapprochée de Nick, qui lui avait passé son bras valide autour de la taille.

” Albert propose d’utiliser ceci, répondit Brian en tapotant un rhéostat du panneau de contrôle, au-dessus duquel était marqué PRESSION EN CABINE, afin de tous nous envoyer dans les pommes.

- Est-ce possible ? Pourriez-vous réellement faire ça, mon vieux?

- Oui. J'ai connu des pilotes - des pilotes de charter - qui l'ont fait, lorsque des passagers ayant pris un coup de trop se sont mis à faire les idiots et à devenir dangereux pour eux-mêmes et l'équipage. Assommer un ivrogne de cette manière n'est pas difficile. Pour des personnes sobres, il faudra abaisser un peu plus la pression… à la moitié de celle du niveau de la mer, à peu près. C'est comme grimper à une altitude de trois mille sans masque. Boum! Dans les vapes.

- Si c'est si facile, comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais utilisé contre les terroristes ? demanda Bob.

- A cause des masques à oxygène, non ? suggéra Albert.

- Exact. Le personnel de cabine en fait la démonstration au départ de chaque vol commercial - mettez le masque sur votre visage et respirez normalement, vous savez bien. Ils tombent automatiquement lorsque la pression de la cabine passe au-dessous de douze psi. Si un pilote détourné par des terroristes essayait de s'en débarrasser par cette méthode, les terroristes n'auraient qu'à prendre les masques, respirer, et commencer à tirer. Sur des appareils plus petits, comme les Leur, c'est différent. Si la pression tombe brusquement, le passager doit ouvrir lui-même le compartiment au-dessus de sa tête. "

Nick regarda le chronomètre. Il leur restait maintenant quatorze minutes. - Je crois qu'on ferait mieux d'arrêter de parler et de s'y mettre, dit-il. Le temps nous presse.

- Pas encore. " Le pilote regarda de nouveau Albert. " Je peux nous mettre dans l'axe de la déchirure, et commencer à diminuer la pression. Il est possible de contrôler la pressurisation de la cabine avec une grande précision, et je suis à peu près sûr de n'avoir aucun problème à vous mettre tous hors circuit avant que nous franchissions le trou. Mais la question de Laurel reste toujours valable : qui pilotera l'avion ensuite? "

Albert ouvrit la bouche, puis là referma et secoua la tête.

Bob Jenkins prit alors la parole. Il s'exprimait d'un ton froid, sans inflexion, celui d'un juge qui prononce une peine capitale. " Je crois que vous pouvez nous ramener, Brian. Mais quelqu'un d'autre devra mourir pour cela. - Comment? " demanda Nick nerveusement.

Robert Jenkins s'expliqua. Cela ne lui prit pas longtemps. Au moment où il finissait, Rudy Warwick rejoignit le petit groupe qui se tenait dans l'encadrement de la porte. -Ça peut marcher, Brian ? demanda Nick.

- Il n'y a pas de raison ", répondit le pilote, l'air absent. Nouveau coup d'oeil au chronomètre. Onze minutes. Onze minutes pour passer de l'autre côté de la déchirure. A peu près tout le temps qu'il lui faudrait pour mettre l'avion dans la bonne direction, programmer le pilote automatique et parcourir les quelque cinquante kilomètres de l'approche. " Mais qui va le faire ? Allez-vous tirer à la courte paille, ou quoi ?

- Inutile ", fit Nick. Il avait parlé d'un ton léger, presque indifférent. " Je vais le faire.

- Non! " s'exclama Laurel. Ses yeux, agrandis, étaient soudain très sombres. " Pourquoi vous ? Pourquoi faut-il que ce soit vous ?

- La ferme, siffla Bethany. S'il est volontaire, ça le regarde! "

Albert jeta un regard malheureux à Bethany, à Laurel, puis à Nick. Une voix - pas très puissante, à vrai dire - lui murmurait que c'était lui qui aurait dû se porter volontaire, que c'était là un boulot pour le Juif d'Arizona, l'unique survivant d'Alamo. Mais le Juif d'Arizona, par ailleurs, n'avait que trop conscience de beaucoup aimer la vie… et de n'avoir aucune envie qu'elle s'achevât maintenant. Si bien qu'il ouvrit la bouche, mais la referma sans avoir proféré un mot.

" Pourquoi vous ? répéta Laurel sur un ton précipité. Pourquoi ne tirerions-nous pas à la courte paille ? Pourquoi pas Bob? Ou Rudy? Ou moi? "

Nick la prit par le bras. " Venez un instant avec moi.

- Nick, on n'a plus le temps ", objecta Bob. Il tenta de garder un ton de voix uni, mais il entendit le désespoir - sinon la panique - la faire trembler. - Je sais. Commencez tout de suite la manoeuvre que vous avez à faire. " Nick entraîna Laurel.

Elle lui résista un instant, puis le suivit. Il s'arrêta dans la niche qui servait à préparer les plateaux et lui fit face. A ce moment-là, alors que son visage n'était qu'à vingt centimètres du sien, elle prit conscience d'une affligeante vérité : il était l'homme qu'elle avait espéré rencontrer à Boston. Cet homme avait été dans l'avion dès le début de son voyage. Il n'y avait rien de romantique dans cette découverte : la situation la rendait horrible.

" Je crois qu'il aurait pu se passer quelque chose, entre vous et moi, dit-il. Est-ce que je me trompe? Répondez, on n'a pas le temps de faire des manières. Absolument pas.

- Non, vous avez raison, admit-elle d'une voix sèche, inégale.

- Mais nous ne savons pas. Nous ne pouvons pas savoir. Tout ça, c'est une histoire de temps, non? Le temps… dormir… et ne pas savoir. Mais il faut que ce soit moi, Laurel. J'ai essayé de tenir des comptes sur ce que j'ai fait, et je suis partout dans le rouge - très moche, côté débit. C'est pour moi l'occasion ou jamais de rétablir l'équilibre, et j'ai bien l'intention de la prendre.

- Je ne comprends rien à ce…

- Mais moi, si. " Il parlait vite, avalant les mots. Il la prit par les avant-bras, de sa main gauche, et l'attira encore plus près de lui. " Vous étiez sur le point de nouer une liaison, non, Laurel ? - Je ne vois pas ce que…

Il la secoua sèchement. " Je viens de vous dire que nous n'avions pas le temps de faire des manières! Aviez-vous une aventure ?

- Je… oui.

- Nick ! " appela Brian depuis le cockpit.

L'Anglais jeta un coup d'oeil dans cette direction. " J'arrive! " cria-t-il. Puis il revint à Laurel. " Je

vais vous expédier vers une nouvelle aventure. Si vous vous en tirez, cela va de soi, et si vous êtes d'accord. "

Elle se contenta de le regarder, les lèvres tremblantes. Elle ne savait que lui répondre. Son esprit était en déroute. Il lui serrait très fort le bras, mais elle ne s'en rendit compte que beaucoup plus tard, quand elle vit les bleus laissés par ses doigts; sur le moment, l'emprise de son regard fut bien plus forte.

Ecoutez. Ecoutez-moi bien. " Il se tut un instant, puis reprit, avec un ton particulier de conviction mesurée. " J'allais laisser tomber. Je m'étais décidé.

- Laisser tomber quoi ? " fit-elle d'une petite voix chevrotante.

Il secoua la tête d'un geste impatient. " Pas d'importance. Ce qui compte, c'est que vous me croyiez ou non. Alors ?

- Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais je crois que vous êtes sincère.

- Nick ! lança Brian d'une voix pressante, nous fonçons droit dessus! "

L'Anglais lança un nouveau coup d'oeil vers le cockpit, le regard brillant sous ses paupières rétrécies. - J'arrive! " Lorsqu'il la regarda de nouveau, Laurel se dit que jamais, de toute sa vie, elle n'avait été l'objet d'une attention aussi férocement intense. " Mon père vit dans un village, Fluting, au sud de Londres. Demandez-le chez n'importe quel commerçant de la rue principale. Monsieur Hopewell. Les anciens l'appellent encore le Patron. Allez le voir et dites-lui que je m'étais décidé à laisser tomber. Il faudra insister; il a tendance à tourner le dos et à jurer comme un charretier quand il entend prononcer mon nom. Genre j'ai-plus-de-fils. Serez-vous assez opiniâtre ? - Oui. "

Il acquiesça et eut un sourire sinistre. " Bien! Répé- tez ce que je viens de vous dire, et dites-lui que vous m'avez cru. Dites-lui que j'ai fait de mon mieux pour racheter ce jour, derrière l'église de Belfast.

- L'église de Belfast.

- Oui. Et s'il n'y a pas moyen de le contraindre à écouter autrement, dites-lui qu'il doit écouter, à cause des marguerites. Du jour où j'ai apporté les marguerites.

- Le jour où vous lui avez apporté les marguerites. "

Nick parut sur le point d'éclater de rire - mais elle n'avait jamais vu visage davantage rempli de tristesse et d'amertume. " Non. Pas à lui, mais ça fait rien. C'est votre aventure. Le ferez-vous ?

- Oui… mais…

- Bien, Laurel, merci. " Il lui prit la nuque de sa main valide, attira son visage vers le sien et l'embrassa. Il avait la bouche froide et son haleine exhalait la peur.

L'instant suivant, il était parti.

” Est-ce qu’on va avoir l’impression de… de s’étouffer, de suffoquer? demanda Bethany.

- Non “, répondit Brian. Il s’était à demi levé pour voir si Nick arrivait, et se laissa retomber sur son siège lorsque l’Anglais se présenta, suivi d’une Laurel Stevenson très secouée. ” Vous allez sentir la tête vous tourner… l’impression va augmenter… puis plus rien. (Il jeta un coup d’oeil à Nick.) Jusqu’à votre réveil.

- Exactement! fit Nick d’un ton joyeux. Et qui sait? Je serai peut-être encore là. Les mauvais sujets ont la peau dure, n’est-ce pas, Brian ?

- Tout est possible, je crois. ” Le pilote poussa légèrement la manette des gaz. Le ciel redevenait brillant. La déchirure se présentait droit devant eux.

Allez vous asseoir, tous. Nick, mettez-vous à ma droite. Je vais vous montrer ce que vous aurez à faire… et quand le faire.

- Une seconde, s’il vous plaît “, l’interrompit Lau-rel. Elle se mit sur la pointe des pieds et planta un baiser sur la bouche de Nick.

” Merci, fit-il, grave.

- Fluting, au sud de Londres. Vous vous étiez décidé. Et s’il ne veut pas écouter, les marguerites. Exact ?

- Parfait, mon amour, absolument parfait. ” Il sourit, passa son bras valide autour de ses épaules et lui donna un long et intense baiser. Lorsqu’il la lâcha, un sourire doux et songeur flottait encore sur ses lèvres. ” Pour la route, dit-il. Parfait. “

Trois minutes plus tard, Brian branchait l’intercom. ” Je commence à baisser la pression. Vérifiez vos ceintures.”

Ils s’exécutèrent. Albert, crispé, tendait l’oreille vers un bruit - le sifflement de l’air qui s’échappe, par exemple - mais il n’entendit que le grondement régulier des moteurs. Il se sentait plus réveillé que jamais.

” Albert ? fit Bethany d’une petite voix effrayée, tu veux bien me tenir?

- Oui, si tu me tiens aussi. “

Derrière eux, Rudy Warwick récitait de nouveau son rosaire. De l’autre côté de l’allée, Laurel Stevenson s’accrocha aux bras de son siège. Elle avait l’impresSion de sentir encore sur sa bouche la chaude pression des lèvres de Nick. Elle leva la tête, regarda le compartiment à bagages, et commença à prendre de profondes et lentes inspirations. Elle s’attendait à voir tomber les masques… lesquels, environ quatre-vingt-dix secondes plus tard, s’éjectèrent comme prévu.

N’oublie pas non plus le jour, derrière l’église de Belfast. Et qu’il a voulu expier. Un acte…

Son esprit plongea au milieu de cette pensée.

” Vous savez… ce que vous avez à faire? ” demanda une fois de plus Brian. Il avait parlé d’une voix rêveuse, étouffée. Devant eux, la déchirure temporelle s’agrandissait dans le ciel. L’aube l’éclairait, maintenant, et une gamme fantastique de couleurs nouvelles se tordait et ondulait avant de se couler dans ses étranges profondeurs. - Oui, je le sais “, répondit Nick. Il était debout à côté de Brian, et le masque à oxygène étouffait sa voix. Au-dessus, ses yeux étaient calmes et clairs. ” Ne craignez rien, Brian. Ça baigne. Pioncez un bon coup. Faites de beaux rêves, et patati et patata. “

Brian plongeait à son tour. Il se sentait partir… et cependant il s’accrochait, contemplant la gigantesque faille dans la trame de la réalité. Elle paraissait gonfler en direction des vitres du cockpit, vouloir toucher l’avion. C’est tellement beau, mon Dieu, c’est tellement beau! pensa-t-il.

Il sentit la grande main invisible s’emparer de l’avion et le tirer de nouveau en avant. Pas de demi-tour, cette fois. ” Nick “, dit-il. Il lui fallait déployer un effort colossal pour parler, maintenant. Il avait l’impression que sa bouche se trouvait à des centaines de kilomètres de son cerveau. Il leva la main; on aurait dit qu’elle s’étirait au bout d’un long bras en guimauve. ” Dormez, répondit Nick en lui prenant la main. Ne luttez pas, à moins que vous ne vouliez venir avec moi. Ce ne sera plus très long. - Je voulais juste vous dire… merci. “

Nick sourit et donna une brève pression à la main du pilote. ” Je vous en prie, mon vieux. Voilà le genre de vol dont on se souvient, même s’il n’y a pas eu de séance de cinéma et aucune distribution de mimosa. “

Brian reporta les yeux vers la déchirure. Un fleuve de couleurs somptueuses s’y écoulait. Elles tourbillonnaient… se mélangeaient… et paraissaient former des mots sous son regard hébété et stupéfait

ETOILES FILANTES SEULEMENT

C’est… ce que nous sommes? ” demanda-t-il, curieux; sa voix lui parvenait maintenant d’une distance incalculable. Les ténèbres l’engloutirent.

Nick se trouvait seul, maintenant; la seule personne éveillée, à bord du vol 29, était un homme qui avait abattu autrefois trois garçons, derrière une église de Belfast. Trois mômes qui l’avaient bombardé de pommes de terre peintes en gris pour les faire ressembler à des grenades. Pour quelle raison avaient-ils agi ainsi ? S’étaient-ils lancé une sorte de défi ? Il n’avait jamais pu le savoir.

Il n’avait pas peur, mais se sentait rempli d’un intense sentiment de solitude. Un sentiment qui n’avait rien de nouveau. Ce n’était pas la première fois qu’il se retrouvait seul à monter la garde, avec entre les mains la vie de ses compagnons.

Devant lui, la déchirure croissait toujours. Il posa la main sur le rhéostat qui contrôlait la pressurisation de la cabine.

C’est magnifique, pensa-t-il. Il lui semblait que les couleurs qui flamboyaient dans le gouffre étaient l’antithèse même de tout ce qu’ils avaient vécu au cours des dernières heures; il plongeait le regard dans le creuset d’une nouvelle vie, d’une nouvelle animation des choses.

Pourquoi cela ne serait-il pas beau ? Voici le lieu où la vie - toute vie, peut-être - commence. Le lieu où la vie est renouvelée chaque seconde de chaque jour; le berceau de la création, la source vivante du temps. Aucun langolier toléré au-delà de ce point.

Les couleurs couraient sur ses joues et son front en une fontaine jaillissante de nuances : vert jungle, orange lave et jaune tropical éclatant se remplaçaient les uns les autres pour laisser ensuite la place à bleu glacial d’océan nordique. Le grondement des moteurs semblait étouffé et lointain; il baissa les yeux et ne fut pas surpris de voir le corps affaissé et endormi de Brian Engle dévoré de couleurs, ses traits recomposés en permanence par un kaléidoscope chatoyant. On aurait dit quelque fabuleux fantôme.

Nick ne fut pas non plus surpris de découvrir que ses mains et ses bras étaient aussi décolorés que de l’argile. Ce n’est pas Brian, le fantôme, mais moi.

La déchirure emplissait le ciel.

Le bruit des moteurs étaient maintenant noyé dans un autre rugissement; on aurait dit que le 767 se précipitait dans un tunnel de soufflerie rempli de plumes. Soudain, directement en face de l’appareil, une vaste nova de lumière explosa comme un feu d’artifice céleste. Nick Hopewell y vit des couleurs qu’aucun homme n’aurait pu imaginer; elles ne remplissaient pas seulement la déchirure temporelle, elles se diffusaient dans son esprit, ses muscles, ses nerfs, ses os, même, en un gigantesque brasier scintillant.

” Ô mon Dieu, c’est si beau! ” s’écria-t-il; et tandis que le vol 29 s’engouffrait dans la déchirure, il

remit le rhéostat de la cabine sur la position normale.

Une fraction de seconde plus tard, les plombages de ses dents vinrent crépiter sur le sol de la cabine de pilotage. Il y eut aussi un bruit plus sourd, celui du disque en téflon qui lui servait de genou - souvenir d'un conflit légèrement moins déshonorant que celui d'Irlande du Nord. Ce fut tout.

Nick Hopewell avait cessé d'exister.

Les deux premières choses dont Brian reprit conscience furent le retour de son mal de tête et la sueur qui détrempait sa chemise.

Il se redressa lentement sur son siège, avec une grimace à l'élancement douloureux qui lui traversa le crâne, et essaya de se rappeler qui il était, où il se trouvait et pour quelle raison il éprouvait un besoin aussi impératif et violent de se réveiller. Qu'était-il donc en train de faire de si important ?

La fuite. Il y a une fuite de pression dans la cabine principale, et si on ne la stabilise pas, il va y avoir…

Non, ce n'était pas ça. On avait stabilisé la fuite-ou bien elle s'était mystérieusement stabilisée toute seule - et il avait fait un atterrissage impeccable à LAX. Puis l'homme en blazer vert était arrivé, et…

Bon Dieu, c'est l'enterrement d'Anne! J'ai dormi trop longtemps!

Ses yeux s'ouvrirent grands, mais il n'était ni dans une chambre de motel ni dans la chambre d'ami de l'appartement du frère d'Anne, à Revere. Il regardait un ciel plein d'étoiles à travers les vitres d'un cockpit.

Et soudain tout lui revint, d'un seul coup.

Il se rassit bien droit, mais trop brusquement. Une tempête de protestation s'éleva dans son crâne douloureux. Du sang lui coula du nez et vint asperger la console centrale de contrôle. Il baissa les yeux et constata que sa chemise en était également impré- gnée. Il y avait bien eu une fuite - mais sur lui.

Évidemment. C'est un effet fréquent de dépressurisation. J'aurais dû avertir les passagers… au fait, combien de passagers me reste-t-il ?

Il ne s'en souvenait pas. Trop de brouillard dans la tête, encore. Il jeta un coup d'oeil sur les jauges de carburant, et constata que la situation n'allait pas tarder à devenir critique. Puis il vérifia le SNI. Ils se trouvaient exactement là où ils devaient être, descendant rapidement vers L.A., et ils pouvaient d'un instant à l'autre faire irruption dans l'espace aérien d'un autre appareil.

Au fait, quelqu'un partageait son espace aérien à l'intérieur de la cabine, juste avant son évanouisse-ment… qui ?

Son esprit tâtonna, et tout lui revint. Nick, évidemment. Pas si mauvais sujet que ça, dans le fond. Il avait fait son boulot, sans quoi Brian ne serait pas réveillé, maintenant.

Il se précipita sur la radio.

” LAX contrôle, LAX contrôle, ici American Pride, vol… ” il s’arrêta. Quel vol était-ce, au fait ? Il l’avait oublié. Le brouillard n’était pas complètement dis-sipé. - 29, n’est-ce pas ? fit derrière lui une voix féminine hébétée et chevrotante.

- Merci, Laurel, dit Brian sans bouger la tête. Maintenant retournez vous asseoir et attachez-vous. Je vais peut-être devoir faire faire des sauts périlleux à cet avion. “

Il parla de nouveau dans le micro.

American Pride, vol 29, je répète, deux neuf. Mayday, contrôle, demande atterrissage d’urgence, priorité absolue. Dégagez tout devant moi, j’arrive au cap 85 et je n’ai plus de carburant. Prévoyez la mousse carbonique et…

- Oh! vous fatiguez pas, lança Laurel dans son dos d’un ton morne. Laissez tomber. “

Brian se tourna d’un geste brusque, sans s’occuper du nouvel élancement douloureux qui lui traversa le crâne, ni des gouttes de sang qui jaillirent de son nez. ” Allez-vous vous asseoir, nom de Dieu! Nous débar-quons sans nous annoncer dans une zone de trafic intense. Si vous ne voulez pas que nous nous cassions le cou…-

- Aucun trafic intense, là-dessous. Pas de trafic du tout, l’interrompit Laurel du même ton désespéré. Pas besoin de mousse carbonique. Nick est mort pour rien, et je n’aurai jamais l’occasion de transmettre son message. Regardez donc vous-même. “

Brian regarda. Et, alors qu’ils se trouvaient déjà au-dessus de la banlieue de Los Angeles, il ne vit rien que l’obscurité.

On aurait dit qu’il n’y avait personne là en bas.

Absolument personne.

Derrière lui, Laurel Stevenson éclata en sanglots violents et rageurs où se mêlaient terreur et frustration.

Un long jet commercial passait majestueusement au-dessus du sol à vingt-cinq kilomètres à l’est de l’aéroport international de Los Angeles. Les chiffres 767 étaient imprimés en grands caractères altiers sur l’empennage arrière. Sur le fuselage, les mots AmeriCAN PRIDE Se déroulaient en lettres inclinées pour donner une impression de vitesse. Des deux côtés du nez figurait le symbole de la compagnie: un grand aigle rouge. Leurs ailes étendues étaient parsemées d’étoiles; leurs serres étaient découvertes et leur tête légèrement ployée. Comme l’appareil qu’ils déco-raient, les aigles semblaient s’apprêter à atterrir.

L’avion ne projetait aucune ombre sur le réseau entrecroisé de rues désertes qu’il survolait; l’aube ne se lèverait que dans une heure. Au-dessous, pas une voiture ne roulait, pas un lampadaire n’était allumé.

Le ventre de l'appareil s'ouvrit. Le train d'atterrissage se déploya et se verrouilla en place.

American Pride, vol 29, glissait le long d'un invisible couloir en direction de LAX. Il s'inclina légèrement sur la droite; Brian était maintenant capable de corriger sa trajectoire à vue. Ils passèrent au-dessus d'un groupe de motels et pendant un instant, Brian put voir le monument qui s'élevait près du centre du terminal, un tripode gracieux dont les piliers incurvés abritaient un restaurant. Ils passèrent au-dessus d'une courte étendue d'herbe desséchée, puis la piste en béton commença à se dérouler, dix mètres au-dessous de l'appareil.

Il n'avait pas le temps de se poser en douceur, cette fois; les jauges de carburant étaient toutes à zéro et l'oiseau sur le point de se transformer en un projectile inerte. Il l'écrasa brutalement, comme un traîneau chargé de briques. Il y eut une violente secousse qui le fit claquer des dents et provoqua une nouvelle hémorragie nasale. Son harnais de poitrine se bloqua. Laurel, qui s'était assise dans le siège du copilote, ne put retenir un cri.

Puis il sortit les aéro-freins et inversa le flux des moteurs au maximum. L'avion commença à ralentir. Il roulait à un peu plus de cent soixante kilomètres à l'heure lorsque les deux réacteurs s'arrêtèrent; la lumière rouge MOTEURS COUPÉS se mit à pulser. Il s'empara du micro.

" Accrochez-vous! Ça va cogner! Accrochez-vous! "

Les moteurs auxiliaires continuèrent à tourner encore quelques instants, puis s'arrêtèrent à leur tour. Le vol 29 se précipitait sur la piste dans un silence surnaturel, seulement ralenti par les aéro-freins. Brian, impuissant, voyait courir la piste en béton sous l'appareil et défiler l'entrecroisement des pistes de délestage. Puis, droit devant, il vit un court-courrier de Pacific Airways.

Le 767 roulait encore à au moins cent dix kilomètres à l'heure. Brian le fit obliquer sur la droite, s'arc-boutant de toutes ses forces sur le manche à balai. L'avion réagit mollement, et passa à moins de deux mètres du jet mal garé. Ses hublots défilèrent comme une rangée d'yeux aveugles.

Il se retrouva alors en train de rouler en direction du terminal de United, où au moins une douzaine d'appareils se trouvaient parqués au bout de leur jetée mobile, comme des enfants en nourrice. La vitesse du 767 venait de passer tout juste au-dessous de cinquante à l'heure.

" Accrochez-vous! " hurla cette fois Brian dans l'intercom, oubliant momentanément que son appareil était aussi mort qu'eux et que les haut-parleurs ne fonctionnaient plus. " Attention à la collision! Att… "

American Pride, vol 29, alla s'écraser dans la porte 29 du terminal de United Airlines à la vitesse d'environ quarante-cinq kilomètres à l'heure. Il y eut une bruyante explosion qui résonna avec un son creux, suivie de craquements métalliques et de crépitements de verre. Brian se trouva une fois de plus projeté contre les sangles de son harnais, puis renvoyé dans son siège. Il resta assis, immobile, raide, pendant quelques instants, attendant la déflagration… puis se rappela qu'il n'y avait plus une goutte de carburant dans les réservoirs.

Il coupa tous les interrupteurs du tableau de bord - celui-ci était hors d'usage, mais l'habitude prévalut - et se tourna vers Laurel, pour voir comment elle s'en était tirée. La jeune femme le regarda avec une expression morne et apathique.

” Pour être de justesse, c’était de justesse, dit Brian, la voix étranglée.

- Vous auriez dû nous laisser nous écraser. Tout ce que nous avons essayé… Dinah… Nick… tout ça pour rien. C’est exactement pareil, ici. Exactement. “

Brian détacha son harnais et se leva, les jambes flageolantes. Il prit un mouchoir dans l’une de ses poches et le lui tendit. ” Mouchez-vous. Vous saignez du nez. “

Laurel prit le mouchoir et le regarda comme si elle n’en avait jamais vu auparavant.

Brian passa devant elle et s’avança d’un pas lourd vers la cabine principale. Il resta sur le seuil, comptant les nez. Ses passagers - ce qu’il en restait, à vrai dire - paraissaient ne pas avoir trop souffert. Bethany avait la tête enfouie contre la poitrine d’Albert et sanglotait bruyamment. Rudy Warwick défit sa ceinture, se leva, se cogna la tête contre le porte-bagages et se rassit. Il regardait Brian avec une expression d’incompréhension hébétée. Le pilote se prit à se demander si Rudy avait toujours faim. Il pensa que non.

” Sortons de l’avion “, dit-il.

Béthany leva la tête. ” Quand c’est qu’ils vont venir? demanda-t-elle sur un ton hystérique. Combien de temps avant qu’ils arrivent, cette fois ? Est-ce que quelqu’un les entend déjà? “

Un violent élancement éblouit Brian, qui oscilla sur ses pieds, soudain convaincu qu’il allait s’évanouir.

Un bras le prit solidement par la taille et il se retourna, surpris. C’était Laurel.

” Le commandant Engle a raison, dit-elle. Descendons de l’appareil. La situation n’est peut-être pas aussi dramatique qu’elle en a l’air. “

Bethany éclata d’un rire hystérique qui avait tout de l’aboiement. ” Pas aussi dramatique! Qu’est-ce qu’il vous faut!

- Il y a quelque chose de différent “, l’interrompit soudain Albert. Il regardait par un hublot. ” Quelque chose de changé. Je ne saurais dire ce que c’est, mais Laurel a peut-être raison. (Il regarda tour à tour la jeune femme, Brian et Bethany.) Elle a peut-être raison. “

Brian se pencha à côté de Robert Jenkins et regarda par le hublot. Il ne voyait pas beaucoup de différence avec l’aéroport de Bangor - davantage d’avions, bien sûr, mais tout y était aussi désert, aussi mort - et néanmoins, il avait l’impression qu’Albert avait peut- être senti quelque chose. Senti davantage que vu. Une différence essentielle qu’il n’arrivait pas à saisir tout à fait. Elle dansotait à la limite de sa portée, comme avait fait le nom du parfum de son ex-femme.

C’est L’Envoi, mon chéri. Celui que j’ai toujours porté. Tu ne t’en souviens pas ?

Tu ne t’en souviens pas ?

” Venez, dit-il. Cette fois, on empruntera la sortie du cockpit. “

Brian ouvrit le panneau qui se trouvait juste au-dessous de la saillie du tableau de bord, et essaya de se souvenir pour quelle raison il ne s'en était pas servi pour faire descendre ses passagers, à l'aéroport de Bangor; c'était fichtrement plus facile que le toboggan. De raison, il ne semblait pas y en avoir. Il n'y avait pas pensé, probablement parce qu'il était entraîné à réagir en termes d'évacuation d'urgence, synonyme de toboggan.

Il se laissa glisser dans le trou d'homme avant, se coula sous des paquets de câbles électriques et détacha la trappe inférieure dans le plancher avant du 767. Albert le rejoignit et aida Bethany à descendre. Brian aida Laurel, puis Rudy (avec le renfort d'Albert) qui se mouvait comme si ses membres étaient devenus de verre; il tenait toujours son chapelet dans sa main crispée. On commençait à être sérieusement à l'étroit dans le petit espace, et Robert Jenkins, penché sur l'ouverture, attendit avant de descendre à son tour. Brian prit l'échelle, qui n'avait pas bougé de son berceau, l'installa et, un par un, ils descendirent sur le tarmac, Brian le premier, Bob en dernier.

Comme Brian posait le pied par terre, il se sentit pris de la folle envie de mettre ses mains sur sa tête et de hurler : Je proclame que cette terre de lait tourné et de miel amer appartient dorénavant aux survivants du vol 29… au moins jusqu'à l'arrivée des langoliers!

Il ne dit rien, cependant, et se contenta de rester debout avec les autres, sous le nez du long-courrier, sentant une légère brise lui caresser les joues tandis qu'il regardait autour de lui. Au loin, il entendit un bruit. Ce n'était pas le vacarme bestial dont il avait progressivement pris conscience à Bangor - non, rien à voir-mais il n'arrivait pas à discerner de quel son il s'agissait.

" Qu'est-ce que c'est ? demanda Bethany. Ce bourdonnement… On dirait de l'électricité.

- Non, ce n'est pas de l'électricité, fit Bob, songeur. On dirait… " Il secoua la tête. " Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu jusqu'ici ", déclara Brian, sans être bien sûr de dire la vérité. Encore une fois, il eut la sensation de quelque chose qu'il savait ou aurait dû savoir dansant juste hors de portée de son esprit. " Ce sont eux, n'est-ce pas ? fit Bethany, reprise d'une nouvelle poussée d'hystérie. Ce sont eux qui viennent. Les langoliers, comme disait Dinah.

- Je ne crois pas. Ce n'est pas du tout le même bruit. " Il n'en sentait pas moins la peur lui nouer l'estomac.

" Et maintenant? demanda Rudy, d'un ton de voix aussi rude qu'un croassement de corbeau. Est-ce que tout recommence à partir de zéro?

- Au moins, nous n'aurons pas besoin de passer par le carrousel à bagages, observa le pilote. La porte de service est ouverte. " Il s'avança, quittant l'ombre du 767, et fit un geste. La brutalité de leur arrivée avait bousculé l'escalier mobile, mais il serait facile de le replacer devant la porte. " Venez. " Le groupe s'avança. " Albert, venez m'aider à pousser l'es… - Attendez ", intervint Bob.

Brian tourna la tête et vit Bob qui regardait autour de lui, avec une curieuse expression d'émerveillement prudent sur le visage. Et quelque chose aussi dans les yeux… n'était-ce pas de l'espoir?

” Qu’est-ce qu’il y a, Bob ? Que voyez-vous ?

- Rien qu’un aéroport désert, encore une fois. Non, c’est ce que je sens. ” Il porta une main à sa joue… puis la tint en l’air comme quelqu’un qui fait de l’auto-stop.

Brian voulut lui demander ce qu’il voulait dire, mais se rendit compte qu’il le savait déjà. Ne l’avait-il pas remarqué lui-même, lorsqu’ils s’étaient retrouvés sous le nez de l’appareil ?

Une brise venait effleurer son visage. A peine un souffle, en vérité, mais enfin, une brise.

” Nom d’un chien! ” s’exclama Albert, qui mouilla un doigt et le tint en l’air. Un sourire d’incrédulité se dessina sur ses traits.

” Et ce n’est pas tout, remarqua Laurel. Ecoutez ! “

Elle partit en courant sous l’aile du 767 et revint vers eux de la même manière, cheveux au vent. Ses talons hauts claquaient avec une netteté aiguë sur le béton.

” Avez-vous entendu ? demanda-t-elle. Avez-vous entendu ? “

Ils avaient entendu. Les sons avaient perdu leur tonalité plate et étouffée. Maintenant, rien qu’en écoutant Laurel, Brian se rendit compte qu’à Bangor, ils avaient tous eu l’air de parler comme s’ils avaient eu la tête sous une cloche coulée dans un métal aussi peu sonore que du plomb.

Bethany se mit soudain à frapper dans ses mains, en suivant le rythme de ce classique des vieux routards, Let’s Go. Chaque claquement était aussi net et sonore qu’un pétard d’enfant. Un sourire de ravissement envahit son visage. ” Qu’est-ce que ça signi… commença Rudy.

- L’avion! ” s’écria Albert, la voix haut perchée et joyeuse; pendant un instant, Brian pensa bêtement au petit bonhomme de cette vieille série télévisée, L’Île mystérieuse. Il faillit éclater de rire.

Je sais ce qui est différent! Regardez l’avion! Maintenant il est exactement comme les autres! “

Tous se retournèrent et regardèrent. Pendant un long moment, personne ne dit rien; aucun, peut-être, n’était capable de parler. Le Delta 727 de Bangor leur avait paru terne et fragile, à côté du jet d’American Pride, comme s’il avait possédé moins de réalité. Tandis que maintenant tous les appareils - le vol 29 comme les avions de United Airlines alignés derrière lui - paraissaient tous aussi neufs, aussi brillants. Même dans la pénombre, leurs couleurs et leurs symboles semblaient briller.

” Qu’est-ce que ça signifie? demanda Rudy à Bob. Qu’est-ce que ça signifie ? Si les choses sont redevenues normales, où est l’électricité ? Où sont les gens ?

- Et ce bruit, enchaîna Albert, qu’est-ce que c’est ? “

Le bruit en question était déjà plus proche, déjà plus clair. Un bourdonnement, comme l’avait dit Bethany, mais qui n’avait rien d’électrique. On aurait dit du vent s’engouffrant dans un tuyau, ou un choeur inhumain entonnant à l’unisson la même voyelle ouverte aaaaaaaaa…

Bob secoua la tête. ” Je ne sais pas, dit-il en se détournant. Mettons l’escalier en place et allons… “

Laurel le prit par l'épaule. " Vous savez quelque chose! dit-elle d'une voix où la fatigue le disputait à la tension. Je le vois bien. Pourquoi ne pas nous le dire ? "

L'écrivain eut un instant d'hésitation, puis secoua la tête. " Je ne suis pas prêt à le dire tout de suite, Laurel. Je préfère commencer par aller voir comment ça se passe à l'intérieur. "

Ils durent se contenter de cela. Brian et Albert remirent l'escalier mobile en place. L'un des montants était légèrement plié, et Brian le tint pendant que les autres montaient. Tous l'attendirent en haut, et c'est ensemble que le groupe remonta le couloir d'accès surélevé, pour rejoindre le terminal proprement dit.

Ils se retrouvèrent dans une grande salle circulaire, avec des portes d'embarquement placées à intervalles réguliers dans l'unique paroi incurvée. Les rangées de sièges vides avaient un aspect fantomatique, les suspensions de l'éclairage se réduisaient à des rectangles noirs, et pourtant Albert avait l'impression de sentir une odeur, celle d'autres personnes… comme si une foule s'était évaporée quelques secondes avant que les survivants du vol 29 n'émergent dans le hall circulaire.

A l'extérieur, le bourdonnement de la chorale continuait de grossir et de se rapprocher comme une vague invisible : aaaaaaaaaaaa…

" Suivez-moi, fit Bob Jenkins, prenant sans effort la direction du groupe. Vite, s'il vous plaît. "

Il se dirigea vers la galerie sur laquelle s'ouvrait le terminal de United Airlines, et les autres lui emboîtè- rent le pas. Albert et Bethany marchaient ensemble en se tenant par la taille. Une fois quitté le sol moquetté du hall de United pour celui, dallé, de la galerie, leurs pas résonnèrent, clairs et sonores, comme s'ils étaient une douzaine et non seulement six. Ils passèrent devant des affiches publicitaires sombres et floues Regardez CNN, la chaîne des infos ; Fumez des Marlboro ; Hertz, voitures sans chauffeur; Lisez Newsweek ; Visitez Disneyland.

Le bruit, pendant ce temps-là, ce bourdonnement d'une chorale chantant bouche grande ouverte, ne cessait de croître. A l'extérieur, Laurel avait éprouvé la certitude qu'il provenait de l'ouest. Maintenant, elle avait le sentiment qu'il les entourait de partout, comme si les chanteurs - s'il s'agissait de chanteurs - étaient déjà arrivés. Le bourdonnement ne lui faisait pas réellement peur, mais l'impressionnait cependant au point de lui donner la chair de poule.

Ils atteignirent un restaurant du genre cafétéria, et Bob les précéda à l'intérieur. Sans s'arrêter, il fit le tour du comptoir et prit une pâtisserie industrielle sous cellophane dans une pile. Il voulut déchirer l'emballage avec les dents… et se souvint alors que celles-ci étaient restées dans l'avion. Il émit un petit bruit dépité et jeta le gâteau à Albert, pardessus le comptoir. " Allez-y, dit-il, les yeux brillants. Allez-y, ouvrez-le, vite!

- Dépêchons, mon garçon, y' a l'téléphon' qui son'! " répondit Albert avec un rire idiot. Il déchira la cellophane et regarda Bob, qui acquiesça. Puis il prit la pâtisserie et mordit dedans. Un peu de crème et de confiture de framboises déborda sur les côtés. Albert sourit. " Délicieux! " s'exclamat-il d'une voix étouffée et non sans recracher quelques miettes. " Absolument délicieux! " Il tendit la pâtisserie à Bethany, qui en prit une bouchée encore plus grosse.

D'où elle était, Laurel sentait le parfum de framboise et son estomac se mit à gargouiller

énergiquement. Elle rit. Elle se sentit soudain enivrée, joyeuse, un peu partie. Les brouillards restés de l'expérience de la dépressurisation s'étaient complètement dissipés; elle avait la tête comme une pièce du premier étage qu'une brise de mer est venue rafraîchir, après une journée poisseuse de canicule. Elle pensa à Nick, qui ne se trouvait pas parmi eux, qui était mort pour que les autres pussent se trouver ici, et se dit que l'Anglais ne lui en aurait pas voulu de cette joie.

La note tenue de la chorale enflait toujours; un son sans direction, sans origine, un soupir chanté qui s'élevait de partout autour d'eux:

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

Robert Jenkins revint précipitamment de derrière le comptoir et prit un virage tellement raide autour de la caisse qu'il faillit perdre l'équilibre, et dut se rattraper au chariot de condiments pour rester debout; il ne tomba pas, mais le chariot s'effondra avec un vacarme retentissant, superbe, envoyant en tous sens son chargement de couverts en plastique, de moutardes en sachets individuels, de ketchup et de sauces.

" Vite! nous ne pouvons pas rester ici! Ça risque d'arriver bientôt, d'un instant à l'autre, peut-être, et nous ne pouvons pas rester ici, ça pourrait être dangereux!

- Bon sang, qu'est-ce qu'il rac… " commença Bethany ; mais Albert la prit par les épaules et l'entraîna dans le sillage de Bob, lancé dans son tour guidé digne du lapin d'Alice. Déjà, l'écrivain franchissait la porte de la cafétéria.

Tous coururent dehors et le suivirent jusque dans le hall d'embarquement de United Airlines. Le bruit de leurs pas devenait maintenant presque indistinct dans le puissant bourdonnement qui emplissait le terminal désert, se répercutant en échos démultipliés dans les nombreuses gorges des galeries disposées en rayons.

Brian remarqua que la vaste note unique commen- çait à se scinder. Non pas comme si elle se brisait, ou changeait de nature : elle se mettait au point (comme l'image dans un objectif, songea-t-il), de la même manière que le vacarme des langoliers s'était précisé lorsqu'ils s'étaient rapprochés de Bangor.

Au moment où il entrait de nouveau dans le hall d'embarquement, il vit une lumière éthérée jouer au-dessus des sièges vides, des tableaux d'affichage électroniques DÉPARTS et ARRIVÉES noirs et des comptoirs d'embarquement. Du bleu, puis du rouge, puis du jaune, puis du vert. Quelque chose de riche et d'exotique paraissait mijoter dans l'air. Un frisson le traversa; il sentit tous les poils de son corps se hérisser. Il fut pris d'une conviction lumineuse comme un rayon de soleil matinal : Nous sommes sur le point d'assister à quelque chose - quelque chose de fabuleux.

" Par ici! " tonna Bob. Il les entraîna vers le mur qui jouxtait le couloir par lequel ils étaient arrivés dans le terminal. C'était une zone réservée aux passagers et délimitée par un cordon de velours rouge. Bob sauta pardessus aussi facilement que le coureur de cent dix mètres haies qu'il avait peut-être été au temps de ses études. " Tous contre le mur!

- Tous contre le mur, bande d'enfoirés! " rugit Albert, pris d'une crise soudaine et incontrôlable de fou rire.

Suivi des autres, il rejoignit Bob, et tous se pressè- rent contre la paroi; on aurait dit une bande de suspects alignés par la police. Dans le hall circulaire désert qui s'étendait devant eux, les couleurs flamboyèrent quelques instants… puis commencèrent à s'estomper. Le bruit, néanmoins, ne cessa ni de croître, ni de prendre de plus en plus de réalité. Brian crut distinguer des voix, des bruits de pas, des cris de bébé. " Je ne sais pas ce qui se passe, s'écria Laurel, mais c'est merveilleux! " Elle riait et pleurait à la fois. J'adore ça!

- Pourvu que nous soyons en sécurité, ici, dit Bob, qui dut élever la voix pour être entendu. Mais je crois que oui. Nous nous trouvons en dehors des zones les plus encombrées.

- Qu'est-ce qui se passe? demanda Brian. Que savez-vous, au juste ?

- Lorsque nous avons franchi la déchirure temporelle, à l'aller, nous avons remonté le temps vers le passé… sur pas plus de quinze minutes, peut-être, cria Bob. Je vous l'avais dit, vous vous en souvenez? "

Brian acquiesça et le visage d'Albert s'éclaira soudain.

" Cette fois-ci, le passage par la déchirure nous a amenés dans l'avenir! s'exclama le jeune homme. C'est ça, hein ? C'est bien ça ? Dans l'avenir!

- C'est ce que je crois! " répondit Bob sur le même ton. Un sourire irrépressible lui tirait les lèvres. " Et au lieu d'arriver dans un monde mort, un monde qui a continué d'avancer sans nous, nous venons de débarquer dans un monde qui va naître bientôt! Un monde aussi frais et nouveau qu'une rose sur le point de s'ouvrir! C'est ce qui se passe en ce moment, à mon avis. C'est ce que nous entendons, c'est ce que nous sentons… c'est ce qui nous remplit malgré nous de cette joie merveilleuse. Je crois que nous allons assister à un spectacle dont jamais encore un être humain n'a été le témoin. Nous avons vu comment mourait l'univers; nous allons sans doute voir maintenant comment il naît. Je crois que le présent est en train de nous rattraper. "

De même que les couleurs avaient quelques instants flamboyé avant de s'estomper, de même s'estompa soudain le bruit, dans ses aspects les plus retentissants. En même temps, les voix qui s'y trouvaient comme enkystées devinrent plus fortes et plus claires, et Laurel s'aperçut qu'elle distinguait des mots, et même des fragments de phrase.

" … il faut que je l'appelle avant qu'elle décide… "

… Je ne crois vraiment pas que cette option soit viable… "

" … si seulement on pouvait refiler le bébé à la société mère… "

Cette dernière phrase leur parvint directement d'en face d'eux, de l'autre côté du cordon rouge.

Brian Engle éprouva l'impression qu'une sorte d'extase montait en lui et l'inondait dans une lumière éclatante d'émerveillement et de bonheur. Il prit la main de Laurel et lui sourit, tandis que la jeune femme lui rendait farouchement son étreinte. A côté d'eux, Albert serra soudain Bethany dans ses bras; l'adolescente se mit à le couvrir de baisers tout en riant aux éclats. Bob et Rudy se souriaient avec ravissement, comme deux anciens amis que le hasard fait se rencontrer, après de nombreuses années, dans un invraisemblable trou perdu.

Au-dessus de leur tête, les rectangles fluorescents commencèrent à briller les uns après les autres en partant du centre, en une série de cercles concentriques; ils inondèrent le hall et la galerie et dissipèrent les dernières ombres - troupeau de brebis noires s'égaillant et s'évanouissant.

Les odeurs frappèrent tout aussi brusquement les narines de Brian : transpiration, parfums, lotions après-rasage, eaux de Cologne, fumée de cigarettes, savon, désinfectant industriel.

Quelques instants encore, le vaste cercle du terminal resta désert : un lieu hanté par les voix, le bruit de pas et les odeurs des pas-tout-à-fait vivants. Et Brian songea : Je vais voir ça se produire, je vais voir le présent mobile se verrouiller sur ce futur stationnaire et l'entraî- ner, à la manière dont les crochets, sur les trains express, cueillaient les sacs postaux qui pendaient au bout de leur perche, dans les petites villes endormies du Sud et de l'Ouest. Je vais voir le temps lui-même s'ouvrir comme une rose par un matin d'été.

" Accrochez-vous, murmura Bob. Il y aura peut-être une secousse. "

Une seconde plus tard à peine, Brian sentit en effet quelque chose qui le secoua, non pas seulement au niveau des pieds, mais de tout le corps. En même temps, une main invisible sembla lui donner une forte poussée dans le milieu du dos. Il se plia en deux, et vit Laurel en faire autant. Albert dut rattraper Rudy pour l'empêcher de tomber. Mais l'homme parut s'en moquer; son grand sourire crétin ne le quitta pas un instant.

" Regardez! s'exclama Laurel, la voix étranglée, Brian, regardez! "

Il regarda… et eut la respiration coupée.

Tout le hall d'embarquement était rempli de fan-tômes.

Des formes éthérées, transparentes, allaient et venaient dans la partie centrale; des hommes en costume trois-pièces, le porte-documents à la main, des femmes en tenue de voyage élégante, des adolescents en Levi's et T-shirt ornés des symboles de groupes de rock. Il vit un père fantôme conduire deux petits enfants fantômes, au travers desquels il aperçut d'autres fantômes assis sur les sièges, lisant des exemplaires transparents de Cosmopolitan, Esquire, US News & World report. Puis les couleurs plongèrent vers les formes dans un jaillissement de comètes, les solidi-fiant, tandis que les voix chargées d'échos se réduisaient au prosaïque brouhaha stéréophonique de voix humaines réelles.

Étoiles filantes, pensa Brian, stupéfait. Étoiles filantes seulement.

Il se trouva que les deux enfants -furent les seuls à regarder directement dans la direction des survivants du vol 29, lorsque se produisit le changement; les seuls qui virent quatre hommes et deux femmes apparaître à un endroit où, l'instant précédent, il n'y avait eu qu'un mur.

" Papa! s'exclama le petit garçon en tirant sur la main droite de son père.

- Papa! s'exclama la petite fille en tirant sur la gauche.

- Qu'est-ce qu'il y a ? leur demanda-t-il, impatienté. Je cherche votre mère!

- Des nouveaux! dit la petite fille avec un geste vers le pilote et son quintette dépenaillé de passagers, des gens nouveaux! "

L'homme examina un instant Brian et les autres, et sa bouche se raidit nerveusement. Ce doit être le sang, supposa Brian. Laurel et Bethany, comme lui-même, avaient saigné du nez… L'homme serra plus fermement les petites mains et entraîna rapidement ses enfants.

Oui, très intéressant. Maintenant, aidez-moi donc à chercher votre mère. Quelle pagaille, tout de même!

- Mais ils n'étaient pas là avant! protesta le petit garçon. Ils sont… "

Puis ils disparurent dans la foule qui se pressait.

Brian jeta un coup d'oeil aux tableaux d'affichage et constata qu'il était 4:17.

Il y a trop de monde ici, se dit-il, et je parie que je sais pourquoi.

Comme pour lui donner raison, les haut-parleurs retentirent : Tous les vols en partance de Los Angeles en direction de l'est continuent à être retardés à cause de conditions météorologiques inhabituelles au-dessus du désert de Mojave. Nous sommes désolés de ce contre-temps, mais nous vous prions de faire preuve de compré- hension et de patience, tant qu'est maintenue cette mesure de sécurité. Je répète, tous les vols…

Des conditions météorologiques inhabituelles, songea Brian. Oh! oui. Sacrément inhabituelles, je peux vous le garantir.

Laurel se tourna vers Brian et le regarda droit dans les yeux. Des larmes coulaient sur ses joues et elle ne faisait aucun effort pour les retenir. " Avez-vous entendu? demanda-t-elle. Avez-vous entendu ce qu'a dit la petite fille ?

- Oui.

- Des nouveaux… est-ce que nous sommes des nouveaux, Brian ?

- Je ne sais pas, mais c'est l'impression que ça donne.

- C'était merveilleux, intervint Albert. Mon Dieu, c'était absolument merveilleux.

- Complètement craquant! s'exclama Bethany, qui se remit à battre la mesure de Let's Go.

- Que faisons-nous maintenant, Brian ? demanda Bob. Avez-vous une idée? "

Le pilote parcourut des yeux la foule qui se pressait dans le hall de départ, et répondit : " J'ai envie de sortir et de respirer un peu d'air frais. Et de regarder le ciel. - Ne devrions-nous pas informer les autorités que… - Nous le ferons plus tard - le ciel d'abord.

- On pourrait peut-être manger un morceau en passant, non? " demanda Rudy, une note d'espoir dans la voix.

Brian éclata de rire. " Pourquoi pas ?

- Ma montre s'est arrêtée ", remarqua Bethany.

Brian regarda son poignet et constata que la sienne en avait fait autant. Toutes les montres s'étaient arrêtées.

Brian détacha la sienne, la laissa tomber avec indifférence sur le sol et passa un bras autour de la taille de Laurel. ” Tirons-nous d’ici, à moins que quelqu’un d’autre ne préfère attendre le prochain départ en direction de l’est ?

- Pas aujourd’hui, répondit Laurel, mais bientôt. Jusqu’en Angleterre. Il y a là-bas quelqu’un que je dois voir à… (pendant un horrible instant, le nom ne lui revint pas)… à Fluting. Je n’aurai qu’à demander à n’importe quel commerçant de la rue principale. Les gens du pays l’appellent simplement le Patron.

- Qu’est-ce que vous racontez ? demanda Albert.

- Une histoire de marguerites, répondit-elle avec un rire. Je crois que c’est une histoire de marguerites. Bon, allons-y. “

Bob eut un grand sourire qui exposa des gencives roses de bébé. ” Quant à moi, je crois que la prochaine fois que j’irai à Boston, je prendrai le train. “

Du bout du pied, Laurel poussa la montre de Brian et demanda : ” Vous êtes sûr de vouloir vous en débarrasser ? C’est un modèle cher, on dirait. “

Brian sourit, secoua la tête et l’embrassa sur le front. L’odeur de ses cheveux étaient incroyablement douce. Il se sentait mieux que bien : il avait l’impression d’être né une seconde fois, que tout en lui, des pieds à la tête, était neuf et frais, sans aucune marque du monde. L’impression, en fait, qu’il lui suffirait d’éten-dre les bras pour se mettre à voler sans avoir besoin de moteurs. ” Tout à fait sûr, répondit-il. L’heure, je la connais. - Ah ? Et quelle heure est-il ? - La demie de maintenant. ” Albert lui donna une claque sur l’épaule.

Ils quittèrent la salle d’embarquement en se frayant un chemin au milieu des passagers retardés et de mauvaise humeur. Beaucoup les regardèrent avec curiosité, et pas seulement parce que certains d’entre eux avaient récemment saigné du nez ou parce qu’ils riaient au milieu d’une cohue furieuse.

Ils les regardèrent parce que ces six personnes répandaient plus d’éclat que n’importe qui d’autre dans le hall encombré.

Ils étaient… plus réels.

Davantage présents.

Etoiles filantes seulement, pensa Brian, qui se souvint soudain qu’il restait un passager dans l’avion - l’homme à la barbe noire. Voilà un lendemain de cuite qu’il ne sera pas près d’oublier. Brian sourit à cette idée, et entraîna Laurel au pas de course. Elle rit et le serra contre elle.

Tous les six coururent ainsi dans la galerie d’accès jusqu’aux escaliers roulants, puis vers le monde exté- rieur, au-delà.

Fin du premier roman

MINUIT DEUX

NOTE SUR ” VUE IMPRENABLE SUR JARDIN SECRET “

Je fais partie de ces gens qui croient que la vie est une série de cycles : des roues à l’intérieur d’autres roues, certaines engrenées entre elles, certaines tournant toutes seules, mais toutes remplissant quelque fonction définie et répétitive. J’aime cette représentation abstraite de la vie sous forme d’une machine industrielle efficace, probablement parce que notre vie réelle, vue de près, nous paraît si désordonnée et si étrange. Il est agréable de prendre de temps en temps un peu de recul et de se dire : ” Il y a une logique là- dedans, après tout! Je ne comprends pas très bien ce qu’elle signifie, mais je la vois, au moins! “

Toutes ces roues semblent arriver à une fin de cycle à peu près en même temps, et lorsque cela se produit - environ tous les vingt ans, telle est mon estimation - nous traversons une période où s’achèvent les choses. Les psychologues ont même pondu un terme très parlementaire pour décrire ce phénomène: ils l’appellent la clôture.

J’ai maintenant quarante-deux ans, et si j’étudie les quatre dernières années de ma vie, j’y découvre toutes sortes de clôtures. Elles sont apparentes dans mon oeuvre, tout comme ailleurs. Dans Ça, il m’a fallu une scandaleuse quantité de pages pour venir à bout de ce que j’avais à dire sur les enfants et les vastes perceptions qui illuminent leur vie intérieure. L’année prochaine, j’ai l’intention de publier le dernier roman ayant Castle Rock pour cadre, Needful Things’[Choses utiles] (la dernière histoire de cette série de quatre nouvelles , ” Sun, le molossolaire “, forme un prolo-gue à ce roman). Et cette histoire-ci constitue, je crois, la dernière portant sur les écrivains et cet étrange territoire inhabité, ce ” no man’s land “, qui existe entre la réalité et le ” il était une fois “. Je crois que bon nombre de mes fidèles lecteurs, qui ont dû supporter avec patience ma fascination pour ce thème, seront soulagés de l’apprendre.

Il y a quelques années, j’ai publié un roman, Misery, dans lequel j’ai essayé de décrire, au moins en partie, le haut degré d’emprise que peut atteindre la fiction sur l’esprit du lecteur. L’an dernier, j’ai publié La Part des ténèbres, effort pour illustrer l’inverse : le degré d’emprise que peut atteindre la fiction sur l’auteur. Alors que ce dernier livre était encore à l’état de brouillon, j’ai commencé à penser qu’il existait peut- être un moyen de raconter les deux histoires en même temps, en abordant certains des éléments de l’intrigue de La Part des ténèbres d’un point de vue totalement différent. Ecrire, me semble-t-il, est un acte secret - autant que rêver - et c’était là l’un des aspects de cet art étrange et dangereux sur lequel je ne m’étais jamais beaucoup attardé.

Je sais que des écrivains, de temps en temps, retouchent d’anciens ouvrages - c’est ce qu’a fait John Fowles avec Le Mage et ce que j’ai fait moi-même avec The Stand - mais ce n’était pas de cela qu’il était question. Je voulais utiliser des éléments familiers et les redisposer d’une manière entièrement différente. C’est ce que j’avais déjà tenté au moins une fois, en restructurant et modernisant les éléments de base du Dracula de Bram Stoker pour créer Salem, et cette idée me souriait.

Un jour de l’automne 1987, et alors que ce thème me trottait dans la tête, j’allai dans la lingerie de

notre maison mettre une chemise au sale. Notre lingerie est une petite pièce étroite du premier étage; je jetai la chemise dans la machine à laver et m'avançai vers l'une des deux fenêtres de la pièce. Simple curiosité, sans plus. Cela faisait maintenant onze ou douze ans que nous vivions dans cette maison, mais je n'avais jamais vraiment observé avec attention ce que l'on voyait depuis cette fenêtre particulière. La raison en était parfaitement simple : ouverte à hauteur du plancher, presque entièrement cachée par le sèche-linge et bloquée par le panier de linge à repasser, c'est une fenêtre par laquelle il est difficile de regarder.

Je me faufilai, malgré tout, et jetai un coup d'oeil au-dehors. Cette fenêtre donne sur une sorte de petite cour dallée, prise entre la maison et le porche ensoleillé auquel le bâtiment est relié. C'est un endroit que je vois à peu près tous les jours. Mais le point de vue était nouveau. Ma femme y avait disposé une demi-dou- zaine de pots de fleurs, afin que les plantes puissent profiter du soleil de ce début de novembre, je suppose, et le résultat était un charmant petit jardin que moi seul pouvais voir. La phrase qui me vint à l'esprit est bien entendu celle qui sert de titre à cette histoire . *Cette métaphore me paraît tout à fait en valoir une autre pour décrire ce que les écrivains - en particulier les écrivains de fantastique - font de leurs jours et de leurs nuits. S'asseoir devant une machine à écrire ou prendre un stylo est un acte physique; son analogue mental consiste à regarder par une fenêtre que l'on a presque complètement oubliée, une fenêtre qui vous propose une vue habituelle sous un angle entièrement différent… un angle qui rend le banal extraordinaire. Le travail de l'écrivain consiste à regarder par cette fenêtre et à rapporter ce qu'il voit.*

Mais parfois, la fenêtre se fracasse. C'est cela, plus que toute autre chose, qui constitue le moteur de cette histoire : qu'arrive-t-il à l'observateur aux yeux écarquillés, lorsque la fenêtre qui sépare réel et irréel explose et que les morceaux de verre commencent à voler en tous sens ?

" Vous m'avez volé mon histoire, déclara l'homme sur le seuil de la porte. Vous m'avez volé mon histoire et il faut faire quelque chose. Ce qui est juste est juste, ce qui est correct est correct, et il faut faire quelque chose. "

Morton Rainey, qui venait juste de se réveiller d'un petit somme et clignait des yeux avec l'impression de n'avoir encore qu'un pied dans le monde de la réalité, n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait répondre. Cela ne lui arrivait jamais lorsqu'il travaillait, malade ou bien portant, parfaitement réveillé ou à demi endormi; il était écrivain, et jamais à court d'idées lorsqu'il s'agissait de placer une réplique bien sentie dans la bouche de l'un de ses protagonistes. Rainey ouvrit la sienne, ne trouva aucune réplique bien sentie (pas même une qui le fût mal, en fait) et la referma donc.

Il pensa: Cet homme n'a pas l'air tout à fait réel. On dirait un personnage sorti d'un roman de William Faulkner.

Même si elle était indéniablement juste, cette réflexion ne l'aida en rien à résoudre la situation. L'homme qui avait sonné à la porte de Morton Rainey (il habitait au fin fond du Maine occidental) paraissait avoir dans les quarante-cinq ans. Il était très mince. Son visage calme, presque serein, était creusé de rides profondes. Elles se déplaçaient horizontalement sur son front haut, en vagues régulières, se plissaient verticalement entre la commissure de ses lèvres fines et sa mâchoire inférieure, et rayonnaient en pattes-d'oie au coin de ses yeux. Des yeux brillants, d'un bleu intense. Rainey n'aurait su dire la couleur de ses cheveux; l'homme arborait un chapeau noir à large bord et à

calotte ronde, enfoncé jusqu'aux oreilles sur le crâne. Un chapeau dans le genre de ceux que portent les Quakers. Il n'avait pas de favoris, non plus, et pour ce que Morton Rainey en savait, il aurait pu, sous ce large feutre, être aussi chauve que Telly Savalas lui-même.

Il était habillé d'une chemise de travail bleue, boutonnée jusqu'à la peau flasque et rougie par le feu du rasoir de son cou; il n'avait cependant pas de cravate. Les pans de sa chemise disparaissaient dans des blue-jeans qui paraissaient un peu trop grands pour lui; ils se terminaient par des revers impeccables s'appuyant sur une paire de chaussures de travail d'un jaune délavé; des croquenots qui semblaient conçus pour marcher dans des sillons de terre retournée, à un mètre derrière le cul d'une mule.

" Eh bien? demanda-t-il, comme Rainey continuait de garder le silence.

- Je ne vous connais pas ", finit par dire l'écrivain. C'étaient les premières paroles qu'il proférait depuis qu'il s'était levé du canapé pour venir répondre au coup de sonnette, et il les trouva lui-même d'une sublime stupidité.

" Ça, je le sais, dit l'inconnu. Ça n'a aucune importance. Mais moi, je vous connais, Monsieur Rainey. Voilà ce qui compte. " Puis il répéta : " Vous avez volé mon histoire. "

Il tendit la main, et pour la première fois Rainey se rendit compte que l'homme tenait quelque chose. Des feuilles de papier. Mais pas n'importe quel genre de feuilles de papier: un manuscrit. Avec un peu de métier, pensa-t-il, on reconnaît toujours un manuscrit. En particulier un manuscrit que l'on n'a pas demandé. Puis, à retardement, il se dit : Encore heureux qu'il n'ait pas tenu un revolver, Morton, mon garçon. Tu te serais retrouvé en enfer avant de savoir que tu étais mort.

Et, encore plus à retardement, il comprit qu'il avait affaire à un représentant de la ligue des Doux Dingues. Une visite qu'il aurait dû recevoir depuis longtemps, d'ailleurs; alors qu'il en était à son troisième best-seller, c'était la première fois qu'un membre de la mythique tribu sonnait à sa porte. Il éprouva un mélange de peur et de chagrin, et ses pensées se réduisirent à une seule et unique préoccupation: comment se débarrasser de ce type, le plus vite et de la manière la moins désagréable possible. " Je ne lis pas les manuscrits-commença-t-il.

- Vous avez déjà lu celui-ci, le coupa d'un ton calme l'homme au visage buriné de paysan. Vous l'avez volé. " Il s'exprimait comme s'il établissait un simple constat : il fait un beau soleil, et la journée est superbe.

Mort ne pensait qu'à retardement, cet après-midi, semblait-il; pour la première fois, il prit conscience du fait qu'il était seul, très seul, ici. Il avait débarqué dans la maison de Tashmore Glen au début d'octobre, après deux mois épouvantables passés à New York; son divorce n'avait été prononcé que la semaine précé- dente.

La maison, certes grande, n'était cependant qu'une résidence d'été, comme Tashmore Glen n'était qu'une station estivale. Il y avait peut-être une vingtaine de cottages le long de cette route particulière qui longeait la rive nord du lac Tashmore ; en juillet ou août, ils auraient presque tous été occupés… mais on était en octobre. Fin octobre, même. Personne n'entendrait la détonation d'un coup de fusil. Ou si quelqu'un l'entendait, on penserait qu'un chasseur venait de tirer un faisan ou un perdreau; c'était la saison.

” Je peux vous assurer…

- Je sais que vous le pouvez, le coupa une deuxième fois l’homme, sur le même ton empreint d’une surnaturelle patience. Je le sais bien. “

Au-delà de lui, Mort apercevait la voiture dans laquelle il était venu. Un vieux break qui avait l’air d’avoir fait plusieurs tours de compteur, et encore, sur des routes en mauvais état, la plupart du temps. D’où il était, il voyait que la plaque n’était pas celle du Maine, sans qu’il pût dire de quel Etat il venait; cela faisait un moment qu’il aurait dû aller voir son oculiste et se faire faire des lunettes plus fortes, il le savait; il avait même envisagé de s’infliger cette petite corvée au début de l’été dernier. Mais lorsque Henry Young l’avait appelé, un beau jour d’avril, et lui avait demandé qui était ce type qu’il avait vu en compagnie d’Amy sur la promenade - un parent, peut-être ? - et que ses soupçons avaient abouti à un divorce à l’amia-ble conclu à une vitesse surnaturelle, le merdier dans lequel il s’était retrouvé avait dévoré tout son temps pendant les derniers mois. Une période au cours de laquelle il était déjà heureux de penser à changer de sous-vêtements : alors, évidemment, des activités aussi ésotériques qu’un rendez-vous avec un oculiste…

” Si vous voulez vous plaindre à quelqu’un d’une injustice dont vous pensez être victime, commença Mort d’une voix incertaine (et détestant le ton pom-peux qu’il prenait ainsi que son style communiqué de presse, mais ne sachant comment faire autrement), vous pouvez vous adresser à mon ag…

- C’est une affaire entre vous et moi “, fit patiemment l’homme sur le seuil de la porte. Bump, le matou de Mort, qui prenait le soleil sur le petit abri construit contre le mur de la maison (il était prudent de ranger ses poubelles dans un endroit fermé, si l’on ne voulait pas voir les ratons laveurs rappliquer dans la nuit et tout mettre à sac), sauta à terre et vint se couler sinueusement entre les jambes de l’étranger. Les yeux d’un bleu de porcelaine de celui-ci ne quittèrent pas un instant le visage de Mort. ” Nous n’avons pas besoin d’une tierce personne, Monsieur Rainey. C’est strictement entre vous et moi.

- Je n’apprécie guère d’être accusé de plagiat, si c’est bien de cela qu’il s’agit “, répliqua Mort. En même temps, quelque chose en lui l’avertissait : il faut se montrer très prudent lorsqu’on a affaire à la tribu des Doux Dingues. Les ménager? Eh oui. Celui-ci, cependant, ne paraissait pas armé et Mort devait bien peser vingt kilos de plus que lui. Sans compter que je dois bien avoir aussi cinq ou dix ans de moins, à vue de nez. Il avait lu quelque part qu’un authentique Doux Dingue pouvait faire preuve d’une vigueur insoupçon-née, lorsque de doux il devenait irascible, mais il n’allait tout de même pas rester ici tranquillement à écouter ce type qu’il n’avait jamais vu de sa vie l’accuser lui, Morton Rainey, d’avoir volé une de ses histoires. Non mais! Pas sans l’avoir envoyé sur les roses, au moins.

” Je comprends que ça ne vous fasse pas plaisir “, reprit l’homme au chapeau noir. Son ton n’avait pas changé : patient et serein. Il parlait, songea Mort, comme un thérapeute qui s’adresse à un petit enfant légèrement retardé. ” Il n’empêche, vous l’avez fait. Vous avez volé mon histoire.

- Bon, maintenant, partez. ” Mort, parfaitement réveillé, ne se sentait plus aussi désorienté ni pris au dépourvu. ” Je n’ai rien à vous dire.

- Oui, je vais partir, dit l’homme. Nous aurons l’occasion d’en reparler. ” Il lui présenta le manuscrit, et Mort se retrouva en train de tendre la main. Il la rabaissa juste avant que cet hôte

indésirable n'eût le temps de le déposer dedans, comme un huissier remettant enfin une citation à comparaître à un justiciable récalcitrant.

" Je ne vais pas prendre ça ", dit Mort, tandis qu'au fond de lui-même, il s'émerveillait : quel animal accommodant que l'homme, tout de même! Il suffisait que quelqu'un vous tendît quelque chose, et votre premier réflexe était de le prendre. Peu importait qu'il s'agît d'un chèque de dix mille dollars ou d'un bâton de dynamite avec la mèche allumée - le premier réflexe était de prendre.

" Ça ne servira à rien de jouer au petit malin avec moi, Monsieur Rainey, dit l'homme d'une voix douce. Cette affaire doit être réglée.

- En ce qui me concerne, elle l'est ", rétorqua Mort qui referma la porte sur ce visage creusé de rides, usé, et d'une certaine manière sans âge.

Il n'avait éprouvé qu'un ou deux instants de peur, lorsqu'il avait commencé à comprendre, alors qu'il était désorienté et hébété par le sommeil, ce que l'homme voulait lui dire. Puis la colère l'avait emporté - colère d'être dérangé pendant sa sieste, colère encore plus forte de l'avoir été par un représentant des Doux Dingues.

Une fois la porte refermée, la peur revint. Il serra les lèvres et attendit que l'homme se mette à cogner contre le battant. Cela ne se produisit pas, mais il restait convaincu que l'inconnu se tenait là dehors, aussi immobile qu'une pierre (et aussi patient), attendant qu'il rouvrît la porte… ce qu'il devrait finir par faire, tôt ou tard.

Puis il entendit un bruit sourd, suivi de pas légers sur le plancher du porche. Mort passa dans la chambre à coucher. Elle comportait deux fenêtres, dont l'une donnait sur l'allée et l'épaulement de la colline, au-delà, et l'autre sur la pente qui descendait vers l'éten-due bleutée et pleine de charme du lac Tashmore. Les deux fenêtres étaient réflectorisées, ce qui signifiait qu'il pouvait regarder dehors, mais que quiconque essaierait de regarder à travers de l'extérieur n'y verrait que sa propre image déformée, sauf à coller le nez à la vitre, les mains en coupe pour supprimer tout reflet.

Il vit l'homme en chemise de travail et jeans à ourlet cousu regagner son vieux break. Sous cet angle, il arrivait à distinguer le nom de l'Etat ayant délivré les plaques : le Mississippi. Lorsque l'inconnu ouvrit la porte, Mort pensa : Oh, merde! L'arme doit être dans la voiture. Il ne l'avait pas sur lui parce qu'il croyait pouvoir me raisonner… et peu importe ce qu'il entend par là. Mais maintenant il va la prendre et revenir. Elle est probablement dans la boîte à gants ou sous le siège…

Mais l'homme s'installa derrière le volant, prenant simplement le temps d'enlever son chapeau noir et de le jeter sur le siège arrière. Tandis qu'il claquait la porte et lançait le moteur, Mort songea : Il y a quelque chose qui manque. Mais ce ne fut que lorsque son indésirable visiteur de l'après-midi eut fait marche arrière dans l'allée et eut disparu derrière l'écran épais des buissons (que Mort oubliait régulièrement de tailler) qu'il sut ce que c'était.

Lorsque l'homme était monté dans la voiture, il ne tenait plus le manuscrit à la main.

Il était abandonné sur le porche de derrière, un caillou dessus pour empêcher les pages volantes de

se disperser dans la brise légère. Le coup sourd qu'il avait entendu provenait sans doute du caillou, au moment où l'homme l'avait posé.

Mort resta debout sur le seuil de la porte, les mains dans les poches de son pantalon kaki, contemplant le manuscrit. Il savait que la folie n'était pas contagieuse (sauf, peut-être, en cas d'exposition prolongée, supposait-il), mais il n'avait cependant aucune envie de toucher le foutu document. Il se dit qu'il devrait finir par le faire, cependant. Il ne savait pas combien de temps il resterait encore ici - un jour, une semaine, un mois ou une année, au point où il en était, tout paraissait possible - mais il ne pouvait laisser cette connerie de manuscrit traîner là. Déjà Greg Castairs, l'homme qui lui gardait la maison, devait passer aujourd'hui pour lui donner une estimation de certains travaux (renouvellement d'une partie des bardeaux de la toiture), et l'homme allait se demander ce que c'était. Pis encore, il imaginerait probablement que le manuscrit appartenait à Mort, ce qui provoquerait davantage d'explications que n'en méritait cette saloperie.

Il resta là jusqu'à ce que le ronronnement de la voiture de son visiteur se fût confondu avec le bourdonnement faible et paresseux de l'après-midi. Il sortit alors sous le porche, posant ses pieds nus avec précaution sur les planches (cela faisait au moins un an qu'il aurait fallu les repeindre, et le bois sec était hérissé d'échardes potentielles) et jeta le caillou dans la rigole envahie de genévriers, sur la gauche. Il ramassa la mince pile de feuilles et l'examina. Un titre s'étalait sur la première:

VUE IMPRENABLE SUR JARDIN SECRET par john Shooter

Malgré lui, Mort éprouva un certain soulagement. Il n'avait jamais entendu parler d'un John Shooter, et il n'avait jamais lu ni écrit de sa vie une nouvelle portant ce titre.

Il jeta le manuscrit dans la poubelle de la cuisine en rentrant dans la maison, puis prit la direction du canapé du séjour sur lequel il se recoucha; cinq minutes après, il s'était rendormi.

Il rêva d'Amy. Il dormait beaucoup et rêvait beaucoup d'Amy, ces temps derniers, et se réveiller au bruit de ses propres cris enroués n'était plus une surprise. Il se disait que ça finirait bien par passer.

Le lendemain matin le trouva assis devant son traitement de texte, dans la petite alcôve, au fond du séjour, qui lui avait toujours servi de bureau lorsqu'ils venaient séjourner ici. L'écran était allumé, mais Mort contemplait le lac à travers la fenêtre. Deux bateaux à moteur s'y promenaient, laissant chacun un grand sillage blanc derrière eux. Il avait tout d'abord cru qu'il s'agissait de pêcheurs, mais ils ne ralentissaient jamais et s'amusaient à se couper mutuellement la route en décrivant de grandes courbes. Des gosses. Des gosses qui s'amusent, conclut-il, c'est tout.

Ils ne faisaient rien de bien intéressant - tout comme lui, d'ailleurs. Il n'avait rien écrit de valable depuis qu'il s'était séparé d'Amy. Il restait assis en face de son ordinateur entre neuf et onze heures, tous les matins, exactement comme il l'avait fait tous les jours au cours des trois dernières années (et pendant au moins mille ans auparavant devant la vieille Royal, modèle de bureau), mais pour tout le bénéfice qu'il en retirait, il aurait pu tout aussi bien l'échanger contre un bateau à moteur et aller jouer à poigne-moi-le-cul avec les mômes, sur le lac.

Aujourd'hui, il avait écrit ces trois lignes de prose immortelle durant sa séance de deux heures:

Quatre jours après que George eut la satisfaction de se voir confirmer ce qu'il craignait, à savoir que sa femme le trompait, il décida d'attaquer. "Il faut que je te parle, Abby", dit-il.

C'était mauvais. Trop proche de la réalité pour être bon. Il n'avait jamais été très bon lorsqu'il se trouvait confronté à la vie réelle. C'était peut-être une partie du problème.

Il coupa le traitement de texte, se rendant compte un quart de seconde trop tard qu'il avait oublié de sauvegarder le document. Eh bien, parfait comme ça! Qui sait même si ce n'était pas le Morton critique, au fond de son inconscient, qui lui avait soufflé que le document ne valait pas la peine d'être sauvegardé ?

Au premier, Mme Gavin devait avoir terminé; le ronflement de l'Electrolux avait enfin cessé. Elle venait faire le ménage tous les mardis, et elle était tombée dans un mutisme scandalisé, tout à fait extraordinaire de sa part, lorsque Mort lui avait annoncé, deux semaines auparavant, qu'Amy et lui étaient maintenant séparés. Il la soupçonnait d'apprécier beaucoup plus Amy que lui. Mais elle continuait néanmoins à venir, et c'était déjà ça.

Il se leva et passa dans le séjour au moment où Mme Gavin descendait par l'escalier principal. Elle tenait le tuyau de l'aspirateur et tirait la petite machine cylindrique derrière elle. L'aspirateur dégringolait les marches bruyamment, l'air d'un petit chien mécanique. Si jamais j'essayais de tirer l'aspirateur comme elle, je me le collerais dans les chevilles et il irait rouler jusqu'en bas. Je me demande comment elle arrive à faire ça. Encore un secret de la parfaite femme de ménage, sans doute. Oui, ça doit être ça.

" Bonjour, Madame Gavin ", dit-il en prenant la direction de la porte de la cuisine. Il avait envie d'un Coke. Ecrire des conneries lui donnait toujours soif.

" Bonjour, Monsieur Rainey. " Il avait essayé de la convaincre de l'appeler Mort, mais il n'y avait pas eu moyen. Même pas Morton. Mme Gavin était une femme à principes, lesquels ne l'avaient néanmoins jamais empêchée d'appeler Amy par son prénom.

Je devrais peut-être lui dire que j'ai surpris Amy au lit avec un autre homme, dans l'un des plus chics motels de Derry, se dit Mort, en poussant de la main la porte battante. Du coup, elle l'appellerait peut-être à nouveau Madame Rainey, au moins.

C'était là une pensée affreuse et méchante, le genre de choses qui, soupçonnait-il, se trouvaient à la racine de son blocage d'écrivain; mais il ne paraissait pas capable de s'en empêcher. Cela finirait peut- être par passer… comme les rêves. Pour une raison inconnue, cette idée lui fit penser à un autocollant qu'il avait aperçu un jour sur le pare-chocs d'une très vieille Coccinelle : CONSTIPÉ - ÇA PASSE PAS, lisait-on.

Pendant que battait la porte de la cuisine, la voix de Mme Gavin s'éleva : " J'ai trouvé l'une de vos histoires dans la poubelle, Monsieur Rainey. J'ai pensé que c'était peut-être une erreur, alors je l'ai posée sur le comptoir.

- Très bien ", répondit-il, sans avoir la moindre idée de ce qu'elle voulait dire. Il n'avait pas l'habitude de jeter les mauvais manuscrits ou même des pages dans la poubelle de la cuisine. Quand il accou-chait d'une merde - et depuis quelque temps, il en produisait plus que sa part - elle allait soit

directement au paradis des données non sauvegardées, soit dans le classeur circulaire placé à la droite de son ordinateur.

L'image de l'homme au visage buriné et au chapeau rond de Quaker ne lui vint même pas à l'esprit.

Il ouvrit le réfrigérateur, déplaça deux petits bacs Tupperware remplis de restes impossibles à identifier, découvrit une bouteille de Pepsi et l'ouvrit tout en refermant la porte du frigo d'un coup de hanche. Au moment de jeter la capsule dans la poubelle, il découvrit le manuscrit (la page de titre était tachée par ce qui semblait être du jus d'orange, mais à part cela, il était intact), posé sur le comptoir à côté du silex. C'est alors que la mémoire lui revint. John Shooter, ouais. Membre d'honneur du Club des Doux Dingues, section du Mississippi.

Il prit une gorgée de Pepsi, puis ramassa le manuscrit. Ou plutôt, le tapuscrit. Il fit passer la page de titre en dessous et lut l'en-tête de la première page

John Shooter Poste restante Dellacourt. Mississippi

30 pages Environ 7 500 mots Droits de première édition à vendre. Amérique du Nord.

VUE IMPRENABLE SUR JARDIN SECRET par John Shooter

Le texte avait été tapé sur un papier de bonne qualité, mais avec une machine en bien triste état. Un vieux modèle de bureau, et mal entretenu, en plus. La plupart des lettres étaient aussi de travers que les dents d'un vieillard.

Il lut la première phrase, puis la seconde, puis la troisième; et pendant un moment, il lui fut impossible de penser clairement.

Todd Dowey estimait qu'une femme qui vous dépouillait de votre amour alors que celui-ci était tout ce que vous possédiez n'était pas digne du nom de femme. Il décida donc de la tuer. Il le ferait dans l'angle mort entre la maison et la grange, là où les deux édifices se rejoignaient selon un profond angle aigu: il le ferait là où elle avait son jardin.

" Oh, merde! " murmura Mort en reposant le tapuscrit. Son bras heurta la bouteille de Pepsi ; elle se renversa, et le liquide moussa et pétilla sur le comptoir, avant de s'écouler le long de la porte du placard, au-dessous. " Oh, merde! " cria-t-il plus fort.

Mme Gavin arriva précipitamment, évalua la situation et dit : " Mais ce n'est rien! A vous entendre, j'âvais l'impression que vous veniez de vous couper la gorge. Poussez-vous un peu, voulez-vous, Monsieur Rainey ? "

Il obtempéra, et le premier geste de la femme de ménage fut de ramasser le tapuscrit et de le lui mettre dans les mains. Rien n'avait été mouillé; le soda avait coulé dans l'autre direction. Il ne manquait pas de sens de l'humour naguère - c'était du moins ce qu'il avait toujours cru - mais tandis

qu'il contemplait la petite pile de papier, entre ses mains, il ne put faire mieux que de ressentir une certaine ironie amère. C'est comme l'histoire du chat, dans cette chanson pour enfants. Le chat qui ne cesse de revenir.

" Si vous essayez de détruire ça, fit Mme Gavin avec un mouvement de la tête vers le tapuscrit, tout en prenant un chiffon sous l'évier, vous êtes sur la bonne voie.

- Il n'est pas à moi ", dit-il - mais c'était comique, non ? Hier, lorsqu'il avait failli prendre le manuscrit que l'inconnu lui tendait, il s'était fait la réflexion que l'homme était un animal bigrement accommodant. Apparemment, ce besoin de complaire aux autres s'étendait dans toutes les directions, car la culpabilité était la première chose qu'il avait ressentie en lisant ces trois lignes… et n'était-ce pas précisément ce que Shooter (si tel était son nom véritable) avait voulu qu'il éprouvât? Bien sûr que si. Vous avez volé mon histoire, avait-il déclaré; or les voleurs sont supposés éprouver des remords, non ?

" Excusez-moi, Monsieur Rainey ", dit Mme Gavin, brandissant son torchon.

Il s'écarta de deux pas pour qu'elle pût accéder à la flaque et il répéta : " Il n'est pas à moi ", avec une certaine insistance.

" Oh, je croyais. " Elle essuya le comptoir puis alla tordre le chiffon au-dessus de l'évier.

" Voyez le nom : John Shooter ", dit-il en remettant la première page à sa place.

La femme de ménage y jeta le plus bref des coups d'oeil que permettait la politesse et entreprit d'essuyer la porte du placard. " Je croyais que c'était - comment vous dites, déjà? Un pseudomime, ou nyme. Un nom de plume, quoi.

- Je ne m'en sers pas et je ne m'en suis jamais servi. "

Cette fois-ci c'est à lui qu'elle adressa un bref coup d'oeil - un coup d'oeil matois et légèrement amusé très campagnard - avant de s'agenouiller pour faire disparaître la flaque sur le sol. " Et même si vous le faisiez, je suppose que vous me le diriez pas.

- Désolé pour la bouteille renversée, dit-il en battant en retraite vers la porte.

- Mon boulot ", répondit-elle laconiquement. Elle ne leva pas les yeux; Mort comprit l'allusion et sortit.

Il resta quelques instants dans le séjour, perdu dans la contemplation de l'aspirateur abandonné au milieu du tapis. Dans sa tête, il entendait l'homme au visage buriné qui lui disait patiemment : C'est une affaire entre vous et moi. Nous n'avons pas besoin d'une tierce personne, Monsieur Rainey. C'est strictement entre vous et moi.

Mort réfléchit à ce visage, l'évoquant avec précision dans son esprit, un esprit ayant l'habitude de se rappeler les visages et les actes. Ce n'était pas simplement un moment passager d'aberration, ou une manière bizarre de rencontrer un auteur qu'il considère ou non comme célèbre. Il reviendra.

Il retourna soudain dans son coin-bureau, roulant le tapuscrit sur lui-même tout en marchant.

Trois des quatre murs disparaissaient sous des éta-gères de livres; l'une d'elles était consacrée aux diverses éditions, en anglais et en traductions, de ses oeuvres. Il avait publié en tout six livres : cinq romans et un recueil de nouvelles. Les nouvelles et ses deux premiers romans avaient reçu un accueil favorable de sa famille et de quelques amis. Son troisième roman, The Organ-Grinder's Boy, était immédiatement devenu un best-seller. On avait republié ses premières oeuvres après ce succès, et elles avaient fort bien marché, quoique sans jamais atteindre les tirages de ses derniers livres. Le recueil de nouvelles portait lé titre de Everybody Drops the Dime ; presque toutes avaient tout d'abord été publiées dans des magazines pour hommes, entre des photos de jeunes femmes davantage dissimulées par une bonne couche de maquillage que par leurs vêtements. L'une de ces nouvelles était cependant parue dans Ellery Queen's Mystery Magazine, sous le titre " Sowing Season ". C'était celle-ci qu'il recherchait.

Une femme qui vous vole votre amour lorsque votre amour est tout ce que vous possédez n'est pas digne du nom de femme - telle était du moins l'opinion de Tommy Havelock. Il décida de la tuer. Il savait même à quel endroit il le ferait, l'endroit exact : dans le petit bout de jardin qu'elle entrete-nait dans l'angle très fermé constitué par la maison et le mur de la grange.

Mort s'assit et fit une lecture parallèle des deux histoires, allant et venant de l'une à l'autre. Il n'en avait pas lu la moitié qu'il comprenait déjà l'inutilité de poursuivre davantage. Elles comportaient un certain nombre de variantes dans les termes et les constructions de phrases; mais en beaucoup d'endroits, il s'agissait rigoureusement du même récit, mot à mot. A ces variantes près, c'était exactement la même histoire. Dans l'une et l'autre nouvelle, la femme était une garce froide et sans amour, qui ne s'intéressait qu'à son jardin et à ses conserves. Dans l'une et l'autre, l'assassin enterrait son épouse dans le jardin dont il se mettait ensuite à s'occuper, obtenant une récolte spectaculaire. Dans la version de Morton Rai-ney, de haricots; dans celle de Shooter, du maïs doux. Dans l'une et l'autre, le meurtrier finissait par devenir fou; la police le découvrait occupé à dévorer des quantités phénoménales du légume en question, en jurant qu'il se débarrasserait d'elle, qu'à la fin il s'en débarrasserait.

Mort ne s'était jamais considéré lui-même comme un écrivain d'histoires d'horreur, et d'ailleurs, " Sowing Season " ne comportait aucun aspect surnaturel; mais la nouvelle n'en avait pas moins un côté inquiétant. Lorsque Amy l'avait achevée, elle avait frissonné et dit: " Je suppose que c'est bon, mais l'esprit de cet homme… mon Dieu, Mort, quel grouillement d'asticots! "

Voilà qui avait parfaitement résumé ses propres sentiments, à l'époque. Les paysages de " Sowing Season " n'étaient pas de ceux au milieu desquels il aurait aimé voyager souvent, et ce récit ne trahissait aucune obsession secrète chez lui. Il pensait cependant avoir bien réussi dans sa description de l'état dépressif et homicide de Tom Havelock. Son directeur littéraire s'était montré du même avis, ainsi que les lecteurs, comme le montrait leur courrier, favorable dans l'ensemble. L'éditeur lui en avait demandé d'autres, mais Mort n'avait plus jamais rien produit qui fût, de près ou de loin, de la même veine que " Sowing Season ".

” … Je sais que je peux y arriver, dit Todd Downey, en prenant un autre épi de maïs dans la casserole fumante. Je suis sûr qu’en y mettant le temps, il ne restera plus rien d’elle. “

Cela, c’était la fin de la version Shooter.

” … Je suis bien tranquille que je peux y arriver, leur dit Tom Havelock en se servant une nouvelle portion de haricots qu’il puisa dans la casserole fumante. Je suis sûr qu’avec le temps, sa mort sera un mystère, même pour moi. “

Telle était la fin de la version de Mort Rainey.

Mort referma son exemplaire de Everybody Drops the Dime et le replaça, songeur, sur l’étagère des premières éditions.

Puis il s’assit et se mit à fouiller les tiroirs de son bureau lentement, mais de manière exhaustive. C’était un gros meuble, tellement encombrant que les démé- nageurs avaient dû le transporter en pièces détachées, et il comptait de nombreux tiroirs; il était son domaine exclusif; ni Amy ni Mme G. n’y avait jamais touché, et dix années de documents et d’objets divers s’y étaient accumulées. Cela faisait quatre ans que Mort avait arrêté de fumer, et si des cigarettes se trouvaient encore dans la maison, ce ne pouvait être qu’ici. Qu’il tombât sur un vieux paquet et il en fumerait une. Il se sentait pris d’une envie irrésistible de fumer. Ce serait aussi très bien s’il n’en trouvait pas : le seul fait de fourrager dans ce désordre avait un effet calmant. Vieilles lettres qu’il avait mises de côté pour y répondre sans jamais le faire et qui lui faisaient l’effet d’antiquités proprement mystérieuses alors qu’elles lui avaient paru autrefois si importantes; cartes postales achetées et jamais envoyées; fragments de manuscrits à des stades divers d’élaboration; moi-tié d’un sac de Doritos vraiment très anciens; enveloppes, trombones, chèques annulés… De véritables couches géologiques s’étaient accumulées ainsi, cha-que été ayant déposé la sienne, qui s’était pétrifiée sur place. Et cela lui faisait du bien. Une fois un tiroir terminé, il passait au suivant sans cesser de penser, pendant ce temps, aux effets qu’avaient eus sur lui John Shooter et l’histoire de John Shooter - non, son histoire, nom de Dieu!

L’effet le plus évident était, bien entendu, ce brusque besoin d’une cigarette. Ce n’était pas la première fois, depuis quatre ans, qu’il l’éprouvait; il y avait eu des moments où le seul fait de voir un type exhaler de la fumée dans une voiture rangée à côté de la sienne, à un feu rouge, lui avait donné, un instant, l’envie folle d’en allumer une. Mais le mot clé était ” un instant “. Ce désir passait aussi rapidement que ces averses rageuses que balaie un coup de vent : cinq minutes après, le soleil brille de nouveau. Il n’avait jamais éprouvé le besoin de s’arrêter au premier bureau de tabac venu pour assouvir ce désir… ni même de fouiller dans la boîte à gants de la voiture comme il le faisait maintenant dans les tiroirs de son bureau, à la recherche d’une ou deux cigarettes rescapées.

Il se sentait coupable, ce qui était absurde. Et le mettait en rage. Il n’avait pas volé l’histoire de John Shooter, et il le savait très bien; si jamais il y avait eu vol (et il y avait eu nécessairement vol : les deux histoires étaient trop proches pour que l’un des deux protagonistes n’ait pas eu connaissance du travail de l’autre), alors c’était Shooter le voleur, et non lui.

Evidemment.

Aussi évident que le nez au milieu de la figure… ou le chapeau rond sur la tête de Shooter.

Et néanmoins il se sentait bouleversé, mal à l'aise, coupable… Il se sentait pris d'une perplexité étrange, qu'il n'aurait su définir. Et pourquoi ? Eh bien, parce que…

A ce moment-là, Mort souleva un exemplaire photocopié du manuscrit de The Organ-Grinder's Boy, sous lequel se trouvait un paquet de L & M. Fabriquait-on encore seulement ces cigarettes ? Il l'ignorait. Un paquet vieux, froissé, mais loin d'être complètement aplati. Il le prit et le regarda. Il songea qu'il avait dû l'acheter en 1985, s'il fallait en croire cette science approximative des stratifications que l'on pourrait appeler, par manque d'un mot meilleur, la bureau-logie. The Organ-Grinder's Boy avait été publié en janvier 1986, et le manuscrit se trouvait sur le paquet de cigarettes.

Il regarda à l'intérieur et vit trois clous de cercueil bien rangés.

Des voyageurs du temps venus d'un autre âge. Il porta l'une des cigarettes à la bouche, puis se rendit à la cuisine pour y prendre les allumettes. Des voyageurs du temps venus d'un autre âge, patients petits cylindres dont la mission était d'attendre, de persévérer, de durer jus-qu'au jour où viendrait le moment de me remettre sur la route du cancer du poumon. Et ce moment semblait être revenu.

" A tous les coups, elle va avoir un goût dégueulasse ", dit-il tout haut (Mme Gavin avait depuis longtemps quitté la maison); puis il l'alluma. Mais elle n'avait pas un goût dégueulasse. Au contraire, même délicieux. Il revint à son bureau avec derrière lui un sillage de fumée, une agréable impression de légèreté dans la tête. Ah, l'horrible persévérance de la dépendance… Comment Hemingway disait-il, déjà? Pas ce mois d'août, parce mois de septembre, cette année, tu fais comme tu as envie. Mais le moment revient toujours. Tôt ou tard, on se colle quelque chose au coin de sa grande vieille gueule stupide. Un verre, une sèche - à moins que ce ne soit le canon d'un fusil. Pas ce mois d'août, pas ce mois de septembre … … malheureusement, on était en octobre.

Au cours de sa prospection, il avait retrouvé une boîte de cacahuètes Planters. Il doutait qu'elles fussent comestibles, mais le couvercle ferait un cendrier convenable. Il s'assit derrière son bureau, regarda vers le lac (les bateaux, comme Mme G., avaient eux aussi disparu) et savoura cette plongée dans son ancien vice. Il découvrit alors qu'il pouvait penser à John Shooter et à son histoire avec une plus grande égalité d'âme.

L'individu appartenait évidemment à la catégorie des Doux Dingues, c'était maintenant prouvé noir sur blanc, si jamais il y avait eu besoin de preuves. Quant à l'état dans lequel l'avait mis l'incident, en découvrant la similitude des deux textes…

Eh bien, en un sens, une histoire est une chose, une chose réelle - on pouvait l'envisager ainsi, en particulier lorsque quelqu'un vous l'achète - mais en un autre sens, plus important, elle n'est pas une chose. Elle n'est nullement comme une chaise, un vase, une automobile. Il y a de l'encre et du papier, mais une histoire n'est ni de l'encre ni du papier. Les gens lui demandaient parfois d'où il sortait ses idées; la question avait beau avoir le don de le faire ricaner, il se sentait vaguement honteux, vaguement mystificateur. On aurait dit qu'ils croyaient à l'existence d'une vaste Décharge Centrale des Idées, quelque part (comme on peut croire aux cimetières d'éléphants ou aux villes d'or, ailleurs),

et qu'il disposait d'une carte secrète lui permettant d'y aller et d'en revenir; mais Mort ne se faisait pas ce genre d'illusion. Il arrivait à se rappeler où il avait eu certaines de ses idées, et savait que celles-ci étaient souvent le résultat d'un tour d'esprit lui permettant de voir ou de sentir d'étranges rapports entre des objets, des événements ou des gens entre lesquels on n'en aurait imaginé aucun jusqu'ici - mais c'était tout. Quant à savoir ce qui lui permettait de voir ces rapports ou ce qui le poussait à en tirer des histoires… il n'en avait pas la moindre idée.

Si John Shooter était venu lui dire : " Vous avez volé ma voiture ", au lieu de : " Vous avez volé mon histoire ", Mort aurait su tout de suite ce qu'il fallait répondre et faire. Même si les deux véhicules avaient été de la même marque, du même type, de la même couleur et de la même année. Il aurait montré à l'homme au chapeau noir la carte d'immatriculation, et l'aurait invité à comparer les numéros de série des moteurs avant de l'envoyer sur les roses.

Mais lorsqu'une idée d'histoire vous vient à l'esprit, personne ne vous en donne un droit d'exploitation sur papier timbré. On ne peut en justifier l'origine. Et pourquoi le faudrait-il? On n'établit jamais de reçu pour des choses données. On produit en revanche une facture en bonne et due forme à quiconque veut vous acheter cette chose - et comment, et on sale l'addition tant qu'on peut, pour se venger de toutes les fois où on s'est fait avoir -, magazines, journaux, éditeurs, compagnie de cinéma. Mais l'idée, elle? Elle vous est arrivée comme ça, librement, sans entraves. Voilà le pourquoi du comment, décida-t-il. Voilà pourquoi il se sentait coupable alors même qu'il savait ne jamais avoir plagié l'histoire du fermier John Shooter; il se sentait coupable parce que écrire des histoires relevait un peu du vol, de l'effraction, et qu'il en serait toujours ainsi. John Shooter était simplement le premier à faire son apparition dans l'encadrement de sa porte pour l'en accuser sans détour. Il pensa que, inconsciemment, il s'attendait depuis des années à quelque chose de semblable.

Mort écrasa sa cigarette et décida de faire un petit somme. Puis il se dit que c'était une mauvaise idée. Il serait plus sain, physiquement et mentalement, de manger quelque chose, de lire pendant une demi-heure, puis d'aller faire une longue marche au bord du lac. Il dormait trop, et trop dormir était un signe de dépression. Sur le chemin de la cuisine, il obliqua vers le long canapé placé près de la baie vitrée du séjour. Au diable tout ça, pensa-t-il, plaçant un coussin sous son cou, un autre à sa tête. JE SUIS déprimé.

Sa dernière pensée avant de sombrer fut une idée qu'il avait déjà eue : Il n'en a pas fini avec moi. Oh, non, pas ce type. Il reviendra.

Il rêva qu'il était perdu dans un grand champ de maïs. Il allait au petit bonheur d'une rangée à l'autre, et le soleil faisait briller les montres qu'il portait - une demi-douzaine à chaque avant-bras, chacune indiquant une heure différente.

Je vous en prie, aidez-moi! Quelqu'un, s'il vous plaît! Je suis perdu et j'ai peur!

Devant lui, les tiges de maïs, des deux côtés, s'agitè- rent et bruissèrent. Amy apparut à droite, John Shooter à gauche. L'un et l'autre tenaient un couteau à la main.

Je suis sûr que je peux y arriver, déclara Shooter tandis que tous deux avançaient vers lui, couteau brandi. Je suis sûr qu'avec le temps, ta mort sera un mystère même pour nous.

Mort se retourna pour s'enfuir mais une main - celle d'Amy, il en était sûr - l'attrapa par la ceinture et le retint. Puis les couteaux, lançant des reflets brillants dans la lumière brûlante du soleil qui éclairait ce jardin secret…

Le téléphone le tira de son sommeil, une heure et quart plus tard. Il lutta pour s'extraire d'un rêve horrible - quelqu'un le poursuivait, c'était tout ce dont il se souvenait - et se redresser sur le canapé. Il avait horriblement chaud; on aurait dit qu'il ruisselait de tous les pores de son corps. Le soleil avait tourné et l'inondait de ses rayons par la baie vitrée depuis Dieu sait combien de temps.

Mort se dirigea vers la table du téléphone, dans le vestibule, du pas lent et mal assuré d'un scaphandrier avançant à contre-courant sur le fond d'une rivière. Des élancements paresseux lui trouaient le crâne et il avait dans la bouche un arrière-goût de crotte de lapin. A chaque enjambée qu'il faisait, le vestibule paraissait s'éloigner d'autant et Mort songea (ce n'était pas la première fois) que l'enfer devait ressembler à la manière dont on se sentait après avoir dormi trop longtemps et trop profondément par un chaud après-midi. Le pire, dans cet état, n'était pas physique; il était dans cette impression consternante et débousso-lante d'être en dehors de soi-même - comme un observateur regardant par les objectifs de deux camé- ras de télévision mal mises au point.

Il souleva le combiné en se disant qu'il devait s'agir de Shooter.

Ouais, à tous les coups, c'est lui. La seule personne au monde avec laquelle je ne devrais pas parler avec la garde basse et la moitié de mon esprit déconnectée de l'autre. Evidemment, c'est lui. Qui d'autre pourrait m'appeler?

" Allô? "

Ce n'était pas Shooter, mais lorsqu'il reconnut la voix qui répondit à son invite, à l'autre bout du fil, il découvrit qu'il y avait au moins une deuxième personne au monde avec laquelle il ne devait surtout pas s'entretenir dans un état psychologique de vulnérabi-lité.

" Salut, Mort, dit Amy. Comment ça va?"

Un peu plus tard, ce même après-midi, Mort enfila la chemise de flanelle trop grande de deux tailles qui lui servait de veste au début de l'automne et partit pour la marche qu'il aurait dû faire plus tôt. Bump, le chat, le suivit assez longtemps pour être sûr qu'il était sérieux, puis s'en retourna à la maison.

L'écrivain marchait lentement et posément; la jour-née était exquise, tout en ciel bleu, feuilles rouges et lumière dorée, semblait-il. Il avançait les mains dans les poches, s'efforçant de laisser le calme du lac le pénétrer par tous les pores et l'apaiser, comme il l'avait toujours fait jusqu'ici; il soupçonnait d'ailleurs que telle était la raison qui l'avait poussé à venir ici au lieu de rester à New York, comme s'y était attendue Amy, pendant les pénibles démarches du divorce. Mais il avait fait ce choix parce que Tashmore Glen était un lieu magique, en particulier en automne, et il avait éprouvé le sentiment que s'il existait une âme en peine ayant besoin en ce moment d'un peu de magie, sur la

planète, c'était bien lui. Et si le vieux charme lui faisait défaut, maintenant que son écriture se gâtait tellement, il n'était pas sûr de ce qu'il allait faire.

Il s'avéra qu'il n'aurait pas dû s'inquiéter autant. Au bout d'un certain temps, le silence et cette étrange atmosphère de temps suspendu qui paraissait s'emparer du lac Tashmore lorsque avec l'arrivée de l'automne, les estivants s'en allaient enfin, commencèrent à produire leur effet sur lui, comme les mains d'un masseur sur un dos trop tendu. Mais maintenant, il avait un autre sujet de préoccupation que John Shooter, et cet autre sujet s'appelait Amy. On aurait presque dit qu'elle voulait le voir revenir.

" Bien sûr, je vais bien ", avait-il répondu avec autant de soin dans son élocution qu'un ivrogne qui tente de convaincre les gens qu'il est à jeun. A la vérité, il était tellement hébété qu'il avait l'impression d'être effectivement un peu ivre. Les contours des mots semblaient trop grands pour sa bouche, comme des morceaux d'une roche molle et friable, et il avait procédé avec la plus grande prudence au cours des échanges formels, ouvertures et gambits, de cette conversation téléphonique. " Et toi, comment ça va?

- Oh, très bien, je vais très bien ", avait-elle répondu avec ce petit rire en trilles rapides qui signifiait d'habitude qu'elle était d'humeur agui-cheuse, ou bien nerveuse au dernier degré; or Mort doutait qu'elle tentât de l'aguicher - du moins pas à ce stade. Il se sentit plus à l'aise lorsqu'il se rendit compte qu'elle devait être nerveuse, elle aussi. " C'est simplement que tu es tout seul là-bas et qu'il pourrait arriver n'importe quoi sans que personne… " Elle s'interrompit abruptement.

" Oh, je ne suis pas vraiment tout seul; Madame Gavin était là ce matin et Greg Carstairs est passé hier pour voir les bardeaux à remplacer.

- Ah, oui, j'avais oublié. "

Un instant, il s'émerveilla du ton naturel avec lequel elle avait répondu, un ton naturel de non-divorcée. A nous écouter, pensa Mort, jamais on ne penserait qu'il y a un salopard d'agent immobilier dans mon lit… ou du moins dans ce qui était mon lit. Il attendit que revînt la colère - la colère blessée et jalouse de celui qui se sent trahi - mais seul un fantôme se manifesta mollement là où ces sentiments désagréables flamboyaient à vif auparavant.

" Eh bien, Greg, lui, n'avait pas oublié. Il est venu vers quatre heures trente et a passé une heure et demie à ramper sur le toit.

- C'est en si mauvais état que ça ? "

Il lui expliqua, et ils passèrent les cinq minutes suivantes à parler du vieux toit, ce qui permit à Mort de se réveiller peu à peu; il en était question comme s'ils allaient passer le prochain été sous les bardeaux de cèdre neufs, de même qu'ils avaient passé les neuf étés précédents sous les anciens. Mort songea : Donnez-moi un toit, donnez-moi des bardeaux, et je peux parler à cette salope jusqu'à la fin des temps.

Tandis qu'il s'entendait donner les répliques appropriées, une impression de plus en plus forte d'irréalité l'envahit. Impression aussi de retomber dans cet état de zombie à demi réveillé, à demi endormi dans lequel il était au moment de décrocher. Il finit par ne plus pouvoir le supporter. S'il

s’agissait de se livrer à une sorte de concours pour voir lequel des deux pourrait faire semblant le plus longtemps de croire que les événements des six derniers mois n’avaient pas eu lieu, il était prêt à lui concéder la victoire. Plus que prêt.

Elle lui demandait à quel moment Greg allait attaquer les travaux et s’il devait engager du personnel lorsque Mort craqua. ” Pourquoi m’as-tu appelé? ” la coupa-t-il.

Il y eut quelques instants de silence pendant lesquels il sentit qu’elle passait des réponses en revue, les rejetant les unes après les autres, comme une femme qui essaie des chapeaux; ça, ça réveilla complètement sa colère. C’était l’une des choses - l’une des rares choses, à la vérité - qu’il haïssait chez elle. Cette duplicité totalement inconsciente.

” Je viens de te le dire, finit-elle par répondre. Pour savoir si tu allais bien. ” Elle paraissait de nouveau troublée et peu sûre d’elle, ce qui signifiait en général qu’elle disait la vérité. Lorsque Amy mentait, c’était avec autant d’assurance que si elle vous affirmait que la Terre était ronde. ” J’ai eu l’un de mes pressentiments - je sais bien que tu n’y crois pas, mais je t’en ai souvent parlé, et moi j’y crois… tu le sais bien, Mort ? ” Son ton n’avait rien de son affectation habituelle; aucune colère défensive, non plus. Voilà ce qui était frappant. On aurait presque dit qu’elle le suppliait.

” Ouais, je le sais.

- Eh bien, j’en ai eu un. J’étais en train de me faire un sandwich et j’ai eu l’impression… l’impression que tu n’allais pas très bien. J’ai résisté pendant un moment, en me disant que ça allait passer, mais non. C’est pourquoi j’ai fini par appeler. Tu vas vraiment bien, n’est-ce pas ?

- Oui.

- Et il ne t’est rien arrivé ?

- Eh bien, si, quelque chose “, répondit-il après un bref débat intérieur. Il pensa qu’il était possible, voire même probable, que, John Shooter (si tel est bien son nom, ne put-il s’empêcher d’ajouter en lui-même) eût essayé de le contacter à Derry avant de venir jusqu’ici. C’est à Derry qu’il habitait d’habitude à cette époque de l’année, après tout. Qui sait si ce n’était pas Amy elle-même qui le lui avait envoyé?

- Je le savais, dit-elle. Tu ne t’es pas blessé, au moins, avec cette saleté de tronçonneuse ? Ou…

- Non-non. Rien qui exige une hospitalisation, répondit-il avec un léger sourire. Juste un petit ennui. Est-ce que le nom de John Shooter te dit quelque chose, Amy?

- Non, pourquoi? “

Il laissa échapper un petit soupir sifflant d’irritation entre ses dents serrées. Amy était une femme brillante, mais on aurait dit qu’il y avait un court-circuit (au sens propre) entre son cerveau et sa bouche. Il se souvenait d’avoir imaginé qu’elle aurait dû porter un T-shirt avec écrit dessus JE PARLE D’ABORD, JE PENSE ENSUITE. ” Ne me dis pas non tout de suite. Prends le temps d’y réfléchir. Un type assez grand, plus d’un mètre quatre-vingts, dans les quarante-cinq ans. Son visage le vieillit, mais il bouge comme quelqu’un de moins de cinquante ans. Une tête de campagnard; des couleurs, des

rides profondes dues au soleil. En le voyant, j'ai pensé à un personnage de Faulk… - Où veux-tu en venir, Mort ? "

Brusque reflux de sentiments; il comprenait maintenant pour quelles raisons, tout blessé et perdu qu'il était, il avait résisté au besoin impulsif (surtout la nuit) de lui demander s'ils ne pourraient pas au moins essayer de se réconcilier. Il avait soupçonné qu'elle aurait accepté, pourvu qu'il fît preuve de suffisamment d'insistance et d'opiniâtreté. Mais la dure réalité était la dure réalité : leur mariage était devenu boiteux pour bien d'autres raisons que l'intrusion de l'agent immobilier d'Amy. Le ton perforant de sa voix lui était revenu - autre symptôme de ce qui les avait tués. Qu'est-ce que tu as encore fait? voilà en réalité ce qu'elle avait voulu demander… Non, ce qu'elle avait exigé de savoir. Dans quel pétrin t'es-tu encore fourré ? Explique-toi.

Il ferma les yeux et expira une fois de plus entre ses dents serrées avant de répondre. Puis il lui parla de John Shooter, de son soi-disant tapuscrit, de sa propre nouvelle. Amy déclara se souvenir parfaitement de " Sowing Season ", mais n'avoir jamais entendu parler d'un John Shooter (ce n'était pas le genre de nom que l'on oubliait , ajouta-t-elle, et Mort était enclin à la croire) de toute sa vie. En tout cas, elle ne l'avait jamais rencontré.

" Tu en es bien sûre ? insista Mort.

- Absolument. " Elle paraissait s'irriter des doutes de Mort. " Je te le répète, je n'ai rencontré personne comme ça, depuis que nous sommes séparés. Et avant que tu me dises encore de réfléchir avant de parler, permets-moi d'ajouter que j'ai un souvenir très clair d'à peu près tout ce qui est arrivé depuis ce moment-là. "

Elle se tut, et il se rendit compte qu'elle venait de parler avec effort, ressentant probablement une réelle souffrance. Ce qu'il y avait de mesquin et de méchant en lui s'en réjouit. Mais le reste de ce qu'il était - l'essentiel -,loin de s'en réjouir, fut dégoûté de sentir qu'il y avait au fond de lui-même quelque chose capable de tirer une satisfaction de sa douleur. Cette réaction du Mort noble et généreux était néanmoins sans effet sur le Mort mesquin. Ce dernier pouvait être mis en minorité, mais il paraissait insensible aux tentatives de l'autre Mort, le Mort majoritaire, pour se débarrasser de lui.

" Ted l'a peut-être vu ", lança-t-il. Ted Milner était l'agent immobilier. Mort trouvait toujours dur à avaler qu'elle lui eût préféré un vendeur de baraques, et il supposait que cela aussi faisait partie du problème que sa vanité blessée n'avait fait qu'aggraver les choses. Il n'allait tout de même pas prétendre, en particulier devant le tribunal de sa conscience, qu'il avait été blanc comme neige dans cette affaire, non?

" Est-ce qu'il s'agit d'une plaisanterie ? " La voix d'Amy trahissait à la fois de la honte, du chagrin et de la méfiance.

" Non. " Il commençait de nouveau à se sentir fatigué.

" Ted n'est pas ici, reprit-elle. Il ne vient que rarement. C'est… c'est moi qui vais chez lui. "

Merci de partager ça avec moi, Amy, fut-il -sur le point de répondre. Il se retint à temps. Comme il serait agréable d'avoir toute une conversation sans échanger d'accusations… Il ne la remercia donc pas du renseignement, il ne lui dit pas : " Ça va changer ", et surtout il ne lui demanda pas: " Mais bon

Dieu qu'est-ce qui ne va pas, Amy? "

Surtout pour la bonne raison qu'elle aurait pu lui retourner la question.

Elle lui avait suggéré d'appeler Dave Newsome, le constable de Tashmore - après tout, cet individu pouvait être dangereux. Mort lui répondit que ça ne lui paraissait pas nécessaire, en tout cas pas pour le moment, mais que si John Shooter revenait à la charge, il passerait un coup de fil à Dave. Après quelques derniers échanges polis et contraints, ils raccrochèrent. Il savait qu'elle était encore piquée au vif par sa suggestion indirecte que Ted aurait pu se trouver assis dans le fauteuil de Morty-chéri et dormir dans le lit de Morty-chéri, mais il ne savait pas, honnêtement, comment il aurait pu éviter de mentionner le nom de Ted Milner à un moment ou un autre. Le personnage faisait maintenant partie de la vie d'Amy, après tout. Et c'était lui, Mort, qu'elle venait d'appeler. Elle avait eu l'un de ses bizarres pressentiments et l'avait appelé, lui.

Mort atteignit l'endroit où le chemin fait un embran-chement; la branche de droite grimpait la pente raide qui conduit à Lake Drive. C'est celle-ci qu'il choisit, marchant lentement, tout au plaisir des couleurs de l'automne. Lorsqu'il arriva dans le dernier virage et en vue de la chaussée goudronnée de Lake Drive, il ne se sentit pas tellement surpris de découvrir le break poussiéreux aux plaques du Mississippi garé là, comme un chien souvent fouetté enchaîné à un arbre, non plus que la carcasse dégingandée de John Shooter appuyée contre l'aile avant, bras croisés sur la poitrine.

Mort se prépara à sentir son pouls s'accélérer et l'adrénaline affluer dans son organisme; mais son coeur continua de battre normalement et ses glandes à ne sécréter que ce qui leur paraissait nécessaire, à savoir les doses ordinaires.

Caché depuis un moment derrière un nuage, le soleil reparut et les couleurs de l'automne, déjà éclatantes, donnèrent l'impression de flamboyer. Il vit se matérialiser sa propre ombre, sombre, allongée, nettement découpée. Le chapeau rond et noir de Shooter paraissait plus noir que jamais, sa chemise bleue plus bleue, et l'air était tellement limpide que l'homme semblait avoir été découpé aux ciseaux dans une réalité plus intense et vivante que celle que Mort connaissait en règle générale. Il comprit alors qu'il s'était trompé sur les raisons qu'il avait données de ne pas appeler Dave Newsome - qu'il avait autant menti à lui-même qu'à Amy. La vérité était qu'il tenait à traiter cette affaire en personne. Ne serait-ce que pour me prouver qu'il y a des choses que je peux encore régler tout seul.

Sur quoi il reprit son chemin en direction du sommet de la colline, où John Shooter l'attendait, appuyé contre sa voiture.

Sa promenade au bord du lac avait duré d'autant plus longtemps qu'il ne s'était pas pressé, et le coup de téléphone d'Amy n'était pas la seule chose à laquelle il avait pensé lorsqu'il s'était frayé un chemin autour d'un tronc d'arbre couché ou arrêté pour ramasser un caillou plat et faire des ricochets sur l'eau (enfant il arrivait à en faire une dizaine, alors qu'aujourd'hui quatre était son meilleur score). Il avait aussi réfléchi à la meilleure manière de contrer Shooter quand celui-ci reviendrait à la charge - si jamais il y revenait.

Il était exact qu'il avait ressenti une culpabilité passagère - et peut-être pas si passagère que ça - lorsqu'il avait constaté à quel point les deux histoires se ressemblaient, mais il avait fini par s'en débarrasser; elle ne se réduisait plus qu'à la vague culpabilité générale que, supposait-il, devaient éprouver tous les auteurs de fiction, de temps en temps. Quant à Shooter lui-même, les seuls sentiments qu'il lui inspirait étaient l'ennui, la colère… et une certaine forme de soulagement. Il se sentait déborder d'une rage sans objet, et cela depuis des mois. Il était agréable d'avoir un bouc émissaire sur le dos duquel coller toute cette merde.

Mort avait entendu parler de cette vieille scie selon laquelle, si quatre cents singes attachés à quatre cents machines à écrire tapaient dessus au hasard pendant quatre millions d'années, l'un d'eux finirait par produire les oeuvres complètes de Shakespeare. Il ne le croyait pas. Même si c'était vrai, John Shooter n'était pas un singe et n'avait pas vécu aussi longtemps, loin s'en faut, en dépit des profondes rides de son visage.

Shooter avait donc copié son histoire. Les raisons pour lesquelles il avait choisi " Sowing Season " étaient au-delà des capacités de déduction de Mort Rainey, mais il savait que les choses s'étaient passées ainsi : la possibilité d'une coïncidence étant exclue, il savait fichtrement bien que, si lui-même l'avait volée dans la Grande Banque à Idées de l'Univers, il ne l'avait en tout cas pas dérobée à M. Shooter, du Grand Etat du Mississippi.

Où donc Shooter l'avait-il copiée ? Mort pensait que là se trouvait la question la plus importante; ses chances de démontrer que Shooter était un mystificateur et un faussaire se dissimulaient peut-être dans la réponse à cette question.

Il n'y en avait que deux possibles, " Sowing Season " n'ayant été publiée que deux fois, la première dans la revue Ellery Queen's Mystery Magazine, et la deuxième dans le recueil Everybody Drops the Dime. Les dates de publication des nouvelles figurent en général avec les copyrights, au début du livre, et cette disposition avait été respectée pour le recueil. Il avait vérifié, et constaté que la première publication datait du numéro de juin 1980 de EQMM. Everybody Drops the Dime, de son côté, avait été publié par St Martin Press en 1983. On avait procédé à de nouveaux tirages depuis - tous en livre de poche, sauf un - mais cela n'avait aucune importance. Les dates importantes étaient 1980 et 1983… Il avait l'espoir que ce fait, qui n'est en général remarqué que par les avocats des maisons d'édition, était passé inaperçu aux yeux de Shooter.

C'est donc en espérant que le paysan du Mississippi aurait considéré comme acquis (à l'instar de la plupart des lecteurs) qu'une histoire qu'il lisait dans un recueil était auparavant inédite, que Mort s'approcha de l'homme et s'arrêta devant lui, au bord du chemin.

" Vous avez certainement eu le temps de lire mon histoire, depuis hier. " Shooter s'était exprimé du même ton que s'il avait parlé de la pluie et du beau temps.

" Oui. "

L'homme acquiesça gravement. " J'imagine que ça a dû vous dire quelque chose, non ?

- Sans aucun doute, répondit Mort, ajoutant d'un ton négligent : Et quand l'avez-vous écrite ?

- J’étais sûr que vous me le demanderiez. ” Il eut un petit sourire entendu, mais n’ajouta plus rien. Il gardait les bras croisés, les mains à plat contre ses flancs, sous les aisselles. Il avait l’air d’un homme qui se satisferait pleinement de rester où il se trouvait pour le reste de ses jours, ou du moins jusqu’au moment où le soleil passerait au-dessous de l’horizon et cesserait de lui chauffer le visage.

” Eh bien, évidemment, continua Mort sur le même ton indifférent. Il le faut bien, vous comprenez. Lorsque deux types arrivent avec la même histoire, c’est une affaire sérieuse.

- Sérieuse, opina Shooter d’un ton de voix profondément méditatif.

- Et la seule manière de voir clair dans un cas comme celui-ci, continua Mort, et de découvrir qui a copié qui, consiste à déterminer lequel des deux l’a écrite le premier. ” Il continua de regarder sans ciller les yeux bleu porcelaine de Shooter. Un peu plus loin, une mésange pépia d’un ton affairé dans un fourré puis se tut. ” N’êtes-vous pas d’accord ?

- Je suppose que si. Je suppose que c’est pour cette raison que j’ai fait tout ce chemin depuis le Mississippi. “

Mort entendit le grondement d’un véhicule qui s’approchait. Ils se tournèrent tous deux dans cette direction, et le quatre-quatre de Tom Greenleaf apparut au sommet de la colline la plus proche, entraînant derrière lui un cyclone miniature de feuilles mortes. Tom, un natif de Tashmore vigoureux et au teint hâlé, âgé de soixante-dix ans passés, était le gardien de la plupart des maisons, de ce côté-ci du lac, dont Greg Carstairs n’avait pas la charge. Tom leva la main au passage pour le saluer; Mort lui rendit son bonjour. Shooter retira une main de dessous son bras et leva le pouce en direction de Tom d’un geste amical qui, d’une manière obscure, trahissait de très nombreuses années passées à la campagne, et le nombre incalculable de fois où il avait salué les conducteurs de camionnettes, de tracteurs, de faneuses et de moissonneuses de ce même geste désinvolte. Puis, lorsque se fut éloigné le quatre-quatre de Tom, il remit sa main à la même place et se retrouva les bras croisés. Tandis que les feuilles bruissaient en retombant sur la route, son regard patient, fixe, presque éternel, revint une fois de plus vers le visage de Morton Rainey. ” De quoi parlions-nous, déjà ? dit-il, avec une sorte de douceur.

- Nous nous efforcions d’établir la question de l’antériorité, dit Mort. Ce qui signifie…

- Je sais ce que cela signifie, le coupa Shooter avec un regard dont le calme se doublait d’une pointe de léger mépris. Je sais que je porte des frusques de bouseux, et ça fait peut-être bien un bouseux de moi, mais pas nécessairement un bouseux stupide.

- En effet, admit Mort. Mais ce n’est pas parce qu’on est intelligent que l’on est nécessairement hon-nête, non plus. En fait, je crois même que la tendance irait à l’inverse.

- C’est exactement ce que j’aurais pu dire en pensant à vous, si je vous avais connu avant “, répliqua sèchement Shooter. Mort se sentit rougir. Il n’appréciait guère de se faire mettre en boîte, et cela ne lui arrivait que rarement, mais c’était pourtant ce que Shooter venait de faire avec l’aisance décontractée d’un tireur expérimenté au pigeon d’argile.

Son espoir de piéger Shooter s’évanouit - pas complètement, mais il s’en fallait de peu. Intelligence et ruse n’étaient pas la même chose, mais Mort commençait à se dire que l’homme

possédait l'une et l'autre. Il n'y avait cependant aucune raison de faire traîner les choses. Il ne tenait nullement à rester plus qu'il ne le fallait dans la compagnie de Shooter. Bizarrement, il avait attendu cette confrontation avec impatience, une fois sûr qu'elle serait inévitable, peut-être simplement parce qu'elle constituait une rupture dans une routine déjà ennuyeuse et désa-gréable. Il voulait maintenant en terminer. Il n'était plus aussi sûr que Shooter était fou - pas complète-ment, en tout cas - mais en revanche, il commen- çait à le croire peut-être dangereux. Il était si fichtrement implacable! Il décida d'employer sa botte secrète et d'en finir : assez tergiversé.

" Quand avez-vous écrit votre histoire, Monsieur Shooter ?

- Mon nom n'est peut-être pas Shooter, répondit l'homme, l'air légèrement amusé. Qui sait si ce n'est pas simplement un nom de plume?

- Je vois. Quel est votre véritable nom?

- Je n'ai pas dit que ça ne l'était pas - j'ai dit " peut-être ". De toute façon, ça ne vous regarde pas. " Il s'exprimait avec sérénité, donnant l'impression de s'intéresser davantage à un nuage solitaire qui dérivait lentement dans le vaste ciel bleu en direction du soleil déclinant.

" D'accord, mais la date à laquelle vous avez écrit cette histoire me regarde.

- Je l'ai écrite il y a sept ans ", dit-il sans cesser d'étudier le nuage - lequel frôlait le soleil et commen- çait à se franger d'or. " En 1982. "

Bingo. Vieux salopard rusé ou non, il a quand même foncé droit dans le piège. Il a trouvé l'histoire dans le recueil de nouvelles, évidemment. Et étant donné qu'il est sorti en 1983, il s'est dit que toute date antérieure pouvait être bonne. T'aurais dû lire la page des copyrights, mon vieux.

Il s'attendait à éprouver un sentiment de triomphe, mais rien ne vint. Seulement une impression diffuse de soulagement à l'idée qu'il pourrait envoyer ce cinglé se faire joyeusement voir sans autre forme de procès. Il n'en restait pas moins curieux; telle est la malédiction de la gent écrivante. Par exemple, pourquoi avoir choisi cette histoire-ci, une histoire tellement diffé- rente de son inspiration habituelle, tellement atypi-que ? Et si le type voulait l'accuser de plagiat, pourquoi sélectionner une obscure nouvelle alors qu'il aurait pu tout aussi bien contrefaire le même genre de manuscrit presque identique à partir d'un best-seller comme The Organ-Grinder's Boy? Voilà qui aurait été juteux; tandis que çà, c'était presque une plaisanterie.

Sans doute se taper tout un roman aurait été trop de travail, pensa Mort.

" Pourquoi avoir attendu si longtemps? demanda-t-il. Mon livre a été publié en 1983, il y a six ans. Bientôt sept.

- Parce que je ne savais pas. " Il quitta le nuage des yeux et tourna vers l'écrivain ce regard déconcertant de léger mépris qu'il avait déjà eu. " Un homme comme vous, un homme dans votre genre, ça s'imagine que tout le monde le lit, en Amérique, et peut-être tout le monde dans les autres pays où il est publié.

- Je ne me fais pas ce genre d'illusion, croyez-moi, répliqua Mort sèchement à son tour.

- Mais ce n’est pas vrai “, continua Shooter, qui ignora la réponse de Mort. Il parlait toujours sur le même ton parfaitement monocorde et d’une effrayante sérénité. ” Pas vrai du tout. Ce n’est qu’au milieu du mois de juin que je l’ai lue. Ce mois de juin. “

Mort eut envie de rétorquer: Tiens donc! Eh bien, figurez-vous, mon vieux, que je n’avais jamais vu ma femme au lit avec un autre avant le milieu du mois de mai! Est-ce que cela désarçonnerait Shooter, s’il disait à voix haute quelque chose de ce genre ?

Il regarda le visage de l’homme et décida que non. La sérénité s’était évanouie dans ces yeux bleu porcelaine comme s’évanouit la brume du matin, par une journée qui s’annonce caniculaire. Shooter avait maintenant l’air d’un prédicateur fondamentaliste qui s’apprête à déverser, sur ses ouailles tremblantes et tête baissée, des charretées d’infernales imprécations. Pour la pre-mière fois, Mort Rainey eut réellement peur de l’homme. Il n’en était pas moins en colère. La pensée qu’il avait eue vers la fin de leur première rencontre lui revint à l’esprit : frousse ou pas, il n’allait tout de même pas rester sans rien faire devant ce type qui l’accusait de vol - en particulier maintenant qu’il venait lui-même de lui donner la preuve de la fausseté de cette accusation.

” Laissez-moi deviner, dit Mort. Un type comme vous est sans doute trop délicat dans le choix de ses lectures pour s’intéresser au genre de merdes que j’écris. Vous vous en tenez à des auteurs comme Marcel Proust ou Thomas Hardy, pas vrai ? Le soir, après la traite des vaches, vous allumez l’une de ces bonnes vieilles lampes de campagne à kérosène, vous la posez au milieu de la table de la cuisine, laquelle est bien entendu recouverte d’une nappe à carreaux rouges et blancs bien de chez nous, et vous relisez quelques pages de Tess ou de A la recherche du temps perdu. Pendant le week-end, vous vous laissez peut-être aller à des choses un peu plus faciles et sortez un Erskine Caldwell ou un Annie Dillard. C’est l’un de vos amis qui vous a rapporté que j’avais copié la nouvelle que vous aviez si patiemment et honnêtement élaborée. C’est bien ça, non, Monsieur Shooter? Ou Monsieur Je-ne-sais-qui ?

- Pas du tout. Je n’ai pas d’amis. ” Shooter avait parlé du ton neutre de quelqu’un qui constate simplement un fait. ” Pas d’amis, pas de femme, pas de famille. Je possède une petite propriété à environ trente kilomètres au sud de Perkinsburg, et j’ai en effet une nappe à carreaux sur la table de la cuisine, comme vous dites. Par contre, j’ai l’électricité. Je ne sors la lampe à kérosène que pendant les tempêtes, lorsque la ligne est coupée.

- Très content pour vous. “

Shooter ignora le sarcasme. ” Je tiens la ferme de mon père et je l’ai agrandie grâce à un peu d’argent venu de ma grand-mère. J’ai effectivement un troupeau de vaches, environ vingt laitières, vous aviez aussi raison là-dessus, et le soir, j’écris des histoires. Je suppose que vous vous servez d’un de ces ordinateurs avec un écran et tout le bazar; moi, je me contente d’une vieille machine à écrire portable. “

Il se tut, et pendant un moment, on n’entendit plus que le froissement sec des feuilles dans la légère brise de fin d’après-midi qui venait de se lever.

” Pour ce qui est de la manière dont j’ai découvert que votre histoire était la même que la mienne, je n’ai eu besoin de personne. Voyez-vous, j’avais envisagé de vendre la ferme. Je me disais qu’avec un peu d’argent, je pourrais écrire le jour, l’esprit encore frais, au lieu d’être obligé d’attendre le soir.

L’agent immobilier de Perkinsburg voulait me faire rencontrer un gars de Jackson qui possède de nombreuses fermes d’élevage laitier dans le Miss’ippi. Je déteste conduire plus de quinze ou vingt kilomètres de suite - ça me fiche mal à la tête, en particulier lorsqu’il faut rouler en ville, là où tous les cinglés sont lâchés - et j’ai donc pris l’autocar. Au moment d’y monter, je me suis rendu compte que je n’avais rien emporté à lire. Et j’ai horreur d’un long voyage en bus sans quelque chose à lire. “

Mort se rendit compte qu’il acquiesçait involontairement. Lui aussi détestait voyager, que ce fût en car, en train, en avion ou comme passager en auto, sans quelque chose à lire et quelque chose de plus substan-tiel que le journal du matin.

” Il n’y a pas de station de bus à Perkinsburg - le Greyhound s’arrête juste cinq minutes au Rexall, c’est tout. J’étais déjà à la porte et attaquais la première marche lorsque je me suis rendu compte que je n’avais rien. J’ai demandé au chauffeur de m’attendre et il m’a répondu qu’il en avait rien à foutre, qu’il était déjà en retard et qu’il redémarrait dans trois minutes, montre en main. Si j’étais dans le bus à ce moment-là, parfait, sinon je pouvais lui baiser le cul la prochaine fois qu’on se rencontrerait. “

Il parle comme un conteur, pensa Mort. Un vrai conteur, bon Dieu. Il aurait bien voulu oublier cette idée - elle n’était pas des meilleures à avoir pour le moment - mais il n’y arriva pas.

” Alors, j’ai couru dans le drugstore. Vous savez, dans le Rexall de Perkinsburg, ils ont de ces vieux présentoirs à livres de poche, de ceux qui tournent sur eux-mêmes, comme dans le petit magasin général, pas loin d’ici. - Des tourniquets. “

Shooter acquiesça. ” C’est ça. Bref, j’ai pris le premier qui me tombait sous la main. Ça aurait pu être la Bible en poche, vu que j’ai même pas regardé la couverture. Mais pas du tout. C’était votre livre de nouvelles, Everybody Drops the Dime. Et pour autant que je sache, toutes ces nouvelles sont de vous. Sauf une. “

Faut arrêter ce type tout de suite. Il est en train de se monter la tête et la vapeur commence à lui sortir par les naseaux. Faut arrêter ça tout de suite.

Mais il découvrit qu’il n’en avait pas envie. Shooter était peut-être bien un écrivain. Il en possédait deux des principales vertus : il racontait l’histoire que vous aviez envie d’entendre jusqu’à la fin, même si l’on se faisait une idée assez juste de ce que serait cette fin, et il était tellement merdeux que l’odeur était insoute-nable.

Au lieu de lui balancer ce qu’il aurait dû, à savoir que même si Shooter (et il fallait une furieuse imagination pour se figurer ça) disait la vérité, lui, Mort, avait écrit cette misérable histoire deux ans auparavant, il répondit: ” Vous avez donc lu Sowing Season dans le car Greyhound lorsque vous êtes allé à Jackson vendre votre ferme, en juin dernier.

- Non. En fait, je l’ai lu au retour. J’ai vendu la ferme et j’ai repris le Greyhound avec un chèque de soixante mille dollars dans la poche. J’avais lu une demi-douzaine d’histoires à l’aller. Peux pas dire que je les ai trouvées extraordinaires, mais ça faisait passer le temps.

- Merci. “

Shooter l’étudia brièvement. ” Ce n’était pas vraiment un compliment.

- Comme si je ne m'en doutais pas. "

L'homme réfléchit quelques instants puis haussa les épaules. " Toujours est-il que j'en ai lu deux autres sur le chemin du retour… et puis celle-ci. Mon histoire. "

Il regarda le nuage, maintenant transformé en une masse aérienne dorée et scintillante, puis reporta les yeux sur Mort. Son visage exprimait toujours aussi peu de passion, mais l'écrivain comprit soudain qu'il s'était complètement fourvoyé lorsqu'il avait cru que Shooter jouissait le moindrement de la paix et de la sérénité. Il avait été trompé par le contrôle impitoyable que l'homme exerçait sur lui-même pour se retenir d'étrangler Morton Rainey avec ses mains nues. Aucune passion ne se lisait sur son visage, mais dans ses yeux, en revanche, brillait la fureur la plus profonde et la plus sauvage que Mort eût jamais vue. Il comprit qu'en prenant ce chemin, il s'était peut-être précipité vers ce qui pouvait étre sa propre mort. En face de lui se tenait un homme suffisamment fou - fou et furieux, oui, fou furieux - pour tuer.

" Je suis surpris que personne ne vous en ait fait la remarque - cette histoire ne ressemble en rien aux autres. " La voix de Shooter gardait son ton uni, mais Mort y sentait les intonations d'un homme qui déploie des efforts prodigieux pour ne pas frapper, poignarder, étrangler, peut-être; les intonations d'un homme qui sait qu'il n'aurait besoin, pour franchir la ligne qui sépare parler de tuer, que d'entendre sa propre voix commencer à s'élever en spirales vers les registres de la colère et de la frustration; les intonations d'un homme qui sait combien il serait mortellement facile de se faire justice soi-même.

Mort se sentit soudain comme un homme prisonnier d'une pièce sombre dans laquelle s'entrecroisent des fils, fins comme des cheveux et reliés à des bâtons de dynamite. Il avait de la peine à admettre que, quelques instants auparavant, il se fût cru maître de la situation. Ses problèmes - Amy, son impuissance à écrire - se réduisaient maintenant à des traits secondaires, dans un paysage sans importance. En un sens, ils avaient même tout à fait cessé d'être des problèmes. Il n'en avait plus qu'un, maintenant, rester en vie suffisamment longtemps pour pouvoir retourner chez lui et voir le soleil passer sous l'horizon.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Il n'osait rien dire, pour le moment. Rien. La pièce était pleine de fils invisibles.

" Je suis très surpris ", répéta Shooter de cette voix lourdement égale qui lui faisait maintenant l'effet d'une hideuse parodie de calme.

Mort s'entendit dire: " Ma femme… ma femme ne l'a pas aimée. Elle m'a dit que ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais écrit jusqu'ici.

- Comment êtes-vous tombé dessus? demanda Shooter avec lenteur et sauvagerie. C'est ça et pas autre chose que je veux savoir. Comment un trou du cul d'écrivain qui fait plein de fric comme vous a-t-il pu débarquer dans une cambrousse comme Perkinsburg pour me voler ma foutue histoire ? J'aimerais savoir aussi pourquoi, à moins que vous n'ayez aussi volé les autres, mais pour le moment, je me contenterai du comment. "

Tant de monstrueuse mauvaise foi ranima brusquement toute la colère de Mort, comme une soif qui n'a pas été apaisée. Il oublia qu'il se trouvait sur Lake Drive, seul avec ce fou furieux débarqué de

son Mississippi.

” Laissez tomber, dit-il d’un ton rude.

- Laisser tomber? demanda Shooter avec un regard de stupéfaction embarrassée. Laisser tom-ber ? Qu’est-ce que vous voulez dire, laisser tomber ?

- Vous avez dit que vous avez écrit votre histoire en 1982. Je crois avoir écrit la mienne à la fin de 1979. Je ne peux pas me rappeler la date exacte, mais je sais qu’elle a été publiée pour la première fois dans le numéro de juin 1980 d’un magazine. Je vous bats de deux années, Monsieur Shooter ou Monsieur Trucmuche. Si quelqu’un a le droit de faire du ramdam et de crier au plagiat, c’est bien moi. “

Mort ne vit pas exactement l’homme bouger. A un moment donné ils se tenaient à côté de la voiture de Shooter, se fusillant du regard; l’instant suivant, Mort se retrouvait collé contre la portière du conducteur, les mains de Shooter lui écrasant le haut des bras, son front pressé contre le sien. Entre ces deux positions, il n’y avait eu que la sensation brouillée d’être saisi et bousculé.

” Vous mentez! ” gronda Shooter. Une bouffée sèche d’haleine parfumée à la cannelle parvint à l’écrivain.

- Tu parles, si je mens “, fit Mort en s’arc-boutant pour repousser le poids de l’homme. Celui-ci était fort, certainement plus fort que Mort Rainey ; mais ce dernier était plus jeune et il pouvait s’adosser à la vieille bagnole bleue pour pousser. Il réussit à faire lâcher prise à Shooter, qui trébucha en arrière de deux ou trois pas.

Ça va être ma fête, maintenant, pensa Mort. Bien qu’il ne se fût pas battu depuis les bagarres du cours moyen, dans la cour de récré, il se sentait l’esprit clair et nullement paniqué, à son grand étonnement. Nous allons nous foutre sur la gueule à cause de cette connerie d’histoire à la gomme. Eh bien, d’accord; de toute façon, je n’avais rien d’autre à faire aujourd’hui.

Mais cela ne se passa pas ainsi. Shooter leva les mains; il vit qu’il avait les poings serrés… et il se força à les ouvrir. Mort sentit l’effort que l’homme s’impo-sait pour réendosser sa carapace de contrôle, et en éprouva une sorte de terreur admirative. Shooter porta l’une de ses paumes ouvertes à la bouche et s’essuya les lèvres, très lentement et délibérément.

” Prouvez-le, dit-il.

- Très bien. Revenez avec moi à la maison. Je vous montrerai la date du copyright sur la première page du livre.

- Non, dit Shooter. Le livre, je m’en fiche. Je m’en fiche complètement. Montrez-moi l’histoire. Montrez-moi le magazine dans laquelle se trouve l’histoire, pour que je puisse vérifier moi-même.

- Je n’ai pas le magazine ici. “

Il était sur le point d’ajouter autre chose, mais Shooter leva la tête vers le ciel et émit un bref aboiement de rire. Un bruit aussi sec que celui d’une hache qui fend du petit bois. ” Bien entendu “, dit-il. La fureur continuait à flamboyer dans ses yeux, mais il paraissait de nouveau maître de lui. ” Je

l’aurais parié, que vous ne l’aviez pas.

- Ecoutez-moi. D’habitude, nous ne venons dans cet endroit que pour les vacances d’été, ma femme et moi. J’ai des exemplaires de mes livres ici, ainsi que des éditions étrangères, mais j’ai aussi beaucoup publié dans des magazines; des histoires, ainsi que des articles et des essais. Ces revues se trouvent à notre domicile habituel, c’est-à-dire à Derry.

- Alors qu’est-ce que vous fichez ici ? “

Mort lut dans son regard un mélange d’incrédulité et d’exaspérante satisfaction : manifestement, Shooter s’était attendu à une manoeuvre dilatoire de ce genre, et dans son esprit, l’écrivain faisait justement cela. Ou essayait.

” Je suis ici parce que - mais au fait, comment avez-vous su que j’y étais ?

- Je n’ai eu qu’à regarder au dos du livre que j’ai acheté “, répondit Shooter. Mort comprit et, frustré, fut sur le point de se donner une claque sur le front. Evidemment. Il y avait une photo de lui sur la quatrième de couverture de Everybody Drops the Dime, aussi bien dans l’édition normale que dans celle en livre de poche. C’est Amy qui l’avait prise, et le cliché était excellent. On voyait la maison à mi-distance et le lac Tashmore dans le fond. La légende disait simplement : Morton Rainey chez lui, dans le Maine occidental. Shooter était donc venu dans le Maine occidental sur la foi de ce document et n’avait pas dû avoir besoin de faire la tournée de beaucoup de bistrots ou de drugstores, dans le coin, avant de se faire dire par quel-qu’un : ” Mort Rainey ? Bon Dieu, oui! Il habite à Tashmore. C’est un ami à moi, en fait! ” Voilà au moins qui répondait à une question.

” Je suis ici parce que ma femme et moi venons de divorcer. Le jugement date de quelques jours. Elle est restée à Derry. Une autre année, vous n’auriez trouvé personne ici. “

L’homme vrilla Mort du regard.

” Je vous aurais trouvé même si vous aviez démé- nagé au Brésil.

- Je vous crois. Malgré tout, vous vous trompez. Ou vous essayez de m’avoir. Je vais vous faire la faveur de croire qu’il ne s’agit que d’une erreur, parce que vous me paraissez sincère…

Oh, bon Dieu, oui!

mais j’ai publié cette histoire deux ans avant la date à laquelle vous dites l’avoir écrite. “

Mort aperçut l’éclair de folie briller un bref instant dans l’oeil de Shooter, puis il s’évanouit. Pas complète-ment éteint pour autant, mais maté pour le moment. Comme un dresseur de chiens materait une bête particulièrement mauvaise.

” Vous dites que ce magazine est à votre autre domicile ?

- Oui.

- Et que l’histoire est dedans ?

- Oui.

- Et que la date de ce magazine est juin 1980 ?

- Oui. “

Au début, Mort avait senti croître son impatience, d’autant que des silences prolongés et songeurs avaient séparé les questions, mais maintenant, il reprenait un peu espoir; on aurait dit que l’homme essayait de digérer la vérité de ce qu’il lui avait dit… une vérité, pensa Mort, que ” John Shooter ” devait avoir connue depuis le début, car la quasi-identité des deux histoires excluait toute possibilité de coïncidence. L’écrivain s’en tenait toujours fermement à cette version, à ceci près qu’il se demandait maintenant si Shooter n’aurait plus, par hasard, aucun souvenir conscient de son plagiat. Car l’homme était manifestement fou.

Il n’avait plus tout à fait aussi peur qu’au moment où il avait vu pour la première fois la haine et la fureur danser dans les yeux de Shooter, comme les reflets d’un embrasement que rien ne peut éteindre. Lorsqu’il l’avait poussé, l’homme avait trébuché et Mort songea qu’en cas de combat, il pourrait probablement lui tenir tête… voire même avoir le dessus.

Il valait toutefois mieux ne pas en arriver là. D’une manière insolite et biscornue, il commençait à se sentir un peu désolé pour Shooter.

Le cher homme, néanmoins, poursuivait son inquisition, inébranlable.

” Cette autre maison, celle qui appartient maintenant à votre femme, elle se trouve aussi dans le Maine ?

- Oui.

- Elle y est, en ce moment ?

- Oui. “

Le silence se prolongea davantage, cette fois. D’une certaine manière, Shooter lui faisait penser à un ordinateur ayant à faire face à une surcharge d’informations. Finalement il ajouta : ” Je vous donne trois jours.

- C’est trop généreux de votre part! ” répliqua Mort.

Shooter retroussa sa longue lèvre supérieure sur des dents trop bien rangées pour ne pas être un dentier commandé par correspondance. ” Vous auriez tort de ne pas me prendre au sérieux, fiston. Je fais de mon mieux pour ne pas me mettre en colère, et je ne m’en sors pas si mal, mais…

- Ça alors, c’est la meilleure! explosa Mort. Et moi, donc ? C’est incroyable! Vous débarquez de je ne sais où et lancez de but en blanc l’accusation la plus grave que l’on puisse lancer à l’encontre d’un écrivain, et quand je vous dis que j’ai la preuve ou que vous vous trompez ou que vous racontez un foutu mensonge, vous vous félicitez d’être capable de ne pas vous mettre en colère! Mais c’est incroyable! “

Shooter plissa les paupières, ce qui lui donna une expression rusée. ” La preuve? Je ne vois pas de preuve, moi. Vous parlez, vous parlez, mais ce n’est pas une preuve, ça.

- Je vous l’ai dit! cria Mort, pris d’un sentiment d’impuissance, comme s’il essayait de boxer contre des toiles d’araignée. Je vous ai tout expliqué! “

Shooter regarda longuement Mort, puis se tourna et se pencha à l’intérieur de son véhicule, par la vitre baissée.

” Qu’est-ce que vous faites ? ” demanda l’écrivain, la voix tendue. C’était maintenant qu’il sentait l’adréna-line fouetter son organisme, le préparant à combattre ou à s’enfuir… probablement à s’enfuir, si Shooter sortait le gros fusil de chasse que son imagination lui faisait déjà voir.

” Je prends mes cigarettes, c’est tout. Pas la peine de pisser dans votre falzar. “

Lorsqu’il se dégagea de la voiture, il tenait un paquet rouge de Pall Mall à la main : il venait de les prendre sur le tableau de bord. ” Vous en voulez une ?

- J’ai les miennes “, répliqua Mort d’un ton plutôt boudeur. Il sortit le vieux paquet de L & M de la poche de sa chemise de flanelle.

Chacun alluma la sienne.

” Si nous continuons comme ça, on va finir par se battre, dit finalement Shooter, et je ne veux pas.

- Bon Dieu, moi non plus!

- Une partie de vous, si “, le contredit Shooter. Il continuait d’observer Mort à travers ses paupières plissées, avec toujours cette expression de paysan madré. ” Il y a une partie de vous-même qui ne demande que ça. Mais je ne crois pas que ce soit juste moi et mon histoire qui vous donnent envie de vous bagarrer. Il y a une autre abeille qui vous tourmente sous votre couverture, et ceci rend cela plus difficile. Une partie de vous a envie de se battre, mais ce que vous ne comprenez pas est que si nous commençons à nous sauter dessus, ça ne se terminera que par la mort de l’un de nous deux. “

Mort chercha sur le visage de son interlocuteur des signes trahissant son besoin d’exagérer et n’en découvrit aucun. Une impression de froid se coula soudain le long de son épine dorsale.

” C’est pourquoi je vais vous donner trois jours. Vous appellerez votre ex, et vous lui demanderez de vous envoyer le magazine avec la nouvelle en question, si ce magazine existe. Et je reviendrai. Ce magazine n’existe pas, évidemment; je crois que nous le savons tous les deux. Mais je crois aussi que vous avez besoin de réfléchir longtemps et à fond. “

Il regardait Mort avec une déconcertante expression de pitié sévère.

” Vous n’avez jamais cru qu’on vous attraperait un jour, n’est-ce pas ? demanda-t-il. Non, vous ne l’avez jamais cru.

- Si je vous montre le magazine, est-ce que vous me ficherez la paix ? ” Mort parlait davantage pour lui-même qu’à l’intention de Shooter. ” Je crois que ce que je veux vraiment savoir, c’est si ça en

vaut la peine. “

Shooter ouvrit brusquement la portière de sa voiture et se glissa derrière le volant. Mort trouvait inquié- tante la vitesse à laquelle l’homme se déplaçait. ” Trois jours. Utilisez-les comme vous voulez, Monsieur Rainey. “

Il lança le moteur. Il tournait avec le halètement bas caractéristique de soupapes ayant besoin d’un bon rodage, et l’odeur âpre de l’huile qui montait du vieux pot d’échappement polluait l’air de cette fin d’après-midi. ” Juste, c’est juste, correct, c’est correct. La première chose, c’est vous coincer de telle manière que vous vous rendiez compte que je vous tiens vraiment, et que vous ne pouvez pas vous tirer en douce de ce merdier, comme vous avez probablement dû toujours le faire pendant toute votre vie. La première chose. “

Il regarda Mort, le visage inexpressif, par la vitre ouverte.

” La seconde chose, ajouta-t-il, est la véritable raison de ma venue.

- Et c’est quoi ? ” s’entendit demander Mort. Bizarre et rien moins que rageant, mais la sensation de culpabilité recommençait à l’envahir sournoisement, comme s’il avait réellement commis l’acte dont l’accusait ce cinglé de cul-terreux.

” Nous en reparlerons “, répondit Shooter en passant une vitesse sur son vieux tacot. ” En attendant, réfléchissez un peu à ce qui est juste et à ce qui est correct.

- Vous êtes cinglé! ” lui cria Mort, mais Shooter roulait déjà sur Lake Drive, en direction du carrefour où la voie donnait sur la Route 23.

Il suivit le véhicule du regard jusqu’à ce qu’il eût disparu puis revint à pas lents vers la maison. Il se sentait l’esprit de plus en plus vide au fur et à mesure qu’il s’en rapprochait. La rage et la peur avaient disparu. Il avait froid, il était fatigué et il éprouvait la nostalgie d’un foyer qui n’existait plus et qui, commen- çait-il à croire, n’avait jamais existé.

Le téléphone commença à sonner alors qu’il était à mi-chemin de l’allée qui reliait la maison à Lake Drive par une pente raide. Mort se mit à courir, non sans se douter qu’il n’y arriverait pas, mais courant tout de même, se maudissant pour sa réaction insensée. Par-lez-moi donc du chien de Pavlov!

Il avait ouvert la porte-moustiquaire et tripotait maladroitement la poignée de la porte intérieure lorsque le téléphone se tut. Il entra, referma le battant derrière lui et regarda l’appareil, posé sur une petite table ancienne qu’Amy avait dégottée au marché aux puces de Mechanic Falls. Il n’eut pas de peine à imaginer, sur le coup, le téléphone lui rendant son regard avec une impatience mécanique étudiée : Ne me demandez rien, patron. Je ne fabrique pas les nouvelles, je ne fais que les transmettre. Il songea qu’il devrait s’acheter l’un de ces appareils enregistreurs… ou peut-être pas. Lorsqu’il y réflé- chissait sérieusement, il devait s’avouer que le télé- phone n’était pas son gadget préféré. Si les gens voulaient vraiment vous joindre, ils rappelaient for-cément.

Il se prépara un sandwich et un bol de soupe, pour se rendre compte finalement qu’il n’en avait pas

envie. Il se sentait seul, malheureux et quelque peu contaminé par la démence de John Shooter. Il ne fut pas tellement surpris de constater que la somme de ces impressions était une envie de dôr-mir. Il commença à couver le canapé des yeux.

Bon, d'accord, lui murmura une voix intérieure. N'oublie pas cependant que si tu peux courir, tu ne peux pas te cacher. Ce merdier sera toujours présent à ton réveil.

On ne peut plus vrai, mais en attendant, le merdier en question serait évanoui, pfuit ! comme ça. La seule chose que l'on puisse porter définitivement au crédit des solutions à court terme est qu'elles sont mieux que rien. Il décida d'appeler à la maison (son esprit persistait à dire " la maison " lorsqu'il pensait à son ancien domicile de Derry, et il soupçon-nait qu'il mettrait longtemps à changer), de demander à Amy de trouver l'exemplaire de " Sowing Sea-son " et de le lui envoyer par courrier express. Après quoi il irait se vautrer sur le canapé pendant deux petites heures. Il se réveillerait vers sept heures, retournerait ragaillardi dans son bureau, et écrirait de nouvelles conneries.

Et avec une attitude pareille, tu n'écriras en effet que des conneries, lui reprocha la voix intérieure.

" Va te faire foutre ", répliqua Mort. L'un des rares avantages de vivre seul, pour autant qu'il pût en juger, était de pouvoir se parler à voix haute sans que personne se demande si vous êtes fou ou quoi.

Il décrocha le combiné et composa le numéro de Derry. Il entendit les cliquetis habituels des liaisons à longue distance, puis le plus irritant de toute la gamme des bruits téléphoniques: dah-dah-dah - occupé. Amy parlait à quelqu'un, et quand Amy était pendue au téléphone, la conversation pouvait durer des heures. Des jours, même.

" Oh, et puis merde! " s'écria Mort, qui reposa si sèchement le combiné sur la fourche que l'appareil tinta.

Bon, et maintenant, mon petit bonhomme?

Il aurait évidemment pu appeler Isabelle Fortin, qui habitait de l'autre côté de la rue; mais l'effort lui parut soudain démesuré, sans compter que ça lui cassait les pieds. Isabelle s'était déjà si profondément impliquée dans leur divorce qu'elle était prête à faire n'importe quoi. En plus, il était déjà cinq heures passées et le paquet ne pourrait commencer son voyage par les canaux de la poste, en réalité, que demain matin, quelle que soit l'heure à laquelle Amy le déposerait. Il essaierait de la rappeler plus tard, ce soir, et s'il tombait encore sur une ligne occupée (qui sait, toujours avec le même correspondant), il appellerait Isabelle et lui laisserait le message. Pour le moment, le chant de sirène qui montait du canapé, dans le séjour, était trop fort pour qu'il y résistât.

Mort sortit la prise du téléphone - la personne qui l'avait appelé un instant auparavant attendrait un peu plus longtemps, voilà tout - et se rendit dans l'autre pièce.

Il disposa les oreillers comme d'habitude, un sous son cou, un sous sa tête, et regarda en direction du lac, sur lequel se couchait le soleil, à l'autre extrémité d'une spectaculaire allée dorée. Je ne me suis jamais senti aussi seul ni dans un état aussi horrible de toute ma vie, pensa-t-il avec une certaine stupéfaction. Puis ses paupières s'abaissèrent avec lenteur sur ses yeux légè- rement injectés de sang, et Mort Rainey, à qui il restait encore à découvrir toute l'horreur de ce qui se passait, s'endormit.

Il rêva qu'il était en classe.

Une classe qu'il connaissait bien, sans qu'il sût pour quelle raison. Il se trouvait en compagnie de John Shooter. Celui-ci tenait un sac en papier kraft d'épicerie au creux d'un bras. Il y prit une orange et se mit à la faire sauter dans sa main, l'air songeur. Il regardait dans la direction de Mort, mais pas Mort lui-même; il paraissait fixer quelque chose derrière l'épaule de l'écrivain. Mort se tourna; il vit un mur de parpaing, un tableau noir ainsi qu'une porte dont le panneau supérieur était en verre dépoli. Au bout d'un moment, il put décrypter ce qui était écrit, à l'envers pour lui, sur ce panneau.

BIENVENUE À L'ÉCOLE DES COUPS DURS

lisait-on. Le texte du tableau était plus facile à déchiffrer

SOWING SEASON Nouvelle de Morton Rainey

Soudain, quelque chose siffla à l'oreille de Mort, le manquant de peu. L'orange. Mort eut un geste de recul, et elle s'écrasa contre le tableau noir, où elle éclata avec un bruit répugnant de fruit pourri, maculant de ses débris ce qui était écrit là.

Il se tourna vers Shooter. Arrêtez ça! cria-t-il d'une voix furieuse et mal assurée.

Shooter plongea de nouveau la main dans le sac en papier. Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il de sa voix calme et sévère. Etes-vous incapable de reconnaître une orange sanguine quand vous en voyez une ? Quel genre d'écrivain êtes-vous donc?

Il en jeta une deuxième qui éclaboussa de violet le nom de Mort avant de dégouliner lentement le long du tableau et du mur.

Arrêtez! hurla Mort, mais Shooter, implacable, continua de puiser sans se presser dans le sac. Ses doigts longs et calleux s'enfoncèrent dans la peau de l'orange qu'il en sortit et du sang, sous la forme de fines gouttelettes, commença à sourdre.

Arrêtez! Arrêtez! Je vous en prie, arrêtez! Je le reconnais, je reconnaîtrai tout ce que vous voudrez, tout, si vous arrêtez! Tout ce que vous voudrez si…

" Vous arrêtez, si vous arrêtez- "

Il tombait.

Mort empoigna le rebord de sa couche juste à temps pour s'épargner une chute qui n'aurait probablement rien eu d'agréable sur le sol du séjour. Il roula vers le fond du canapé et resta ainsi pendant un moment, agrippé à son oreiller, tremblant, s'efforçant de recoller les lambeaux de son rêve.

Une histoire de salle de classe, d'oranges sanguines, non, de sang, et d'école des coups durs. Même cela s'évanouissait, comme le reste. Et pourtant le rêve avait été réel, quel qu'il eût été, bien trop réel.

Finalement il ouvrit les yeux, mais il n'y avait à peu près rien à voir; il avait dormi bien au-delà du coucher du soleil. Il était pris d'une horrible raideur, en particulier à la nuque, et il commença à se dire qu'il avait dû dormir au moins quatre heures, sinon cinq. Il se rendit d'un pas prudent jusqu'à l'interrupteur, réussissant pour une fois à ne pas se cogner à la table à café octogonale à plateau de verre (il la soupçonnait d'être à demi vivante, et de se déplacer légèrement pendant la nuit afin de mieux lui taper dans les tibias). Puis il retourna dans le vestibule pour tenter de rappeler Amy. Il regarda sa montre : dix heures et quart. Il avait dormi plus de cinq heures… Ce n'était pas la première fois. Et il n'aurait même pas à en souffrir, en passant la moitié de la nuit à se retourner dans son lit. A en juger par ses expériences passées, il s'endormirait dès que sa tête aurait touché l'oreiller.

Il décrocha le combiné, resta un moment intrigué par son silence, puis se rappela qu'il avait arraché le foutu croc de l'engin. Il tira le fil entre ses doigts jusqu'à la prise, se tourna pour la brancher… et s'immobilisa. D'où il se tenait, par la petite fenêtre, à la gauche de la porte, il voyait une partie du porche de derrière, celui où le mystérieux et désagréable M. Shooter avait laissé son manuscrit sous un caillou, hier. Il distinguait également l'abri à poubelles; il y avait quelque chose dessus - ou plutôt, deux quelque chose. Un truc blanc, un truc noir. Le truc noir lui faisait une sale impression; pendant une fraction de seconde, il crut même qu'une araignée géante se tenait tapie là.

Il laissa retomber le cordon du téléphone et ouvrit précipitamment la lumière extérieure. Il se passa un certain temps - combien de temps, il n'aurait su le dire et ça ne l'intéressait pas - pendant lequel il fut incapable d'un seul mouvement.

Le truc blanc était une feuille de papier à machine, de format commercial, parfaitement ordinaire. Le dessus de l'abri à poubelles avait beau se trouver à cinq bons mètres de lui, les mots avaient été écrits en grandes lettres et il les déchiffra facilement. Il pensa que Shooter avait dû se servir soit d'un crayon très gras, soit d'un fusain de dessinateur. N'OUBLIEZ PAS, VOUS AVEZ 3 JOURS. JE NE PLAISANTE PAS.

Le truc noir, c'était Bump. Apparemment, Shooter lui avait cassé le cou avant de le clouer sur le toit de l'abri avec un tournevis pris dans le propre atelier de Mort.

Il ne se rendit pas compte du moment où il réussit à rompre la paralysie qui le clouait sur place. A un moment donné, il se tenait pétrifié dans le vestibule, à côté du téléphone, les yeux fixés sur ce pauvre vieux Bump avec ce manche de tournevis qui avait l'air d'avoir poussé au milieu de sa poitrine, là où il avait une touffe de fourrure blanche - son bavoir, comme l'appelait Amy. L'instant suivant il se trouvait sous le porche, l'air frisquet de la nuit transperçant sa chemise fine, et s'efforçait de regarder dans six directions différentes à la fois.

Il s'obligea à s'arrêter. Shooter devait être parti depuis longtemps. C'est pour cette raison qu'il avait laissé le mot. Et ce n'était pas le genre de fou à vouloir jouir du spectacle de Mort en proie à des sentiments de peur et d'horreur. Un fou certes, mais tombé d'un autre arbre. Il s'était simplement servi de Bump contre Mort, comme un paysan se sert d'une barre à mine pour éliminer un rocher récalcitrant dans son champ. Rien de personnel là-dedans : juste un boulot qu'il fallait faire.

Puis il pensa aux yeux de Shooter, l'après-midi, et frissonna violemment. Non, c'était bel et bien personnel. On ne peut plus personnel.

" Il croit que je l'ai fait ", murmura Mort -dans la nuit froide du Maine. Les mots sortirent de sa bouche émiettés par le claquement de ses dents. " Ce foutu salopard croit vraiment que je l'ai fait. "

Il s'approcha de l'abri à poubelles et sentit son estomac jouer au yo-yo. Une sueur froide vint inonder son front, et il ne fut pas sûr d'être capable de faire ce qu'il fallait. Rejetée loin vers la gauche, la tête de Bump présentait une grotesque expression interrogative. Ses dents, petites, nettes et effilées, étaient découvertes. Il y avait un peu de sang autour de la tige du tournevis à l'endroit où il s'enfonçait dans la

(bavette)

fourrure, mais pas beaucoup. Bump était un chat amical; il n'avait pas dû s'enfuir lorsque Shooter s'en était approché, se dit Mort en essuyant la mauvaise sueur qui perlait à son front. Il avait pris le chat dans ses bras, lui avait cassé le cou entre ses doigts comme on casse le bâtonnet d'un esquimau, puis il l'avait cloué sur le toit en pente de l'abri, tout cela pendant que Mort Rainey dormait, sinon du sommeil du juste, du moins de celui de l'inconscient.

L'écrivain froissa la feuille de papier qu'il fourra dans une poche, puis posa la main sur le chat. Le corps, qui n'était ni raide ni complètement froid, bougea un peu. Mort sentit son estomac se soulever une nouvelle fois, mais il se força à saisir le manche en plastique jaune de son autre main et à tirer.

Il jeta le tournevis sur le porche et tint le pauvre Bump dans sa main droite, comme une poignée de chiffons. Le mouvement de yo-yo de son estomac avait atteint son amplitude maximale, maintenant. Il souleva l'un des deux couvercles qui formaient le dessus de l'abri à poubelles, et le fixa au crochet qui évitait que la lourde planche ne retombât sur la tête ou les bras de quelqu'un déposant des ordures. Trois poubelles s'alignaient à l'intérieur. Mort ôta le couvercle de celle du milieu, et déposa doucement le corps de Bump à l'intérieur. Il gisait sur un sac de papier fort vert olive, comme une étole de fourrure.

Mort se sentit pris d'une fureur soudaine contre Shooter. S'il avait surgi dans l'allée à cet instant-là, Mort l'aurait chargé sans hésiter, jeté à terre et étranglé s'il avait pu.

Doucement - voilà que ça te gagne.

Possible. Et il s'en fichait peut-être. Ce n'était pas seulement le fait que Shooter eût tué le seul compagnon de sa solitude, dans cette maison iso-lée; c'était d'avoir accompli son geste pendant que Mort dormait, et de telle manière que ce pauvre vieux Bump était devenu un objet de répulsion, quelque chose qui donnait envie de vomir.

Et pis que tout, il avait été obligé de jeter son brave chat dans une poubelle, comme n'importe quel débris sans valeur.

Je l'enterrerai demain. Là-bas, dans ce coin de terre meuble sur la gauche de la maison. En face du lac.

Oui, mais Bump allait passer la nuit dans ce lieu indigne, une poubelle, et tout ça parce qu'un type - une espèce de cinglé et un beau salopard - traînait dans le coin, furieux contre Mort à cause d'une nouvelle à laquelle l'écrivain n'avait même pas pensé depuis cinq ans ou à peu près. Cet homme était fou, et par conséquent Mort craignait d'enterrer Bump de nuit, au cas où Shooter serait dans les parages.

J'ai envie de le tuer. Et si ce fumier m'asticote encore, je crois que je risque d'essayer. Vraiment.

Il retourna à l'intérieur, claqua la porte et mit le verrou. Puis il fit systématiquement le tour de la maison, verrouillant portes et fenêtres. Cela fait, il retourna à la fenêtre qui donnait sur le porche, dans l'entrée, et contempla l'obscurité, pensif. Il apercevait le tournevis sur les planches et le trou noir et rond que la pointe avait laissé dans le couvercle de l'abri, lorsque Shooter l'avait enfoncée.

Tout d'un coup, il se souvint qu'il avait essayé de joindre Amy.

Il rebrancha le téléphone, composa rapidement le numéro qu'il connaissait si bien et qui était synonyme de foyer, et se demanda s'il allait parler de Bump à Amy.

Il y eut un long silence anormal, après les cliquetis préliminaires habituels. Il était sur le point de raccrocher lorsqu'un clic plus fort - brutal, même - se produisit, suivi d'une voix mécanique l'avertissant que le numéro qu'il venait d'appeler n'était plus en service.

" Merveilleux, grommela-t-il. Qu'est-ce que tu as bien pu fabriquer, Amy? Tu t'en es tellement servie qu'il a fini par casser? "

Il reposa le combiné, se faisant à l'idée qu'il allait devoir appeler Isabelle Fortin; mais pendant qu'il s'efforçait de se souvenir de son numéro, le téléphone se mit à sonner sous sa main.

Il ne s'était pas rendu compte à quel point il était à cran jusqu'à cet instant-là. Il émit un petit cri étran-glé et recula d'un pas, laissant tomber l'appareil sur le sol et manquant de peu de trébucher contre le foutu banc qu'Amy avait acheté pour le mettre à côté de la petite table, un banc que personne, y compris Amy, n'utilisait jamais.

Sa main virevolta, s'accrocha aux étagères de livres, et il ne tomba pas. Puis il ramassa le téléphone et s'écria : " Allô? C'est toi, Shooter? " Car en ce moment, alors que l'univers tout entier paraissait vouloir se mettre lentement mais sûrement sens des-sus dessous, il ne pouvait imaginer que quelqu'un d'autre voulût l'appeler.

" Mort ? " C'était Amy, prête à hurler. Il connaissait très bien ce ton, qu'il avait eu le loisir d'étudier au cours des deux dernières années de leur mariage. Frustration ou fureur - plutôt fureur. " Mort, c'est bien toi ? Pour l'amour du ciel, Mort! Mort ?

- Oui, c'est moi, répondit-il soudain gagné par la fatigue.

- Mais où étais-tu passé, bon sang ? Cela fait trois heures que j'essaie de te joindre! Trois heures!

- Je dormais.

- Tu as enlevé la prise. " Elle avait le ton de voix déprimé et accusateur de quelqu'un qui a déjà

vécu ça. ” On peut dire que tu as bien choisi ton moment, l’artiste.

” J’ai essayé de t’appeler vers cinq-

- J’étais chez Ted.

- Eh bien, il y avait pourtant quelqu’un là-bas.

- Qu’est-ce que tu veux dire, il y avait quelqu’un ? rétorqua-t-elle. Qui donc était là ?

- Mais bon Dieu, comment veux-tu que je le sache, Amy? C’est toi qui es à Derry, tu te souviens? Toi Derry, moi Tashmore. Tout ce que je sais, c’est que la ligne était occupée lorsque j’ai essayé de t’appeler. Si tu étais chez Ted, alors je suppose qu’Isabelle…

- Je suis toujours chez Ted, le coupa-t-elle d’une voix étrangement plate. Et je crois que je vais y rester pas mal de temps, que ça te plaise ou non. Quelqu’un a fichu le feu à notre maison, Mort. Elle a brûlé jusqu’au plancher. ” Et brusquement, Amy éclata en sanglots.

Il était tellement obnubilé par John Shooter que sa réaction immédiate, tandis qu’il se tenait, hébété, dans le vestibule de la dernière maison restante des Rainey, l’écouteur vissé à l’oreille, fut de se dire que c’était lui l’incendiaire. Mobile ? Mais bien sûr, monsieur l’inspecteur. Il a brûlé la maison, un édifice victorien restauré valant environ 800000 dollars, tout cela pour se débarrasser d’un magazine. Pour être précis, le numéro de juin 1980 du Ellery Queen’s Mystery Magazine.

Mais était-ce possible ? Sûrement pas. Il y avait plus de cent soixante kilomètres entre Derry et Tashmore ; or le corps de Bump était encore chaud et souple, le sang autour du tournevis poisseux et pas encore desséché.

En se dépêchant…

Oh! laisse tomber, veux-tu ? A ce train-là tu ne vas pas tarder à rendre Shooter responsable de ton divorce et à te dire que si tu dors seize heures par jour, c’est parce qu’il a mis du somnifère dans ta bouffe. Et ensuite ? Tu pourras te mettre à envoyer des lettres aux journaux pour dire que le caïd américain de la drogue est un certainJohn Shooter de Bled-pommé, au fond du Mississippi. Qu’il a tué Jim Hoffa et que c’est lui, le deuxième tireur dans l’assassinat de Kennedy, en 1963. D’accord, ce type est cinglé… Mais crois-tu sérieusement qu’il aurait fait cent soixante kilomètres et foutu le feu à ta satanée maison juste pour détruire un magazine ? En particulier, dans la mesure où il doit y en avoir des tas d’autres exemplaires disséminés un peu partout aux Etats-Unis ? Soyons sérieux.

Tout de même… en se dépêchant…

Non, c’était ridicule. Mais, songea tout d’un coup Mort, il n’allait pas être en mesure de lui exhiber sa foutue preuve, du coup, n’est-ce pas ? A moins que…

Le bureau était tout au fond de la maison, dans ce qui avait été autrefois un grenier au-dessus d’une remise.

” Amy, commença-t-il.

- C’est tellement horrible! sanglota-t-elle. J’étais chez Ted lorsque Isabelle a appelé… Elle a dit qu’il y avait au moins quinze voitures de pompiers… des lances à eau… une foule… des badauds… des curieux… Tu sais combien j’avais horreur que les gens viennent se planter devant la maison pour la regarder, même quand elle ne brûlait pas… “

Il dut se mordre les joues pour contenir le rire sauvage qu’il sentait monter en lui. La chose la plus cruelle aurait été de rire en ce moment, sans aucun doute, car effectivement il savait. Son succès d’écrivain, après plusieurs années difficiles, avait été pour lui une récompense immense; il avait parfois l’impression d’avoir trouvé son chemin dans une jungle dangereuse, où la plupart des autres aventuriers périssaient, et remporté un fabuleux trophée en réussissant. Si au début Amy avait été contente pour lui, le revers de la médaille était amer pour elle: impression de perdre son identité non seulement comme personne privée, mais aussi comme personne séparée.

” Oui “, dit-il aussi doucement que possible, sans cesser de se mordre les joues pour contenir le rire qui le chatouillait. Ce qui l’amusait était l’humour involontaire de sa phrase, mais elle ne le comprendrait pas ainsi. Elle avait si souvent mal interprété son rire, au cours de ces années! ” Oui, je sais, mon chou. Dis-moi ce qui s’est passé.

- Quelqu’un a mis le feu à notre maison, voilà ce qui s’est passé! cria-t-elle au milieu de ses sanglots.

- Elle a entièrement brûlé ?

- Oui. Elle est complètement perdue, d’après le chef des pompiers. ” Elle hoqueta et s’efforça de reprendre le contrôle d’elle-même, mais une nouvelle rafale de sanglots la secoua. ” Complète-te-tement p-per-perdue!

- Même mon bureau?

- C’est -là que ça a com-commencé, dit-elle avec un reniflement. En tout cas, c’est ce que p-pense le chef des pompiers. Et ça concorde avec ce que Patty a vu.

- Patty Champion? “

Les Champion possédaient la maison voisine des Rainey, sur la droite; les deux terrains étaient séparés par une haie d’ifs qui s’était épaissie avec les années.

” Oui. Une seconde, Mort. “

Il l’entendit se moucher bruyamment, et lorsqu’elle revint en ligne, elle lui parut un peu remise. ” Patty était en train de promener le chien. Un peu après la tombée de la nuit. Elle est passée devant notre maison et elle a vu une voiture garée sous notre portique. Puis elle a entendu une sorte de fracas à l’intérieur, et elle a vu du feu par la grande fenêtre de ton bureau.

- Est-ce qu’elle a vu le genre de voiture que c’était? ” demanda Mort. Une sensation désagréable lui monta du creux de l’estomac. Plus il mesurait l’étendue de la catastrophe, plus l’affaire John Shooter perdait de son importance. Ce n’était pas simplement le foutu numéro de juin 1980 de EQMM qui était en cause; mais aussi tous ses tapuscrits, tous, ceux qui avaient été publiés comme ceux qui

étaient inachevés, la plupart de ses premières éditions, ses éditions étrangères, les doubles de ses articles.

Mais ce n'était que le début. Ils avaient perdu leur bibliothèque, soit quelque chose comme quatre mille volumes. Tous les vêtements d'Amy avaient dû brûler, si les dommages étaient aussi importants qu'elle le disait, et les meubles anciens qu'elle avait rassemblés (parfois avec son aide, mais seule, la plupart du temps) devaient être réduits en cendres. Ses bijoux et leurs papiers personnels, polices d'assurance et ainsi de suite, ne devaient pas avoir souffert (le coffre-fort dissimulé dans le placard, sous l'escalier, était supposé résister à un incendie) mais des tapis turcs, il ne restait sans doute qu'un magma carbonisé, et des quelque mille vidéocassettes, des coulures ignobles de plastique… sans parler de son équipement audio-visuel… de ses vêtements… de leurs photos - des milliers…

Seigneur Jésus! Et la première chose à laquelle il avait pensé était le foutu magazine!

" Non. " Amy répondait à la question qu'il venait de poser et que lui avait presque fait oublier la prise de conscience de l'énormité de leur perte. " Non, elle n'a pas pu dire quel genre de voiture c'était. Elle a dit que quelqu'un avait dû lancer un cocktail Molotov ou quelque chose comme ça. A cause de la manière dont les flammes ont jailli juste après le bruit du verre qui se brisait. Elle a dit qu'elle s'était alors engagée dans l'allée, et qu'elle avait vu la porte de la cuisine s'ouvrir. Un homme est sorti en courant. Bruno s'est mis à aboyer, mais Patty a eu peur et s'est accrochée à la laisse. Le chien tirait si fort qu'elle a failli lâcher.

L'homme est monté dans la voiture et a fait démarrer le moteur. Il a mis les phares, et Patty a dit qu'elle ne voyait presque plus rien, qu'elle était aveu-glée. Elle a mis la main devant les yeux, et la voiture a bondi de dessous le portique… c'est ce qu'elle a dit… elle a été obligée de s'aplatir contre notre bar-rière de devant en tirant de toutes ses forces sur la laisse de Bruno, sans quoi l'homme l'aurait écrasé. Puis il s'est engagé dans la rue, à toute vitesse.

- Et elle n'a pas pu voir quel genre de voiture c'était ?

- Non. Tout d'abord parce qu'il faisait noir, et ensuite, quand les flammes ont commencé à éclairer la fenêtre, parce qu'elle a été aveuglée par les phares. Elle est repartie en courant chez elle pour appeler les pompiers. Isabelle a dit qu'ils étaient venus vite, mais tu sais que notre maison était vieille, et que… et que… le bois sec brûle vite… surtout si on met de l'essence dessus… "

Oui, il le savait. Vieille, sèche, toute en bois, la maison était un rêve d'incendiaire. Mais qui? Si ce n'était pas Shooter, qui donc ? La terrible nouvelle, venue couronner les événements de cette journée comme un hideux dessert à la fin d'un abominable repas, avait presque complètement paralysé toute pensée rationnelle en lui.

" Il a dit qu'on avait dû se servir d'essence… le chef des pompiers, je veux dire… il est arrivé le premier, puis la police est arrivée après et n'a pas arrêté de poser des questions, Mort, surtout à ton sujet… sur des ennemis que tu aurais pu te faire… des ennemis… et j'ai dit que je ne pensais pas que tu en avais… des e-ennemis… J'ai essayé de répondre à toutes leurs questions.

- Je suis sûr que tu as fait du mieux que tu as pu ", dit-il doucement.

Elle continua comme si elle n'avait pas entendu, par longues phrases, sans reprendre sa respiration,

comme un télégraphiste transmettant les nouvelles au fur et à mesure qu'elles tombent sur sa machine. " Je ne savais même pas comment leur dire que nous étions divorcés… et évidemment, ils ne le savaient pas… c'est finalement Ted qui le leur a appris… Mort… la Bible de ma mère… elle était sur la table de nuit, dans la chambre… Il y avait des photos de ma famille dedans… et… et c'était la seule chose… la seule chose d'elle que j'a-a-avais… "

Sa voix se perdit dans de pitoyables sanglots.

" Je vais venir demain matin, dit-il. Si je pars à sept heures, je peux arriver à neuf heures et demie. Peut- être même à neuf heures, maintenant qu'il n'y a plus autant de circulation qu'en été. Où vas-tu passer la nuit ? Chez Ted ?

- Oui, répondit-elle avec un reniflement. Je sais que tu ne l'aimes pas, Mort, mais je ne sais pas ce que j'aurais fait sans lui ce soir… Comment j'aurais pu faire face à tout ça… tu sais… toutes ces questions…

- Alors je suis content qu'il ait été là ", dit-il fermement. Il trouva le calme de sa voix, son ton civilisé proprement stupéfiants. " Occupe-toi de toi. As-tu tes pilules? " Elle avait une ordonnance pour des tranquillisants, depuis six ans, mais elle n'en prenait que pour les voyages en avion… ou, se rappelait-il, si elle avait un rôle public à jouer. De ceux qui réclament la présence du Conjoint Officiel.

" Non, elles étaient dans l'armoire à pharmacie, répondit-elle d'un ton lugubre. Ça ne fait rien, je ne suis pas énervée. J'ai juste mal au coeur. "

Mort faillit lui dire qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de différence, mais préféra s'abstenir.

" J'arrive dès que possible. Si tu crois que je peux être utile à quelque chose en venant dès maintenant…

- Non, répondit-elle. Où se rencontrer ? Chez Ted ? "

Sans y être invité, un souvenir se présenta soudain à son esprit : sa main qui tenait le passe de la femme de chambre. Qui le faisait tourner dans la serrure. La serrure de la chambre du motel. Il vit la porte qui s'ouvrait. Il vit les deux visages étonnés au-dessus du drap, celui d'Amy à gauche, celui de Ted Milner à droite. Le sommeil avait ravagé son brushing, et il ressemblait à Alflafa, personnage ébouriffé d'une vieille bande dessinée. De le surprendre ainsi, avec ses mèches tirebouchonnées, Mort lui avait trouvé, pour la première fois, l'air bien réel. Il avait vu leur consternation et leurs épaules nues. Et soudain jaillit cette phrase dans son esprit : Une femme qui peut vous voler votre amour quand cet amour est tout ce que vous avez…

" Non, dit-il, pas chez Ted. Que dirais-tu du petit café sur Witcham Street ?

- Préfères-tu que je vienne seule ? " Elle ne donnait pas l'impression d'être en colère… mais d'être prête à se mettre en colère. Comme je la connais bien, tout de même, pensa-t-il. Chacun de ses mouvements, chaque accentuation de sa voix, chaque tour de phrase. Et comme elle doit bien me connaître…

” Non, viens avec Ted. Ça ira très bien. ” Pas très bien, mais il survivrait.

” Neuf heures trente, alors. (Il comprit qu’elle se détendait un peu.) Chez Marchman.

- C’est le nom du café ?

- Oui. Marchman’s Restaurant, exactement.

- D’accord. Neuf heures trente, ou un peu plus tôt. Si j’arrive le premier, je ferai une marque à la craie sur la porte.

- Et si c’est moi la première, je l’effacerai “, répli-qua-t-elle comme d’habitude, sans hésiter. Ils rirent un peu tous les deux. Mort trouva cela douloureux. Ils se connaissaient bien, d’accord. N’était-ce pas à cela que devaient aboutir tant d’années passées ensemble? Et n’était-ce pas pour cette raison que cela faisait si mal de découvrir que, non seulement, ces années pouvaient s’achever, mais qu’elles l’étaient vraiment?

Il repensa soudain à la note coincée sous l’un des bardeaux désajustés de l’abri à poubelles. N’OUBLIEZ PAS, VOUS AVEZ 3 JOURS. JE NE PLAISANTE PAS. Il songea bien à avouer. J’ai moi aussi quelques petits ennuis par ici, Amy, puis se dit qu’il n’allait pas ajouter encore cela à la liste de ses malheurs. C’était son problème, pas celui de son ex-femme.

” Si c’était arrivé plus tard, tu aurais pu au moins sauver tes manuscrits. Rien qu’à l’idée de tout ce que tu as perdu, Mort… Si seulement tu t’étais procuré ces tiroirs ignifugés, il y a deux ans, quand Herb t’en a parlé, peut-être que…

- Je crois que ça n’a pas d’importance. J’ai ici le manuscrit de mon nouveau roman. (Rien de plus vrai. Quatorze pages merdiques et maladroites.) Au diable le reste. On se voit demain. Amy, je-

(t’aime)

Il referma les lèvres à temps. Ils étaient divorcés. Se pouvait-il qu’il l’aimât encore ? C’était quasiment de la perversité! Et même si c’était vrai, avait-il le droit de le lui déclarer?

” Tu ne peux pas savoir comme je suis désolé pour tout ça, dit-il à la place.

- Moi aussi, Mort, absolument désolée. ” Elle se remit à pleurer. Il entendit quelqu’un - une femme, probablement Isabelle Fortin - qui tentait de la consoler.

” Essaie de dormir, Amy.

- Toi aussi, Mort. “

Il raccrocha. Tout d’un coup, la maison lui parut beaucoup plus silencieuse qu’au cours des autres soirées où il s’était retrouvé seul; aucun bruit, sinon le vent qui murmurait dans les chéneaux et, très loin sur le lac, l’appel désolé d’un butor. Il sortit la note de sa poche et la relut. C’était le genre de chose qu’on était supposé garder pour la police. Le genre de chose, en fait, qu’on ne devait même pas toucher avant que la police l’ait photographié et tripoté dans tous les sens. C’était, roulez tambours, sonnez trompettes, une PIÈCE À CONVICTION.

Ouais, eh bien rien à foutre! se dit Mort en la froissant de nouveau en boule. Pas de police. Dave Newsome, le constable du coin - c'est-à-dire un garde champêtre vaguement gendarmisé - ne devait même pas se rappeler ce qu'il avait pris au petit déjeuner trois heures après, et il ne se voyait pas soumettre l'affaire au shérif du comté ou à la police de l'Etat. Après tout, on n'avait pas attenté à sa vie; on avait tué son chat, lequel n'était pas une personne. Et après les dévasta-trices nouvelles de l'incendie, John Shooter perdait tout d'un coup beaucoup de son importance. Un membre du club des Doux Dingues, avec une araignée dans le plafond - une grosse : il pouvait être dangereux… mais Mort se sentait de plus en plus enclin à tenter de régler ce problème lui-même, même si Shooter était dangereux. En particulier s'il était dangereux.

La maison de Derry prenait le pas sur John Shooter et les idées insensées de ce type. Elle prenait même le pas sur la question de savoir qui avait commis cet acte - Shooter, ou un autre demeuré avec un plein sac de rancunes ou un problème mental, voire les deux. La maison et aussi Amy, sans doute. Elle était manifestement très secouée, et ça ne leur ferait de mal ni à l'un ni à l'autre qu'il lui apportât tout le réconfort qu'il pourrait. Peut-être même qu'elle…

Mais il arrêta net toute spéculation sur ce qu'Amy pourrait éventuellement faire. Il ne voyait que souffrances et malheurs dans cette voie. Autant se persuader qu'elle lui était définitivement fermée.

Il gagna la chambre, se déshabilla et s'allongea, les mains derrière la tête. Le butor appela de nouveau, encore plus lointain, encore plus désespéré. Il songea que Shooter rôdait peut-être quelque part dans le secteur, son visage réduit à un cercle pâle sous son bizarre chapeau noir. Shooter était givré, et bien qu'il se fût servi de ses mains et d'un tournevis sur Bump, il ne fallait pas en déduire qu'il était sans arme à feu.

Mais Mort ne croyait pas que Shooter fût dans les parages, armé ou non.

Les coups de téléphone. Il va falloir que j'en passe au moins deux en allant à Derry. L'un à Greg Carstairs et l'autre à Herb Creekmore. Il sera trop tôt pour les faire d'ici, si je dois partir à sept heures; je pourrais m'arrêter aux cabines téléphoniques du péage d'Augusta…

Il se tourna sur le côté, non sans se dire qu'en fin de compte, il allait probablement mettre longtemps à s'endormir, ce soir… puis le sommeil roula sur lui comme une vague noire et paisible, et si quelqu'un vint l'espionner pendant qu'il dormait, il n'en eut pas conscience.

Son réveil sonna à six heures et quart. Il lui fallut une demi-heure pour enterrer Bump dans la partie sableuse, entre la maison et le lac; à sept heures, il était en route, comme prévu. Il avait parcouru moins de vingt kilomètres et se dirigeait vers Mechanic Falls, trépidante métropole avec son unique usine de textile fermée en 1970, ses cinq mille âmes et son feu jaune clignotant au croisement des routes 23 et 7, lorsqu'il remarqua que la jauge à essence de la vieille Buick était dans la zone rouge, sans doute depuis un moment. Il s'arrêta à la station Chevron de Bill, se maudissant de ne pas avoir pensé à vérifier le niveau avant de partir - si jamais il avait passé Mechanic Falls sans s'apercevoir à quel point il était bas, il aurait été bon pour une longue marche à pied et n'aurait jamais été à l'heure à Derry.

Il alla à la cabine téléphonique tandis que le pompiste essayait de remplir le réservoir

apparemment sans fond de la Buick. Il tira son carnet d'adresses délabré de sa poche-revolver et composa le numéro de Greg Carstairs. Il pensait pouvoir le joindre, à une heure aussi matinale.

" Allô?

- Salut, Greg, c'est Mort Rainey.

- Salut, Mort. J'ai entendu dire que vous aviez des ennuis à Derry, non?

- Oui. C'est passé aux informations?

- Canal 5.

- De quoi ça avait l'air?

- De quoi quoi avait l'air ? " répliqua Greg. Mort fit la grimace… mais quitte à l'apprendre de quelqu'un, autant que ce fût de Greg. Ancien hippie aux cheveux toujours longs, ce sympathique personnage s'était converti à une obscure secte religieuse - les sweden-borgiens, peut-être - peu après Woodstock. Il avait une femme et deux enfants de sept et cinq ans, tous aussi relax que lui, d'après ce que Mort avait vu. On était tellement habitué au sourire léger mais permanent qui flottait sur les lèvres de Greg, qu'il avait l'air tout nu lors des rares occasions où il ne l'affichait pas.

" A ce point-là ?

- Oui, dit Greg simplement. Elle a dû s'envoler comme une fusée. Je suis désolé, Mort.

- Merci. Je viens de partir, et je vous appelle de Mechanic Falls. Pouvez-vous me rendre un service, pendant que je ne serai pas là ?

- Si c'est pour les bardeaux, je crois que…

- Non, pas les bardeaux. Quelque chose d'autre. Il y a un type qui vient me casser les pieds depuis deux ou trois jours. Un cinglé. Il prétend que je lui ai volé une histoire qu'il aurait écrite il y a six ou sept ans. Quand je lui ai dit que la mienne était antérieure de deux ans et que je pouvais le prouver, il est devenu furax. J'espérais plus ou moins qu'il me ficherait la paix, mais pas question. Hier au soir, pendant que je dormais, il a tué mon chat.

- Bump ? " Greg paraissait légèrement surpris, réaction équivalente à un rugissement de stupéfaction chez n'importe qui d'autre. Il a tué Bump ?

- Tout juste.

- En avez-vous parlé à Dave Newsome ?

- Non, et je n'en ai pas envie. Je veux régler ça moi-même, si je peux.

- Il n'a pas exactement l'air d'un pacifiste, votre type.

- Entre tuer un chat et tuer un homme, il y a tout de même une grande différence, et je crois que je

me débrouillerai mieux que Dave.

- On peut pas dire que vous ayez complètement tort, admit Greg. Dave tourne un peu au ralenti depuis qu'il a eu ses soixante-dix ans. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Mort ?

- J'aimerais savoir où il crèche, pour commencer.

- Il s'appelle ?

- Je ne sais pas. Il y a marqué " John Shooter " sur la première page de son histoire, mais il a blagué là- dessus un peu plus tard, en disant qu'il s'agissait peut- être d'un pseudonyme. Je crois d'ailleurs que c'en est un. Il sonne comme un pseudonyme. De toute façon, je ne le vois pas s'enregistrer sous ce nom s'il est descendu dans un motel du coin.

- De quoi a-t-il l'air?

- Il mesure plus d'un mètre quatre-vingts et doit avoir quarante ans et quelques. Il a plus ou moins une tête de loup de mer burinée - des rides autour des yeux et des plis de part et d'autre de la bouche qui lui descendent jusqu'au menton. "

Tandis qu'il parlait, le visage de John Shooter se mit à flotter dans sa tête, de plus en plus net, comme celui d'un esprit s'approchant du bord incurvé d'une boule de cristal. Mort sentit la chair de poule lui hérisser le dos des mains et eut un léger frisson. Une voix, quelque part en lui, ne cessait de lui murmurer qu'il commettait une erreur ou trompait délibérément Greg. Shooter était dangereux, indiscutablement. Il n'avait pas eu besoin de voir ce qu'il avait fait à Bump pour le savoir; il l'avait lu dans ses yeux, hier après-midi. Pourquoi jouait-il au petit soldat, dans ce cas ?

Parce que, répondit une voix enfouie plus profondé- ment, avec une sorte de menaçante fermeté. Parce que, c'est tout. La première voix parla de nouveau, inquiète : As-tu l'intention de lui faire du mal? C'est ça, ton idée ? Veux-tu lui faire du mal?

Mais la voix la plus profonde ne répondit pas.

" C'est le portrait de la moitié des fermiers du coin, remarqua Greg, dubitatif.

- Attendez, il y a encore deux ou trois choses qui peuvent le faire remarquer. C'est un Méridional pour commencer, avec un accent à couper au couteau. Il porte un grand chapeau noir - en feutre, je crois, avec une calotte ronde. Le genre de chapeaux que portent les hommes, chez les Amish.

- Les Amish ?

- Oui, vous devriez connaître. Une secte fondamentaliste du Sud. Et il conduit un vieux break Ford des années soixante, avec des plaques du Mississippi.

- D'accord, c'est mieux. Je vais demander autour de moi. S'il traîne dans le secteur, quelqu'un le saura bien. Les plaques des autres Etats se remarquent, à cette période de l'année.

- Je sais. (Une idée lui traversa soudain l'esprit.) Vous pourriez commencer par en parler à Tom Greenleaf. Je parlais avec ce Shooter, hier, sur Lake Drive, à moins d'un kilomètre au nord de chez

moi. Tom est passé avec son quatre-quatre. Il nous a salués, et on lui a rendu son salut tous les deux. Tom doit l'avoir très bien vu.

- D'accord. Je le trouverai probablement chez Bowie vers dix heures, devant une tasse de café.

- Au fait, le type a été là, aussi. Je le sais, parce qu'il a fait allusion au tourniquet pour les livres de poche. Un modèle ancien.

- Et qu'est-ce que je fais, si je le repère?

- Rien. Absolument rien. Je vous appellerai ce soir. Et demain soir, je devrais être de retour à Tashmore. Je ne vois pas très bien ce que je peux faire à Derry, à part farfouiller dans les cendres.

- Et Amy?

- Elle a un type, répondit Mort, s'efforçant de prendre un ton dégagé, sans probablement y parvenir. Ce qu'Amy va faire dépend de ce qu'ils décideront tous les deux.

- Oh, pardon.

- N'y a pas de mal. " Mort regarda en direction des pompes et vit que l'homme avait fini de remplir le réservoir et entrepris de nettoyer son pare-brise. Un spectacle qu'il n'aurait pas pensé revoir de tout le reste de sa vie.

" Régler cette affaire vous-même… êtes-vous bien sûr que c'est ce que vous voulez faire ?

- Oui, je crois. "

Il hésitait, comprenant soudain ce qui devait se passer dans l'esprit de Greg ; si jamais il retrouvait l'homme au chapeau noir et que Mort eût à en pâtir, lui, Greg, se sentirait responsable.

" Ecoutez, Greg. Vous pourriez être présent pendant que je parlerai au type, si vous voulez.

- Oui, tout à fait, répondit Greg, soulagé.

- Ce qu'il veut, c'est une preuve, et il va falloir que je la lui donne.

- Mais vous avez dit que vous en aviez une ?

- En effet, mais on ne peut pas dire qu'il m'ait cru sur parole. Je crois que je vais devoir la lui coller sous le nez pour qu'il me fiche la paix.

- Ah! fit Greg, qui resta un instant songeur. Ce type est vraiment cinglé, hein ?

- Vraiment.

- Eh bien, je vais voir si je peux le trouver. Téléphonez-moi ce soir.

- Entendu. Et merci beaucoup, Greg.

- N’en parlez même pas. Un changement, ça re-pose.

- C’est ce qu’on dit. “

Ils raccrochèrent, et Mort regarda l’heure. Il était déjà presque sept heures trente, encore trop tôt pour appeler Herb Creekmore, sauf à vouloir le tirer du lit; mais ce n’était pas urgent à ce point. Un arrêt au péage d’Augusta suffirait. Il revint à la Buick, rangea son carnet d’adresses et prit son portefeuille. Il demanda au jeune pompiste combien il lui devait.

” Vingt-deux cinquante, avec la ristourne, répondit le jeune homme avec un air intimidé. Je me demandais si je ne pourrais pas avoir un autographe de vous, Monsieur Rainey ? J’ai tous vos livres. “

Cela lui fit penser de nouveau à Amy, et à quel point elle détestait les quémandeurs d’autographes. Mort ne les comprenait pas, mais il n’y voyait pas de mal. Pour elle, ils en étaient venus à représenter un aspect de son existence qu’elle avait de plus en plus en horreur. Les derniers temps, elle avait un mouvement de recul intérieur à chaque fois que quelqu’un posait cette question-là. Parfois, il avait presque eu l’impression de l’entendre penser: Si tu m’aimes, pourquoi ne les envoies-tu pas au diable? Comme s’il avait pu. Son boulot était d’écrire des livres que des gens comme ce jeune pompiste auraient envie de lire… du moins voyait-il les choses ainsi. Et depuis qu’il avait réussi, on lui demandait des autographes.

Il griffonna son nom au dos d’un formulaire de carte de crédit pour le pompiste (lequel, après tout, avait nettoyé son pare-brise) et se dit que si Amy lui en avait voulu de faire quelque chose qui faisait plaisir aux gens (et c’était probablement cela, même si elle n’en avait pas eu conscience), il devait se supposer coupable. Mais ainsi était-il fait. Juste était juste, et correct, correct, après tout. Il remonta dans la Buick et démarra.

Il paya ses soixante-quinze cents au péage d’Augusta, puis alla se garer à proximité de cabines téléphoniques. La journée s’annonçait ensoleillée, fraîche et venteuse; arrivant directement des plaines du sud-ouest sans obstacles pour l’arrêter, le vent était assez fort pour lui faire venir les larmes aux yeux. Il n’en jouissait pas moins de le sentir sur sa peau; c’était tout juste s’il n’avait pas l’impression qu’il balayait la poussière accumulée dans sa tête, restée fermée et claquemurée trop longtemps.

Il se servit de sa carte de crédit pour appeler Herb Creekmore à New York - à l’appartement, pas au bureau. Herb ne se rendrait pas à l’agence littéraire de Mort Rainey - James & Creekmore - avant une bonne heure, mais l’écrivain connaissait son agent depuis assez longtemps pour savoir qu’il avait probablement fini de prendre sa douche et devait boire son café pendant que la buée se dissipait sur le miroir de sa salle de bains; après quoi il se raserait.

Pour la deuxième fois de suite, il eut de la chance. Herb répondit d’une voix qui n’avait pratiquement plus rien d’ensommeillé. Je suis en veine, ce matin, ou quoi? se dit Mort, souriant sous la morsure du vent d’octobre. De l’autre côté de l’autoroute, il apercevait des hommes en train d’installer des barrières de neige, en vue de l’hiver que le calendrier annonçait pour bientôt.

” Salut, Herb. Je t’appelle d’une cabine téléphonique, au péage d’Augusta. Mon divorce vient

d’être prononcé, ma maison de Derry vient de brûler jus-qu’aux fondements hier au soir, un cinglé m’a tué mon chat, et il fait plus froid que dans la glacière de ma grand-mère. C’est fou ce qu’on se marre. “

Il ne se rendit compte de l’absurdité du catalogue de ses malheurs qu’après en avoir fait l’énumération à voix haute, et il faillit éclater de rire. Seigneur, oui, il faisait froid ici, mais est-ce qu’il ne se sentait pas bien ? Est-ce qu’il ne se sentait pas propre ?

” Mort ? fit Herb d’un ton circonspect, comme un homme qui soupçonne une mystification.

- A ton service, mon vieux.

- C’est quoi, cette histoire de maison ?

- Je vais t’expliquer, mais je ne recommencerai pas deux fois. Prends des notes si tu veux, parce que j’ai prévu de retourner dans ma voiture avant de me transformer en bloc de glace ici. ” Il commença par John Shooter et son accusation de plagiat. Il finit par la conversation qu’il avait eue avec Amy la veille.

Herb, qui avait souvent été l’invité du couple (et que leur séparation avait atterré, soupçonnait Mort), exprima sa surprise et sa tristesse pour ce qui était arrivé à la maison de Derry. Il demanda à Mort s’il avait une idée sur l’identité de l’incendiaire.

” Est-ce que tu soupçonnes ce type, Shooter? demanda l’agent. Je comprends que le fait que le chat ait été tué peu avant ton réveil te fasse hésiter, cependant…

- Je crois que c’est techniquement possible, et je ne l’exclus pas complètement, dit Mort, mais j’en doute beaucoup. Peut-être parce que je n’arrive pas à me faire à l’idée qu’on puisse brûler une maison de vingt-quatre pièces simplement pour se débarrasser d’un exemplaire de revue. Mais surtout, aussi, parce que je l’ai rencontré. Il croit vraiment que je lui ai volé son histoire, Herb. Il n’éprouve pas le moindre doute, comprends-tu ? Son attitude, quand je lui ai dit que j’en avais la preuve, a été : ” Essaie donc, enfoiré, que je me marre un peu. ” - Pourtant… tu as appelé la police, n’est-ce pas ?

- Ouais, ce matin. ” Cette réponse était un peu malhonnête, mais pas complètement fausse. Il avait bien téléphoné à quelqu’un, ce matin. A Greg Carstairs. Mais s’il avouait à Herb Creekmore, qu’il visua-lisait parfaitement, assis dans le séjour de son appartement de New York, en pantalon de tweed impeccable et en gilet de corps style débardeur, qu’il avait l’intention de régler cette affaire lui-même avec la seule aide de Greg, il était sûr que l’agent ne comprendrait pas. Herb était un homme bon et un excellent ami, mais avec un côté très stéréotypé : un Civilisé, version fin du vingtième siècle, urbain aux deux sens du terme. Le genre d’homme qui croyait à la négociation, à la méditation, à la médiation. Le genre d’homme qui croyait à la discussion lorsque la raison était présente, et à la délégation immédiate du problème à l’Autorité Compétente dès qu’elle était absente. Pour Herb, l’idée qu’un homme devait parfois retrousser les manches et faire ce qu’il avait à faire avait certes sa place… mais dans les films avec Sylvester Stallone.

” Tu as bien fait. (Herb paraissait soulagé.) Tu as déjà assez de problèmes comme ça sans avoir à t’inquiéter d’un cinglé sorti du Mississippi. S’ils le trouvent, qu’est-ce que tu vas faire ? Déposer une plainte pour harcèlement ?

- J’essaierai plutôt de le convaincre de rengainer ses accusations et de les ramener dans son cher Mississippi. ” Son optimisme et sa bonne humeur, aussi injustifiés qu’ils fussent et pourtant bien réels, persistaient néanmoins. Il se disait qu’il n’allait pas tarder à s’effondrer, mais pour le moment, il n’arrivait pas à s’arrêter de sourire. Il essuya son nez enchifrené du revers de sa manche et continua donc à garder l’air béat. Il avait oublié à quel point c’était bon d’avoir le sourire aux lèvres. ” Comment vas-tu t’y prendre ?

- Avec ton aide, j’espère. Tu as bien tous mes trucs, non ?

- Oui, mais…

- Eh bien, tu n’as qu’à tirer le numéro de juin 1980 de Ellery Queen’s Mystery Magazine de tes tiroirs. C’est celui dans lequel se trouve ” Sowing Season “. A cause de l’incendie, je ne peux pas lui sortir le mien, alors…

- Je ne l’ai pas, dit doucement Herb.

- Tu ne l’as pas? ” Mort cilla. Il ne s’était pas attendu à ça. ” Comment ça, tu ne l’as pas?

- Parce qu’en 1980, je n’étais pas encore ton agent, Mort. J’ai tout ce que que tu as publié par mon intermédiaire depuis 1982, mais ça, c’est une histoire que tu as vendue toi-même.

- Oh, merde! ” Mort revoyait le détail de la page des droits de ” Sowing Season “, dans Everybody Drops the Dime. Pour la plupart des autres nouvelles, il y avait écrit : ” Reproduit avec la permission de l’auteur et des agents de l’auteur, James & Creekmore. ” Mais pour ” Sowing Season ” (et deux autres histoires du recueil) on lisait : ” Reproduit avec la permission de l’auteur. “

” Désolé, dit Herb.

- Evidemment, c’est moi qui l’ai envoyée en personne. Je me souviens d’avoir écrit la lettre d’information avant… C’est simplement que j’ai l’impression de t’avoir depuis toujours comme agent. ” Il rit un peu et ajouta : ” Sans vouloir te vexer.

- Ça n’a rien de vexant. Est-ce que tu veux que j’appelle EQMM ? Il doit leur rester des numéros dans leurs archives. - Tu ferais ça ? Ce serait sensationnel! - Dès ce matin. Simplement… - Quoi ?

- Promets-moi de ne pas essayer de régler l’affaire tout seul avec ce type dès que tu l’auras reçu.

- Promis “, accepta Mort sans hésiter. Il était de nouveau hypocrite, mais qu’est-ce que ça pouvait faire ? Il avait demandé à Greg d’être présent, Greg avait accepté : il ne serait donc pas seul. Et Herb Creekmore était son agent littéraire, pas son papa, non ? La manière dont Mort réglait ses problèmes personnels ne le regardait pas, au fond.

” Alors c’est d’accord, reprit Herb. Je m’en occupe. Appelle-moi de Derry, Mort. Ce n’est peut-être pas aussi terrible que ça en a l’air.

- J’aimerais bien te croire.

- Mais tu ne me crois pas.

- J’ai bien peur que non.

- Bon, d’accord. ” Herb soupira. Puis d’un ton hésitant, il ajouta : ” Puis-je me permettre de te demander de transmettre mes amitiés à Amy?

- Tu le peux, et je les lui transmettrai.

- Bien. Va vite te mettre à l’abri du vent, Mort. Je l’entends hurler dans le téléphone. Tu dois te geler.

- Pas loin. Merci encore, Herb. “

Il raccrocha, et resta quelques instants dans la contemplation du combiné. Il avait oublié que la Buick avait besoin d’un plein, ce qui n’était pas grave, mais il avait également oublié que Herb Creekmore n’était devenu son agent littéraire qu’en 1982, ce qui l’était davantage. Trop de pression, se dit-il. De quoi se demander ce qu’il avait bien pu oublier d’autre.

La voix dans sa tête, pas celle de la zone intermé- diaire, mais la voix qui montait du plus profond de lui-même, s’éleva soudain: Et si tu avais réellement volé cette histoire, toi le premier? Tu l’as peut-être oublié…

Il eut un bref ricanement, tandis qu’il se dépêchait de regagner sa voiture. Il n’avait jamais mis les pieds dans le Mississippi de toute sa vie, et même maintenant, alors qu’il se débattait dans un blocage d’écrivain, il n’aurait jamais envisagé d’avoir recours au plagiat. Il se glissa derrière le volant et lança le moteur, non sans se dire que l’esprit humain était capable d’engendrer de temps en temps les conneries les plus délirantes.

Mort ne croyait pas que les gens - même ceux qui déployaient de réels efforts pour être honnêtes envers eux-mêmes - sachent quand les choses étaient termi-nées. Ils les croyaient capables de continuer de le croire, ou de se forcer à le croire, même lorsque c’était écrit noir sur blanc, même lorsque c’était en lettres grandes comme ça, lisibles à plus de cent mètres. Quand il s’agit de choses auxquelles on tient beaucoup, de choses dont on pense que l’on a besoin, il est facile de tricher, facile de confondre sa vie avec un feuilleton-télé et de se convaincre que ce qui nous paraît aller tellement de travers finira par s’arranger… probablement, juste après la prochaine fournée de pubs. Il supposait aussi que, sans ses étonnantes capacités à se tromper soi-même, la race humaine serait encore plus cinglée qu’elle ne l’était déjà.

Mais il arrivait parfois que la vérité fasse une percée en force; et si l’on avait consacré tous ses efforts à consciencieusement se la dissimuler, par telle ou telle méthode, les conséquences pouvaient être catastrophiques : comme se trouver là lorsqu’une lame de fond non seulement passait pardessus une jetée mise sur son chemin, mais l’emportait avec elle, vous écrabouil-lant au passage.

Mort Rainey fit l’expérience de l’une de ces épipha-nies cataclysmiques après le départ des représentants de la police et des pompiers, lorsqu’il se retrouva seul, avec Amy et Ted Milner, en train de faire lentement le tour des ruines fumantes de la maison victorienne verte qui s’était élevée au 92, Kansas Street depuis cent trente-six ans. C’est alors qu’ils procédaient à cette lugubre inspection qu’il

comprit que son mariage avec Amy Dowd de Portland, Maine, était terminé. Ce n'était pas une période de " tension domestique ". Ce n'était pas non plus une " séparation temporaire ". Pas un de ces cas dont on entend parler de temps en temps, dans lesquels les gens reviennent sur leur décision et se remarient. C'était terminé. Leur vie ensemble appartenait au passé. Même la maison dans laquelle ils avaient vécu tant de bons moments se réduisait maintenant à quelques poutres carbonisées pas tout à fait éteintes, venues dégringoler dans le trou de la cave, comme les dents de travers d'une bouche de géant.

La rencontre chez Marchman, le café-restaurant de Witcham Street, s'était très bien passée. Amy l'avait embrassé et il l'avait prise dans ses bras, mais elle avait adroitement détourné le visage pour que les lèvres de Mort atterrissent sur sa joue et non sur sa bouche. Bisou-bisou, un point c'est tout, comme on dit dans les soirées entre collègues de bureau. C'est si bon de te voir, mon chou.

Ted Milner, le brushing impeccable ce matin (pas la moindre mèche tirebouchonnée en vue), les regardait depuis la table du coin où il était resté assis. Il tenait à la main la pipe que Mort avait vue coincée entre ses dents pendant diverses soirées et réceptions, au cours des trois dernières années. L'écrivain avait la conviction qu'il posait, qu'il s'agissait d'un petit truc n'ayant pour but que de le faire paraître plus vieux. Et au fait, quel âge pouvait-il avoir? Mort n'en était pas sûr, mais Amy avait trente-six ans, et il pensait que Ted, avec son jean impeccablement délavé et sa chemise à col ouvert J. Press, avait au moins quatre ans de moins qu'elle, davantage, peut-être. Il se demanda si Amy avait songé qu'elle pourrait avoir quelques problèmes dans une dizaine d'années, voire même dans cinq ans - puis il se dit qu'il était plutôt mal placé pour le lui faire remarquer.

Il demanda s'il y avait du nouveau. Non, dit Amy. Puis Ted prit la parole, s'exprimant avec un léger accent méridional, beaucoup moins prononcé que le parler nasal de John Shooter. Il lui dit que le chef des pompiers et un lieutenant du département de police de Derry devaient les rencontrer sur ce que Ted appelait " le site ". Ils voulaient poser quelques questions à Mort. Mort dit, très bien. Ted lui demanda s'il voulait un café ils avaient le temps. Mort répéta, très bien. Ted lui demanda comment il allait. Très bien aussi. A chaque fois que les deux mots sortaient de sa bouche, ils paraissaient un peu plus dénués de sens. Amy suivait cet échange avec une certaine appréhension, ce que Mort comprenait. Le jour où il les avait découverts ensemble dans un lit, il avait dit à Ted qu'il le tuerait. En fait, il avait même peut-être dit qu'il les tuerait tous les deux. Il n'avait qu'un souvenir complètement brumeux de l'événement. Il soupçonnait les leurs de l'être autant. Il ignorait ce qu'en pensaient les deux autres coins du triangle, mais quant à lui, il trouvait ce nuage épais non seulement compréhensible, mais aussi miséricordieux.

Ils prirent du café. Amy lui demanda ce qu'il en était de John Shooter. Mort lui répondit qu'il avait la situation bien en main. Il ne mentionna ni le chat, ni la note, ni le magazine. Au bout d'un moment, ils quittè- rent l'établissement pour le 92, Kansas Street, foyer familial, il n'y avait pas si longtemps.

Le chef des pompiers et le policier se trouvaient là, comme prévu, et il y eut des questions, comme prévu aussi. La plupart tournaient autour de gens qui auraient pu le détester suffisamment pour jeter un cocktail Texaco dans son bureau. Si Mort avait été tout seul, il n'aurait pas mentionné le nom de Shooter, mais Amy était là et aurait fini par le faire, si bien qu'il raconta leur première rencontre exactement comme elle s'était déroulée.

Wickersham, le chef des pompiers, demanda: " Le type était très en colère ? - Oui, très.

- Au point de foncer en voiture jusqu'à Derry et de mettre le feu à votre maison ? " fit à son tour Bradley, le policier.

Il était à peu près convaincu que Shooter n'était pas l'incendiaire, mais il ne tenait pas à donner davantage de détails sur ses brèves rencontres avec l'homme. Il aurait fallu commencer par dire ce qu'il avait fait à Bump, ce qui bouleverserait Amy. Ce qui la bouleverserait même beaucoup… et cela ouvrirait une boîte de Pandore qu'il préférait voir rester fermée. Il était temps, dut-il admettre, de faire l'hypocrite.

" Il aurait pu, au début. Mais après avoir découvert que les deux histoires étaient vraiment presque identiques, j'ai regardé la date originale de publication de la mienne.

- La sienne n'a jamais été publiée? demanda Bradley.

- Non, je suis sûr que non. Hier, il a de nouveau rappliqué. Je lui ai posé la question de la date, avec l'espoir qu'il m'en donnerait une plus tardive que la mienne. Vous me suivez? "

Le détective Bradley acquiesça. " Vous espériez prouver que vous l'aviez battu au poteau.

- Exactement. " Sowing Season " figure dans un recueil de nouvelles qui a été publié en 1983, mais la publication originale date de 1980. Mon espoir était que le type prendrait une date juste un peu antérieure à 1983. J'ai eu de la chance. Il m'a dit qu'il l'avait écrite en 1982. Vous voyez, je le tenais. "

Mort avait aussi espéré que ça se terminerait là, mais Wickersham insista. " Nous le voyons et vous le voyez, Monsieur Rainey. Mais lui, est-ce qu'il l'a vu? "

Intérieurement, Mort soupira. Il se dit qu'il avait toujours su qu'on ne pouvait être hypocrite bien longtemps; si les choses se prolongeaient, elles en arrivaient toujours à un point où soit il fallait dire la vérité, soit inventer un bon gros mensonge. C'est à ce point qu'il était rendu. Mais qui est-ce qu'elle regardait, cette affaire? Eux ou lui? Lui. Très bien. Et il avait l'intention que cela restât ainsi. " Oui, répondit-il, il l'a vu.

- Qu'est-ce qu'il a fait? " demanda Ted. Mort lui jeta un regard où perçait un léger ennui. Ted détourna les yeux, l'air de regretter de ne pas avoir sa pipe à tripoter. Il l'avait laissée dans la voiture. La chemise J. Press ne comportait pas de poche.

" Il est parti. " D'être irrité contre Ted, lui qui n'avait vraiment pas à se mêler de ça, rendait le mensonge plus facile. Le fait de mentir à Ted arrangeait encore mieux les choses; ça lui paraissait presque normal. " Il a grommelé des conneries du genre c'est une coïncidence incroyable, puis il a sauté dans sa voiture comme s'il avait le feu aux cheveux et que ça lui gagnait les fesses, et il a fichu le camp.

- Vous n'auriez pas relevé la marque de la voiture et le numéro des plaques minéralogiques, par hasard, Monsieur Rainey ? " C'était Bradley; il tenait déjà un stylo au-dessus d'un calepin ouvert.

- Une Ford, oui, mais pour le numéro… Ce n'était pas une plaque du Maine, c'est tout ce que je peux dire… " Il haussa les épaules et essaya de prendre l'air de quelqu'un qui s'excusait. Au fond de

lui-même, la tournure que prenait la discussion le rendait de plus en plus mal à l'aise. Cela lui avait semblé acceptable tant qu'il avait finassé et esquivé le mensonge - acceptable aussi dans la mesure où cela lui évitait de dire à Amy que le type avait cassé le cou de Bump avant de le clouer sur l'abri à poubelles avec un tournevis. Mais il venait de se mettre dans une situation où il avait donné des versions différentes à des personnes différentes. Si jamais ces personnes se retrouvaient et les comparaient, il ne serait plus aussi faraud. S'expliquer sur les raisons de ses mensonges pourrait s'avérer délicat. Le risque que cela se produisît était faible, tant qu'Amy ne parlait ni à Greg Carstairs ni à Herb Creekmore. Mais si jamais une bagarre éclatait avec Shooter au moment où, en présence de Greg, il lui collait sous le nez l'exemplaire de juin 80 de EQMM ?

T'en fais pas, on brûlera ce pont-là lorsque nous y arriverons, mon grand. A cette pensée il eut une nouvelle bouffée de cette même bonne humeur qu'il avait ressentie pendant son coup de téléphone avec Herb, et il faillit pousser un ricanement. Il se retint. Ils allaient se demander pour quelle raison il riait, et ils n'auraient peut-être pas tort de se poser la question.

" A mon avis, en ce moment Shooter est en train de rouler vers

(le Mississippi)

l'Etat d'où il est venu, acheva-t-il sans presque avoir hésité.

- Vous avez sans doute raison, admit le lieutenant Bradley, mais j'ai envie de pousser un peu plus loin dans cette direction, Monsieur Rainey. Vous avez peut- être convaincu ce type qu'il se trompait, mais ça ne signifie pas qu'il soit reparti en ne nourrissant que les meilleurs sentiments à votre égard. Il est possible qu'il soit venu jusqu'ici mettre le feu à votre maison, simplement parce qu'il était fou de rage, ce connard-oh, pardon, Madame Rainey. "

Amy esquissa un petit sourire de travers et eut un geste de la main pour signifier que c'était sans importance.

" Cela ne vous paraît-il pas possible ? "

Non. S'il avait décidé d'incendier la maison, je crois qu'il aurait tué Bump avant de partir pour Derry, au cas où je me réveillerais avant son retour. Dans ce cas, le sang aurait été sec et le corps de Bump raide au moment où je l'ai trouvé. Mais ce n'est pas ainsi que ça s'est passé… sauf que je ne peux pas le leur expliquer. Pas même si j'en avais envie. Ils se demanderaient pour quelle raison j'ai gardé si longtemps pour moi le meurtre de Bump, pour commencer. Et aussi si je ne perds pas un peu les pédales.

" C'est toujours possible, d'accord; mais j'ai rencontré ce type. Il ne me paraît vraiment pas du genre à mettre le feu à une maison.

- Autrement dit, ce n'était pas un Snopes ", dit soudain Amy.

Mort la regarda, surpris, puis sourit. " Exact, un Méridional, mais pas un Snopes.

- Ce qui veut dire ? demanda Bradley, sur la défensive.

- Une vieille plaisanterie, lieutenant, répondit Amy. Les Snopes sont des personnages de plusieurs

romans de Faulkner. Ils commencent leur carrière en incendiant quelques granges.

- Ah! ” fitBradley d’un ton neutre.

Wickersham prit la parole à son tour. ” Le type de l’incendiaire, ça n’existe pas, Monsieur Rainey. On trouve vraiment de tout parmi eux, croyez-moi.

- Eh bien…

- Essayez de me donner davantage de détails sur son véhicule, dit Bradley, dont le crayon était toujours suspendu au-dessus du calepin. Je veux que la police d’Etat ait un début de signalement à se mettre sous la dent. “

Mort décida soudain qu’il allait encore un peu mentir. Non, beaucoup mentir.

” Eh bien, une Ford quatre portes, ça, j’en suis sûr.

- D’accord, Ford sedan. L’année?

- Des années soixante-dix, il me semble. ” Mort aurait parié que le break avait été assemblé à l’époque où un type du nom de Oswald avait élu Lyndon Johnson président des Etats-Unis. Il fit une courte pause et ajouta : ” La plaque était de couleur claire. La Floride, peut-être; mais je ne pourrais en jurer.

- Et le type lui-même ?

- Taille moyenne. Cheveux blonds, lunettes. Du même genre que celles que portait John Lennon, rondes cerclées d’acier. C’est vraiment tout ce dont…

- Tu ne m’as pas parlé d’un chapeau? ” intervint soudain Amy.

Mort sentit ses dents s’entrechoquer. ” Oui, dit-il avec un sourire. J’avais oublié. Gris foncé ou noir. Plutôt du genre casquette, avec une visière.

- Bien. (Bradley referma son calepin.) C’est un début.

- Est-ce qu’il ne pourrait pas s’agir simplement d’un acte de vandalisme ? Un pyromane qui fiche le feu juste pour l’excitation que ça lui procure ? demanda Mort. Dans les romans, tout a un rapport, mais dans la vie réelle, l’expérience montre que les coïncidences existent aussi.

- C’est toujours possible, admit Wickersham, mais ça ne fait pas de mal de vérifier une piste plausible. (Il adressa un clin d’oeil à Mort.) La vie imite l’art, parfois, vous savez.

- Avez-vous besoin de quelque chose d’autre ? ” demanda Ted en passant un bras autour des épaules d’Amy.

Le policier et le pompier échangèrent un coup d’oeil, puis Bradley secoua la tête. ” Je ne crois pas, du moins pas pour le moment.

- Je pose la question simplement parce que Amy et Mort auront à passer quelque temps avec leur agent d'assurances. Probablement aussi avec un enquêteur de la compagnie mère. "

Mort trouvait l'accent méridional de Ted de plus en plus énervant. Il devait venir d'un Etat nettement plus au nord que le pays de Faulkner, mais c'était une coïncidence dont il se serait bien passé.

Les deux officiels serrèrent la main à Amy et à Mort, exprimant leur sympathie, et leur dirent de ne pas hésiter à les contacter au cas où un élément nouveau… bref, la formule habituelle. Puis ils laissèrent le trio devant les restes calcinés de la maison.

" Je suis vraiment navré pour toute cette histoire, Amy ", dit soudain Mort, pendant qu'ils faisaient lentement le tour des ruines. Amy marchait entre les deux hommes. Elle se tourna vers lui, apparemment surprise par quelque chose qu'elle avait senti dans sa voix. Sa sincérité, peut-être, tout simplement. " Vraiment navré pour tout.

- Moi aussi, répondit-elle doucement, lui effleurant la main.

- Eh bien, avec Ted, ça fait trois ", déclara Ted avec une cordiale solennité. Amy se tourna vers lui, et à cet instant-là, il aurait volontiers serré le cou de l'individu jusqu'à ce que les yeux lui sortent des orbites et viennent pendre au bout du nerf optique.

Ils étaient maintenant du côté ouest de la maison et revenaient vers la rue. Là se trouvaient le coin où le bureau et la maison se rejoignaient, et non loin, le jardin d'Amy. Il ne contenait plus de fleurs, maintenant. Mort songea que c'était aussi bien. Le feu avait été suffisamment intense pour faire cramer ce qui restait d'herbe, dans la bordure de quatre mètres de large qui entourait la maison; s'il y avait eu des fleurs écloses, il les aurait fait griller aussi, et le spectacle aurait été insupportable. Cela leur aurait fait un effet…

Mort interrompit soudain le cours de ses pensées. Il se souvenait des deux histoires. On pouvait les appeler " Sowing Season " ou " Vue imprenable sur jardin secret ", mais elles étaient identiques si l'on regardait ce qu'il y avait dessous. Il leva les yeux. Il n'y avait rien à voir que le ciel bleu, du moins pour le moment, mais hier encore, il y avait une fenêtre à cet endroit-là. La fenêtre de la petite pièce, à côté de la lingerie. La petite pièce qui servait de bureau à Amy. Là où elle faisait ses comptes, là où elle écrivait son journal, là où elle donnait ses coups de téléphone… la pièce où, soupçon-nait-il, Amy avait commencé un roman, quelques années auparavant. Et quand celui-ci était mort de sa belle mort, la pièce dans laquelle elle l'avait enterré décemment et sans bruit, au fond d'un tiroir. Le bureau se trouvait près de la fenêtre. Amy aimait à s'y rendre le matin. Elle mettait la machine à laver en route, à côté, et faisait son courrier jusqu'au moment où la sonnerie l'avertissait qu'il était temps de vider le lave-linge et de remplir le sèche-linge. L'endroit était à l'écart des pièces d'habitation du corps principal de la maison, et elle en aimait le calme, disait-elle. Son calme, sa lumière claire et saine du matin. Elle aimait à regarder de temps en temps par la fenêtre, regarder ses fleurs qui poussaient dans le coin profond formé par la maison et l'aile du bureau de Mort. Il se rappela l'avoir entendue dire : C'est la pièce la plus agréable de la maison, au moins pour moi, parce qu'à part moi, à peu près personne n'y vient. Elle a une fenêtre secrète et une vue imprenable sur un jardin secret.

" Mort ? " disait Amy. Pendant quelques instants, Mort n'y fit pas attention, comme s'il confondait sa voix réelle avec celle dans son esprit, la voix du souvenir. Mais ce souvenir était-il authentique ou

non ? Telle était la véritable question, non ? Il avait l'air d'un souvenir authentique, mais il avait été soumis à beaucoup de tensions, avant même l'histoire avec Shooter, Bump et l'incendie. N'était-il pas possible qu'il fût victime d'une hallucination… de mémoire ? N'était-il pas en train d'essayer de faire plus ou moins se conformer son passé avec Amy, avec une foutue histoire dans laquelle un homme devenait fou et tuait sa femme?

Seigneur, j'espère bien que non, parce que si c'est le cas, on frôle d'un peu trop près la dépression nerveuse pour mon goût.

" Mort, est-ce que ça va? " demandait Amy. Elle le tira par la manche, l'air contrarié, rompant au moins momentanément son état de transe.

" Oui, commença-t-il par répondre, puis, abruptement : Non. Pour dire la vérité, je ne me sens pas très bien.

- Le petit déjeuner, peut-être ", dit Ted.

Amy lui adressa un regard qui fit plaisir à Mort; il n'était pas très amical. " Non, ce n'est pas le petit déjeuner ", dit-elle avec une pointe d'indignation. Du geste elle balaya les ruines noircies. " C'est ça. Partons d'ici.

- Les gens des assurances doivent venir à midi, objecta Ted.

- C'est dans plus d'une heure. Allons chez toi, Ted. Je ne me sens pas non plus tellement en forme. J'aimerais bien m'asseoir.

- Très bien. " Ted avait répondu d'un ton légère-ment vexé, genre c'est-pas-la-peine-de-crier, qui fit aussi chaud au coeur de Mort. Et en dépit de ce qu'il aurait pu dire le matin même, à savoir que le domicile de Ted était le dernier endroit au monde où il avait envie d'aller, il les accompagna sans protester.

Ils restèrent silencieux pendant la traversée de la ville jusqu'au duplex du quartier est où Ted avait ses pénates. Mort ignorait à quoi Ted et Amy pensaient (Amy à la maison, sans doute, et Ted s'ils seraient à l'heure au rendez-vous fixé par les assureurs, certainement), mais savait, lui, ce qui le préoccupait. Il se demandait si, oui ou non, il n'était pas en train de devenir fou. Souvenir réel, ou Memorex ?

Il décida finalement qu'Amy avait bien prononcé cette phrase à propos de son petit bureau à côté de la lingerie, que c'était un souvenir authentique. L'avait-elle dite avant 1982, avant la date à laquelle " John Shooter " prétendait avoir écrit une histoire intitulée " Vue imprenable sur jardin secret " ? Il l'ignorait. Il avait beau se creuser la tête, solliciter son cerveau douloureux et en proie à la confusion, il n'obtenait qu'une unique et laconique réaction : réponse insatis-faisante. Mais si elle l'avait dite (et peu importait quand), le titre de Shooter ne pouvait-il pas être une simple coïncidence? Soit, mais les coïncidences com-mençaient à s'accumuler, non? Il avait décidé que l'incendie était, devait être, une coïncidence. Mais le souvenir qu'avait évoqué à son esprit le jardin d'Amy avec ses fleurs mortes… eh bien, il devenait de plus en plus difficile d'admettre que tout cela n'avait pas un rapport, un lien

étrange, éventuellement surnaturel, même.

Et à sa manière, est-ce que Shooter lui-même n'avait pas fait preuve de confusion? Comment êtes-vous tombé dessus ? avait-il demandé d'un ton de voix violent, tant il était en colère et abasourdi. C'est ça et pas autre chose que je veux savoir. Comment un trou du cul d'écrivain qui fait plein de fric comme vous a-t-il pu débarquer dans une cambrousse comme Perkinsburg pour me voler ma foutue histoire? Sur le moment, Mort avait pensé qu'il s'agissait soit d'un signe supplémentaire de la folie du type, soit d'un numéro d'acteur de première force. Maintenant, dans la voiture de Ted, il lui vint pour la première fois à l'esprit que c'est ainsi que lui-même aurait réagi, si les circonstances avaient été inversées.

Comme elles l'avaient été, d'une certaine manière. Le seul endroit où les deux histoires différaient com-plètement était le titre. Ils convenaient l'un et l'autre, mais maintenant, Mort découvrait qu'il avait une question à poser à Shooter, une question très semblable à celle que celui-ci lui avait posée le premier Comment avez-vous trouvé ce titre, monsieur Shooter? Voilà ce que je voudrais vraiment savoir. Comment se fait-il qu'à deux mille kilomètres de votre trou perdu du Mississippi, la femme d'un écrivain que vous prétendez n'avoir jamais connu avant cette année ait eu sa propre fenêtre secrète avec sa vue imprenable sur un jardin secret ?

Eh bien, il n'y avait qu'une façon de le découvrir, évidemment. Lorsque Greg aurait repéré Shooter, Mort n'aurait qu'à le lui demander.

Mort refusa la tasse de café que Ted lui offrait et lui demanda s'il n'avait pas un Coke ou un Pepsi. Ted en avait, et Mort, après avoir bu, sentit son estomac se décontracter. Il s'était attendu à ce que le seul fait d'être ici, Ted et Amy jouant les hôtes maintenant qu'ils n'avaient plus à se donner des rendez-vous clandestins dans des motels minables de la périphérie, lui portât sur les nerfs et le mît en colère. Il n'en fut rien. Ce n'était qu'une maison, dont chaque pièce semblait proclamer que son propriétaire était un jeune célibataire dans le vent à qui rien ne résistait. Mort constata qu'il n'avait aucun mal à l'accepter, mais qu'en revanche cela le rendait à nouveau plutôt nerveux pour Amy. Il repensa à son petit bureau à la lumière claire et saine, au ronronnement soporifique qui, à travers la cloison, provenait du sèche-linge; à son petit bureau dont la fenêtre secrète était la seule de la maison à donner sur l'angle fermé constitué par les deux corps de bâtiment… et il songea à quel point elle semblait y avoir été à sa place, à quel point, en revanche, elle avait peu l'air à sa place ici. Mais c'était quelque chose qu'elle devrait régler seule et il se dit, au bout de quelques minutes passées dans cet autre domicile qui n'avait rien d'un antre abominable d'ini-quité, qui n'était qu'une maison ordinaire, qu'il pourrait vivre avec ça… qu'il pourrait même s'en satisfaire.

Elle lui demanda s'il comptait passer la nuit à Derry.

" Non. Je vais repartir dès que nous en aurons fini avec les assureurs. S'il y a du nouveau, ils pourront me joindre… ou tu pourras m'appeler. "

Il lui sourit. Elle lui sourit et lui effleura brièvement la main.. Ça ne plut pas à Ted, qui foudroya la fenêtre du regard en tripotant sa pipe.

Ils arrivèrent à l'heure pour la rencontre avec les assureurs, ce qui soulagea incontestablement Ted Mil-ner. Mort n'avait aucune envie d'avoir l'agent immobilier dans les jambes; il n'avait après tout rien à voir avec cette maison qu'il n'avait jamais habitée, même pas après le divorce. Mais comme sa présence paraissait faire du bien à Amy, il laissa faire.

Après un rapide tour sur " le site ", la réunion se déroula dans le bureau de Don Strick, l'agent d'assurances avec lequel ils avaient fait affaire. Y assistait également un enquêteur de la compagnie spécialisée dans les incendies criminels, Fred Evans. La raison pour laquelle celui-ci ne s'était pas manifesté le matin, lors de la rencontre avec le policier et le pompier, non plus que plus tard sur le site avec Don Strick, devint rapidement évidente : il avait passé une bonne partie de la nuit à fouiller les décombres, avec l'aide d'un puissant projecteur et d'un appareil photo Polaroïd. Il était retourné à son motel pour faire un petit somme, expliqua-t-il, avant de rencontrer les Rainey.

Evans plut beaucoup à Mort. L'enquêteur semblait réellement prendre fait et cause pour la perte qu'ils venaient de subir, alors que tous les autres, Monsieur Teddy Numéro Trois y compris, s'étaient contentés de débiter les formules habituelles de sympathie avant de s'attaquer aux choses sérieuses (et pour Ted Milner, songea Mort, il n'y avait rien de plus sérieux que de veiller à ce que l'ex-mari d'Amy retournât au plus vite à Tashmore Lake). Fred Evans, lui, disait " la mai-son ", et non " le site ", lorsqu'il parlait du 92, Kansas Street.

Même si ses questions étaient fondamentalement les mêmes que celles de Wickersham et de Bradley, il avait une manière plus délicate et plus précise de les poser; plus approfondie, aussi. Alors qu'il n'avait eu tout au plus que quatre heures de sommeil, son regard brillait, son élocution restait rapide et claire. Après avoir parlé pendant vingt minutes avec lui, Mort décida que si jamais il décidait de brûler une maison pour toucher l'argent de l'assurance, il s'adresserait à une autre compagnie que celle qui employait Evans. Ou qu'il attendrait que l'homme prît sa retraite.

Son interrogatoire terminé, Evans leur sourit. " Vous vous êtes montrés très coopératifs, et je tiens encore à vous remercier, autant pour la qualité de vos réponses que pour la gentillesse dont vous avez fait preuve envers moi. Dans la plupart des cas, les gens se hérissent quand ils entendent prononcer le nom d'enquêteur. Ils sont déjà bouleversés, ce qui est bien compréhensible, et ils prennent souvent notre pré- sence comme une accusation d'avoir mis eux-mêmes le feu à leur maison.

- Etant donné les circonstances, cela nous paraît parfaitement normal ", dit Amy. Ted Milner hocha la tête avec tant de vigueur qu'on l'aurait dite manipulée par un marionnettiste atteint d'une crise d'épi-lepsie.

" Voici le moment le plus difficile ", reprit Evans. De la tête il adressa un signe à Strick, qui ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en sortit une liste impri-mée sur papier d'ordinateur. " Lorsque nous avons la preuve, comme c'est hélas le cas ici, qu'un incendie a ravagé complètement une maison, nous montrons à nos clients la liste de leurs objets assurés. Vous l'étudiez, puis signez une déclaration sur l'honneur certifiant que tous ces objets vous appartenaient encore, et qu'ils se trouvaient toujours dans la maison au moment du sinistre. Vous marquez d'une croix le ou les objets que vous auriez revendus depuis le moment où vous les avez assurés chez nous, ainsi que ceux qui ne se seraient pas trouvés sur place pendant l'incendie. (Evans porta la main fermée à sa bouche et s'éclaircit la gorge avant de continuer.) J'ai cru comprendre qu'il y avait eu récemment une séparation de corps, si bien que ce dernier point pourrait être important.

- Nous sommes divorcés, dit Mort abruptement. Je vis en ce moment dans une maison que nous avons au lac Tashmore. Nous ne l'occupons d'ordinaire que l'été, mais elle a le chauffage et on peut y passer l'hiver. Malheureusement, je ne m'étais pas encore décidé à déménager le gros de mes affaires… Je ne cessais de retarder le moment de m'y mettre. "

Don Strick acquiesça, l'air de sympathiser. Ted croisa les jambes, joua avec sa pipe, et fit tout ce qu'il put pour donner l'impression d'un homme qui essaie de ne pas paraître se barber autant qu'il se barbe réellement.

" Faites du mieux que vous pouvez avec cette liste ", dit Evans. Il la prit des mains de Strick et la tendit pardessus le bureau à Amy. " Cela risque d'être désagréa-ble - un peu comme une chasse au trésor à l'envers. "

Ted avait posé sa pipe et louchait sur la liste, toute trace d'ennui disparue, au moins pour le moment; ses yeux avaient l'avidité de ceux de badauds se rassasiant d'un accident spectaculaire. Amy le vit faire et tourna obligeamment la liste vers lui. Mort, qui se trouvait assis de l'autre côté de son ex-femme, la redressa d'un geste sec.

" Vous permettez? " demanda-t-il à Ted. Il était furieux, réellement furieux, et tout le monde put l'entendre dans sa voix.

" Mort…, commença Amy.

- Je ne vais pas en faire un drame, la coupa Mort, mais ceci nous regarde nous deux, Amy. C'étaient nos affaires.

- Je ne peux croire…, fit Ted, indigné.

- Non, intervint à son tour Evans avec une douceur dans le ton à laquelle Mort se dit qu'il ne fallait pas se fier. Il en a parfaitement le droit, Monsieur Milner. La loi précise que vous n'avez aucun droit, aucun, de consulter cette liste. Nous ne nous formalisons pas si personne ne s'en formalise… mais j'ai l'impression que Monsieur Rainey n'est pas d'accord.

- Vous pouvez le dire, que Monsieur Rainey n'est pas d'accord ", lança Mort. Il avait les poings serrés sur les genoux, et il sentait ses ongles imprimer des lunes dans la paume de ses mains.

Le regard suppliant d'Amy passa de Mort à Ted. Mort s'attendit à ce que l'agent immobilier fit des histoires, mais il s'en abstint. Mort se dit que sa supposition devait donner une bonne mesure de l'hostilité qu'il ressentait pour lui; il ne connaissait pas très bien Ted (même s'il savait qu'il ressemblait un peu à Alfalfa lorsqu'on le réveillait en sursaut dans un motel minable), mais il connaissait Amy. Si Ted n'avait été qu'une grande gueule, elle l'aurait déjà laissé tomber.

Avec un léger sourire qui ignorait complètement Mort et les autres personnes présentes, Ted s'adressa à Amy : " Est-ce que cela arrangerait les choses, si j'allais faire le tour du pâté de maisons ? "

Mort fut incapable de se retenir de répliquer. " Pourquoi ne pas en faire deux, tant que vous y êtes? " demanda-t-il avec une fausse amabilité.

Amy lui jeta un regard noir meurtrier, puis se retourna vers Ted. ” Tu veux bien ? Ça rendrait peut-être les choses plus faciles…

- Avec plaisir “, dit-il. Il l’embrassa haut sur la joue et Mort eut une nouvelle et douloureuse révéla-tion : ce type se souciait d’elle. Il ne s’en souciait peut- être pas toujours autant, mais en ce moment, c’était à son bien qu’il pensait. Mort se rendit compte qu’il n’avait pas été loin de croire qu’Amy n’avait été pour Ted qu’un jouet l’ayant fasciné pendant quelque temps, un jouet dont il n’allait pas tarder à se lasser. Mais cela ne collait pas non plus avec ce qu’il savait d’Amy. Elle avait trop de finesse de jugement pour cela… et plus de respect pour elle-même.

Ted se leva et partit. Amy jeta à Mort un regard de reproche. ” Es-tu satisfait ?

- Je suppose. Ecoute, Amy. Je ne m’en suis probablement pas aussi bien sorti que je l’aurais voulu ou pu, mais mes motifs n’ont rien de déshonorant. Nous avons partagé beaucoup de choses pendant des années. Je crois que c’est la dernière fois, et je pense que ce moment n’appartient qu’à nous deux. D’accord ? “

Strick paraissait mal à l’aise. Fred Evans, non; il regardait tour à tour Mort et Amy avec l’intérêt soutenu de quelqu’un qui assiste à un match de tennis.

” D’accord “, répondit Amy à voix basse. Il lui toucha légèrement la main, et elle lui adressa un sourire. Un sourire un peu contraint, certes, mais c’était mieux que pas de sourire du tout, non ?

Il rapprocha sa chaise de celle d’Amy et ils se penchèrent sur la liste, leurs deux têtes rapprochées comme des écoliers étudiant une leçon. Il ne fallut pas longtemps à Mort pour comprendre le sens de l’avertissement d’Evans. Il croyait avoir saisi l’étendue de leur perte. Il s’était trompé.

En regardant le froid alignement de colonnes de l’imprimante, Mort se dit qu’il ne se serait pas senti davantage effondré si quelqu’un avait vidé la maison du 92, Kansas Street de son contenu, et l’avait répandu dans la rue pour que le monde entier le contemplât. Il n’arrivait pas à croire qu’il avait oublié tant de choses, et qu’elles avaient toutes disparu.

Sept appareils de gros électroménager. Quatre télés, dont une avec magnétoscope et table de montage. Les porcelaines Spode, et tout un mobilier américain colonial authentique, acheté pièce à pièce par Amy. La seule armoire ancienne de leur chambre était évaluée à 14 000 dollars. Sans être des collectionneurs fanatiques d’oeuvres d’art, ils étaient de véritables amateurs, et avaient perdu douze oeuvres originales. Elles se montaient à 22 000 dollars, mais leur valeur marchande importait peu à Mort; il pensait au dessin de N.C. Wyeth, deux jeunes garçons mettant un petit bateau à la mer. Il pleuvait, dans le tableau. Les deux gamins, en cirés et caoutchoucs, arboraient un grand sourire. Mort avait adoré ce dessin. Disparu. Les cristaux Waterford, le matériel de sport remisé dans le garage, skis, vélos de course dix vitesses, et le vieux canoë Old Town. Les trois fourrures d’Amy figuraient sur la liste. Il la vit faire de petites marques en face du castor et du vison (encore sous la garde de son fourreur, donc) mais elle passa la veste en renard. Elle était accrochée dans le placard, élégante, parfaite pour l’extérieur à l’automne, lorsqu’on commençait à rallumer le chauffage. Il se souvint de la lui avoir offerte pour son anniversaire, six ou sept ans auparavant. Disparue. Le télescope Celestron. Disparu. Le grand édredon comme un puzzle que la mère d’Amy leur avait offert pour leur mariage… La mère d’Amy était morte, et l’édredon n’était plus, lui aussi, que cendres jetées au vent.

Le pire, au moins pour Mort, se trouvait à mi-chemin de la deuxième colonne, et une fois de plus ce n'était pas la valeur marchande qui lui faisait mal. 124 BOUTEILLES DE VIN, VALEUR 4900 DOLLARS, lisait-On. Tous deux aimaient le vin. Sans être là non plus des fanatiques, ils avaient conçu ensemble la petite cave à vin; ensemble ils l'avaient remplie, et ensemble ils en avaient bu de temps en temps une bouteille.

" Même le vin, dit-il à Evans, même ça. "

L'assureur eut un regard étrange que Mort ne sut comment interpréter, puis acquiesça. " Le cellier lui-même n'a pas brûlé, parce que vous n'aviez presque pas de fioul dans le réservoir et qu'il n'y a pas eu d'explosion. Mais la chaleur a été extrême, et la plupart des bouteilles ont explosé. Celles qui ont résisté… Je ne m'y connais pas beaucoup en vin, mais j'ai bien peur qu'elles ne soient devenues imbuvables. Je me trompe peut-être.

- Non, vous ne vous trompez pas ", dit Amy. Une larme unique roula sur sa joue, et elle l'essuya distraitement.

Evans lui tendit son mouchoir. Elle secoua la tête et se pencha à nouveau sur la liste avec Mort.

Dix minutes plus tard, c'était terminé. Ils signèrent là où ils devaient signer, et Strick authentifia l'acte. Ted Milner ne fit sa réapparition qu'un instant plus tard, comme s'il avait suivi les événements en secret.

" Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre? demanda Mort à Evans.

- Non, pas pour le moment; mais cela peut se produire. Votre numéro de Tashmore est-il sur la liste rouge, Monsieur Rainey ?

- Oui. (Il le lui écrivit.) N'hésitez pas à m'appeler si je peux vous ête utile.

- Je le ferai. (Il se leva, la main tendue.) C'est toujours un sale boulot. Je suis désolé que vous ayez dû subir cela, tous les deux. "

Tout le monde se serra la main, et ils laissèrent Strick et Evans rédiger leur rapport. Il était une heure largement passée, et Ted demanda à Mort s'il ne voulait pas déjeuner avec Amy et lui. Mort secoua la tête.

" Je préfère repartir. Je voudrais travailler et voir si je ne peux pas oublier tout ça pendant un moment. " Il avait vraiment l'impression qu'il pourrait peut-être écrire. Pas surprenant. Pendant les périodes difficiles - du moins jusqu'à son divorce, exception, semblait-il, à la règle générale - il avait toujours pu écrire sans peine. Cela lui était même nécessaire. Il était bon de pouvoir se retourner vers un monde imaginaire lorsque le monde réel vous avait blessé.

Il s'attendait à demi à ce qu'Amy insistât, mais elle n'en fit rien. " Fais attention au volant ", dit-elle après lui avoir planté un chaste baiser au coin de la bouche. " Merci d'être venu et d'avoir été… si raisonnable à propos de tout.

- Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Amy? "

Elle secoua la tête, sourit un peu, et prit la main de Ted. S'il avait eu besoin d'un message, il ne pouvait guère se tromper sur le sens de celui-ci.

Ils retournèrent lentement vers la Buick de Mort.

" Ça se passe sans problème, là-bas ? lui demanda Ted. Besoin de rien de spécial ? "

Pour la troisième fois, l'accent méridional de l'homme le frappa. Encore une coïncidence.

" Non, rien de spécial ", répondit-il. Il ouvrit la portière et pêcha ses clefs au fond de sa poche. " D'où êtes-vous originaire, Ted ? Vous ou Amy avez dû me le dire, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Du Mississippi ? "

Ted rit de bon coeur. " Vous n'y êtes pas du tout, Mort. J'ai passé mon enfance dans le Tennessee. Une petite ville du nom de Shooter's Knob. "

Mort revint à Tashmore les mains agrippées au volant, le dos droit comme un I, sans quitter un seul instant la route des yeux. Il avait mis la radio à fond et se concentrait avec fureur sur la musique à chaque fois que se manifestaient les signes avant-coureurs d'une quelconque activité mentale derrière son front. Au bout de moins de soixante kilomètres, il commença à sentir une pression au niveau de sa vessie. Il accueillit cette gêne avec plaisir, et n'envisagea pas un instant de s'arrêter pour se soulager. L'envie de pisser était un autre et excellent moyen de se distraire.

Il arriva chez lui vers seize heures trente et gara la Buick à l'endroit habituel, sur le côté de la maison. Eric Clapton se vit couper la chique en plein milieu d'un solo de guitare endiablé lorsque Mort arrêta le moteur, et le silence lui tomba dessus comme un chargement de briques dans un emballage en mousse synthétique. Pas un seul bateau sur le lac, pas un seul grillon dans les buissons.

Penser et pisser ont beaucoup en commun, songea-t-il tandis qu'il sortait de la voiture et ouvrait sa braguette. On peut les repousser, mais pas éternellement.

Debout devant le paysage, Mort Rainey pissait et pensait à des fenêtres secrètes, à des jardins secrets; à ceux qui possédaient peut-être ceux-ci, à ceux qui regardaient peut-être par celles-là. Il pensait au fait que le magazine dont il avait besoin pour prouver à certain individu qu'il était un fou ou un escroc venait justement de brûler le soir même où il avait essayé de mettre la main dessus. Il pensait au fait que l'amant de son ex-épouse, un homme qu'il détestait cordialement, venait d'un patelin qui s'appelait Shooter's Knob et que Shooter était comme par hasard le pseudonyme du susmentionné fou ou escroc qui avait débarqué dans la vie de Mort Rainey au moment précis où celui-ci commençait à prendre conscience que son divorce n'était pas un concept académique mais une réalité simple avec laquelle il allait falloir vivre jusqu'à la fin des temps. Il pensa même au fait que " John Shooter " prétendait avoir découvert le soi-disant plagiat à peu près à l'époque où Mort Rainey découvrait que sa femme le trompait.

Question : s'agissait-il d'une série de coïncidences ?

Réponse : techniquement, c'était possible.

Question : croyait-il que tous ces faits fussent des coïncidences ?

Réponse: non.

Question : croyait-il qu'il devenait fou, alors ?

" La réponse est non, dit Mort à voix haute. Il ne le croit pas. Du moins pas encore. " Il remonta la fermeture de sa braguette et retourna vers la façade de la maison.

Il prit la clé de la maison, commença à l'introduire dans la serrure, puis la retira. Sa main gauche alla se refermer sur le loquet; quand elle le toucha, il eut la certitude qu'il allait tourner tout seul. Shooter était venu ici… à moins qu'il n'y fût encore. Et il n'aurait pas eu besoin de forcer la serrure. Oh non. Pas cet enfoiré. Mort conservait un double de la clé dans une vieille boîte à savon sur l'étagère la plus haute de sa cabane à outils, là où Shooter avait pris le tournevis pour crucifier le pauvre Bump sur le toit de l'abri à poubelles. Il était maintenant dans la maison, et surveillait les alentours… ou bien il se cachait. Il était…

Le loquet, un bouton de porte rond, refusa de bouger. Les doigts de Mort glissèrent dessus. La porte était toujours fermée.

" D'accord, dit Mort, d'accord. C'est pas un drame. " Il rit même un peu en enfonçant la clé dans la serrure. Il la tourna. La porte fermée ne signifiait pas que Shooter ne se trouvait pas dans la maison. En fait, cela rendait plus vraisemblable sa présence, lors-qu'il y réfléchissait vraiment. Il aurait très bien pu ouvrir avec le double, remettre celui-ci en place et verrouiller la porte de l'intérieur pour endormir les soupçons de son ennemi. Pour cela, il suffisait d'enfoncer le taquet au centre du bouton. Il essaie de me rendre marteau.

Dans la maison, régnaient le silence et le poudroie-ment d'or de la fin de l'après-midi. Mais ce n'était pas un silence de lieu inoccupé.

" Tu cherches à me rendre maboul, eh? " lança-t-il. Il s'attendait à se trouver cinglé: un homme seul en pleine parano s'adressant à un intrus qui n'existe après tout que dans son esprit. Mais il ne se trouva pas si fou que cela. Au contraire, il trouva qu'il avait l'air d'un homme qui vient d'éventer la première moitié d'une supercherie. Ce n'était sans doute pas aussi bien que de l'avoir complètement déjouée, mais mieux que rien.

Il s'avança dans la salle de séjour avec son plafond en voûte, sa grande baie vitrée donnant sur le lac et, bien entendu, le mondialement célèbre canapé Mort Rainey, aussi connu sous le nom de Vautroir de l'Ecrivain Comateux. Un sourire mesuré lui releva le coin des lèvres. Il sentait ses couilles toutes contractées, haut entre ses cuisses.

" C'est mieux que rien d'avoir pigé, hein, Monsieur Shooter? " lança-t-il.

Ses paroles moururent aussitôt dans le silence pou-dré d'or. Une odeur de tabac froid se mêlait à celle de la poussière. Ses yeux tombèrent sur le paquet de cigarettes tout chiffonné repêché au fond d'un tiroir de son bureau. Il lui vint à l'esprit qu'une odeur régnait dans la maison - une puanteur,

presque -, odeur horriblement négative. Odeur anti-féminine. Puis il pensa : Non. C'est une erreur. Pas ça du tout. C'est Shooter que tu sens, mon vieux. L'odeur de Shooter et celle de ses cigarettes. Pas les tiennes, les siennes.

Il tourna lentement sur lui-même, la tête redressée. Une chambre donnait en mezzanine sur le séjour, derrière une balustrade de bois brun. Celle-ci avait pour fonction d'empêcher les distraits d'aller s'étaler sur le sol du séjour, et elle était supposée constituer un élément décoratif. En ce moment, Mort la trouvait tout sauf décorative; on aurait dit les barreaux d'une cellule. Tout ce qu'il voyait de ce que lui et Amy avaient appelé la chambre d'amis, par la porte entrouverte, était le plafond et l'un des quatre montants du lit.

" Vous êtes là-haut, Monsieur Shooter? " ,cria-t-il.

Pas de réponse.

" Je sais que vous me faites la guerre des nerfs! (Il commençait maintenant à se sentir légèrement ridicule.) Mais je vous préviens, ça ne marchera pas! "

Six ans auparavant, ils avaient fait installer la grosse cheminée en pierre des champs, avec dans le foyer un poêle Blackstone Jersey. A côté, se trouvait un râtelier d'ustensiles. Mort prit tout d'abord la pelle à cendres, qu'il examina un instant avant de la remettre en place et de s'emparer du tisonnier. Il se tourna ensuite vers la mezzanine fermée par ses barreaux, le tisonnier brandi comme quelque chevalier saluant une reine. Puis il se dirigea lentement vers l'escalier dont il entama l'ascension. Il sentait la tension qui s'accumulait dans ses muscles, mais il comprenait que ce n'était pas de Shooter qu'il avait peur; ce qu'il craignait était de ne rien trouver.

" Je sais que vous êtes ici et que vous essayez de me faire craquer! La seule chose que je ne sais pas, Toto, c'est le but que vous recherchez. Mais quand je vous aurai trouvé, vous aurez intérêt à me le dire! "

Il s'arrêta une fois sur le palier, le coeur cognant dans sa poitrine. La porte de la chambre d'ami se trouvait sur sa droite, celle de la salle de bains attenante sur sa gauche. Et il comprit soudain que Shooter était bien dans la maison, mais pas dans la chambre. Non, la porte ouverte était un subterfuge. Ce qu'il voulait lui faire croire.

Shooter se cachait dans la salle de bains.

Et tandis qu'il restait immobile sur le palier, étreignant le tisonnier de la main droite, de la transpiration inondant son front et ses joues, Mort l'entendit. Un bruit de frottement presque imperceptible. Il était là-dedans : très bien. Debout dans le bac à douche, d'après le bruit. Il avait dû légèrement bouger. Cou-cou, mon voyou, je t'ai entendu. Es-tu armé, tête de noeud ?

Mort se dit qu'il l'était probablement, mais pas avec une arme à feu. Mort avait la conviction que son nom de plume était le rapport le plus proche qu'il eût avec une arme à feu. Shooter avait l'air du genre de type davantage à l'aise avec des instruments d'une nature plus rustique. Ce qu'il avait fait à Bump semblait le confirmer.

Je parie que c'est un marteau, songea Mort, qui essuya de sa main libre la sueur qui lui inondait la

nuque. Il sentait ses yeux battre dans leur orbite au rythme de son coeur. Un marteau qu'il aurait pris dans la cabane à outils.

Il n'y pensa plus lorsqu'il vit Shooter, lorsqu'il le vit clairement, debout dans le bac à douche avec son chapeau noir à calotte ronde et ses écrase-merde jaunes, les lèvres étirées sur son dentier de pacotille en un sourire qui était en réalité une grimace, la sueur dégoulinant sur sa figure, le long de ses rides profondes, comme de l'eau dans des chéneaux galvanisés, le marteau brandi à hauteur d'épaule comme celui d'un juge. Qui se tenait là dans le bac à douche, n'attendant que d'abattre le marteau. Greffier, faites entrer l'accusé suivant.

Je te connais, mon pote. J'ai pigé ton numéro. Je l'ai pigé dès la première fois où je t'ai vu. Et tu sais quoi ? Je ne suis pas le bon écrivain qu'il fallait venir emmerder. Je crois que j'ai très envie de tuer quelqu'un depuis le milieu du mois de mai, et tu feras l'affaire aussi bien qu'un autre.

Il tourna la tête vers la porte de la chambre. En même temps, il tendit la main gauche (après l'avoir essuyée sur sa chemise pour que la sueur ne la fit pas glisser au moment crucial) et la referma sur le bouton de porte.

" Je sais que vous êtes là-dedans! cria-t-il en direction de la porte entrouverte de la chambre. Si vous êtes sous le lit, vous feriez mieux d'en sortir! Je vais compter jusqu'à cinq! Si vous n'êtes pas sorti d'ici là, je vais rentrer… et ça va barder! Vous m'entendez? "

Il n'y eut pas de réponse… mais il ne s'était pas attendu à en avoir. Il n'en avait même pas désiré. Tout en étreignant la poignée de porte de la salle de bains, il cria les chiffres en direction de la chambre. Il ne savait pas si Shooter sentirait la différence, mais ce n'était pas exclu. L'homme était indiscutablement très fort. Diaboliquement fort.

Juste au moment où il allait se mettre à compter, il entendit un autre mouvement léger dans la salle de bains. Il ne l'aurait pas capté, même à cette distance, s'il n'avait tendu l'oreille avec toute la concentration dont il était capable.

"Un!"

Bon Dieu qu'est-ce qu'il transpirait! Comme un cochon!

" Deux! "

Le bouton de porte était comme un caillou froid dans son poing crispé.

"Tr-"

Il tourna le bouton et enfonça la porte, laquelle alla rebondir si violemment sur le mur qu'elle entailla le papier peint et fit sauter le gong inférieur… et il était là, juste là, se jetant sur lui avec son arme brandie, les dents dénudées dans une grimace de tueur, le regard fou, monstrueusement fou, et Mort abattit le tisonnier, lui faisant décrire une boucle sifflante -juste le temps de se rendre compte que Shooter balançait également un tisonnier, qu'il ne portait pas son chapeau noir à calotte ronde, que ce n'était pas du tout Shooter mais lui-même, que le fou, c'était lui - puis le tisonnier fracassa le miroir au-dessus du lavabo et des morceaux de verre au dos argenté volèrent dans tous les sens avec

des tintements, tandis que l'armoire à pharmacie s'effondrait dans la vasque. La porte démolie béait, dégorgeant ses flacons de sirop, d'iode et de listerine.

" J'ai tué un putain de miroir! " hurla-t-il. Il était sur le point de jeter le tisonnier, furieux, lorsque quelque chose bougea dans le bac, derrière le panneau coulissant translucide. Il y eut un petit couinement effrayé. Avec un ricanement, Mort frappa de biais avec le tisonnier, ouvrant une déchirure irrégulière dans le plastique et faisant sauter la porte de son rail. Il releva le tisonnier à hauteur d'épaule, le regard écarquillé et fixe, les lèvres tirées en arrière dans la grimace qu'il avait imaginée sur la figure de Shooter.

Puis il rabaissa lentement le tisonnier. Il lui fallut se servir de sa main gauche pour détacher les doigts de sa main droite du manche de l'arme improvisée. Elle tomba bruyamment sur le sol.

" Infime bestiole peureuse et affolée, dit-il au mulot qui tournait en tous sens dans le bac lisse, quelle panique dans ta minuscule poitrine *! " Sa voix avait un timbre insolite, rauque, plat. On n'aurait pas du tout dit sa voix. Il ressentait la même impression que la première fois que l'on écoute un enregistrement de sa propre voix.*

Il fit demi-tour et sortit lentement de la salle de bains, sans un regard pour la porte branlante, dans un crépitement de verre écrasé.

Brusquement, il n'eut plus qu'une envie, descendre se coucher sur le canapé et faire un somme. Brusquement, il n'y eut plus rien au monde, lui sembla-t-il, de plus désirable.

C'est le téléphone qui le réveilla. Le crépuscule était sur le point de laisser place à la nuit, et il passa lentement à côté de la table à café à plateau de verre (celle qui aimait tant à lui mordre les tibias) avec le sentiment bizarre que le temps avait fait machine arrière. Son bras droit lui faisait horriblement mal. Son dos ne valait guère mieux. Avec quelle force avait-il frappé ? Quelle intensité avait eue la panique qui l'avait poussé ? Il n'eut pas envie de s'y attarder. Il souleva le téléphone sans même se demander qui pouvait bien appeler. Il venait de vivre une période tellement mouvementée - désagréablement mouvementée, c'était rien de le dire - qu'il pouvait tout aussi bien s'agir du président. Celui des Etats-Unis. " Allô ?

- Comment ça va, Monsieur Rainey ? " demanda la voix. Mort eut un mouvement de recul, éloignant momentanément le téléphone de lui comme s'il tenait un serpent qui aurait essayé de le mordre. Il remit lentement l'écouteur à l'oreille.

" Je vais très bien, Monsieur Shooter, répondit-il d'une voix trahissant une gorge sèche. Et vous, comment ça va?

- Me porte comme un charme, répondit Shooter avec ce lourd accent méridional qui produisait le même effet brutal qu'une vieille grange à la peinture écaillée debout au milieu d'un champ. " Mais je pense que vous, vous n'allez pas si bien. Piquer quelque chose à quelqu'un, ça ne vous a jamais gêné, on dirait, mais vous faire prendre la main dans le sac… ça m'a l'air que vos petits malheurs ont commencé.

- Mais de quoi vous parlez ? “

Shooter parut légèrement amusé. ” Eh bien, j’ai entendu dire à la radio qu’on aurait brûlé votre maison. Votre autre maison. Ensuite, quand vous êtes rentré chez vous, on dirait que vous avez piqué votre crise… vous avez hurlé… cassé des choses… ou peut- être c’est simplement que les auteurs à succès comme vous ne supportent pas que les choses ne se passent pas comme ils l’auraient voulu. Bien possible, non? “

Mon Dieu, il était ici. Ici!

Mort se surprit à regarder par la fenêtre comme s’il pouvait encore se trouver quelque part là dehors… Caché dans les buissons, peut-être, et parlant à Mort grâce à un radio-téléphone. Ridicule, évidemment.

” Le magazine avec mon histoire va arriver. Quand vous l’aurez vu, est-ce que vous me ficherez la paix ? “

Shooter avait toujours son ton légèrement amusé lorsqu’il répondit : ” Il n’y a aucun magazine avec cette histoire dedans, Monsieur Rainey. Vous et moi, nous le savons parfaitement. Pas en 1980. Comment pourrait-elle y être, vu que mon histoire date de 1982 ? - Mais nom de Dieu, je n’ai jamais volé vot…

- Quand j’ai entendu parler de l’incendie, j’ai été acheter l’Evening Express. Il y avait une photo de ce qui restait. Pas grand-chose. Y avait aussi une photo de votre femme. (Il y eut un silence prolongé et songeur.) Elle est jolie, reprit-il avec une prononciation pay-sanne, exagérée et sarcastique. Comment un fils de pute aussi moche que vous a-t-il pu avoir la chance de dégoter une aussi jolie femme, Monsieur Rainey ?

- Nous avons divorcé, je vous l’ai déjà dit. Elle a peut-être fini par se rendre compte à quel point j’étais moche. Pourquoi ne pas laisser Amy en dehors de tout ça ? C’est entre vous et moi, cette histoire. “

Pour la deuxième fois en deux jours, il se rendit compte qu’il avait répondu au téléphone alors qu’il était à demi endormi et presque sans défense. Si bien que Shooter menait la conversation à peu près à sa guise. Et Mort par le bout du nez.

Raccroche, alors.

Mais il ne pouvait pas. Du moins, pas pour le moment.

” Entre vous et moi, n’est-ce pas ? Alors je suppose que vous n’avez parlé de moi à personne ?

- Mais qu’est-ce que vous voulez, à la fin ? Parlez! Dites-le-moi, et qu’on en finisse !

- Vous voulez connaître la deuxième raison qui fait que je suis venu, hein ?

- Oui.

- Je veux que vous m’écriviez une histoire, répon-dit Shooter calmement. Vous y mettrez mon nom

dessus et vous me la donnerez. Vous me devez bien ça. Juste, c'est juste et correct, c'est correct. "

Mort resta paralysé dans le vestibule, étreignant le téléphone à s'en faire mal aux doigts, tandis qu'une veine battait à sa tempe. Il se trouva pendant quelques instants sous le coup d'une rage si absolue qu'il avait l'impression d'y être enseveli vivant, et qu'il ne fut capable que d'une seule pensée, qu'il ne cessa de se répéter : C'est donc ça! C'est donc ça! C'est donc ça!

" Vous êtes toujours là, Monsieur Rainey ? " demanda Shooter de sa voix calme aux intonations traînantes.

- La seule chose que j'écrirai jamais pour vous, rétorqua Mort, sa propre voix étouffée par la rage, ce sera une condamnation à mort, si vous ne me laissez pas tranquille.

- Vous employez les grands mots, l'ami, fit Shooter du ton patient que l'on prend pour expliquer un problème à un enfant stupide, parce que vous savez que je ne peux vous faire aucun mal, à vous. Si vous m'aviez volé mon chien ou ma voiture, je pourrais vous voler votre chien ou votre voiture. Aussi facilement que j'ai cassé le cou à votre chat. Et si vous essayiez de m'arrêter, je pourrais vous taper et vous voler tout de même. Mais là, c'est différent. Les choses que je veux sont dans votre tête. Aussi bien enfermées que dans un coffre-fort. Sauf que je ne peux pas faire sauter la porte ou découper le fond au chalumeau. Il faut que je trouve la bonne combinaison. N'est-ce pas?

- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, mais je vous donnerai une histoire le jour où la statue de la Liberté portera des couches-culottes. L'ami. "

D'un ton méditatif, Shooter répondit : " Je l'aurais bien laissée en dehors de tout ça si j'avais pu, mais je commence à me dire que vous ne me donnez pas le choix. "

Soudain, il n'y eut plus une goutte de salive dans la bouche de Mort; sa gorge le brûlait, lisse et sèche. " Qu'est-ce que vous… ? qu'allez-vous… ?

- Est-ce que vous avez envie de vous réveiller de l'une de vos stupides siestes pour trouver Amy clouée à l'abri à poubelles ? demanda Shooter. Ou ouvrir la radio un matin et entendre dire qu'elle s'est battue avec la tronçonneuse du garage et que c'est elle qui a perdu ? A moins que le garage n'ait brûlé, aussi ?

- Faites attention à ce que vous dites ", murmura Mort. Des larmes de rage et de terreur commençaient à picoter ses yeux exorbités.

" Il vous reste deux jours pour y penser. Et à votre place, j'y penserais sérieusement, Monsieur Rainey. Et je m'occuperais sérieusement d'elle, aussi. Et je crois que je ne parlerais de tout ça à personne d'autre. Ce serait comme se planter debout sous un orage et attirer la foudre. Divorcé ou pas, quelque chose me dit que vous en pincez encore pour la petite dame. Il est temps pour vous de grandir un peu. Vous ne pouvez pas vous en tirer comme ça, vous n'avez pas encore compris ? Je sais ce que vous avez fait, et je ne laisserai pas tomber tant que ça ne sera pas réglé.

- Vous êtes cinglé! hurla Mort.

- Bonsoir, Monsieur Rainey. " Shooter raccrocha.

Mort resta immobile, tandis que l'écouteur s'éloignait lentement de son oreille. Puis il souleva brutalement la base de l'appareil. Il était sur le point de jeter tout le bidule contre le mur, lorsqu'il fut capable de se maîtriser de nouveau. Il reposa l'appareil et prit une douzaine d'inspirations profondes, au point d'en avoir la tête qui tournait. Puis il composa le numéro de Herb Creekmore.

C'est Dolores, la petite amie de Herb, qui décrocha dès la deuxième sonnerie. Elle appela Herb.

" Salut, Mort, dit Herb. Alors, la maison ? Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? (Sa voix eut l'air de s'écarter un peu du micro.) Dolores, est-ce que tu veux bien pousser la casserole sur le feu du fond ? "

L’heure du dîner à New York, et il veut que je le sache. Eh bien, j’en ai rien à foutre. Un maniaque vient juste de me menacer de débiter ma femme en côtelettes, mais la vie continue, hein ?

” Il n’y a plus de maison, dit Mort. L’assurance va couvrir les pertes. Financièrement, ajouta-t-il après un bref silence.

- Je suis désolé. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

- Pour la maison, rien, mais merci de me le proposer. En revanche, à propos de l’histoire…

- Quelle histoire, Mort ? “

Il sentit sa main qui se contractait de nouveau sur le combiné, et il se força à la desserrer. Il ignore quelle est la situation ici. Tu ne dois pas oublier ça.

” Celle qui met mon cinglé d’ami dans tous ses états, fit-il, s’efforçant de conserver un ton léger et insouciant. ” Sowing Season “. Dans Ellery Queen’s Mystery Magazine.

- Oh, ça! ” s’exclama Herb.

Une onde de peur traversa Mort. ” Tu n’as pas oublié d’appeler, au moins?

- Non, j’ai bien appelé, le rassura l’agent. J’avais juste oublié l’affaire, une minute. Tu viens de perdre ta maison et tout ça, et…

- Eh bien? Qu’est-ce qu’on t’a répondu?

- Tu n’as pas à t’inquiéter. Ils vont m’envoyer une photocopie en express demain, et je te la renverrai par express aussi. Tu devrais l’avoir vers dix heures après-demain. “

Un instant, il put croire que tous ses problèmes étaient résolus, et il commença à se détendre. Puis il repensa à la manière dont le regard de Shooter avait flamboyé. A la manière dont son visage s’était rapproché du sien, jusqu’à ce que leurs deux fronts soient en contact. Il pensa à l’haleine de Shooter parfumée à la cannelle et à la manière dont il avait dit : ” Vous mentez. “

Une photocopie? Il n’était même pas sûr que Shooter accepterait le verdict d’un original. Mais une photocopie ?

” Non, Herb, ça ne colle pas. Pas de photocopie, pas de coup de fil de l’éditeur. Il faut que ce soit un numéro original du magazine.

- Ce sera un peu plus difficile. Ils ont évidemment leurs bureaux dans Manhattan, mais ils conservent les exemplaires d’archives dans leur service d’abonnement, en Pennsylvanie. Ils ne gardent que cinq numé- ros de chaque exemplaire - c’est vraiment tout ce qu’ils peuvent se permettre de conserver, si tu consi-dères que EQMM est publié depuis 1941. Ils ne tiennent pas beaucoup à les prêter.

- Voyons, Herb ! On te vend ces magazines au mètre dans toutes les librairies d’occasion des Etats-Unis !

- Mais jamais une collection complète. (Herb se tut un instant.) Pas même un coup de téléphone, hein? Es-tu en train de me dire que ce type est tellement parano qu'il croirait parler à l'un de tes nombreux nègres? Est-il dangereux ? "

Une voix, à l'arrière-plan, demanda : " Est-ce que je sers le vin, Herb ? "

Herb se détourna une fois de plus du micro. " Attends une minute, Dolores.

- Je t'empêche de passer à table, dit Mort. Je suis désolé.

- Ce sont les risques du métier. Réponds-moi franchement, Mort. Est-ce que ce type est aussi cinglé que ça ? Est-il dangereux ? "

A votre place, je ne parlerais de ça à personne d'autre… Ce serait comme se planter sous un orage et attirer la foudre.

" Je ne pense pas, mais je ne veux plus l'avoir sur le dos, Herb. " Il hésita. Il cherchait le ton juste. " J'ai passé les six derniers mois à crapahuter dans un merdier total. C'est un truc que je pourrai régler. Je ne veux pas avoir cet emmerdeur sur le dos.

- D'accord, fit Herb, d'un ton soudain décidé. J'appellerai Marianne Jaffery, à EQMM. Je la connais depuis un bon bout de temps. Si je lui demande de demander au conservateur de la bibliothèque - je blague pas, c'est comme çà qu'ils l'appellent-de nous envoyer un exemplaire du numéro de juin 1980, elle le fera. D'accord pour leur dire qu'ils auront une nouvelle de toi dans un futur pas trop éloigné ?

- Bien sûr ", dit-il, pensant à part lui : Dis-lui que ce sera sous le nom de John Shooter. Il faillit éclater de rire.

" Bon. Elle s'arrangera pour que le conservateur te l'envoie directement en express de Pennsylvanie. Il faudra simplement le rendre en bon état, sinon tu devras trouver l'un de ces exemplaires d'occasion dont tu parlais à l'instant.

- Y a-t-il une chance pour que je l'aie après-demain? " demanda Mort. Il se sentait pitoyablement sûr que Herb allait le trouver cinglé, rien que pour poser une telle question… et qu'il devait certainement penser que Mort faisait une grosse montagne d'une petite taupinière.

" Il y a toutes les chances. Je ne peux pas te le garantir, mais presque.

- Merci, Herb, dit Mort avec une gratitude sincère. T'es un chou.

- Mais voyons, c'est tout naturel, M'dam. " Herb n'avait pu s'empêcher de répondre sans se livrer à la mauvaise imitation de John Wayne dont il était si absurdement fier.

" Bon, maintenant, va dîner. Une bise à Dolores de ma part. "

Herb était toujours d'humeur Johnwaynesque. " Tu peux toujours courir! Je lui ferai la bise de la mienne, l'ami. "

Vous employez les grands mots, l'ami.

Une bouffée d'horreur et de peur le submergea, d'une telle force qu'il faillit crier. Même expression, même voix plate et traînante. Shooter avait dû installer une dérivation sur sa ligne de téléphone, et peu importait qui Mort tentait de joindre : c'était toujours John Shooter qui répondait. Herb Creekmore n'était que l'un de ses noms de plume et… " Mort ? Tu es toujours là ? "

Il ferma les yeux. Maintenant que l'agent se dispensait de son mauvais numéro d'imitation, ça allait. C'était ce bon vieil Herb, tel qu'il l'avait toujours connu. Le fait qu'il eût employé cette expression n'était simplement…

Quoi ?

Qu'un char de plus dans la grande parade des coïncidences ? D'accord. Evidemment. Pas de problème. Je n'ai qu'à sagement rester sur le trottoir pour la regarder passer. Et pourquoi pas ? J'en ai déjà vu filer une demi-douzaine encore plus grosses.

" Je suis bien là, Herb, dit-il en ouvrant les yeux. J'étais juste en train de me dire que je t'aimais beaucoup, et de compter les raisons que j'avais pour cela, noble sire.

- Mon Dieu qu'il est bête! répliqua Herb, manifestement ravi. Et j'espère que tu seras prudent avec ce type, hein ?

- Ne t'inquiète pas.

- Bon. Je crois que je vais aller dîner avec la lumière de ma vie.

- Bonne idée. Au revoir, Herb - et merci.

- De rien. Je vais m'arranger pour que ce soit après-demain. Tu as les amitiés de Dolores.

- Je te parie qu'elle a déjà servi le vin ", répondit Mort, et tous deux raccrochèrent en riant.

Dès qu'il eut reposé le combiné, son fantasme lui revint. Shooter. Il le surveillait en imitant toutes les voix. Bien entendu, il était seul et la maison était plongée dans l'obscurité, des conditions qui favorisent le travail de l'imagination. Néanmoins il ne croyait pas - rationnellement, du moins - que John Shooter fût un être surnaturel ou un super-criminel. Dans le premier cas, il aurait certainement su que Morton Rainey n'avait commis aucun plagiat - en tout cas, pas en ce qui concernait l'histoire en question - et dans le second, il aurait été en train d'attaquer une banque ou de faire un coup de ce genre, et non de glander dans le Maine occidental, à essayer d'arracher une nouvelle à un écrivain qui gagnait beaucoup plus d'argent avec ses romans.

Il repartait lentement vers le séjour, avec l'intention de regagner son bureau et de se mettre à son traitement de texte, lorsqu'une idée

(en tout cas, pas en ce qui concernait l'histoire en question)

le frappa soudain et l'arrêta.

Qu’est-ce que cela signifiait exactement, l’histoire en question ? Aurait-il jamais volé une histoire à quel-qu’un ?

Pour la première fois depuis le jour où Shooter s’était présenté sur le porche de sa maison, sa liasse de feuilles à la main, Mort envisagea sérieusement la question. Nombreux étaient les articles consacrés à ses livres laissant entendre qu’il n’était pas un écrivain très original; que la plupart de ses oeuvres n’étaient qu’une mouture nouvelle de vieux scénarios. Il se souvenait d’Amy lisant un article consacré à The Organ-Grinder’s Boy qui, s’il commençait par reconnaî- tre ses qualités (action rondement menée, lisibilité), suggérait que l’intrigue n’était pas sans précédent. Elle lui avait dit : ” Et alors ? Est-ce que ces gens ne savent pas qu’il n’existe que quatre ou cinq bonnes intrigues, que les écrivains ne cessent de reprendre sous toutes les formes, avec des personnages différents ? “

Mort lui-même estimait qu’il y avait au moins six types d’histoire : succès; échec; amour et perte de l’amour; vengeance; méprise sur l’identité; recherche d’une puissance plus grande, Dieu ou le diable. Il avait multiplié les variations sur les quatre premiers, obsessionnellement, et, maintenant qu’il y réfléchissait, il se rendait compte que ” Sowing Season ” s’inspirait d’au moins trois de ces idées. Mais pouvait-on pour autant parler de plagiat? Dans ce cas, tous les écrivains de l’univers étaient des plagiaires.

Le plagiat, décida-t-il, était un vol qualifié. Et jamais il n’avait commis un tel vol de sa vie. Jamais.

” Jamais “, dit-il à voix haute, se dirigeant vers son bureau la tête haute et les yeux grands ouverts, comme un guerrier qui arrive sur le champ de bataille. Il y resta assis pendant une heure, sans écrire un seul mot.

Cette tentative infructueuse le convainquit d’une chose : autant boire son repas du soir que le manger. Il en était à son deuxième bourbon à l’eau lorsque le téléphone sonna de nouveau. Il s’en approcha, méfiant, regrettant tout d’un coup de ne pas avoir de répondeur automatique, en fin de compte. Ces appareils ont au moins une qualité fondamentale : on peut contrôler les appels et séparer le bon grain de l’ivraie, les amis des ennemis.

Il resta debout à côté de l’appareil, indécis, se perdant en considérations sur le bruit désagréable, à son oreille, des sonneries modernes. Il était une fois des téléphones qui sonnaient vraiment - joyeusement, même. Ils lançaient maintenant un hululement suraigu qui avait tout d’une migraine annonçant son arrivée.

Bon, alors ? vas-tu décrocher, ou rester planté là à l’écouter te casser les oreilles ?

Je ne veux pas lui reparler. Il me fait peur et il me rend furieux, et je ne sais pas ce que je déteste le plus des deux.

Mais ce n’est peut-être pas lui.

Peut-être que si.

Ecouter ces deux pensées qui tournaient en rond était encore pire que d'avoir à supporter le piaillement mécanique du téléphone. Il prit donc le combiné et lança un " Allô! " aussi bourru que possible. Mais en fin de compte, ce n'était personne de plus dangereux que Greg Carstairs, son homme à tout faire.

Greg lui posa les inévitables questions sur la maison, et Mort y répondit une fois de plus, non sans se dire que la relation d'un tel événement ressemblait à ce qu'on dit à propos de la mort soudaine d'un proche; s'il est une chose qui peut vous aider à surmonter le choc, c'est bien la répétition constante des faits connus.

" Ecoutez, Mort, j'ai finalement pu joindre Tom Greenleaf vers la fin de l'après-midi, dit Greg d'une voix que l'écrivain trouva un peu curieuse, comme prudente. Il était en train de repeindre le Centre communautaire de l'Eglise méthodiste avec Sonny Trotts.

- Alors? Vous lui avez parlé de mon pote?

- Ouais, je lui en ai parlé, répondit Greg, d'un ton encore plus précautionneux.

- Eh bien? "

Il y eut un bref silence, puis Greg reprit : " Tom pense que vous avez dû vous tromper de jour.

- Me tromper de… qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

- Eh bien…, fit Greg d'un ton d'excuse, il est bien passé par Lake Drive hier après-midi, et il vous a bien vu; il m'a dit qu'il vous a salué de la main et que vous avez répondu. Seulement voilà, Mort…

- Mais quoi? (Il craignait de connaître déjà la réponse.)

- Tom dit que vous étiez seul. "

Mort resta un long moment sans rien dire. Il se sentait incapable de proférer une seule parole. Greg ne disait rien non plus, lui laissant le temps de réfléchir. Tom Greenleaf n'était pas né d'hier; il comptait au moins trois ans de plus que Dave Newsome, sinon six. Mais il n'était pas sénile non plus.

" Seigneur Jésus ", finit par dire Mort. Il avait parlé très doucement. A la vérité, il se sentait un peu hors d'haleine.

" A mon idée, dit Greg d'une voix mesurée, c'est peut-être bien Tom qui se mélange un peu les pin-ceaux. Vous savez, il n'est…

- Pas né d'hier, finit Mort. Oui, je le sais. Mais s'il y a quelqu'un à Tashmore qui repère mieux les étrangers que lui, j'aimerais bien le connaître. Il a passé sa vie à se souvenir des étrangers qui passaient dans le coin, Greg ! C'est bien l'une des caractéristiques du métier de gardien, non ? (Il hésita, puis explosa.) Mais il nous a regardés, bon sang! Il nous a regardés tous les deux! "

Prudemment, s'exprimant comme s'il ne faisait que plaisanter, Greg répondit : " Etes-vous bien sûr que ce type, vous ne l'avez pas rêvé, Mort ?

- Je n'avais même pas envisagé cela jusqu'à maintenant, fit Mort lentement. Si rien de ce que je crois n'est arrivé, et si je cours partout en disant le contraire aux gens, c'est que je deviens cinglé.

- Oh! ce n'est pas du tout ce que…

- Moi, si ", répliqua Mort. Il songea: Mais c'est peut-être ce qu'il cherche. A faire en sorte que les gens me croient cinglé. Et aussi à faire en sorte, peut-être, que ce soit en fin de compte la vérité.

Oh! oui. Tout juste. Et il s'est mis en cheville avec Tom Greenleaf pour monter son coup. En fait, c'est probablement Tom qui est allé à Derry mettre le feu à la maison pendant que Shooter restait ici et massacrait le chat, non ?

Bon, ça suffit. Réfléchis. Réfléchis vraiment. Etait-il là ? S'y trouvait-il vraiment ?

Mort réfléchit donc. Il y réfléchit plus intensément qu'il n'avait jamais réfléchi à quoi que ce fût de toute sa vie; plus intensément, même, qu'il n'avait réfléchi à Amy et Ted et à ce qu'il devrait faire, après qu'il les avait découverts ensemble dans un lit par cette belle journée de mai. Aurait-il halluciné John Shooter?

Il pensa de nouveau à la vitesse avec laquelle il l'avait attrapé et collé contre la voiture.

" Greg ?

- Je suis toujours là, Mort.

- Tom n'a pas vu la voiture, non plus? Un vieux break, immatriculé dans le Mississippi ?

- Il dit qu'il n'a pas vu une seule voiture sur Lake Drive de toute la journée. Qu'il n'a vu que vous, au bout du chemin qui descend vers le lac. Il a pensé que vous admiriez le paysage. "

Souvenir réel, ou Memorex ?

Il ne cessait de revenir aux deux mains de Shooter qui l'agrippaient solidement aux bras, à la vitesse à laquelle l'homme l'avait plaqué contre la voiture. " Vous mentez ", avait dit Shooter. Mort avait lu de la rage dans son regard, il avait senti son haleine parfu-mée à la cannelle.

Ses mains.

La pression de ses mains.

" Restez en ligne une seconde, Greg.

- Bien sûr. "

Mort posa le combiné sur la table et essaya de rouler. ses manches de chemise. Il n'y arrivait pas, tant ses mains tremblaient. Finalement, il la déboutonna, l'enleva et tendit les bras. Tout d'abord, il ne

vit rien. Puis il les fit tourner sur eux-mêmes au maximum, et il les aperçut : deux ecchymoses jaunissantes à l'inté- rieur de chacun de ses bras, juste au-dessus du coude.

Les marques laissées par les pouces de John Shooter lorsqu'il l'avait attrapé et jeté contre la voiture.

Il songea soudain qu'il était peut-être sur le point de comprendre, et eut peur. Pas pour lui, cependant.

Pour le vieux Tom Greenleaf.

Il reprit le téléphone. " Greg ? - Toujours là.

- Est-ce que Tom vous a paru aller bien quand vous lui avez parlé ?

- Il était épuisé, répondit aussitôt Greg. Ce n'est plus un boulot pour ce vieux fou, que de grimper sur des échafaudages et de peindre toute la journée avec un vent glacial. Pas à son âge. Il avait l'air d'être prêt à tomber sur le premier tas de feuilles mortes venu, s'il ne se couchait pas rapidement. Je vois où vous voulez en venir, Mort, et je me dis qu'il était assez fatigué pour avoir un trou de mémoire, mais…

- Non, ce n'est pas à cela que je pense. Etes-vous sûr que ce n'était que de la fatigue? N'aurait-il pas eu peur, aussi ? "

C'est maintenant à l'autre bout du fil qu'il y eut un long silence songeur. En dépit de son impatience, Mort ne le rompit pas. Il voulait laisser à Greg tout le temps dont il avait besoin.

" Il ne paraissait pas lui-même, finit par répondre l'ex-hippie. Il avait l'air distrait… la tête ailleurs. J'ai attribué ça uniquement à la fatigue, mais il s'agissait peut-être d'autre chose. De tout autre chose.

- Aurait-il pu vous cacher quoi que ce soit? "

Cette fois-ci, le silence dura moins longtemps. " Je ne sais pas. C'est possible. C'est tout ce que je peux dire, Mort. Je regrette de ne pas lui avoir parlé plus longtemps et de ne pas avoir insisté davantage.

- Je crois que ce serait une bonne idée si nous allions chez lui, Greg. Tout de suite. Les choses se sont passées comme je vous les ai racontées. Si la version de Tom est différente, c'est peut-être parce que mon collègue lui a fichu une frousse de tous les diables. On se retrouve là-bas.

- D'accord. (De nouveau, Greg paraissait inquiet.) Mais vous savez, Tom n'est pas du genre à avoir facilement peur.

- Je suis sûr que c'était vrai autrefois, mais Tom a ses soixante-quinze printemps bien sonnés. Je crois que plus on est âgé, plus on a facilement peur.

- Alors, on se retrouve là-bas ?

- Me paraît une excellente idée. ” Mort raccrocha, jeta le reste de bourbon dans l’évier et prit la Buick pour aller chez Tom Greenleaf.

Greg était déjà garé dans l’allée lorsque Mort arriva. Le quatre-quatre de Tom se trouvait rangé à l’arrière de la maison. Greg portait une veste de flanelle dont il avait relevé le col; le vent qui venait du lac était désagréablement frisquet.

” Il va bien, lui dit aussitôt Greg.

- Comment le savez-vous? “

Ils parlaient tous deux à voix basse.

” J’ai vu son quatre-quatre, et j’ai donc été à la porte de derrière. Il a accroché un mot, dans lequel il dit qu’il a eu une journée pénible et qu’il est allé se coucher tôt. (Greg sourit et repoussa ses longs cheveux de son visage.) Il y dit aussi que si on a besoin de lui, on n’a qu’à m’appeler.

- La note est bien de sa main ?

- Ouais. Une grande écriture de vieux. Je la reconnaîtrais partout. J’ai fait le tour jusqu’à la fenêtre de sa chambre. La fenêtre est fermée, mais c’est un miracle que la vitre ne soit pas cassée, tellement il ronfle fort. Vous voulez vérifier vous-même ? “

Mort soupira et secoua la tête. ” Il y a pourtant quelque chose qui cloche, Greg. Tom nous a vus. Nous a vus tous les deux. Le type s’est énervé peu après le passage de Tom et m’a attrapé aux bras. J’ai encore les bleus. Je peux vous les montrer, si vous voulez les voir. “

Greg secoua à son tour la tête. ” Je vous crois. Plus j’y pense, moins j’aime l’air qu’il avait quand il m’a dit que vous étiez tout seul, lorsqu’il vous a vu. Je lui parlerai demain matin. Ou bien on pourrait lui parler tous les deux, si vous voulez.

- Ce serait mieux. A quelle heure ?

- On a qu’à se retrouver au Centre communautaire vers neuf heures et demie. Il aura eu ses deux tasses de café - pas question d’en tirer quelque chose tant qu’il n’a pas pris son café - et nous pourrons le faire descendre de son foutu échafaudage pendant un moment. On lui sauvera peut-être la vie! Ça vous va ?

- Oui. (Mort lui tendit la main.) Désolé de vous avoir amené à la chasse au dahut. “

Greg lui secoua la main. ” Mais non. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette affaire. Je suis fichtrement curieux de découvrir ce que c’est. “

Mort remonta dans la Buick, et Greg se glissa derrière le volant de sa camionnette. Chacun partit dans une direction opposée, laissant le vieil homme à son sommeil épuisé.

Mort lui-même ne put s’endormir avant trois heures du matin. Il se tourna et se retourna dans le lit

jusqu'à ce que les draps fussent sens dessus dessous et qu'il ne pût plus les supporter. Il descendit alors dans le séjour, pris d'une sorte d'hébétude, pour aller se coucher sur le canapé. Il se cogna les tibias à cette salope de table à café, jura sans conviction, s'allongea, ajusta les coussins sous sa tête et s'enfonça presque immédiatement dans un trou noir.

Lorsqu'il se réveilla à huit heures, le lendemain matin, il eut l'impression de se sentir bien. Du moins jusqu'au moment où il pivota pour s'asseoir sur le canapé et poser les pieds sur le sol. Le grognement qui lui échappa fut un véritable cri rentré et il ne put que rester assis pendant un moment, sans savoir si c'était son dos, ses genoux ou son bras droit qui lui faisaient le plus mal. Le bras droit, semblait-il, et il choisit de se le tenir. Il avait lu un jour que les gens sont capables, sous l'effet de la panique, de déployer des efforts surhumains; qu'ils ne sentent rien tandis qu'ils soulè- vent une voiture sous laquelle un enfant est prisonnier ou étranglent un doberman tueur à mains nues; qu'ils ne se rendent compte à quel point ils ont sollicité leurs muscles qu'une fois que la vague de fond de l'émotion s'est retirée. Maintenant, il le croyait. Il avait ouvert la porte de la salle de bains avec tant de violence qu'un des gonds avait sauté. Avec quelle force avait-il abattu le tisonnier? Plus qu'il ne préférait y penser, à sentir les protestations de son dos et de son bras droit, ce matin. De même qu'il ne préférait pas trop penser à l'aspect que devait avoir la salle de bains de la mezzanine pour un oeil plus froid que le sien. Il savait qu'il allait réparer lui-même les dégâts - du moins ce qu'il pourrait. Mort songea que Greg Carstairs devait commencer à nourrir des doutes sérieux sur sa santé mentale, en dépit de ses protestations. Il lui suffirait d'examiner la porte, l'armoire à pharmacie et la porte coulissante de la douche pour qu'il perdît encore un peu plus sa foi en la rationalité de Mort. Il se souvint d'avoir pensé que Shooter essayait peut-être de faire croire aux gens que lui, Mort, était fou. L'idée ne semblait plus aussi délirante, maintenant qu'il l'exa-minait à la claire lumière du jour; au contraire, jamais elle ne lui avait paru aussi logique et vraisemblable.

Il avait cependant promis à Greg de le retrouver au Centre communautaire dans quatre-vingt-dix minutes - moins que ça, maintenant - afin de parler à Tom Greenleaf. Il n'avait pas le loisir de rester ici à compter ses courbatures.

Mort s'obligea à se mettre debout et se rendit d'un pas précautionneux jusqu'à la salle de bains principale. Il fit couler la douche à une telle température que de la vapeur en montait et, après avoir pris trois aspirines, il passa dessous.

Le temps d'en émerger, l'aspirine avait commencé à produire son effet, et il se dit qu'après tout, il arriverait peut-être à tenir jusqu'au soir. Ça n'allait pas être drôle, et il risquait d'avoir l'impression que la journée s'éternisait, mais il pensait pouvoir tenir.

C'est le deuxième jour, songea-t-il tout en s'habillant. Une petite contraction d'appréhension le fit tressaillir. C'est demain la date limite. Cela lui fit penser à Amy, puis à la phrase qu'avait prononcée Shooter: Je l'au-rais bien laissée en dehors de tout ça si j'avais pu, mais je commence à me dire que vous ne me donnez pas le choix.

Les crampes revinrent. Tout d'abord ce fils de pute barjot avait tué Bump, puis il avait menacé Tom Greenleaf (il l'avait certainement menacé!) et, com-mença-t-il à soupçonner fortement, il devenait bien possible que Shooter eût mis le feu à la maison de Derry. Il se dit qu'il avait dû s'en douter depuis le début, et qu'il n'avait tout simplement pas voulu l'admettre. Incendier la maison pour

se débarrasser du magazine avait été sa mission principale - évidemment: un homme aussi cinglé que Shooter ne songeait pas aux autres exemplaires qu'on pouvait trouver ici et là. Ce genre de raisonnement était incompatible avec la vision du monde d'un dément comme lui.

Et Bump ? L'idée d'assassiner le chat n'avait dû lui venir qu'après coup. Shooter revient, voit le chat perché sur la cabane à poubelles, attendant qu'on lui ouvre, se rend compte que Mort dort encore et tue le chat sur une impulsion. Faire l'aller et retour pour Derry avait dû être juste, mais restait possible. L'enchaînement était logique.

Et maintenant il menaçait de s'attaquer à Amy.

Il va falloir que je l'avertisse, songea-t-il en enfonçant les pans de sa chemise dans son pantalon. Faudra l'appeler dès ce matin et mettre ça au net. M'occuper moi-même de cette affaire est une chose; mais rester coi pendant qu'un cinglé s'en prend à la seule femme que j'aie jamais vraiment aimée, à propos de quelque chose dont elle ignore tout en est une autre…

Oui. Mais il allait tout d'abord parler avec Tom Greenleaf et lui tirer les vers du nez. Sans Tom pour confirmer que Shooter traînait bien dans les environs et qu'il était réellement dangereux, le propre comportement de Mort n'allait pas tarder à prêter à soupçon, ou à paraître délirant. Voire les deux. Probablement les deux. Donc, Tom d'abord.

Mais avant de retrouver Greg au Centre communautaire des Méthodistes, il avait l'intention de s'arrêter chez Bowie et de se faire servir par Gerda sa célèbre omelette au bacon et au fromage. Une armée ne marche que l'estomac plein, soldat Rainey. Exact, mon capitaine. Il se rendit dans le vestibule de la façade, ouvrit la petite boîte accrochée au mur au-dessus de la table du téléphone, et voulut y prendre les clés de la Buick. Elles ne s'y trouvaient pas.

Sourcils froncés, il revint à la cuisine. Elles l'attendaient sur le plan de travail, à côté de l'évier. Il les prit et les fit sauter dans sa main, songeur. Ne les avait-il pas remises à leur place en revenant de chez Tom, hier au soir ? Il essaya de s'en souvenir, sans y parvenir vraiment. Remettre les clés dans leur boîte en rentrant à la maison était un geste tellement habituel que sa succession, jour après jour, en brouillait le souvenir. Demandez à un homme qui aime les oeufs mollets ce qu'il a pris au petit déjeuner trois jours auparavant, il ne s'en souviendra pas : il supposera qu'il a pris des oeufs mollets, parce qu'il en mange presque tout le temps, mais il ne pourra le dire avec certitude. C'était comme ça. Il était revenu fatigué, courbatu, soucieux. Le souvenir le fuyait.

Ça ne lui plaisait pas, cependant.

Pas du tout.

Il retourna vers la porte de derrière et l'ouvrit. Là, posé sur les planches du porche, se trouvait le chapeau noir de Shooter.

Mort resta sur le seuil, sans le quitter des yeux, étreignant le trousseau de clés dans sa main; la pendeloque de cuivre du porte-clés renvoyait de temps en temps un rayon du soleil matinal. Il entendait son coeur battre jusque dans ses oreilles. Des pulsations lentes et délibérées. Tout au fond de lui, il s'y était attendu.

Le chapeau gisait à l'endroit exact où Shooter avait laissé le manuscrit. Un peu plus loin, dans l'allée, était garée la Buick. Pourtant, il l'avait rangée au-delà de l'angle, à son retour, hier au soir - de cela, il était sûr. Or, maintenant, elle se trouvait ici. " Mais qu'est-ce que tu as fabriqué? " s'exclama soudain Mort Rainey dans la lumière du matin. Les oiseaux qui, insouciants, pépiaient dans les arbres voisins, se turent tous en même temps. " Au nom du ciel, qu'est-ce que tu as fabriqué ? "

Mais si Shooter se tenait dans les parages, il ne répondit pas. Peut-être avait-il l'impression que Mort trouverait bien assez tôt la réponse à cette question.

Le cendrier de la Buick était tiré, et contenait deux mégots de cigarettes. Des cigarettes sans filtre. Mort en pêcha un entre deux ongles, une grimace de dégoût sur le visage, sûr qu'il s'agirait de la marque préférée de Shooter, des Pall Mall. Il ne s'était pas trompé.

Il tourna la clé et le moteur démarra sur-le-champ. Mort n'avait pas remarqué les cliquetis que produit un moteur qui se refroidit, en arrivant, mais celui-ci s'était mis en route comme s'il était encore chaud. Le chapeau de Shooter se trouvait maintenant dans le coffre, où Mort l'avait placé en le tenant avec le même dégoût que le mégot de cigarette - par le bord, entre deux doigts. Rien ne se dissimulait dessous, et l'inté- rieur ne comportait que la bordure habituelle, tachée de transpiration. Il s'en dégageait une autre odeur, cependant, plus âpre et forte que celle de la sueur. Une odeur que Mort reconnaissait sans pouvoir la situer. Peut-être cela allait-il lui revenir. Il avait tout d'abord posé le chapeau sur le siège arrière, puis s'était souvenu qu'il allait voir Greg et Tom dans moins d'une heure. Il valait peut-être mieux qu'ils ne le vissent pas. Il ne savait pas exactement pour quelle raison, mais il lui semblait plus sûr, ce matin, de suivre ce que lui dictait son instinct que de se poser trop de questions; il avait donc finalement mis le chapeau dans le coffre, avant de partir pour la ville.

Il passa devant la maison de Tom en allant chez Bowie. Le quatre-quatre n'était plus dans l'allée. Un instant, cela le rendit nerveux, puis il se dit que c'était plutôt bon signe : Tom devait se trouver déjà au travail. Ou bien s'était-il rendu chez Bowie ; veuf, il prenait souvent ses repas au comptoir du magasin général, qui faisait aussi restaurant.

C'était presque l'équipe au complet du département des travaux publics de Tashmore qui se trouvait au comptoir, chez Bowie, mais Tom

(mort il est mort Shooter l'a tué et devine de quelle voiture il s'est servi)

ne figurait pas dans le groupe.

" Mort Rainey ! " Gerda Bowie le salua de son mugissement rauque habituel. C'était une grande femme avec des masses de cheveux châtains frisottés et une opulente poitrine ronde. " Ça fait une paye qu'on vous a pas vu! Vous nous avez écrit un bon livre, ces temps derniers ?

- J'ai essayé, répondit Mort. Vous ne me feriez pas l'une de vos omelettes spéciales, par hasard?

- Putain, non! " répliqua Gerda en s'esclaffant, pour montrer qu'elle ne faisait que plaisanter. Les

types des travaux publics en salopette vert olive rirent avec elle. Mort regretta brièvement de ne pas avoir un gros pétard comme celui que Dirty Harry portait sous sa veste de sport en tweed. Boum-bing-bang, et peut- être le calme reviendrait-il. ” Une minute, Mort.

- Merci. “

Lorsqu’elle servit l’omelette, accompagnée de rôties, de café et de gelée, elle lui glissa sur le ton de la confidence : ” On m’a dit, pour votre divorce. Je suis désolée. “

Il porta la tasse de café à ses lèvres d’une main qui ne tremblait presque pas. ” Merci, Gerda.

- Est-ce que vous prenez soin de vous, au moins ?

- Heu… j’essaie.

- Parce que vous m’avez l’air un peu pâlot.

- C’est dur de trouver le sommeil, certains soirs. Je crois que je ne suis pas encore habitué au silence.

- Des clous. Ne pas dormir tout seul, voilà à quoi vous n’êtes pas habitué. Mais un homme n’a pas à dormir seul pour l’éternité, Mort, simplement parce que sa femme ne sait pas apprécier une bonne chose quand elle en a une. J’espère que vous ne m’en voulez pas de vous parler ainsi…

- Pas du tout “, la coupa Mort. Mais il lui en voulait. Comme conseillère matrimoniale, Gerda Bowie était nulle.

” … vous comprenez, vous êtes le seul écrivain célèbre que nous ayons dans le patelin.

- C’est sans doute déjà un de trop. ” Elle rit et lui pinça l’oreille. Mort se demanda fugitivement ce qu’elle dirait et ce que les hommes en salopette diraient, s’il lui prenait la fantaisie de mordre la main qui le pinçait. Il fut un peu choqué de trouver cette idée aussi puissamment attrayante. Etaient-ils tous en train de parler de lui et d’Amy ? Certains disant qu’elle n’avait pas su garder ce qu’elle avait de bien, d’autres que la pauvre femme avait fini par en avoir assez de vivre avec un cinglé et décidé de ficher le camp, mais aucun d’eux n’ayant la moindre foutue idée de ce dont ils parlaient, ni de ce qu’il y avait eu entre lui et Amy à l’époque où ça marchait bien. Evidemment, qu’on parlait de lui, conclut-il à regret. C’est à ce petit jeu que les gens étaient les meilleurs. De grandes discussions sur les personnes dont les noms apparaissaient dans les journaux.

Il baissa les yeux sur son omelette. Il n’en avait plus envie.

Il piocha néanmoins dedans, et réussit à en ingurgiter les trois quarts. La journée allait être longue. Les opinions de Gerda sur son aspect et l’état de sa vie sentimentale n’y changeraient rien.

Lorsqu’il eut terminé, payé son petit déjeuner et un journal et quitté le magasin (l’équipe de travaux publics avait décampé en masse cinq minutes avant lui, l’un d’eux s’arrêtant juste le temps de récupérer un autographe en vue de l’anniversaire d’une nièce), il était neuf heures cinq. Il s’assit derrière le volant et chercha s’il n’y avait pas un article sur l’incendie de la maison de Derry ; il le trouva en page trois. Aucune PISTE DANS L’INCENDIE CRIMINEL DE LA MAISON RAINEY,

DÉCLARE LA POLICE, disait le titre. L'article lui-même faisait moins d'une demi-colonne. " Morton Rainey, connu pour des best-sellers comme The Organ-Grin- der's Boy et The Delacourt Family, n'a pu être joint pour nous faire part de ses sentiments ", lisait-on à la fin. Ce qui signifiait qu'Amy ne leur avait pas donné le numéro de Tashmore. Bonne idée. Il la remercierait lorsqu'il l'appellerait, plus tard.

Mais Tom Greenleaf d'abord. Il serait presque neuf heures vingt lorsqu'il arriverait au Centre communautaire méthodiste. Pas loin de neuf heures trente. Il démarra.

Lorsqu'il arriva au Centre, il n'y avait qu'un seul véhicule de garé dans l'allée, une vieille Ford Bronco avec une caravane en remorque et SONNY TROTTS - PEINTURE-MENUISERIE écrit sur chaque portière. Mort aperçut Sonny lui-même, un homme d'une quarantaine d'années au regard pétillant, déjà chauve, perché sur son échafaudage. Il peignait à grands coups de brosse au rythme d'une stéréo portative posée à côté de lui, qui jouait quelque chose à propos de Las Vegas; le chanteur était Ed Ames ou Tom Jones - l'un de ces types, en tout cas, qui ne savent pas roucouler sans avoir auparavant déboutonné les trois premiers boutons de leur chemise.

" Salut, Sonny ! " lança Mort.

Sonny Trous continua de peindre, sa brosse allant et venant presque parfaitement en mesure tandis qu'Ed Ames (ou Machin) se posait musicalement la question de savoir ce qu'était un homme et ce qu'il avait. Des questions que Mort lui-même s'était posées à une ou deux reprises, mais sans accompagnement de la section des vents.

" Sonny ! "

Sonny sursauta. De la peinture blanche jaillit de son pinceau, et pendant une angoissante seconde, Mort crut bien qu'il allait dégringoler de son échafaudage. Puis le peintre s'accrocha à l'une des cordes, se tourna et regarda en bas. " Eh bien, Monsieur Rainey ! s'exclamat-il. M'avez fait faire un sacré demi-tour! "

Pour une mystérieuse raison, Mort pensa à la poi-gnée de porte dans Alice au pays des merveilles et dut se retenir pour ne pas hennir violemment de rire.

" Monsieur Rainey ? Ça va?

- Oui, ça va ", fit Mort en déglutissant de travers. C'était une astuce qu'il avait apprise dans sa petite école de campagne, il y avait mille ans, et le seul moyen vraiment sûr de s'empêcher de rire qu'il eût jamais trouvé. Comme toutes les bonnes astuces qui marchaient, ça faisait mal. " J'ai bien cru que vous alliez tomber.

- Moi ? Jamais! " répliqua Sonny en riant à cette seule idée. Il coupa net la voix qui montait de la stéréo et s'apprêtait à balancer une nouvelle charretée d'émotions. " Tom, peut-être, mais sûrement pas moi.

- Et où est Tom ? Je voulais justement lui parler.

- Il m'a appelé tôt ce matin et m'a dit qu'il fallait pas compter sur lui aujourd'hui. Je lui ai répondu que c'était O.K. pour moi, que de toute façon il y avait pas assez de boulot pour deux. "

Sonny regardait Mort, une expression confiante sur le visage.

" En fait, c'est pas vrai, y a du boulot pour deux, mais Tom a vu un peu trop grand, ce coup-ci. C'est pas un boulot pour un type de son âge. Il a dit qu'il avait le dos tout noué. Ça doit. L'avait pas l'air dans son état normal.

- Quelle heure était-il ? demanda Mort, s'efforçant de prendre un ton naturel.

- Tôt. Dans les six heures. J'étais juste sur le point de passer dans mon vieux merdatorium, pour procéder à ma petite cérémonie habituelle. Réguliers comme une horloge, mes intestins. (Le peintre en paraissait extrêmement fier.) Evidemment, Tom sait à quelle heure je me lève et commence à m'occuper de mes affaires.

- Et il ne vous a pas paru tellement en forme ?

- Non. Il n'était vraiment pas lui-même. " Sonny se tut, fronçant les sourcils. Il avait l'air de produire de gros efforts pour se souvenir de quelque chose. Puis il eut un petit haussement d'épaules et poursuivit : " Le vent qui venait du lac était fort, hier. Il a dû prendre froid. Mais le vieux Tom est bâti à chaux et à sable. Dans deux jours, il sera sur pied. Je m'inquiète davantage de ses distractions quand il se balade sur l'échafaudage ", ajouta Sonny avec un geste du pinceau vers les planches. Une pluie de gouttelettes vint les maculer de blanc à côté de ses chaussures. " Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, Monsieur Rainey ?

- Non. " Il y avait comme une sinistre boule d'ef-froi, semblable à un morceau de toile chiffonné, qui lui pesait sur le coeur. " Au fait, avez-vous vu Greg ?

- Greg Carstairs ?

- Oui.

- Pas ce matin. Evidemment, lui, il n'est pas dans les mêmes affaires. (Il éclata de rire.) Il se lève plus tard que nous autres, pour sûr.

- C'est parce qu'il avait été question qu'il passe lui aussi pour voir Tom, dit Mort. Ça ne vous ennuie pas que j'attende un moment ? Il va peut-être arriver.

- Faites comme chez vous. La musique ne vous gêne pas ?

- Pas du tout.

- On peut s'offrir de sacrées bandes avec la télé, de nos jours. Tout ce que vous avez à faire, c'est de leur donner votre numéro de carte de crédit. Vous payez même pas pour l'appel. C'est un numéro vert. (Il se pencha sur la stéréo et regarda Mort, l'air des plus sérieux.) C'est Roger Whittaker, fit-il d'un ton grave et plein de respect.

-Ah!"

Sonny appuya sur PLAY. Roger Whittaker leur apprit qu'il y avait des moments (il était sûr qu'ils comprenaient) où il avait eu les yeux plus grands que le ventre (où il avait mordu plus qu'il ne pouvait mâcher, disait-il exactement). Quelque chose que Mort avait également fait, mais toujours sans accompagnement des vents. Il alla à pas lents jusqu'au bout de l'allée et tapota sans y songer la pochette de sa chemise. Il fut légèrement surpris d'y trouver le vieux paquet de L & M, réduit maintenant à un unique et coriace survivant. Il alluma cette dernière cigarette, avec une grimace à l'idée de l'âcreté qui allait lui emplir la bouche. Mais elle n'était pas mauvaise du tout. En fait, elle n'avait pratiquement aucun goût… comme si les années l'avaient fait disparaître.

Ce n'est pas la seule chose qu'ont fait disparaître les années.

Combien vrai. Réflexion sans objet, mais combien vraie. Il fuma en observant la route. Roger Whittaker l'informait maintenant qu'un bateau chargé attendait dans le port, et que bientôt, pour l'Angleterre, ils allaient appareiller. Sonny Trous chantait le dernier mot de chaque vers. Pas plus; juste le dernier. Voitures et camions allaient et venaient sur la route 23. La Ford Ranger de Greg n'apparaissait toujours pas. Mort jeta sa cigarette, regarda sa montre et vit qu'il était dix heures moins le quart. Il comprit que Greg, dont la ponctualité était quasi religieuse, ne viendrait pas non plus.

Shooter les avait eus tous les deux.

Arrête tes conneries! Qu'est-ce que t'en sais ?

Si, je le sais. Le chapeau. La voiture. Les clés.

Quand tu sautes aux conclusions, c'est à la perche, mon gars. Le chapeau. La voiture. Les clés.

Il fit demi-tour et revint vers l'échafaudage. " Je crois qu'il a oublié ", cria-t-il à Sonny. Mais celui-ci ne l'entendit pas. Il se balançait d'un côté et de l'autre, tout à l'art de la peinture en bâtiment et noyé dans l'âme de Roger Whittaker.

Mort remonta dans la Buick et s'éloigna. Perdu dans ses propres pensées, il n'entendit pas Sonny qui l'appelait.

De toute façon, la musique aurait couvert sa voix.

De retour chez lui à dix heures et quart, il descendit de voiture et se dirigea vers la maison. A mi-chemin, il revint sur ses pas et ouvrit le coffre. Le chapeau était toujours posé à l'intérieur, noir et définitif, authentique crapaud d'un jardin imaginaire. Il le prit, faisant preuve de moins de répugnance, cette fois, referma le coffre et entra dans la maison.

Il resta dans le vestibule, incertain sur ce qu'il voulait faire… et soudain, sans raison aucune, il se mit le chapeau sur la tête. Il fut pris d'un frisson, comme on peut frissonner parfois en ingurgitant un petit verre de tord-boyaux. Le frisson passa.

Et le chapeau paraissait lui aller tout à fait bien.

Il se rendit lentement dans la salle de bains, alluma et se plaça face au miroir. Il faillit éclater de

rire : il avait l'allure de l'homme à la fourche du tableau de Grant Wood, American Gothic . Oui, il lui ressemblait, même si le bonhomme du tableau était tête nue. Le chapeau dissimulait complètement les cheveux de Mort, comme il avait dissimulé ceux de Shooter (en admettant qu'il eût des cheveux, ce qui restait à prouver, mais Mort pensait qu'il le découvrirait à leur prochaine rencontre, vu qu'il détenait son chapeau), et venait effleurer ses oreilles. Très amusant. A se tordre. Puis la voix impatiente, dans sa tête, demanda Pourquoi l'as-tu mis? A qui pensais-tu que tu allais ressembler? A lui? Son envie de rire s'évanouit. Oui, pour quelle raison avait-il posé le chapeau sur sa tête ? C'était lui qui le voulait, fit la voix inquiète.

Oui ? Mais pourquoi ? Pourquoi Shooter aurait-il voulu que Mort mît son chapeau?

Il veut peut-être que tu…

" Que je quoi ? " demanda-t-il à la voix inquiète. Il pensa que celle-ci s'était tue, et il tendait déjà la main vers l'interrupteur lorsqu'elle s'éleva de nouveau .

… que tu t'embrouilles.

Le téléphone sonna à cet instant, et il sursauta. Il ôta précipitamment son chapeau (se sentant coupable un peu comme un homme qui craindrait d'être surpris essayant les sous-vêtements de sa femme) et alla répondre; il supposait que c'était Greg qui l'appelait; peut-être même de chez lui, où Tom s'était réfugié. Oui, bien sûr, voilà ce qui était arrivé : Tom avait appelé Greg, lui avait parlé de Shooter et des menaces que celui-ci avait proférées, et Greg avait décidé de faire venir le vieil homme chez lui. Pour le protéger. Cela tombait tellement sous le sens que Mort se demanda pour quelle raison il n'y avait pas pensé plus tôt. Sauf que ce n'était pas Greg, mais Herb Creekmore.

" Tout va bien, fit Herb d'un ton joyeux. Marianne m'a arrangé ça. C'est un chou.

- Marianne? demanda Mort.

- Marianne Jaffery de EQMM ! EQMM ? Sowing Season ? Juin 1980 ? Vous comp'enez ce que je dis, Bwana ?

- Oh… Oh, parfait! Merci, Herb. C'est bien sûr?

- Ouaip. Tu l'auras demain - le magazine authentique, pas une photocopie de la nouvelle. Il arrive par Federal Express. As-tu des nouvelles de Monsieur Shooter ?

- Pas encore ", répondit Mort en regardant le chapeau noir qu'il tenait à la main. L'arôme insolite et évocateur qui s'en dégageait lui parvenait encore.

" Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, à ce qu'on raconte. As-tu parlé de cette affaire à la police du coin ? "

Avait-il promis à Herb de le faire ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir avec certitude, mais ça lui paraissait bien possible. Autant jouer la sécurité. " Oui. On ne peut pas dire que ça lui a coupé la digestion, au vieux Dave. Il m'a dit que le type devait chercher à s'amuser. " Il trouvait parfaitement écoeurant de mentir à Herb, en particulier après ce que l'agent venait de faire pour lui, mais à quoi cela aurait-il servi de lui dire la vérité ? Elle était trop délirante, trop compliquée.

” Au moins, tu as porté plainte. Je crois que c’est important, Mort, sincèrement.

- Oui.

- Quelque chose d’autre?

- Non. Un million de fois merci pour ça. Tu m’as sauvé la vie. ” Peut-être, pensa-t-il, n’était-ce pas une figure de style.

” Un plaisir, Mort. N’oublie pas que dans les petites villes la Federal Express livre habituellement dans les bureaux de poste. D’accord ?

- Ouais.

- Et le nouveau livre ? Comment ça se présente ? Je meurs d’envie de le savoir.

- Au poil! répondit chaleureusement Mort.

- Eh bien, parfait. Débarrasse-toi de ce casse-pieds et remets-toi au boulot. Le travail en a sauvé plus d’un, des meilleurs que toi ou moi, Mort.

- Je sais. Mes amitiés à Madame.

- Merci. Les miennes à… ” Herb s’interrompit brutalement, et Mort crut presque le voir se mordre les lèvres. Il est dur de s’habituer aux séparations. Les amputés conservent la sensation du pied qu’on leur a coupé, paraît-il. ” … à toi, finit-il.

- Bien reçu. Fais attention à toi, Herbert. “

Il sortit sans se presser sur le porche qui donnait vers le lac. Aucun bateau ne le sillonnait, aujourd’hui. Il peut arriver n’importe quoi, j’ai un atout imparable. Je vais pouvoir lui montrer le foutu magazine. Ça ne le calmera peut-être pas… mais sait-on jamais. Il est cinglé, après tout, et l’on ne sait jamais ce que les membres de la mythique tribu des Doux Dingues feront ou pas. Tel est leur charme équivoque. Tout est possible.

Il était même possible que Greg fût chez lui et qu’il eût oublié leur rendez-vous au Centre communautaire, ou que quelque chose sans aucun rapport avec cette affaire se fût produit. Soudain plein d’espoir, Mort retourna au téléphone et composa le numéro de Greg. Ce ne fut qu’à la troisième sonnerie qu’il se souvint de ce que Greg lui avait dit la semaine précédente; sa femme et ses gosses étaient partis rendre visite à ses beaux-parents. Megan commencerait l’école l’année prochaine, il leur deviendrait plus difficile de s’échapper. Si bien que Greg était seul. (le chapeau) Comme Tom Greenleaf. (la voiture) Le jeune mari et le veuf âgé. (les clés)

Et comment ça s’est passé? Eh bien, aussi simple que de commander une cassette de Roger Whittaker à la télé. Shooter se rend chez Greg Carstairs, mais pas dans son break, oh non! Autant crier ses intentions sur les toits. Il laisse son tacot dans l’allée de Mort Rainey et prend la Buick pour aller chez Tom. Il force Tom à appeler Greg. Oblige probablement Greg à sortir du lit, mais Greg est inquiet pour Tom et se dépêche de venir. Puis Shooter oblige Tom à appeler Sonny Trous et à lui dire qu’il ne se sent pas en état de venir travailler. Shooter met la pointe d’un tournevis contre la jugulaire

de Tom, et lui dit de bien faire les choses, sans quoi il aura tout lieu de le regretter. Tom s'exécute… mais même Sonny, qui n'est pas une lumière et qui sort à peine du lit, se rend compte que Tom n'est pas du tout lui-même. Shooter tue Tom avec le tournevis. Et lorsque Greg Carstairs arrive, il en fait autant, avec le tournevis ou autre chose. Et…

Tu déconnes complètement, mon vieux. Une bonne crise de delirium tremens, et c'est tout. Je répète : c'est TOUT.

Raisonnable, mais il n'arrivait pas à se sentir convaincu. Ce n'était pas satisfaisant.

Mort redescendit rapidement au rez-de-chaussée, se tripotant les cheveux.

Et les véhicules ? Le quatre-quatre de Tom, celui de Greg ? Ajoutez la Buick, et ça nous fait trois véhicules - quatre, si l'on compte le vieux break Ford de Shooter, et Shooter n'est qu'un homme.

Il ne savait toujours que faire… mais assez était assez, il s'en rendait compte.

Lorsqu'il arriva de nouveau auprès du téléphone, il prit l'annuaire, dans le tiroir, et commença à chercher le numéro du constable. Il s'interrompit soudain.

L'un de ces véhicules était la Buick. MA Buick.

Il reposa lentement l'annuaire. Il essaya d'imaginer comment Shooter avait pu jongler avec tous ces véhicules. Rien ne lui vint à l'esprit. Comme s'il avait été assis devant son traitement de texte, à la recherche d'idées, et que l'écran restait désespérément vide. Il savait néanmoins qu'il ne voulait pas appeler Dave Newsome. Pas encore. Il s'éloignait du téléphone, sans aller vers quelque part en particulier, lorsque la sonnerie retentit.

C'était Shooter.

" Allez à l'endroit où nous nous sommes rencontrés l'autre jour, dit-il. Continuez sur une courte distance par le petit chemin. Vous me faites l'effet d'un homme qui pense comme les vieux remâchent leur nourriture, Monsieur Rainey, mais je suis d'accord pour vous donner tout le temps dont vous avez besoin. Je vous rappellerai en fin d'après-midi. Si vous appelez-quel- qu'un d'ici là, ce sera sous votre responsabilité.

- Qu'avez-vous fait ? " demanda-t-il de nouveau. Sa voix, cette fois-ci, était dépourvue de toute force, presque réduite à un murmure. " Au nom du ciel, qu'avez-vous fait ? "

Il se rendit à l'endroit où le chemin rejoignait la route, celui où il avait parlé avec Shooter lorsque Tom Greenleaf avait eu le malheur de les voir. Sans trop savoir pourquoi, il n'eut pas envie de prendre la Buick. D'un côté du sentier, les buissons, écrasés et squeletti-ques, ouvraient un passage irrégulier. Il s'engagea d'une démarche saccadée dans cette voie, sachant ce qu'il trouverait dans le premier bosquet d'arbres suffisamment touffu… et il le trouva. Le quatre-quatre de Tom Greenleaf. Les deux hommes étaient à l'inté- rieur.

Assis derrière le volant, Greg Carstairs avait la tête renversée en arrière, un tournevis - un Phillips,

cette fois - enfoncé jusqu'à la garde dans le front, juste au-dessus de l'oeil droit. L'outil venait d'une commode de la resserre, dans la maison de Mort. Impossible de ne pas reconnaître sa poignée de plastique rouge, profondément écaillée.

Tom Greenleaf, lui, était à l'arrière avec une hachette plantée dans le crâne. Il avait les yeux ouverts. De la matière grise avait coulé le long de ses oreilles. Sur le manche de frêne de la hachette était marqué, en lettres rouges décolorées mais encore lisibles : RAINEY. Elle venait de la cabane à outils.

Mort resta paralysé. Une mésange pépia. Un pic envoya un message en morse sur un tronc d'arbre creux. Le vent qui forcissait diaprait le lac de petits moutons blancs; les eaux étaient d'un cobalt soutenu, aujourd'hui, et les moutonnements faisaient un contraste charmant.

Il y eut un bruit de froissement derrière lui. Mort exécuta un demi-tour si précipité qu'il faillit tomber-qu'il serait tombé, s'il ne s'était pas appuyé sur le quatre-quatre. Ce n'était pas Shooter, mais un simple écureuil. Le petit animal l'observait, un éclat de haine dans le regard, de l'endroit où il s'était pétrifié, à mi-chemin d'un tronc d'érable paré des couleurs incendiaires de l'automne. Mort attendit que son coeur emballé ralentît. Et que l'écureuil filât en haut de l'arbre. Le premier se calma, le second ne bougea pas.

" Il les a tués tous les deux, dit enfin Mort, s'adressant à l'écureuil. Il est allé chez Tom avec ma Buick. Puis il est allé chez Greg avec le quatre-quatre de Tom. C'était Tom qui conduisait. Il a tué Greg. Puis il a obligé Tom à conduire jusqu'ici, et il l'a tué à son tour. Les deux fois, avec mes outils. Puis il est revenu à pied jusque chez Tom… peut-être en courant. Il a l'air assez coriace pour ça. Sonny a trouvé que Tom n'était pas lui-même, et je sais pourquoi. Lorsqu'il a reçu son coup de téléphone, le soleil allait se lever et Tom était déjà mort. C'était Shooter, imitant Tom. Ce n'était probablement pas si difficile. A la manière dont Sonny faisait gueuler sa stéréo, ce matin, on comprend qu'il doit être un peu sourd. Une fois réglée la question Sonny Trous, il a repris la Buick et l'a ramenée chez moi. Le Ranger de Greg se trouve toujours garé dans son allée, dont il n'a pas bougé. Et voilà comment…

(L'écureuil escalada le tronc à toute vitesse et disparut dans l'éclatant feuillage.)

- … comment les choses se sont passées ", acheva Mort, d'un ton sinistre.

Il se sentit soudain des jambes de coton. Il fit deux pas en arrière dans le chemin, repensa à la cervelle de Tom lui coulant le long des joues, et ses genoux le trahirent. Il s'effondra, tandis que le monde faisait relâche pendant un moment.

Lorsqu'il reprit connaissance, Mort roula sur lui-même et s'assit, encore hébété; puis il fit pivoter son poignet pour regarder sa montre. Elle marquait deux heures et quart. Elle avait évidemment dû s'arrêter dans la nuit; il avait trouvé le véhicule de Tom dans le milieu de la matinée, et il ne pouvait pas déjà être l'après-midi. Il s'était évanoui, ce qui, étant donné les circonstances, n'avait rien de surprenant. Mais on ne reste pas évanoui pendant trois heures et demie !

La grande aiguille de la montre continuait cependant sa progression régulière.

J’ai dû la faire repartir en m’asseyant.

Mais ce n’était pas tout. Le soleil avait changé de position et n’allait pas tarder à disparaître derrière les nuages qui s’accumulaient. La couleur du lac avait viré au chrome morne.

Autrement dit, il s’était évanoui et ensuite… Ensuite, aussi incroyable que cela parût, il s’était probablement endormi. Les trois derniers jours avaient été une rude épreuve pour ses nerfs et il n’avait pu s’endormir avant trois heures du matin, la nuit dernière. On pouvait appeler ça une combinaison de fatigue psychologique et physique. Son esprit avait tout simplement tout débranché. Et…

Shooter! Bon Dieu, Shooter a dit qu’il allait appeler!

Il essaya de se mettre debout, puis retomba en émettant un petit ” ouf! ” mi-surpris, mi-douloureux, lorsque sa jambe gauche céda sous son poids. Elle grouillait d’épingles et d’aiguilles dansant dans tous les sens. Il devait avoir dormi dans une mauvaise position. Pourquoi ne pas avoir pris la Buick, bon sang ? Si Shooter appelait et ne le trouvait pas, il était capable de faire n’importe quoi.

Il poussa de nouveau sur ses pieds et arriva, cette fois, à se mettre complètement debout. Mais lorsqu’il voulut s’appuyer sur sa jambe gauche pour marcher, elle le trahit de nouveau et il retomba à terre. Il faillit heurter le véhicule de la tête, et se retrouva face à son reflet déformé dans l’enjoliveur de la roue. La surface convexe transformait sa tête en grotesque masque de carnaval. Au moins avait-il laissé le foutu chapeau à la maison; s’il l’avait eu sur la tête, il n’aurait pas pu s’empêcher de hurler, il en était sûr.

Tout d’un coup, il se souvint qu’il y avait deux morts dans le quatre-quatre. Ils se tenaient au-dessus de lui, de plus en plus raides, des outils plantés dans la tête.

Il rampa hors de l’ombre du quatre-quatre et tira sa jambe gauche pardessus la droite avec les mains; puis il se mit à la marteler de coups de poing, comme quelqu’un cherchant à attendrir un morceau de viande coriace.

Arrête ça! cria une petite voix, ultime étincelle de rationalité qui restât sous son contrôle, faible lumière de bon sens au milieu d’un vaste banc de cumulus noirs tourbillonnant entre ses oreilles. Arrête ça! Il a dit qu’il appellerait tard dans l’après-midi, et il n’est que deux heures et quart! Tu as tout le temps!

Et si jamais il appelait plus tôt? Et si jamais le concept de ” fin de l’après-midi ” n’était pas le même dans le Sud profond des ploucs ?

Arrête de taper sur ta jambe ou bien tu vas finir avec une crampe monumentale. Tu verras alors ce que c’est que de rentrer chez toi en rampant - assez tôt pour prendre l’appel.

Le raisonnement fut efficace. Il réussit à s’arrêter. Cette fois-ci, il se leva avec plus de précaution et resta debout, immobile, pendant un moment (prenant bien soin de tourner le dos au quatre-quatre de Tom, à l’intérieur duquel il n’avait aucune envie de regarder une deuxième fois), avant d’essayer de marcher. Les aiguilles et les épingles se calmaient. Il avança tout d’abord en boitant bas, puis sa démarche redevint plus normale au bout d’une douzaine de pas.

Il était presque sorti des buissons que Shooter avait écrasés et dépouillés avec le quatre-quatre de Tom, lorsqu'il entendit un véhicule qui s'approchait. Mort tomba à genoux sans même y penser et vit passer une vieille Cadillac rouillée. Elle appartenait à Don Bassinger, propriétaire d'une maison à l'autre bout du lac, alcoolique invétéré qui consacrait l'essentiel de son temps à boire ce qui restait d'un héritage jadis sub-stantiel; il empruntait souvent Lake Drive comme raccourci pour rejoindre le chemin que l'on appelait depuis longtemps Bassinger Road. Don était la seule personne à résider en permanence ici.

Une fois la Caddy hors de vue, Mort se releva une nouvelle fois et se dépêcha de regagner la route. Il était content, maintenant, de ne pas être venu avec la Buick. De même qu'il connaissait la Cadillac de Bassinger, l'ivrogne connaissait sa Buick. Il était encore trop tôt dans la journée pour que Don fût dans le cirage total, et il aurait très bien pu se souvenir d'avoir vu la voiture de Mort garée non loin de l'endroit où, avant peu de temps, quelqu'un finirait par faire une découverte extrêmement macabre.

Il fait tout pour t'impliquer dans cette affaire, pensa Mort tout en se traînant vers sa maison. Il n'a pas arrêté de le faire. On peut être sûr que si quelqu'un se rappelle avoir vu une voiture près du domicile de Tom Greenleaf cette nuit, ce sera ta Buick, mon vieux. Il les a tués avec tes outils…

Je pourrais m'en débarrasser, songea-t-il soudain. Les jeter dans le lac. Je risque de gerber une ou deux fois pour les extraire, mais je crois que je pourrais y arriver.

Ah, tu crois? Je me demande. Et même dans ce cas… qu'est-ce que tu paries que Shooter a envisagé cette possibilité ? On dirait d'ailleurs qu'il a pensé à toutes. Et il sait très bien que si tu tentais de te débarrasser de la hachette et du tournevis, et que la police s'avisait de draguer le fond du lac et les trouvait, les choses seraient encore pires pour toi. Comprends-tu enfin ce qu'il a fait ? Le comprends-tu ?

Oui, il le comprenait. Il lui avait fait un cadeau. Un pot de colle avec la colle à l'extérieur. Un bon gros pot de colle bien brillant en forme de baigneur. Mort lui avait collé son poing gauche en pleine figure, et le poing gauche était resté pris. Alors il avait balancé un crochet du droit dans le ventre du baigneur à la colle, et sa main droite avait connu le même sort que la gauche. Engluée. Il s'était montré - quel était le mot qu'il n'avait cessé d'employer avec tant de malsaine satisfaction ? " Malhonnête ", non? Oui, c'était ça. Et pendant tout ce temps, il s'était trouvé de plus en plus empêtré dans le baigneur à la colle de John Shooter. Et maintenant ? Eh bien, il avait raconté toutes sortes de mensonges à des tas de gens, ce qui ferait mauvais effet quand on s'en apercevrait; en plus, à quatre cents mètres derrière lui, il y avait un homme avec une hache enfoncée dans le crâne et le nom de Mort écrit sur le manche, ce qui ferait encore plus mauvais effet.

Mort imagina le téléphone qui sonnait dans la maison vide et se força à prendre un petit trot.

Shooter n'appelait pas.

Les minutes s'étiraient comme du caramel mou, et Shooter n'appelait pas. Mort allait et venait nerveusement dans la maison, tortillant des mèches de cheveux entre ses doigts. Il se figurait que c'était à peu près ce que devait ressentir un drogué qui attend le passage de son revendeur.

Par deux fois, il se dit que c'était une erreur d'attendre et voulut appeler les autorités - non pas-le vieux Dave Newsome, ni même le shérif du comté, mais la police d'Etat. Il s'en tiendrait au vieil axiome de la croisade des Albigeois, revu et corrigé au Vietnam Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. Et pourquoi pas ? Il avait une bonne réputation, après tout; il était un membre respecté de deux communautés du Maine, tandis que Shooter n'était… Mais au fait, qu'était Shooter? Le mot " fantôme " lui vint à l'esprit. Le mot " feu follet " lui vint aussi à l'esprit.

Mais ce ne fut pas cela qui l'arrêta. Ce qui l'empêcha de décrocher fut l'horrible certitude que Shooter appellerait dès que Mort lui-même soulèverait le com-biné… qu'il entendrait le signal occupé, raccrocherait, et que Mort n'entendrait plus jamais parler de lui.

A quatre heures moins le quart, il commença à pleuvoir; une pluie régulière, froide et légère qui, descendant d'un ciel blanc, murmurait ses chuchotis sur le toit et les feuilles raides autour de la maison.

A moins dix, le téléphone sonna. Mort bondit pour décrocher.

C'était Amy.

Amy voulait lui parler de l'incendie. Amy voulait lui raconter à quel point elle se sentait malheureuse, non pas pour elle seule, mais pour tous les deux. Amy voulait lui dire que Fred Evans, l'enquêteur de la compagnie d'assurances, se trouvait toujours à Derry, continuait à fouiller le site et à poser des questions, aussi bien sur les dernières vérifications de lignes électriques que sur le nombre de jeux de clés de la cave; Ted commençait à se demander où l'homme voulait en venir. Amy voulait que Mort se demandât avec elle si les choses auraient été différentes au cas où ils auraient eu des enfants.

Mort réagit à cette avalanche de questions du mieux qu'il put, et pendant tout le temps qu'il parla avec elle, il sentit ce temps - on était, si l'on peut dire, au début de la fin de l'après-midi - qui filait inexorablement. Il était à moitié fou d'inquiétude à l'idée que Shooter allait appeler, trouver la ligne occupée, et se livrer à quelque atrocité inédite. Finalement, il lui raconta la seule chose qui lui vînt à l'esprit pour se débarrasser d'elle : que s'il n'allait pas aux toilettes dans les plus brefs délais, il allait avoir un accident.

" L'alcool ? demanda-t-elle, inquiète. Est-ce que tu as bu?

- Le petit déjeuner, je crois. Ecoute, Amy, je…

- Chez Bowie ?

- Oui ", répondit-il, s'efforçant de prendre la voix étranglée de quelqu'un qui se retient. A la vérité, il se sentait bien pris à la gorge. Une vraie comédie, quand on y pensait. " Vraiment, Amy, je…

- Bon Dieu, Mort, c'est la cantine la plus cradingue de la ville. Je te rappelle dans un moment. " La ligne fut coupée. Mort reposa le combiné, resta un moment planté à côté du téléphone, puis eut la stupéfaction navrée de s'apercevoir que l'inconvénient fictif dont il venait de se plaindre devenait soudainement réa-lité : ses intestins se nouaient en un douloureux écheveau d'élancements.

Il courut à la salle de bains tout en détachant sa ceinture.

Ce fut de justesse, mais il y parvint à temps. Il se retrouva assis sur le trou, dans la riche odeur de ses propres déjections, le pantalon aux chevilles, reprenant sa respiration… lorsque le téléphone se remit à sonner.

Il bondit comme un diable de sa boîte, heurtant sèchement le lavabo du genou, et courut à menues enjambées de fille en jupe étroite, tenant son pantalon d'une main. Il était submergé par cette sensation pénible et embarrassante de ne pas avoir eu le temps de se torcher, et il se dit que de tels incidents devaient arriver à tout le monde. Tout d'un coup, il songea que c'était le genre de choses dont on ne parlait jamais dans les romans - jamais, dans un livre, un personnage ne s'était retrouvé dans une telle situation.

Oh, quelle comédie que la vie, tout de même!

Cette fois-ci, c'était Shooter.

" Je vous ai vu là-bas ", dit Shooter. Sa voix était aussi calme et sereine que d'habitude. " Là où je les ai laissés, pour être précis. On dirait que vous avez eu une insolation, et pourtant on n'est pas en été.

- Qu'est-ce que vous voulez? " Mort changea l'écouteur d'oreille. Son pantalon glissa de nouveau jusqu'à ses chevilles. Il ne chercha pas à le retenir et resta debout, son caleçon Jockey retenu au-dessus de ses genoux par son élastique. Quelle belle photo de l'auteur cela ferait! se dit-il.

" J'ai failli agrafer un mot à votre chemise, mais j'y ai renoncé. " Il se tut un instant, puis reprit, avec une note de mépris inconscient dans la voix : " Vous avez trop facilement peur. - Qu'est-ce que vous voulez ?

- Mais je vous l'ai déjà expliqué, monsieur Rainey. Une histoire pour remplacer celle que vous m'avez volée. Vous n'êtes pas encore prêt à le reconnaître ? "

Oui, réponds-lui oui! Dis-lui n'importe quoi, que la terre est plate, que John Kennedy et Elvis Presley sont vivants, en bonne santé et font un duo de banjo à Cuba, que Meryl Streep est en fait un travesti, dis-lui n'importe quoi!

Mais pas question.

Tout ce qu'il y avait en lui de fureur, de frustration, d'horreur et de confusion se propulsa hors de sa bouche en un hurlement.

" C'EST FAUX, ARCHI-FAUX ! VOUS ÊTES CINGLÉ, ET JE PEUX LE PROUVER! J'AI LE MAGAZINE, ESPÈCE DE BARJOT! VOUS M'ENTENDEZ ? J'AI CE FOUTU MAGAZINE! "

Réaction : néant. La ligne était silencieuse, morte, sans même le lointain bredouillis d'une voix fantôme pour rompre ces ténèbres lisses comme celles qui grignotaient de bas en haut la baie vitrée, tous les soirs, depuis qu'il était seul.

" Shooter ? "

Silence.

” Shooter, vous êtes encore là ? “

Rien. Il avait raccroché.

Mort écarta le combiné de son oreille. Il était sur le point de le reposer sur sa fourche, lorsque la voix de Shooter, lointaine et menue, presque inaudible, lui parvint : ” … maintenant? “

Mort rapprocha de nouveau l’écouteur de son oreille. On aurait dit qu’il pesait cent kilos. ” Quoi ? Je croyais que vous aviez raccroché.

- Vous l’avez? Vous avez ce soi-disant magazine? En ce moment même? ” Il eut l’impression, pour la première fois, que Shooter était déstabilisé. Déstabilisé, et ne sachant trop que faire. ” Non, répondit Mort.

- Tiens, pardi! (Il paraissait soulagé.) J’ai toujours pensé que vous finiriez par…

- Il arrive demain en express, le coupa Mort. Il sera au bureau de poste vers dix heures.

- Qu’est-ce qui sera au bureau de poste? Une cochonnerie toute floue, supposée être une photocopie ?

- Non. ” La sensation d’avoir secoué l’homme, d’avoir réussi à franchir ses défenses et à le toucher suffisamment fort pour qu’il ait mal, était aussi puissante qu’indéniable. Pendant quelques instants, Shooter avait presque paru effrayé, et Mort éprouva une jubilation sauvage. ” Un numéro du magazine. Le véritable magazine. “

Il y eut un autre long silence, mais cette fois Mort garda l’écouteur vissé à son oreille. Shooter était là. Il était là, très bien, et cette fois-ci c’était lui qui menait le jeu. Mort avait oublié son derrière non torché. Il n’avait pas oublié Greg et Tom, mais presque. Soudain, c’était la nouvelle, la question essentielle, la nouvelle et l’accusation de plagiat; Shooter le traitant comme un vulgaire potache qui aurait copié sa version latine, voilà ce qui importait, et peut-être l’homme était-il enfin aux abois. Enfin.

Autrefois, dans la même école de campagne où il avait appris à avaler de travers, il avait vu un de ses petits camarades enfoncer une aiguille dans le corps d’un insecte qui arpentait son bureau. La bestiole, clouée sur place, s’était tortillée et débattue avant de mourir. A l’époque, Mort s’était senti horrifié. Maintenant, il comprenait. Maintenant, il ne désirait qu’une chose, faire de même avec cet individu. Ce cinglé.

” Un tel magazine ne peut pas exister, déclara finalement Shooter. Pas avec cette nouvelle dedans. Cette histoire est à moi! “

Mort devinait l’angoisse dans la voix de l’homme. Une réelle angoisse. Il s’en réjouissait. C’était maintenant Shooter que l’épingle fouaillait. Il se tortillait autour.

Il sera là-bas à partir de dix heures demain matin, ou un peu après, dès que la Federal Express aura livré le bureau de poste de Tashmore. Je serai très content de vous voir. Vous pourrez regarder. Aussi

longtemps que vous voudrez, foutu barjot.

- Non, pas là. Chez vous, répondit Shooter après un nouveau silence.

- N'y comptez pas. Lorsque je vous montrerai ce numéro de Ellery Queen, je veux me trouver dans un endroit où je puisse appeler au secours si vous piquez votre crise.

- Vous ferez comme j'ai dit. " Shooter semblait un peu plus maître de lui-même, mais Mort était convaincu qu'il n'avait pas regagné la moitié du contrôle qu'il détenait auparavant. " Sinon, je m'arrangerai pour que vous vous retrouviez en prison. Pour meurtre.

- Ne me faites pas rire. " Mais Mort sentit néanmoins ses boyaux qui recommençaient à se nouer.

" Je vous ai accroché ces deux cadavres dans le dos par plus de ficelles que vous ne l'imaginez, Monsieur Rainey, et vous avez raconté pas mal de mensonges. Je n'ai qu'à disparaître, et vous allez vous retrouver un noeud coulant autour du cou et les pieds sur une planche pourrie.

- Vous ne me faites pas peur.

- Si, je vous fais peur, rétorqua Shooter, mais d'un ton presque doux. La seule chose, c'est que vous commencez aussi à me faire un petit peu peur. Je n'arrive pas à vous comprendre. "

Mort garda le silence.

Ce serait tout de même drôle, reprit Shooter d'une voix étrange et songeuse, si nous avions écrit la même histoire en deux endroits et à deux moments différents. - Cette pensée m'a effleuré. - Ah oui?

- Je l'ai rejetée. Trop de coïncidences. Si encore c'était la même intrigue, je ne dis pas. Mais pratiquement les mêmes mots? Les mêmes foutues phrases?

- Ouais-ouais. J'ai pensé la même chose, l'ami. C'est un peu trop. Ça exclut une coïncidence. Vous me l'avez volée, c'est un fait, mais que je sois pendu si j'arrive à me figurer comment et quand.

- Oh, arrêtez ça! éclata Mort. J'ai le magazine. J'ai une preuve. Pourquoi ne pas vouloir le comprendre? C'est terminé! Qu'il s'agisse d'un canular dément de votre part ou que vous soyez victime d'une illusion, c'est terminé! Je dispose du magazine! "

Après encore un long silence, Shooter répondit: " Non, pas encore. Vous ne l'avez pas encore.

- Ce n'est que trop vrai. " Mort éprouva brusquement un sentiment de fraternité aussi indésirable qu'inattendu pour l'individu. " Alors, qu'est-ce qu'on fait, ce soir?

- Eh bien, rien. Les deux types peuvent attendre. La femme et les enfants du premier sont en visite chez des parents. Quant au deuxième, il vivait seul. Vous allez chercher votre magazine demain matin. Je viendrai chez vous vers midi.

- Vous allez me tuer ", dit Mort. Il se rendit compte que l'idée n'avait rien de tellement terrifiant - pas ce soir, en tout cas. " Si l'illusion dans laquelle vous vivez s'effondre, vous allez vouloir me tuer.

- Non! ” répliqua Shooter qui, cette fois, parut manifestement surpris. ” Vous? Non, Monsieur! Mais les autres, vous comprenez, ils allaient se mettre en travers de notre chemin. Je ne pouvais pas les laisser faire… et j’ai vu que je pouvais m’en servir pour vous obliger à négocier avec moi. Pour vous mettre en face de vos responsabilités.

- Vous êtes astucieux, je dois le reconnaître. Je vous crois cinglé, mais je crois aussi que vous êtes le type le plus astucieux que j’aie jamais rencontré de toute ma vie.

- Vous pouvez, vous pouvez. Si en arrivant demain, je ne vous trouve pas chez vous, monsieur Rainey, je mettrai toute mon astuce au service d’une seule chose : détruire toutes les personnes au monde que vous aimez. Votre vie sera ravagée comme par un incendie de forêt quand il fait grand vent. Vous irez en prison pour avoir tué ces deux hommes, mais la prison sera la plus légère de vos souffrances. Vous me suivez?

- Oui. Je vous suis. L’ami.

- Alors soyez là.

- Mais supposez un instant - juste supposez - que je vous montre le magazine, avec mon nom dessus et l’histoire dedans. Qu’est-ce qu’on fait, alors ? “

Il y eut un bref silence. ” J’irai à la police et j’avouerai toute l’affaire. Mais je réglerai mon sort bien avant le procès, Monsieur Rainey. Parce que si c’est vous qui avez raison, cela veut dire que je suis fou. Et un fou dans ce genre… (il soupira)… un fou de ce genre n’a aucune raison de vivre. Aucune ex-cuse. “

Ce dernier propos frappa Mort avec une étrange force. Il n’est pas sûr de lui. Pour la première fois, il n’est plus sûr du tout de lui… moi, je n’en ai jamais été réduit à ce point.

Mais il coupa net cette ligne de réflexion. Lui n’avait jamais eu de raison de douter de lui-même. C’était la faute de Shooter. Tout était sa faute.

” Comment savoir que vous n’allez pas prétendre que le magazine est un faux ? ” demanda-t-il.

Il n’attendait pas vraiment une réponse à cette question, sinon la vague protestation qu’il faudrait bien que Mort se contentât de sa parole; mais Shooter le surprit. ” S’il est authentique, je m’en rendrai compte, et si c’est un faux, nous le verrons bien tous les deux. Je ne vous crois pas capable d’avoir pu faire fabriquer un faux magazine en trois jours, quel que soit le nombre de personnes qui travaillent pour vous à New York. “

Ce fut au tour de Mort de réfléchir, et il le fit pendant un très long moment. Shooter attendit.

” Je vais vous faire confiance, finit par dire Mort. J’ignore pour quelle raison, en vérité. Peut-être parce que je tiens moins à la vie que d’habitude, depuis quelque temps. Je vais vous faire confiance, mais jusqu’à un certain point. Vous venez ici, d’accord. Mais vous resterez dans l’allée afin que je puisse vous voir, et vérifier que vous êtes sans arme. Je sortirai alors. Cela vous convient-il ?

- Ça me convient.

- Dieu nous vienne en aide, à tous les deux.

- Amen. Que je sois damné si je sais à quoi je m'expose… ce n'est pas une impression agréable.

- Shooter ?

- Toujours là. - Je voudrais que vous répondiez à une question. " Silence… mais Mort crut y déceler une invitation à parler. " Est-ce vous qui avez brûlé ma maison de Derry ? - Non, répondit-il aussitôt. Je vous surveillais. - Et Bump aussi, fit Mort d'un ton amer. - Ecoutez, vous avez bien mon chapeau? - Oui.

- Je vous le réclamerai, d'une manière ou d'une autre. "

Sur quoi, Shooter raccrocha.

Juste comme ça.

Mort reposa le combiné lentement, avec soin, et retourna dans la salle de bains - toujours en tenant son pantalon à la main - pour finir ce qu'il y avait commencé.

Amy rappela bien, vers sept heures, et cette fois-ci Mort fut en mesure de lui parler tout à fait normalement - tout comme si le cabinet de toilette du premier était dans un ordre impeccable, tout comme s'il n'y avait pas eu deux cadavres dissimulés derrière un écran de buissons, non loin de la route du lac, en train de raidir alors que le crépuscule laissait place à la nuit autour d'eux.

Elle avait elle-même parlé avec Fred Evans depuis son dernier appel, dit-elle, et était convaincue qu'il savait ou soupçonnait quelque chose, à propos de l'incendie, qu'il ne voulait pas leur dire. Mort essaya d'être rassurant, et pensa y être arrivé, au moins en partie; mais il se sentait lui-même inquiet. Si Shooter n'avait pas mis le feu - et Mort avait tendance à croire que l'homme disait la vérité là-dessus - il devait alors s'agir d'une pure coïncidence… non ?

Vrai, faux ? Aucune idée.

" Mort, je suis tellement inquiète pour toi ", dit-elle soudain.

Il fut brusquement tiré de ses pensées. " Moi ? Je vais bien.

- Tu en es bien sûr? Quand je t'ai vu hier, j'ai trouvé que tu avais l'air… tendu. (Elle se tut un instant.) En fait, j'ai eu la même impression qu'à l'époque où tu as eu… tu sais.

- Amy, je n'ai pas eu de dépression nerveuse.

- Non, bien sûr, dit-elle à la hâte. Mais tu sais ce que je veux dire. Quand les types des studios ont été aussi ignobles à propos de The Delacourt Famzly. "

Il s'agissait de l'une des expériences les plus pénibles que Mort eût connues. La Paramount avait pris une option de 75 000 dollars sur le livre, pour des droits totaux de 750 000 dollars - une sacrée

somme. Et ils avaient été sur le point de confirmer l'option lorsque quelqu'un avait dégotté un vieux script de fond de tiroir, une oeuvre intitulée The Home Team, qui ressemblait suffisamment à The Delacourt Family pour soulever un problème de droits. Ce fut la seule fois de sa carrière - avant ce cauchemar, évidemment - où il aurait pu être accusé de plagiat. Les pontes de la Paramount avaient renoncé à l'option au dernier moment. Mort ne savait toujours pas s'ils avaient réellement redouté un procès en plagiat ou s'ils n'avaient pas éprouvé des doutes, en fin de compte, sur le potentiel du livre. Dans la première hypothèse, il se demandait comment cette bande d'enfoirés pouvait tourner le moindre film. Ilerb Creekmore s'était procuré une copie du scénario de Home Team, et Mort n'y avait trouvé que des ressemblances très superficielles. Amy avait partagé cette opinion.

Cette affaire s'était produite à un moment où il se trouvait dans une impasse : il n'arrivait pas à terminer un roman auquel il tenait désespérément. En outre, il avait dû faire une tournée de promotion pour l'édition en poche de The Delacourt Family à la même époque. Tout cela l'avait soumis à de très grandes tensions.

Mais il n'avait pas eu de dépression nerveuse.

" Je vais très bien ", insista-t-il sans se fâcher. Il avait découvert quelque chose de stupéfiant et d'assez touchant chez Amy, quelques années auparavant : si on lui parlait avec gentillesse et douceur, elle avait tendance à croire à peu près n'importe quoi. Il avait souvent songé que s'il s'était agi d'un trait caractéristique de toute l'espèce humaine, comme le fait de montrer les dents pour signifier la rage ou l'amusement, l'humanité aurait mis un terme aux guerres depuis des millénaires. -Tu en es bien sûr, Mort ?

- Oui. Rappelle-moi si tu as d'autres nouvelles de notre ami l'assureur.

- Bien sûr.

- Es-tu chez Ted ? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

- Oui.

- Comment te sens-tu vis-à-vis de lui, en ce mo-ment ? "

Ce fut au tour d'Amy d'hésiter, avant de répondre simplement : " Je l'aime.

- Oh!

- Je n'ai jamais été avec d'autres hommes, déclara-t-elle brusquement. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu te dire. Jamais avec aucun autre homme. Mais Ted… Il ne s'est pas arrêté à ton nom. Il m'a vue, moi. Il m'a vue.

- Autrement dit, moi, je ne te voyais pas ?

- Si, quand tu étais présent, répondit-elle d'une petite voix perdue. Mais tu étais si souvent absent. "

Les yeux de Mort s'agrandirent et il fut instantané- ment prêt à livrer bataille. A livrer une juste bataille. " Quoi ? Je n'ai pratiquement pas quitté la maison depuis la tournée pour The Delacourt

Family ! Et elle n'a pas été bien longue, en plus!

- Je ne veux pas discuter avec toi, Mort, dit-elle doucement. Tout cela, c'est terminé. Tout ce que j'essaie de te dire, c'est que même lorsque tu étais là, tu étais absent, la plupart du temps. Tu avais ta propre maîtresse : ton travail, ton oeuvre. (Sa voix ne tremblait pas, mais il sentait les larmes refoulées en dessous.) Si tu savais comme je la haïssais, cette garce! Elle était plus jolie que moi, plus intelligente, plus drôle. Comment aurais-je pu être à la hauteur?

- Tout est ma faute, si je comprends bien ? lui demanda-t-il, navré de se rendre compte qu'il était lui-même au bord des larmes. Qu'aurait-il fallu que je fasse ? Que je sois plombier, peut-être ? On aurait été pauvres, j'aurais été chômeur. Je n'étais pas capable de faire quoi que ce soit d'autre, nom de Dieu! Tu comprends ça? Je suis toujours incapable de faire autre chose! " Il avait espéré en avoir fini avec les larmes, au moins pour un bon moment, mais voici qu'elles étaient de retour. Qui donc avait de nouveau frotté cette lampe magique ? Lui ou elle, cette fois ?

" Je ne te critique pas. J'ai aussi des choses à me reprocher. Tu ne nous aurais jamais trouvés… comme tu nous as trouvés… si je n'avais pas été faible et froussarde. Ce n'était pas Ted. Lui, il voulait aller te voir et qu'on te dise tout. Il n'arrêtait pas de me le demander. Et je n'arrêtais pas de le rembarrer. Je lui disais que je n'étais pas sûre. A moi, je me disais que je t'aimais encore, que les choses pourraient s'arranger, redevenir ce qu'elles étaient… mais ça n'arrive jamais, sans doute. Je n… " Elle reprit sa respiration, et Mort comprit qu'elle aussi pleurait. " Je n'oublierai jamais l'expression de ton visage, au moment où tu as ouvert la porte de la chambre, dans ce motel. Ce souvenir me poursuivra jusqu'à ma mort. "

Parfait! eut-il envie de lui crier. Parfait! Il fallait bien que tu le voies! Il fallait bien que je l'arbore!

" Cette maîtresse, tu n'ignorais pas que je l'avais, dit-il d'un ton mal assuré. Je ne te l'ai jamais cachée. Tu l'as su depuis le début.

- Mais je ne m'étais jamais douté à quel point elle pouvait t'accaparer.

- Eh bien, réjouis-toi, répondit Mort. On dirait qu'elle vient de me larguer, elle aussi. "

Amy pleurait sans retenue. " Mort… Mort… je veux que tu vives et que tu sois heureux, c'est tout. Ne le vois-tu pas ? Ne peux-tu y arriver? "

Ce qu'il avait vu ? Son épaule nue effleurant l'épaule nue de Ted Milner. Il avait vu leurs yeux, agrandis, pleins de frayeur, et les mèches de cheveux tirebouchonnées à la Alfalfa de Ted. L'idée de le lui dire, ou du moins d'essayer, le traversa, mais il y renonça. Assez. Ils s'étaient assez fait mutuellement de mal. Une autre fois, peut-être, pourraient-ils faire une autre tentative. Il regrettait qu'elle eût fait allusion à cette histoire de dépression nerveuse. Il n'avait jamais fait de dépression nerveuse. " Amy, je crois que je dois raccrocher.

- Oui. Moi aussi. Ted est en train de faire visiter une maison, mais il ne va pas tarder à rentrer. Je dois préparer le dîner.

- Je suis désolé pour cette dispute.

- Est-ce que tu appelleras si tu as besoin de moi ? Je suis encore inquiète.

- Oui. ” Il lui dit au revoir et raccrocha. Il resta un moment auprès du téléphone, se disant qu’il allait sans aucun doute éclater en sanglots d’un moment à l’autre. Mais ça passa. C’était peut-être cela, le plus horrible.

Que ça passait.

La pluie qui tombait régulièrement le rendait stupide et apathique. Il alluma un petit feu dans le poêle, en approcha une chaise et voulut lire le dernier numéro de Harper’s, mais il ne cessait de plonger de la tête pour se réveiller en sursaut, lorsque son cou, en se pliant, lui écrasait la trachée-artère et déclenchait un ronflement. J’aurais dû m’acheter des cigarettes, aujourd’hui. Quelques cibiches m’auraient aidé à me tenir éveillé. Mais il n’en avait pas acheté, et il n’était pas sûr qu’elles l’auraient maintenu éveillé. Il était juste fati-gué, en état de choc.

Il finit par gagner le canapé, ajuster les oreillers et s’allonger. Tout près de sa joue, la pluie plic-ploquait contre le vitrage noir.

Je ne l’ai fait qu’une fois, pensa-t-il. Seulement une fois. Puis il tomba profondément endormi.

Dans son rêve, il se trouvait dans la plus grande salle de classe du monde.

Les murs s’allongeaient sur des kilomètres. Chaque bureau était une mesa, ces plateaux tabulaires suré- levés de l’Arizona, et le dallage gris, la plaine infinie sur laquelle elles étaient dispersées. Au mur, l’horloge était un énorme soleil froid. La porte donnant sur le couloir était fermée, mais Mort Rainey distinguait ce qui était écrit sur le verre cathédrale

SALLE D’ÉCRITURE HOME TEAM PROF. DELLACOURT

Ils l’ont mal épelé, songea Mort. Trop de L.

Mais une autre voix lui dit que non.

Mort se tenait dans le vaste porte-craie du tableau noir géant, se redressant de toute sa hauteur. Il tenait à la main une craie de la taille d’une batte de base-ball. Il aurait voulu laisser retomber son bras, qui lui faisait affreusement mal, mais il ne pouvait pas - pas tant qu’il n’aurait pas écrit cinq cents fois la même phrase sur le tableau : Je ne copierai plus sur John Kintner. Il devait en être déjà à la quatre centième, estimat-il, mais quatre cents ne suffisaient pas. Voler le fruit de son travail à un homme quand tout ce que possédait réellement cet homme était ce travail, voilà qui était impardonnable. Il fallait donc qu’il écrivît, écrivît, et peu importait la voix qui, au fond de son esprit, lui disait que tout cela n’était qu’un rêve, que son bras droit lui faisait mal pour d’autres raisons.

La craie grinçait monstrueusement. La poussière de craie, à l’odeur âcre familière - si familière -

lui tombait sur la figure. A la fin, il ne put plus tenir. Il laissa retomber son bras comme s'il tenait un sac de plomb. Il se tourna sur lui-même, dans la rainure du porte-craie, et constata que seulement l'un des bureaux de la classe titanesque était occupé. Derrière se trouvait un homme jeune au visage de paysan; un visage comme on s'attendrait à en voir dans les plaines de l'Ouest, derrière le cul d'une mule. Ses cheveux brun clair se dressaient en mèches hirsutes sur sa tête. Ses mains noueuses, tout en articulations, aurait-on dit, étaient croisées devant lui, sur le bureau. Il regardait Mort de ses yeux pâles à l'expression ab-sorbée. Je te connais, dit Mort dans son rêve.

C'est exact, l'ami, répondit John Kintner avec son accent traînant du Sud. Tu m'as mis dans une sale situation. Alors maintenant, continue d'écrire. Ce n'est pas cinq cents. C'est cinq mille.

Mort voulut se tourner de nouveau, mais son pied glissa sur le bord du porte-craie et il se retrouva soudain en train de dégringoler, hurlant dans l'air sec et crayeux, tandis que John Kintner riait et …

… il s'éveilla sur le sol, la tête presque passée sous la saloperie de table à café, s'agrippant au tapis et poussant des cris suraigus et geignards.

Il était à Tashmore. Non pas dans quelque délirante classe cyclopéenne, mais au bord du lac… et l'aube commençait à pointer au milieu des brumes, à l'est.

Tout va bien. Ce n'était qu'un rêve, et je n'ai rien.

Que non pas! Il ne s'agissait pas juste d'un rêve, car John Kintner avait bel et bien existé. Comment donc, au nom du ciel, avait-il pu oublier John Kintner ?

Mort avait été au collège de Bates, où il avait passé son diplôme en écriture créative. Plus tard, lorsqu'il s'était adressé à des classes d'aspirants écrivains (cor-vée qu'il s'efforçait d'éviter autant que possible), il avait expliqué que suivre cet enseignement était la pire erreur que l'on pût commettre, si l'on voulait vivre de sa plume.

" Trouvez-vous un boulot à la poste, disait-il. Ça a marché pour Faulkner. " Et tout le monde riait. Les étudiants aimaient l'écouter, et il pensait qu'il se défendait pas mal comme conférencier. Cela lui semblait important, car il doutait fort qu'il fût possible d'apprendre à quelqu'un à écrire créativement. Il était cependant toujours soulagé quand sa conférence, son séminaire ou son atelier s'achevait. Les jeunes le rendaient nerveux. Il supposait que c'était à cause de John Kintner.

John Kintner était-il originaire du Mississippi ? Mort ne s'en souvenait pas, mais il lui semblait que non. Néanmoins, il venait de quelque coin paumé du Sud profond, Alabama, Louisiane, ou nord de la Floride. Le souvenir était imprécis. Le collège de Bates était loin, et cela faisait des années qu'il n'avait pas pensé à John Kintner, lequel avait lâché l'école pour des raisons connues de lui seul.

Ce n'est pas vrai. Tu as pensé à lui la nuit dernière.

Tu as rêvé de lui, tu veux dire. Mort s'était rapidement corrigé, mais la diabolique petite voix à l'intérieur de lui ne voulait pas céder.

Non, avant ça. Tu as pensé à lui lorsque tu parlais à Shooter, au téléphone.

Justement, il ne voulait pas y penser. Il n'était pas question d'y penser. John Kintner appartenait au passé; John Kintner n'avait rien à voir avec ce qui se passait actuellement. Il se leva et se dirigea d'un pas incertain vers la cuisine, dans la lumière laiteuse du petit matin, pour se faire un café bien fort. Sauf que la petite voix diabolique ne voulait pas lâcher prise. En voyant lé service de couteaux de cuisine d'Amy et les lames bien rangées sur leur plot magnétique, il songea que s'il pouvait découper la petite voix et l'extraire, il tenterait immédiatement l'opération. Tu t'imaginais avoir déstabilisé ce type; qu'enfin, tu avais pris le dessus. Tu t'imaginais que la nouvelle était redevenue la question essentielle, la nouvelle et l'accusation de plagiat. Que Shooter te traitant comme un morveux de potache était le problème à résoudre. Comme un morveux de potache. Comme un…

" Oh, la ferme, nom de Dieu, la ferme! " s'exclamat-il d'une voix enrouée.

La petite voix se tut, mais il s'aperçut qu'il était incapable d'arrêter de penser à John Kintner.

Tandis qu'il mesurait les doses de café d'une main tremblante, il songea à ses véhémentes et constantes protestations : il n'avait jamais plagié Shooter ni personne.

Mais c'était faux, évidemment.

Il avait plagié quelqu'un, une fois.

Juste une.

" Mais il y a tellement longtemps, murmura-t-il. Et ça n'a aucun rapport avec ce qui se passe aujourd'hui. "

C'était peut-être vrai, mais cela n'arrêta pas ses pensées.

Il était en deuxième année, et c'était pendant le semestre de printemps. Le cours d'écriture créative était centré sur la nouvelle. Le professeur, un type du nom de Richard Perkins, avait écrit deux romans qui lui avaient valu les éloges des critiques mais s'étaient vendus à très peu d'exemplaires. Mort avait tenté (vainement) d'en lire un, et en avait conclu que les bonnes critiques et les mauvaises ventes tenaient à une cause commune: l'ouvrage était incompréhensible. Perkins, cependant, n'était pas un mauvais professeur - au moins les amusait-il.

Douze étudiants fréquentaient ce cours, et l'un d'eux était John Kintner. Celui-ci n'était qu'en première année, mais il avait obtenu une dérogation pour suivre la classe. Dérogation sans doute méritée, supposait Mort. Sorti ou non d'un trou du Sud profond, l'animal était doué.

Le cours exigeait que chacun d'eux écrivît soit six nouvelles courtes, soit trois longues. Chaque semaine, Perkins sélectionnait l'une de celles qui, à son avis, susciterait la discussion la plus vivante, et en distribuait des photocopies à la fin de la classe. On attendait des étudiants qu'ils revinssent la semaine suivante, prêts à l'analyser et à la critiquer. Il s'agissait là d'une pratique habituelle dans ce genre de cours. Une semaine, Perkins leur avait donné une nouvelle de Kintner. Elle s'appelait… comment s'appelait-elle, au fait ?

Mort avait ouvert le robinet pour remplir la machine à café, mais il restait immobile, les yeux

perdus dans le brouillard, de l'autre côté de la fenêtre, écoutant l'eau qui coulait.

Tu sais très bien comment elle s'appelait: " Vue imprenable sur jardin secret. "

" Jamais de la vie! " s'écria-t-il avec force dans la maison vide. Il se mit à réfléchir furieusement, bien déterminé à faire taire une fois pour toutes la petite voix diabolique… et soudain, le titre lui revint.

" " Crowfoot Mile! " s'exclamat-il. Le nom de l'histoire était " Crowfoot Mile ", et ça n'a rien à voir avec rien! -"

Sauf que… ce n'était pas tout à fait vrai, et qu'il n'avait pas besoin de la petite voix diabolique camou-flée quelque part au fond de sa tête douloureuse pour le lui faire remarquer.

Kintner avait produit trois ou peut-être quatre histoires avant de disparaître (où ? Si on le lui avait demandé, Mort aurait parié sur le Vietnam, l'endroit où disparaissaient la plupart des jeunes gens, à la fin des années soixante). " Crowfoot Mile " n'était pas la meilleure des histoires de Kintner… mais c'était tout de même une bonne histoire. Kintner était indiscutablement le plus doué des élèves de Richard Perkins, lequel traitait le jeune homme presque en égal; et de l'avis dépourvu de toute fausse modestie de Mort Rainey, Perkins avait tout à fait raison, car il consi-dérait que le jeune Kintner était même légèrement meilleur que le professeur. Mort, d'ailleurs, estimait être également meilleur que lui, pour tout dire. Mais était-il meilleur que John Kintner ?

" Eh non, grommela-t-il dans sa barbe en branchant la cafetière électrique. Je n'étais que le deuxième. "

Oui, le deuxième, et il avait eu cela en horreur. Il savait que la plupart des étudiants inscrits en écriture créative n'étaient ici que pour passer le temps et satisfaire un caprice, avant d'abandonner ces occupations enfantines pour se mettre à étudier les matières qui leur procureraient plus tard leur gagne-pain. Les travaux d'écriture créative auxquels beaucoup d'entre eux auraient à se livrer plus tard dans la vie consis-teraient en articles pour les pages du Calendrier Communautaire du journal local, ou en textes publicitaires pour la lessive Machin ou Chose. Mort était arrivé dans la classe de Perkins, bien persuadé qu'il serait le meilleur, car il en avait toujours été ainsi pour lui. Ce qui explique le choc désagréable qu'avait constitué l'arrivée de John Kintner.

Il se souvenait d'avoir essayé une fois de lui par-ler… Mais Kintner, qui ne participait aux débats de la classe que lorsqu'on l'interrogeait, s'était révélé presque incapable de former une phrase. Il grommelait et bafouillait comme le fils d'un petit Blanc qui n'aurait pas dépassé l'école élémentaire. L'écriture était la seule manière de prendre la parole qu'il maîtrisait, apparemment.

Et tu la lui as volée.

" La ferme, je t'ai dit, la ferme! "

Tu étais le deuxième, et tu avais ça en horreur. Tu as été ravi de le voir partir, car tu pouvais de nouveau être premier. Comme tu l'avais toujours été.

Oui, exact. Et un an plus tard, alors qu'il prépa-rait l'examen final, il avait vidé le placard de

l’ignoble appartement Lewiston qu’il avait partagé avec deux autres étudiants et était tombé sur une pile de photocopies des cours de Perkins. Une seule des histoires de Kintner se trouvait dans le tas. ” Crowfoot Mile. “

Il se souvenait de s’être assis sur le tapis miteux, imprégné d’une odeur de bière, de la chambre, d’avoir lu la nouvelle, et d’avoir été une fois de plus envahi du vieux sentiment de jalousie.

Il avait balancé les autres photocopies mais conservé celle-ci… pour des raisons qu’il n’était pas sûr de vouloir examiner de près.

En deuxième année, Mort avait soumis une nouvelle à un magazine littéraire, le Aspen Quarterly. Elle lui était revenue accompagnée d’une note préci-sant que les lecteurs l’avaient trouvée tout à fait bonne, bien que la fin leur eût paru ” plutôt insuffisante “. On lui demandait, d’une manière que Mort trouva condescendante mais aussi excitante, s’il n’avait pas d’autres oeuvres à présenter.

Au cours des deux années suivantes, il leur avait envoyé quatre autres histoires. Ils n’en prirent aucune, mais une note personnelle accompagnait chacun des refus. Mort connut les affres secrètes de l’écrivain qui passe de l’optimisme au plus profond pessimisme. Certains jours, il était convaincu qu’il réussirait à forcer les portes du Aspen Quarterly, que ce n’était qu’une question de temps; à d’autres, il était tout autant convaincu que l’équipe éditoriale, dans sa totalité - rien qu’une bande de tarés - ne faisait que jouer avec lui, le taquinant méchamment comme on taquinerait un chien affamé en lui tendant un bout de viande qu’on maintiendrait hors de sa portée. Il imaginait parfois l’un d’eux tenant l’un de ses manuscrits, tout frais sorti de son enveloppe de papier kraft, et criant : ” Encore une autre de ce crétin du Maine! Qui veut écrire la lettre, aujourd’hui ? ” Et toute la bande se pliant en deux et roulant même par terre de rire, sous leurs posters, Joan Baez ou Moby Grape au Fillmore.

La plupart du temps, néanmoins, il ne se laissait pas aller à ces sombres fantasmes paranos. Il savait qu’il était bon, et que ce n’était qu’une question de temps. Et pendant l’été suivant, alors qu’il travaillait comme garçon dans un restaurant de Rockland, il pensa à l’histoire de Kintner. Qu’elle se trouvait probablement toujours au fond de sa malle, donnant des coups de pied pour en sortir. Il eut une idée. Il en changerait le titre et la soumettrait à Aspen Quarterly sous son propre nom! Il se souvenait d’avoir pensé que ce serait une plaisanterie subtile à leur faire - bien que, maintenant, il n’arrivât pas à imaginer en quoi la chose pouvait être si drôle.

Il se souvenait de ne jamais avoir eu l’intention de faire publier cette nouvelle sous son propre nom… ou alors, s’il l’avait eue, c’était de manière inconsciente. Dans l’éventualité d’une réponse positive, il aurait repris son histoire sous prétexte de la retravailler. Dans celle d’un refus, il aurait au moins eu la satisfaction de penser que pas plus que lui, John Kintner n’était assez bon pour Aspen Quarterly.

Il avait donc envoyé la nouvelle.

Et ils l’avaient acceptée.

Et il avait accepté leur acceptation.

Et ils lui avaient envoyé un chèque de vingt-cinq dollars. ” Comme honoraires “, précisait la lettre d’accompagnement.

Et ils l'avaient publiée.

Et Morton Rainey, submergé par un sentiment de culpabilité tardif, avait encaissé le chèque et fourré les billets dans le tronc des pauvres de l'église Sainte-Catherine, à Augusta.

Mais il n'avait pas ressenti que de la culpabilité. oh, non!

Mort restait accoudé à la table de la cuisine, la tête dans la main, attendant que soit filtré le café. Il avait mal au crâne. Il ne voulait ni penser à John Kintner, ni à l'histoire de Kintner. L'affaire de " Crowfoot Mile " était l'un des événements de sa vie les plus honteux; était-il si étonnant qu'il l'eût enterré pendant tant d'années ? Il aurait aimé pouvoir l'inhumer une deuxième fois. Après tout, il allait vivre aujourd'hui un grand jour - peut-être le plus grand de toute sa vie. Voire même le dernier. Il aurait mieux valu penser à aller au bureau de poste. Il aurait mieux valu penser à son affrontement imminent avec Shooter, mais son esprit n'arrivait pas à s'arracher à ce (pas très) bon vieux temps.

Lorsqu'il avait vu le magazine, un véritable exemplaire, avec son nom au-dessus de la nouvelle de Kintner, il s'était senti comme un homme qui s'éveille après une horrible crise de somnambulisme au cours de laquelle il a fait quelque chose d'irrévocable. Comment avait-il laissé les choses aller aussi loin ? Il ne s'agissait que d'un simple canular, au début, d'une petite plaisanterie…

Mais il les avait bel et bien laissé aller trop loin. L'histoire avait été publiée, et il y avait au moins une douzaine de personnes au monde qui savaient que cette nouvelle n'était pas de lui, y compris Kintner lui-même. Si jamais l'une d'elles jetait un coup d'oeil dans Aspen Quarterly…

Lui-même n'en parla bien entendu à personne. Il se contenta d'attendre, malade de terreur. Il dormit et mangea très peu, au cours de l'été et de l'automne qui suivirent; il perdit du poids et des cernes foncés se dessinèrent sous ses yeux. Son coeur faisait le triple saut à chaque fois que le téléphone sonnait. Si l'appel était pour lui, il se rapprochait de l'instrument en traînant les pieds, une sueur froide au front, sûr et certain que ce serait Kintner et que les premières paroles qu'il articulerait seraient : Vous m'avez volé mon histoire, et il faut faire quelque chose. Je crois que je vais commencer par aller raconter à tout le monde le genre d'escroc que vous êtes.

Ce qu'il y avait de plus incroyable, dans cette affaire, était qu'il n'avait jamais ignoré les risques encourus. Il connaissait les conséquences éventuelles d'un tel acte, pour un jeune homme se destinant à la carrière d'écrivain. Autant jouer à la roulette russe avec un bazooka. Et cependant… cependant…

La fin de l'automne arriva : toujours pas de réaction. Il commença à se détendre un peu. Un nouveau numéro du Aspen Quarterly remplaçait celui où " sa " nouvelle était parue. La revue ne figurait plus sur les rayons des bibliothèques de tout le pays, section des périodiques; elle avait été mise en réserve, voire transférée sur micro-fiches. Le risque d'avoir des ennuis n'avait pas totalement disparu - il supposait, déprimé, qu'il lui faudrait vivre avec ce risque jusqu'à la fin de ses jours - mais il avait beaucoup diminué loin des yeux, loin des esprits.

Puis, en novembre de la même année, arriva une lettre du Aspen Quarterly.

Mort la tint dans sa main, regardant son nom sur l'enveloppe qu'il n'osait pas ouvrir, et se mit à trembler de tout son corps. Ses yeux se remplirent d'un liquide trop chaud et corrosif pour n'être que des larmes; l'enveloppe se dédoubla, se détripla.

Coincé. Ils m'ont coincé. Ils me demandent ce que je pense d'une lettre que leur a envoyée Kintner… ou Perkins… ou l'un des autres de la classe… je suis fait.

Il avait alors pensé au suicide - tout -à fait calmement, tout à fait rationnellement. Sa mère avait des somnifères. Il les avalerait tous. Quelque peu rasséréné à l'idée de cette porte de sortie, il avait déchiré l'enveloppe et en avait tiré une unique feuille de papier. Il la tint longtemps dans la main, encore pliée, et envisagea de la brûler sans même l'ouvrir. Il n'était pas sûr de pouvoir supporter de lire noir sur blanc l'accusation portée contre lui, et craignait qu'elle ne le rendît fou.

Vas-y, bon Dieu, regarde! Le moins que tu puisses faire est d'envisager les conséquences en face. Tu ne seras peut- être pas capable de les supporter, mais au moins tu peux voir de quoi elles ont l'air. Il déplia la lettre.

Cher Monsieur Rainey,

Votre nouvelle, " Eye of the Crow ", a reçu ici un accueil extrêmement favorable. Je suis désolé que cette lettre ait attendu si longtemps avant de partir, mais, à dire vrai, nous attendions de vos nouvelles, si je puis dire! Vous nous aviez jusqu'ici si fidèle-ment envoyé vos travaux que votre silence, juste au moment où vous venez de " franchir le pas ", nous a rendus un peu perplexes. S'il y a quelque chose dans la manière dont votre histoire a été présentée - emplacement, type de lettres, format, *etc.* - qui vous a déplu, il faut nous le faire savoir. En attendant, que diriez-vous de nous envoyer quelque chose?

Meilleurs sentiments,

Charles Palmer Assistant de rédaction

Mort avait lu cette lettre par deux fois, puis avait bruyamment éclaté de rire, dans la maison heureusement vide. Il connaissait l'expression " Rire à s'en faire péter la sous-ventrière ", et il comprenait que c'était bien ça : il avait l'impression, s'il ne s'arrêtait pas rapidement, que son ventre éclaterait et que ses intestins se répandraient sur le sol. Un instant auparavant, il était prêt à se supprimer à l'aide des somnifères de sa mère, et voilà qu'ils lui demandaient si le type de caractères choisi ne l'avait pas rendu furieux! Il s'était attendu à apprendre que sa carrière était ruinée avant même d'avoir réellement commencé, et ils en voulaient davantage! Davantage!

Il hurla de rire - il n'y a pas d'autre expression - jusqu'à ce que les spasmes qui le secouaient se trans-formassent en sanglots hystériques. Puis il s'assit sur le canapé, relut une fois de plus la lettre de Charles Palmer, et pleura jusqu'à ce que le rire le secouât de nouveau. Il avait fini par aller dans sa chambre où il s'était allongé, avait disposé ses oreillers exactement de la façon qu'il aimait, et s'était endormi.

Il avait liquidé la question. Tel avait été le dénoue-ment. Il avait liquidé la question, et plus jamais il ne s'était livré, de près ou de loin, à un exercice semblable. Toute cette affaire s'était déroulée des milliers d'années auparavant; comment se faisait-il qu'elle revînt le hanter aujourd'hui ?

Il l'ignorait, mais avait la ferme intention de ne plus y penser.

” Et tout de suite, en plus “, déclara-t-il à la pièce vide tout en se dirigeant d’un pas décidé vers la machine à café. Il s’efforçait de ne pas prêter attention à son douloureux mal de tête.

Tu sais très bien pour quelle raison tu y penses maintenant.

” La ferme. ” Il parlait sur le ton presque enjoué d’une conversation banale… mais ses mains tremblaient tandis qu’elles ramassaient le Silex.

Il est certaines choses que l’on ne peut dissimuler éternellement. Tu es peut-être malade, Mort.

” Je te dis de la fermer! ” répéta-t-il du même ton enjoué.

Tu es peut-être très gravement malade. En fait, on peut se demander si tu ne fais pas une dépression ner…

” La ferme! ” hurla-t-il, jetant le Silex de toutes ses forces. L’allume-gaz vola pardessus le comptoir, traversa la pièce, tournant sur lui-même, et alla s’écraser contre la baie vitrée avant de tomber au sol, en morceaux. Mort vit une longue fissure argentée qui partait de l’impact et se dirigeait, avec des zigzags, jusqu’en haut de la vitre. Il se sentait tout à fait comme quelqu’un dont le cerveau serait zébré du même genre de fêlure. Mais la voix s’était tue.

Il se rendit dans la chambre d’une démarche flegmatique, prit le réveille-matin, et revint dans le séjour. Il régla la sonnerie à dix heures trente. A cette heure-là, il irait jusqu’au bureau de poste, prendrait le paquet du Federal Express et entreprendrait - flegmatiquement - de mettre un terme définitif à ce cauchemar.

En attendant, cependant, il dormirait.

Sur le canapé, l’endroit où il dormait toujours le mieux.

Je ne fais absolument pas une dépression nerveuse “, murmura-t-il à l’adresse de la petite voix, laquelle ne se laissa pas entraîner sur ce terrain. Mort songea qu’il avait peut-être effrayé la petite voix; il l’espérait, car la petite voix, elle, l’avait indiscutablement effrayé.

Ses yeux retombèrent sur la fissure argentée de la baie vitrée et la suivirent d’un regard morne. Il se rappela comment il avait utilisé le passe de la femme de chambre. Combien la pièce avait été sombre. Qu’il avait fallu du temps pour que sa vision s’accommodât. Leurs épaules nues. Leurs yeux pleins de frayeur. Il avait hurlé - quoi, il ne s’en souvenait pas et n’avait jamais osé le demander à Amy, mais certainement de terrifiantes monstruosités à en juger par l’expression de leur regard.

Si j’avais dû jamais avoir une dépression nerveuse, c’était bien ce jour-là, songea-t-il sans cesser de contempler l’éclair qui zigzaguait absurdement sur la vitre. Oui, ce jour-là. Bon Dieu, cette lettre du magazine n’était rien par rapport au jour où j’ai ouvert la porte du motel et où j’ai vu ma femme en compagnie d’un autre homme, un petit malin d’agent immobilier venu de son trou de merde du Tennessee…

Mort ferma les yeux, et quand il les rouvrit, ce fut aux clameurs véhémentes d’une autre voix : celle de son réveille-matin. Le brouillard s’était dispersé, le soleil brillait et il était temps de se rendre au bureau de poste.

En chemin, il fut pris de la certitude que le Federal Express était déjà venu et reparti… et que Juliet passerait la tête par son guichet et la secouerait, et lui dirait que non, elle était désolée, mais elle n'avait rien pour lui. Et sa preuve ? Dissipée comme de la fumée. Ce sentiment était irrationnel - Herb était quelqu'un de prudent, du genre à ne pas faire de promesses qu'il n'aurait pu tenir - mais il était trop puissant pour être nié.

Il dut se forcer pour descendre de voiture, et la distance qui séparait la porte de la poste du guichet derrière lequel Juliet Stoker triait le courrier lui parut faire au moins mille kilomètres.

Une fois au guichet, il voulut parler; cependant, aucun mot ne sortit de sa bouche. Ses lèvres bougèrent, mais il avait la gorge trop sèche pour produire le moindre son. Juliet leva les yeux vers lui et recula d'un pas, l'air inquiet. Pas autant, tout de même, que l'avaient paru Amy et Ted lorsqu'il avait forcé la porte du motel en pointant un revolver sur eux.

" Monsieur Rainey… Vous vous sentez bien, Monsieur Rainey ? "

Il s'éclaircit la gorge. " Désolé, Juliet, je viens juste d'avaler de travers.

- Je vous trouve bien pâle ", remarqua-t-elle. Il décela, dans sa voix, ce ton que prenaient avec lui tant d'habitants de Tashmore - une sorte d'orgueil avec, sous-jacentes, un peu d'irritation et de condescendance, comme s'il était un enfant prodige nécessitant une nourriture et des soins spéciaux.

" Quelque chose que j'ai mangé hier au soir, je crois. Le Federal Express n'a rien laissé pour moi?

- Non, rien. "

Il empoigna désespérément le dessous du comptoir et crut pendant un instant qu'il allait s'évanouir, bien qu'il eût presque immédiatement compris que ses derniers mots lui avaient échappé.

" Je vous demande pardon? "

Elle s'était déjà tournée et lui présentait son solide arrière-train campagnard tandis qu'elle traînait des pieds au milieu des paquets posés sur le sol.

" J'ai dit, rien d'autre que celui-ci ", répondit-elle. Elle se tourna de nouveau et fit glisser le paquet vers lui, sur le comptoir. Il vit que l'adresse de l'expéditeur était EQMM, en Pennsylvanie et sentit le soulagement l'envahir; on aurait dit qu'une eau fraîche coulait dans son gosier desséché.

" Merci.

- De rien. Vous savez, ils en feraient une maladie, à la poste, s'ils savaient qu'on a tripoté le courrier du Federal Express.

- Je vous en suis très reconnaissant ", répondit Mort. Maintenant qu'il tenait le magazine, il était pris d'une envie folle de partir, de retourner chez lui. Une envie si forte qu'elle en était viscérale. Il ne savait pas pourquoi - il avait encore une heure et quart devant lui - mais il en était ainsi. Dans sa détresse et sa confusion, il envisagea même un instant de donner un pourboire à Juliet pour la faire

taire… ce qui n'aurait pas manqué de la faire bondir, tant elle était yankee jusqu'au fond de l'âme.

" Vous ne leur direz pas, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'un air espiègle.

- Sûrement pas. (Il réussit à esquisser un sourire.)

- Bon, dit-elle en lui rendant son sourire, parce que je vous ai vu faire. "

Il était déjà sur le seuil, mais il s'arrêta. " Je vous demande pardon?

- Moi je vous dis, ils me tueraient si vous parliez. (Elle le regarda attentivement.) Vous devriez rentrer chez vous et vous coucher, Monsieur Rainey. Vous avez l'air de quelqu'un qui ne va pas bien du tout. " Je me sens comme un type qui vient de passer les trois derniers jours couché, Juliet - sauf pendant les moments où j'étais occupé à tout casser, ça va de soi.

" Je crois que ce n'est pas une mauvaise idée. Je ne me sens en effet pas très bien.

- Il y a un virus qui se promène. Vous avez dû l'attraper. "

C'est alors que les deux femmes de Camp Wigmore - celles que tout le monde soupçonnait d'être lesbiennes, même si elles se montraient discrètes - entrèrent dans le bureau de poste, et Mort en profita pour s'échapper. Il resta un moment assis dans la Buick, le paquet bleu sur les genoux; il commençait à trouver désagréable cette manière que tout le monde avait de lui dire qu'il avait l'air malade, et encore plus désagréable la manière dont avait fonctionné son cerveau.

Ça n'a pas d'importance. C'est presque terminé.

Il voulut ouvrir l'enveloppe, mais les deux dames de Camp Wigmore sortirent à cet instant-là et l'observè- rent. Puis elles échangèrent un regard; l'une sourit, l'autre éclata de rire. Et Mort décida soudain qu'il attendrait d'être de retour chez lui.

Il gara la Buick à sa place habituelle, sur le côté de la maison, coupa le contact… et une brume grise et douce descendit sur ses yeux. Lorsqu'il reprit connaissance, il se sentit bizarre et se mit à avoir peur. Et si quelque chose ne tournait pas rond, chez lui ? Quelque chose de physique ? Non - ce n'était que le stress, décida-t-il.

Il crut entendre un bruit, et regarda vivement autour de lui. Il ne vit rien. Contrôle tes nerfs, mon vieux. C'est tout ce que tu as à faire. Contrôle tes cons de nerfs.

Puis il pensa : J'avais bien un revolver, ce jour-là. Mais il n'était pas chargé. Je leur ai dit, plus tard. Amy m'a cru. Milner, je n'en sais rien, mais Amy, si. EtEn es-tu sûr, Mort ? Es-tu sûr qu'il n'était pas chargé ?

Il repensa à la craquelure de la baie vitrée, à ce stupide éclair qui zigzaguait au milieu du paysage. C'est comme ça que les choses arrivent, c'est comme ça qu'elles arrivent dans la vie des gens.

De nouveau, il reporta son regard sur le paquet du Federal Express. C'était à ça qu'il fallait penser,

et non à Amy et à Monsieur Baise-mon-cul de Shooter's Knob dans le Tennessee.

Le paquet était déjà à moitié ouvert - de nos jours personne ne fait attention à rien. Il finit de dégager l'ouverture et fit tomber le magazine sur ses genoux. Ellery Queen's Mystery Magazine, lisait-on en lettres d'un rouge éclatant. Dessous, en caractères beaucoup plus petits : Juin 1980. Et encore au-dessous, les noms de quelques-uns des écrivains figurant au sommaire. Edward D. Hoch. Ruth Rendell. Ed McBain. Patricia Highsmith. Lawrence Block.

Son nom ne figurait pas sur la couverture.

Bien entendu : il était encore presque un inconnu, en tant qu'écrivain, en particulier en tant qu'auteur de nouvelles policières. " Sowing Season " restait un cas unique dans sa production. Son nom n'aurait rien signifié pour les lecteurs assidus du magazine, et les éditeurs n'avaient donc pas cru bon de le mettre sur la couverture. Il tourna la couverture.

Derrière, la page du sommaire avait disparu.

Plus précisément, on l'avait découpée.

Il se mit à feuilleter frénétiquement le magazine, qu'il laissa même échapper avec un petit cri. Il ne remarqua pas l'ablation au premier passage; mais au deuxième, il constata que les pages 83 à 97 avaient aussi disparu.

" Tu les as coupées! " hurla-t-il - s'égosillant au point que les yeux lui sortaient de la tête. Il commença à marteler le volant de coups de poing et l'avertisseur se mit à couiner. " Tu les as coupées, espèce de salopard! Comment es-tu arrivé à… ? Tu les as cou-pées! Tu les as coupées! Tu les as coupées! "

Il n'était pas à mi-chemin de la maison que déjà la petite voix perfide se demandait de nouveau comment Shooter avait bien pu faire. Le paquet était arrivé de Pennsylvanie par le Federal Express, et Juliet l'avait réceptionné; dans ce cas, comment…

Il s'immobilisa.

Bon, parce que je vous ai vu faire, avait dit Juliet.

Mais bien sûr; ceci expliquait cela. Juliet était dans le coup. Sauf que…

Sauf que Juliet habitait Tashmore depuis toujours.

Sauf que ce n'était pas ce qu'elle avait dit. C'était son esprit qui lui jouait des tours. Des flatulences paranos, en quelque sorte.

" Et pourtant, il l'a fait ", dit Mort. Il pénétra dans la maison et, dès qu'il fut sur le seuil de la porte, jeta le magazine aussi violemment qu'il le put. Il partit comme un oiseau affolé, dans un bruissement de pages, et alla atterrir sur le sol. " Oh ouais, tu parles, que cet enfoiré se gêne! Mais je ne vais pas attendre tranquillement qu'il rapplique. Je… "

Il vit alors le chapeau de Shooter. Posé à terre, devant la porte de son bureau.

Mort resta un instant immobile sur place, assourdi des battements de son propre coeur, puis s'élança en direction du poêle en grandes enjambées précautionneuses dignes d'un personnage de dessin animé. Il prit le tisonnier dans le râtelier, avec une grimace lorsqu'il tinta contre la pelle à cendres. Le tenant comme lorsqu'il avait pris d'assaut le cabinet de toilette du premier, il se dirigea lentement vers la porte fermée, et dut contourner le magazine en chemin. Il s'arrêta une fois devant la porte. " Shooter ? " Il n'y eut pas de réponse.

" Vous avez intérêt à sortir de vous-même, Shooter! Si je dois venir vous chercher, vous n'aurez plus jamais l'occasion de sortir de quelque part autrement qu'en fauteuil roulant. "

Toujours pas de réponse.

Il resta encore quelques instants là où il se tenait, rassemblant son énergie (mais il n'était pas sûr d'en avoir beaucoup), puis il tourna la poignée. Il enfonça la porte d'un coup d'épaule et bondit en hurlant, brandissant le tisonnier.

La pièce était vide.

Mais Shooter était bien passé par ici. Oui. L'écran du traitement de texte de Mort gisait au sol, fracassé, le regardant de son oeil mort. Shooter l'avait démoli. Sur le bureau, se trouvait la vieille machine à écrire Royal. Les parties planes de ce dinosaure étaient mates et poussiéreuses. Posé contre le clavier, un manuscrit : celui de Shooter, celui qu'il avait laissé sous un caillou à l'abri du porche, un million d'années auparavant.

" Vue imprenable sur jardin secret. "

Mort lâcha le tisonnier. Il avança vers la machine à écrire, hypnotisé, et prit le manuscrit. Il le feuilleta lentement et finit par comprendre pour quelle raison Mme Gavin avait été tellement sûre qu'il lui appartenait… sûre au point de le récupérer dans la poubelle. Peut-être ne l'avait-elle pas su consciemment, mais son oeil avait reconnu la frappe irrégulière de la machine. Et pourquoi pas ? Cela faisait des années qu'elle voyait des manuscrits qui avaient l'aspect de " Vue imprenable sur jardin secret ". Le traitement de texte et l'imprimante à laser étaient, relativement, des nouveaux venus. Il avait travaillé avec la vieille Royal pendant l'essentiel de sa carrière littéraire. L'usure des années avait presque eu raison d'elle, et elle était dans un état pitoyable; si l'on s'en servait, les lettres étaient aussi de travers que les chicots dans la bouche d'un vieillard.

Mais voilà : elle s'était toujours trouvée ici, remisée dans le fond du placard, derrière des piles d'épreuves et de manuscrits… ce que les directeurs de collection appellent " le rebut ". Shooter devait la lui avoir volée pour taper son texte dessus; puis il l'avait rapportée pendant que Mort allait au bureau de poste. Cela paraissait logique, non ?

Non, Mort, ce n'est pas logique. Aimerais-tu faire quelque chose de logique, pour une fois ? Appelle la police. Voilà qui serait logique. Appelle la police, dis-leur de venir ici et demande-leur de te faire enfermer. Et qu'ils fassent vite, avant que tu commettes d'autres dégâts. Avant que tu n'abattes encore quelqu'un.

Mort laissa tomber les feuillets avec un cri sauvage, et ils voletèrent en tous sens autour de lui, paresseusement, tandis que la vérité de ce qui se passait lui tombait dessus d'un seul coup, comme un éclair déchiqueté de foudre argentée.

John Shooter n'existait pas. N'avait jamais existé. Non, dit Mort. Il allait et venait à grands pas dans le séjour. Son mal de tête lançait des vagues successives d'élancements douloureux. " Non, je ne l'accepte pas, je ne l'accepte pas du tout. "

Mais qu'il l'acceptât ou le refusât, cela ne faisait guère de différence. Toutes les pièces du puzzle étaient présentes, et la vue de la vieille Royal les avait fait voler à leur place. Maintenant, un quart d'heure plus tard, elles continuaient à s'assembler, et il semblait être impuissant à les chasser.

L'image qui ne cessait de lui revenir à l'esprit était celle du petit pompiste de Mechanic Falls, nettoyant son pare-brise à l'aide d'une raclette en caoutchouc. Un spectacle qu'il n'aurait jamais pensé revoir de sa vie. Plus tard, il avait conclu que le gamin lui avait fait cette faveur parce qu'il l'avait reconnu et qu'il aimait ses livres. Peut-être, mais son pare-brise avait aussi eu bien besoin d'un nettoyage. L'été était fini, mais toutes sortes de petites saletés venaient se coller dessus, pourvu que l'on roulât assez longtemps et assez vite sur les routes secondaires. Et il devait avoir emprunté celles-ci. Il avait accompli l'itinéraire Tashmore-Derry-Tashmore en un temps record, ne s'arrêtant que le temps de mettre le feu à sa propre maison; il n'avait même pas pris la peine de refaire le plein sur le chemin du retour. Que voulez-vous, il avait plein de choses à faire, tuer un chat, notamment. Débordé, absolument débordé.

Il s'immobilisa soudain au milieu de la pièce et fit demi-tour pour regarder par la baie vitrée. " Mais si c'est moi, comment se fait-il que je ne m'en souvienne pas ? demanda-t-il à la fêlure argentée de la vitre. Comment se fait-il que je ne m'en souvienne pas au moins maintenant? "

Il l'ignorait… Mais il savait en revanche d'où provenaient les noms, n'est-ce pas ? En partie du Méridional dont il avait volé l'histoire au collège; en partie de l'homme qui lui avait volé sa femme. On aurait dit quelque bizarre plaisanterie littéraire codée.

Elle dit qu'elle l'aime, Mort. Elle dit que maintenant, elle l'aime.

" Rien à foutre. Un type qui couche avec la femme d'un autre homme est un voleur. Et la femme est sa complice. " Il regarda la fêlure avec un air de défi. La fêlure ne dit rien.

Trois ans auparavant, Mort avait publié un roman intitulé The Delacourt Family. L'adresse de l'expédi-teur, sur la nouvelle de Shooter, était Dellacourt, Mississippi. Elle…

Il se précipita soudain dans son bureau, manquant de peu glisser sur les feuillets éparpillés par terre, pour consulter son encyclopédie. Le volume M; vite, Mississippi. Il fit courir un doigt tremblant le long de la liste des villes - qui couvrait une page complète - espé- rant contre toute espérance.

Inutile.

Il n'y avait ni Dellacourt ni Delacourt au Mississippi.

Il songea un instant à chercher un Perkinsburg, la ville où Shooter, selon ses dires, aurait acheté l'exemplaire de poche de Everybody Drops the Dime avant de monter dans le car Greyhound, mais il se contenta finalement de refermer l'encyclopédie. Pourquoi se donner ce mal ? Qu'il y eût ou non un Perkinsburg dans le Mississippi, cela n'aurait rien changé.

Le nom du romancier qui donnait le cours d'écriture créative - dans lequel Mort avait rencontré John Kintner - était Richard Perkins : c'était de là que venait le nom de la ville.

D'accord, mais je ne me souviens de rien de tout cela! Alors comment se fait-il…

Ô Mort! gémit la petite voix. Tu es très malade. Tu es très gravement malade.

" Je n'accepte pas ça ", répéta-t-il, horrifié par la faiblesse et les tremblements de sa propre voix; mais existait-il d'autres possibilités ? N'avait-il pas déjà songé que c'était presque comme s'il faisait certaines choses et commettait des actes irrévocables pendant son sommeil ?

Tu as tué deux hommes, murmura la petite voix. Tu as tué Tom parce qu'il savait que tu étais seul ce jour-là, et tu as tué Greg pour qu'il ne puisse vérifier. Si tu t'étais contenté de tuer Tom, Greg aurait appelé la police. Et cela, tu n'en voulais pas, il n'en était pas question. Pas tant que cette horrible histoire que tu montais n'était pas terminée. Tu étais tellement mal en point, quand tu t'es levé, hier! Courbatu, raide et mal en point. Mais ce n'était pas simplement pour avoir démoli la salle de bains à coups de tisonnier, n'est-ce pas ? Tu avais été beaucoup plus occupé. Il avait fallu te charger de régler le sort de Tom et Greg. Et tu avais raison quant au manège des véhicules… Sauf que c'est toi qui as appelé Sonny Trous et qui as fait semblant d'être Tom. Un homme débarquant de son Mississippi natal n'aurait pu savoir que Sonny était un peu sourd, mais toi, oui! Tu les as tués, Mort, tu as tué ces hommes!

" Je ne l'accepte pas! hurla-t-il. Tout ça, ça fait partie de son plan! Ça fait partie de son petit jeu! De sa partie d'échecs! Et je n'accepte pas… je n'accepte pas… "

Tais-toi, murmura la petite voix. Mort s'arrêta.

Pendant quelques instants, un silence absolu régna dans deux univers : celui à l'intérieur de sa tête, celui à l'extérieur.

Puis au bout d'un moment, la petite voix demanda calmement : Pourquoi avoir fait tout cela, Mort? Pourquoi ces homicides compliqués ? Shooter ne cessait de réclamer une histoire, mais Shooter n'existe pas. Qu'est-ce que tu veux, TOI? Dans quel but as-tu créé John Shooter ?

Puis, de l'extérieur, lui parvint le bruit d'une voiture qui s'engageait dans l'allée. Mort regarda sa montre et vit que les aiguilles marquaient midi juste. Un éclair de triomphe et de soulagement flamboya en lui comme un incendie montant d'une cheminée. Qu'il eût le magazine mais pas la preuve promise n'avait plus d'importance. Que Shooter pût le tuer, pas davantage. Il mourrait heureux, du seul fait de savoir qu'il existait un John Shooter et qu'il n'était donc pas responsable des horreurs commises.

" Le voilà! " s'écria-t-il joyeusement en se précipitant hors du bureau. Il agitait follement les mains au-dessus de la tête et exécuta même un petit entrechat lorsqu'il arriva dans le vestibule.

Il s'arrêta, regardant l'allée pardessus le toit de l'abri à poubelles sur lequel avait été cloué le corps de Bump. Ses mains retombèrent lentement sur ses côtés. Une horreur noire l'envahit. L'envahit comme si une main impitoyable abaissait un store opaque. La der-nière pièce du puzzle se mettait en place. Quelques instants auparavant, dans son bureau, il lui était venu à l'esprit qu'il aurait pu créer cet assassin chimérique pour ne pas avoir eu le courage de se suicider. Il comprenait maintenant que Shooter avait dit la vérité, lorsqu'il avait déclaré que jamais il ne tuerait Mort.

Ce n'était pas le vieux break déglingué de Shooter qui s'immobilisait dans l'allée, mais la petite Subaru bien réelle d'Amy. Elle-même était au volant. Elle lui avait volé son amour, et une femme qui vous vole votre amour quand cet amour est en réalité tout ce que vous possédez ne vaut pas grand-chose.

Il ne l'en aimait pas moins.

C'était Shooter qui la haïssait. C'était Shooter qui avait eu l'intention de la tuer puis de l'enterrer près du lac, à côté de Bump, où elle ne tarderait pas à devenir un mystère pour tous les deux.

" Va-t'en, Amy, murmura-t-il de la voix chevrotante d'un très grand vieillard. Va-t'en avant qu'il ne soit trop tard. "

Mais Amy descendit de la voiture, refermant la portière derrière elle, et la main qui descendait le store l'abaissa jusqu'à ce que les ténèbres fussent complètes.

Amy essaya la poignée, et se rendit compte que la porte n'était pas fermée. Elle entra, ouvrit la bouche pour appeler Mort - et s'interrompit. Elle regarda autour d'elle, les yeux agrandis, stupéfaite.

On aurait dit que la maison avait été saccagée. La poubelle, trop pleine, débordait sur le sol. Quelques grosses mouches d'automne arpentaient paresseusement un plat d'aluminium dont les coins avaient été écrasés. Une odeur de cuisine rance et de moisi emplissait l'atmosphère. Elle crut même déceler celle de la nourriture gâtée. "Mort? "

Pas de réponse. Elle avança de quelques pas mesurés, pas très sûre d'avoir envie de regarder le reste. Madame Gavin était passée trois jours auparavant; comment les choses avaient-elles pu se dégrader à cette vitesse ? Que s'était-il passé ?

Mort l'avait inquiétée pendant toute la dernière année de leur mariage, mais son inquiétude avait redoublé depuis le divorce. Inquiétude évidemment accompagnée de culpabilité. Elle portait une part de responsabilité dans les événements, croyait-elle, et elle soupçonnait qu'elle porterait ce fardeau toute sa vie. Morton, cependant, n'avait jamais été bien solide… mais sa plus grande faiblesse était son refus entêté (frisant parfois l'hystérie) de reconnaître ce fait. Il lui avait donné l'impression, ce matin, d'être un homme sur le point de se suicider. Et elle avait résisté à Ted, qui avait insisté pour l'accompagner, pour une bonne raison, à son avis : elle craignait que la seule vue de l'agent immobilier ne suffît à le faire basculer, s'il était sur le point de commettre l'irréparable.

La pensée d'une folie meurtrière ne lui avait jamais traversé l'esprit, ni avant ni maintenant. Même lors-qu'il avait brandi son revolver vers eux dans cette affreuse scène du motel, elle n'avait pas eu

peur. Pas de ça. Mort n'était pas un tueur. " Mort? M… "

Elle arriva au coin du comptoir de la cuisine, et sa voix mourut. Ses yeux s'agrandirent encore de stupé- faction en regardant dans le vaste séjour. Le sol était entièrement jonché de feuiles de papier. On aurait dit que Mort avait exhumé chaque exemplaire de chacun des manuscrits enfermés dans ses tiroirs et ses archives, et éparpillé les feuilles comme des confettis, dans une célébration macabre d'un nouvel An new-yorkais. Les assiettes sales s'amoncelaient sur la table. Le Silex traînait sur le sol, déglingué, au pied de la baie vitrée, laquelle était fêlée sur presque toute sa hauteur.

Et partout, partout, on ne lisait qu'un mot. SHOOTER.

Il était écrit sur les murs avec les craies de couleurs qui devaient provenir de la boîte de pastels. Il était écrit deux fois sur les vitres avec ce qui semblait être de la crème fouettée en bombe - d'ailleurs, oui, celle-ci, de la Redi-Whip, gisait sous le poêle, où elle avait roulé. Il était répété à l'encre sur le comptoir de la cuisine, au crayon sur les poteaux en bois qui soute-naient le toit, de l'autre côté du séjour, en une colonne impeccable comme une longue addition, et qui répé- tait SHOOTER SHOOTER SHOOTER.

Pis que tout, il était gravé sur le plateau en cerisier poli de la table, en grandes lettres irrégulières de près d'un mètre de haut, comme une grotesque déclaration d'amour.

Le tournevis dont il s'était servi dans ce dernier cas était posé sur une chaise voisine. Il y avait quelque chose de rouge sur la tige du tournevis - sans doute des traces de bois de cerisier, supposa-t-elle.

" Mort ? " Elle avait murmuré le nom, cette fois, en regardant autour d'elle.

Elle avait peur, maintenant, de le trouver mort. Tué de ses propres mains. Et où? Dans son bureau, bien entendu. C'était là qu'il avait vécu les moments les plus importants de son existence; il avait certainement choisi d'y mourir.

Bien qu'elle n'eût aucune envie d'y entrer, aucune envie d'être celle qui le trouverait, ses pieds ne l'entraî- nèrent pas moins dans cette direction. Au passage, elle heurta l'exemplaire de EQMM que Herb Creekmore s'était donné tant de mal à le faire parvenir à Mort. Elle ne baissa pas les yeux. Elle arriva à hauteur de la porte, et la poussa lentement.

Mort se tenait devant sa machine à écrire; le clavier et l'écran de son ordinateur gisaient, renversés sur le sol, dans un bouquet hirsute de plastique et de verre. Son ex-mari avait l'aspect insolite d'un évangéliste campagnard. Cela tenait en partie à la posture qu'il avait adoptée, se dit-elle : debout, l'air collet monté, les mains derrière le dos. Mais surtout, cela tenait au chapeau. Un chapeau noir, tiré si bas qu'il lui effleurait le haut des oreilles. Elle songea qu'il ressemblait vaguement à l'homme de ce tableau, American Gothic, même si celui-ci était tête nue.

" Mort ? " fit-elle d'une voix faible et incertaine.

Il ne répondit pas, se contentant de la fixer du regard. Un regard sinistre et brillant. Elle ne lui avait

jamais vu cette expression, pas même lors de l'horrible après-midi, au motel. On aurait dit qu'un parfait étranger la contemplait par ses yeux, en dépit de la ressemblance.

Néanmoins, elle reconnut le chapeau.

" Où as-tu trouvé cette vieillerie ? Dans le grenier? " Son coeur battait jusque dans sa gorge et faisait trembler sa voix.

Il devait forcément l'avoir trouvé dans le grenier. L'odeur de la naphtaline était si forte qu'elle la sentait de là où elle se tenait. Mort avait acheté ce chapeau des années auparavant, comme souvenir, dans une boutique de Pennsylvanie. Au cours d'un voyage en pays amish. Dans l'angle formé par les deux corps de bâtiment de la maison de Derry, elle avait créé un petit jardin; c'était son domaine propre, mais toutefois il arrivait souvent à Mort d'y faire un tour pour désher-ber, quand il était à court d'idées. D'ordinaire, il portait ce couvre-chef, qu'il appelait son feutre-à- penser. Elle se souvenait d'un jour où, se regardant ainsi coiffé dans un miroir, il avait dit en plaisantant qu'il devrait se faire photographier avec, pour une quatrième de couverture. " Quand je le mets, j'ai l'air d'un type des plaines du Nord, qui marche dans son sillon, au cul d'une mule. "

Puis le chapeau avait disparu. Il devait avoir émigré ici avant d'y être rangé quelque part. Mais…

" C'est mon chapeau, dit-il enfin d'une voix rouillée et amusée. L'a jamais été à quelqu'un d'autre.

- Morton ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce…

- Vous vous êtes trompée de numéro, la petite dame. Y a pas de Morton ici. Morton est mort. (Les yeux qui vrillaient Amy ne cillèrent pas un instant.) Il a fait des tas de manières et de chichis, mais à la fin il s'est rendu compte qu'il ne pouvait se mentir plus longtemps, et encore moins me mentir, à moi. Je ne l'ai pas touché, Ma'am Rainey. Il a pris la poudre d'escampette.

- Pourquoi parles-tu comme ça, Mort?

- Parce que c'est comme ça que je parle, répondit-il, l'air légèrement surpris. Dans le Miss'ippi, tout le monde parle comme ça.

- Arrête, Morton!

- Est-ce que tu ne comprends pas ce que je te dis ? T'es pas sourde, pourtant ? Il est mort. Il s'est suicidé.

- Arrête, Mort, je t'en supplie, dit-elle en se mettant à pleurer. Tu me fais peur et j'ai horreur de ça.

- Ça fait rien. " Il sortit les mains de derrière son dos. Dans l'une d'elles, il tenait les ciseaux rangés d'habitude dans son bureau. Il les brandit. Le soleil, qui avait percé les nuages depuis un moment, lança un reflet aveuglant sur les lames que Mort ouvrit et referma. " T'auras pas peur longtemps. " Il com-mença à avancer vers elle.

Pendant un instant, elle resta paralysée sur place. Mort ne pouvait pas la tuer; s'il avait dû le faire,

ç’aurait été ce jour-là, au motel.

Puis elle vit son regard et comprit que Mort, lui aussi, savait cela.

Morton ne pouvait pas la tuer, non, pas lui.

Mais ce n’était pas lui.

Elle hurla, fit brusquement demi-tour et se préci-pita vers la porte.

Shooter se jeta derrière elle, son bras armé décrivant un arc de cercle argenté. Il aurait enfoncé les ciseaux jusqu’à la garde entre ses omoplates, s’il n’avait glissé sur les papiers éparpillés sur le plancher. Il s’étala de toute sa longueur avec un cri de perplexité et de colère mêlées. Les deux lames entaillèrent la page neuf de ” Vue imprenable sur jardin secret “, et leur pointe se brisa. La figure de Shooter heurta le bois dur et sa bouche se mit à saigner. Le paquet de Pall Mall - la marque que John Kintner fumait en silence pendant les inter-classes du cours d’écriture créative - jaillit de sa poche et glissa sur le plancher lisse comme le poids d’un jeu de shuffleboard. Il se remit sur ses genoux, un rictus aux lèvres, souriant malgré le sang qui dégoulinait sur ses dents et son menton.

” Ça ne servira à rien, Madame Rainey ! ” cria-t-il en se remettant debout. Il regarda les ciseaux, les ouvrit pour en examiner les pointes ébréchées, et les jeta de côté d’un geste impatient. ” Il y a un endroit qui vous attend dans le jardin! Tout est prêt! Ne m’embêtez pas, maintenant! ” Il courut derrière elle.

C’est à mi-chemin du séjour qu’Amy tomba à son tour par terre. L’un de ses pieds glissa sur l’exemplaire de EQMM et elle s’étala sur le côté, se faisant mal à la hanche et au sein droits. Elle poussa un cri.

Derrière elle, Shooter courut jusqu’à la table et s’empara du tournevis qui lui avait servi pour le chat.

” Restez ici et tenez-vous tranquille “, dit-il tandis qu’elle se retournait pour se mettre sur le dos, et le regardait avec des yeux écarquillés qui lui donnaient un air de droguée. ” Si vous arrêtez pas de bouger, tout ce que vous gagnerez c’est d’avoir eu mal avant que ce soit terminé. Je ne veux pas vous faire mal, ma petite dame, mais s’il le faut, tant pis pour vous. J’ai droit à quelque chose, vous comprenez. J’ai fait tout ce che-min jusqu’ici, et j’ai droit à quelque chose pour tout le mal que je me suis donné. “

A son approche, Amy se redressa sur les coudes et recula en se poussant des pieds. Ses cheveux pendaient devant sa figure; elle était inondée d’une transpiration qu’elle sentait jaillir d’elle, chaude et malodorante. La tête qui la dominait était celle-là même de la folie : son expression solennelle était d’une condamnation sans appel.

” Non, Mort! Je t’en supplie, Mort, non! “

Il se jeta sur elle et abattit le tournevis qu’il brandissait. Amy poussa un hurlement et roula sur le côté gauche. La douleur traça une ligne de feu le long de sa hanche, lorsque la pointe lacéra le tissu de

sa robe et entama la chair. Puis elle se mit précipitamment à genoux, sentant (et entendant) une longue lanière de tissu se déchirer.

” Non, Ma’am ! ” haleta Shooter. Sa main se referma sur l’une des chevilles d’Amy. ” Non, Ma’am ! ” Elle regarda pardessus son épaule et vit, entre ses cheveux emmêlés, que Shooter s’efforçait d’arracher, de son autre main, le tournevis fiché dans le plancher. Le chapeau noir était posé de travers sur sa tête.

Il réussit à dégager l’outil qu’il plongea dans son mollet droit. La douleur fut horrible. L’univers entier se réduisait à cette douleur. Elle hurla, donna un coup de pied qui l’atteignit au nez et le lui cassa. Shooter poussa un grognement sourd et tomba de côté, en tâtant son visage. Amy se releva. Elle entendait une femme hurler. Hurler comme un chien hurle à la lune. Elle se dit qu’il n’y avait pas de chien et pas de lune. Elle se dit que ce devait être elle.

Shooter, à son tour, se relevait. Le bas de son visage était un masque de sang. Le masque se fendit, exhibant les dents de devant, plantées de travers, de Mort Rainey. Elle se souvenait d’avoir passé la langue entre ces dents.

” T’es une coriace, hein, ma grande ? dit-il avec un ricanement. C’est comme vous voudrez, Ma’am. Z’avez qu’à continuer. “

Il se jeta sur elle.

Amy recula d’un pas chancelant. Le tournevis tomba de son mollet et roula sur le plancher. Shooter détourna un instant les yeux, mais sans arrêter son mouvement; il avait presque l’air de s’amuser. Amy saisit l’une des chaises du séjour et la jeta devant lui. Pendant un instant, ils ne firent que se regarder pardessus… puis d’un geste brusque, il essaya de l’attraper par le devant de sa robe. Amy recula.

” Je commence à en avoir assez de faire joujou avec toi “, dit-il, haletant.

Amy fit demi-tour et bondit vers la porte.

Il se jeta à sa suite, une main tendue vers son dos; il s’efforçait de la saisir à la nuque, par le col de sa robe, mais ses doigts glissaient dessus et n’arrivaient pas à trouver la prise qui lui aurait permis de l’agripper définitivement.

Amy passa au pas de course devant le comptoir de la cuisine, se dirigeant vers la porte de derrière. Sa chaussure de sport, poisseuse de sang, gargouillait à chaque enjambée. Shooter la talonnait, sa respiration saccadée accompagnée des bulles ensanglantées qui se formaient à ses narines.

Elle enfonça la porte-moustiquaire des deux mains, puis trébucha et alla s’étaler de toute sa longueur sous le porche, à l’endroit exact où Shooter avait laissé le manuscrit. Elle roula sur le dos et le vit arriver. Il n’avait plus que ses deux mains nues, maintenant, mais à le voir, on pouvait penser qu’elles suffiraient largement. Son regard était sinistre, inflexible, et en même temps horriblement doux sous le rebord de son chapeau.

” Je suis tellement désolé, ma petite dame.

- Rainey ! cria une voix. Arrêtez! “

Elle voulut regarder derrière elle mais en fut incapable. Elle s’était foulé quelque chose dans le cou. Shooter ne leva même pas les yeux, et continua simplement d’avancer vers elle.

” Arrêtez, Rainey !

- Il n’y a pas de Rainey…

- il… “, commença Shooter, lorsqu’un coup de feu retentit sèchement dans l’air automnal. Shooter s’immobilisa sur place et jeta un regard vaguement curieux, presque indifférent, à sa poitrine. Un petit trou venait de s’y ouvrir. Aucun sang n’en sortait - du moins pour le moment - mais le trou était bien là. Il y porta la main; quand il la retira, il avait l’index taché d’une goutte de sang. On aurait dit un point de ponctuation, comme celui qui finit une phrase. Il l’examina, songeur. Puis il laissa retomber sa main et regarda Amy.

” Chérie ? ” souffla-t-il. Puis il s’effondra de tout son poids à côté d’elle, sur le plancher du porche.

Elle roula sur elle-même, réussit à se mettre sur les coudes et rampa jusqu’à lui, des sanglots lui montant dans la gorge.

” Morton ? Morton ? Je t’en prie, Morton, dis quelque chose! “

Mais Mort n’allait plus jamais répondre, et au bout de quelques instants, elle en prit progressivement conscience. Elle rejetterait le fait brut de sa mort pendant encore des semaines, des mois, même; puis le sentiment de révolte s’affaiblirait, et de nouveau sa disparition deviendrait un fait. Il était mort. Morton était devenu fou, ici, et il était mort.

Lui, et la chose qu’il y avait en lui.

Elle posa la tête sur la poitrine de celui qui avait été son époux et se mit à pleurer. Lorsque quelqu’un s’approcha derrière elle et posa sur son épaule une main qui se voulait réconfortante, Amy ne se retourna même pas.

Épilogue

Ted et Amy Milner vinrent rendre visite à l’homme qui avait tiré sur le premier époux d’Amy, et avait tué l’écrivain bien connu Morton Rainey, environ trois mois après les événements de Tashmore Lake.

Ils l’avaient déjà rencontré une autre fois, au cours de cette période, lors de l’enquête; mais c’était dans un contexte officiel, et Amy n’avait pas eu envie de lui parler dans un tel cadre. Elle lui était reconnaissante de lui avoir sauvé la vie… mais Morton avait été son mari, elle l’avait aimé pendant des années et, au plus profond de son coeur, elle avait le sentiment que le doigt de Fred Evans n’avait pas été le seul à appuyer sur la détente.

Elle aurait de toute façon fini par venir, pensait-elle, ne serait-ce que pour mettre le plus d'ordre possible dans ses idées. Au bout d'un an, de deux, voire de trois; mais des événements intervenus entre-temps avaient hâté les choses. Elle avait espéré que Ted Milner la laisserait aller seule à New York, mais il fut inflexible. Il ne se souvenait que trop, disait-il, de la dernière fois où il l'avait laissé partir seule quelque part : elle avait failli être tuée.

Amy lui avait fait remarquer, non sans une pointe d'ironie mordante, qu'il aurait eu du mal à " la laisser partir ", dans la mesure où elle ne lui avait pas demandé son avis, mais Ted avait haussé les épaules. Ils se rendirent donc ensemble à New York, montèrent ensemble jusqu'au cinquante-troisième étage d'un gratte-ciel géant, et furent introduits ensemble dans la pièce minuscule qui servait de bureau à Fred Evans, à la Consolidated Insurance Company, lorsqu'il n'était pas sur le terrain.

Elle s'assit aussi loin qu'elle le put dans un coin et, en dépit de la température agréable qui régnait, garda son châle drapé sur les épaules.

Evans avait des manières tranquilles et affectueuses - il lui rappelait un peu le médecin de campagne qui avait soigné ses maladies infantiles - et il lui plut. Mais c'est quelque chose qu'il ne saura jamais. Je pourrais trouver la force de le lui dire, et il acquiescerait, mais son geste n'indiquerait pas qu'il me croirait pour autant. Il sait seulement que, pour moi, il est l'homme qui a tué Morton, et qui m'a vue pleurer sur la poitrine de Morton jusqu'à l'arrivée de l'ambulance… au point que l'un des infirmiers a dû me faire une piqûre pour que je le lâche. Mais ce qu'il ne saura pas, c'est que je l'aime bien tout de même.

Evans fit venir du thé. On était en janvier, et dehors soufflait un vent glacial. Amy pensa, avec une bouffée de nostalgie, à l'aspect que devait présenter Tashmore, le lac enfin gelé et le blizzard chassant devant lui, sur la glace, de longs serpents fantomatiques de neige poudreuse. Puis son esprit fit une obscure et abominable association, et elle revit Morton heurtant le plancher, le paquet de Pall Mall filant sur le bois poli comme un poids de shuffleboard. Elle frissonna; la bouffée de nostalgie s'était complètement dissipée.

" Vous allez bien, Madame Milner ? " demanda l'assureur.

Elle acquiesça.

Prenant son air sérieux des grandes occasions et jouant avec sa pipe, Ted dit : " Ma femme aimerait apprendre tout ce que vous savez sur ce qui s'est passé, Monsieur Evans. J'ai tout d'abord essayé de la décourager, mais j'ai fini par me dire que ce serait peut-être mieux ainsi. Elle fait de mauvais rêves depuis…

- Evidemment ", répondit Evans, qui, s'il n'ignora pas tout à fait Ted, s'adressa directement à Amy. " Je suppose que vous aurez des cauchemars pendant encore un certain temps. J'en ai eu moi-même, pour ne rien vous cacher. C'était la première fois que je tuais un homme. (Il se tut un instant.) J'ai manqué le Vietnam d'un an ou deux. "

Amy lui adressa un sourire. Un sourire faible, mais tout de même un sourire.

" Elle a déjà été mise au courant de tout lors de l'enquête, reprit Ted, mais elle tenait à l'entendre

de votre propre bouche, sans tout le galimatias judiciaire.

- Je comprends. Vous pouvez l'allumer, si vous voulez ", ajouta Evans avec un geste en direction de la pipe.

Ted regarda l'objet, puis le mit vivement dans la poche de son manteau, comme s'il en avait légèrement honte. " En fait, j'essaie d'arrêter de fumer. "

Evans se tourna de nouveau vers Amy. " A quoi cela va-t-il servir? demanda-t-il, toujours du même ton doux et amical. Ou peut-être vaudrait-il mieux formuler la question autrement : dans quel but en avez-vous besoin ?

- Je ne le sais pas. " Elle avait répondu à voix basse, d'un ton étudié. " Mais nous étions à Tashmore, il y a deux semaines, Ted et moi, pour nettoyer la maison, que nous avons mise en vente; et quelque chose est arrivé. Ou plutôt, deux choses se sont produites. (Elle regarda son époux et eut ce même sourire incertain.) Ted sait que quelque chose est arrivé, car c'est à ce moment-là que j'ai pris contact avec vous pour ce rendez-vous. Mais il ne sait pas quoi, et je crois qu'il m'en veut un peu. Il a peut-être raison. "

Ted Milner ne nia pas qu'il en voulait un peu à Amy. Sa main se glissa dans la poche de son manteau, commença à y prendre la pipe, et la laissa retomber au fond.

" Mais ces deux choses ont-elles un rapport avec ce qui s'est passé en octobre à Tashmore ?

- Je l'ignore. Monsieur Evans… qu'est-ce qui s'est passé, en fait ? Que savez-vous, exactement ?

- A vrai dire, répondit l'assureur en s'inclinant dans son siège, la tasse de thé à la main, si vous êtes venue en espérant que je vous fournirais toutes les réponses, vous risquez d'être sérieusement déçue. Je peux vous parler de l'incendie, certes, mais les raisons pour lesquelles votre mari a fait ce qu'il a fait… vous êtes probablement plus en mesure que moi de remplir l'emplacement réservé à la réponse, comme nous disons dans nos formulaires. Ce qui nous a le plus intrigués, dans l'incendie, a été l'endroit d'où il est parti; non pas dans le corps principal de bâtiment, mais dans l'aile où se trouvait le bureau de monsieur Rainey, aile qui est un élément rapporté. Cela faisait songer à un acte dirigé contre lui, mais il n'était même pas là.

" Puis nous avons découvert un fragment important d'une bouteille, parmi les débris de son bureau. Elle avait contenu du vin - du champagne, pour être exact - mais il ne faisait aucun doute que le dernier liquide qu'on y avait mis était de l'essence. Une partie de l'étiquette était intacte, et nous en avons envoyé une copie à New York par Fax. Moët et Chandon, 1980 et quelque chose. Ce n'était pas la preuve indiscutable que la bouteille ayant servi de cocktail Molotov provenait de votre cave, madame Milner, mais c'était tout de même une bonne présomption, étant donné que votre liste de vins comprenait une douzaine de bouteilles de Moët et Chandon, 1983 et 1984.

" Ce qui nous a conduits à faire une supposition qui avait l'avantage de la clarté et l'inconvénient de paraître illogique : à savoir que votre ex-mari avait mis lui-même le feu à votre maison. Madame Milner, vous avez déclaré être sortie en oubliant de fermer la maison à clé…

- C'est un détail qui m'a valu quelques nuits blanches, confirma Amy. J'oubliais souvent de fermer

quand je ne sortais pas pendant longtemps. J'ai été élevée dans une petite ville au nord de Bangor, et on a du mal à perdre ses vieilles habitudes. Mort disait toujours… " Ses lèvres tremblèrent et elle s'interrompit quelques instants, les pressant si violemment l'une contre l'autre qu'elles blanchirent. Lorsqu'elle eut repris le contrôle d'elle-même, elle acheva sa pensée. " Il me grondait à ce propos. " Ted lui prit la main.

" On serait peut-être arrivé plus vite aux conclusions si la porte avait été fermée, mais il est impossible d'en être sûr. Refaire le lundi matin le match du dimanche avec des " si " et des " mais " est un vice dont nous essayons de nous débarrasser, dans notre métier. Certains prétendent que ce n'est bon qu'à vous donner des ulcères, et je le crois volontiers. Le fait est que madame Rainey - pardon, madame Milner - nous ayant dit qu'elle avait laissé la maison ouverte, nous avons tout d'abord pensé que l'incendiaire pouvait être littéralement n'importe qui. Mais une fois que nous avons commencé à jouer avec l'idée que la bouteille utilisée provenait de votre propre cave, le champ d'investigation s'est sérieusement rétréci.

- Parce que la cave était fermée à clé ", observa Ted.

Evans acquiesça. " Est-ce que vous vous souvenez que je vous ai demandé qui possédait les clés de cette pièce, madame Milner ?

- Je vous en prie, appelez-moi Amy. "

De nouveau, il acquiesça. " Vous en souvenez-vous, Amy?

- Oui. Nous avions fait poser une serrure, il y a trois ou quatre ans, lorsqu'on s'est aperçu de la disparition de quelques bouteilles de vin rouge. Mort soupçonnait la femme de ménage. L'idée ne me plaisait pas, parce que je l'aimais bien, mais je savais qu'il pouvait avoir raison - il avait probablement raison. En fermant la cave à clé, personne n'était tenté. " Evans se tourna vers Ted Milner.

" Amy possédait l'une des clés, et pensait que monsieur Rainey avait toujours la sienne. Cela limitait donc les possibilités. Bien entendu, si ç'avait été Amy, il aurait fallu que vous soyez son complice, monsieur Milner, puisque vous étiez votre alibi mutuel pour la soirée. Monsieur Rainey n'avait pas d'alibi, sinon qu'il se trouvait à une distance considérable; mais surtout, nous ne pouvions trouver le moindre mobile à un tel acte. Grâce à son travail, Amy et lui étaient largement au-dessus du besoin. Malgré tout, nous avons recherché des empreintes digitales sur le fragment de bouteille. Nous en avons trouvé deux bonnes, le lendemain du jour où nous nous sommes rencontrés à Derry. Les deux appartenaient à monsieur Rainey. Ce n'était toujours pas une preuve…

- Comment ça? " demanda Ted, l'air surpris.

Evans secoua la tête. " Les tests de laboratoire ont pu confirmer que les empreintes avaient été faites avant l'incendie, mais pas combien de temps avant. Vous comprenez, la chaleur avait cuit les dépôts gras. Et si notre supposition, à savoir que la bouteille venait bien de la cave, était correcte, il fallait bien que quelqu'un l'ait sortie de son carton pour la déposer sur le casier. Ce quelqu'un pouvait être soit monsieur, soit madame Rainey ; et il aurait pu affirmer que les empreintes dataient de cette manipulation.

- Il n'était pas en état d'affirmer quoi que ce soit, dit doucement Amy. Pas à la fin.

- Je crois que c'est vrai, mais nous ne le savions pas. Nous savions simplement que lorsqu'on transporte une bouteille, on la tient habituellement par le col. Or ces deux empreintes étaient près du cul de la bouteille, disposées selon un angle insolite.

- Comme s'il l'avait portée de côté ou même à l'envers, intervint Ted. N'est-ce pas ce que vous avez dit lors du procès ?

- En effet. Et les gens qui s'y connaissent en vins ne font pas ainsi. Avec la plupart des vins, cela ne fait qu'agiter le dépôt; mais avec le champagne… - Ça le secoue ", dit Ted.

Evans acquiesça. " Et si l'on secoue une bouteille de champagne vraiment très fort, la pression finit par la faire exploser.

- Mais il n'y avait de toute façon pas de champagne dedans, dit doucement Amy.

- Non. Cependant, ce n'était pas une preuve. J'ai fait le tour des stations-service de la région pour vérifier si quelqu'un ayant l'allure de Morton Rainey n'aurait pas acheté une petite quantité d'essence cette nuit-là, mais sans résultat. Je n'étais pas tellement surpris; il pouvait aussi bien l'avoir achetée à Tashmore ou dans l'une des quatre douzaines de stations-service entre les deux villes.

" C'est alors que j'ai été voir Patricia Champion, l'un de nos témoins. Je lui ai montré une photo d'une Buick 1986 - du même type que celle qu'aurait pu conduire monsieur Rainey. Elle nous a déclaré qu'il pouvait peut-être s'agir de ce véhicule, mais qu'elle n'en était pas sûre. Ce n'était pas concluant. Je suis revenu à la maison pour l'inspecter une nouvelle fois, et c'est alors que vous êtes arrivée, Amy. Il était tôt le matin. Je voulais vous poser quelques questions, mais vous étiez manifestement bouleversée. Je vous ai cependant demandé pour quelle raison vous étiez venue, et vous m'avez fait une réponse un peu curieuse. Vous m'avez dit en effet que vous alliez à Tashmore voir votre ex-mari, mais que vous étiez passée auparavant pour donner un coup d'oeil au jardin.

- Au téléphone, il n'arrêtait pas de me parler de ce qu'il appelait ma fenêtre secrète… celle qui donnait sur le jardin. Il disait qu'il y avait laissé quelque chose. Mais il n'y avait rien. Rien que je puisse voir, en tout cas.

- J'ai éprouvé une impression bizarre quand je l'ai rencontré, remarqua Evans, d'une voix lente. L'impression qu'il marchait à côté de ses pompes, si vous me permettez l'expression. Ce n'étaient pas tant ses mensonges - j'étais convaincu qu'il nous mentait - qui me gênaient. Non, il y avait autre chose; comme une distance.

- Oui, je la sentais de plus en plus chez lui. Un éloignement.

- Vous paraissiez quasiment malade d'inquiétude. J'ai décidé qu'il ne serait peut-être pas inutile de vous suivre jusqu'à votre deuxième maison, Amy, en particulier après que vous m'avez demandé de ne pas parler de votre escapade à monsieur Milner, si jamais je le voyais; j'ai pensé que cette idée n'était pas de vous. Je me suis dit aussi que je pourrais peut-être glaner quelques indices. Et que… " Il n'acheva pas sa phrase, une expression amusée sur le visage.

” Vous avez craint qu’il ne m’arrive quelque chose, continua Amy. Je vous remercie, monsieur Evans. Il m’aurait tuée, vous savez. Si vous n’étiez pas arrivé, il m’aurait tuée.

- Je me suis garé en haut de l’allée, puis j’ai continué à pied. Tout d’un coup j’ai entendu un vacarme terrible en provenance de la maison, et je me suis mis à courir. C’est en gros à ce moment-là que vous êtes tombée de l’autre côté de la porte-mousti- quaire, talonnée par lui. “

Evans les regarda l’un après l’autre, l’expression sérieuse.

” Je lui ai demandé de s’arrêter, dit-il. Deux fois. “

Amy tendit la main et serra celle de l’assureur pendant quelques instants, doucement, puis la relâcha.

” Et voilà, reprit Evans. Je connais quelques détails supplémentaires, essentiellement grâce aux journaux et à deux conversations que j’ai eues avec monsieur Milner…

- Appelez-moi Ted.

- Avec Ted, donc. ” Evans ne parut pas utiliser le prénom de l’agent immobilier avec autant de facilité que celui d’Amy. ” Je sais que monsieur Rainey a probablement été victime d’un épisode de schizophré- nie aiguë dans lequel il était deux personnes, et que ni l’une ni l’autre ne se doutaient qu’elles habitaient en réalité le même corps. Je sais que l’un d’eux s’appelait John Shooter. Grâce à la déposition de Herbert Creekmore, je sais également que monsieur Rainey s’imaginait poursuivi par le Shooter en question, à cause d’une nouvelle intitulée ” Sowing Season “, et que monsieur Creekmore lui a fait envoyer un exemplaire du magazine dans lequel elle avait paru, afin que Morton puisse prouver l’avoir écrite le premier. Cet exemplaire est arrivé peu de temps avant vous, Amy; on l’a retrouvé dans la maison. L’enveloppe du Federal Express se trouvait encore sur le siège de la Buick de votre ex-mari.

” Mais il avait découpé la nouvelle, n’est-ce pas ? demanda Ted.

- Pas seulement la nouvelle; la page du sommaire, également. Il mettait le plus grand soin à effacer toutes traces de lui-même. Il avait un six-lames suisse sur lui, et c’est sans doute de ce couteau qu’il s’est servi. Les pages manquantes se trouvaient dans la boîte à gants de la Buick.

- A la fin, l’existence de cette histoire était devenue un mystère même pour lui “, murmura Amy.

Evans la regarda, les sourcils levés. ” Je vous demande pardon? “

Elle secoua la tête. ” Non, rien.

- Je crois vous avoir dit tout ce que je savais. Tout ce que je pourrais ajouter ne serait que pure spéculation. Je suis un enquêteur de compagnie d’assurances, après tout, pas un psychiatre.

- Il était deux hommes, dit Amy. Lui-même… et un personnage qu’il avait créé. Ted pense que son nom, Shooter, vient d’un détail que Morton avait enregistré, lorsqu’il avait appris que Ted venait d’une ville du nom de Shooter’s Knob, dans le Tennessee. Je suis sûre qu’il a raison. Mort prenait toujours les noms de ses personnages de cette façon… presque comme des ana-grammes.

” Quant au reste, poursuivit Amy, moi aussi je ne peux faire que des spéculations. Certes, je sais que lorsqu’une compagnie de cinéma renonça à tirer un scénario de son roman The Delacourt Family, il fut à deux doigts de la dépression nerveuse. Ils dirent de manière très claire - tout comme son agent, Herb Creekmore - qu’ils craignaient la ressemblance accidentelle avec un autre scénario, The Home Team, mais qu’ils savaient bien qu’il n’avait jamais pu l’avoir sous les yeux. Il n’était donc pas question de l’accuser de plagiat… pourtant, dans sa tête, c’était ce que Mort ressentait. Sa réaction fut exagérée, anormale. On aurait dit que l’on remuait les cendres d’un feu de camp apparemment éteint et qu’on mettait au jour un charbon ardent.

- Vous ne pensez pas qu’il aurait créé Shooter simplement pour vous punir? demanda Evans.

- Non. Il l’a créé pour se punir lui-même. Je crois… ” Elle se tut un instant, resserra le châle autour de ses épaules, et prit sa tasse de thé d’une main qui tremblait un peu. ” … Je crois que Mort a dû s’emparer de l’histoire d’un autre à un moment de son passé. Probablement vers ses tout débuts, car tout ce qu’il a écrit à partir de The Organ-Grinder’s Boy a connu la faveur du public. On s’en serait aperçu, il me semble. En fait, je ne pense même pas qu’il ait publié l’histoire volée. Mais j’ai l’impression que c’est ainsi que les choses se sont passées, et que John Shooter est né de là. Non pas de l’histoire de la compagnie de cinéma renonçant au scénario, ou à cause de ma… de ma liaison avec Ted, ou encore du divorce. Tout cela y a peut-être contribué, mais je crois que la racine de son comportement remonte à une époque où je ne le connaissais pas encore. Si bien que lorsqu’il s’est retrouvé seul dans la maison du lac… - Alors, Shooter est arrivé, continua tranquillement Evans. Il est venu et l’a accusé de plagiat. Celui à qui monsieur Rainey a volé une histoire ne l’avait jamais fait, si bien qu’à la fin il a été obligé de se punir lui-même. Mais je doute que ce soit tout, Amy. Il a aussi essayé de vous tuer. - Non, dit-elle, c’était Shooter. “

L’assureur releva les sourcils. Ted se mit à la regarder attentivement, et ressortit machinalement la pipe de sa poche.

” Le véritable Shooter.

- Je ne vous comprends pas. “

Elle lui adressa son esquisse de sourire. ” Je ne comprends pas très bien moi-même. C’est pour cette raison que je suis ici. Je ne crois pas qu’essayer d’éclaircir ceci puisse avoir de grandes incidences pratiques -Morton est mort, et l’histoire est classée-mais cela m’aidera peut-être. Ne serait-ce qu’à mieux dormir.

- Alors expliquez-vous, du mieux que vous pourrez, l’encouragea Evans.

- Voyez-vous, lorsque nous sommes retournés nettoyer la maison, nous avons fait un arrêt chez Bowie, le petit magasin de la ville. Ted a fait le plein - Bowie fait aussi station-service - et je suis entrée faire quelques achats dans la boutique. Je suis tombée sur un autre client, un certain Sonny Trous, qui travaillait souvent avec Tom Greenleaf. Tom était le plus âgé des deux gardiens de maison qui ont été tués. Sonny voulut me dire à quel point il était désolé pour moi, mais il tenait aussi à ajouter autre chose, car il avait vu Morton la veille du jour de sa mort et avait toujours eu l’intention de m’en parler. C’est du moins ce qu’il m’a dit. C’était au sujet de Tom Greenleaf-quelque chose que Tom aurait raconté à Sonny pendant qu’ils repeignaient le Centre communautaire méthodiste, tous les deux. Sonny avait vu Morton peu après, mais il ne pensa pas tout de suite à le lui dire. Puis il se

souvint que cela avait quelque chose à voir avec Greg Carstairs… - L'autre homme assassiné ?

- Oui. Il s'est donc retourné pour en parler à Mort, mais il était parti. Et le jour suivant, Mort disparaissait.

- Et qu'est-ce qu'aurait dit monsieur Greenleaf à ce type ?

- Qu'il avait eu l'impression de voir un fantôme ", répondit Amy calmement.

Les deux hommes la regardèrent sans mot dire.

" Sonny disait que Tom avait des trous de mémoire depuis quelque temps, ce qui l'inquiétait beaucoup; Sonny pensait que ce n'était rien de plus que les petits oublis liés à l'âge, mais Tom avait soigné sa femme, morte quelques années auparavant de la maladie d'Alzheimer, et était terrifié à l'idée de finir comme elle. D'après Sonny, si Tom oubliait un pinceau, il y pensait toute la journée; ça l'obsédait. Tom lui aurait dit que c'était pour cette raison que lorsque Greg Carstairs lui avait demandé s'il connaissait l'homme à qui Mort Rainey avait parlé la veille, ou s'il le reconnaîtrait s'il le voyait de nouveau, Tom avait répondu n'avoir vu personne avec Mort, que Mort était tout seul. "

Il y eut le craquement d'une allumette. Ted Milner, en fin de compte, avait décidé d'allumer sa pipe. Evans l'ignora. Il s'était penché en avant et observait attentivement Amy Milner.

" Disons les choses nettement. D'après ce Sonny Troots…

- Non, Trous.

- Oui, Trous. D'après lui, Tom Greenleaf aurait donc vu Morton avec quelqu'un?

- Pas exactement. Sonny pensait que si Tom l'avait cru sans hésitation, il n'aurait pas menti à Greg Carstairs. Mais que disait Tom ? Qu'il ne savait pas ce qu'il avait vu. Que c'était confus dans son esprit. Qu'il lui avait semblé plus sûr de ne rien dire du tout. Il ne voulait pas que quelqu'un - et Greg Carstairs, son concurrent en affaires, moins que quiconque - se doute à quel point il perdait la tête, et plus que tout, il ne voulait pas qu'on pense qu'il était atteint de la même maladie que sa défunte femme.

- Je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris - désolé.

- D'après Sonny, reprit patiemment Amy, voilà comment les choses se seraient passées : Tom emprunte Lake Drive avec son quatre-quatre. Il voit Mort, debout à l'intersection avec le chemin qui descend vers le lac.

- Près de l'endroit où l'on a trouvé les corps ?

- Oui. Tout près. Mort le salue de la main. Tom lui rend son salut. Il passe devant lui. Puis (toujours d'après ce que raconte Sonny) Tom regarde machinalement dans son rétroviseur et voit un autre homme avec Morton, ainsi qu'une vieille voiture, un break. Or il n'avait vu ni l'homme ni la voiture dix secondes auparavant. D'après Tom, l'homme portait un chapeau noir… mais on pouvait voir à travers lui, ainsi qu'à travers la voiture.

- Oh, Amy, fit doucement Ted. Ce type racontait ces conneries pour faire l'intéressant. “

Elle secoua la tête. ” Je ne crois pas Sonny assez intelligent pour inventer une histoire de ce genre. Il m'a aussi dit que Tom pensait qu'il aurait dû contacter Greg et lui raconter qu'il avait peut-être vu quelqu'un d'autre, en fin de compte; qu'il n'aurait qu'à ne pas mentionner le coup du type et de la voiture transparents. Il était convaincu que c'était ou l'un ou l'autre soit il était atteint de la maladie d'Alzheimer, soit il avait vu un fantôme.

- D'accord, elle est un peu inquiétante, cette histoire, admit Evans (et même pas mal: pendant quelques instants, il avait senti la chair de poule lui hérisser les bras et le dos), mais ce ne sont que des racontars… des racontars qui nous viennent d'un mort, qui plus est.

- Oui, mais il y a autre chose. ” Elle posa sa tasse de thé sur le bureau, prit son sac à main et commença à fouiller dedans. ” Lorsque j'ai nettoyé le bureau de Morton, j'ai trouvé le chapeau - cet affreux chapeau noir - derrière son bureau. Ça m'a fait un choc, car je ne m'y attendais pas. J'au-rais cru que la police l'aurait gardé comme pièce à conviction, ou quelque chose comme ça. Je l'ai retiré de derrière le bureau avec un bâton, si bien qu'il est sorti à l'envers. Et je l'ai transporté ainsi, au bout de ce bâton, jusqu'aux poubelles. Vous comprenez ? “

Ted, manifestement, ne comprenait pas; mais Evans, si. ” Vous ne vouliez pas le toucher.

- Exact. Je ne voulais pas le toucher. Il a atterri bien droit sur l'un des sacs poubelles verts, je suis prête à le jurer. Ensuite, environ une heure plus tard, je suis ressortie avec un sac plein de vieux médicaments, de shampooings périmés et de choses de ce genre venant de la salle de bains. Lorsque j'ai rouvert le couvercle de la poubelle, le chapeau se trouvait de nouveau à l'envers. Et voilà ce qu'il y avait de glissé dans la bande intérieure. ” Elle tira de son sac à main une feuille de papier pliée, et la tendit à Evans d'une main qui tremblait encore un tout petit peu. ” Ce papier n'était pas dans le chapeau lorsque je l'ai sorti de derrière le bureau. J'en suis sûre. “

Evans le prit et se contenta de le tenir pendant quelques instants. Le papier ne lui plaisait pas; il donnait l'impression d'avoir un poids anormal, et la texture avait quelque chose qui clochait.

” Ce que je crois, c'est que ce John Shooter a existé, reprit-elle. Ce que je crois, c'est qu'il a été la plus grande création de Morton - un personnage tellement criant de vérité qu'il est devenu bien réel. Et que ceci est un message laissé par un fan-tôme. “

Evans déplia la feuille de papier. Au milieu de la page, il y avait ces mots

Ma petite dame - désolé pour tout ce qui s'est passé. J'ai perdu le contrôle des événements. Je retourne chez moi, maintenant. J'ai mon histoire, et c'est la seule raison pour laquelle je suis venu. Elle s'appelle ” Crowfoot Mile “, et elle est gratinée.

Bien à vous,

La signature se réduisait à un gribouillis sous le texte bien calligraphié.

” Est-ce que c’est la signature de feu votre époux, Amy? demanda Evans.

- Non, pas du tout. “

Tous trois restèrent immobiles, échangeant des regards sans dire un mot. Fred Evans essaya de trouver une remarque à faire, sans y parvenir. Au bout d’un moment, le silence leur devint encore plus insupportable que l’odeur de la pipe de Ted. Monsieur et madame Mimer renouvelèrent donc leurs remerciements, dirent au revoir et quittèrent le bureau de l’assureur pour aller vivre leur vie du mieux qu’ils pourraient, tout comme Evans continua de vivre du mieux qu’il put. Mais parfois, la nuit, Fred Evans et la femme qui avait été l’épouse de Morton Rainey s’éveillaient sur des rêves dans lesquels un homme coiffé d’un chapeau à calotte ronde les regardait de ses yeux d’un bleu de porcelaine pris au milieu d’un réseau de rides en pattes-d’oie. Il n’y avait pas d’amour dans ce regard… néanmoins, avaient-ils tous deux l’impression, on y lisait une sorte d’étrange pitié lugubre.

Une expression dénuée de gentillesse et ne laissant place à aucun réconfort : mais ils avaient le sentiment, chacun de son côté, qu’ils pouvaient s’accommoder de vivre sous ce regard. Et continuer de cultiver leur jardin.

MINUIT TROIS

NOTE SUR ” LE POLICIER DES BIBLIOTHÈQUES “

Le matin du jour où cette histoire a commencé, j’étais à la table du petit déjeuner, avec mon fils Owen. Ma femme était remontée prendre sa douche et s’habiller, et les deux éléments essentiels de nos matines (il était sept heures) venaient d’être parta-gés: les oeufs brouillés et le journal. Willard Scott, qui nous rend visite en moyenne cinq jours sur sept, via les ondes, nous parlait d’une dame du Nebraska qui venait de fêter ses cent quatre ans, et à nous deux, Owen et moi, nous devions bien avoir deux grands yeux ouverts. Jour de semaine typique chez les King, en somme.

Owen s’arracha aux pages sportives juste assez longtemps pour me demander si j’avais l’intention de me rendre au centre commercial ce jour là - il voulait que je lui prenne un certain livre dans le cadre d’un travail scolaire. J’ai oublié de quoi il s’agissait, de Jolinnie Tremain ou encore de April Morning, le roman de Howard Fast sur la Révolution américaine, mais en tout cas de l’un de ces ouvrages que l’on n’arrive jamais à trouver dans une librairie; ils sont soit épuisés, soit en réimpression, mais jamais sur les rayonnages.

Je suggérai à Owen de passer à la bibliothèque municipale, un excellent établissement. J’étais sûr qu’ils l’auraient. Il grommela une réponse quelconque. Je n’en saisis que deux mots, mais ceux-ci, étant donné mes centres d’intérêt, suffirent à éveiller l’un d’eux. ” Flic ” et ” biblio “.

Je reposai ma moitié de journal, appuyai sur le bouton adéquat du contrôle à distance pour réduire Willard au silence (il s’extasiait sur le Festival de la Pêche, en Géorgie) et demandai à Owen de bien vouloir répéter en articulant.

Il n’y mit aucun enthousiasme et je dus insister. Il finit par m’avouer qu’il n’aimait pas avoir recours à la bibliothèque à cause de son policier. Il savait très bien que celui-ci n’existait pas; mais c’est le genre de racontars qui s’enfouissent profondément dans votre inconscient et continuent d’y rôder en douce. Il tenait l’histoire de Tante Stephanie qui la lui avait racontée quand il n’avait que sept ou huit ans, et était encore crédule; depuis, elle rôdait toujours.

Je fus bien entendu ravi, ayant moi-même redouté le policier de la bibliothèque, lorsque j’étais enfant - ce représentant de l’ordre sans visage qui viendrait vraiment à la maison si l’on ne rapportait pas ses livres à la date prévue. En soi, c’était un événement déjà terrible… mais que dire alors, si l’on n’arrivait pas à remettre la main sur les livres en question, lorsque se présenterait l’étrange policier? Que se passerait-il ? Que vous ferait-on ? Que risquait-on de vous prendre en compensation? Cela faisait des années que je n’avais pas pensé au policier des bibliothèques (pas depuis l’enfance, cependant; je me souvenais très bien l’avoir évoqué avec Peter Straub et son fils Ben, six ou huit ans auparavant), mais toutes ces anciennes questions, à la fois horribles et attirantes, me revenaient maintenant.

Je me surpris à rêvasser au policier des bibliothèques les jours suivants; et tandis que je laissais la bride sur le cou à mon imagination, je commençai à entrevoir l’esquisse de l’histoire qui suit. C’est de cette manière que se présentent en général les histoires, chez moi, mais la période de ” rêvasserie ”

dure en général beaucoup plus longtemps que ce ne fut le cas ici. Lorsque je jetai les premières notes, je l'intitulai " La police de la bibliothèque " ; je ne voyais pas très clairement où je voulais en venir: Je pensais que cela finirait dans le genre comique de ces cauchemars banlieusards que feu Max Shulman savait si bien ficeler. L'idée était amusante après tout, non ? Enfin, tout de même: une police dés bibliothèques! C'est d'une absurdité!

Ce que je compris, néanmoins, fut quelque chose que je savais déjà: que les peurs de l'enfance tendent à persister, sinistres et horribles, bien au-delà de nos douze ans. Écrire relève de l'autohypnose ; et dans cet état se produit une sorte de réactualisation émo-tionnelle des souvenirs, si bien que des terreurs qui devraient être mortes et enterrées depuis longtemps se remettent à s'agiter et à parler.

C'est ce qui commença à m'arriver tandis que je travaillais sur cette histoire. Je savais d'emblée que j'avais adoré la bibliothèque, petit - et cela s'explique: c'était le seul endroit où un enfant relativement pauvre comme je l'étais pouvait disposer de tous les livres qu'il voulait. Mais tandis que je continuais le travail d'écriture, je refis connaissance avec une vérité plus dissimulée: que j'en avais aussi eu peur. Peur de me perdre entre ses sombres rangées d'étagères, peur d'être oublié dans un coin mal éclairé de la salle de lecture et de me voir enfermé pour la nuit, peur du vieux bibliothécaire aux cheveux bleus, aux lunettes comme des catadioptres et à la bouche aux lèvres presque inexistantes qui vous pinçait le dos de la main et sifflait un " chuuuut ! " retenu si l'on avait le malheur d'oublier où l'on se trouvait et de se mettre à parler trop fort. Et, évidemment, peur de la police des bibliothèques.

Ce qui s'était produit dans le cadre d'un roman beaucoup plus long (Christine) se renouvela ici. Au bout d'une trentaine de pages, l'aspect humoristique commença à disparaître; et au bout d'une cinquantaine, toute l'histoire bascula brutalement et plongea dans les sombres recoins que j'ai si souvent explorés et que, cependant, je connais toujours aussi mal. J'ai fini par trouver le type que je cherchais, et réussi à lever suffisamment la tête pour plonger mon regard dans ses yeux argentés impitoyables. Je me suis efforcé de vous en ramener une esquisse de portrait, ô fidèle Lecteur, mais il risque de ne pas être très bon.

C'est que, voyez-vous, mes mains tremblaient bougrement lorsque je l'ai dessiné.

CHAPITRE PREMIER

LE REMPLAÇANT

Tout cela, conclut plus tard Sam Peebles, fut la faute de cet imbécile d'acrobate. S'il n'avait pas pris sa cuite au mauvais moment, jamais Sam n'aurait eu autant d'ennuis.

On dirait qu'il ne suffit pas (pensa-t-il avec une amertume qui n'était peut-être pas injustifiée) que la vie soit comme une planche étroite jetée au-dessus d'un gouffre sans fond et sur laquelle nous devons marcher les yeux bandés. C'est déjà assez dur, mais il y a pis. Parfois, on vous pousse.

Mais c'était plus tard. Il y eut tout d'abord, avant même le Policier des Bibliothèques, l'acrobate ivre.

À Junction City, le Rotary Club local donnait une conférence tous les derniers vendredis du mois. Le dernier vendredi du mois de mars 1990, il était prévu que Joe l'Époustouflant, acrobate du cirque Curry & Trembo, s'adresserait aux membres du club et s'efforcerait de les amuser.

Le téléphone de Sam Peebles, dans son bureau d'agent immobilier et d'assurances de Junction City, sonna à quatre heures cinq le jeudi après-midi. Sam décrocha. C'était d'ailleurs toujours lui qui décrochait, soit en personne, soit par l'intermédiaire du répondeur automatique, car il était l'unique proprié- taire et le seul employé de l'agence assurances-immo- bilier de Junction City. Il n'était pas riche, mais néanmoins raisonnablement heureux. Il aimait à raconter que sa première Mercedes se trouvait encore à une bonne distance dans l'avenir, mais sa Ford était presque neuve et il était propriétaire de sa maison, sur Kelton Avenue. " Et puis, je suis professionnellement obligé de fréquenter les bars ", ajoutait-il volontiers, bien qu'en réalité il se montrât d'une sobriété exemplaire, n'ayant bu que quelques bières depuis l'époque du collège…

" L'agence de Junction City, j'éc…

- Sam, c'est Craig. L'acrobate s'est cassé le cou.

- Quoi?

- Tu m'as bien entendu! gémit Craig Jones d'un ton mélodramatique. Ce con d'acrobate s'est cassé le cou!

- Oh, bon Dieu! " dit Sam. Il réfléchit un instant et ajouta prudemment. " Est-ce qu'il est mort ?

- Non, mais en ce qui nous concerne, cela revient au même. Il est à l'hôpital de Cedar's Rapid, avec le cou immergé dans dix kilos de plâtre. Billy Bright vient juste de m'appeler. Il m'a dit que le type était arrivé rond comme une bille pour la représentation qu'il donnait aujourd'hui en matinée, qu'il a voulu faire un saut périlleux arrière et qu'il a atterri sur la nuque, en dehors de la piste. Billy dit qu'il

a pu l'entendre du dernier des gradins, où il était assis. Le même bruit que lorsqu'on marche dans une flaque qui vient juste de geler, paraît-il. - Hou la… ! s'exclama Sam avec une grimace.

- Au fond, je ne suis pas surpris ; Joe l'Époustouflant, tu parles d'un nom pour un artiste de cirque! Je ne sais pas, moi, mais Randix l'Époustouflant, ou Tortellini l'Époustouflant, même, ça t'a une autre gueule, non ? Mais Joe l'Époustouflant! C'est un signe indiscutable de débilité mentale, tu trouves pas ?

- Bon sang, c'est trop bête.

- Trop bête? Un vrai merdiez; oui. Nous voilà sans conférencier pour demain soir, mon pote. "

Sam commença à regretter de ne pas avoir quitté son bureau à quatre heures pile. Craig serait tombé sur Sam-le-Répondeur, et Sam-l'Être-vivant aurait bénéficié d'un temps de réflexion nettement plus long; il soupçonnait qu'il n'allait pas tarder à avoir besoin de penser - et que Craig Jones n'était pas du tout disposé à lui en laisser le temps.

" Oui, admit-il, c'est fichtrement embêtant. (Il espérait donner l'impression d'un ton philosophique-ment impuissant.) Quelle poisse!

- Tu peux le dire, renchérit Craig, qui dévoila ses

batteries: Je suis sûr que tu le remplaceras avec plaisir au pied levé.

- Moi? Oh, Craig, tu blagues? Je ne suis pas capable de faire un saut périlleux avant, alors dans l'autre sens…

- J'ai pensé que tu pourrais nous parler de l'importance des entreprises indépendantes dans le cadre des petites villes, enchaîna Craig sans laisser à Sam le temps de protester davantage. Si ça ne te branche pas, il y a toujours le base-ball. Sinon, il ne te restera plus qu'à baisser ton pantalon et à faire le pendule avec ta queue. Écoute, Sam, je ne suis pas seulement le responsable du Comité des Conférences, ce qui pourtant serait déjà suffisamment catastrophique. Mais depuis que Kenny a déménagé je ne sais où et que Carl a laissé tomber, je suis à moi tout seul ce comité. Il faut absolument que tu m'aides. J'ai besoin de quelqu'un pour dire quelque chose demain soir. Il y a environ cinq personnes dans tout ce foutu club en qui je sens que je peux avoir confiance en cas de coup dur, et tu es l'une d'elles. - Mais…

- Tu es aussi la seule, parmi elles, qui n'a pas eu à se taper ce genre de corvée, alors c'est à ton tour, cher ami.

- Frank Stephens…

- … a remplacé au débotté le type du syndicat des camionneurs, l'an dernier, lorsque le type en question a été mis sous les verrous pour fraude fiscale ou je ne sais quoi. Sam, c'est ton tour, mon vieux. Tu ne peux pas me laisser tomber. Tu me dois bien ça.

- Mon boulot, ce sont les assurances! protesta Sam. Et quand je ne rédige pas de contrats d'assurance, je vends des fermes! À des banques, en plus! La plupart des gens trouvent ce boulot d'un ennui mortel! Et ceux qui ne trouvent pas ça d'un ennui mortel, pensent que c'est un travail

dégueulasse!

- Aucune importance. ” Craig n’en était plus aux banderilles: la mise à mort approchait, et il traitait les objections de Sam avec le mépris du matador pour les cornes limées du taureau. ” Ils seront tous fin saouls à la fin du dîner, et tu le sais parfaitement. Ils ne se souviendront pas d’un seul mot de ce que tu auras dit dès samedi matin, mais entre-temps, j’ai besoin que quelqu’un se lève et parle pendant une demi-heure et c’est toi qui es désigné! “

Sam lutta en un vain combat d’arrièregarde pendant encore quelque temps, mais Craig fit un usage immodéré et impitoyable de l’impératif et des expressions en italique.

“Bon, très bien! finit par capituler Sam. D’accord, ça suffit, d’accord!

- Mon sauveur! s’exclama Craig, la voix illuminée de rayons de soleil et d’arcs-en-ciel. N’oublie pas: inutile que ça dure plus de trente minutes, et compte environ dix minutes pour les questions. Et tu pourras même faire le balancier avec ton zizi, si ça t’amuse. Je parie que personne ne s’en rendra compte et… - Craig, le coupa Sam, ça suffit!

- Oh, désolé! Je ferme ma g’ande gueule! caqueta Craig, légèrement ivre de soulagement, aurait-on dit.

- Et si on mettait le point final à cette discussion ? ” Sam prit le rouleau de Tum, dans le tiroir de son bureau. Il avait soudain l’impression qu’il aurait besoin d’en sucer quelques-uns durant les quelque vingt-huit heures prochaines. ” Je crois savoir que j’ai un petit laïus à écrire.

- Tout juste. Mais n’oublie pas: dîner à six heures, exposé à sept heures trente. Et comme ils disent dans le feuilleton HawaII-Five-O, soyez présent! Aloha !

- Aloha, Craig “, répondit Sam avant de raccrocher. Il resta en contemplation devant le téléphone. Il sentait comme un gaz chaud monter lentement dans sa poitrine et passer dans sa gorge. Il ouvrit la bouche et émit un rot amer, sous-produit d’un estomac pourtant raisonnablement serein encore cinq minutes auparavant.

Il se mit à sucer le premier de ce qui allait être une longue succession de Tum.

Au lieu d’aller ce soir-là au bowling, comme il l’avait prévu, Sam Peebles se claquemura dans son bureau, chez lui, équipé d’un bloc-notes, de trois crayons fraî- chement aiguisés, d’un paquet de Kent et d’un pack de six Jolt. Il débrancha le téléphone, alluma une cigarette et se mit à contempler le papier jaune. Au bout de cinq minutes de méditation, il écrivit ces mots sur la première ligne de la première page

ENTREPRISES À LÉCHELLE DES PETITES VILLES, OU LA DYNAMIQUE AMÉRICAINE.

Il relut le titre à voix haute et trouva qu’il sonnait bien. Enfin… pas trop mal; mais il pourrait faire avec. Il le redit à voix haute et le trouva mieux. Un peu mieux. Il n’était pas si bon que ça, en réalité; un peu tiré par les cheveux, pour tout dire, mais il valait tout de même mieux que ” Communisme: danger ou menace “, non? Et Craig avait raison: la plupart des participants auraient trop mal aux

cheveux, le samedi matin, pour se souvenir de ce qu'ils avaient entendu raconter le vendredi soir.

Muni de ces bien faibles encouragements, Sam commença à écrire.

" Lorsque je suis venu habiter à Junction City, après avoir quitté la métropole plus ou moins florissante de Ames, en 1984… "

"… et c'est ce que je ressens encore maintenant, comme par cette belle matinée de septembre 1984 la petite entreprise n'est pas seulement le sang et les nerfs de l'Amérique, elle l'est de tout le monde occidental. "

Sam s'arrêta, écrasa son mégot dans le cendrier et leva un regard plein d'espoir sur Naomi Higgins.

" Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? "

Naomi était une jolie jeune femme de Proverbia, une ville située à six kilomètres de Junction City. Elle vivait dans une maison délabrée, avec sa vieille maman délabrée, tout à côté de la rivière Proverbia. La plupart des rotariens connaissaient Naomi, et certains avaient lancé des paris sur la première à s'effondrer définitivement, de la maison ou de la mère. Sam ignorait si des enjeux avaient véritablement été tenus, mais si oui, l'attente des parieurs se prolon-geait toujours.

Naomi était diplômée d'une école de commerce de l'Iowa, et était capable d'écrire des phrases entières parfaitement lisibles: seule femme du coin à possé- der un tel talent, elle était fort demandée parmi la population (très limitée, il est vrai) des hommes d'affaires de Junction City. Elle possédait également des jambes superbes, ce qui ne gâtait rien. Elle travaillait cinq matinées par semaine, pour quatre hommes et une femme: deux avocats, un banquier et deux agents immobiliers. L'après-midi, elle retournait dans sa maison délabrée et, quand elle ne s'occupait pas de sa vieille maman délabrée, elle tapait à la machine les textes pris sous la dictée.

Sam Peebles bénéficiait des services de Naomi tous les vendredis matin de dix heures à midi, mais ce matin-là il avait laissé tomber le courrier (en dépit de quelques lettres auxquelles il aurait fallu répondre d'urgence) et demandé à Naomi si elle voulait bien écouter sa prose.

" Mais bien sûr, si vous voulez ", avait-elle répondu, l'air un peu inquiet, comme si elle s'était imaginé que Sam - avec lequel elle était sortie une ou deux fois - allait lui proposer le mariage. Lorsqu'il lui eut expliqué qu'il venait de se faire enrôler par Craig pour remplacer au pied levé l'acrobate blessé, et que c'était le texte de son discours qu'il voulait lui faire entendre, elle s'était détendue et lui avait prêté une oreille flatteusement attentive pendant les quelque vingt-six minutes qu'avait duré la chose.

" N'ayez pas peur d'être franche, ajouta-t-il avant même que Naomi eût le temps d'ouvrir la bouche.

- C'est bon. Tout à fait intéressant.

- Non, d'accord. N'essayez pas d'épargner mes sentiments. Dites vraiment ce que vous pensez.

- Mais je le pense. C'est vraiment bien. En outre, lorsque viendra le moment du speech, ils seront tous…

- Oui, je sais, ronds comme des billes. " Si cette perspective l'avait tout d'abord rassuré, elle le déce-vait maintenant quelque peu. En s'écoutant lire, il avait vraiment eu l'impression que son petit topo était bon.

" Il y a tout de même quelque chose, fit Naomi, songeuse.

- Oh?

- C'est un peu… comment dire ?… sec.

- Oh ", répéta Sam. Il soupira et se frotta les yeux. Il était resté debout jusqu'à une heure du matin, le temps de rédiger, de relire, de corriger.

- Mais il n'y a rien de plus facile à arranger, ajouta la jeune femme. Il suffit d'aller à la bibliothèque et de consulter l'un ou l'autre de ces livres. "

Sam ressentit un douloureux élancement dans l'abdomen et s'empara de son rouleau de pastilles. Faire des recherches pour un foutu baratin devant le Rotary de Junction City? des recherches en bibliothèque ? C'était tout de même pousser le bouchon un peu loin, non ? Il n'avait jamais mis les pieds dans la bibliothèque de Junction City, à ce jour, et il ne voyait pas pour quelle raison il romprait avec cette tradition. Néanmoins, comme Naomi l'avait écouté avec beaucoup d'attention, comme elle essayait de l'aider, il serait grossier de ne pas au moins prêter l'oreille à ce qu'elle avait à dire. " Quels livres ?

- Vous savez, ces livres dans lesquels on trouve des trucs pour les gens qui doivent prendre la parole en public. Ils sont comme… (Naomi cherchait une comparaison convaincante.) Tenez, vous savez, cette sauce piquante qu'on ajoute aux plats chinois ?

- Oui.

- Eh bien, ils sont comme ça. On y trouve des blagues, des jeux de mots. Et il y a aussi ce livre, Les Poèmes d'amour préférés des Américains. Vous y trouverez sûrement quelque chose pour la fin. Quelque chose qui donne une note optimiste.

- On trouve dans ce livre des poèmes sur l'importance de la petite entreprise dans la vie américaine ? demanda Sam, dubitatif.

- Lorsqu'on cite un poème, ça rend les gens optimistes, d'une manière générale. Peu importe de quoi il parle.

- Et il existe vraiment des livres avec des plaisanteries conçues spécialement pour les discours ? " Sam avait du mal à le croire - lui qui n'aurait pourtant pas été surpris d'apprendre que la bibliothèque contenait des ouvrages sur des thèmes aussi ésoté- riques que la réparation des moteurs de modèles réduits ou l'art d'apprêter des perruques.

" Bien sûr.

- Comment le savez-vous ?

- Lorsque Phil Brakeman s'est présenté aux élec-tions, je n'arrêtais pas de lui taper des discours, expliqua Naomi. Il avait l'un de ces livres. Je n'arive pas à me rappeler son titre exact. Celui qui me vient à l'esprit est Blagues dans les gogues, mais évidemment, ce n'est pas ça.

- J'imagine ", dit Sam, songeant néanmoins que quelques extraits de Blagues dans les gogues lui vaudraient probablement un triomphe. Mais il commen- çait à comprendre ce que voulait dire Naomi, et l'idée le séduisait, en dépit de sa répugnance à franchir la porte de la bibliothèque, après tant d'années de joyeux dédain. Un peu d'épices pour relever son laïus. Oui. Utilisez vos restes, et faites-en des plats savoureux. Une bibliothèque, après tout, n'était qu'une bibliothèque; si l'on n'arrivait pas à trouver ce que l'on cherchait, il suffisait de demander à l'un des bibliothécaires. Répondre aux questions des usagers faisait partie de leur fonction, non ?

" De toute façon, vous pouvez très bien le laisser comme ça, reprit Naomi. Je veux dire, comme ils seront tous ivres… " Elle regarda Sam avec une expression pleine de bonne volonté et de sérieux, puis vérifia sa montre. " Il nous reste un peu plus d'une heure: voulez-vous me dicter un peu de courrier?

- Non, je ne crois pas. Pourquoi ne pas taper mon discours à la place ? " Il venait de décider qu'il passerait l'heure du déjeuner à la bibliothèque.

CHAPITRE DEUX

LA BIBLIOTHÈQUE (1)

Sam était passé des centaines de fois devant la bibliothèque, depuis qu'il habitait à Junction City, mais c'était la première fois qu'il la regardait vraiment. Or il découvrit une chose plutôt stupéfiante: que le bâtiment lui inspirait un sentiment de répulsion immédiat.

La bibliothèque municipale de Junction City se tenait au coin de State Street et Miller Avenue, cube de granit aux fenêtres tellement étroites qu'on aurait dit des meurtrières. Un toit d'ardoise dépassait sur les quatre côtés, et lorsqu'on approchait de la façade, la combinaison de ces fenêtres avec l'ombre projetée par l'avant-toit donnait au bâtiment une tête renfrognée de robot de pierre. Il s'agissait d'un style de construction plutôt courant dans l'Iowa, au point que Sam Peebles, qui vendait des maisons depuis bientôt vingt ans, lui avait même donné un nom: le Middlewest-immonde. Du printemps à l'automne, l'aspect sinistre du bâtiment était atténué par la pré- sence du feuillage des érables qui l'entouraient et formaient une sorte de bosquet, mais pour le moment, en cette fin d'hiver de l'Iowa, les arbres étaient encore dépouillés et la bibliothèque avait l'air d'un mausolée géant.

Il ne l'aimait pas; elle le mettait mal à l'aise ; il ne savait pas pour quelle raison. Après tout, se répéta-t-il, ce n'était qu'une bibliothèque, pas les cachots de l'Inquisition. Il n'empêche, un nouveau rot acide lui remonta dans l'oesophage tandis qu'il s'avançait sur l'allée dallée de pierres. Il découvrit un arrière-goût sucré insolite dans son rot qui lui rappela vaguement quelque chose… quelque chose qui datait sans doute de longtemps. Il mit un Tum dans sa bouche, com-mença à le broyer, puis prit une décision soudaine. Son laïus était très bien comme il était. Pas génial, mais suffisamment bien. En fin de compte, c'était au Rotary Club de Junction City qu'il s'adressait, pas à la nation américaine, non ? Il était temps d'arrêter de faire joujou. Il allait retourner à son bureau et se mettre au courrier qu'il aurait dû faire ce matin. Il avait entamé son demi-tour, lorsqu'il songea: C'est idiot. Vraiment idiot. Tu veux fàire l'idiot? D'accord. Mais tu as accepté de prononcer ce foutu discours; pourquoi ne pas le fàire le mieux possible ?

Il s'immobilisa sur l'allée de la bibliothèque, sourcils froncés, indécis. Il aimait à se moquer du Rotary Craig aussi. De même que Frank Stephens. La plupart des jeunes hommes d'affaires de Junction City se gaussaient des réunions hebdomadaires. Néanmoins, ils les manquaient rarement, et Sam pensait savoir pour quelle raison: c'était l'endroit où les contacts s'établissaient. L'endroit où un type comme lui pouvait rencontrer certains des hommes d'affaires les plus rassis de Junction City. Elmer Bas-kin, par exemple, dont la banque l'avait aidé dans le montage financier d'un centre d'achat à Beaverton, deux ans auparavant. Ou encore George Candy qui, disaiton, était capable de trouver trois millions de dollars, pour un projet immobilier, sur un simple coup de téléphone… si l'affaire le tentait.

Tous gens qui comptaient dans une petite ville; des types fanas de l'équipe de basket scolaire, des types qui se faisaient couper les cheveux chez Jimmy, des types qui portaient des caleçons courts et des marcels à bretelles au lieu de pyjamas, des types qui buvaient encore la bière à la bouteille, des types qui ne se sentaient pas à l'aise s'ils allaient passer la soi-rée à Cedar Rapids autrement qu'en costard croisé. C'étaient aussi ceux qui faisaient bouger les choses à Junction City et puisqu'on

déballait tout, n'était-ce pas pour cette raison que Sam continuait d'assister aux soirées du vendredi soir? Pour cette raison que Craig l'avait appelé, affolé, après que ce stupide acrobate se fut cassé son stupide cou ? On voulait se faire remarquer par ceux qui comptaient ici… mais pas en mettant la pagaille. Ils seront tous ronds comme des billes, avaient-ils admis l'un et l'autre, et Naomi avait renchéri. Mais Sam se souvenait maintenant qu'il n'avait jamais vu Elmer Baskin prendre quoi que ce fût de plus fort que du café. Jamais. Et il n'était probablement pas le seul. Certains seraient fin saouls, soit: mais pas tous. Et ceux qui ne le seraient pas étaient peut-être ceux qui comptaient vraiment.

Profites-en pour faire quelque chose de bien, Sam, et il n'est pas dit que tu n'en tireras pas de dividende, un jour ou l'autre.

Non, ce n'était pas dit; improbable, mais pas impossible. En outre, il y avait quelque chose d'autre, sans rapport avec les avantages politiques souter-rains que l'on pouvait trouver (ou pas) à fréquenter les soirées du Rotary Club: il s'était toujours enor-gueilli de faire le mieux possible ce qu'il avait à faire. D'accord, ce n'était qu'une stupide petite conférence. Et alors ? Ce n'était aussi qu'une stupide petite bibliothèque, dans un stupide petit patelin. Tu parles d'une affàire ! Il n'y a même pas de buissons en bordure.

Sam s'était remis à marcher, mais il s'arrêta soudain, le front plissé. Quelle idée curieuse, tout de même; on aurait dit qu'elle était sortie de nulle part. Quelle différence cela faisait-il, qu'il y eût ou non des buissons en bordure de la bibliothèque? Il l'ignorait. En revanche, cela eut un effet quasi magique sur lui. Son hésitation (inhabituelle chez lui) disparut, et il reprit la direction du bâtiment dont il grimpa les quatre marches. Il s'arrêta sur le perron, de nouveau un peu mal à l'aise, sans pouvoir dire pourquoi… sauf que l'endroit paraissait bizarrement désert. Il posa la main sur la poignée de la porte en pensant: Je parie qu'elle est fermée. Que la bibliothèque n'ouvre pas les vendredis après-midi. Cette pensée avait quelque chose d'étrangement réconfortant.

Mais le loquet de style désuet céda sous sa pous-sée, et la lourde porte pivota sans bruit vers l'intérieur. Sam pénétra dans un petit hall, dont le sol de marbre était fait d'un damier de carreaux noirs et blancs. Un chevalet se dressait au milieu de ce hall, exhibant un panneau. Le message écrit dessus était rédigé en très grands caractères.

SILENCE

lisait-on. Non pas

ou encore,

LE SILENCE EST D’OR

PAS DE BRUIT, S’IL VOUS PLAÎT mais simplement cet ordre comminatoire:

SILENCE

” Je veux “, dit Sam. Il n’avait fait que murmurer les mots, mais l’acoustique du hall devait être excellente, car ils furent amplifiés en un grommellement grognon qui le fit se recroqueviller sur place; on aurait dit que sa voix avait littéralement rebondi contre le plafond élevé. Il eut à cet instant-là l’impression d’être de nouveau en cours élémentaire et sur le point de recevoir une réprimande de la part de Mme Glasters, pour avoir fait du tapage au mauvais moment. Il regarda autour de lui, mal à l’aise, s’attendant presque qu’un bibliothécaire grincheux arrivât à grands pas de la salle principale pour voir qui avait osé profaner le sacro-saint silence.

C’est pas fini, non ? T’as quarante berges, mon vieux, et ton cours élémentaire, il ne date pas d’hier.

Sauf qu’ici, il avait l’air de dater d’hier, justement. Ici, il avait l’impression qu’il lui aurait suffi de tendre le bras pour le toucher du doigt, le cours élémentaire.

Il avança sur le sol de marbre, passa à la gauche du chevalet, allégeant inconsciemment le poids de ses talons pour ne pas faire claquer ses chaussures, et pénétra dans la salle principale de la bibliothèque de Junction City.

Un certain nombre de globes de verre pendaient du plafond (lequel, au bas mot, s’élevait à six mètres de plus que celui du hall), mais aucun d’eux n’était allumé, la lumière provenait de deux grandes ver-rières inclinées. Les jours de soleil, elles devaient largement suffire à éclairer la salle; elles la rendaient même peut-être agréable et accueillante. Mais le ciel de ce vendredi était nuageux et maussade, et la lumière faible. Les coins de la salle se perdaient dans de grands pans d’obscurité.

Ce que Sam Peebles ressentait, avant tout, était l’impression que quelque chose clochait. Comme s’il avait fait davantage que franchir une porte et traverser un hall; il avait le sentiment d’être entré dans un autre monde, un monde n’ayant absolument aucune ressemblance avec la petite ville de l’Iowa qu’il haïs-sait parfois, qu’il aimait à d’autres moments, mais qu’il considérait avant tout comme allant de soi. L’air, ici, semblait plus oppressant que l’air normal, et ne paraissait pas conduire la lumière comme il l’aurait dû. Le silence était aussi épais qu’une couverture. Aussi glacé que de la neige.

La bibliothèque était déserte.

Des étagères de livres s’étendaient autour de lui dans toutes les directions. De regarder vers les ver-rières renforcées de leurs croisillons métalliques lui donna un léger tournis, et il fut victime d’une illusion passagère: il avait l’impression d’être à l’envers, suspendu par les chevilles au-dessus d’une profonde fosse carrée emplie de livres.

Des échelles s’appuyaient ici et là contre les murs, équipées de ces roues en caoutchouc qui permettent de les déplacer facilement. Deux îlots de bois rompaient le vide entre le point où il se tenait et le bureau du personnel, de l’autre côté de la vaste salle. L’un était un long porte-revues en chêne; les périodiques, chacun ensaché dans une couverture de plastique claire, pendaient sur ce râtelier, accrochés par leur tige de bois. On aurait dit les dépouilles d’étranges animaux, laissées là à sécher dans cette salle silencieuse. Un panneau, monté au-dessus du râtelier, ordonnait

VEUILLEZ REMETTRE LES REVUES À LEUR PLACE EXACTE !

À la gauche du porte-revues, se trouvait une éta-gère réservée aux nouveautés. Le panneau, au-dessus, indiquait qu'on pouvait les réserver pour sept jours seulement.

Sam passa dans le vaste intervalle entre le porte-revues et le présentoir aux nouveautés, sans pouvoir empêcher ses talons de faire du bruit, en dépit de ses efforts. Il se prit à regretter de n'avoir pas obéi à son premier mouvement et de ne pas avoir repris tout de suite le chemin de son bureau. Ce lieu avait quelque chose d'angoissant. Il y avait bien un appareil à visionner les microfilms allumé, qui bourdonnait sur le bureau, mais personne ne s'en occupait. Sur une petite plaque posée sur le bureau on lisait

A. LORTZ

mais il n'y avait aucun signe de ce (ou cette) A. Lortz, ni de personne.

Il ou elle est sans doute eng train de couler un bronze tout en consultant le dernier numéro de La Revue des bibliothèques.

Sam se sentit pris du désir presque irrépressible d'ouvrir la bouche et de crier: " Alors, A. Lortz, tout se passe comme vous voulez ? " Puis cette envie se dissipa rapidement. La bibliothèque de Junction City n'était pas le genre d'endroit où l'on se sentait encouragé à plaisanter.

Les pensées de Sam se tournèrent soudain vers une petite comptine qui datait de son enfance. Fini de rire, fini de s'amuser; la réunion de Quakers a commencé. Montrez les dents ou bien la langue, et vous serez à l'amende.

Si l'on montre ses dents et sa langue ici, est-ce que A. Lortz vous met à l'amende ? se demanda-t-il. Il regarda de nouveau autour de lui, se laissant péné- trer de la qualité inquiétante du silence, et se dit qu'on aurait presque pu en tirer un livre.

Ayant oublié qu'il était venu chercher un ouvrage de plaisanteries à placer, ou Les Poèmes d'amour pré- férés des Américains, mais fasciné en dépit de lui-même par l'atmosphère de songe et de temps suspendu de la bibliothèque, Sam se dirigea vers une porte située à la droite du présentoir aux nouveautés. Au-dessus de la porte, on lisait: Bibliothèque des enfants. Avait-il fréquenté la bibliothèque des enfants, autrefois, à Saint Louis ? Il lui semblait bien, mais ses souvenirs étaient flous, lointains, évanescents. Il n'en ressentit pas moins une étrange et envoûtante impression. Presque comme de revenir chez soi, après longtemps.

La porte était fermée. Sur le battant était accrochée une image du Petit Chaperon rouge regardant le grand méchant loup dans le lit de la Mère-grand. Le loup portait la chemise de nuit et le bonnet de Mère-grand. Il ricanait, et de la bave coulait de ses crocs dénudés. Une expression qui relevait presque de la plus exquise horreur clouait le Petit Chaperon rouge sur place, et l'affiche semblait non pas suggé- rer, mais proclamer haut et fort que la fin heureuse de cette histoire - comme de tous les contes de fées - n'était qu'un pieux mensonge. Les parents pouvaient bien croire ces âneries, disait clairement le visage du Petit Chaperon rouge, mais les enfants, eux, n'étaient pas dupes, n'est-ce pas ?

Charmant, pensa Sam. Avec une pareille affiche sur la porte, je parie qu'il doit y avoir plein de mômes dans la bibliothèque des enfants. Je parie que les petits, en particulier, doivent en raffoler.

Il ouvrit la porte et passa la tête.

Son impression de gêne s'évanouit; il fut immé- diatement sous le charme. Certes, l'affiche de la porte était malsaine, bien sûr, mais ce qui se trouvait der-rière paraissait parfaitement normal. Il n'eut besoin que d'un coup d'oeil à cet univers à échelle réduite: évidemment, il avait fréquenté la bibliothèque, enfant! Ses souvenirs lui revinrent en force. Son père était mort jeune ; Sam, enfant unique, avait été élevé par une mère seule qui travaillait et qu'il ne voyait guère que les dimanches et pendant ses congés. Quand il n'arrivait pas à lui soutirer de l'argent pour aller au cinéma - ce qui était souvent le cas -, il se rabattait sur la bibliothèque, et l'endroit qu'il découvrait maintenant déclencha en lui une vague soudaine de nostalgie, à la fois douce, douloureuse et obscurément angoissante.

Il se souvenait d'un monde miniature, et celui-ci en était bien un; d'un monde brillamment éclairé, même par les jours de pluie les plus sinistres, et tel était aussi celui-ci. Pas de globes suspendus dans cette pièce; des tubes fluorescents, placés dans des compartiments du faux plafond et tous allumés, derrière leur vitre dépolie, chassaient les ombres jusque dans le moindre recoin. Le haut des tables était à seulement trente centimètres du sol, le siège des chaises encore plus bas. Dans ce monde, les adultes étaient les intrus, les étrangers mal à leur aise. Ils auraient soulevé les tables des genoux en voulant s'asseoir et se seraient tordu le cou en tentant de boire à la fontaine d'eau fraîche placée contre le mur du fond.

Ici, les étagères ne se perdaient pas dans une désa-gréable perspective qui donnait le tournis, si on les regardait trop longtemps; le plafond était confortablement bas, sans qu'un enfant, toutefois, pût se sen-tir écrasé par lui. Ici, ne s'alignaient pas les reliures sombres, mais des livres flamboyant de couleurs primaires: bleus éclatants, rouges incendiaires, jaunes solaires. Dans ce monde, régnaient les elfes et les fées, et princes et princesses se pressaient à la cour des rois de légende. Ici, Sam éprouvait l'ancienne impression d'accueil bienveillant d'après l'école; ici, les livres ne demandaient qu'à être touchés, manipulés, regardés, explorés. Et cependant ces sentiments comportaient un arrière-goût obscur.

Néanmoins, son impression la plus forte était celle d'un plaisir presque désenchanté. Sur l'un des murs, était accrochée la photo d'un chiot aux grands yeux pensifs. Au-dessous de la tête du chien exprimant un mélange d'anxiété et d'espoir, on lisait cette grande vérité première: Il est difficile d'être bon. Sur l'autre mur, un dessin représentait des canards se dandinant sur la berge d'une rivière, en direction des roseaux. Laissez passer les canetons ! claironnait la légende.

Sam regarda vers la gauche, et l'ébauche de sourire mourut peu à peu sur ses lèvres. Là, une affiche représentait une grosse voiture sombre s'éloignant à toute vitesse d'un bâtiment, sans doute scolaire. Un petit garçon regardait par l'une des fenêtres, les mains collées à la vitre, la bouche grande ouverte sur un cri. À l'arrière-plan, un homme - vague silhouette menaçante - était penché sur le volant et fonçait comme s'il avait le diable à ses trousses. Au-dessous, on lisait:

NE MONTEZ JAMAIS EN VOITURE AVEC UN ÉTRANGER

Sam se rendit compte que comme celle du Petit Chaperon rouge, cette affiche faisait appel aux mêmes émotions de terreur primitive, mais il trouva cette dernière beaucoup plus inquiétante. Certes, les enfants devaient refuser de monter en voiture avec un étranger; certes, il fallait le leur inculquer: mais était-ce la bonne manière de le faire ?

Combien de mômes, se demanda-t-il, ont-ils eu des cauchemars pendant une semaine à cause de cette affiche placée dans une bibliothèque publique ?

Il y en avait encore une autre, située devant le bureau du personnel, qui fit passer un frisson glacé dans le dos de Sam. On y voyait deux enfants, un petit garçon et une petite fille de huit ans tout au plus, qui reculaient d'effroi devant un homme en imperméable et chapeau gris. L'homme paraissait mesurer au moins trois mètres de haut, et son ombre tombait sur les deux visages tournés vers lui. Le bord de son fédora style années quarante projetait une ombre, et les yeux de l'homme brillaient dans cette ombre, impitoyables. On aurait dit deux fragments de glace qui observaient les enfants, avec l'expression sinistre de l'Autorité incarnée. Il tenait à la main un porte-cartes avec une étoile accrochée dessus - une étoile bizarre, comportant au moins neuf branches, sinon douze. Dans le bas de l'affiche, on lisait:

ATTENTION À LA POLICE DES BIBLIOTHÈQUES ! LES ENFANTS SAGES RENDENT LEURS LIVRES À TEMPS!

Il avait de nouveau ce goût dans sa bouche. Ce goût désagréablement douceâtre. Puis une pensée étrange et effrayante lui vint à l'esprit: J'ai déjà vu cet homme. Ridicule, non ?

Sam songea à quel point l'affiche lui aurait fait peur, enfant, à quel point elle l'aurait volé du plaisir simple et sans mélange d'être dans le cadre rassurant de la bibliothèque, et il sentit l'indignation le gagner. Il s'en approcha et examina la bizarre étoile de plus près, sortant en même temps le rouleau de Tum de sa poche.

Il en mettait un dans sa bouche lorsqu'une voix s'éleva derrière lui: " Bonjour, monsieur! "

Il sursauta et fit demi-tour, prêt à affronter le dra-gon de la bibliothèque, maintenant que celui-ci venait de se découvrir.

Mais aucun dragon ne le menaçait. Il s'agissait seulement d'une femme bien en chair aux cheveux blancs, d'environ cinquante-cinq ans, qui poussait un chariot de livres aux roues de caoutchouc silencieuses. Sa chevelure retombait de part et d'autre de son visage sans rides en boucles dignes du meilleur coiffeur.

" Je suppose que c'était moi que vous cherchiez, dit-elle. C'est sans doute M. Peckham qui vous a envoyé ici ?

- Non, je n'ai vu personne.

- Non ? Alors c'est qu'il est rentré chez lui. Ce n'est pas très surprenant, nous sommes vendredi.

M. Peckham vient faire la poussière et lire les journaux vers onze heures, tous les matins. C'est notre concierge à temps partiel, en quelque sorte. Il reste parfois jusqu'à une heure, une heure et demie le lundi, car c'est le jour où la poussière et les journaux sont le plus épais… Mais vous savez comme les journaux du vendredi sont minces. "

Sam sourit. " Je suppose que vous êtes la bibliothécaire ?

- En effet, elle-même ", répondit Mme Lortz avec un sourire. Mais Sam trouva que seule sa bouche souriait; ses yeux semblaient l'observer avec soin, presque froidement. " Et vous êtes… ?

- Sam Peebles.

- Oh, oui! Immobilier et assurances!

- Je plaide coupable.

- Je suis désolée que vous n'ayez trouvé personne dans la grande salle; vous avez dû penser que nous étions fermés et que quelqu'un avait laissé la porte ouverte par mégarde.

- A la vérité, cette idée m'a traversé l'esprit.

- De deux à sept, nous sommes trois personnes de service, expliqua Mme Lortz. C'est à deux heures que les enfants commencent à quitter l'école, vous comprenez - la petite école à deux heures, les plus grands à deux heures et demie et les lycéens à deux heures quarante-cinq. Les enfants sont nos plus fidèles clients et ceux que je vois avec le plus de plaisir, en ce qui me concerne. J'adore les petits. J'avais naguère un assistant à plein temps, mais le conseil municipal, l'an dernier, a réduit notre budget de huit cents dollars et… " Mme Lortz mima des mains un oiseau qui s'enfuyait, avec un petit geste amusant plein de charme.

Alors pourquoi, se demanda Sam, ne suis-je ni amusé ni charmé?

Les affiches, sans doute. Il s'efforçait vainement de faire cadrer le Petit Chaperon rouge, l'enfant fou de peur dans l'auto ainsi que le Policier des Bibliothèques au regard sinistre avec cette souriante et rondelette quinquagénaire.

Celle-ci tendit la main - une petite main, aussi ronde et potelée que le reste de son corps - dans un geste plein de confiance naturelle. Il s'aperçut que l'annulaire ne portait pas d'alliance. Ce n'était donc pas madame Lortz, mais mademoiselle. Il trouva tout à fait typique d'une petite ville (presque caricatural, à vrai dire) le fait qu'elle fût vieille fille. Sam lui serra la main.

" Vous n'êtes jamais venu dans notre bibliothèque auparavant, n'est-ce pas, monsieur Peebles ?

- Non, j'en ai bien peur. Appelez-moi Sam, je vous en prie. " Il n'était pas trop sûr d'avoir envie d'être appelé aussi familièrement par cette femme, mais quand on est dans les affaires - commerçant, pour tout dire - dans une petite ville, c'est une proposition qui vient automatiquement aux lèvres.

" Je vous remercie, Sam. "

Il attendit qu'elle réagît en lui rendant la politesse, mais elle se contenta de le regarder, attendant la

suite.

” Figurez-vous que je me trouve plus ou moins coincé, dit-il. L’homme qui devait prendre la parole ce soir, au Rotary Club, a eu un accident, et…

- Oh, quelle malchance!

- Pour lui, mais aussi pour moi: on m’a chargé de prendre sa place.

- Oh! oh! ” fit Mlle Lortz d’un ton inquiet, démenti par la lueur d’amusement qu’on lisait dans ses yeux. Et néanmoins, Sam ne se sentait gagné par aucun sentiment de sympathie vis-à-vis d’elle, alors qu’il était de ces personnes qui en manifestent très vite (même si c’est d’une manière superficielle) pour les autres, d’une manière générale, de ce genre d’homme qui n’a que peu d’amis intimes mais qui se sent néanmoins poussé à lier conversation avec les étrangers dans un ascenseur.

” J’ai écrit un petit discours, hier au soir, que j’ai lu ce matin à la jeune femme qui me tape mon courrier…

- Naomi Higgins, je parie.

- Oui. Mais comment le savez-vous ?

- Naomi est une habituée. Elle emprunte beaucoup de romans d’amour. Jennifer Blake, Rosemary Rogers, Paul Sheldon, des auteurs de ce genre. ” Elle baissa la voix et ajouta: ” Elle dit que c’est pour sa mère, mais en réalité je crois bien que c’est elle qui les lit. “

Sam rit. Naomi avait tout à fait le regard rêveur d’une femme qui dévore en cachette des romans d’amour.

” Bref, je sais qu’elle fait ce que l’on appellerait un travail d’intérimaire, dans une grande ville. J’imagine qu’ici, à Junction City, elle constitue à elle toute seule la corporation des secrétaires. Voilà pourquoi j’ai trouvé logique de mentionner son nom.

- Je comprends. Elle a trouvé mon petit laïus très bien - c’est du moins ce qu’elle m’a dit - mais un peu trop sec. Elle a suggéré…

- Le Mémento de l’orateur, je parie.

- C’est-à-dire qu’elle ne se souvenait plus du titre, mais ça pourrait bien être celui-ci. ” Il se tut un instant, puis demanda, un peu inquiet: ” Est-ce qu’il comporte des plaisanteries ?

- Il y en a seulement sur trois cents pages. ” Elle tendit sa main gauche, tout aussi vierge de bagues que la droite, prit Sam par la manche et l’entraîna vers la porte. ” Par ici. Je vais résoudre tous vos pro-blèmes, Sam. J’espère simplement que vous n’atten-drez pas la prochaine crise pour revenir dans notre bibliothèque. Elle est petite, soit, mais remarquable. C’est du moins ce que je pense - évidemment, j’ai peut-être un préjugé favorable. “

Ils retournèrent au milieu des ombres maussades de la grande salle. Mlle Lortz manipula trois interrupteurs près de la porte, et les globes s’allumèrent, projetant une douce lumière jaune qui fit

paraître la salle infiniment plus chaleureuse et accueillante.

” C’est triste comme dans une église lorsque le ciel est couvert “, dit-elle sur un ton confidentiel signifiant qu’ils étaient maintenant dans la vraie bibliothèque. Elle tirait toujours Sam fermement par la manche. ” Évidemment, vous savez comment le conseil municipal n’arrête pas de se plaindre de la facture d’électricité… ou peut-être vous ne le savez pas, mais je parie que vous pouvez vous en douter.

- Certainement, répondit Sam, baissant lui aussi la voix.

- Mais ce n’est rien par rapport à ce qu’ils disent en voyant la note de chauffage, l’hiver! (Elle roula des yeux.) Le fioul est tellement cher! C’est la faute de tous ces Arabes… et maintenant, regardez où ils en sont - à engager des fanatiques religieux pour tuer des écrivains!

- Ça semble en effet un peu violent “, concéda Sam, qui se prit à penser à nouveau à l’affiche avec l’homme de grande taille - celui qui avait cette étoile insolite accrochée à ses papiers d’identité, celui dont l’ombre tombait de manière si menaçante sur les deux visages d’enfant tournés vers lui. Tombait sur eux comme un piège.

” Et, évidemment, j’ai un peu traîné dans la bibliothèque des enfants. Je perds toute notion du temps lorsque j’y suis.

- C’est un endroit intéressant “, dit Sam avec l’intention de poursuivre et de lui demander la raison de ces affiches, mais Mlle Lortz lui coupa l’herbe sous les pieds. Sam savait maintenant clairement qui menait le jeu, dans cette petite escapade au milieu d’une journée par ailleurs tout à fait ordinaire.

” Vous pouvez le dire! Bon, maintenant, donnez-moi une minute. ” Elle posa ses mains sur les épaules de Sam - elle dut se mettre sur la pointe des pieds pour cela - et, un instant, Sam eut l’idée absurde qu’elle avait l’intention de l’embrasser. Au lieu de cela, elle le fit asseoir sur un banc de bois situé de l’autre côté du présentoir aux nouveautés. ” Je sais exactement où se trouve le livre que vous cherchez, Sam. Je n’ai même pas besoin de vérifier dans le catalogue. - Je peux très bien moi-même…

- Je n’en doute pas, mais il est rangé dans la section des références spéciales, et je n’aime pas trop que le public y fouille, si je peux faire autrement. Je suis très à cheval là-dessus, mais au moins je peux toujours mettre la main sur ce que je cherche… dans cette section, en tout cas. Les gens sont tellement désordonnés, vous ne pouvez pas savoir. Les enfants sont les pires, mais même les adultes vous fichent la pagaille, si vous les laissez faire. Ne vous souciez de rien. Je reviens dans un instant. “

Sam n’avait pas eu l’intention d’insister davantage, mais il n’en aurait même pas eu le temps, l’eût-il voulu. Elle avait disparu. Il resta assis sur le banc, se sentant une fois de plus comme un écolier… un éco-lier qui aurait fait des bêtises, cette fois, qui aurait fichu la pagaille et à qui on aurait interdit d’aller jouer avec les autres pendant la récré.

Il entendit Mlle Lortz qui se déplaçait derrière son comptoir, et se mit à examiner la salle, songeur. Il n’y avait rien à voir, sinon des rangées de livres - pas même un vieux retraité en train de lire un journal ou de feuilleter une revue. Cela lui paraissait bizarre. Certes, il ne se serait pas attendu à voir foule dans la bibliothèque d’une aussi petite ville, un jour de semaine; mais personne?

Eh bien, il y avait M. Peckham, mais il a fini de lire le journal et il est rentré chez lui. Vraiment pas très épais, les journaux du vendredi, vous savez. Tout comme la couche de poussière, très fine aussi. Puis il se rendit compte qu'il n'avait pas vu lui-même ce M. Peckham, et n'avait que la parole de Mlle Lortz.

Bon, d'accord: mais pour quelle raison mentirait-elle ?

Il l'ignorait, et doutait qu'elle eût menti; mais le fait d'émettre des réserves sur l'honnêteté de cette petite femme au doux visage qu'il venait à peine de rencontrer mettait en lumière l'aspect étrange de cette rencontre: elle ne lui plaisait pas. Doux visage ou non, elle ne lui plaisait pas du tout.

Ce sont les affiches. Tu étais prêt à n'éprouver aucune sympathie pour quiconque mettrait des affiches pareilles dans une bibliothèque pour enfants. Mais ça n'a pas d'importance, ce n'est juste qu'une escapade. Prends tes livres et fiche le camp.

Il changea de position sur le banc, leva les yeux et tomba sur une devise accrochée au mur:

Si vous voulez savoir comment un homme traite sa femme et ses enfants, regardez comment il traite ses livres.

Ralph Waldo Emerson

Cette petite homélie ne fut pas trop du goût de Sam, non plus. Il ne savait pas exactement pourquoi… peut-être, au fond, parce qu'il aurait trouvé normal qu'un homme, même un rat de bibliothèque, traitât mieux sa famille que ses livres. La citation, en lettres d'or sur le bois verni, le foudroyait néanmoins de toute sa hauteur, comme si elle l'invitait à y penser à deux fois.

Avant qu'il en eût le temps, Mlle Lortz était de retour. Elle souleva l'abattant pratiqué dans le comptoir, et le rabaissa derrière elle d'un geste vif, après être passée.

" Je crois que j'ai trouvé ce que vous cherchiez, dit-elle d'un ton joyeux. J'espère que vous serez d'accord. "

Elle lui tendit deux livres. L'un était Le Mémento de l'orateur, ouvrage présenté par Kent Aldeman, et l'autre Les Poèmes d'amour préférés des Américains. Le contenu de ce dernier ouvrage, d'après le couvre-livre (lui-même protégé par une solide feuille de plastique), n'était pas exactement présenté, mais sélectionné par un certain Hazel Felleman. " Poèmes sur la vie! Poèmes sur la mère et l'enfant! Poèmes d'humour et de fantaisie! Les poèmes les plus fré- quemment demandés par les lecteurs du New York Times Book Review ! " On apprenait également que Hazel Felleman avait eu le talent de " garder le doigt sur le pouls poétique du peuple américain ".

Sam la regarda, l'air tant soit peu dubitatif, et elle n'eut pas de mal à déchiffrer ses pensées.

" Oui, je sais, ils paraissent démodés. En particulier de nos jours, où ce genre de guide fait fureur. Je suppose que si vous alliez dans l'une de ces grandes librairies du centre commercial de Cedar Falls,

vous trouveriez une douzaine de livres destinés aux orateurs débutants. Mais aucun ne vaudrait ceux-ci, Sam. Je crois sincèrement que pour ceux qui ne pos-sèdent pas l'art de parler en public, c'est ce qu'il y a de mieux.

- Pour les amateurs, en d'autres termes, dit Sam avec un sourire.

- Eh bien, oui. Prenez par exemple Les Poèmes d'amour préférés des Américains. La deuxième partie du livre - qui commence à la page soixante-cinq, si j'ai bonne mémoire - s'intitule " L'inspiration ". Vous pourrez certainement y trouver quelque chose qui vous donnera le moment fort de votre laïus. Et vous verrez, vos auditeurs se souviendront d'un vers bien choisi, même s'ils oublient tout le reste. En particulier s'ils sont un peu…

- Saouls.

- Un peu gris - c'est l'expression que je voulais employer -, le corrigea-t-elle d'un ton de reproche aimable, mais je suppose que vous avez davantage l'habitude que moi. " Le regard qu'elle lui jeta, cependant, laissait entendre que ce n'était qu'une formule de politesse de sa part.

Elle brandit Le Mémento de l'orateur dont La couverture s'ornait d'un dessin humoristique représentant une salle drapée de rideaux, dans laquelle des hommes en tenues de soirée démodées étaient assis à des tables couvertes de verres. Tous avaient l'air de s'esclaffer. L'homme debout sur le podium - lui aussi en habit et l'orateur de la soirée - leur souriait avec une expression triomphale: manifestement, il venait d'obtenir un succès fracassant.

" Il y a un chapitre, au début, sur la théorie des discours d'après-dîner, reprit Mlle Lortz. Mais étant donné que vous ne me paraissez pas désireux d'en faire une carrière…

- Là, vous avez bien raison, l'approuva Sam avec ferveur.

- Je vous suggère d'aller directement au chapitre intitulé "S'exprimer de manière vivante". Vous y trouverez des blagues et des histoires divisées en trois catégories: " Pour les mettre en condition "; Pour les attendrir"; "Pour les mettre dans votre poche. " "

On dirait un manuel pour gigolos, songea Sam, gardant sa remarque pour lui.

Une fois de plus, elle lut dans ses pensées. " Oui, c'est un peu suggestif, mais ces ouvrages ont été publiés à une époque plus innocente et plus simple. A la fin des années trente, pour être précise.

- Bien plus innocente, en effet ", répondit Sam, qui pensa aux fermes gagnées par le sable du dust-bowl et abandonnées, aux petites filles habillées de sacs de farine, et à ces camps de réfugiés de la misère et du chômage, surnommés les Hooverville, surveillés par des flics brandissant des matraques.

"Mais ces deux livres sont toujours aussi valables, ajouta-t-elle en les tapotant avec insistance, et c'est tout ce qui compte en affaires, n'est-ce pas, Sam ? Les résultats!

- Oui… probablement. "

Il la regarda, l'air songeur, et la bibliothécaire souleva les sourcils - avec peut-être quelque chose de légèrement défensif. " Un sou pour savoir ce que vous pensez.

- Je me disais que je vivais un événement devenu rare, depuis que je suis adulte. Non pas unique, non, mais vraiment rare: je viens ici chercher deux livres pour donner un peu de tonus à mon discours, et vous semblez m'avoir donné exactement ce dont j'ai besoin. Combien de fois ce genre de choses se produit-il, dans un monde où l'on ne peut même pas arriver à se faire servir deux bonnes côtelettes d'agneau le jour où, justement, on en a envie ? "

Elle sourit. Comme si elle était réellement ravie… sauf que Sam, une fois de plus, remarqua que ses yeux ne souriaient pas. Il avait l'impression qu'ils n'avaient pas changé d'expression depuis le moment où il était tombé sur elle - ou elle sur lui - dans la bibliothèque des enfants. Ils continuaient de l'observer; c'était tout. " Je crois que je viens de recevoir un compliment!

- Oui, chère madame. Un compliment.

- Je vous remercie, Sam. Je vous remercie sincère-ment. On dit que la flatterie peut vous faire faire n'importe quoi, mais j'ai bien peur de devoir tout de même vous demander deux dollars.

- Ah oui?

- C'est le prix de la carte d'abonnement à la bibliothèque, mais elle est valable trois ans, et il ne vous en coûtera que cinquante cents pour la renouveler. C'est une affaire, non? - Voilà qui me paraît tout à fait correct. - Alors, venez par ici. " Sam la suivit jusqu'au comptoir.

Elle lui donna une carte à remplir: nom, adresse, téléphone, lieu de travail.

" je vois que vous habitez sur Kelton Avenue. Un endroit charmant.

- Oui, j'aime beaucoup.

- Les maisons sont superbes, grandes… vous devriez vous marier. "

Il fut pris de court. " Comment savez-vous que je ne suis pas marié ?

- De la même manière que vous savez que je ne le suis pas. (Son sourire avait pris quelque chose d'un rien rusé, d'un rien félin.) Rien à l'annulaire gauche.

- Oh ", fit-il bêtement, avant de sourire. Mais ce n'était pas son grand sourire rayonnant habituel, eut-il l'impression, et il avait chaud aux joues.

" Deux dollars, s'il vous plaît. "

Il lui donna deux billets verts. Elle se dirigea vers un petit bureau sur lequel était posée une antique machine à écrire sans carrosserie et tapa les renseignements sur une carte d'un orange éclatant. Puis elle la rapporta au comptoir, la parapha d'une signature à enjolivures et la lui tendit.

" Vérifiez que je ne me suis pas trompée. "

Sam s'exécuta. " C'est parfait. " Le prénom de la bibliothécaire, remarqua-t-il, était Ardelia. Assez

inhabituel, mais charmant.

Elle reprit la carte d'abonnement - la première depuis le collège, songea-t-il, et encore n'avait-il guère utilisé celle de sa jeunesse - et la plaça sous l'appareil à microfilms avec chacune des cartes des livres. " Vous ne pouvez les garder qu'une semaine, parce qu'ils appartiennent à la section des références spéciales. C'est une catégorie que j'ai créée moi-même pour les livres qui sont beaucoup demandés.

- Ne me dites pas qu'on se dispute les manuels pour orateurs débutants, tout de même!

- Mais si, comme les ouvrages du genre Comment réparer sa plomberie, Cent tours simples de magie, ou les traités de bonnes manières… Vous seriez surpris de savoir quels livres on vous demande à l'improviste.

- Je veux bien vous croire.

- Ça fait très, très longtemps que j'exerce ce métier; Sam. En fait, ces deux-là sont introuvables. N'oubliez pas de me les rapporter le six avril au plus tard. " Elle leva la tête, et la lumière vint se réfléchir dans ses yeux. Sam voulut tout d'abord n'y voir qu'un scintillement… mais ce n'était pas cela. Ils avaient un éclat plat, froid et dur. Pendant un instant, on aurait dit qu'Ardelia Lortz avait eu deux pièces de cinq cents à la place des pupilles. Celles qu'on appelle des nickels.

" Sinon? demanda-t-il, ayant soudain l'impression que son sourire n'était plus qu'un masque sur son visage.

- Sinon ? Je serais obligée d'envoyer le Policier des Bibliothèques à vos trousses. "

Pendant un instant, leurs regards se croisèrent et Sam crut voir la véritable Ardelia Lortz : il n'y avait rien du charme et de la douceur de la bibliothécaire vieille fille, chez cette femme. Absolument rien.

Elle pourrait même être dangereuse, se dit-il, chassant aussitôt cette pensée, un peu gêné. La journée maussade - et peut-être aussi la pression d'avoir à prononcer son discours - devait lui porter sur les nerfs. Elle doit être aussi dangereuse qu'une boîte de pêches ait sirop… Et ce n'est ni le mauvais temps ni la réunion du Rotary ce soir… ce sont ces foutues affiches.

Il avait Le Mémento de l'orateur et Les Poèmes d'amour préférés des Américains sous le bras, et se trouvait déjà à la porte avant d'avoir compris qu'elle le mettait gentiment dehors. Il planta solidement les pieds dans le sol et s'arrêta. Elle le regarda, l'air surpris.

"Puis-je vous demander quelque chose, mademoiselle Lortz ?

- Bien sûr, Sam. Je suis là pour ça: répondre aux questions.

- C'est à propos de la bibliothèque des enfants et des affiches. Certaines d'entre elles m'ont surpris. Elles m'ont presque choqué, même. " Il avait cherché à prendre le ton que pourrait avoir un prédicateur baptiste en découvrant un numéro de Playboy glissé au milieu d'autres revues, chez l'un

de ses paroissiens, mais sans succès. Tout bêtement, parce que ce n'est pas une simple réaction conventionnelle. J'ai vraiment été choqué, et non pas " presque ".

" Les affiches? " demanda-t-elle, fronçant les sourcils. Puis son visage s'éclaircit, et elle rit. " Oh, vous voulez sans doute parler du Policier des Bibliothèques et de Simon le Simplet.

- Simon le Simplet ?

- Vous savez, l'affiche où on met en garde les enfants contre les gens qui leur proposent une promenade. C'est le nom que les enfants donnent au petit garçon de l'affiche. Celui qui crie. Sans doute par mépris de le voir faire quelque chose d'aussi stupide. Je pense que c'est très judicieux, vous ne trouvez pas ?

- Mais il ne crie pas, il hurle de terreur ", objecta Sam lentement.

Elle haussa les épaules. "Crier, hurler, quelle diffé- rence ? Ici, on n'entend ni cris ni hurlements. Les enfants sont très bien, très respectueux.

- Je n'en doute pas ", dit Sam. Il était de nouveau dans le hall d'entrée, et il jeta un coup d'oeil au panneau qui ne disait pas:

LE SILENCE EST D'OR

ni

PAS DE BRUIT, S'IL VOUS PLAÎT

mais qui ordonnait d'un ton impératif, ne souffrant pas la discussion:

SILENCE

” D’ailleurs, tout ça n’est qu’une question d’interprétation, non?

- Je suppose “, admit Sam. Il avait l’impression d’avoir été manoeuvré efficacement et mis dans une situation où il n’aurait aucune base morale sur laquelle s’appuyer: Ardelia Lortz avait pris un avantage décisif, sur le champ de bataille dialectique. Elle lui paraissait en avoir l’habitude, mais cela ne fit que le rendre plus entêté. ” N’empêche, j’ai trouvé ces affiches exagérées.

- Vraiment ? ” demanda-t-elle poliment. Ils avaient fait halte auprès de la porte donnant sur l’extérieur.

” Oui, effrayantes. ” Il prit son courage à deux mains et dit ce qu’il avait sur le coeur. ” Je trouve qu’elles ne conviennent pas dans un endroit destiné aux petits enfants. “

Il eut l’impression de ne pas avoir pris un ton de donneur de leçons trop collet monté, et ce fut un soulagement.

Elle souriait, et ce sourire ne faisait que l’irriter. ” Vous n’êtes pas le premier à exprimer cette opinion, Sam. Les adultes qui n’ont pas d’enfants rendent rarement visite à cette partie de la bibliothèque, mais ça leur arrive tout de même de temps en temps - oncles, tantes, petit ami d’une fille mère chargés de récupérer la marmaille… ou des gens comme vous, Sam, qui me cherchent. “

Des gens coincés à l’improviste, disaient ses yeux gris-bleu froids. Des gens qui viennent réclamer de laide et qui, une fois qu’ils l’ont obtenue, ne se gênent pas pour critiquer la façon dont les choses se passent dans la bibliothèque publique de Junction City.

” Vous devez sans doute vous demander de quoi je me mêle “, fit Sam sur un ton conciliateur. Mais il ne se sentait pas d’humeur conciliatrice; tout d’un coup il se sentait rien moins que de cette humeur-là, mais ce n’était qu’un réflexe professionnel, une attitude dans laquelle il se drapait pour se protéger.

” Pas du tout. C’est simplement que vous ne comprenez pas. Nous avons fait une enquête l’été dernier, Sam. Dans le cadre du programme de lecture de l’été. Chaque enfant obtient une voix par livre lu. C’est l’une des tactiques que nous avons mises au point, avec les années, pour encourager les enfants à lire. On a là l’une de nos plus importantes responsabilités, vous comprenez.”

Nous savons ce que nous faisons, disait son regard qui ne cillait pas. Et je me montre très polie, n’est-ce pas ? En particulier dans la mesure où vous, qui n’aviez encore jamais mis les pieds ici, vous êtes per-mis de débarquer et de vous mettre à tout critiquer.

Sam commença à se sentir complètement en porte à faux. Le champ de bataille dialectique n’appartenait pas encore complètement à Ardelia Lortz, mais il devait reconnaître qu’il battait en retraite.

” D’après l’enquête en question, le film préféré des enfants, l’an dernier, fut Cauchemar sur Elm Street numéro 5. Leur groupe de rock favori s’appelle Les Revolvers; celui qui vient en second, un certain Ozzy Osbourne, passe, si j’ai bien compris, pour décapiter des animaux vivants avec les dents

pendant ses concerts. Leur roman de prédilection, Le Chant du cygne, est un récit d'horreur d'un certain Robert McCammon. Nous n'arrivons pas à en conserver un exemplaire en rayons; en quelques semaines, il est en lambeaux. J'en ai fait relier un en Vinabind, mais bien entendu il a été volé. Par l'un de ces sales garnements. "

Ses lèvres se réduisaient à une ligne très fine.

" Leur deuxième choix de livre est un roman sur l'inceste et l'infanticide, Fleurs captives. Celui-là est resté parmi les favoris pendant cinq ans. Certains d'entre eux ont même mentionné Peyton Place!

Elle le regarda, l'air sévère.

" Personnellement, je n'ai jamais vu un seul film de la série des Cauchemars sur Elm Street. Je n'ai jamais entendu un disque de Ozzy Osbourne et n'en ai aucune envie, non plus que de lire les romans de Robert McCammon, Stephen King ou V C. Andrews. Voyez-vous où je veux en venir, Sam ?

- Il me semble. Au fond, vous dites qu'il ne serait pas juste… (il avait besoin d'un mot, le chercha, et pensa l'avoir trouvé) de trahir les goûts des enfants. "

Elle afficha un sourire radieux - sauf dans ses yeux, qui prirent de nouveau l'aspect de deux nickels.

" C'est vrai, mais ce n'est pas tout. Ces affiches de la bibliothèque des enfants - aussi bien celles qui sont attendrissantes que celles qui vous ont choqué - pro-viennent de l'Association des bibliothèques de l'Iowa, elle-même membre de l'Association des bibliothèques du Midwest, elle-même membre de l'Association nationale des bibliothèques, dont les fonds provien-nent essentiellement des impôts. Autrement dit de Dupont-Durand, c'est-à-dire vous et moi. "

Sam se dandinait d'un pied sur l'autre. Il ne voulait pas passer l'après-midi à subir un cours sur la Manière dont Votre Bibliothèque Travaille pour Vous, mais ne l'avait-il pas provoqué ? Il fallait bien admettre que si. Seule chose dont il était absolument sûr: au fur et à mesure, il aimait de moins en moins Ardelia Lortz.

" L'Association des Bibliothèques de l'Iowa nous envoie tous les mois un catalogue comportant une quarantaine d'affiches, poursuivit Mlle Lortz, impitoyable. Nous avons le droit d'en prendre cinq gratuitement, et nous payons les autres trois dollars chacune. Je vois que vous vous impatientez, Sam, mais je vous dois une explication, et nous en arrivons au coeur du sujet.

- Moi? Mais non, je ne m'impatiente pas ", répon-dit Sam d'un ton impatient.

Elle lui sourit, révélant des dents trop bien rangées pour ne pas être fausses. " Nous avons un comité de la bibliothèque des enfants. Et qui le compose, d'après vous ? Des enfants, bien entendu. Ils sont neuf, trois par classe d'âge. Ils doivent avoir de bons résultats scolaires pour pouvoir y siéger. Ils choisissent certains des nouveaux livres que nous achetons, ils ont choisi les rideaux et le mobilier quand on a changé le matériel, en automne… et ce sont évidemment eux qui ont choisi les affiches. Ce qui est, d'après l'un des jeunes membres du comité, le moment " le plus rigolo ". Vous comprenez, maintenant?

- Oui. Ce sont les mômes qui ont choisi le Petit Chaperon rouge, Simon le Simplet et le Policier des Bibliothèques. Elles leur plaisent parce qu'elles font peur.

- Exactement! " fit Ardelia Lortz avec un grand sourire.

Soudain, il en eut assez. À cause de la bibliothèque. Non pas exactement à cause des affiches ou de la bibliothécaire, mais de la bibliothèque elle-même. Celle-ci, tout d'un coup, lui faisait l'effet d'une écharde profondément plantée, à sa grande fureur, dans la fesse. Peu importait la raison de son écoeurement, il en avait pardessus la tête.

"Dites-moi, mademoiselle Lortz, avez-vous un enregistrement de Cauchemar sur Elm Street dans la vidéothèque des enfants ? Ou un choix des albums des Revolvers et de Ozzy Osbourne dans leur sono-thèque ?

- Vous n'avez pas vu ce que je voulais dire, Sam, dit-elle d'un ton patient.

- Et Peyton Place ? En avez-vous un exemplaire simplement parce que certains des mômes l'ont lu ? "

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il se demandait: Est-ce qu'on trouve encore quelqu'un pour lire cette vieillerie.

- Non ", répondit-elle. Il vit une rougeur de colère venir colorer ses joues; elle n'était pas habituée à voir ses jugements remis en question. " Mais nous avons des histoires dans lesquelles il est question de viol de propriété, de brutalités parentales et de cambrio-lages.-Je veux évidemment parler de Boucles-d'Or et les trois ours, de Hansel et Gretel, ou du Petit Poucet. Je me serais attendue à davantage de compréhension de la part de quelqu'un comme vous, Sam. "

Un homme que vous avez tiré d'embarras, voilà ce que vous voulez dire, mais quel rapport, chère madame ? N'êtes-vous pas payée par la ville pour fàire justement ce travail ?

Puis il se ressaisit. Il ne savait pas exactement ce qu'elle avait voulu dire par " quelqu'un comme vous ", il n'était pas sûr, d'ailleurs, de tenir à le savoir; mais il comprenait que la discussion était sur le point de dégénérer et de se transformer en querelle. Il était venu ici chercher de quoi améliorer et épicer son petit discours, et non pour se bagarrer à propos de la bibliothèque des enfants avec la bibliothécaire en chef.

" Je vous prie de m'excuser si j'ai dit quelque chose qui vous a offensée… il faut que j'y aille absolument. -Oui, je crois que vous devriez partir. " Vos excuses ne sont pas acceptées. Pas du tout acceptées, télégraphia son regard.

" L'idée d'avoir à faire mes débuts d'orateur doit me rendre un peu nerveux, je suppose. Et je me suis couché très tard pour travailler sur mon discours. " Il lui adressa son sourire du bon -gars-Sam-Peebles et prit son porte-documents.

Elle parut se calmer - un peu - mais ses yeux lan- çaient encore des éclairs. " C'est compréhensible. Nous sommes ici au service des gens, et bien entendu nous sommes toujours intéressés par les critiques constructives des contribuables. " Elle avait très légèrement accentué le mot " constructives

” de manière à lui faire savoir, supposa-t-il, que ses critiques avaient été tout sauf cela.

Maintenant que le chapitre était clos, il fut pris de l’envie - presque un véritable besoin - d’y apporter la touche finale, comme le couvre-lit que l’on tend bien sur le lit qu’on vient de faire. Également une habitude d’homme d’affaires, sans doute… ou un mode de protection d’homme d’affaires. Une pensée saugre-nue lui vint à l’esprit: qu’il devrait faire de sa rencontre avec Ardelia Lortz le sujet de son exposé, ce soir. Elle en disait davantage sur ce qui était au coeur de la vie d’une petite ville que tout son laïus. Tout n’y était pas flatteur, mais, au moins, on ne pouvait lui adresser le reproche de sécheresse. Et l’anecdote aurait un accent rarement présent lors de ces confé- rences hebdomadaires du Rotary: celui, impossible à falsifier, de la vérité.

” Eh bien, on s’est un peu énervés pendant deux ou trois secondes, s’entendit-il dire tandis qu’il voyait sa main droite se tendre. J’ai l’impression que j’ai été un peu trop loin. J’espère que vous ne m’en tiendrez pas rigueur. “

Elle lui toucha la main. Brièvement, pour la forme. Elle avait la peau froide et sèche. Vaguement désagréable. Impression de serrer la main à un porte-parapluie. ” Pas du tout, protestat-elle, même si ses yeux disaient le contraire.

- Bon… eh bien, je vais y aller.

- Oui. Et n’oubliez pas: une semaine. ” Elle tendit un doigt soigneusement manucuré en direction des livres qu’il tenait. Puis elle sourit. Sam trouva que ce sourire avait quelque chose d’extrêmement perturbant, mais même au prix de sa vie, il n’aurait pu dire exactement pour quelle raison. ” Je ne voudrais pas avoir à lancer le Policier des Bibliothèques à vos trousses.

- Non. Je n’y tiens pas, d’ailleurs.

- C’est vrai, répondit Ardelia Lortz, sans se dépar-tir de son sourire, vous n’y tiendriez pas. “

À mi-chemin de l’allée, le visage de l’enfant hurlant dans la voiture

(Simon le Simplet, les mômes l’appellent Simon le Simplet, je trouve que c’est très judicieux)

lui revint à l’esprit, accompagné d’une pensée - une pensée toute simple dont le bon sens l’arrêta sur place: si on donnait l’occasion à un jury d’enfants de prendre une telle affiche, il pourrait en effet choisir celle-ci… mais une association de bibliothèques, fût-ce celle de l’Iowa, du Midwest ou de toute la nation, la mettrait-elle jamais dans sa sélection ?

Sam Peebles évoqua les petites mains suppliantes collées à la vitre inflexible qui les emprisonnait, la bouche hurlante, tordue d’angoisse, et trouva soudain cela de plus en plus difficile à croire. Impossible à croire.

Et Peytonz Place! Que dire de ça? Il soupçonnait que la plupart des adultes qui fréquentaient la bibliothèque avaient dû l’oublier. Pouvait-on vraiment croire que certains de leurs rejetons - ceux qui étaient en âge de fréquenter la bibliothèque des enfants - eussent redécouvert cette vieille relique ?

Ça non plus, je ne le crois pas.

Il n'avait aucune envie de s'infliger une deuxième dose d'Ardelia Lortz en colère (la première lui avait suffi, et il était resté sur l'impression qu'elle avait été loin de donner libre cours à toute l'étendue de son tempérament), mais ces réflexions furent assez puissantes pour lui faire faire demi-tour.

Elle avait disparu.

La porte de la bibliothèque était fermée, bouche fen-due verticalement dans cette morose tête de granit.

Sam resta où il se trouvait encore quelques instants, puis se dépêcha de regagner sa voiture, garée au bord du trottoir.

CHAPITRE TROIS

LE DISCOURS DE SAM

Il connut un succès total.

Sam commença par deux anecdotes qu'il avait adaptées du chapitre " Pour les mettre en condition", du Mémento de l'orateur ; l'une mettait en scène un fermier qui tentait de négocier toute sa production, l'autre un homme d'affaires voulant vendre des plats surgelés à des Eskimos. Il en glissa une autre dans le milieu de son discours (lequel était assez aride). Il en avait trouvé une dernière dans le chapitre " Pour les mettre dans votre poche ", et même commencé à la rédiger, lorsqu'il se souvint des Poèmes d'amour préfé- rés des Américains et de la manière dont Ardelia Lortz en avait parlé: s'ils ne se souvenaient que d'une chose, ce serait le poème cité. Il en découvrit un, suffisamment court, dans la partie " Inspiration " du livre, exactement comme elle lui avait dit.

Il parcourut des yeux le visage de ses amis rotariens tournés vers lui et dit: " J'ai essayé de vous expliquer pour quelles raisons j'aime vivre et travailler dans une petite ville comme Junction City, et j'espère que je ne m'en suis pas trop mal sorti. Sinon, me voilà fichtrement embêté. "

Un grondement de rires bon enfant (accompagné d'une bouffée de scotch et bourbon) accueillit cette saillie.

Sam était en nage mais se sentait néanmoins tout à fait bien; il commençait même à croire qu'il allait s'en tirer sans une égratignure. Le micro n'avait couiné qu'une seule fois, personne ne s'était discrète-ment esquivé, personne n'avait jeté de nourriture et il n'y avait eu que deux ou trois sifflets - et encore étaient-ils bien intentionnés.

" Je crois qu'un poète du nom de Spencer Michael Free a résumé ce que j'ai essayé de vous dire mieux que je ne pourrais jamais le faire. Voyez-vous, presque tout ce que nous avons à vendre, nous com-merçants d'une petite ville, on peut le trouver à un meilleur prix dans les centres d'achat des grandes villes et des banlieues. Ces endroits aiment à se van-ter que vous pouvez y trouver pratiquement tous les biens et les services dont vous pouvez avoir besoin, avec un parking gratuit, pardessus le marché. Et, il faut l'avouer, c'est presque vrai. Mais il y a une chose que le petit commerce d'une ville comme la nôtre peut vous offrir et que les grands centres d'achat ne vous donneront jamais: c'est de cela que parle le poème de Spencer Free. Il n'est pas très long, mais il dit beaucoup. Écoutez.

C'est le contact humain qui compte en ce monde, Contact de votre main avec la mienne, Signifiant bien plus, pour le coeur affâmé, Qu'un toit, du pain et du vin ; Qu'est-il besoin du toit, quand la nuit est finie ? Et le pain rassasie-t-il plus d'une journée ? Mais le contact de la main et le son d'une voix Chantent pour toujours dans l'âme.

Sam quitta son texte des yeux et, pour la deuxième fois de la journée, eut la surprise de constater qu'il pensait chacun des mots qu'il venait de dire. Que son coeur débordait soudain de bonheur et de la

gratitude la plus simple. C'était bon de se rendre compte que l'on avait toujours un coeur, que la routine banale des jours banals ne l'avait pas usé, et encore meilleur de découvrir que l'on était toujours capable de le laisser s'exprimer.

" Nous autres, commerçantes et commerçants des petites villes, c'est ce contact humain que nous offrons. D'un côté, ce n'est pas grand-chose, mais de l'autre, c'est essentiel. Je sais que c'est ce qui m'empê- che d'en vouloir davantage. J'aimerais, pour terminer, souhaiter un prompt rétablissement à l'orateur dont j'ai pris la place, Joe l'Époustouflant, remercier Craig Jones de m'avoir donné l'occasion de vous dire tout ceci, ainsi que vous, qui avez écouté si patiemment mon ennuyeux petit discours. Ainsi donc… merci beaucoup. "

Les applaudissements commencèrent avant même qu'il eût fini sa phrase. Ils prirent de l'ampleur pendant qu'il rassemblait les feuillets tapés par Naomi et qu'il avait passé l'après-midi à corriger; ils atteignirent un fortissimo lorsqu'il s'assit, amusé par cette réaction.

Oh, c'est juste parce qu'ils ont bu. Ils applaudiraient même si je leur avais raconté comment j'ai arrêté de fumer après avoir rencontré Jésus au cours d'une soi-rée de vente de Tupperware.

Puis les gens commencèrent à se mettre debout, et il pensa qu'il devait avoir parlé trop longtemps pour qu'ils aient autant envie de partir. Ils continuaient cependant d'applaudir, et il vit alors Craig Jones qui claquait ses mains tendues vers lui; au bout d'un instant, Sam comprit. Craig voulait qu'il se lève et salue. Il porta un doigt à son crâne: Tu es cinglé!

Craig secoua la tête avec exagération et se mit à lever les mains si haut, tout en continuant à applaudir, qu'il avait l'air d'un prédicateur " revival " encou-rageant ses ouailles à chanter plus fort.

Sam se leva donc, et eut la stupéfaction de s'entendre acclamer, véritablement acclamer.

Au bout d'un moment, Craig s'approcha de l'estrade. Les acclamations ne cessèrent que lorsqu'il eut tapoté le micro à plusieurs reprises - le bruit d'un poing géant emmitouflé de coton heurtant à un cercueil.

" Je pense que tout le monde sera d'accord pour dire que le discours de Sam valait le déplacement, ce soir. "

Nouvelle explosion d'applaudissements chaleureux.

Craig se tourna vers Sam et dit: " Si j'avais su que tu avais ça dans le ventre, mon vieux, c'est toi que j'aurais mis en premier sur ma liste! "

La remarque provoqua une fois de plus applaudissements et sifflets; pendant qu'ils allaient en dimi-nuant, Craig Jones s'empara de la main de Sam et commença à la secouer énergiquement.

" C'était fabuleux, Sam. Sur qui as-tu pompé ?

- Sur personne. " Ses joues lui brûlaient, et bien qu'il n'eût pris qu'un gin-tonic (et encore, un petit) avant de parler, il se sentait un peu ivre. " C'est de moi. J'ai pris deux livres à la bibliothèque, et ça m'a aidé. "

D’autres membres du club vinrent l’entourer, et tous voulurent lui serrer la main. Il commença à se sentir comme la pompe municipale pendant la sécheresse estivale.

” Superbe! ” cria quelqu’un à son oreille. Sam se tourna vers la voix, et vit qu’elle appartenait à Frank Stephens, l’homme qui avait remplacé au pied levé le syndicaliste mis en prison. ” On devrait en faire un enregistrement, on pourrait le vendre à Jésus-Christ en personne! Bon Dieu, pour un bon speech, c’était un bon speech, Sam! “

” Faudrait faire une tournée avec!” s’exclama à son tour Rudy Pearlman. Son visage rond était tout rouge et en sueur: ” C’est tout juste si j’ai pas pleuré! Je te jure! Où as-tu trouvé ce poème ?

- À la bibliothèque”, répondit Sam. Il se sentait encore étourdi… mais le soulagement d’avoir terminé et d’être encore entier laissait peu à peu la place à une sorte de ravissement prudent. Il se dit qu’il lui faudrait donner une prime à Naomi. ” Dans un livre qui s’appelle… “

Mais avant qu’il ait pu donner le titre à Rudy, Bruce Engalls s’était emparé de lui par le coude et l’entraînait vers le bar. ” C’est la meilleure foutue conférence que j’ai entendue dans ce fichu club depuis deux ans! s’exclamait Bruce. Que dis-je, cinq ans! Qu’est-ce qu’on en a à foutre, de cet animal d’acrobate ? Permets-moi de t’offrir un verre, Sam. Bon Dieu, non, deux! “

Avant de pouvoir s’échapper, Sam dut ingurgiter un total de six verres, tous offerts, et termina cette triomphante soirée en dégobillant sur son propre paillasson (avec BIENVENUE écrit dessus) peu après que Craig Jones l’eut déposé devant son domicile, sur Kelton Avenue. Au moment où son estomac avait capitulé, Sam s’efforçait d’introduire sa clef dans la serrure - un sacré travail, avec trois trous de serrure devant soi et quatre clefs à la main - et il n’eut même pas le temps d’aller se soulager dans les buissons, en bas du perron. Si bien qu’une fois la porte ouverte il se contenta de prendre le paillasson par les côtés, avec précaution, de manière que le dégueulis se mît en flaque au milieu, et de le jeter sur le côté.

Il se fit un café pour se remettre, mais le téléphone sonna par deux fois tandis qu’il le buvait. Nouvelles félicitations. Le deuxième appel provenait d’Elmer Baskin, qui n’avait même pas assisté à la soirée. Il se sentait un peu comme Judy Garland dans le film Une étoile est née, mais il était difficile de jouir pleinement de cette impression avec un estomac qui continuait à pétrir du liquide et une tête qui commençait à le punir des excès auxquels il s’était livré.

Sam brancha le répondeur dans le salon, monta dans sa chambre, débrancha le deuxième téléphone, prit deux aspirines, se déshabilla et s’allongea.

Il se mit à perdre rapidement conscience - il était non seulement ivre, mais aussi fatigué; avant de sombrer dans le sommeil, néanmoins, il eut le temps de penser: Je dois presque tout à Naomi… et à cette femme désagréable de la bibliothèque. Horst. Bortsch. J’ sais plus son nom. Je devrais peut-être lui donner une prime, à elle aussi.

Il entendit le téléphone sonner, au rez-de-chaussée, puis le répondeur automatique se déclencha.

T’es un bon garçon, se dit un Sam ensommeillé. Fais ton devoir - au fond, c’est bien pour ça que je

l’ai acheté, non ?

Puis ce fut l’obscurité, et il était dix heures lorsqu’il reprit conscience, le samedi matin.

À son retour sur la terre des vivants, il se retrouva avec des aigreurs d’estomac et un léger mal de tête, mais les choses auraient pu être bien pires. Il était navré pour son paillasson, mais content de s’être débarrassé d’au moins une partie de la gnôle avant qu’elle lui eût fait davantage enfler le crâne. Il resta dix minutes sous la douche, n’esquissant que quelques gestes pour se laver, puis il se sécha, s’habilla et descendit au rez-de-chaussée, enturbanné d’une serviette. La lumière rouge du répondeur clignotait. Le ruban ne se réenroula que sur une courte distance; apparemment, l’appel entendu au moment où il s’endormait avait été le dernier.

Bip ! ” Hello, Sam! ” Sam, qui avait commencé à dénouer la serviette, s’arrêta dans son geste, le sourcil froncé. C’était une voix de femme; une voix de femme qu’il connaissait. Celle de qui? ” J’ai entendu dire que votre conférence avait eu un grand succès. J’en suis très contente pour vous. “

Ardelia Lortz, se rendit-il compte.

Mais comment a-t-elle eu mon numéro ? C’est à ça que servent les annuaires, non ? Et il l’avait lui-même écrit sur sa fiche d’adhérent, à la bibliothèque. Pour une raison incompréhensible, cependant, tout son dos fut parcouru d’un frisson.

” N’oubliez pas de rapporter les livres empruntés avant le six avril, continua-t-elle. (Puis, sur un ton malicieux :) N’oubliez pas non plus le Policier des Bibliothèques! “

Il y eut ensuite le clic! habituel de la communication coupée. Sur le répondeur, la lampe MESSAGES TER-MINÉS s’alluma.

“Vous me gardez une chienne de votre chienne, n’est-ce pas, ma petite dame? ” demanda Sam à la maison vide. Puis il se rendit dans la cuisine et se prépara un petit déjeuner.

Lorsque Naomi arriva au bureau à dix heures du matin, le vendredi qui suivit les triomphants débuts de Sam en tant que conférencier d’après banquet, il lui tendit une grande enveloppe blanche avec son nom écrit dessus.

” Qu’est-ce que c’est ? ” demanda Naomi sur un ton soupçonneux, en enlevant son manteau. Il pleuvait à verse, dehors. Une pluie têtue et lugubre de début de printemps.

” Ouvrez et regardez. “

Elle obéit. Dedans, elle trouva une carte de remerciements, accompagnée d’un portrait d’Andrew Jackson - celui du billet de banque.

” Vingt dollars! ” Elle le regarda, l’air plus soup- çonneux que jamais. ” Mais pourquoi?

- Pourquoi ? Parce que vous m'avez sauvé la vie en m'envoyant à la bibliothèque, répondit Sam. Mon allocution s'est très bien passée, Naomi. Sans me vanter, je crois pouvoir dire qu'elle a cassé la baraque. J'aurais bien mis un billet de cinquante, mais j'ai eu trop peur que vous refusiez. "

Elle comprenait, maintenant, mais n'en essaya pas moins de lui rendre l'argent. " Je suis vraiment contente d'avoir pu vous aider, Sam, mais ce n'est pas une rai…

- Si, c'en est une, la coupa-t-il. Vous prendriez bien une commission si je vous faisais travailler comme vendeuse, non?

- Justement, ce n'est pas le cas. Je n'ai jamais rien pu vendre. Même quand j'étais scout, la seule personne qui m'achetait des gâteaux secs était ma mère.

- Naomi, ma chère enfant - non, ne commencez pas à prendre votre air d'animal traqué. Je ne vais pas vous faire du rentre-dedans. Nous avons réglé la question il y a deux ans de cela.

- Absolument, lui accorda précipitamment Naomi, qui n'en garda pas moins son air inquiet et vérifia que la voie était dégagée vers la porte de sortie, si jamais elle devait battre en retraite rapidement.

- Rendez-vous compte: j'ai vendu deux maisons, et j'ai rédigé pour au moins deux cent mille dollars de contrats d'assurance depuis ce fichu discours! Bon, d'accord, la plupart concernent des polices à fortes couvertures et à faibles commissions, mais c'est toujours ça de plus pour l'achat de la Mercedes… Si vous ne prenez pas ces vingt dollars, je vais me sentir tout merdeux.

- Sam, je vous en prie! " dit-elle, prenant un air choqué. Naomi était une Baptiste convaincue. Elle et sa mère fréquentaient une petite église de Proverbia presque aussi délabrée que leur maison. Il le savait, il y était passé une fois. Mais il eut le plaisir de voir qu'elle paraissait aussi contente… et qu'elle commen- çait à se détendre.

Au cours de l'été 1988, Sam était sorti deux fois avec Naomi. La deuxième, il avait tenté sa chance et voulu flirter. Il s'y était pris de la manière la plus courtoise qui fût, mais enfin, il lui avait tout de même fait du rentre-dedans caractérisé. Bien mal lui en avait pris; Naomi possédait un talent exceptionnel pour détourner ce genre d'attaque - elle aurait pu jouer arrière dans l'équipe des Bronco de Denver. Ce n'était pas qu'il ne lui plaisait pas, expliqua-t-elle; simplement, elle était convaincue qu'eux deux, ça ne pourrait pas marcher " sur ce plan-là ". Sam, pris au dépourvu, lui avait demandé pour quelle raison. Naomi s'était contentée de secouer la tête. Certaines choses sont difficiles à expliquer, mais elles n'en sont pas moins vraies. Ça ne pourrait jamais marcher. Croyez-moi, jamais. Et c'était tout ce qu'il avait pu tirer d'elle.

" Je suis désolé pour le gros mot, Naomi ", lui dit-il. Il s'était exprimé sans ironie, même s'il doutait que Naomi fût aussi pointilleuse qu'elle voulait bien en avoir l'air. " Ce que je voulais simplement dire, c'est que si vous n'acceptez pas ces vingt dollars, je vais me sentir caca-pipi. "

Elle fourra le billet dans son sac à main et s'efforça de le regarder avec une expression de grande dignité. Elle y serait presque parvenue, si les commissures de ses lèvres n'avaient pas légèrement tremblé.

” Voilà. Vous êtes content ?

- Pas tout à fait autant que si je vous avais donné cinquante… Voulez-vous cinquante, Omy ?

- Ah, non. Et s’il vous plaît, ne m’appelez pas Omy. Vous savez que je n’aime pas ça.

- Désolé. Je vous présente mes excuses.

- Je les accepte. Et si on changeait de sujet de conversation ?

- D’accord, acquiesça bien volontiers Sam.

- J’ai entendu dire par plusieurs personnes que votre conférence avait été bonne. Quant à Craig Jones, il ne tarit pas de compliments sur vous. Croyez-vous vraiment que ce soit pour cela que vous avez fait davantage d’affaires ? “

Sam faillit répondre par une plaisanterie douteuse, mais se reprit. ” Oui, je le crois. Des fois, c’est ainsi que se font les choses. C’est marrant, mais pourtant vrai. Le bon vieux sismographe des ventes a crevé le plafond, cette semaine. Il va retomber, bien entendu, mais pas jusqu’à son ancien niveau. Je ne le pense pas. Si mes nouveaux clients apprécient la façon dont je fais mes affaires, et je me dis qu’il n’y a pas de raison, on devrait en sentir les effets à long terme. “

Sam s’enfonça dans son fauteuil, se noua les mains derrière la nuque et contempla le plafond d’un air songeur.

” Lorsque Craig Jones m’a appelé et m’a refilé le bébé, j’ai eu envie de l’étrangler. Sans blague, Naomi.

- En effet, vous aviez l’air de quelqu’un qui souffre d’une crise d’urticaire carabinée.

- Vraiment ? (Il rit.) Oui, vous avez sans doute rai-son. Amusant comme les choses se goupillent, parfois; c’est le plus pur hasard. S’il y a un Dieu, c’est à se demander, par moments, s’Il a bien serré tous les boulons de la machine avant de la mettre en route. “

Il s’attendait à se faire tancer par Naomi pour son irrespect (ça n’aurait pas été la première fois), mais elle ne releva pas le défi, aujourd’hui. Au lieu de cela elle dit: ” Vous avez eu encore plus de chance que vous ne l’imaginez, Sam, si ces livres vous ont vraiment aidé. D’habitude, la bibliothèque n’ouvre pas avant cinq heures le vendredi. J’avais eu l’intention de vous le dire, mais ça m’est sorti de la tête.

- Oh?

- Vous avez dû tomber sur M. Price, occupé à faire du travail administratif en retard, sans doute.

- Price ? Vous ne voulez pas parler de M. Peckham ? le concierge lecteur de journaux ? “

Naomi secoua la tête: ” Le seul Peckham dont j’ai entendu parler, par ici, a été le vieil Eddie Peckham. Il est mort il y a des années. Non, je vous parle de M. Price. Le bibliothécaire. ” Elle regardait Sam comme s’il était l’individu le plus obtus de la pla-nète… ou au moins de Junction City,

Iowa. ” Grand, maigre, la cinquantaine?

- Pas du tout. Je suis tombé sur une dame du nom de Lortz, petite, rondouillarde, de l’âge où les femmes se prennent d’une passion durable pour le polyester vert fluo. “

Un mélange assez extraordinaire d’expressions traversa le visage de Naomi : de la surprise, puis de la méfiance, suivie elle-même d’une sorte d’amusement légèrement exaspéré. Une telle séquence indique à peu près toujours la même chose: qu’on se rend compte que quelqu’un se paie joyeusement votre tête. En des circonstances plus ordinaires, Sam aurait pu être intrigué, mais il avait beaucoup été sur le terrain pendant toute la semaine, si bien qu’il avait quantité de paperasserie à faire. Son esprit anticipait déjà le moment où ils allaient s’y mettre.

” Oh, fit Naomi avec un petit rire. Mlle Lortz, n’est-ce pas ? Vous avez dû trouver ça drôle.

- C’est vrai, elle est un peu spéciale.

- Vous m’en direz tant. En fait, elle est absolument… “

Si elle avait pu achever sa phrase, Sam Peebles en aurait certainement été abasourdi, mais le hasard (comme lui-même venait de le remarquer) joue une part d’une absurde importance dans les affaires humaines, et c’est justement lui qui se manifesta, sous la forme d’une sonnerie.

Le téléphone.

C’était Burt Iverson, chef spirituel de la maigre tribu des hommes de loi de Junction City. Il voulait lui parler d’un gros, très gros projet de contrat d’assurance: le nouveau centre médical, avec couverture compensatoire, d’accord, on n’en est qu’au stade pré- paratoire, Sam, mais tu imagines ce que ça pourrait donner… si bien que lorsqu’il revint à Naomi, Sam avait complètement oublié Ardelia Lortz. Certes, il savait ce que ça pourrait donner. La possibilité pour lui de se retrouver au volant d’une Mercedes, en fin de compte. Et il n’avait pas envie de tellement s’attarder à calculer dans quelle mesure sa bonne fortune avait un rapport avec son stupide petit discours.

Naomi avait la certitude qu’il s’était payé sa tête. Elle savait parfaitement bien qui était Ardelia Lortz et pensait que Sam le savait aussi. Après tout, cette femme s’était trouvée au centre de l’une des plus sales affaires qui se fussent jamais produites à Junction City au cours des vingt dernières années, voire même depuis la Deuxième Guerre mondiale, lorsque le fils Moggins était revenu du Pacifique, avec un petit vélo sans frein dans la tête, et avait trucidé toute sa famille avant de mettre le canon de son revolver réglemen-taire dans le creux de son oreille et de se régler son propre compte. Ira Moggins avait accompli son geste avant l’époque de Naomi ; il ne vint pas à l’esprit de la jeune femme que l’affaire Ardelia avait éclaté bien avant que Sam ne s’installât à Junction City.

Toujours est-il qu’elle avait chassé cette histoire de son esprit et qu’elle se demandait si elle allait craquer pour des lasagnes ou préparer de la cuisine-minceur pour le déjeuner, lorsque Sam reposa le téléphone. Il lui dicta du courrier sans discontinuer jusqu’à midi, puis lui demanda si elle n’accepterait pas d’aller manger un morceau en sa compagnie chez McKenna. Naomi refusa l’invitation, sous prétexte qu’elle devait aller s’occuper de sa mère, qui avait beaucoup décliné pendant l’hiver. Il ne fut plus question d’Ardelia Lortz.

Ce jour-là, du moins.

Chapitre 4

LES LIVRES MANQUANTS

Pendant la semaine, Sam se contentait de peu de chose pour son petit déjeuner: un jus d'orange et un muffin aux céréales lui convenaient parfaitement. Mais les samedis matin (ceux, du moins, où il ne se réveillait pas avec une gueule de bois d'origine rota-rienne), il aimait se lever un peu plus tard, se rendre d'un pas tranquille jusque chez McKenna sur la place, et déguster sans se presser un steak avec deux oeufs à cheval tandis qu'il lisait vraiment le journal, au lieu de le parcourir, comme les autres jours, à toute vitesse entre deux rendez-vous.

C'est le programme qu'il suivit le lendemain matin, sept avril. Les nuages de pluie avaient disparu et le ciel était de ce bleu délavé parfait, typique du début du printemps. Sam prit tout son temps pour retourner chez lui après ce solide petit déjeuner, s'arrêtant en chemin pour admirer les crocus et les premières tulipes en fleur dans les jardins. Il était dix heures dix lorsqu'il arriva.

La lampe MESSAGES était allumée sur son répondeur. Il rembobina la bande, sortit une cigarette et enflamma une allumette.

" Hello, Sam ", fit la voix douce et parfaitement reconnaissable d'Ardelia Lortz. L'allumette s'arrêta à vingt centimètres de la cigarette. " Vous me décevez beaucoup. Vous êtes en retard pour les livres.

- Ah merde! " s'exclama Sam.

Quelque chose l'avait turlupiné pendant toute la semaine, un peu comme un mot que l'on a sur le bout de la langue et qui se sert de celle-ci comme d'un trampoline pour rebondir juste hors de portée. Les livres. Les foutus livres. Cette bonne femme devait le prendre exactement pour le philistin qu'elle voulait qu'il fût - lui et ses jugements gratuits sur les affiches qui convenaient ou non à la bibliothèque des enfants. Restait à savoir si elle avait joué de sa langue de vipère avec le répondeur ou si elle se réservait pour quand il serait en face d'elle.

Il secoua l'allumette et la laissa tomber dans le cendrier.

" Il me semblait vous avoir expliqué, continuait-elle de son ton de voix doux et juste un peu trop raisonnable, que Les Poèmes d'amour préférés des Américains et Le Mémento de l'orateur appartiennent à la section des références spéciales de la bibliothèque, et qu'on ne peut les garder plus d'une semaine. Je m'attendais à plus de sérieux de votre part, Sam, vraiment. "

À sa grande exaspération, Sam se rendit compte qu'il était là, dans sa propre maison, une cigarette non allumée aux lèvres, tandis qu'une rougeur de culpabilité lui remontait du cou jusqu'aux joues. Voilà qu'une fois de plus il se trouvait propulsé dans la petite école - et ce coup-ci mis au coin avec un bonnet d'âne solidement enfoncé sur la tête.

Parlant comme quelqu'un qui vous fait une faveur exceptionnelle, Ardelia Lortz poursuivit: " Néanmoins, j'ai décidé de vous accorder une prolongation. Vous avez jusqu'à lundi après-midi pour rendre les livres empruntés, Sam. Ayez la gentillesse de m'éviter de devoir être désagréable. (Il y eut une pause.) Et n'oubliez pas le Policier des Bibliothèques.

- Elle commence à être un peu éculée, celle-là, mon chou “, grommela Sam. Mais il ne s’adressait même pas à l’enregistrement; elle avait raccroché tout de suite après avoir mentionné le Policier des Bibliothèques, et la machine s’était arrêtée automatiquement.

Sam fit craquer une nouvelle allumette. Il n’en était qu’à exhaler la première bouffée, lorsque l’idée de ce qu’il devait faire lui vint à l’esprit. Un peu pusillanime, peut-être, mais au moins ses comptes auprès de Mlle Lortz seraient-ils définitivement apurés. Et il y avait aussi un certain esprit de justice dans sa démarche.

Il avait donné à Naomi sa juste récompense: il ferait de même avec Ardelia. Il s’assit à son bureau, là où il avait composé son fameux discours, et prit son bloc de papier à lettres. Sous l’en-tête (Le bureau de SAMUEL Peebles, il griffonna le mot suivant

Chère mademoiselle Lortz,

Je vous prie de bien vouloir excuser mon retard, en ce qui concerne la remise de vos livres. Ces excuses sont sincères, car ils m’ont été d’une aide précieuse pour mon petit laïus. Je vous prie d’accepter cet argent en règlement de l’amende, et de garder le reste pour vous comme gage de ma gratitude. Sincèrement vôtre,

Sam Peebles

Sam relut le mot tout en cherchant un trombone dans le tiroir de son bureau. Il envisagea de changer “… VOS livres ” par “… les livres de la bibliothèque “, puis décida de n’en rien faire. Ardelia Lortz lui avait fait l’effet de souscrire sans restriction à la philoso-phie de L’État, c’est moi , *même si l’État, en l’occurrence, se réduisait à la bibliothèque municipale.*

Il prit un billet de vingt dollars dans son portefeuille et l’attacha au mot avec le trombone. Il hésita encore quelques instants, tambourinant avec impatience sur son bureau.

Elle va prendre ça comme un pot-de-vin. Elle va probablement se sentir offensée et être folle de rage.

Possible, mais Sam s’en fichait. Il savait ce qu’il y avait derrière le petit coup de téléphone espiègle de la mère Lortz, ce matin - derrière ses deux coups de téléphone, vraisemblablement. Il lui avait un peu trop marché sur les pieds avec l’histoire des affiches de la bibliothèque des enfants, et elle lui rendait la monnaie de sa pièce - ou du moins essayait-elle. Mais il n’était plus à la petite école, il ne détalait plus comme un bambin terrifié, et il n’allait pas se laisser intimider. Ni par le panneau laconiquement impéra-tif de l’entrée de la bibliothèque, ni par les remon-trances infantiles de la bibliothécaire.

” Qu’elle aille se faire foutre! fit Sam à voix haute. Si elle ne veut pas du fric, elle n’a qu’à en faire don aux bonnes oeuvres de la bibliothèque, c’est tout. “

Il laissa la note avec le billet retenu par le trombone sur son bureau. Il n’avait nulle intention de la

lui don-ner en personne et de risquer d'essuyer une bordée de sarcasmes. Il glisserait le mot dans l'un des livres de manière qu'il dépassât, attacherait les deux volumes ensemble avec de gros élastiques, et jetterait tout le bazar dans le réceptacle ad hoc de la bibliothèque. Il avait passé six ans à Junction City sans faire la connaissance d'Ardelia Lortz, avec un peu de chance, il passerait encore six ans sans la revoir:

Il ne lui restait plus qu'à trouver les livres.

Ils n'étaient pas sur son bureau, ça crevait les yeux. Sam alla voir sur la table de la salle à manger; c'était là, d'ordinaire, qu'il posait les choses à emporter. Il y avait d'ailleurs deux cassettes vidéo de location, une enveloppe avec Pnperbov écrit dessus, et deux dossiers de contrats d'assurance… mais ni Le Mémento de l'ôra-teur ni Les Poèmes préférés des Américains. " Et merde, fit Sam en se grattant le front. Où diable… ? "

Il passa dans la cuisine. Rien sur la table, sinon le journal du matin, qu'il y avait posé lui-même-en rentrant. Il le jeta machinalement dans la boîte en car-ton, à côté de la cuisinière, tandis qu'il parcourait le comptoir des yeux. Rien, là non plus, sinon l'emballage de son repas surgelé de la veille au soir.

Il monta lentement au premier pour vérifier dans les chambres, mais il était déjà en proie à un pressentiment très désagréable.

Vers trois heures de l'après-midi, ce pressentiment n'avait fait qu'empirer. Sam Peebles, à la vérité, ful-minait. Après avoir fouillé la maison de haut en bas à deux reprises (y compris la cave, la deuxième fois), il s'était rendu dans son local commercial, même s'il était sûr d'avoir rapporté les livres chez lui lorsqu'il avait quitté son travail, tard dans l'après-midi de lundi dernier. Bien entendu, il n'y trouva rien. Et voilà qu'il gaspillait un beau samedi de printemps à chercher sans succès deux ouvrages de bibliothèque qui restaient introuvables.

Il ne cessait de penser au ton espiègle d'Ardelia (N'oubliez pas le Policier des Bibliothèques, Sam) et de se dire combien elle aurait été ravie d'apprendre à quel point cette menace l'avait profondément atteint. S'il avait vraiment existé un Policier des Bibliothèques, Sam ne doutait pas qu'elle aurait été trop heureuse d'en lancer un à ses trousses. Plus il y pensait, plus ça l'enrageait.

Il revint dans son bureau. Le mot adressé à Ardelia Lortz, avec le billet de vingt dollars, le contemplait bêtement depuis le meuble.

" Bordel de merde! " cria-t-il, sur le point de se lancer dans une nouvelle fouille désordonnée de la maison. Mais quelque chose l'arrêta; il savait que ça ne servirait à rien.

Soudain, il crut entendre la voix de sa mère, morte depuis longtemps; une voix douce et délicieusement raisonnable. Quand tu n'arrives pas à trouver quelque chose, Samuel, il ne sert à rien, en général, de se précipiter à droite et à gauche. Assieds-toi et réfléchis à ce que tu as fait. Sers-toi de ta tête et économise tes jambes.

Le conseil avait été bon lorsqu'il avait dix ans; il se dit qu'il devait toujours l'être, même s'il en avait maintenant quarante. Sam s'installa donc derrière son bureau, ferma les yeux et se mit en demeure de suivre le parcours des deux foutus livres, depuis l'instant où Mlle Lortz les lui avait remis

jusqu'à… quand ?

De la bibliothèque, il les avait emportés dans son local commercial, s'arrêtant au passage au restaurant italien pour prendre une pizza qu'il avait mangée à son bureau, tout en parcourant Le Mémento de l'ôra-teur, à la recherche de deux choses: de bonnes plaisanteries, et la manière de les accommoder. Il se souvenait parfaitement du soin qu'il avait pris de ne pas faire tomber le moindre fragment graisseux de pizza sur le livre, ce qui n'était pas sans ironie, maintenant qu'il n'arrivait plus à mettre la main dessus.

Il avait passé l'essentiel de son après-midi à travailler sur son discours, y introduisant les plaisanteries et réécrivant toute la fin pour que le poème s'y adaptât mieux. Lorsqu'il était rentré chez lui le vendredi, en fin d'après-midi, il avait emporté le discours terminé, mais non les livres. Il en était sûr. Craig Jones était passé le prendre en voiture pour le dîner du Rotary Club, et c'est encore Craig qui l'avait déposé devant chez lui un peu plus tard - juste à temps pour baptiser son paillasson (avec BIENVENUE écrit dessus).

Il avait passé la matinée de samedi à dorloter sa gueule de bois - pas très forte, mais tout de même désagréable. Pendant le reste du week-end, il n'avait pas quitté la maison; il avait lu, regardé la télé et, il faut bien le dire, les gars, s'était quelque peu vautré dans son triomphe. Des deux jours, il n'avait pas mis les pieds dans le local. Il en était sûr.

Bon, très bien. C'est maintenant que ça se complique. Concentre-toi. Mais il s'aperçut qu'en fin de compte il n'en avait pas tellement besoin.

Il était sur le point de quitter le bureau, à cinq heures moins le quart, le lundi après-midi, lorsque le téléphone avait sonné, le rappelant au moment où il fermait la porte. Stu Yougman, qui voulait une solide police d'assurance pour sa maison. Première averse de la pluie de dollars de la semaine. Pendant qu'il parlait avec Stu, ses yeux étaient tombés sur les deux livres, toujours posés sur le coin de son bureau. Lorsqu'il était parti pour de bon, il tenait son porte-documents d'une main et les deux ouvrages de l'autre. De cela aussi, il était sûr.

Il avait eu l'intention de les rendre le soir même, mais Frank Stephens l'avait appelé pour l'inviter à dîner chez lui, à l'occasion du passage de sa nièce d'Omaha (lorsque l'on est célibataire dans sa petite ville, avait découvert Sam, même les simples relations deviennent d'opiniâtres entremetteurs). Ils avaient donc été au Brady'Ribs et étaient rentrés tard - vers onze heures, ce qui est tard pour un jour de semaine; à cette heure-là, il avait complètement oublié les livres de la bibliothèque.

C'est après qu'il les perdait complètement de vue. Il n'avait plus pensé à les restituer, tant ce soudain surcroît de travail l'avait accaparé, jusqu'au moment du deuxième coup de téléphone de la mère Lortz.

Bon, d'accord. Je ne les ai probablement pas dépla-cés entre-temps. Ils doivent donc se trouver exactement à l'endroit où je les ai posés lorsque je suis rentré à la maison, lundi en fin d'après-midi.

Pendant un moment, il fut pris d'une bouffée d'espoir - peut-être traînaient-ils toujours dans la voiture! Puis, alors qu'il se levait pour aller vérifier, il se rappela avoir pris son porte-documents avec la main qui tenait les livres lorsqu'il était arrivé chez lui, lundi, afin de pouvoir prendre sa clef. Il ne les avait pas laissés dans la voiture.

Bon. Qu'est-ce que tu as fait en entrant dans la mai-son ?

Il se vit déverrouillant la porte de la cuisine, entrant, posant le porte-documents sur une chaise de la cuisine, se tournant avec les livres à la main…

" Oh, non ", marmonna-t-il. Le pressentiment pénible revint au triple galop.

Il y avait, posée sur le plan de travail à côté de la cuisinière, une boîte en carton de bonne taille - à l'origine un carton à bouteilles. Les gens se servent parfois de ce genre de contenants pour emballer les objets de petite taille lorsqu'ils déménagent, mais ils constituent aussi de parfaits fourre-tout. Sam se servait du sien pour y empiler les vieux journaux. Chaque jour, il y jetait celui qu'il venait de lire, comme il l'avait fait un moment auparavant. Et, environ une fois par mois…

" Dirty Dave ! " marmonna Sam.

Il se leva et se précipita dans la cuisine.

La boîte, ornée du désinvolte et monoclé Johnnie Walker sur le côté, était presque vide. Sam feuilleta la pile peu épaisse de journaux, sachant qu'il n'y trouverait rien mais vérifiant néanmoins, comme l'on fait lorsque l'on est tellement exaspéré que l'on en vient presque à croire que le seul fait de vouloir qu'une chose soit là pourrait la faire apparaître. Il ne trouva que les deux derniers journaux, celui qu'il venait de lire et celui de la veille. Aucun livre entre ou au-des- sous, bien entendu. Sam resta planté là quelques instants, roulant de sombres pensées, puis alla télépho-ner à Mary Vasser; la femme qui faisait son ménage tous les jeudis matin.

" Allô ? fit une voix teintée d'une légère pointe d'inquiétude.

- Bonjour, Mary, Sam Peebles à l'appareil.

- Sam ? Quelque chose qui ne va pas ? " demanda la voix, encore plus inquiète.

Oui ! Dès lundi soir j'aurai à mes trousses la salope qui dirige la bibliothèque municipale! Avec une croix et de grands clous!

Evidemment, il n'était pas question de faire une telle réponse, à Mary moins qu'à quiconque; elle faisait partie de ces infortunés qui sont nés sous une mauvaise étoile et vivent en permanence dans un nuage sombre - celui de l'attente d'une catastrophe. Les Mary Vasser du monde entier sont persuadées qu'il y a partout de gros coffres-forts noirs suspendus à dix mètres du sol, au-dessus d'un grand nombre de trottoirs, par des câbles éraillés, attendant que le des-tin expédie celui qu'il a marqué dans la zone de chute. Si ce n'est pas un coffre-fort, c'est un conducteur ivre, une lame de fond (dans l'Iowa ? Oui, dans l'Iowa), ou une météorite. Mary Vasser était de ces malheureux qui commencent toujours par demander ce qui ne va pas quand ils décrochent le téléphone.

" Non, rien, dit Sam. Tout va bien. Je me demandais simplement si vous n'auriez pas vu Dave, jeudi dernier. " La question n'était en réalité que de pure forme; les journaux avaient disparu, et Dirty Dave était l'unique récupérateur de papiers de Junction City. - Si, je l'ai vu. " La manière chaleureuse dont Sam l'avait assurée que tout allait bien semblait n'avoir fait qu'augmenter son angoisse. C'était

tout juste si elle parvenait à dissimuler la terreur qui faisait trembler sa voix, maintenant. ” Il est venu prendre les journaux. Est-ce que je n’aurais pas dû le laisser faire ? Cela fait des années qu’il passe et j’ai pensé…

- Non, pas du tout, fit Sam d’un ton démentielle-ment joyeux. J’ai simplement constaté qu’ils n’y étaient plus et j’ai voulu vérifier que…

- Vous n’avez jamais vérifié, avant. (Sa voix était plus assurée.) Est-ce qu’il va bien ? Il n’est rien arrivé à Dave, au moins?

- Non, dit Sam. Je veux dire, je n’en sais rien. Simplement… (Une idée lui traversa soudain l’esprit.) Les coupons! s’écria-t-il précipitamment. J’ai oublié de découper les coupons sur le journal de jeudi, et…

- Oh, les coupons ? je peux vous donner les miens, si vous voulez.

- Non, je ne peux pas faire ça…

- Je vous les apporterai jeudi prochain, dit-elle, lui coupant la parole. J’en ai des milliers. ” Tellement, que je n’aurai jamais la possibilité de tous les utiliser, sous-entendait son intonation. Après tout, il y a quelque part un coffre-fort suspendu qui n’attend que mon passage, ou un arbre prêt à me tomber dessus à la première tempête venue, ou un sèche-cheveux sur le point de dégringoler dans une baignoire, quelque part dans un motel du Dakota du Nord, au moment où, justement, je prendrai mon bain. Je vis sur du temps resquillé, alors qu’ai-je besoin d’un paquet de ces fou-tus coupons Folger’s Crystal ?

” Très bien, dit Sam. Ça sera parfait. Merci, Mary, vous êtes un chou.

- Vous êtes bien sûr qu’il n’y a pas autre chose?

- Absolument rien “, répondit Sam, parlant plus chaleureusement que jamais. Il avait l’impression d’être un adjudant en plein délire maniaque adjurant les quelques hommes qui lui restaient de se lancer à l’assaut d’un nid de mitrailleuses dans un emplacement fortifié. Allons-y, les gars, ils dorment peut-être!

“Très bien”, dit Mary, le doute encore dans la voix. Finalement, Sam put raccrocher:

Il s’assit lourdement sur l’une des chaises de la cuisine et contempla le carton de Johnnie Walker d’un regard plein d’amertume. Dirty Dave était passé récupérer les journaux, comme il le faisait durant la première semaine de chaque mois, mais sans le savoir il avait emporté, cette fois-ci, un petit supplé- ment: Le Mémentto de l’orateur et Les Poèmes d’amour préférés des Américains. Et Sam se faisait une idée très précise de l’état dans lequel étaient maintenant les deux livres.

De la pâte. De la pâte à papier recyclée.

Dirty Dave était l’un des alcooliques attitrés de Junction City. Incapable de garder un travail régulier; il tirait de maigres moyens d’existence des rebuts des autres, ce qui faisait d’ailleurs de lui un citoyen pas-sablement utile. Il ramassait les bouteilles consignées et, de même que le petit Keith Jordan, il avait son iti-néraire journalistique: mais contrairement à Keith qui distribuait tous les jours

la Junction Citv Gazette, Dirty Dave se contentait de la récupérer une fois par mois, chez Sam et encore chez Dieu sait qui, dans les parages de Kelton Avenue. Sam l'avait très souvent aperçu, penché sur son caddie de supermarché plein de sacs-poubelle verts, qu'il poussait vers le centre de recyclage, situé entre l'ancien dépôt ferroviaire et le petit baraquement où Dave et les autres sans-abri du coin passaient la plupart de leurs nuits.

Il resta assis encore un moment, tambourinant sur la table de la cuisine, puis il se leva, enfila une veste et alla prendre sa voiture.

CHAPITRE CINQ

ANGLE STREET (1)

Celui qui avait installé le panneau avait sans doute eu les meilleures intentions du monde, mais connaissait mal l’orthographe. Il avait cloué sur l’un des montants du porche de la vieille maison, près des voies ferrées, une planche sur laquelle on lisait

ANGLE STREET

Étant donné qu'il n'y avait pas l'ombre d'un angle sur Railroad Avenue, pour autant que Sam pouvait en juger (comme la plupart des rues et des routes de l'Iowa, celle-ci était aussi droite qu'un I), il en dédui-sit que le poseur du panneau avait dû vouloir écrire Angel Street, la rue de l'Ange. Bon, et puis après ? Sam songea que si ce sont les bonnes intentions qui pavent la route menant à l'enfer, les gens qui s'efforcent de boucher les nids-de-poule n'en méritent pas moins une certaine reconnaissance.

Angle Street se réduisait donc à ce grand bâtiment qui avait dû abriter les bureaux de la compagnie de chemin de fer, à l'époque où Junction City méritait encore son nom de point de " jonction " des voies fer-rées. Ne restaient plus en service, maintenant, que deux lignes, l'une et l'autre est-ouest. Toutes les autres rouillaient, envahies par les herbes. La plupart des traverses avaient disparu, récupérées pour faire du bois de chauffage par les mêmes sans-abri qui trouvaient refuge à Angle Street.

Sam arriva à cinq heures moins le quart. Le soleil jetait une lumière affaiblie et lugubre sur les champs vides qui commençaient ici, aux limites de la ville. Un train de marchandises, apparemment sans fin, grondait derrière les quelques bâtiments qui se dressaient encore dans le secteur. Une brise s'était levée, et lorsqu'il était descendu de voiture, il avait entendu le grincement rouillé du vieux panneau JUNCTION CITY qui se balançait au-dessus du quai désert où des voyageurs, autrefois, avaient embarqué dans des voitures à destination de Saint Louis et de Chicago, voire même dans le vieux Sunnyland Express qui faisait son unique arrêt en Iowa à Junction City, avant de s'enfoncer vers l'ouest et les fabuleux royaumes de Las Vegas et Los Angeles.

Le refuge des sans-abri avait été peint en blanc, dans le temps; aujourd'hui, les intempéries avaient grisé le bois mis à nu. Si les rideaux des fenêtres étaient propres, ils paraissaient également bien fatigués. Des mauvaises herbes essayaient de pousser dans la cour entre les scories de charbon; Sam pensa qu'elles avaient leur chance, d'ici le mois de juin, mais que pour le moment elles ne s'en sortaient pas très bien. Un tonneau rouillé se dressait à côté des marches fendues donnant accès au porche. Sur le poteau opposé à celui du panneau " Angle Street ", et cloué de la même manière, figurait ce message

AUCUNE BOISSON TOLÉRÉE DANS CE REFUGE SI VOUS AVEZ UNE BOUTEILLE, DÉPOSEZ-LA AVANT D'ENTRER !

La chance était avec lui. Bien qu'on fût presque samedi soir et que tous les caboulots de Junction City attendissent, fin prêts, leur clientèle, Dirty Dave était ici et à jeun. Assis sur le porche, en compagnie de deux autres alcoolos. Ils étaient occupés à faire des affiches sur de grands rectangles de carton blanc, avec des succès divers. Le type assis à même le sol, à l'extrémité du porche, tenait son poignet droit de sa main gauche, en un vain effort pour contenir un accès carabiné de tremblote. Celui du milieu travaillait la langue tirée vers le coin de la bouche, et avait l'air d'un très, très vieil élève de maternelle s'efforçant de dessiner un arbre de son mieux, afin d'obtenir l'image d'or qu'il montrerait fièrement à Maman. Dirty Dave, installé dans une chaise ber- çante rafistolée près des marches, n'avait pas de peine à paraître le moins délabré du groupe, mais tous trois donnaient l'impression

d’avoir été repliés sur eux-mêmes, agrafés et mutilés.

” Salut, Dave “, dit Sam en grimpant les marches.

L’homme leva la tête, plissa les yeux, puis esquissa un sourire. Les dents qui lui restaient se trouvaient toutes devant. Cinq en tout, révéla le sourire.

” Monsieur Peebles ?

- Oui. Comment ça va, Dave ?

- Oh, on fait aller, on fait aller. (Il regarda autour de lui.) Eh, les mecs! Dites bonjour à monsieur Peebles ! Il est avocat! “

L’homme qui tirait la langue leva les yeux, hocha brièvement la tête et retourna à son affiche. Un long filet de morve pendait de sa narine gauche.

” En réalité, corrigea Sam, je m’occupe d’immobilier, Dave. Immobilier et assu…

- Vz-avez mon Slim Jim ? ” demanda soudain l’homme à la tremblote. Il n’avait pas levé les yeux, mais son froncement de concentration s’accentua encore. D’où il se tenait, Sam voyait son affiche; elle était couverte de longs tortillons orange qui ressemblaient vaguement à des mots.

” Pardon? demanda Sam.

- Ça, c’est Lukey, intervint Dave à voix basse. L’est pas dans ses meilleurs jours, msieur Peebles.

- Vz-avez mon Slim Jim, Vz-avez mon Slim Jim, Vz-avez mon foutu Slim Jim ? chantonna Lukey sans lever les yeux.

- Euh… je suis désolé, commença Sam.

- Il en a pas, des Slim Jim ! cria Dirty Dave. Ferme-la et termine ton affiche, Lukey ! Sarah les veut pour six heures! Elle vient exprès pour ça!

- Faut que j’ me dégotte un foutu Slim Jim, répli-qua Lukey d’une voix basse et intense. Sinon, je crois que je vais bouffer des crottes de rats.

- Ne faites pas attention à lui, msieur Peebles, intervint Dave. Qu’est-ce qui se passe ?

- Eh bien, je me demandais si par hasard vous n’auriez pas trouvé deux bouquins quand vous êtes passé prendre les vieux journaux, jeudi dernier. J’ai dû les mettre au mauvais endroit, et j’ai pensé qu’il valait mieux vérifier. Je dois les rendre à la bibliothèque.

- Vous avez une pièce de vingt-cinq cents ? demanda tout d’un coup l’homme qui tirait la langue. C’est quoi déjà, le nom? Un Thunderbird ! “

Sam porta spontanément la main à sa poche. Dave toucha son poignet pour l’arrêter, l’air de s’excuser ou presque.

” Ne lui donnez pas d’argent, msieur Peebles. C’est Rudolph, celui-là. Il n’a pas besoin de Thunderbird. Lui et ce machin, ça va pas trop bien ensemble. Il a juste besoin d’une bonne nuit de sommeil.

- Je suis désolé, dit Sam. J’ai rien sur moi, Rudolph.

- Ouais, vous comme les autres “, répliqua Rudolph. Puis, revenant à son affiche, il grommela. ” C’est quoi le prix ? deux fois cinquante.

- Non, je n’ai pas vu de livres, reprit Dirty Dave. Je suis désolé. J’ai juste pris les journaux, comme d’habitude. La petite mère Vasser était là, elle pourra vous dire. J’ai rien fait de mal. ” Mais ses yeux chassieux au regard malheureux disaient assez qu’il ne s’attendait pas à être cru par Sam. Contrairement à Mary Vasser, Dirty Dave ne vivait pas dans un monde où une menace plus ou moins vague planait au coin de la rue. Il en était entouré, il pataugeait dedans, et essayait cependant de conserver ce qu’il pouvait de dignité.

” Je vous crois “, dit Sam en posant une main sur l’épaule de l’homme. Dave eut tout d’abord un geste de recul, comme s’il avait cru que Sam avait l’intention de le frapper, puis il leva vers lui des yeux pleins de gratitude.

” J’ai juste renversé votre carton de journaux dans l’un de mes sacs, comme toujours. Et je n’ai pas vu un seul livre, je vous l’ jure.

- Si j’avais mille Slim Jim, je les boufferais tous, reprit tout d’un coup Lukey. Je me taperais ces cochonneries, j’ te dis pas! Ça, c’est de la bouffe! Ça, c’est de la chouette bouffe extra!

- Je vous crois “, répéta Sam, en tapotant l’épaule horriblement osseuse de Dave. Il se surprit à se demander si Dave, par hasard, n’aurait pas de puces. Dans la foulée de cette pensée peu charitable, il lui en vint une autre: il se demanda, cette fois, si un seul des autres rotariens, tous ces types frais et gaillards devant lesquels il avait si bien cassé la baraque, une semaine auparavant, avait fait récemment un tour dans ce coin de la ville. Il se demanda même s’ils savaient qu’existait Angle Street. Et il se demanda enfin si Spencer Michael Free avait pensé à des hommes comme Lukey, Rudolph et Dirty Dave, lorsqu’il avait écrit que c’était le contact humain qui comptait, la main qu’on serre dans la sienne. Sam éprouva un brusque accès de honte à la pensée de son discours, qui vantait et approuvait avec tant de bonne conscience les plaisirs simples de la vie dans une petite ville.

” Bon, dit Dave. Alors je pourrai venir le mois prochain ?

- Bien sûr. Vous portez vos vieux papiers au centre de recyclage, n’est-ce pas ?

- Ouais-ouais. ” Le doigt que pointa Dirty Dave se terminait par un ongle jaune et déchiqueté. ” Juste là. Mais c’est fermé.”

Sam acquiesça. ” Qu’est-ce que vous faites, là? demanda-t-il.

- Oh, on passe le temps, c’est tout. ” Dave mit l’affiche dans le bon sens pour que Sam pût l’admirer.

On y voyait une jeune femme souriante tenant un plat de poulet frit, et Sam fut tout de suite frappé

par la réelle qualité du dessin. Ivrogne ou non, Dave avait naturellement du talent. Au-dessus de l'image, on lisait, en caractères d'imprimerie impeccables

GRAND DÎNER À LA PREMIÈRE ÉGLISE MÉTHODISTE POULET À LA BROCHE AU BÉNÉFICE DU REFUGE DES SANS-ABRI DE ANGEL STREET DIMANCHE HUIT AVRIL DE 18.00 À 20.00 HEURES VENEZ TOUS !

" C'est avant la réunion des Alcooliques Anonymes, expliqua Dave, mais on ne peut pas parler des AA sur l'affiche. Parce que c'est une sorte de secret.

- Je sais ", dit Sam. Il hésita un instant, puis lui demanda: " Vous allez chez les AA ? Vous n'êtes pas obligé de répondre si vous n'en avez pas envie. Ça ne me regarde pas.

- J'y vais, mais c'est dur; monsieur Peebles. J'arrive à tenir un mois, parfois deux, et une fois je n'ai pas bu pendant presque un an. Mais c'est dur. (Il secoua la tête.) Y a des gens qui ne peuvent jamais aller jusqu'au bout du programme, il paraît. C'est sans doute mon cas. Mais j'essaie tout de même. "

Les yeux de Sam ne pouvaient s'empêcher de revenir sur la femme de l'affiche. L'image était trop détaillée pour se réduire à une simple esquisse de bande dessinée, sans être toutefois une peinture. Il était clair que Dirty Dave l'avait exécutée en se dépê- chant, mais il avait réussi à donner aux yeux une certaine douceur et une légère expression d'humour à la bouche, comme un dernier rayon de soleil à la tom-bée du jour: Mais ce qu'il y avait de plus curieux était que la femme rappelait quelqu'un à Sam.

" Est-ce un vrai portrait ? " demanda-t-il à Dave.

Le sourire de l'homme s'élargit. Il acquiesça. " C'est Sarah. C'est une fille sensationnelle, monsieur Peebles. Sans elle, on aurait fermé cette baraque il y a au moins cinq ans. Elle trouve des gens pour don-ner de l'argent juste quand on dirait qu'on ne peut plus payer les taxes ou réparer ce qu'il faut réparer pour quand les inspecteurs du bâtiment viennent. Elle dit que les gens qui donnent l'argent sont des anges, mais l'ange, c'est elle. C'est à cause de Sarah qu'on a donné ce nom à la maison. Évidemment, Tommy St-John a fait une faute quand il a peint le panneau, mais ça partait d'un bon sentiment. " Dirty Dave resta un moment silencieux, regardant son affiche. Sans lever les yeux, il ajouta: " Bien sûr, Tommy est mort, maintenant. L'hiver dernier. Son foie n'a pas tenu.

- Oh, dit Sam, qui ajouta maladroitement: Je suis désolé.

- C'est pas la peine. C'est mieux pour lui comme ça.

- De la chouette bouffe! s'exclama Lukey en se levant. De la chouette bouffe! Est-ce que c'est pas de la foutue chouette bouffe, ça ? " Il tendit son affiche à Dave. Au-dessous des tortillons orange, il avait des-siné une femme monstrueuse dont les jambes se terminaient en ailerons de requin figurant sans doute ses chaussures. En équilibre précaire sur sa main, on voyait un plat informe chargé, apparemment, de serpents bleus. De son autre main, elle étreignait un objet cylindrique brun.

Dave prit l'affiche des mains de Lukey et l'examina. " Mais c'est pas mal du tout, Lukey ! "

Un sourire ravi découvrit les dents de l'homme. Il montra l'objet brun. " Regarde, Dave ! Elle tient un foutu Slim Jim !

- Et comment. Fichtrement bon. Va dedans et branche la télé, si tu veux. C'est l'heure de Star Trek. Et toi, Dolph, ça marche ?

- Je dessine mieux quand je suis cuit ", répondit Rudolph qui donna à son tour son affiche à Dave. On y voyait une gigantesque cuisse de poulet entourée d'hommes et de femmes, esquissés au trait, qui levaient les yeux sur cette monstruosité. " C'est l'approche onirique ", déclara Rudolph à l'intention de Sam. Il parlait sur un ton agressif.

" Elle me plaît bien", dit Sam. Il ne mentait pas. L'affiche de Rudolph lui rappelait un dessin humoristique du New Yorker, un de ceux qu'il lui arrivait de ne pas comprendre tant ils étaient surréalistes.

" Bon, fit Rudolph en inspectant Sam en détail. Vous êtes sûr que vous n'avez pas vingt-cinq cents ?

- Tout à fait sûr. "

Rudolph acquiesça. " D'un côté, c'est mieux, mais de l'autre, ça me fait vraiment chier. " Il'suivit Lukey à l'intérieur et bientôt, le thème musical de Star Trek parvint à leurs oreilles par la porte ouverte. William Shatner déclara aux alcoolos et aux loques humaines d'Angle Street que leur mission consistait à se rendre, audacieusement, là où aucun homme n'avait été avant eux. Sam se dit que plusieurs de ceux qui regardaient le programme devaient déjà s'y trouver.

" Il n'y a pas grand monde qui vient aux dîners, mis à part nous et quelques AA de la ville, dit Dave, mais ça nous donne quelque chose à faire. Lukey ne parle pratiquement plus, sauf lorsqu'il dessine.

" Vous êtes vraiment quelqu'un de bien, Dave. Vraiment. Pourquoi est-ce que vous… ? " Sam s'arrêta.

"Pourquoi est-ce que je quoi ? demanda doucement Dave. Pourquoi est-ce que je ne me bouge pas un peu pour gagner ma croûte, c'est ça? Pour la même raison qui m'empêche de garder un boulot. La journée est déjà presque finie avant que je m'y mette… "

Sam ne trouva rien à répondre.

" J'ai pourtant essayé. Savez-vous que j'ai été à l'École Lorillard, à Des Moines, en tant que boursier ? La meilleure école d'art du Midwest. J'ai raté mon premier semestre. À cause de la bouteille. Peu importe. Voulez-vous entrer prendre une tasse de café, monsieur Peebles ? Si vous attendez un peu, vous rencontrerez Sarah.

- Non, il vaut mieux que je m'en aille. J'ai une course à faire. "

C'était vrai.

” Comme vous voudrez. Vous êtes sûr que vous ne m’en voulez pas ?

- Pas le moins du monde. “

Dave se leva. ” Je crois que je vais rentrer, moi aussi. On a eu une belle journée, mais il commence à faire frisquet. Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur Peebles.

- Merci “, répondit Sam, qui doutait cependant beaucoup de pouvoir passer un agréable samedi soir. Mais sa mère employait un autre dicton: ” Quand un remède a mauvais goût, autant l’avaler d’un seul coup. ” Et c’était bien ce qu’il avait l’intention de faire.

Il descendit les marches branlantes de Angle Street, tandis que Dirty Dave Duncan entrait à l’intérieur.

Sam revint presque jusqu’à la hauteur de sa voiture, mais prit alors la direction du centre de recyclage. Il marchait lentement sur le sol où les herbes luttaient avec les scories et les cendres, et regardait un long train de marchandises disparaître en direction de Camden et d’Omaha. Les lampes rouges du wagon de queue clignotaient comme des étoiles mourantes. Pour une raison inconnue, les convois de marchandises lui donnaient toujours une impression de solitude; et maintenant, après sa conversation avec Dirty Dave, il se sentait plus seul que jamais. Lors des rares occasions où il l’avait rencontré avant ce jour, lorsqu’il venait prendre les journaux, Dave lui avait fait l’effet d’un joyeux luron, presque clow-nesque. Sam avait l’impression, ce soir, d’avoir vu derrière son masque; et ce qu’il avait aperçu l’avait laissé malheureux, en proie à un sentiment d’impuissance. Dave était un homme perdu, calme, mais définitivement perdu, utilisant ce qui était un incontestable et réel talent pour faire des affiches annonçant des repas de charité.

Le centre de recyclage était entouré d’une zone de détritus - composée tout d’abord des suppléments publicitaires jaunissant ayant échappé à de vieux numéros de la Junction Citv Gazette, ensuite de sacs-poubelle en plastique déchirés, puis finalement d’une ceinture d’orduroïdes constituée de bouteilles cas-sées et de boîtes de conserve écrasées. Les stores du petit bâtiment de planches étaient baissés, et un panonceau FERMÉ pendait à la porte.

Sam alluma une cigarette et repartit vers sa voiture. Il n’avait pas fait une douzaine de pas qu’il apercevait quelque chose de familier sur le sol. Il se baissa. C’était la couverture du livre Les Poèmes d’amour préférés des Américains. Les mots PROPRIÉTÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE JUNCTION CITY étaient tamponnés dessus.

Maintenant, il n’en pouvait plus douter: Il avait déposé les livres sur la pile de journaux, dans la boîte Johnnie Walker, puis les avait oubliés là. Il avait ensuite posé les journaux des jours suivants - ceux du lundi, du mardi et du mercredi - pardessus les livres. Sur quoi, le jeudi matin, Dirty Dave était venu et avait balancé tout le bazar dans son sac de ramas-sage en plastique. Il avait mis le sac dans son caddie, poussé celui-ci jusqu’au centre de recyclage, et c’était tout ce qu’il en restait: une couverture boueuse tatouée d’une empreinte de chaussure de tennis.

Sam laissa retomber la couverture et repartit à pas lents. Il avait une course à faire, et que ce fût à l’heure du dîner tombait à pic.

On aurait dit qu’il avait comme une couleuvre à avaler.

CHAPITRE SIX

LA BIBLIOTHÈQUE (II)

À mi-chemin de la bibliothèque, une idée le frappa soudain ; elle était d'une telle évidence qu'il n'arrivait pas à comprendre comment elle ne lui était pas venue plus tôt. Il avait perdu deux livres de la bibliothèque; il avait découvert depuis qu'ils avaient été détruits; il n'aurait qu'à les rembourser.

C'était tout.

Il se rendit compte qu'Ardelia Lortz avait mieux réussi qu'il ne l'avait cru à le faire se sentir comme un écolier fautif. Quand un enfant perd un livre, c'est la fin du monde; impuissant, il se recroqueville dans l'ombre grandissante de la bureaucratie et attend la visite du Policier des Bibliothèques. Mais il n'existe aucune Police des Bibliothèques et Sam, en tant qu'adulte, le savait parfaitement bien. Il n'y avait que des fonctionnaires municipaux comme Mlle Lortz, se faisant parfois une idée démesurée de leur importance, et des contribuables comme lui, qui oubliaient parfois qu'ils étaient le chien qui faisait bouger la queue, et non le contraire.

Je vais y aller, je lui présenterai mes excuses .

Si simple que c'en était stupéfiant.

Se sentant encore un peu nerveux et gêné (mais ayant à peu près repris le contrôle de cette tempête dans un verre d'eau), Sam se gara de l'autre côté de la rue, en face de la bibliothèque. Les lampes de fiacre qui flanquaient l'entrée principale étaient allumées et projetaient une lumière blanche et douce sur les marches et la façade de granit du bâtiment. Le soir lui donnait quelque chose de chaud et d'accueillant qu'il n'avait pas lors de la première visite de Sam; ou alors, cela tenait au printemps, qui annonçait clairement sa venue depuis quelques jours, ce qui n'avait pas été le cas en cet après-midi de ciel couvert où, pour la pre-mière fois, il avait rencontré le dragon gardien des lieux. L'impression d'une tête de robot de pierre à l'expression rébarbative avait disparu. Ce n'était plus que la bibliothèque municipale.

Sam commença à sortir de la voiture et s'arrêta. Il venait d'avoir une première révélation, et voilà qu'on lui en accordait brusquement une deuxième.

Le visage, sur l'affiche de Dirty Dave, lui revint à l'esprit - celui de la femme tenant un plat de poulet frit. Ce visage lui avait paru familier, et tout d'un coup quelque circuit secret de son cerveau se brancha, et il sut pourquoi.

C'était celui de Naomi Higgins.

Il croisa deux gosses en blousons estampillés JC sur les marches et rattrapa le battant avant qu'il ne se refermât complètement. La première chose qui le frappa, dans le hall d'entrée, fut le bruit. Certes,

aucun tapage ne régnait, au-delà de l'escalier de marbre, dans la salle de lecture; mais elle n'était pas non plus ce lac de silence lisse qui avait accueilli Sam le vendredi à midi, un peu plus d'une semaine auparavant.

D'accord, mais nous sommes samedi soir, maintenant; il doit y avoir des mômes là-dedans, qui révisent en vue de leurs examens.

Ardelia Lortz, cependant, pouvait-elle tolérer ces bavardages, si retenus qu'ils fussent ? La réponse paraissait être oui, à en juger par la rumeur, mais cela ne lui ressemblait pas.

La deuxième chose étant en rapport avec l'ordre comminatoire posé la dernière fois sur le chevalet SILENCE et qui avait disparu. À sa place, on voyait un portrait de Thomas Jefferson. Au-dessous figurait cette citation:

" Je ne saurais vivre sans livres. "

Thomas Jefferson, dans une lettre à John Adams (10 juin 1815)

Sam resta un instant pensif, se disant que cela changeait de fond en comble l'impression, au moment de pénétrer dans la bibliothèque.

provoquait un certain émoi et de l'inquiétude (et si jamais mon ventre se mettait à gargouiller, par exemple, ou si une attaque de flatulence, pas nécessairement silencieuse, devenait imminente?)

" Je ne saurais vivre sans livres ",

en revanche, induisait des sentiments de plaisir et d'attente joyeuse - on se sentait comme mis en appé- tit.

Méditant sur le fait qu'un si petit détail pût se tra-duire par une différence aussi fondamentale, Sam pénétra dans la bibliothèque… et resta paralysé sur place.

Il faisait bien plus clair dans la grande salle, que lors de sa première visite. Mais ce n'était pas le seul changement. Les échelles qui s'allongeaient jusque dans l'obscurité des étagères les plus hautes avaient disparu. Il n'y en avait plus besoin, parce que le plafond ne se trouvait plus qu'à trois mètres du sol tout au plus, et non à dix ou douze. Pour prendre un livre sur les étagères les plus hautes, il suffisait de monter sur l'un des escabeaux disséminés un peu partout. Les revues étaient agréablement disposées en éventail sur une vaste table, près du bureau de contrôle, le râtelier de chêne d'où elles pendaient comme des peaux d'animaux avait également disparu, ainsi que le panneau

VEUILLEZ REMETTRE LES REVUES À LEUR PLACE EXACTE

L'étagère consacrée aux acquisitions récentes était toujours là, mais à la place du panneau restreignant le prêt à sept jours, il y en avait un autre où était écrit: LISEZ UN BEST-SELLER, JUSTE POUR LE PLAISIR.

Les gens, surtout des jeunes, allaient et venaient, parlant à voix basse. Quelqu'un pouffa d'un rire retenu, mais sans culpabilité.

Sam contemplait le plafond, essayant désespéré- ment de comprendre ce qui avait bien pu se passer ici. Les verrières en pente avaient disparu. Le haut de la pièce était caché par un faux plafond suspendu moderne. Les globes de style démodé avaient été remplacés par des tubes fluorescents disposés dans le faux plafond.

Une femme, qui se dirigeait vers le bureau de contrôle, tenant une poignée de romans policiers à la main, suivit le regard de Sam; elle ne vit rien d'inhabituel au plafond et, du coup, se tourna vers Sam avec curiosité. L'un des gamins assis à la table des revues poussa son camarade du coude et lui montra Sam du doigt. Un autre se tapota la tempe, et tous ricanèrent doucement.

Sam ne remarqua ni les regards ni les ricanements. Il ne se rendait pas compte de l'effet qu'il produisait, debout à l'entrée de la salle de lecture principale, regardant le plafond d'un air bête, bouche bée. Il essayait d'intégrer ce changement majeur à ses souvenirs.

Eh bien, ils ont simplement posé un faux plafond depuis la dernière fois. Et alors ? C'est certainement plus économique pour le chauffage.

Peut-être, cependant la mère Lortz n'a pas parlé un instant de ces changements.

En effet. Mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Sam était loin d'être un habitué, non ?

Elle aurait dû être dans tous ses états. Son attache-ment aux traditions m'a frappé. Elle n'aurait pas aimé ça. Pas du tout.

Tout cela se tenait, mais il y avait quelque chose d'autre, d'encore plus troublant. Installer un faux plafond suspendu entraînait de gros travaux. Sam ne pouvait croire qu'il avait suffi d'une semaine pour les achever. Et les étagères du haut, avec tous leurs livres ? Où étaient-elles passées ? Où les livres étaient-ils passés ?

D'autres personnes regardaient Sam, maintenant; l'un des assistants bibliothécaires l'observait depuis l'autre côté du bureau de contrôle. Le bruit de fond de murmures animés ne s'entendait presque plus dans la grande salle.

Sam se frotta les yeux - au sens propre - et regarda de nouveau le faux plafond avec ses néons. L'un et les autres étaient toujours là.

Je me suis trompé de bibliothèque! C'est ça, je me suis trompé! pensa-t-il, frénétique.

Dans sa confusion, il se précipita sur cette idée, puis fit machine arrière, comme un chaton qui s'aperçoit qu'il vient de sauter sur une ombre. Junction City était une ville d'une taille relativement importante, comparée à la moyenne de l'État d'Iowa, avec ses quelque trente-cinq mille habitants, mais il était ridicule d'imaginer qu'elle pût entretenir deux bibliothèques. En outre, l'emplacement du bâtiment était le même, la configuration des lieux, identique… c'était simplement tout le reste qui ne collait pas.

Sam se demanda pendant quelques instants s'il ne devenait pas fou, par hasard, puis rejeta cette idée. Il regarda autour de lui et, pour la première fois, remarqua que tout le monde s'était interrompu dans ses occupations pour l'observer. Il se sentit pris d'une brusque et délirante envie de leur lancer: " Retournez à ce que vous faites - j'étais juste en train de remarquer que la bibliothèque était complètement différente, cette semaine. " Au lieu de cela, il déam-bula jusqu'à la table aux revues et prit un exemplaire de US News 8z World Report. Il commença à le feuilleter en observant, du coin des yeux, les gens qui se remettaient à leur travail.

Lorsqu'il sentit qu'il pouvait se déplacer sans attirer spécialement l'attention, il reposa la revue sur la table et se dirigea d'un pas nonchalant vers la bibliothèque des enfants. Il se sentait un peu comme un espion en territoire ennemi. Le panneau au-dessus de la porte était parfaitement identique, des lettres d'or sur du chêne massif, sombre et chaud, mais l'affiche représentait autre chose. À la place du Petit Chaperon rouge se rendant compte, terrifiée, de son erreur, on voyait les trois neveux de Donald Duck, Fifi, Riri et Loulou. Ils portaient des maillots de bain et plongeaient dans une piscine remplie de livres. Au-dessous, on lisait

VENEZ TOUS! C'EST AMUSANT DE LIRE !

Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ici? " grommela Sam. Son coeur s'était mis à battre plus vite; il sentait une fine pellicule de transpiration inonder son dos et ses bras. Si ça n'avait été que les affiches, il aurait pu supposer que la Lortz avait été virée… mais il n'y avait pas que les affiches. Il y avait tout.

Il ouvrit la porte de la bibliothèque des enfants et jeta un coup d'oeil à l'intérieur. Il découvrit le même univers agréable, avec ses tables et ses chaises minuscules, les mêmes rideaux d'un bleu éclatant, la même fontaine d'eau fraîche placée contre le mur. Sauf que maintenant, le plafond suspendu correspondait à celui de la salle principale, et que toutes les affiches avaient été remplacées. L'enfant hurlant dans la voiture noire

(Simon le Simplet… c'est le nom que les enfants donnent au petit garçon de l'affiche. Celui qui crie. Je pense que c'est très judicieux, vous ne trouvez pas ?)

avait disparu, tout comme le Policier des Bibliothèques avec son imper et son étoile bizarre à branches multiples. Sam recula, fit demi-tour et se dirigea lentement vers le comptoir du service de contrôle des entrées et sorties des livres. Il avait l'impression que son corps était entièrement de verre.

Deux assistants - un garçon et une fille n'ayant pas vingt ans - le regardèrent approcher. Sam n'était pas lui-même bouleversé au point de ne pas se rendre compte qu'ils paraissaient un rien nerveux.

Fais attention. Non… comporte-toi NORMALEMENT. Ils ne sont déjà pas loin de penser que tu es à moitié fou.

Il repensa soudain à Lukey et se sentit saisi d'un besoin horrible et presque incoercible d'ouvrir la bouche et de gueuler à pleins poumons, exigeant de ces deux jeunes gens nerveux quelques foutus Slim Jim, parce que ça, c'était de la bouffe, de la foutue chouette bouffe.

Au lieu de cela, il s'exprima à voix basse et calmement.

" Vous pouvez peut-être m'aider. Je dois parler à la bibliothécaire. "

Une ombre de surprise passa dans le regard des deux adolescents. " Oh, je suis désolée, répondit la jeune fille. Monsieur Price ne vient pas, le samedi soir. "

Sam jeta un coup d'oeil au comptoir. Lors de sa précédente visite, il y avait une petite plaque avec un nom, posée à côté de l'appareil à microfilms. Elle s'y trouvait toujours mais au lieu d'y lire

A. LORTZ

on y découvrait maintenant

M. PRICE

Il se rappela Naomi lui parlant d'un homme grand, d'environ cinquante ans.

” Non, répondit-il, pas M. Price. Ni M. Peckham. L’autre. Ardelia Lortz. “

Les deux jeunes gens échangèrent un regard franchement intrigué. ” Il n’y a aucune employée, ici, qui porte le nom d’Ardelia Lord, intervint le garçon. Vous devez confondre avec une autre bibliothèque.

- Pas Lord, dit Sam, qui avait l’impression que sa voix arrivait de très, très loin. Lortz.

- Non, dit la jeune fille. Vous devez vraiment vous tromper, monsieur. “

Ils commençaient de nouveau à avoir l’air sur leurs gardes et, en dépit de son envie d’insister, de leur dire qu’Ardelia Lortz travaillait évidemment ici puisqu’il l’y avait rencontrée seulement huit jours auparavant, il se força à battre en retraite. Et en un certain sens c’était parfaitement logique, non ? Parfaitement logique dans le contexte d’un délire total, d’accord, mais cela ne signifiait pas que la logique interne était intacte. Tout comme les affiches, les ver-rières et le râtelier aux revues, Ardelia Lortz avait simplement cessé d’exister. De nouveau, la voix de Naomi s’éleva dans sa tête. Oh, mademoiselle Lortz, n’est-ce pas ? Vous avez dû trouver ça drôle.

” Pourtant, Naomi a reconnu le nom “, grommela-t-il.

Les deux jeunes assistants le regardaient maintenant avec une même expression de consternation sur la figure.

” Veuillez m’excuser “, dit Sam, s’efforçant de sourire. Il eut l’impression de grimacer. ” Je ne suis pas dans mes bons jours.

- Je vois, dit le garçon.

- Pardi “, renchérit la fille.

Ils me croient fou, et vous savez quoi, les gars ? je me demande s’ils n’ont pas raison.

” Y a-t-il quelque chose d’autre que l’on puisse faire pour vous ? ” demanda le garçon.

Sam ouvrit la bouche pour répondre non, avec l’idée de battre ensuite hâtivement en retraite, puis changea d’avis. Au point où il en était, il ne risquait pas grand-chose.

” Depuis quand M. Price est-il le bibliothécaire en chef ? “

Les deux assistants échangèrent un nouveau regard. La fille haussa les épaules. ” Nous le connaissons depuis que nous sommes là, mais ça ne fait pas très longtemps, monsieur… ?

- Peebles, dit Sam en leur tendant la main. Sam Peebles. Je suis désolé. Je crois que j’ai perdu mes bonnes manières avec le reste de mon bon sens. “

Ils se détendirent tous deux un peu - de façon indéfinissable mais perceptible, et cela aida Sam à en faire autant. Bouleversé ou non, il avait réussi à conserver une partie de son très réel talent pour mettre les gens à l’aise. Un agent immobilier ou d’assurances qui n’en serait pas capable devrait d’ailleurs chercher d’urgence à se reconvertir.

” Cynthia Berrigan, dit la jeune fille en lui donnant une poignée de main indécise, et voici Tom Stanford.

- Heureux de faire votre connaissance, dit Stanford, qui n’avait pas trop l’air de penser ce qu’il disait, mais donna également une rapide poignée de main à Sam.

- Veuillez m’excuser, intervint la femme aux romans policiers. Quelqu’un peut-il m’aider? Je vais être en retard pour ma partie de bridge.

- Je m’en occupe, glissa Tom à Cynthia, avant de gagner la partie du comptoir où l’on procédait aux sorties de livres.

- Ted et moi allons au Chapelton Junior College, monsieur Peebles. Nous sommes stagiaires, ici. Moi, depuis deux semestres, puisque M. Price m’a engagée le printemps dernier: Tom a été pris pendant l’été.

- M. Price est-il le seul employé à plein temps?

- En effet. ” Elle avait de ravissants yeux bruns, et il y devinait une pointe d’inquiétude. ” Quelque chose qui ne va pas ?

- Je ne sais pas. ” De nouveau, Sam regarda en l’air; il ne pouvait s’en empêcher: ” Ce faux plafond existe-t-il depuis que vous travaillez ici ? “

Elle suivit son regard. ” Je ne savais pas qu’on l’appelait comme ça, mais oui, je l’ai toujours vu ainsi.

- Je croyais me souvenir qu’il y avait des verrières.

Cynthia sourit. ” Oh, mais il y en a ! On peut les voir de l’extérieur; si l’on va sur le côté du bâtiment. Et bien sûr aussi depuis les réserves, mais elles ont été condamnées avec des planches. Je crois que cela fait des années. “

Des années.

” Et vous n’avez jamais entendu parler d’Ardelia Lortz ? “

Elle secoua la tête. ” Non; désolée.

- Ni du Policier des Bibliothèques? ” demanda Sam impulsivement.

Elle éclata d’un rire retenu. ” Seulement par ma vieille tante. Elle me disait que la Police des Bibliothèques m’attraperait si je ne rendais pas mes livres à temps. Mais c’était à Providence, Rhode Island, quand j’étais petite fille. Il y a longtemps. “

Tu penses, cela fait au moins dix ans, sinon douze! À l’époque où les dinosaures régnaient sur la Terre.

” Eh bien, merci pour l’information. Mon intention n’était pas de vous faire peur.

- Vous ne m’avez pas fait peur.

- Si, un peu, je crois. J’ai simplement eu un moment de confusion, pendant un instant.

- Qui est Ardelia Lortz ? demanda Tom Stanford, revenu près d’eux. Ce nom me dit quelque chose, mais je n’arrive pas à savoir quoi.

- C’est exactement ça, répondit Sam. Je ne le sais pas très bien moi-même.

- Écoutez, nous sommes fermés demain, mais M. Price sera là lundi après-midi et soir. Il pourra peut-être vous éclairer sur ce que vous voulez savoir. “

Sam acquiesça. ” Je crois que je vais revenir le voir. En attendant, encore merci.

- Nous sommes ici pour aider les gens, dans la mesure du possible, dit Tom. Je regrette simplement de ne pas avoir pu faire davantage, monsieur Peebles.

- Moi aussi. “

Il se sentit dans son état normal jusqu’à la voiture, mais une fois là, alors qu’il déverrouillait la portière, tous les muscles de son ventre et de ses jambes sem-blèrent le trahir. Il dut s’appuyer d’une main sur le toit du véhicule tandis qu’il ouvrait la portière de l’autre. On ne peut pas dire qu’il s’installa derrière le volant; il s’y effondra et resta assis sur place, respirant fort et se demandant s’il n’allait pas s’évanouir.

Mais qu’est-ce qui m’arrive ? Je me sens comme l’un des personnages de ce vieux spectacle de Rod Serling. ” Soumis à votre examen, un certain Samuel Peebles, ex-habitant de Junction City, actuellement marchand de biens, passant toute sa vie… au pays des Ombres. “

Oui, voilà à quoi ça ressemblait. Sauf que voir des gens, à la télé, se colleter avec des événements inexplicables était plus ou moins drôle. Sam découvrait que l’inexplicable perdait beaucoup de son charme lorsqu’on s’y trouvait soi-même confronté.

Il regarda en direction de la bibliothèque, depuis l’autre côté de la rue; des gens allaient et venaient sous l’éclairage paisible des deux lampes de fiacre. La vieille dame aux romans policiers descendait la rue, sans doute en route pour sa partie de bridge. Deux jeunes filles dévalèrent les marches, bavardant et riant, des livres serrés contre leur poitrine naissante. Tout paraissait parfaitement normal… et bien sûr, tout l’était. La bibliothèque anormale était celle dans laquelle il avait pénétré la semaine précédente. Trop préoccupé par le fichu discours qu’il devait faire, supposa-t-il, son esprit n’avait pas été frappé, comme il l’aurait dû, par toutes les anomalies qu’il avait rele-vées.

N’y pense plus, s’enjoignit-il à lui-même, non sans craindre d’être dans l’un de ces moments où son esprit était incapable de respecter ce genre d’injonction. Fais ta Scarlett O’Hara, et pense à demain. Quand il fera jour, tout ça se mettra en place.

Il démarra et ne cessa d’y penser jusque chez lui.

La première chose qu'il fit, en entrant, fut d'aller consulter le répondeur. Son pouls prit un rythme légèrement plus rapide lorsqu'il vit la lampe MESSAGES allumée.

Je parie que c'est elle. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle est, mais je commence à me dire qu'elle ne sera pas contente tant qu'elle ne m'aura pas rendu complè- tement cinglé.

Alors ne l'écoute pas, c'est tout, répondit une autre partie de son esprit; Sam était dans un tel état de confusion qu'il n'arrivait même pas à déterminer si c'était une idée raisonnable ou non. Elle paraissait raisonnable, mais également un peu pusillanime. En réalité…

Il prit conscience d'être planté là, en sueur, se ron-geant les ongles, et il poussa soudain un grognement, retenu mais exaspéré.

Directement de la petite école à l'asile de fous. Que le diable m'emporte si je te laisse faire ça, mon chou.

Il appuya sur le bouton.

" Salut! fit une voix d'homme rabotée au whisky. Joseph Randowski à l'appareil, monsieur Peebles.

CHAPITRE SEPT

TERREURS NOCTURNES

Mon nom de scène est Joe l'Époustouflant. J'appelle simplement pour vous remercier de m'avoir remplacé l'autre soir à la réunion des Kiwanis ou je sais pas quoi. Je voulais vous dire que je me sens beaucoup mieux, et que je vous fais parvenir une pleine poignée d'invitations pour le spectacle. Distribuez-les à vos amis. Prenez soin de vous. Merci encore. Salut! "

La bande s'arrêta. La lampe MESSAGES TERMINÉS s'alluma. Sam eut un grognement de mépris à l'idée de sa nervosité: si Ardelia Lortz voulait qu'il sursautât à la première ombre venue, elle obtenait exactement ce qu'elle voulait. Il appuya sur le bouton de rembobinage et une nouvelle pensée le frappa. Cette manoeuvre était devenue habituelle pour lui, mais elle signifiait que les vieux messages disparaissaient sous les nouveaux. Celui de Joe l'Époustouflant avait dû effacer le précédent, celui d'Ardelia. Il venait de détruire sa seule preuve de l'existence de cette femme.

Mais non, c'était faux; il restait sa carte d'abonnement à la bibliothèque. Il l'avait vue lui-même la signer de son nom, en grandes lettres ornées de fiori-tures, au bureau de contrôle des livres.

Sam prit son portefeuille et le fouilla à trois reprises avant d'admettre que la carte avait elle aussi disparu. En outre, il se doutait comment. Il croyait se rappeler l'avoir glissée dans la pochette intérieure des Poèmes d'amour préférés des Américains.

Pour plus de sûreté.

Afin de ne pas la perdre.

Génial. Vraiment génial.

Sam s'assit sur le canapé, se tenant le front de la main. Il commençait à avoir mal à la tête.

Un quart d'heure plus tard, il faisait réchauffer de la soupe en boîte sur sa gazinière, avec l'espoir qu'un peu de nourriture chaude calmerait son mal de tête, lorsqu'il pensa soudain à Naomi - Naomi qui ressemblait tellement à la femme dessinée par Dirty Dave, sur son affiche. La question de savoir si sa secrétaire menait une vie plus ou moins secrète sous le nom de Sarah était pour le moment passée au second plan: car Naomi savait qui était Ardelia Lortz, et cela lui paraissait beaucoup plus important. Mais la réaction de la jeune femme, lorsqu'il avait mentionné le nom de la bibliothécaire, avait été… un peu étrange, non ? Elle avait paru abasourdie pendant quelques instants, puis elle avait commencé une plaisanterie; mais le téléphone avait sonné à ce moment-là, c'était Burt Iverson, et…

Sam essaya de rétablir la conversation dans son esprit, et se trouva chagrin de si mal s'en souvenir. Naomi avait dit qu'Ardelia était un peu spéciale, ou quelque chose dans ce genre; il n'était sûr que de cela. La chose lui avait alors paru sans importance - ce qui en avait, à ce moment-là, était le saut quantique que sa carrière paraissait avoir fait. C'était d'ailleurs toujours cela qui importait, même si

l’autre événement semblait le rapetisser. À la vérité, on aurait dit qu’il rapetissait tout. Son esprit ne cessait de revenir à cette aberrante histoire de faux plafond et d’étagères réduites. Il ne croyait pas être fou, pas même un peu, mais il commençait à craindre de le devenir s’il n’arrivait pas à mettre de l’ordre dans tout ça. Impression d’être tombé sur un trou au milieu de sa tête, si profond qu’on pouvait y jeter des choses sans entendre le moindre éclaboussement, quels que soient la taille de l’objet ou le temps que l’on patien-tait, l’oreille tendue. Il se dit que cette impression finirait par passer - peut-être - mais en attendant, elle était horrible.

Il baissa le niveau de la flamme sous la soupe, alla dans son bureau et y trouva le numéro de téléphone de Naomi. La sonnerie retentit trois fois, puis une voix fêlée et âgée demanda: ” Qui est à l’appareil, je vous prie ? ” Sam la reconnut tout de suite, même s’il n’en avait pas vu la propriétaire depuis deux bonnes années. C’était la mère délabrée de Naomi.

” Bonjour, madame Higgins, c’est Sam Peebles. “

Il s’arrêta et attendit qu’elle lui répondît: Oh, bonjour, Sam ou encore: Comment allez-vous? mais il n’entendait que son souffle âpre et emphysémateux. Sam n’avait jamais tellement eu la cote avec elle, et le temps passé sans se voir ne semblait pas avoir attendri son coeur.

Puisqu’elle n’avait pas l’air de vouloir respecter le rituel des civilités, Sam décida qu’il pouvait aussi bien y procéder lui-même. ” Comment allez-vous, madame Higgins ?

- Oh, il y a des jours avec et des jours sans. “

Sam resta coi pendant quelques instants. C’était le genre de remarques devant lesquelles on ne sait que répondre. Je suis désolé pour vous ne cadrait pas bien, mais Ça me fait plaisir, madame Higgins ! aurait franchement été déplacé.

Il s’en tint à demander s’il pouvait parler à Naomi.

” Elle est sortie, ce soir. Je ne sais pas à quelle heure elle doit rentrer.

- Pouvez-vous lui demander de me rappeler?

- Je vais me coucher. Et ne me demandez pas de lui laisser un mot, non plus. Mon arthrite me fait terriblement souffrir. “

Sam soupira. ” J’appellerai demain.

- Nous allons à la messe demain matin, l’informa Mme Higgins de la même voix plate et peu amène, et le premier pique-nique de printemps de l’Association des Jeunes Baptistes a lieu demain après-midi. Naomi a promis de les aider “

Sam décida de ne pas insister. Il était évident que Mme Higgins sen tenait à décliner nom, rang et numéro matricule, autant qu’elle le pouvait. Au moment de lui dire au revoir, il eut une idée. ” Dites-moi, madame Higgins, est-ce que le nom de Lortz signifie quelque chose pour vous ? Ardelia Lortz ? “

La lourde respiration asthmatique s’interrompit en pleine expiration. Il y eut quelques instants de silence total sur la ligne, puis Mme Higgins répondit d’une voix basse et mauvaise: ” Pendant

combien de temps encore, bande de païens athées, allez-vous nous lancer le nom de cette femme à la figure ? Croyez-vous que ce soit drôle ? Croyez-vous que ce soit intelligent ?

- Vous ne m'avez pas compris, madame Higgins. Je voulais simplement savoir… "

Un claquement bruyant retentit dans son oreille. Comme si la vieille dame avait cassé un petit bâton bien sec sur son genou. La ligne était coupée.

Sam mangea sa soupe et passa ensuite une demi-heure à essayer de regarder la télé. Sans résultat. Son esprit ne cessait de s'évader. Par exemple, vers la femme de l'affiche de Dirty Dave, ou vers l'empreinte de pas sur la couverture des Poèmes d'amour préférés des Américains, ou encore vers l'affiche disparue du Petit Chaperon rouge. Mais peu importait par où il commençait, il se retrouvait toujours au même endroit: le plafond complètement différent de la salle de lecture de la bibliothèque municipale de Junction City.

Il renonça finalement à la télé et se traîna jusque dans son lit. C'était l'un des pires samedis dont il se souvînt, peut-être le pire de toute sa vie. Il ne désirait plus qu'une chose, pour le moment : plonger très vite dans une inconscience sans rêves.

Mais le sommeil ne vint pas.

À la place, ce fut le défilé des horreurs.

La plus terrifiante était l'idée qu'il perdait la rai-son. Sam n'avait jamais mesuré à quel point une telle idée pouvait être épouvantable. Il avait vu des films dans lesquels un type allait voir un psychiatre et lui disait: " J'ai l'impression de perdre l'esprit, docteur ", tout en se tenant la tête d'un geste théâtral, et il en était plus ou moins venu à faire des prémices de la folie l'équivalent d'un mal au crâne qu'une aspirine-suffirait à chasser. Ce n'était nullement ainsi, comme il le découvrit pendant les longues heures entre le sept et le huit avril. Même impression que de se gratter les couilles et de découvrir une grosse masse sous ses doigts, une grosse masse qui est probablement une tumeur d'un genre ou d'un autre.

Il était impossible que la bibliothèque eût changé aussi radicalement en une semaine. Il était impossible qu'il eût vu les verrières depuis la salle de lecture. La jeune fille, Cynthia Berrigan, lui avait expliqué qu'on les avait condamnées, qu'elles étaient ainsi depuis son arrivée, c'est-à-dire depuis au moins un an. C'était donc lui qui devait faire une sorte de dépression nerveuse. Ou bien il avait une tumeur au cerveau. La maladie d'Alzheimer, peut-être. Pourquoi pas? L'idée n'était pas totalement désagréable; il avait entendu dire que les victimes de cette affection dégénérative retombaient peu à peu en enfance. Qui sait si tout cet épisode délirant n'était pas le signe d'une sénilité insidieuse et précoce ?

Une image pénible commença à lui envahir l'esprit, celle d'un tableau sur lequel étaient écrits deux mots, en lettres graisseuses comme de la guimauve rouge,:

PERDRE LESPRIT:

Il avait mené jusqu'ici une existence ordinaire, pleine de plaisirs ordinaires, de regrets ordinaires; une existence sur laquelle il ne s'était guère posé de questions. S'il n'avait jamais vu son nom en lettres de néon, il n'avait non plus aucune raison de mettre en doute sa santé mentale. Allongé dans son lit tout chiffonné, il se demandait maintenant si c'était ainsi que se passaient les choses lorsqu'on se détachait du monde réel et rationnel. Lorsque l'on commençait à PERDRE ESPRIT.

L'idée que l'ange du refuge des sans-abri de Junction City pût être Naomi - Naomi agissant sous un pseudonyme - était encore une idée de cinglé. Cela aussi, c'était impossible, non? Il commença même à se poser des questions sur le brusque regain d'activité de son cabinet d'assurances et d'immobilier. Qui sait s'il n'avait pas tout halluciné ?

Vers minuit, ses pensées se tournèrent vers Ardelia Lortz, et c'est alors que les choses prirent vraiment mauvaise tournure. Il se l'imagina cachée dans le placard, ou sous son lit, et c'était affreux. Il la vit qui souriait joyeusement, dans le secret de l'obscurité, et agitait des doigts se terminant par des ongles longs et effilés, tandis que des mèches échevelées lui retombaient sur le visage, comme une perruque de gor-gone. Il s'imagina en train de se liquéfier en l'entendant qui lui murmurait:

Vous avez perdu les livres, Sam, et je vais donc vous envoyer le Policier des Bibliothèques… vous avez perdu vos livres… vous les avez perduuuuus…

Finalement, vers minuit et demi, il n'y tint plus. Il s'assit dans le lit et chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe de chevet. Un nouveau fantasme l'envahit à ce moment-là, si puissant qu'il en devenait presque une certitude: il ne se trouvait pas seul dans la chambre, mais son visiteur n'était pas Ardelia Lortz. Oh non. Son visiteur était le Policier des Bibliothèques, celui de l'affiche qui avait disparu de la bibliothèque des enfants. Il se tenait là dans les ténèbres, grand, blême, emmitouflé dans son imper-méable; c'était un homme au teint malsain, avec une cicatrice qui zigzaguait, blanche, sur sa joue gauche, sous l'oeil, et montait jusqu'à l'arête de son nez. Sam n'avait pas vu cette cicatrice sur le visage de l'affiche, mais simplement parce que l'artiste n'avait pas pris la peine de la figurer. Sam, lui, savait qu'elle y était.

Tu tés trompé pour les buiffons, dit le policier de sa voix qui zézayait légèrement. Il y en a plein qui pouffent le long des bords. Plein de buiffons. Et on va les essplorer On va les essplorer ensemble.

Non! Arrêtez! Je vous en prie… arrêtez!

Tandis que sa main tremblante trouvait enfin le fil de la lampe, une planche craqua dans la pièce et il émit un petit cri sans force. Sa main étreignit l'interrupteur, et la lumière éclaira la pièce. Pendant un moment, il crut réellement voir l'homme de haute taille, puis il se rendit compte que ce n'était que l'ombre portée de la commode.

Sam posa les pieds par terre, et garda le visage enfoui dans ses mains pendant quelques instants.

Puis il tendit la main vers le paquet de Kent, sur la

table de nuit.

” Il faut absolument que je me ressaisisse, marmonna-t-il. Mais, nom de Dieu, d’où t’arrivent ces

idées ? “

Je ne sais pas, répondit aussitôt une voix au fond

de lui. Et en plus, je ne veux pas le savoir. Je ne veux

jamais le savoir. Les buissons, c’était il y a très longtemps. Jamais je n’aurai besoin d’y penser à nouveau

aux buissons. Ou à ce goût. Ce goût sucré écoeurant.

Il alluma une cigarette et inhala profondément.

Mais le pire était que la fois suivante, il serait bien

capable de voir l’homme en imperméable. Ou Ardelia. Ou bien Gorgo, grand empereur de Pelucidan

Car s’il avait été capable de créer une hallucination

aussi complète que sa visite à la bibliothèque et sa rencontre avec Ardelia Lortz, il pouvait halluciner

n’importe quoi. Une fois que l’on a imaginé des verrières à la place d’un plafond, des gens qui ne sont

pas là, et même des buissons inexistants, tout paraît

possible. Comment étouffe-t-on une rébellion dans

son propre esprit ?

Il descendit à la cuisine, allumant les lumières au

fur et à mesure, et dut faire un effort pour résister à

l’envie de regarder pardessus son épaule pour voir si

personne ne le suivait furtivement. Un homme avec

un insigne à la main, par exemple. Il se dit que c’était

d’un somnifère qu’il avait besoin, mais étant donné

qu’il n’en détenait pas - pas même des produits -en

vente libre comme le Sominex - il allait devoir

improviser. Il fit chauffer du lait dans une casserole, le versa dans une grande tasse à café et y ajouta une bonne rasade de cognac. Encore quelque chose qu'il avait vu au cinéma. Il en prit une gorgée, fit la grimace, faillit jeter le diabolique mélange dans l'évier, puis regarda l'horloge numérique du four à micro-ondes. Une heure moins le quart. Cela faisait bien des heures avant l'aube, bien des heures à imaginer Ardelia Lortz et le Policier des Bibliothèques avan- çant à pas furtifs dans l'escalier, un couteau entre les dents.

Ou des flèches. De longues flèches noires. Ardelia et le Policier des Bibliothèques grimpant l'éscalier en tapi-nois avec de longues flèches noires entre les dents. Spectaculaire, non, public aimé, foule en délire ?

Des flèches ?

Mais pourquoi des flèches ?

Il ne voulait pas s'appesantir là-dessus. Il en avait assez de ces idées qui, dans un chuintement, jaillissaient d'abysses jusqu'ici insoupçonnés au fond de lui et le frôlaient comme d'horribles et puants Fris-bees.

Je ne veux pas y penser. Pas question d'y penser.

Il vida son lait-cognac et retourna se coucher.

Il laissa sa lampe de chevet allumée, ce qui suffit à lui faire retrouver un peu de son calme. Il commença même à penser qu'il pourrait redormir un jour avant la fin du monde. Il tira la couverture jusqu'à son menton, croisa les mains derrière la tête et contempla le plafond.

Il y en a au moins UNE PARTIE qui s'est produite. Tout ne peut pas être une hallucination… à moins que ceci ne fasse encore partie de l'hallucination et que je ne sois dans une chambre capitonnée de Cedar Rapids, ficelé dans une camisole de force et en train de m'imaginer couché dans mon lit.

Il avait bien prononcé son allocution, non? Il avait bien utilisé les plaisanteries tirées du Mémento de l'orateur, et le poème de Spencer Michael Free trouvé dans Les Poèmes d'amour préférés des Américains, non ? Et étant donné qu'il ne possédait aucun de ces volumes dans sa mince bibliothèque personnelle, il avait bien fallu qu'il les empruntât à la bibliothèque publique! Naomi de même que sa mère avaient connu Ardelia Lortz - au moins de nom. Et comment! La vieille dame avait réagi comme s'il avait jeté un pétard sous son fauteuil de repos.

Je peux faire des vérifications. Si Mme Higgins la connaît de nom, elle ne doit pas être la seule. Pas les stagiaires de Chapelton, peut-être, mais des gens qui habitent Junction City depuis un bon bout de temps. Comme Frank Stephens. Ou Dirty Dave… À ce stade, Sam finit par sombrer. Il traversa cette

frontière presque impalpable entre le sommeil et la veille sans s'en rendre compte. Le flot de ses pensées ne cessa pas un instant de s'écouler; il se mit simplement à se métamorphoser et à prendre des formes de plus en plus étranges et fabuleuses. À devenir rêve. Puis cauchemar. Il était de nouveau à

Angle Street, et les trois alcoolos, toujours assis sur le porche, travaillaient à leur affiche. Il demanda à Dirty Dave ce q'il faisait. - Tiens, on passe le temps, pardi, répondit Dave qui tourna timidement son affiche vers Sam.

Elle représentait Simon le Simplet. On l'avait empalé sur une broche et placé au-dessus d'un feu. D'une main, il agrippait une grosse poignée de réglisse fondante. Ses vêtements brûlaient, mais il était toujours en vie. Il hurlait. Au-dessus de cette terrible image, on lisait:

GRAND DÎNER DANS LES BUISSONS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE MARMOTS A LA BROCHE ! SAMEDI 19 AVRIL ET DIMANCHE 20 AVRIL DE MINUIT À DEUX HEURES VENEZ TOUS a ÇA, C'EST DE LA CHOUETTE BOUFFE "

Mais, Dave, c'est horrible, dit Sam dans son rêve. - Pas du tout, répondit l'homme. Les enfânts l'appellent Simon le Simplet. Ils sont ravis de le manger. Je crois que c'est très judicieux, pas vous ?

Regardez! s'écria Rudolph. Regardez, c'est Sarah!

Sam leva les yeux et vit Naomi s'avancer sur le terrain couvert d'herbes folles et de débris qui séparait Angle Street du centre de recyclage. Elle se déplaçait très lentement, car elle poussait un caddie rempli d'exemplaires des Poèmes d'amour préférés des Américains et du Mémento de l'orateur Derrière elle, le soleil se couchait au milieu d'une fournaise aveuglante d'un rouge maussade tandis qu'un train de passagers, immensément long, passait au ralenti dans un grondement grave pour aller se perdre dans le désert de l'Iowa occidental. Sam comprit qu'il s'agissait d'un train funéraire.

Il se retourna vers Dirty Dave et dit. Son nom n'est pas Sarah, mais Naomi. Naomi Higgins, de Proverbia.

Pas du tout, répondit Dave. C'est la mort qui vient, monsieur Peebles. La mort est femme.

C'est alors que Lukey se mit à couiner à pleins poumons; au comble de la terreur, on aurait dit un cochon qu'on égorgeait. Elle a des Slim Jim ! Elle a des Slim Jim ! Ô mon Dieu, elle a des foutus Slim Jim !

Sam se tourna pour voir de quoi voulait parler Lukey. La femme s'était rapprochée: ce n'était plus Naomi, mais Ardelia. Elle était habillée d'un imper-méable de la couleur d'un nuage de tempête, l'hiver; Ce n'était pas de Slim Jim qu'était rempli le caddie, comme l'avait dit Lukey, mais de milliers de lanières entrelacées de guimauve rouge. Sous le regard de Sam, Ardelia en rafla poignée sur poignée qu'elle enfourna dans sa bouche. Elle n'avait plus son dentier, mais de longues dents décolorées. Elles lui firent l'effet de crocs de vampire, à la fois effilés et horriblement puissants. Avec une grimace, elle mordit dans l'écheveau de guimauve. Un sang d'un rouge éclatant en jaillit, dispersant un nuage rose dans l'air du soir et dégoulinant sur son menton. Des fragments de guimauve dégringolèrent sur le sol herbeux; le sang continuait à en gicler.

Elle leva ses mains, transformées en serres crochues.

Vous aaaavez perddddu les lIlIlIlivres ! hurla-t-elle à Sam, se jetant sur lui.

Sam s'éveilla en sursaut, la respiration coupée. Ses

draps n’étaient plus bordés, et il était recroquevillé sous eux, près du pied du lit, transformé en une pelote de transpiration. À l’extérieur, les premières lueurs de l’aube filtraient à travers les rideaux tirés.

Son horloge indiquait 5:53.

Il se leva, l’air de la chambre produisant un effet rafraîchissant sur sa peau en sueur, et alla uriner dans la salle de bains. Il avait vaguement mal à la tête, soit à cause du cognac ingurgité au début de la nuit, soit à cause du stress du cauchemar. Il ouvrit l’armoire à pharmacie, prit deux aspirines et retourna s’effondrer sur son lit. Il tira les couvertures du mieux qu’il put - des résidus humides de son mauvais rêve stagnaient dans chaque repli du drap. Il sentait qu’il ne serait pas capable de se rendormir, mais au moins pouvait-il attendre là que le cauchemar commençât à se dissiper.

Lorsque sa tête se cala dans l’oreiller, cependant, il se rendit soudain compte qu’il savait autre chose, une chose aussi surprenante et inattendue que la soudaine révélation que la femme de l’affiche de Dirty Dave était sa secrétaire à temps partiel. Une chose qui avait un rapport avec l’alcoolique… ainsi qu’avec Ardelia Lortz.

C’est à cause du rêve. C’est là que je l’ai trouvée.

Sam sombra dans un sommeil profond et naturel. Il ne se souvenait d’aucun rêve en se réveillant, et son horloge marquait presque onze heures. Les cloches appelaient les fidèles à la messe, et dehors il faisait un temps splendide. La vue de toute cette lumière qui vernissait l’herbe nouvelle fit mieux que lui don-ner une sensation de bien-être; il eut presque l’impression de renaître.

CHAPITRE HUIT

ANGLE STREET (Il)

Il se prépara un brunch -jus d'orange, omelette de trois oeufs à la ciboulette et beaucoup de café fort - et envisagea de retourner à Angle Street. Il se rappelait très bien ce court moment d'illumination qui l'avait saisi pendant son bref réveil, à l'aube, et il était tout à fait sûr d'avoir deviné juste; mais il se demandait s'il avait réellement envie de pousser un peu plus loin cette démentielle affaire.

Dans la lumière chatoyante de cette matinée de printemps, ses peurs nocturnes lui paraissaient à la fois lointaines et absurdes, et il éprouva la forte sensation - presque un besoin - de tout laisser tomber. Il lui était arrivé quelque chose, se disait-il, dépourvu de toute explication raisonnable et rationnelle. La question était: Et alors ?

Il avait lu des choses sur ce thème, des histoires de revenants, de prémonitions, de possessions, mais il ne leur portait qu'un intérêt réduit. Il aimait bien voir un film de fantômes, de temps en temps, mais ça n'allait pas plus loin. Homme pratique, il ne voyait aucun usage pratique aux événements paranor-maux… s'il s'en produisait vraiment. Il avait fait l'expérience de… oui, d'un événement, c'était le mot qui convenait le moins mal. Il était maintenant passé. Pourquoi ne pas laisser tomber?

Parce qu'elle a dit qu'elle voulait les livres demain. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Mais cette raison semblait maintenant n'avoir aucun effet sur lui. En dépit du message qu'elle avait laissé sur son répondeur, Sam ne croyait plus vraiment en Ardelia Lortz.

Ce qui l'intéressait, c'était sa propre réaction à ce qui s'était passé. Il se prit à évoquer un cours de biologie, au collège. Le professeur avait commencé en disant que le corps humain disposait d'un moyen extrêmement efficace de lutte contre toute incursion d'organismes étrangers. Il se souvenait comment il avait expliqué que comme ce sont les mauvaises nouvelles - cancer; grippe, maladies sexuellement trans-missibles comme la syphilis - qui font la manchette des journaux, les gens avaient tendance à se croire beaucoup plus vulnérables aux maladies qu'ils ne l'étaient en réalité. " Le corps humain dispose de sa propre force d'intervention rapide; lorsqu'il est atta-qué par un étranger, mesdames et messieurs, sa réac-tion est fulgurante et sans merci. Il n'y a pas de quartier. Sans cette armée de tueurs entraînés, cha-cun de vous serait mort plus de vingt fois avant d'avoir atteint un an. "

La technique de base employée par l'organisme, dans ce combat, était l'isolation. Les envahisseurs étaient tout d'abord entourés, coupés des éléments nutritifs dont ils avaient besoin pour vivre, puis ou bien dévorés, ou bien battus, ou bien affamés. Sam découvrait maintenant - ou croyait découvrir - que le cerveau employait exactement la même tactique lorsqu'il était attaqué. Il se rappelait s'être couché à maintes occasions avec l'impression d'avoir pris froid, pour se réveiller en se sentant en pleine forme; son organisme avait accompli son travail. Une guerre implacable s'était déroulée pendant son sommeil, et les envahisseurs avaient été balayés jusqu'au dernier. Battus, dévorés ou affamés.

La nuit précédente, il avait vécu l'équivalent men-tal d'un coup de froid. Et ce matin l'envahisseur, celui qui menaçait ses perceptions claires et rationnelles, avait été circonscrit. Coupé de ses éléments

nutritifs. Ce n'était plus qu'une question de temps. Et une partie de lui-même le mettait en garde: à vouloir davantage pousser ses investigations, il risquait de ravitailler l'ennemi.

C'est comme ça que ça se passe. C'est pour cette rai-son qu'on n'est pas constamment bombardé de comptes rendus sur des phénomènes bizarres et inexplicables. L'esprit les vit… perd un moment les pédales… puis contre-attaque.

Mais voilà, il était curieux. Le problème était là. Et ne disaiton pas que si d'un côté la curiosité tue le chat, de l'autre, sa satisfaction vous rend la bête éga-rée ?

Qui donc ? Qui dit ça ?

Il l'ignorait. Sans doute aurait-il pu le trouver, à la bibliothèque municipale, par exemple. Sam esquissa un sourire en mettant sa vaisselle sale dans l'évier. Il s'aperçut que sa décision était prise: il allait encore creuser un peu cette histoire démentielle.

Juste un tout petit peu.

De retour à Angle Street vers midi trente, Sam ne fut pas excessivement surpris de trouver la vieille Datsun bleue de hIaomi garée dans l'allée. Il se ran-gea derrière, sortit de voiture et grimpa les marches branlantes, non sans jeter un coup d'oeil, au passage, au panneau intimant aux visiteurs de déposer toute bouteille dans le tonneau. Il frappa à la porte, mais il n'y eut pas de réponse. Il poussa le battant et découvrit une grande entrée sans le moindre mobilier… en dehors d'un téléphone payant guetté par la casse. Le papier peint, délavé, était néanmoins propre. Sam vit un endroit où on l'avait réparé avec de l'adhésif. " Salut ? "

Toujours pas de réponse. Il continua d'avancer dans le vestibule avec l'impression de se comporter en intrus; la première porte sur la gauche donnait dans la salle commune. On y avait apposé deux affichettes.

LES AMIS DE BILL SONT LES BIENVENUS ICI

disait celle du haut. Celle du bas parut aussi implacablement logique qu'exquisément stupide à Sam:

LE TEMPS PREND DU TEMPS.

La salle commune était meublée de chaises dépareillées et d'un canapé qui avait aussi été réparé avec de l'adhésif - électrique, cette fois. D'autres slogans ornaient les murs. Il y avait une machine à café sur une petite table, près de la télé. Ni la télé ni la machine à café n'étaient branchées.

Sam poussa jusqu'au couloir du fond de l'entrée, au-delà de l'escalier, avec l'impression de plus en plus nette d'être un intrus. Il jeta un coup d'oeil dans trois autres pièces qui donnaient sur le couloir; chacune était meublée de deux lits de camp, mais il n'y trouva personne. Les pièces étaient d'une propreté méticu-leuse, mais n'en racontaient pas moins toutes la même histoire. L'une d'elles sentait le désinfectant. D'une autre, lui parvint l'odeur désagréable laissée par une grave maladie. Soit

quelqu'un est mort dans cette chambre, soit quelqu'un va y mourir bientôt, son-gea Sam.

Également déserte, la cuisine se trouvait à l'autre bout du vestibule. C'était une grande pièce ensoleillée au sol recouvert d'un vieux lino décoloré et bosselé. Une gigantesque cuisinière, combinant le bois et le gaz, remplissait un recoin. Un évier, aussi antique que profond, exhibait un émail défraîchi taché de rouille. Les robinets étaient équipés des anciennes poignées à branches. Une vieille machine à laver Maytag et un sèche-linge à gaz occupaient un espace à côté de la resserre. On sentait encore un peu l'odeur des haricots de la veille. La pièce plut à Sam. Elle parlait certes de maigres ressources où chaque sou était pressuré jusqu'à l'ultime goutte, mais aussi d'amour, d'attentions, et d'un peu de bonheur durement gagné. Un endroit qui était un abri.

Sur le vieux réfrigérateur Amana, de taille à accommoder un restaurant, une plaque magnétique portait:

DIEU BÉNISSE CETTE MAISON SANS ALCOOL

Sam entendit un murmure de voix à l'extérieur. Il traversa la cuisine et regarda par l'une des fenêtres, que l'on avait ouverte pour laisser pénétrer toute la tiédeur de ce jour de printemps que la légère brise pourrait y entraîner.

Les premières touches de verdure pointaient dans le jardin, à l'arrière de la maison d'Angle Street; près d'une ceinture étroite d'arbres ornés de leurs premiers bourgeons, un potager au repos attendait des jours plus chauds. Sur la gauche, un filet de volley-ball se creusait légèrement en son milieu. Sur la droite, les deux piquets d'un jeu de fer à cheval dépassaient au milieu des premières mauvaises herbes. Ce jardin n'avait rien d'attrayant - à cette époque de l'année, quels jardins l'étaient ? - mais Sam vit qu'on y avait passé le râteau au moins une fois depuis la fonte des neiges, et il n'y avait pas trace de scories alors que l'on apercevait les rails d'une voie de chemin de fer à moins de vingt mètres. Les résidants d'Angle Street n'avaient peut-être pas grand-chose à eux, mais au moins en prenaient-ils bien soin.

Une douzaine de personnes, environ, étaient assises sur des chaises pliantes de camping, en un cercle approximatif, entre le filet de volley-ball et le terrain de fer à cheval. Sam reconnut Naomi, Dave, Lukey et Rudolph. Un instant plus tard, il identifia aussi Burt Iverson, l'avocat le plus prospère de Junction City, et Elmer Baskin, le banquier qui n'avait pu assister au repas du Rotary, mais qui l'avait néanmoins appelé ensuite pour le féliciter. La brise se fit un instant plus forte et souleva les modestes rideaux à carreaux de la fenêtre par laquelle regardait Sam. Elle ébouriffa aussi les cheveux argentés d'Elmer ; le banquier tourna son visage vers le soleil et sourit. Sam fut frappé par la simple expression de plaisir qu'il vit non pas sur ce visage, mais à l'intérieur. En cet instant-là, il fut à la fois plus et moins que le banquier le plus riche d'une petite ville; il était l'homme qui, depuis des temps immémoriaux, saluait l'arrivée du printemps après un long hiver glacial, heureux d'être toujours en vie, intact, sans mal aux reins.

Un sentiment d'irréalité envahit Sam. Il était déjà suffisamment insolite que Naomi Higgins fût ici à frayer avec les alcoolos sans feu ni lieu de Junction City - et en plus, sous un nom d'emprunt. Mais découvrir que le banquier le plus respecté et l'aigle du barreau de la ville étaient aussi ici avait de quoi laisser pantois.

Un homme habillé d'un pantalon vert en haillons et d'un sweat-shirt des Bengal de Cincinnati leva la main. Rudolph lui fit signe. " Je m'appelle John, et je suis alcoolique ", déclara l'homme.

Sam recula vivement de la fenêtre. Son visage lui brûlait. Il ne se sentait plus comme un simple intrus, mais comme un espion. Il supposa qu'ils devaient habituellement tenir leur réunion des AA dans la salle commune - la présence de la machine à café le laissait penser - mais le temps était tellement beau, aujourd'hui, qu'ils avaient mis les chaises dehors. Il était prêt à parier que l'idée venait de Naomi.

Nous allons à la messe demain matin, et le premier pique-nique de printemps de l'Association des Jeunes Baptistes a lieu demain après-midi. Naomi a promis de les aider, avait dit Mme Higgins. Il se demanda si elle savait que sa fille passait en réalité l'après-midi avec les alcoolos et non avec les Baptistes et supposa que oui. Il pensa également avoir compris pour quelle raison Naomi avait brusquement décidé que deux sorties avec Sam Peebles suffisaient. A l'époque, il avait pensé qu'il s'agissait d'une question religieuse, et Naomi n'avait rien dit pour le détromper. Mais après leur premier rendez-vous (ils avaient été au cinéma), elle avait accepté de sortir de nouveau avec lui. Or c'était après ce second rendez-vous qu'elle avait perdu tout intérêt sentimental pour lui. Ou paru perdre tout intérêt sentimental. Il l'avait ame-née au restaurant. Et il avait commandé du vin.

Mais bon sang, pour l'amour du Ciel! Comment pouvais-je me douter qu'elle était une alcoolique repen-tie ? Je ne lis pas dans les pensées, tout de même !

Évidemment, il ne pouvait pas l'avoir su… mais il se sentit cependant plus rouge que jamais.

À moins que ce ne soit pas la bouteille… ou pas seulement la bouteille. Elle a peut-être aussi d'autres pro-blèmes.

Il se prit à se demander ce qui se passerait si Burt Iverson et Elmer Baskin, deux hommes puissants, découvraient qu'il connaissait leur appartenance à la société secrète la plus vaste du monde. Rien, peut- être; il n'en savait pas suffisamment sur les AA pour en être sûr. Mais il y avait cependant deux choses qu'il savait fort bien: que le deuxième A était l'abréviation d'Anonymes et que ces deux hommes pouvaient réduire à néant ses espérances professionnelles naissantes, s'ils le décidaient.

Sam prit le parti de s'éclipser aussi vite et subrepti-cement que possible. À son crédit, il faut dire que ce n'était pas pour des considérations personnelles. Les gens assis en cercle dans ce jardin d'Angle Street partageaient un même et sérieux problème. Il l'avait découvert de manière accidentelle; il n'avait aucune intention de rester - et d'espionner - intentionnelle-ment.

Une fois de retour dans le vestibule, il vit une pile de feuilles de papier recoupées posée sur le haut du taxiphone. Un bout de crayon pendait à côté, le long du mur, au bout d'une courte ficelle. Agissant sur une impulsion, il prit une feuille et rédigea une note rapide dessus.

Dave,

Je suis passé vous voir ce matin, mais il n'y avait personne. Je voudrais vous parler d'une femme du nom d'Ardelia Lortz. Quelque chose me dit que vous devez la connaître, et j'aimerais beaucoup savoir de qui il s'agit. Pouvez-vous me téléphoner cet après-midi ou ce soir, si vous en avez l'occasion? Mon numéro est 572-8699. Merci beaucoup.

Il signa de son nom au-dessous, plia la feuille en deux et écrivit dessus le nom de Dave en caractères d'imprimerie. Il songea un instant à retourner dépo-ser le mot sur la table de la cuisine mais il ne voulait pas que l'un d'eux, et Naomi encore moins que les autres, soupçonnât qu'il les avait vus pendant leurs bizarres mais sans doute utiles dévotions. Au lieu de cela, il le déposa sur le dessus de la télé, le nom de Dave bien en vue. Il eut l'idée de poser une pièce de vingt-cinq cents à côté, pour le téléphone, mais s'en abstint. Dave risquait de le prendre en mauvaise part.

Il quitta alors la maison, heureux de se retrouver sous le soleil sans avoir été découvert. Tandis qu'il montait dans sa voiture, il remarqua l'autocollant, sur le pare-chocs de la Datsun de Naomi.

LAISSEZ FAIRE ET LAISSEZ DIEU FAIRE.

" Mieux vaut Dieu qu'Ardelia ", marmonna Sam, faisant marche arrière vers la rue.

Vers la fin de l'après-midi, les effets de la mauvaise nuit que Sam avait passée finirent par se faire sentir, et il fut pris d'une puissante somnolence. Il brancha la télé, tomba sur un match-exhibition Cincinnati-Boston qui se traînait vers la huitième reprise, s'allongea sur le canapé et s'assoupit presque immé- diatement. Le téléphone sonna avant qu'il eût le temps de s'enfoncer dans un profond sommeil et Sam se leva pour répondre, se sentant vaseux et désorienté. " Allô ?

- Ne me dites pas que vous voulez parler de cette femme ", attaqua Dave sans le moindre préambule. Sa voix tremblait, comme s'il était sur le point d'en perdre le contrôle. " Il n'est même pas question d'y penser, vous m'entendez? "

Pendant combien de temps encore, bande de païens athées, allez-vous nous lancer le nom de cette femme à la figure ? Croyez-vous que ce soit drôle ? Croyez-vous que ce soit intelligent ?

Son état de somnolence s'évanouit en un instant. " Mais enfin, Dave, qu'est-ce qui se passe, avec cette femme ? Ou bien les gens réagissent comme si c'était le diable en personne, ou bien ils n'en ont jamais entendu parler. Qui est-elle ? Qu'est-ce qu'elle a bien pu fabriquer pour vous mettre dans un état pareil ? "

Il y eut un long moment de silence. Sam attendit, le coeur cognant lourdement dans sa poitrine et dans sa gorge. Il aurait pu croire la ligne coupée, s'il n'avait entendu la respiration hachée de Dave dans l'écouteur.

" Monsieur Peebles, finit par reprendre Dave, vous m'avez donné un vrai coup de main au cours de toutes ces années. Vous et d'autres personnes, vous m'avez aidé à rester en vie quand moi-même je n'étais pas trop sûr d'en avoir envie. Mais je ne peux pas vous parler de cette salope. Je ne peux pas. Et si vous voulez un bon conseil, n'en parlez à personne d'autre non plus.

- On dirait une menace.

- Non! ” protesta Dave. Il paraissait plus que surpris: choqué. ” Non, je vous avertis, c’est tout, monsieur Peebles. Comme si je vous voyais vous promener aux alentours d’un vieux puits caché par les herbes, et dont on ne voit plus l’ouverture. Ne par-lez pas de cette femme, n’y pensez même pas. Laissez les morts s’occuper des morts. “

Laissez les morts s’occuper des morts.

D’une certaine manière, il ne fut pas surpris. Tout ce qui s’était passé (à l’exception, peut-être, des messages laissés sur son répondeur) tendait à la même conclusion: qu’Ardelia Lortz ne faisait plus partie du monde des vivants. Lui, Sam Peebles, agent d’assurances et marchand de biens d’une petite ville de l’Iowa, avait parlé avec un fantôme sans même s’en rendre compte. Parlé avec un fantôme ? Fichtre, il avait été jusqu’à traiter une affaire avec, oui! Il lui avait donné deux dollars et elle lui avait donné une carte d’abonnement à la bibliothèque.

Donc, il n’était pas exactement surpris… mais cela n’empêcha pas un frisson glacé de parcourir les routes blanches de son squelette. Il baissa les yeux et vit la chair de poule hérisser la peau de son bras.

Tu aurais du tout laisser tomber, gémissait une par-tie de son esprit. Je te l’avais bien dit, non ?

” Quand est-elle morte? demanda Sam, d’une voix qui parut apathique et morne à ses propres oreilles.

- Je ne veux pas en parler, monsieur Peebles ! ” Dave frôlait l’hystérie, maintenant. Sa voix trembla et monta presque jusqu’au fausset, où elle se brisa. ” Je vous en prie! “

Laisse-le tranquille! s’adjura Sam, en colère contre lui-même. Crois-tu qu’il n’a pas assez de problèmes comme ça, sans qu’il ait encore à se faire du mouron pour cette connerie ?

Oui. Laisser Dave, il pouvait le faire; il y avait bien d’autres personnes, en ville, qui finiraient par lui par-ler d’Ardelia Lortz… s’il trouvait le moyen de les approcher sans qu’elles appellent police secours. Mais il y avait autre chose, une chose que seul Dirty Dave Duncan pouvait peut-être lui confirmer.

” Vous avez dessiné des affiches pour la bibliothèque autrefois, non ? Je crois avoir reconnu votre style, en voyant celle que vous prépariez hier, sous le porche. En fait, j’en suis pratiquement sûr. Il y en avait une avec un petit garçon prisonnier d’une voiture noire. Et un homme en imperméable - le Policier des Bibliothèques. Est-ce que vous… “

Avant qu’il pût achever, Dave émit un cri chargé de tant de honte, de chagrin et de colère que Sam fut réduit au silence.

” Dave ? Je…

- Fichez-moi la paix! (Dave pleurait.) J’étais impuissant, alors je vous en supplie, laissez-moi… “

Les sanglots s’éloignèrent brusquement et il y eut un bruit de raclement; quelqu’un d’autre venait de prendre le téléphone.

” Ça suffit, maintenant “, fit la voix de Naomi. Elle paraissait elle aussi sur le point de pleurer,

mais il y avait également de la colère dans son ton. ” N’allez-vous pas laisser tomber, espèce de monstre ?

- Mais, Naomi…

- Je m’appelle Sarah lorsque je suis ici, dit-elle d’une voix retenue, mais je vous déteste autant sous mes deux noms, Sam Peebles. Je ne remettrai plus jamais les pieds dans votre bureau. (Sa voix remonta d’un cran.) Pourquoi ne pas le laisser tranquille? Quel besoin avez-vous de remuer toutes ces vieilles saletés ? Quel besoin ? “

Énervé au point d’avoir lui-même de la difficulté à se contrôler, Sam rétorqua: ” Et vous, quel besoin aviez-vous de m’envoyer dans cette foutue bibliothèque, pour commencer? “

Il y eut un hoquet à l’autre bout de la ligne:

” Naomi ? Pouvons-nous…

Il y eut un cliquetis. Elle avait raccroché.

Sam resta assis à son bureau presque jusqu’à neuf heures trente, croquant des Tum et écrivant un nom après l’autre sur le même bloc-notes dont il s’était servi pour rédiger le brouillon de son discours. Il contemplait chacun de ces noms pendant quelques instants, puis le barrait. Cela lui avait semblé long, six ans passés au même endroit… mais pas ce soir. Ce soir, ces six ans paraissaient aussi courts qu’un week-end.

Craig Jones, écrivit-il.

Il contempla le nom et pensa: Craig sait peut-être quelque chose sur Ardelia… mais il va vouloir savoir pour quelle raison je m’y intéresse.

Connaissait-il suffisamment bien Craig pour lui donner des explications sincères ? La réponse à cette question était un ” non ” sans appel. Craig était l’un des jeunes hommes de loi de Junction City, un véritable arriviste. Ils avaient eu quelques déjeuners d’affaires ensemble… et il y avait bien entendu le Rotary Club; de plus, Craig l’avait invité à dîner chez lui une fois. Lorsqu’ils se croisaient dans la rue, ils avaient un échange cordial, parfois à propos des affaires, le plus souvent sur la pluie et le beau temps. Rien qui permît de parler d’amitié, cependant, et si Sam devait révéler toute cette droguerie à quelqu’un, il tenait à ce que ce fût à un ami, non pas à une vague relation qui vous donne du mon pote après son second cocktail.

Il raya le nom de Craig de la liste.

Il s’était fait deux bons amis depuis son arrivée à Junction City; l’un était le médecin assistant du Dr Melden, l’autre, un des flics de la ville. Mais Russ Frame, le premier, avait sauté sur l’occasion de s’éta-blir à son compte comme médecin de famille à Grand Rapids, au début de 1989 ; et depuis janvier dernier, Tom Wycliff était superviseur dans le service des patrouilles routières de l’Iowa. Il avait depuis perdu contact avec les deux hommes; il lui fallait du temps pour se faire des amis, et il n’avait pas le talent de les conserver. Si bien qu’il en était où, au juste ?

Aucune idée. Il savait seulement que le nom d'Ardelia Lortz produisait sur certains habitants de Junction City le même effet qu'une décharge de quinze mille volts. Il savait - ou croyait savoir - qu'il l'avait rencontrée alors qu'elle était morte. Il ne pouvait même pas se dire qu'il avait rencontré l'une de ses parentes ou une bonne femme cinglée se faisant appeler Ardelia Lortz. Parce que…

Je suis sûr d'avoir rencontré un fàntôme. En fait, un fantôme à l'intérieur d'un fantôme. Je suis sûr que la bibliothèque dans laquelle je suis entré était la bibliothèque de Junction City dans l'état où elle se trouvait lorsque Ardelia Lortz vivait et en était la responsable. Je suis sûr que c'est pour cela qu'elle m'a paru si bizarre et décalée. Pas comme un voyage dans le temps, ou comme je m'imagine un voyage dans le temps. Plutôt comme si j'étais passé dans les limbes pendant un petit moment. Et c'était réel. Je suis sûr que c'était réel.

Il resta quelques instants songeur, tambourinant sur son bureau.

D'où m a-t-elle appelé? Ont-ils le téléphone, dans les limbes ?

Il revint à la liste des noms rayés qu'il contempla longuement avant d'arracher la page de papier jaune, de la rouler en boule et de l'envoyer dans la corbeille à papiers.

Tu aurais dû laisser tomber tout ça, geignait une partie de lui-même.

Mais il n'avait pas laissé tomber. Alors quoi, maintenant? Appelle un des types en qui tu as confiance. Russ Franze ou Toni Wycliff. Tu n'as qu'à prendre le télé- phone et composer un numéro.

Mais il n'en avait aucune envie. En tout cas, pas ce soir. Il reconnaissait que c'était irrationnel et relevait plus ou moins de la superstition - il avait donné et reçu pas mal d'informations désagréables au télé- phone, ces temps derniers, telle était son impression - mais il était trop fatigué pour se colleter encore avec ce soir. S'il pouvait avoir une bonne nuit de sommeil (et ça lui paraissait possible, pourvu qu'il laissât sa lampe de chevet allumée), peut-être quelque chose de plus concret et de mieux lui viendrait-il à l'esprit demain matin, lorsqu'il serait plus frais. En outre, il supposait qu'il allait devoir essayer de raccommoder les pots cassés avec Naomi et Dave Duncan - mais il voulait tout d'abord savoir au juste de quel genre de pots il s'agissait.

Si c'était possible.

CHAPITRE NEUF

LE POLICIER DES BIBLIOTHÈQUES (I)

De fait, il dormit bien, d'un sommeil sans rêves. Et une idée lui vint effectivement à l'esprit pendant qu'il prenait sa douche, le lendemain matin; lui vint naturellement et sans peine, comme nous viennent parfois les idées lorsque notre corps est reposé et que notre esprit n'a pas été encore encombré de tout un tas de conneries. La bibliothèque municipale n'était pas le seul endroit où l'information était disponible, et lorsque l'on s'intéressait à l'histoire récente - l'histoire locale récente - ce n'était même pas le meilleur endroit.

" La Gazette! " s'exclamat-il, passant la tête sous la pomme de la douche pour rincer le savon.

Vingt minutes plus tard il était en bas, n'ayant plus que sa cravate et son veston à mettre, une tasse de café à la main. Le bloc-notes était devant lui, avec une liste de questions déjà rédigées.

1. Ardelia Lortz : Qui est-elle? Ou qui était-elle ?

2. Ardelia Lortz : Qu'a-t-elle fait?

3. La bibliothèque municipale de Junction City

Rénovée? Quand? Photos?

À ce moment-là, on sonna à la porte. Sam jeta un coup d'oeil à l'horloge en se levant pour aller répondre. Il était presque huit heures trente, le moment de partir au local commercial. Il pourrait faire un saut dans les bureaux de la Gazette vers dix heures, au moment de la pause café, et jeter un coup d'oeil sur de vieux numéros. Lesquels ? Il ruminait toujours là-dessus - certains se révéleraient plus ins-tructifs que d'autres - tout en fouillant sa poche à la recherche de monnaie pour le jeune distributeur de journaux. Deuxième sonnerie.

" Je fais aussi vite que je peux, Keith ! lança-t-il une fois dans la cuisine, avant de tourner la poignée. C'est pas la peine de faire un trou dans la foutue….

À ce moment-là il leva les yeux et vit une forme beaucoup plus imposante que celle de Keith Jordan se profiler derrière le simple voilage qui masquait la vitre de la porte. Il avait eu l'esprit préoccupé, tout à ce qu'il allait faire aujourd'hui, et avait un peu oublié le rituel du lundi matin - payer les journaux. Mais à cet instant-là un pic à glace de terreur pure vint s'enfoncer au milieu de ses pensées vagabondes. Il n'avait nul besoin de voir le visage. Même à travers le voilage il avait reconnu la silhouette, le port… et l'imperméable, bien sûr.

Le parfum de la guimauve rouge, puissant, dou-ceâtre et écoeurant, envahit sa bouche.

Il relâcha la poignée de la porte, mais un instant trop tard. Le verrouillage avait sauté avec un clic!

et immédiatement, l'homme qui se tenait sous le porche enfonça la porte; Sam, bousculé, recula en trébuchant dans la cuisine. Il fit des moulinets avec les bras pour conserver l'équilibre et réussit à faire tomber, au passage, les vêtements accrochés au portemanteau de la petite entrée.

Le Policier des Bibliothèques entra, enveloppé dans sa propre poche d'air froid. Il avança lentement, comme s'il disposait de tout son temps, et referma la porte derrière lui. Il tenait à la main le numéro de la Gazette de Sam, impeccablement roulé sur lui-même. Il le leva comme un bâton.

" Je vous ai apporté votre journal ", dit le Policier des Bibliothèques. Il avait une voix étrangement lointaine, comme si elle parvenait à Sam à travers un épais carreau de vitre. " Je voulais auffi payer le gar-fon, mais il parailfait preffé de partir. Je me demande pourquoi. "

Il s'avança vers la cuisine, c'est-à-dire vers Sam, qui battait en retraite vers le comptoir et tournait vers l'intrus l'oeil exorbité et plein d'effroi d'un enfant terrifié, celui de quelque Simon le Simplet de la petite école.

Je dois imaginer ça - ou bien alors c'est un cauchemar -, un cauchemar tellement horrible qu'à côté celui de l'autre nuit a l'air d'un doux rêve.

Mais ce n'était pas un cauchemar. Terrifiant, oui; un cauchemar, non. Sam eut le temps d'espérer être devenu fou, en fin de compte. Être cinglé n'était peut- être pas de tout repos, mais rien ne pouvait être aussi affreux que cette monstruosité à forme humaine qui venait d'entrer chez lui et qui s'avançait dans son propre cocon d'hiver.

La maison de Sam était ancienne et les plafonds y étaient hauts, mais le Policier des Bibliothèques dut se baisser pour franchir le seuil, et une fois dans la cuisine, la calotte de son feutre gris effleurait presque le plafond. Cela signifiait qu'il mesurait plus de deux mètres dix.

Son corps se dissimulait dans un imperméable de la couleur plombée du brouillard au crépuscule. Il avait une peau à la blancheur de craie. Son visage étroit possédait une certaine beauté mais il était également mort, comme s'il ne pouvait comprendre ni la bonté, ni l'amour, ni la miséricorde. Sa bouche était encadrée de plis exprimant une autorité absolue et sans passion, et Sam, pendant un instant de confusion, lui trouva une ressemblance avec la fente dans la tête de robot de granit qu'avait évoquée pour lui la façade de la bibliothèque. Les yeux du Policier des Bibliothèques semblaient être deux cercles d'argent qu'auraient troués deux petits plombs de chasse. Dépourvus de cils, ils étaient enchâssés dans une chair d'un rouge rosâtre qui paraissait prête à saigner. Mais le pire était qu'il s'agissait d'un visage que Sam connaissait. Quelque chose lui disait que ce n'était pas la première fois qu'il se recroquevillait de terreur sous ce regard noir et, très loin au fond de son esprit, Sam entendit une voix zézayante qui disait: Viens avec moi, fifton… je suis un polifier.

La cicatrice zigzaguait sur la géographie de ce visage, exactement comme Sam l'avait imaginé - de la joue gauche, au-dessous de l'oeil, elle escaladait l'arête du nez. Mis à part la cicatrice, c'était le même homme que sur l'affiche… mais était-ce sûr? Il com-mençait à en douter.

Viens avec moi, fifton, je suis un polifier.

Sam Peebles, l'enfant chéri du Rotary Club de Junction City Sam Peebles mouilla son pantalon. Il sentit sa vessie se décharger en un seul jet chaud, mais la chose lui parut lointaine et sans importance.

La présence d'un monstre dans sa cuisine, voilà qui importait; et le plus terrible était qu'il connaissait ce visage. Sam sentit une porte blindée, quelque part tout au fond de son esprit, qui se trouvait sur le point d'exploser. Pas un instant il ne pensa à fuir. L'idée de fuite se situait au-delà de ses capacités d'imagination. Il était de nouveau un enfant, un enfant qui avait été pris la main dans le sac (le livre n'est pas Le Mémento de l'orateur) à faire quelque chose de très mal. Au lieu de courir

(le livre n'est pas Les Poèmes d'amour préférés des Américains)

il s'accroupit lentement sur le fond humide de son entrejambe et s'effondra entre les deux tabourets du comptoir; se protégeant la tête des deux mains, à tout hasard.

(le livre est)

" Non! dit-il d'une voix rauque et sans force. Non, s'il vous plaît, non, je vous en prie, non, ne me le faites pas, s'il vous plaît, je serai sage, ne me faites pas mal comme ça. "

Il en était réduit là. Mais c'était sans importance; le géant à l'imper couleur de brouillard

(le livre c'est La Flèche noire de Robert Louis Stevenson)

se tenait maintenant directement au-dessus de lui.

Sam laissa retomber la tête. On aurait dit qu'elle pesait mille livres. Il fixait le plancher et priait inco-hérent, pour que lorsqu'il relèverait les yeux, le personnage eût disparu.

" Regarde-moi, martela la voix lointaine et autoritaire, la voix d'un dieu mauvais.

- Non ", cria Sam d'une voix aiguë et sans souffle, éclatant en sanglots impuissants. Ce n'était pas simplement de la terreur, même s'il éprouvait une terreur bien réelle et violente. Nettement séparée de cette sensation, c'était une vague profonde et glacée d'épouvante et de honte enfantines qui l'envahissait. Ces sentiments se collaient comme un sirop empoisonné à la chose dont il n'osait pas se souvenir, la chose qui avait un rapport avec le livre qu'il n'avait jamais lu, La Flèche noire de Robert Louis Stevenson. Flac ! Quelque chose frappa Sam à la tête et il cria. " Regarde-moi! - Non, ne m'obligez pas! " supplia Sam. Flac!

Il leva la tête, abritant ses yeux débordant de larmes d'un bras en caoutchouc, juste à temps pour voir le bras du Policier des Bibliothèques qui retombait.

Flac!

Il frappait Sam avec le journal roulé, comme on frapperait un chiot insouciant qui vient de faire pipi sur le sol.

" F'est mieux ", zézaya le Policier des Bibliothèques. Il sourit, et ses lèvres s'écartèrent sur des dents pointues, pointues au point de faire penser à des crocs. Il mit la main dans la poche de son imper-méable et en retira un porte-cartes en cuir. Il l'ouvrit et exhiba l'étrange étoile à pointes multiples; elle brillait dans la lumière pure du matin.

Sam était maintenant incapable de détourner son regard du visage impitoyable, de ses yeux

d’argent avec leurs pupilles en plombs de chasse. Il bavait et savait que cela aussi, il était incapable de l’empêcher.

” Vous avez deux livres qui nous appartiennent “, déclara le Policier des Bibliothèques. Sa voix paraissait toujours venir de loin, ou de derrière un épais vitrage. ” Mlle Lortz est très fâchée contre vous, monsieur Peebles.

- Je les ai perdus “, dit Sam, se mettant à pleurer plus fort. L’idée de mentir à cet homme au sujet de:

(La Flèche noire)

ces livres, au sujet de n’importe quoi, était hors de question. Il était l’autorité, le pouvoir, la force. Le juge, le jury et le bourreau.

Où est le concierge ? se demanda Sam, en pleine incohérence. Où est le concierge qui vérifie les horloges et retourne ensuite dans le monde normal ? Le monde dans lequel des choses comme celle-là n’ont pas à se produire ?

” Je… je… je…

- Vos excuses groffières ne m’intéreffent pas “, zézaya le Policier des Bibliothèques. Il referma son porte-cartes et le remit dans sa poche droite. En même temps, il glissa la main gauche dans son autre poche, dont il retira un couteau à la lame longue et effilée. Sam, qui avait travaillé pendant trois étés comme magasinier afin de gagner l’argent de ses études, le reconnut. Un couteau à découper les cartons. Il y en avait certainement un identique dans toutes les bibliothèques des États-Unis. ” Vous avez jusqu’à minuit. Ensuite… “

Il se pencha, tenant le couteau d’une main blême, cadavéreuse. L’enveloppe d’air glacial atteignit le visage de Sam et l’engourdit. Il essaya de crier, mais ne put émettre qu’un souffle impalpable et silencieux d’air transparent.

La pointe de la lame le piqua à la gorge. Impression d’être écorché par un glaçon. Une goutte unique, écarlate, coula de la blessure et se congela sur-le-champ, minuscule perle de sang.

” … ensuite, je reviendrai, acheva le Policier des Bibliothèques de sa voix étrange, émoussée par son zézaiement. Vaudrait mieux avoir trouvé ce que vous avez perdu, monsieur Peebles. “

Le couteau disparut dans la poche. Le Policier des Bibliothèques se redressa de toute sa taille.

” Il y a autre chose, reprit-il. Vous avez posé des queftions ifi et là, monsieur Peebles, ne recommenf-fez pas. C’est bien compris ? “

Sam tenta de répondre mais ne put qu’émettre un grognement grave.

Le Policier des Bibliothèques se pencha de nouveau en avant, précédé de son froid glacial, comme la proue plate d’une barge pousserait un bloc de glace dans une rivière gelée. ” Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. Est-fe que vous me comprenez ?

- Oui! hurla Sam. Oui! Oui! Oui!

- Bien. Parce je vous surveillerai. Et je ne suis pas feul. “

Il se tourna, dans le bruissement rêche de son imperméable, et retraversa la cuisine jusqu’à l’entrée, sans jeter un seul regard en arrière. Il passa à travers une zone brillamment éclairée par le soleil matinal et Sam vit une chose à la fois merveilleuse et terrible: le Policier des Bibliothèques ne projetait aucune ombre.

Une fois à la porte, il prit la poignée et, sans se retourner, ajouta d’une voix basse, effrayante: ” Si vous ne voulez pas me revoir, monsieur Peebles, trouvez fes livres. “

Il ouvrit la porte et sortit.

Une seule pensée paroxystique emplit l’esprit de Sam au moment où le battant se referma et où il entendit les pas du Policier des Bibliothèques sur le porche: il fallait aller verrouiller la porte.

Il se releva à moitié, puis la grisaille l’envahit et il tomba en avant, inconscient.

CHAPITRE DIX

COURONNE-O-LOGIS-QUEUE-MENT PARLANT

” Puis-je… vous aider? ” demanda la réceptionniste. Son hésitation était due au deuxième regard qu’elle venait de jeter à l’homme qui venait de s’approcher de son comptoir. C’était une petite femme replète, d’une soixantaine d’années.

” Oui, répondit Sam. Je voudrais consulter quelques numéros anciens de la Junction City Gazette si c’est possible.

- Bien entendu. Mais… veuillez m’excuser de me permettre cette remarque… mais vous n’avez pas l’air très bien, monsieur. Je vous trouve très pâle.

- J’ai bien peur de couver quelque chose, en effet.

- Ces coups de froid de printemps sont les pires, n’est-ce pas ? dit-elle en se levant. Veuillez passer par le portillon, au bout du comptoir, monsieur… ?

- Peebles. Sam Peebles. “

Elle s’arrêta et redressa la tête, portant un doigt à l’ongle carminé au coin de sa bouche. ” Vous vendez des assurances, n’est-ce pas ?

- Oui, madame.

- Je pensais bien vous avoir reconnu. J’ai vu votre photo dans le journal, la semaine dernière. Avez-vous gagné quelque chose ?

- Non, madame. J’ai simplement donné une petite conférence, au Rotary Club. “

Et je donnerais n’importe quoi pour être capable de remonter le temps. Je dirais à Craig Jones d’aller se faire foutre.

” Mais c’est merveilleux “, répondit-elle. Elle parlait toutefois comme s’il pouvait y avoir un doute. ” Vous paraissez différent sur la photo. “

Sam franchit le portillon.

” Je m’appelle Doreen McGill “, reprit-elle en lui tendant une main potelée. Sam la lui secoua et dut faire un effort pour marmonner une formule de politesse. Il songea que parler aux gens - et les toucher; notamment les toucher - allait lui demander des efforts pendant encore un bon moment. Toute son ancienne aisance paraissait l’avoir quitté.

La femme le précéda dans un escalier moquetté, allumant la lumière au passage. La volée de marches était étroite, l’ampoule faible, et Sam sentit aussitôt mille horreurs l’assiéger. Elles se

bousculaient pour l'approcher comme des fans autour de quelqu'un qui distribuerait des billets gratuits pour un fabuleux spectacle de leur vedette préférée. Le Policier des Bibliothèques était peut-être là en bas, dissimulé dans l'obscurité. Le Policier des Bibliothèques avec sa peau blanche de cadavre, ses yeux d'argent bordés de rouge et son zézaiement peu marqué mais mysté- rieusement familier.

Arrête ça. Et si tu ne peux pas, pour l'âmour du Ciel, au moins contrôle-toi! Il le faut. Parce que c'est ton unique chance. Que vas-tu faire si tu n'es même plus capable de descendre un vulgaire escalier de sous-sol? Te planquer chez toi en attendant minuit ?

" Voici la morgue ", dit Doreen McGill avec un geste de la main. C'était une femme qui n'en ratait jamais une, aurait-on dit. " Vous n'avez qu'à simplement…

- La morgue? " l'interrompit Sam, se tournant vers elle. Son coeur s'était mis à cogner méchamment dans sa cage thoracique. " Vous avez dit la morgue ? "

Doreen McGill éclata de rire. " Tout le monde l'appelle comme ça. C'est affreux, n'est-ce pas ? Ça doit être une tradition idiote du journal, sans doute. Ne vous inquiétez pas, monsieur Peebles, il n'y a aucun cadavre ici. Seulement des rouleaux et des rouleaux de microfilms. "

Je ne serais pas aussi affirmatif, songea-t-il en la suivant dans l'escalier, très content qu'elle passe devant. Elle enclencha une série d'interrupteurs au bas des marches. Des tubes fluo, encastrés dans ce qui ressemblait à des bacs à glace géants mis à l'envers, éclairèrent une grande pièce basse de plafond et moquettée du même bleu foncé que l'escalier. Les murs disparaissaient derrière des rangées d'étagères chargées de petites boîtes, sauf celui de gauche, où s'alignaient quatre lecteurs de microfilms qui ressemblaient à des sèche-cheveux futuristes. Ils étaient d'un bleu identique à celui de la moquette.

" Ce que je voulais vous dire est que vous devez signer le cahier ", reprit Doreen. Elle eut un nouveau geste, cette fois pour un gros volume attaché à un pupitre, près de la porte. " Vous y mettrez la date, l'heure à laquelle vous êtes arrivé (elle consulta sa montre), qui est dix heures vingt, et l'heure à laquelle vous partirez. "

Sam se pencha sur le pupitre et signa. Le nom qui précédait le sien était celui d'un certain Arthur Mee-cham,lequel était passé le vingt-sept décembre 1989. Il y avait plus de trois mois. Il se trouvait dans une salle bien équipée et bien éclairée, mais qui, apparemment, ne servait guère.

" Belle installation, n'est-ce pas ? demanda Doreen McGill avec satisfaction. C'est grâce au gouvernement fédéral. Il aide au financement des morgues des journaux - ou des archives, si vous préférez le mot. Moi je le préfère, d'ailleurs. "

Une ombre dansa sur l'une des rangées d'étagères et le coeur de Sam se mit de nouveau à cogner. Mais ce n'était que celle de la réceptionniste, qui s'était penchée pour vérifier qu'il n'avait pas commis d'erreur dans la date. Et…

Et Il ne projetait pas d'ombre. Le Policier des Bibliothèques. En plus…

Il essaya, en vain, de chasser la suite.

En plus, je ne peux pas vivre comme ça. Je ne peux pas vivre dans une telle terreur Je finirai par mettre la tête dans le four si ça doit durer trop longtemps. Oui, je le ferai. Ce n'est pas simplement la peur de cet homme, si c'en est un. Mais à cause de ce que l'on ressent dans sa tête, de la manière dont ça se met à hurler quand on se rend compte que tout ce à quoi l'on croyait se dissipe comme de la fumée.

Doreen montra le mur de droite, où trois gros volumes étaient posés sur une étagère. " Là, vous avez janvier; février et mars 1990, dit-elle. Tous les mois de juillet, le journal envoie les six premiers mois de l'année à Grand Island, au Nebraska, pour qu'ils soient microfilmés. On fait de même en janvier pour les six autres mois. " Elle tendit sa main potelée, pointant un doigt à l'ongle laqué qui passa des rangées d'étagères aux lecteurs de microfilms. Elle semblait admirer la qualité de son vernis à ongles, ce faisant. " Les microfilms sont disposés dans ce sens, chrono-logiquement. " Elle prononça le mot de telle manière qu'il crut entendre quelque chose de vaguement exotique: coi irorzrze-o-logis-qaieue-nient. " À votre droite, les plus modernes, à votre gauche les plus anciens. "

Elle sourit pour montrer qu'il s'agissait d'une plaisanterie et peut-être pour lui faire sentir combien tout cela était merveilleux. Couronne-o-logis-queue- ment, disait son sourire, qu'est-ce que c'est chouette!

" Merci, dit Sam.

- Il n'y a pas de quoi. C'est pour cela que je suis ici. Entre autres, en tout cas. " Elle posa son ongle laqué au coin de sa bouche et lui adressa de nouveau son sourire mutin. " Savez-vous faire marcher un lecteur de microfilms, monsieur Peebles ?

- Oui, merci.

- Très bien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis juste en haut. N'hésitez pas à m'appeler.

-Vous n'allez pas… " commença-t-il avant de refermer sèchement la bouche sur le reste: me laisser tout seul ?

Elle souleva un sourcil.

" Non, rien ", se reprit-il en la suivant des yeux dans l'escalier. Il dut résister à une forte envie de se précipiter derrière elle. Car, moquette bleue douil-lette ou non, il se trouvait dans une autre bibliothèque de Junction City.

Une bibliothèque qu'on appelait la morgue.

Sam se dirigea lentement vers les étagères char-gées de microfilms, ne sachant trop par où commencer: Il était très content que les tubes fluo fussent assez puissants pour chasser les ombres inquiétantes de presque tous les recoins.

Il n'avait pas osé demander à Doreen McGill si le nom d'Ardelia Lortz lui disait quelque chose, ni même si elle savait à quelle époque la bibliothèque avait subi des travaux de rénovation. Vous avez

posé des queftions ifi et là, monsieur Peebles, avait dit le Policier des Bibliothèques. Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. Vous avez compris ?

Oui, il avait compris. Et il se doutait bien qu'il risquait la colère du Policier des Bibliothèques en foui-nant ici et là… mais il ne posait pas de questions, du moins pas exactement, et les choses auxquelles il s'intéressait le regardaient. Elles le concernaient même désespérément.

Je vais faire attention. Et je ne suis pas seul.

Sam regarda nerveusement pardessus son épaule. Ne vit rien. Et trouva néanmoins impossible de se décider. Il était allé jusqu'ici, mais ignorait s'il pouvait aller plus loin. Il se sentait plus qu'intimidé, plus que terrorisé. Il se sentait détruit.

" Il faut y aller, grommela-t-il d'un ton âpre, s'essuyant la bouche d'une main qui tremblait. Il faut absolument y aller. "

Il fit avancer sa jambe gauche. Il resta ainsi un instant, pieds écartés, comme s'il s'était arrêté pendant le franchissement d'un gué. Puis sa jambe droite rejoignit la gauche et c'est d'un pas hésitant, récalcitrant, même, qu'il s'approcha de la première étagère à côté de celle portant les gros volumes reliés. Une affichette indiquait:

1987-1989

C'était une période certainement trop récente; en fait, les travaux de rénovation de la bibliothèque devaient avoir eu lieu avant le printemps de 1984, date de son installation à Junction City. Sinon, il aurait remarqué le chantier, il aurait entendu les gens en parler, il aurait vu des articles dans la Gazette. Mais en dehors du fait que les travaux ne devaient pas dater de plus de quinze ou vingt ans (le faux plafond ne lui avait pas paru tellement ancien), il ne pouvait guère réduire davantage la fourchette. Si seulement il avait pu réfléchir plus posément! Mais il en était incapable. Ce qui lui était arrivé le matin même fichait en l'air tout effort normal pour penser rationnellement, tout comme les taches solaires, en période d'activité, fichent en l'air les transmissions radio et télé. Réalité et irréalité étaient entrées en collision comme d'énormes dalles, et Sam Peebles, minuscule échantillon d'humanité, hurlant et se débattant, avait eu la malchance de se trouver coincé au milieu.

Il se déplaça de deux rangées sur la gauche, surtout parce qu'il redoutait, s'il arrêtait trop longtemps de bouger, de se pétrifier complètement. Il arriva à hauteur de l'étagère marquée

1981-1983

Il prit l'une des boîtes à peu près au hasard et alla s'asseoir devant l'un des lecteurs de microfilms. Il glissa le film sur la bobine de défilement, essayant de se concentrer dessus (elle était également

bleue, et Sam se demanda pour quelle raison, s'il y en avait une, toutes les couleurs de cette salle impeccable et bien éclairée étaient coordonnées), et rien d'autre. Il fallait tout d'abord la monter sur l'un des axes, puis dérouler l'amorce, vérifier et s'assurer du bon accro-chage sur la bobine d'enroulement. Très bien. La machine était tellement simple qu'un gamin de huit ans aurait pu facilement exécuter ces petites tâches, mais il fallut presque cinq minutes à Sam pour en venir à bout. Il devait faire avec ses mains agitées de tremblements et son esprit qui battait la campagne. Lorsque enfin la première image apparut sur l'écran, il découvrit qu'il avait monté la bobine à l'envers; difficile de lire une page de bas en haut…

Il rembobina patiemment le microfilm, le tourna et le remit en place. Il s'aperçut que ce retard ne l'ennuyait pas; répéter l'opération, pas à pas, paraissait avoir un effet calmant sur lui. Cette fois-ci, la première page du numéro du 1er avril 1981 de la Junction City Gazette apparut devant lui, et à l'endroit. La manchette annonçait la démission surprise d'un élu local dont Sam n'avait jamais entendu parler, mais ses yeux ne tardèrent pas à découvrir un intéressant encadré en bas de page, contenant ce message:

RICHARD PRICE ET TOUT LE PERSONNEL DE

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE JUNCTION CITY

VOUS RAPPELLENT QUE LA SEMAINE NATIONALE DES BIBLIOTHÈQUES SE TIENDRA

DU 6 AU 13 AVRIL.

VENEZ TOUS NOUS VOIR

Est-ce que je le savais ? se demanda Sam. Est-ce pour cette raison que j'ai pris cette boîte et non une autrre ? Est-ce que je me souvenais inconsciemment que la deuxième semaine d'avril était la semaine nationale des bibliothèques ?

Viens avec moi, lui répondit dans un murmure une voix ténébreuse. Viens avec moi, fifton, je suis un polifier.

Il se hérissa de chair de poule et un frisson le traversa. Sam repoussa et la question, et la voix fantôme. Après tout, peu importaient les raisons pour lesquelles il avait choisi les numéros d'avril 1981 de la Gazette. L'important était d'avoir eu un coup de chance.

Il fit défiler rapidement la bobine jusqu'au six avril, et trouva exactement ce qu'il cherchait. En chapeau, au-dessus du titre du journal, on lisait:

SUPPLEMENT SPÉCIAL BIBLIOTHÉQUE MUNICIPALE

Sam s'y rendit tout de suite. Il s'ouvrait sur deux photos; l'une montrait la bibliothèque vue de l'exté- rieur; tandis que l'autre représentait Richard Price, le bibliothécaire en chef, debout au comptoir de contrôle entrées/sorties des livres, et souriant nerveusement à l'objectif. Il était exactement comme Naomi Higgins l'avait décrit, grand, la cinquantaine, avec des lunettes et une petite moustache étroite. Sam était davantage intéressé par le second plan. On y apercevait le plafond suspendu qui l'avait tellement bouleversé lors de son deuxième pàssage à la bibliothèque. Les rénovations remontaient donc à une date antérieure à avril 1981.

Les articles étaient exactement ce à quoi il s'était attendu car cela faisait six ans qu'il lisait cette feuille de chou: on s'y auto-encensait allégrement, et il avait l'habitude de ces éditoriaux, style regardez-les-bons-chrétiens-que-nous-sommes. Il y avait aussi des articles d'information (plutôt laconiques) sur la semaine nationale des bibliothèques, le programme estival de lecture, la bibliomobile de Junction City, ainsi que sur la nouvelle campagne de dons qui venait de commencer. Sam ne fit que les parcourir. Sur la dernière page du supplément il trouva une étude bien plus intéressante, écrite par Price lui-même

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE JUNCTION CITY Un siècle d'histoire

La curiosité de Sam fut rapidement déçue. Le nom d'Ardelia n'y figurait pas. Il tendait déjà la main vers le bouton de rembobinage, lorsqu'il vit mentionné le projet de rénovation, qui remontait à 1970, assorti de quelque chose d'autre, quelque chose qui n'était pas tout à fait dans le ton du reste. Sam se mit à relire la dernière partie de la bavarde note historique de M. Price, plus attentivement cette fois.

À la fin de la grande Dépression, notre bibliothèque prit un nouveau départ. En 1942, le conseil municipal de Junction City vota un budget de 5 000 $ pour la réparation des dégâts des eaux dus à l'inondation de 32, et Mme Felicia Culpepper prit le poste de bibliothécaire en chef, y consacrant tout son temps et toute son énergie. Elle ne perdit jamais de vue le but qu'elle s'était fixé: une bibliothèque complètement rénovée, au service d'un bourg en train de devenir rapidement une ville. Mme Culpepper prit sa retraite en 1951, laissant la place à Christopher Lavin, le premier bibliothé- caire de Junction City ayant eu un diplôme en bibliothéconomie. M. Lavin créa le fonds Culpepper, qui recueillit plus de 15 000 $ dès la première année, pour l'acquisition de nouveaux ouvrages; la bibliothèque de Junction City était sur la voie de l'époque moderne!

Peu après avoir pris moi-même le poste de bibliothécaire en chef en 1964, je me suis donné pour but d'entreprendre une nouvelle série de rénovations. Les fonds nécessaires furent finalement réunis vers la fin de 1969, et si les subven-tions municipales et fédérales ont contribué à la construction du splendide bâtiment que les " rats de bibliothèque " de Junction City fréquentent aujourd'hui, ce projet n'aurait jamais pu être mené à son terme sans l'aide de tous les volontaires qui ont joué du marteau et de la scie pendant le mois " construisez votre bibliothèque ", en août 1970. Parmi les projets importants des années soixante-dix et quatre-vingts, on compte…

Sam releva les yeux, songeur: Il avait l'impression que quelque chose manquait dans cet historique détaillé et quelque peu soporifique dû à la plume de Richard Price. Non, en y repensant, le terme " manquait " était inexact. L'essai montrait que Price était manifestement un personnage pointilleux, un maniaque du détail de première grandeur - sympathique, sans doute, mais néanmoins un minutieux -, et ce genre d'individu n'oubliait pas les détails, en particulier lorsque le sujet qu'il traitait lui tenait à coeur.

L'expression juste n'était pas " quelque chose manquait ", mais " quelque chose était dissimulé ".

Cela ne le menait pas loin, couronne-o-logis-queue-ment ou non. En 1951, un homme du nom de Christopher Lavin avait succédé à sainte Felicia Culpepper comme bibliothécaire en chef. Price avait-il succédé à Lavin ? Sam ne le pensait pas. À un moment donné, dans ce vide de treize années, une femme du nom d'Ardelia Lortz avait dû remplacer Lavin. Et c'était à elle que Price, estimait Sam, avait succédé à son tour. Elle ne figurait pas dans le compte rendu pointilleux de Richard Price parce qu'elle avait fait… quelque chose. Il n'en était pas pour autant plus près de deviner ce qu'était ce quelque chose, mais il avait une idée plus précise de son ampleur. Quoi que ce fût, ce qu'elle avait fait était suffisamment grave pour que Price réduisît son existence à néant, en dépit de son goût évident pour les détails et la chronologie.

Un meurtre. Il doit s'agir d'un meurtre. C'est en fait la seule chose assez grave pour que…

À cet instant, une main s'abattit sur l'épaule de Sam.

S'il avait hurlé, il aurait sans doute autant terrifié la personne qui venait de poser la main sur lui qu'elle l'avait déjà terrifié lui-même, mais il en fut incapable. Au lieu de cela, ses poumons lui firent l'impression de se vider complètement, comme un accordéon écrasé lentement par le pied d'un

éléphant, et tout devint de nouveau grisâtre. Ses muscles avaient la consistance du macaroni cuit. Il ne remouilla pas son pantalon; c'est là, sans doute, la seule grâce qui lui fut accordée.

" Sam? " entendit-il une voix lui demander. Elle paraissait venir de très loin - disons, du Kansas. " C'est vous, Sam ? "

Il fit brusquement demi-tour, manquant presque tomber de sa chaise, et se trouva face à Naomi. Il essaya de retrouver son souffle afin de pouvoir dire quelque chose, mais seul un sifflement asthmatique sortit de sa gorge. La pièce lui faisait l'impression d'onduler sous ses yeux. La grisaille allait et venait.

Puis il vit Naomi reculer maladroitement d'un pas, tandis que l'inquiétude lui agrandissait les yeux et qu'elle portait la main à sa bouche. Elle heurta l'une des étagères chargées de microfilms, assez fort pour manquer de peu la renverser. Celle-ci se balança, deux ou trois boîtes dégringolèrent avec un bruit sourd sur la moquette, et elle retomba en place.

" Omy ",finit-il par souffler. Sa voix se réduisait à un couinement confidentiel. Il se rappelait avoir attrapé une fois, lorsqu'il était enfant à Saint Louis, une souris sous sa casquette de base-ball. Elle avait émis un son identique tout en cavalant à la recherche d'une issue.

" Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, Sam? " Elle aussi avait l'air de quelqu'un ayant eu le souffle coupé par la violence du choc éprouvé.

" Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? demanda-t-il. Vous venez de me flanquer une de ces putains de frousse! "

Ça y est. Encore un de ces gros mots. Il se sentit un peu mieux, envisagea de se lever, mais y renonça; inutile de prendre ce genre de risque. Il n'était pas encore tout à fait sûr que son coeur n'allait pas caler:

" J'étais passée vous voir au bureau, expliqua-t-elle. Cammy Harrington m'a dit qu'elle avait cru vous voir entrer ici. Je voulais m'excuser. Peut-être. J'ai tout d'abord pensé que vous aviez voulu jouer une sale blague à Dave. Il m'a dit que jamais vous ne feriez quelque chose comme ça, et j'ai commencé à me dire que ça ne vous ressemblait pas, en effet. Vous avez toujours été tellement gentil…

- Merci. C'est ce qui me semblait.

- … et vous aviez l'air… tellement bouleversé, au téléphone. J'ai demandé à Dave de quoi il s'agissait, mais il n'a rien voulu me dire d'autre. Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai entendu… et l'air qu'il avait lorsqu'il vous parlait. On aurait dit qu'il venait de voir un fantôme. "

Non, pensa un instant lui répondre Sam. Celui qui a vu le fantôme, c'est moi. Et ce matin, j'ai vu quelque chose de pire encore.

" Sam, il y a quelque chose qu'il faut que vous sachiez à propos de Dave… et de moi. Je pense que pour Dave, vous vous en doutez, mais je…

- Je crois savoir, la coupa Sam. Dans le mot que j'ai laissé à Dave, je disais que je n'avais vu

personne à Angle Street, mais c'était faux. Je n'ai en effet rencontré âme qui vive dans la maison, mais j'ai exploré tout le rez-de-chaussée, à la recherche de Dave. Je vous ai vus, dans le jardin de derrière. Ainsi donc… je suis au courant. Mais je n'ai pas cherché à savoir; si vous voyez ce que je veux dire.

- Oui, dit-elle. C'est sans importance. Mais… Sam… ô mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé ? Vos cheveux…

- Qu'est-ce qu'ils ont, mes cheveux ? " fit-il d'un ton sec.

Elle ouvrit son sac d'une main légèrement tremblante et en tira un poudrier. " Regardez. "

Il obéit, sachant déjà ce qu'il allait voir.

Depuis huit heures trente du matin, ses cheveux étaient devenus presque complètement blancs.

" Je vois que vous avez trouvé votre ami, dit Doreen McGill à Naomi, lorsqu'ils remontèrent, en mettant un ongle au coin de la bouche pour leur adresser son sourire voyez-comme-je-suis-mignonne.

- Oui.

- Avez-vous pensé à signer en sortant ?

- Oui, répéta Naomi, qui avait rempli cette forma-lité pour tous les deux.

- Avez-vous remis en place les microfilms utili-sés ? "

Cette fois, c'est Sam qui répondit oui. Il était incapable de se rappeler si lui ou Naomi avait rangé celui qu'il avait monté sur la bobine, et il s'en moquait. Il n'avait qu'une envie, sortir d'ici au plus vite.

Doreen faisait toujours des manières. Tapotant sa lèvre inférieure de l'ongle, elle tourna la tête vers Sam et lui dit: " Vous avez l'air différent, sur la photo du journal, mais je n'arrive pas à dire en quoi. "

Tandis qu'ils gagnaient la sortie, Naomi lança: " Il a fini par comprendre et a arrêté de se teindre les cheveux."

Une fois dehors, sur les marches, Sam explosa de rire, au point de se plier en deux. Un rire hystérique, à un degré à peine au-dessous du hurlement, mais il s'en fichait. Ça faisait du bien. Ça vous nettoyait de fond en comble.

Naomi se tenait à côté de lui, et semblait n'être ennuyée ni par l'accès d'hilarité de Sam ni par les regards intrigués qu'il provoquait chez les passants. Elle leva même le bras pour saluer quelqu'un qu'elle connaissait. Sam s'appuya des mains sur les cuisses, toujours secoué d'un rire incoercible, ce qui n'empê- chait pas quelque chose de plus lucide, au fond de lui, de se dire: Elle a déjà assisté à ce genre de réaction. Je me demande bien où. Mais il connaissait la réponse avant même d'avoir fini de se poser mentalement la question. Naomi était une alcoolique, et travailler avec d'autres alcooliques,

les aider, faisait partie de sa propre thérapie. Elle avait dû probablement assister à plus d'une crise d'hilarité hystérique, pendant les séances d'Angle Street.

Elle va me gifler, pensa-t-il, sans cesser de hululer: il s'imaginait devant le miroir de sa salle de bains, en train de passer patiemment de la Formule Grecque dans ses boucles. Elle va me gifler, c'est comme ça qu'on fait avec les hystériques.

Mais apparemment, Naomi savait que c'était inutile. Elle attendit patiemment à côté de lui, au soleil, qu'il eût repris le contrôle de lui-même. Finalement, les éclats de rire commencèrent à se réduire à des reniflements sauvages et à de brusques accès de ricanements. Les muscles du ventre lui faisaient mal, et les larmes brouillaient sa vision et mouillaient ses joues.

" Ça va mieux ? demanda-t-elle.

- Oh, Naomi… commença-t-il, soudain interrompu par un nouveau braiment de rire qui lui échappa pour un petit galop au soleil du matin. Vous ne pouvez imaginer à quel point.

- Oh que si. Venez. Nous prendrons ma voiture.

- Où… (il eut un hoquet) où allons-nous ?

- À Angel Street, répondit-elle, prononçant le nom comme le peintre l'avait initialement prévu. Je suis très inquiète pour Dave. J'ai commencé par passer là- bas ce matin, mais il n'y était pas. J'ai peur qu'il ne se soit remis à boire.

- Ce ne serait pas la première fois, non ? " demanda-t-il, la suivant dans l'escalier. La Datsun était garée juste derrière la voiture de Sam, au bord du trottoir.

Elle lui jeta un coup d'oeil. Bref, mais complexe; on aurait pu y lire irritation, résignation, compassion. Sam se dit que réduit à l'essentiel, il signifiait Vous ne savez pas de quoi vous parlez, mais ce n'est pas votre faute.

" Cela fait presque une année que Dave n'a pas bu, cette fois, mais son état de santé est mauvais, dans l'ensemble. Comme vous dites, ce n'est pas sa pre-mière rechute, mais celle-ci peut le tuer.

- Et ce serait ma faute. " Tout d'un coup, il n'eut plus envie de rire.

Elle le regarda, un peu surprise. " Non, dit-elle. La faute de personne… mais ce n'est pas une raison pour le laisser faire. Venez. Nous allons prendre ma voiture. Nous parlerons en roulant. "

" Dites-moi ce qui vous est arrivé, demanda-t-elle tandis qu'ils se dirigeaient vers la périphérie de la ville. Dites-moi tout. Il n'y a pas que vos cheveux, Sam; vous avez l'air d'avoir dix ans de plus.

- Foutaises. " Il avait vu bien autre chose que ses cheveux dans le petit miroir de Naomi : sa propre image, mieux qu'il ne l'aurait voulu. " J'ai l'air d'en avoir vingt de plus, oui. Et l'impression d'en avoir cent.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ? "

Sam ouvrit la bouche pour répondre, pensa à l'effet qu'il pourrait produire, puis secoua la tête. " Non, dit-il, pas encore. C'est vous qui allez commencer par m'expliquer quelque chose, et me parler d'Ardelia Lortz. Vous avez cru que je plaisantais, l'autre jour; sur le coup je ne m'en étais pas rendu compte. Alors, parlez-moi d'elle; dites-moi ce qu'elle était et ce qu'elle a fait. "

Naomi se rangea le long du trottoir, peu après la vieille caserne des pompiers en granit de Junction City, et se tourna vers Sam. Elle avait la peau très pâle sous son léger maquillage, et ses yeux étaient agrandis. " Comment, vous ne plaisantiez pas? Essayez-vous de me faire croire, Sam, que ce n'était pas une blague ?

- Exactement.

- Mais voyons, Sam… " Elle s'interrompit et parut, pendant quelques instants, ne pas savoir par où continuer. Elle reprit finalement la parole, très doucement, comme si elle s'adressait à un enfant qui vient de faire quelque chose de mal en toute innocence. " Mais, Sam, Ardelia Lortz est morte. Elle est morte depuis trente ans!

- Je le sais. Je veux dire, je le sais maintenant. C'est le reste, que je veux apprendre.

- Enfin, Sam, qui que soit celle que vous croyez avoir vue…

- Je sais bien ce que j'ai vu.

- Dites-moi ce qui vous fait penser…

- Non, vous d'abord. "

Elle passa en première, jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur et reprit la direction d'Angle Street. " Je ne suis pas au courant de grand-chose. Je n'avais que cinq ans lorsqu'elle est morte. L'essentiel de ce que je sais vient de commérages entendus ici et là. Elle appartenait à la Première Église Baptiste de Proverbia - du moins c'était là qu'elle allait - mais ma mère n'en parle jamais. Tout comme tous les autres vieux paroissiens. Pour eux, c'est comme si elle n'avait jamais existé. "

Sam acquiesça. " Exactement comme dans l'article de Price, sur l'histoire de la bibliothèque. Celui que je lisais au moment où vous m'avez mis la main sur l'épaule et où vous m'avez fait vieillir de douze ans de plus. Cela explique aussi pourquoi votre mère était tellement furieuse contre moi lorsque j'ai mentionné ce nom, samedi soir. "

Naomi, surprise, lui jeta un coup d'oeil. " C'est pour cela que vous avez appelé ? "

De nouveau, Sam acquiesça.

" Oh, Sam… si vous n'étiez pas encore sur la liste rouge de Maman, c'est fait, maintenant.

- Je m'y trouvais déjà, mais j'ai l'impression qu'elle m'a fait passer en tête ", répliqua Sam avec un petit rire qui le fit grimacer. Il avait encore l'estomac douloureux des suites de son accès de fou rire, sur les marches de la bibliothèque, mais il était heureux de l'avoir eu: une heure auparavant, il

n’aurait jamais cru pouvoir regagner autant de son équilibre. En fait, une heure auparavant, il aurait affirmé que Sam Peebles et l’équilibre étaient deux concepts ayant toute chance de rester exclusifs pour le reste de sa vie. ” Continuez, Naomi.

- À peu près tout ce que j’ai pu recueillir vient de ce que les AA appellent la “véritable réunion “. Quand les gens, avant ou après, se retrouvent autour d’une tasse de café et parlent de tout et de rien. “

Sam la regarda, curieux. ” Depuis combien de temps êtes-vous avec les AA, Naomi ?

- Neuf ans, répondit-elle d’un ton égal. Et cela fait six ans que je n’ai pas pris un verre. Mais j’ai toujours été alcoolique. On ne devient pas alcoolique, Sam. On naît comme ça.

- Ah, fit-il bêtement. Et est-ce qu’elle en a fait par-tie ? Ardelia Lortz ?

- Seigneur, non - mais cela ne signifie pas que certains des AA ne s’en souviennent pas. Elle a dû débarquer à Junction City en 1956 ou 1957, je crois. Elle a été engagée pour seconder M. Lavin, à la bibliothèque. Un an ou deux plus tard, Lavin est mort brusquement - attaque cardiaque ou hémorragie cérébrale, je ne sais plus - et la ville a nommé la mère Lortz à son poste. J’ai entendu dire qu’elle y faisait du bon travail, mais à en juger par ce qui s’est passé, elle excellait surtout dans l’art de mystifier les gens.

- Mais qu’a-t-elle fait, Naomi ?

- Elle a tué deux enfants et s’est ensuite suicidée, répondit simplement la jeune femme. Au cours de l’été 1960. On avait lancé une recherche pour les enfants. Personne n’avait songé à aller voir dans la bibliothèque, car elle aurait dû être fermée. On les a trouvés le lendemain, jour où elle aurait dû être ouverte mais était restée portes closes. Il y a des ver-rières dans le toit… - Je sais.

- Mais à l’heure actuelle, on ne peut les voir que de l’extérieur; à cause des transformations effectuées à l’intérieur: On a abaissé le plafond pour économiser le chauffage, un truc comme ça. Bref, ces verrières comportaient de grosses poignées de cuivre qu’il fallait manoeuvrer avec une longue perche pour les ouvrir, et laisser entrer l’air, je suppose. Elle a attaché une corde à l’une de ces poignées, sans doute en utilisant l’une des grandes échelles réservées aux éta-gères -les plus hautes, et s’est pendue là. Après avoir tué les enfants.

- Je vois. ” Sam avait parlé d’une voix calme, mais son coeur battait à coups lents et très puissants. ” Et comment… comment a-t-elle tué les enfants ?

- Je l’ignore. Personne ne me l’a dit, et je n’ai jamais posé la question. Je suppose que c’était affreux.

- Oui, je suppose.

- Maintenant, dites-moi ce qui vous est arrivé.

- J’aimerais d’abord voir si Dave est au refuge. “

Naomi se raidit aussitôt. ” C’est moi qui vais aller voir. Vous, vous resterez bien sagement dans la voiture. Je suis désolée de m’être trompée dans mes conclusions, hier, cependant il n’est pas question

que vous rendiez Dave malade encore une fois. J'y veillerai. - Mais, Naomi, il est concerné par cette histoire!

- C'est impossible, répliqua-t-elle d'un ton de voix sous-entendant que la discussion était close.

- Bon Dieu, mais c'est tout ça qui est impossible! "

Ils se rapprochaient d'Angle Street. Devant eux, une camionnette pick-up ferraillait en direction du centre de recyclage, son plateau débordant de cartons pleins de bouteilles et de boîtes de conserve.

" J'ai l'impression que vous ne comprenez pas ce que je veux dire, reprit-elle. Cela ne me surprend pas; c'est la plupart du temps le cas, avec les Terriens. Alors ouvrez bien vos oreilles, Sam. Je vais vous le dire en mots d'une syllabe, Si Dave boit, Dave meurt. Vous m'avez suivie ? Bien suivie ? "

Elle jeta un nouveau coup d'oeil à Sam. Un coup d'oeil tellement furieux qu'il fut une brûlure pour lui; mais même dans la détresse dans laquelle il était plongé, il prit conscience de quelque chose. Auparavant, même avant les deux soirs où il était sorti avec Naomi, Sam l'avait trouvée jolie. Maintenant, il s'apercevait qu'elle était ravissante.

" Ça veut dire quoi, les Terriens ? demanda-t-il.

- Les gens qui n'ont aucun problème avec l'alcool, les pilules, le hasch, le sirop pour la toux ou n'importe quoi qui vous fiche en l'air dans la tête. " Elle cracha presque les mots. " Les gens qui ont les moyens de faire la morale aux autres et de les juger. "

Devant eux, le camion s'engagea dans la longue allée truffée d'ornières qui conduisait au centre de rédemption. Angle Street se dressait devant eux. On pouvait voir quelque chose garé en bas du porche, mais pas une voiture: c'était le caddie de Dave.

" Arrêtez-vous une minute ", dit Sam.

Naomi fit halte, mais sans se tourner vers lui. Elle regardait droit devant elle, à travers le pare-brise, les mâchoires contractées, les joues empourprées.

" Vous vous souciez de son sort, reprit-il, et ça me fait plaisir. Vous souciez-vous aussi du mien, Sarah ? Même si je ne suis qu'un Terrien ?

- Vous n'avez aucun droit de m'appeler Sarah. Je peux me servir de ce prénom: j'ai été baptisée Naomi Sarah Higgins. Et eux le peuvent aussi, car d'une certaine manière, ils sont plus proches de moi que des parents par le sang. En fait, nous sommes parents par le sang: nous avons en commun quelque chose qui fait de nous ce que nous sommes. Quelque chose dans notre sang. Vous, Sam, vous n'en avez pas le droit.

- Peut-être que si. Il n'est pas exclu que je ne fasse pas partie des vôtres, maintenant. Vous, vous avez l'alcool. Moi, le Terrien, j'ai le Policier des Bibliothèques. "

Ce fut à son tour de le regarder, une expression inquiète dans ses yeux agrandis. " Sam, je ne comp…

- Moi non plus. Je ne sais qu'une chose, j'ai besoin d'aide. J'ai désespérément besoin d'aide. J'ai emprunté deux livres dans une bibliothèque qui n'existe plus, et maintenant les livres ont également disparu. Je les ai perdus. Savez-vous où ils ont terminé ? "

Elle secoua la tête.

Sam fit un geste vers la gauche, où deux hommes, descendus de la camionnette, commençaient à décharger les cartons de bouteilles consignées. " Là- bas. C'est là-bas qu'ils ont terminé. Réduits en bouillie. J'ai jusqu'à minuit, Sarah, après quoi le Policier des Bibliothèques viendra me réduire en bouillie, moi. Et je parie qu'on ne retrouvera même pas de moi l'équivalent de la couverture. "

Sam resta assis dans la Datsun de Naomi pendant ce qui lui parut une éternité. Par deux fois, sa main s'approcha de la poignée, puis retomba. Elle s'était radoucie… un petit peu. Si Dave voulait lui parler, et s'il était en état de le faire, elle l'y autoriserait. Sans quoi, bernique.

Finalement, la porte d'Angle Street s'ouvrit. Naomi et Dave Duncan en sortirent. Elle avait passé un bras autour de sa taille. Il traînait des pieds, et Sam sentit son coeur se serrer. Puis, alors qu'ils s'avançaient dans le soleil, Sam vit que Dave n'était pas ivre… ou, du moins, ne le paraissait pas. D'une manière étrange, il avait un peu l'impression de se regarder de nouveau dans le poudrier de Naomi. Dave Duncan avait l'air d'un homme essayant d'encaisser le pire choc de son existence… sans très bien y arriver:

Sam descendit de voiture, mais resta à côté, hési-tant à s'avancer: " Venez jusqu'au porche ", lui lança Naomi. Elle avait parlé d'un ton où se mêlaient résignation et peur. " Je crains les marches pour lui. "

Sam s'approcha d'eux. Dave Duncan devait avoir une soixantaine d'années. Samedi dernier, il avait eu l'air d'en avoir soixante-dix ou soixante-quinze. À cause de l'alcool, supposait Sam. Mais actuellement, tandis que l'Iowa venait se placer lentement dans l'axe de midi, il paraissait plus vieux que le temps lui-même. Cela, Sam ne l'ignorait pas, était sa faute. Le choc de choses que Dave avait crues définitivement enfouies depuis longtemps.

Je ne pouvais pas savoir, se dit Sam; si vraie qu'elle fût, cette pensée était incapable de le consoler. En dehors des veinules éclatées de son nez et de ses joues, le visage de Dave avait la couleur du très vieux papier. L'oeil larmoyant, l'air hébété, il avait les lèvres bleuâtres, et des bulles de salive crevaient dans les profondes commissures de ses lèvres.

" Je ne voulais pas qu'il vous parle, dit Naomi. Je voulais l'amener voir le Dr Melden. Mais il refuse d'y aller sans vous avoir parlé d'abord.

- Monsieur Peebles, commença Dave d'une voix faible. Je suis désolé, monsieur Peebles, tout est ma faute, n'est-ce pas ? Je…

- Vous n'avez rien à vous reprocher, Dave, l'interrompit Sam. Venez vous asseoir ici. "

Ils le conduisirent jusqu'à une chaise berçante, dans un coin du porche, et l'installèrent dessus.

Sam et Naomi tirèrent à eux des chaises au canage affaissé et s'assirent de part et d'autre de lui. Ils restè- rent quelques instants sans parler, regardant vers la campagne plate, au-delà des voies de chemin de fer.

" Elle est à vos trousses, cette saloperie venue du fin fond des enfers, n'est-ce pas ? demanda Dave.

- Elle a lancé quelqu'un à mes trousses. Quelqu'un qui figurait sur l'une des affiches que vous avez dessi-nées. C'est un… je sais que ça a l'air délirant, mais c'est un… Policier des Bibliothèques. Il est venu me voir ce matin. Il a… (Sam se toucha les cheveux.) Il a fait ça. Et ça. Et ça. (Il montra le petit point rouge à sa gorge.) Et il a dit qu'il n'était pas seul. "

Dave garda longtemps le silence, le regard perdu sur le vide du paysage, sur l'horizon plat que n'inter-rompaient que quelques hauts silos et, au nord, la silhouette apocalyptique de l'élévateur à grains de Proverbia. " L'homme que vous avez vu n'est pas réel, finit-il par dire. Aucun d'eux n'est réel. Seulement elle. Seulement cette putain de l'enfer.

- Pouvez-vous nous expliquer, Dave ? demanda doucement Naomi. Si vous ne vous en sentez pas capable, n'hésitez pas à le dire. Mais si cela doit vous… soulager, vous… faire du bien, parlez.

- Ma chère Sarah, répondit-il avec un sourire, lui prenant la main. Je vous aime. Je ne vous l'avais jamais dit, n'est-ce pas ? "

Elle secoua la tête et lui rendit son sourire. Semblables à de petites parcelles de mica, des larmes brillaient dans ses yeux. " Non, jamais. Mais je suis contente, Dave.

- Il faut que je parle. La question n'est pas de savoir si ça me soulagera ou non. On ne peut pas laisser ça continuer. Savez-vous quel souvenir j'ai gardé de la première fois où j'ai assisté à une réunion des AA, Sarah ? "

Elle secoua la tête.

" Comment on expliquait que c'était un programme fondé sur l'honnêteté. Comment il fallait tout dire, pas seulement à Dieu, mais à Dieu et à une autre personne. Je me suis dit: " Si c'est ça qu'il faut pour devenir sobre, c'est foutu. On va me trouver un petit coin sur Wayvern Hill, là où ils se débarrassent de tous les ivrognes et de tous les ratés qui n'ont jamais eu un pot pour y pisser et une fenêtre par où le vider; au bout du boulevard des allongés. Parce que je ne pourrai jamais raconter toutes les choses que j'ai vues, toutes celles que j'ai faites. "

- On pense tous la même chose, au début.

- Je sais bien. Mais il ne doit pas y en avoir beaucoup qui ont vu ce que j'ai vu ou fait ce que j'ai fait. J'ai quand même essayé de faire de mon mieux. Peu à peu, j'ai fait de mon mieux. J'ai mis de l'ordre dans ma maison. Mais ces choses que j'ai vues, et celles que j'ai faites, dans le temps… cela, je ne l'ai jamais raconté. À personne, pas à une âme. J'ai trouvé un endroit, une oubliette tout au fond de mon coeur, je les ai mises là-dedans et j'ai fermé la porte à clef. "

Il regarda Sam, qui vit des larmes rouler lentement, avec peine, le long des profondes rides creu-sées dans les joues ravagées de Dave.

” Oui, c’est ce que j’ai fait. Une fois la porte fermée, j’ai cloué des planches en travers. Une fois les planches clouées, j’ai posé des plaques de fer pardessus et je les ai rivetées et bien serrées. Une fois les tôles en place, j’ai poussé une commode contre tout le bazar et avant de m’en aller rassuré, j’ai entassé des briques sur la commode. Et depuis toutes ces années, je n’ai pas arrêté de me dire que j’avais tout oublié d’Ardelia et de ses étranges façons, des choses qu’elle voulait me faire faire, des choses qu’elle m’avait dites, des promesses qu’elle m’avait faites et de ce qu’elle était réellement. J’ai pris quantité de remèdes d’oubli, mais ça n’a jamais marché. Et quand j’ai commencé avec les AA, c’est la seule chose qui m’a fait revenir. Ce qu’il y avait dans cette pièce fermée à clef. Et qui porte un nom, celui d’Ardelia Lortz, monsieur Peebles. Au bout d’un moment, quand j’arrêtais de boire, je commençais à faire de mauvais rêves. Souvent des rêves sur les affiches que je dessinais pour elle - celles qui faisaient tellement peur aux enfants - mais ce n’étaient pas celles-là les pires. ” Sa voix s’était réduite à un murmure tremblé. ” Il s’en fallait même de beaucoup.

- Il vaudrait peut-être mieux vous reposer un peu “, suggéra Sam. Il venait de découvrir qu’en dépit de tout ce qui pouvait dépendre de Dave et de ce que celui-ci allait dire quelque chose en lui n’avait aucune envie de l’entendre. Quelque chose en lui avait peur de l’entendre.

” Laissez tomber le repos, reprit Dave. Le toubib dit que je suis diabétique, que mon pancréas est en ruine et que mon foie tombe en morceaux. Je ne vais pas tarder à partir pour les grandes vacances permanentes. Au Ciel ou en enfer, je n’en sais rien, mais je suis bien tranquille que d’un côté comme de l’autre, les bars et les marchands de vin sont fermés, et je remercie Dieu pour ça. Non, le moment n’est pas venu de se reposer. Si jamais je dois parler, ce doit être maintenant. (Il regarda attentivement Sam.) Vous savez que vous êtes dans le pétrin, n’est-ce pas? ” Sam acquiesça.

” Oui, mais vous ne savez pas à quel point. C’est pourquoi il faut que je parle. Je crois qu’elle est obli-gée de… comment dire? d’hiberner de temps en temps. Mais cette période est terminée, et c’est vous qu’elle a choisi, monsieur Peebles. Oui, et c’est pour ça que je dois parler. Pas parce que j’en ai envie. Hier au soir, après le départ de Naomi, je suis sorti et je me suis acheté une cruche d’un gallon de vin. Je suis parti avec dans la gare de triage et je me suis assis au même endroit qu’autrefois, au milieu des herbes, du mâchefer et des verres cassés. J’ai dévissé le bouchon, j’ai porté la cruche à mon nez et je l’ai reniflée. Vous savez ce que ça sent, une cruche d’un gallon de vin ? Pour moi, ça a toujours eu l’odeur du papier peint dans les chambres d’hôtel minables, ou celle d’une rivière qui aurait traversé une décharge publique en cours de route. N’empêche, j’ai tout de même toujours aimé cette odeur, parce que c’est aussi celle du sommeil.

Et pendant tout le temps que je tenais la cruche et que je la reniflais, j’entendais cette reine des salopes qui jacassait dans l’oubliette où je l’avais enfermée. Loin derrière les briques, la commode, les tôles, les planches et la porte verrouillée. Qui parlait comme quelqu’un d’enterré vivant. La voix était un peu étouffée, mais je l’entendais tout aussi bien. Je l’entendais qui disait: “T’as raison, Dave, c’est la réponse, c’est la seule réponse pour les types comme toi, la seule qui marche, et ce sera la seule réponse dont tu auras besoin jusqu’au jour où les réponses n’auront plus aucune importance. “

J’ai renversé la cruche pour y prendre une bonne grosse rasade, mais à la dernière seconde je lui ai trouvé l’odeur de cette salope… et je me suis souvenu de son visage, à la fin, tout couvert de ces espèces de petits tortillons… et comment sa bouche avait changé… et j’ai jeté la cruche. Je l’ai cassée sur une traverse de chemin de fer. Parce qu’il fallait mettre un terme à ce merdier. Je ne voulais pas la laisser s’en prendre encore à cette ville! “

Sa voix s'éleva, tremblante comme celle d'un vieil homme, mais néanmoins puissante. " Ce merdier a assez duré! "

Naomi posa la main sur le bras de Dave. On lisait la peur et l'incertitude sur son visage. " Mais de quoi parlez-vous, Dave ? De quoi s'agit-il ?

- Je veux en être d'abord bien sûr, répondit Dave. Parlez le premier, monsieur Peebles. Dites-moi tout ce qui vous est arrivé, ne laissez rien de côté.

- D'accord, mais à une condition. "

Dave eut un faible sourire. " Et quelle condition ?

- Vous devez me promettre de m'appeler Sam… et moi, de mon côté, je ne vous appellerai plus jamais Dirty Dave. "

Son sourire s'élargit. " Affaire conclue, Sam.

- Parfait. (Il prit une longue inspiration.) Tout est la faute de ce foutu acrobate ", commença-t-il.

Il lui fallut plus de temps qu'il ne l'aurait cru, mais il éprouva un inexprimable soulagement - presque une joie - à tout raconter; à ne rien cacher. Il parla à Dave de Joe l'Époustouflant, de l'appel au secours de Craig, de la suggestion de Naomi de rendre son texte plus vivant. Il leur parla de l'aspect qu'avait eu la bibliothèque et de sa rencontre avec Ardelia Lortz. Les yeux de Naomi s'agrandissaient au fur et à mesure qu'il parlait. Quand il en arriva au Petit Chaperon rouge de l'affiche, sur la porte de la bibliothèque des enfants, Dave acquiesça.

" C'est la seule que je n'ai pas dessinée, dit-il. Elle l'avait avec elle. Je parie qu'on ne l'a jamais retrouvée et qu'elle l'a encore quelque part. Elle aimait les miennes, mais celle-là était sa préférée.

- Que voulez-vous dire ? " demanda Sam.

Dave secoua la tête et lui dit de continuer.

Il leur parla alors de la carte d'abonnement, des livres qu'il avait empruntés, et de l'étrange petite dispute qu'ils avaient eue au moment où il repartait.

" C'est ça, fit Dave d'un ton neutre. C'est pas autre chose. Vous pourriez ne pas le croire, mais moi je la connais. Vous l'avez rendue furieuse. Je parie tout ce que vous voudrez. Vous l'avez mise en colère, et maintenant, elle a décidé de s'en prendre à vous. "

Sam acheva son histoire aussi vite qu'il le put, mais son débit se ralentit et il finit presque par s'arrêter lorsqu'il en fut à la visite du Policier des Bibliothèques, avec son imperméable couleur de brouillard. Lorsqu'il eut terminé, il avait les larmes aux yeux et ses mains s'étaient remises à trembler.

" Est-ce que je pourrais avoir un verre d'eau? demanda-t-il à Naomi d'une voix étranglée.

- Bien sûr “, dit-elle, se levant pour aller le chercher: Elle fit deux pas, puis revint et embrassa Sam sur la joue. Ses lèvres étaient douces et fraîches. Et avant de s’éloigner, elle dit trois mots qui sonnèrent comme une bénédiction a son oreille: ” Je vous crois. “

Sam porta le verre à ses lèvres à deux mains, pour ne pas en renverser le contenu, et le vida à moitié en une seule fois. Lorsqu’il le reposa, il demanda: ” Et vous, Dave ? Est-ce que vous me croyez ?

- Ouais “, fit le vieil homme d’un ton presque absent, comme s’il ne faisait que confirmer une évidence. Sam se dit que ce devait sans doute être le cas, pour lui. Après tout, il avait connu personnellement Ardelia Lortz, et à voir son visage ravagé et prématu-rément vieilli, on pouvait supposer que leur relation avait été plus qu’orageuse.

Dave resta encore un moment sans rien dire. Il avait toujours le regard perdu vers les guérets, de l’autre côté de la voie de chemin de fer. Ils allaient se mettre à verdoyer de jeunes pousses de maïs dans cinq à six semaines, mais pour l’instant ils paraissaient stériles. Ses yeux suivaient l’ombre en forme de faucon d’un nuage qui traversait les vastes étendues de l’Iowa.

Il finit cependant par paraître s’éveiller et se tourna vers Sam.

” Mon Policier des Bibliothèques - celui que j’ai dessiné pour elle - n’avait aucune cicatrice “, déclara-t-il.

Sam évoqua le long visage blême de l’étranger. Il avait bien eu cette cicatrice fine et irrégulière qui lui traversait la joue, juste au-dessous de l’oeil, pour aller mourir sur l’arête du nez.

” Et est-ce que cela a une signification particulière ?

-Pour moi, non; mais cela doit vouloir dire quelque -chose pour vous, mons… Sam. L’écusson… ce que vous appelez l’étoile à pointes multiples, je le connais. Je l’ai trouvé dans un livre d’héraldique, ici même, à la bibliothèque de Junction City. On appelle ça une étoile de Malte. Les chevaliers musulmans - eh oui, ils en avaient aussi - les portaient sur la poitrine lorsqu’ils allaient combattre les croisés. On leur attribuait des pouvoirs magiques. J’ai été tellement intéressé par cette forme que je l’ai mise dans l’affiche. Mais… une cicatrice ? Non. Pas sur la tête de mon Policier des Bibliothèques. Qui donc était votre Policier des Bibliothèques, Sam ?

- Je ne… je ne sais pas de quoi vous voulez par-ler “, répondit lentement Sam, mais la voix, lointaine, moqueuse, angoissante, s’éleva de nouveau en lui: Viens avec moi, fifton, je suis un polifier Et sa bouche fut une fois de plus envahie par ce goût. Le goût dou-ceâtre et gluant de la guimauve rouge. Ses papilles gustatives se rétractèrent, son estomac fut pris de crampes. Mais c’était stupide. Vraiment stupide. Il n’avait jamais mangé de guimauve rouge de sa vie. Il avait ça en horreur.

Si tu n’en as jamais mangé, comment sais-tu que tu l’as en horreur ?

” Je ne vous suis vraiment pas, reprit-il d’un ton plus ferme.

- Non, mais vous êtes tout de même tombé sur quelque chose, intervint Naomi. On dirait que vous

venez de recevoir un coup de pied dans l'estomac. "

Sam lui jeta un coup d'oeil, ennuyé. Elle le regardait calmement, et il sentit son rythme cardiaque s'accélérer:

" Laissons ça pour le moment, fit alors Dave. Mais il faudra bien y revenir, et plutôt tôt que tard, Sam, si vous voulez ne pas perdre tout espoir de vous en sor-tir: Laisser-moi vous raconter mon histoire. Je ne l'ai encore jamais fait, et je ne le referai jamais… mais le moment est venu. "

CHAPITRE ONZE

L’HISTOIRE DE DAVE

” On ne m’a pas toujours appelé Dave Duncan le Crasseux, commença-t-il. Au début des années cinquante, il y avait simplement ce bon vieux Duncan, et tout le monde m’aimait bien. J’étais membre de ce même Rotary où vous avez parlé l’autre soir, Sam. Pourquoi pas ? J’avais ma propre entreprise, et je gagnais bien ma vie. J’étais peintre d’enseignes, et je m’en tirais sacrément bien. J’avais tout le travail que je voulais, entre Junction City et Proverbia, mais il m’arrivait parfois de pousser jusqu’à Cedar Rapids. J’ai même peint une fois une pub pour Lucky Strike sur le mur de droite d’un terrain de base-ball de la Petite Ligue, à Omaha, c’est-à-dire au diable Vauvert. J’étais très demandé, et je méritais de l’être. Parce que j’étais tout simplement le meilleur peintre d’enseignes de la région.

Je restais ici parce que la grande peinture était ce qui m’intéressait et que j’estimais qu’on pouvait s’y adonner partout. Je n’avais pas suivi de formation académique - j’ai essayé, mais je me suis fait jeter - et je savais que ça me nuisait, mais aussi que certains artistes s’en étaient sortis sans tout ce pataquès, à commencer par Gramma Moses; elle n’avait pas besoin de permis de conduire pour aller sans se tromper en ville.

J’aurais même pu y arriver. J’ai vendu quelques toiles, mais pas beaucoup - ce n’était pas nécessaire. Je n’étais pas marié et je m’en sortais bien avec mon entreprise. En plus, je préférais garder mes oeuvres afin de pouvoir faire une exposition, comme le font les artistes, en principe. Et d’ailleurs, j’en ai eu. À commencer par ici, puis à Cedar Rapids, puis à Des Moines. Pour celle-là, j’ai même eu une critique dans le Democrat, et on avait l’air de dire que j’étais un nouveau Whistler. “

Dave se tut quelques instants, réfléchissant. Puis il releva la tête et regarda de nouveau les champs dénu-dés.

” Aux AA, on vous parle des types qui ont un pied dans le passé et un autre dans l’avenir et qui passent leur temps à pisser sur le présent à cause de ça. Mais parfois, c’est dur de ne pas se demander ce qui se serait produit si on avait fait les choses juste un peu différemment. “

Il regarda Naomi, l’air presque coupable: elle lui sourit et lui pressa la main.

” Vous comprenez, j’étais vraiment bon, et j’ai bien failli m’en sortir. Mais je buvais beaucoup, déjà, même à cette époque. Ça ne me posait pas de pro-blème - bon Dieu! J’étais jeune et costaud, et en plus, est-ce que tous les grands artistes ne boivent pas un peu ? C’était ce que je pensais. Et j’aurais encore pu m’en sortir, ou au moins faire quelque chose pendant un certain temps, si Ardelia Lortz n’était pas venue à Junction City.

Son arrivée signa ma perte.”

Il se tourna vers Sam.

” Je l’ai reconnue d’après votre histoire, Sam, mais elle n’avait pas le même aspect, à l’époque.

Vous vous attendiez à tomber sur une vieille dame comme bibliothécaire, et comme cela l'arrangeait, c'est exactement ce que vous avez trouvé. Mais lorsqu'elle est arrivée à Junction City, l'été 1957, elle avait les cheveux blond cendré, et les seuls endroits où elle était rebondie étaient ceux où une femme doit l'être.

À l'époque, je vivais à Proverbia et me rendais de temps en temps à l'église baptiste. Pas tellement pour la religion, mais il y avait quelques filles pas désa-gréables à regarder. Comme votre maman, Sarah. "

Naomi partit d'un petit rire incrédule.

" Ardelia s'entendit tout de suite très bien avec les gens du coin. À l'heure actuelle, quand les paroissiens baptistes parlent d'elle - si jamais ça leur arrive -, je parie qu'ils disent des choses comme "J'ai tout de suite su qu'il y avait quelque chose de louche chez cette femme", ou encore: "Jamais son regard ne m'a inspiré confiance. " Mais laissez-moi vous dire qu'ils ont mauvaise mémoire. Ils lui tournaient autour, hommes et femmes, exactement comme des abeilles autour de la première fleur du printemps. Elle n'était pas depuis un mois en ville qu'elle décrochait son poste de bibliothécaire assistante, auprès de M. Lavin, alors qu'elle enseignait déjà le catéchisme aux petits enfants de Proverbia depuis quinze jours.

Ce qu'elle leur apprenait exactement, je préfère ne pas trop y penser, mais vous pouvez parier votre dernier dollar que ce n'était pas l'Évangile selon saint Matthieu. Toujours est-il qu'elle les catéchisait, et chacun de nous jurer combien les petits l'aimaient. Eux aussi le juraient, à vrai dire, mais il y avait une expression au fond de leur regard, quand ils le disaient… une expression lointaine, comme s'ils ne savaient pas très bien où ils en étaient, ni même qui ils étaient.

Bref, elle m'a tapé dans l'oeil, et j'ai tapé dans le sien. À me voir comme je suis maintenant, on ne s'en douterait pas, mais j'étais plutôt beau gosse, à l'époque. Toujours bronzé, à cause du travail à l'exté- rieur, bien musclé, les cheveux presque blonds à force d'être décolorés par le soleil, et le ventre aussi plat que votre planche à repasser, Sarah.

Ardelia avait loué une ferme à un peu plus de deux kilomètres de l'église, une petite bicoque charmante, mais le bâtiment avait autant besoin d'un bon coup de peinture qu'un homme dans le désert a besoin d'un grand verre d'eau. C'est pourquoi, à la sortie de l'église, la deuxième semaine après que je l'avais remarquée - je n'y allais pas souvent et on était déjà à la mi-août -, je lui proposai mes services.

Elle avait les yeux les plus grands que l'on puisse imaginer. Je suppose que la plupart des gens auraient dit qu'ils étaient gris, mais quand elle vous regardait bien en face, vous auriez juré qu'ils étaient argentés. Et c'est comme ça qu'elle m'a regardé ce jour-là, devant l'église. Elle portait un parfum que je n'avais jamais senti avant et que je n'ai jamais senti depuis. Je ne vois pas comment le décrire, mais je me souviens qu'il m'a toujours fait penser à ces petites fleurs blanches qui ne s'épanouissent qu'après le coucher du soleil. Quant à moi, j'étais refait. Comme ça, sur-le-champ.

Elle se tenait près de moi - presque à me toucher. Elle était habillée de ce genre de robe noire informe que portent les vieilles dames, avec un chapeau et une petite voilette impeccable, et elle tenait son sac à main devant elle. Tout à fait bon chic bon genre. Mais ses yeux, eux, n'avaient pas bon genre. Non, m'sieur. Pas bon genre du tout.

“J’espère que vous n’allez pas barbouiller ma mai-son avec des réclames pour l’eau de Javel ou le tabac à chiquer.

- Non, ma’am. Je pensais simplement donner deux bonnes couches de blanc, c’est tout. Les maisons, ce n’est pas exactement ma partie, de toute façon, mais comme vous êtes nouvelle ici et tout ça, je me suis dit qu’en bon voisin…

- Oui, en effet. ” Elle me répondit ça et me toucha à l’épaule. “

Dave jeta un regard d’excuse à Naomi et reprit

” Je crois que je devrais vous laisser l’occasion d’aller faire un tour, si vous voulez. Je ne vais pas tar-der à raconter des trucs un peu salés, Sarah. J’en ai honte, mais je veux liquider tout ce qui est resté sur l’ardoise à cause d’elle. “

Naomi tapota sa vieille main crevassée. ” Continuez, dit-elle, n’omettez rien. “

Il prit une profonde inspiration et poursuivit.

” Au moment où elle m’a touché, j’ai su qu’il faudrait que je l’aie ou que je crève en essayant. Ce simple petit effleurement me fit me sentir mieux - et plus cinglé - que n’importe quel contact physique avec une femme au cours de toute ma vie. Elle ne l’ignorait pas, de son côté. Je le voyais dans son regard. Un regard sournois. Avec aussi quelque chose d’ignoble, mais c’était peut-être ce qui m’excitait le plus.

” Ce serait très gentil, Dave, et moi aussi je tiens à me montrer une très bonne voisine. “

Je l’ai donc raccompagnée jusque chez elle. En laissant tous les autres jeunes gars plantés devant la porte de l’église, à fulminer et, sans aucun doute, à maudire mon nom. Ils n’avaient pas idée de la chance qu’ils avaient. Vraiment pas.

Ma Ford était au garage et elle n’avait pas de voiture; nous voilà donc partis pedibus ganzbus. Ça m’était parfaitement égal, et à elle aussi, on aurait dit. On a pris la route Truman, qui n’était pas encore goudronnée, même si la voirie envoyait de temps en temps un camion l’asperger d’huile de vidange pour coller la poussière au sol.

On était à mi-chemin de sa maison lorsqu’elle s’arrêta. Nous étions tout seuls, au beau milieu de la route Truman, en plein midi, par une belle journée d’été, quelque chose comme dix mille hectares de maïs d’un côté, et vingt mille hectares de maïs de l’autre, montant bien plus haut que nos têtes, et qui produisait ce bruissement typique secret qu’on entend même lorsqu’il n’y a pas de vent. Mon grand-père disait que c’était le bruit du maïs qui pousse. Je ne sais pas si c’est vrai ou non, mais c’est un son qui a quelque chose d’inquiétant.

” Regardez! Vous le voyez ? “

J’ai regardé, mais je n’ai rien vu, rien que du maïs. C’est ce que je lui ai dit.

” Je vais vous montrer!” Et voilà qu’elle part en courant dans le maïs, en robe du dimanche, talons hauts et tout. Sans même enlever son chapeau à voilette.

Je restai stupide pendant quelques secondes, comme paralysé. Puis je l'entendis rire. Elle riait dans le maïs. Alors j'ai couru après elle, en partie pour voir ce qu'elle avait vu, mais surtout à cause de ce rire. Il était tellement émoustillé! Je ne sais pas comment vous dire…

Je la vis qui se tenait dans la rangée, pour s'évanouir dans la suivante, toujours en riant. Je me mis moi aussi à rire et à la poursuivre, sans trop me soucier de casser le maïs de Sam Orday. Avec une telle surface, il ne s'en apercevrait même pas. Mais une fois dans la rangée suivante, de la barbe de maïs dans les cheveux et une feuille en travers de la cravate comme une épingle d'un modèle nouveau, je m'arrêtai tout d'un coup de rire: elle avait disparu. C'est alors que je l'entendis derrière moi. Je n'arrivais pas à comprendre comment elle avait pu passer dans mon dos sans que je m'en aperçoive, et pourtant elle l'avait fait. Je retournai juste à temps dans la pre-mière rangée, en cassant quelques tiges au passage, pour la voir disparaître à nouveau.

On a joué comme ça à cache-cache pendant une demi-heure ou à peu près, sans que je puisse l'attraper. Seul résultat, j'avais de plus en plus chaud et j'étais de plus en plus excité. Je la croyais à une ran-gée devant moi, j'y passais, et je l'entendais à deux rangées derrière! Parfois je voyais son pied, ou sa jambe; bien entendu, elle laissait des empreintes dans la terre, mais elles ne servaient à rien parce qu'elles avaient l'air d'aller dans toutes les directions à la fois.

Puis, au moment où je commençais à devenir furieux - j'avais trempé de sueur ma meilleure chemise, dénoué ma cravate, et mes chaussures étaient couvertes de terre -, je tombai sur son chapeau accroché à une tige de maïs, la voilette soulevée par le peu de brise qui passait dans les rangs.

"Allez, Dave, attrape-moi ! " Je pris le chapeau et fonçai de biais dans la rangée suivante. Elle avait disparu, mais je pouvais voir les tiges s'agiter là où elle était passée, et elle avait laissé ses chaussures der-rière elle. Dans la rangée suivante, elle avait suspendu ses bas de soie à un épi de maïs. Et je l'entendais qui riait toujours! Dans mon dos, évidemment: quant à comprendre comment la garce était arrivée là, Dieu seul le savait. À vrai dire, je m'en fichais à ce moment-là.

J'arrachai ma cravate et lui courus après, dans tous les sens, en nage, haletant comme un crétin de chien qui n'a pas compris qu'il faut rester tranquille par une chaleur pareille. Et je vais vous dire quelque chose. Je cassais le maïs partout où j'allais. J'ai laissé derrière moi une véritable piste de tiges cassées et piétinées. Mais elle n'en a pas plié une seule. Elles oscillaient un peu quand elle passait, comme si elle n'avait pas plus de consistance que cette petite brise d'été.

J'ai trouvé sa robe, son slip et son porte-jarretelles. Puis son soutien-gorge et sa combinaison. Je n'entendais plus son rire. Il n'y avait plus que le bruissement du maïs. Je restai debout dans l'une des rangées, soufflant comme une locomotive, tous ses vêtements en paquet contre ma poitrine. Son parfum en montait et me rendait fou.

" Où êtes-vous ? " Mais elle ne me répondit pas. Finalement, je perdis le peu de bon sens qui me restait… et bien entendu, c'était exactement ce qu'elle voulait. " Où êtes-vous passée, nom de Dieu ? " Cette fois-ci, je hurlai. Un long bras blanc passa entre deux tiges de maïs et vint me caresser le cou du bout du doigt. Ça me fit l'effet d'une putain de décharge électrique.

" Je vous attendais! Pourquoi avez-vous mis tout ce temps? Vous ne voulez pas voir?" Alors elle m'attrapa et me tira à travers le maïs, et elle était là, les pieds plantés dans la terre, pas une égratignure sur le corps, et les yeux aussi argentés que la pluie par un jour de brouillard. "

Dave prit une longue gorgée d'eau, ferma les yeux et continua.

" Nous n'avons pas fait l'amour dans le maïs - pendant tout le temps que je l'ai connue, ce n'est pas l'amour que nous avons fait. Mais nous avons fait quelque chose. J'ai possédé Ardelia de toutes les façons imaginables dont un homme peut posséder une femme, et même d'autres façons qui ne le sont pas. Je suis incapable de me souvenir de toutes, mais je n'ai pas oublié son corps, en revanche, et combien il était blanc; ni ses jambes ni la manière qu'elle avait de recroqueviller ses orteils sur les plantes qui sortaient de la terre, comme pour les sentir; je n'ai pas oublié non plus comment elle faisait aller et venir ses ongles sur ma nuque et sur ma gorge.

On a continué, continué - je ne sais pas combien de fois, sans que j'aie l'impression de me fatiguer. Quand nous avons commencé, je me sentais tellement excité que j'aurais pu violer la statue de la Liberté, mais à la fin, j'étais exactement dans le même état. Je n'arrivais pas à me rassasier d'elle. C'était comme l'alcool. Il n'y avait aucun moyen pour que je me sente jamais rassasié. Et elle le savait, elle aussi.

Mais on s'est finalement arrêtés. Elle a mis les mains derrière la tête, elle a remué ses épaules blanches contre la terre noire, elle m'a regardé avec ces yeux d'argent qu'elle avait et elle a dit: " Eh bien, Dave ? Est-ce que nous sommes bons voisins ? "

Je lui ai dit que je voulais recommencer, et elle m'a répondu de ne pas abuser de la chance que j'avais. J'ai essayé tout de même de la grimper, mais elle m'a repoussé aussi facilement qu'une mère repousse un bébé de son sein si elle n'a plus envie de le nourrir. J'ai essayé encore et elle m'a lancé un coup de griffe à la figure qui m'a ouvert deux sillons dans la joue. Du coup, je me suis un peu calmé. Elle était aussi rapide qu'un chat et deux fois plus forte. Quand elle a vu que j'avais compris que la récré était terminée, elle s'est habillée et m'a entraîné hors du champ. J'étais aussi docile que le petit agneau de Mary.

On a fait à pied le reste du chemin jusque chez elle. Personne ne nous croisa, et sans doute valait-il mieux. Mes frusques étaient toutes couvertes de terre et de barbes de maïs, un pan de chemise dépassait de mon pantalon, un bout de ma cravate pendait de la poche revolver où je l'avais fourrée en boule, et partout où mon linge me touchait, je me sentais la peau à vif. Et elle, elle avait l'air aussi lisse et fraîche qu'une crème glacée dans une vitrine réfrigérée. Pas une mèche de cheveux en désordre, pas le moindre débris terreux sur ses chaussures et pas le moindre fil de barbe de maïs sur sa robe.

Une fois à la maison, pendant que j'en faisais le tour pour essayer d'estimer la quantité de peinture qu'il me faudrait, elle m'apporta à boire dans un grand verre. Il y avait une paille dedans, ainsi qu'un brin de menthe fraîche. Je crus que c'était du thé glacé jusqu'au moment où j'en pris une gorgée. Du whisky pur.

" Seigneur Jésus! " C'est tout juste si je ne m'étouffai pas.

"Vous n'en voulez pas ? " En disant ça, elle avait son sourire moqueur. " Vous préférez peut-être le café glacé ? "

" Oh, non, j'en ai très envie. " Mais c'était plus que de l'envie, un véritable besoin. À l'époque, j'essayais de ne pas boire dans la journée, car c'est comme ça qu'on devient alcoolique. Terminé, ce

beau principe. Pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, j'ai bu pratiquement en permanence, tous les jours. Pour moi, les trois dernières années de la présidence d'Eisenhower n'ont été qu'une longue cuite.

Pendant que je peignais sa maison et que je lui faisais tout ce qu'elle me laissait lui faire chaque fois que je pouvais, elle s'installait à la bibliothèque. M. Lavin l'avait engagée au débotté, juste le temps de le dire, et lui avait donné la responsabilité de la bibliothèque des enfants. J'y passais dès que j'avais une minute, c'est-à-dire souvent, puisque j'étais mon propre employeur: Lorsque M. Lavin m'en fit la remarque, je lui promis de peindre gratuitement tout l'intérieur de la bibliothèque. Alors il me laissa aller et venir comme je voulais. Ardelia m'avait dit que ça marcherait, et bien entendu elle avait eu raison, comme d'habitude.

Je n'ai aucun souvenir cohérent de la période que j'ai passée prisonnier de sa magie - parce que j'étais bien victime d'un enchantement, d'un sort jeté par une femme qui en réalité n'en était pas une du tout. Je n'étais pas dans cet état de stupeur hébétée de certains ivrognes, non; c'était plutôt comme si je me dépêchais d'oublier les choses dès qu'elles étaient passées. Si bien que ce que j'ai, ce sont des souvenirs séparés les uns des autres, plus ou moins à la queue leu leu, comme ces îles du Pacifique. Archie Pell, ou je sais pas quoi.

Je me rappelle qu'elle avait mis l'affiche du Petit Chaperon rouge sur la porte de la bibliothèque des enfants environ un mois avant la mort de M. Lavin, et comment elle avait pris un petit garçon par la main pour la lui montrer. " Tu vois cette petite fille ? " avait demandé Ardelia. " Oui. " " Sais-tu pourquoi la méchante bête est prête à la dévorer? " Le petit gar- çon a répondu: " Non ", apeuré, les yeux écarquillés et se remplissant de larmes. " Parce qu'elle a oublié de rapporter ses livres à la date prévue. Tu n'oublieras pas, toi, Willy, hein ? " " Non, jamais. " Et Ardelia "Il vaut mieux. " Puis elle l'entraîna par la main dans la bibliothèque des enfants, pour l'heure du conte. Le môme - c'était Willy Klenmart, tué plus tard au Viêt-nam - a regardé pardessus son épaule dans ma direction. J'étais debout sur mon échafaudage, un pinceau à la main. J'ai pu lire dans ses yeux aussi bien qu'on lit une manchette de journal. Tirez-moi de ses griffes, monsieur Duncan, je vous en prie! Mais comment l'aurais-je pu ? Je n'arrivais pas à m'en sor-tir moi-même. "

Dave exhuma un foulard propre mais archi-froissé du fond de sa poche revolver et se moucha bruyamment dedans.

" M. Lavin avait commencé par croire qu'Ardelia était presque capable de marcher sur l'eau, mais il finit par changer d'avis au bout d'un moment. Ils eurent une sacrée prise de bec à propos de l'affiche du Petit Chaperon rouge, une semaine avant sa mort. Elle ne lui avait jamais plu. Peut-être ne se faisait-il pas une idée très claire de ce qui se passait pendant l'heure de lecture des contes - je vais y venir - mais il n'était pas entièrement aveugle. Il voyait bien comment les enfants regardaient cette affiche. Finalement, il lui demanda de l'enlever. C'est là que la bagarre a commencé. Je n'ai pas tout entendu, du haut de mon échafaudage, parce que l'acoustique était mauvaise; mais assez tout de même. Il a dit quelque chose comme quoi ça terrifiait les enfants, que ça les blessait aussi, je crois, et elle a répondu que ça l'aidait à contrôler les éléments les plus cha-huteurs. Elle disait que c'était un instrument pédago-gique - comme la canne de bambou.

Mais il ne voulut rien savoir et elle dut finalement l'enlever. Ce soir-là, chez elle, elle fut comme un tigre dans un zoo quand un gamin a passé la journée à l'asticoter avec un bâton. Elle allait et venait à grands pas, complètement à poil, sa crinière flottant derrière elle. Quant à moi j'étais au lit, rond

comme une balle. Mais je me souviens qu'à un moment donné elle s'est tournée vers moi et que ses yeux n'étaient plus argen-tés, mais d'un rouge éclatant, comme si son cerveau avait pris feu, et que sa bouche avait un aspect bizarre; on aurait dit qu'elle essayait de s'allonger devant son visage, quelque chose comme ça. J'ai eu peur au point de presque dessaouler complètement. Je n'avais jamais rien vu de semblable, et je ne tenais pas à le revoir.

Je vais lui régler son affaire, me dit-elle. Je vais lui régler son affaire, à ce vieux gros lard, Davey. Tu vas voir. "

Moi, je lui ai répondu de ne pas faire de bêtises, de ne pas se laisser emporter par la colère et tout un tas de conneries de ce genre qui ne valaient pas tripette. Elle m'écouta pendant quelques secondes, puis elle traversa la chambre en courant à une telle vitesse que… je ne sais pas comment le dire. À un moment donné elle se tenait à l'autre bout, près de la porte, au suivant elle me sautait dessus, les yeux rouges et brillants, la bouche toute déformée comme si elle voulait tellement m'embrasser que sa peau s'étirait pour y parvenir; j'ai eu l'impression qu'au lieu de me griffer, cette fois, elle allait m'enfoncer les doigts dans le cou et me déchiqueter jusqu'aux vertèbres.

Mais non. Elle approcha son visage du mien et me regarda. Je ne sais pas ce qu'elle vit - sans doute à quel point j'avais la frousse - mais ça lui a probablement fait plaisir car elle a renversé la tête en arrière au point que ses cheveux venaient me caresser les cuisses, puis elle a éclaté de rire. " Tais-toi donc un peu, bougre d'ivrogne, et fourre-moi plutôt! Tu n'es bon qu'à ça! "

Et c'est ce que j'ai fait. Parce que c'était vrai: à l'époque, je n'étais bon qu'à deux choses, picoler et la baiser. Pouvez être sûrs que les peintures, je n'en faisais plus. Quant à mon permis de conduire, on me l'avait sucré au bout de la troisième arrestation en état d'ivresse. En 58 ou au début 59. Et les gens se plaignaient de plus en plus de mon travail. C'est que je le faisais n'importe comment, vous comprenez; il n'y avait qu'une chose que je voulais : elle. On com-mença à raconter un peu partout qu'on ne pouvait plus faire confiance à Dave Duncan… Mais la raison invoquée était toujours la boisson. À peu près personne ne savait quelle était la vraie nature de nos relations. Là-dessus, elle était prudente comme le diable. Ma réputation s'effondra en chute libre, mais la sienne ne fut pas éclaboussée de la moindre tache.

Je crois que M. Lavin se doutait de quelque chose. Au début, il devait sans doute penser que j'avais le béguin pour elle et qu'elle ne se rendait même pas compte que je lui faisais les yeux doux du haut de mon échafaudage, mais il me semble qu'à la fin il s'en doutait. Et puis, il est mort. On a prétendu que c'était une crise cardiaque, mais je connais la vérité, moi. Nous étions dans le hamac, sur le porche der-rière la maison, le soir suivant, et ce fut elle, cette fois, qui n'arriva pas à en avoir assez. Elle me baisa jusqu'à ce que je demande grâce. Après, elle s'allongea contre moi et me regarda avec l'air satisfait d'un chat qui vient d'avoir son content de crème, et ses yeux avaient de nouveau cette lueur de rouge profond. Ce n'est pas quelque chose que j'ai imaginé; je voyais le reflet de cette lueur sur la peau de mon bras. Et je pouvais la sentir. Comme si j'avais été assis à côté d'un poêle qu'on aurait bourré de bois et qui s'éteindrait peu à peu. " Je t'avais dit que je lui ferais son affaire, Davey. " Elle avait parlé tout d'un coup, de sa voix ignoble et excitante.

Moi, j'étais saoul et à moitié mort à force d'avoir baisé - à peine si je faisais attention à ce qu'elle disait. J'avais l'impression de m'enfoncer au milieu de sables mouvants. " Et qu'est-ce que tu lui as fait ? " je lui ai demandé, à moitié endormi.

“Je l’ai embrassé. J’ai des étreintes spéciales, Davey - tu ne les connais pas, et avec un peu de chance tu ne les connaîtras jamais. Je l’ai coincé entre les rayons, j’ai passé mes bras à son cou et je lui ai montré de quoi j’avais vraiment l’air. Alors il s’est mis à pleurer. Tellement il avait peur. Il s’est mis à pleurer ses larmes spéciales, et je les ai bues, et lorsque ça a été fini, il était mort dans mes bras. “

” Ses larmes spéciales “, c’est comme ça qu’elle a dit. Et alors son visage… s’est transformé. Il s’est mis à onduler, comme s’il avait été sous l’eau. Et j’ai vu quelque chose… “

La voix de Dave mourut, tandis que son regard se perdait, sans voir, sur l’horizon avec son élévateur à grains et ses champs vides. Des mains, il agrippait la rambarde du porche. Ses doigts l’étreignaient, se détendaient, l’étreignaient de nouveau.

” Je ne me souviens pas, finit-il par reprendre. Ou peut-être je ne veux pas m’en souvenir. Sauf de deux choses: des yeux rouges sans paupières, et des paquets de chairs molles autour de sa bouche, tombant. en multiples replis. Et pas de peau. Ça avait l’air… dangereux. Puis toutes ces chairs donnèrent l’impression de bouger, et je crois que j’ai commencé à crier. Et plus rien. Tout avait disparu. Il n’y avait plus qu’Ardelia, qui m’observait comme un joli cha-ton curieux et qui souriait.

” Ne t’en fais pas, Davey. Tu n’es pas obligé de voir, toi. Tant que tu feras ce que je te dirai, bien sûr. Tant que tu seras un Bon Petit. Tant que tu te tiendras bien. Ce soir, je suis folle de joie, parce que je suis enfin débarrassée de ce vieux fou. Le conseil municipal va me donner sa place, et je pourrai diriger les choses à ma manière. “

Que Dieu nous vienne en aide - voilà ce que j’ai pensé, mais sans le dire. Vous auriez fait comme moi, vous aussi, si vous aviez vu cette chose aux yeux rouges blottie contre vous dans un hamac, au fin fond d’une campagne où vous auriez pu hurler à pleins poumons sans être entendu de personne.

Un peu plus tard, elle est allée dans la maison chercher deux grands verres de whisky, et je me suis bientôt retrouvé une fois de plus vingt mille lieues sous les mers, là où plus rien n’est important.

Elle laissa la bibliothèque fermée pendant une semaine… par respect pour M. Lavin, comme elle disait. À la réouverture, le Petit Chaperon rouge était de nouveau sur la porte de la bibliothèque des enfants. Une semaine ou deux après, elle m’a demandé de lui faire de nouvelles affiches pour cette salle. “

Il se tut un instant, puis reprit, d’une voix plus basse et plus lente:

” Il y a une partie de moi-même, encore maintenant, qui a envie d’enjoliver l’histoire, de me donner un rôle un peu plus reluisant. J’aimerais pouvoir vous dire que j’ai lutté contre elle, que j’ai discuté pied à pied, que je lui ai dit qu’il n’était pas question pour moi de faire quelque chose qui effraierait les mômes… mais ce serait faux. J’ai fait exactement ce qu’elle voulait. Oui, et que Dieu me vienne en aide… En partie parce que déjà, elle me faisait peur. Mais surtout parce que j’étais encore envoûté par elle. Sans compter qu’il y avait autre chose. Un côté ignoble et méchant en moi - je ne pense pas qu’il soit en tout le monde, mais il existe chez beaucoup, à mon avis - qui aimait ce qu’elle était en train de faire. Oui, qui aimait ça.

Vous vous demandez peut-être maintenant ce que j’ai fait exactement, sauf que je ne peux pas vous

le dire à coup sûr. En fait, mes souvenirs sont brouillés. Tout s'emmêle, dans cette période; on dirait les jouets cassés entassés dans le grenier, et qu'on donne à l'Armée du salut rien que pour être débarrassé de ces cochonneries.

Je n'ai tué personne. C'est la seule chose que je peux affirmer avec certitude. Elle le voulait… et j'ai failli lui obéir… mais à la fin, j'ai fait machine arrière. C'est la seule raison pour laquelle j'ai pu continuer à vivre dans ma peau: parce que, à la fin, j'avais été capable de me sortir de ce merdier. Elle m'avait volé une partie de mon âme - la meilleure, peut-être -, mais une partie seulement. "

Il regarda tour à tour Naomi et Sam, l'air songeur. Il paraissait plus calme, maintenant, davantage maître de lui; voire même en paix avec lui-même, se dit Sam.

" Je me souviens… c'était un jour de l'automne 59 - enfin, je crois que c'était en 59 - , quand elle m'a dit qu'elle voulait une affiche pour la salle des enfants. Elle l'a décrite avec précision, et j'ai été tout à fait d'accord pour la faire. Je n'y voyais rien de mal. Je crois que je trouvais même ça plus ou moins amusant, en fait. Il fallait dessiner un petit garçon aplati par un rouleau compresseur au milieu d'une rue. Au-dessous, il devait y avoir écrit RIEN NE SERT DE COURIR RAPPORTEZ VOS LIVRES À TEMPS À LA BIBLIOTHÈQUE.

Je n'y voyais qu'une blague, comme dans les dessins animés où le coyote poursuit Road Runner et se fait écraser par un train ou un rocher. Alors j'ai dit d'accord. Elle était ravie. Je me suis installé dans son bureau et je lui ai fait son affiche, ce qui n'a pas pris longtemps: ce n'était qu'un dessin au trait.

J'ai pensé qu'il lui plairait, mais non. Elle a froncé les sourcils, et a tellement serré les lèvres qu'on ne voyait plus qu'une ligne. J'avais dessiné un petit gar- çon de caricature avec des croix à la place des yeux, et ajouté une bulle pour le conducteur du rouleau compresseur; qui disait: " Avec un timbre, vous pourriez l'envoyer comme carte postale. "

Elle n'esquissa même pas un sourire: " Non, Davey, tu n'as pas compris. Ce n'est pas ça qui fera que les enfants rendront leurs livres à temps. Ça n'arrivera qu'à les faire rire, et ils y passent déjà trop de temps. "

" Ah, bien, j'ai répondu. Je n'ai pas saisi ce que tu voulais. "

On se tenait à ce moment-là derrière le comptoir, et de la salle, on ne nous voyait que le buste et la tête. Elle me prit brusquement les couilles dans la main et me regarda avec ces grands yeux d'argent qu'elle avait. "Je veux que ce soit réaliste, vu ? "

Il me fallut deux ou trois secondes pour comprendre ce qu'elle désirait vraiment; mais je n'arrivais pas à y croire. "Voyons, Ardelia, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Si un gamin passe vraiment sous un rouleau compresseur…"

Elle me serra les couilles, serra pour me faire mal - comme pour me rappeler par où elle me tenait - et dit: " Mais si, je m'en rends compte. Je ne veux pas qu'ils rient, Dave. Je veux qu'ils pleurent. Alors, qu'est-ce que tu attends pour retourner t'y mettre et faire ça correctement, cette fois ? "

Je revins dans son bureau. Je ne sais pas ce que j'avais l'intention de faire, mais je ne tardai pas à

avoir ma petite idée. Il y avait une feuille vierge du bon format sur le bureau, un grand verre de whisky avec un brin de menthe fraîche dedans, et un mot d'Ardelia qui disait: "Ne lésine pas sur le rouge, ce coup-ci. " Il regarda de nouveau Naomi et Sam, l'air calme.

" Sauf qu'elle n'y avait pas mis les pieds, voyez-vous. Pas un instant. "

Quand Naomi apporta un nouveau verre d'eau à Dave, Sam remarqua la pâleur de son visage et comment le coin de ses yeux paraissait rouge. Mais elle s'assit très calmement et fit signe à Dave de continuer.

" Je fis ce que les alcooliques font le mieux, reprit-il. Je vidai le verre et exécutai le dessin. J'étais pris d'une… d'une sorte de frénésie, pourrait-on dire. Je passai deux heures à son bureau, travaillant à l'aide d'une boîte d'aquarelles de Prisunic. La peinture volait partout, et je m'en fichais complètement. Je n'aime pas trop me souvenir du résultat… mais je m'en souviens tout de même. Un petit garçon étalé sur Rampole Street, avec la tête écrabouillée comme un morceau de beurre qui a fondu au soleil, ayant perdu ses chaussures. L'homme qui conduisait le rouleau compresseur n'était qu'une silhouette, mais il regardait derrière lui, et on devinait un sourire sur sa figure, ce type ne cessait de revenir dans les affiches que je lui dessinais. C'est lui qui conduisait la voiture dans celle dont vous avez parlé, Sam, l'affiche où on recommande de ne jamais accepter de monter en voiture avec un étranger.

Mon père a laissé tomber ma mère un an après ma naissance, il l'a laissé tomber comme ça, et je me doute maintenant de l'identité du type que j'essayais de dessiner dans toutes ces affiches. Je l'appelais l'homme noir, et ce devait être mon père. Je crois que c'est Ardelia, je ne sais comment, qui l'a fait surgir de moi. Bref, lorsque je lui ai montré la deuxième affiche, elle l'a trouvée très bien. Elle a ri. " C'est parfait, Davey ! Tu vas voir comme ils vont filer doux après ça, tous ces morveux! Je vais l'accrocher tout de suite! " Et elle est allée la mettre devant le comptoir, dans la bibliothèque des enfants. J'ai vu à ce moment-là quelque chose qui m'a glacé le sang. Ce n'était pas n'importe quel petit garçon que j'avais dessiné, mais Willy Klenmart. Je l'avais fait sans m'en rendre compte, et l'expression, sur ce qui restait de son visage, était celle que je lui avais vue le jour où elle l'avait entraîné dans la bibliothèque des enfants.

J'étais là lorsque les mômes sont arrivés pour l'heure du conte et qu'ils ont vu l'affiche pour la pre-mière fois. Elle leur faisait peur. Ils ouvraient de grands yeux, et une petite fille s'est mise à pleurer. Et le fait qu'ils aient peur me plaisait! Je me suis dit: Ça va les fàire filer doux, et comment! Ça va leur apprendre ce qui risque de leur arriver s'ils la mettent en colère, s'ils ne font pas ce qu'elle leur dit. Tandis qu'une autre partie de moi se disait: Tu commences à penser comme elle, Dave. Tu ne vas pas tarder, si ça continue, à être comme elle, et alors tu seras perdu. Perdu pour toujours.

Mais tout ça ne m'a pas empêché de continuer. J'avais l'impression d'être monté avec un aller simple et qu'il n'était pas question de descendre avant le ter-minus. Ardelia engageait des étudiants du collège, mais elle les mettait toujours dans la grande salle ou au service des références; c'était toujours elle qui s'occupait des enfants… ils étaient les plus faciles à effrayer, vous comprenez. Et c'était eux qui avaient les meilleures frayeurs, celles qui la nourrissaient le mieux. Parce que c'était ce qui la faisait vivre; c'était de leur peur qu'elle tirait sa substance. Et je fis d'autres affiches. Je ne me les rappelle pas toutes, mais je n'ai pas oublié le Policier des Bibliothèques. Il y en a eu beaucoup sur

ce thème. Dans l'une, intitulée LE POLICIER DES BIBLIOTHÈQUES PART EN VACANCES, Aussi, il pêchait au bord d'une rivière. Sauf que comme appât, il avait mis Simon le Simplet au bout de sa ligne. Sur une autre, il avait ficelé Simon le Simplet sur la pointe d'une fusée et s'apprêtait à appuyer sur le bouton qui devait l'expédier dans l'espace. Celle-là disait: APPRENEZ-EN PLUS SUR LES SCIENCES ET LA TECHNOLOGIE À LA BIBLIOTHÈQUE - MAIS N'OUBLIEZ TOUT DE MÊME PAS DE RAPPORTER VOS LIVRES À TEMPS.

Nous avions transformé la bibliothèque des enfants en musée des horreurs pour les gamins qui la fréquentaient ", continua Dave. Il parlait toujours lentement, et on le sentait prêt à pleurer. " Elle et moi. Nous avons fait ça aux enfants. Mais vous savez quoi ? Ils revenaient toujours. Pour en avoir plus. Et ils n'ont jamais, jamais rien dit. Elle y veillait.

- Mais les parents! s'exclama Naomi si brusquement et d'un ton si aigu que Sam sursauta. Les parents ne pouvaient pas ne pas voir…

Non ! répondit Dave. Leurs parents n'ont jamais rien vu. Rien. La seule affiche inquiétante qu'ils ont jamais eue sous les yeux était celle du Petit Chaperon rouge et du loup. Ardelia laissait celle-là tout le temps, mais elle ne mettait les autres que pendant l'heure de lecture du conte - après l'école, les jeudis soir et les samedis matin, ce n'était pas un être humain, Sarah. Il faut bien vous mettre ça dans la tête. Elle n'était pas humaine. Elle savait quand des adultes s'approchaient et elle enlevait mes affiches avant leur arrivée, pour les remplacer par d'autres, normales, du genre LISEZ DES LIVRES JUSTE POUR LE PLAISIR.

Je me souviens de m'être trouvé là au moment de l'heure du conte - à cette époque, je restais près d'elle dès que j'avais une minute de libre, et des minutes de libres, j'en avais: j'avais arrêté de peindre, j'avais perdu toute ma clientèle pour les enseignes, et je vivais sur le peu que j'avais économisé. D'ailleurs, l'argent ne dura pas longtemps, et j'avais commencé à vendre des choses - ma télé, ma guitare, ma camionnette et finalement ma maison. Mais ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que j'étais très souvent avec elle et que j'ai vu ce qui se passait. Les petits disposaient leurs chaises en rond autour d'Ardelia. Moi, je me mettais au fond de la salle, assis aussi sur l'une de ces petites chaises, la plupart du temps habillé de ma salopette tachée de peinture, saoul comme une grive, pas rasé, puant le whisky. Et elle lisait - leur lisait l'une de ses histoires spéciales - puis quand elle s'arrêtait, elle tournait la tête de côté, comme si elle tendait l'oreille. Alors les mômes s'agitaient et paraissaient mal à l'aise. Ils regardaient ailleurs, eux aussi, comme s'ils s'éveillaient d'un sommeil profond dans lequel elle les aurait plongés.

Elle souriait et disait: "Nous allons avoir de la visite, c'est agréable, n'est-ce pas, les enfants ? Est-ce qu'il y a des volontaires, parmi tous mes bons petits, pour m'aider à tout mettre en ordre pour les grandes personnes?" Tous levaient la main quand elle leur demandait ça, parce qu'ils voulaient tous être des bons petits. Les affiches que j'avais faites leur montraient ce qui arrivait aux méchants petits, à ceux qui se conduisaient mal. Même moi je levais la main, assis au fond de la salle et ivre; je devais avoir l'air, avec ma vieille salopette crasseuse, de l'enfant le plus vieux et le plus fatigué du monde. Ils se levaient, certains décrochaient mes affiches, d'autres posaient à la place les affiches normales, qui se trouvaient dans le dernier tiroir de son bureau. Ensuite ils se ras-seyaient et elle passait de l'horrible histoire qu'elle leur racontait à un conte comme La Princesse au petit pois, et ça ne ratait jamais: quelques minutes plus tard, on voyait une mère passer le nez par la porte, admirer tous ces bons petits en train d'écouter la gentille Mlle Lortz leur faire la lecture, et sourire à leur bambin, qui lui rendait son sourire, et tout bai-gnait.

- Que voulez-vous dire, ” l’horrible histoire qu’elle leur racontait”? ” demanda Sam. Il avait la voix rauque, la gorge desséchée. Il avait suivi le récit de Dave avec un sentiment croissant d’horreur et d’écoeurement.

” Des contes de fées. Mais elle les transformait en récits d’épouvante. Vous seriez surpris du peu de travail qu’il y avait à faire sur la plupart pour y arriver.

- Pas moi, dit Naomi d’un ton sinistre. Je me souviens de ces histoires.

- Évidemment, mais vous ne les avez jamais entendu raconter par Ardelia. Et les enfants les aimaient, ou du moins quelque chose en eux les aimait, comme ils l’aimaient, elle, parce qu’elle les attirait et les fascinait comme elle m’avait attiré et fasciné. Non, pas exactement, parce qu’il n’y avait rien de sexuel - du moins, je ne crois pas - mais son côté noir séduisait leur côté noir. Vous me comprenez ? “

Et Sam, qui n’avait pas oublié sa fascination pour l’histoire de Barbe-Bleue ou pour les balais dansants de Fantasia, croyait comprendre, lui aussi. Les enfants haïssent et redoutent les ténèbres… mais elles les attirent aussi, non ? Elles leur adressent des signaux, (Viens avec moi, fiston)

n’est-ce pas ? Elles leur chantent leur chant de sirène,

(je suis un polifier)

n’est-ce pas ?

N’est-ce pas ?

” Je comprends ce que vous voulez dire, Dave “, dit-il.

L’homme acquiesça. ” Avez-vous trouvé, Sam? Qui était votre Policier des Bibliothèques ?

- Non, je n’ai toujours pas compris cet aspect. ” Mais ce n’était plus tout à fait vrai. On aurait dit que son esprit était comme un lac profond d’eaux noires au fond desquelles gisait un bateau coulé - mais pas n’importe quel bateau. Non, il s’agissait d’un brigan-tin de pirates, plein de cadavres et du fruit de pillages, qui commençait à bouger dans la boue dans laquelle il était retenu depuis si longtemps. Bientôt, craignait-il, cette épave fantomatique éblouissante referait surface, ses mâts tronqués drapés de varech noir, et un squelette au sourire à cent mille dollars encore ligoté aux restes pourrissants de la barre.

” Je pense que si, dit Dave, ou que du moins vous commencez à le comprendre. Et il faudra bien que ça vienne, Sam, croyez-moi.

- Je ne vois pas très bien ce que viennent faire ces histoires, intervint Naomi.

- L’une de ses préférées, Sarah, et aussi l’une des préférées des enfants, il faut bien comprendre ça, était celle de Boucles-d’Or et les trois ours. C’est un conte que vous connaissez, mais pas dans la version qu’ont entendue certaines personnes de cette ville; des personnes qui sont maintenant des adultes, des banquiers, des avocats ou de gros fermiers avec toute une flottille de tracteurs. Au fond de

leur coeur, c'est celle d'Ardelia qu'ils conservent, voyez-vous. Il se peut même que certains d'entre eux l'aient racontée à leurs propres enfants, sans savoir qu'il en existait une différente. C'est déplaisant de se dire ça, mais au fond de moi je sais que c'est vrai.

Dans la version d'Ardelia, Boucles-d'Or est une méchante petite fille qui refuse de se conduire bien. Elle vient dans la maison des trois Ours et la met exprès dans un état épouvantable: elle arrache les rideaux de maman Ours, traîne le linge dans la boue, déchire toutes les revues et les papiers de papa Ours, donne des coups de couteau dans son fauteuil pré- féré. Ensuite, elle met en pièces tous leurs livres. C'était l'endroit qu'Ardelia aimait le mieux, je crois quand Boucles-d'Or dépeçait les livres. Et elle ne se contentait pas de manger leur porridge, oh non! Pas quand Ardelia racontait l'histoire! Dans la version d'Ardelia, Boucles-d'Or s'emparait d'un paquet de mort-aux-rats, sur une étagère haute, et en saupou-drait tout le porridge comme si c'était du sucre en poudre. Elle ignorait tout des gens qui habitaient la maison, mais elle voulait tout de même les tuer, tellement elle était méchante.

- Mais c'est horrible! " s'exclama Naomi. Elle venait de perdre tout son sang-froid et son calme, de les perdre vraiment, pour la première fois. Elle avait les mains pressées sur la bouche et regardait Dave pardessus, les yeux démesurément agrandis.

" Oui, horrible. Mais ce n'est pas tout. Boucles-d'Or était tellement fatiguée d'avoir tout mis sens dessus dessous, voyez-vous, que lorsqu'elle montait au premier pour mettre la pagaille dans les chambres, elle s'endormait dans le lit du petit Ours. Et lorsque les trois Ours la trouvaient en rentrant chez eux, ils lui tombaient dessus (c'est exactement comme ça qu'Ardelia disait), ils lui tombaient dessus, donc, et mangeaient vivante cette méchante petite fille. Ils commençaient par les pieds, pendant qu'elle hurlait et se débattait. Tout, sauf la tête. Ils la gardaient de côté, parce qu'ils savaient ce qu'elle avait fait au porridge. Ils avaient senti l'odeur du poison. "Ils en étaient capables parce que c'étaient des ours ", avait l'habitude de dire Ardelia, et tous les enfants, les bons petits d'Ardelia, faisaient "oui, oui" de la tête, pour montrer qu'ils comprenaient bien. Ils descendaient dans la cuisine avec la tête de Boucles-d'Or qu'ils faisaient bouillir, et ils lui mangeaient la cervelle au petit déjeuner. Tous les trois la trouvaient excellente… et ils vivaient ensuite toujours heureux. "

Un silence lourd, presque mortel, tomba sur le por-che. Dave tendit la main vers son verre d'eau et ses doigts tremblants faillirent le faire tomber de la rambarde. Il le rattrapa au dernier moment et, le tenant à deux mains, but à longs traits. Puis il le reposa et dit à Sam: "Êtes-vous surpris, maintenant, que je me sois mis à boire comme un trou? "

Sam secoua la tête.

Dave se tourna vers Naomi et reprit: " Et vous, vous comprenez pour quelle raison je n'ai jamais pu raconter mon histoire ? Pour quelle raison je l'ai jetée au fond de cette oubliette ?

- Oui, répondit-elle dans un soupir chevrotant. Et je comprends aussi pourquoi les enfants n'ont jamais rien dit. Certaines choses sont trop… simplement trop monstrueuses.

- Pour nous, peut-être, remarqua Dave. Mais pour les enfants ? Je ne sais pas, Sarah. Je ne suis pas sûr que les enfants identifient si bien que ça les monstres au premier coup d'oeil. Ce sont leurs parents

qui leur disent comment les reconnaître. En plus, elle possé- dait un autre atout. Vous vous souvenez, quand je vous ai dit que les enfants avaient l'air de s'éveiller d'un profond sommeil, quand elle leur disait qu'un parent venait ? Eh bien, ils dormaient, d'une certaine manière. Ce n'était pas de l'hypnose - il ne me semble pas, en tout cas — mais quelque chose d'approchant. Et lorsqu'ils retournaient chez eux, ils ne se rappelaient pas, pas d'une manière consciente, les histoires et les affiches. À un autre niveau, je crois qu'ils se souvenaient d'un tas de choses… tout comme quelque part au fond de lui, Sam sait qui est son Policier des Bibliothèques. Je crois qu'ils s'en souviennent tous aujourd'hui, les banquiers, les avocats et les gros fermiers qui ont été autrefois les bons petits d'Ardelia. Je les vois encore, en culottes courtes et en tablier, assis sur leur petite chaise, regardant Ardelia avec des yeux grands et ronds comme des soucoupes. Et je crois que lorsque la nuit vient et que l'orage monte, ou que lorsqu'ils dorment et qu'arrive l'heure des cauchemars, ils redeviennent des mômes. Je crois que des portes s'ouvrent et qu'ils voient les trois Ours, les trois Ours d'Ardelia, en train de dévo-rer la cervelle de Boucles-d'Or directement dans sa tête avec leur cuillère à porridge en bois, qu'ils voient petit Ourson avec la perruque blonde et bouclée de Boucles-d'Or sur la tête. Je crois qu'ils se réveillent en sueur, se sentant malades et effrayés. Je crois que c'est ce qu'elle a laissé derrière elle dans cette ville. Ces cauchemars secrets sont son héritage.

Mais je n'en suis pas encore au pire. Ces histoires, voyez-vous - c'étaient parfois les affiches, mais le plus souvent les histoires -, provoquaient de temps en temps une crise de nerfs chez l'un d'eux, quand ils ne s'évanouissaient pas ou quelque chose comme ça. Quand ça arrivait, elle disait aux autres: " Baissez la tête et reposez-vous pendant que j'emmène Billy (ou Sandra, ou Tommy) dans les toilettes pour qu'il se sente mieux. "

Et tous laissaient tomber la tête d'un seul coup. Comme s'ils étaient morts. La première fois que j'ai assisté à ça, j'ai attendu environ deux minutes après son départ avec une gamine, et je me suis approché des autres. J'ai commencé par Willy Klenmart.

" Willy! " J'ai tout d'abord commencé à voix basse, en le touchant à l'épaule. " Est-ce que ça va, Willy ? "

Il n'a pas bronché; alors je l'ai un peu secoué et j'ai répété son nom: Toujours rien. Je l'entendais respirer - en reniflant sa morve, comme font souvent les enfants qui n'arrêtent pas d'attraper des rhumes - mais sinon, il paraissait toujours aussi mort. Ses paupières étaient entrouvertes, mais je ne voyais que le blanc de son oeil, et un long filet de bave qui pendait de sa lèvre inférieure. J'avais la frousse et j'ai été en voir trois ou quatre autres, mais pas un n'a levé les yeux ou n'a émis un son.

- Vous voulez dire qu'elle les enchantait, c'est ça? demanda Sam. Comme Blanche-Neige après avoir mangé la pomme empoisonnée.

-Oui. Ils étaient comme ça. Et d'une autre manière, moi aussi j'étais plongé dans le même état. Au moment où je m'apprêtais à attraper Willy Klenmart et à le secouer comme un prunier, j'ai entendu Ardelia qui revenait des toilettes. J'ai couru jusqu'à mon siège pour qu'elle ne me voie pas. Parce que j'avais infiniment plus peur de ce qu'elle pourrait me faire que de ce qu'elle aurait pu avoir fait aux enfants.

La petite fille, qui était partie aussi grise qu'un drap sale et à moitié inconsciente, avait l'air d'avoir avalé un formidable remontant. Elle était bien réveillée, le rose aux joues, les yeux pétillants. Ardelia lui donna une claque sur les fesses, et elle courut jusqu'à son siège. Puis Ardelia frappa dans

ses mains et dit: “Tous les bons petits lèvent la tête! Sonia se sent beaucoup mieux, et elle a envie qu’on finisse l’histoire, n’est-ce pas, Sonia ? “

” Oh oui, madame!” La petite avait l’air aussi guilleret qu’un rouge-gorge dans un bain d’oiseau, et on n’aurait jamais cru que deux secondes avant, la salle avait eu l’air remplie de petits cadavres.

La troisième ou quatrième fois, je la laissai sortir et la suivis. Je savais qu’elle les terrorisait volontairement, et j’avais ma petite idée sur la raison qui la faisait agir ainsi. J’étais moi-même presque mort de frousse, mais je voulais voir ce qui se passait.

Cette fois-ci, c’était le petit Willy Klenmart. Il avait commencé à devenir hystérique pendant l’histoire de Hansel et Gretel, version Ardelia. J’ouvris la porte avec mille précautions, et vis Ardelia à genoux devant Willy, à côté dû lavabo. Il avait arrêté de pleurer, mais en dehors de ça, je n’aurais pu rien dire. Elle me tournait le dos et Willy était tellement petit que même à genoux, je ne voyais rien de lui, sinon ses mains posées sur les épaules d’Ardelia, et un bout de manche rouge. Mais j’ai entendu quelque chose, une sorte de bruit de succion épais, comme lorsqu’on boit du lait avec une paille et qu’on arrive au fond. J’ai cru sur le moment qu’elle le… qu’il s’agissait de sévices… vous comprenez - mais ils n’étaient pas du genre que je croyais.

Je me suis un peu avancé en me déplaçant de côté, sur la pointe des pieds pour ne pas faire claquer mes talons. J’étais cependant presque sûr qu’elle allait m’entendre… elle avait une ouïe aussi fine que de foutues antennes radar et je m’attendais qu’elle se retourne et me cloue sur place avec ses yeux rouges. Mais je ne pouvais m’arrêter; il fallait que je voie. Et en avançant de côté, j’ai fini par voir.

La tête de Willy a commencé à apparaître peu à peu pardessus son épaule, comme la lune à la fin d’une éclipse. D’elle, je ne pus voir tout d’abord que sa masse de cheveux blonds, une vraie crinière, toute en boucles et ondulations, puis j’ai progressivement découvert son visage. Et j’ai alors vu ce qu’elle faisait. J’ai senti mes jambes se vider de leur force comme de l’eau disparaît dans un trou. Ils ne risquaient pas de me voir; il aurait fallu que je me mette à cogner sur un tuyau pour les tirer de là. Ils avaient les yeux fer-més, mais ce n’était pas la raison; ils étaient perdus dans ce qu’ils faisaient, vous comprenez, et perdus tous deux au même endroit, physiquement reliés.

Le visage d’Ardelia n’avait plus rien d’humain. Il s’était étiré comme du caramel mou et transformé en une forme d’entonnoir qui lui aplatissait le nez et lui bridait les yeux jusque sur le côté; on aurait dit un insecte… une mouche, ou une abeille, peut-être. Sa bouche avait aussi changé pour devenir comme ce que j’avais commencé à voir, dans le hamac, le soir du jour où elle avait tué M. Lavin. C’était elle qui formait la partie étroite de l’entonnoir. On voyait des rayures rouges bizarres dessus, que j’ai tout d’abord prises pour du sang, ou pour des veines sous sa peau; puis j’ai compris que c’était du rouge à lèvres. Elle n’avait plus du tout de lèvres, mais les traces de rouge marquaient leur emplacement.

Elle se servait de cette espèce d’aspirateur pour sucer les yeux de Willy. “

Sam regardait Dave, abasourdi. Il se demanda pendant un instant si le vieil alcoolique n’avait pas perdu l’esprit. Les fantômes, d’accord; mais ça, c’était autre chose. Il n’avait pas la moindre idée de ce que cela signifiait. Et néanmoins, la sincérité et l’honnêteté brillaient sans conteste sur la figure de Dave. S’il ment, songea Sam, il ne s’en rend pas compte.

” Voulez-vous dire qu’Ardelia buvait les larmes du petit garçon, Dave ? demanda Naomi, hésitante.

- Oui… et non. C’étaient ses larmes spéciales qu’elle buvait. Elle avait le visage complètement étiré jusqu’à lui, un visage qui pulsait comme un coeur et dont tous les traits avaient été aplatis. Comme la tête qu’on pourrait dessiner sur un sac en papier pour faire un masque de Halloween.

Ce qui sortait du coin des yeux de Willy était collant et rose, comme de la morve ensanglantée, ou des morceaux de chair qui se seraient presque liquéfiés. Elle le suçait avec le gargouillis que j’avais entendu. C’était sa peur qu’elle buvait. Elle l’avait matérialisée, je ne sais comment, et rendue tellement intense qu’il fallait qu’elle sorte sous la forme de ces affreuses larmes ou sinon il serait mort.

- En somme, si j’ai bien compris, Ardelia était une sorte de vampire, selon vous? ” demanda Sam.

Dave parut soulagé. ” Oui, c’est ça. Lorsque j’ai repensé à ce que j’ai vu ce jour-là - les rares fois où j’ai osé -, c’est ce que je me suis dit qu’elle était. Toutes ces vieilles histoires de vampires qui mordent les gens au cou pour boire leur sang sont fausses. Pas de beaucoup, mais c’est comme je disais: dans cette affaire, à peu près ne suffit pas. Ils boivent, d’accord, mais pas comme ça. Ils deviennent gros et gras sur ce qu’ils prélèvent à leur victime, et qui n’est pas du sang. Le… produit est peut-être plus rouge, plus sanglant, quand ils le prélèvent sur des adultes. Peut-être en a-t-elle pris sur M. Lavin. Je le crois. Mais ce n’est pas du sang.

C’est de la peur. “

” Je n’ai aucune idée du temps pendant lequel je suis resté planté là à la regarder, mais ça n’a pas dû durer longtemps; elle ne partait jamais plus de cinq minutes. Au bout d’un moment, ce qui coulait des yeux de Willy a commencé à devenir de plus en plus pâle; il y en avait aussi de moins en moins. Je me rendais compte que… vous savez, ce truc qu’elle avait…

- Son proboscide, dit doucement Naomi. On appelle ça un proboscide.

- Ah bon ? très bien. Bon, je voyais son probo-chose qui s’allongeait de plus en plus pour ne pas en perdre une goutte, et j’ai compris qu’elle avait presque terminé. Et qu’ils allaient se réveiller et me voir. Et que dans ce cas, elle me tuerait probablement.

Je suis parti à reculons, lentement, un pas après l’autre. J’avais l’impression que je n’y arriverais jamais, mais finalement j’ai cogné la porte avec les fesses. J’ai failli crier, avec l’impression qu’elle venait, je ne sais comment, de passer derrière moi. J’en étais sûr, alors que pourtant, je pouvais la voir encore agenouillée devant moi.

J’ai dû me mettre la main sur la bouche pour empêcher mon cri de sortir et j’ai franchi la porte. Je suis resté jusqu’à ce qu’elle se soit refermée sur ses gonds pneumatiques; ça n’en finissait pas. Puis j’ai couru jusqu’à la porte principale. J’étais à demi fou. Je n’avais qu’un désir: m’enfuir d’ici et ne jamais revenir. J’aurais voulu courir éternellement.

J’étais déjà dans le hall d’entrée, là où vous avez vu le panneau marqué SILENCE! Sam, quand je me suis ressaisi. Si elle ne me trouvait pas en ramenant le petit Willy dans la bibliothèque des enfants, elle comprendrait que je l’avais vue. Elle me poursuivrait et m’attraperait aussi. J’étais prêt à parier

que ça ne lui serait même pas difficile. Je n'avais pas oublié ce premier jour, dans le champ de maïs, quand elle avait tourné autour de moi sans transpirer un seul instant.

J'ai donc fait demi-tour et je suis retourné m'asseoir sur ma petite chaise, dans la bibliothèque des enfants. C'est la chose la plus pénible que j'ai faite de toute ma vie, mais je réussis, je ne sais comment, à aller jusqu'au bout. Je n'avais pas posé mes fesses depuis plus de deux secondes quand je l'entendis arriver. Et bien entendu, Willy était tout heureux, souriant, l'air béat, et elle aussi. L'air prête à faire trois tours de circuit avec Carmen Basilio et à le laisser comme deux ronds de flanc.

" Tous les bons petits relèvent la tête, maintenant ! " elle dit en tapant dans ses mains. Tous obéirent et la regardèrent. " Willy se sent beaucoup mieux, et il voudrait bien qu'on finisse l'histoire. N'est-ce pas, Willy?

- Oui, madame. " Elle l'embrassa et il courut à son siège. Elle poursuivit son histoire. Je ne bougeai pas et écoutai. Et lorsque l'heure du conte fut terminée, je me mis à boire. Et à partir de ce jour-là, je n'ai jamais réellement arrêté. "

" Mais comment ça s'est fini? demanda Sam. Que savez-vous sur ce qui s'est passé ?

- Pas autant que ce que j'aurais pu apprendre si je n'avais pas été aussi constamment saoul, mais plus que je n'aurais souhaité. Cette dernière partie, je ne suis même pas capable de vous dire combien de temps elle a duré. Quatre mois, il me semble, mais c'est peut-être six, ou même huit. C'est à peine si je voyais passer les saisons, à l'époque. Quand un ivrogne comme moi est sur la mauvaise pente, Sam, son seul baromètre est le niveau de la bouteille. Cependant, il y a deux choses que je sais, et ce sont en fait les seules qui comptent vraiment. Quelqu'un a commencé à lui filer le train: ça, c'est la première. Et il était temps pour elle de retourner hiberner. Pour se métamorphoser: C'est la seconde.

Je me souviens d'un soir, chez elle - elle n'est jamais venue chez moi, pas une fois -, où elle me dit "Je deviens endormie, Dave. Je suis tout le temps de plus en plus endormie. Il va bientôt falloir que je prenne un long repos. Quand le moment sera venu, je veux que tu viennes dormir avec moi. Je me suis attachée à toi, vois-tu. "

J'étais évidemment saoul, mais ses paroles m'ont tout de même refroidi. Je croyais savoir ce qu'elle voulait dire, mais quand je lui posai la question, elle se contenta de rire.

" Oh non, pas ça." Elle me regardait avec une expression de mépris et d'amusement à la fois. "Il est simplement question de dormir, pas de mourir. Mais il faudra que tu te nourrisses avec moi. "

Alors ça, ça m'a tout de suite dégrisé. Elle pensait que je ne savais pas de quoi elle parlait, mais elle se trompait. Je l'avais vue.

Après cette entrée en matière, elle a commencé à me poser des questions sur les enfants. Sur ceux que je n'aimais pas, ceux que je trouvais sournois, ceux qui n'arrêtaient pas de faire du bruit, ceux qui étaient les plus morveux. " Ce sont des sales gosses et ils ne méritent pas de vivre, elle me disait. Ils sont grossiers, brise-tout, et rapportent leurs livres avec des marques de crayon et des pages déchirées. Lesquels méritent de mourir, Davey, d'après toi ? "

C’est là que j’ai compris qu’il fallait que je fiche le camp, et que si le suicide était le seul moyen de lui échapper, il faudrait en arriver là. D’ailleurs, elle subissait des changements. Ses cheveux devenaient ternes, et sa peau, qui avait toujours été parfaite, commençait à se flétrir par endroits. Mais il y avait autre chose: je voyais ce truc, ce probo-machin en quoi s’était transformée sa bouche, tout le temps, juste en dessous de sa peau. Sauf qu’il commençait à avoir l’air tout ridé et flasque et qu’on aurait dit que des toiles d’araignée étaient collées dessus.

Un soir, alors que nous étions au lit, elle me surprit en train de regarder ses cheveux. Elle me tapota l’épaule. ” Tu as remarqué que je changeais, Davey ? C’est normal; c’est tout à fait naturel. Ça se passe toujours de la même manière avant que j’aille me rendormir. Je vais devoir y penser bientôt, et si tu as l’intention de venir avec moi, il faut que tu t’occupes sans tarder d’un enfant. Ou de deux. Ou de trois! Plus on est de fous, plus on rit!” Et elle rit elle-même, de son rire dément. Lorsqu’elle me regarda de nouveau, ses yeux étaient une fois de plus devenus rouges. ” De toute façon, je n’ai pas l’intention de te laisser derrière moi. En dehors de toute autre consi-dération, ce ne serait pas prudent. Tu t’en doutais bien, non? “

Je lui ai répondu que oui.

” Alors si tu ne veux pas mourir, Davey, il faut que ce soit bientôt. Très bientôt. Et si tu n’es pas décidé, tu devrais me le dire tout de suite. Nous pourrions achever notre temps ensemble agréablement et sans souffrir, ce soir même. “

Elle se pencha sur moi, et je sentis son haleine. On aurait dit de la nourriture pour chien avariée, et je n’arrivais pas à croire que j’avais pu baiser les lèvres d’où sortait une telle odeur, à jeun ou ivre. Mais il y avait sans doute quelque chose en moi, une toute petite partie, qui voulait vivre, car je lui ai répondu que je voulais l’accompagner, mais qu’il me fallait encore un peu de temps pour me sentir prêt. Pour me préparer mentalement.

“Tu veux dire pour boire. Tu devrais tomber à genoux et remercier ta mauvaise et misérable étoile de m’avoir, Dave Duncan. Sans moi, tu serais mort dans un caniveau depuis au moins un an. Avec moi, tu pourras vivre presque éternellement. “

Sa bouche s’étira pendant à peine une seconde, s’étira jusqu’à me toucher la joue. Je ne sais pas comment je suis parvenu à ne pas crier. “

Dave les regarda tour à tour avec quelque chose de profond et hanté dans les yeux. Puis il sourit. Sam Peebles n’oublia jamais tout ce que ce sourire avait eu de surnaturel, et il le revit longtemps dans ses rêves.

” Mais ça ne fait rien, reprit-il. Quelque part, tout au fond de moi, je n’ai pas cessé de hurler depuis ce jour-là. “

” J’aimerais pouvoir vous dire que je finis par rompre le charme dans lequel elle me tenait, mais ce serait un mensonge. Ce fut simplement le hasard. Ou ce que les gens du Programme, aux AA, appellent une puissance supérieure. Il faut comprendre qu’en 1960 j’étais complètement coupé du reste de la ville. Vous n’avez pas oublié que je faisais partie du Rotary, Sam? Eh bien, en février 1960,

les autres membres ne m'auraient même pas engagé pour nettoyer leurs chiottes. Pour Junction City, je n'étais qu'un sale gosse de plus, vivant comme une cloche. Des gens que je connaissais depuis toujours changeaient de frottoir pour ne pas avoir à me croiser. J'avais une constitution de fer, à cette époque, mais à force de la tremper dans l'alcool elle finissait par rouiller, et ce que l'alcool n'attaquait pas, Ardelia Lortz me le piquait.

Je me suis demandé plus d'une fois si elle n'allait pas s'en prendre à moi pour ce dont elle avait besoin, mais non. Je n'étais peut-être bon à rien pour elle en ce domaine… mais je ne crois pas que ce soit ça. Je ne crois pas non plus qu'elle m'aimait - à mon avis, Ardelia était incapable d'aimer qui que ce soit - mais par contre, je pense qu'elle était très seule. Qu'elle avait vécu, si on peut appeler ça vivre, très longtemps, et qu'elle avait eu… "

La voix de Dave mourut. Ses doigts crochus tambourinaient nerveusement sur ses genoux, et ses yeux cherchèrent l'élévateur à grains, sur l'horizon, comme pour se reposer dessus.

"… des compagnons. C'est le mot qui me paraît convenir le mieux. Je pense qu'elle avait eu des compagnons pendant certaines parties de sa longue vie, mais que ça ne s'était pas produit depuis longtemps lorsqu'elle était arrivée à Junction City. Ne me demandez pas ce qu'elle a pu me dire pour que j'aie cette impression, j'ai oublié. Comme une bonne par-tie du reste. Mais je suis à peu près sûr que c'est vrai. Et c'est moi qu'elle avait engagé pour le boulot. Je suis aussi à peu près sûr que je serais parti avec elle si elle n'avait pas été découverte.

- Qui l'a démasquée, Dave ? demanda Naomi, se penchant en avant. Qui ?

- Le shérif adjoint John Power. À cette époque, le shérif du comté de Homestead était Norman Bée-man; ceux qui militent en faveur de la nomination des shérifs, au lieu d'une élection, ne pourraient pas trouver de meilleur exemple que Norm. Les électeurs lui avaient donné le boulot en 45, lorsqu'il était revenu à Junction City avec une brochette de médailles récoltées en Allemagne avec l'armée de Patton. C'était un sacré bagarreur, personne n'aurait pu dire le contraire, mais en tant que shérif, il ne valait pas plus qu'un pet dans un ouragan. Ses principaux avantages se réduisaient à un grand sourire plein de dents d'un blanc éblouissant, et à des tom-bereaux d'un baratin infâme. Et bien entendu, il était républicain. C'est ce qui a toujours compté le plus dans le comté de Homestead. Je crois qu'il aurait encore été réélu s'il n'était pas mort d'une attaque foudroyante pendant qu'il se faisait raser chez Hughie, pendant l'été 1963. Ça, je m'en souviens bien; à cette époque, cela faisait un moment qu'on était débarrassés d'Ardelia, et je revoyais un peu le jour.

Le succès de Norm s'explique par deux secrets, en plus de son grand sourire et des conneries qu'il racontait. Tout d'abord, il était honnête. Pour autant que je le sache, il n'a jamais touché un sou. Ensuite, il s'arrangeait toujours pour avoir au moins un shérif adjoint capable de penser vite tout en n'ayant pas envie de se présenter à sa place. Il jouait toujours franc-jeu avec ses sous-fifres; ils sont tous partis avec des recommandations en béton armé lorsque le moment est venu pour eux de grimper dans la hié- rarchie. Norm s'en est occupé. En cherchant un peu, je crois qu'on pourrait trouver six ou huit chefs de police et même des colonels, éparpillés un peu partout dans le Midwest, qui ont passé deux ou trois ans à Junction City, à pelleter de la merde pour Norm Beeman.

Pas John Power, cependant. Il est mort. D'après sa biographie officielle, d'une attaque cardiaque - bien qu'il n'ait eu que trente ans et aucune de ces mauvaises habitudes qui court-circuitent parfois la tocante des gens prématurément. Je connais la vérité - pas plus que Lavin, John n'est mort d'une

attaque cardiaque. Il est mort parce qu'elle l'a tué.

-Qu'est-ce qui vous permet de le dire, Dave ? demanda Sam.

- Parce que je sais qu'il aurait dû y avoir trois enfants de tués dans la bibliothèque, le dernier jour. "

Dave avait répondu d'une voix calme, mais Sam sentait la terreur dans laquelle cet homme avait si longtemps vécu courir juste sous la surface, comme un flux électrique de faible voltage. Même en supposant que seulement la moitié de ce qu'avait raconté Dave cet après-midi fût vrai, il devait avoir vécu ces trente dernières années avec des angoisses qui dépassaient la capacité d'imagination de Sam. Pas étonnant qu'il ait eu recours à la bouteille pour les tenir à l'écart. Mais cela expliquait peut-être aussi, en dépit des trous de mémoire, la qualité et la précision de son récit, comme s'il l'avait souvent répété au fond de lui pour pouvoir le dire un jour, sans hésiter, dans toutes ses dimensions.

" Deux sont morts: Patsy Harrigan et Tom Gibson. Le troisième devait constituer mon prix d'admission à l'espèce de cirque dont Ardelia était le Monsieur Loyal. Une fille, qu'elle voulait plus que les autres, parce que c'était elle qui avait tourné les projecteurs sur elle, au moment où cette salope avait eu plus que jamais besoin d'opérer dans l'ombre. La gamine devait être pour moi, parce qu'elle n'avait plus la permission d'aller à la bibliothèque et qu'Ardelia ne pouvait pas l'approcher. Cette troisième sale petite était Tansy Power, la fille du shérif adjoint.

- Ne me dites pas que vous voulez parler de Tansy Ryan ? demanda Naomi, d'un ton presque suppliant.

- Eh si. Tansy Ryan, qui travaille à la poste, Tansy Ryan qui vient avec nous aux réunions, Tansy Ryan qui a commencé par s'appeler Tansy Power. Pas mal des mômes qui ont connu l'heure du conte d'Ardelia fréquentent maintenant les AA, Sarah. Faites-en ce que vous voulez. Au cours de l'été 1960, j'ai bien failli tuer Tansy Power… et ce n'est pas le pire. Si seulement ça l'était… "

Naomi s'excusa et, comme plusieurs minutes s'étaient écoulées, Sam se leva pour aller la chercher.

" Laissez-la, dit Dave. C'est une femme merveilleuse, Sam, mais elle a besoin d'un peu de temps pour digérer tout ça. Vous en auriez besoin aussi, si vous veniez de découvrir que l'un des membres du groupe le plus important de votre vie a bien failli assassiner votre meilleure amie. Laissez-la se remettre. Elle va revenir. Elle est solide, notre Sarah. "

Elle revint en effet, au bout d'un moment. Elle s'était lavé la figure (elle avait encore les cheveux mouillés et brillants aux tempes), et elle portait un plateau avec trois verres de thé glacé dessus.

" Ah, on repique aux boissons fortes, je vois! " la taquina Dave.

Naomi fit de son mieux pour lui rendre son sourire. " Pardi! Je ne pouvais plus y tenir. "

Sam trouva l'effort qu'elle faisait mieux que bon ; il était noble. N'empêche, les glaçons babillaient à pro-pos menus et hachés dans les verres. Sam se leva de nouveau et prit le plateau de ses mains tremblantes. Elle le regarda avec gratitude.

” Bon, dit-elle en reprenant place. Continuez, Dave. Jusqu’au bout. “

” Je tiens d’elle une bonne partie de ce qui reste à dire, reprit Dave, parce qu’à ce moment-là, je n’étais pas en mesure d’être moi-même témoin de ce qui se passait. Vers la fin de l’année 59, Ardelia me dit de ne plus venir à la bibliothèque; que si elle me voyait, elle me ficherait dehors, et que si je traînais dans les environs, elle m’enverrait les flics; que j’étais devenu vraiment trop minable, et qu’on commencerait à jaser si on me voyait encore là.

” À cause de toi et de moi? je lui ai demandé. Voyons, Ardelia, qui pourrait le croire?

- Personne. Ce n’est pas ce genre de ragots qui m’inquiète.

- Alors quoi ?

- Ce qu’on pourrait dire sur toi et les enfants. ” Je crois que c’est la première fois que j’ai vraiment mesuré à quel niveau j’étais tombé. Vous m’avez vu bien bas, depuis toutes ces années où nous avons été ensemble aux réunions des AA, Sarah, mais vous ne m’avez jamais vu aussi bas. J’aime autant.

Restait sa maison. J’avais la permission de la voir là, à condition de venir bien après la tombée de la nuit. Et de ne pas continuer par la route au-delà de la ferme des Orday. Après, je devais prendre à travers champs. Elle me dit que si je trichais, elle le saurait, et je l’ai crue; lorsque ses yeux d’argent devenaient rouges, Ardelia voyait tout. Je me pointais d’habitude entre onze heures et une heure du matin, ça dépendait de ce que j’avais bu, et en général rond comme une balle. Je n’ai pas beaucoup de souvenirs de ces mois-là, mais je peux vous assurer qu’entre 1959 et 1960 l’hiver a été bougrement dur dans l’Iowa. Il y a eu des tas de nuits où un type à jeun aurait gelé à mort dans ces fichus champs de maïs.

Il n’y avait aucun problème de ce genre dans la nuit dont je veux vous parler; on devait être quelque chose comme en juillet 1960, et il faisait plus chaud que dans le vestibule de l’enfer. Je me rappelle encore l’aspect congestionné et rouge de la lune suspendue au-dessus des champs, cette nuit-là. On aurait dit que tous les chiens du comté de Homestead s’étaient donné le mot pour hurler à cette lune.

Aller chez Ardelia, par une pareille nuit, c’était comme s’avancer sous la toupie d’un cyclone. Pendant toute la semaine (mais ça durait depuis peut- être un mois), elle avait marché au ralenti, endormie - sauf cette nuit-là. Elle était bien réveillée et en rage. Je ne l’avais pas vue dans cet état depuis le soir où M. Lavin avait exigé qu’elle enlève l’affiche du Petit Chaperon rouge qui faisait peur aux enfants. Au début, elle n’avait même pas l’air de se rendre compte que j’étais là. Elle allait et venait au rez-de- chaussée de la maison, nue comme le jour de sa naissance (si elle est vraiment née un jour), la tête baissée et les poings serrés. Plus furax qu’un ours qui vient de prendre une décharge de chevrotines dans les fesses. Elle portait d’habitude les cheveux noués en chignon de vieille fille, à la maison, mais quand je me glissai par la porte de la cuisine, ce soir-là, ils étaient défaits et volaient derrière elle, tant elle marchait vite. Elle émettait des sortes de crépitements, comme si elle débordait d’électricité statique. Elle avait les yeux aussi rouges que du sang; ils luisaient comme ces lampes de chemin de fer qu’on plaçait dans le temps sur les voies, quand la ligne était bloquée, et on aurait dit qu’ils allaient jaillir de leurs orbites. Elle avait le corps trempé de sueur, et en dépit de l’état dans

lequel j'étais moi-même, je sentais son odeur; on aurait dit celle d'un lynx en chaleur. Je revois encore les grosses gouttes huileuses qui dégoulinaient sur ses seins et sur son ventre. La transpiration faisait briller ses hanches et ses cuisses. C'était une de ces nuits calmes que nous avons parfois l'été, à l'atmosphère lourde, sentant la verdure, qui vous écrase la poitrine sous une chape de plomb, avec l'impression d'avaler de la barbe de maïs chaque fois qu'on respire. On n'espère qu'une chose, que l'orage éclate et qu'il y ait une bonne averse, mais ça n'arrive jamais, des nuits comme ça; on voudrait au moins que le vent se lève, et pas seulement pour qu'il vous rafraîchisse, mais parce qu'il rendrait plus facile à supporter le bruissement du maïs… cette impression qu'il se hisse du sol tout autour de vous, comme un vieil homme arthritique qui essaierait de sortir du lit le matin sans réveiller sa femme.

Puis je me suis rendu compte qu'elle avait aussi peur; cette fois - quelqu'un avait réussi à lui flanquer une frousse du tonnerre de Dieu. Le changement, en elle, s'accélérait. Aucune idée de ce qui lui était arrivé, mais il était passé à la vitesse supérieure. Elle n'avait pas exactement l'air plus âgée; elle paraissait plutôt moins présente. Ses cheveux semblaient plus fins, comme des cheveux de bébé; on voyait la peau de son crâne dessous. Et sa peau donnait l'impression de se recouvrir d'une nouvelle pellicule, une sorte de réseau fin, brumeux, sur ses joues, autour de ses narines, au coin de ses yeux, entre ses doigts. C'était dans les plis de la peau qu'on le voyait le mieux. Ça palpitait un peu pendant qu'elle marchait. Voulez-vous que je vous dise quelque chose d'insensé ? Quand la foire passe en ville, depuis, je ne supporte pas de m'approcher de la baraque de barbe à papa. Vous savez, cette machine qui la fabrique? Elle ressemble à un gros anneau qui tourne et tourne, et le type plonge un cône de papier dedans sur lequel s'enroule le sucre rose. C'était cet aspect que prenait la peau d'Ardelia, celui du sucre filé. Je crois savoir, maintenant, ce que j'ai vu. Elle faisait ce que font les chenilles quand elles doivent se métamorphoser. Elle fabriquait son cocon.

Je m'immobilisai dans l'entrée, à la regarder aller et venir. Elle resta un bon moment sans me remarquer. Elle était trop occupée à se débattre au milieu des orties dans lesquelles elle avait roulé. Par deux fois, elle donna dans la cloison des coups de poing qui la traversèrent - papier, plâtre et lattis, tout. Avec un bruit d'os cassés, mais ça ne parut pas lui faire le moindre mal, et il n'y avait aucun sang. Elle hurla chaque fois, mais pas de douleur. J'avais plutôt l'impression d'entendre crier une chatte folle de rage… mais, comme j'ai dit, il y avait de la peur sous la colère. Et ce qu'elle criait était le nom du shérif adjoint.

" John Power! " qu'elle criait, et crac! son poing traversait la cloison. "Que le diable t'emporte, John Power! Je vais t'apprendre à te mêler de mes affaires, moi! Tu veux me voir? Parfait! Je vais t'apprendre comment faire! Je vais t'apprendre, mon bonhomme! " Puis elle se remettait à marcher, si vite qu'elle courait presque, et ses pieds nus heurtaient si violemment le plancher que toute la foutue maison en tremblait, on aurait dit. Elle grommelait des choses tout en arpentant la pièce. Puis ses lèvres se retroussaient, ses yeux devenaient encore plus rouges, et crac! son poing repartait à travers le mur, d'où tombait un peu de poussière de plâtre. " John Power, fais gaffe! Si jamais tu oses me mettre en colère… ! "

Mais il suffisait de regarder son visage pour comprendre qu'elle avait peur qu'il ose, justement. Et si vous aviez connu le shérif adjoint Power, vous vous seriez dit qu'elle n'avait pas tort de s'inquiéter. Il était intelligent, et il n'avait peur de rien. Un excellent adjoint, et un homme à qui il ne fallait pas chercher des poux.

Elle en était à son quatrième aller et retour dans la maison lorsqu'elle me découvrit tout d'un coup

sur le seuil de la porte. Elle me foudroya du regard et sa bouche commença à se déformer en trompe, à cette différence près qu'elle était maintenant couverte de ces filaments en toile d'araignée, et je crus ma der-nière heure venue. Si elle ne pouvait mettre la main sur John Power, elle m'avait toujours sur place.

Elle bondit vers moi et je me laissai glisser contre le chambranle de la porte. Elle vit l'espèce de flaque que j'étais devenu et s'arrêta. La lumière rouge disparut de son regard; en un clin d'oeil elle avait changé. À voir la manière dont elle se comportait et s'exprimait, on aurait dit qu'elle m'accueillait à un cocktail chic, et non que je l'avais trouvée en train d'arpenter sa maison, à minuit, complètement nue, donnant des coups de poing à trouer les cloisons.

Davey ! Je suis tellement contente que tu sois là! Prends un verre. Que dis-je, prends-en deux! "

Si elle avait envie de me tuer - je le vis dans ses yeux -, elle avait aussi besoin de moi, mais plus comme compagnon. Elle avait besoin de moi pour tuer Tansy Power. Elle était sûre de pouvoir avoir le flic, mais elle tenait à ce qu'il sache avant que sa fille était morte. Et pour ça, je lui étais nécessaire.

" On n'a pas beaucoup de temps. Est-ce que tu connais cet adjoint, Power? " elle me demande.

Je lui ai répondu que je devrais; il m'avait arrêté pour ivresse sur la voie publique une bonne demi-douzaine de fois.

" Qu'est-ce que tu en penses ?

- Que c'est un sacré dur à cuir.

- Qu'il aille se faire foutre, et toi avec!"

Là, je n'ai rien répondu. Ça me paraissait plus sage. " Ce nom de Dieu de puritain est venu cet après-midi à la bibliothèque et a demandé à voir mes réfé- rences. Et il n'a pas arrêté de me poser des questions. Il voulait savoir où j'avais été avant d'arriver à Junction City, l'école que j'avais fréquentée, où j'avais grandi. Tu aurais dû voir la manière dont il me regardait, Davey - mais je vais lui apprendre, moi, comment on doit regarder une dame comme moi. Tu vas voir; si je ne vais pas le faire.

- T'as pas intérêt à te tromper avec le shérif Power, je lui ai dit. À mon avis, il n'a pas peur de grand-chose.

- Mais si. Il a peur de moi. Simplement, il ne le sait pas encore. " Cependant, j'avais vu de nouveau la petite lueur de frayeur dans ses yeux. Il avait choisi le pire moment pour lui poser des questions, vous comprenez, elle se préparait à sa période d'hibernation et de transformation, et ça l'affaiblissait plus ou moins.

- Est-ce qu'Ardelia vous a dit comment il en était venu à la soupçonner? demanda Naomi.

- C'est évident, intervint Sam. Par sa fille.

- Non, dit Dave. Je ne lui ai pas demandé, pas dans l'humeur dans laquelle elle était, mais je ne crois pas que Tansy lui ait parlé d'Ardelia. Je ne crois pas qu'elle aurait pu. Pas d'une manière assez

cohé- rente, en tout cas. Lorsqu'ils quittaient la bibliothèque, voyez-vous, les mômes oubliaient tout ce qu'elle leur avait raconté… et fait. Non seulement ils oubliaient, mais elle leur farcissait la tête de faux souvenirs, si bien qu'ils retournaient chez eux gais comme des pinsons. La plupart des parents pensaient qu'Ardelia Lortz était un don du Ciel fait à la bibliothèque de Junction City.

J'ignore ce qu'elle avait pris à Tansy pour mettre la puce à l'oreille de son père, et le shérif adjoint Power avait dû faire pas mal de recherches avant de se déci-der à venir l'interroger à la bibliothèque. Je ne sais pas ce qu'il a remarqué chez Tansy, parce que les enfants n'étaient ni pâles ni abattus, comme les gens dont on suce le sang dans les films de vampires, et il n'y avait aucune marque sur leur corps. N'empêche, elle leur prenait quelque chose, et John Power l'avait vu ou senti.

- Mais même s'il avait remarqué ce quelque chose, comment en est-il venu à soupçonner Ardelia ? demanda Sam.

- Je vous ai dit qu'il avait le nez creux. À mon avis, il avait dû poser des questions à Tansy - rien de direct, tout en finesse, si vous voyez ce que je veux dire - et les réponses de la petite avaient dû suffire à le mettre dans la bonne direction. Lorsqu'il avait débarqué à la bibliothèque, ce jour-là, il ne savait rien, mais il soupçonnait quelque chose. Assez pour mettre Ardelia sur ses gardes. Je me rappelle que ce qui l'avait rendue le plus furieuse - et lui avait fait le plus peur - c'était la manière dont il l'avait regardée. "Je vais lui apprendre à me regarder" - elle ne cessait de répéter cette phrase. Je me suis demandé, par la suite, depuis combien de temps on ne l'avait pas regardée en nourrissant de vrais soupçons… depuis combien de temps quelqu'un n'avait pas reniflé ce qu'elle était vraiment. Je suis prêt à parier que cela lui faisait peur à plus d'un titre. Prêt à parier qu'elle se demandait si elle n'était pas finalement en train de perdre son doigté.

- Peut-être avait-il aussi parlé avec d'autres enfants, fit Naomi d'un ton hésitant. En comparant les histoires, il avait pu s'apercevoir que certaines choses ne cadraient pas. Qui sait s'ils ne la voyaient pas chacun de façon différente ? Comme vous et Sam l'avez vue de façon différente.

- C'est possible ; tout cela est possible. Toujours est-il que la peur la poussa à agir plus vite.

Elle me dit: "Je serai à la bibliothèque demain toute la journée. Je vais m'arranger pour que des tas de personnes m'y voient. Mais toi, tu vas faire une petite visite à la maison du shérif adjoint Power. Tu attendras que la gamine soit toute seule; à mon avis ça ne prendra pas trop de temps. Alors tu t'empare-ras d'elle et tu l'emmèneras dans les bois. Tu lui feras tout ce que tu voudras, mais arrange-toi pour lui trancher la gorge, pour finir; et pour la laisser sur place. Je veux que ce salopard l'apprenne avant que je le retrouve. "

J'étais incapable de parler: Il valait probablement mieux pour moi avoir la langue paralysée, car elle aurait mal pris n'importe quoi de ce que j'aurais pu dire, et elle m'aurait sans doute écrabouillé la tête. Mais je restai assis à la table de la cuisine, mon verre à la main, la regardant les yeux ronds, et elle a vraisemblablement pris mon silence pour un acquiescement.

Après ça, nous sommes allés dans sa chambre. Ce fut la dernière fois. Je me souviens avoir pensé que je n'allais pas être capable de la sauter, qu'un homme qui a peur n'arrive pas à bander: Mais ça s'est bien passé, grâce à Dieu. Ardelia était aussi une magi-cienne dans ce domaine. On a remis ça, remis ça, jusqu'à ce que je m'endorme ou devienne inconscient. Mon souvenir suivant, c'est Ardelia me virant du lit à coups de pied, pour me faire tomber dans un rayon de soleil matinal. Il était six

heures et quart, j'avais tellement d'acidité dans l'estomac qu'on aurait pu y développer des photos et ça cognait dans ma tête comme dans un abcès à la mâchoire.

Elle me dit: "C'est le moment d'aller t'occuper de tes affaires. Arrange-toi pour que personne ne te voie rentrer en ville, Davey, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Cueille-la ce matin même. Emmène-la dans les bois et finis-en. Ensuite, cache-toi jusqu'au soir. Si tu te fais prendre avant, je ne pourrai rien faire pour toi. Mais si tu peux tenir jusque-là, tu ne risqueras plus rien. Je vais m'arranger pour que deux mômes viennent demain à la bibliothèque, même si elle est fer-mée. Je les ai déjà choisis, ce sont les deux pires morveux de la ville. Nous irons à la bibliothèque ensemble… ils viendront… et quand toute cette bande d'abrutis nous trouvera, ils nous croiront morts. Mais toi et moi, nous ne serons pas morts, Davey ; nous serons libres. On les aura bien eus, n'est-ce pas ? "

Et puis elle s'est mise à rire. Elle était assise sur son lit, nue, avec moi rampant à ses pieds, malade comme un rat qui a bouffé du grain empoisonné, et elle riait, riait, riait! Bientôt sa figure s'est mise à reprendre son aspect d'insecte, avec le probo-chose qui poussait un peu comme ces cornes de Viking, et ses yeux qui s'étiraient sur le côté. Je savais que tout ce que j'avais dans l'estomac allait remonter à toute vitesse, et j'ai filé dehors pour vomir dans son lierre. Derrière moi, je l'entendais qui riait… riait… riait…

J'étais en train de m'habiller à côté de la maison, lorsqu'elle me parla par la fenêtre. Je ne la voyais pas, mais je l'entendais parfaitement bien. " Ne me laisse pas tomber, Davey. Ne me laisse pas tomber-, sinon, je te tue. Et tu mourras lentement.

- Je ne te laisserai pas tomber, Ardelia ", je lui ai répondu, mais sans me retourner pour la voir passer la tête par la fenêtre de la chambre. Je savais que je n'arriverais pas à supporter de la revoir, ne serait-ce qu'une fois de plus. J'étais au bout du rouleau. Et cependant… quelque chose en moi voulait aller avec elle, même si cela signifiait commencer par devenir fou, et j'étais presque sûr que c'était ce que je finirais par faire. À moins qu'elle n'ait prévu de me tendre un piège et de me faire porter le chapeau pour tout. Je la croyais capable de ça; je la croyais capable de n'importe quoi.

Je partis à travers champs en direction de Junction City. D'habitude, la marche me dessaoulait un peu, et calmait le plus pénible de mon mal de crâne. Pas ce jour-là, pourtant. Je m'arrêtai par deux fois pour vomir; et la seconde, je crus bien que je n'y arriverais pas. J'y parvins tout de même, mais il y avait du sang sur les tiges de maïs près desquelles je m'étais agenouillé. Le temps que j'atteigne la ville, j'avais plus mal à la tête que jamais, et je voyais double. Je crus que j'allais mourir, et cependant je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle m'avait dit: de faire d'elle ce que je voulais, mais de finir par lui trancher la gorge.

Je n'avais aucune envie de faire de mal à Tansy Power, mais je me disais que c'était pourtant ce qui allait se passer; que je serais incapable de m'opposer à ce que voulait Ardelia… et qu'ensuite je serais damné à jamais. Et je me disais aussi que le pire de tout aurait été qu'Ardelia dise la vérité, et que je continue à vivre… à vivre presque éternellement avec cette chose au fond de moi.

À cette époque, la gare comprenait deux dépôts de trains de marchandises; le quai nord du deuxième n'était guère utilisé. J'allai me réfugier dessous et y dormis environ deux heures. À mon réveil, je me sentais un peu mieux. Je savais que je n'avais aucun moyen de l'arrêter ou de m'arrêter, et je repartis donc pour la maison de John Power, afin d'enlever sa fillette. J'allais tout droit vers le centre, sans regarder personne, avec une seule idée en tête que je ne cessais de ressasser: " Je peux

faire ça très vite. Je peux faire ça pour elle, au moins. Je lui romprai le cou, le temps de le dire, et elle ne s'apercevra de rien. " "

Dave sortit de nouveau le foulard qui lui servait de mouchoir et s'essuya le front d'une main agitée d'un fort tremblement.

" Je ne suis pas allé plus loin que le Prisunic. Il a disparu, maintenant, mais à l'époque c'était le dernier commerce avant le quartier résidentiel, sur O'Kane Street. Je n'étais qu'à quatre coins de rue de la maison de Power, et je me disais que j'allais bientôt voir le jardin, et la petite Tansy. Qu'elle y serait seule… et que les bois n'étaient pas loin.

Sauf que j'ai regardé dans la vitrine du Prisunic et que ce que j'ai vu m'a cloué sur place. Un empilement d'enfants morts, tous avec de grands yeux, des bras emmêlés, des jambes tordues. J'ai commencé à crier et je me suis encore une fois mis la main sur la bouche. J'ai fermé les yeux de toutes mes forces. Quand je les ai rouverts, j'ai vu qu'il ne s'agissait que d'un lot de poupées que la vieille Mme Segers avait déballé pour les mettre en montre. Elle m'a aperçu et a eu un geste avec l'une d'elles qui voulait dire: va-t'en, vieil ivrogne. Mais je ne bougeai pas. Je n'arrê- tais pas de regarder ces poupées. J'essayais de me dire qu'elles n'étaient que ça, des poupées, n'importe qui pouvait s'en rendre compte. Mais quand je fer-mai et ouvris les yeux une deuxième fois, c'étaient de nouveau des cadavres. Mme Segers disposait tout un lot de petits cadavres dans la vitrine du Prisunic et ne s'en rendait même pas compte. Il me vint à l'esprit que quelqu'un essayait de m'envoyer un message, un message qui disait qu'il n'était pas trop tard, même maintenant. Je ne pouvais peut-être pas arrêter Ardelia - mais ce n'était pas sûr. Et Même si je n'y arrivais pas, je pouvais peut-être au moins éviter d'être entraîné avec elle dans le trou.

C'est la première fois que j'ai réellement prié, Sarah. Pour avoir de la force. Je ne voulais pas tuer Tansy Power, mais c'était plus que ça: je voulais tous les sauver si je pouvais.

Je suis retourné vers la station-service Texaco - là où se trouve le Piggy Wiggly, actuellement. En che-min, j'ai ramassé quelques cailloux dans le caniveau. Il y avait une cabine téléphonique à côté de la station - elle y est toujours, en fait. Je me suis tout d'un coup rendu compte que je n'avais pas un cent sur moi. En dernier recours, j'ai tâté de la main le creux où retombent les pièces. Il y avait une pièce de dix cents. Depuis ce jour-là, quand quelqu'un me dit qu'il ne croit pas en Dieu, je pense à ce que j'ai ressenti lorsque j'ai glissé mes doigts dans ce clapet et que j'ai senti la pièce.

J'ai tout d'abord pensé appeler Mme Power, puis j'ai décidé qu'il valait mieux essayer le bureau du shé- rif. Quelqu'un passerait le message à John Power, et s'il était déjà aussi soupçonneux qu'Ardelia paraissait le penser, il prendrait les mesures qui convenaient. J'ai refermé la porte de la cabine et j'ai cherché le numéro - c'était l'époque où on trouvait encore de temps en temps un annuaire dans les cabines télé- phoniques, avec un peu de chance - mais avant même de faire le numéro, je me suis mis les cailloux dans la bouche.

C'est John Power lui-même qui décrocha le télé- phone, et je crois que c'est pour ça que Patsy Harrigan et Tom Gibson sont morts… pour çà que Power lui-même est mort… et pour ça qu'Ardelia n'a pas été arrêtée à ce moment-là. Je m'attendais à tomber sur la standardiste - Hannah Verril, à l'époque; je lui aurais dit ce que je savais, et elle l'aurait répété à l'adjoint.

Au lieu de ça, j'ai entendu la voix dure de Power, genre on-ne-fait-pas-le-con-avec-moi : "Bureau

du shérif, adjoint Power à l'appareil, j'écoute. " J'ai failli avaler mes cailloux et je n'ai rien pu dire pendant un bon moment.

" Foutus garnements ", il commence - et je comprends qu'il va raccrocher.

" Attendez! " À cause des cailloux, on aurait dit que je parlais avec du coton dans la bouche. " Ne raccrochez pas, adjoint!

- Qui est à l'appareil ?

- C'est sans importance. Éloignez votre fille de la ville, si vous tenez à elle, et quoi que vous fassiez; surtout ne la laissez pas s'approcher de la bibliothèque. C'est sérieux. Elle est en danger. "

Là-dessus, j'ai raccroché. Juste comme ça. Si Han-nah avait répondu, je crois que je lui en aurais dit davantage. J'aurais donné des noms, celui de Tansy, de Tom, de Patsy.. et aussi celui d'Ardelia. Mais il me fichait la frousse. J'avais l'impression que si je ne raccrochais pas, il allait me voir depuis l'autre bout de la ligne, debout dans la cabine et puant comme un panier de pêches pourries.

J'ai recraché les cailloux dans ma main et je suis ressorti précipitamment de la cabine. Le pouvoir qu'elle avait sur moi était rompu - le coup de télé- phone avait eu au moins ce résultat - mais j'étais pris de panique. Avez-vous jamais vu un oiseau qui rentre par erreur dans un garage et qui se cogne partout, tant il est affolé, en cherchant la sortie ? Voilà comment j'étais. Tout d'un coup, ce n'était plus pour Patsy Harrigan, Tom Gibson ou même Tansy Power que je m'inquiétais. J'avais l'impression que celle qui me cherchait, c'était Ardelia ; qu'elle savait ce que j'avais fait, et qu'elle était à mes trousses.

Je voulais me cacher - bon Dieu, il fallait que je me cache! Je me suis précipité dans Main Street, et le temps que j'arrive au bout, je courais presque. À ce moment-là, tout se mêlait dans mon esprit, Ardelia, le Policier des Bibliothèques et l'homme noir, celui qui pilotait le rouleau compresseur et la voiture avec Simon le Simplet dedans. Je m'attendais à les voir tous les trois apparaître au coin de la rue dans la vieille Buick de l'homme noir, lancés à ma recherche. Je retournai jusqu'au dépôt de chemin de fer et me glissai à nouveau sous la plate-forme de chargement. Je me recroquevillai là au fond, tremblant de tous mes membres, attendant qu'elle arrive pour me faire ma fête; j'ai même pleuré un peu, je n'arrêtais pas de me dire que si je levais les yeux j'allais voir sa tête apparaître sous la dalle de béton de la plate-forme, les yeux rouges et luisants, la bouche transformée en probo-chose.

Je m'étais reculé jusqu'au fond, et je découvris alors la moitié d'une cruche de vin sous une pile de feuilles mortes et de vieilles toiles d'araignée. Je l'avais planquée là Dieu seul sait quand et complète- ment oubliée. Je crois que j'ai dû la vider en trois gor-gées. Puis j'ai voulu revenir en rampant vers le devant de cet espace, sous la plate-forme, mais je suis tombé dans les pommes à mi-chemin. Quand je me suis réveillé, j'ai tout d'abord pensé qu'il ne s'était pratiquement pas écoulé de temps, parce que les ombres et la lumière étaient à peu près les mêmes. Sauf que je n'avais plus mal à la tête, et que mon estomac gargouillait de faim.

- Je parie que vous aviez fait le tour du cadran ? suggéra Naomi.

- Non, presque deux fois le tour du cadran. J'avais appelé le bureau du shérif vers dix heures le lundi matin. Lorsque je suis sorti de sous la plate-forme, la cruche vide toujours à la main, il était sept

heures à peine passées le mercredi matin. Sauf que je n'avais pas dormi, pas vraiment. Il ne faut pas oublier que je ne sortais pas d'une simple cuite ou même d'une java d'une semaine. Cela faisait deux ans que je n'avais pratiquement jamais dessaoulé, et ce n'était pas tout il y avait eu Ardelia, la bibliothèque, les gamins et l'heure du conte. Deux ans sur un manège d'enfer. Je crois que ce qui me restait de lucidité et d'envie de vivre au fond de la tête a décidé que la seule chose à faire était de tout débrancher et de fermer la boutique pour quelque temps. Lorsque je me suis réveillé, tout était terminé. On n'avait pas encore trouvé les corps de Patsy Harrigan et de Tom Gibson, mais c'était bel et bien fini. Je le savais même avant de pointer le museau de sous la plate-forme. Il y avait un vide en moi, comme un trou dans une gencive quand on vient de perdre une dent. Sauf que ce trou était dans mon esprit. J'avais compris. Elle était par-tie. Ardelia était partie.

J'ai donc quitté ma tanière, et c'est tout juste si la faim ne m'a pas fait m'évanouir à nouveau. J'ai aperçu Brian Kelly, le responsable du fret, à l'époque. Il comptait des sacs de quelque chose sur l'autre plate-forme de chargement et pointait sur une liste. Je réussis à me traîner jusqu'à lui. Il m'a vu, et il a pris une expression dégoûtée. Il y avait eu un temps où on se payait mutuellement un verre au Domino - une boîte qui a brûlé bien avant votre époque, Sam - mais ces jours-là étaient finis depuis longtemps. Lui, tout ce qu'il voyait, c'était un ivrogne crasseux, immonde, avec des feuilles et de la terre dans les cheveux, un ivrogne qui puait la pisse et le Old Duke. " Fiche le camp d'ici, pépère, ou j'appelle les flics. " Ce fut une première pour moi, ce jour-là. Vous savez, quand on est un alcoolo, on n'arrête pas de franchir de nouvelles étapes. Oui, ce fut la première fois que je mendiai de l'argent. Je lui demandai s'il n'aurait pas vingt-cinq cents à me passer pour une tasse de caoua et des tartines au boui-boui de la route 23. Il fouilla dans sa poche et en sortit de la monnaie. Il ne me la donna pas; il se contenta de la jeter vaguement dans ma direction. Je dus me mettre à quatre pattes dans le mâchefer pour la ramasser. Je ne crois pas qu'il l'ait lancée pour me faire honte. Il ne voulait pas me toucher, c'est tout. D'ailleurs, je ne lui en veux pas.

Quand il vit que j'avais terminé, il me dit: "Et maintenant, va te faire pendre ailleurs, pépère. Et si jamais je te revois, j'appelle les flics, ça fera pas un pli.

- Tu parles", je lui dis en partant. Il ne m'avait même pas reconnu, et j'en suis bien content.

À mi-chemin du resto, je suis passé devant une boîte à journaux, et j'ai vu la Gazette du jour dedans. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'étais resté deux jours et non pas un dans mon trou. La date elle-même ne signifiait rien pour moi - je me moquais bien des calendriers - mais je savais qu'on était lundi lorsque Ardelia m'avait viré de son lit à coups de pied pour la dernière fois et que j'avais donné ce coup de téléphone. Puis j'ai vu les titres. J'avais dormi pendant les journées les plus sensationnelles de l'histoire de Junction City, on aurait dit.

ENFANTS DISPARUS: LES RECHERCHES CONTINUENT, on lisait d'un côté. Il y avait une photo de Tom Gibson et une autre de Patsy Harrigan. De l'autre, il y avait: D'APRÈS LE CORONER, L'ADJOINT POWER SERAIT MORT D'UNE CRISE CARDIAQUE. Au-dessous, une photo de John Power.

J'ai pris un des journaux et j'ai laissé une pièce de cinq cents sur la pile, parce que c'était comme ça, à cette époque où les gens se faisaient presque toujours confiance. Je me suis assis sur le bord du trottoir et j'ai lu les deux informations. Celle à propos des mômes était la plus courte. C'est qu'on n'était pas encore très inquiets à ce moment-là; le shérif Bee-man pensait à une histoire de fugue.

Il faut l'avouer; elle les avait bien choisis; ces deux-là étaient de véritables garnements de la même farine. On les voyait toujours fourrés ensemble. Ils vivaient dans le même quartier, et ils avaient eu des ennuis la semaine précédente, lorsque la mère de Patsy Harrigan les avait surpris en train de fumer dans la grange de derrière. Le petit Gibson avait un oncle de pas grand-chose, fermier dans le Nebraska, et Norm était bien tranquille qu'ils avaient filé par là - je vous l'ai dit, il était en retard, le jour de la distribution de matière grise. Mais comment aurait-il pu se douter de quelque chose ? Il avait au moins raison sur un point: ce n'était pas le genre de gosses à tom-ber dans un puits ou à se noyer dans la Proverbia. Mais moi, je savais où ils étaient, et je savais aussi qu'Ardelia avait une fois de plus gagné sa course contre la montre. Je savais qu'ils les trouveraient tous les trois ensemble, et c'est ce qui arriva plus tard ce jour-là. J'avais sauvé Tansy Power, je m'étais sauvé moi-même, mais cela ne me consolait guère.

L'article sur le shérif adjoint était plus long; il n'arrivait en second que parce qu'on n'avait découvert Power qu'en fin d'après-midi, le lundi. Sa mort avait été signalée dès le lendemain, sans autres explications. On l'avait trouvé effondré derrière le volant de sa voiture de patrouille à environ deux kilomètres à l'ouest de la ferme Orday. Un endroit que je connais plutôt bien, puisque c'était celui où je quittais d'habitude la route pour passer dans le maïs, quand je me rendais chez Ardelia.

Je n'eus pas tellement de mal à compléter ce que l'article ne disait pas. John Power n'était pas du genre à se laisser pousser l'herbe entre les doigts de pied et il devait avoir foncé chez Ardelia dès que j'avais raccroché le téléphone, à la station Texaco. Il avait sans doute dû appeler sa femme avant, pour lui dire de garder Tansy à la maison jusqu'à ce qu'il la rappelle. Ça n'était pas dans le journal, bien sûr, mais je suis prêt à parier qu'il l'avait fait.

Quand il est arrivé, elle a sans doute tout de suite compris que je l'avais dénoncée et que la partie était terminée. Alors elle l'a tué. Elle… elle l'a serré à mort dans ses bras comme elle avait serré à mort M. Lavin. Il avait beau être un dur à cuire, comme je le lui avais dit, même les pois chiches finissent par se ramollir dans l'eau bouillante, si on les laisse assez longtemps sur le feu. Je me dis qu'elle a dû le chauffer à blanc.

Une fois mort, elle l'a sans doute ramené dans sa propre voiture de flic jusqu'à l'endroit où on l'a trouvé. Ce bout de chemin avait beau ne pas être très fréquenté, à l'époque, il fallait tout de même un sacré sang-froid pour faire ça. Mais avait-elle le choix ? Pouvait-elle appeler le bureau dû shérif et dire que John Power venait d'avoir une crise cardiaque en lui parlant ? Ça n'aurait fait que déclencher une avalanche de questions à un moment où elle voulait avant tout se faire oublier. Et je peux vous dire que même Norm Beeman se serait demandé pour quelle raison Power était si fichtrement pressé de parler à la bibliothécaire de la ville.

Elle l'a donc conduit par la route Garson jusqu'à la ferme Orday ; elle a garé la voiture sur le bas-côté, puis elle est retournée chez elle par le même chemin que le mien: à travers le maïs. "

Dave regarda Sam, puis Naomi, avant de revenir sur Sam.

Je suis prêt à parier que je sais ce qu'elle a fait ensuite. Elle s'est mise à ma recherche.

Je ne dis pas qu'elle a sauté dans sa voiture (elle en avait acheté une entre-temps) et qu'elle s'est mise à faire le tour des bistrots et bouis-bouis de Junction City; elle n'en avait pas besoin. Des dizaines et des dizaines de fois, elle s'était pointée là où je me trouvais quand elle avait eu besoin de

moi, ou bien elle m'envoyait un gamin avec un mot. Je pouvais bien être assis au milieu d'un tas de cartons dans l'arrière-cour de la boutique du coiffeur, en train de pêcher dans la rivière ou de cuver mon vin derrière la gare de triage - elle savait toujours où me trouver. C'était l'un de ses dons.

Mais pas cette fois-là, cette fois où elle aurait tant voulu me trouver, pourtant. Et je crois savoir pourquoi. Je vous ai dit que je ne m'étais pas simplement endormi ou évanoui après avoir donné le coup de fil; que c'était plutôt une sorte de coma, que j'étais comme mort. Et lorsqu'elle a branché son espèce de radar intérieur pour me chercher, elle n'est pas arri-vée à me trouver. Je n'ai aucune idée du nombre de fois que le rayon de son radar a pu passer sur moi là où j'étais vautré, et je ne tiens pas à le savoir. La seule chose dont je suis sûr, c'est que si elle m'avait découvert, elle n'aurait pas envoyé un môme avec un billet. Elle serait venue en personne, et je ne peux même pas imaginer ce qu'elle m'aurait fait pour avoir eu le culot de contrarier ses plans.

Elle aurait probablement fini par me trouver si elle avait eu davantage de temps, mais ce n'était pas le cas. Ses dispositions étaient prises et surtout, il y avait l'accélération de sa métamorphose. Le moment d'entrer en hibernation approchait pour elle, et elle ne pouvait gaspiller son temps à me chercher. En plus, elle devait savoir qu'elle aurait une chance à tenter, un peu plus tard. Et le moment est maintenant venu.

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, remarqua Sam.

- Bien sûr que si. Qui a pris les livres qui vous ont fichu dans ce pétrin ? Qui les a expédiés au moulin à papier, avec vos journaux ? Moi. Croyez-vous qu'elle ne le sache pas ?

- Croyez-vous qu'elle vous veuille encore? demanda Naomi.

- Oui, mais pas comme autrefois. Maintenant, elle ne désire qu'une chose, me tuer. (Il tourna son visage, et son regard brillant et plein de tristesse plongea dans celui de Sam.) C'est vous qu'elle veut, maintenant. "

Sam rit, mal à l'aise. " Je suis sûr que c'était une vraie bombe sexuelle il y a trente ans, dit-il, mais elle a pris de la bouteille. Ce n'est vraiment pas mon genre.

- En fin de compte, je crois que vous n'avez pas compris, répondit Dave. Elle ne veut pas vous baiser, Sam. Elle veut être vous. "

Au bout de quelques instants, Sam répondit: " Attendez. Attendez une seconde.

- Vous m'avez bien entendu, mais sans comprendre tout ce que cela impliquait ", poursuivit Dave. Son ton était patient, mais las, terriblement las. " Alors permettez-moi de vous expliquer encore quelque chose.

Après avoir tué John Power, Ardelia a laissé le corps assez loin de chez elle pour ne pas être la première soupçonnée. Puis elle est allée ouvrir la bibliothèque cet après-midi-là, comme tous les jours, en partie parce qu'un coupable attire davantage les soupçons s'il s'écarte de sa routine, mais ce n'était pas tout. Sa métamorphose était en cours, et elle avait besoin de la vie de ces enfants. Surtout, ne me

demandez ni comment ni pourquoi, parce que je l'ignore. Elle est peut-être comme un ours, qui a besoin de se bourrer la panse avant d'entrer en hibernation. Tout ce que je peux affirmer est qu'elle devait s'arranger pour avoir son heure du conte, ce jour-là. Et qu'elle l'a eue.

A un moment donné pendant cette heure, alors que tous les enfants étaient assis autour d'elle et mis en transe par elle, elle a dit à Tom et à Patsy qu'ils devaient venir le lendemain matin, même si la bibliothèque était fermée .les mardis et jeudis matin, pendant l'été. Ils lui ont obéi, elle les a liquidés et elle s'est mise en hibernation. Cet état qui ressemble tant à la mort. Et voilà maintenant que vous arrivez, Sam, trente ans après. Vous me connaissez, et Ardelia a encore un compte à régler avec moi: c'est déjà un début. Mais il y a beaucoup mieux que ça. Il y a le Policier des Bibliothèques.

- Je ne vois pas en quoi…

- Non, vous ne voyez rien, et c'est encore mieux pour elle. Car des secrets qui sont tellement terribles qu'on se les cache à soi-même, pour quelqu'un comme Ardelia Lortz, sont les meilleurs de tous. En plus, il y a les avantages secondaires: vous êtes jeune, célibataire, et vous n'avez aucun ami proche. C'est bien vrai, non ?

-C'est ce que j'aurais dit jusqu'à aujourd'hui, répondit Sam après un instant de réflexion. J'aurais dit que les seuls amis que je m'étais faits depuis mon installation à Junction City avaient déménagé. Mais je vous considère, vous et Naomi, comme des amis, Dave. Comme d'excellents amis, même. Les meilleurs. "

Naomi prit la main de Sam et la pressa un bref instant.

" Je suis sensible à ça, dit Dave, mais c'est sans importance, parce qu'elle a bien l'intention de nous liquider aussi, Sarah et moi. Plus on est de fous, plus on rit, comme elle m'a dit un jour. Il lui faut des vies pour réussir sa métamorphose… mais le moment où elle se réveille est aussi un moment de métamorphose.

- Vous voulez dire qu'elle a l'intention de posséder Sam d'une manière ou d'une autre, c'est bien ça?

- Je crois, Sarah, que je veux dire encore plus que ça. À mon avis, elle a l'intention de détruire tout ce qui en Sam fait de lui ce qu'il est; de le vider comme les enfants vident une citrouille, pour Halloween, afin d'en faire une lanterne; elle va ensuite l'endosser comme on mettrait un costume neuf. Et cela fait - si elle y arrive -, il continuera d'avoir l'air d'être le bon vieux Sam Peebles que tout le monde connaît, mais il ne sera plus un homme, pas plus qu'Ardelia Lortz n'était une femme. Il y a quelque chose d'inhumain, un ça qui se cache sous sa peau, et je crois que je l'ai toujours su. À l'intérieur, mais elle restera toujours un être venu de l'extérieur. D'où débarque-t-elle, au fait ? Où habitait-elle avant de venir à Junction City ? Je suis sûr que, si l'on pouvait vérifier, on s'apercevrait que tous les renseignements qu'elle a fournis à M. Lavin, pour être embauchée, sont faux, et qu'en ville personne n'en savait rien. Je crois que c'est la curiosité de John Power pour ce détail qui a scellé son destin de flic. Mais je crois aussi qu'il y a eu une véritable Ardelia Lortz autrefois… à Pass Christian, dans le Mississippi; ou à Harrisburg, en Pennsylvanie, ou à Portland, dans le Maine… et que le ça s'en est emparé pour l'habiter. Et maintenant, elle veut recommencer. Si nous la laissons faire, je parie qu'un peu plus tard, cette année, dans une autre ville, à San Francisco, en Californie, ou à Butte, dans le Mon-tana, ou à Kingston, sur Rhode Island, un homme du nom de Sam Peebles va

apparaître. La plupart des gens l’aimeront bien. Il plaira beaucoup aux enfants, en particulier… ils en auront peut-être aussi peur, d’une manière qu’ils ne comprendront pas et dont ils ne pourront parler. Et bien entendu, il sera bibliothécaire. “

CHAPITRE DOUZE

DES MOINES - JUNCTION CITY-DES MOINES

Sam jeta un coup d'oeil à sa montre-bracelet et constata avec surprise qu'il était presque trois heures de l'après-midi. Il ne restait que neuf heures avant minuit: alors, l'homme de haute taille aux yeux d'argent reviendrait. Ou Ardelia Lortz. Voire les deux ensemble.

" Que croyez-vous que je devrais faire, Dave ? Me rendre au cimetière du coin, trouver la tombe d'Ardelia Lortz et lui enfoncer un pieu dans le coeur ?

- Ce serait un sacré tour de prestidigitation si vous pouviez y arriver, vu que le cadavre de la dame en question a été incinéré.

- Oh. " Sam se renfonça dans sa chaise avec un petit soupir d'impuissance.

Naomi reprit sa main. " Dans tous les cas, vous ne ferez rien tout seul, dit-elle d'un ton ferme. D'après Dave, elle veut aussi notre peau, mais ce n'est même pas la question, au fond. Les amis, c'est pour quand on a des ennuis. C'est ça, la question. Sinon, à quoi serviraient-ils ? "

Sam attira à lui la main de la jeune femme et y déposa un baiser. " Merci. Mais je ne vois pas ce que vous pouvez faire. Ni moi, d'ailleurs. Il semble qu'il n'y ait rien à faire. À moins que… (Il regarda Dave avec une lueur d'espoir dans les yeux.) À moins de s'enfuir? "

Dave secoua la tête. " Elle - ou ça - vous voit. Je vous l'ai déjà dit. J'ai l'impression que vous pourriez arriver à Denver d'ici à minuit, à condition d'appuyer sur le champignon et de ne pas vous faire prendre par les flics, mais Ardelia Lortz serait là pour vous saluer au moment où vous descendriez de voiture. Ou alors, en pleine nuit, vous tourneriez la tête et verriez le Policier des Bibliothèques assis à côté de vous. "

Cette seule idée - le visage blême et les yeux d'argent illuminés par la lueur verdâtre du tableau de bord - suffit à faire frissonner Sam.

"Alors quoi, si c'est comme ça ?

- Je pense que vous savez tous les deux ce que vous devez faire pour commencer", répondit Dave. Il finit le reste de son thé glacé et posa le verre sur le porche. Réfléchissez une minute. "

Ils contemplèrent tous les trois l'élévateur à grains pendant un moment. La confusion la plus folle régnait dans l'esprit de Sam. Il n'arrivait à saisir que des bribes de la confession de Dave Duncan, ainsi que la voix du Policier des Bibliothèques avec son étrange zézaiement qui disait: Ze veux rien favoir de vos mauvaises esscuses… Vous avez jusqu'à minuit… Alors, ze reviendrai.

Ce fut le visage de Naomi que la compréhension illumina en premier.

" Bien sûr! Que je suis idiote! Mais… "

Elle posa une question à Dave, et les yeux de Sam, qui comprenait enfin, s'agrandirent à leur tour.

" Il y a bien une boutique à Des Moines, pour autant que je m'en souvienne. Pell's. S'il y a un endroit au monde où l'on pourra vous dépanner, c'est bien là. Pourquoi ne pas donner un coup de fil, Sarah ? "

Naomi partie, Sam remarqua: " Même s'ils peuvent nous dépanner, je ne vois pas comment arriver avant l'heure de fermeture. Je peux essayer, je suppose…

- Ce n'est pas en voiture que vous allez faire ce déplacement. Non. Vous allez prendre l'avion à l'aérodrome de Proverbia, avec Sarah. "

Sam cligna des yeux. " J'ignorais la présence d'un aérodrome à Proverbia. "

Dave sourit. " Eh bien… je crois que le mot est un peu exagéré. Mais il y a un petit kilomètre de terre bien tassée que Stan Soames a baptisé piste de décollage. Son salon constitue le siège social dela Western Iowa Air Charter. Vous et Sarah parlerez à Stan. Il possède un petit Navajo. Il vous amènera à Des Moines, et vous serez de retour à huit heures, à neuf heures au plus tard.

- Et s'il s'est absenté ?

- Alors on essaiera de trouver autre chose. En dehors de voler, Stan n'aime rien tant que s'occuper de sa ferme et quand arrive le printemps, rares sont les fermiers qui vont se promener. Il vous dira certainement qu'il ne peut pas, à cause de son jardin, d'ailleurs. Que vous auriez dû prendre rendez-vous quelques jours avant, afin de pouvoir réserver les services du fils Carter pour faire le baby-sitting de ses poireaux. S'il vous sort ça, dites-lui que c'est Dave Duncan qui vous envoie, et que Dave a dit qu'il était temps de payer pour les balles de base-ball. Vous vous en souviendrez? - Oui, mais qu'est-ce que ça signifie?

- Aucun rapport avec ce qui nous occupe. Il vous prendra, c'est ça qui est important. Et lorsque vous serez de retour, inutile de venir jusqu'ici. Allez tous les deux directement en ville. "

Sam sentit la terreur s'infiltrer dans son corps. " À la bibliothèque?

- Oui.

- Dave, c'était très gentil, ce qu'a dit Naomi à pro-pos des amis. C'est même peut-être vrai. Mais je pense qu'à partir de maintenant, c'est à moi de jouer. Aucun de vous deux n'a besoin d'être mêlé à ça. C'est moi qui suis responsable de… "

Dave vint s'emparer du poignet de Sam avec une force inattendue. " Si c'est ce que vous pensez, vous n'avez pas écouté un mot de ce que je vous ai raconté. Vous n'êtes responsable de rien du tout. Je porte la mort de John Power et de deux petits enfants sur la conscience - sans parler des moments de terreur qu'ont dû vivre beaucoup d'autres enfants - mais je n'en suis pas responsable, moi non plus. Pas vraiment. Je n'ai jamais décidé de devenir le compagnon d'Ardelia Lortz, pas plus que je n'ai décidé d'être alcoolique pendant trente ans. C'est arrivé, c'est tout. Mais elle a une dent contre moi, Sam. Si je ne suis pas avec vous quand elle viendra, c'est à moi qu'elle rendra visite en premier. Et je

ne serai pas le seul à avoir affaire à elle. Sarah a raison, Sam. Ce n'est pas que nous devons rester tous les deux près de vous pour vous protéger; nous devons rester ensemble pour nous protéger mutuellement. Sarah est au courant pour Ardelia, vous comprenez ? Si Ardelia l'ignore encore, elle le saura dès qu'elle débarquera, ce soir. Elle a prévu de quitter Junction City en tant que Sam Peebles, Sam. Croyez-vous qu'elle puisse laisser derrière elle quelqu'un qui connaîtrait son identité ? - Mais…

- Mais rien du tout. En fin de compte, le choix est très simple, et même un vieux soûlot comme moi peut comprendre ça: ou nous l'affrontons ensemble, ou nous mourrons par sa main. "

Il se pencha en avant.

" Si vous voulez tirer Sarah des griffes d'Ardelia, Sam, n'essayez pas de jouer au héros, mais tentez plutôt de vous rappeler qui était votre Policier des Bibliothèques. Il le faut. Parce qu'à mon avis, Ardelia ne peut pas s'emparer de n'importe qui. Il n'y a qu'une coïncidence dans cette affaire, mais elle est de taille mortelle: ce Policier des Bibliothèques, vous l'avez connu. Et il faut faire revenir ce souvenir.

- J'ai essayé ", dit Sam, sachant qu'il mentait. Car chaque fois qu'il orientait son esprit vers

(viens avec moi, fifton… je suis un polifier)

cette voix, elle le fuyait. Il sentait le goût de la guimauve rouge, une sucrerie qu'il n'avait jamais man-gée et haïssait, et c'était tout.

" Il faut essayer plus énergiquement, dit Dave. Sans quoi, c'est sans espoir. "

Sam prit une profonde inspiration et expira. La main de Dave vint le saisir à la nuque et serra doucement.

" C'est la clef de toute l'affaire, reprit-il. Vous vous apercevrez même peut-être que c'est la clef de toutes vos difficultés personnelles. De votre solitude et de votre tristesse. "

Sam le regarda, stupéfait. Dave sourit.

" Oh oui, vous êtes seul, et vous êtes triste. Et fermé aux autres. Pour le baratin, vous êtes très fort, mais vous ne mettez pas en pratique ce que vous dites. Jusqu'à aujourd'hui, je n'étais rien pour vous sinon Dirty Dave, Dave le Crasseux, le type qui vient ramasser vos journaux une fois par mois, mais un homme comme moi observe beaucoup de choses, Sam. Et seul un homme peut en connaître un autre.

- La clef de tout ", murmura Sam, songeur. Il se demandait si une telle commodité existait, en dehors des romans à quatre sous et des films de série B, avec leur Bon Psychiatre et leurs Infortunés Patients.

" Si, c'est vrai, insista Dave. De telles choses ont un pouvoir terrifiant, Sam. Je ne vous critique pas de ne pas avoir envie de vous lancer dans une telle recherche. Mais vous êtes capable d'y arriver, si vous le voulez. Vous avez ce choix.

- Encore quelque chose que vous avez appris aux AA, Dave ? "

Il sourit. ” Oui, on vous l’apprend ici. Mais c’est un truc que j’ai toujours su, je crois bien. “

Naomi fit son apparition sur le porche. Elle souriait, et son regard pétillait.

“Est-ce qu’elle n’est pas magnifique? demanda Dave d’une voix douce.

- Si, répondit Sam. Magnifique. ” Il avait nettement conscience de deux choses: qu’il était en train de tomber amoureux et que Dave Duncan le savait.

” Le libraire a mis tellement de temps à vérifier que je commençais à m’inquiéter, expliqua Naomi. Mais nous avons de la chance.

- Bon. Vous allez donc vous rendre chez Stan Soames, tous les deux, dit Dave. Est-ce que la bibliothèque ferme toujours à vingt heures en période scolaire, Sarah? - Oui, j’en suis à peu près sûre.

- J’irai y faire un tour vers cinq heures, alors. Je vous retrouverai à l’arrière, là où se trouve la plate-forme de chargement, entre huit heures et neuf heures. Pour l’amour du Ciel, essayez de ne pas être en retard!

- Comment y entrerons-nous ? demanda Sam.

- Je m’en occuperai, ne vous inquiétez pas. Faites ce que vous avez à faire.

- Nous devrions peut-être appeler ce Soames d’ici, suggéra Sam. Pour vérifier qu’il est bien disponible. “

Dave secoua la tête. ” Inutile. La femme de Stan l’a quitté pour un autre il y a quatre ans. Elle l’accusait d’être marié à son travail, une excuse qui en vaut une autre quand une femme a envie d’un petit changement. Ils n’ont pas d’enfants. Il sera dehors, dans ses champs. Allez, filez, maintenant. L’heure tourne. “

Naomi se pencha sur Dave et l’embrassa sur la joue. ” Merci de nous avoir raconté.

- Je suis content de l’avoir fait. Ça m’a rudement fait du bien. “

Sam commença à tendre sa main à Dave, puis se reprit; il se pencha sur lui et serra le vieil homme dans ses bras.

De haute taille, maigre à faire peur, Stan Soames avait un visage affable dans lequel deux yeux colé- reux vous foudroyaient, et la peau aussi bronzée qu’en été, même si le calendrier prétendait que le premier mois du printemps n’était pas encore écoulé. Sam et Naomi le trouvèrent dans son champ, der-rière la maison, comme Dave le leur avait dit. À moins de cent mètres de l’endroit où tournait au ralenti le motoculteur couvert de terre de Soames, Sam aperçut ce qui ressemblait à une route de terre… mais étant donné qu’on voyait aussi un petit avion bâché à l’une des extrémités, et une manche à air flottant au sommet d’un mât rouillé à l’autre, il en conclut qu’il s’agissait de l’unique piste de

l'aéroport de Proverbia.

" Peux pas, répondit Soames. J'ai vingt hectares à retourner cette semaine, et personne ne va le faire à ma place. Vous auriez dû m'appeler il y a deux, trois jours.

- C'est un cas d'extrême urgence, intervint Naomi. Vraiment, monsieur Soames. "

Il poussa un soupir et écarta les bras, comme pour y prendre toute la ferme. " Vous voulez savoir ce que c'est qu'un cas d'extrême urgence ? Que fait le gouvernement pour des fermes comme celle-ci et des types comme moi ? Voilà un foutu cas d'urgence. Ecoutez, il y a un type à Cedar Rapids qui pourrait…

-Nous n'avons pas le temps d'aller à Cedar Rapids, objecta Sam. Dave nous a dit que vous prétendriez probable…

- Dave ? le coupa Soames, se tournant vers lui, en marquant un intérêt soudain plus net. Dave qui?

- Dave Duncan. Il m'a dit de vous dire qu'il était temps de payer pour les balles de base-ball. "

Les sourcils de Soames se froncèrent. Ses mains se serrèrent, et pendant un bref instant, Sam crut que l'homme allait le frapper; au lieu de cela, il éclata soudain de rire en secouant la tête.

" Après toutes ces années, voilà-t-y pas que Dave Duncan nous sort du bois avec sa reconnaissance de dette roulée dans la manche! Bon Dieu! "

Il se dirigea vers le motoculteur, se tournant pour leur crier à pleins poumons, afin de couvrir les jappements enthousiastes du moteur: " Allez jusqu'à l'avion pendant que je range cette foutue machine! Attention à la partie boueuse, juste au bord de la piste, elle est capable de vous aspirer vos souliers! "

Soames enclencha une vitesse. C'était difficile à dire, avec tout ce bruit, mais Sam avait l'impression qu'il riait encore. " J'aurais bien cru que ce vieux chnoque d'ivrogne allait claquer avant que j'aie pu régler mes comptes avec lui. "

Il passa devant eux dans un grondement de moteur, laissant Naomi et Sam estomaqués.

" Qu'est-ce que c'est que cette histoire? demanda-t-elle.

- Aucune idée. Dave n'a rien voulu me dire. (Il lui offrit le bras.) Si madame veut bien m'accompagner…

- Monsieur, je vous remercie ", répondit-elle en le prenant. Ils firent de leur mieux pour éviter la fon-drière dont Stan Soames leur avait parlé, sans y réus-sir tout à fait. Naomi s'y retrouva enfoncée jusqu'à la cheville et effectivement, la boue retint sa chaussure de sport quand elle tira pour se dégager. Sam se pen-cha pour la récupérer, puis enleva Naomi dans ses bras.

" Non, Sam! protesta Naomi, prise de fou rire. Vous allez vous rompre les reins!

- Mais non. Vous êtes légère. "

Oui, elle était légère… et sa tête se sentait soudain légère aussi. Il la porta jusqu'à l'avion, par la piste surélevée, avant de la reposer au sol. Les yeux de Naomi se tournèrent vers les siens, empreints d'une lumineuse clarté. Sans réfléchir, Sam se pencha sur elle et l'embrassa. Elle hésita un instant, puis passa les bras autour de son cou et lui rendit son baiser.

Quand il la regarda de nouveau, il était légèrement hors d'haleine. Naomi souriait.

" Vous pouvez m'appeler Sarah quand vous vou-lez ", dit-elle. Sam rit et l'embrassa de nouveau.

Voler comme passager du Navajo de Stan Soames, c'était comme chevaucher dans une course d'obstacles où il n'y aurait que des obstacles. Ils rebondissaient, ballottés en tous sens sur les vents folâtres du printemps, et Sam crut bien, une fois ou deux, qu'ils allaient berner Ardelia d'une manière que même cette étrange créature n'aurait pu prévoir: en allant s'écraser dans un champ de maïs de l'Iowa.

Stan Soames n'avait pourtant pas l'air de s'en faire; il chantait à tue-tête de vieilles et vénérables romances comme " Sweet Sue " et " The Sidewalks of New York " tandis que le Navajo se traînait vers Des Moines à trois mille mètres et que Naomi, fasci-née, regardait par la vitre routes, champs et maisons qui défilaient au-dessous, les mains lui abritant les yeux de l'éblouissante lumière.

À la fin, Sam lui tapota l'épaule. " On dirait que c'est la première fois que vous montez en avion! " cria-t-il pour couvrir le zonzonnement de moustique géant de l'appareil.

Elle se tourna un bref instant vers lui, avec un sourire extasié d'écolière. " C'est la première fois! répon-dit-elle, se retournant aussitôt vers le paysage.

- C'est la meilleure! " s'exclama Sam, qui resserra sa ceinture de sécurité après un nouveau bond gigantesque de l'avion.

Il était quatre heures vingt lorsque le Navajo dégringola du ciel pour atterrir à l'aéroport du comté de Des Moines. Soames le fit rouler jusqu'au terminal de l'aviation civile, coupa le moteur et ouvrit la porte. Sam fut amusé de ressentir une petite pointe de jalousie lorsque le pilote passa un bras autour de la taille de Naomi pour l'aider à descendre.

" Merci " ! dit-elle d'une voix entrecoupée. Elle avait les joues écarlates et les yeux qui pétillaient. " C'était fabuleux! "

Soames sourit; soudain, il parut avoir quarante ans, et non soixante. " Moi aussi, j'ai toujours aimé… et ça vaut largement mieux que de se casser les reins tout un après-midi sur le motoculteur, je dois avouer. (Il se tourna vers Sam.) Pouvez-vous me dire ce que c'est, ce truc urgent ? Je vous aiderai si je peux. Je dois un peu plus à Dave qu'un simple saut de puce entre Proverbia et Des Moines.

- Nous devons aller en ville, répondit Sam, chez un libraire, Pell's Book Shop. Ils ont deux livres de côté pour nous. "

Stan Soames ouvrit de grands yeux. " Vous pouvez répéter ?

- Pell's…

- Je connais Pell's. Les nouveautés devant, les livres anciens derrière. Le plus grand choix de tout le Midwest, dit la pub. Non, ce que je veux dire, c'est ça: vous m'avez sorti de mon jardin et fait traverser la moitié de l'État pour venir récupérer deux livres ?

- Ce sont deux livres extrêmement importants, monsieur Soames, intervint Naomi, qui posa une main sur le bras tanné du fermier. En vérité, c'est à peu près ce qu'il y a de plus important dans ma vie… ou dans celle de Sam. - Dans celle de Dave aussi, ajouta Sam.

- Si vous me disiez ce qui se passe, est-ce que je pourrais comprendre ?

- Non, dit Sam.

- Non ", confirma Naomi avec un petit sourire.

Soames laissa passer un profond soupir par ses vastes narines et fourra les mains dans les poches de son pantalon. " Au fond, je me dis que ça n'a pas d'importance, de toute façon. Je dois ça à Dave depuis dix ans, et il y a eu des moments où ça m'a plutôt pesé sur la conscience. (Son visage s'éclaira.) Et il fallait que je donne son baptême de l'air à une ravissante jeune femme. Jamais une jolie fille n'est aussi jolie qu'après son premier vol, si ce n'est après son premier… "

Il s'interrompit brusquement et se mit à taper du pied contre la piste. Naomi regarda discrètement vers l'horizon. Un camion-citerne approcha à ce moment-là. Soames se dirigea vivement vers lui et se lança dans une grande conversation avec le chauffeur.

" Vous avez beaucoup impressionné notre intré- pide pilote.

- C'est bien possible. Je me sens merveilleusement bien, Sam. C'est délirant, non ? "

D'une caresse, il ramena une boucle de cheveux rebelle derrière son oreille. " C'est toute cette journée qui a été délirante. C'est la plus délirante de toute ma vie, pour autant que je me souvienne. "

Mais la voix intérieure s'éleva alors, s'éleva de ce profond puits où les grands objets ne cessent de se mouvoir; et lui dit que ce n'était absolument pas vrai. Il avait connu une autre journée tout aussi délirante. Plus encore. Le jour de La Flèche noire et de la guimauve rouge.

La sensation étrange de panique étouffée monta de nouveau en lui, et il se ferma à cette voix.

Si vous voulez tirer Sarah des griffes d'Ardelia, Sam,

n'essayez pas de jouer au héros mais tentez plutôt de

vous rappeler qui était votre Policier des Bibliothèques.

Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Je… je ne dois pas!

Il fàut fàire resurgir ce souvenir.

Je ne dois pas! C’est interdit!

Il fàut essayer plus sérieusement, sans quoi c’est sans espoir.

” Je dois vraiment rentrer à la maison, maintenant “, murmura Sam.

Naomi, qui s’était éloignée pour étudier les gouvernes des ailes, l’entendit et revint vers lui.

” Vous avez dit quelque chose ?

- Non, rien. C’est sans importance.

- Je vous trouve bien pâle.

- Je suis très tendu “, répondit-il sèchement.

Stan Soames retourna vers eux et, du pouce, indiqua le chauffeur du camion-citerne. ” Dawson dit qu’il peut me prêter sa voiture. Je vais vous conduire en ville.

- On peut appeler un taxi… ” commença Sam.

Naomi secoua la tête.

” On n’a pas trop de temps. Merci beaucoup, monsieur Soames.

- Oh, c’est rien, répondit le pilote avec un sourire de petit garçon. Vous pouvez m’appeler Stan. Allons-y. Dawson dit qu’un front dépressionnaire arrive du Colorado. J’aimerais bien être de retour à Junction City avant qu’il se mette à pleuvoir. “

Pell’s était une grande construction faisant penser à une grange, à la limite du quartier des affaires de Des Moines - l’antithèse même des librairies de centre d’achat. Naomi demanda un certain Mike. On les dirigea vers un comptoir de service, semblable à ceux des douanes, qui séparait la section de livres neufs de celle des occasions.

” Je m’appelle Naomi Higgins. C’est moi que vous avez eue au téléphone il y a un moment.

- Ah, oui “, répondit Mike. Il fouilla dans l’une des piles encombrées qui l’entouraient et en sortit deux ouvrages. L’un était Les Poèmes d’amour préférés des Américains, et l’autre Le Mémento de l’orateur, pré- senté par Kent Adelman. Jamais de sa vie Sam n’avait été aussi heureux de voir deux livres, et il était démangé de l’envie de les arracher des mains du vendeur pour les serrer contre sa poitrine.

” Pour Les Poèmes d’amour préférés des Américains, c’était facile, expliqua Mike, mais Le Mémento de l’orateur est épuisé. Je suis prêt à parier que nous sommes les seuls, d’ici à Denver, à en avoir un exemplaire en aussi bon état… en dehors de ceux des bibliothèques, évidemment.

- Pour moi, c’est absolument parfait, dit Sam, tout à fait sincère.

- Est-ce un cadeau ?

- Oui, en quelque sorte.

- Je peux vous faire un paquet-cadeau, si vous voulez. Il y en a pour une minute.

- Ce ne sera pas nécessaire “, dit Naomi.

Le prix combiné des deux ouvrages était de vingt-deux dollars et soixante-quinze cents.

” Je n’arive pas à y croire “, dit Sam, pendant qu’ils sortaient du magasin et se dirigeaient vers l’endroit où Stan avait garé la voiture empruntée. Il serrait dans sa main les deux livres emballés. ” Je n’arrive pas à croire que ce soit aussi simple que… que juste rendre deux livres.

- Ne vous en faites pas, le rassura Naomi. Ça ne le sera pas.”

Tandis qu’ils roulaient vers l’aéroport, Sam demanda à Stan s’il pouvait lui expliquer la signification des balles de base-ball.

” Si c’est trop personnel, je ne vous ai rien demandé. Simple curiosité. “

Stan jeta un coup d’oeil au paquet que Sam tenait sur ses genoux. ” Moi aussi je suis un peu curieux, pour cette histoire de livres. Je vous propose un mar-ché. L’histoire des balles de base-ball est arrivée il y a dix ans. Je vais vous la raconter, si vous me promet-tez de me raconter celle des livres dans dix ans à compter d’aujourd’hui.

- Marché conclu, fit Naomi depuis le siège arrière, ajoutant tout de suite ce que Sam avait également pensé: ” Si nous sommes tous encore vivants, évidemment. “

Soames éclata de rire. ” Ouais… je suppose que c’est encore une possibilité, non ? “

Sam acquiesça. ” Il vous arrive parfois de sales coups.

- Oh oui. C’est ce qui est arrivé à mon fils, en 1980. Mon seul enfant. Les médecins appelaient ça une leucémie, mais c’est ce que vous avez dit, un de ces sales coups qui vous tombent parfois sur la tête.

- Oh, je suis désolée, dit Naomi.

- Merci. Il m’arrive de temps en temps de penser que c’est fini, et puis ça me retombe dessus par où je ne m’y attendais pas. Je crois qu’il faut beaucoup de temps à certaines choses pour se régler, et qu’il y en a qui ne se règlent jamais.

Il y en a qui ne se règlent jamais.

Viens avec moi, fifton… Je suis un polifier

Je dois vraiment retourner à la maison… mon amende est-elle payée ?

D’une main tremblante, Sam se toucha le coin des lèvres.

” Bon sang, je connaissais Dave depuis longtemps, quand c’est arrivé “, reprit Soames. Ils passèrent devant un panneau indiquant que l’aéroport se trouvait à cinq kilomètres. ” On a grandi ensemble, on est allés à l’école ensemble, et on a fait les quatre cents coups ensemble. La seule chose, c’est qu’un jour j’ai arrêté, et que Dave a continué. “

Soames secoua la tête.

” Ivre ou à jeun, c’est le type le plus gentil que j’aie jamais connu. Mais il a fini par être plus souvent saoul qu’à jeun, et nous avons plus ou moins perdu contact. On dirait que l’époque la plus dure, pour lui, ç’a été la fin des années cinquante. Pendant toute cette période, il était ivre en permanence. Après quoi, il a commencé à aller aux AA, et on aurait pu croire qu’il allait aller mieux… mais il n’arrêtait pas de replonger, et ça faisait mal.

Je me suis marié en 68 et j’aurais bien aimé lui demander d’être mon témoin, mais je n’ai pas osé. En fin de compte, il est arrivé sans avoir bu - cette fois - mais on ne pouvait jamais se fier à lui sur ce chapitre.

- Je sais ce que vous voulez dire “, dit calmement Naomi.

La remarque fit rire Stan Soames. ” J’en doute un peu. Une gentille petite comme vous ne peut pas savoir dans quel malheur se plonge un alcoolique invétéré - mais croyez-moi sur parole. Si j’avais demandé à Dave d’être mon témoin, Laura - c’est mon ex - en aurait fait une maladie. Mais Dave est finalement venu, et je l’ai revu un peu plus souvent après la naissance de notre fils, Joe, en 1970. Dave semblait avoir un penchant particulier pour les enfants pendant toutes ces années où il essayait de se sortir de la bouteille.

Ce que Joe aimait le plus, c’était le base-ball. Il en était fou. Il collectionnait les autocollants, les emballages de chewing-gum… il me bassinait même pour que j’achète une antenne parabolique de réception: il voulait voir les parties des Royal - c’étaient ses préfé- rés - et celles des Cubs, aussi sur WGN, la station de Chicago. À huit ans, il connaissait la moyenne de tous les joueurs des Royal et le palmarès d’à peu près tous les batteurs de la Ligue Américaine. Dave et moi, nous l’avons amené voir des parties trois ou quatre fois. C’était quelque chose, d’amener ce môme dans une visite guidée du paradis. Dave l’a emmené seul deux fois, lorsque j’étais pris par mon travail. Laura était furibarde. Elle disait qu’il allait revenir rond comme une balle en ayant laissé le gamin tout seul dans les rues de Kansas City, qu’on allait le retrouver au commissariat… mais ça n’est jamais arrivé. À ma connaissance, Dave n’a jamais pris un verre quand il y avait Joe dans les parages.

Lorsque Joe est tombé malade, le pire a été quand les médecins lui ont dit qu’il ne pourrait assister à aucune partie cette année, au moins jusqu’en juin, et peut-être pas du tout. Ça le déprimait plus que de penser qu’il avait un cancer. Quand Dave est venu le voir, Joe s’est mis à pleurer à cause de ça. Dave l’a serré dans ses bras et lui a dit: ” Si tu ne peux pas aller voir les parties, Joe, eh bien, je t’amènerai les Royal, moi. “

Joe l’a regardé et lui a demandé: “Comment, en personne, Oncle Dave ? ” C’est comme ça qu’il l’appelait, Oncle Dave.

“Non, là, je ne peux pas, mais je peux faire presque aussi bien, tu vas voir”, il a répondu. “

Soames arriva au terminal civil et donna un coup d’avertisseur. La barrière gronda sur son rail et il dirigea la voiture vers l’endroit où était garé le Navajo. Puis il coupa le moteur et resta un moment immobile derrière le volant, regardant ses mains.

” J’avais toujours su que cet animal de Dave était bourré de talent, reprit-il finalement. Ce que je ne sais pas, c’est comment il s’y est pris pour aller aussi fichtrement vite. Tout ce que je peux imaginer, c’est qu’il a dû travailler jour et nuit, parce qu’il avait ter-miné en dix jours. Et c’était bougrement réussi.

Il savait bien qu’il fallait aller vite. Les toubibs nous avaient dit la vérité, à Laura et à moi, vous comprenez, et je l’avais dite à Dave. Joe n’avait pratiquement aucune chance de s’en sortir. On s’était aperçu trop tard de ce qu’il avait. Ça lui bouffait le sang à la vitesse d’un feu de prairie.

Dix jours après lui avoir fait sa promesse, Dave est arrivé dans la chambre de Joe, à l’hôpital, un sac en papier dans chaque bras. “Qu’est-ce que t’apportes, Oncle Dave ? ” que demande Joe, en s’asseyant sur son lit. Il avait été plutôt bas, toute la journée, surtout parce qu’il perdait ses cheveux, je crois; à cette époque, si les gosses n’avaient pas les cheveux qui leur tombaient jusque dans le dos, c’est qu’ils n’étaient vraiment pas dans le coup. Mais quand Dave est entré, il s’est mis à reprendre vie.

” Les Royal, évidemment, répond Dave. Je l’avais dit, non ? “

Alors il a posé les deux sacs sur le lit et les a renversés. Il fallait voir l’expression sur la figure du petit… Jamais, jamais je n’avais vu ça. Il s’est illuminé comme un arbre de Noël… et… et merde, je ne sais pas… “

La voix du pilote était devenue de plus en plus étranglée. Il se pencha sur le volant de la Buick de Dawson et déclencha l’avertisseur: Il tira un grand mouchoir de sa poche revolver, s’essuya les yeux et se moucha.

Naomi s’était inclinée vers lui; de la main, elle lui toucha la joue. ” Si c’est trop dur pour vous, monsieur Soames…

-Non, non “, répondit-il avec un faible sourire. Sam vit une larme qui avait échappé au mouchoir rouler, sans que Stan s’en rendît compte, le long de sa joue éclairée par les rayons obliques du soleil. ” C’est juste que ça me rappelle trop de choses. Ça fait mal, mais ça fait aussi du bien. Les deux choses sont impossibles à séparer; miss.

- Je comprends, dit-elle.

- Lorsque Dave a retourné les sacs, ce sont des balles de base-ball qui sont tombées, plus de deux douzaines. Mais pas n’importe quelles balles car il y avait un visage de peint sur chacune, celui d’un des joueurs de l’équipe 1980 des Kansas City Royal. C’était pas non plus - comment on dit, déjà ? des caricatures. Non, c’était aussi bien que les têtes de Norman Rockwell pour les premières pages du Saturday Evening Post. J’avais vu le travail de Dave, ce qu’il faisait avant de s’être mis à boire vraiment sérieusement, et c’était bon, mais ça ne valait pas ça. Il y avait Willie Aikens, Frank White,

U. Washington, George Brett… Willie Wilson et Amos Otis… Dan Qui-senberry, qui avait l'air aussi mauvais qu'un méchant dans un vieux film de cow-boys… Paul Splittorff et Ken Brett… je ne me souviens pas de tous les noms, mais c'était toute la foutue équipe, y compris Jim Frey, l'entraîneur.

Et avant de venir apporter les balles à Joe, il est allé à Kansas City et s'est débrouillé pour que tous les joueurs les signent, sauf un. C'est Darrel Porter, un receveur, qui n'était pas là. Il était chez lui, avec la grippe, mais il a promis de signer sa balle dès qu'il pourrait. Et il l'a fait.

- Bon sang, dit Sam doucement.

- Voilà ce que Dave était capable de faire. Ce type dont les gens se moquent en ville en l'appelant Dave le Crasseux. Je vais vous dire, parfois, quand j'entends les gens l'appeler comme ça et que je me souviens de ce qu'il a fait pour Joe, en train de mou-rir de leucémie, j'ai bien envie de… "

Soames ne finit pas sa phrase, mais ses poings se serrèrent sur ses larges cuisses. Et Sam, qui s'était lui-même servi de ce sobriquet jusqu'à aujourd'hui, qui avait ri avec Craig Jones et Frank Stephens du vieil ivrogne avec son caddie plein de journaux, Sam sentit une chaleur désagréable de honte lui monter aux joues.

" C'était une idée merveilleuse, n'est-ce pas ? demanda Naomi, effleurant de nouveau la joue du pilote.

- Vous auriez dû voir son expression, répondit Soames d'une voix lointaine. Vous n'auriez pas cru ça possible, de le voir assis dans son lit, en train de regarder toutes ces figures avec leurs casquettes aux couleurs de Kansas City posées sur leur tête ronde. Je sais pas comment le décrire, mais jamais je ne l'oublierai… Vous auriez dû voir son expression…

Joe s'est beaucoup affaibli vers la fin, mais jamais au point de ne pas pouvoir voir les Royal à la télé, ou de ne pas écouter les reportages à la radio, et les balles étaient toutes rangées dans sa chambre. Le rebord de la fenêtre était cependant la place d'honneur. C'était là qu'il disposait les neuf hommes qui jouaient la partie qu'il regardait, ou dont il écoutait la retransmission. Si Frey changeait de batteur, Joe l'enlevait du bord de la fenêtre et mettait le nouveau à la place. Et quand le joueur était à la batte, Joe prenait la balle avec sa tête à la main. Ainsi… "

Soames s'interrompit brusquement et enfonça le visage dans son grand mouchoir. Deux secousses agi-tèrent sa poitrine, et Sam vit sa gorge se contracter pour retenir un sanglot. Puis le pilote s'essuya à nouveau les yeux et enfonça d'un geste vif le mouchoir dans sa poche.

" Bon, maintenant vous savez pourquoi je vous ai emmenés à Des Moines aujourd'hui, et pourquoi je vous aurais emmenés à New York pour aller chercher ces deux bouquins s'il avait fallu aller là-bas. C'est pas moi qui ai régalé, mais Dave. Il est un peu spécial, ce type.

- Je crois que vous le valez bien sur ce plan ", remarqua Sam.

Soames lui sourit, d'un sourire insolite et un peu grimaçant, et ouvrit la portière. " Eh bien, merci. Merci beaucoup. Et maintenant, je crois qu'il faudrait mettre les voiles si nous voulons être plus rapides que la pluie. N'oubliez pas vos livres.

- Pas de danger, répondit Sam en descendant à son tour, le paquet serré contre lui. Croyez-moi, je ne risque pas. “

CHAPITRE TREIZE

LE POLICIER DES BIBLIOTHÈQUES (II)

Vingt minutes après avoir décollé de Des Moines, Naomi s'arracha à la contemplation du paysage (elle avait repéré la route 79 et s'émerveillait de voir les voitures aller et venir, réduites à des jouets) pour se tourner vers Sam. Son aspect l'effraya. Il s'était endormi, la tête contre l'une des fenêtres, mais la sérénité ne régnait pas sur son visage; il avait au contraire l'air de souffrir profondément, renfermé sur lui-même.

Des larmes s'écoulaient lentement entre ses pau-pières closes avant de dévaler ses joues.

Elle se pencha pour le secouer, voulant le réveiller, et l'entendit déclarer, d'une voix tremblante de petit garçon: " J'ai fait quelque chose de mal, monsieur? "

Le Navajo infléchit sa trajectoire dans les nuages qui s'accumulaient maintenant sur l'Iowa occidental et se remit à jouer au Yo-Yo, mais c'est à peine si Naomi y fit attention. Elle garda quelques instants la main au-dessus de l'épaule de Sam, puis la retira.

Qui était votre Policier des Bibliothèques, Sam ?

Qui que ce soit, il l'a sans doute retrouvé, pensa-t-elle. Je suis désolée, Sam… mais je ne peux pas vous réveiller. Pas maintenant. Pour l'instant, je pense que vous vous trouvez là où il faut vous trouver… où vous devez impérativement vous trouver. Je suis désolée, mais continuez de rêver. Et n'oubliez pas ce qui est venu vous hanter quand vous vous réveillerez. N'oubliez pas. N'oubliez pas.

Dans le rêve de Sam Peebles, un Petit Chaperon rouge quittait une masure de guingois, un panier couvert d'un torchon au bras; elle partait pour la maison de sa grand-mère, où le loup l'attendait pour la dévorer des pieds à la tête. Il finirait par lui faire sauter la boîte crânienne et lui manger la cervelle à même la tête, avec une longue cuillère de bois.

Sauf que rien de tout cela ne tenait debout, parce que dans son rêve, le Petit Chaperon rouge était un garçon et la masure branlante, le duplex de Saint Louis où il avait vécu avec sa mère après la mort de son père, sans compter qu'il n'y avait rien à manger dans le panier. C'était un livre qui s'y trouvait, La Flèche noire de Robert Louis Stevenson; il l'avait lu, il n'en avait pas sauté une ligne et il ne se rendait pas chez Grand-mère, mais à la succursale de Briggs Ave-nue de la bibliothèque municipale de Saint Louis, et il devait se dépêcher parce qu'il était déjà en retard de quatre jours.

C'était un de ces rêves dans lesquels on se voit.

Il vit donc le Petit Sans-Chaperon Sam attendre que le feu passe au vert au coin de Dunbar Street et de Johnstown Avenue; il le vit détaler avec le livre à la main… le panier avait maintenant disparu. Il vit le Petit Sans-Chaperon Sam entrer dans un bureau de tabac de Dunbar Street, et il se trouva à son

tour à l'intérieur, où lui parvint un ancien mélange d'odeurs, camphre, confiserie, tabac à pipe; il vit le Petit Sans-Chaperon Sam s'approcher du comptoir avec un paquet de guimauve rouge Bull's Eye à cinq cents, sa préférée. Il vit le petit garçon retirer avec soin le billet de un dollar que sa maman avait glissé dans le porte-cartes du livre. Il vit l'employé le prendre et lui rendre quatre-vingt-quinze cents… largement de quoi payer l'amende. Il vit le Petit Sans-Chaperon Sam quitter la boutique et s'arrêter sur le trottoir, le temps de ranger la monnaie dans sa poche et de déchirer le paquet de guimauve avec les dents. Il vit le Petit Sans-Chaperon Sam poursuivre son chemin (plus que trois coins de rue, maintenant) tout en grignotant un long ruban rouge de guimauve. Il essaya de crier pour avertir le garçon.

Attention! Attention! Le loup t'attend! Fais attention au loup! Fais attention au loup!

Mais le garçon continua de marcher et de grignoter sa guimauve rouge; il arriva sur Briggs Avenue, et la bibliothèque, énorme tas de briques rouges, se dressa devant lui.

À ce stade, Sam - le Sam qui était dans l'avion - essaya de quitter son rêve. Il sentait que Naomi, Stan Soames et l'univers des choses réelles se tenaient juste à l'extérieur de l'infernal cocon de cauchemar dont il était prisonnier. Il entendait le ronronnement du moteur du Navajo, sous les bruits de son rêve: la circulation sur Briggs Avenue, le drinnng-drinnng ! impératif d'une sonnette de vélo de gosse, les oiseaux qui jacassaient dans le riche feuillage des ormes à la mi-été. Il ferma les yeux, dans le rêve, tout tendu vers le monde à l'extérieur du cocon, le monde des choses réelles. Il sentait même qu'il pouvait l'atteindre, qu'il suffirait de percer la coque…

Non, Sam, fit la voix de Dave. Non, ne faites pas ça. Si vous voulez sauver Sarah d'Ardelia, renoncez à sor-tir de ce rêve. Il n'y a qu'une coïncidence dans cette affàire, mais elle est mortelle: autrefois, vous avez eu votre Policier des Bibliothèques, vous aussi. Et il faut retrouver ce souvenir.

Je ne veux pas voir. Je ne veux pas savoir. Ça été suffisamment terrible une fois.

Mais pas aussi terrible que ce qui vous attend, Sam.

Il ouvrit les yeux; non pas ceux de l'extérieur, mais les yeux intérieurs du rêve.

Le Petit Sans-Chaperon Sam se trouve maintenant sur l'allée bétonnée qui donne sur l'aile est de la bibliothèque publique, l'allée bétonnée qui conduit à la bibliothèque des enfants. Il se déplace d'un mouvement lent, chargé de mauvais présages, et chaque pas produit le léger bruissement d'un balancier oscil-lant dans la gorge vitrée d'une pendule comtoise, et tout est clair et net: les minuscules particules de mica et de quartz brillant dans le ciment du trottoir; les roses riantes qui le bordent; le lourd parfum de verdure qui émane des buissons alignés sur le côté du bâtiment; le lierre qui escalade les briques rouges; l'étrange et quelque peu inquiétante devise en latin, Fuirnus, non sumus, sculptée en un court demi-cercle au-dessus des portes vertes aux épais panneaux de verre renforcé.

Et le Policier des Bibliothèques qui se tient sur les marches est aussi clair et net.

Il n'est pas blême, mais congestionné. Il a des boutons sur le front, rouges et luisants. Il n'est pas grand, mais de taille moyenne, avec des épaules extrême-ment larges. Il ne porte pas un imper, mais un pardessus, ce qui est très bizarre parce que c'est une journée d'été, une chaude journée d'été à Saint Louis. Ses yeux sont peut-être argentés; le Petit Sans-Chaperon Sam ne peut en distinguer la couleur,

car le Policier des Bibliothèques porte de petites lunettes noires rondes - des lunettes d'aveugle.

Ce n'est pas le Policier des Bibliothèques! C'est le loup! Attention! C'est le loup! le loup de la bibliothèque!

Mais le Petit Sans-Chaperon Sam n'entend pas. Le Petit Sans-Chaperon Sam n'a pas peur. On est en plein jour, et il y a plein de gens bizarres, dans la ville; bizarres et amusants. Il a vécu toute sa vie à Saint Louis, et il n'en a pas peur. Voilà qui va très bientôt changer.

Il se rapproche de l'homme, et il remarque alors la cicatrice: un mince fil blanc qui commence haut sur la joue gauche, descend sous l'oeil et vient s'arrêter sur l'arête du nez.

Salut, fifion, dit l'homme aux lunettes noires rondes.

Salut, répond le Petit Sans-Chaperon Sam. - Ça t'ennuierait de me dire quelque chose fur le livre, avant d'entrer? demande l'homme. Il parle d'un ton de voix doux et poli, nullement menaçant. Un léger zézaiement lui fait parfois prononcer les " s " comme des " f " et les " j " comme des " z ". Ze travaille pour la bibliothèque, tu comprends.

Le titre, c'est La Flèche noire, répond poliment le Petit Sans-Chaperon Sam. C'est de Robert Louis Stevenson. Il est mort. De tubré-culose. C'était très bien. Y a de grandes batailles.

Le garçon attend que l'homme aux petites lunettes rondes fasse un pas de côté et le laisse entrer, mais l'homme aux petites lunettes rondes ne bouge pas. Il se contente de se pencher pour l'examiner de plus près. Grand-père, comme vous avez de drôles d'yeux noirs et ronds!

Une autre queftion, dit l'homme. Es-tu en retard pour le rendre ?

Le Petit Sans-Chaperon Sam commence à avoir peur.

Oui… mais pas de beaucoup. Seulement quatre jours. Il est très long, vous comprenez, et j'avais un match de base-ball, une sortie de randonnée et…

Viens avec moi, fifton… ze suis un polifier

L'homme aux lunettes noires et au manteau tend la main. Un instant, Sam est sur le point de s'enfuir. Mais il est un enfant: l'homme est un adulte. Un adulte - inquiétant avec son inquiétante cicatrice et ses lunettes noires - incarnant l'Autorité. On ne peut fuir l'Autorité; elle est partout.

Timidement, le Petit Sans-Chaperon Sam s'approche. Il commence à lever la main - celle qui tient le paquet de guimauve -rouge, lequel est maintenant presque vide - puis tente de la retirer à la dernière seconde. Trop tard. L'homme s'en est emparé. Le paquet de guimauve rouge Bull's Eye tombe sur le trottoir. Le Petit Sans-Chaperon Sam ne mangera plus jamais de guimauve rouge.

L'homme attire Sam à lui, à la manière dont un pêcheur remonte une truite. La main qui broie le poignet de Sam est très puissante. Elle lui fait mal. Sam commence à pleurer. Le soleil brille toujours, l'herbe est toujours verte, mais soudain le monde extérieur paraît lointain, réduit à un mirage cruel dans lequel on lui aurait un moment permis de croire.

L’haleine de l’homme sent le Sen-Sen. J’ai fait quelque chose de mal, monsieur? demande-t-il, espé- rant de chaque fibre de son corps que l’homme va répondre non.

Oui, dit l’homme. Oui, tu as fàit quelque chose de TRÈS mal. Et si tu veux te sortir de là, il faudra faire exactement ce que ze te dirai de faire, compris ?

Le Petit Sans-Chaperon Sam est incapable de répondre. Il n’a jamais eu aussi peur de sa vie. Il ne peut que regarder l’homme avec de grands yeux pleins de larmes.

L’homme le secoue.

Oui, oui, hoquette le Petit Sans-Chaperon Sam. Il sent une pression presque irrésistible dans sa vessie.

Laiffe-moi te dire exactement qui ze suis, reprend l’homme en lâchant de petites bouffées de Sen-Sen au visage de Sam. Ze suis le biblioflic et c’est moi qui suis chargé de punir les garfons et les filles qui rapportent leurs livres en retard.

Le Petit Sans-Chaperon Sam se met à pleurer plus fort. J’ai l’argent! réussit-il à clamer au milieu de ses sanglots. J’ai quatre-vingt-quinze cents ! Vous pouvez le prendre! Vous pouvez tout prendre!

Il essaie de sortir la monnaie de sa poche. En même temps, le Policier des Bibliothèques tourne brusquement la tête et son large visage prend un aspect aigu, celui d’un renard ou d’un loup qui vient de réussir à pénétrer dans le poulailler mais qui sent le danger:

Allez, viens, dit-il en entraînant d’une secousse le Petit Sans-Chaperon Sam hors de l’allée, parmi les grands buissons qui poussent le long de la bibliothèque. Quand le polifier te dit de venir, tu viens! C’est sombre là-dedans, sombre et mystérieux. L’âcre odeur des baies de genévrier emplit l’air ; la terre est noire de feuilles en décomposition. Sam sanglote bruyamment, maintenant.

La ferme! grogne le Policier des Bibliothèques, secouant Sam violemment. Dans la main de Sam, les os sont comme broyés, sa tête oscille sur ses épaules. Ils ont atteint un endroit un peu dégagé au milieu de la jungle des buissons, maintenant, une petite crique où les genévriers ont été écrasés et les fougères aplaties, et Sam comprend que c’est une clairière que le Policier des Bibliothèques non seulement connaît, mais a faite lui-même. La ferme, ou alors lamende ne sera gaie le cornnzen fenzent ! Je devrais appeler ta mère et lui dire quel méchant garfon tu es! C’est ce que tu veux ?

Non, sanglote Sam. Je paierai l’amende, m’sieur Je la paierai, mais ne me faites pas de mal, je vous en prie !

Le Policier des Bibliothèques fait faire un brusque demi-tour au Petit Sans-Chaperon Sam.

Pose tes mains fur le mur! Écarte les zambes ! Allez, vite !

Toujours pleurant à chaudes larmes, mais terrifié à l’idée que sa mère pût apprendre qu’il avait fait quelque chose de tellement mal qu’il avait mérité ce traitement, le Petit Sans-Chaperon Sam s’exécute. Les briques rouges sont fraîches, dans l’ombre des buissons, accumulées en tas irréguliers et emmêlés, le long de ce côté du bâtiment. Il aperçoit une étroite fenêtre au niveau du sol. Elle donne dans la chauffe-rie de la bibliothèque. Des ampoules nues, sous des abat-jour de tôle en forme de

chapeaux chinois, pendent au-dessus de la chaudière géante, et les tuyaux dessinent des ombres comme de bizarres tentacules de pieuvre. Puis il voit le concierge, à l'autre bout, tournant le dos au soupirail, qui consulte des cadrans et prend des notes.

Le Policier des Bibliothèques prend le pantalon de Sam et le lui baisse. Son slip descend avec. Il sursaute lorsqu'il sent l'air froid sur ses fesses.

Bouze pas, halète le Policier des Bibliothèques. Bouze pas. Une fais 1 itn zende payée, fifton, fe sera ter-miné, et perfônne mura besoin de savoir:

Quelque chose de lourd et de chaud se presse contre ses fesses. Le Petit Sans-Chaperon Sam sursaute de nouveau.

Bouze pas, répète le Policier des Bibliothèques. Il halète plus fort, maintenant; Sam sent les chaudes bouffées de son haleine sur son épaule gauche, sent l'odeur du Sen-Sen. Il est fou de terreur, mais il ressent également autre chose: de la honte. On l'a entraîné dans l'ombre, on l'oblige à se soumettre à cette grotesque punition dont il n'a jamais entendu parler, et tout ça parce qu'il remet La Flèche noire avec un peu de retard. Si seulement il s'était douté que les amendes pouvaient être aussi élevées!

La chose pesante s'enfonce dans son derrière et lui écarte les fesses. Une horrible douleur déchire toutes les parties vitales du Petit Sans-Chaperon Sam. Jamais il n'a souffert comme ça, jamais de la vie.

Il laisse tomber La Flèche noire et s'enfonce le poignet dans la bouche, pour étouffer ses propres cris.

Bouze pas, hoquète le Loup des Bibliothèques, dont les mains viennent s'appuyer sur les épaules de Sam et se mettent à le secouer d'avant en arrière, entrant et sortant, d'avant en arrière, entrant et sortant. Bouze pas… bouze paaas… ooooh ! Bouottottottouze…

Ahanant et le secouant, le Biblioflic martèle le der-rière de Sam avec ce qui paraît être une énorme barre d'acier brûlante. Sam, les yeux exorbités, regarde le sous-sol de la bibliothèque, qui est un autre univers, un univers où règne l'ordre, où des choses aussi abominables ne se produisent jamais. Il voit le concierge hocher la tête, mettre la planchette sur laquelle il prenait ses notes sous le bras et se diriger vers la porte, à l'autre extrémité de la pièce. Il suffirait que l'homme tourne légèrement la tête et lève un peu le regard pour voir le visage blême aux yeux démesurés d'un petit garçon à la bouche barbouillée de guimauve rouge. Quelque chose en Sam le dési-rait - pour le sauver comme le bûcheron sauve le Petit Chaperon rouge - mais il était par ailleurs persuadé que le concierge ne ferait que se détourner, dégoûté de voir encore un autre méchant petit gar- çon soumis à une juste punition de la part du Flic de la Bibliothèque de Briggs Avenue.

Boaeoetoaiouze paaaaaaaaas ! éructe dans un cri retenu le Loup de la Bibliothèque tandis que le concierge franchit la porte et disparaît dans le reste de son univers bien ordonné, sans regarder autour de lui. Le Loup s'enfonce encore un peu plus profondément, et pendant une angoissante seconde, le Petit Sans-Chaperon Sam a tellement mal qu'il est persuadé que son ventre va éclater, que la chose que le Flic de la Bibliothèque lui a enfoncée entre les fesses va finir par le traverser complètement, en repoussant ses intestins.

Le Biblioflic s'effondre contre lui, gluant d'une sueur rance, avec des halètements hachés, et Sam, sous son poids, tombe à genoux. Ce faisant, l'objet massif - déjà beaucoup moins volumineux - se retire de lui, et Sam sent son derrière couvert d'humidité. Il a peur d'y porter la main. Il a peur de découvrir sur ses doigts qu'il est devenu le Petit Chaperon rouge de sang.

Soudain, le Policier des Bibliothèques prend Sam par le bras et lui fait faire un nouveau et violent demi-tour. Sa figure est plus rouge que jamais, et flamboie en bandes congestionnées qui lui font comme des peintures de guerre sur le front et les joues. Regarde-toi! dit l'homme. Son visage prend une expression de mépris et de dégoût. Regarde-toi, avec tes pantalons bai ffés et ton petit bidule qui se balan fe ! T'as aimé ça, hein ? T'as aimé ça!

Sam est incapable de répondre. Il ne peut que pleurer. Il remonte ensemble slip et pantalon, comme ils ont été descendus. Il y sent des débris végétaux qui piquent ses fesses violées, mais il s'en fiche. Il se tortille pour se dégager, jusqu'à ce qu'il soit adossé au mur de brique. Il sent les rudes branches de lierre, comme les os d'une grande main sans chair, s'enfoncer dans son dos. Il s'en fiche aussi. Tout ce qui l'habite, pour le moment, c'est la honte, la terreur et un sentiment d'indignité, le pire étant la honte. La honte est au-delà de toute compréhension.

Fale garfon ! lui crache le Biblioflic. Fale petit gar-fon !

Il faut vraiment que je retourne chez moi, dit le Petit Sans-Chaperon Sam, les mots jaillissant de sa bouche fragmentés par ses sanglots rauques. Mon amende est payée ?

L'homme s'avance vers Sam à quatre pattes, et ses petites lunettes rondes et noires le fixent comme les yeux aveugles d'une taupe; c'est la touche finale de grotesque. Sam pense: Il va encore me punir, et à cette idée, quelque chose dans son esprit, un hauban trop tendu, une armature trop sollicitée, se brise avec un claquement mouillé qu'il a presque l'impression d'entendre. Il ne pleure pas, il ne proteste pas; il est au-delà des larmes et des protestations. Il se contente de regarder le Policier des Bibliothèques, silencieux, apathique.

Non, répond le Biblioflic. Ze te laiffe partir, c'est tout. Z 'ai pitié de toi, mais si zamais tu en parles à quelqu'un… ze reviendrai et ze recommen ferai ! Jusqu'à ce que l'amende foit payée. Et débrouille-toi pour que ze te revoie pas dans les parages, fifton. C'est compris ?

Oui, répond Sam. Bien sûr qu'il reviendra et qu'il recommencera, si Sam parle. Il sera caché dans la penderie, la nuit-, ou sous le lit, ou perché sur un arbre comme quelque corbeau gigantesque et mal bâti. Lorsque Sam regardera les nuages se former dans le ciel, il y verra le visage tout déformé et méprisant du Policier des Bibliothèques. Il sera n'importe où; il sera partout.

Cette idée épuise Sam, et il ferme les yeux pour ne plus voir cette tête démente de taupe, pour ne plus rien voir du tout.

Le Biblioflic le saisit et le secoue de nouveau. Oui quoi ? sifflet-il. Oui quoi, fifton ?

Oui, je comprends, répond Sam sans ouvrir les yeux.

Le Policier des Bibliothèques le lâche. Bon. Tas pas intérêt à oublier. Quand les méchants garfons et les méchantes filles oublient, ze les tue.

Le Petit Sans-Chaperon Sam reste longtemps prostré contre le mur, les yeux fermés, s'attendant à être de nouveau puni par le Biblioflic ; s'attendant même à être tué par lui. Il voudrait pleurer, mais les larmes ne viennent pas. Il faudra des années pour qu'il puisse à nouveau pleurer sur quelque chose. À la fin, il ouvre les paupières et s'aperçoit qu'il est seul dans la tanière du Biblioflic, au milieu des buissons. Le Policier des Bibliothèques est parti. Il n'y a que Sam et son exemplaire de La Flèche noire, gisant ouvert à ses pieds.

Sam entreprend de ramper vers la lumière sur les mains et les genoux. Les feuilles chatouillent son visage en sueur sillonné de larmes, les branches lui étrillent le dos et tapent ses fesses meurtries. Il emporte La Flèche noire avec lui, mais il ne rappor-tera pas le livre à la bibliothèque. Il n'y retournera pas, il ne retournera plus jamais dans une bibliothèque: c'est la promesse qu'il se fait en rampant du lieu où il a été puni. Il se fait aussi un autre serment jamais personne ne devra savoir la terrible chose qui vient de se passer, car il a l'intention d'oublier qu'elle s'est jamais produite. Il sent qu'il pourra y arriver. S'il essaie très, très fort, et il a bien l'intention de commencer à essayer tout de suite, très, très fort.

Lorsqu'il atteint la limite des buissons, il regarde à l'extérieur, comme un petit animal pourchassé. Il voit des enfants qui traversent la pelouse. Mais pas le Biblioflic, ce qui évidemment ne signifie rien, car il le voit, lui. A partir d'aujourd'hui, le Policier des Bibliothèques ne sera jamais loin.

Finalement, il n'y a plus personne sur la pelouse. Un garçon, minuscule, ébouriffé, le Petit Sans-Cha- peron Sam, se tortille pour se dégager des buissons, des feuilles dans les cheveux et de la terre sur la figure. Un pan de chemise retombe mollement der-rière lui. Son regard aux yeux agrandis, fixes, a quelque chose qui n'est plus tout à fait normal. Il se coule jusqu'à l'escalier de béton, jette un coup d'oeil terrifié à la mystérieuse devise latine inscrite au-des- sus de la porte, et pose son livre sur l'une des marches avec le même soin et la même panique qu'une fille-mère dépose son enfant sans nom sur le seuil d'une maison étrangère. Puis le Petit Sans-Cha- peron Sam devient le petit Sam qui court très vite. Il traverse la pelouse au trot, il tourne le dos à la succursale de Briggs Avenue de la bibliothèque municipale de Saint Louis et court; mais peu importe qu'il coure plus ou moins vite. Il ne peut dépasser le goût de la guimauve rouge dans sa bouche et dans sa gorge, goût douceâtre et gluant; il ne peut semer le Loup de la bibliothèque qui court avec lui, qui se tient juste derrière son épaule, là où il ne peut le voir, le Loup de la bibliothèque qui murmure: Viens avec moi, fifton… Ze suis un polifier, et qui murmurera toujours ces paroles, qui les murmurera pendant toutes ces années, dans ces rêves sombres que Sam n'osera pas se rappeler… Oui, il murmurera ça et Sam fuira toujours cette voix en criant. J'ai payé maintenant ? J'ai payé mon amende ? Ô mon Dieu, J'ai payé mon amende, non ? Et la réponse est toujours la même: Elle ne sera zamais payée, fifton zamais payée.

CHAPITRE QUATORZE

LA BIBLIOTHÈQUE (III)

L’approche finale de ce que Stan appelait, sans complexe, la piste d’atterrissage de l’aéroport de Proverbia fut chahutée à faire peur. Le Navajo descendit, se faufilant au milieu de rafales furieuses de vent, et toucha le sol sur un dernier et brutal plongeon. À ce moment-là, Sam émit un cri étranglé et ses paupières battirent.

Naomi avait patiemment attendu cet instant. Elle se pencha aussitôt en avant, ignorant la ceinture qui lui coupait la taille, et passa les bras autour de lui. Elle ignora aussi son geste d’effroi et son mouvement instinctif de recul, tout comme la première bouffée, brûlante et désagréable, de son haleine viciée par l’horreur. Elle avait réconforté bien des alcooliques en proie à une crise de delirium tremens; la diffé- rence n’était pas bien grande. Elle sentait battre le coeur de Sam, en se pressant contre lui. On aurait dit qu’il bondissait juste en dessous de sa chemise.

” Tout va bien, Sam, tout va bien. Ce n’est que moi, et vous êtes de retour. Ce n’était qu’un rêve. C’est fini. “

Pendant quelques instants, il continua de se recroqueviller sur son siège. Puis il s’effondra, devenant tout mou. Ses bras se levèrent et il serra la jeune femme avec la frénésie de la panique.

” Naomi, dit-il d’une voix rauque et étouffée. Naomi, oh, Naomi, oh, mon Dieu, quel cauchemar, quel abominable cauchemar! “

Stan avait envoyé un message radio, et quelqu’un était venu brancher les lumières de la piste d’atterrissage. Ils roulaient maintenant entre elles, vers l’extré- mité de la piste. En fin de compte, la pluie les avait pris de vitesse; elle tambourinait sur le fuselage de l’appareil, qui sonnait le creux. Devant eux, Sam braillait à tue-tête un air qui pouvait être ” Camp-town Races “.

” Est-ce que c’était un cauchemar? ” demanda Naomi, se dégageant un peu pour pouvoir le regarder: Il avait les yeux injectés de sang.

” Oui, mais c’était aussi vrai. Entièrement vrai.

- Était-ce le Policier des Bibliothèques, Sam ?

- Oui, murmura-t-il, enfonçant le visage dans sa chevelure.

- Savez-vous maintenant de qui il s’agit, Sam ? Le savez-vous ? “

Au bout d’un long moment, Sam répondit dans un murmure: ” Oui, je le sais. “

Stan Soames jeta un coup d’oeil à Sam en descendant de l’avion et prit aussitôt un air contrit. ”

Désolé de vous avoir autant secoué, j'espérais vraiment qu'on irait plus vite que le mauvais temps. Simplement, avec le vent en face…

- Ça va aller ", dit Sam qui, en fait, paraissait déjà un peu mieux.

Naomi surenchérit. " Oui, il va se remettre. Merci, Stan. Merci infiniment. Dave vous remercie, aussi.

- Eh bien, du moment que vous avez ce que vous vouliez…

- Nous l'avons, le rassura Sam, nous l'avons bien.

- Faisons le tour par le bout de la piste, leur dit Stan. Si on passe par la fondrière, maintenant, on va se retrouver pris dedans jusqu'à la taille. Venez à la maison. On va prendre un café. Il y a aussi un reste de tarte aux pommes, je crois. "

Sam jeta un coup d'oeil à sa montre. Il était déjà sept heures et quart.

" Il faudra remettre ça à plus tard, Stan. Naomi et moi devons rapporter ces livres en ville tout de suite.

- Vous devriez au moins venir vous sécher. Vous allez être trempés, le temps de regagner votre voiture. "

Naomi secoua la tête. " C'est extrêmement important.

- Ouais. À vous voir tous les deux, je le crois. Simplement, n'oubliez pas que vous m'avez promis de me raconter l'histoire.

- On le fera ", répondit Sam. Il jeta à Naomi un coup d'oeil et lut sur son visage une pensée identique à celle qui lui était venue: Si nous sommes encore en vie pour cela.

Sam prit le volant, et dut résister à l'envie d'enfoncer l'accélérateur jusqu'au plancher. Il était inquiet pour Dave. Mais ce n'était pas en allant jeter la voiture de Naomi dans le fossé qu'il manifesterait le plus intelligemment son inquiétude, et les quelques gouttes qui les avaient accueillis à l'atterrissage s'étaient transformées en une pluie battante, poussée par des rafales de vent de plus en plus fortes. Les essuie-glaces ne pouvaient lutter avec elle, même au maximum, et la lumière des phares se dissipait au bout de sept ou huit mètres. Sam n'osait pas rouler à plus de quarante à l'heure. Il jeta un coup d'oeil à sa montre, puis à Naomi, assise à côté de lui, les livres sur les genoux.

" J'espère qu'on pourra arriver à huit heures, mais je n'en suis pas sûr, dit-il.

- Faites du mieux que vous pouvez, Sam. "

Une paire de phares, qui oscillaient comme ceux d'une soucoupe de plongée sous-marine, grossit devant eux. Sam ralentit et serra sa droite, tandis qu'un trente tonnes passait dans un grondement - forme massive à peine entrevue dans l'obscurité et la pluie.

” Pouvez-vous en parler? Je veux dire, de votre rêve ?

- Je pourrais, oui, mais pas pour le moment. L’heure n’est pas venue de le faire. “

Naomi réfléchit un instant. ” Très bien. - Je peux cependant vous dire au moins ceci: Dave a raison lorsqu’il affirme que les enfants sont sa meilleure nourriture, il a raison lorsqu’il affirme que son véritable aliment, c’est la peur. “

Ils venaient d’atteindre les faubourgs de la ville. Au carrefour suivant, ils trouvèrent les premiers feux de circulation. À travers le pare-brise de la Datsun, on ne voyait qu’une tache verte brillante dansant en l’air, reflétée sur le revêtement lisse et mouillé de la chaus-sée.

” J’ai une course à faire avant que nous allions à la bibliothèque, reprit Sam. Le Piggly Wiggly est bien sur notre trajet, non ?

- Oui, mais si nous devons retrouver Dave derrière la bibliothèque à huit heures, nous n’avons pas une minute à perdre. Ce temps n’arrange rien, qu’on le veuille ou non.

- Je sais. Je n’en aurai pas pour longtemps.

- De quoi avez-vous besoin ?

- Je n’en suis pas sûr: Je le saurai en le voyant. “

Elle le regarda, et il fut de nouveau stupéfait parce que sa beauté avait de renardesque et de fragile; il n’arrivait pas à comprendre comment il ne s’en était encore jamais aperçu avant aujourd’hui.

Tu es tout de même sorti avec elle, non ? C’est bien que tu avais senti QUELQUE CHOSE.

Mais non. Il était sorti avec elle parce qu’elle était jolie, présentable, libre et à peu près de son âge. Il était sorti avec elle parce que les célibataires, dans les villes qui ne sont que des bourgs montés en graine, en fait, sont supposés se comporter ainsi… s’ils tiennent à se faire un trou dans la communauté commerciale du coin. Si on ne sort pas avec une fille, les gens… certaines personnes, en tout cas… vont s’imaginer que vous êtes

(un polifier)

un peu bizarre.

Mais j’étais un peu bizarre, pensa-t-il. À bien y pen-ser, jétais très bizarre. Quoi qu’il en soit, je crois que je suis différent, maintenant. Et je la vois; oui, je la vois vraiment.

Naomi, pour sa part, était frappée par la pâleur de Sam et par la tension qui régnait sur son visage, en particulier autour de ses yeux et de sa bouche. Son air avait quelque chose d’étrange, mais il ne paraissait plus terrorisé. Elle se dit: Il a l’air d’un homme qui vient de se voir accorder l’occasion de faire face à son pire cauchemar… et qui tient une amie puissante à la main.

Un visage, songea-t-elle, dont elle pourrait devenir amoureuse, et cette idée la mit profondément mal à l’aise.

” Cet arrêt… il est important, n’est-ce pas ?

- Je crois, oui. “

Cinq minutes plus tard, il garait la Datsun dans le parking du Piggly Wiggly et bondissait jusqu’à la porte sous la pluie.

À mi-chemin, il s’arrêta. Il venait de voir la cabine téléphonique, la même, certainement, qu’avait utili-sée Dave pour appeler le shérif adjoint, il y avait bien des années. Un appel qui n’avait pas tué Ardelia… mais qui l’avait mise sur la touche pour un bon moment.

Sam y entra. La lumière s’alluma. Il n’y avait rien à voir, sinon un taxiphone avec des numéros et des graffitis gribouillés sur ses parois de métal. L’annuaire avait disparu, et Sam se rappela Dave parlant du temps où, avec un peu de chance, on trouvait encore des annuaires dans les cabines téléphoniques.

Puis il regarda par terre, et vit ce qu’il cherchait. Un emballage. Il le ramassa, le défroissa et lut ce qui était écrit dessus: Guimauve rouge Bull’s Eye.

Il entendit Naomi donner des coups d’avertisseur impatients, derrière lui. Sam quitta la cabine, l’emballage à la main, lui fit signe et courut dans le magasin sous la pluie battante.

L’employé du Piggly Wiggly avait l’air d’un jeune homme que l’on aurait cryogénisé en 1969 et décon-gelé depuis une semaine à peine. Ses yeux possé- daient cette rougeur et cet aspect légèrement vitreux des vieux fumeurs de hasch. Ses cheveux longs étaient retenus par un lacet de cuir brut. À un doigt, il portait un anneau d’argent orné du symbole pacifiste. Sa blouse, aux couleurs de la maison, recouvrait une chemise flottante au motif floral extravagant. Agrafé au col, un bouton portait cette injonction

ON FERME DANS CINQ MINUTES ALORS GROUILLEZ

Sam se demanda si le gérant du magasin aurait approuvé… mais il pleuvait, et le gérant en question demeurait invisible. Sam était le seul client, et l’employé l’observa de l’oeil amusé de celui qui s’en fout, lorsqu’il se dirigea vers le présentoir à confiseries et commença à prendre des paquets de guimauve rouge. Il vida tout le stock, environ vingt paquets.

” Eh, mon vieux, vous êtes sûr que vous en avez assez? demanda l’homme lorsque Sam s’approcha du comptoir et y déversa son trésor. Je crois qu’il en reste encore un ou deux cartons dans la réserve. Je sais ce que c’est, que d’être salement en manque.

- Ça devrait faire l’affaire. Et grouillez, voulez-vous ? Je suis pressé.

- Ouais, tout le monde est pressé, dans cet univers mon cul. ” Ses doigts s’emmêlèrent, avec ce ralenti particulier des gens d’ordinaire pétés, sur les touches de la caisse enregistreuse.

Un élastique traînait sur le comptoir. ” Puis-je l’avoir? demanda Sam en le prenant.

- Je vous l’offre, mon pote. Un cadeau de ma part, le prince du Piggly Wiggly, à vous, le Seigneur de la Guimauve, par un lundi pluvieux. “

Au moment où Sam glissa l’élastique à son poignet (qui y pendit comme un bracelet trop grand), une rafale de vent plus violente secoua le bâtiment et fit vibrer les vitres. Les lumières vacillèrent.

” Houla, mon pote, s’exclarma le prince du Piggly Wiggly, ce n’est pas ce qu’ils ont dit, à la météo. Simples averses, en principe. Quinze dollars quarante et un”, ajouta-t-il.

Sam lui tendit un billet de vingt dollars avec un petit sourire amer. ” Ce truc-là était fichtrement moins cher quand j’étais gamin.

- Eh oui, acquiesça le vendeur. L’inflation nous ronge tous. ” Il retourna lentement vers ce recoin moelleux, dans la couche d’ozone, où il se trouvait lorsque Sam était entré. ” Vous devez drôlement aimer ce truc, mon vieux. Moi, je m’en tiens toujours à ces bons vieux Mars, pour rugir de plaisir.

- Si je l’aime? ” Sam eut un petit rire en empo-chant sa monnaie. ” J’ai ça en horreur. C’est pour quelqu’un d’autre. (Il rit de nouveau.) Disons que c’est un cadeau. “

L’employé découvrit quelque chose dans le regard de Sam et fit soudain un grand pas précipité en arrière, manquant de peu renverser tout un présentoir de Skoal Bandits.

Sam l’observa avec curiosité et décida de ne pas demander de sac.

Il fourra les paquets au hasard des poches de sa veste de sport, celle qu’il avait enfilée il y avait mille ans, et quitta la boutique. À chacun de ses pas, la Cellophane crépitait frénétiquement.

Naomi s’était glissée derrière le volant, et c’est elle qui fit le reste du chemin jusqu’à la bibliothèque. Tandis qu’elle quittait le parking du Piggly Wiggly Sam sortit les deux livres de leur emballage et les regarda, lugubre, pendant quelques instants. Tout ce cirque. Tout ce cirque pour un recueil démodé de poèmes et un manuel pour orateurs débutants… Sauf, bien entendu, que là n’était pas la question. La question n’avait jamais été ces deux ouvrages.

Il prit l’élastique à son poignet et le passa autour des deux livres; puis il sortit son portefeuille, retira un billet de cinq dollars de ses réserves liquides en forte diminution, et le glissa sous l’élastique.

- C’est pour quoi ?

- Pour l’amende. Celle que je dois pour ces deux-là, et celle pour il y a très longtemps - pour La Flèche noire, de Robert Louis Stevenson. Ça clôt l’affaire..

Il posa les livres sur la console, entre les deux sièges-baquets, et sortit un paquet de guimauve de sa poche. Quand il l’ouvrit, l’ancienne odeur sucrée lui parvint aussitôt avec la force d’une gifle brutale. On eût dit qu’elle passait directement de son nez à sa tête, d’où elle dégringolait dans son estomac, lequel se contracta en un poing dur et glissant. Pendant un horrible instant, il crut qu’il allait vomir sur

ses propres genoux. Apparemment, certaines choses ne changeaient jamais.

Il continua malgré tout à ouvrir les paquets, et malaxa les rubans de guimauve en une pelote flexible à la texture cireuse. Naomi ralentit, le feu du carrefour suivant étant passé au rouge, puis s'arrêta, même si l'on ne voyait aucun véhicule se présenter dans les autres directions. Le vent fouettait de pluie la petite voiture. Ils n'étaient plus qu'à quatre coins de rue de la bibliothèque. " Au nom du Ciel, Sam, qu'est-ce que vous fabriquez ? "

Et parce que ni au nom du Ciel ni à celui de la Terre il ne savait ce qu'il faisait, il répondit: " Si la peur est l'aliment d'Ardelia, nous devons trouver l'autre chose, celle qui est l'opposé de la peur. Quoi que ce soit, ce sera son poison. Ainsi donc… il s'agit de quoi, d'après vous ?

- Je doute tout de même que ce soit de la guimauve rouge. "

Il eut un geste d'impatience. " Comment pouvez-vous être aussi affirmative ? Les croix passent pour tuer les vampires - ceux qui sucent le sang, du moins - mais une croix, ce n'est que deux bouts de bois ou de métal placés à angle droit. Une tête de laitue serait peut-être aussi efficace… convenablement utilisée. "

Le feu passa au vert. " Une laitue chargée d'éner-gie, fit Naomi, songeuse, en redémarrant.

- Exactement! " Sam brandit une demi-douzaine de longs rubans rouges. " Tout ce que je sais, c'est que j'ai au moins ça. C'est peut-être grotesque. Probablement, même. Mais je m'en fiche. C'est un symbole sacré de toutes les choses que mon Policier des Bibliothèques m'a enlevées: l'amour, l'amitié, le sentiment d'être enraciné quelque part. Je me suis senti sur la touche pendant toute ma vie, Naomi, sans jamais comprendre pourquoi. Maintenant, j'ai trouvé. Gamin, j'adorais ce truc. Aujourd'hui, c'est à peine si je peux en supporter l'odeur. Ce n'est pas grave; ça, je peux m'en arranger. Mais il faut que je trouve comment le charger d'énergie. "

Sam continua de rouler les rubans de guimauve entre ses paumes et obtint bientôt une boule gluante. Il avait cru que l'odeur était ce qu'il y avait de plus écoeurant dans la guimauve rouge, mais non; sa texture était encore pire… sans compter qu'elle com-mençait à déteindre sur ses mains, qui prenaient une sinistre couleur rouge foncé. Il continua néanmoins, ne s'interrompant, environ toutes les trente secondes, que pour ajouter le contenu d'un nouveau paquet à la masse ductile.

" Je me creuse peut-être un peu trop la tête, reprit-il. Qui sait si le contraire de la peur, ce n'est pas tout simplement le bon vieux courage? La bravoure, si vous préférez un mot plus noble. Est-ce cela ? N'est-ce que cela? Le courage constitue-t-il la différence entre Naomi et Sarah ? "

Elle parut prise de court. " Me demandez-vous s'il m'a fallu du courage pour arrêter de boire ?

- J'ignore ce que je vous demande, mais je crois que vous êtes dans le bon secteur, au moins. Je n'ai pas besoin de vous interroger sur la peur. La peur, je sais ce que c'est. Une émotion qui bloque et interdit le changement. Renoncer à boire a-t-il ou non été un acte de courage ?

- Je n'y ai jamais réellement renoncé, répondit-elle. Ce n'est pas ainsi que procèdent les alcooliques. Ils ne pourraient pas. Au lieu de cela, on emploie toutes sortes de subterfuges. Un jour après l'autre, une chose à la fois, vivre et laisser vivre, des trucs comme ça. Mais l'idée centrale est

celle-ci: il faut renoncer à croire que l'on peut contrôler sa consommation d'alcool. Une idée qui est la fable que l'on se raconte, et c'est cela, à quoi il faut renoncer. La fable, le mythe. D'après vous, est-ce du courage ?

- Bien sûr. Mais pas un courage baïonnette-au- canon.

- Du courage baïonnette-au-canon! " répéta-t-elle avec un rire. Ça me plaît. Mais vous avez raison. Ce que je fais - ce que nous faisons - pour ne pas prendre le premier verre ne relève pas de ce genre de courage. En dépit de films comme Le Poison, je crois que ce que nous faisons n'a rien de bien spectaculaire. "

Sam se souvenait de l'affreuse apathie qui s'était emparée de lui, après avoir été violé dans les buissons longeant la bibliothèque de Saint Louis, sur Briggs Avenue. Violé par un homme qui s'était dit policier. Bien peu spectaculaire, au fond, ça aussi. Rien qu'un sale tour, un sale et stupide tour joué à un petit garçon par un individu affligé de troubles, mentaux sérieux. Sam supposait qu'en fin de compte il aurait dû se dire qu'il avait eu de la chance; le Biblioflic aurait pu le tuer.

Devant eux, brillaient dans la pluie les globes ronds et blancs de la bibliothèque municipale de Jonction City. D'un ton hésitant, Naomi dit: " Je crois que le véritable contraire de la peur est l'honnêteté. L'honnêteté et la confiance. Qu'en pensez-vous ?

- L'honnêteté et la confiance", répéta-t-il doucement, goûtant les mots. Il écrasa la boule de guimauve rouge dans sa main droite. " Pas mal, il me semble. De toute façon, il faudra faire avec. Nous y sommes. "

19:57 indiquait en chiffres verts la pendule numé- rique du tableau de bord. Ils avaient réussi à arriver avant huit heures, en fin de compte.

" Il vaut peut-être mieux attendre et s'assurer que tout le monde est parti avant de passer par-derrière, suggéra Naomi.

- C'est une bonne idée, je crois. "

Ils roulèrent jusqu'à un emplacement libre, dans le parking en face de la bibliothèque. Les globes scintillaient délicatement dans la pluie. Le bruissement des arbres n'avait pas cette subtilité, car le vent devenait de plus en plus violent. On aurait dit que les grands chênes rêvaient, tous, de mauvais rêves.

A huit heures deux, un minibus à la vitre arrière décorée d'un gros chat (Garfield) et de l'autocollant MAMAN-TAXI vint se garer de l'autre côté de la rue. Au coup d'avertisseur, la porte de la bibliothèque (paraissant moins sinistre, moins tête de robot à Sam, même dans cette lumière, que lors de sa pre-mière visite) s'ouvrit aussitôt. Trois enfants de douze ou treize ans dévalèrent les marches en direction du minibus, deux d'entre eux relevant leur blouson pour s'abriter la tête de la pluie. La porte latérale s'ouvrit avec un grondement, et le trio s'empila sur un même siège. Leurs éclats de rire atténués parvenaient jusqu'à Sam, qui se prit à les envier. Comme ce devait être bon de sortir d'une bibliothèque le rire aux lèvres… Une expérience qu'il avait manquée, grâce à l'homme

aux lunettes noires rondes.

Honnêteté, songea-t-il. Honnêteté et confiance. L'amende est payée, l'amende est payée, nom de Dieu! ajouta-t-il en lui-même. Il déchirai l'emballage des deux derniers paquets de guimauve et commença à pétrir les rubans dans le reste de la boule rouge collante à l'odeur écoeurante. Il regardait l'arrière du MAMAN-TAXI, et voyait le vent mettre en lambeaux la fumée de l'échappement. Soudain, il prit conscience des raisons de sa présence ici.

" Une fois, pendant que j'étais en terminale, dit-il, j'ai vu des mômes faire une blague à un autre gosse qu'ils n'aimaient pas. À cette époque, observer était ce que je savais faire le mieux. Avec une poignée d'argile à modeler, prise dans la classe d'art, ils avaient bouché le tuyau d'échappement de la Pontiac de l'autre. Vous savez ce qui s'est passé ? "

Elle le regarda, se demandant où il voulait en venir. " Non, quoi ?

- Le pot a éclaté, coupé en deux. Un morceau de chaque côté de la voiture. Deux véritables fragments d'obus. Le pot d'échappement était le point faible, vous comprenez. Je suppose que si les gaz avaient reflué, ils auraient pu faire aussi bien exploser le moteur. - De quoi parlez-vous au juste, Sam ?

- D'espoir. Je vous parle d'espoir. Je crois que l'honnêteté et la confiance doivent venir un peu après. "

Le MAMAN-TAXI déboîta, ses phares trouant les fils argentés de la pluie.

Il était 20:06 à l'horloge numérique. lorsque la porte de la bibliothèque s'ouvrit de nouveau. Un homme et une femme en sortirent. L'homme, un parapluie coincé sous le bras, avait du mal à boutonner son pardessus; il s'agissait incontestablement de Richard Price. Sam le reconnut aussitôt, alors qu'il n'avait vu qu'une photo de lui, dans un vieux journal. La femme était Cynthia Berrigan, l'assistante à laquelle il avait parlé le samedi soir.

Price dit quelque chose à la jeune fille. Sam crut entendre celle-ci rire. Il se rendit soudain compte qu'il se tenait raide comme un piquet dans le siège-baquet de la Datsun, les muscles tendus à se rompre. Il voulut se décontracter et s'aperçut qu'il en était incapable. Comment se fàit-il que ça ne me surprenne pas ? se dit-il.

Price leva son parapluie. Le couple descendit les marches en courant, Cynthia Berrigan retenant de la main le capuchon en plastique qu'elle avait placé sur sa tête. Ils se séparèrent au pied de l'escalier, Price se dirigeant vers une vieille Impala de la taille d'une péniche, et la femme vers une Yugo garée à quelque distance. Price fit demi-tour dans la rue (Naomi se recroquevilla sur place, surprise, lorsque les phares balayèrent l'intérieur de la Datsun) et donna un léger coup d'avertisseur en passant à hauteur de la Yugo. Cynthia Berrigan lui répondit de même, puis s'éloi-gna à son tour, dans la direction opposée.

Il n'y avait maintenant plus qu'eux, la bibliothèque - et peut-être Ardelia, les attendant quelque part à l'intérieur.

En compagnie du vieil ami de Sam, le Policier des Bibliothèques.

Naomi roula au ralenti pour faire le tour du bloc jusqu'à Wegman Street. À mi-chemin, sur la gauche, un panneau discret signalait une brève interruption de la haie. On y lisait

LIVRAISONS DE LA BIBLIOTHÈQUE SEULEMENT

Une rafale de vent suffisamment violente pour secouer la Datsun jeta un paquet de pluie sur les vitres avec tant de force que les gouttes crépitèrent comme du sable. Il y eut un craquement, pas très loin, celui d'une branche ou d'un petit arbre qui se rompait. Il fut suivi du coup sourd de la chute sur la chaussée.

" Seigneur, fit Naomi d'une petite voix misérable, ça ne me plaît pas!

- Je ne peux pas dire que ça m'enthousiasme ", répondit Sam qui l'avait à peine entendue, songeant encore à l'aspect de l'argile à modeler, quand elle s'était mise à gonfler dans le tuyau d'échappement. On aurait dit un furoncle.

Naomi s'engagea dans l'allée de service. Elle débouchait rapidement sur une petite zone goudronnée, réservée au chargement et au déchargement. Une unique lampe au sodium orangée pendait au-dessus du petit périmètre. Elle jetait une lumière forte et pénétrante, et les branches des chênes qui entouraient la zone jetaient des ombres dansantes folles sur l'arrière du bâtiment. Pendant quelques instants, deux de ces ombres parurent se confondre au pied de la plate-forme de chargement, créant une silhouette presque humaine: comme si quelqu'un, après les avoir attendus là, sortait lentement pour les accueillir.

Dans une ou deux secondes, pensa Sam, cette lumière orangée aveuglante va faire éclater ses lunettes - ses petites lunettes noires rondes - et il me regardera directement à travers le pare-brise. Il ne regardera pas Naomi: seulement moi. Et il dira: "Salut, fifton, ze t'attendais. Toutes ces années, ze t'ai attendu. Viens avec moi, maintenant. Viens avec moi, parce que ze suis un polifier "

Il y eut un autre craquement bruyant, et une branche tomba à moins d'un mètre de l'arrière de la Datsun, projetant dans toutes les directions des morceaux d'écorce et de bois pourri où grouillaient des insectes. Si elle était tombée sur le toit de la voiture, elle l'aurait enfoncé comme une boîte de conserve.

Naomi poussa un cri.

Le vent, forcissant toujours, lui répondit d'un hurlement.

Sam tendait un bras vers elle pour la prendre par les épaules et la rassurer, lorsque la porte, à l'arrière de la plate-forme de chargement, s'ouvrit partiellement, juste assez pour laisser passer Dave Duncan. Il s'accrochait à la poignée pour empêcher le vent de la lui arracher des mains. Sam trouva le visage du vieil homme bien trop blanc et empreint d'une terreur presque grotesque. Il leur adressait des signes fréné- tiques de sa main libre.

" Naomi ! Dave est là!

- Où ? Ah! oui, je le vois. (Ses yeux s'agrandirent.) Mon Dieu, il a une tête épouvantable! "

Elle commença à ouvrir sa portière. Une rafale plus forte la lui arracha des mains et balaya l'intérieur de la Datsun d'une petite tornade qui lança les emballages de guimauve dans une sarabande effré- née.

Naomi réussit à retirer sa main suffisamment vite pour ne pas être cognée, et peut-être blessée, par le rebond de la portière. Puis elle sortit, les cheveux comme agités par une tempête, et sa jupe fut instantanément détrempée et collée à ses cuisses.

Sam dut peser de toutes ses forces sur sa propre portière et descendit malhabilement à son tour. Il eut le temps de se demander d'où diable pouvait débarquer cette tempête; le prince du Piggly Wiggly lui avait dit que les prévisions météo n'avaient parlé que d'averses, non de ce temps de chien.

Ardelia. C'était peut-être la tempête d'Ardelia.

Comme une confirmation, leur parvint la voix de Dave, pendant une courte accalmie. " Dépêchez-vous! Je peux sentir sa cochonnerie de parfum partout! "

Sam trouva obscurément terrifiante l'idée que le parfum d'Ardelia pût précéder sa matérialisation.

Il était à mi-chemin de l'escalier de la plate-forme, lorsqu'il s'aperçut que s'il tenait toujours la boule morveuse de guimauve à la main, il avait laissé les livres dans la voiture. Il fit demi-tour, s'arc-bouta sur la portière et les récupéra. À ce moment-là, la qualité de la lumière changea, passant de l'orangé éclatant au blanc. Sam vit le changement sur la peau de ses mains, et pendant un moment ses yeux se pétrifiè- rent dans leurs orbites. Il ressortit vivement de la voiture, les livres à la main, et se retourna.

La lampe de sécurité à arc de sodium avait disparu, remplacée par un ancien lampadaire de rue à vapeur de mercure. Les arbres qui s'agitaient et grin- çaient autour du périmètre de la cour étaient plus grands, et les ormes majestueux prédominaient, dépassant sans difficulté les chênes. L'aspect de la plate-forme de chargement avait changé, et un fouillis de lierre grimpant escaladait l'arrière de la bibliothèque - un mur nu, l'instant précédent.

Bienvenue en 1960, songea Sam. Bienvenue à l'ëdi-tion Ardelia Lortz de la bibliothèque municipale de Junction City.

Naomi avait déjà gagné la plate-forme et disait quelque chose à Dave. Dave répondit, et regarda pardessus son épaule. Il sursauta. Au même instant, Naomi hurla. Sam se précipita vers les marches, les pans de sa veste se tordant derrière lui. Alors qu'il les escaladait, il vit une main blanche flotter dans l'obscurité et venir se poser sur l'épaule de Dave, puis l'entraîner violemment dans la bibliothèque.

" Attrapez la porte! hurla Sam. Naomi, la porte! Ne la laissez pas se refermer! "

Mais ce fut le vent qui les aida, en l'ouvrant en grand; le battant heurta au passage Naomi à l'épaule, et la jeune femme fut projetée en arrière, manquant tomber. Sam arriva à temps pour empêcher la porte de rebondir.

Naomi tourna vers lui des yeux sombres et horrifiés. ” C’était l’homme qui est venu chez vous, Sam. Le grand, avec les yeux d’argent. Je l’ai vu. Il a pris Dave ! “

Pas le temps de réfléchir. ” Venez. ” Il passa un bras autour de la taille de Naomi et l’entraîna dans la bibliothèque. Derrière eux, le vent tomba, et la porte se referma avec un bruit sourd.

Ils se trouvaient dans une section du catalogue, sombre sans être plongée dans une totale obscurité. Une petite lampe de table à l’abat-jour frangé de rouge était allumée sur le bureau du bibliothécaire. Au-delà de cette zone encombrée de cartons et de matériel d’emballage (essentiellement du papier journal froissé, constata Sam; on était en 1960 et on n’avait pas encore inventé les petites boulettes de polyéthylène) commençaient les rangées d’étagères. Le Policier des Bibliothèques se tenait dans l’une de ces allées, bordée de livres des deux côtés. Il tenait Dave dans un demi-nelson - soulevé, apparemment sans effort, à vingt centimètres au-dessus du sol.

Il regarda Sam et Naomi. Ses yeux d’argent brillè- rent et le croissant d’un sourire anima son visage blanc. On aurait dit une lune de chrome.

” Pas un pas de plus, dit-il, ou ze lui caffe le cou comme à un poulet. Vous entendrez le craquement. “

Sam réfléchit à ça, mais pas longtemps. Il sentait l’odeur épaisse et écoeurante de la lavande en sachet. À l’extérieur, le vent sifflait et mugissait. L’ombre du Policier des Bibliothèques dansait sur le mur, aussi décharnée que celle d’une grue de chantier. Il n’avait pas d’ombre, auparavant, songea Sam. Qu’est-ce que ça veut dire ?

Peut-être le Policier des Bibliothèques était-il maintenant plus réel, plus présent… parce que Ardelia, le Policier des Bibliothèques et l’homme sombre dans la voiture noire étaient une seule et même personne. Une seule et même personne qui endossait tour à tour chacun de ces trois personnages avec la même facilité qu’un enfant essaie des masques de carnaval.

” Vous imaginez-vous que je vais croire que vous le laisserez en vie si nous restons à bonne distance ? demanda-t-il. Des clous, oui. “

Il commença à s’avancer vers le Policier des Bibliothèques.

Une expression insolite apparut sur le visage du grand maigre. La surprise. Il recula d’un pas. Son imper lui battait les mollets et frottait les gros volumes alignés dans l’étroite allée. ” Je vous avertis!

- Avertissez tant que vous voulez et allez au diable, répliqua Sam. Ce n’est pas avec lui que vous avez une querelle à vider, mais avec moi, n’est-ce pas ? D’accord, vidons-la.

- La bibliothécaire a une histoire à régler avec le vieux! ” se défendit le Policier, faisant un nouveau pas en arrière. Il se passait quelque chose de bizarre sur son visage, et il fallut deux ou trois secondes à Sam pour comprendre ce qui lui arrivait. La lumière argentée, dans les yeux du Policier des Bibliothèques, se ternissait.

” Eh bien, qu’elle la règle elle-même. Moi, c’est avec vous que j’ai une histoire à régler, grande

perche, une histoire qui remonte à trente ans. “

Il passa au-delà du rayon de lumière diffusé par la lampe de table.

” Très bien, dans ce cas! ” ricana le Policier des Bibliothèques. Il fit demi-tour et propulsa Dave Dun-can dans l’allée. Le vieil homme vola comme un sac de linge sale, émettant un unique petit cri de peur et de surprise. Il essaya de lever un bras en approchant de la paroi, mais ce n’était qu’un réflexe sans force, un geste à demi avorté. Il entra en collision avec l’extincteur monté près des marches, et Sam entendit le craquement sourd d’un os qui se brise. Dave s’effondra; le lourd extincteur rouge se détacha du mur et lui tomba dessus.

” Dave ! s’écria Naomi, se précipitant vers lui.

- Non, Naomi, non! “

Mais elle ne fit pas attention à lui. Le sourire réapparut sur la figure du Policier des Bibliothèques. Il saisit Naomi par le bras au moment où elle essaya de passer à sa hauteur et la colla contre lui. Sa tête s’inclina et son visage se trouva un instant caché par la chevelure châtaine qui retombait sur la nuque de la jeune femme. Il émit une étrange toux étouffée et commença à l’embrasser - du moins était-ce ce que l’on aurait pu croire. Ses longs doigts blancs s’enfon- çaient dans le bras de Naomi. Celle-ci cria à nouveau, puis parut s’affaisser un peu entre les mains du Policier.

Sam venait d’atteindre l’entrée de l’allée. Il prit le premier livre venu, le brandit et le lança. Le bouquin fila en tournoyant sur lui-même, ses couvertures s’écartant dans un crépitement de pages, et frappa le Policier des Bibliothèques sur le côté de la tête. Il émit un cri de rage et de surprise, et leva la tête. Naomi s’arracha à son étreinte et, trébuchant de côté, alla heurter les hautes étagères avec des moulinets du bras pour reprendre son équilibre. Les éta-gères oscillèrent au moment où elle rebondit dessus, avant de s’écrouler avec un fracas retentissant. Des livres qui n’avaient pas été dérangés pendant des années, peut-être, volèrent en tous sens et vinrent mitrailler le sol avec des claquements qui faisaient bizarrement penser à des applaudissements.

Naomi n’y prêta pas attention. Elle arriva à hauteur de Dave et s’accroupit à côté de lui, ne cessant de l’appeler, en larmes. Le Policier des Bibliothèques se tourna dans sa direction.

” Ce n’est pas non plus avec elle que vous avez une querelle à vider “, lui lança Sam.

Le Policier des Bibliothèques lui fit de nouveau face. À la place de ses yeux d’argent, on voyait maintenant de petites lunettes noires qui lui donnaient l’aspect d’une taupe aveugle.

” J’aurais dû te tuer la première fois “, gronda-t-il en se dirigeant sur Sam. Il était accompagné d’un bizarre bruit de frottement; l’ourlet de son imper-méable balayait maintenant le sol. Il rapetissait.

” L’amende est payée “, dit calmement Sam. Le Policier s’arrêta. Sam lui tendit les deux livres avec le billet de cinq dollars pris dans l’élastique. ” L’amende est payée et les livres sont restitués. La question est réglée, espèce de salope… ou de salopard… peu importe ce que vous êtes. “

À l’extérieur, le vent s’éleva en un long hurlement creux qui courut sous les chéneaux, cassant

comme du verre. La langue du Policier des Bibliothèques glissa entre ses lèvres, qu'elle lécha. Elle était très rouge, très pointue. Des taches flétries apparurent à son front et à ses joues. Une sueur grasse lui sourdait de la peau.

Et l'odeur de la lavande était beaucoup plus forte.

" C'est faux! s'exclama le Policier des Bibliothèques. Faux! Ce ne font pas les livres que vous avez empruntés! Ze le sais! Le vieux branleur les a emportés! Ils font…

- Détruits ", acheva Sam. Il reprit sa progression vers le Policier, et l'odeur de lavande était plus puissante à chaque pas. Son coeur battait la chamade. " Je sais aussi de qui est cette idée. Mais ces exemplaires les remplaceront parfaitement. Prenez-les. " Sa voix s'éleva et prit un ton farouche, sans réplique. "Prenez-les, nonz de Dieu !"

Il tendit les livres, et le Policier des Bibliothèques, l'air apeuré de quelqu'un qui ne sait que faire, tendit la main.

" Non, pas comme ça, reprit Sam, les brandissant au-dessus de la main. Comme ceci. "

Il abattit les livres sur la figure du Policier, de toutes ses forces. Jamais de sa vie il n'éprouva satisfaction aussi sublime qu'au moment où il sentit Les Poèmes d'amour préférés des Américains et Le Mémento de l'orateur frapper et casser le nez du Policier des Bibliothèques. Les lunettes noires rondes volèrent de son nez et allèrent s'écraser au sol. Au-dessous, il n'y avait que deux orbites noires bordées d'un fluide blanchâtre. De minuscules filaments flottaient sur ce magma visqueux et Sam son-gea à l'histoire de Dave - on aurait dit qu'il était en train de changer de peau. Le Policier des Bibliothèques hurla.

"Vous ne pouvez pas! hurla-t-il. Vous ne pouvez pas me blesser! Vous avez peur de moi! En plus, vous aimez ça! VOUS AIMEZ ÇA ! ESPÈCE DE SALE GOSSE, VOUS AIMEZ ÇA!

- Faux. J'ai ça en horreur, foutrement en horreur. Maintenant, prenez ces livres. Prenez-les et tirez-vous. L'amende est payée. "

Il abattit de nouveau les livres, sur la poitrine du Policier, cette fois. Et pendant que les mains du Policier des Bibliothèques se refermaient dessus, Sam enfonça violemment le genou dans son entrejambe.

" Ça, c'est pour tous les autres mômes. Ceux que vous avez enculés et ceux qu'elle a bouffés. "

La créature se mit à gémir de douleur. Ses mains lâchèrent les livres lorsqu'elle se plia en deux pour se tenir l'entrejambe. Ses cheveux noirs graisseux retombèrent sur son visage, cachant miséricordieusement ces orbites mortes que n'occupait plus qu'une masse filamenteuse.

Bien sûr qu'elles sont mortes, eut le temps de pen-ser Sam. Je n'ai jamais vu les yeux derrière les lunettes, ce jour-là… ELLE n'a donc pas pu les voir non plus.

" Ça ne paie pas l'amende, dit Sam, mais c'est un début, n'est-ce pas ? "

L'imper du Policier des Bibliothèques se mit à onduler et à se tordre, comme si quelque

inimaginable transformation se déroulait au-dessous. Et quand il - ça - leva les yeux, Sam vit quelque chose qui le fit reculer d'horreur et de révulsion.

L'homme qui provenait pour moitié de l'affiche de Dave et pour moitié du propre esprit de Sam s'était métamorphosé en une sorte de nain déformé. Lequel nain devenait quelque chose d'autre, une ignoble créature hermaphrodite. Une tempête sexuelle se déroulait sur sa figure et sous l'imper qui tressautait et se bosselait. La moitié des cheveux était encore noire; l'autre d'un blond cendré. L'une des orbites était vide, mais un oeil bleu, à l'expression sauvage, brillait de haine dans l'autre.

" Je te veux, siffla la créature. Je te veux, et je t'aurai.

- Essaie un peu, Ardelia, tango ou rock ? "

Il tendit la main vers la chose devant lui, mais poussa un cri et la retira vivement, dès qu'il eut touché l'imper. Ce n'était plus du tout un tissu, mais une sorte de peau molle abominable, et il avait eu l'impression d'empoigner un tas de sachets de thé que l'on viendrait d'utiliser.

La chose grimpa sur les étagères renversées et bondit dans l'ombre, de l'autre côté. L'odeur de lavande fut tout d'un coup plus forte.

Un rire brutal lui parvint de l'obscurité.

Un rire de femme.

" Trop tard, Sam, dit-elle. C'est déjà trop tard. La chose est accomplie. "

Ardelia est de retour, pensa Sam. À l'extérieur, il y eut un craquement monstrueux; le bâtiment trembla, sous l'effet du tronc qui venait de s'abattre sur lui, et les lumières s'éteignirent.

Ils se trouvèrent dans des ténèbres totales pendant seulement une seconde, qui lui parut cependant s'éterniser. Ardelia éclata de nouveau de rire, un rire qui eut une étrange sonorité glapissante, comme s'il avait été démultiplié par un mégaphone.

Puis une unique ampoule de secours s'alluma sur un mur, projetant un pâle rayon de lumière dans les enfilades de rayonnages, tandis que des ombres multiples s'emmêlaient partout comme autant de fils noirs. Sam entendait le ronflement impatient de la batterie qui alimentait la lumière. Il s'avança jusqu'à l'endroit où Naomi était agenouillée auprès de Dave, manquant s'étaler à deux reprises dans les piles de livres tombés des étagères.

La jeune femme leva les yeux vers lui. Des larmes striaient son visage blême et hagard. " Je crois qu'il est mourant, Sam. "

Il s'agenouilla à son tour. Les yeux du vieil homme étaient fermés, et il respirait par à-coups râpeux et irréguliers. De fins filets de sang s'écoulaient de ses deux narines et de l'une de ses oreilles. Il y avait une profonde dépression sanglante dans son front, juste au-dessus du sourcil droit. Sam sentit son estomac se nouer en la voyant. L'une des pommettes de Dave était manifestement cassée, et la poignée de l'extincteur avait laissé son empreinte, du même côté, en lignes nettes de meurtrissures

sanglantes. On aurait dit un tatouage.

” Il faut l’amener à l’hôpital, Sam!

- Croyez-vous qu’elle va nous laisser sortir, maintenant ? ” demanda-t-il. Et comme pour répondre à cette question, un gros livre - le volume T de The Oxfôrd English Dictionary - vola vers eux, surgissant comme un bolide de l’obscurité. Sam tira Naomi à lui, et ils s’étalèrent tous les deux dans l’allée poussié- reuse. Trois kilos de tailler, terrible, torsion, travail et tuer franchirent l’espace à l’endroit précis où se trouvait la tête de Naomi, une fraction de seconde auparavant, heurtèrent le mur et s’effondrèrent sur le sol en un tas pyramidal désordonné.

De l’ombre, leur parvint un rire suraigu. Sam se redressa à temps sur les genoux pour apercevoir une forme bossue s’engouffrer dans une allée, de l’autre côté des étagères renversées. Ça change encore. En quoi ? Dieu seul le sait, se dit Sam. La silhouette vira à gauche et disparut.

” Attrapez-la, Sam “, fit Naomi d’une voix étran-glée. Elle saisit l’une de ses mains. ” Attrapez-la, je vous en prie, attrapez-la.

- Je vais essayer. ” Il se leva, enjamba le corps de Dave et s’enfonça dans les ombres plus profondes, au-delà du casier renversé.

L’odeur avait de quoi rendre fou - l’arôme de la lavande en sachet mélangé aux relents poussiéreux des livres accumulés avec les ans. Ce remugle, confondu avec le grondement de locomotive du vent, dehors, lui donnait l’impression d’être comme le voyageur, dans La Machine à explorer le temps, de H. G. Wells… et que la bibliothèque, dont la vaste masse l’entourait, était cette machine elle-même.

Il s’avança lentement dans l’allée, pétrissant nerveusement la boule de guimauve rouge dans sa main gauche. Les livres l’entouraient de partout et semblaient lui faire les gros yeux. Ils grimpaient jusqu’à une hauteur de deux fois sa taille. Il entendait couiner ses chaussures sur le vieux lino.

” Où êtes-vous ? cria-t-il. Si vous me voulez, Ardelia, il faut venir me prendre! Je suis juste ici! “

Pas de réponse. Mais elle allait devoir se montrer tôt ou tard, non ? Si Dave avait raison, elle était en cours de métamorphose et ne disposait que de peu de temps.

Minuit. Le Policier des Bibliothèques m’a donné jusqu’à minuit; c’est donc peut-être le temps dont elle dispose. Mais cela fait encore plus de trois heures et demie… Dave ne peut pas attendre aussi longtemps.

Puis une autre pensée, encore moins agréable, lui vint à l’esprit: et si Ardelia revenait vers Naomi et Dave en faisant un détour, pendant qu’il perdait son temps dans ces allées sombres ?

Il arriva à l’extrémité de celle dans laquelle il se trouvait, tendit l’oreille, n’entendit rien, et se glissa dans la suivante. Vide. Il entendit comme un faible murmure au-dessus de lui et leva la tête au moment où une demi-douzaine de gros bouquins lui dégringolaient dessus, de l’étagère la plus haute. Il bondit en arrière avec un cri, et les livres vinrent le frapper aux cuisses tandis que le rire dément d’Ardelia partait depuis l’autre côté du casier.

Il l'imaginait, accrochée là-haut comme une arai-gnée gorgée de venin, et son corps parut agir avant que son esprit eût le temps de réfléchir. Il pivota sur les talons comme un soldat ivre tentant un demi-tour de parade et se jeta dos contre les étagères. Le rire se transforma en un hurlement de peur et de surprise lorsque le rayonnage de livres s'inclina sous le poids de Sam. Il entendit un bruit étouffé et flasque, celui de la chose qui venait de se jeter de son perchoir. Une seconde plus tard, le rayonnage s'effondrait.

Sam n'avait pas prévu ce qui se passa alors: les étagères qu'il avait renversées, non seulement bombardèrent l'allée suivante d'une avalanche de livres, mais allèrent heurter le rayonnage suivant, lequel fit de même pour le troisième, le troisième pour le qua-trième; tous se renversaient comme des dominos, dans cet énorme secteur sombre qui servait de réserve, faisant un vacarme infernal et éparpillant leur contenu, des oeuvres de Marriot jusqu'aux Contes des frères Grimm. Il entendit Ardelia hurler sans fin, et il se lança sur le premier rayonnage qu'il avait renversé; il l'escalada comme une échelle, chassant les livres à coups de pied pour trouver une prise, se tirant plus haut d'une seule main.

Il sauta de l'autre côté et découvrit une créature blanchâtre aux infernales déformations, qui tentait de s'arracher au jeu de jonchets constitué par un empilement d'atlas et de livres de voyages. Ça avait des cheveux blonds et des yeux bleus, mais la ressemblance avec quelque chose d'humain s'arrêtait là. Toute illusion était dissipée. La créature était une chose nue et obèse, dotée de bras et de jambes qui paraissaient se terminer en griffes articulées. Un sac de chair pendait à son cou, comme un goitre dégon-flé. Des fibres, blanches et fines, tournoyaient autour de son corps. Elle avait quelque chose d'horriblement coléoptérien et Sam se sentit soudain crier intérieurement - cri silencieux, atavique, qui paraissait rayonner le long de ses os. Il éprouvait de la répulsion, mais tout aussi vite, sa terreur s'évanouit; maintenant qu'il pouvait voir la chose telle qu'elle était, ce n'était pas si terrible.

Puis elle se mit de nouveau à se métamorphoser, et le sentiment de soulagement de Sam se dissipa. La chose n'avait pas exactement un visage, mais au-des- sous des yeux bleus exorbités, une forme cornue com-mença à surgir, poussant sur cette tête de foire aux monstres comme une trompe d'éléphant, pour l'instant réduite à un chicot. Les yeux s'étirèrent sur le côté, s'asiatisant avant de s'insectiser. La protubé- rance émettait des reniflements en se tendant vers lui.

Elle était couverte de fils poussiéreux qui ondulaient.

Une partie de lui-même avait envie de fuir - lui hurlait de ficher le camp - mais le reste voulait faire face. Et lorsque le proboscide charnu de la chose le toucha, Sam ressentit quelle était sa puissance. Il fut pris d'une sorte de léthargie, dans laquelle il se disait qu'il n'avait qu'à rester tranquille et à attendre que ça se passe. Le vent n'était plus qu'un hululement lointain et rêveur. Il avait un effet apaisant, comme le ronflement de l'aspirateur lorsqu'il était tout petit.

" Sam? " l'appela Naomi. Mais sa voix était lointaine, sans importance. " Ça va bien, Sam ? "

S'était-il imaginé qu'il l'aimait ? C'était idiot. Parfaitement ridicule, si l'on y pensait un instant… tout allait mieux, quand on regardait les choses en face.

Cette créature… était une mine d'histoires.

D'histoires passionnantes.

Tout le corps de plastique blanc de la créature se concentrait maintenant sur le proboscide ; il s'y introduisait, et la trompe s'allongeait. La chose se transforma en un tube unique, le reste de son corps pendant, aussi inutile et abandonné que le goitre, un moment auparavant. Toute sa vitalité affluait dans la corne de chair, le conduit par lequel elle allait aspirer et sucer la vitalité et l'essence de Sam.

Et c'était délicieux.

Le proboscide remonta doucement le long des cuisses de Sam, pressa brièvement son entrejambe et s'éleva plus haut, caressant son ventre.

Sam tomba à genoux pour lui donner accès à son visage. Il sentit ses yeux le picoter agréablement un instant tandis qu'un liquide, pas des larmes, quelque chose de plus épais, commençait à s'en écouler.

Le proboscide se referma sur ses yeux; il voyait un pétale de chair rose s'ouvrir et se refermer avidement à l'intérieur. Chaque fois qu'il s'ouvrait, il révélait des ténèbres de plus en plus profondes au-delà. Puis il se referma, formant un trou en son centre, un tube à l'intérieur du tube, et se mit à glisser avec une lenteur sensuelle sur ses lèvres, ses joues, vers le fluide gluant. Deux yeux déformés, bleu foncé, le fixaient avec avidité.

Mais l'amende était payée.

Faisant appel à ses ultimes ressources d'énergie, Sam referma la main sur le proboscide. Il était chaud et venimeux. Les petits filaments charnus qui le recouvraient lui piquaient la paume.

La surprise fit tressaillir la chose qui essaya de se rétracter. Un instant, Sam faillit perdre sa prise; mais il referma les doigts en poing, enfonçant ses ongles dans la chair malsaine.

" Tiens! hurla-t-il. Tiens, j'ai quelque chose pour toi, saloperie! je te l'ai apporté tout droit de Saint Louis! "

De la main gauche, il enfourna violemment la boule collante de guimauve rouge dans l'extrémité du proboscide, qu'il obtura comme les garnements, il y avait si longtemps, avaient bouché le pot d'échappement de la Pontiac de Tommy Reed. La chose essaya de hurler mais ne put émettre qu'un bourdonnement étouffé; puis elle tenta de nouveau d'échapper à l'empoignade de Sam. La boule de guimauve gonflait comme un pinçon rempli de sang, à l'extré- mité de son groin agité de convulsions.

Sam se souleva sur les genoux et, tenant toujours le tube charnu tressaillant dans la main, se jeta de tout son poids sur la chose-Ardelia. Elle se tordait et pulsait sous lui, dans son effort pour le repousser. Ils roulèrent plusieurs fois l'un sur l'autre au milieu des empilements de livres. La chose avait une force terrifiante. À un moment donné, Sam se retrouva oeil contre oeil avec elle et faillit bien rester pétrifié par la haine et la panique qu'il lut dans son regard.

Puis il la sentit qui commençait à gonfler.

Il la lâcha et recula sur lui-même, haletant. La chose avait maintenant l'air, au milieu de l'allée jon-chée de livres, d'un grotesque ballon de plage, affublé d'une trompe et couvert de poils fins qui se balan- çaient comme des algues dans la marée montante. Elle roula sur elle-même, le proboscide se

mettant à enfler comme un tuyau de lance d'incendie auquel on aurait fait un noeud. Sam regardait, paralysé par l'horreur et la fascination, la chose qui s'était fait appeler Ardelia Lortz s'étouffer sur ses propres vis-cères bouillonnants.

Des vaisseaux gonflés de sang et d'un rouge brillant tendaient de plus en plus sa peau. Ses yeux s'exorbitaient, tournés vers Sam avec une expression de surprise hébétée. Elle fit un ultime effort pour expulser la boule molle de guimauve, mais le proboscide avait été trop largement ouvert, et la pâte gluante restait coincée.

Sam comprit ce qui allait se produire et s'abrita le visage du bras, une seconde avant l'explosion.

Des fragments de chair n'ayant rien d'humain volèrent dans tous les sens. Des lanières d'un sang épais éclaboussèrent les bras, le torse et les jambes de Sam. Écoeurement et soulagement se mêlaient dans le cri qu'il poussa.

L'instant suivant, la lumière de secours vacilla et s'éteignit, les plongeant de nouveau dans une obscurité totale.

Une fois de plus la période de noirceur fut très brève, mais dura suffisamment pour que Sam sentît le changement. Il l'éprouva dans sa tête - sensation de choses disjointes se remettant d'un seul coup en place. Lorsque les lampes de secours se rallumèrent, elles étaient quatre. Les batteries n'émettaient qu'un ronronnement bas de contentement, non un bourdonnement bruyant, et les ampoules, très brillantes, chassaient les ombres jusque dans les derniers recoins de la salle. Il ignorait si le monde de 1960 dans lequel ils étaient entrés lorsque la lampe à arc de sodium avait laissé la place à celle à vapeur de mercure avait été réel ou illusoire, mais il savait au moins qu'il s'était évanoui.

Les rayonnages renversés étaient de nouveau debout. Il y avait une douzaine de livres éparpillés sur le sol dans l'allée, mais il avait pu les renverser lui-même en se débattant pour se remettre debout. À l'extérieur, les hurlements de la tempête avaient cédé la place à un léger murmure. Sam avait l'impression qu'une petite pluie paisible susurrait sur le toit.

La chose-Ardelia avait disparu. Il n'y avait aucune éclaboussure sanglante, aucun fragment de chair, ni sur lui ni autour de lui.

Il ne restait qu'une trace d'elle: une unique boucle d'oreille, qui semblait clignoter pour attirer son attention.

Sam se redressa avec peine, chancelant, et la chassa d'un coup de pied. Puis un voile gris tomba devant ses yeux qu'il ferma; il oscilla sur lui-même et se demanda s'il allait ou non s'évanouir.

" Sam! " C'était Naomi ; on aurait dit qu'elle avait des larmes dans la voix. " Où êtes-vous, Sam ?

- Par ici! " Il prit une poignée de ses propres cheveux dans la main et tira fort. Stupide, sans doute, mais ça marcha. Le voile gris, s'il ne se dissipa pas entièrement, s'éloigna. Il commença à revenir vers le bureau près de l'entrée, marchant à grandes enjam-bées prudentes.

C'était toujours le même meuble, un bloc de bois sans grâce aux pieds trop courts, mais la lampe

démodée avec son abat-jour à glands avait cédé la place à un tube fluo. La machine à écrire branlante et l'index sur tambour avaient cédé la leur à un ordinateur Apple. Et, s'il n'avait pas été sûr, déjà, de l'époque dans laquelle il se trouvait, les cartons, sur le sol, auraient fini de le convaincre: ils étaient pleins de billes de plastique expansé.

Naomi se tenait toujours agenouillée à côté de Dave, à l'extrémité de l'allée; lorsque Sam les rejoignit, il constata que l'extincteur (en dépit des trente années passées, on aurait toujours dit le même) était de nouveau solidement accroché à son montant… mais la forme de sa poignée était toujours imprimée dans la joue et dans le front de Dave.

Celui-ci avait les yeux ouverts, et il sourit lorsqu'il vit Sam. " Pas… mal, murmura-t-il. Je ne me serais jamais douté… que vous aviez ça… en vous. "

Sam éprouva une fabuleuse et enivrante sensation de soulagement. " Moi non plus… " Il se pencha et présenta trois doigts devant les yeux de Dave. " Combien en voyez-vous ? demanda-t-il.

- Environ… soixante-quatorze.

- Je vais appeler l'ambulance ", dit Naomi. Elle voulut se lever, mais la main gauche de Dave l'arrêta en la saisissant par le poignet.

" Non, pas encore. (Ses yeux se tournèrent vers Sam.) Penchez-vous. Je ne peux pas parler fort. "

Sam s'inclina vers le vieil homme, qui passa une main tremblante derrière sa nuque. Les lèvres de Dave vinrent chatouiller le lobe de l'oreille de Sam, qui dut faire un effort pour ne pas s'écarter - ça chatouillait vraiment. " Sam, murmura-t-il. Elle attend. Souvenez-vous… elle attend.

- Comment? demanda Sam, tout déboussolé. Que voulez-vous dire, Dave ? "

Mais la main du vieil homme venait de retomber. Il regardait vers Sam, à travers Sam, et sa poitrine s'élevait et s'abaissait rapidement, à petits coups.

" J'y vais, fit Naomi, manifestement bouleversée. Il y a un téléphone là-bas, sur le bureau.

- Non! " dit Sam.

Elle se tourna vers lui, le foudroyant du regard, les lèvres étirées en arrière, de fureur, sur ses dents bien rangées et blanches. " Que voulez-vous dire, non? Êtes-vous fou ? Il a une fracture du crâne, au moins et il…

- Il va partir, Sarah, la coupa doucement Sam. Dans très peu de temps. Restez avec lui. Soyez son amie. "

Naomi se tourna vers Dave, et vit ce que Sam avait vu. La pupille de l'oeil gauche était réduite à une tête d'épingle, tandis que celle du droit était agrandie et fixe.

" Dave, murmurâ-t-elle, effrayée. Dave ? "

Mais Dave regardait toujours Sam. " N'oubliez pas, dit-il dans un souffle. Elle att… "

Son regard se pétrifia. Sa poitrine s’éleva encore une fois… s’abaissa… et ne se releva pas.

Naomi commença à sangloter. De la main, elle ferma les yeux de son vieil ami. Sam s’agenouilla à côté d’elle, saisi de douleur, et passa un bras autour de sa taille.

CHAPITRE QUINZE

ANGLE STREET (III)

Cette nuit-là et la suivante furent sans sommeil pour Sam Peebles. Il gisait dans son lit, éveillé, toutes les lumières du premier étage allumées, et pensait aux derniers mots de Dave Duncan: Elle attend.

Vers l'aube du deuxième jour, il commença à soup- çonner qu'il comprenait ce qu'avait essayé de dire le vieil homme.

Sam avait cru que Dave serait enterré près de l'église baptiste de Proverbia, mais découvrit, un peu surpris, qu'il s'était converti au catholicisme à un moment donné, entre 1960 et 1990. Le service religieux eut lieu à l'église Saint-Martin le onze avril, une journée venteuse durant laquelle alternèrent les nuages et un froid soleil de début de printemps.

Il y eut ensuite une réception à Angle Street. Près de soixante-dix personnes s'y trouvaient déjà, allant et venant dans les pièces du rez-de-chaussée ou rassemblées en petits groupes, lorsque Sam arriva. Toutes avaient connu Dave et parlaient de lui avec humour, respect et un réel amour. On buvait du gin-ger-ale sans alcool dans des gobelets de plastique en mangeant de petits sandwiches. Sam passait de groupe en groupe, échangeant quelques mots ici et là, mais sans s'arrêter pour bavarder. Il sortait rarement la main de la poche de son veston sombre. Il s'était arrêté au Piggly Wiggly, en venant à l'église, et cette poche contenait maintenant une demi-dou- zaine de paquets de cellophane, deux rectangulaires, et quatre longs et minces. Sarah n'était pas là.

Sur le point de partir, il repéra Lukey et Rudolph assis ensemble dans un coin. Il y avait un jeu de crib-bage devant eux, mais ils ne paraissaient pas jouer.

" Salut, les gars, dit Sam en s'approchant. Je suppose que vous ne vous souvenez pas de moi…

- Bien sûr que si, l'interrompit Rudolph. Pour qui que vous nous prenez ? Des tarés ? Vous êtes l'ami de Dave. Vous êtes venu le jour où on faisait les affiches.

- Exact! dit Lukey.

- Vous avez trouvé vos livres ?

- Oui, répondit Sam avec un sourire. J'ai fini par les trouver.

- Parfait! " s'exclama Lukey.

Sam sortit les quatre paquets longs et minces de sa poche. " Je vous ai apporté quelque chose, les gars. "

Lukey jeta un coup d'oeil, et son regard s'alluma. " Des Slim Jim, Dolph ! s'écria-t-il avec un sourire ravi. Regarde! Le petit ami de Sarah nous a apporté des foutus Slim Jim !Super !

- Hé, donne-moi ça, vieux poivrot, fit Rudolph en les lui subtilisant d'un geste vif. Cette tête de noeud va te vous les bouffer tous d'un coup et chier au lit cette nuit, vous comprenez ", ajouta-t-il à l'intention de Sam. Il déballa l'un des Slim Jim et le tendit à Lukey. " Tiens, prends ça, crétin. Je garderai les autres pour toi. - Tu peux en prendre un, Dolph. Vas-y.

- Tu sais bien que non. Ces trucs-là me brûlent par les deux bouts. "

Sam ignora cette petite comédie. Il observait intensément Lukey. " Le petit ami de Sarah? Qui vous a dit ça ? "

Lukey engloutit la moitié d'un Slim Jim en une fois et leva les yeux. Il avait un air à la fois amusé et rusé. Il mit un doigt le long de son nez et dit: " Les choses se savent vite, quand on est dans le Programme, l'Ami Jim. Oh oui, très vite.

- Il ne sait pas ce qu'il raconte, msieur, intervint Rudolph, vidant son gobelet de ginger-ale. Il fait juste claquer ses gencives parce qu'il aime le bruit que ça fait.

- C'est toi qui racontes des conneries! protesta Lukey en prenant une nouvelle bouchée géante. Je le sais parce que Dave me l'a dit, la nuit dernière! J'ai fait un rêve, il y avait Dave, et il m'a dit que ce type était l'amoureux de Sarah!

- Où est Sarah ? demanda Sam. Je croyais la trouver ici. "

C'est Rudolph qui répondit. " Elle m'a parlé après la bénédiction. Elle m'a dit que vous sauriez où la trouver plus tard, si vous vouliez la voir. Elle a dit que vous l'aviez déjà vue là une fois.

- Elle aimait vraiment beaucoup Dave ", dit Lukey. Une grosse larme se forma soudain à son oeil et roula sur sa joue. Il l'essuya du revers de la main. " On l'aimait tous. Dave voulait tellement s'en sortir. C'est trop bête, vous savez. C'est vraiment trop bête. " Et soudain, Lukey éclata en sanglots.

" Écoutez, il y a une chose que je veux vous dire ", dit Sam. Il s'accroupit à côté de Lukey et lui tendit son mouchoir. Il se sentait lui-même sur le point de pleurer, et il était terrifié à l'idée de ce qu'il avait à faire… ou devrait essayer de faire. " Il y est arrivé, à la fin. Il est mort sans avoir bu. Quoi qu'on vous raconte, raccrochez-vous à ça, parce que je sais que c'est vrai. Il est mort à jeun. - Amen, fit Rudolph d'un ton de respect.

- Amen, répéta Lukey, rendant son mouchoir à Sam. Merci.

- Je vous en prie.

- Dites, vous n'auriez pas encore un de ces foutus Slim Jim, par hasard?

- Eh non, répondit Sam avec un sourire. Vous savez bien ce qu'on dit, Lukey. Un, c'est déjà trop, et mille, jamais assez. "

Rudolph se mit à rire. Lukey sourit, puis posa une fois de plus l'index le long de son nez.

” Et vingt-cinq cents ?… Vous n’auriez pas un quarter qui traîne, non plus ? “

La première idée de Sam fut qu’elle était peut-être retournée à la bibliothèque, mais ça ne correspondait pas à ce que Dolph avait dit… Ils s’étaient certes vus à la bibliothèque une fois, au cours de cette terrible nuit qui lui paraissait avoir eu lieu il y a mille ans, mais ils étaient ensemble. Il ne l’y avait pas ” vue “, à la manière dont on voit quelqu’un à travers une fenêtre, par exemple.

Et soudain, il se souvint de l’endroit où il avait vu Sarah par une fenêtre: ici même, à Angle Street. Elle était au milieu du groupe qui, sur la pelouse du jar-din de derrière, faisait ce que font les groupes des AA pour continuer à ne pas boire. Il traversa la cuisine comme il l’avait fait la première fois, saluant quelques autres personnes au passage. Burt Iverson et Elmer Baskin se tenaient au milieu de l’un des petits groupes, consommant des crèmes glacées tout en écoutant, l’air grave, une femme âgée que Sam ne connaissait pas.

Il franchit la porte de la cuisine et se retrouva sur le porche arrière; il faisait de nouveau gris, et le vent soufflait en rafales. Le jardin était désert, mais Sam crut voir un éclair de couleur pastel au-delà des buissons qui le délimitaient, vers le fond.

Il descendit les marches et s’engagea dans le jar-din, sentant son coeur qui battait de nouveau à grands coups. Il glissa la main dans sa poche, d’où il ressortit cette fois les deux derniers paquets emballés de cellophane. Ils contenaient de la guimauve rouge Bull’s Eye. Il les déchira et commença à les pétrir en boule, une boule bien plus petite que celle qu’il avait fabriquée dans la Datsun, le lundi soir. L’odeur dou-ceâtre était toujours aussi écoeurante. Il entendait, au loin, un train qui se rapprochait, et il repensa au rêve qu’il avait fait, dans lequel Naomi devenait Ardelia.

Trop tard, Sam. C’est déjà trop tard. La chose est accomplie.

Elle attend. N’oublie pas, Sam, elle attend.

Les rêves contenaient parfois une bonne part de vérité.

Comment avait-elle survécu pendant l’intervalle? Pendant toutes ces années ? Ils ne s’étaient jamais posé la question, n’est-ce pas? Comment effectuait-elle la transition d’une personne à une autre ? Ils ne s’étaient jamais posé celle-là non plus. La chose qui donnait l’illusion d’une femme du nom d’Ardelia Lortz, sous son masque et sa séduction, n’était peut- être rien de plus que l’un de ces papillons qui dépo-sent leur cocon dans la fourche d’un arbre, bien entouré de leur bobine de soie, puis s’envolent pour mourir ailleurs. Dans le cocon, la larve demeure immobile et silencieuse, attendant. Elle attend.

Sam marchait, toujours triturant la petite boule odorante faite de cette matière que le Policier des Bibliothèques - .son Policier des Bibliothèques - lui avait volée pour en faire celle de ses cauchemars. La matière qu’il avait de nouveau mystérieusement métamorphosée, avec l’aide de Dave et de Naomi, pour en faire celle du salut.

Le Policier des Bibliothèques, blottissant Naomi contre lui. Posant la bouche sur sa nuque, comme pour l’embrasser. Et au lieu de cela, toussant.

Le sac pendant au-dessous du cou de la chose-Ardelia. Mou. Utilisé. Vide.

Par pitié, qu'il ne soit pas trop tard!

Il s'avança au milieu des buissons peu épais. Naomi Sarah Higgins se tenait de l'autre côté, les bras serrés contre la poitrine. Elle lui jeta un bref coup d'oeil, et il eut un choc en voyant la pâleur de ses joues et le regard hagard de ses yeux. Le train se rapprochait. Ils n'allaient pas tarder à le voir.

" Bonjour, Sam.

- Bonjour, Sarah. "

Sam passa un bras autour de sa taille. Elle le laissa faire, mais il sentait son corps, contre le sien, rester raide; inflexible, sans le moindre abandon. Par pitié, pourvu qu'il ne soit pas trôp tard! Il pensa de nouveau à Dave.

Ils l'avaient laissé dans la bibliothèque, après avoir bloqué la porte arrière en position ouverte avec un coin en caoutchouc. Sam, d'une cabine téléphonique, avait signalé cette anomalie. Il avait raccroché lorsque la standardiste lui avait demandé son nom. On avait donc découvert Dave, et bien entendu établi un verdict de mort accidentelle; les gens en ville (ceux qui prendraient seulement le temps d'y penser une seconde) feraient l'incontournable remarque encore un vieux poivrot parti biberonner au grand alambic céleste. On considérerait comme évident qu'il s'était enfourné dans l'allée, une cruche à la main, qu'il avait vu la porte ouverte, erré ici et là, et était tombé contre l'extincteur; dans l'obscurité. Point final. Les résultats de l'autopsie, zéro .pour cent d'alcool dans le sang, n'y changeraient rien, même pas pour la police, probablement. Les gens s'attendent qu'un poivrot meure comme un poivrot, songea Sam, même quand ce n'est pas le cas. " Comment vous sentez-vous, Sarah ?

- Pas si bien que ça, Sam. Pas bien du tout, même. Je n'arrive pas à dormir… je ne peux rien avaler… on dirait que j'ai la tête pleine des pensées les plus horribles… Des pensées qui semblent ne pas m'appartenir du tout… Et j'ai envie de boire. C'est le pire. J'ai envie de boire, boire, boire. Les réunions ne m'aident pas. Pour la première fois de ma vie, les réunions ne m'aident pas. "

Elle ferma les yeux et commença à pleurer. Des sanglots sans force, donnant une horrible impression de déréliction.

" Non, acquiesça-t-il doucement. Ils ne peuvent pas. Et on peut imaginer qu'elle serait ravie si vous recommenciez à boire. Elle attend… mais cela ne signifie pas qu'elle ne soit pas affamée. "

Naomi ouvrit les yeux et le regarda. " Qu'est-ce… De quoi parlez-vous, Sam ?

- De la persistance, je crois. De la persistance du mal. De sa manière d'attendre. De ses ruses, de son côté si déconcertant. "

Il leva la main et l'ouvrit lentement. " Est-ce que vous reconnaissez cela, Sarah ? "

Elle eut un mouvement de recul en voyant la boule de guimauve rouge posée sur sa paume. Pendant un instant, ses yeux, agrandis, furent bien éveillés, Un éclat de haine et de peur y brilla.

Un éclat de couleur argentée.

” Jetez ça! murmura-t-elle. Jetez-moi cette cochonnerie! ” Sa main fila, protectrice, vers sa nuque, sous la masse de ses cheveux brun-roux.

” C’est à vous que je parle, reprit Sam d’un ton calme. Pas à elle, mais à vous. Je vous aime, Sarah. “

Elle le regarda de nouveau, et l’air affreusement épuisé revint dans ses yeux. ” Oui, dit-elle, c’est possible. Et vous feriez peut-être mieux d’apprendre à y renoncer.

- Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi, Sarah. Je veux que vous me tourniez le dos. Un train arrive. Vous allez le regarder passer, et vous ne vous retournerez pas vers moi tant que je ne vous l’aurai pas dit. Pouvez-vous faire cela ? “

La lèvre supérieure de la jeune femme se souleva. L’expression de haine et de peur mêlées envahit de nouveau son visage hagard. ” Non! Laissez-moi! Allez-vous-en!

- Est-ce bien ce que vous voulez ? Vraiment ? Vous avez pourtant dit à Dolph où je vous trouverais, Sarah. Voulez-vous vraiment que je parte ? “

Ses yeux se refermèrent. Sa bouche se rétracta en un arc d’angoisse. Lorsque ses paupières s’écartèrent de nouveau, les larmes en débordaient et son regard était plein d’une terreur sans nom. ” Oh, Sam, aidez-moi! Il y a quelque chose qui ne va pas du tout et je ne sais pas ce que c’est, ni ce que je dois faire.

- Je sais ce qu’il faut faire, moi. Ayez confiance en moi, Sarah, et confiance en ce que vous avez dit vous-même lorsque nous étions en route pour la bibliothèque, lundi soir. Honnêteté et confiance. Deux choses qui sont à l’inverse de la peur. Honnê- teté et confiance.

- Pourtant, c’est dur, murmura-t-elle. C’est dur d’avoir confiance. C’est dur de croire. “

Il la regarda sans détourner les yeux.

La lèvre supérieure de Naomi se retroussa de nouveau, soudainement, tandis que sa lèvre inférieure se tendait en avant, roulée sur elle-même, ce qui lui donna un instant une forme allongée comme une corne. ” Allez vous faire foutre! glapit-elle. Tirez-vous et allez vous faire foutre, Sam Peebles ! “

Le regard de Sam ne cilla pas.

Elle porta les mains à ses tempes et pressa. ” Je n’ai jamais voulu dire ça. Je ne sais pas pourquoi je l’ai dit. Je… Ma tête… Sam, ma pauvre tête! J’ai l’impression qu’elle se fend en deux. “

Le train siffla au moment où il traversa la rivière Proverbia pour rouler vers Junction City. C’était le convoi de marchandises du milieu de l’après-midi, celui qui passait sans s’arrêter et fonçait vers les entrepôts d’Omaha. Sam l’apercevait déjà.

” Il ne reste pas beaucoup de temps, Sarah. Il faut que ce soit maintenant. Tournez-vous et regardez le train. Regardez-le arriver.

- Oui, fit-elle brusquement. D'accord. Faites ce que vous voulez faire, Sam. Et si vous voyez… si vous voyez que ça ne marche pas… Poussez-moi devant le train. Vous appellerez alors les autres et vous direz que j'ai sauté… que c'était un suicide. " Elle le regarda, l'expression suppliante; une mortelle fatigue se lisait dans ses yeux et sur son visage épuisé. " Ils savent que j'avais des problèmes - ceux du Programme. C'est impossible de dissimuler ses sentiments, devant eux. Ils vous croiront si vous leur dites que j'ai sauté, parce que je ne veux pas que ça continue comme ça. Mais ce qu'il faut savoir, Sam… ce qu'il faut savoir, c'est que dans peu de temps, je crois que j'aurai justement envie que ça continue comme ça.

- Calmez-vous, répondit-il. Il n'est pas question de suicide. Regardez le train, Sarah, et souvenez-vous que je vous aime. "

Elle se tourna vers la voie ferrée. Le convoi était à environ un kilomètre et arrivait vite. Elle porta de nouveau les mains à la nuque et souleva sa chevelure. Sam se pencha… et y vit ce qu'il cherchait, blotti haut à la racine des premiers cheveux, sur la peau impeccablement blanche. Il savait que la moelle épi-nière se trouvait à un centimètre à peine en dessous, et il sentit son estomac se nouer de répugnance.

" Laissez-moi tranquille! cria soudain Ardelia Lortz par la bouche de la femme que Sam en était venu à aimer. Laissez-moi tranquille, espèce de salopard! " Mais les mains de Sarah ne bougèrent pas et maintinrent sa chevelure relevée, lui livrant accès.

" Pouvez-vous lire le numéro de la locomotive, Sarah? " murmura-t-il.

Elle poussa un gémissement.

Il enfonça le pouce dans la boule molle de guimauve rouge, pour y pratiquer un puits légèrement plus large que le parasite tapi sur le cou de Naomi. " Lisez-moi les chiffres, Sarah. Les chiffres.

- Deux… six… Oh, Sam, ma tête me fait mal… On dirait que d'énormes mains essaient de me fendre le crâne en deux…

- Lisez les chiffres, Sarah ", répéta-t-il doucement, jetant la boule de guimauve sur cette excroissance obscène et animée de pulsations.

" Cinq… neuf… cinq… "

Il referma délicatement la pâte rouge et molle sur le parasite, qu'il sentit soudain s'agiter et se tortiller sous la couche sucrée. Et si jamais ça éclate ? Et si jamais ça éclate avant que je puisse le décoller ? C'est du concentré de venin Ardelia Lortz, tout ça… et si jamais il se déchire avant ?

Le train siffla de nouveau. Le vacarme étouffa le cri de douleur de Sarah.

" Du calme… "

Il retira la boulette de guimauve tout en la refermant sur elle-même. Il tenait la chose; elle était prisonnière de la pâte de confiserie, agitée de pulsations frénétiques comme quelque coeur minuscule et malade. Sur la nuque de Sarah, on voyait trois piqûres noires, de la taille d'une tête d'épingle.

” C’est parti! s’écria-t-elle. Sam, c’est parti!

- Pas encore “, répliqua Sam d’un ton dur. Il tenait de nouveau la boulette de guimauve sur sa paume, et une bulle s’efforçait d’en crever la surface.

Le train franchissait en ferraillant le dépôt de Junction City, le dépôt où un homme du nom de Brian Kelly avait autrefois jeté quatre sous à Dave Duncan en lui disant d’aller se faire pendre ailleurs. Grondait à moins de trois cents mètres et se rapprochait rapidement.

Sam passa devant Sarah et s’agenouilla près du rail.

” Qu’est-ce que vous faites, Sam ?

- À toi de jouer, Ardelia, murmura-t-il. Essaie donc celui-là. ” Il gifla l’acier brillant de la boule de guimauve animée de pulsations.

Dans sa tête, il entendit un hurlement indescriptible de fureur et de rage rentrées. Il se releva et recula, regardant la chose prisonnière de la guimauve se débattre et pousser. La pâte se fendit… il vit quelque chose d’un rouge plus sombre, à l’intérieur, qui s’efforçait de se dégager… puis le 14 h 20 pour Omaha fondit dessus, dans le martèlement d’une tempête contrôlée de pistons et de roues.

La guimauve disparut, et à l’intérieur de la tête de Sam Peebles, le cri perçant s’interrompit d’un seul coup, comme coupé au couteau.

Il recula et se tourna vers Sarah. Elle oscillait sur elle-même, les yeux agrandis, rayonnant d’une joie hébétée. Il passa un bras autour de sa taille et la tint tandis que les wagons, fermés, à plates-formes, à citernes, défilaient dans un grondement de tonnerre, et que l’air déplacé agitait leur chevelure.

Ils restèrent ainsi jusqu’au passage du wagon de queue, dont ils regardèrent les petites lumières rouges s’éloigner vers l’ouest. Puis elle se recula un peu, sans sortir du cercle de ses bras, et le regarda.

” Je suis bien libre, Sam ? Vous m’en avez vraiment débarrassée ? C’est ce que je ressens, mais j’ai de la peine à y croire.

- Vous êtes bien libre, oui. Votre amende est payée, à vous aussi, Sarah. Pour l’éternité, votre amende est payée. “

Elle approcha son visage du sien et commença à couvrir ses lèvres, ses joues et ses yeux de petits baisers. Elle ne ferma pas les paupières, pendant ce temps, et ne cessa de le regarder gravement.

Il finit par lui prendre la main et dit: ” Et si nous retournions à l’intérieur, présenter nos devoirs ? Vos amis vont se demander où vous êtes passée.

- Ils pourront être aussi vos amis, Sam… si vous le désirez. “

Il acquiesça. ” Je le désire, je le désire beaucoup.

- Honnêteté. Honnêteté et confiance, fit-elle en le touchant à la joue.

- Vos propres paroles. ” Il l’embrassa de nouveau, puis lui offrit le bras. ” Acceptez-vous de faire quelques pas avec moi, madame ? “

Elle glissa la main sous le bras offert. ” Quelques pas, seulement? Tous mes pas. Toujours, monsieur. “

Et bras dessus, bras dessous, ils retournèrent lentement, par la pelouse, jusqu’à Angle Street.

Fin de minuit 3

MINUIT QUATRE

NOTE SUR ” LE MOLOSSE SURGI DU SOLEIL “

Il y a toujours de temps en temps quelqu’un pour me demander: ” Mais enfin, Steve, quand en auras-tu assez de ces histoires d’horreur, et te mettras-tu à écrire quelque chose de sérieux ? “

Je me suis longtemps offert l’illusion de croire que l’insulte sous-entendue par cette question était pure-ment accidentelle; mais avec les années, je suis de plus en plus convaincu qu’elle ne l’est pas. Je regarde la tête des gens qui balancent cette vanne et, figurez-vous, la plupart me font penser à des bombardiers qui attendent de voir si leur dernière fournée s’est perdue dans la nature ou est tombée en plein sur leur objectif, usine ou dépôt de munitions.

Le fait est que presque tout ce que j’ai écrit, y compris mes textes les plus drôles, l’a été dans un état d’esprit des plus sérieux. Je n’ai guère de souvenirs de m’être trouvé assis devant ma machine à écrire, pris d’un fou rire incontrôlable à l’idée des impayables et délirantes âneries que je venais de moudre. D’accord, je ne serai jamais ni Reynolds Price ni Larry Woiwode - ce n’est pas mon genre -, mais cela ne signifie pas que je ne me soucie pas aussi sincèrement qu’eux de ce que j’écris. Je dois faire ce que je peux, cependant, comme l’a remarqué un jour Nils Lofgren : ” Mon sale moi-même, voilà ce qu’il faut que je sois… sans chercher d’entourloupe. “

Si pour vous réel, au sens de QUELQUE CHOSE QUI POURRAIT RÉELLEMENT ARRIVER, est votre définition d’une histoire sérieuse, vous vous êtes trompé de livre et pouvez changer de crémerie. Mais pendant que vous rassemblez vos affaires, dites-vous que je ne suis pas le seul à exploiter cette veine particulière. Franz Kafka en a extrait quelques beaux joyaux, ainsi que George Orwell, Shirley Jackson, Jorge Luis Borges, Jonathan Swift ou Lewis Carroll. Un coup d’oeil à la liste de ceux qui vont actuellement au charbon nous donne les noms de Thomas Berger, Ray Bradbury, Jonathan Carroll, Thomas Pynchon, Thomas Disch, Kurt Vonnegut Jr., Peter Straub, Isaac Bashevis Sin-ger, Joyce Carol Oates, Katherine Dunn et Mark Hal-pern.

C’est pour les raisons les plus sérieuses que je fais ce que je fais: amour, argent, obsession. Conter l’irrationnel reste la manière la plus saine que je connaisse d’exprimer l’univers dans lequel je vis. Ces contes me servent d’instruments de métaphore et de morale; ils continuent d’être pour moi la meilleure introduction à la question de savoir comment nous percevons les choses et à son corollaire, notre comportement sur la base de ces perceptions. J’ai exploré ces questions aussi bien que je l’ai pu dans les limites de mon talent et de mon intelligence. Je ne suis pas un rafleur de prix littéraires, soit; mais il n’empêche: je suis sérieux. Et même si vous ne devez rien croire d’autre, soyez au moins persuadé de ceci: lorsque je vous prends par la main et commence à parler, mon ami, je crois chacun des mots que je prononce.

Beaucoup de choses que j’ai à dire - ces Choses Réellement Sérieuses - ont à voir avec le monde des petites villes dans lequel j’ai été élevé et où je vis encore. Histoires et romans sont des modèles réduits de ce que nous appelons par dérision la ” vie réelle “, et je crois que la vie, telle qu’elle est vécue dans les petites villes, est un modèle réduit de ce que nous appelons par dérision ” la société “. Cette idée prête certainement à discussion, et je n’ai rien contre la discussion (sans elle, bien des profs

de littérature et bien des critiques seraient au chômage); je prétends simplement qu'un écrivain a besoin d'une sorte de site de lancement et, tout en croyant fermement qu'une histoire peut honorablement exister en soi, l'idée de la petite ville comme microcosme social et psychologique est de moi. J'ai commencé mes expé- riences en ce domaine avec Carrie, et j'ai continué à un niveau plus ambitieux avec Salem. Je n'ai jamais vraiment trouvé mon rythme, cependant, avant Dead Zone: l'accident.

C'était, je crois, la première de mes histoires ayant Castle Rock comme cadre. Depuis, Castle Rock est de plus en plus devenue " ma ville ", au sens où la cité mythique d'Isola est celle d'Ed MacBain et où le village de Glory est celle de Davis Grubb. Je m'y suis trouvé rappelé sans cesse, pour y examiner la vie de ses résidants et la géographie qui semble gouverner leur existence, entre lac et collines et dans le lacis de routes, à l'ouest de la ville.

Avec les années, je me suis de plus en plus inté- ressé, au point d'en être complètement fasciné, à la vie secrète de cette ville et à certaines relations cachées qui me semblaient de plus en plus claires. Une bonne partie de ces histoires n'a pas été publiée, voire n'a même pas été écrite: comment le shérif George Bannerman a perdu son pucelage sur le siège arrière de la voiture de feu son père, comment le mari d'Ophelia Todd a été tué par un moulin à vent ambulant, comment l'adjoint Andy Clutterbuck a perdu l'index de sa main gauche (coupé par une pale de ventilateur. C'est le chien de la maison qui l'a dévoré).

À la suite de Dead Zone: 1 âccident, qui est en partie l'histoire d'un psychotique, Frank Dodd, j'ai écrit une nouvelle, " Le Corps " ; puis Cujo, le roman dans lequel le bon vieux shérif Bannerman mord la pous-sière; ainsi qu'un certain nombre de nouvelles plus ou moins longues sur la ville (les meilleures d'entre elles étant, du moins à mon avis, " Mrs Todd's Short-cut " et " Uncle Otto's Truck "). Tout cela est très bien, mais qu'un auteur soit en transe devant le lieu qui sert de cadre à ses fictions n'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux pour lui. Ce le fut pour Faulkner et Tolkien, mais deux exceptions ne font parfois que prouver la règle; de plus, je ne joue pas dans le même club.

Si bien qu'à un moment donné j'ai décidé (à un niveau inconscient tout d'abord, le niveau où a lieu le Travail Vraiment Sérieux) qu'il était temps de refermer le livre sur Castle Rock, où tant de mes personnages préférés ont vécu et sont morts. Assez est assez, en effet. Le moment était venu de déménager (peut-être pour ne pas aller plus loin que Harlow, la porte à côté, ha! ha!). Mais je refusai de simplement m'esquiver; je tenais à mettre un point final aux choses, à les achever en fanfare.

Peu à peu, j'ai commencé à saisir comment je pourrais y parvenir, et au cours des quatre dernières années, je me suis trouvé embringué dans rien de moins que la rédaction d'une Trilogie de Castle Rock (excusez du peu): les dernières histoires de Castle Rock. Elles n'ont pas été écrites dans l'ordre (je me dis que parfois " dans le désordre " résume l'histoire de ma vie), mais maintenant elles sont couchées sur le papier et elles sont tout ce qu'il y a de plus sérieux… J'espère néanmoins que cela ne signifie pas qu'elles sont du genre minimaliste ou ennuyeux.

La première de ces histoires, La Part des ténèbres, a été publiée en 1989. Bien que ce soit avant tout l'histoire de Thad Beaumont et qu'elle se passe en grande partie à Ludlow (la ville où habitent les Creed dans Simetierre), la ville de Castle Rock est présente dans l'histoire, et le livre sert à introduire le remplaçant du shérif Bannerman, un type du nom d'Alan Pangborn. Le shérif Pangborn est au centre de la dernière histoire de la série, un long roman intitulé Needful Things, dont la publication doit conclure mes démê- lés avec l'endroit que ses habitants appellent familiè- rement The Rock.

Le lien entre ces deux longs récits est l'histoire qui va suivre. Vous ne rencontrerez guère de personnages importants de Castle Rock dans " Le Molosse surgi du soleil ", mais vous y découvrirez Pop Merril, dont le neveu est le voyou du patelin (ainsi que la bête noire de Gordie LaChance dans " Le Corps "). " Le Molosse… " dresse également le décor pour l'ultime feu d'artifice… et existe, je l'espère, en tant qu'histoire à part entière, susceptible d'être lue avec plaisir, même si vous vous fichez de La Part des ténèbres et de NeedfIll Things comme de votre pre-mière chemise.

Reste encore une chose à dire: chaque histoire possède sa propre vie secrète, indépendamment de son cadre, et " Le Molosse surgi du soleil " est une histoire d'appareil photo et de photographies. Il y a environ cinq ans, mon épouse, Tabitha, a commencé à s'intéresser à la photographie; elle s'est aperçue qu'elle s'en sortait bien et s'y est mise sérieusement, étudiant et expérimentant (photos, photos, photos). J'ai moi-même pris de mauvais clichés (je fais partie de ces gens qui coupent invariablement la tête de leurs modèles, ou bien les prennent la bouche grande ouverte), et j'ai beaucoup de respect pour ceux qui en font de bonnes… c'est quelque chose, en outre, qui me fascine.

Au cours de ses expériences, ma femme s'est pro-curé un appareil polaroïd, tellement simple que même un cornichon comme moi arrive à s'en servir. Ce procédé m'a fasciné. J'avais déjà vu et utilisé des polaroïd, évidemment, mais je n'avais jamais réellement réfléchi à leur spécificité, ni regardé de près les images qu'ils produisent. Plus j'y réfléchissais, plus elles me paraissaient étranges. Après tout, ce ne sont pas simplement des images, mais des instants figés du temps… et elles ont quelque chose de particulier.

Cette histoire m'est venue presque d'un seul coup, un soir de l'été 1987, mais l'élaboration qui a abouti à son écriture a duré pas tout à fait un an. Assez sur moi et mes manies. C'était super d'être une fois de plus avec vous, mais ça ne veut pas dire que je vais vous laisser rentrer tout de suite chez vous.

Je crois qu'on vous attend pour fêter un anniversaire, dans la petite ville de Castle Rock.

CHAPITRE PREMIER

Le 15 septembre était l'anniversaire de Kevin, et il eut exactement le cadeau qu'il souhaitait: un Soleil.

Kevin Delevan fêtait son quinzième anniversaire, et ce " Soleil " était un appareil photo polaroïd, un Soleil 660, modèle qui fait tout pour le photographe novice, mis à part les sandwiches au saucisson.

Il eut bien entendu d'autres cadeaux; sa soeur Meg lui offrit une paire de moufles qu'elle avait tricotée elle-même, sa grand-mère de Des Moines lui avait fait parvenir un billet de dix dollars et sa tante Hilda - comme elle le faisait chaque fois - une cravate-cor- don avec un horrible fermoir. Elle avait envoyé la première alors que Kevin avait trois ans, ce qui signifiait qu'il possédait déjà douze de ces horribles cordons de rideaux avec leurs horribles fermoirs dans un tiroir de sa commode, et que celui-ci serait le trei-zième. Il n'en avait jamais porté un seul mais n'était pas autorisé à les jeter. Tante Hilda habitait Portland. Elle n'était jamais venue pour un anniversaire de Kevin ou de Meg, mais pouvait décider un jour de le faire. Dieu sait qu'elle l'aurait pu: Portland n'est qu'à quatre-vingts kilomètres à peine au sud de Castle Rock. Et si jamais elle venait ? Si jamais elle demandait à voir Kevin avec l'une des précédentes cravates ? (Ou Meg avec l'un des précédents foulards?) Avec certains parents, un mot d'excuse peut suffire. Avec Tante Hilda, c'était différent. Car deux faits essentiels la caractérisaient, et ouvraient des perspectives dorées pour les Delevan : Tante Hilda était Riche, et elle était Âgée.

Un jour, la maman de Kevin en était convaincue, elle pourrait faire QUELQUE CHOSE pour Kevin et Meg. Il était sous-entendu que le quelque chose en question interviendrait probablement après que Tante Hilda aurait finalement cassé sa pipe, et se présenterait sous la forme d'une clause dans son testament. En attendant, on considérait judicieux de conserver les horribles cravates-cordons et les tout aussi horribles foulards. Si bien que cette treizième cravate-cordon (avec son fermoir censé représenter, jugea Kevin, un pivert) allait rejoindre les autres, tandis que Kevin écrirait à sa tante un mot de remerciement, non point sous la pression de sa mère et encore moins parce qu'il pensait que sa tante Hilda pourrait peut-être faire QUELQUE CHOSE pour lui et sa soeur plus tard (c'était le dernier de ses soucis), mais parce que c'était un garçon attentionné, d'une manière générale, avec de bonnes habitudes et sans vices réels.

Il remercia tout le monde (son père et sa mère avaient fourni évidemment d'autres cadeaux de moindre valeur - l'appareil photo étant de loin le plus important - et ils étaient ravis de le voir aussi heureux), sans oublier de faire une bise à Meg (elle pouffa et fit semblant de s'essuyer, mais sa joie était également évidente), ni de lui dire que les moufles seraient parfaites pour aller skier cet hiver; mais l'essentiel de son attention alla au polaroïd et aux films qui l'accompagnaient.

Il fit généreusement honneur au gâteau d'anniversaire et à la crème glacée, même si l'envie de prendre l'appareil photo et de s'en servir le démangeait manifestement. Dès qu'il put décemment le faire, il s'y mit.

C'est à ce moment-là que les ennuis commencè- rent.

Il lut les recommandations du manuel aussi attentivement que son envie de commencer le lui permettait, puis il chargea l'appareil pendant que toute la famille l'observait, impatiente mais aussi

pleine d'une crainte inavouée: pour quelque obscure rai-son, ce sont souvent les cadeaux dont on attend le plus qui ne fonctionnent pas. Il y eut un petit soupir général - oh, à peine un souffle - lorsque l'appareil recracha docilement, comme le prévoyaient les ins-tructions, le carré de carton qui surmontait le paquet du film.

On voyait, sur le boîtier de l'appareil, deux petits points, un rouge et un vert, séparés par un éclair en zigzag. La lumière rouge s'alluma au moment du chargement, et brilla pendant environ deux secondes. Tous regardaient, fascinés et silencieux, tandis que le Soleil 660 reniflait la lumière. Puis elle s'éteignit, et la lumière verte se mit à clignoter rapidement.

" C'est prêt, dit Kevin de la même voix faussement détachée que Neil Armstrong lorsqu'il avait commenté son petit-pas-grand-pour-l'humanité sur la Lune. Tenez, mettez-vous tous ensemble.

- J'ai horreur qu'on me prenne en photo! " s'écria Meg en se cachant la figure des mains, avec ce mélange théâtral d'anxiété et de plaisir qui est l'apa-nage des fillettes de moins de treize ans et des très mauvaises comédiennes. " Allons, voyons, Meg, dit M. Delevan. - Ne fais pas l'idiote, Meg ", ajouta Mme Delevan.

La fillette laissa tomber les mains (et ses objections), et le trio se planta au bout de la table, avec en premier plan ce qui restait du gâteau d'anniversaire.

Kevin mit l'oeil au viseur. " Serre-toi un peu plus contre Meg, Maman, dit-il avec un geste de la main. Toi aussi, Papa (mouvement de la main dans l'autre sens, cette fois).

- Vous m'écrabouillez! " protesta Meg.

Kevin posa le doigt sur le bouton de prise de vue, puis se souvint brièvement de la note, dans le manuel, qui disait combien il était facile de couper la tête d'un sujet. Quest-ce qu'une tête de plus ou de moins, pensa-t-il: mais au lieu de trouver ça drôle, il ressentit un petit picotement à la base de son épine dorsale, évanoui et oublié avant même d'être remarqué ou presque. Il releva un peu l'appareil. Voilà. Ils étaient tous dans le cadre. Bon.

" Très bien! chantonna-t-il. Souriez et dites " faire l'amour ".

- Kevin ! " s'écria sa mère, outrée.

Son père éclata de rire et Meg le gratifia de ce hululement suraigu et dément auquel même les mauvaises comédiennes ne s'essaient pas: ce rire est le privilège des seules fillettes ayant entre dix et douze ans.

Kevin appuya sur le bouton.

Alimenté par la pile du film, la lampe du flash bai-gna la pièce, un instant, d'une impitoyable lumière blanche.

C'est mon appareil, pensa Kevin. Ce moment aurait dû être le temps fort de son quinzième anniversaire. Au lieu de cela, cette idée provoqua de nouveau le bizarre petit picotement. Plus net, cette fois.

L’appareil fit un bruit, quelque chose entre couinement et ronronnement, bruit qui échappe à une complète description mais que la plupart des gens identifient néanmoins sans problème: celui d’un appareil polaroïd crachouillant ce qui n’est peut-être pas une oeuvre d’art mais une photo souvent acceptable, et qui procure presque toujours une immé- diate satisfaction.

” Laisse-moi voir! s’écria Meg.

- Calme-toi, poussin, lui dit son père. Il leur faut un peu de temps pour se développer. “

Meg contemplait la surface raide et grise de ce qui n’était pas encore une photographie avec l’expression absorbée d’une diseuse de bonne aventure regardant sa boule de cristal.

Le reste de la famille l’entoura, prise de la même anxiété qu’au moment de la cérémonie du chargement de l’appareil: Famille américaine attendant de pouvoir respirer, aurait pu être le titre du tableau qu’ils composaient.

Kevin sentit une terrible tension envahir ses muscles, et cette fois-ci il n’était pas question de l’ignorer. Il n’arrivait pas à se l’expliquer… mais elle était là. On aurait dit qu’il ne pouvait détourner les yeux de ce bloc gris massif, pris dans son cadre blanc.

” Je crois que je me vois! ” s’exclama Meg, toute contente. Puis, un instant plus tard: ” Non, je ne crois pas. Il me semble que c’est… “

Ils regardèrent dans un silence absolu le gris s’éclaircir, comme sont supposées le faire les brumes dans la boule de cristal d’une voyante, lorsque les vibrations, ou les sensations (ou n’importe quoi) sont bonnes ; et l’image devint visible. M. Delevan fut le premier à rompre le silence.

” Qu’est-ce que c’est que ça? demanda-t-il, à personne en particulier. Une blague? “

Kevin avait reposé l’appareil sans y songer - trop près du bord de la table - afin de regarder la photo se développer: Meg vit ce qu’elle représentait et recula d’un seul pas; on ne lisait ni peur ni stupéfaction sur son visage, rien que de la surprise ordinaire. Dans le mouvement qu’elle fit pour se tourner vers son père, sa main faucha malencontreusement le Soleil 660, qui tomba sur le sol. Mme Delevan regardait l’image en train de se révéler dans une sorte de transe, son expression étant celle d’une femme profondément intriguée ou bien qui ressent les pré- mices d’une bonne migraine. Le bruit que fit l’appareil en heurtant le sol la fit sursauter. Elle poussa un petit cri, recula d’un pas, trébucha contre le pied de Meg et perdit l’équilibre. M. Delevan la rattrapa mais son geste eut pour effet de propulser Meg, qui se trouvait toujours entre eux, assez violemment vers l’avant. Non seulement M. Delevan rattrapa sa femme, mais il le fit avec une certaine grâce. Pendant un bref instant, ils auraient fait un charmant tableau. Papa et Maman, montrant qu’ils étaient encore capables de brûler les planches, immortalisés à la fin d’un tango inspiré, elle avec un bras projeté en l’air, le dos arqué en arrière, lui pen-ché sur elle dans cette position masculine ambiguë qui, selon les circonstances, peut passer pour de la sollicitude ou du désir.

Meg avait onze ans et était moins gracieuse. Elle alla cogner brutalement de l’estomac contre la table. Le coup aurait pu la blesser, mais elle prenait depuis un an et demi des cours de danse à l’Association des Jeunes Filles Chrétiennes, trois fois par semaine. Elle dansait sans grand talent, mais elle y prenait beaucoup de plaisir, et l’exercice lui avait suffisamment renforcé la ceinture abdominale

pour lui permettre d'absorber le choc avec autant d'efficacité que de bons amortisseurs absorbent les nids-de-poule d'un chemin. N'empêche, elle garda une bande noir et bleu au-dessus des hanches les jours suivants; il fal-lut presque deux semaines pour qu'elle virât au vio-let, puis au jaune, avant de s'effacer… comme une photo polaroïd à l'envers.

Au moment où se produisit cet accident digne du cinéma muet, elle ne le sentit même pas, elle heurta simplement la table en poussant un cri. La table se souleva. Le gâteau d'anniversaire, que l'on aurait dû voir au premier plan de la première photo prise par Kevin avec son appareil tout neuf, glissa du plateau. M. Delevan n'eut même pas le temps de prononcer sa phrase: Tu tés fàit mal, Meg ? que les restes de pâtisserie tombaient sur le Soleil 660 avec un splatch ! juteux, bombardant leurs chaussures, le sol et les plinthes de fragments de glaçage.

Tout barbouillé de chocolat, le viseur pointait hors du magma. C'était tout.

Joyeux anniversaire, Kevin.

Kevin et son père étaient installés sur le canapé du salon ce soir-là, lorsque Mme Delevan entra, agitant deux bouts de papier cornés et agrafés ensemble. Le père et le fils avaient chacun un livre sur les genoux, mais ils étaient surtout occupés à contempler l'appareil photo, honteusement posé parmi les clichés polaroïd qui jonchaient la table à café. Tous paraissaient montrer la même chose.

Meg était assise à même le sol, non loin d'eux, et regardait un film de location sur le magnétoscope. Kevin ne se rappelait plus très bien de quoi il s'agissait, mais on y voyait des tas de gens courir dans tous les sens, poussant des hurlements, et il en déduisit que c'était l'un de ces films d'horreur pour lesquels Meg nourrissait une véritable passion. Ses parents les trouvaient d'un goût abominable (M. Delevan, en particulier, se scandalisait régulièrement devant ce qu'il appelait " ces inepties sans nom ") ; mais ce soir, ni l'un ni l'autre n'avaient dit mot. Kevin supposait qu'ils étaient tout simplement soulagés de ne plus l'entendre se plaindre du coup à l'estomac ou se demander quels étaient les symptômes exacts d'une rate éclatée.

" Les voilà, dit Mme Delevan. Je les ai trouvés au fond de mon sac, à la deuxième fouille. " Elle les ten-dit à son mari: une facture de J. C. Penney's et un reçu de MasterCard. " Je n'arrive jamais à trouver quelque chose du premier coup. Je crois que personne n'y arrive. Il doit s'agir d'une loi de la nature. "

Debout, les mains sur les hanches, elle regarda tour à tour son mari et son fils.

" Vous faites une tête, tous les deux, comme si vous veniez de tuer le chat de la maison.

-Nous n'avons pas de chat, lui fit remarquer Kevin.

- Tu sais bien ce que je veux dire. C'est scandaleux, évidemment, mais c'est une affaire qui sera réglée le temps de le dire. Penney's se fera un plaisir de nous le changer…

- Je n'en suis pas si sûr ", la coupa John. Il prit l'appareil, lui jeta un regard de dégoût (presque l'air d'être sur le point de lui cracher dessus) et le reposa. " Un éclat a sauté quand il a heurté le sol.

Tu vois ? “

Mme Delevan n’y jeta qu’un coup d’oeil de pure forme. ” Eh bien, si Penney’s ne veut pas, je suis sûre que la société polaroïd le fera. On se rend bien compte que la chute n’a pas le moindre rapport avec ce qui cloche. La première photo est exactement comme les autres, et Kevin l’a prise avant que Meg ne fasse tomber l’appareil de la table.

- Je l’ai pas fait exprès! ” protesta Meg sans se retourner. Sur l’écran, un personnage haut comme trois pommes - une malveillante poupée du nom de Chuckie, semblait-il à Kevin - poursuivait un petit garçon. Chuckie, habillée d’une salopette, brandissait un couteau.

” Je le sais bien, ma chérie. Comment va ton estomac?

- Ça me fait mal, geignait Meg. Je crois qu’un peu de crème glacée me ferait du bien. Est-ce qu’il en reste ?

- Oui, je crois. “

Meg gratifia sa mère de son sourire le plus enjô- leur. ” Tu veux bien m’en apporter?

- Certainement pas, répondit Mme Delevan d’un ton affable. Va te la chercher toi-même. Et c’est quoi, cette horreur que tu regardes ?

-Jeux d’enfants, répondit Megan. Il y a une pou-pée qui devient vivante, Chuckie. C’est chouette. “

Mme Delevan prit un air pincé.

” Les poupées ne deviennent pas vivantes comme ça, Meg “, intervint son père. Il parlait sans conviction, comme s’il savait la cause perdue d’avance.

” Chuckie, si, insista Meg. Dans les films, n’importe quoi peut arriver. ” Elle fit un arrêt sur image avec la télécommande et se leva pour aller chercher sa crème glacée.

” Mais quel plaisir peut-elle donc trouver à regarder ces inepties ? demanda M. Delevan à sa femme, d’un ton presque plaintif.

- Aucune idée, chéri. “

Kevin avait pris l’appareil photo d’une main et tenait une poignée de clichés de l’autre - ils en avaient tiré près d’une douzaine en tout. ” Je ne sais pas si j’ai envie d’être remboursé “, dit-il.

Son père le regarda, médusé. ” Quoi? Seigneur Jésus!

- Eh bien, fit Kevin, un peu sur la défensive, je dis simplement que nous devrions peut-être y réfléchir. Ce que je veux dire… ce n’est pas un défaut ordinaire, hein ? Pas comme si les photos sortaient surexposées… ou comme si elles restaient blanches… ce serait autre chose. Mais un truc comme ça, comment est-ce possible ? La même photo, encore et encore! Mais regardez! On est à l’extérieur, alors qu’on les a toutes prises à l’intérieur!

- C’est un canular, conclut son père. Ça ne peut ètre qu’un canular. Il n’y a qu’une chose à faire, échanger le foutu appareil et oublier cette histoire. - À mon avis, ce n’est pas un canular. (Kevin revenait à la charge.) Tout d’abord, c’est trop compliqué pour ça. Comment bricoler un appareil pour qu’il fasse tout le temps la même photo ? En plus, d’un point de vue psychologique, ça ne tient pas. - Et maintenant, la psychologie, fit M. Delevan en roulant des yeux vers sa femme.

Oui, la psychologie, répliqua Kevin avec fermeté. Quand un type te donne une cigarette avec un pétard ou du chewing-gum au poivre, il reste dans le coin pour assister au spectacle, non ? Mais à moins d’imaginer que c’est toi et maman qui vous êtes payé ma tête…

- Ton père n’est pas quelqu’un qui fait ce genre de blague, mon chéri “, intervint Mme Delevan, présentant cette évidence d’un ton doux.

John Delevan regardait son fils, lèvres serrées. L’expression qu’il arborait toujours lorsqu’il le voyait dériver vers l’aire de jeu, pour prendre une comparaison avec le base-ball, où il paraissait le plus à l’aise: left field. À gauche, très loin à gauche. Il y avait un aspect subtil et intuitif, chez Kevin, qui l’avait toujours intrigué et dérouté. Il ignorait d’où il provenait, mais il était sûr que ce n’était pas du côté de sa propre famille.

Il soupira et regarda de nouveau l’appareil photo. Un éclat de plastique noir avait sauté du côté gauche du boîtier, et on voyait une fêlure, aussi fine qu’un cheveu humain, courir sur une partie de l’optique du viseur. Elle devenait invisible lorsqu’on y portait un oeil pour cadrer le sujet que l’on n’obtenait pas: ce que l’on obtenait se trouvait éparpillé sur la table à café et dans la salle à manger.

Ce que l’on obtenait ressemblait à quelque vagabond recueilli par la SPA du coin.

” Bon, d’accord, mais que diable vas-tu en faire? demanda-t-il. Voyons, essaie d’envisager les choses de manière raisonnable, Kevin. Quels sont les avantages pratiques d’un appareil photo qui reproduit chaque fois la même chose ? “

Mais ce n’était pas à des avantages pratiques que pensait Kevin. En fait, il ne pensait rien du tout. Il éprouvait quelque chose, ou plutôt se souvenait de l’avoir éprouvé. À l’instant où il avait appuyé sur le déclencheur, une idée bien claire

(Il est moi)

lui avait envahi l’esprit aussi complètement que la lumière blanche l’avait aveuglé. Cette idée, en elle-même achevée mais néanmoins inexplicable, avait été accompagnée par un puissant mélange d’émotions qu’il n’arrivait toujours pas à identifier entière-ment… même s’il avait l’impression que la peur et l’excitation y prédominaient.

De plus, son père ne connaissait qu’une manière d’envisager les choses: raisonnablement. Jamais il ne serait capable de comprendre les intuitions de Kevin, pas plus que le goût de Meg pour les poupées assassines.

Meg revint avec une énorme portion de crème gla-cée et remit le film en marche. Quelqu’un essayait maintenant d’incinérer Chuckie avec une lampe à souder, ce qui ne l’empêchait pas de toujours brandir son couteau. ” Vous vous disputez encore ?

- Nous avons simplement une discussion, répliqua John Delevan, les lèvres plus serrées que jamais.

- Bon, d'accord, admit Meg, s'asseyant de nouveau en tailleur sur le sol. C'est toujours ce que tu dis.

- Meg ? demanda Kevin aimablement.

- Quoi?

- Si tu balances autant de crème glacée sur une rate éclatée, tu mourras dans des souffrances horribles cette nuit. Bien entendu, ta rate n'a peut-être pas vraiment éclaté, mais… "

La fillette lui tira la langue et retourna à son film.

M. Delevan regardait son fils avec une expression où se mêlaient affection et exaspération. " Écoute, Kev, c'est ton appareil, là-dessus, nous sommes tout à fait d'accord. Tu peux en faire ce que tu veux. Cependant…

- Enfin, Papa, est-ce que ça ne t'intéresse pas au moins un peu, de chercher à savoir pourquoi il fait ce qu'il fait?

- Pas le moins du monde. "

Ce fut au tour de Kevin de rouler des yeux. Pendant ce temps, sa mère les regardait tour à tour, avec le même plaisir que si elle suivait un bon match de tennis. La comparaison n'était pas exagérée. Cela faisait des années qu'elle observait le père et le fils dans leurs joutes, et le spectacle ne l'ennuyait toujours pas. Elle se demandait parfois s'ils découvriraient jamais à quel point ils se ressemblaient.

" Eh bien, je veux réfléchir à la question.

- Parfait. Je voulais simplement que tu saches que je peux passer chez Penney's demain et faire l'échange - si tu es d'accord, et si eux aussi le sont, étant donné l'état dans lequel est l'appareil. Si en revanche tu veux le garder, c'est également parfait. Je m'en lave les mains. " Il joignit le geste (vif) à la parole.

" Je suppose que mon opinion ne vous intéresse pas, intervint Meg.

- En effet, pas du tout, dit Kevin.

- Mais si, Meg. (C'était Mme Delevan.)

- Je crois que c'est un appareil photo surnaturel, reprit la fillette, tout en léchant la crème glacée sur sa cuillère. Je crois que c'est une Manifestation.

- Parfaitement ridicule, observa aussitôt John.

- Non, pas du tout. Il se trouve que c'est la seule explication qui tienne. Tu ne veux pas le reconnaître, parce que tu ne crois pas dans les trucs comme ça. Si un fantôme flottait devant ton nez,

Papa, tu ne le verrais même pas. Qu'est-ce que tu en penses, Kev ? "

Kevin resta quelques instants sans répondre - sans être capable de répondre. Impression d'un nouvel éclair de flash, cette fois derrière ses yeux, et non devant. " Kev ? Redescends sur terre, Kev !

- Je crois que tu tiens peut-être quelque chose, Bouchon, dit-il lentement.

- Oh, bon Dieu, fit John Delevan, se mettant debout. C'est la revanche de Freddy et Jason. Voilà mon fils qui s'imagine que son cadeau d'anniversaire est hanté. Je vais me coucher. Mais auparavant, je voudrais dire encore une chose. Un appareil photo qui prend et reprend sans cesse la même chose - en particulier quelque chose d'aussi ordinaire que ce qu'on voit sur ces clichés - est la plus barbante des manifestations surnaturelles.

- Et pourtant… ", commença Kevin. Il tenait les photos comme des cartes douteuses pendant une partie de poker.

" Je crois qu'il est temps que nous allions tous nous coucher, fit vivement Mme Delevan. Meg, si tu tiens absolument à voir ce chef-d'oeuvre du cinéma en entier, tu pourras regarder la suite demain matin.

- Mais c'est presque fini! protesta la fillette.

- Je monterai avec elle, Maman ", intervint Kevin ; un quart d'heure plus tard, une fois l'horrible Chuckie mise hors d'état de nuire (du moins jusqu'à l'épi-sode suivant), les enfants regagnaient leurs chambres respectives. Mais Kevin eut du mal à s'endormir. Allongé dans son lit, il écoutait un vent soutenu de fin d'été poursuivre une conversation faite de murmures agités dans le feuillage des arbres, tout en se demandant pour quelle raison mystérieuse un appareil photo pouvait bien reproduire toujours le même cliché, et quelle signification avait ce phénomène. Il ne se laissa glisser dans le sommeil que lorsqu'il se rendit compte que sa décision était prise: il garderait le Soleil 660 au moins pendant encore quelque temps.

Il est à moi, songea-t-il soudain. Il se tourna de côté et ferma les yeux; quarante secondes après, il dormait à poings fermés.

CHAPITRE DEUX

Au milieu du caquetage et des tic-tac de ce qui semblait être au moins cinquante mille horloges, mais totalement indifférent au bruit, Reginald ” Pop ” Merrill, à l’aide d’un gadget encore plus fin qu’un ophtalmoscope, éclairait d’un mince pinceau de lumière l’intérieur du polaroïd de Kevin, sous les yeux de l’adolescent. Pop, qui n’avait pas besoin de ses lunettes pourvoir de près, les avait relevées sur le sommet chauve de son crâne.

” Hem-hem, fit-il en éteignant la lumière.

- Est-ce que vous avez trouvé ce qui ne va pas ? demanda Kevin.

- Eh non, répondit Pop Merrill en faisant claquer le compartiment à film, maintenant vide. Pas la moindre idée. ” Et avant que Kevin eût le temps de répliquer quelque chose, les horloges se mirent les unes après les autres à sonner quatre heures; pendant un moment, toute conversation parut absurde, même s’il demeurait possible de parler.

Je veux y réfléchir, avait-il répondu à son père le soir de ses quinze ans, trois jours auparavant, déclaration qui les avait surpris tous les deux. Enfant, il avait toujours mis un point d’honneur à ne pas pen-ser aux choses et tout au fond de son coeur, John Delevan avait fini par se persuader que jamais Kevin n’y penserait, qu’il le dût ou non. Ils avaient été séduits, comme le sont souvent un père et son fils, par l’idée que leur comportement et leur mode très différent de penser ne changeraient jamais, que leurs relations s’en trouvaient de la sorte établies pour l’éternité… et qu’ainsi l’enfance continuerait jusqu’à la fin des temps. Je veux y réfléchir: cette réplique contenait, implicitement, tout un monde de changement potentiel.

Qui plus est, en tant qu’être humain ayant jusqu’ici vécu en prenant la plupart de ses décisions par instinct plus que par réflexion (et il faisait partie de ces gens qui ont le bonheur d’avoir des instincts presque toujours bons, de ceux, en d’autres termes, qui ont le don de faire enrager les personnes raisonnables), Kevin était surpris de se trouver pris entre les deux termes d’un dilemme.

Terme 1: il avait souhaité avoir un appareil photo polaroïd pour son anniversaire, mais, bon Dieu de bon Dieu, un appareil en état de fonctionnement.

Terme 2: il était profondément intrigué par le mot employé par Meg: surnaturel.

Dans le genre écervelée, sa petite soeur battait des records, certes, mais elle n’était pas sotte, et Kevin restait convaincu qu’elle n’avait pas employé ce mot à la légère ou sans y avoir réfléchi. Son père, qui appartenait plutôt à la tribu des Rationnels que des Instinctifs, avait réagi par des sarcasmes, mais Kevin ne se sentait pas prêt à le suivre sur ce terrain… du moins pas encore. Ce mot, ce mot exotique fascinant. Son esprit ne pouvait s’empêcher de tourner autour.

Je crois que c’est une Manifestation.

Kevin était amusé (et un peu vexé) que seule Meg eût été assez brillante - ou courageuse - pour dire à voix haute ce qui aurait dû leur venir à l’esprit à tous, étant donné l’étrangeté des images que produisait le Soleil 660; mais à la vérité, ce n’était pas si étonnant que cela. Ils n’étaient pas une

famille très croyante ; ils n'allaient à l'église que tous les trois ans, pour Noël, lorsque Tante Hilda venait passer les vacances avec eux au lieu d'aller chez d'autres parents, mais excepté les mariages et les enterrements, c'était tout. Si l'un d'entre eux croyait au monde invisible, c'était bien Megan, jamais rassasiée de cadavres qui marchent, de poupées vivantes, et d'autos intelligentes écrasant les personnes qu'elles n'aiment pas.

Aucun des deux parents de Kevin n'avait beaucoup de goût pour le bizarre. Ils ne lisaient pas leur horo-scope dans le journal ; ils ne prenaient jamais les comètes et les étoiles filantes pour des présages du Tout-Puissant; et là où certains auraient vu le visage de Jésus-Christ au fond d'une casserole d'enchilada, John et Mary Delevan ne découvraient que des haricots ayant attaché. Il n'était pas surprenant que Kevin, qui n'avait jamais vu l'homme dans la lune parce que ni son père ni sa mère n'avaient pris la peine de le lui montrer, eût été de même incapable de percevoir la possibilité d'une Manifestation surnaturelle dans un appareil photo qui prenait constamment le même cliché, à l'intérieur ou à l'extérieur, dans la lumière ou dans l'obscurité d'un placard, jusqu'au moment où sa soeur avait lancé cette suggestion, elle qui avait une fois envoyé une lettre d'admiratrice à Jason et reçu, par retour de courrier, la photo (sur papier glacé et signée) d'un type dissimulé par un masque de hockey taché de sang.

Une fois envisagée, cette possibilité devenait difficile à oublier; comme l'a dit un jour Dostoïevski, ce vieux malin de Russe, à son petit frère (lorsque l'un et l'autre étaient deux jeunes malins de Russes), essaie donc de ne pas penser, pendant les trente prochaines secondes, à un ours blanc aux yeux bleus. Difficile.

Il avait donc passé deux jours à tourner autour du pot dans son esprit, à essayer de déchiffrer des hiéroglyphes désespérément évanescents et à tenter de déterminer ce qu'il souhaitait le plus: un appareil photo ou la possibilité d'une Manifestation. Ou, pour le dire autrement, s'il avait envie du Soleil… ou de l'homme dans la lune.

À la fin du deuxième jour (même chez les adolescents de quinze ans manifestement destinés à rejoindre la tribu des Rationnels, les dilemmes durent rarement plus d'une semaine), il avait opté pour l'homme dans la lune, au moins à l'essai.

Il avait pris cette décision pendant l'heure d'étude (septième période) et lorsque la sonnerie retentit, signalant à la fois la fin de l'étude et de la journée d'école, il avait été voir le professeur qu'il respectait le plus, M. Baker, et lui avait demandé s'il connaissait quelqu'un qui réparait les appareils photo.

" Pas quelqu'un d'un magasin de photographie, vous comprenez, avait-il expliqué. Plutôt un type… un type astucieux.

- Un philosophe de l'ouverture 1,9 à 16, en somme? " avait répondu M. Baker. C'était ce genre de reparties qui, entre autres, lui valait le respect de Kevin. Une réflexion imagée et astucieuse. " Un sage de l'objectif ? Un alchimiste de la focale ? Un…

- Un type qui en a vu d'autres, le coupa Kevin avec circonspection.

- Pop Merrill.

- Oui?

- Le propriétaire de l'Emporium Galorium. - Ah, cette boutique.

- Ouais, fit M. Baker avec un sourire, cette boutique. Si ce que tu cherches est bien le bricolo universel local.

- Oui, je crois que c'est ça.

- On trouve pratiquement tout et n'importe quoi chez lui. " Kevin ne pouvait qu'être d'accord. Bien que n'ayant jamais pénétré à l'intérieur, il passait devant l'Emporium Galorium cinq, dix, peut-être quinze fois par semaine (dans une ville comme Castle Rock, on est obligé de beaucoup passer devant tout, ce qui, de l'avis de Kevin Delevan, finissait par devenir d'un fabuleux ennui), et il en connaissait bien les vitrines. La boutique paraissait encombrée jusqu'au plafond, littéralement, par toutes sortes d'objets, pour la plupart mécaniques. Mais sa mère en parlait avec mépris (" une brocante de poubelles ") et son père affirmait que M. Merrill gagnait sa vie en arnaquant les touristes, l'été. Si bien que Kevin n'y était jamais entré; s'il s'était agi d'une simple " brocante ", il en aurait peut-être franchi le seuil; très probablement, même. Mais faire ce que les touristes faisaient, et acheter quelque chose là où on les arnaquait, voilà qui était impensable. Autant partir au lycée en blouse et en jupe. Les touristes pouvaient bien faire tout ce qu'ils voulaient (et le faisaient). Ils étaient tous cinglés, et se comportaient comme tels. Être leur contemporain, soit; mais être confondu avec eux? Jamais. Au grand jamais!

"… Pratiquement tout ce qu'on peut imaginer, répétait M. Baker, et il a réparé lui-même la plupart des choses qu'il a. Il est persuadé que son numéro de philosophe de comptoir, verres en équilibre sur la tête, déclarations byzantines -tout ça épate les gens. Ceux qui le connaissent se gardent bien de le désabuser. Je ne suis pas sûr, même, que quelqu'un oserait le désabuser. - Pourquoi ? Que voulez-vous dire? "

M. Baker haussa les épaules. Un curieux petit sourire rentré lui effleura les lèvres. " Pop - je veux dire M. Merrill - trempe dans pas mal d'affaires juteuses, par ici. Tu serais surpris, Kevin. "

Kevin se moquait bien de savoir dans combien d'affaires juteuses Pop Merrill pouvait bien tremper, ou du genre de jus qui en coulait. Il ne lui restait qu'une seule question importante à poser, puisque les touristes étaient partis et qu'il pourrait probablement se faufiler dans l'Emporium Galorium sans être vu, demain après-midi, s'il profitait de l'autorisation faite à tous les étudiants, sauf ceux de première année, de sauter la dernière heure d'étude, deux fois par mois.

" Dois-je l'appeler Pop ou monsieur Merrill ? "

D'un ton solennel, le professeur répondit: " Je crois qu'il est capable de tuer toute personne de moins de soixante ans qui se permettrait de l'appeler Pop. "

Et curieusement, Kevin resta avec l'impression que M. Baker ne plaisantait pas tout à fait.

" Vous ne le savez vraiment pas, hein ? " dit Kevin lorsque pendules et horloges eurent égrené leurs

coups.

Ça ne s'était pas passé comme dans un film, où toutes commencent et finissent de sonner ensemble; il s'agissait de pendules et d'horloges réelles, et il avait l'impression que la plupart d'entre elles (comme tous les autres mécanismes ayant échoué à l'Emporium Galorium), loin de fonctionner normalement, ne faisaient que se traîner avec peine. Elles avaient commencé à sonner à 3:58 d'après sa Seiko à quartz; puis elles avaient pris de la vitesse et du volume sonore, peu à peu (comme un vieux camion qui passe laborieusement, avec des protestations et des à-coups, de première en seconde). Il y eut environ quatre secondes pendant lesquelles elles eurent l'air de sonner toutes en même temps - sonner, tinter, dreliner, cou-couiner, du bong le plus grave au ding argentin - mais leur synchronisme n'alla pas plus loin. On ne peut pas dire non plus qu'elles se déclen-chèrent, mais plutôt qu'elles renoncèrent à se retenir davantage, comme de l'eau qui finit par s'écouler avec des gargouillis dans une évacuation qui n'est pas complètement bouchée.

Il ne comprenait absolument pas pour quelle rai-son il se sentait aussi déçu. S'était-il vraiment attendu à quelque chose d'autre? Que Pop Merrill, décrit par M. Baker comme un philosophe de l'ouverture F-quelque chose et un bricolo universel, dégage un ressort et lui dise: " Tiens, regarde. C'est à cause de cette cochonnerie de ressort qu'on voit un chien chaque fois que tu appuies sur le déclencheur. C'est un ressort à chien, comme ceux des jouets de gosses en forme de chien, tu les remontes, ils marchent et ils aboient en bougeant la queue; un petit rigolo, sur la chaîne d'assemblage des Soleil 660, s'amuse à en mettre dans les appareils. "

S'était-il attendu à cela ?

Non. Mais au moins… à quelque chose.

" Mais alors là, pas la moindre idée ", répéta Pop joyeusement. Il prit derrière lui une pipe dans le style de la bouffarde de Douglas McArthur, posée sur un râtelier en forme de siège-baquet. Il entreprit de la bourrer en prenant le tabac dans une blague en simi-licuir avec HERBE DU DIABLE écrit dessus. " On peut même pas démonter ces engins, tu comprends. - Vous pouvez pas ?

- Eh non ", répondit Pop. Il était gai comme un pinson. Il s'interrompit, juste le temps de donner un petit coup de pouce à la monture de ses lunettes; elles tombèrent exactement en place avec un petit bruit mou et vinrent cacher les deux points rouges de part et d'autre de son nez. " On pouvait les démonter, autrefois ", reprit-il, faisant surgir une allumette Dia-mond Blue Tip d'une poche de son gilet (car il portait bien entendu un gilet), et appuyant l'ongle jauni et épais de son pouce sur la partie soufrée. Oui, c'était un individu à rouler les touristes une main attachée derrière le dos (dans la mesure où ce n'était pas celle avec laquelle il pêchait ses allumettes et les enflam-mait). Même à quinze ans, Kevin s'en rendait bien compte. Pop Merrill avait du style. " Je veux parler des appareils polaroïd Land. Tu n'as jamais vu un de ces chefs-d'oeuvre ?

- Non. "

Pop enflamma l'allumette du premier coup d'ongle, comme il le faisait évidemment toujours, et la présenta à la bouffarde, si bien que sa réponse s'accompagna de petits signaux de fumée ravissants à voir mais d'une odeur infecte.

" Vraiment des chefs-d'oeuvre. On aurait dit ces anciennes chambres noires comme celles qu'on

utilisait au début du siècle, ou en tout cas avant que Kodak n'invente le boîtier Brownie. Ce que je veux dire (Kevin n'allait pas tarder à se rendre compte que c'était la phrase fétiche de Pop Merrill ; il s'en servait comme on dit " tu sais " ou " j'allais dire ", pour accentuer, modifier, qualifier ou tout simplement pour prendre le temps de réfléchir), c'est qu'ils l'ont un peu bricolée, avec du chrome et des panneaux en cuir véritable, mais il avait toujours cet air démodé, comme les appareils à faire des daguerréotypes. Quand tu l'ouvrais, il étirait un cou en accordéon, parce que les lentilles avaient besoin d'au moins quinze centimètres pour obtenir une image nette. Pour avoir l'air démodé, il avait l'air démodé, à côté des Kodak des années quarante et cinquante. Et il avait en outre une autre particularité: il ne prenait que des photos en noir et blanc. - Ah bon? fit Kevin, intéressé malgré lui.

- Exactement! " répliqua Pop, toujours gai comme un pinson, son regard bleu pétillant à travers la fumée qui montait de son brûle-gueule et ses lunettes rondes. Le genre de pétillement qui trahissait soit la bonne humeur, soit l'avarice. " Ce que je veux dire, c'est que ces appareils firent rire les gens comme les premières Coccinelles Volkswagen… ce qui ne les empêcha pas d'acheter les polaroïd comme ils achetaient les Coccinelles, parce que les polaroïd faisaient une chose que ne faisaient ni les Nikon ni les Minolta.

- Ils prenaient des photos qui se développaient tout de suite. "

Pop sourit. " Eh bien… pas exactement. Ce que je veux dire, c'est qu'une fois la photo prise, il fallait tirer sur une sorte de volet pour la faire sortir. Il n'y avait pas de moteur, et il ne faisait pas cette espèce de petit grésillement huileux, comme les polaroïd modernes. "

Il y avait donc bien une manière parfaite de décrire ce bruit, en fin de compte; il suffisait de trouver un Pop Merrill pour cela. Le bruit que font les appareils photo polaroïd en recrachant leur produit est un petit grésillement huileux. " Et il fallait les chronométrer. - Les chrono… ?

- Tiens, pardi! fit Pop avec la plus totale satisfaction, aussi joyeux que le pinson de tout à l'heure quand il a trouvé un ver. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y avait pas ces charmants bidules automatiques, à l'époque. Tu tirais ta photo d'un bon coup sec, tu la posais sur la table, et tu chronométrais soixante secondes sur ta montre. Il fallait que ça soit soixante, à un poil près: au-dessous, ta photo était sous-exposée et au-dessus, surexposée.

- Houla ", fit Kevin avec respect. Un respect qui n'était pas de pure forme, histoire de caresser le vieux dans le sens du poil avec l'espoir qu'il revînt au sujet - lequel n'était pas les avatars de tout un tas de vieux appareils photographiques, merveilles en leur temps, mais son appareil, son foutu Soleil 660 contrariant, posé sur la table de travail de Pop, entre les entrailles d'une vieille horloge de sept jours et quelque chose qui ressemblait de manière suspecte à un godemiché. Non, pas du respect bidon, et Pop le savait. Il pensa soudain (ça ne serait pas venu à l'esprit de Kevin) combien fugitif était en réalité ce grand dieu blanc, " à la pointe du progrès " ; encore dix ans, et l'expression elle-même serait démodée. À l'expression fascinée du garçon, on aurait pu croire qu'il entendait parler de quelque chose d'aussi antique que le dentier de bois de George Washington, et non d'un appareil photo que tout le monde avait considéré comme un sommet absolu de la technologie seulement trente-cinq ans auparavant. Mais évidemment, cet adolescent dérivait encore dans les limbes du néant, trente-cinq ans auparavant, élé- ment d'une femme qui n'avait même pas encore rencontré l'homme qui lui procurerait l'autre indispensable moitié.

" Ce que je veux dire, c'est qu'il y avait tout simplement une chambre noire classique entre la

photo et le dos, reprit Pop, tout d'abord lentement, mais prenant de la vitesse au fur et à mesure que l'authentique intérêt qu'il prenait à la question refaisait surface (sans qu'il oubliât pour autant tout à fait de qui ce garçon était le fils, ce qu'il pourrait en tirer, et l'étrange phénomène que présentait l'appareil photo). À la fin de la minute on tirait la photo comme on pèle un fruit; il fallait faire attention, là aussi, parce qu'il y avait cette espèce de matière comme de la gelée qui pouvait te brûler la peau si tu l'avais trop sensible.

- Fabuleux ", dit Kevin. Il ouvrait de grands yeux, et avait maintenant l'air d'un gosse qui entend l'histoire des chiottes à deux trous que lui et ses collègues d'enfance (ils étaient presque tous des collègues pour lui; il avait bien peu d'amis d'enfance à Castle Rock, peut-être parce qu'il se préparait déjà, à l'époque, à l'affaire de sa vie, l'arnaque des touristes, ce que les autres enfants percevaient sans doute plus ou moins, comme une odeur lointaine de putois) avaient connues; il fallait y faire ses commissions le plus vite possible, l'été, à cause des guêpes toujours en train de tourbillonner au-dessous, entre la manne et les deux trous (lesquels étaient pour elles le ciel d'où tombait la manne), et qui pouvaient décider de planter leur dard dans l'une de vos tendres petites joues inférieures; mais il fallait également se presser l'hiver, parce que sinon, les mêmes tendres petites joues inférieures risquaient de se pétrifier en glace. Ouais, pensa Pop, question appareil photo de l'avenir, c'était plutôt raté. Trente-cinq ans, et pour ce môme c'est aussi intéressant qu'une cabane à chiottes au fond d'une cour.

" Le négatif était au dos. Et ton positif - d'accord, c'était en noir et blanc, mais fallait voir quel noir et blanc: aussi net et clair que ce qu'on peut souhaiter, même maintenant. Il y avait aussi ce petit truc rose, à peu près de la taille d'une gomme, si je me rappelle bien; il en sortait une sorte de produit chimique avec une odeur d'éther, et il fallait en frotter la photo aussi vite que possible, pour l'empêcher de s'enrouler sur elle-même, comme un ressort de montre. "

Kevin éclata de rire à l'idée de ces délicieuses antiquités.

Pop se tut, le temps de rallumer sa pipe. Cela fait, il enchaîna: " Cet appareil, seuls les gens de polaroïd savaient vraiment comment il fonctionnait, et c'était un groupe plutôt fermé - mais il était mécanique, leur engin. On pouvait le démonter. "

Il jeta un coup d'oeil légèrement dégoûté au So-leil 660.

" Et bien souvent, quand un de ces polaroïd tombait en rideau, ça suffisait. Les types arrivaient et gémissaient, ça ne marche pas, il va falloir le renvoyer chez polaroïd, ça va prendre un temps fou et est-ce que je ne voulais pas y jeter un coup d'oeil. Moi, pendant ce temps, je me doutais bien que ce n'était qu'une vis qui s'était un peu desserrée à l'inté- rieur, ou alors un ressort cassé ou je sais pas moi, le fiston qui avait balancé du beurre de cacahuètes dans le compartiment à film. "

Il lui adressa un clin d'oeil si rapide et si merveilleusement rusé que, pensa Kevin, si l'on n'avait pas su qu'il parlait des touristes, on aurait pu l'impu-ter aux tendances d'une imagination paranoïde ou, plus vraisemblablement, ne pas le percevoir du tout.

" Ce que je veux dire, c'est que tu avais là la situation parfaite, reprit Pop. Si tu pouvais le réparer, tu étais un véritable faiseur de miracles. Figure-toi, fis-ton, que je me suis mis huit dollars et cinquante cents dans la poche pour avoir enlevé des débris de chips coincés entre le déclencheur et le rideau d'obturation, et qu'en plus la femme qui m'avait apporté l'appareil m'a embrassé sur la

bouche. Oui… sur la bouche! “

Kevin devina l’oeil de Pop qui se fermait une fois de plus un bref instant derrière un nuage de fumée bleue.

” Et bien entendu, si c’était quelque chose que je ne pouvais pas réparer, on ne m’en tenait pas rigueur; ce que je veux dire, c’est qu’ils ne s’attendaient pas vraiment que je sois capable de régler la question d’emblée. J’étais leur ultime recours avant qu’ils mettent l’appareil dans un emballage bien bourré de journaux pour qu’il ne se détériore pas davantage, et l’envoient par la poste à Shenectady.

Mais cet appareil-ci… ” Il s’exprimait avec le ton de dégoût rituel que tous les philosophes de comptoir du monde, ceux de l’Athènes de l’âge d’or comme ceux des arrière-boutiques de brocanteur des patelins modernes, adoptent pour manifester leur sentiment sur l’entropie sans avoir à en dire plus. ” Tu comprends, il n’a pas été assemblé, fiston. Ce que je veux dire, c’est qu’il a été coulé. Je pourrais faire sau-ter les lentilles, peut-être, je le ferai si tu me le demandes, et j’ai déjà regardé dans le compartiment à film, sachant déjà que je n’y verrais rien qui clochait - rien dont je puisse me rendre compte, en tout cas. Mais je ne peux pas aller plus loin. Je pourrais prendre un marteau pour l’ouvrir, le casser, je veux dire, mais le réparer? (Il ouvrit les mains dans la fumée de sa pipe.) Non, msieur!

- Alors je crois que je n’ai plus qu’à… ” le renvoyer, en fin de compte, avait l’intention de continuer Kevin, mais Pop l’interrompit.

” De toute façon, fiston, quelque chose me dit que tu t’en doutais. Ce que je veux dire, c’est que tu es un petit gars brillant, et que tu te rends bien compte si une chose est faite ou non en un seul morceau. Tu ne m’as pas apporté cet appareil pour que je le répare, à mon avis. Je crois même que tu te doutais que même si cet appareil était démontable, personne ne pourrait réparer ce qui se passe là-dedans, en tout cas, pas avec un tournevis. A mon idée, tu me l’as apporté pour me demander si je savais ce qui se passait.

- Et vous le savez? demanda Kevin, soudain tout tendu.

- Ça se pourrait “, répondit calmement Pop Merrill. Il se pencha sur la pile de photos - vingt-huit en tout, maintenant, en comptant celle que Kevin avait tirée pour faire sa démonstration, et celle faite par Pop lui-même pour confirmer cette démonstration. ” Elles sont dans l’ordre ?

- Pas exactement, mais à peu près. Est-ce que c’est important ?

- Je le crois, dit Pop. Elles sont légèrement diffé- rentes, non? Pas beaucoup, mais un peu.

- Ouais. Je me rends compte de la différence sur certaines, mais…

- Sais-tu laquelle est la première ? Je devrais pouvoir la trouver tout seul, mais le temps, c’est de l’argent, fiston.

- C’est facile, répondit Kevin en en prenant une dans le désordre de la pile. Vous voyez la trace de chocolat, sur la bordure ?

- Ouais, ouais. ” Pop ne jeta qu’un très bref coup d’oeil à la tache. Il étudia attentivement le cliché puis, au bout d’un moment, ouvrit le tiroir de son bureau. Toutes sortes d’outils y étaient éparpillés en

désordre. Sur un côté, se trouvait un objet enroulé dans un velours de bijoutier. Pop en sortit une loupe avec un interrupteur dans le manche, la brancha et se pencha sur la photo, éclairée par un cercle brillant de lumière.

” C’est super! s’exclama Kevin.

- Ouais, ouais. ” Kevin sentit que pour Pop, il n’existait plus, tant l’étude du document l’absorbait. Quelqu’un qui aurait ignoré dans quelle circonstance il avait été pris l’aurait jugé indigne de tant d’attention. Comme la plupart des photos faites avec un appareil correct et un bon film, et par un photographe assez intelligent pour ne pas laisser traîner quelques doigts devant l’objectif, elle était claire et compréhensible… ainsi que bizarrement peu spectaculaire, comme beaucoup de clichés polaroïd. On pouvait identifier et nommer tout ce qu’on y voyait, mais son contenu avait la platitude de sa surface à deux dimensions. Elle n’était pas bien composée, mais la composition n’était pas ce qui clochait: on ne pouvait accuser sa platitude et son absence d’intérêt de clocher, pas plus qu’on ne peut dire d’une journée réelle de la vie réelle qu’elle cloche sous prétexte qu’il ne s’y est rien passé de notable. Comme souvent, dans ce genre de photo, les choses étaient simplement là; une chaise vide sous un porche, une balan- çoire d’enfant sans enfant dans une arrière-cour, une voiture sans passager garée au bord d’un trottoir quelconque sans même un pneu à plat pour la rendre un peu intéressante.

Ce qui clochait avec cette photo était l’impression qu’elle donnait de clocher quelque part. Kevin n’avait pas oublié cette étrange sensation de malaise, éprou-vée lorsqu’il avait fait aligner sa famille pour la photo qu’il avait eu l’intention de prendre, non plus que l’onde de chair de poule qui lui avait remonté le dos quand, l’éclair aveuglant du flash presque encore pré- sent, il avait pensé: Il est à moi. Voilà ce qui clochait; et, de même que l’on ne peut pas ne plus voir l’homme dans la lune une fois qu’on l’a distingué, de même, découvrait-il, on ne peut pas se débarrasser de l’effet de certaines sensations… sensations qui, dans le cas de ces photos, étaient désagréables.

Kevin pensa: C’est comme s’il y avait un vent - très léger et très froid - qui surgissait de cette photo.

Pour la première fois, l’idée qu’il pût s’agir de quelque chose de surnaturel, que les photos fussent une partie d’une Manifestation, fit plus que l’intriguer. Pour la première fois, il se prit à regretter de ne pas avoir laissé tomber. Il est à moi - voilà ce qu’il avait pensé lorsque son doigt avait appuyé sur le déclencheur pour la première fois. Il se demandait maintenant s’il ne fallait pas, peut-être, prendre la notion à l’envers.

J’en ai peur. J’ai peur de ce qu’il fait.

Cette idée le rendit furieux, et il se pencha sur l’épaule de Pop Merrill, pourchassant les détails avec autant de férocité qu’un homme qui a perdu un diamant dans un tas de sable, bien déterminé à regarder, à étudier et à ne pas oublier ce qu’il verrait, quoi que ce fût (en supposant, évidemment, qu’il vît quelque chose de nouveau, ce qu’il ne croyait pas; il avait étudié toutes ces photos et estimait avoir vu tout ce qu’il y avait à y voir). Quant à oublier… une voix douloureuse, au fond de lui, lui imposa vigoureusement l’idée que le temps d’oublier était passé, peut-être pour toujours.

Ce qu’on voyait sur la photo ? Un grand chien noir en face d’une barrière de piquets blancs. La

barrière n'allait pas rester blanche bien longtemps si quelqu'un, dans le monde plat du polaroïd, ne lui donnait pas rapidement un bon coup de pinceau. Voilà qui paraissait improbable; elle donnait l'impression d'être mal entretenue, oubliée. La pointe de certains piquets était cassée. D'autres pendaient, à demi détachés de leur support.

Le chien se tenait sur le trottoir, devant la barrière. Il avait le train arrière tourné vers le spectateur. Longue et touffue, sa queue retombait. Il semblait renifler l'un des piquets; probablement, d'après Kevin, parce que la barrière était ce que son père appelait une " boîte aux lettres ", un endroit où les chiens étaient nombreux à lever la patte afin de laisser quelque message mystique sous forme d'arabesques dorées avant de partir plus loin.

L'animal avait l'air d'un chien errant. De la bardane était prise dans son pelage long et emmêlé. L'une de ses oreilles avait l'aspect froissé laissé par les cicatrices de quelque ancienne bagarre. Son ombre s'étirait suffisamment pour sortir du cadre, sur la pelouse tour à tour pelée et envahie d'herbes folles, de l'autre côté de la barrière. Kevin en déduisait que la photo avait été prise peu après l'aube, ou peu avant le crépuscule. Comme Kevin n'avait aucune idée de l'orientation du photographe (mais quel photographe? Ah! ah!), il était impossible d'en décider; il devait s'être tenu le dos pratiquement à l'est ou à l'ouest.

On devinait quelque chose dans l'herbe, à l'inté- rieur de la barrière et à gauche de la photo, qui faisait penser à une balle d'enfant en caoutchouc, mais, l'objet étant à demi caché par une touffe d'herbes ternes, c'était difficile à dire.

Et c'était tout.

" Reconnais-tu quelque chose? " demanda Pop, faisant lentement aller et venir sa loupe sur la photo. L'arrière-train du chien se transforma en monticule couvert de fourrés emmêlés, noirs, exotiques; trois ou quatre des piquets pelés prirent la taille d'anciens poteaux téléphoniques; puis soudain, l'objet rond à demi dissimulé devint, en effet, une balle d'enfant, même s'il avait la taille d'un ballon de football; Kevin voyait jusqu'aux étoiles décoratives en relief qui le ceinturaient. La loupe de Pop leur révélait donc quelque chose, et dans quelques instants, Kevin allait lui-même découvrir autre chose, sans celle-ci. Mais un peu plus tard.

" Bon Dieu, monsieur Merrill. Où voulez-vous que… ?

- Parce qu'il y a un certain nombre de choses, ici ", fit patiemment Pop, sans cesser de parcourir la photo. Kevin pensa à un film dans lequel les flics cherchent des prisonniers évadés depuis un hélicoptère équipé d'un projecteur. " Un chien, un trottoir, une barrière de piquets qui aurait besoin d'être reta-pée ou carrément démolie, une pelouse à laquelle un coup de tondeuse ne ferait pas de mal. Le trottoir ne nous dit pas grand-chose: on ne le voit qu'en partie. Quant à la maison, on n'en aperçoit même pas les fondations, mais ce que je veux dire, c'est qu'il y a le chien. Tu ne le reconnais pas? - Non. - Ni la barrière? - Non. - Et la balle en caoutchouc?

- Non… à votre air, on dirait que vous croyez que je devrais la reconnaître.

- J'ai l'air de quelqu'un qui pense que tu aurais pu la reconnaître, le corrigea Pop. Tu n'as jamais eu de balle semblable quand tu étais petit ?

- Pas que je me souvienne, non.

- Tu as une petite soeur, paraît-il.

- Megan.

- Elle n'a jamais eu de balle comme celle-ci ?

- Je ne crois pas. Je ne me suis jamais spécialement intéressé aux jouets de Megan. Elle a eu un rebondisseur, un Bolo, et le ballon au bout était rouge, mais plus sombre.

- Ouais, je sais ce que tu veux dire. Ce n'est pas le même genre de balle, en effet. Et ce n'est pas votre pelouse ?

- Nom de D… - euh, bon sang, non! " Kevin se sentait un peu offensé. Lui et son père entretenaient avec soin le gazon autour de leur maison. Il était d'un beau vert profond et resterait ainsi, même avec les feuilles mortes, au moins jusqu'à la mi-octobre. " Et de toute façon, nous n'avons pas ce genre de barrière avec des piquets. " Et si nous en avions une, elle ne serait pas dans cet état, ajouta-t-il dans son for inté- rieur.

Pop relâcha l'interrupteur de sa loupe, replaça l'instrument dans son carré de velours et l'enveloppa avec un soin qui frisait la vénération avant de le remettre à la même place, dans le tiroir. Puis il regarda attentivement Kevin. Il avait posé sa pipe, et aucune fumée ne lui brouillait les yeux; mais si son regard était toujours aussi aigu, il ne pétillait plus comme avant.

" Ce que je veux dire, c'est qu'il pourrait s'agir de votre maison avant que vous ne l'ayez achetée, qu'est-ce que tu en penses ? Il y a dix ans…

- On l'avait déjà, il y a dix ans, le coupa Kevin, confondu.

- Je ne sais pas, moi. Il y a vingt ans, trente ans ? Ce que je veux dire, reconnais-tu le coin ? On dirait que ça monte un peu.

- Notre pelouse de devant… " commença-t-il. Il réfléchit, secoua la tête et reprit: " Non, la nôtre est plate. La pente irait plutôt dans l'autre sens, s'il y en a une. C'est peut-être pour ça qu'on a des infiltrations dans la cave, quand le printemps est très humide.

- Ouais, ouais, peut-être. Et la pelouse de derrière ?

- Il n'y a pas de trottoir, derrière. Et sur les côtés… (Il s'interrompit.) Vous essayez de savoir si mon appareil ne prend pas des photos du passé! " s'exclamat-il. Pour la première fois, il eut réellement, viscéralement peur. Sa langue, contre son palais, avait un goût métallique.

" Je posais juste une question. " Pop frotta machinalement la table du doigt, à côté des photos, et parut parler davantage pour lui-même que s'adresser à Kevin. " Tu sais, on dirait qu'il se passe des choses fichtrement bizarres, de temps en temps, avec deux gadgets qui n'ont pourtant rien d'extraordinaire. Je ne dis pas qu'elles se passent vraiment; sauf que dans ce cas, ça voudrait dire qu'il y aurait un sacré paquet de menteurs et de mystificateurs de par le monde.

- Quels gadgets ?

- Les magnétophones et les appareils polaroïd. ” Pop avait toujours l’air de parler aux photos ou à lui-même, comme s’il n’y avait pas eu de Kevin dans cet antre poussiéreux habité de mille tic-tac, l’arrière-boutique de l’Emporium Galorium. ” Les magnétophones, par exemple, sais-tu combien de gens prétendent avoir enregistré la voix de personnes mortes ?

- Non. ” Kevin n’avait pas cherché à parler à voix basse, mais avait néanmoins répondu dans un souffle; pour quelque étrange raison, on aurait dit qu’il n’avait pas assez d’air dans les poumons pour parler normalement.

” Moi non plus “, avoua Pop, remuant les photos du bout du doigt. Un doigt tordu au bout carré, un doigt qui paraissait conçu pour exécuter des mouvements maladroits et des opérations grossières, un doigt à renverser les vases au bout, des tables et à provoquer un saignement de nez chez son propriétaire, s’il avait le malheur de vouloir se débarrasser d’une crotte de nez. Cependant, en voyant les mains de l’homme, Kevin pensa qu’il y avait probablement plus de grâce dans cet unique doigt que dans tout le corps de sa soeur Meg (et peut-être que dans le sien; le clan des Delevan n’était connu ni pour sa légèreté de pied ni pour sa dextérité, raison pour laquelle l’avait frappé l’image de son père retenant sa mère, image qu’il conserverait sans doute toute sa vie). Le doigt de Pop Merrill avait l’air d’être sur le point d’expédier toutes les photos par terre par simple mal-adresse; le genre de doigt qui cogne, dérape et pince par erreur. Mais non, les photos bougeaient à peine sous ses effleurements impatients.

Surnaturel, pensa de nouveau Kevin avec un petit frisson. Un authentique frisson qui le surprit, l’effara et le gêna un peu, même si Pop Merrill ne s’en aper- çut pas.

” Et il y a même une manière de le faire, reprit Pop, qui ajouta, comme si Kevin lui avait posé la question: Qui le fait? Du diable si je le sais. Je suppose que ce sont ces “détectives des forces psychiques “, ou ceux qui s’appellent eux-mêmes comme ça, mais à mon avis il s’agit juste de rigolos qui font les idiots avec ça, comme les gens avec les planches de oui ja, dans les soirées. “

Il leva des yeux sévères vers Kevin, comme s’il redécouvrait sa présence.

” As-tu un oui ja, fiston ?

- Non.

- As-tu joué une fois avec une de ces planches ?

- Non.

- Eh bien, ne le fais jamais, fit Pop, l’air encore plus sinistre. Ces saloperies sont dangereuses. “

Kevin n’osa pas dire au vieil homme qu’il n’avait pas la moindre idée de ce qu’était une planche oui-ja.

” Bref, ils installent un magnétophone dans une pièce vide. En principe c’est une maison ancienne, tu vois ce que je veux dire, une maison avec une histoire, s’ils peuvent en trouver une. Tu vois ce que je veux dire, par une maison qui a une histoire, fiston ?

- Je crois… une maison hantée, non? ” hasarda Kevin. Il s’aperçut qu’il transpirait légèrement, comme la dernière fois que Mme Whittaker leur avait annoncé une interrogation écrite surprise en algèbre.

” Oui, ça fera l’affaire. Ces… ces gens préfèrent avant tout une maison ayant eu une histoire violente, mais ils prennent ce qu’ils trouvent. Bon, ils installent leur machine dans une pièce vide. Puis, le lendemain - ce que je veux dire, c’est qu’ils font toujours ça la nuit, ils ne sont contents que comme ça, et minuit est l’heure idéale pour eux -, le lendemain, ils écoutent ce qui a été enregistré. - Dans une pièce vide?

- Parfois, continua Pop d’une voix songeuse qui aurait pu (ou non) avoir pour but de dissimuler quelque sentiment plus profond, il y a des voix. “

Kevin frissonna de nouveau. Il y avait bien des hié- roglyphes inscrits quelque part. Rien qu’on aurait aimé lire, mais… ouais. Ils étaient là.

” De vraies voix?

- En général, pure imagination, mais une ou deux fois, j’ai entendu des gens en qui j’avais confiance dire qu’ils avaient entendu des voix réelles.

- Et vous? Est-ce que… ?

- Une fois, répondit sèchement Pop, qui resta si longtemps sans rien ajouter que Kevin commença à croire qu’il n’en dirait pas davantage. C’était un seul mot. Aussi clair qu’un son de cloche. Enregistré dans le salon d’une maison vide de Bath. Le type y avait tué sa femme en 1946.

- Et quel était ce mot ? ” demanda Kevin, tout en sachant qu’on ne le lui dirait pas, avec autant de certitude qu’il savait qu’aucun pouvoir sur terre, en tout cas pas sa volonté, n’aurait pu l’empêcher de poser la question.

Mais Pop le lui dit.

” Bassine. “

Kevin cilla. ” Bassine?

- Ouaip.

- Ça ne veut rien dire.

- Pas forcément. Il suffit de savoir qu’il lui avait coupé la gorge et maintenu la tête au-dessus d’une bassine pour récupérer le sang.

- Ô mon Dieu!

- Eh oui. - Ô mon Dieu, vraiment? ” Pop ne fit pas l’effort de répondre. ” C’était peut-être un faux, un canular, non ? “

Du tuyau de sa pipe, le vieil homme montra les photos. ” Et ça, ce sont des faux ?

- Ô mon Dieu…

- Et maintenant, les polaroïd “, poursuivit Pop, comme un lecteur de conte qui entamerait un nouveau chapitre dans la foulée: Alors, en un autre lieu de la forêt… ” J’ai vu des photos avec des gens, et les gens juraient qu’on y voyait d’autres personnes qui n’étaient pas avec eux au moment de la prise de vue. Et il y a cette photo célèbre faite par une femme, en Angleterre. Elle voulait prendre le retour d’une chasse au renard, à la fin d’une journée. Il faut les imaginer, une vingtaine de cavaliers qui s’engagent sur un petit pont de bois. Avant et après le pont, c’est une route bordée d’arbres des deux côtés. Les premiers l’ont déjà franchi. Et sur la droite de la photo, debout sur le bas-côté, on voit une dame en robe longue, avec un chapeau à voilette qui empêche de distinguer son visage, un petit livre sous le bras. On voit même qu’elle porte un médaillon au cou, ou bien une montre.

Eh bien, lorsque la femme qui avait pris la photo vit la dame, elle piqua quasiment une crise de nerfs, et personne n’aurait pu la blâmer, fiston, parce que ce que je veux dire, c’est qu’elle voulait immortaliser les chasseurs, un point c’est tout, et qu’il n’y avait personne d’autre que les cavaliers. Sauf sur la photo. Et lorsqu’on la regarde vraiment de près, on a l’impression de voir les arbres à travers la dame. “

Il est en train de me faire marcher et de me bourrer le mou, et il va hurler de rire dès que j’aurai tourné les talons, se dit Kevin, tout en sachant que Pop Merrill ne faisait rien de tel.

” La photographe demeurait dans l’une de ces grandes maisons anglaises comme on en voit dans les cours éducatifs à la télé, et j’ai entendu dire que lorsqu’elle a montré le cliché au propriétaire, le type s’est évanoui pour le compte. Ça, on peut toujours le simuler. C’était probablement simulé. Ça sent le coup monté, non ? Mais j’ai vu la photo dans un article à côté d’un portrait de l’arrière-grand-mère du type en question, et elle lui ressemblait bigrement. Sans qu’on puisse rien affirmer, à cause de la voilette.

- Ça pourrait être un canular, aussi, objecta Kevin d’une voix incertaine.

- Possible, répondit Pop, le ton indifférent. Les gens sont prêts à faire les trucs les plus bizarres. Tiens, prends mon neveu, par exemple. Ace. (Le nez de Pop se plissa.) Il a été tirer quatre années à Shawnshank, et pourquoi ? Pour un coup minable et foireux. Il a fait le crétin, et le shérif Pangborn l’a fichu au trou pour ça. Ce petit cornichon a eu exactement ce qu’il méritait.”

Kevin, faisant preuve d’une sagesse digne de quelqu’un du double de son âge, ne répondit rien.

” Mais lorsque les fantômes apparaissent sur les photos, fiston - ou bien, comme tu dis, lorsque les gens prétendent que ce sont des fantômes -, c’est presque toujours des photos prises avec un polaroïd. Et presque toujours accidentellement, semble-t-il. Tandis que tes fichues photos de soucoupes volantes ou du monstre du loch Mess, elles sont presque toujours de l’autre sorte. Celle qu’un petit malin est capable de traficoter dans une chambre noire. “

Il adressa à Kevin un troisième clin d’oeil qui englobait tous les traficotages (quels qu’ils fussent) qu’un photographe sans scrupule était capable d’imaginer dans une chambre noire bien équipée.

Kevin envisagea un instant de demander à Pop s'il était possible de traficoter un oui-ja, puis décida de continuer à garder le silence. Ça lui semblait l'attitude la plus judicieuse.

" Tout ça pour dire que j'ai pensé à te demander s'il n'y avait pas quelque chose que tu connaissais dans ces photos de polaroïd.

- Non, absolument rien, répondit Kevin d'un ton si convaincu qu'il se dit que Pop allait croire à un mensonge, comme le faisait toujours sa mère lorsqu'il commettait l'erreur tactique d'explications à la véhémence trop bien contrôlée.

- Ouais, ouais, fit Pop, le croyant avec tellement de facilité que Kevin en fut presque irrité.

- Eh bien, demanda Kevin au bout d'un instant de silence (si l'on ne tient pas compte du tic-tac des cinquante mille horloges et pendules), je crois que c'est ça, non ?

- Peut-être pas. Ce que je veux dire, c'est que j'ai ma petite idée sur la question. Tu serais d'accord pour prendre d'autres photos avec cet appareil ?

- À quoi ça servirait ? Elles sont toutes pareilles.

- Justement non. "

Kevin ouvrit la bouche et la referma.

" Je suis même prêt à participer à l'achat du film, insista Pop qui, lorsqu'il vit la stupéfaction se peindre sur le visage de Kevin, ajouta précipitamment: Au moins un peu.

- Combien voulez-vous qu'on en prenne?

- Eh bien, on en a déjà… combien ? Vingt-huit, c'est ça ?

- Oui, je crois.

-Trente de plus, dit Pop après un instant de réflexion.

- Pourquoi?

- Je ne te le dirai pas. Pas pour le moment. " Il exhiba une bourse rebondie accrochée à une chaînette d'acier, elle-même reliée à sa ceinture. Il l'ouvrit, en sortit un billet de dix dollars, hésita, et en ajouta deux de un avec une évidente répugnance. " Ça doit faire à peu près la moitié, je crois. "

Ouais, tout juste, pensa Kevin.

" Si le coup que fait cet appareil t'intéresse vraiment, je me dis que tu peux bien banquer pour le reste, non ? " Le regard de Pop brillait comme celui d'un vieux chat curieux.

Kevin comprit que le vieil homme s'attendait non seulement qu'il répondît oui, mais qu'il était inconce-vable pour lui qu'il refusât. Si jamais je dis non, il ne m'entendra même pas; il dira: " Alors comme ça, c'est d'accord ", et je me retrouverai sur le trottoir avec son argent dans la poche, que je le

veuille ou non.

Et il lui restait aussi l'argent de son anniversaire.

Tout de même, il y avait ce vent glacial auquel il aurait aimé réfléchir. Ce vent qui ne semblait pas souffler sur les photos mais en provenir directement, en dépit de leur trompeuse platitude, de leur surface trompeusement brillante. Il sentait le vent qui en provenait en dépit de leur muette protestation: Nous sommes des polaroïd, et pour une raison que nous sommes incapables d'expliquer, ni même de comprendre, nous montrons seulement la surfàce banale des choses. Ce vent était là. Qu'en penser ?

Kevin hésita encore un instant, tandis que les yeux brillants le jaugeaient, derrière leurs petites lunettes. Je vais pas te demander si tu es un homme ou une souris, disaient les yeux de Pop Merrill. Tu as quinze ans, et ce que je veux dire, c'est que tu nés peut-être pas encore un homme, à cet âge, pas tout à fait, mais que tu es fichtrement trop vieux pour être une souris, que nous le savons tous les deux et qu'en plus tu n'es pas de N'importe où, mais d'ici, de Castle Rock, tout comme moi.

" Bien sûr, répondit Kevin d'un ton faussement détaché qui ne les trompa ni l'un ni l'autre. Je crois que j'aurai le temps d'acheter le film ce soir. Je vous apporterai les photos demain, après l'école.

- Eh non.

- Vous êtes fermé, demain?

- Eh non ", répéta Pop. Et comme il était de la ville, Kevin attendit patiemment. " Tu te dis que tu vas prendre tes trente photos d'un coup, n'est-ce pas ?

- Ben oui. " Mais Kevin n'y avait même pas pensé; cela lui avait paru aller de soi.

" Ce n'est pas comme ça que je te demande de pro-céder. Peu importe l'endroit où tu les prends; ce qui compte, c'est quand tu les prends. Laisse-moi t'expliquer. "

Pop s'expliqua, et coucha même sur le papier un certain nombre d'heures. Kevin mit la liste dans sa poche.

" Voilà! " fit Pop, se frictionnant les mains vivement; elles produisirent un bruit sec, comme deux feuilles de papier de verre usagé que l'on frotte l'une contre l'autre. " On se revoit dans… disons trois jours ?

- Oui… je crois que ça ira.

- Je parie que tu aimerais autant attendre lundi après l'école (il adressa un quatrième clin d'oeil à Kevin, lent, madré, et tout ce qu'il y avait de plus humiliant). Comme ça, tes copains ne te verront pas entrer ici et ne se ficheront pas de toi, voilà ce que je veux dire. "

Kevin rougit, baissa les yeux vers la table et se mit à rassembler les polaroïd, histoire de s'occuper les mains. D'ordinaire, quand il était gêné et ne savait qu'en faire, il se faisait craquer les articulations.

” Je… ” Il voulait avancer quelque absurde protestation qui ne les convaincrait ni l’un ni l’autre, si bien qu’il s’arrêta, contemplant une photo.

” Oui ? ” demanda Pop. Pour la première fois depuis que Kevin était en sa présence, le vieil homme eut quelque chose qui paraissait réellement humain dans son ton de voix. ” On dirait que tu viens de voir un fantôme, mon garçon.

- Non, pas un fantôme. Je viens de voir qui a pris la photo. Qui a vraiment pris la photo.

- Nom d’un petit bonhomme, de quoi parles-tu ? “

Kevin indiqua une ombre. Lui-même, son père, sa mère, Meg et apparemment aussi M. Merrill l’avaient prise pour celle d’un arbre qui aurait été hors cadre. Mais ce n’était pas l’ombre d’un arbre. C’est ce que Kevin venait de comprendre, et on ne peut décomprendre ce que l’on a compris.

Encore d’autres hiéroglyphes.

” Je ne vois pas à quoi tu veux en venir “, dit Pop. Mais Kevin savait que le vieux n’ignorait pas qu’il en venait à quelque chose, et que c’était pour cette raison qu’il avait l’air si abasourdi.

” Regardez tout d’abord l’ombre du chien, reprit Kevin. Puis regardez celle-ci (il tapota le côté gauche de la photo). Dans la photo, le soleil se lève ou se couche. C’est ce qui allonge les ombres, et il est difficile de dire par quoi elles sont projetées. Mais en la regardant, ça s’est mis en place pour moi, tout d’un coup.

- Qu’est-ce qui s’est mis en place, fiston ? ” Pop eut un geste vers le tiroir, sans doute avec l’intention d’y reprendre la loupe… puis interrompit son mouvement. Brusquement, il n’en avait plus besoin; brusquement, ça s’était mis en place pour lui aussi.

” C’est l’ombre d’un homme, n’est-ce pas? demanda Pop. Je veux bien aller rôtir en enfer si ce n’est pas l’ombre d’un homme.

- Ou d’une femme. On ne peut pas dire. Ce sont des jambes, j’en suis sûr, mais ce sont peut-être celles d’une femme en pantalon. Ou même d’un gosse. Avec des ombres qui s’allongent autant…

- Ouais, on ne peut pas dire.

- De toute façon, c’est bien celle de la personne qui a pris la photo, non ?

- Ouaip.

- Mais ce n’est pas la mienne. C’est sorti de mon appareil, comme toutes les autres, mais je ne l’ai pas prise. Mais alors, qui, monsieur Merrill ? Qui ?

- Appelle-moi Pop “, répondit le vieil homme d’un air absent, tout en contemplant l’ombre sur la photo, et Kevin sentit sa poitrine se gonfler de plaisir tandis que les quelques pendules encore capables d’avancer à vitesse normale commençaient à signaler aux autres que, si fatiguées qu’elles fussent, il était temps pour elles de sonner la demie.

CHAPITRE TROIS

Lorsque Kevin revint à l'Emporium Galorium avec les photos, le lundi après l'école, les feuilles avaient commencé à changer de couleur sur les arbres. Cela faisait deux semaines qu'il avait eu quinze ans, et cet événement avait perdu de sa nouveauté.

Ce qui n'en avait pas perdu, en revanche, était le phénomène surnaturel, même si, à son avis, celui-ci ne figurait pas dans la liste des bienfaits reçus. Il avait fini de tirer les photos selon le calendrier établi par Pop, le vendredi après-midi, et il comprenait maintenant - aussi clairement qu'il était possible - pour quelle raison le vieil homme avait imposé un intervalle de temps entre chaque prise: les dix pre-mières toutes les deux heures, un temps de repos pour l'appareil, les dix suivantes toutes les deux heures, les dix dernières toutes les trois heures. Il avait pris les dernières à l'école, le vendredi, et vu alors quelque chose que personne n'aurait pu voir avant, puisque ça ne devenait visible que sur les trois derniers clichés. Il en avait été tellement terrifié qu'il avait décidé, avant même d'aller les montrer à Pop Merrill, de se débarrasser du Soleil 660. Pas de l'échanger, surtout pas: cela aurait signifié en perdre le contrôle. Il ne pouvait le permettre.

Il est à moi, avait-il pensé, et cette idée ne cessait de lui revenir à l'esprit, mais ce n'était pas une idée vraie. Si elle l'avait été (autrement dit, si le Soleil 660 ne prenait des photos du bâtard noir près de la bar-rière blanche que lorsque lui, Kevin, appuyait sur le déclencheur), il en aurait été différemment. Mais ce n'était pas le cas. Quelle que fût la magie sournoise contenue dans les entrailles de l'appareil, il n'était pas le seul à la provoquer. Son père avait pris la même photo (presque la même), ainsi que Pop Merrill et Meg, quand Kevin lui avait laissé tirer deux épreuves dans le cadre du programme de Pop.

" Les as-tu numérotées? demanda Pop lorsque Kevin les lui apporta.

- Oui. De une à cinquante-huit. " Il fit défiler sous son pouce les coins inférieurs gauche; les numéros y figuraient dans un petit cercle. " Mais je ne sais pas si c'est important. J'ai décidé de me débarrasser de l'appareil.

- De t'en débarrasser? Ce n'est pas ce que tu veux dire.

- Non, je ne crois pas. Je vais le démolir à coups de masse. "

Pop le regarda de ses petits yeux rusés. " Ah bon ?

- Oui, répondit Kevin; sans détourner les siens du regard rusé. La semaine dernière, rien que l'idée m'aurait fait rire, mais je ne ris plus aujourd'hui. Je crois que ce truc est dangereux.

- Je me dis que tu as peut-être raison, et au fond, tu peux très bien le ficeler à un bâton de dynamite et le réduire en poussière si ça te chante. C'est ton appareil, voilà ce que je veux dire. Mais pourquoi ne pas attendre un petit peu ? Il y a quelque chose que j'aimerais faire avec ces photos. Ça pourrait t'intéresser.

- Quoi ?

- Je préfère pas le dire, des fois que ça marcherait pas. J'aurai peut-être quelque chose à la fin de la semaine. Un truc qui t'aidera à mieux te décider, dans un sens ou un autre.

- J'ai décidé, l'interrompit Kevin en tapotant la chose apparue sur les deux derniers clichés.

-Qu'est-ce que c'est? demanda Pop. Je les ai regardés à la loupe, j'ai l'impression que je devrais savoir ce que c'est - comme un mot qu'on a sur le bout de la langue, c'est ce que je veux dire - mais je n'y arrive pas.

- Je suppose que je pourrai attendre jusqu'à vendredi, dit Kevin, faisant exprès de ne pas répondre à la question. Mais pas plus longtemps.

- La frousse ?

- Oui, j'ai la frousse, répondit-il simplement.

- Tu en as parlé à tes parents ?

- Non. Pas du tout.

- Tu pourrais en avoir envie. Tu pourrais avoir envie d'en parler à ton père, c'est ce que je veux dire. Tu auras le temps d'y penser pendant que je m'occuperai de mon côté avec ma petite idée.

- Vous pouvez faire ce que vous voulez, je l'écrase sous la masse de mon père vendredi prochain. Je ne veux même pas un nouvel appareil photo. Pas plus un polaroïd qu'un autre.

- Où est-il, en ce moment ?

- Dans un tiroir de ma commode. Et il y restera.

- Passe au magasin vendredi, dit Pop. Apporte l'appareil photo avec toi. On discutera de ma petite idée et alors, si tu veux démolir ce foutu machin, je te prêterai ma propre masse. Pour rien. J'ai même un billot dans l'arrière-cour dont tu pourras te servir.

- Affaire conclue, répondit Kevin avec un sourire.

- Qu'as-tu dit au juste à tes parents ?

- Que je ne suis pas encore décidé. Je n'ai pas voulu les inquiéter. Surtout Maman. (Kevin lui adressa un regard curieux.) Pourquoi pourrais-je vouloir en parler à mon père ?

- Si tu démolis cet appareil, il risque d'être furieux contre toi. Ça n'est pas si grave, mais il va peut-être croire aussi que tu es un peu cinglé. Du genre vieille fille qui crie au voleur et appelle la police pour un plancher qui craque, c'est ce que je veux dire. "

Kevin rougit un peu, se rappelant la colère de son père lorsque l'idée de surnaturel avait été lancée, puis soupira. Il n'avait pas songé à cette conséquence, mais il se disait maintenant que Pop avait probablement raison. Il n'aimait pas que son père soit en colère contre lui: c'était cependant quelque chose qu'il pouvait supporter. Mais qu'il le prît pour un pol-tron, un fou, ou les deux… c'était tout de

même une autre paire de manches.

Pop le regardait de son air matois, déchiffrant ces pensées au fur et à mesure qu'elles traversaient le visage de Kevin avec autant de facilité que les gros titres d'un journal à scandales.

" Pourrait-il venir nous retrouver ici vers quatre heures, vendredi prochain?

- Impossible, répondit Kevin. Il travaille à Portland. Il arrive rarement à la maison avant six heures.

- Je vais lui passer un coup de fil, si tu veux. Il viendra, si je l'appelle. "

Kevin ouvrit de grands yeux.

Un léger sourire effleura les lèvres de Pop. " Oh, je le connais. De longue date. Il n'aime pas plus parler de moi que toi, et je comprends ça, mais ce que je veux dire, c'est que je le connais. Je connais un tas de gens dans cette ville. Tu serais surpris, fiston.

- Comment l'avez-vous connu ?

- Oh, je lui ai rendu service, autrefois. " Pop enflamma une allumette de l'ongle, et dissimula ses yeux avec assez de fumée pour qu'il fût impossible de dire s'il y avait de l'amusement, de la nostalgie ou du mépris dans son regard.

" Quel genre de service ?

- Ça, c'est entre lui et moi. Tout comme cette affaire (geste vers le tas de photos) est entre toi et moi. C'est ce que je voulais dire.

- Bon… très bien… je crois. Est-ce que je dois lui dire quelque chose?

- Sûrement pas! fit Pop de son ton guilleret. Tu me laisses m'occuper de tout. " Et pendant un instant, en dépit des volutes de fumée, il y eut quelque chose dans le regard de Pop Merrill que Kevin Delevan aurait préféré ne pas y voir. Il partit, dans un état de grande confusion d'esprit, muni d'une seule certitude: il lui tardait que tout cela fût terminé.

Pop resta assis, silencieux et immobile, pendant au moins cinq minutes après le départ de Kevin. Il laissa s'éteindre sa pipe, qu'il avait toujours à la bouche, et se mit à pianoter avec presque autant de dextérité qu'un concertiste, d'une main qui se dissimulait sous l'apparence d'une paluche de terrassier, à côté de la pile de photos.

Il reposa soudain la pipe sur son râtelier et appela une boutique de matériel photo de Lewiston. Il posa deux questions. Les deux réponses furent oui. Pop raccrocha, et se remit à tambouriner sur la table. Ce qu'il envisageait n'était pas très correct vis-à-vis du garçon, mais celui-ci avait soulevé un pan de voile sur quelque chose que non seulement il ne comprenait pas, mais qu'il ne voulait pas comprendre.

Correct ou pas, Pop n'avait pas l'intention de laisser le garçon mettre sa décision à exécution. Il

n’avait pas encore choisi la marche à suivre, en tout cas pas entièrement, mais il était judicieux d’être prêt.

C’était toujours judicieux.

Assis, tambourinant des doigts, il se demanda ce qu’avait bien pu voir le garçon. Celui-ci avait de toute évidence cru que Pop le saurait, mais Pop n’en avait pas la moindre idée. Peut-être le lui dirait-il vendredi. Ou pas. Mais si le garçon ne voulait rien dire, son père, à qui Pop avait une fois prêté quatre cents dollars à un taux exorbitant pour qu’il pût honorer un pari sur un match de basket, pari qu’il avait perdu et dont sa femme n’avait jamais entendu parler, son père, lui, parlerait. Si, bien sûr, il le pouvait. Même les meilleurs des pères ne savent pas tout sur leurs fils quand ils atteignent les quinze ans, mais Pop jugeait que Kevin était un très jeune quinzenaire, et que son père devait être au courant d’à peu près tout… ou capable de le découvrir.

Il sourit, pianota, et toutes les horloges se mirent laborieusement à sonner cinq heures.

CHAPITRE QUATRE

Le vendredi, à deux heures de l'après-midi, Pop Merrill tourna le panonceau de la porte en position FERMÉ, se glissa au volant de sa Chevrolet 1959, laquelle était entretenue à la perfection depuis des années à la station-service Texaco de Sonny (et absolument pour rien, retombée d'un autre prêt: Sonny Jackett était encore un des citoyens de Castle Rock qui aurait préféré se faire brûler la plante des pieds plutôt que de reconnaître que non seulement il connaissait Pop Merrill, mais qu'il était endetté jusqu'au cou auprès de lui, le brocanteur l'ayant tiré d'une affaire désastreuse en 69), et se véhicula jusqu'à Lewiston, ville qu'il haïssait parce qu'elle lui donnait l'impression de n'avoir que des rues à sens unique - sauf deux, ou peut-être trois. Il arriva à Lewiston comme il n'y a qu'à Lewiston qu'on peut le faire: non pas en roulant directement jusqu'à sa destination, mais en décrivant des cercles concentriques de plus en plus serrés dans ces rues merdiques à sens unique, jusqu'à ce qu'il dût admettre se trouver aussi près qu'il était possible de son but. Il fit le reste du chemin à pied. Un homme de haute taille, maigre, chauve, à lunettes sans monture, au pantalon kaki au pli impeccable, en chemise bleue d'ouvrier boutonnée jusqu'au col.

Il y avait, dans la vitrine de la boutique, un panneau sur lequel un personnage de BD se débattait en vain dans un fouillis de pellicules de films. Le type avait l'air sur le point de tout balancer par la fenêtre. La légende disait: MARRE DE LA BAGARRE? NOUS TRANSFÉRONS VOS FILMS EN 8 MM (ET VOS DIAPOS!) SUR CASSETTES VIDÉO!

Encore un foutu gadget, pensa Pop en ouvrant la porte pour entrer. Le monde crève sous les gadgets.

Mais il était de ces gens (le monde crève sous ces gens-là) qui n'ont rien contre l'utilisation de ce qu'ils méprisent, lorsque ça leur rend service. Il dit deux mots à l'employé. Celui-ci appela le propriétaire. Pop et lui se connaissaient depuis la nuit des temps (probablement depuis qu'Ulysse naviguait sur la mer noire comme du vin, auraient dit les beaux esprits). Le propriétaire l'invita à passer dans l'arrière-bou- tique, où ils prirent un petit verre.

" Un paquet de photos bougrement bizarres, remarqua le propriétaire. - Ouaip.

- La bande vidéo est encore plus bizarre.

- Je m'en doute.

- C'est tout ce que ça t'inspire ?

- Ouaip.

- Va te faire foutre! " dit le propriétaire, et tous deux éclatèrent d'un rire strident et caquetant de vieillard. Derrière son comptoir, l'employé fit la grimace.

Pop repartit vingt minutes plus tard avec deux choses: une cassette vidéo et un polaroïd Soleil 660 flambant neuf.

De retour à la boutique, il appela chez les Delevan. Il ne fut pas surpris quand John décrocha.

” Si vous avez fait le con avec mon fils, je vous tue-rai, espèce de vieux serpent “, dit John sans autre préambule. Pop entendit au loin le cri indigné de l’adolescent: ” Papa! “

Les lèvres de Pop s’étirèrent et découvrirent ses dents - des dents de travers, usées, jaunies par la pipe, mais ses vraies dents, nom de Dieu - et si Kevin avait pu le voir à cet instant, il aurait fait plus que se demander si Pop Merrill n’était pas autre chose que la version ” Castle Rock ” d’un Bon Vieux Philosophe de Comptoir: il aurait tout de suite compris.

” Écoutez, John, j’ai essayé d’aider votre fils avec son appareil photo. C’est absolument tout ce que j’ai fait. (Il marqua un temps d’arrêt.) Exactement comme la fois où je vous ai donné un coup de main, quand vous étiez un petit peu trop sûr des Seventy-Sixers, c’est ce que je veux dire. “

Il y eut un assourdissant silence à l’autre bout de la ligne, signifiant que John Delevan aurait eu énormé- ment de choses à dire sur cette question - mais le gosse se trouvait dans la pièce, et là était le gag.

” Votre fils ne sait rien de tout ça, je vous rassure, reprit Pop tandis que s’élargissait son abominable sourire dans les ombres caquetantes de tic-tac de l’Emporium Galorium, où les odeurs prédominantes étaient celles des vieux journaux et des crottes de souris. Je lui ai dit que ça ne le regardait pas, tout comme je lui ai dit que cette affaire de polaroïd le regardait, lui. Je n’aurais même pas évoqué cette histoire de pari si j’avais pu imaginer un autre moyen de vous faire venir ici, John, voilà ce que je voulais dire. Et vous seriez bien inspiré de voir ce que j’ai à vous montrer, parce que sinon, vous n’allez pas comprendre pourquoi votre gamin veut démolir son appareil à coups de masse. - Le démolir à coups de masse!

- Ni pourquoi je pense que c’est une fichue bonne idée. Allez-vous venir avec lui, oui ou non ?

- Je ne suis pas à Portland, il me semble.

- Ne vous occupez pas du panneau FERMÉ sur la porte, reprit Pop du ton serein d’un homme qui a l’habitude d’imposer sa manière de faire depuis des années, et qui entend bien que ça continue encore longtemps. Frappez, c’est tout.

- Mais qui diable a pu donner votre nom à mon fils, Merrill ?

- Je ne lui ai pas demandé “, répondit le brocanteur de ce même ton serein horripilant, avant de raccrocher. Puis, à l’adresse de la boutique déserte: ” Tout ce que je sais, c’est qu’il est venu. Comme ils le font toujours. “

Pendant qu’il attendait, il sortit le Soleil 660 acheté à Lewiston de sa boîte et enfouit tout l’emballage au plus profond de sa corbeille à papiers, à côté de sa table de travail. Il contempla l’appareil, l’air songeur, puis chargea le paquet de quatre épreuves qui allait avec. Cela fait, il déploya l’objectif; la lumière rouge s’alluma brièvement, à la gauche du petit éclair, puis la verte se mit à clignoter. Pop se rendit compte, sans s’en étonner, qu’il était en émoi. Dieu déteste les froussards, se dit-il - et il appuya sur le déclencheur. Le fouillis qui régnait dans l’espèce de grange qu’était l’Emporium Galorium fut un instant baigné dans une lumière blanche aussi improbable

qu'impitoyable. Le polaroïd émit son petit grésillement huileux et recracha ce qui allait être une photo instantanée, parfaitement correcte, mais manquant tout de même d'un je-ne-sais-quoi; une photo en deux dimensions dépeignant un univers où les navires franchiraient sans aucun doute les limites fumantes et grouillant de monstres de la terre s'ils allaient assez loin à l'ouest.

Pop la regardait avec la même expression hypnotisée qu'avait eue le clan Delevan lorsqu'il avait attendu le développement de la première photo de Kevin. Il se disait que son appareil ne ferait pas la même chose, évidemment que non, mais il n'en était pas moins tendu comme une corde de piano et, tout vieux blanchi sous le harnois qu'il était, il aurait presque à coup sûr lâché un cri si une planche avait craqué à ce moment-là.

Mais aucune planche ne craqua, et lorsque l'image se révéla, elle ne montra que ce qu'elle devait montrer: des horloges entières, des horloges en pièces détachées, des grille-pain, des paquets de journaux attachés par des ficelles, des lampes avec des abat-jour tellement affreux que seules les femmes des classes supérieures britanniques pouvaient vraiment les aimer, des étagères de livres de poche (quatre pour un dollar, et des titres comme Après le crépuscule, Mon Ange, La Chair en feu, et Le Chandelier de cuivre), et, à l'arrière-plan, la vitrine poussiéreuse. On distinguait, à l'envers, les lettres EMPOR, le reste étant caché par la masse volumineuse d'une commode.

Pas de créature balourde d'outre-tombe, pas de poupée en salopette bleue brandissant un couteau. Rien qu'un appareil photo. Il se dit que ce qui l'avait poussé à prendre ce cliché, juste pour voir, montrait à quel point le phénomène l'avait affecté en profondeur.

Pop poussa un soupir et enfouit à son tour la photo dans la corbeille à papiers. Il ouvrit le grand tiroir de sa table de travail et y prit un petit marteau. Tenant fermement le polaroïd de la main gauche, il fit décrire un arc raccourci à l'outil, sans y mettre beaucoup de force. Ce n'était pas nécessaire. Tout le monde se contrefiche de la belle ouvrage, de nos jours. On vous rebat les oreilles des merveilles de la science moderne, produits synthétiques, alliages nouveaux, polymères et tout le bataclan. Ça n'y fait rien. De la crotte; voilà de quoi sont réellement faites les choses, de nos jours, et il n'était pas bien dur de casser un appareil photo fabriqué avec ce matériau.

L'objectif se fissura. Des éclats de plastique en volèrent, ce qui rappela quelque chose d'autre à Pop. À gauche ou à droite ? Il fronça les sourcils. À gauche. Il lui semblait. Ils n'y feraient pas attention, de toute façon, ou ils ne s'en souviendraient pas, vous auriez pu parier vos économies là-dessus, mais Pop n'était pas du genre à édifier un stratagème avec des à-peu-près. Il était judicieux d'être prêt.

Toujours judicieux.

Il rangea le marteau, balaya les débris de plastique et de verre avec une petite brosse, par terre et sur la table, rangea la brosse et prit un crayon gras à pointe fine et un cutter de maquettiste. Il traça ce qu'il pensait être la forme approximative de l'éclat de plastique qui avait sauté du Soleil 660 de Kevin, lorsque Meg l'avait fait tomber, puis entailla la forme avec le cutter. Quand il pensa avoir suffisamment creusé le plastique, il rangea le cutter et provoqua la chute de l'appareil sur le sol. Ce qui s'était produit une fois devait normalement se reproduire, en particulier après le prédécoupage qu'il venait d'effectuer.

Ça marcha presque parfaitement. Il examina le boîtier, qui présentait maintenant une écaille dans

sa masse en plus d'un objectif fêlé, hocha la tête, et le remisa sous la table, dans l'obscurité. Il prit soin de retrouver l'éclat de plastique qui avait sauté et de l'enfouir aussi au fond de la corbeille à papiers, avec le reste.

Il ne lui restait plus rien à faire, sinon attendre l'arrivée des Delevan. Pop monta avec la cassette vidéo dans le petit appartement encombré qu'il occupait au-dessus du magasin. Il posa la cassette sur le magnétoscope qu'il avait acheté pour regarder les films de cul qu'on pouvait se procurer, de nos jours, puis s'assit pour lire le journal. Accident d'avion au Pakistan. Cent trente morts. Tous ces crétins qui se faisaient tout le temps tuer, tout de même, pensa Pop. Mais c'était bien fait pour eux. Quelques bou-gnouls de moins sur la planète, ça ne faisait pas de mal. Puis il alla à la page des sports, voir ce qu'avaient fait les Red Sox. Ils avaient encore une bonne chance de remporter le Tournoi de l'Est.

CHAPITRE CINQ

” De quoi s’agissait-il ? ” demanda Kevin, comme ils se préparaient à partir. Ils avaient la maison à eux Meg était à son cours de danse, et Mme Delevan avait sa partie de bridge avec des amies. Elle reviendrait à la maison à cinq heures avec une pizza géante et les derniers potins sur qui allait divorcer, ou du moins l’envisageait.

” Ça ne te regarde pas “, répondit John d’une voix rude où se mêlaient colère et embarras.

La journée était fraîche. John Delevan cherchait son blouson de demi-saison. Il s’était arrêté et tourné pour regarder son fils, qui se tenait derrière lui, déjà habillé pour sortir, le Soleil 660 à la main.

” Très bien, reprit-il. Je ne t’ai jamais embêté avec cette foutue histoire jusqu’ici, et je n’ai pas trop envie de commencer. Tu sais ce que je veux dire.

- Oui “, répondit Kevin, pensant à part lui, je sais exactement de quoi tu parles, voilà ce que je veux dire.

” Ta mère ignore tout de l’affaire.

- Je ne lui dirai pas.

- Ne dis pas ça, rétorqua vivement son père. Ne t’embarque pas sur ce chemin, sans quoi tu ne pourras jamais t’arrêter.

- Mais tu as dit que tu ne lui avais jamais…

- Non, je ne lui ai jamais dit. (Il trouva enfin son blouson et l’enfila.) Elle ne m’a jamais posé de questions, et je ne lui ai jamais rien dit. Si elle ne te pose pas la question, tu n’auras pas à lui répondre. Tu dois trouver ça tordu, non ? -Ouais. Honnêtement, je trouve ça tordu.

- D’accord, d’accord… mais c’est comme ça que ça se passe. Si la question est jamais soulevée, il faudra le lui dire. Nous devrons le lui dire. Sinon, rien. C’est simplement la façon de faire, dans le monde des adultes. Ça paraît un peu foireux, et parfois c’est complètement foireux, mais c’est comme ça. Es-tu capable de vivre avec ?

- Oui, je crois.

- Bon, allons-y. “

Ils s’engagèrent côte à côte dans l’allée, remontant la fermeture de leur blouson. Le vent jouait avec les cheveux de John qui retombaient sur ses tempes, et Kevin remarqua pour la première fois - surpris et mal à l’aise - qu’ils commençaient à y grisonner.

” Ce n’était pas une bien grande affaire, de toute façon “, reprit John. On aurait presque dit qu’il se parlait à lui-même. ” Ce n’est jamais le cas avec Pop Merrill. Ce n’est pas un type à grandes affaires, si tu vois ce que je veux dire. “

Kevin acquiesça.

” C’est quelqu’un de relativement riche, figure-toi, mais pas à cause de sa brocante. Il est la version ” Castle Rock ” de Shylock.

- De qui?

- Peu importe. Tu liras un jour Le Marchand de Venise, si l’éducation qu’on vous donne n’est pas encore complètement foutue. Il prête de l’argent à des taux d’intérêt supérieurs à ce qu’autorise la loi.

- Mais alors, pourquoi les gens lui en empruntent ? demanda Kevin tandis qu’ils prenaient le chemin du centre ville sous des arbres dont les feuilles, dorées, rouges ou mauves, tombaient petit à petit au sol.

- Parce qu’ils ne pourraient emprunter nulle part ailleurs, répondit avec amertume John Delevan.

- Tu veux dire que leur crédit n’est pas bon ?

- Quelque chose comme ça.

- Mais nous… tu…

- Ouais. On s’en sort bien, aujourd’hui. Mais on ne s’en est pas toujours bien sortis. Quand ta mère et moi nous nous sommes mariés, on était aussi loin de s’en sortir que d’ici à l’autre bout de la ville. “

Il resta une fois de plus silencieux pendant un moment, et Kevin se garda d’intervenir.

” Voilà. Il y avait un type qui nous cassait les pieds avec les Celtics, une année. ” John regardait à ses pieds, devant lui, comme s’il avait peur de marcher sur une fissure et de rompre le cou à sa mère. “L’équipe des Celtics s’était retrouvée en finale contre les Seventy-Sixers de Philadelphie. Les Celtics partaient favoris, mais beaucoup moins que les années précédentes. Je m’étais fourré dans la tête que les Seventy-Sixers allaient les battre, que c’était leur année. “

Il jeta un bref coup d’oeil à son fils, un peu à la manière dont un voleur à la tire subtiliserait un article de petite taille mais de grande valeur et le glisserait sous sa veste, puis il recommença à surveiller les fissures du trottoir. Ils descendaient maintenant le long de Castle Hill, vers l’unique feu de carrefour de la ville, à l’angle de Lower Main Street et de Water-mill Lane. Au-delà, le pont que les habitants du cru appelaient Tin Bridge traversait le Castle Stream. Sa superstructure dessinait des formes géométriques bien nettes dans le ciel bleu d’automne.

” Je me dis que c’est ce sentiment de certitude, cette impression particulière qui infectent les malheureux que l’on voit vider leur compte bancaire, perdre leur maison, leur voiture et même leurs vêtements, quand ils sont devant un tapis vert de casino ou dans les salles clandestines de poker. Cette impression d’avoir reçu un télégramme du Très-Haut. Je ne l’ai connue qu’une fois, et je remercie Dieu pour ça.

À cette époque, je faisais souvent des paris ami-caux sur les parties de football des Séries mondiales, cinq dollars tout au plus, je crois, et souvent bien moins que ça, juste un pari symbolique, vingt-cinq cents ou un paquet de cigarettes. “

Cette fois-ci, ce fut Kevin qui jeta un coup d'oeil à la dérobée à son père, sauf que celui-ci s'en aperçut, fissures ou pas dans le trottoir.

" Oui, à cette époque, je fumais aussi. À l'heure actuelle, je ne parie plus et je ne fume plus. Je ne parie plus depuis cette fois-là. Elle m'en a définitivement passé l'envie.

Ta mère et moi, nous n'étions mariés que depuis deux ans. Tu n'étais pas encore né. Je travaillais comme assistant géomètre, et je ramenais quelque chose comme cent seize dollars par semaine à la maison. Ou plutôt c'était ce qui me restait dans la poche, une fois que le gouvernement avait fait sa raz-zia.

Ce type qui était si fier des Celtics était l'un des ingénieurs. Il portait même un haut de survêtement des Celtics pour travailler, vert avec le trèfle dans le dos. La semaine avant la finale, il n'arrêta pas de dire partout qu'il aimerait trouver quelqu'un d'assez téméraire et stupide pour parier sur les Seventy-Sixers, parce qu'il avait quatre cents dollars qui n'attendaient qu'à être multipliés par deux.

Cette voix, en dedans de moi, parlait de plus en plus fort, et la veille du jour où devaient commencer les séries, j'ai été le voir pendant la pause du déjeu-ner. J'avais l'impression que mon coeur allait éclater, tellement j'avais peur.

- Parce que les quatre cents dollars, tu ne les avais pas, hein ?lança Kevin. L'autre type les avait, mais pas toi. " Il regardait maintenant ouvertement son père, ayant complètement oublié le polaroïd pour la première fois depuis sa visite initiale chez Pop Merrill. Les merveilles qu'accomplissait le Soleil 660 disparaissaient (temporairement, certes) devant cette nouvelle et plus éclatante merveille: son père, jeune, avait fait quelque chose de spectaculairement stupide, comme Kevin savait que d'autres hommes le faisaient, comme il lui arriverait peut-être de le faire, le jour où il serait lâché dans la nature, et qu'il n'y aurait pas de membre de la Tribu des Raisonnables pour l'empêcher de céder à quelque terrible impulsion, quelque instinct imbécile. Son père, semblait-il, avait brièvement été membre de la Tribu des Instinctifs. Dur à avaler, mais la preuve n'était-elle pas là?

" Tout juste.

- Mais tu as tout de même parié.

- Pas exactement comme ça. Je lui ai dit que je croyais que les Seventy-Sixers gagneraient le championnat, mais que quatre cents dollars, c'était une grosse somme pour quelqu'un qui n'était qu'un simple géomètre assistant.

- Sauf que tu ne lui as pas dit carrément que tu n'avais pas l'argent.

- J'ai bien peur d'avoir fait encore pire, Kevin. J'ai laissé entendre que je les avais. J'ai simplement dit que je n'avais pas les moyens de les perdre, ce qui était hypocrite, pour ne pas dire plus. Je lui ai dit que je ne pouvais pas risquer quatre cents dollars à un contre un - je ne mentais toujours pas, vois-tu, mais je patinais juste aux limites. - Oui.

- Je ne sais pas ce qui se serait passé - rien, peut- être - si le contremaître n'avait pas sonné la fin de la pause à cet instant-là. Mais voilà, la cloche a retenti, et l'ingénieur m'a tendu la main en disant: "Je

te prends à deux contre un, fiston, si c'est ce que tu veux. Moi, ça m'est égal; ce sera toujours quatre cents dollars de plus dans ma poche." Et avant d'avoir compris ce qui se passait, nous nous étions serré la main devant une demi-douzaine de types. Et je me retrouvais dans le potage, pour le meilleur ou pour le pire. En rentrant à la maison, ce soir-là, j'ai pensé à ta mère, à ce qu'elle dirait si elle était au courant, et je me suis garé sur le bas-côté dans la vieille Ford que j'avais à l'époque, pour dégobiller. "

Une voiture de police arrivait lentement sur Harrington Street. Noris Ridgeway était au volant et Andy Clutterbuck installé à l'arrière. Clut leva la main lorsque le véhicule s'engagea à gauche, dans Main Street. John et Kevin répondirent ensemble à son salut. L'automne continuait son bonhomme de chemin autour d'eux, comme si John Delevan n'avait jamais ouvert la portière de sa vieille Ford pour dégobiller dans la poussière du chemin…

Ils traversèrent Main Street.

" On pourrait faire remarquer que j'en ai eu pour mon argent, à vrai dire. Les Sixers ont mené jusqu'à la dernière minute de la septième partie. C'est alors que l'un de ces bâtards d'Irlandais, je ne me rappelle plus lequel, a piqué le ballon à Hal Greer et a filé jusqu'au panier, et les quatre cents dollars que je n'avais pas sont passés avec le ballon dans le trou. Lorsque j'ai payé cet animal d'ingénieur, le lendemain, il m'a dit qu'il commençait à se sentir un peu nerveux vers la fin, c'est tout. Je n'avais qu'une envie, lui faire sauter les yeux avec les pouces. - Tu l'as payé le lendemain? Comment as-tu fait ?

- Je te l'ai dit, c'était comme une fièvre. À peine nous nous étions serré la main qu'elle était passée. J'espérais de toutes mes forces gagner ce pari, mais je savais qu'il fallait penser comme si j'allais le perdre. Il y avait bien plus en jeu que quatre cents dollars. Mon travail, pour commencer, et ce qui se passerait si je n'étais pas capable de régler le type. C'était un ingénieur, après tout, et techniquement, un supé- rieur. Il était assez salaud pour me faire ficher à la porte si je ne payais pas. Non pas à cause du pari, mais sous un autre prétexte, quelque chose qui serait resté en lettres rouges dans mon livret de travail. Mais ce n'était pas le pire. Non, pas le pire.

- C'était quoi, alors ?

- Ta mère. Notre couple. Quand on est jeune et qu'on n'a même pas un pot pour pisser dedans, ni une fenêtre par où le vider, tu ne peux pas imaginer dans quelle tension on vit. Peu importe que l'on s'aime à la folie, un tel mariage est comme un cheval de bât trop chargé, et toi tu sais qu'il peut trébucher à tout instant, voire même tomber par terre, raide mort, si tout se met à dérailler au mauvais moment. Je ne crois pas qu'elle aurait demandé le divorce pour un pari de quatre cents dollars, mais je suis bien content de ne pas avoir eu besoin de vérifier. Si bien qu'une fois la fièvre retombée, je me suis aperçu que j'avais peut-être parié un peu plus que quatre cents dollars. Que si ça se trouvait, c'était tout mon foutu avenir que j'avais mis dans la balance. "

Ils approchaient de l'Emporium Galorium. Ils passaient le jardin public; John Delevan indiqua un banc à son fils.

" Ça ne sera pas long, ajouta-t-il, pris d'un rire grinçant, comprimé - on aurait dit un conducteur inexpérimenté faisant crisser un levier de vitesses. Ça fait trop mal de tout déballer d'un coup, même après toutes ces années. "

Ils s'installèrent donc sur le banc et John acheva de raconter comment il se trouvait connaître Pop Merrill, tandis qu'ils contemplaient le jardin public, avec son kiosque à musique planté au milieu.

" Je suis allé le voir le soir même où j'ai fait le pari, reprit-il. J'ai dit à ta mère que j'allais chercher des cigarettes. J'ai attendu la tombée de la nuit, pour ne pas être reconnu. Par quelqu'un de la ville, je veux dire. On aurait su que j'avais des ennuis, et je n'y tenais pas. Je suis rentré et Pop m'a dit: "Qu'est-ce qu'un professionnel comme vous vient faire dans un endroit comme ça, monsieur John Delevan ? " Je lui ai raconté ce que j'avais fait, et il a dit: "Vous venez juste de parier, et déjà vous vous imaginez avoir perdu. " " Si jamais je perds, je veux être bien sûr de ne pas perdre autre chose ", je lui ai répondu.

Ça l'a fait rire. Il m'a dit: " Je respecte les sages. Je crois que je peux vous faire confiance. Si les Celtics gagnent, venez me voir. Je m'occuperai de vous. Vous avez une tête d'honnête homme. "

- Et ç'a été tout? " demanda Kevin. En huitième année, ils avaient eu un cours sur les systèmes de prêt, et il s'en rappelait encore l'essentiel. " Il ne t'a pas demandé, heu, des garanties?

- Les gens qui vont voir Pop n'ont pas de garanties à offrir. Ce n'est pas le genre prêteur-requin que l'on voit dans les films; il ne te fera pas casser les jambes si tu ne paies pas. Mais il a sa manière à lui de coincer les gens.

- Laquelle?

- T'occupe. Après la fin de la dernière partie, j'ai été voir ta mère au premier pour lui dire, une fois de plus, que j'allais acheter des cigarettes. Elle était endormie, si bien que c'est un mensonge que je n'ai pas eu besoin de faire. Il était tard, tard pour Castle Rock, en tout cas, pas loin de onze heures, mais il y avait encore de la lumière chez lui. Je savais qu'il y en aurait. Il m'a donné mon argent en billets de dix. Il les a pris dans une vieille boîte de margarine. Rien que des dix. Je m'en souviens. Ils étaient tout chiffonnés, mais il les avait défroissés. Quarante billets de dix, et lui qui les comptait comme un employé de banque, avec sa pipe qui fumait et ses lunettes remontées sur le crâne… pendant une seconde, j'ai été pris de l'envie de lui casser les dents; au lieu de cela, je l'ai remercié. Tu ne peux pas t'imaginer combien il peut être difficile de dire merci, parfois. J'espère que tu ne le sauras jamais. Il m'a dit: " Vous avez bien compris les termes ? " et j'ai répondu que oui. Ensuite il m'a dit: "Bon. Je ne m'inquiète pas. Ce que je veux dire, c'est que vous avez la tête de quelqu'un d'honnête. Commencez par vous occuper de régler cette affaire avec votre collègue de travail, et après occupez-vous de régler votre affaire avec moi. Et ne prenez plus de pari. On n'a qu'à vous regarder pour voir que vous n'avez rien d'un joueur. " J'ai donc pris l'argent, je suis rentré à la maison, et je l'ai caché sous le tapis de sol de la vieille Ford. Je me suis allongé à côté de ta mère et je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit tant je me sentais cradingue. Le lendemain j'ai donné les billets de dix dollars à l'ingénieur. Il les a tous comptés, il les a pliés, et il les a fourrés dans la poche de poitrine de sa chemise, en fermant le bou-ton, tout ça comme si tout ce fric n'était rien de plus qu'une note d'essence à remettre au comptable à la fin de la journée. Puis il m'a donné une claque sur l'épaule et m'a dit: "Vous savez, vous êtes un type bien, Johnny. Meilleur que ce que je croyais. J'ai gagné quatre cents dollars, mais j'en ai perdu vingt avec Bill Untermeyer. Il a parié que vous viendriez avec le pognon ce matin, sans faute, et moi que je ne le verrais pas avant la fin de la semaine. Si je le voyais jamais. " " Moi, je paie mes dettes ", je lui ai répondu. " Ne vous fâchez pas ", qu'il a fait. Alors là, j'ai vraiment été sur le point de lui arracher les yeux. - Pop te prenait combien d'intérêts, Papa ? "

Son père le scruta du regard. ” Est-ce qu’il te per-met de l’appeler comme ça ?

- Ouais, pourquoi?

- Alors, méfie-toi de lui. C’est un serpent à sonnette, ce type. “

Puis il soupira, comme s’il admettait qu’il n’attendait que cette question. ” Dix pour cent.

- Ce n’est pas tellement…

- Par semaine “, ajouta John.

Kevin resta médusé pendant un instant. Puis ” Mais c’est illégal!

- Tu parles “, fit sèchement John Delevan. Il regarda son fils, sur le visage duquel se peignait une expression d’incrédulité tendue, et sa propre tension se dissipa. Il rit et donna une claque sur l’épaule de son fils. ” Ainsi va le monde, Kev. De toute façon, on claque tous à la fin.

- Mais…

- Mais rien. C’étaient les conditions, et il savait que je m’y plierais. Je savais qu’ils cherchaient du personnel pour le quart de trois à onze, à l’usine à papier d’Oxford. Je t’ai dit que j’avais pris mes précautions, au cas où je perdrais, je ne m’étais pas contenté d’aller voir Pop. J’avais parlé à ta mère, et je lui avais dit que j’envisageais de prendre un quart là- bas, pendant un certain temps. Après tout, elle aurait bien aimé avoir une nouvelle voiture, déménager dans un appartement plus grand, et qu’on ait un peu d’argent de côté au cas où on aurait un problème financier. “

Cette idée le fit rire.

” Eh bien, le problème financier, on l’avait, mais elle ne le savait pas, et j’étais bien décidé à tout faire pour qu’elle ne le sache jamais. Mais pour elle, il n’en était pas question. Elle disait que j’allais me tuer, à travailler seize heures par jour. Que cette usine était dangereuse, qu’on entendait tout le temps parler d’un type qui avait perdu un bras ou une jambe, ou même qui s’était fait écraser entre les rouleaux. Je lui ai dit de ne pas s’en faire, que j’avais trouvé un boulot dans l’atelier de triage, un petit salaire, mais on travaillait assis, et que si vraiment c’était trop, je laisserais tomber. Elle était toujours contre. Elle a dit qu’elle allait travailler elle-même, mais j’ai réussi à la convaincre d’y renoncer. C’était bien la dernière chose que je voulais lui voir faire, tu comprends. “

Kevin acquiesça.

” Je lui ai alors dit que j’arrêterais au bout de six mois, huit tout au plus. J’ai donc été me présenter, et on m’a engagé. Mais pas dans l’atelier de triage. On m’a mis dans celui des presses, où j’étais chargé d’alimenter en matière première une espèce de tambour géant de machine à laver. C’était un boulot dangereux, c’est vrai. Tu glisses, tu penses à autre chose (et c’était difficile de ne pas penser à autre chose, tant le boulot était monotone), et hop! tu perds un membre ou tu y passes. J’ai vu un homme laisser une main sous un rouleau, une fois, et c’est un spectacle que je ne tiens pas à revoir. On aurait dit qu’un bâton de dynamite avait explosé dans un gant plein de chair à saucisse.

- Nom de Dieu “, souffla Kevin. Il se permettait rarement de jurer en présence de son père, mais

celui-ci ne parut pas y faire attention.

” Bref, je touchais deux dollars quatre-vingts cents l’heure, et au bout de deux mois, trois dollars dix avec l’augmentation. C’était l’enfer. Je travaillais déjà toute la journée à la construction de la route - et encore, on était au début du printemps et il ne faisait pas trop chaud - puis je poussais la vieille Ford tant que je pouvais pour ne pas arriver en retard à l’usine. Le temps d’enfiler un vieux jean et un T-shirt, et je me retrouvais aux presses de trois heures à onze heures. J’arrivais à la maison vers minuit. Le pire, c’était quand ta mère m’attendait, ce qu’elle faisait deux ou trois soirs par semaine. Il fallait que je prenne l’air en forme et joyeux alors que j’arrivais à peine à tenir debout, tellement j’étais crevé. Mais si elle s’en était rendu compte…

- Elle t’aurait empêché de continuer.

- Oui, certainement. Alors je faisais mon numéro et je lui racontais des histoires de l’atelier de triage, et parfois je me demandais ce qui se passerait si un soir elle décidait de venir m’apporter un repas chaud, ou quelque chose comme ça. Je ne m’en sortais pas si mal, mais ça devait tout de même se voir un peu que j’étais fatigué, parce qu’elle n’arrêtait pas de me dire que j’étais idiot de me crever autant pour si peu - et c’est vrai, il ne me restait vraiment que des clopi-nettes, une fois que le gouvernement et Pop s’étaient servis. Le résultat était à peu près ce qu’un gars de l’atelier de tri pouvait se faire. On était payés les mercredis après-midi, et je m’arrangeais pour encaisser mon chèque au bureau avant que les filles ne ferment. Ta mère n’a jamais vu un seul de ces chèques.

La première semaine, j’ai donné cinquante dollars à Pop - quarante pour les intérêts, dix pour le remboursement du capital, ce qui fait qu’il me restait trois cent quatre-vingt-dix dollars à lui devoir. Je fonctionnais comme un zombie. Sur le chantier, je mangeais mon sandwich assis dans la voiture et je dormais jusqu’au coup de cloche du contremaître. Je haïssais cette foutue cloche.

Je lui ai donné cinquante dollars la deuxième semaine - trente-neuf pour les intérêts, onze pour le principal. Je ne lui devais plus que trois cent soixante-dix-neuf dollars. J’avais l’impression de vouloir déplacer une montagne à la petite cuillère.

La troisième semaine, j’ai bien failli passer moi-même dans la presse, et j’ai eu tellement peur que je me suis réveillé pendant quelques minutes - assez pour avoir une idée, au moins, si bien que ç’a été salutaire, au fond. Il fallait arrêter de fumer. Je n’arrivais pas à comprendre comment je n’y avais pas pensé auparavant. À cette époque, un paquet de cigarettes coûtait quarante cents. J’en fumais deux par jour: Cinq dollars soixante par semaine!

On avait cinq minutes de repos toutes les deux heures pour en griller une; j’ai regardé mon paquet de Tareyton, et j’ai vu qu’il m’en restait une douzaine. Je n’en ai jamais racheté depuis.

J’ai passé un mois sans savoir si j’y arriverais ou non. Il y avait des jours, quand le réveil sonnait, à six heures, où je savais que c’était impossible, qu’il fallait que je dise la vérité à Mary et que je fasse ce qu’elle voudrait pour rembourser. Mais au début du deuxième mois, j’ai commencé à me dire que je pourrais réussir. Aujourd’hui encore, je crois que ce sont les cinq dollars soixante supplémentaires par semaine - ça, et les bouteilles consignées que je récu-pérais partout où je le pouvais sur le chantier de la route - qui ont fait la différence. Le capital n’était plus que de trois cents dollars, ce qui signifiait que je pouvais le faire descendre de vingt-cinq à vingt-six dollars par semaine, et plus au fur et à mesure que le temps passait.

Puis, à la fin avril, le chantier s'est trouvé terminé, et on nous a donné une semaine de congés payés. J'ai dit à Mary que je n'allais pas tarder à arrêter le bou-lot à l'usine, et elle a dit Dieu soit loué, et j'ai passé toute cette semaine à travailler à l'usine, faisant toutes les heures supplémentaires que je pouvais, car elles étaient payées moitié plus. Je n'ai jamais eu d'accident. J'en ai vu. J'ai vu des hommes plus frais et plus réveillés que moi en avoir, mais moi, non. Je ne sais pas pourquoi. À la fin de cette semaine, j'ai donné cent dollars à Pop Merrill et ma démission à l'usine de pâte à papier. Ensuite, j'ai pu régler le solde par petits bouts, à partir de mon salaire d'assistant, sans que ta mère s'en aperçoive. "

Il poussa un profond soupir.

" Tu sais maintenant comment je connais Pop Merrill, et pourquoi je ne lui fais pas confiance. J'ai passé dix semaines en enfer et il s'est gobergé de la sueur de mon front et de mon cul, aussi, en billets de dix dollars qu'il a sans doute sortis encore une fois de sa boîte de margarine pour les prêter à une autre pauvre cloche qui s'était mise dans le même genre de pétrin que moi. - Bon sang, tu dois le haïr.

- Non, répondit John en se levant. Je ne le hais pas, et je ne me hais pas moi-même. J'ai été pris d'une poussée de fièvre, c'est tout. Ça aurait pu être pire. Notre mariage aurait pu y passer, et toi et Meg ne seriez pas nés, Kevin. Ou j'aurais pu en mourir. C'est Pop Merrill qui m'a guéri. Un remède de cheval, d'accord, mais qui a été efficace. Il me prenait jusqu'au dernier foutu centime, il écrivait dans le registre du tiroir, au-dessous de sa caisse enregistreuse, et il regardait les cernes sous mes yeux et comment mon pantalon me pendait sur les hanches, mais il ne disait rien. "

Ils se dirigèrent vers l'Emporium Galorium, avec son fronton de théâtre que rien ne justifiait, et dont l'enseigne en lettres jaunes fanées et poussiéreuses montrait qu'elle était peinte depuis longtemps, comme souvent dans les vitrines de magasins campagnards. À côté, Polly Chalmers balayait le trottoir en discutant avec Alan Pangborn, le shérif. Elle avait l'air jeune et frais, avec sa queue de cheval; il paraissait jeune et héroïque dans son uniforme impeccablement repassé. Mais les choses ne sont pas toujours ce qu'elles ont l'air; même Kevin, à quinze ans, savait cela. Le shérif Pangborn avait perdu sa femme et son fils dans un accident de voiture, le printemps dernier, et Kevin avait entendu dire que Mme Chalmers, jeune ou pas, souffrait d'arthrite pré- coce et qu'elle risquait de se retrouver infirme dans quelques années. Non, les choses n'étaient pas toujours comme elles en avaient l'air. Cette idée lui fit jeter un nouveau coup d'oeil à l'Emporium Galorium… puis au Soleil 660, son cadeau d'anniversaire, qu'il tenait à la main.

" Il m'a même fait une fleur, reprit John Delevan, rêvant à voix haute. En m'obligeant à m'arrêter de fumer. Mais je ne lui fais pas confiance. Manoeuvre avec précaution avec lui, Kevin. Et quoi qu'il se passe, laisse-moi parler. Je saurai un peu mieux m'en tirer, cette fois. "

Ils pénétrèrent donc dans le faux silence des souris mécaniques grignotant le temps, au milieu desquelles les attendait Pop Merrill, les lunettes remon-tées sur son crâne chauve en forme de dôme, une ou deux cartes biseautées dans sa manche.

CHAPITRE SIX

” Ah, vous voilà, le père et le fils “, dit Pop avec un sourire admiratif de grand-père. Ses yeux pétillèrent derrière un voile de fumée et pendant un instant, bien qu’il fût rasé de près, Kevin lui trouva un air de ressemblance avec le père Noël. ” Vous avez un fils remarquable, monsieur Delevan, remarquable.

- Je sais, répondit John. J’étais dans tous mes états quand j’ai su qu’il était en affaires avec vous, justement parce que j’ai envie qu’il reste comme ça.

- C’est dur, fit Pop avec une légère pointe de reproche dans la voix. Dur de la part d’un homme qui, lorsqu’il n’avait personne vers qui se tourner…

- Cela, c’est réglé.

- Oui, oui, bien sûr, c’est ce que je voulais dire.

- Mais pas ceci.

- Ça le sera. ” Le vieil homme tendit la main vers Kevin, et celui-ci lui donna l’appareil photo. ” Aujourd’hui même. (Il souleva le polaroïd, le tournant en tous sens.) Voilà du sacré beau travail. Quel genre de sacré beau travail, je l’ignore, mais votre fils veut le démolir parce qu’il estime que c’est dangereux. Je crois pour ma part qu’il a raison. Mais je lui ai demandé s’il ne craignait pas que son père ne le prenne pour une poule mouillée. C’est la seule raison pour laquelle je vous ai demandé de venir ici; John… - Je préfère monsieur Delevan.

- Très bien, fit Pop avec un soupir. Je vois bien que vous n’allez pas vous radoucir ni enterrer le passé.

- En effet. “

Kevin regardait tour à tour son père et le brocanteur, une expression déconfite sur le visage.

” Bon, ça ne fait rien. ” Sa voix et son visage devinrent froids avec une remarquable rapidité, et toute ressemblance avec le père Noël disparut. ” Quand je dis que le passé est mort et enterré et que ce qui est fait est fait, je suis sincère… sauf quand ça intervient dans ce que font les gens ici et maintenant. Mais je vais vous dire ceci, monsieur Delevan : je n’étrangle pas les gens, et vous le savez. “

Pop proféra ce superbe mensonge avec tant d’aplomb et de froideur que les Delevan père et fils le crurent; John se sentit même un peu honteux, si incroyable que cela parût.

” Notre affaire était une affaire comme une autre. Vous m’avez dit ce que vous vouliez, je vous ai dit ce que je voulais en échange, et vous me l’avez donné, point final. Mais ça, c’est autre chose. ” Pop lâcha alors un deuxième mensonge, encore plus superbe que le précédent, un mensonge simplement trop énorme pour ne pas être cru. ” Je n’ai rien à gagner dans celle-ci, monsieur Delevan. Je ne cherche à faire rien d’autre qu’à aider votre fils. Il me plaît, ce gosse. “

Il sourit, et le père Noël revint si vite que Kevin en oublia qu'il s'était absenté. Plus invraisemblable encore: John Delevan, l'homme qui avait travaillé pendant des mois aux limites de ses forces, frôlant peut-être plusieurs fois la mort entre les rouleaux d'une machine afin de payer à cet individu les sommes exorbitantes qu'il réclamait en expiation d'un bref accès de folie, John Delevan oublia aussi cette autre expression.

Pop les entraîna le long d'allées tortueuses, dans l'odeur des quotidiens défraîchis, au milieu du cliquetis mélancolique des horloges, et posa distraitement le Soleil 660 un peu trop près du bord de sa table de travail (comme Kevin après avoir pris son premier cliché) en passant à côté, avant de poursuivre son chemin jusqu'à l'escalier du fond qui conduisait au petit appartement. Un vieux miroir poussiéreux était appuyé contre le mur et Pop regarda si le garçon ou son père n'allait pas prendre l'appareil et le pousser un peu plus loin du bord. Ça lui paraissait peu probable, mais on ne savait jamais.

C'est à peine sils le regardèrent. Et tandis que Pop les précédait dans l'escalier étroit aux ais caoutchoutés usés, il eut un sourire qui aurait fait frémir quiconque l'aurait vu, et pensa: Nom de Dieu, je suis bon !

Il ouvrit la porte et les introduisit dans l'appartement.

Ni John ni son fils n'avaient jamais auparavant pénétré dans le domaine privé de Pop; John ne connaissait d'ailleurs personne qui l'eût fait. En un sens, ce n'était pas surprenant; jamais personne n'aurait songé à désigner Pop comme le citoyen numéro un de la ville. John pensait qu'il n'était pas impossible que le vieux salopard eût un ami ou deux (au nom du principe que la réalité dépasse souvent la fiction), mais dans ce cas, il ne les connaissait pas.

Quant à Kevin, il eut une pensée pour M. Baker, son professeur préféré. Il se demanda si par hasard celui-ci s'était jamais trouvé dans la situation d'avoir recours aux services d'un type comme Pop, pour se sortir d'un pétrin quelconque. Cela lui semblait aussi peu vraisemblable qu'à son père l'idée que le brocanteur pût avoir des amis… Toutefois, une heure auparavant, l'idée que son propre père…

Bon. Valait peut-être mieux laisser tomber.

Pop avait bien un ami (ou au moins une relation) ou deux, mais il ne les amenait jamais là. C'était son antre, et celui-ci trahissait trop sa nature profonde pour qu'il eût envie de prendre ce genre de risque: L'endroit faisait ce qu'il pouvait pour avoir l'air bien tenu, sans y parvenir. Des ronds d'humidité tachaient le papier peint; ils n'étaient pas voyants, mais au contraire insidieux, brunâtres, comme les pensées fantômes qui viennent troubler les esprits inquiets. Des assiettes sales, encroûtées, s'empilaient dans l'évier, profond et d'un modèle démodé, et la table avait beau être propre et le couvercle mis sur la poubelle de plastique, il régnait une odeur de sardines et de quelque chose d'autre - de pieds non lavés, peut- être -, un remugle dissimulé, aussi insaisissable que les ronds d'humidité sur le papier peint.

Le séjour était minuscule. Ici, le relent dominant n'était pas celui des sardines (et peut-être des pieds), mais celui de la pipe éteinte. Deux fenêtres donnaient sur une vue peu spectaculaire, l'allée qui rejoignait Mulberry Street, et si les vitres laissaient l'impression d'avoir été lavées, ou au moins

d’être essuyées de temps en temps, la condensation chargée de fumée avait graissé et jauni les angles, avec les années. Toute la pièce donnait une impression de choses répugnantes glissées sous les tapis délavés aux coins cornés ou sous le fauteuil et le canapé, mobilier d’un autre temps au rembourrage déme-suré, et l’un et l’autre vert clair; mais on avait beau avoir envie de dire qu’ils étaient de couleur coordonnée, votre oeil vous affirmait le contraire, car ils ne l’étaient pas. Pas du tout.

Les seuls objets de fabrication récente de la pièce étaient un poste de télé Mitsubishi avec un écran de 62 centimètres; et un magnétoscope posé à côté, en bout de table. A la gauche de la table, le râtelier de vidéocassettes retint l’oeil de Kevin : il était vide. Pop avait trouvé plus prudent de mettre au placard les soixante-dix et quelques films de cul qu’il possédait.

La seule vidéocassette visible se trouvait posée, sans marque distinctive, sur le haut de la télé.

” Asseyez-vous “, fit Pop avec un geste vers le canapé bosselé. Il s’approcha de la télé et sortit la cassette de son coffret.

John regarda le canapé, le visage un instant traversé d’une expression de doute, comme s’il craignait d’y attraper des morpions, puis s’assit avec précaution. Kevin s’installa à côté de lui. La peur était de retour, plus forte que jamais.

Pop brancha le magnétoscope et y glissa la cassette. ” Je connais un type en ville, commença-t-il (pour les résidants de Castle Rock et des patelins environnants, ” en ville ” désignait toujours Lewiston), qui tient une boutique de matériel photo depuis une vingtaine d’années. Il s’est lancé dans les magné- toscopes dès que la mode a commencé; il disait que c’était l’avenir. Il voulait que je m’associe avec lui, mais j’ai pensé qu’il était cinglé. Eh bien, je m’étais fichu le doigt dans l’oeil ce coup-ci, mais…

- Au fait, venez-en au fait, l’interrompit John.

- J’essaie, dit Pop, l’air blessé, ouvrant de grands yeux. Si vous voulez bien me laisser continuer. “

Kevin donna un coup de coude discret à son père, et celui-ci ne dit plus rien.

” Toujours est-il qu’il y a deux ans, environ, il a compris qu’on pouvait faire autre chose que louer des cassettes aux gens avec ce gadget. Il suffisait d’allonger huit cents dollars et on avait le matériel pour transposer les films et les diapos des clients pour eux. Bien plus faciles à regarder comme ça. “

Kevin fit un petit bruit involontaire et Pop sourit avec un hochement de tête.

” Eh oui. Tu as pris cinquante-huit photos avec ton engin, et nous avons tous constaté que chacune était légèrement différente de la précédente; nous nous doutions tous un peu de ce que cela signifiait, mais je voulais le vérifier. Pas besoin d’être du Missouri pour dire montrez-moi ça, voilà ce que je veux dire.

- Vous avez essayé de faire un film avec les pho-tos ? demanda John.

- Je n’ai pas essayé. Je l’ai fait. Ou plutôt, le type dont je vous ai parlé l’a fait. Mais c’était mon idée.

- C’est un film, alors? ” fit à son tour Kevin. Il comprenait où Pop avait voulu en venir et il regrettait presque de ne pas avoir eu lui-même cette idée - idée qui le remplissait d’émerveillement et de ravissement.

” Voyez vous-mêmes, dit Pop en branchant la télé. Cinquante-huit images. Quand ce type enregistre les photos pour les gens, il les filme en général pendant cinq secondes chacune - assez longtemps pour que l’on ait le temps de voir, mais pas trop pour qu’on n’ait pas celui de s’ennuyer. Je lui ai demandé de ne filmer chacune des nôtres que pendant une seconde, et de ne laisser aucun intervalle entre. “

Kevin se souvint d’un jeu auquel il jouait à l’école primaire quand il avait fini ses devoirs et qu’il avait un peu de temps devant lui. Il avait un petit bloc de papier, de la marque ” Arc-en-ciel “, pour la raison qu’il était fait de trente pages jaunes, trente pages roses, trente pages vertes, et ainsi de suite. Le jeu consistait à partir de la dernière page et à dessiner en bas un bonhomme-allumette en short trop grand et tendant les bras. Sur la page suivante, on dessinait le même bonhomme au même emplacement, avec le même short trop grand, les bras un peu plus haut… à peine un peu plus haut. On faisait ça sur chaque page jusqu’à ce que le bonhomme eût les bras tendus au-dessus du trait qui figurait sa tête. Puis, si on avait le temps, on continuait en lui faisant redescendre les bras. Il suffisait ensuite de faire défiler les pages le plus vite possible, et on obtenait une sorte de dessin animé grossier, montrant un boxeur célébrant un K-O : il levait les bras au-dessus de la tête, les agitait, les redescendait.

Il frissonna. Son père le regarda. Kevin secoua la tête et murmura: ” Non, rien.

- Ce que je veux dire, c’est que le film ne dure qu’une petite minute, reprit Pop. Il faut bien regarder. Prêts ? “

Non, pensa Kevin.

” Je crois que oui “, dit John. Il s’efforçait d’avoir toujours l’air de mauvaise humeur et renfrogné, mais Kevin voyait bien qu’en dépit de lui la démonstration l’intéressait.

” D’accord “, dit Pop Merrill en mettant la bande en route.

Kevin ne cessait de se répéter qu’il était ridicule d’avoir peur. Il se le rabâchait, même, sans que cela lui fît le moindre bien.

Il savait ce qu’il allait voir, car avec Meg, il avait remarqué que le Soleil 660 ne se contentait pas de simplement reproduire la même image, comme un photocopieur; il ne leur avait pas fallu longtemps pour se rendre compte que les photos exprimaient un mouvement, de l’une à l’autre.

” Regarde, s’était exclamée Meg, le chien bouge!”

Au lieu de réagir par l’une des boutades amicales mais irritantes qu’il réservait d’habitude à sa petite soeur Kevin avait répondu: ” Oui, on dirait… mais on ne peut pas en être certain, Meg.

- Si, on peut “, avait-elle rétorqué. Ils étaient dans la chambre de Kevin qui regardait, morose,

l’appareil photo posé au milieu de son bureau; il avait repoussé de côté les livres de classe neufs qu’il avait eu l’intention de recouvrir. Meg avait baissé l’abat-jour de sa lampe de travail, qui jetait ainsi un rond de lumière vive sur le sous-main. Elle déplaça l’appareil et mit la première photo - celle avec la tache de chocolat - au milieu du rond de lumière. ” Compte les poteaux entre le derrière du chien et le bord droit de la photo, dit-elle.

- Pas des poteaux, des piquets-t’es-piquée, ricana-t-il.

- Ah ! ah! Compte-les tout de même. “

Il en compta quatre, et une partie d’un cinquième, caché presque entièrement par l’arrière-train brous-sailleux du chien.

“Maintenant, regarde celle-là. “

Elle posa le quatrième cliché devant lui; on voyait maintenant tout le cinquième piquet et une partie du sixième.

C’est pourquoi il savait - ou soupçonnait - que ce qu’il allait voir tiendrait à la fois du vieux dessin animé d’avant-guerre et du carnet au boxeur qu’il dessinait, lorsque le temps lui pesait trop, à l’école.

Les vingt-cinq dernières secondes de la bande étaient bien ainsi, mais son petit carnet au boxeur était vraiment mieux réussi, pensa Kevin… Le mouvement de ses bras était moins saccadé. Dans la deuxième partie de l’enregistrement, en revanche, il était fait d’à-coups brutaux en comparaison desquels les vieux films muets, comme les Keystone Kops, paraissaient des merveilles de la technologie cinéma-tographique.

Il n’empêche que le mot clef restait mouvement, et tous les trois en restèrent pétrifiés. Ils repassèrent trois fois de suite le film d’une minute, sans échanger un mot. On n’entendait que leur respiration: celle, rapide et régulière, de Kevin, le souffle plus profond de son père, le râle chargé de phlegmes qui montait de la poitrine étroite de Pop.

Quant aux trente premières secondes…

Il s’était attendu plus ou moins à voir un mouvement, mais pas à ce qu’il découvrit, qui n’avait rien à voir avec les dessins animés, les vieux films ou une version élaborée du carnet au boxeur: pendant trente secondes (vingt-huit, pour être précis) l’enchaînement des polaroïd donna l’impression magique d’être un film véritable. Pas une superpro-duction de Hollywood, bien entendu, pas même l’un de ces films d’horreur à petit budget comme ceux que Meg aimait, lui cassant les pieds pour qu’il en louât les soirs où leurs parents sortaient ; on aurait plutôt dit le plan pris par un amateur qui vient d’acheter sa première caméra super-8 et ne sait pas encore très bien s’en servir.

Au cours de ces vingt-huit premières secondes, le corniaud se déplaçait le long de la barrière par saccades presque imperceptibles, découvrant les uns après les autres les cinquième, sixième et septième piquets; on le voyait même s’arrêter à hauteur de l’un d’eux pour le renifler, sans doute afin de déchiffrer encore un de ces télégrammes canins. Puis il reprenait sa marche, tête basse, l’arrière-train toujours tourné vers l’objectif. Et à mi-chemin de cette pre-mière partie, Kevin observa quelque chose qu’il n’avait pas remarqué jusqu’ici; le (ou la) photographe inconnu(e) avait apparemment

déplacé son appareil pour conserver le chien dans le champ. S'il (ou si elle) ne l'avait pas fait, l'animal serait sorti du cadre, et il n'y aurait plus rien eu à voir, sinon la bar-rière. Les piquets de l'extrême droite des deux ou trois premiers clichés disparaissaient en même temps qu'en apparaissaient de nouveaux à gauche. On s'en apercevait d'autant plus facilement que le haut des deux premiers piquets de droite était cassé. Ils avaient disparu du champ.

Le chien reniflait une dernière fois… et relevait la tête. Sa bonne oreille se raidit; celle qu'une bataille avait autrefois réduite en charpie essaya d'en faire autant. On n'entendait évidemment aucun son, mais Kevin éprouva la certitude absolue que l'animal avait commencé à grogner. Il avait senti quelque chose ou quelqu'un. Quoi? Ou qui?

Kevin étudia l'ombre qu'ils avaient tout d'abord prise pour celle d'une branche ou peut-être d'un poteau, et comprit.

Il en éprouva le tournis… et c'est à cet instant-là que commençaient les trente secondes suivantes de cet étrange " film ", trente secondes de mouvements saccadés qui faisaient mal à la tête et aux yeux. Pop avait eu une intuition, se dit Kevin, ou bien il avait peut-être entendu parler d'un phénomène dans ce genre, autrefois. D'une manière ou d'une autre, la réalité du mouvement était prouvée, et avec une telle évidence qu'il était inutile de discourir dessus. Tant que les photos avaient été prises à des intervalles rapprochés (même s'ils avaient été variables), le déplacement, dans ce film de bric et de broc, s'était fait en douceur; pas aussi parfaitement que dans un vrai film, mais presque. Mais lorsqu'on en arrivait au moment où avaient été augmentés les intervalles de temps entre les prises, l'effet produit devenait pénible: l'oeil avait envie de voir ou un mouvement, ou une série de photos différentes, et au lieu de cela, ne voyait ni l'un ni l'autre.

Le temps passait dans ce monde plat du polaroïd. Pas à la même vitesse que dans le monde

(réel ?)

sans quoi le soleil se serait levé (ou couché) trois fois déjà, et le chien aurait achevé depuis longtemps de faire ce qu'il faisait (s'il avait quelque chose à faire), quoi que cela fût, ou bien il serait parti, et il ne serait plus resté que le paysage immobile à la bar-rière délabrée, apparemment éternel, avec sa lugubre pelouse. Mais le temps y passait.

La tête du chien se tournait vers le photographe, vers le possesseur de l'ombre, comme sous l'effet d'une émotion soudaine: sur un cliché, le museau et même la forme du crâne se trouvaient brouillés par l'oreille pendante; sur le suivant, on voyait un oeil brun foncé entouré d'une couronne mucilagineuse qui faisait penser à du blanc d'oeuf gâté à Kevin ; sur le troisième, apparaissait le museau aux babines légèrement retroussées, comme si le chien s'apprêtait à aboyer ou à gronder; et finalement, on découvrait, de trois quarts, un mufle comme aucun chien ordinaire ne devrait avoir droit d'en avoir, même le plus immonde des corniauds. Les poils blancs de son museau suggéraient qu'il n'était plus tout jeune. Tout à la fin du film, on voyait qu'il retroussait incontestablement les babines; on devinait également un reflet blanc, sans doute une dent. Kevin n'y fit attention que lors du troisième défilement. L'oeil l'avait accaparé. Une lueur homicide y brillait. Tout, dans ce bâtard, trahissait le tueur. Un tueur sans nom, comme ne l'ignorait pas l'adolescent. Il savait sans l'ombre d'un doute que ni homme, ni femme, ni enfant polaroïd n'avaient jamais donné de nom à ce chien polaroïd ; c'était un chien errant, né errant, ayant grandi errant et étant devenu un vieux clébard ensauvagé, sort de tous les chiens sans feu ni lieu, ni nom du monde, voués à égorger les poulets, à

dévo-rer les détritus des poubelles qu'ils ont depuis longtemps appris à renverser, à dormir dans les égouts ou sous les porches des maisons abandonnées. L'intelligence amoindrie, mais des instincts infaillibles et meurtriers. Il…

Lorsque Pop prit la parole, Kevin fut si brutalement tiré des pensées dans lesquelles il était profondément immergé qu'il faillit crier.

" L'homme qui a pris ces photos - s'il y avait quelqu'un, je veux dire… D'après vous, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? "

Pop avait fait un arrêt sur image sur le dernier cli-ché. Une ligne d'interférence traversait l'image. Kevin aurait bien aimé la voir dissimuler l'oeil, mais elle passait au-dessous. Cet oeil les regardait, maléfique, stupidement meurtrier - non, pas stupidement, pas tout à fait, il avait quelque chose non pas de simplement inquiétant, mais de terrifiant - et personne n'eut besoin de répondre à la question. Inutile d'avoir d'autres photos pour savoir ce qui s'était produit ensuite. Le chien avait peut-être entendu quelque chose: bien sûr, et Kevin savait ce que c'était. Le petit grésillement huileux.

D'autres photos le montreraient achevant de se tourner, puis remplissant de plus en plus le champ jusqu'à ce que l'on ne voie plus que lui - plus de pelouse miteuse lugubre, plus de barrière, plus de trottoir, plus d'ombre. Rien que le chien.

Bien décidé à attaquer.

Bien décidé à tuer, si possible.

Le timbre sec avec lequel Kevin parla paraissait appartenir à quelqu'un d'autre. " Ce n'est pas comme si on le prenait en photo ", dit-il.

Le rire sec de Pop fit le bruit du petit bois que l'on casse sur le genou pour en faire de l'allume-feu.

" Rembobinez-le, demanda John.

- Vous voulez le revoir en entier?

- Non, juste les dix dernières secondes, à peu près. "

Pop utilisa la télécommande. Le chien tourna une fois de plus la tête, avec les mouvements heurtés d'un robot en train de se déglinguer mais qui n'en reste pas moins dangereux pour autant, et Kevin aurait aimé leur dire: Arrêtez, maintenant. Arrêtez, c'est tout. Ça suffit, on arrête et on démolit l'appareil. Parce qu'il y avait autre chose, n'est-ce pas ? Quelque chose à quoi il n'avait pas envie de penser mais qu'il faudrait bien finir par envisager, qu'il le voulût ou non; il sentait que ça venait crever à la surface de son esprit comme le dos puissant d'une baleine.

" Une fois de plus, mais cliché après cliché. Est-ce possible? demanda John Delevan.

- Ouaip, répondit Pop. Ces foutues machines font tout sauf la vaisselle. "

Jâvais remarqué, pensa Kevin.

Cliché par cliché, on n'aurait plus dit un robot, ou du moins pas exactement, mais plutôt quelque insolite mouvement d'horlogerie, dans le genre des spéci-mens les plus bizarres possédés par Pop au rez-de-chaussée. Une saccade. Une saccade. Une saccade. La tête qui tourne. L'oeil impitoyable et pas si idiot que ça qui ne va pas tarder à le regarder de nouveau.

" Qu'est-ce que c'est que ça? demanda soudain John.

-Qu'est-ce que c'est que quoi? " répliqua Pop, comme s'il ignorait que c'était ce dont avait voulu parler Kevin l'autre fois - la chose, il en était convaincu, qui l'avait définitivement décidé à démo-lir l'appareil.

" Sous son cou, fit John avec un geste. Il n'a pas de collier, mais il porte quelque chose sous le cou, au bout d'une ficelle ou d'une cordelette.

- Je sais pas, répondit Pop, imperturbable. Votre fils le sait peut-être. Les jeunes ont de meilleurs yeux que nous autres, les vieux. "

John Delevan se tourna vers son fils. " Distingues-tu ce que c'est ?

- Je… C'est vraiment très petit. "

Son esprit revint sur ce que son père lui avait dit au moment où ils avaient quitté la maison. "Si elle ne te pose pas la question, tu n'auras pas à lui répondre… C'est simplement la fàçon de fàire, dans le monde des adultes. Son père venait de lui demander s'il pouvait distinguer ce qu'il y avait sous le cou du chien. Il n'avait pas réellement répondu à la question; il avait répondu quelque chose qui n'avait rien à voir. C'est vraiment très petit. C'était vrai. Qu'il pût savoir de quoi il s'agissait en dépit de'cela… eh bien…

Comment son père avait-il dit, déjà ? Patiner aux limites du mensonge…

À la vérité, il ne le voyait pas vraiment. Non. N'empêche, il savait. L'oeil ne faisait que suggérer; le coeur comprenait. De même qu'il comprenait que s'il avait raison, il fallait détruire l'appareil. Absolument.

À ce moment-là, Pop Merrill fut soudain pris d'une judicieuse inspiration. Il se leva et éteignit la télé. " J'ai les photos en bas, dit-il. Je les ai rapportées avec la cassette. J'avais vu ce détail et je l'ai même regardé à la loupe, sans pouvoir arriver à dire… et pourtant, bon Dieu, il a l'air familier. Attendez, je vais les chercher, avec la loupe.

- On peut aussi bien descendre avec vous ", proposa Kévin. C'était bien la dernière chose que désirait le brocanteur, mais John intervint, disant qu'ils pourraient avoir envie de regarder de nouveau la bande, après.

" Il n'y en a que pour une minute ", dit Pop qui se précipita vers l'escalier, aussi vif qu'un moineau sautant de branche en branche sur un pommier, avant qu'aucun des Delevan eût le temps d'émettre une protestation (en admettant qu'ils en eussent envie).

Ce n'était d'ailleurs pas le cas de Kevin. L'idée venue des profondeurs, de son dos monstrueux, avait finalement crevé la surface de son esprit et, que ça lui plût ou non, il était bien obligé de la

regarder en face.

Elle était simple, tout comme le dos d'une baleine - à l'oeil, du moins, de qui n'étudie pas les baleines en professionnel - et de même colossale.

Pas une idée, en fait, une simple certitude. Une certitude en rapport avec cette insolite impression de platitude que semblent toujours donner les photos à développement instantané, avec cette façon qu'elles ont de vous montrer les choses en deux dimensions, bien que toutes les autres formes de photographie fassent la même chose; simplement, les autres paraissent au moins vous suggérer l'idée de troisième dimension, même celles prises avec un vulgaire Kodak 110.

Les objets, dans ses photos, photos qui montraient des objets qu'il n'avait jamais vus par le viseur du Soleil 660 (ni ailleurs, entre parenthèses), étaient ainsi: platement et irrémédiablement à deux dimensions.

Sauf le chien.

Le chien n'était pas plat. Le chien n'était pas un objet sans signification affective. Non seulement l'animal semblait suggérer la troisième dimension, mais il paraissait la posséder réellement, à la manière d'un hologramme, ou encore de l'un de ces films 3-D pour lesquels il faut porter des lunettes spé- ciales.

Ce n'est pas un chien polaroïd, songea Kevin, et il n'appartient pas à l'univers dont les polaroïd prennent des photos. C'est du délire, je le sais bien, mais je sais aussi que c'est vrai. Alors, qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi mon appareil prend-il toujours un cliché de ce même endroit… et pourquoi l'homme ou la femme au polaroïd prend-il (elle) cliché sur cliché de cet endroit ? Est-ce qu'il (ou elle) voit seulement le chien ? Si c'est un chien à trois dimensions dans un monde à deux dimensions, peut-être ne le voit-il (elle) même pas. Peut-être ne peut-il (elle) même pas le voir. Il paraît que pour nous, le temps est la quatrième dimension; nous savons bien qu'il existe, et pourtant nous ne pouvons pas le voir. On n'arrive même pas à le sen-tir passer, même si parfois, en particulier lorsqu'on s'ennuie, on dirait qu'on le peut.

Mais à y regarder de plus près, tout ça n'avait peut-être pas d'importance, et ses questions étaient bien trop ardues pour qu'il pût les résoudre, de toute façon. Il y en avait d'autres qui lui paraissaient plus essentielles, littéralement vitales, même.

Pourquoi le chien se trouvait-il dans son appareil, par exemple ?

Voulait-il quelque chose de lui en particulier, ou bien de n'importe qui ? Il avait tout d'abord pensé que la réponse était n'importe qui, puisque n'importe qui pouvait prendre la photo sans interrompre le mouvement. Mais cette chose qu'il avait autour du cou et qui n'était pas un collier… elle avait un rapport avec lui, Kevin Delevan, et avec personne d'autre. La bête voulait-elle lui faire quelque chose ? Si la réponse à cette question était oui, on pouvait laisser tomber les autres, car ce que voulait le chien était bougrement évident. On le lisait dans son oeil trouble, dans le retroussement de babines qu'on voyait s'esquisser. Il voulait deux choses.

Tout d'abord, s'échapper.

Puis tuer.

Il y a un homme ou une femme là-bas avec un appareil photo, gui ne voit même pas le chien, et si le photographe ne peut voir le chien, le chien ne voit peut- être pas le photographe… dans ce cas, il est en sécurité. Mais si le chien est réellement à trois dimensions, peut- être voit-il au-delà de la surface plane, peut-être voit-il l'utilisateur de l'appareil, quel qu'il soit. Ce n'est peut- être pas forcément moi, spécifiquement, mais celui qui appuie sur le déclencheur qui constitue sa cible.

Restait la chose qu'il portait autour du cou. Que fallait-il en faire ?

Il pensa à l'oeil sombre du clébard, qu'une simple étincelle de malveillance sauvait de la stupidité. Dieu seul savait comment l'animal s'était retrouvé dans le monde polaroïd, mais lorsqu'on prenait sa photo, il pouvait voir au-dehors de ce monde, il voulait en sor-tir, et Kevin était convaincu, au fond de lui, qu'il voulait commencer par le tuer; la chose qu'il portait autour du cou le disait, le proclamait - commencer par le tuer. Mais ensuite ?

Eh bien ensuite, n'importe qui ferait l'affaire.

Absolument n'importe qui.

D'une certaine manière, c'était comme ce jeu auquel on jouait, non? Le Pas de Géant. Le chien marchait le long de la barrière. Le chien avait entendu le polaroïd, le petit grésillement huileux. Il s'était tourné et avait vu… quoi ? Son propre monde, son univers? Un monde ou un univers suffisamment semblable au sien pour au moins sentir qu'il pourrait y vivre et y chasser ? Peu importait. Maintenant, chaque fois que quelqu'un prendrait une photo de lui, le chien serait plus près. De plus en plus près, jusqu'à ce que… jusqu'à ce que quoi, au fait ? Jusqu'à ce qu'il fasse irruption par l'appareil ?

" Stupide. Ça ne tient pas debout, marmonna-t-il.

- Quoi ? fit son père, tiré de ses propres réflexions.

- Rien, dit Kevin. Je parlais tout seul, et… "

C'est alors que leur parvint d'en bas, étouffée mais parfaitement audible, une bordée de jurons lâchée par Pop Merrill : " Bordel de Dieu de nom de Dieu! Nom de Dieu! " Kevin et son père se regardèrent, surpris.

" Allons voir ce qui s'est passé, dit John en se levant. J'espère qu'il n'est pas tombé et ne s'est pas cassé le bras ou autre chose. Je veux dire. ça ne m'attristerait pas outre mesure, mais enfin… tu comprends. "

Kevin pensa: Et si jamais il a pris de nouvelles pho-tos ? Si le chien se trouve là en bas ?

Mais il n'avait pas senti de peur dans la voix du vieux brocanteur, en plus, comment imaginer qu'un chien, apparemment de la taille d'un berger allemand, pût franchir l'objectif d'un appareil de la taille du Soleil 660, ou sortir de l'une des photos qu'il faisait? Autant essayer de faire passer une machine à laver par un trou de souris.

Cela ne l'empêchait pas d'éprouver de la peur pour eux deux - pour eux trois - tandis qu'il emboîtait le pas à son père dans l'escalier étroit conduisant dans la pénombre du bazar.

En dégringolant l'escalier, Pop Merrill était aussi heureux qu'un renard dans un poulailler.

Il s'était préparé à procéder à l'échange directement sous leurs yeux, s'il avait fallu. Manoeuvre qui aurait pu devenir problématique s'il n'y avait eu que le garçon, qui se trouvait encore à deux ou trois ans de penser qu'il savait tout, mais le père… ah, mystifier ce brave homme aurait été aussi facile que de piquer son biberon à un nourrisson. Avait-il raconté à son fils dans quel pétrin il s'était fourré, autrefois ? À la manière dont le garçon le regardait, avec une sorte de prudence étonnée dans les yeux, Pop pensait que oui. Et que lui avait-il encore raconté ? Voyons un peu. Est-ce qu'il te permet de l'appeler Pop ? Alors ça veut dire qu'il manoeuvre pour te rouler dans la farine. Ça, c'étaient les hors-d'oeuvre. C'est un serpent à sonnette caché dans l'herbe, fiston. L'entrée. Puis, évidemment, le plat de résistance: Laisse-moi parler, Keu Je le connais mieux que toi. Laisse-moi régler cette affaire, ne t'en mêle pas. Les hommes comme John Delevan étaient pour Pop Merrill comme une bonne portion de poulet frit pour certains: tendre, goûteuse, juteuse, la chair se détachant de l'os juste comme il fallait. Delevan s'était comporté autrefois à peine mieux qu'un gosse lui-même, et il ne comprendrait jamais pleinement que ce n'était pas Pop qui lui avait coincé les couilles dans l'étau, mais qu'il les y avait mises lui-même. Il aurait tout aussi bien pu aller voir son épouse, qui aurait tapé sa vieille taupe de tante, dont les fesses en deuil étaient bordées de billets de cent dollars, et Delevan aurait couché pendant quelque temps dans la niche du chien; mais elle aurait fini par le laisser sortir. Non seulement il n'avait pas envisagé cette solution, mais elle ne lui était même pas venue à l'esprit. Et maintenant, sous le prétexte idiot que du temps était passé (comme si son passage, sur lequel nous sommes impuissants, prouvait quoi que ce soit), il croyait ne rien ignorer de tout ce qu'il fallait savoir sur Reginald Marion Merrill. Le genre de situation que Pop adorait.

Il aurait tout aussi bien pu changer les appareils sous le nez du type, au lieu de laisser tomber celui du garçon sur le sol, de l'envoyer d'un coup de pied sous la table et de se relever en tenant le modèle qu'il avait acheté en ville et ébréché, et Delevan ne se serait aperçu de rien, tellement il était sûr de bien connaître son Pop. Mais ça, c'était encore mieux.

On ne fixe jamais de rendez-vous à Dame Chance; elle a l'art de poser des lapins au moment où on a le plus besoin d'elle. Mais si la fantaisie lui prend de se montrer d'elle-même… eh bien, il est judicieux de laisser tomber ce qu'on est en train de faire, quoi que ce soit, et de l'emmener dîner aux chandelles et au champagne - de la traiter du mieux qu'on peut. Cette salope s'allonge toujours si on la traite convenablement.

Il alla donc rapidement à sa table de travail, se pencha et sortit le Soleil 660 qu'il avait maltraité de la pénombre qui régnait au-dessous. Il le posa sur la table, prit un porte-clefs dans sa poche (non sans donner un rapide coup d'oeil pardessus son épaule pour vérifier qu'aucun des deux Delevan n'avait finalement décidé de le rejoindre) et sélectionna la petite clef qui ouvrait le profond tiroir constituant tout le côté gauche de la table. Dedans, se trouvait un certain nombre de krugerrands en or; un album de timbres dont le moins cher était estimé à six cents dollars dans le dernier catalogue de philatélie; une collection de pièces d'une valeur approximative de dix-neuf mille dollars; deux douzaines de photos gla-cées d'une femme aux yeux chassieux s'accouplant avec un poney Shetland; et du liquide pour un montant de plus de deux mille dollars.

Les billets, qu'il entreposait dans différentes boîtes métalliques, étaient ceux qui servaient à ses prêts; John Delevan les aurait reconnus. Rien que des dix froissés.

Pop rangea le Soleil 660 de Kevin dans le tiroir qu'il referma, et remit la clef dans sa poche. Puis il poussa (une fois de plus) de la table l'appareil dont il avait brisé l'objectif et s'écria alors: " Bordel de Dieu de nom de Dieu! Nom de Dieu!" suffisamment fort pour être entendu de l'appartement.

Il prit l'expression de circonstance, chagrinée et confuse, et attendit qu'ils vinssent au triple galop voir ce qui se passait.

" Pop? cria Kevin. Monsieur Merrill, vous allez bien ?

- Ouais, ouais. Il n'y a que mon bon Dieu d'orgueil de blessé dans l'affaire. On n'a vraiment pas de chance avec cet appareil, il faut croire. Je me suis penché pour ouvrir le tiroir aux outils, voilà ce que je veux dire, et je l'ai fichu par terre. Sauf que j'ai l'impression que ça ne l'a pas amélioré, cette fois. Je sais pas si je dois dire que je suis désolé ou non. Je veux dire, tu étais sur le point de… "

Il eut un geste d'excuse en tendant le polaroïd à Kevin ; celui-ci le prit et examina l'objectif fêlé et le plastique écaillé du boîtier. "Non, ça ne fait rien ", répondit Kevin, retournant l'appareil dans ses mains. Mais il ne le tenait plus aussi précautionneusement qu'avant (comme s'il n'avait pas été fait de plastique et de verre, mais taillé dans de la dynamite). " Oui, j'avais de toute façon l'intention de le démolir.

- Je crois que je t'ai épargné ce souci.

- Je me sentirais mieux si…

- Oui, oui, bien sûr. C'est comme pour moi avec les souris. Ça va peut-être te faire rire, mais si j'en piège une, je lui donne un coup de balai, même si elle est morte. Pour être bien sûr, c'est ce que je veux dire. "

Kevin esquissa un sourire, puis regarda son père. " Il a dit qu'il avait un billot dans la cour, Papa…

- Et aussi une bonne masse dans l'appentis, si personne ne me l'a barbotée.

- Ça ne t'ennuie pas, Papa ?

- C'est ton appareil, Kev ", répondit John. Il jeta un coup d'oeil méfiant à Pop, mais c'était un coup d'oeil méfiant par principe, non pour quelque raison spécifique. " Et si tu dois te sentir mieux après, je crois que c'est une bonne décision.

- Bon. " L'adolescent eut l'impression qu'on lui ôtait un poids énorme de dessus les épaules - non, de dessus le coeur, Avec l'objectif brisé, l'appareil était certainement inutilisable… mais il ne se sentirait complètement soulagé que lorsqu'il le verrait réduit en mille morceaux autour du billot de Pop Merrill. Il le retourna encore dans ses mains, regardant tour à tour l'avant et l'arrière, amusé et stupéfié de se sentir aussi content de le voir dans cet état.

" Je crois que je vous dois le prix de cet appareil, Delevan, dit Pop, sachant parfaitement comment réagirait son ancien débiteur.

- Non. Démolissons-le, et tâchons d'oublier que toute cette histoire démente est arrivé. Mais j'allais oublier. Nous devions regarder ces dernières photos avec la loupe. J'aimerais savoir si je peux distinguer l'objet que porte le chien. J'ai le sentiment que c'est quelque chose que je connais.

- On pourra le faire après nous être débarrassés de l'appareil, non ? Dis, Papa, d'accord ?

- Bien sûr.

- Après quoi, ce sera peut-être une bonne idée de brûler les photos elles-mêmes, ajouta Pop. On pourra le faire dans mon poêle.

- Ça, c'est une excellente idée! s'exclama Kevin. Qu'est-ce que tu en penses, Papa ?

- Je crois que Mme Merrill n'a pas élevé une por-tée d'idiots, répondit son père.

- Eh bien, fit Pop avec un sourire énigmatique derrière des volutes de fumée bleue, nous étions tout de même cinq. "

Le ciel était d'un bleu éclatant lorsque Kevin et son père s'étaient rendus à l'Emporium Galorium à pied; une parfaite journée d'automne. Il était maintenant quatre heures trente, les nuages l'avaient envahi et on aurait dit qu'il allait pleuvoir avant la tombée de la nuit. Kevin sentit sur ses mains le premier véritable froid de l'automne. Elles allaient devenir toutes rouges s'il restait trop longtemps dehors, mais il ne pouvait rien y faire. Sa maman serait à la maison dans une demi-heure, et il se demandait ce qu'elle dirait lorsqu'elle les verrait revenir ensemble, et ce que son père répondrait.

Cela, c'était pour plus tard.

Kevin posa le Soleil 660 sur le billot de la petite arrière-cour, et Pop Merrill lui tendit la masse. L'usage avait rendu le manche parfaitement lisse, mais la tête métallique rouillait, comme si on l'avait abandonnée par négligence sous la pluie, non pas une ou deux fois, mais souvent. Cela ne l'empêcherait pas de faire le travail; aucun doute là-dessus. Le polaroïd, avec son objectif fendu et son boîtier tout fissuré, avait l'air fragile et sans défense, posé sur la surface couturée de cicatrices du billot, là où l'on se serait davantage attendu à voir une bûche de frêne ou d'érable attendant d'être fendue en deux.

Kevin empoigna le manche lisse à deux mains.

" Tu es bien sûr de ce que tu fais, fiston ? demanda John. - Oui.

- Très bien, alors vas-y ", ajouta-t-il avec un coup d'oeil à sa montre.

Pop se tenait de côté, la pipe entre les dents, les mains passées dans les poches arrière de son pantalon. L'air matois, il regarda tour à tour le fils, le père, puis à nouveau le fils, mais ne dit rien.

Kevin brandit la masse et, pris d'une soudaine colère qu'il ne se connaissait pas contre l'appareil, l'abattit avec tout ce qu'il avait de force.

Trop fort, eut-il le temps de penser. Tu vas le manquer et tu auras de la chance si tu ne t'écrabouilles pas le pied, et il va rester là, rien de plus qu'un tas de plastique creux qu'un gosse de quatre ans pourrait aplatir sans même avoir à se forcer, et même si tu as la chance de te manquer le pied, Pop te regardera. Il ne dira rien ce ne sera pas la peine. Tout tiendra dans la façon dont il te regardera.

Et aussi: Peu importe que je l'écrase ou non. C'est de la magie, c'est une sorte d'appareil photo magique, et on ne peut pas le casser. Même si je tape en plein milieu, la masse va rebondir, comme les balles sur la poitrine de Superman.

Puis il n'eut plus le temps de penser à quoi que ce soit: la masse venait de s'abattre en plein milieu de l'appareil. Kevin avait effectivement frappé beaucoup trop fort pour ajuster tant soit peu son coup, mais il eut de la chance. Le pesant outil ne rebondit pas et ne vint pas le heurter juste entre les yeux, le tuant comme dans la scène finale d'un film d'horreur.

Le Soleil 660 explosa plus qu'il ne cassa. Des morceaux de plastique volèrent dans tous les sens. Un long rectangle, terminé par un carré noir brillant à une extrémité (une photo qui ne serait jamais prise, se dit Kevin), voleta jusqu'au sol et se posa à l'envers à côté du billot.

Il y eut un moment de silence si complet dans l'arrière-cour qu'ils entendirent distinctement non seulement les voitures qui passaient dans Lower Main Street, mais des enfants qui jouaient à chat perché dans le parking du magasin général Wardell, lequel avait déposé son bilan deux ans auparavant et était à l'abandon depuis.

" Eh bien ça, c'est un coup de masse, dit Pop. Tu as cogné aussi fort que notre Paul Bunyan national, Kevin ! Que le dos me pèle si je mens! Inutile de faire ça, ajouta-t-il à l'intention de John qui se baissait, pour ramasser les morceaux de plastique avec des gestes aussi précautionneux que s'il recueillait les débris d'un verre. J'ai un commis qui vient de temps en temps me nettoyer la cour.

- Tout à fait d'accord, dit Pop.

- Et n'oubliez pas de les brûler ensuite, ajouta Kevin.

- Je n'oublierai pas. Moi aussi je me sentirai mieux quand elles auront été liquidées. "

" Bon Dieu! " s'exclama John Delevan. Penché sur la table de travail de Pop Merrill, il étudiait l'avant-dernière photo à la loupe, celle sur laquelle on voyait le plus clairement l'objet rond qui pendait au cou du chien; dans la dernière, le mouvement de balancier le rejetait en arrière. " Regarde ça, Kevin, et dis-moi si tu penses à ce que je pense. "

Kevin prit à son tour la loupe. Il savait bien entendu ce qu'il allait voir, mais ce ne fut pas pour la forme qu'il regarda. Sans doute Clyde Tombaugh dut-il regarder avec la même fascination la photo de la planète Pluton, la première jamais faite; depuis les travaux de Lowell, on savait que cette planète devait forcément se trouver dans ce secteur, à cause de distorsions dans les trajectoires de Neptune et d'Uranus. Mais le savoir était une chose… qui n'enlevait rien à la fascination qu'il y avait à l'observer pour la pre-mière fois.

Kevin éteignit la loupe et la rendit à Pop. " Ouais, dit-il à son père. C'est bien ce que tu penses. " Il

avait parlé d'une voix aussi plate que… que les objets dans l'univers polaroïd, et il se sentit pris d'une envie de rire. Il ne l'extériorisa pas, non parce qu'il aurait été inconvenant de rire (c'eût été le cas) mais parce que son rire aurait sonné… platement.

Pop attendit, et lorsqu'il devint clair pour lui qu'ils allaient avoir besoin d'un petit encouragement, il dit " Vous n'allez pas me laisser danser comme ça d'un pied sur l'autre! De quoi diable s'agit-il ? "

Kevin n'avait pas eu envie de le lui dire, et n'en avait toujours pas envie. Il n'y avait aucune raison à cela, mais…

Arrête donc d'être aussi stupide! Il t'a aidé lorsque tu avais besoin d'aide; peu importe comment il gagne sa croûte. Dis-lui, et brûlons les photos et partons d'ici avant que toutes les horloges ne se mettent à sonner cinq heures.

Oui. S'il était encore dans le secteur quand se déchaînerait le carillonnement, il deviendrait complètement cinglé et on n'aurait plus qu'à le conduire en camisole de force jusqu'à Juniper Hill, tandis qu'il délirerait sur des molosses réels dans des univers factices de polaroïd, et sur des appareils photo qui prennent et reprennent constamment le même cliché, sauf que pas tout à fait.

" L'appareil photo était un cadeau d'anniversaire, s'entendit-il dire de la même voix sèche. Ce qu'il porte au cou aussi. "

Pop remonta lentement ses lunettes sur son crâne chauve et plissa les yeux. " Je crois que je ne te suis pas très bien, fiston.

- J'ai une tante, expliqua l'adolescent. En fait, c'est ma grand-tante, mais on ne l'appelle pas comme ça, parce qu'elle dit que ça la fait se sentir vieille. Tante Hilda. Bref, le mari de Tante Hilda lui a laissé beaucoup d'argent - Maman dit qu'il y en a pour plus d'un million de dollars - mais qu'est-ce qu'elle est radine!"

Il s'arrêta, laissant à son père le temps de protester, mais celui-ci se contenta d'acquiescer avec un sourire amer. Pop Merrill, qui connaissait parfaitement la situation (il y avait en réalité peu de situations, à Castle Rock et dans les environs, que Pop ne connaissait pas peu ou prou), ne fit aucun commentaire et attendit simplement la suite.

" Elle vient passer la Noël avec nous une fois tous les trois ans, et c'est à peu près la seule fois où nous allons à l'église, parce qu'elle y va, elle. On mange aussi beaucoup de brocolis quand elle est là. On a tous horreur de ça, et c'est tout juste si ça ne fait pas dégobiller ma petite soeur, mais Tante Hilda adore les brocolis, alors on en mange. Dans le programme de lecture de l'été, il y avait un livre, Les Grandes Espé- rances, avec une bonne femme juste comme Tante Hilda. Ce qui la fait bicher, c'est de remuer son fric sous le nez de ses parents, et…

- Et qu'est-ce qu'elle t'a envoyé comme cadeau ? le coupa Pop, que ces digressions sur Dickens n'intéressaient pas.

- Une cravate-cordon, comme celles que portent les musiciens dans les orchestres de musique coun-try. Le fermoir représente quelque chose de différent chaque année, mais c'est toujours une cravate-cor- don. "

Pop s’empara de la loupe et se pencha sur la photo. ” Nom d’un chien! s’exclamat-il en se redressant, une cravate-cordon! C’est exactement ça! Comment se fait-il que je ne l’aie pas vu ?

- Parce que ce n’est pas le genre de collier que l’on met d’habitude à un chien, à mon avis “, remarqua Kevin, toujours du même ton de voix. Cela ne faisait que quarante-cinq minutes qu’ils étaient entrés dans l’Emporium Galorium, mais il avait l’impression d’avoir vieilli de quinze ans depuis. Ce qu’il ne faut pas oublier une minute, ne cessait-il de se répéter, c’est que l’appareil est démoli. Réduit en miettes. Et même les types qui fabriquent les polaroïd à l’usine de Shenectady ne seraient pas capables de remettre celui-ci en état.

Oui, grâce à Dieu. Parce que le point final était mis. En ce qui concernait Kevin, si jamais il devait à nouveau se trouver confronté au surnaturel, même de loin, fût-ce à quatre-vingts ans, ce serait encore trop tôt.

” Oui, mais c’est très petit, ajouta John Delevan. J’étais là lorsque Kevin a ouvert le paquet, et nous savions tous ce qu’il y aurait dedans. Le seul mystère concernait le fermoir. C’est même un sujet de plaisanterie entre nous.

- Et qu’y a-t-il sur ce fermoir? demanda Pop, se penchant de nouveau sur la photo pour la scruter.

- Un oiseau, répondit Kevin. Je suis à peu près sûr que c’est un pivert. Et que c’est ça que porte le chien de la photo. Une cravate-cordon avec un fermoir en forme de pivert.

- Nom de Dieu! ” s’exclama Pop. Avec son air de ne pas y toucher, c’était un prodigieux comédien, mais il n’eut pas besoin de simuler la surprise.

Brusquement, John rassembla tous les clichés en un seul tas. ” Foutons ces cochonneries tout de suite dans le poêle. “

Lorsque Kevin et son père arrivèrent chez eux, à cinq heures dix, une petite pluie commençait à tom-ber. La Toyota de Mme Delevan n’était pas dans l’allée, mais elle était venue et repartie. Elle avait laissé un mot sur la table de la cuisine, sous la salière. Lorsque Kevin le déplia, il en tomba un billet de dix dollars.

Mon Kevin,

Jane Doyon m’a demandé si Meg et moi aimerions dîner avec elle à Bonanza. Son mari est en voyage d’affaires à Pittsburgh, et elle tourne en rond dans sa maison. J’ai dit que nous en serions ravies, Meg en particulier. Tu sais comme elle aime sortir ” entre femmes ” ! J’espère que ça ne t’ennuiera pas trop de manger dans une ” splendide solitude “. Tu n’as qu’à te commander une pizza et un soda, ton père com-mandera la sienne à son arrivée. Il ne les aime pas réchauffées, et il voudra sans doute une ou deux bières avec.

Grosses bises,

Maman

Ils échangèrent un regard (Voilà au moins une chose dont nous n'aurons pas à nous préoccuper) sans dire mot. Apparemment, ni Mary ni Meg n'avaient remarqué la présence de la voiture de John dans le garage.

" Est-ce que tu veux que je… ? " mais il n'eut pas besoin d'achever, car son père le fit pour lui: " Oui, va vérifier tout de suite. "

Kevin grimpa les marches quatre à-quatre. Dans sa chambre il avait une commode et un bureau; le dernier tiroir de celui-ci était plein de ce que Kevin appelait des " trucs " ou des " machins " : des choses qu'il aurait trouvé plus ou moins criminel de jeter, bien qu'il n'en eût pas réellement l'usage. La montre de gousset de son grand-père, par exemple, un énorme oignon au boîtier superbement gravé, pesant… mais tellement rouillé que le joaillier de Lewiston, après avoir jeté un bref coup d'oeil, l'avait reposé sur le comptoir en secouant la tête. Il y avait deux jeux de boutons de manchettes, deux autres dépareillés, un dépliant de Penthouse, un livre de poche intitulé les Plaisanteries les plus grossières et un baladeur Sony qui avait la détestable manie de boulotter les bandes qu'il aurait dû se contenter de lire. Des trucs et des machins, c'était le mot.

Avec au milieu, bien entendu, les treize cravates-cordons envoyées par Tante Hilda pour ses anniversaires.

Il les sortit une à une, les compta, en trouva douze au lieu de treize, fouilla une fois de plus le tiroir et recompta. Toujours douze.

" Elle n'est pas là ? "

Kevin, qui se trouvait accroupi devant le tiroir, poussa un cri et bondit sur ses pieds.

" Je suis désolé, s'excusa John depuis le seuil de la porte. C'était idiot.

- C'est rien, dit Kevin, qui se demanda un instant jusqu'à quelle vitesse pouvait battre un coeur avant d'exploser. C'est moi qui suis… tendu. C'est ridicule.

- Non, pas du tout, répondit son père d'un ton calme. Quand j'ai regardé l'enregistrement, j'ai tellement eu la frousse que j'ai vu le moment où j'allais me mettre les doigts dans la bouche pour me renfoncer l'estomac à sa place. "

Kevin jeta un regard de gratitude à son père.

" Elle n'est pas là, c'est ça? reprit ce dernier. Celle avec le pivert ou je ne sais quel bon Dieu d'oiseau à la noix ?

- Non, elle n'y est pas.

- Est-ce que tu mettais l'appareil dans ce tiroir? "

Kevin hocha lentement la tête. ” Pop m’avait demandé de ne pas y toucher entre les prises. Ça faisait partie de son programme. “

Quelque chose lui titilla brièvement l’esprit, puis disparut.

” Alors je le fourrais là.

- Bon sang, fit doucement John.

- Ouais. “

Ils se regardèrent dans la pénombre de la pièce, et soudain un sourire, comme un rayon de soleil passant entre les nuages, vint illuminer le visage de Kevin.

” Quoi ?

- J’étais en train de me rappeler la sensation… J’ai balancé la masse tellement fort… “

John Delevan avait aussi commencé à sourire. “J’ai bien cru que tu allais t’arracher le…

- Et quand elle a fait ce bruit de craquement…

- Ça s’est mis à voler dans tous les sens…

- BOUM! terminé ! ” conclut Kevin.

Ils se mirent à rire tous les deux dans la chambre, et Kevin se trouva presque (presque) content que tout cela fût arrivé. Le sentiment de soulagement était aussi inexprimable et néanmoins aussi parfait que ce que l’on ressent lorsque, soit par un hasard heureux, soit par quelque guidage télépathique, une autre personne arrive à vous gratter à l’endroit qui vous démange tellement dans le dos et que vous ne pouvez atteindre vous-même: elle tombe pile dessus, la démangeaison devient merveilleusement pire pendant une fraction de seconde, au moment où elle la touche des doigts… puis c’est l’indicible soulagement.

Même chose avec l’appareil photo et le fait que son père avait compris.

” C’est fini, dit Kevin, il n’existe plus.

- Pas davantage que Hiroshima après le largage de la bombe A par l’Enola Gay, répondit John, ajoutant Réduit en bouillie, voilà ce que je veux dire.

Kevin resta un instant bouche bée, puis éclata d’un rire hystérique, presque des hurlements. Son père l’imita. Peu après, ils commandaient une pizza royale. Lorsque Kate et Meg Delevan revinrent, à sept heures vingt, ils avaient encore le fou rire.

” Vous m’avez l’air un peu trop joyeux, tous les deux. Vous tramez quelque chose de louche “, remarqua Mme Delevan, un peu intriguée. Elle avait trouvé dans leur hilarité, faisant appel à cette sensibilité féminine à laquelle les femmes n’ont pleinement recours, semble-t-il, qu’au moment des accouche-ments ou des désastres, une note légèrement malsaine. Ils avaient l’air de gens qui viennent

de manquer de justesse d'avoir un grave accident de voiture. " Est-ce qu'on peut participer?

- Juste deux célibataires qui prennent du bon temps, répondit John.

- Du sacré bon temps ", insista Kevin - sur quoi son père trouva bon d'ajouter: " Voilà ce que je veux dire", ce qui les fit hululer de plus belle.

Meg, complètement éberluée, regarda sa mère et dit: " Mais pourquoi ils font ça, Maman?

- Parce qu'ils ont un pénis, ma chérie. Va accrocher ton manteau. "

Pop Merrill laissa sortir les Delevan père et fils et verrouilla la porte derrière eux. Il éteignit toutes les lumières sauf celle de sa table de travail, sortit son jeu de clefs, et ouvrit son propre tiroir fourre-tout. Il en sortit le Soleil 660 de Kevin, en parfait état, en dehors de l'éclat qui avait sauté et d'une légère fêlure du viseur, et le contempla fixement. Il avait terrifié le père et le fils. Pop l'avait bien vu; il l'avait aussi terrifié. Mais de là à le poser sur le billot et à le pulvéri-ser ? Il ne fallait pas exagérer, tout de même.

Il y avait un moyen de se faire quelques sous avec le foutu machin.

Il y en a toujours un.

Pop le remit dans le tiroir. Il allait dormir là-des-sus, et demain matin, il saurait comment procéder. À la vérité, il s'en faisait déjà une idée assez précise.

Il se leva, éteignit la lampe et se faufila jusqu'à l'escalier conduisant à son appartement. Il se dépla- çait avec la sûreté de pied et la grâce nées d'une longue pratique.

À mi-chemin, il s'arrêta.

Il éprouvait le besoin, un besoin très fort, de retourner jeter un coup d'oeil à l'appareil. Mais pourquoi donc, au nom du Ciel? Il n'avait même pas un film à mettre dans la diabolique machine… non qu'il eût l'intention de prendre des photos avec. Si quelqu'un d'autre voulait en prendre et observer la progression du chien, l'acheteur était le bienvenu. Que l'empereur se débrouille avec, comme il aimait à dire. Quant à lui, autant pénétrer dans une cage aux lions sans même un fouet ou une chaise.

Et cependant…

" Laisse tomber ", dit-il d'une voix étranglée, dans l'obscurité. Le son de sa propre voix le fit sursauter, et il repartit vers l'escalier sans un seul coup d'oeil en arrière.

CHAPITRE SEPT

Très tôt, le lendemain matin, Kevin Delevan fit un cauchemar si horrible qu'il ne put s'en souvenir qu'en partie, comme les fragments d'une mélodie entendue à la radio lorsque la réception est mauvaise.

Il marche dans une petite ville industrielle cradingue. Équipé d'un sac à dos, il est apparemment en cavale. Le nom de la ville est Oatley, et Kevin a l'impression de se trouver soit dans l'État de New York, soit dans le Vermont. Vous savez où on petit trouver du boulot ici, à Oatlev ? demande-t-il à un vieil homme qui pousse un caddie sur un trottoir fis-suré. Pas de produits d'épicerie dans le caddie; rien que d'indéfinissables détritus. Kevin se rend compte qu'il a affaire à un alcoolo. Taille-toi! lui crie l'ivrogne. Fous le camp! enfoiré de voleur! tire-toi, sale enfoiré de voleur!

Kevin court, traverse la rue à toutes jambes, plus par peur de la folie de l'homme qu'à l'idée qu'on puisse le prendre, lui, Kevin, pour un voleur. L'ivrogne lui lance: Et ce n'est pas Oatlev ici! C'est Hildaville ! Barre-toi de la ville, petit enculé de voleur!

C'est alors qu'il comprend qu'il n'est ni à Oatley ni à Hildaville, ni dans aucune ville avec un nom nor-mal. Comment une ville aussi aberrante pourrait avoir un nom normal ?

Tout - rues, bâtiments, signalisation, véhicules, les rares passants -, tout est à deux dimensions. Les choses ont de la hauteur, de la largeur… mais aucune épaisseur. Il croise une femme qui aurait pu ressembler au professeur de danse de Meg si celle-ci avait eu soixante kilos de plus. Elle porte un pantalon de survêt couleur de chewing-gum Bazooka. Comme l'ivrogne, elle pousse un caddie. L'une des roues grince. Il est plein de polaroïd Soleil 660. Elle observe Kevin avec une méfiance grandissante au fur et à mesure qu'il se rapproche d'elle. À l'instant où il arrive à sa hauteur, elle disparaît. Son ombre est encore visible, et il entend toujours le grincement cadencé, mais la grosse femme n'est plus là. Puis elle réapparaît, tournant vers lui sa tête au visage plat et à l'expression soupçonneuse, et Kevin comprend pour quelle raison elle a un instant disparu. Parce que le concept de " vue latérale " n'existe pas et ne peut exister dans un univers où tout est parfaitement plat.

Je suis à polaroïdville, pense-t-il avec une étrange sensation de soulagement et d'horreur mêlés. Et ça signifie que ce n'est qu'un rêve.

Puis il voit la barrière de piquets blancs, et le chien, et le photographe qui se tient dans le caniveau. Il porte des verres sans monture juchés sur son crâne. C'est Pop Merrill.

Eh bien, fiston, tu l'as trouvé, lui dit le Pop à deux dimensions, sans décoller l'oeil du viseur. C'est le chien, juste là. Celui qui a massacré cet enfant, à Shenectady. Ton chien, voilà ce que je veux dire.

Kevin se réveille alors dans son lit, craignant d'avoir hurlé, avant tout angoissé non par le rêve, mais par l'idée qu'il n'est peut-être pas retourné à la réalité dans ses trois dimensions.

Mais non. Quelque chose, cependant, va de travers.

Un rêve stupide. Laisse tomber, qu'est-ce que ça peut fàire? C'est terminé, toutes les photos sont brûlées. L'appareil est en mille mor…

Le fil de ses pensées se rompt, sous l’effet de ce quelque chose qui va de travers, et qui vient de nouveau le titiller.

Non, ce n’est pas fini. Ce n’est pas…

Mais avant qu’il ait pu achever, Kevin Delevan s’endort d’un sommeil profond et sans rêves. Au matin, c’est à peine s’il se souvient d’avoir fait un cauchemar.

CHAPITRE HUIT

Les deux semaines qui suivirent furent pour Pop Merrill les quinze jours les plus exaspérants, les plus enrageants et les plus humiliants de toute sa vie. Bien des citoyens de Castle Rock seraient convenus que personne ne méritait mieux cela que le brocanteur. Non que les déboires de Pop eussent transpiré… ce qui restait son unique consolation. Consolation qui ne lui valait qu'un bien maigre réconfort. Étique, à vrai dire.

Mais qui aurait jamais pu supposer que la secte des Chapeliers fous allait le laisser tomber aussi impitoyablement ?

Il y avait de quoi se demander s'il n'avait pas perdu un peu les pédales.

Dieu m'en garde…

CHAPITRE NEUF

Au moment où il avait fait son coup, il ne s'était même pas demandé s'il vendrait ou non le polaroïd ; la seule question était dans quel délai, et à quel prix. Les Delevan avaient employé le terme de surnaturel, et Pop ne les avait pas corrigés, même s'il savait que les amateurs de ce genre de phénomènes l'auraient classé dans le paranormal plutôt que dans le surnaturel. Il aurait pu le leur dire, mais les Delevan auraient pu aussi se demander par quel mystère le propriétaire de la brocante (et usurier à ses heures) d'un trou perdu comme Castle Rock était tellement versé en sciences occultes. Il en savait beaucoup pour une bonne et solide raison: il était avantageux d'être savant dans ce domaine à cause de la tribu de ce qu'il appelait, en un hommage involontaire à Lewis Carroll, les " Chapeliers fous ".

Les Chapeliers fous étaient par exemple ces personnes qui dépensaient une fortune en matériel de prise de son, non pas pour capter le chant de l'alouette ou les débordements verbaux d'une soirée trop arrosée, mais pour l'abandonner, tournant dans une pièce vide, soit qu'elles crussent passionnément à l'existence d'un monde invisible et voulussent en prouver l'existence, soit qu'elles désirassent tout aussi passionnément entrer en contact avec des amis et/ou des parents ayant " passé " (c'était l'expression qu'ils employaient toujours; les parents et amis des Chapeliers fous ne se contentaient pas de mourir comme tout le monde).

Non seulement les Chapeliers fous manipulaient la planche oui ja, mais ils avaient des conversations régulières avec des " guides spirituels " venus de " l'autre monde " (jamais l'enfer ni le paradis, non plus que " le lieu de repos des morts ", mais " l'autre monde "), lesquels les mettaient en contact avec amis, parents, reines et rois, vedettes du rock and roll, et même avec les plus grands affreux de l'Histoire. Pop connaissait un Chapelier fou du Vermont qui avait ses deux conversations hebdomadaires avec Hitler. Celui-ci lui avait confié que tout ça n'était qu'un coup monté, qu'il avait fait des propositions de paix en janvier 1943 et que ce fils de pute de Chur-chill les avait rejetées. Hitler lui avait également dit que Paul Newman était un extraterrestre né dans une grotte sur la Lune.

Les Chapeliers fous allaient à leur séance avec autant de régularité (et poussés par un besoin aussi puissant) que les drogués rendent visite à leur revendeur. Ils achetaient des boules de cristal et des amu-lettes censées leur porter bonheur; ils organisaient leurs propres petites sociétés et enquêtaient dans les maisons réputées hantées, sur les phénomènes habituels: ectoplasmes, tables et lits flottants, points brû- lants, et bien entendu, fantômes. Qu'ils fussent réels ou imaginaires, ils les consignaient tous, avec le même enthousiasme qu'un écolo guettant le passage d'un héron bleu hors saison.

La plupart d'entre eux s'en payaient une sacrée bonne tranche; d'autres, non. Prenez par exemple l'histoire du type de Wolfeboro. Il était allé se pendre dans la notoirement célèbre Maison Tecumseh, où un petit nobliau, environ un siècle auparavant, rendait de menus services à ses contemporains le jour, et les mettait au menu de ses services le soir venu, lors de festins somptueux dans la cave de son manoir. La table était dressée sur un sol de terre battue impré- gnée de restes en décomposition d'au moins une douzaine d'individus, sinon du double, tous des vagabonds. Le type de Wolfeboro, avant de se pendre, avait laissé un mot en style télégraphique, à côté de sa planche oui-ja : Impossible quitter maison. Portes toutes fèrniées à clef. Les entend manger. Essayé le coton. Sans effèt.

Et ce pauvre couillon qui croyait très probablement qu'il les entendait, avait songé Pop, lorsque

cette histoire lui avait été rapportée par une source en qui il avait toute confiance.

Il y avait également ce bonhomme de Dunwich, dans le Massachusetts, à qui Pop avait un jour vendu, pour quatre-vingt-dix dollars, une soi-disant trompette spirituelle. Le bonhomme avait été faire un tour avec dans le cimetière de Dunwich, et sans doute s'était-il trouvé en présence de quelque chose d'excessivement déplaisant, car au bout de six ans, il délirait encore dans une cellule capitonnée d'Arkham, totalement fou. En partant pour son expédition nocturne, il avait les cheveux bruns ; lorsque ses cris eurent réveillé les quelques voisins à portée d'oreille du boulevard des allongés, et que la police débarqua, il les avait aussi blancs que son masque hululant.

On trouvait encore le cas de cette femme de Portland qui avait perdu un oeil au cours d'une séance de oui ja ayant tourné à la catastrophe… Celui de l'homme de Kingston (Rhode Island), qui avait perdu trois doigts lorsque la porte de la voiture dans laquelle deux adolescents venaient de se suicider se referma sur sa main… Celui de la vieille dame qui atterrit à l'hôpital avec une oreille en moins, lorsque Claudette, sa chatte (elle aussi d'un âge certain), avait été prise d'une crise de folie au cours d'une séance…

Pop croyait certaines de ces choses, rejetait les autres, mais était avant tout sans opinion; non pas parce qu'il ne disposait pas de preuves suffisamment solides pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre, mais parce qu'il se moquait comme de sa pre-mière chemise des fantômes, des séances, des boules de cristal, des trompettes spirituelles, des chats en délire ou du mythique Nostradamus. En ce qui concernait Reginald Marion " Pop " Merrill, les Chapeliers fous pouvaient tout aussi bien aller tous se faire foutre sur la Lune.

Dans la mesure, évidemment, où l'un d'eux accepterait de lui glisser quelques gros billets dans la main pour l'achat de l'appareil photo de Kevin, avant d'embarquer dans le prochain voyage de la navette.

Pop n'appelait pas ces enthousiastes des Chapeliers fous à cause de leur passion pour les spectres; il les désignait ainsi parce que dans leur grande majorité (sinon tous, était-il parfois tenté de penser) ils paraissaient être riches, à la retraite, et ne demander qu'à se faire plumer. Si l'on avait la patience de pas-ser un quart d'heure avec eux, d'approuver et d'acquiescer lorsqu'ils vous racontaient qu'ils étaient capables de reconnaître un vrai médium d'un mystificateur rien qu'en pénétrant dans la pièce, ou mieux encore, de s'asseoir à une table pour une séance, si vous étiez d'accord pour consacrer encore un quart d'heure à écouter des gargouillements enregistrés sur magnétophone n'ayant qu'un vague rapport avec des paroles articulées, l'expression estomaquée de circonstance peinte sur la figure, vous pouviez leur vendre un vulgaire presse-papier de verre pour cent billets, en leur disant qu'un homme y avait vu feu sa maman, une fois. Avec un sourire en plus, ils vous signaient un chèque de deux cents dollars. Quelques mots d'encouragement, et c'était mille dollars qu'ils inscrivaient. Et si vous faisiez tout ça en même temps, ils vous passaient quasiment le carnet de chèques pour que vous y inscriviez vous-même le montant.

Aussi facile que de piquer son biberon à un nourrisson.

Jusqu'à maintenant.

Pop n'avait aucun dossier intitulé CHAPELIERS FOUS, pas plus que de dossiers COLLECTIONNEURS DE PIÈCES Ou COLLECTIONNEURS DE TIMBRES dans son classeur. Il ne possédait pas de classeur. La chose qui s'en rapprochait le plus était un vieux carnet de numéros téléphoniques qu'il trimbalait dans sa poche revolver (lequel, comme le portefeuille de l'autre côté, avait fini par prendre la forme à la courbe dénuée de toute générosité de sa fesse étique, avec le temps). Pop gardait ses dossiers là où un homme qui traite le genre d'affaires qu'il traitait doit toujours les conserver: dans sa tête. Il y avait ainsi huit Chapeliers fous confirmés avec lesquels il avait traité au cours des années, des gens qui ne se contentaient pas de fleureter avec l'occulte, mais qui se vautraient et se roulaient dedans. Le plus riche était un industriel à la retraite du n(r)m ale McCarty qui vivait sur son île pri-vée, à environ dix-huit kilomètres de la côte. Ce type n'avait que dédain pour les bateaux et employait à plein temps un pilote qui le transportait sur le continent quand il avait besoin de s'y rendre.

Pop lui rendit visite dès le 28 septembre, le lendemain du jour où il avait subtilisé l'appareil à Kevin (il n'arrivait pas à y penser comme à un vol; après tout, le gamin était décidé à le réduire en morceaux, et quel mal y avait-il s'il en avait démoli un autre ?). Il se rendit dans sa vieille voiture parfaitement entretenue jusqu'à une piste privée, juste au nord de Bothbay Harbor, puis il serra les dents et ferma férocement les yeux, tandis que ses mains étreignaient le coffre d'acier dans lequel était relégué l'appareil photo Soleil 660, alors que le Beechcraft du Chapelier fou fonçait sur la piste de terre comme un cheval emballé, s'élevait dans les airs à l'instant précis où Pop était sûr qu'ils allaient s'écraser sur les rochers au-dessous et l'emportait dans l'empyrée d'automne. Il avait déjà fait ce voyage par deux fois, et s'était juré, l'une et l'autre, de ne jamais remonter dans ce foutu cercueil volant.

L'appareil bondissait et jouait à saute-mouton à deux cents mètres au-dessus de l'Atlantique bavant de faim, et le pilote ne cessa de bavarder joyeusement pendant tout le chemin. Pop acquiesçait et disait ouais, ouais au jugé, beaucoup plus inquiet de leur chute imminente que curieux de ses propos.

Puis l'île fut en vue, avec sa piste d'une longueur horriblement et suicidairement courte et sa vaste maison en pin et galets; le pilote piqua de l'aile, et le malheureux Pop sentit son estomac déferlant d'aci-dité demeurer quelque part au-dessus de sa tête. Ils heurtèrent sèchement le sol avant de rouler, par quelque stupéfiant miracle, jusqu'au bout de la piste où ils s'arrêtèrent, sains et saufs, en un seul morceau… le brocanteur put de nouveau croire que Dieu n'était qu'une invention des Chapeliers fous, du moins jusqu'au voyage retour, quand il devrait remettre les pieds dans la foutue mécanique.

" Une journée superbe pour voler, n'est-ce pas, monsieur Merrill ? lui demanda le pilote en déployant l'escalier.

- Parfaite ", grommela Pop avant de prendre la direction de la maison, sur le seuil de laquelle l'attendait un pigeon de la taille d'une dinde, que l'impatience et l'excitation faisaient sourire. Pop lui avait promis de lui montrer " l'objet le plus foutrement dément de tous ceux sur lesquels [il était] jamais tombé ", et Cedric McCarty paraissait n'en plus pouvoir d'attendre. Il allait jeter un coup d'oeil dessus pour la forme, se disait Pop, et avaler toute la salade. Il retourna sur le continent quarante-cinq minutes plus tard, sans prêter attention aux sauts de carpe ni aux trous d'air qui émaillèrent le chemin du retour en Beechcraft. Déconfit, perplexe.

Il avait tourné l'objectif vers le Chapelier fou et pris sa photo. Pendant qu'ils attendaient le développement, le Chapelier fou avait pris une photo de Pop… mais au moment où avait jailli l'éclair

du flash, n'avait-il pas entendu quelque chose ? N'avait-il pas perçu le grondement bas et hideux de ce chien noir? Ou bien n'était-ce qu'un effet de son imagination? Un effet de son imagination, très vraisemblablement. Pop avait réussi quelques affaires mirobolantes, dans le temps, et il en fallait pour cela.

Néanmoins…

Cedric McCarty, industriel à la retraite par excellence et Chapelier fou extraordinaire regarda les photos avec la même impatience enfantine; mais lorsqu'elles devinrent finalement claires, il prit un air amusé et même légèrement méprisant, et Pop comprit, avec l'infaillible intuition qu'il peaufinait depuis près de cinquante ans, qu'aucun argument, qu'aucune cajolerie, pas même une allusion à un éventuel autre client mourant d'envie d'acheter l'appareil - qu'aucune de ces techniques éprouvées ne marcherait. Un grand panneau en lettres fluo PAS D'ACHAT venait de s'allumer dans la tête de Cedric McCarty.

Pourquoi?

Mais pourquoi, bon Dieu?

Sur la photo prise par Pop, le point blanc au milieu des plis de la babine était clairement devenu une dent - sauf que dent n'était pas le mot qui convenait, même avec un gros effort d'imagination. Il s'agissait d'un croc, d'une défense. Sur la photo de McCarty, on voyait la naissance de la dent suivante.

Cette saloperie de clébard a une gueule comme un piège à ours, pensa Pop. Sans être sollicitée, l'image de son bras pris dans ces mâchoires lui vint à l'esprit. Il vit le chien non pas le mordre, non pas le dévorer, mais le mettre en lambeaux, de la même manière que les multiples dents d'une débroussailleuse déchirent écorce, feuilles et petites branches. Combien de temps lui faudrait-il ? se demanda-t-il. Il regarda ces yeux chassieux qui le fixaient au milieu de la toison hirsute de la tête, et comprit que ça ne traînerait pas. Et si le chien l'attrapait par l'entrejambe au lieu de cela? Supposons…

Mais McCarty avait dit quelque chose et attendait une réaction. Pop se tourna vers lui, et le mince espoir qui lui restait de faire une vente s'évapora. Le Chapelier fou capable de passer avec joie un après-midi en votre compagnie à essayer d'évoquer le fan-tôme de feu votre oncle Ned, cet homme-là avait disparu, laissant la place à l'autre facette de McCarty : le réaliste à tout crin qui, pendant douze années consécutives, avait figuré sur la liste des douze hommes les plus riches des États-Unis de la revue Fortune. Et non pas pour avoir été quelque fils à papa écervelé, ayant eu la chance non seulement d'hériter de beaucoup d'argent mais aussi d'une équipe honnête pour le gérer, mais parce qu'il avait été un génie dans le domaine de l'aérodynamique appliquée. Il n'était pas aussi riche que Howard Hughes, mais il n'était pas non plus aussi cinglé à la fin de sa vie. Lorsqu'il était question de phénomènes de parapsychologie, McCarty était un Chapelier fou. En dehors de ce domaine, c'était un requin à côté duquel Pop et ses émules n'étaient que des têtards tournant dans une flaque d'eau.

" Désolé, dit Pop, je battais un peu la campagne, monsieur McCarty.

- Je disais que c'est fascinant, en particulier la subtile indication du temps qui passe d'une photo à l'autre. Comment ça marche ? Il y a un autre appareil photo dans l'appareil ?

- Je ne vois pas où vous voulez en venir.

- Non, pas un appareil photo “, dit McCarty, parlant pour lui-même. Il prit le polaroïd et le secoua près de son oreille. ” Non, c’est plutôt un système de rouleaux. De rouleaux à fentes. Oui, c’est ça, des rouleaux à fentes! “

Pop ouvrait un oeil rond, ne comprenant rien à ce que disait son interlocuteur… sinon que c’était en lettres de feu que s’inscrivait maintenant la conclusion: LA VENTE EST FOUTUE. Avoir fait ce putain de Dieu de nom de Dieu de vol dans cette foutue machine - devoir recommencer - et tout cela pour des clous. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il était tellement sûr de ce type, qui aurait probablement cru que le pont de Brooklyn n’était qu’une illusion spectrale venue de l’autre bord si on le lui avait affirmé avec suffisamment d’aplomb. Alors, pourquoi ?

” Des fentes, évidemment! s’exclamait McCarty, ravi comme un enfant. Il y a une courroie d’entraîne-ment montée en boucle dans le boîtier, avec un certain nombre de fentes dessus. Chacune contient une photo polaroïd exposée du chien. La continuité sug-gère que le chien a peut-être été filmé, et que les Pola-roid ont été faites d’après les images du film. La batterie est assez puissante pour entraîner la courroie en position pour le cliché suivant, et voilà”!”

Son sourire aimable venait soudain de disparaître et Pop découvrit un homme qui paraissait tout à fait capable d’avoir fait son chemin en foulant aux pieds les cadavres sanglants de ses concurrents… et d’y avoir pris plaisir.

” Joe va vous ramener “, dit-il. Sa voix était devenue glaciale, impersonnelle. ” Vous êtes fort, monsieur Merrill (jamais plus cet homme ne l’appellerait Pop, comprit le brocanteur, morose), je dois l’admettre. Vous avez fini par en faire trop, mais vous m’avez roulé pendant longtemps. De combien m’avez-vous filouté? Ne m’avez-vous refilé que de la bouillie pour les chats ?

- Je ne vous ai pas volé d’un rouge liard, répondit Pop, mentant effrontément. Je ne vous ai jamais vendu un seul objet qui, à ma connaissance, n’était pas un article authentique, et ce que je veux dire, c’est que c’est vrai aussi pour l’appareil photo.

- Vous m’écoeurez. Non pas parce que je vous ai fait confiance; j’ai déjà fait confiance à des mystificateurs et à des imposteurs. Non pas parce que vous m’avez pris mon argent; pour moi, c’étaient des sommes insignifiantes. Vous m’écoeurez parce que c’est à cause d’individus comme vous que les recherches scientifiques, en matière de parapsychologie, en sont encore au Moyen Age ; à cause d’individus comme vous qu’elles sont l’objet de la risée universelle, et considérées comme le domaine exclusif des fêlés et des demeurés. Notre seule consolation est que tôt ou tard, les gens de votre espèce finissent par en faire trop. Vous devenez gourmands et vous essayez de nous refiler quelque chose d’aussi ridicule que ce bidule. Je ne veux plus vous voir ici, monsieur Merrill. “

Pop avait la pipe à la bouche et tenait une Dia-mond Blue Tip d’une main tremblante. McCarty tendit l’index vers lui, et le regard glacial, au-dessus, transformait le doigt en canon de revolver.

” Et si vous vous avisez d’allumer cette puanteur ici, Joe va vous l’arracher de la bouche et vous collera les braises dans le pantalon. Alors si vous ne voulez pas quitter ma maison avec vos maigres fesses en feu, je vous suggère…

- Mais qu'est-ce qui vous prend, McCarty ? chevrota Pop. Ces photos ne se sont développées qu'après être sorties! Vous les avez vues se développer sous vos propres yeux!

- N'importe quel gamin avec la panoplie du petit chimiste à douze dollars peut vous arranger ça, répli-qua froidement McCarty. Il ne s'agit pas du fixatif à catalyse mis au point par polaroïd, mais ça y ressemble. Vous tirez vos polaroïd, ou vous les créez à partir d'un film, si c'est ce que vous avez fait, puis vous passez dans une chambre noire classique et vous les enduisez de votre produit. Une fois sèches, vous les chargez. Quand elles sortent, elles ressemblent à n'importe quelle photo polaroïd qui n'a pas encore commencé à se développer. Un gris foncé bordé de blanc. Puis la lumière frappe votre émul-sion, celle-ci s'évapore, et on voit le cliché que vous avez pris des heures ou des jours avant. Joe ? "

Avant que Pop eût le temps de dire quoi que ce soit, on le prenait par le bras et il était propulsé plutôt qu'entraîné hors du spacieux séjour aux grandes baies vitrées. De toute façon, il n'aurait rien dit. Un homme d'affaires sérieux doit savoir quand il s'est fait baiser. Et cependant, il aurait eu envie de crier pardessus son épaule : Il suffit que la dernière des connasses avec des cheveux teints et une boule de cristal achetée par correspondance fasse flotter un livre, ou une lampe, ou une foutue feuille de papier à musique dans une pièce sombre et vous faites pipi partout, mais quand je vous montre un appareil qui prend des pho-tos d'un autre monde, alors là, vous me virez par le fond de mon pantalon! Vous êtes aussi fou qu'un chapelier, d'accord! Eh bien, allez vous faire foutre! Ce ne sont pas les poissons qui manquent dans la mer!

Ils ne manquaient pas, en effet. Le 5 octobre, Pop se mit au volant de sa voiture parfaitement entretenue et partit pour Portland, rendre visite aux Soeurs Pus.

Jumelles identiques, les Soeurs Pus vivaient ensemble à Portland; elles avaient quelque chose comme quatre-vingts ans, mais l'air plus vieux que Stonehenge ou Carnac. Elles fumaient des Camel,à la chaîne, et cela depuis l'âge de dix-sept ans, avouaient-elles avec ravissement. Elles ne toussaient jamais en dépit des six paquets qu'elles consom-maient quotidiennement à elles deux. Un chauffeur les conduisait, les rares fois où elles quittaient leur demeure de style colonial en brique rouge, dans une Lincoln Continental de 1958 d'aspect aussi réjouissant qu'un corbillard. Ce chauffeur était une femme noire à peine plus jeune que les Soeurs Pus elles-mêmes; elle était probablement muette, mais il n'était pas impossible que son cas fût plus étrange encore: l'une des très rares créatures réellement taciturnes créées par Dieu. Pop ne le savait pas et ne l'avait jamais demandé. Cela faisait près de trente ans qu'il faisait des affaires avec les Soeurs Pus, il avait toujours vu la femme noire, soit conduisant la voiture, soit parfois la lavant ou bien taillant les haies autour de la maison, ou encore se rendant jusqu'à la boîte aux lettres du coin de la rue pour y jeter les lettres que les Soeurs Pus écrivaient à Dieu savait qui (il ignorait également si la femme noire entrait jamais dans la maison et si elle y était autorisée; il ne l'avait simplement jamais vue à l'intérieur), et pendant tout ce temps, il n'avait jamais entendu cette merveilleuse créature proférer un seul mot.

La grande maison coloniale se trouvait dans Bramhall, le quartier chic de Portland, équivalent de Beacon Hill à Boston. Dans cette dernière ville, on dit que les Cabot ne parlent qu'aux Lowell et que les Lowell ne parlent qu'à Dieu, mais les Soeurs Pus et les quelques contemporains qui leur restaient vous auraient affirmé, le plus calmement du monde, que les Lowell avaient transformé une ligne privée en foire publique des années après que les Deere et leurs contemporains de Portland avaient

établi le branche-ment originel.

Et bien entendu, personne sain d'esprit ne les aurait appelées les Soeurs Pus devant elles, pas plus qu'une personne saine d'esprit ne mettrait son nez contre une scie à ruban pour calmer une petite démangeaison. Elles étaient les Soeurs Pus quand elles ne se trouvaient pas dans le secteur (et quand on était sûr de la compagnie dans laquelle on se trouvait), mais leur véritable nom était mademoiselle Eleusippus Deere et madame Meleusippus Verrill. Leur père, bien déterminé à faire montre à la fois de dévotion chrétienne et d'érudition, les avait baptisées du nom de deux des triplés devenus plus tard des saints… mais, malheureusement, des saints de sexe masculin.

Le mari de Meleusippus était mort bien des années auparavant, pendant la bataille du golfe de Leyte, en 1944, mais sa veuve avait résolument conservé son nom depuis, ce qui rendait impossible de simplifier et de les appeler tout bonnement les demoiselles Deere. Non: il fallait s'entraîner à prononcer ces foutus noms à coucher dehors jusqu'à ce qu'ils glissent entre vos dents aussi aisément qu'un pet sur une tringle à rideaux. Il suffisait de bafouiller une fois pour qu'elles vous en voulussent, et on pouvait perdre leur clientèle pendant six mois, voire un an. Bafouiller une deuxième fois, et il devenait inutile de se représenter. Jamais.

Pop, la boîte en acier contenant l'appareil posée à côté de lui, conduisait en répétant ces prénoms à voix basse. " Eleusippus. Meleusippus. Eleusippus et Meleusippus. Ouaip. Ça va. "

Mais il s'avéra que ce fut bien la seule chose. Elles n'avaient pas plus envie du polaroïd que McCarty. Et pourtant, Pop était revenu tellement secoué de son entrevue avec le milliardaire qu'il était arrivé prêt à demander dix mille dollars de moins, voire de réduire de cinquante pour cent le prix auquel il avait tout d'abord estimé, confiant, l'appareil photo.

La vieille femme noire ratissait les feuilles mortes, révélant un gazon qui, octobre ou pas, était encore aussi vert qu'un tapis de billard. Pop lui adressa un signe de tête. Elle le regarda, ou plutôt regarda à travers lui, et continua de ratisser ses feuilles. Pop sonna et, quelque part au fond de la maison, une cloche retentit. " Manoir " était le meilleur terme pour décrire le domicile des Soeurs Pus. Bien que loin d'être de la taille des autres antiques demeures de Bramhall, la pénombre perpétuelle qui régnait à l'intérieur le faisait paraître beaucoup plus vaste. Le son de la cloche semblait vraiment provenir de pièces lointaines et de corridors sans fin, et évoquait toujours une image précise dans l'esprit de Pop: la charrette des morts passant dans les rues de Londres pendant l'année de la Grande Peste, tandis que son conducteur sonnait sans trêve son glas tout en criant: " Sortez vos morts! Sortez vos morts! Au nom de Jésus notre Sauveur, sortez vos morts! "

Celle des Soeurs Pus qui ouvrit la porte quelque trente secondes plus tard n'avait pas seulement l'air morte, mais embaumée; une momie, entre les lèvres de laquelle un petit plaisantin avait glissé un mégot allumé.

" Merrill ", dit la dame. Elle portait une robe bleu sombre, assortie à la couleur de ses cheveux. Elle s'efforçait de s'adresser à lui comme une grande dame s'adresserait à un vendeur qui se serait pré- senté par erreur à la mauvaise porte, mais Pop se rendait parfaitement compte qu'elle était, à sa manière, tout aussi excitée que l'avait été ce fils de pute de McCarty ; la différence tenait à ce que les Soeurs Pus étaient nées dans le Maine, y avaient été élevées et y mourraient, alors que McCarty sortait d'un bled du Midwest où, apparemment, l'art et la manière de la taciturnité n'étaient pas considérés comme essentiels dans l'éducation donnée aux enfants.

Une ombre traversa fugitivement l'extrémité du vestibule qui jouxtait le salon, à peine visible par-des- sus l'épaule osseuse de la jumelle qui venait d'ouvrir. La deuxième. Oh, elles étaient impatientes; fort bien. Pop commençait à se demander s'il n'allait pas pouvoir leur soutirer douze grands, douze billets de mille, après tout. Voire quatorze.

Pop savait qu'il aurait pu dire: " Est-ce à mademoiselle Deere ou à madame Verrill que j'ai l'honneur de m'adresser? " et se montrer ainsi parfaitement correct et bien élevé, mais il avait déjà eu affaire à ces deux vieilles excentriques et savait que si celle qui lui avait ouvert ne soulevait pas un sourcil, ne fronçait pas une narine et lui disait simplement à laquelle il parlait, il aurait déjà perdu mille dollars en l'abordant ainsi. Elles étaient très fières de leurs étranges prénoms masculins, et avaient tendance à voir d'un oeil meilleur ceux qui essayaient de les identifier que les pusillanimes utilisant le stratagème des noms de famille.

C'est pourquoi, après une brève prière afin que sa langue ne fourchât pas, maintenant que le moment était venu, il fit de son mieux et eut le plaisir d'entendre les noms couler de sa bouche aussi aisé- ment qu'un verre de vin dans le gosier d'un ivrogne. " Est-ce à Eleusippus ou à Meleusippus que j'ai l'honneur… ? " demanda-t-il, avec sur le visage l'expression de quelqu'un qui trouve ces noms tout aussi courants que ceux de Kate ou de Joan.

" À Eleusippus, monsieur Merrill ", répondit-elle. Ah, bon, il était maintenant monsieur Merrill ; il fut du coup aussi sûr qu'homme au monde peut l'être que tout allait se passer comme sur des roulettes, ce en quoi il se trompait autant que tout homme au monde peut se tromper. " Donnez-vous la peine d'entrer.

- Merci beaucoup ", répondit Pop, qui pénétra sur ces mots dans les entrailles glauques du Manoir Deere.

"Ô mon Dieu! fit Eleusippus, lorsque la photo commença à se développer.

- Mais ce chien est un monstre ", ajouta Meleusippus, d'un ton qui trahissait un authentique effroi.

Le molosse devenait plus affreux que jamais, Pop devait le reconnaître, mais il y avait quelque chose qui l'inquiétait davantage: la séquence temporelle entre les images semblait accélérer.

Il avait fait poser les Soeurs Pus sur leur sofa de style Queen Anne pour les besoins de la démonstration. L'appareil déclencha le flash et, pendant un bref instant, transforma la pièce, d'un antre du purgatoire au confluent du monde des vivants et de celui des morts dans lequel survivaient ces deux antiques reliques, en quelque chose de plat et de clinquant, comme une photo de police prise dans un musée où un crime aurait été commis.

Si ce n'est que la photo (grésillement huileux) qui émergea ne montra pas les Soeurs Pus assises sur leur sofa, comme deux serre-livres identiques. Elle représentait le chien noir, qui faisait maintenant complètement face à l'objectif et au photographe (quel qu'il fût) assez cinglé pour continuer à le mitrailler. On voyait tous ses crocs, exhibés en un ricanement homicide et dément, et sa tête avait pris une légère inclinaison sur la gauche qui accentuait son air de prédateur. Cette tête, pensa Pop, continuerait à s'incliner au fur et à mesure que l'animal continuerait son bond vers sa victime, un

mouvement qui remplissait deux fonctions: protéger la zone vulné- rable du cou d'une attaque potentielle et placer la gueule de telle manière qu'une fois les dents solidement plantées dans la chair, il lui suffirait de la faire tourner de nouveau vers le haut pour arracher un gros morceau de tissu vivant à sa cible.

" Mais c'est absolument affreux! s'exclama Eleusippus, portant une main momifiée à la chair des- quamée de son cou.

- Absolument terrible! ajouta Meleusippus dans ce qui était presque un gémissement, avant d'allumer une nouvelle Camel au mégot de la précédente d'une main tellement tremblante qu'elle faillit brûler la commissure gauche fissurée et craquelée de ses lèvres.

- C'est totalement inexplicable! " s'écria Un Pop Merrill triomphant, non sans penser à part soi: Dommage que tu ne sois pas ici, McCarty, espèce d'imbécile heureux. Dommage. Regarde ces deux bonnes femmes qui ont franchi le cap Horn je ne sais combien de fois: elles ne me disent pas, elles, que ce Polaroïd n'est qu'un vulgaire gadget pour foire ambulante!

" Est-ce que ça montre quelque chose qui s'est passé? murmura Meleusippus.

- Ou quelque chose qui va se passer? continua Eleusippus sur le même ton confidentiel plein d'effroi.

- Je sais pas, répondit Pop. La seule chose que je sais, c'est que j'ai vu des choses sacrément bizarres, dans ma vie, mais rien de comparable à ces photos.

- Je ne suis pas surprise (Eleusippus).

- Ni moi! " (Meleusippus.)

Pop était déjà prêt à orienter la conversation sur la question du prix - une délicate négociation en toutes circonstances, mais jamais autant que lorsqu'on traitait une affaire avec les Soeurs Pus. Quand elles en arrivaient à ce stade, elles devenaient aussi farouches que deux vierges (ce qui était sans doute le cas pour l'une des deux, d'après ce que savait Pop). Il venait d'opter pour l'approche. À vrai dire, il ne m'était pas venu à l'idée de vendre cet appareil, tout d'abord, mais… (un truc plus ancien que les Soeurs Pus elles-mêmes, ce qui n'était pas peu dire, mais lorsqu'on négociait avec des Chapeliers fous, ça n'avait pas la moindre importance; en réalité, ils adoraient ce genre d'entrée en matière, tout comme les enfants aiment à entendre répéter le même conte de fées, ad nauseam), lorsque Eleusippus le désarçonna complè- tement en disant: " Je ne sais pas ce qu'en pense ma soeur, monsieur Merrill, mais je ne me sentirai pas à l'aise pour examiner tout ce que vous avez à… (légère hésitation peinée) à nous proposer tant que vous n'aurez pas remis ce… cet appareil photo ou Dieu sait quoi… dans votre automobile.

- Je suis tout à fait de cet avis ", renchérit Meleusippus, qui écrasa sa Camel à demi fumée dans un cendrier en forme de poisson.

" Les photographies de fantômes, reprit Eleusippus, sont une chose. Elles ont une certaine…

- Une certaine dignité, suggéra Meleusippus.

- Oui, dignité! Mais ce chien… (Un vrai frisson secoua la vieille femme.) On dirait qu'il est prêt à bondir de la photographie pour venir mordre l'un de nous.

- Pour nous mordre tous! " corrigea Meleusippus.

Jusqu'à ce dernier échange entre les deux soeurs, Pop était resté convaincu - ou s'était efforcé de rester convaincu - que les deux Soeurs n'avaient fait que poser les premiers jalons de leur marchandage, avec une admirable habileté. Mais il était incapable de ne pas croire à leur ton de voix, à leur attitude, à l'expression de leur visage (en admettant qu'il fût possible, dans leur cas, de parler de visage). Elles ne doutaient pas des propriétés paranormales du So-leil 660… en fait, trop paranormales pour leur convenir: Elles ne marchandaient pas; elles ne faisaient pas semblant, elles ne manoeuvraient pas pour faire baisser le prix. Lorsqu'elles disaient qu'elles ne voulaient plus voir l'appareil ni les choses tordues qui en surgissaient, elles disaient tout bêtement ce qu'elles pensaient. Elles ne lui faisaient pas non plus l'affront de supposer, voire même de rêver, que vendre l'appareil eût été l'objet de sa visite.

Pop regarda le salon, autour de lui. Il se serait cru dans cet appartement d'une vieille dame qu'il avait vu dans un film d'horreur - un navet du nom de Burnt Offerings, où une espèce de vieil obèse essayait de noyer son propre fils dans la piscine, sans que personne pense à enlever un seul instant ses vêtements. Un appartement rempli, trop rempli, bourré même de photographies, récentes et anciennes. Elles recouvraient si parfaitement les murs que l'on n'aurait même pas pu décrire les motifs du papier peint, en dessous.

Le salon des Soeurs Pus n'en était pas à ce stade, mais il contenait néanmoins une multitude de pho-tos, cent cinquante, peut-être, qui paraissaient trois fois plus nombreuses, vu l'exiguïté de la pièce en question. Pop était venu suffisamment souvent ici pour les avoir presque toutes remarquées, ne fût-ce qu'en passant, et il y en avait qu'il connaissait fort bien, pour la simple raison que c'était lui qui les avait vendues aux Soeurs Pus.

Elles en possédaient bien davantage, un millier, peut-être, mais apparemment, elles s'étaient rendu compte que les limites de la pièce (sur le plan de l'espace, sinon du bon goût) étaient trop étroites pour les contenir toutes. Le reste des photos de fan-tômes, comme disait Eleusippus, était dispersé parmi les quatorze autres pièces du manoir. Pop les avait toutes visitées. Il faisait partie de ces rares et heureux mortels qui s'étaient vu accorder le privilège de ce que les Soeurs Pus appelaient, en toute simpli-cité, le Tour. Mais c'était ici, dans le salon, qu'elles conservaient les documents les plus précieux, le plus précieux de ces plus précieux attirant l'oeil par le simple fait qu'il se dressait, dans un splendide isolement, sur le quart de queue Steinway, entre les deux fenêtres en saillie. On y voyait un cadavre en lévitation au-dessus de son cercueil, devant cinquante ou soixante personnes. Il s'agissait bien entendu d'un faux. Un enfant de dix ans - que dis-je, de huit - s'en serait aperçu. À côté, la photo des elfes dansants qui avait tellement ensorcelé le pauvre Conan Doyle vers la fin de sa vie était un comble de raffinement. En fait, en parcourant la pièce des yeux, Pop ne vit que deux clichés qui n'étaient pas des faux évidents. Il aurait fallu les étudier de plus près pour élucider la façon dont ils avaient été trafiqués. Et voilà que ces deux vieilles connes, qui avaient collectionné toute leur vie des " photos de fantômes " et se prétendaient grandes expertes en ce domaine, se comportaient comme deux adolescentes devant un film d'horreur quand on leur montrait non pas une simple photo paranormale, -mais un putain de Dieu d'appareil photo parnnonnal, lequel ne se contentait pas de faire

le tour une fois, comme celui qui avait pris la dame fantôme lors du retour des chasseurs, mais qui le faisait chaque fois qu'on appuyait sur le poussoir… et combien avaient-elles dépensé pour se procurer toutes ces conneries ? Des milliers de dollars ? Des dizaines de milliers ? "… nous montrer? " lui demandait Meleusippus.

Pop Merrill força ses lèvres à se relever et réussit sans doute à imiter quelque chose qui ressemblait raisonnablement bien à un sourire bon enfant, car il n'enregistra aucune réaction de surprise ou de méfiance.

" Veuillez me pardonner, chère madame, s'excusat-il, mais j'étais en train de battre un peu la campagne. Je crois que cela nous arrive à tous, avec l'âge.

- Nous avons quatre-vingt-trois ans et l'esprit aussi clair qu'une vitre, protesta Eleusippus.

- Qu'une vitre qui vient d'être nettoyée, ajouta Meleusippus. Je vous demandais si vous aviez de nouvelles photos, que vous auriez l'obligeance de nous montrer… une fois que vous aurez rangé ce… cette chose abominable, évidemment.

- Cela fait une éternité que nous n'en avons pas vu de réellement bonnes, commenta Eleusippus, allumant une nouvelle Camel.

- Nous sommes allées à la Convention de Parapsychologie et de Tarot de Nouvelle-Angleterre, à Providence, le mois dernier, et si les conférences ont été passionnantes…

- Enthousiasmantes…

- La plupart des photos n'étaient que des faux notoires! Même un enfant de dix ans…

- De sept!

- S'en serait rendu compte. C'est pourquoi… " Meleusippus s'interrompit. Son visage adopta une expression perplexe, mais comme si elle risquait de lui faire mal (les muscles de sa figure étaient depuis longtemps atrophiés, limités qu'ils étaient à deux expressions, léger plaisir et connaissance sereine) " … je suis intriguée, monsieur Merrill. Je dois admettre que je suis légèrement intriguée.

- J'étais sur le point de dire la même chose.

- Pourquoi avoir apporté cet objet abominable? demandèrent en choeur les Soeurs Pus, la parfaite harmonie de leur voix gâtée, cependant, par la rau-cité tabagique de leur timbre.

L'envie de répondre Parce que je ne savais pas quelle paire de vieilles connasses timorées vous faisiez fut si forte que pendant une horrible seconde, Pop crut avoir parlé à voix haute et se fit tout petit, s'attendant que s'élèvent, dans la pénombre sacrée du salon, des protestations scandalisées jumelles, des cris semblables au crissement d'une scie à ruban rouillée attaquant un noeud récalcitrant dans un tronc, et qui seraient montés dans leurs aigus jusqu'à ce que les vitres de chacune des photos bidon de la pièce explosent dans une angoisse de vibrations.

L'idée qu'il aurait pu prononcer cette terrible phrase à voix haute ne dura qu'une fraction de seconde; mais lorsqu'il revécut plus tard ce moment, dans ses nuits d'insomnie, tandis que les

horloges grignotaient le temps au-dessous (et que le polaroïd de Kevin Delevan veillait aussi, tapi au fond du tiroir fermé à clef de la table de travail), il lui paraissait chaque fois avoir duré beaucoup plus longtemps. Au cours de ces heures sans sommeil, il lui arrivait même de souhaiter l'avoir dite, et il se demandait alors s'il ne perdait pas l'esprit.

Ce qui se passa, en réalité, c'est qu'il réagit avec une vitesse et un extraordinaire instinct d'auto-conservation qui frisaient la noblesse. Envoyer les Soeurs Pus se faire foutre aurait été merveilleusement gratifiant, mais la gratification, hélas! aurait été de courte durée. Tandis que s'il leur montait le bourrichon (ce qui était exactement ce qu'elles attendaient, ayant passé leur vie à se le faire monter), il pourrait peut-être leur refiler pour encore trois ou quatre mille dollars de " photos de fantômes " bidon, pourvu qu'elles persévèrent à éviter le cancer du pou-mon qui aurait pourtant dû venir à bout de l'une d'elles, sinon des deux, depuis au moins douze ans.

Car après tout, il y avait d'autres Chapeliers fous dans le classeur mental de Pop Merrill, quoique pas autant que ce qu'il se disait, le jour où il était parti voir Cedric McCarty. Une petite vérification lui avait appris que deux d'entre eux étaient morts et qu'un autre apprenait l'art de tresser des paniers dans l'une de ces luxueuses maisons de retraite californiennes qui prennent en charge les gens incroyablement riches ayant eu aussi le malheur d'être devenus com-plètement gâteux.

" En réalité, dit-il donc, je vous ai apporté cet appareil, mesdames, pour que vous puissiez l'examiner. Ce que je veux dire, se hâta-t-il d'ajouter en observant leur expression consternée, c'est que je sais que vous avez une grande expérience dans ce domaine. "

La consternation se transforma en vanité satis-faite; les deux Soeurs échangèrent des regards satisfaits et Pop se prit à souhaiter bourrer leur troufignon resserré de vieille fille d'un ou deux paquets de leurs foutues Camel, de les arroser d'allume-barbecue et d'y mettre le feu. Pour fumer, elles fumeraient, les deux toquées. Comme des locomotives, voilà ce qu'il voulait dire.

" J'ai pensé que vous pourriez me conseiller sur ce que je dois faire de cet appareil, voilà ce que je voulais dire, acheva-t-il.

- Détruisez-le, répliqua immédiatement Eleusippus.

- J'emploierais même la dynamite, ajouta Meleusippus.

- Commencez par l'acide, avant la dynamite.

- Oui. Il est dangereux. Vous n'avez même pas besoin de regarder ce chien diabolique pour vous en rendre compte. " Elle le regarda, cependant; toutes deux le regardèrent, une même expression de révulsion et de peur sur le visage.

" Rien qu'à le voir, on sent qu'il est maléfique ", fit Eleusippus d'une voix tellement chargée de menaces et de mauvais présages qu'elle aurait dû paraître risible, comme une adolescente jouant une des sor-cières de Macbeth; et pourtant, elle ne l'était pas. " Détruisez-le, monsieur Merrill. Avant que ne se produise quelque chose d'affreux. Avant, peut-être - vous remarquerez que je dis seulement peut-être -, qu'il ne vous détruise.

- Tout de même, tout de même, répondit Pop, chagrin de découvrir qu'il se sentait malgré tout mal

à l'aise, lui aussi, c'est pousser les choses un peu loin. Ce n'est qu'un vulgaire appareil photo, voilà ce que je veux dire. "

D'un ton calme, Eleusippus Deere observa: " Tout comme la planchette oui ja qui rendit aveugle la pauvre Colette Simoneaux, il y a quelques années. Ce n'était qu'un vulgaire morceau de bois.

- Oui, jusqu'à ce que ces gens insensés mettent la main dessus et la réveillent ", conclut Meleusippus, d'un ton encore plus calme.

Il semblait qu'il n'y eût plus rien à ajouter. Pop prit l'appareil - prenant soin de le soulever par le harnais, sans toucher le boîtier lui-même (non sans se dire que c'était pour le bénéfice de ces deux vieilles connes) et se leva.

"Bien. Vous êtes les experts. " Les deux vieilles dames se rengorgèrent.

Oui, battre en retraite. Battre en retraite était la seule solution, du moins pour le moment. Mais il ne se déclarait pas vaincu. Tout le monde a son jour de poisse, vous pouvez parier là-dessus. " Je ne veux pas abuser davantage de votre temps, et encore moins vous incommoder.

- Oh, mais il n'en a rien été! protesta poliment Eleusippus, se levant à son tour.

- Nous avons tellement peu de visites, à l'heure actuelle ", expliqua Meleusippus, imitant sa soeur.

- Allez le poser dans votre voiture, monsieur Merrill, et revenez prendre le thé!

- Une vraie collation! "

Et Pop avait beau avoir envie plus que tout au monde de ficher le camp d'ici (et de leur dire exactement ceci: Merci, mais non, merci, je n'ai qu'un désir, me tirer de votre cambuse!), il esquissa une petite courbette assortie d'une excuse dans le même goût. " Ce serait un plaisir, mais j'ai un autre rendez-vous, j'en ai peur. Je ne viens pas aussi souvent en ville que j'aimerais. " Quant à faire un mensonge, autant en faire dix, tel était l'un des aphorismes favoris du père de Pop, que ce dernier mettait volontiers en pratique. Il regarda ostensiblement sa montre. " Je suis resté déjà trop longtemps. C'est vous, mesdames, qui m'avez mis en retard, mais je suppose que ce n'est pas la première fois que vous faites ça à un homme. "

Elles pouffèrent, et une rougeur identique leur monta aux joues, avec l'éclat de très anciennes roses. " Voyons, monsieur Merrill, roucoula Eleusippus.

- Je ne dis pas non pour la prochaine fois, dit-il, leur adressant son sourire le plus large. Invitez-moi et, par le lord Harry, vous verrez si je ne vous dis pas oui, et plus vite que ça! "

Il sortit, et tandis que l'une des jumelles refermait rapidement la porte dans son dos (elles pensaient peut-être que le soleil risquait de faner leurs foutues photos bidon de fantômes, pensa amèrement Pop), il se tourna vers la femme noire, toujours occupée à ratisser les feuilles, et la prit avec le polaroïd. Il avait agi impulsivement, comme un pervers, sur une route de campagne, donnerait un coup de volant pour écraser une moufette ou un raton laveur.

La lèvre supérieure de la femme noire se souleva et lui découvrit les dents, et Pop la vit avec

stupéfaction tendre vers lui deux doigts écartés, comme pour repousser le mauvais oeil.

Il se glissa au volant de sa voiture et fit une marche arrière précipitée dans l'allée.

L'arrière du véhicule était à moitié engagé dans la rue et il se tournait pour vérifier qu'aucune voiture ne venait, lorsque ses yeux tombèrent sur le cliché qu'il venait juste de prendre; il n'était pas complète-ment développé et avait encore cet aspect laiteux de toutes les photos polaroïd en cours de révélation.

Il en vit cependant assez pour rester l'oeil rond, l'air qu'il avait normalement commencé à respirer lui manquant soudain, son flux interrompu comme une brusque accalmie de brise. Son coeur lui-même lui donnait l'impression de s'être arrêté au milieu d'un battement.

Ce que Kevin avait imaginé était en train de se produire. Le chien avait terminé son mouvement de rotation sur lui-même et entamait son approche finale, imparable, indiscutable, vers l'appareil photo et la personne, quelle qu'elle fût, qui le tenait… ah, mais c'était lui qui l'avait tenu cette fois, non ? Lui, Reginald Marion " Pop " Merrill, l'avait brandi en direction de la vieille femme noire; c'était lui qui avait appuyé sur le déclencheur dans un moment de colère, comme un enfant qui vient de recevoir une correction casse des bouteilles de soda à coups de carabine à air comprimé parce qu'il ne peut pas tirer sur son père, alors même qu'il n'aurait pas mieux demandé, dans les instants douloureux et humiliants ayant suivi la fessée.

Le chien venait, Kevin avait compris ce qui allait se passer ensuite, et Pop l'aurait aussi compris s'il avait pris la peine d'y réfléchir - bien qu'à partir de ce moment il allait trouver difficile de penser à quelque chose d'autre quand il penserait à l'appareil photo, et constater que ses réflexions occupaient de plus en plus son temps, en période de veille comme de sommeil.

Il rapplique, pensa Pop, pris du même sentiment d'horreur paralysant qu'on pourrait éprouver, seul dans le noir, tandis qu'une Chose, une Chose innom-mable et insupportable, s'approcherait avec ses griffes effilées comme des rasoirs et ses dents pointues. Ô mon Dieu, ce chien rapplique, ce chien rapplique…

Mais il ne faisait pas que rappliquer: il se transformait.

Impossible de dire comment. Pris entre ce qu'ils voyaient et ce qu'ils auraient dû voir, les yeux de Pop lui faisaient mal; à la fin, la seule explication qu'il put trouver ne le réconforta guère: on aurait dit que quelqu'un avait changé l'objectif de l'appareil pour mettre à la place un très grand angle, si bien que le front du chien, avec ses touffes de poils hirsutes et emmêlés, paraissait à la fois saillir et s'éloigner, tan-dis que ses yeux meurtriers semblaient s'être remplis de reflets rouges à peine visibles, comme ceux que l'éclat du flash met parfois dans les yeux des gens.

Le corps du chien donnait l'impression de s'être allongé sans pour autant devenir plus fin; s'il y avait changement, sur ce point, il s'était plutôt épaissi. Il paraissait non pas plus gras, mais plus lourdement musclé.

Et ses crocs étaient plus gros. Plus longs. Plus effi-lés.

Pop se souvint brusquement du saint-bernard de Joe Camber, Cujo. Cujo, devenu enragé, avait tué

son maître, outre ce vieil ivrogne de Gary Pervier et Big George Bannerman. Il avait empêché une mère et son jeune fils de sortir d'une voiture en panne, près de la maison de Camber, un endroit isolé, et l'enfant était mort au bout de deux ou trois jours. Et Pop se demandait maintenant si c'était ce qu'ils avaient vu pendant les longues journées passées dans le véhi-cule surchauffé; cela, ou quelque chose de semblable, des yeux troubles et rougeâtres, de longs crocs acérés… Un coup d'avertisseur impatient retentit.

Pop poussa un cri, son coeur démarrant en trombe comme le moteur d'une Formule 1.

Une fourgonnette contourna la vieille Chevrolet, dont l'arrière encombrait toujours la moitié de la rue. Son conducteur passa le poing par la fenêtre et leva un majeur obscène. " Va te faire enculer, fils de pute! " hurla Pop. Il finit sa marche arrière, mais de manière si brutale qu'il alla heurter le trottoir en face. Il tourna furieusement le volant (appuyant involontairement sur l'avertisseur) et démarra. Mais à trois coins de rue de là, il dut se garer et rester assis derrière son volant pendant dix minutes, attendant que ses tremblements eussent suffisamment diminué pour pouvoir reprendre la route. Ras le bol, les Soeurs Pus.

Au cours des cinq jours suivants, Pop passa et repassa en revue les noms qui restaient sur sa liste mentale. Son prix d'appel, fixé à vingt mille dollars pour McCarty, diminué de moitié pour les Soeurs Pus (sans avoir cependant jamais pu aller jusqu'à le mentionner, dans un cas comme dans l'autre), dégringolait régulièrement avec les noms qu'il égrenait. Il ne lui resta finalement plus que celui de Emory Chaffee, dont il pourrait peut-être tirer deux mille cinq cents. Sait-on jamais.

Chaffee présentait un fascinant paradoxe; parmi tous les Chapeliers fous que Pop avait rencontrés (et son expérience était grande et incroyablement variée), Emory Chaffee était le seul, parmi tous ces gens croyant à " l'autre monde ", à être totalement dépourvu d'imagination. Qu'il eût consacré plus d'une pensée à cet autre monde avec une telle tournure d'esprit était déjà surprenant en soi; qu'il y eût cru était stupéfiant; qu'il payât en bon argent pour collectionner des objets s'y rapportant, aux yeux de Pop, était carrément renversant. Mais il en était ainsi, et Pop l'aurait placé bien plus haut sur la liste de ses pigeons, s'il n'y avait eu un petit détail embêtant: la fortune de Chaffee était loin d'être comparable, très loin, même, à celle de ses autres Chapeliers fous. D'où la dégringolade de prix pour le polaroïd de Kevin.

Mais voilà, pensait Pop en s'engageant dans l'allée envahie d'herbes de ce qui avait été, dans les années vingt, l'une des plus charmantes résidences d'été du lac Sebago et qui se trouvait maintenant à deux doigts d'être le domicile permanent le plus délabré du lac Sebago (la résidence des Chaffee dans le quartier Bramhall de Portland ayant été vendue quinze ans auparavant pour payer les impôts en retard), si quelqu'un doit acheter cette saloperie, faut admettre que ce sera Emorv.

La seule chose qui le chagrinait vraiment (et qui l'avait de plus en plus chagriné au fur et à mesure qu'il épuisait les noms de sa liste) était d'avoir à effectuer la démonstration. Il pouvait décrire ce que faisait l'appareil jusqu'à en être aphone, mais même un gogo du calibre de Emory Chaffee ne sortirait pas ses billets sur la base d'une simple description.

Pop se disait parfois qu'il avait été stupide de demander à Kevin de tirer toutes ces photos pour pouvoir faire le montage vidéo. Mais quand on consi-dérait les choses dans leur ensemble, il n'était

pas sûr que cela aurait fait une grande différence. Le temps passait dans cet autre monde. (car, comme Kevin, il en était venu à adopter cette hypothèse: un monde réel), même s'il y passait beaucoup plus lentement… mais n'y avait-il pas accélération depuis que le chien s'était tourné vers l'objectif ? Pop le pensait. Le déplacement de l'animal le long de la barrière avait été à peine visible; il ne l'avait pas remarqué, sur le coup, pour dire la vérité. Mais maintenant, seul un aveugle ne se serait pas rendu compte que le chien était plus près à chaque nouveau déclic du déclencheur. On s'en apercevait même sur deux photos prises coup sur coup. Comme si le temps, dans cet autre monde, essayait de… de rattraper celui de la Terre, de devenir synchrone.

C'était déjà pas mal, mais ce n'était pas tout.

Ce chien n'était pas un chien, nom de Dieu!

Pop ignorait ce qu'il était, mais il savait très bien, comme il savait que deux et deux font quatre, que ce molosse n'était pas un chien.

Il pensait que l'animal avait dû être un chien, quand il suivait la piste odorante le long de la barrière, située maintenant à trois bons mètres derrière lui; il avait présenté toute l'apparence d'un chien, si ce n'est qu'il avait eu l'air exceptionnellement féroce lorsqu'il avait commencé à tourner la tête, et était devenu visible.

Mais Pop était de plus en plus convaincu qu'il n'avait rien à voir avec une créature existant sur la Terre du bon Dieu, pas même avec un monstre de l'enfer de Lucifer. Ce qui le troublait encore plus était ce détail: les rares personnes pour lesquelles il avait pris des photos en démonstration ne paraissaient pas s'en rendre compte. Elles avaient inévitablement un mouvement de recul, elles ne pouvaient s'empêcher de dire que c'était le bâtard le plus immonde et à l'aspect le plus féroce qu'elles avaient jamais vu, mais c'était tout. Pas une n'avait émis l'idée que le molosse du Soleil 660 de Kevin se transformait en une espèce de monstre au fur et à mesure qu'il se rapprochait du photographe. Au fur-et à mesure qu'il se rapprochait de l'objectif, qui pouvait constituer une sorte de sas entre son monde et ce monde-ci. Pop pensa de nouveau (comme l'avait fait Kevin) Mais il ne pourra jamais le franchir. Jamais. Si quelque chose doit se produire, je vais te dire ce que c'est, moi, parce que cette créature est un animal, un animal foutrement moche, peut-être, un animal effrayant, je veux bien, voire même le genre de créature qu'imagine un enfànt lorsque sa maman a éteint la lumière, mais ce n'est néanmoins qu'un animal, et si quelque chose doit se produire, ce sera ceci: il y aura une dernière photo qui sera entièrement floue parce que le clébard diabolique aura sauté, on voit bien qu'il s'apprête à le fàire, après quoi, soit l'appareil ne fonctionnera plus, ou s'il fonctionne, ce sera pour donner des rectangles noirs, pour la bonne raison que l'on ne peut pas prendre de photos avec un appareil dont l'objectif est cassé ou dont le boîtier s'est fendu en deux, et si celui qui le tient le lâche au moment où le molosse lui tombera dessus, ce qui ne manquera pas de se pas-ser, il tombera probablement sur le trottoir où il se bri-sera tout aussi probablement. Ce foutu machin n'est fàit que de plastique, après tout, et le plastique contre le ciment, c'est le pot de terre contre le pot de fer.

Mais Emory Chaffee venait de sortir sur son porche où la peinture s'écaillait, où les planches se gauchissaient et où les stores, crevés par endroits de trous béants, prenaient la couleur rouille du sang séché; quant à Emory Chaffee lui-même, il portait un blazer autrefois d'un bleu pimpant mais auquel de trop nombreux nettoyages avaient donné ce gris indescriptible des costumes de liftier, Emory Chaffee, dont le front haut fuyait, fuyait, jusqu'à ce qu'il fût enfin dissimulé par ce qui lui restait de cheveux et qui arborait son sourire salut, les gars, quel beau temps, hop hop! - sourire qui révélait de

gigantesques incisives lui donnant l'aspect que Bug's Bunny aurait pu avoir s'il avait été victime de quelque cataclysmique arriération mentale.

Pop prit l'appareil par son harnais - Seigneur, comme il en était venu à le haïr! -, sortit de voiture et dut se forcer pour rendre à l'homme et son salut et son sourire.

Les affaires, que voulez-vous, sont les affaires.

" Pas vraiment mignonne, la gentille bête, n'est-ce pas ? "

Chaffee étudiait le cliché, dont le développement était maintenant presque complètement achevé. Pop lui avait expliqué ce que faisait l'appareil, et l'intérêt sincère et la curiosité de Chaffee l'avaient encouragé. Puis il lui avait donné le Soleil 660 en l'invitant à prendre une photo de n'importe quoi.

Emory Chaffee, son répugnant sourire en touches de piano aux lèvres, tourna l'objectif en direction de Pop.

" Sauf vers moi, ajouta précipitamment le brocanteur. Je préférerais que vous me visiez avec votre fusil de chasse, plutôt qu'avec cet appareil.

- Quand vous vendez quelque chose, vous savez vous montrer crédible ", dit Chaffee avec admiration; mais il se plia néanmoins sans insister à la demande de Pop et tourna le Soleil 660 en direction de la baie vitrée donnant sur le lac. C'était une vue magnifique qui, contrairement à la famille Chaffee, avait conservé toute sa richesse depuis l'époque dorée entre les deux guerres - un doré qui laissait de plus en plus apparaître le cuivre depuis les années soixante-dix.

Il appuya.

L'appareil grésilla.

Pop grimaça. Il se rendit compte qu'il grimaçait chaque fois qu'il entendait ce bruit - ce petit grésillement huileux. Il voulut retenir sa grimace, et se ren-dit compte, à son grand désarroi, qu'il n'y arrivait pas.

" Oui, msieur, une sacrée brute, et fichtrement laide, à part ça! " répétait Chaffee en examinant le cliché développé. Pop eut l'amère satisfaction de constater que le répugnant sourire en piquet de cricket hop-hop avait enfin disparu. L'appareil avait eu au moins cet effet.

Cependant, il était également très clair que l'homme ne voyait pas ce que lui, Pop, découvrait sur la photo. Pop était préparé à cette éventualité; il n'en était pas moins rudement secoué, sous son masque impassible de Yankee. Il se disait que si Chaffee avait eu le don (car il semblait que c'en fût un) de voir ce que Pop voyait, cette espèce d'enfoiré aurait foncé vers la porte la plus proche, et au triple galop, encore.

Le chien - d'ailleurs ce n'était pas un chien, ce n'en était plus un, mais il fallait bien le désigner

d’une manière ou d’une autre, même molosse devenait insuffisant - n’avait pas encore commencé à bondir sur le photographe, mais il s’y préparait; son arrière-train se ramassait sur lui-même, se rapprochant simultanément du trottoir craquelé anonyme, d’une manière qui rappelait plus ou moins à Pop les voitures aux moteurs gonflés des courses de -rod, au moment où le pilote commence à embrayer, l’autre pied encore sur le frein, pendant les dernières secondes du feu rouge; l’aiguille du compte-tours fleurette déjà avec les 60 x 10 tours-minute, le moteur hurle de tous ses échappements chromés, les pneus énormes sans rainures sont prêts à faire fumer le macadam de leur baiser brûlant.

La tête de chien était complètement méconnaissable. Tordue, déformée, on aurait dit un monstre de foire qui n’aurait eu qu’un seul oeil, noir et méchant, ni rond ni ovale, mais plus ou moins coulant, comme un jaune d’oeuf dans lequel on aurait piqué la fourchette. Son museau était devenu un bec noir dans lequel deux profondes narines étaient percées, de chaque côté. De la fumée montait de ces trous - comme les fumerolles sur les flancs d’un volcan? Peut-être - à moins que ce ne fût son imagination.

Ça fait rien, pensa Pop. Tu n’as qu’à continuer à âppuyer sur ce déclencheur, ou laisser des gens comme ce cinglé le faire, et tu vas finir par savoir, n’est-ce pas ?

Mais il n’en avait aucune envie. Il contemplait cette créature noire et meurtrière, dont le pelage collé retenait deux douzaines de bardanes griffues, cette créature qui ne possédait plus exactement une fourrure, mais un revêtement de piquants vivants, et une queue comme une masse d’armes médiévale. Il se rendit compte que l’ombre (il avait fallu que ce fût un moutard enchifrené qui en comprît la signification) avait aussi changé. L’une des jambes semblait avoir fait un pas en arrière - un pas très long, même en tenant compte de l’effet multiplicateur du soleil levant (ou couchant; couchant, sans doute. Pop était de plus en plus convaincu que c’était la nuit qui tombait dans cet autre monde).

Le photographe du monde en question avait fini par comprendre que son modèle n’avait pas l’intention de poser sagement pour lui; qu’il ne l’avait jamais eue. Qu’il avait l’intention de le bouffer, point final.

De le bouffer et, d’une manière qu’il ne comprenait pas, de s’échapper.

Vas-y, cherche! Continue! Continue à prendre des photos! Tu vas trouver! Tu vas trouver des tas de choses !

” Et vous, monsieur, disait Emory Chaffee, qui n’avait été arrêté qu’un instant, car les êtres doués de peu d’imagination sont rarement arrêtés bien longtemps par des choses aussi triviales que des considé- rations. Et vous, monsieur, vous êtes un sacré vendeur!”

Le souvenir de l’épisode McCarty était encore frais dans la mémoire de Pop et le titillait toujours.

” Si vous estimez que c’est un faux…, commença-t-il.

- Un faux? Pas du tout! Vraiment… pas du tout. ” Les dents en touches de piano de Chaffee se découvrirent dans toute leur répugnante splendeur. Il ten-dit la main dans un geste vous-devez-plaisanter. ” Je crains néanmoins que nous ne puissions faire affaire dans ce cas, monsieur Merrill. Je suis désolé de devoir vous le dire, mais…

- Pourquoi ? aboya Pop. Si vous estimez que ce foutu machin est authentique, pourquoi diable n’en

voulez-vous pas? ” Le brocanteur eut l’étonnement de s’entendre parler d’une voix plaintive, qui s’étran-glait de fureur rentrée. Jamais il n’avait existé quelque chose de semblable, jamais depuis que le monde était monde, Pop en était convaincu, jamais il n’en existerait d’autre. Et cependant, on aurait dit qu’il n’y avait pas moyen de s’en débarrasser. Ne serait-ce que de la donner.

” Mais… ” Chaffee paraissait perplexe, comme s’il ne savait comment exprimer ce qu’il voulait dire, tant cela lui semblait évident. Il avait l’air d’un jeune instituteur de maternelle, sympathique mais peu doué, essayant d’apprendre à un enfant retardé l’art de nouer ses lacets. ” Mais il ne fait rien de spécial, n’est-ce pas ?

- Rien de spécial ? ” C’est tout juste s’il ne hurla pas. Il n’arrivait pas à croire avoir pu autant perdre le contrôle de lui-même, alors qu’il le perdait de plus en plus. Que lui arrivait-il ? Ou, pour être plus précis, quel effet cette saloperie d’appareil avait-il donc sur lui? ” Rien de spécial ? Vous êtes aveugle, ou quoi? Ce truc prend des photos d’un autre monde ! Il prend des photos à des intervalles de temps donnés, et peu importe où et quand vous les prenez dans ce monde-ci! Et ce… cette chose… ce monstre… “

Ô mon Dieu! Il avait fini par craquer; il avait fini par aller trop loin. Il s’en rendait compte à la manière dont Chaffee le regardait.

” Mais c’est simplement un chien, non ? ” objecta-t-il d’une voix basse et réconfortante. Le genre de ton qu’on prend pour tenter de calmer un fou, le temps que les infirmières courent chercher leur seringue et les abrutissants à lui injecter.

” Ouaip, fit Pop lentement, le timbre fatigué. C’est rien qu’un clébard, d’accord. Mais vous avez vous-même parlé d’une brute affreuse, ou quelque chose comme ça.

- C’est vrai, c’est vrai “, admit Chaffee, beaucoup trop rapidement. Pop songea que si le sourire de l’homme continuait à s’élargir, il allait finir par avoir droit au spectacle des deux tiers supérieurs de sa tête d’idiot lui tombant sur les genoux. ” Mais… vous devez certainement comprendre, monsieur Merrill… le problème que cela représente pour un collectionneur. Pour un collectionneur sérieux.

- Non, je crois que je ne vois pas. ” Cependant, après avoir parcouru toute la liste des Chapeliers fous, liste qui lui avait tout d’abord paru tellement prometteuse, ilcommençait à saisir. En fait, il commençait même à soupçonner que le polaroïd So-leil 660 représentait toute une gamme de problèmes pour le collectionneur sérieux. Quant à Emory Chaffee… Dieu seul savait ce qu’il pensait exactement.

” Il existe très certainement des photos de fan-tômes, expliqua Chaffee d’une voix riche au ton pédant, ce qui donna à Pop l’envie de l’étrangler. Mais celles-ci ne sont pas des photos de fantômes. Elles…

- Mais enfin, ce ne sont tout de même pas des photos normales, c’est évident, non?

- C’est exactement là où je voulais en venir, répon-dit Chaffee en fronçant légèrement les sourcils. Mais de quelle sorte de photos s’agit-il ? Difficile à dire, non? Il ne serait pas bien compliqué d’installer un appareil de manière qu’il prenne un chien qui s’apprête à bondir, n’est-ce pas ? Une fois qu’il aurait sauté, il serait sorti du cadre de la photo. À ce stade, deux ou trois choses peuvent se produire. L’appareil peut se remettre à prendre des photos normales, c’est-à-dire des photos des objets

qu'il cadre; il peut ne plus prendre de photos du tout, une fois atteint son objectif, à savoir photographier le saut du chien; ou bien il peut simplement continuer à mitrailler cette barrière blanche avec sa pelouse mal entretenue derrière. " Il se tut un instant, puis ajouta: " Je suppose que quelqu'un pourrait passer, à un moment donné, au bout de quarante photos, ou de quatre cents, comment savoir? Mais à moins que le photographe ne redresse son objectif, ce qu'il ne semble pas avoir fait jusqu'ici, on ne verrait ces passants que de la taille aux pieds. Plus ou moins." Puis, se faisant sans le savoir l'écho du père de Kevin, il conclut " Veuillez me pardonner de vous dire ceci, monsieur Merrill, mais vous venez de me montrer quelque chose que je n'aurais jamais cru voir : un phéno-mène paranormal pratiquement irréfutable, et malheureusement des plus ennuyeux. "

Cette observation stupéfiante mais apparemment sincère obligea Pop à oublier tout ce que l'homme pouvait penser de sa santé mentale, et à demander de nouveau: " Il ne s'agit vraiment que d'un chien, d'après vous ?

- Bien sûr, répondit Chaffee, légèrement surpris. Un corniaud errant qui me parait doté d'un caractère particulièrement épouvantable. "

Il soupira.

" Et bien entendu, on ne le prendrait pas au sérieux. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne serait pas pris au sérieux par des gens qui ne vous connaissent pas personnellement, monsieur Merrill. Des gens qui savent que vous êtes quelqu'un d'honnête, et à qui on peut faire confiance sur ces questions. On dirait une mystification, comprenez-vous? Même pas très bonne. Quelque chose de l'ordre d'un tour de magie pour enfant. "

Deux semaines auparavant, Pop aurait bataillé ferme pour rejeter cette idée. Mais c'était avant d'avoir été viré - non, proprement éjecté - de chez McCarty.

" Bon, si c'est votre dernier mot, dit Pop, qui se leva en prenant l'appareil photo par son harnais.

- Je suis tout à fait désolé que vous ayez fait tout ce voyage pour aussi peu de chose. " L'horrible sourire reparut, tout en lèvres caoutchouteuses et en touches de piano humides de salive. " J'étais sur le point de me faire un sandwich au jambon lorsque vous êtes arrivé. Voulez-vous partager ce modeste repas, monsieur Merrill ? Je suis un spécialiste des sandwiches au jambon, si je peux me permettre. J'y ajoute un peu de raifort et de l'oignon des Bermudes - c'est mon secret - et ensuite, je…

- Je vous remercie ", fit Pop pesamment. Comme dans le salon des Soeurs Pus, il n'avait plus qu'une envie, ficher le camp et mettre le plus de kilomètres possible entre lui et ce type au sourire idiot. Pop était victime d'une allergie carabinée aux endroits où il avait misé gros et perdu. Depuis quelque temps, ils paraissaient se multiplier; se multiplier foutrement trop. " J'ai déjà dîné, c'est ce que je veux dire. D'ailleurs, je dois rentrer. "

Chaffee rit de bon coeur. " Le labeur de qui s'échine dans le vignoble est dur, mais il rapporte au centuple ", dit-il sentencieusement.

Pas en ce moment. En ce moment, ça ne m'a rapporté ni au centuple ni même au triple ou au double.

” Eh oui, c’est la vie “, répliqua Pop, qui finit par être autorisé à quitter la maison, laquelle était humide et froide (Pop préférait ne pas penser à ce que cela devait donner en février) et dégageait cette odeur de moisi et de crottes de souris qui provenait peut-être de rideaux et de tissus d’ameublement pourrissants… À moins que ce ne fût simplement le relent que laisse derrière lui l’argent, lorsqu’il est resté longtemps en un endroit avant de le quitter. Il pensa que l’air frais d’octobre, à peine chargé des effluves du lac et des exhalaisons plus fortes des aiguilles de pin, ne lui avait jamais paru aussi agréable.

Il monta dans sa voiture et lança le moteur. Emory Chaffee, contrairement aux Soeurs Pus qui ne l’avaient pas raccompagné plus loin que la porte (la refermant précipitamment sur lui comme si elles redoutaient d’être réduites en poussière par les rayons du soleil, à l’instar des vampires), se tenait sur le porche de la façade, son sourire crétin aux lèvres, et agitait la main comme si Pop partait pour une croisière en mer.

Et, sans réfléchir, de même qu’il avait pris la photo (ou du moins pointé l’appareil sur elle) de la vieille femme noire sans réfléchir, il prit Chaffee et sa mai-son en voie de délabrement avancé. Il ne se rappelait pas avoir soulevé le polaroïd qu’il avait jeté, dégoûté, sur le siège du passager avant de refermer sa por-tière, et ne s’était même pas rendu compte qu’il le tenait jusqu’au moment où il avait entendu le gré- sillement du moteur poussant la photo comme une langue chargée d’un fluide gris - du lait de magnésie, par exemple. Ce bruit semblait faire vibrer ses terminaisons nerveuses et les faire hurler; la même impression que lorsqu’un liquide trop froid ou trop chaud touche une dent cariée.

Il eut vaguement conscience de Chaffee en train de s’esclaffer comme si c’était la meilleure foutue plaisanterie de la terre, avant d’arracher le cliché, pris d’une sorte d’horreur furieuse, se disant qu’il avait imaginé le bref grognement étouffé, semblable au bruit d’un moteur hors-bord que l’on entend la tête sous l’eau, qu’il avait imaginé l’impression fugitive que l’appareil avait gonflé entre ses mains, comme si une puissante pression, à l’intérieur, avait un instant déformé les parois du boîtier. Il ouvrit le vide-poche d’un coup sec, lança la photo à l’intérieur et le referma avec une telle violence qu’il se déchira tout l’ongle du pouce.

Il démarra de manière saccadée, faillit caler et manqua de peu l’un des sapins chenus qui flanquaient l’extrémité (côté maison) de la longue allée; et tandis qu’il la remontait, il eut l’impression d’entendre Emory Chaffee et ses éclats de rire aussi bruyants qu’imbéciles: Ouah ! Ouah ! Ouak !

Son coeur cognait dans sa poitrine et il avait l’impression qu’on lui donnait des coups de marteau à l’intérieur de la tête. Les amas de veines nichés au creux de ses tempes pulsaient régulièrement.

Il regagna progressivement le contrôle de lui-même. Au bout de sept ou huit kilomètres, le gnome qui prenait son crâne pour une enclume arrêta de frapper. Au bout d’une quinzaine (presque à mi-che-min de Castle Rock), ses battements de coeur étaient redevenus presque normaux. Il ne cessait de se répé- ter: Pas question de la regarder. T’entends ? pas question ! Laisse donc cette saloperie pourrir ici. Tu n’as pas besoin de la regarder, tu n’as pas besoin d’en prendre d’autres, non plus. Il est grand temps de passer ce truc par pertes et profits. Grand temps de faire ce que tu aurais dû commencer par laisser faire au môme.

Et évidemment, lorsqu’il arriva au belvédère de Castle Rock, point de vue d’où l’on avait l’impression d’embrasser tout le Maine occidental et une bonne moitié du New Hampshire, il s’arrêta,

coupa le moteur, ouvrit la boîte à gants et en sortit la photo qu'il avait prise sans s'en rendre compte, dans un état quasi somnambulique. Elle s'y était développée comme le font toutes les polaroïd, qu'elles soient dans l'obscurité ou la lumière.

Le pseudo-molosse était maintenant complète-ment accroupi. Aussi ramassé sur lui-même qu'il pouvait l'être, une tête de gâchette complètement ramenée en arrière. Ses dents dépassaient de sa gueule, si bien que son retroussement de babines semblait davantage une nécessité organique qu'une expression de rage; comment auraient-elles pu se refermer sur des crocs de cette taille ? Comment de telles mâchoires pouvaient-elles mâcher? Il ressemblait davantage à quelque espèce monstrueuse de sanglier qu'à un chien, maintenant, mais en réalité, il ne ressemblait à rien que Pop eût déjà vu. Le regarder lui faisait plus que mal aux yeux; ça lui faisait mal à l'esprit. Il avait l'impression de devenir fou.

Pourquoi ne pas se débarrasser tout de suite de cet appareil? pensa-t-il soudain. Rien de plus simple. Descends de voiture, va jusquau garde-fou, et balance-le pardessus. Terminé. Bye-bye.

Mais ç'aurait été un geste impulsif, et Pop Merrill appartenait à la tribu des Rationnels - lui appartenait corps et âme, voilà ce que je veux dire. Il refusait de faire quoi que ce soit de cette manière, car il risquait de le regretter par la suite, et…

C'est si tu ne le fàis pas que tu le regretteras plus tard.

Mais non. Et non. Et non. On ne peut aller à l'encontre de sa nature; ce n'est pas naturel. Il avait besoin de temps pour réfléchir. Pour être sûr.

Il fit un compromis: il jeta la photo au lieu de l'appareil, et repartit rapidement. Pendant une ou deux minutes, il eut l'impression qu'il allait dégobiller, mais l'envie passa. Il se sentit alors un peu remis. De retour dans la sécurité de sa boutique, il déverrouilla le coffret d'acier, sortit le Soleil 660, manipula son trousseau de clefs jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qui ouvrait son tiroir spécial, et voulut y déposer l'appareil… mais il interrompit son geste, sourcils froncés. L'image du billot, dans la cour, lui était venue à l'esprit avec une telle clarté et une telle précision dans les détails qu'elle était presque comme une photographie elle-même.

Laisse tomber ces histoires qu'un homme ne peut pas aller contre sa nature. C'est des conneries, tu le sais bien. C'est pas dans la nature d'un homme de bouffer de la terre, mais tu serais capable d'en avaler une pleine assiette, putain de Dieu, si un type te collait le canon d'un pistolet sur le crâne. Tu sais lheure qu'il est, mon vieux ? Lheure de faire ce que le gamin a voulu faire le premier. Après tout, ce n'est pas comme si tu avais un investissement là-dedans.

C'était le mot à ne pas évoquer, car une autre par-tie de son esprit protesta avec colère et violence. Quoi ? Pas d'investissement ? Et comment! Le môme a mis en pièces un polaroïd en parfait état de marche! Il ne le sait peut-être pas, mais ça ne change rien au fait que j'en suis de cent trente-neuf dollars de ma poche, sans compter les douze dollars pour le film, et tous ces déplacements!

" Oh, merde en bâton! grommela-t-il, agité. C'est pas la question! Ce n'est pas une putain de question de fric! "

Non, ce n'était pas le putain de fric. Il pouvait au moins admettre que ce n'était pas une question

d’argent. Il pouvait se permettre une telle perte; il aurait pu se permettre beaucoup, d’ailleurs, y compris d’acheter un manoir en toute propriété dans le quartier Bramhall de Portland et la Mercedes à mettre dans le garage. Des achats qu’il n’envisagerait jamais de faire - il comptait tous ses sous et estimait que son avarice quasi pathologique n’était que ce bon vieux sens yankee de l’économie - mais cela ne signifiait pas qu’il n’aurait pas pu s’offrir ces choses, s’il l’avait voulu.

Ce n’était pas une question d’argent, mais de quelque chose de beaucoup plus important que ne pourrait jamais l’être l’argent. La question était de ne pas s’être fait avoir. Pop en avait fait un objectif exis-tentiel et, les rares fois où ça lui était arrivé, il avait eu l’impression que des fourmis rouges grouillaient sous son crâne.

Tenez, l’affaire du tourne-disque de Kraut, par exemple. Lorsqu’il avait appris qu’un antiquaire de Boston - du nom de Donahue, il s’en souvenait - avait obtenu cinquante dollars de plus que ce qu’il aurait dû pour un gramophone Victor-Graff de 1915 (lequel s’était avéré n’être que le modèle 1919, beaucoup plus courant), Pop avait perdu pour trois cents dollars de sommeil, allant jusqu’à échafauder divers plans de vengeance (tous plus farfelus et ridicules les uns que les autres), se traitant de fou, se disant qu’il devait vraiment perdre la boule pour qu’un citadin comme ce Donahue pût rouler Pop Merrill. Il lui arrivait d’imaginer cet enfoiré en train de raconter à ses partenaires de poker avec quelle facilité il l’avait baisé, qu’ils n’étaient tous qu’une bande de ploucs, dans leur cambrousse, et que s’il proposait au plus taré d’entre eux, un certain Pop Merrill de Castle Rock, de lui vendre le pont de Brooklyn, celui-ci lui demanderait: ” Combien ? ” Et il se les représentait s’effondrant dans leur siège autour de la table de poker (pourquoi se les imaginait-il toujours dans cette situation, au cours de ce fantasme morbide, Pop l’ignorait), tétant leur gros cigare à un dollar pièce et morts de rire comme une bande de trolls.

L’affaire du polaroïd le rongeait comme de l’acide, mais il n’était toujours pas prêt à laisser tomber.

Pas tout à fait.

Tu es cinglé! lui cria une voix intérieure. Tu es complètement cinglé de t’entêter!

” Que je sois pendu si j’avale celle-là, grommela-t-il d’un ton boudeur à l’intention de cette voix, dans la boutique vide où régnaient les ombres et où les tic-tac égrenaient le temps comme une bombe dans un porte-documents. Que je sois pendu! “

Cela ne signifiait cependant pas qu’il fallait continuer à battre les buissons et à courir les routes, à la recherche d’un acheteur pour ce fils de pute d’appareil photo à la noix; et il n’avait en aucun cas l’intention de prendre un nouveau cliché avec. Il estimait qu’il en restait au moins trois ” sans danger “, et probablement même sept, mais il n’avait pas la moindre envie de vérifier. Pas la moindre.

Cependant, quelque chose pouvait se présenter. On ne sait jamais. Et il ne risquait pas de lui faire de mal, enfermé qu’il était dans un tiroir, n’est-ce pas ?

” Non “, admit vivement Pop pour lui-même. Il déposa l’appareil à l’intérieur, referma le tiroir, remit son trousseau de clefs en poche, alla jusqu’à la porte et retourna le panneau FERMÉ sur OUVERT, l’air d’un homme qui vient de régler définitivement un pro-blème agaçant.

CHAPITRE DIX

Pop se réveilla à trois heures du matin, baigné de sueur et scrutant craintivement l'obscurité. Les horloges venaient juste de se lancer dans un nouveau et laborieux tour de ronde.

Ce n'était pas ce bruit qui l'avait réveillé, ce qui aurait pu être cependant le cas, car il n'était pas dans son lit, mais au rez-de-chaussée, dans la boutique elle-même. L'Emporium Galorium était une caverne de ténèbres où s'entassaient des ombres massives, engendrées par le lampadaire de la rue, lequel envoyait juste assez de lumière, au travers des vitrines sales, pour donner cette désagréable impression de choses se dissimulant au-delà des limites de la vision.

Il ne fut pas réveillé par les horloges, mais par le flash.

Horrifié, il se rendit compte qu'il se tenait, en pyjama, à côté de sa table de travail, le polaroïd Soleil 660 à la main. Le tiroir " spécial " était grand ouvert. S'il n'avait pris qu'un seul cliché, il avait conscience d'avoir appuyé à de nombreuses reprises sur le bouton du déclencheur. Il en aurait tiré bien plus que celui qui dépassait de la fente, au bas de l'appareil, sans un coup de pouce du hasard: il ne restait plus qu'une seule vue dans le paquet de film.

Pop commença à abaisser les bras - il tenait l'appareil dirigé vers le devant de la boutique, le viseur à la fêlure presque invisible à hauteur de son oeil ouvert mais endormi - et lorsqu'ils arrivèrent à hauteur de sa cage thoracique, ils se mirent à trembler, puis les muscles articulés sur ses coudes parurent complètement le lâcher. Ses bras retombèrent, ses mains s'ouvrirent et le polaroïd dégringola bruyamment dans le tiroir " spécial ". La photo qu'il avait prise se détacha de la fente, voleta jusque sur le rebord du tiroir, pencha vers l'intérieur, comme si elle voulait rejoindre l'appareil, puis glissa finalement au sol.

Crise cardiaque. Je vais avoir une putain de crise cardiaque, pensa-t-il, affolé.

Il voulut lever le bras droit pour se masser le côté gauche de la poitrine, mais le membre refusa de bou-ger. La main pendait, à son extrémité, aussi inerte que celle d'un pendu. L'univers, autour de lui, devenait plus ou moins flou. Le tintement des horloges (les traînardes finissaient d'égrener leurs coups) se réduisait à un lointain écho. Puis la douleur diminua dans sa poitrine, les choses reprirent un peu de leur relative netteté, et il comprit qu'il essayait de s'évanouir.

Il voulut s'asseoir sur la chaise à roulettes de sa table, et si le mouvement commença bien, comme lorsqu'il avait commencé à baisser les bras, les autres articulations, celles de ses genoux, celles qui reliaient ses cuisses et ses mollets, le lâchèrent à leur tour, et il s'effondra dans le siège plus qu'il ne s'y assit. Il roula en arrière sur trente centimètres, heurta une caisse pleine de vieux magazines et s'immobilisa.

Pop abaissa la tête, comme on est supposé le faire lorsqu'on a le tournis, et le temps passa. Combien, il n'en avait pas la moindre idée. Il n'est pas impossible qu'il se soit rendormi quelques instants. Mais lorsqu'il se redressa, il allait à peu près bien. Il ressentait des élancements sourds et réguliers à ses tempes et der-rière son front, probablement pour s'être congestionné le ciboulot en le laissant pendre aussi longtemps, mais il se sentait capable de se lever. Il savait ce qui lui restait à faire. Que la chose le domine au point de le contraindre à se lever dans son sommeil (son esprit se

révolta à ce verbe, contraindre, mais il persista), puis à prendre des photos, voilà qui suffisait. Il n'avait aucune idée de ce qu'était cette saloperie d'appareil, mais une chose était claire: aucun compromis n'était possible avec.

Il est grand temps de fàire ce que tu aurais dû commencer par laisser fàire le gamin.

D'accord, mais pas cette nuit. Il était épuisé, trempé de sueur; secoué de frissons. Il songea qu'il aurait déjà le plus grand mal à escalader l'escalier qui menait à l'appartement; alors, soulever cette masse… Il aurait bien pu faire le boulot sur place, en prenant l'appareil dans le tiroir et en le jetant à plusieurs reprises au sol, mais il y avait une vérité plus profonde, à laquelle il devait se soumettre mordicus: pas question d'avoir de nouveau affaire à la chose cette nuit. Demain matin conviendrait parfaitement… et l'appareil ne pourrait rien faire d'ici là, n'est-ce pas ? Il ne contenait plus de film.

Pop referma le tiroir à clef. Puis il se leva lentement, l'air d'avoir dix ans de plus, et se traîna jusqu'à l'escalier. Il grimpa les marches une à une, se reposant entre chacune, accroché à la rampe (laquelle n'était pas non plus bien solide) d'une main, tenant son lourd trousseau de clefs de l'autre. Il arriva enfin en haut. Une fois la porte refermée derrière lui, il se sentit un peu moins faible. Il retourna se coucher sans sentir plus que d'habitude le puissant remugle jaune de sueur et de pets de vieillard qui régnait - il changeait les draps tous les premiers du mois, et s'en trouvait très bien.

Je ne vais pas arriver à dormir… Si, tu vas dormir. Tu vas dormir parce que tu le peux, et tu le peux parce que demain tu vas prendre la masse et me réduire cette saloperie en mille morceaux, qu'on n'en parle plus.

Le sommeil le prit sur cette pensée, et Pop dormit sans rêver, presque sans bouger, tout le reste de la nuit. Lorsqu'il s'éveilla, il eut la surprise d'entendre les horloges, au-dessous, sonner un coup de plus huit au lieu de sept. Ce n'est que lorsqu'il vit le rayon oblique de soleil sur le plancher qu'il se rendit compte qu'il était vraiment huit heures; pour la pre-mière fois depuis dix ans, il ne s'était pas réveillé à son heure habituelle. Puis les souvenirs de la nuit lui revinrent. Maintenant, à la lumière du jour, tout l'épi-sode lui paraissait moins délirant; n'avait-il pas failli s'évanouir? Ou n'avait-il pas éprouvé une faiblesse naturelle de somnambule qui s'éveille brusquement?

Mais évidemment, le fait était là, bien net et carré, non ? Et ce n'était pas un petit matin ensoleillé qui allait y changer quelque chose: il avait eu une crise de somnambulisme, il avait pris au moins une photo et il en aurait pris davantage si le film en avait contenu d'autres.

Il se leva, s'habilla et descendit dans la boutique, avec l'intention de démolir la chose avant même d'avoir pris son café.

CHAPITRE ONZE

Kevin avait prié pour que sa première visite à Pola-roidville fût aussi la dernière, mais il ne fut pas exaucé. Au cours des treize nuits qui suivirent celle du premier cauchemar, il y retourna de plus en plus souvent. Si ce rêve imbécile manquait un rendez-vous nocturne - un petit congé, Kev, mais je vais revenir bien vite -, il avait tendance à se présenter deux fois la nuit suivante. Il savait maintenant toujours que c'était un rêve, et dès qu'il commençait, il se disait qu'il n'avait qu'une chose à faire, se réveiller, nom de Dieu, réveille-toi donc! Parfois, effectivement, il se réveillait, à la fin; d'autres fois, le rêve se dissolvait dans un sommeil plus profond, mais il ne réussit jamais à s'en arracher par sa seule volonté.

Il se retrouvait toujours à polaroïdville, plus jamais à Oatley ou à Hildaville, les deux premières tentatives maladroites de son esprit pour identifier le lieu. Et comme pour les photos, chaque nouveau rêve faisait légèrement avancer le déroulement de l'action. Tout d'abord l'homme au caddie, caddie qui n'était jamais vide, mais toujours rempli d'un fouillis d'objets… surtout des horloges, toutes en provenance de l'Emporium Galorium et toutes avec cet aspect surnaturel de photographies découpées dans des revues plutôt que de choses réelles, alors que néanmoins elles s'empilaient de manières paradoxales, invraisemblables,

dans un caddie qui, étant lui-même à deux dimensions comme les objets, n'avait aucun volume lui permettant de les contenir. Et pourtant ils étaient là, tandis que le vieil homme se courbait dessus pour les protéger et disait à Kevin de ficher le camp, qu'il n'était qu'un sale enfoiré de voleur… sauf que maintenant, il ajoutait que s'il ne déguerpissait pas: " J'irai voir à voir d't'envoyer le clébard à Pop! T' verras si je l' ferai pas! "

La grosse femme qui ne pouvait pas être grosse parce qu'elle était parfaitement plate mais était grosse quand même venait ensuite, poussant son propre caddie plein d'appareils photo Soleil 660. Elle lui adressait également la parole quand il la croisait. " Fais attention, mon garçon, disait-elle de la voix sans timbre mais forte de quelqu'un de totalement sourd. Le chien de Pop a rompu sa laisse, et c'est un mauvais, çui-là. Il a mis en morceaux trois ou quatre personnes de la ferme Trenton à Camberville avant de rappliquer ici. C'est dur de prendre sa photo, mais tu pourras pas l' faire si t'as pas d'appareil. "

Elle se penchait pour choisir dans le tas et allait parfois jusqu'à en soulever un, vers lequel il tendait la main, sans comprendre pourquoi la femme pensait qu'il devait prendre la photo du chien, ou qu'il en avait envie… peut-être essayait-elle simplement de se montrer polie?

D'une manière ou d'une autre, ça ne faisait aucune différence. Ils se déplaçaient tous les deux avec la solennelle lenteur de nageurs au fond de l'eau, comme cela se produit souvent en rêve, et ils n'arrivaient jamais à être en contact; lorsque Kevin pensait à cette partie du rêve, elle évoquait souvent à son esprit la célèbre fresque de Michel-Ange, la création d'Adam, au plafond de la chapelle Sixtine: les deux protagonistes tendaient le bras, tendaient aussi l'index, et les deux doigts se touchaient presque, mais pas tout à fait.

Puis elle disparaissait un instant, n'ayant pas d'épaisseur, et était hors de portée lorsqu'elle réapparaissait. Eh bien, tu n'as qu'à retourner vers elle, se disait Kevin chaque fois que le rêve atteignait ce point, mais il en était incapable. Ses pieds, insouciants et sereins, le portaient vers

l'avant, vers la bar-rière de piquets délabrée, vers Pop et vers le chien… sauf que le chien n'était plus un chien, mais une entité chimérique, qui dégageait de la chaleur et de la fumée comme un dragon, et présentait les défenses et le groin tordu, couturé de cicatrices, d'un vieux sanglier. Pop et le chien du Soleil se tournaient en même temps vers lui, et Pop portait l'appareil - Kevin savait que c'était le sien, parce qu'un éclat avait sauté sur le côté du boîtier - à hauteur de son oeil droit. Le gauche était fermé et plissé. Ses lunettes sans monture brillaient au sommet de son crâne, dans la lumière du soleil atténuée par la brume. Pop et le chien du Soleil étaient en trois dimensions; ils étaient les seuls dans ce cas, dans la petite ville minable et fantomatique.

" C'est lui! s'écriait Pop d'une voix aiguë et terrorisée. C'est lui le voleur! Chope-le, mon gars! Étripe-le, voilà ce que je veux dire! "

Et tandis qu'il hurlait cette menace, l'éclair sans chaleur du flash se déclenchait, et Kevin faisait demi-tour pour s'enfuir en courant. Le rêve s'était interrompu à ce stade, la deuxième fois. À chaque nouvelle reprise, il allait un peu plus loin. Il se mouvait toujours avec la lenteur aquatique d'un danseur dans un ballet sous-marin. Il avait l'impression que s'il avait pu se voir, il se serait trouvé une apparence de danseur, ses bras moulinant l'air comme les pales d'une hélice au démarrage, sa chemise se tordant pour suivre le mouvement de son corps et se tendant sur sa poitrine et son ventre tandis que les pans sortaient de son pantalon dans le bas de son dos, avec un bruit râpeux, amplifié, de papier de verre.

Il courait alors dans la direction d'où il était venu, chacun de ses pieds s'élevant tour à tour lentement avant de redescendre avec une lenteur de rêve (évidemment, de rêve, quoi d'autre, idiot ?) pour venir frapper le ciment craquelé et morne du trottoir; les semelles de ses chaussures de tennis s'aplatissaient sous son poids et soulevaient des petits nuages de poussière se déplaçant si lentement qu'il apercevait les différentes particules qui tourbillonnaient comme des atomes.

Il courait lentement, oui, bien sûr, et le chien du Soleil, cette espèce de bâtard sans nom, venu de nulle part, qui ne signifiait rien, et avait autant de sens qu'un cyclone mais existait néanmoins, le chien du Soleil le pourchassait lentement… mais pas tout à fait aussi lentement.

La troisième nuit, le rêve s'estompa et laissa place à un sommeil normal juste au moment où Kevin commençait à tourner la tête, toujours avec cette insupportable lenteur, pour voir de quelle avance il bénéficiait sur le chien. Puis le rêve sauta une nuit. Il revint la suivante, par deux fois. La première, il arrivait à tourner à moitié la tête, et ne voyait que la rue s'allonger derrière lui et disparaître dans les limbes; la deuxième (ce fut son réveille-matin qui le tira de celui-ci, et il se retrouva en sueur, pelotonné en position foetale à l'autre bout du lit), il se tourna suffisamment pour voir le chien au moment où ses antérieurs retombaient dans ses propres empreintes; les pattes creusaient de petits cratères grumeleux dans le ciment, à cause de leurs griffes… et de chacune des articulations inférieures de ses membres, jaillissait une sorte de longue épine effilée en os qui faisait penser à un éperon. Les yeux rougeâtres, troubles de l'entité étaient vrillés sur Kevin, des flam-mèches lui sortaient des narines. Seigneur Jésus, Jésus, il a la truffe en feu, pensa-t-il; et lorsqu'il se réveilla, il fut horrifié de s'entendre répéter dans un murmure hâtif: " Sa truffe est en feu, sa truffe est en feu, sa truffe est en feu… "

Nuit après nuit, le chien gagnait du terrain sur lui. Même lorsqu'il ne se retournait pas, il sentait, au bruit, que le chien se rapprochait. Il avait conscience d'une nappe chaude qui partait de son entrejambe et savait qu'il avait assez peur pour s'être fait pipi des-sus, même si ses émotions lui

parvenaient de manière aussi diluée et étouffée que la façon dont il semblait devoir se déplacer dans ce monde. Il entendait les pattes du chien du Soleil frapper le béton, et les crissements secs du ciment qui se rompait sous son poids. Il entendait le râle brûlant de sa respiration, l'air qui sifflait en passant entre ces dents déme-surées.

Et la nuit où Pop se réveilla pour découvrir que non seulement il avait marché en dormant mais aussi pris au moins une photo de plus, Kevin sentit pour la première fois l'haleine du chien, en plus de l'entendre respirer: un souffle d'air chaud sur ses fesses comme la bouffée suffocante que pousse devant lui une rame de métro qui ne s'arrête pas à la station. Il savait le chien assez près, maintenant, pour pouvoir lui sauter sur le dos; c'était ce qui allait venir ensuite; il aurait une autre sensation de souffle, non plus chaude, celle-ci, mais brûlante, aussi brû- lante qu'un reflux massif de digestion dans la gorge, puis cette gueule de travers en forme de vivant piège à ours s'enfoncerait profondément dans son dos, entre les omoplates, arrachant chair et peau de sa colonne vertébrale - et s'imaginait-il que ce n'était qu'un rêve ? Vraiment ?

Il se réveilla de ce dernier juste au moment où Pop arrivait en haut des marches et soufflait une dernière fois avant de regagner son lit. Ce coup-ci, Kevin se retrouva sur son séant, raide comme un piquet, draps et couverture chiffonnés autour de la taille, couvert de sueur et cependant glacé, avec la chair de poule et un million de poils plus ou moins visibles dressés sur son ventre, sa poitrine, son dos et ses bras, comme des stigmates. Même ses joues semblaient se hérisser.

Et ce n'était pas au rêve qu'il pensait, du moins pas directement. C'est fàux, ce chiffre est faux; il dit que c'est trois, vrais…

Puis il retomba sur le dos et, à la manière des enfants (car même à quinze ans, il était resté pour l'essentiel un enfant et le resterait jusqu'à un peu plus tard ce jour-là), il s'enfonça de nouveau dans un sommeil profond.

La sonnerie le réveilla à sept heures trente, comme tous les jours d'école, et il se retrouva de nouveau assis dans son lit, les yeux grands ouverts, toutes les pièces du puzzle soudain en place. Le Soleil 660 qu'il avait écrabouillé n'était pas le sien, et c'était pour cette raison qu'il ne cessait de faire toujours et encore le même rêve. Pop Merrill, le gentil vieux philosophe de comptoir, réparateur d'appareils photo, d'horloges et de petit matériel, les avait roulés dans la farine, son père et lui, aussi impeccablement qu'un joueur de poker, sur les bateaux à aubes du Mississippi, roule le pied-tendre dans un vieux western. Son père!

Il entendit la porte d'entrée qui claquait, en bas, et bondit hors de son lit. Il avait fait deux grandes enjambées vers la porte, en sous-vêtements, quand il eut une meilleure idée; il fit demi-tour, souleva la fenêtre à guillotine et hurla " Papa! " juste au moment où son père s'installait derrière le volant pour partir au travail.

CHAPITRE DOUZE

Pop alla pêcher son porte-clefs au fond de sa poche, ouvrit le tiroir ” spécial ” et saisit l’appareil, en prenant une fois de plus bien soin de ne le tenir que par le harnais. Il étudia le devant du polaroïd, avec l’espoir de constater que l’objectif s’était cassé lors de sa dernière dégringolade, que l’oeil de la chose avait été en quelque sorte crevé ou arraché, mais son père avait eu aussi coutume de dire que la chance est toujours du côté du diable, et cela semblait être le cas avec le foutu polaroïd de Kevin Delevan. L’endroit écaillé du boîtier était un peu plus écaillé, c’était tout.

Il referma le tiroir et, ce faisant, vit sur le sol, posée à l’envers, la photo qu’il avait prise pendant son sommeil. Aussi incapable de ne pas la regarder que la femme de Loth de ne pas se retourner pour voir la destruction de Sodome, il la ramassa de ces gros doigts carrés qui savaient si bien cacher leur dextérité au monde, et la retourna.

La créature canine avait entamé son bond. Ses antérieurs venaient à peine de quitter le sol, mais le long de cette épine dorsale déformée, et dans les muscles qui se nouaient sous la peau dont la fourrure hirsute se redressait en filaments rigides et noirs de brosse métallique, il devinait toute l’énergie cinétique qui commençait à se libérer. Sa tête et son mufle étaient en fait légèrement flous tandis que sa gueule béait de plus en plus et que, montant de la photo comme un son entendu à travers une vitre, lui parvenait, croyait-il, un grondement bas, guttural, qui enflait en rugissement. L’ombre du photographe paraissait vouloir faire un nouveau pas en arrière, maladroitement, mais qu’est-ce que cela changeait? Des orifices ouverts dans le museau de la créature, jaillissait de la fumée - très bien, de la fumée! - et d’autres volutes se glissaient par les commissures de ses babines, à la jointure de ses mâchoires, dans l’espace étroit où s’arrêtait la barrière de piquets tor-dus et désordonnés de ses crocs; n’importe quel homme aurait bondi en arrière, saisi d’horreur devant un tel spectacle, n’importe quel homme aurait fait demi-tour pour s’enfuir. Mais Pop n’avait qu’à regarder la photo pour pouvoir affirmer que l’homme (car bien sûr il s’agissait d’un homme, qui avait certes pu être naguère un garçon, un adolescent, mais qui donc possédait l’appareil, maintenant ?), qui avait pris la photo dans un pur réflexe de surprise, par simple crispation de son index… cet homme n’avait pas l’ombre d’une chance. Qu’il restât sur ses pieds ou qu’il trébuchât, la seule différence serait qu’il mourrait debout, dans le premier cas, et sur son derrière dans le deuxième.

Pop froissa la photo entre ses mains et remit le trousseau de clefs au fond de sa poche. Il se tourna, tenant ce qui avait été le polaroïd Soleil 660 de Kevin Delevan et était maintenant son polaroïd Soleil 660 par le harnais, et se dirigea vers le fond du magasin. Il ne s’arrêterait en chemin que le temps de prendre la masse. Cependant, tandis qu’il approchait de la porte donnant sur l’arrière-cour, un éclair de flash, énorme, blême et silencieux, se déclencha non pas devant ses yeux mais derrière, dans sa tête.

Il se tourna, les yeux aussi vides que ceux d’un homme temporairement aveuglé par une lumière éclatante. Il passa devant la table de travail, l’appareil tenu à hauteur de la poitrine, comme l’on porterait une relique ou une offrande votive à caractère religieux. Il arriva à hauteur d’une commode couverte d’horloges, avec sur la gauche l’un des poteaux de bois qui composaient la structure en forme de grange du magasin. Accrochée à un clou, on y voyait une autre pendule, une copie de coucou allemand. Pop la saisit par le toit, indifférent aux contrepoids dont les chaînes s’emmêlèrent aussitôt, ainsi qu’au pendule lui-même, qui se détacha de son support lorsque les chaînes commencèrent à

s’enrouler autour de lui. La petite porte, sous le pignon du toit, s’entrouvrit; l’oiseau de bois, l’oeil rond, pointa le bec. Il émit un son unique, étranglé - couk ! -, comme pour protester contre ce traitement brutal, avant de battre en retraite à l’intérieur.

Pop accrocha le Soleil 660 par son harnais à la place du coucou, puis repartit vers le fond du magasin pour la deuxième fois, le regard toujours aussi vide et ébloui. Il étreignait la pendule par le toit, la balançant d’un geste indifférent au bout de son bras, sans entendre les claquements et les caquètements étranglés qui en provenaient, comme si l’oiseau essayait de s’échapper, ni remarquer que l’un des contrepoids, après avoir heurté un montant de lit, s’était détaché et avait été rouler dessous, laissant une trace profonde dans la poussière accumulée depuis des années. Il se déplaçait avec la détermination aveugle d’un robot. Dans le hangar, il prit la masse par son manche lisse; les deux mains occu-pées, il dut se servir de son coude pour faire sauter le crochet de la porte donnant sur l’arrière-cour.

Il alla poser la copie de coucou sur le billot et resta quelques instants immobile, la tête inclinée, tenant maintenant à deux mains le manche de la masse. Son visage restait aussi vide, son regard aussi hébété, mais une partie de son esprit non seulement pensait clairement, mais croyait penser dans toute son inté- grité. Et cette partie active voyait non pas un coucou qui n’avait jamais valu grand-chose et ne valait plus rien dans l’état où il se trouvait maintenant, mais le polaroïd de Kevin. Cette partie de son esprit était persuadée qu’il était descendu prendre le Soleil 660 avant d’aller directement dans la cour, ne s’arrêtant un instant que pour prendre la masse.

Et c’était cette partie de son esprit qui garderait plus tard le souvenir des événements… à moins qu’il ne fût plus pratique de se rappeler une autre vérité. N’importe quelle autre vérité.

Pop Merrill souleva la masse au-dessus de son épaule droite et l’abattit avec force - pas avec autant de hargne que Kevin, mais avec suffisamment d’éner-gie pour faire le travail. Elle atteignit la copie de cou-cou allemand en plein sur le toit. La malheureuse pendule ne se cassa pas, elle gicla en morceaux; des fragments de plastique imitant le bois, des pignons et des roues dentées minuscules volèrent dans toutes les directions. Et ce que cette petite partie de Pop qui voyait se rappellerait (sauf s’il devenait plus pratique de se souvenir d’autre chose) serait des fragments d’appareil photo volant en tous sens.

La masse retirée, il resta immobile quelques instants, contemplant le gâchis d’un oeil qui ne voyait pas. L’oiseau, un bloc de photos pour Pop, un bloc de photos polaroïd, gisait sur le dos, ses petites pattes de bois toutes raides, l’air encore plus mort que n’importe quel oiseau, mis à part ceux des dessins animés, et néanmoins miraculeusement intact. La scène bien enregistrée, il revint vers le hangar qui lui servait d’arrière-boutique. ” Bon, marmonna-t-il. Bonne chose de faite. “

Quelqu’un qui se serait trouvé près de lui, très près, même, n’aurait peut-être pas été capable de distinguer les mots, mais aurait pu difficilement ne pas être frappé par le soulagement qu’ils exprimaient.

” Faite et bien faite. Plus besoin de s’inquiéter davantage de ça. Bon, et quoi, maintenant ? Une petite pipe ? “

Mais lorsqu’il se rendit au magasin, de l’autre côté de la rue, un quart d’heure plus tard, ce n’est pas du tabac à pipe qu’il demanda sauf dans le souvenir qu’il en garda. Il demanda une pellicule.

Une pellicule pour polaroïd.

CHAPITRE TREIZE

” Kevin, je vais arriver en retard à mon travail si je ne…

- Tu peux avertir; les appeler, non ? Appelle-les et dis que tu ne pourras peut-être pas venir, d’accord? Si c’est vraiment quelque chose de très, très important ? “

Inquiet, John Delevan demanda: ” C’est quoi, ce quelque chose?

- Tu les appelleras ? “

Kate Delevan venait d’apparaître dans l’encadrement de la porte de la chambre, Meg sur ses talons. Avec curiosité, elles regardaient toutes les deux l’homme en costume d’affaires et le garçon monté en graine encore en sous-vêtements.

” Je suppose que oui, on peut toujours. Mais pas tant que je ne saurai pas de quoi il s’agit. “

Kevin baissa la voix, et jetant un bref coup d’oeil en direction de la porte, murmura: ” C’est à propos de Pop Merrill et du polaroïd. “

John, tout d’abord intrigué par le coup oblique de son fils, se dirigea vers la porte. Il murmura quelque chose à sa femme, qui acquiesça. Puis il referma la porte, sans faire davantage attention aux gémissements de protestation de Meg qu’à un oiseau pépiant à tort et à travers sur les fils du téléphone.

” Qu’est-ce que tu as dit à Maman ?

- Que c’était une histoire entre hommes, répondit John en esquissant un sourire. Je crois qu’elle pense que tu veux me parler de masturbation. “

Kevin s’empourpra.

John parut inquiet. ” Tu ne le fais pas, n’est-ce pas ? Je veux dire, tu sais que…

- Je sais, je sais “, le coupa hâtivement Kevin. Il n’avait pas envie de dire à son père (il n’était pas sûr qu’il aurait pu trouver les mots qu’il fallait pour ça, même s’il l’avait voulu) que ce qui l’avait momentanément désarçonné avait été de découvrir que son géniteur n’ignorait rien de la branlette - ce qui, évidemment, n’aurait pas dû le surprendre, mais cependant le prenait au dépourvu, et le laissait surpris de sa propre surprise -, mais que sa mère était également au courant.

Peu importait. Tout cela n’avait rien à voir avec les cauchemars, ni avec la nouvelle certitude qui venait de s’emparer de son esprit.

” C’est à propos de Pop, je t’ai dit. Et de mauvais rêves que j’ai faits. Mais surtout, à propos de l’appareil photo. Parce que Pop me l’a volé, je ne sais pas comment.

- Voyons, Kevin…

- Je sais, je sais, je l'ai démoli moi-même sur son billot. Mais ce n'était pas le mien. C'était un autre appareil. Et il y a pire encore. Il prend encore des photos avec cet appareil! Et ce chien va sortir! Et quand il sortira, je crois qu'il viendra me tuer! Dans cet autre monde il a déjà commencé à s-s-s… "

Il fut incapable d'achever. Kevin se trouva une fois de plus surpris par sa propre réaction: il éclata en sanglots.

Le temps que John Delevan eût calmé son fils, il était huit heures moins dix, et il s'était résigné à être au moins en retard à son travail. Il tenait Kevin dans ses bras - quoi que ce fût, le gamin était sacrément secoué, et s'il ne s'agissait que d'une série de cauchemars, John supposait qu'il trouverait un problème sexuel en dessous de tout ça.

Lorsque Kevin, encore secoué de frissons, se mit à aspirer l'air à brusques bouffées entre d'occasionnels sanglots , John alla ouvrir doucement la porte, avec l'espoir que Kate avait entraîné Meg en bas. Le couloir était vide. C'est déjà un bon point pour nous, se dit-il en revenant vers son fils.

" Peux-tu parler, maintenant ?

- Pop m'a subtilisé mon appareil ", répondit Kevin d'une voix étranglée. L'oeil rouge, encore baigné de pleurs, il regardait son père d'un air presque myope. " Je ne sais pas comment, mais il s'en sert.

- Et c'est quelque chose que tu as rêvé?

- Oui… mais il y a aussi autre chose dont je me souviens.

- Kevin… c'était ton polaroïd. Je suis désolé, fiston, mais c'était le tien. On voyait même le petit morceau qui s'était écaillé, sur le côté.

- Il a dû trafiquer ça…

- Ça me paraît tout de même un peu tiré par les ch…

- Écoute-moi (Kevin parlait d'un ton précipité, maintenant), vas-tu m'écouter, à la fin ?

- Très bien, je t'écoute.

- Ce dont je me souviens, c'est que lorsqu'il m'a donné l'appareil - au moment de sortir pour l'écrabouiller, tu te rappelles ?

- Oui.

-J'ai regardé dans la petite fenêtre qui sert à compter les photos restantes. Et il y avait le chiffre trois, Papa! Trois! - Et alors?

- Alors ? Ça veut dire qu'il contenait un film! un film! D'ailleurs, je me souviens du truc noir brillant qui est tombé en voletant, quand j'ai cassé l'appareil.

- Je te répète, et alors ?

- Il n'y avait aucun film dans l'appareil quand je l'âi donné à Pop ! Voilà quoi. J'avais fait vingt-huit pho-tos. Il m'a demandé d'en prendre trente de plus, pour en avoir cinquante-huit en tout. J'aurais peut-être acheté davantage de films si j'avais connu l'idée qu'il avait en tête, mais sans doute que non. J'avais déjà peur des choses qui…

- Oui, moi non plus, je n'étais pas tranquille. "

Kevin le regarda avec un respect nouveau. " Vraiment ?

- Ouais. Continue. Je crois que je vois où tu veux en venir.

- J'allais juste dire qu'il a participé à l'achat des films, mais pas beaucoup, même pas la moitié. C'est vraiment un sale radin, Papa. "

John eut un sourire retenu. " Exactement, mon garçon. L'un des plus sales radins de la Terre, si je puis dire. Mais vas-y, achève. Le temps est en train de filer comme un fou. "

Kevin jeta un coup d'oeil à sa pendulette. Presque huit heures. Aucun des deux ne le savait, mais Pop allait se réveiller dans deux minutes et vaquer à ses affaires matinales - affaires matinales dont il conserverait un souvenir assez bizarre.

" Très bien. Tout ce que j'essaie de dire, c'est que je n'aurais pas pu acheter de film supplémentaire, même si je l'avais voulu. Je me suis servi de tout l'argent que j'avais. J'ai même emprunté un dollar à Megan, en échange de quoi je lui ai laissé prendre deux photos.

- À tous les deux, vous avez tiré tous les clichés ? Sans exception ?

- Oui! bien sûr! Il a même dit lui-même qu'il y en avait vingt-huit. Et entre le moment où j'ai fini de prendre toutes les photos et celui où nous sommes allés voir la bande qu'il avait faite, je n'en ai pas racheté. Il était complètement vide lorsque je lui ai rapporté le polaroïd, Papa! Dans la petite fenêtre, le chiffre était zéro! Je l'ai vu, je m'en souviens! Alors, si c'était mon appareil, comment se fait-il qu'il y avait trois lorsque nous sommes redescendus ?

- Il n'aurait tout de même pas… " Son père s'interrompit et une étrange expression sinistre, inhabituelle chez lui, se peignit sur son visage: il venait de comprendre que Pop avait très bien pu, justement. Et que la vérité était celle-ci: lui, John Delevan, n'avait pas envie d'y croire; l'expérience pourtant bien plus amère qu'il avait eue avec le brocanteur n'avait pas suffi à le vacciner contre sa propre candeur, et Pop avait réussi à lui jeter de la poudre aux yeux tout aussi bien qu'à son fils.

" Il n'aurait tout de même pas quoi. À quoi penses-tu, Papa ? Quelque chose vient de te frapper!"

En effet, quelque chose venait de le frapper. La manière empressée avec laquelle Pop avait tenu à descendre pour prendre les clichés originaux afin qu'ils puissent tous les trois mieux voir l'objet qui pendait au cou du chien - l'objet qui s'avéra être la dernière cravate-cordon de Tante Hilda, celle ornée de ce qui était probablement un pivert en guise de fermoir.

Kevin avait proposé qu'ils descendent avec lui, mais Pop s'était précipité, gai et vif comme un pinson, non? Il y en a pour une minute, avait-il dit ou à peu près ; et John dut le reconnaître, c'était à peine s'il avait prêté attention à ce que le vieux brocanteur disait ou faisait, car il avait envie de revoir

encore une fois le maudit enregistrement. Autre chose: Pop n'avait même pas eu besoin de faire son tour de passe-passe sous leurs yeux - même si, maintenant que les siens s'étaient dessillés, John devait admettre à contrecoeur que la vieille fripouille s'était probablement préparée à faire exactement ce numéro-là, et qu'il aurait probablement pu y parvenir; soixante-dix berges bien sonnées ou non. Mais eux au premier, et lui au rez-de-chaussée, sous prétexte d'aller chercher les photos de Kevin, il aurait pu tranquillement esca-moter vingt appareils. " Papa? - Je suppose qu'il a pu le faire. Mais pourquoi ? "

Kevin se résigna à secouer la tête. Il ignorait la réponse. Mais ça ne faisait rien; son père pensait qu'il avait pu le faire, et c'était un soulagement. Les honnêtes gens n'ont peut-être pas besoin de réapprendre constamment les vérités les plus élémentaires; peut-être certaines de ces vérités leur restent-elles solidement accrochées dans le crâne. Il n'eut qu'à poser la question à voix haute pour trouver la réponse. Pourquoi tous les Pop Merrill du monde se donnent du mal ? Pour en tirer un profit. C'était la raison, toute la raison, l'unique raison. Kevin avait voulu détruire l'appareil; après avoir visionné l'enregistrement, John avait été d'accord avec son fils. Des trois, lequel avait été capable de voir un peu plus loin ? Pop, évidemment. Reginald Marion " Pop " Merrill.

Resté jusqu'ici assis sur le bord du lit, un bras passé autour des épaules de Kevin, John se leva. " Habille-toi. Moi je descends téléphoner. Je dirai à Brandon que je serai sans doute simplement en retard, mais qu'il fasse comme si je ne devais pas venir du tout. "

Cette démarche le préoccupait, et il préparait déjà dans sa tête ce qu'il allait dire à Brandon Reed, mais pas au point de ne pas remarquer l'expression de gratitude qui vint illuminer le visage inquiet de son fils. John esquissa un sourire, et l'expression sinistre et inhabituelle qu'il arborait disparut rapidement. Il y avait au moins ceci de clair: son fils n'était pas encore assez grand pour se passer du réconfort qu'il pouvait lui apporter, ou pour ne pas l'accepter comme une puissance supérieure à laquelle on pouvait parfois s'adresser, sachant qu'elle agirait en conséquence; et lui-même n'était pas trop vieux pour être réconforté du réconfort qu'il apportait à son fils.

" Je crois, dit-il en se dirigeant vers la porte, que nous devrions faire une petite visite à Pop Merrill. " Il jeta un coup d'oeil à la pendulette, sur la table de nuit de Kevin. Il était huit heures dix, et à cet instant-là, dans l'arrière-cour de l'Emporium Galorium, une masse s'abattait sur une copie de coucou allemand. " Il ouvre d'habitude autour de huit heures trente. Le bon moment pour débarquer, à mon avis, pourvu que tu te grouilles un peu. "

Il s'arrêta avant de sortir, et un sourire froid étira un instant ses lèvres. Il n'était pas adressé à son fils. " Je crois qu'il a quelques explications à nous donner, voilà ce que je veux dire. "

John Delevan sortit et referma la porte derrière lui. Kevin commença à s'habiller rapidement.

CHAPITRE QUATORZE

Le Super Drug Store LaVerdiere de Castle Rock était bien plus qu'un simple drugstore. Pour présen-ter les choses autrement, il n'était en fait une pharmacie que par raccroc. Comme si quelqu'un, au dernier moment (par exemple juste avant l'ouverture en fanfare), s'était aperçu que l'enseigne comportait le mot " Drug " - drogue, soit un synonyme de médicament. Comme si ce quelqu'un avait pris une note mentale pour dire à un autre quelqu'un, à la direction de la société, disons, qu'ils venaient encore d'ouvrir un LaVerdiere et avaient une fois de plus négligé de corriger l'enseigne, afin qu'on ne lise plus (ce qui serait plus simple et plus approprié) que Super Store LaVerdiere… Après quoi, l'auteur de la note mentale avait retardé l'ouverture d'un jour ou deux, juste le temps de glisser un comptoir pharma-ceutique de la taille d'une cabine téléphonique dans le recoin le plus sombre, le plus sinistre et le plus éloigné de la porte du magasin.

Le Super Drug Store LaVerdiere n'était en fait rien de plus qu'une sorte de Monoprix. Le véritable dernier magasin de ce genre de la ville, une vaste salle mal éclairée par des globes conchiés des mouches et suspendus à des chaînes, se reflétant vaguement dans le plancher abondamment ciré aux craquements arthritiques, s'était appelé le Ben Franklin Store. Il avait tiré le rideau en 1978 pour laisser la place à une arcade de jeux vidéo, parties gratuites le mardi, où les moins de vingt ans n'avaient pas accès à l'arrière-salle.

LaVerdiere,vendait tout ce que le vieux Ben Franklin avait eu en rayon, mais les objets y baignaient dans l'impitoyable lumière de barres fluo Maxi-Glo qui donnaient à la moindre babiole un éclat fiévreux. Achetez-moi! proclamaient-elles toutes d'un ton strident. Achetez-moi, sinon vous pourriez mourir! Vous ou votre femme! Ou vos enfants! Peut-être même tous vos enfants d'un coup! Ou votre meilleur ami! Pourquoi ? Quoi, pourquoi ? Moi, je ne suis qu'une babiole décervelée posée sur une étagère en préfabriqué, chez LaVerdiere. Mais est-ce que ça ne sonne pas juste ? Vous savez bien que si! Alors achetez-moi, achetez-moi tout de suite… MAINTENANT!

Il y avait une allée pour la mercerie, deux pour les produits de soins et les remèdes à la gomme, une pour les bandes audio et vidéo (vierges ou enregistrées). Il y avait un long présentoir à journaux, se prolongeant par des étagères de livres de poche, une vitrine de briquets sous l'une des caisses enregistreuses numériques, et une vitrine de montres sous une autre (une troisième caisse se dissimulait dans le coin sombre où le pharmacien officiait, solitaire, au milieu des ombres). Les friandises de Halloween avaient envahi l'essentiel de l'aile des jouets (ceux-ci non seulement reviendraient après Halloween, mais finiraient par conquérir deux allées complètes au fur et à mesure que s'avanceraient, impitoyables, les fêtes de Noël). Et, semblable à quelque chose de trop incroyable pour se manifester dans la réalité, sauf à admettre aveuglément l'existence d'un concept comme celui de Destin avec un grand D, sauf à admettre encore que ce Destin puisse, à sa manière, donner des indices de l'existence de cet " autre monde " dont Pop, jusqu'ici, ne s'était jamais soucié (si ce n'est dans la mesure où il était source de revenus, cela va de soi) et auquel Kevin Delavan n'avait pas encore eu l'occasion de penser, sur le présentoir principal, à l'entrée du magasin, s'étalait un chef-d'oeuvre d'étalagiste sous un panneau proclamant

FESTIVAL D'AUTOMNE DE LA PHOTO.

L'étalage consistait en un panier d'où des feuilles aux couleurs de l'automne débordaient sur le

plancher en une vague multicolore (vague trop grosse pour avoir été contenue dans le panier, aurait remarqué un observateur attentif). Parmi les feuilles, étaient disposés un certain nombre d'appareils Kodak et polaroïd - dont plusieurs Soleil 660 - et toute une gamme de matériel relatif à la photo: rangements, albums, pellicules, blocs de flashes. Au milieu de cette insolite corne d'abondance, se dressait un tripode ancien qui faisait penser aux machines martiennes à semer la mort inventées par H. G. Wells dans La Guerre des mondes. Un panonceau y était accroché, indiquant à l' " aimable clientèle " (celle qui prenait la peine de contempler ce déballage) que cette semaine, elle pouvait obtenir des SUPER-RÉDUCTIONS SUR LES APPAREILS polaroïd ET LEURS ACCESSOIRES!

À huit heures trente ce matin-là, soit une demi-heure après l'ouverture du magasin, toute " l'aimable clientèle " se réduisait à la seule personne de Pop Merrill. Il ne fit pas attention à l'étalage, mais se dirigea droit sur le seul comptoir ouvert, où Molly Durham venait juste de terminer la mise en place des montres, sur leur tissu en imitation de velours.

Oh! non, voilà maintenant le vieux Mateur, pensa-t-elle avec une grimace. La meilleure façon que connaissait Pop de tuer le temps pour une durée équivalente à celle qu'il fallait à Molly pour faire sa pause-café consistait à dériver à une vitesse d'escar-got vers le comptoir où travaillait la jeune femme (il la choisissait toujours, y compris s'il devait faire la queue; elle le soupçonnait même de préférer qu'il y eût la queue) pour acheter une pochette de tabac à pipe Prince Albert. Un achat que n'importe qui aurait fait en trente secondes, peut-être: elle considérait néanmoins qu'elle s'en était bien sortie si elle arrivait à se débarrasser du vieux Mateur en moins de trois minutes. Il conservait tout son argent dans une bourse en cuir craquelé, retenue par une chaîne, et commençait par l'extraire d'une profonde méritant bien son nom, non sans faire au passage un petit câlin à ses valseuses (telle était l'impression qu'avait Molly). Puis il l'ouvrait; elle émettait un petit crissement et on s'attendait à en voir sortir une mite, tout comme du porte-monnaie des radins ridiculisés par les dessinateurs humoristiques. Sur le dessus de ce qu'elle contenait, on voyait un amas de petites coupures, des billets qui donnaient envie de les manipuler avec des pincettes, tant la couche de crasse qui les recouvrait faisait l'effet d'un paradis à microbes; au-dessous, les pièces. Pop commençait par repêcher un billet de un dollar puis, retenant sur le côté la masse des autres billets avec l'un de ses doigts épais, il far-fouillait dans la monnaie métallique - jamais il n'aurait donné deux dollars, non, non, les choses auraient été trop rapides pour lui - et finissait par en extirper les pièces. Pendant tout ce temps, ses yeux ne cessaient de s'activer, ne jetant que quelques brefs coups d'oeil vers la bourse (il se fiait à son toucher pour sélectionner ses pièces) et rampaient des nénés de Molly à son ventre, à ses hanches, pour remonter de nouveau à ses nénés. Jamais jusqu'à son visage; même pas jusqu'à ses lèvres, partie de l'anatomie des filles qui semblait pourtant passionner la plupart des hommes; non, Pop Merrill s'intéressait exclusive-ment à tout ce qui se trouvait entre le cou et le haut des cuisses. Lorsqu'il avait terminé - quel que fût le temps réel mis, il paraissait toujours trop long à Molly - et repassait enfin la porte pour aller au diable, elle était régulièrement prise de l'envie d'aller prendre une longue douche.

Elle s'arma donc de tout son courage, figea sur son visage le masque il-est-huit-heures-trente-et-je-dois- sourire-comme-ça jusqu'à-ce-soir, et resta bravement derrière son comptoir tandis que Pop s'approchait. Elle se dit: Il ne fait que me regarder, les types n'ont pas arrêté de le faire du jour où tu as eu des nénés… Exact: mais là, ce n'était pas pareil. Parce que Pop Merrill n'était pas comme la plupart des types qui laissaient traîner leurs yeux sur la carrosserie émi-nemment regardable de Molly depuis l'époque en question, dix ans auparavant. Cela tenait en partie à ce que Pop était vieux, mais ce n'était pas tout. La vérité était que certains types vous regardaient tandis que d'autres - beaucoup plus rares - paraissaient vous tripoter avec les yeux, et Pop Merrill était du nombre. Son regard donnait

l’impression de peser sur vous; pendant qu’il fouillait dans son porte-mon- naie crissant de vieille fille, au bout de sa grosse chaîne à la virilité incongrue, c’était comme si elle avait senti ses yeux la toucher partout où ils se posaient, grouillant le long de ses courbes comme des têtards, au bout de leur nerf optique, se coulant avec une souplesse de larve dans ses creux. Ces jours-là, elle regrettait de ne pas porter une robe de religieuse. Ou mieux, une armure complète.

Sa mère avait coutume de dire qu’il fallait endurer ce que l’on ne pouvait changer, et tant que personne n’aurait découvert un moyen de peser les regards des jeunes comme des vieux cochons et de les mettre hors la loi, ou, plus vraisemblablement, tant que Pop Merrill ne ferait pas à la population de Câstle Rock le plaisir de claquer afin que l’on pût enfin jeter à bas cette verrue de piège à touristes qu’était sa boutique, elle devrait se faire une raison.

Mais aujourd’hui, une agréable surprise l’attendait. Ce fut du moins sa première impression. En lieu et place de son oeil avide et glouton, Pop avait non pas le regard des clients ordinaires, mais un visage totalement dénué d’expression. On ne pouvait dire qu’il regardait à travers elle, ou que son regard rebondissait sur elle. Il semblait tellement perdu dans ses pensées que ce regard d’ordinaire si inquisi-teur n’arrivait à faire que la moitié du chemin, aurait-on dit, et là, se dissolvait. Le regard d’un homme qui cherche à identifier, à l’oeil nu, une étoile au fin fond de la galaxie.

” Puis-je vous aider, monsieur Merrill ? ” demanda-t-elle tandis que ses chevilles s’apprêtaient déjà pour un demi-tour rapide en direction des pochettes de tabac. Avec Pop, c’était un geste qu’elle avait coutume de faire le plus vivement possible, car lors-qu’elle lui tournait le dos, elle sentait deux yeux qui grouillaient littéralement sur ses fesses, descendaient un bref instant sur ses jambes, et remontaient à son postérieur pour un dernier pelotage oculaire, voire un petit pincement, avant qu’elle lui fît de nouveau face.

” Oui “, répondit-il d’un ton calme et serein; et vu le peu d’intérêt qu’il manifestait, il aurait pu tout aussi bien s’adresser à un guichet automatique de banque. Pour Molly, c’était parfait. ” Je voudrais des ” - puis ensuite soit un mot qu’elle n’avait pas compris, soit un absolu charabia. Si c’était du charabia, se dit-elle avec un certain espoir, peut-être était-ce le signe avant-coureur que le réseau compliqué de digues, talus, écluses et déversoirs que ce vieux chnoque avait édifié contre la marée montante de la sénilité allait enfin lâcher.

On aurait dit qu’il avait prononcé quelque chose comme pellabacapedle, un produit que la maison n’avait pas en stock… à moins qu’il ne s’agisse d’une ordonnance.

” Je vous demande pardon, monsieur Merrill ?

- Des pellicules “, se reprit-il, d’un ton si ferme et net que Molly fut plus que désappointée; elle était convaincue qu’il avait commencé par prononcer de travers exprès, pour qu’elle ne pût comprendre. Peut- être était-ce elle, dont les digues commençaient à craquer.

” Quel genre voulez-vous ?

- polaroïd. Deux paquets. ” Elle ne savait pas très bien ce qui se passait, mais il ne faisait aucun doute que le premier des vieux cochons de Castle Rock n’était pas lui-même, aujourd’hui. Ses yeux n’accom-modaient toujours pas, et sa façon de parler… ça lui rappelait quelque chose, quelque chose qui avait un rapport avec sa nièce de cinq ans, Ellen, mais elle n’arrivait pas à voir quoi.

” Pour quel modèle, monsieur Merrill ? “

Elle trouvait qu’elle s’exprimait d’un ton particuliè- rement seyant et étudié, mais Pop Merrill n’y prêta pas la moindre attention. Pop dérivait dans la couche d’ozone.

Après quelques instants de réflexion pendant lesquels il ne la regarda pas du tout, mais demeura au contraire l’air absorbé par la contemplation du pré- sentoir à cigarettes, pardessus l’épaule de la jeune femme, il lâcha soudain: ” Pour un polaroïd Soleil. Modèle 660. “

C’est alors que ça lui revint, au moment où elle lui répondait qu’elle devait aller la prendre dans l’éta-lage. La nièce de Molly possédait un gros panda en peluche qu’elle avait baptisé Paulette, pour des raisons que seule une autre petite fille de son âge aurait pu comprendre. Dans le corps de Paulette était installé un système électronique avec en mémoire environ quatre cents phrases simples, comme ” J’aime qu’on me prenne dans les bras, pas toi ? ” ou encore ” Je voudrais être toujours avec toi “. Chaque fois que l’on donnait un petit coup sur le nombril en fourrure de Paulette, il y avait un court silence, puis tombait l’une de ces délicieuses petites remarques, comme éructée par une voix lointaine et dépourvue d’émo-tion, dont le ton semblait contredire le sens des paroles. Ellen était folle de Paulette. Molly lui trouvait quelque chose d’inquiétant et s’attendait qu’un jour ou l’autre le panda en peluche les surprit tous (sauf Tante Molly de Castle Rock) en disant ce qu’il avait réellement en tête. ” Je crois que cette nuit, je vais t’étrangler dans ton sommeil “, peut-être, ou, plus simplement encore: ” J’ai un couteau. “

Le ton de Pop Merrill était semblable à celui de Paulette le Panda, ce matin. Son regard quasi vitreux rappelait mystérieusement celui de la peluche. Molly s’était imaginé que tout événement qui transforme-rait l’attitude libidineuse du vieil homme serait le bienvenu. Elle s’était trompée.

La jeune femme se pencha sur l’étalage, pour une fois inconsciente de la manière provocante dont sa croupe ressortait, et essaya de trouver la pellicule le plus vite possible. Elle était sûre que lorsqu’elle se retournerait, Pop regarderait tout ce qu’on voudrait, sauf elle. Ce coup-ci, elle eut raison. Lorsqu’elle revint, la pellicule à la main, Pop était toujours perdu dans la contemplation des paquets de cigarettes ali-gnés, l’air tellement concentré, apparemment, qu’on aurait pu croire qu’il en faisait l’inventaire. Il fallut à Molly une ou deux secondes pour se rendre compte que cette expression traduisait en fait une absence d’expression, une espèce de vacuité presque divine.

Je vous en prie, allez-vous-en d’ici, supplia mentalement Molly. S’il vous plaît, prenez votre paquet de pellicules et allez-vous-en. Et quoi qu’il arrive, ne me touchez pas, surtout ne me touchez pas.

Sinon, Molly était sûre qu’elle crierait. Pourquoi le magasin était-il donc si désert ? Comment se faisait-il qu’il n’y eût pas un seul client, le shérif Pangborn, de préférence ? Ou, puisqu’il était manifestement occupé ailleurs, n’importe qui ? M. Constantine, le pharmacien, devait se trouver quelque part dans le LaVerdiere, mais le comptoir de la pharmacie semblait se trouver à au moins quatre cents mètres, et même si elle savait bien qu’il n’était pas aussi loin, pas vraiment, il le restait tout de même trop pour que le potard pût arriver rapidement, si jamais le vieux Merrill décidait de la toucher. Et si M. Constantine avait été prendre un café chez Nan’s avec M. Keeton, le secrétaire de mairie ? Plus elle pensait à cette possibilité, plus celle-ci se transformait en certitude. Lorsque quelque chose d’aussi aberrant se produisait, fallait-il donc toujours que ce fût quand on était toute seule ?

Il est en train de faire une sorte de dépression brutale.

Molly s'entendit dire, avec une voix faussement joyeuse: " Voilà, monsieur Merrill. " Elle posa la pellicule sur le comptoir dont elle fit rapidement le tour pour aller se mettre à l'abri, derrière la caisse.

L'antique bourse de cuir sortit de la poche de pantalon de Pop Merrill, tandis que les doigts de Molly bégayaient sur le clavier; elle dut refaire le total.

Il lui tendait deux billets de dix dollars.

Elle tâcha de se convaincre qu'ils étaient simplement chiffonnés à force d'être restés tassés avec les autres dans ce petit porte-monnaie, de se persuader qu'ils n'étaient probablement pas si vieux que ça, même s'ils en avaient l'air. Cela n'arrêta cependant pas son esprit lancé au triple galop, qui voulait absolument qu'ils ne fussent pas seulement froissés, mais aussi gluants; d'après lui, le mot vieux ne convenait pas, il n'était même pas de mise: ces billets étaient des antiquités, des billets préhistoriques, imprimés avant la naissance du Christ et la construction des Pyramides, avant que Néanderthal, avec son crâne bas et son cou rentré dans les épaules, sortît de sa caverne. Ils appartenaient à une époque où Dieu lui-même était un bébé.

Elle ne voulait pas les toucher.

Il le fallait, cependant.

Le vieux allait vouloir sa monnaie.

Rassemblant tout son courage, elle prit les billets et les fourra dans le tiroir-caisse, aussi loin que possible, mais si brutalement qu'elle se cogna un doigt et en déchira presque tout l'ongle, douleur d'ordinaire exquise que, dans l'état où elle se trouvait, elle ne remarquerait qu'un peu plus tard… lorsqu'elle aurait repris suffisamment le contrôle de ses nerfs pour se morigéner de s'être comportée comme une gamine hystérique à la veille de ses premières règles.

Sur le moment, néanmoins, elle ne pensa qu'à une chose, enfoncer les billets aussi loin que possible et retirer sa main; mais même plus tard, elle se sou-viendrait de la sensation qu'ils lui avaient procurée. Impression de les sentir grouiller et bouger sous le bout de ses doigts; comme si des milliards de microbes, des microbes tellement énormes qu'on aurait presque pu les voir à l'oeil nu, se précipitaient vers elle, pressés de la contaminer de la maladie qu'il avait.

Oui, mais il allait vouloir sa monnaie.

Elle se concentra sur cette idée, les lèvres tellement serrées qu'elles étaient d'une pâleur mortelle. Quatre billets de un dollar, qui ne voulaient pas, absolument pas, se détacher de la pince qui les retenait dans le tiroir. Puis une pièce de dix cents, oh bordel, il n'y avait pas de pièces de dix, mais qu'est-ce qu'elle avait, qu'est-ce qu'elle avait, qu'avait-elle fait au bon Dieu pour avoir si longtemps sur le dos ce vieil homme tout bizarre, justement le matin même où, pour la première fois depuis des temps immémoriaux, il paraissait vouloir ressortir d'ici le plus vite possible ?

Elle récupéra une pièce de cinq cents, la présence silencieuse et malodorante du brocanteur pesant sur elle (impression que lorsqu'elle devrait finalement relever la tête elle le verrait penché vers elle

par-des- sus le comptoir), puis trois pièces d'un cent, quatre, cinq, échappa la cinquième parmi celles de vingt-cinq cents, dut la repêcher avec des doigts froids et engourdis… Elle faillit la lâcher une deuxième fois; elle sentait la sueur qui jaillissait sur sa nuque et au-dessus de sa lèvre supérieure. Ensuite, étreignant les pièces dans la main et non sans prier pour qu'il ne tendît pas la sienne pour les recevoir et la faire risquer ainsi de devoir toucher sa peau sèche et repti-lienne, mais sachant cependant qu'il allait le faire, elle releva les yeux, tandis que les muscles de son visage étiraient ses joues en un joyeux sourire LaVerdiere qui avait tout du hurlement rentré, essayant de se raidir contre ça aussi, se disant qu'après ce serait fini, et t'occupe de l'image que son imbécile d'imagination tentait à tout prix d'évoquer, image de cette main sèche se refermant brusquement sur la sienne comme la serre de quelque horrible oiseau, non pas un oiseau de proie, non, mais un charognard; elle se dit alors que non, qu'elle ne voyait pas ces images, absolument pas, quoiqu'elle les vît tout de même - elle leva les yeux, le sourire hurlant sur son visage avec autant d'intensité qu'un hurlement d'assassin par une chaude nuit d'été, mais le magasin était vide. Pop était parti. Sorti pendant qu'elle cherchait sa monnaie.

Molly se mit à frissonner de tout son corps. Si elle avait eu besoin d'une nouvelle preuve que le vieux chnoque ne tournait pas rond, elle la tenait. Une preuve absolue, indubitable, une preuve en béton armé: pour la première fois (et pas seulement dans ses souvenirs, aurait-elle pu parier sans risque, mais dans ceux des citoyens les plus anciens de cette ville), Pop Merrill, qui refusait de donner le moindre pourboire même dans les rares occasions où il était obligé de manger dans un restaurant qui ne livrait pas à domicile, venait de quitter un lieu de transaction financière sans prendre sa monnaie.

Molly voulut ouvrir la main et relâcher les pennies, le nickel et les quatre billets d'un dollar. Médu-sée, elle se rendit compte qu'elle n'y arrivait pas. Elle dut se servir de son autre main pour desserrer ses doigts. La monnaie de Pop dégringola sur le dessus en verre du comptoir, et elle la repoussa de côté, ne voulant plus y toucher davantage.

Comme elle ne voulait plus jamais revoir Pop Merrill.

CHAPITRE QUINZE

Pop conserva la même vacuité de regard après avoir quitté LaVerdiere. Il la conserva toujours en traversant le trottoir, les boîtes de film à la main. Elle disparut pour laisser la place à une expression de vigilance plus ou moins inquiète au moment où il atteignit le caniveau… dans lequel il s'arrêta brusquement, un pied encore sur le trottoir, l'autre posé parmi les mégots de cigarettes et les emballages de chips vides. Apparut alors encore un Pop Merrill que Molly n'aurait pas reconnu, mais qu'auraient immé- diatement identifié tous ceux qui s'étaient fait ran- çonner par lui. Ce n'était ni Merrill le Vicelard ni Merrill le Robot, mais Merrill l'animal, tous ses sens en éveil. Il se trouva là sur-le-champ, totalement inscrit dans le présent d'une manière qu'il affichait rarement en public. Laisser voir autant de soi-même aux autres, de l'avis de Pop, n'était pas une bonne idée. Ce matin, cependant, il était loin d'avoir la maîtrise de tous ses moyens, et de toute façon, il n'y avait personne pour l'observer. Un badaud, s'il s'en était trouvé un, n'aurait pas vu Pop, le folklorique philosophe de comptoir, ni même Pop, le roi du marchandage, mais quelque chose comme l'èsprit de cet homme. En cet instant de présence absolue, Pop avait l'air d'être lui-même une fripouille de chien, un clébard errant ensauvagé qui vient de s'immobiliser dans un poulailler; au coeur de la nuit, ses oreilles en lambeaux redressées, la tête droite, montrant légère-ment des crocs rouges de sang, à l'écoute de bruits en provenance de l'habitation de ferme, un maraudeur qui pense au fusil de chasse avec ses deux trous noirs en forme de huit couché. Le chien ignore tout de ce symbole, mais même un corniaud est capable de reconnaître la forme imprécise de l'éternité si ses instincts sont suffisamment affûtés.

De l'autre côté de la place, il voyait la façade jaune pipi de l'Emporium Galorium, légèrement en retrait par rapport à ses plus proches voisins: l'immeuble vacant qui avait abrité une laverie automatique jusqu'au début de l'année, le restaurant hlan's Lun-cheonnette, et Cousi-Cousette, le magasin de confec-tion qui faisait également mercerie, magasin tenu par l'arrière-petite-fille de Evvie Chalmers, Polly - une femme dont nous aurons l'occasion de reparler ailleurs.

Il y avait des places de parking en épi, en face des boutiques de Lower Main Street, toutes inoccupées… toutes sauf une, dans laquelle venait de se glisser une Ford break que Pop reconnut aussitôt. On entendait parfaitement le bruit de son ralenti dans l'air calme du matin. Puis le moteur s'arrêta, les feux de stop s'éteignirent, Pop retira le pied posé dans le caniveau et battit prudemment en retraite vers l'angle du LaVerdiere. Là, il resta aussi immobile que le chien dans le poulailler alerté par un bruit anormal - le genre de bruit que pourraient négliger des chiens moins vieux ou moins expérimentés que celui-ci, dans la frénésie du carnage.

John Delevan descendit du côté du conducteur, le garçon du côté du passager. Ils allèrent à l'Emporium Galorium. L'homme cogna avec impatience à la porte, assez fort pour que le bruit parvînt nettement à Pop, comme l'avait fait le ralenti du moteur. Delevan s'interrompit, l'homme et son fils tendirent l'oreille, et le père recommença, mais en martelant cette fois le battant. Pas besoin d'être un extra-lucide pour se rendre compte qu'il était en pétard.

Ils ont compris, pensa Pop. Je ne sais pas comment, mais ils ont compris. Heureusement que j'ai démoli l'appareil.

Il resta au coin du LaVerdiere encore un moment, parfaitement immobile, mis à part quelques battements de ses lourdes paupières, puis il se faufila dans l'allée qui séparait le drugstore de la

banque voisine. Il se déplaçait avec une telle souplesse qu'un homme ayant cinquante ans de moins aurait pu envier la pré- cision sans effort de ses mouvements.

Pop songea que, ce matin, il serait peut-être plus prudent de retourner chez lui par l'omnibus de l'arrière-cour.

CHAPITRE SEIZE

Comme il n'y avait toujours pas de réponse, John Delevan cogna une troisième fois à la porte, avec tellement de force que les vitres tremblèrent dans leurs gencives de mastic pourri, et qu'il en eut mal à la main. C'est la douleur qui lui fit se rendre compte à quel point il était en colère. Non pas qu'il trouvait sa colère injustifiée au regard de ce que Pop Merrill avait fait, si Kevin ne s'était pas trompé, d'autant que plus il y pensait, plus il était sûr que son fils avait vu juste. Mais avoir attendu jusqu'à maintenant pour comprendre les raisons de sa colère le surprenait.

On dirait bien que c'est une journée où je vais en apprendre sur moi-même, songea-t-il, non sans un peu de cuistrerie. Du coup il sourit et se détendit un peu.

Kevin ne souriait pas et n'avait aucunement l'air détendu.

" Trois choses ont pu se produire, à mon avis, dit John à son fils. Soit Merrill n'est pas levé, soit il ne veut pas répondre à la porte, soit il a compris qu'on avait flairé quelque chose et il a filé avec ton appareil. " Il se tut, puis partit d'un petit rire. " Je me demande s'il n'y en a pas une quatrième. Il est peut- être mort dans son sommeil.

- Non, il n'est pas mort. " Kevin avait la tête tout contre la vitre sale de la porte qu'il regrettait si amè- rement d'avoir franchie un jour. Il se tenait les mains en coupe pour faire de l'ombre, le soleil du matin, pardessus le côté est de la place, jetant des reflets aveuglants sur la vitre. " Regarde. "

John imita son fils, et appuya du nez contre la vitre. Côte à côte, tournant le dos à la place, ils scrutaient la pénombre de l'Emporium Galorium : jamais on n'avait vu d'amateurs de lèche-vitrines aussi passionnés. " Eh bien, remarqua-t-il au bout de quelques secondes, s'il a filé, c'est en abandonnant toute sa merde, on dirait.

- Ouais, mais c'est pas ça que je veux dire. Tu ne le vois pas ?

- Je devrais voir quoi ?

- Accroché au poteau. Celui à côté de la commode avec toutes les horloges dessus. "

Au bout d'un instant, John le découvrit à son tour un polaroïd pendu par son harnais à un crochet fiché dans le poteau. Il avait même l'impression de voir la partie écaillée, mais ce n'était peut-être que son imagination.

Ce n'est pas ton imagination.

Le sourire s'évanouit de ses lèvres lorsqu'il com-mença à comprendre qu'il ressentait la même chose que Kevin : la certitude malsaine et désolante qu'un mécanisme simple mais terriblement dangereux continuait de fonctionner… et, contrairement aux horloges de Pop, sans le moindre retard.

" À ton avis, est-il là-haut dans son appartement, en train d'attendre simplement notre départ? " John ne faisait que penser à voix haute. Le verrou qui fermait la porte avait l'air neuf et coûteux. Il était cependant prêt à parier que si l'un d'eux - Kevin, probablement plus en forme, de préférence - se

jetait avec assez de force sur le battant, il ferait éclater les montants vétustes. Il songea avec raison: Une serrure vaut ce que vaut la porte. Les gens ny pensent jamais.

Kevin tourna un visage tendu vers son père. John en fut frappé tout comme Kevin l'avait été par le sien, il n'y avait pas si longtemps. Il pensa: Je me demande combien de pères ont l'occasion de voir la tête qu'aura leur fils, une fois adulte. Il n'aura pas toujours cette expression tendue et ces traits tirés - Seigneur, j'espère bien que non ! - mais c'est à ça qu'il ressemblera. Et bordel, quel bel homme il fera !

Comme Kevin, il eut ce moment de temps arrêté au milieu de ce qui se passait (quoi, au juste ?), un moment bref, mais qu'il n'oublia jamais, lui non plus; il resta toujours à portée de sa pensée.

" Quoi? fit Kevin d'une voix étranglée. Quoi, Papa ?

- Tu veux démolir la porte? Parce que je suis d'accord.

- Pas encore. Je ne crois pas que ce sera la peine. Je ne pense pas qu'il soit là… mais il n'est pas loin. "

Tu ne peux pas savoir un truc pareil. Tu ne peux même pas le penser!

Mais son fils le pensait, et il pensait que son fils avait raison. Une sorte de lien s'était constitué entre Kevin et Pop. " Une sorte de lien? " Sois sérieux, mon vieux. Tu sais très bien de quoi il s'agit. De cette saloperie d'appareil photo accroché là, et plus ça durait, plus le mécanisme continuait à fonctionner, plus ses pignons et ses cardans vicieux et sans âme tournaient, moins il aimait ça.

Démolis l'appareil, romps ce lien, pensa-t-il avant de dire: " En es-tu bien sûr, Kev ?

- Faisons le tour par-derrière. La porte sera peut- être ouverte. - C'est un portail. Il y aura sûrement un cadenas. - On pourra toujours l'escalader. - D'accord." Et John Delevan emboîta le pas à son fils pour descendre les marches de l'Emporium Galorium et rejoindre l'allée, se demandant s'il n'avait pas perdu l'esprit.

Mais le portail n'était pas fermé. À un moment donné, Pop avait oublié; et si John n'avait pas trop aimé l'idée d'escalader le portail, voire d'en tomber au risque de s'écraser les couilles, le fait de trouver le portail ouvert lui plaisait encore moins. Ils entrèrent néanmoins dans l'arrière-cour en pagaille de Pop; même les amas de feuilles mortes de l'automne n'arrivaient pas à en améliorer l'aspect.

Kevin se faufila au milieu des tas d'ordures que Pop avait virés de la boutique sans se soucier de les transporter à la décharge, suivi de son père. Ils arri-vèrent au billot à peu près à l'instant où Pop sortait de l'arrière-cour de Mme Althea Linden pour passer sur Mulbeny Street, à un coin de rue à l'ouest. Son intention était de suivre cette rue jusqu'à la hauteur des bureaux de la Wolf Jaw, une entreprise d'exploitation forestière. Même si les camions chargés de grumes de la Wolf Jaw roulaient déjà depuis un moment, même si les tronçonneuses de la Wolf Jaw miaulaient et hurlaient depuis six heures trente dans les forêts en voie de disparition de l'ouest du Maine, les bureaux, eux, ne verraient

personne avant neuf heures, ce qui lui laissait un bon quart d'heure. L'arrière-cour de la société, minuscule, était entourée d'une haute palissade dont le portail était fermé à clef - mais Pop avait un double de cette clef. Il passerait par ce portail et, de là, dans sa propre arrière-cour.

Kevin atteignit le billot. John arriva à son tour et suivit le regard de son fils. Il cligna des yeux, ouvrit la bouche pour demander ce que cela pouvait bien vouloir dire, nom d'un foutre, puis la referma. Il com-mençait à se faire une petite idée de ce que cela pouvait bien vouloir dire, sans avoir besoin de poser la question à Kevin. Il était malsain d'avoir de telles idées, elles n'étaient pas naturelles, et il savait d'expé- rience (une expérience amère dans laquelle Reginald Marion " Pop " Merrill avait joué un rôle, comme il l'avait raconté récemment à son fils) qu'agir sous le coup d'une impulsion était un excellent moyen de prendre la mauvaise décision et de rater son coup, mais ça n'avait plus d'importance. Même s'il ne se le disait pas en ces termes, John Delevan espérait bien remplir un formulaire de réadmission dans la Tribu des Rationnels-Raisonnables quand tout cela serait terminé.

Il crut tout d'abord contempler les restes émiettés d'un appareil polaroïd. Ce n'était bien entendu que son esprit qui tentait de mettre un peu d'ordre en revenant à des choses connues; ce qui gisait sur le billot et tout autour ne ressemblait en rien à des débris d'appareil photo, polaroïd ou autres. Tous ces pignons et toutes ces roues dentées ne pouvaient appartenir qu'à une horloge. Puis il aperçut l'oiseau mort de bande dessinée et sut même de quel type de pendule il s'agissait. Il ouvrit la bouche pour demander à Kevin pourquoi, au nom du Ciel, Pop aurait démoli un coucou à coups de masse. Puis il réfléchit et songea qu'au fond la question était inutile. La réponse commençait à se former dans son esprit. Il aurait préféré rester dans l'ignorance, car elle concluait à la crise de démence, à une échelle qui semblait démesurée à John Delevan ; mais n'empêche, elle se formait.

Un coucou, ça s'accrochait quelque part. Forcé- ment, à cause des contrepoids. Et à quoi l'accrochait-on ? À un crochet, évidemment.

Un crochet ou un clou dépassant d'un poteau, par exemple.

Comme celui où se trouvait accroché le polaroïd de Kevin.

Il parla enfin, et les mots paraissaient venir de très loin: " Qu'est-ce qui lui arrive, Kevin ? Est-il devenu fou ?

- Pas devenu, répondit Kevin, dont la voix paraissait elle aussi venir de très loin tandis qu'il se tenait à côté du billot, parcourant des yeux les restes de la malheureuse pendule. Il a été poussé à la folie. Par l'appareil.

- Il faut qu'on le démolisse ", observa John. Ses paroles lui donnaient l'impression de venir flotter à ses oreilles longtemps après avoir été prononcées par sa bouche.

" Pas encore, dit Kevin. On va commencer par aller au drugstore. Ils font une promotion spéciale en ce moment.

- Une promotion spéciale sur qu… "

Kevin lui toucha le bras. John le regarda. L'adolescent avait la tête tournée vers lui, et ressemblait

à un daim qui sent l'odeur de l'incendie. Il était plus que beau, en cet instant-là, presque divin, comme un jeune poète à l'heure de sa mort. " Quoi ? fit John d'un ton précipité.

- Tu n'as pas entendu quelque chose ? " L'expression de quivive laissa lentement la place au doute.

" Une voiture qui passait dans la rue. " Combien d'années comptait-il de plus que son fils? se demanda-t-il soudain. Vingt-cinq? Bordel, il était peut-être temps de commencer à en tenir compte, non ?

Il repoussa la sensation d'étrangeté, s'efforçant de la maintenir à bout de bras. Il tenta désespérément de rassembler son expérience et sa maturité, et ne put en glaner que quelques éléments épars. Les endosser était comme revêtir un manteau bouffé des mites.

" Tu es bien sûr qu'il n'y avait pas autre chose, Papa ?

- Oui. Tu es à cran, Kevin. Ressaisis-toi, sinon… " Sinon quoi? Mais il le savait et fut secoué d'un rire nerveux. " Sinon, on va détaler tous les deux comme des lapins. "

Kevin le regarda un instant, songeur, comme quelqu'un qui sort d'un profond sommeil, voire même d'une transe, puis acquiesça. " Viens.

- Voyons, Kevin ! Qu'est-ce que tu veux? Il est peut-être tout simplement en haut, et fait exprès de ne pas répondre.

- Je te le dirai quand nous serons là-bas, Papa. Allez, viens. " C'est tout juste s'il n'entraîna pas de force son père hors de l'arrière-cour encombrée.

" Est-ce que tu veux m'arracher le bras ou quoi, Kevin ? demanda John une fois qu'ils furent de nouveau sur le trottoir.

- Il était là-bas. Il se cachait. Il attendait que nous partions. Je l'ai senti.

- Il était… (John s'interrompit un instant.) Bon. Disons qu'il y était. Disons-le pour le besoin de la cause; dans ce cas, est-ce qu'on ne devrait pas aller le cravater? " Puis à retardement. " Au fait, où était-il ?

- De l'autre côté de la palissade. " Les yeux de Kevin paraissaient flotter, et John aimait de moins en moins ça. " Il y a déjà été. Il obtient toujours ce dont il a besoin. Il va falloir se dépêcher. "

Kevin fonçait déjà en direction du LaVerdiere, à travers la place, lorsque son père l'attrapa comme un contrôleur qui vient de surprendre un resquilleur voulant monter sans payer dans le train. " Voyons, Kevin, de quoi parles-tu ? "

C'est alors que Kevin prononça les paroles: il se tourna vers son père et les prononça. " Ça vient, Papa. Je t'en supplie. C'est de ma vie qu'il s'agit. " Il regardait John, la figure pâle, les yeux flottants, comme saisi d'une vision. " Le chien arrive. Ça ne servirait à rien de rentrer par effraction et de prendre l'appareil. C'est trop tard. Je t'en prie, ne m'arrête pas. Ne me réveille pas. C'est ma vie. "

John Delevan fit un ultime effort pour ne pas s'abandonner à la folie qui le gagnait… puis y

renonça.

“Viens, dit-il en empoignant son fils par le coude et en l’entraînant à travers la place. Quoi que ce soit, réglons cette affaire… Est-ce qu’on dispose d’assez de temps ?

- Je n’en suis pas sûr, répondit Kevin, qui ajouta à contrecoeur: Je ne crois pas. “

CHAPITRE DIX-SEPT

Pop attendit derrière la palissade, observant les Delevan par un noeud qui avait sauté d'une planche. Il avait mis le tabac dans sa poche revolver afin de pouvoir serrer et desserrer les poings, serrer, desserrer.

Vous êtes sur ma propriété, murmurait-il dans sa tête ; et si son esprit avait eu le pouvoir de tuer il les aurait frappés tous les deux à mort. Vous êtes sur ma propriété, nom de Dieu, vous êtes sur ma propriété!

Tu sais ce que tu devrais faire ? Aller chercher ce bon vieux représentant de l'ordre pour qu'il les coince, avec leur gueule des beaux quartiers. Voilà ce qu'il aurait dû faire. Et il l'aurait fait sur-le-champ, s'ils n'étaient pas restés plantés devant les débris de l'appareil photo que le garçon avait lui-même démoli, deux semaines auparavant, avec apparemment la bénédiction de Pop. Cela ne l'aurait peut-être pas empêché de passer outre, mais il n'ignorait pas ce qu'on pensait de lui dans la ville. Pangborn, Keeton et tous les autres. Du fumier. Voilà ce qu'on pensait de lui: qu'il était du fumier.

Jusqu'au moment où ils se coinçaient le troufignon dans un sac de noeuds et où la nuit tombait, faut dire.

Serrer, desserrer. Serrer, desserrer.

Ils parlaient, mais Pop ne cherchait pas à saisir ce qu'ils disaient. Son esprit était un brasier ardent. La litanie s'était transformée: Ils sont sur ta fouttue pro-priété, et je ne peux rien y fàire! Ils sont sur ma foutue propriété, et je ne peux rien y fàire ! Qu'ils aillent se fàire foutre! Qu'ils aillent se fàire foutre!

Finalement, ils partirent. Lorsqu'il entendit le grincement rouillé du portail, Pop se servit de sa clef pour franchir la porte de la palissade. Il traversa l'arrière-cour au pas de course jusqu'à la porte de son hangar fourre-tout, se déplaçant avec une inquié- tante agilité pour un homme de soixante-dix ans, une main étreignant fermement le haut de sa cuisse, comme si, agile ou pas, il luttait contre un douloureux rhumatisme à cet endroit. En fait, Pop n'avait pas mal du tout. Il craignait simplement les tintements que pourraient produire ses clefs ou sa petite monnaie. Au cas où les Delevan seraient toujours là, planqués quelque part, à l'affût. Pop n'aurait pas été surpris s'ils avaient manigancé quelque chose de ce genre. Quand on est en affaires avec des putois, faut s'attendre à des coups puants.

Il sortit le trousseau de sa poche. Les clefs tintèrent et, bien qu'assourdi, le bruit lui parut faire le vacarme d'une chaîne d'ancre. Il jeta un bref coup d'oeil sur la gauche, sûr d'apercevoir le visage de mouton du morveux qui l'observait. Une grimace de peur, dure et ten-due, tordait la bouche de Pop. Personne.

Pour l'instant, en tout cas.

Il trouva la bonne clef, la glissa dans la serrure et entra. Il prit soin de ne pas ouvrir la porte en grand, car les gonds grinçaient en fin de course.

Une fois à l'intérieur, il donna un violent tour de verrou et se rendit dans le magasin. Il était

totalement noir. lui au milieu de toutes ces ombres; il aurait pu négocier tous les détours des allées encombrées de rebut les yeux fermés - ce qu'il avait fait, pendant son sommeil, mais pour le moment, il l'avait complètement oublié, comme bien d'autres choses.

Sur le côté du magasin, se trouvait une petite fenêtre crasseuse donnant sur l'allée qu'avaient empruntée les Delevan pour gagner l'arrière-cour. Proche de la façade, elle permettait de voir, sous un angle fermé, une partie du trottoir et de la place en face.

Pop se glissa jusqu'à cette fenêtre au milieu de piles de magazines sans intérêt et sans valeur, exhalant leur relent poussiéreux de musée dans l'atmosphère glauque qui régnait. Il vit que l'allée était vide, mais aperçut les Delevan, l'air d'onduler comme des poissons dans un aquarium à travers les déformations de la vitre, qui traversaient la place et passaient juste à côté du kiosque à musique. Il n'attendit pas qu'ils disparussent, il ne se précipita pas vers la vitrine pour avoir une meilleure vue. Il se doutait de leur destination: LaVerdiere, où ils poseraient des questions, sur lui. Que pourrait bien leur raconter la petite conne ? Qu'il était venu et reparti. Et quoi d'autre ?

Qu'il avait acheté deux paquets de tabac à pipe.

Pop sourit.

Ce n'est pas pour ça qu'on le pendrait.

Il trouva un sac en papier kraft, commença par prendre la direction du billot, réfléchit et, au lieu de cela, se rendit près du portail donnant sur l'allée. Ce n'était pas parce que l'on avait été négligent une fois qu'il fallait l'être une deuxième.

Le portail cadenassé, il alla ramasser les débris du polaroïd éparpillés autour du billot. il fit aussi vite que possible, mais il lui fallut un certain temps pour en venir à bout.

Il recueillit tous les morceaux, à l'exception des éclats les plus minuscules, ceux qui se confondaient anonymement avec le reste des rognures diverses jonchant le sol. Un laboratoire de police serait sans doute capable d'identifier certains de ces éclats; Pop avait vu des séries policières (quand il ne regardait pas des films porno sur sa vidéo), dans lesquelles des scientifiques se rendaient sur les lieux du crime équi-pés d'une brosse, d'un aspirateur et même de pinces à épiler à l'aide desquelles ils mettaient les choses dans des sacs en plastique; mais le bureau du shérif de Castle Rock ne disposait pas d'un tel labo. Et Pop doutait fortement que le shérif Pangborn pût convaincre la police d'État d'envoyer ses spécialistes, même s'il était lui-même convaincu de la nécessité d'une telle investigation - ce qui ne serait probablement pas le cas pour le vol d'un appareil photo, seule chose dont les Delevan pouvaient l'accuser s'ils ne voulaient pas passer pour un peu givrés. Une fois le secteur nettoyé, il revint à l'intérieur, déverrouilla son tiroir " spécial", et déposa le sac en papier kraft à l'intérieur. La clef une fois de retour dans sa poche, il s'estima satisfait. Il savait également tout sur les mandats de perquisition. Il neigerait en enfer avant que les Delevan ne convainquissent Pangborn d'aller en réclamer un devant le tribunal de district. Et même dans ce cas, les restes de l'appareil auraient disparu - définitivement - bien avant que le mandat soit signé. Essayer de se débarrasser des débris, aujourd'hui, aurait été plus dangereux que de les laisser dans le tiroir; les Delevan risquaientde débarquer au mauvais moment et de le prendre sur le fait. Mieux valait attendre. Parce qu'ils allaient

revenir.

Pop le savait, aussi sûr que deux et deux font quatre.

Plus tard, peut-être, lorsque tout ce remue-ménage et cette excitation seraient retombés, se sentirait-il capable d'aller voir le garçon et de lui dire: Oui, c'est vrai. J'ai fàit tout ce que tu as pensé que j'ai fàit. Et maintenant, pourquoi ne pas laisser tomber et fàire comme si on ne se connaissait pas… d'accord ? On peut se le permettre. Ce n'est peut-être pas ton avis, pour le moment, mais je l'assure que nous le pouvons. Ecoute: tu voulais le démolir parce que tu le trouvais dangereux, et moi je voulais le vendre, parce que je pensais qu'il avait de la valeur. En fin de compte, il s'est avéré que tu avais raison, et moi tort, ce qui est la meilleure vengeance dont tu puisses rêver, non ? Si tu me connaissais mieux, tu saurais pourquoi: ils ne sont pas nombreux, dans cette ville, à m'avoir entendu le dire. Ça me fiche la colique rien que d'y penser, voilà ce que je veux dire, mais ça ne fait rien; quand je me trompe, j'aime bien pouvoir me dire que j'ai les moyens d'encaisser si mal que ça fàsse. Finalement, mon gar- çon, j'ai fàit ce que tu avais l'intention de fàire au départ. On se balade tous dans la même rue, voilà ce que je veux dire, et je crois que ce qui est passé est passé. Je sais ce que tu penses de moi, et je sais ce que je pense de toi, et aucun de nous deux ne voterait pour l'autre, pour le poste de Monsieur Loyal de la grande parade du 4 Juillet, mais c'est très bien comme ça. On peut y survivre, non ? Ce que je veux dire, c'est juste ça: nous sommes bien contents, tous les deux, que le maudit appareil n'existe plus. Alors disons que la question est réglée, et n'en parlons plus.

Mais cela, c'était pour plus tard, et encore, au conditionnel. Ce n'était sûrement pas le moment, pour l'instant, sûrement pas. Ils auraient besoin de temps pour se calmer. Pour le moment, ils n'avaient qu'une envie, lui faire sa fête comme…

(comme le chien de la photo)

comme… peu importe comme quoi. L'important était d'être dans le magasin, ouvert comme d'habitude, l'air aussi innocent qu'un nouveau-né, lorsqu'ils reviendraient.

Parce qu'ils allaient revenir.

Mais pas de problème. Pas de problème parce que…

" Parce que tout baigne, murmura Pop pour lui-même. Voilà ce que je veux dire. "

Il se rendit donc à la porte d'entrée, tourna le panneau Côté OUVERT vers l'extérieur (le retournant vivement Côté FERMÉ, mais Pop ne se vit pas faire le geste et n'en garda aucun souvenir). Très bien. Et ensuite ? Donner l'impression que c'était un jour comme un autre, ni plus ni moins. Il fallait jouer la surprise, mais-de-quoi-diable-parlez-vous-donc, quand ils arriveraient, la fumée leur sortant par les oreilles, prêts à vaincre ou à mourir pour une chose qui était déjà aussi morte que la momie de Ramsès II.

Bon… à quelle occupation des plus normales devrait-il se livrer lorsqu'ils reviendraient, escortés ou non du shérif Pangborn.

Les yeux de Pop tombèrent sur le coucou accroché à un montant, à côté de cette jolie commode qu'il avait remportée lors d'une vente aux enchères à Sebago, il y avait un mois ou six semaines. Le

cou-cou n’était pas terrible, un objet probablement acheté en échange de timbres par une pauvre âme s’imaginant faire une bonne affaire (de l’avis de Pop, les pauvres âmes désorientées qui ne pouvaient qu’essayer de faire de bonnes affaires dérivaient dans la vie, dans un état de déception aussi permanent que vague). Néanmoins, s’il arrivait à le réparer et à le faire marcher (au moins un peu), il pourrait peut- être le fourguer à l’un des skieurs qui feraient leur apparition, d’ici un mois ou deux, quelqu’un ayant besoin d’une horloge pour sa résidence secondaire, la bonne affaire précédente l’ayant laissé en carafe, et qui ne comprenait pas (ne comprendrait sans doute jamais) qu’une autre bonne affaire n’était pas la solution, mais le problème.

Pop serait désolé pour cette personne, et marchan-derait avec elle aussi honnêtement qu’il le pourrait, mais il ne décevrait pas son acheteur. Caveet Empe-ror*, aimait-il à se dire, allant même jusqu’à le répé- ter à voix haute. Il fallait bien qu’il vécût, non ?

Il allait donc rester bien tranquillement assis à sa table de travail, et s’occuper les mains avec cette horloge, voir s’il pouvait arriver à la faire fonctionner, si bien que les Delevan le trouveraient attelé à cette tâche, à leur arrivée. Il y aurait peut-être même un ou deux curieux dans le magasin, même si cette époque de l’année était la saison creuse pour lui. Les clients seraient comme la cerise sur le gâteau. L’important était l’impression que lui donnerait: un type qui n’a rien à cacher, qui vaque à ses affaires à un rythme ordinaire, par une journée ordinaire.

Pop se dirigea vers le poteau et décrocha le cou-cou, en prenant bien soin de ne pas laisser les contrepoids s’emmêler. Il le transporta jusqu’à la table de travail et le posa dessus, fredonnant dans sa barbe. Puis il tâta sa poche revolver. Un paquet de tabac tout neuf. Quoi de plus agréable?

Pop se dit qu’il se fumerait bien une petite pipe tout en travaillant.

CHAPITRE DIX-HUIT

” Mais tu ne peux pas savoir qu’il est venu ici! ” protestait toujours John, mais plus faiblement, tan-dis qu’ils entraient dans le LaVerdiere.

Sans répondre, Kevin se dirigea droit vers le comptoir où officiait Molly Durham. Son envie de vomir était passée, et elle se sentait beaucoup mieux. Toute cette histoire lui paraissait maintenant un peu idiote, comme ces cauchemars dont on se réveille avec une sensation de soulagement et dont on se dit, au bout d’un moment: Comment, j’ai eu peur de ÇA ? Comment ai-je pu croire un instant, même en rêve, que cela m’arrivait ?

Mais lorsque le jeune Delevan se présenta, avec son visage aux traits tirés, elle comprit à quel point on pouvait être effrayé, oui, oh oui, même de choses aussi ridicules que celles qui se produisent en rêve, car elle venait de dégringoler à nouveau dans son propre cauchemar éveillé.

À vrai dire, Kevin Delevan avait presque la même expression de vacuité que Pop sur son visage comme s’il se trouvait enfoncé loin, loin quelque part, et que, lorsque sa voix et son regard lui parvenaient, l’une et l’autre avaient perdu toute force.

” Pop Merrill vient de sortir d’ici, dit-il. Qu’est-ce qu’il a acheté ?

- Veuillez excuser mon fils, s’empressa John Delevan. Il ne se sent pas très… “

C’est alors qu’il remarqua le visage de Molly, et il s’interrompit. Elle avait l’air de quelqu’un qui vient de voir un ouvrier perdre son bras sous une presse.

” Oh, dit-elle, ô mon Dieu!

- A-t-il acheté une pellicule ? insista Kevin.

- Mais qu’est-ce qu’il a fait ? demanda Molly d’une voix mourante. J’ai su que quelque chose n’allait pas dès que je l’ai vu entrer. Qu’est-ce qui est arrivé ? Est-ce qu’il a… fait quelque chose ? “

Bon Dieu de nom de Dieu, pensa John Delevan. Il sait vraiment. Il n’invente rien.

À cet instant, John prit une décision héroïque: il renonça complètement à prendre la direction des événements. Il abandonna toute autorité et s’en remit à son fils quant à ce qu’il devait croire, quant à ce qui était vrai ou faux.

” C’est bien ça, n’est-ce pas ? ” fit Kevin, devenant pressant. Son visage impatient était un reproche vivant pour les hésitations et les peurs de la jeune femme. ” Une pellicule pour polaroïd. Comme celles-là? ajouta-t-il avec un geste vers l’étalage.

- Oui. ” Elle était devenue d’une blancheur de porcelaine, si bien que le peu de rouge qu’elle avait mis en se maquillant, ce matin, ressortait en taches pourpres, fiévreuses. ” Il était tellement… bizarre. Comme une poupée qui parle. Qu’est-ce qui lui est arrivé ? Est-ce… “

Mais Kevin s’était vivement retourné vers son père.

” J’ai besoin d’un appareil, dit-il, la voix plus étran-glée que jamais. Tout de suite. Un polaroïd Soleil 660. Ils en ont. Ils sont même en promotion. Tu vois ? “

Et en dépit de sa décision, John Delevan n’arriva pas à retenir un début de protestation, au nom de ce qui lui restait d’esprit rationnel.

” Mais pourquoi… ” Kevin ne le laissa pas aller plus loin.

” Je n’en sais rien!” hurla-t-il. Molly Durham poussa un gémissement. Elle ne craignait pas de vomir, maintenant; Kevin Delevan lui faisait peur, mais pas à ce point-là. Non, ce qu’elle aurait voulu faire était simple: rentrer chez elle, se fourrer au lit et tirer les couvertures pardessus sa tête. “Mais il m’en fàut un, et les minutes nous sont comptées, Papa!

- Donnez-moi l’un de ces appareils “, dit John Delevan, tirant son portefeuille avec des mains qui tremblaient, et sans même se rendre compte que Kevin courait déjà jusqu’à l’étalage.

” Servez-vous, fit une voix tremblante que Molly eut de la peine à reconnaître comme la sienne. Ser-vez-vous et partez. “

CHAPITRE DIX-NEUF

De l’autre côté de la place, Pop Merrill, croyant être occupé à réparer paisiblement un coucou sans valeur, finissait de charger le polaroïd de Kevin avec la pellicule qu’il venait d’acheter. Il referma l’appareil, qui émit son petit grésillement huileux.

Ce foutu coucou chante comme s’il nous faisait une laryngite carabinée. Un boulon desserré, je parie. Mais j’ai un remède pour ça.

” Je vais te réparer “; dit-il à haute voix, soulevant l’appareil. Il porta un oeil éteint au viseur dont le verre était si finement fendu qu’on ne s’en rendait même pas compte. L’objectif était tourné vers le devant du magasin, mais ça n’avait pas d’importance. Quelle que soit sa direction, il se pointait sur un certain chien noir qui n’était pas une créature du bon Dieu et hantait une petite ville que, faute de mieux, on appelait polaroïdville, laquelle le Grand Architecte n’avait non plus jamais conçue. FLASH

Petit grésillement huileux, et une nouvelle photo s’extirpe de l’appareil.

” Voilà, dit Pop avec une tranquille satisfaction. Peut-être que je vais faire mieux que te rendre la parole, l’oiseau. Ce que je veux dire, c’est que j’arriverai peut-être à te faire chanter. Je ne promets rien, mais je vais essayer. “

La peau tannée de Pop s’étira en un sourire sec, tandis qu’il appuyait de nouveau sur le bouton.

FLASH

Ils étaient au milieu de la place lorsque John Delevan vit un éclair blanc silencieux emplir les vitrines crasseuses de l'Emporium Galorium. L'éclair de lumière fut silencieux, mais un instant plus tard, comme après coup, un grondement sinistre lui parvenait de la boutique de vieilleries du vieux chnoque… mais seulement parce que la boutique de vieilleries du vieux chnoque était la seule issue qu'il pût trouver. En réalité, il semblait émaner de dessous la terre… ou était-ce parce que les entrailles de la terre, seules, étaient assez vastes pour abriter le pro-priétaire d'une voix aussi monstrueuse ?

" Courons, Papa! Il a commencé! "

L'éclair se reproduisit, illuminant les vitrines de leur décharge électrique froide. Il fut suivi de nouveau du grondement infrasonique, fracas d'une soufflerie gigantesque, rugissement d'un animal, horrible au-delà de toute compréhension, que l'on tire de son sommeil à coups de pied.

John Delevan, incapable de s'arrêter et sans presque se rendre compte de ce qu'il faisait, ouvrit la bouche pour dire à son fils qu'une lumière de cette intensité ne pouvait sortir du petit flash incorporé d'un polaroïd, mais Kevin avait déjà commencé à courir.

John prit aussi le pas de gymnastique, sachant parfaitement bien ce qu'il voulait faire: rattraper son fils, le prendre par le collet et l'entraîner bien loin, avant que quelque chose de tellement épouvantable qu'il ne pouvait en avoir idée ne se produisît.

CHAPITRE VINGT

Le deuxième cliché pris par Pop chassa le premier de la fente; celui-ci tomba sur le plateau de la table, et le heurta plus lourdement que n'aurait dû le faire un simple carton enduit de produits chimiques. Le chien du Soleil emplissait maintenant complètement le cadre; sa tête impossible monopolisait le premier plan, avec les trous noirs des yeux, les mâchoires pleines de dents et fumantes. Le crâne donnait l'impression de s'allonger en forme d'obus ou de larme sous l'effet combiné de la vitesse et du rapprochement de l'objectif. Seul le haut des piquets, der-rière lui, demeurait visible; la masse des épaules fléchies de l'entité dévorait ce qui restait d'espace.

Le fermoir de la cravate d'anniversaire de Kevin apparaissait au bas du cadre, renvoyant un reflet du soleil brumeux.

" J'ai bien failli t'avoir, ce coup-ci, fils de pute! " s'exclama Pop d'une voix haut perchée qui s'étran-glait. La lumière l'avait aveuglé. Il ne voyait ni le chien ni l'appareil photo. Il voyait seulement le cou-cou aphone, soudain devenu l'oeuvre de sa vie. " Tu chanteras, saloperie! Je te ferai chanter, moi! "

FLASH!

La troisième photo poussa la seconde. Elle tomba trop vite, davantage comme une pierre que comme un morceau de carton, troua l'antique sous-main effi-loché et fit voler des éclats de bois du plateau, au-des- sous.

Sur cette photo, la tête du monstre était encore plus floue et s'était transformée en une longue colonne de chair qui lui donnait un aspect étrange, presque à trois dimensions.

Dans la troisième, qui dépassait toujours de la fente, au bas du polaroïd, le museau du chien du Soleil paraissait, de manière invraisemblable, redevenir net. Invraisemblable, parce qu'il se trouvait pratiquement au contact de l'objectif - si proche, que l'on aurait dit le mufle de quelque monstre marin au moment où il va crever la fragile surface de l'eau.

" Ce foutu machin marche toujours de travers ", grommela Pop.

Son doigt appuya une nouvelle fois,sur le déclencheur.

CHAPITRE VINGT ET UN

Kevin bondit sur les marches de l'Emporium Galorium. Son père tendit la main, n'attrapa que de l'air à deux centimètres du pan de la chemise de son fils, trébucha et atterrit sur la paume des mains. Elles glissèrent d'une marche à l'autre, assaillies de mille piqûres rugueuses.

" Kevin ! "

John leva la tête et pendant un instant, le monde disparut presque complètement dans un nouvel éclair blanc aveuglant. Le rugissement, cette fois, fut beaucoup plus fort. C'était le hurlement d'un animal furieux sur le point de mettre en pièces la cage fragile dans laquelle il est confiné. Il vit Kevin baisser la tête, portant la main devant ses yeux pour se protéger du flamboiement blanc, figé dans cet éclat strobosco-pique comme s'il était lui-même devenu photographie. Il vit aussi des craquelures, comme des zigzags de vif-argent, parcourir en un éclair toutes les vitrines, de haut en bas.

" Kevin, fais attention! "

Les vitres explosèrent en une averse scintillante, et John Delevan rentra la tête. Une véritable bourrasque de verre souffla tout autour de lui. Il sentit les fragments se prendre dans ses cheveux et eut les deux joues écorchées, mais ni le père ni le fils ne furent profondément entaillés; à quelques exceptions près, les vitres avaient été pulvérisées.

Il y eut un fracas de bois qui éclate. John leva de nouveau la tête et vit que Kevin avait forcé l'entrée exactement comme il l'avait envisagé un moment auparavant: en enfonçant la porte, maintenant dépourvue de vitres. Le verrou neuf avait sauté, arrachant des débris de bois pourri. " Kevin, nont de Dieu ! " brailla-t-il. Il se leva, faillit retomber sur un genou en s'emmêlant les pieds, se redressa lourdement et plongea dans le sillage de son fils.

Quelque chose allait complètement de travers, dans ce foutu coucou. Quelque chose de malsain.

Il n'arrêtait pas de sonner - mais ce n'était pas le pire. Il prenait aussi du poids dans les mains de Pop… et paraissait devenir désagréablement chaud, également.

Pop le regarda et voulut soudain hurler d'horreur, entre deux mâchoires qui donnaient l'impression d'avoir été ficelées l'une à l'autre.

Il comprit qu'il venait d'être frappé de cécité, mais aussi, brusquement, que ce n'était nullement le cou-cou qu'il tenait à la main.

Il essaya de desserrer son étreinte mortelle sur l'appareil et, à son immense horreur, constata qu'il ne pouvait en détacher les doigts. Le champ de gravité, autour du polaroïd, donnait l'impression d'avoir augmenté. Et l'abominable chose devenait de plus en plus brûlante Entre les doigts écartés aux ongles blêmes de Pop, le boîtier en plastique gris commen- çait à fumer.

Son index droit se mit à ramper vers le bouton rouge du déclencheur, comme un insecte blessé.

” Non, marmonna-t-il; (puis sur un ton suppliant:) S’il vous plaît… “

Son doigt n’y prêta aucune attention. Il atteignit le bouton rouge et se posa dessus juste au moment où Kevin faisait son entrée fracassante dans le magasin. Ce qui restait des vitres de la porte dégringola en mille morceaux.

Pop n’appuya pas sur le bouton. Même aveuglé, même alors qu’il sentait la peau de ses doigts qui commençait à se carboniser, il savait qu’il ne l’avait pas pressé. Mais, tandis que son doigt venait se pla-cer au-dessus, le champ gravitationnel parut doubler, puis tripler: Pop s’efforça de tenir son doigt relevé, écarté du bouton. C’était comme vouloir faire une pompe sur la planète Jupiter.

” Lâchez-le! hurla le môme depuis quelque part, aux limites de sa cécité. Lâchez-le, bon Dieu!

- Non! répondit Pop dans un hurlement. Ce que je veux dire, c’est que je peux pas! “

Le bouton rouge commença à descendre vers le point de déclenchement.

Kevin se tenait jambes écartées, penché sur l’appareil qu’ils venaient juste de prendre chez LaVerdiere, l’emballage à terre, à ses pieds. Il avait réussi à faire pivoter le devant du boîtier sur son axe et essayait vainement d’y placer un film - on aurait dit que le polaroïd refusait de le prendre et le trahissait par sympathie pour son frère.

Pop hurla à nouveau, un son inarticulé cette fois, qui n’exprimait que souffrance et peur. Kevin sentit une odeur de plastique surchauffé et de chair grillée. Levant la tête, il vit que le Soleil 660 fondait, fondait vraiment, entre les mains pétrifiées du brocanteur. Sa forme cubique se déformait et se redisposait en une silhouette gibbeuse étrange. Mystérieusement, les verres du viseur et de l’objectif étaient également devenus semblables à du plastique. Au lieu de casser ou d’être expulsés de la carcasse de plus en plus informe de l’appareil, ils s’allongeaient et coulaient comme du caramel mou, devenant une paire d’yeux grotesques, comme ceux d’un masque de tragédie.

Le plastique sombre, porté à l’état pâteux d’une cire chaude, envahissait les mains de Pop en coulures épaisses, creusant des rigoles dans sa chair. Il cautérisait au fur et à mesure ce qu’il brûlait, mais Kevin vit du sang jaillir du bord de ces rigoles et commencer à tomber sur la table, en gouttelettes fumantes qui grésillaient comme de l’huile chaude.

” Tu n’as pas déballé ton film! hurla John derrière lui, rompant la paralysie de Kevin. Défais-le! Donne-le-moi! “

John se précipita, et faillit le faire tomber en le bousculant. Il lui arracha le film des mains, et déchira l’extrémité de l’emballage épais.

” À l’aide! ” s’égosilla Pop. Ce furent les derniers mots cohérents que le père et le fils l’entendirent prononcer.

” Vite, vite! ” s’écria John en lui rendant le film.

Grésillement de la chair qui se carbonise. Le plitch-plotch du sang sur la table qui se transforme en

un vrai gargouillis au fur et à mesure que sont atteintes les veines et les artères les plus grosses dans les mains de Pop; le sang gicle comme par un joint pourri qui a commencé à fuir en plusieurs endroits et qui maintenant se désintègre complètement sous une pression insistante. Pop hurlait comme un animal.

Kevin essayait toujours d'enfourner, vainement, le film dans l'appareil. " Bordel!

- Il est à l'envers! " rugit John Delevan, qui voulut arracher le polaroïd des mains de Kevin ; mais celui-ci se dégagea, laissant son père avec un pan déchiré de chemise à la main et rien de plus. Il retira le film à l'envers du logement et, pendant un instant, crut bien qu'il allait le laisser tomber au sol - lequel, il en était sûr, n'attendait que ça pour se transformer en poing et l'écraser.

Finalement il le rattrapa du bout des doigts, le retourna, le mit en place et referma sèchement le boîtier, qui pendait mollement comme une créature à la mâchoire rompue.

Pop hurla de nouveau et…

FLASH!

CHAPITRE VINGT-DEUX

Cette fois-ci, ce fut comme se tenir au milieu d'une étoile qui se transforme en supernova, en une brutale décharge lumineuse sans chaleur. Kevin eut l'impression que son ombre lui avait été arrachée des talons pour être sertie dans le mur. Ce qui était peut-être partiellement vrai, car toute la paroi, derrière lui, se trouva recuite et parcourue des milliers de fissures affolées, sauf dans la zone où son ombre portait. Sa silhouette, aussi nette et reconnaissable que si on l'avait découpée dans du papier, se présentait avec un coude relevé en coin, saisi à l'instant où il relevait le bras pour porter le nouvel appareil à hauteur de l'oeil.

Le haut de celui que tenait Pop se détacha violemment du reste, avec un bruit d'obèse s'éclaircissant la gorge. Le chien du Soleil gronda, et cette fois-ci son tonnerre grave fut assez fort, assez clair, pour provoquer l'éclatement des vitres protégeant les horloges ou les gravures dans leurs cadres: horloges, cadres et miroirs vomirent leurs débris de verre sur le sol en autant d'arcs cristallins fugitifs, d'une surprenante et improbable beauté.

L'appareil ne grésilla pas, ne gémit pas, cette fois; son mécanisme émit un hurlement, suraigu, perçant, comme une femme mourant dans les affres d'un accouchement aux forceps. Le carré de papier qui se força un chemin par l'ouverture inférieure dégageait de la fumée; puis la fente sombre commença elle-même à fondre, un côté se gauchissant vers le bas, l'autre vers le haut, dans un bâillement de bouche édentée. Une bulle gonflait à la surface de la dernière photo, qui pendait encore de la gueule de plus en plus béante par laquelle le Soleil 660 donnait naissance à ses clichés.

Sous le regard d'un Kevin pétrifié, regard occulté par un rideau de points scintillants et fulgurants nés de la dernière explosion blanche, le chien du Soleil rugit de nouveau. Le son était maintenant un peu affaibli et donnait moins cette impression de venir de nulle part et partout à la fois, mais il était plus terrifiant car il donnait aussi celle d'être davantage pré- sent, davantage réel.

Une partie de l'appareil en pleine dissolution se gonfla vers l'arrière en une grosse masse, frappa Pop Merrill au cou et s'étendit en collier autour de lui. Soudain, la veine jugulaire et la carotide du brocanteur éclatèrent en même temps, dans des jaillisse-ments de sang qui s'élancèrent vers le haut et sur le côté en dessinant des spirales d'un rouge éclatant. La tête de Pop, désarticulée, partit en arrière.

La bulle, à la surface de la photo, ne cessait de croître. L'image elle-même commençait à s'agiter dans la fente béante du bas de l'appareil maintenant décapité. Ses bords se mirent à s'étaler comme si le cliché n'était plus en carton mais fait de quelque substance souple comme du nylon tricoté. La photo se tortillait d'avant en arrière dans la fente, et Kevin pensa aux santiags qu'il avait reçues deux ans plus tôt pour son anniversaire, et dans lesquelles il devait tortiller les pieds pour entrer, parce qu'elles étaient un peu trop serrées.

Les bords de la photo frappèrent ceux de la fente de l'appareil, lesquels auraient pourtant dû la maintenir fermement. Mais le polaroïd n'était plus un solide et perdait toute ressemblance avec ce qu'il avait été. Les bords du cliché entaillèrent le boîtier aussi impeccablement qu'un bon couteau à découper entaille un rôti bien tendre. Ils crevèrent les parois, et éparpillèrent en l'air des gouttes grises de plastique fumant. L'une d'elles atterrit sur une pile de vieux Popailar Mechafcs, tout secs et rongés, dans laquelle elle creusa un tunnel calciné.

Le chien rugit encore, un grondement affreux, coléreux, le cri d'un être qui n'a qu'une chose en tête, tuer et massacrer. Uniquement cette chose.

L'image resta en équilibre sur ce qui restait de la fente déliquescente, et qui ressemblait maintenant davantage au pavillon déformé d'un instrument à vent qu'à autre chose, puis tomba sur la table à la vitesse d'une pierre dégringolant dans un puits.

Kevin se sentit agrippé à l'épaule.

" Qu'est-ce qu'il fabrique? demanda son père d'une voix rauque. Par le Seigneur Tout-Puissant, qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer, Kevin ? "

D'une voix lointaine, dans laquelle on ne distinguait presque aucun intérêt, l'adolescent s'entendit répondre: " Il naît. "

CHAPITRE VINGT-TROIS

Pop Merrill mourut effondré dans le siège de sa table de travail, là où il avait passé tellement d'heures, assis… assis et fumant, assis et réparant les choses de manière qu'elles fonctionnent suffisamment pour lui permettre de vendre ce qui ne valait rien à ceux qui ne pensaient à rien; assis et prêtant de l'argent à l'impulsif et à l'imprudent, le soir, après le coucher du soleil. Il mourut en contemplant le plafond d'où retombait, goutte à goutte, son propre sang - sur son front, ses joues et ses yeux ouverts.

Puis sa chaise perdit l'équilibre et son corps, mou comme une poupée de chiffon, roula sur le sol. Son porte-monnaie et son trousseau de clefs tintèrent.

Sur la table de travail, le dernier cliché du polaroïd continuait de se tortiller fébrilement. Ses flancs s'écartèrent et Kevin pressentit l'avènement d'une chose inconnue, à la fois vivante et inerte, grognant dans les affres horribles de douleurs inconnues.

" Faut sortir d'ici ", haleta son père, le tirant par le bras. Agrandis par la panique, les yeux de John Delevan restaient rivés sur la photographie qui s'agrandissait et ondulait, et recouvrait maintenant la moitié du plateau de la table. Elle n'avait plus rien d'une photo, d'ailleurs. Ses flancs se gonflaient comme les joues de quelqu'un qui s'efforce désespérément de siffler. La bulle brillante, haute d'une trentaine de centimètres, se bosselait et frissonnait. Des couleurs étranges, inqualifiables, couraient sans but à la surface d'une peau qui donnait l'impression d'exsuder une sorte de sueur huileuse. Le rugissement, débordant de frustration et d'un appétit frénétique, ne cessait de lui déchirer le cerveau, menaçant de le lui rompre et de le laisser fou.

Kevin se dégagea de la prise de son père, déchirant sa chemise jusqu'à l'épaule. Il parla d'une voix pleine d'un calme profond, étrange. " Non. Ça ne ferait que nous suivre. Je crois que c'est moi qu'il veut, parce que s'il n'avait voulu que Pop, c'est déjà fait, et parce que de toute façon, l'appareil m'a appartenu en premier. Mais il ne s'arrêterait pas là. Ton tour viendrait ensuite. Et il n'est pas sûr qu'il ne continuerait pas.

- Mais tu ne peux rien faire! hurla son père. - Si. J'ai une chance. "

Et il brandit l'appareil photo neuf.

Les limites de la photo démesurée atteignirent le rebord de la table. Au lieu de se mettre à pendre, elles s'enroulèrent en hauteur et continuèrent à grandir en se tordant. Elles ressemblaient à d'étranges ailes qui seraient équipées de poumons et tenteraient de respirer, chaque inhalation étant une torture.

Toute la surface de la chose amorphe et pulsante poursuivait sa croissance; la surface plane de la photo avait laissé la place à une épouvantable tumeur dont les flancs bosselés et crevés de cratères laissaient suinter un liquide répugnant; il s'en dégageait les effluves douceâtres du fromage de tête.

Les rugissements de l'entité, devenus continus, faisaient penser aux furieux aboiements étranglés d'un chien de l'enfer cherchant à s'échapper, et certaines des horloges de feu Pop Merrill se mirent à

sonner, sonner, comme pour protester.

Le besoin pressant de John Delevan de prendre la poudre d'escampette s'était évanoui; il se sentait envahi par une profonde et dangereuse lassitude, une sorte de sommeil mortel.

Kevin porta le viseur à son oeil. Il n'avait été chasser le cerf qu'à deux ou trois reprises, mais il n'avait pas oublié l'impression que l'on ressentait lorsque venait son tour d'attendre, caché, le fusil tourné vers les autres chasseurs avançant vers vous dans le bois en faisant le plus de bruit possible pour rabattre le gibier ; on restait immobile, tourné vers le secteur dans lequel on pouvait faire feu sans danger. Il ne fallait pas s'inquiéter du risque de toucher les chasseurs, mais du risque de manquer le cerf.

On avait le temps de se demander si l'on en serait ou non capable, si jamais l'animal se montrait. Le temps, aussi, de se demander si l'on aurait le courage de faire feu. Le temps d'espérer que le cerf resterait hypothétique, afin d'éviter d'avoir à passer l'épreuve… ce qui était arrivé chaque fois pour Kevin. La seule fois où un animal s'était présenté, il avait été dans l'angle de tir de Bill Robertson, un ami de son père. Bill avait logé la balle exactement où il le fallait, au défaut de l'épaule, et ils s'étaient fait photographier avec l'animal (un douze-cors que tout chasseur aurait aimé pouvoir se vanter d'avoir tué) par le garde-chasse.

Je parie que t'aurais bien aimé que ce soit ton tour, hein, fiston ? lui avait dit le garde-chasse en lui ébou-riffant les cheveux (il n'avait alors que douze ans, et la crise de croissance qui avait commencé environ dix-sept mois auparavant ne l'avait pas encore amené à son 1,80 m actuel… ce qui signifiait qu'il ne pouvait en vouloir à un homme qui lui ébouriffait les cheveux). Kevin avait acquiescé, se gardant bien de tra-hir son secret: il était trop heureux de ne pas s'être trouvé au bon endroit, de ne pas avoir tenu le fusil qui devait tirer la balle mortelle… sans compter que s'il avait eu le courage d'appuyer sur la détente, il se serait trouvé face à une responsabilité encore plus écrasante: abattre le douze-cors proprement. Il ignorait s'il aurait eu le courage de tirer une deuxième fois, au cas où la première n'aurait pas suffi, ou la force de se mettre sur la trace de son sang et de ses déjections fumantes, provoquées par la peur, pour finir ce qu'il avait commencé, au cas où l'animal se serait enfui.

Il avait tourné un visage souriant vers le garde-chasse et acquiescé, et son père avait pris une photo de cet instant; il n'avait jamais eu besoin de lui avouer que la pensée qui traversait ce front levé, sous la main rude du garde-chasse, avait été: Non, pas du tout. Le monde est plein d'épreuves, mais à douze ans, on est encore trop jeune pour s'y soumettre. Je suis bien content que ce soit M. Robertson. Je ne suis pas encore prêt à passer des épreuves d'homme.

Mais maintenant, c'était lui qui se trouvait à la bonne place, non? Et il n'avait pas affaire à un paisible herbivore, cette fois, n'est-ce pas ? Il avait en face de lui une machine à tuer assez monumentale et assez mauvaise pour dévorer un tigre entier, une machine qui avait justement l'intention de le tuer, lui, en hors-d'oeuvre, et c'était lui qui se trouvait chargé de l'arrêter.

L'idée de passer le polaroïd à son père lui traversa l'esprit, mais un bref instant seulement. Au plus profond de lui, quelque chose connaissait la vérité: ce geste reviendrait à assassiner son père et à se suicider. Son père croyait vaguement à quelque chose, mais ce n'était pas assez précis. L'appareil photo ne fonctionnerait pas pour son père, même s'il arrivait à rompre son état actuel de léthargie et à appuyer sur le déclencheur.

Il ne fonctionnerait que pour lui.

Il attendit donc l'épreuve, l'oeil collé au viseur de l'appareil comme si c'était la ligne de mire d'un fusil de chasse, observant la photo qui continuait à s'étendre et à gonfler, cette bulle brillante et gluante, qui devenait de plus en plus large, de plus en plus haute.

C'est alors que la véritable naissance au monde du Molosse du Soleil commença. L'appareil donnait l'impression de s'alourdir et de se changer en plomb tandis que la chose poussait rugissement sur rugissement, les claquements d'un fouet armé de billes d'acier. Le polaroïd se mit à trembler dans ses mains et il sentait bien que ses doigts humides et glissants n'avaient qu'une envie, tout lâcher. Il s'agrippa, avec une grimace qui lui tira les lèvres en arrière et découvrit ses dents en un ricanement désespéré. De la transpiration lui coula dans l'oeil, dédoublant momentanément sa vision. Il rejeta la tête en arrière, dégageant les cheveux retombés sur son front, et remit l'oeil au viseur au moment même où un énorme bruit craquant, prolongé, comme si deux mains titanesques déchiraient de la toile à voile, emplissait l'Emporium Galorium. La surface brillante de la bulle géante creva. Une fumée rouge, comme de la vapeur colorée par un tube de néon, sortit en tourbillons.

La chose poussa à nouveau son rugissement colé- reux et homicide. Une mâchoire gigantesque, remplie de dents plantées dans tous les sens, fit éclater la membrane de la bulle qui se mit à se ratatiner et à s'effondrer; on aurait dit qu'une baleine tueuse venait de crever la surface de l'eau. Les mâchoires déchiraient et mâchaient la membrane, qui cédait avec des bruits mous et caoutchouteux.

Les horloges sonnaient, frénétiques, affolées.

Son père le saisit de nouveau, si brutalement que les dents de Kevin heurtèrent le boîtier et qu'il s'en fallut d'un cheveu que l'appareil ne lui échappât des mains, au risque de se briser sur le sol.

" Vas-y, prends-la! s'égosilla John pour couvrir les barrissements de la chose. Prends-la, Kevin, si tu le peux, vas-y maintenant, nom de Dieu de bordel de merde, il va… "

Kevin s'arracha à la prise de son père. " Pas encore, lança-t-il, pas enc… "

La chose hurla au bruit de la voix de Kevin. Le Molosse du Soleil surgit de là d'où il venait, écartelant un peu plus la photo, qui s'étira avec une sorte de grognement, bientôt remplacé par le bruit de tissu qui se déchire.

Et soudain, le Molosse du Soleil fut debout, sa tête noire, taillée à la serpe et broussailleuse, dressée à travers le trou dans la réalité comme quelque invraisemblable périscope, tout un fouillis de métal et de lentilles scintillantes, aveuglantes… sauf que ce n'était pas du métal que voyait Kevin, mais la fourrure épineuse et torsadée, ce n'étaient pas des objectifs qu'il fixait, mais des yeux débordant de démence et de fureur.

Il resta pris par le cou, les épines de sa fourrure égratignant les rebords et lui donnant un insolite aspect de coup de soleil. Il rugit encore, et une flamme d'un jaune brunâtre maladif jaillit de sa bouche.

John Delevan fit un pas en arrière et heurta une table chargée de vieilles revues de science-fiction, Weird Tales et Fantastic Universe. La table s'inclina et il fut impuissant à se retenir; ses talons le

trahirent et homme et table se renversèrent bruyamment. Le Molosse du Soleil rugit encore, puis, courbant la tête avec une grâce insoupçonnée, déchira la membrane qui le retenait encore. Celle-ci s'ouvrit. La chose cra-cha une flamme fine qui y mit le feu et la réduisit en cendres. La bête se redressa de nouveau et Kevin s'aperçut que l'objet qui lui pendait au cou n'était plus son fermoir de cravate, mais le petit instrument en forme de cuillère avec lequel Pop Merrill nettoyait sa pipe.

À ce moment-là, un calme absolu envahit l'adolescent. Son père poussait des meuglements de surprise et de peur en tentant de se dégager, mais Kevin n'y fit pas attention. Ses cris semblaient provenir d'une grande distance.

Tout va bien, Papa, se disait-il tout en cadrant dans son viseur, plus fermement que jamais, le monstre qui se débattait pour émerger. Tout va bien, ne vois-tu pas ? En tout cas, tout peut aller bien… parce que la chaîne qu'il porte au cou a changé.

Il songea que le Molosse du Soleil avait peut-être un maître, et que ce maître venait de se rendre compte que Kevin n'était plus une proie aussi assu-rée.

Et peut-être existait-il un piégeur de chiens, dans cette étrange ville de nulle part qu'il appelait Pola-roidville ; certainement, même, sans quoi, que faisait la grosse femme dans ses rêves ? C'était elle qui lui avait dit ce qu'il fallait faire, soit d'elle-même, soit parce que le piégeur de chiens l'avait placée sur son chemin pour qu'il comprit: la femme à deux dimensions avec son caddie à deux dimensions plein de polaroïd à deux dimensions. Fais attention, mon gar- çon. Le chien de Pop a brisé sa laisse et c'est un mauvais… C'est dur de prendre sa photo, mais tu ne pourras pus le fàire si tu n'as pas un appareil.

Mais il avait un appareil entre les mains, maintenant, non? Il n'était pas bien sûr de lui, mais au moins, il l'avait.

Le Molosse s'immobilisa un instant, sa tête donnant l'impression de tourner sans but… jusqu'au moment où son regard bourbeux et brûlant se posa sur Kevin Delevan. Ses babines noires se retroussè-rent sur ses défenses torsadées de sanglier, son museau s'ouvrit et révéla le conduit fumant de sa gorge, et il lâcha un hululement de fureur, perçant, suraigu. Les antiques globes qui éclairaient la salle, la nuit, explosèrent les uns après les autres, expé- diant en tous sens des fragments de verre translucides couverts de chiures de mouche. Il donna une poussée et sa poitrine puissante, haletante, surgit de la membrane qui séparait les mondes.

Le doigt de Kevin se posa sur le bouton.

Le Molosse donna une autre poussée et ses pattes antérieures se dégagèrent à leur tour; les cruels épe-rons osseux, comme des épines gigantesques, griffè- rent le plateau de la table, à la recherche d'un appui stable; elles laissaient de longues balafres dans le dur bois d'érable. Kevin entendit le bruit de frottement de ses pattes postérieures qui travaillaient comme deux pistons pour se trouver un appui là-bas en dessous (quant à ce qu'était ce là-bas en dessous…), et il comprit que commençaient à s'égrener les ultimes secondes pendant lesquelles il pourrait le faire prisonnier et l'avoir à sa merci; à la prochaine poussée convulsive, il bondirait au-dessus de la table, et une fois dégagé du trou dans lequel il se tortillait encore, il se déplacerait aussi vite que la mort liquide, dans une charge éclair qui mettrait ses vêtements en feu de son haleine brûlante, une fraction de seconde avant de le dévorer vivant.

Articulant à la perfection, Kevin lui conseilla: ” Dis cheese, espèce de fumier. “

Et il appuya sur le déclencheur.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

L’éclair fut si aveuglant que Kevin, plus tard, n’arrivait plus à le concevoir; n’arrivait plus, en fait, à se le rappeler. L’appareil qu’il tenait ne devint pas chaud, ne fondit pas; au lieu de cela, il entendit trois ou quatre claquements brefs d’éléments qui se cassaient définitivement à l’intérieur, tandis qu’explo-saient les lentilles et que les ressorts se brisaient ou se désintégraient.

Dans la blancheur éblouissante qui persista un instant, il vit le Molosse du Soleil se pétrifier, devenir une parfaite photo polaroïd en noir et blanc; sa tête était renversée en arrière et chaque détail, chaque pli et chaque crevasse de sa fourrure rude et sauvage ressortait comme la topographie compliquée d’une rivière à sec. Ses dents brillaient, non plus couleur d’ivoire, mais d’un blanc éclatant, un blanc aussi sinistre que celui d’anciens ossements dans un désert qui n’a pas vu l’eau depuis des millénaires. Son oeil unique et gonflé, auquel l’impitoyable éclair avait dérobé le trou sombre et ensanglanté de l’iris, était aussi blanc que l’oeil d’une statue grecque. Une morve fumante dégouttait de ses narines dilatées et coulait comme de la lave chaude entre ses babines retroussées et ses gencives.

C’était comme un négatif de tous les polaroïd que Kevin avait vus: noir et blanc et non en couleurs, en trois dimensions et non en deux. Le même effet que de voir une créature changée sur-le-champ en pierre, pour avoir regardé par inadvertance la tête de Méduse.

” T’es foutu, espèce de saloperie! ” hurla Kevin. d’une voix étranglée par l’hystérie; et comme si la créature exprimait son accord, ses pattes pétrifiées perdirent leur appui sur la table et commencèrent à disparaître dans le trou d’où elle avait surgi. Elle s’effondra dans un tapage de pierraille et de glisse-ment de terrain.

Que verrait-on si on allait se pencher sur ce trou ? se demanda-t-il, incohérent. Verrais-je la maison, la bar-rière, le vieil homme avec son caddie ouvrant un oeil démesuré à l’aspect de ce géant, non pas un garçon mais un monstre de garçon, le regardant à travers une ouverture déchirée et carbonisée dans son ciel brumeux ? Serais-je aspiré à l’intérieur ? Qu’y a-t-il ?

Au lieu de cela, il lâcha le polaroïd et porta les mains à son visage.

Seul John Delevan, qui avait commencé à se redresser, assista à la phase finale: la membrane morte et plissée se recroquevilla sur elle-même, puis se ramassa en un petit nodule tarabiscoté autour du trou, lequel s’effondra sur lui-même, comme s’il s’auto-inhalait.

Il y eut un bruit d’air aspiré, tout d’abord violent, puis réduit au sifflement d’une bouilloire sous laquelle on a éteint le feu.

Sur quoi le nodule se retourna, tel un gant, et disparut. Comme s’il n’avait jamais été là.

Achevant lentement de se relever sur des jambes de coton, John Delevan s’aperçut que l’aspiration (ou l’expiration, selon le point de vue que l’on adoptait) de l’air avait entraîné le sous-main et les autres pho-tos polaroïd avec elle.

Son fils, debout au milieu de la salle, pleurait, le visage enfoui dans ses mains.

” Kevin, dit-il doucement, passant un bras autour des épaules du garçon.

- Il fallait que je fasse cette photo, Papa. ” Il avait parlé dans ses mains, d’une voix entrecoupée de sanglots. ” C’est ce que je veux dire.

- Oui. (Il le serra plus fort.) Oui, et tu l’as faite. “

Kevin regarda son père, les yeux pleins de larmes. ” C’était comme ça qu’il fallait que je la fasse, tu comprends ?

- Oui. Oui, je comprends. ” Il embrassa la joue brûlante de son fils. ” Allez, on rentre à la maison, fis-ton. “

Il agrippa plus fermement Kevin par les épaules, avec l’intention de le conduire vers la porte et de l’éloigner du cadavre fumant et ensanglanté du vieux brocanteur (Kevin ne l’avait pas encore vraiment remarqué, croyait John, mais ne manquerait pas de le faire s’ils s’attardaient); un instant, l’adolescent lui résista.

” Qu’est-ce que les gens vont dire ? demanda Kevin, d’un ton si collet monté et offusqué que John Delevan ne put s’empêcher de rire, en dépit del’état de ses nerfs.

- Ils pourront bien raconter tout ce qu’ils vou-dront. Jamais ils n’arriveront à moins de cent lieues de la vérité, et je doute que quelqu’un essaie vraiment de la connaître, de toute façon. (Il marqua une pause.) Personne ne l’aimait beaucoup, tu sais.

- Cent lieues de la vérité, c’est encore trop près pour moi, murmura Kevin. Rentrons à la maison. - Oui. Je t’aime, Kevin.

- Moi aussi, je t’aime, Papa “, répondit-il d’une voix enrouée. Ils sortirent, quittant l’air enfumé et la puanteur de vieilles choses qu’il valait mieux oublier, pour gagner l’éclatante lumière du jour.

ÉPILOGUE

Pour son seizième anniversaire, Kevin reçut exactement ce qu'il désirait: un ordinateur WordStar 70 PC. C'était un joujou de mille sept cents dollars que ses parents n'auraient jamais pu lui offrir auparavant, mais en janvier, environ trois mois après l'ultime confrontation de l'Emporium Galorium, Tante Hilda était morte paisiblement, pendant son sommeil. Elle avait effectivement " fait quelque chose pour Kevin et Meg " ; en fait, elle avait même fait beaucoup pour toute la famille. Lorsque le testament eut été définitivement enregistré, au début du mois de juin, les Delevan se retrouvèrent plus riches de près de soixante-dix mille dollars… une fois les droits de succession réglés.

" Bon Dieu, c'est chouette! Merci! " s'exclama Kevin en embrassant sa mère, son père et même sa soeur Meg (qui pouffa de rire mais qui, plus âgée d'une année, ne fit pas semblant de s'essuyer; Kevin se demanda si ce changement d'attitude allait dans la bonne direction ou non). Il passa une bonne partie de l'après-midi dans sa chambre, à pianoter sur le clavier et à tester le programme d'essai.

Vers quatre heures, il descendit dans le bureau de son père. " Où sont Maman et Meg ? demanda-t-il.

- Tu sais bien, à l'exposition d'artisanal de… Kevin ? Qu'est-ce qui ne va pas, Kevin ?

- Il vaudrait mieux que tu viennes voir ", répondit-il d'une voix caverneuse.

À la porte de la chambre, il tourna sa figure pâle vers son père, tout aussi blême que lui. Il y a encore autre chose à payer, s'était dit John Delevan en suivant son fils au premier. Évidemment, il y avait quelque chose à payer. N'était-ce pas Reginald Marion " Pop " Merrill qui lui avait appris cette leçon ? La dette que l'on contracte, c'est ça qui fait mal.

Mais ce sont les intérêts qui vous rompent le dos.

" Est-ce qu'on peut en avoir un autre à la place? " demanda Kevin avec un geste en direction de l'ordinateur qui trônait sur son bureau; l'écran projetait un reflet oblong d'un jaune mystique sur le sous-main.

" Je ne sais pas ", répondit son père en s'approchant. Kevin se tenait derrière lui, toujours aussi pâle. " Je pense que oui, s'il le fallait… "

Il s'arrêta et étudia l'écran.

" J'ai appelé le programme de traitement de texte et j'ai tapé la phrase: The guick brown fox jumped over the lazy sleeping dog , *expliqua Kevin. Et voilà ce qui est sorti de l'imprimante.* "

John, debout, lut la page que son fils lui tendait. Une sensation de froid gagna son front et ses mains. Six phrases se succédaient.

J'ai laissé cette phrase en anglais (" le renard brun, rapide, sauta sur le chien paresseux endormi ") car elle a la particularité de servir à tester une machine à écrire, comportant toutes les lettres de l'alphabet, et est connue comme telle. (NDT)

Le chien s’est de nouveau détaché.

Il ne dort pas. Il n’est pas paresseux. Il va venir te chercher, Kevin.

La dette elle-même faisait mal, pensa-t-il de nouveau, mais ce sont les intérêts qui vous rompent le dos. Les deux dernières lignes disaient

Il est très affamé.

Et il est très en colère.

fin de minuit 4